



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

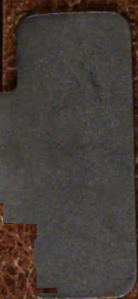
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GE



Digitized by Google





148C1



REVUE  
GERMANIQUE.

---

TOME QUATORZIÈME.

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,  
8, RUE GARANCIÈRE.



# REVUE GERMANIQUE

FRANÇAISE & ÉTRANGÈRE

---

TOME QUATORZIÈME.

---

PARIS

BUREAUX DE LA REVUE GERMANIQUE

41, RUE DE TRÉVISE

—  
1861



## AVIS AU LECTEUR.

---

*La Revue germanique, autorisée à faire le dépôt d'un cautionnement, s'est acquise la faculté de compléter définitivement son cadre en traitant désormais, à côté des matières littéraires et scientifiques, celles de politique et d'économie sociale.*

*Un courrier politique d'Allemagne tiendra ses lecteurs français au courant de la situation chez nos voisins du Rhin, tandis qu'une chronique datée de Paris embrassera la situation politique dans son ensemble.*

*Une autre innovation accompagnera celle que nous signalons.*

*Afin de répondre à toutes les exigences, la Revue germanique introduira dorénavant, dans une certaine mesure, à côté de ses travaux de pure origine allemande, des travaux critiques ou originaux français et étrangers, tout en se maintenant sur le terrain plus spécial où elle s'est établie, et en se conformant à son titre et au but qu'elle s'est proposé.*

*Un bulletin de bibliographie française viendra s'ajouter à celui qui concerne les publications allemandes, sans préjudice des indications sommaires concernant les écrits les plus importants nés en dehors de la France ou de l'Allemagne. Cette revue bibliographique devra reproduire en raccourci les éléments qui entreront avec plus d'étendue, mais avec moins d'abondance, dans le corps même du Recueil.*

*Nous espérons que ces développements, qui agrandissent notre cadre sans transformer la Revue dans sa donnée principale, seront favorablement accueillis du public intelligent dont nous ambitionnons le concours.*

CHARLES DOLLFUS.





# ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ALLEMANDE.

---

## DEUXIÈME ARTICLE <sup>1</sup>.

---

### II.

#### LES DIEUX.

Si les mythologies des peuples indo-européens se ressemblent toutes par leurs origines, il n'en est plus ainsi de leur forme définitive ni de leur caractère moral, qui varient selon les circonstances particulières au milieu desquelles chaque peuple a vécu. Pourtant les différentes catégories de formation mythique, les géants, les nains, les héros et les dieux, restent encore les mêmes partout et se succèdent continuellement dans un ordre identique. Il semble donc que pour écrire l'histoire d'une mythologie quelconque il devrait suffire de suivre pas à pas ce développement successif. Malheureusement, dans l'état actuel de la science, nous sommes loin de pouvoir exécuter un tel projet; car non-seulement nous ne connaissons que rarement et d'une manière assez vague les différents points qui rattachent entre elles les branches principales de la mythologie, mais encore, pour chaque branche en particulier, les intermédiaires nous font trop souvent défaut.

La mythologie allemande surtout a été fort maltraitée par le temps.

<sup>1</sup> Voir la livraison du 15 février.

D'après les documents que nous en avons, son histoire se divise en trois époques :

1. Époque païenne, avant l'arrivée du christianisme dans ces contrées. Le seul document de quelque étendue qui nous soit parvenu concernant cette époque est la « *Germania* » de Tacite, qui, d'après la belle expression de J. Grimm, a été une aurore dans l'histoire germanique.

2. Époque de la lutte du paganisme contre le christianisme, du quatrième au onzième siècle. La longue durée de cette période a eu pour la science cet heureux résultat, qu'elle nous a conservé une série plus nombreuse de témoignages issus de plusieurs siècles. Toutefois ces témoignages, dus, presque sans exception, à des auteurs chrétiens, sont tellement fragmentaires, qu'il aurait été difficile d'en former un ensemble, sans la comparaison avec les mythes scandinaves qui avaient réussi à se fixer, durant cette période, dans l'épopée des deux Eddas, et qu'en outre un auteur chrétien du douzième siècle nous a transmis sous forme d'histoire.

3. La dernière époque s'étend depuis la victoire complète du christianisme jusqu'à nos jours. Par la conversion, le paganisme, au lieu de disparaître, ne fit que se transformer. Les dieux païens, déguisés en saints, s'introduisirent dans les temples du culte nouveau, où ils devinrent des personnages historiques; ou bien ils continuèrent à vivre de la vie vagabonde des esprits dans les contes et dans les superstitions du peuple. Cette source, qui, avec plus ou moins d'abondance, se révèle dans presque tous les auteurs du moyen âge, loin d'être épuisée par la durée du temps, se montre plus vivace et plus fraîche encore dans les traditions orales qu'on a seulement commencé à recueillir de nos jours.

Malgré le grand nombre de ces sources de seconde main, on comprendra facilement qu'elles ne sauraient être un dédommagement pour la perte à peu près totale de documents originaux. Aussi ne faut-il point s'étonner qu'on ait douté, il n'y a guère plus de vingt-cinq ans, de l'existence même de la mythologie allemande. Grâce aux travaux des frères Grimm et de leurs disciples, ce doute n'existe plus; le tableau antique et divin qui pendant dix siècles avait dormi sous une couche épaisse de poussière amoncelée par l'ignorance a reparu enfin sous nos yeux. Chaque jour ses couleurs se raniment davantage, ses formes se retrouvent, sa vie renaît. Mais pourtant que de lacunes on y doit encore regretter, que de torts restent à réparer que le temps et l'incurie des hommes ont infligés à cette œuvre première du génie allemand !

En cet état de choses, toute étude sérieuse court risque ou de se perdre dans des questions de détail qui ne se peuvent résoudre en un ensemble, ou de ne saisir qu'une image pâle et décolorée qui manque de vie et d'intérêt. Pour éviter ce double écueil, nous croyons devoir concentrer toute notre attention sur les quelques grandes figures, représentant des idées morales, qui occupent le premier rang dans l'Olympe germanique et qui dominent tout le reste.

Sur le premier plan s'offrent *Wuotan*, *Donar* et *Zio*, qui forment une espèce de trinité comme celle de Zeus, Poséidon et Hadès, ou encore Zeus, Apollon et Athéné, chez les Grecs, et qui, énumérés dans cet ordre, sont appelés par Tacite Mercure, Mars et Hercule.

### Wuotan.

C'est le dieu suprême. Son nom<sup>1</sup> signifie « l'esprit, l'haleine qui pénètre tout ». Il fut pris d'abord dans un sens tout physique, pour désigner la fureur du vent et de la tempête<sup>2</sup>, et c'est pourquoi l'armée de Wuotan qu'on croit entendre dans la tempête s'appelle encore « *das Wütende Heer* » (l'armée furieuse, en français la mesgnie Hellequin, la mesgnie de Charles-Quint)<sup>3</sup>. Plus tard, la signification du nom changea suivant les attributs de celui qui le portait. Le dieu de la tempête, par une transition facile à comprendre, devint le dieu des batailles, dont les serviteurs, les berserkers du Nord, étaient animés de cette fureur indomptable appelée par les Romains *furor teutonicus*. Comme tel, on se le figurait couvert d'une armure brillante, le casque sur la tête, la lance ornée de runes à la main, avec une épée qui tue quiconque y touche, et qui, enfoncée dans le sol, en fait sortir des armées entières; enfin, il était orné d'un cor immense qui pend de son cou et dont le son fait trembler les fondements de la terre. Toutes ces armes, il les prête à ceux auxquels il veut accorder la victoire. Quelquefois aussi sa voix terrible se fait entendre dans le bruit de la bataille. Quand il quitte Walhalla, sa demeure splendide, pour aller

<sup>1</sup> *Wuotan* en anc. haut allem.; dans d'autres dialectes, *Wödan*, *Guðdan*, *Gudan*, *Vöden*, *Wéda*; en vieux scandin., *Odinn*; du verbe anc. haut all. *watan*, parfait *wuot*, vieux scandin. *vadhra*, parf. *ödh* = lat. *vadere*, qui veut dire « s'agiter violemment ». Le substantif *wuot*, de même que μένος en grec, *animus* en latin, signifie d'abord l'esprit, puis la fougue, la violence, la fureur.

<sup>2</sup> Comparez Schwartz, *Der Ursprung der Mythologie*, p. 5, 159.

<sup>3</sup> J. W. Wolf, *Beiträge zur deutschen Mythologie*, I, p. 7.



à la guerre ou à la chasse, il monte un cheval blanc qui a huit pieds, qui traverse les airs et qui marche sur les flots. Il est accompagné des *einherjars*, c'est-à-dire des héros qui sont morts, et des Valkures, vierges de la bataille qui recevaient les âmes des guerriers mourants.

Par une seconde évolution, le dieu de la tempête et de la bataille est devenu le dieu suprême. En cette qualité, il réunit les attributs de tous les autres dieux en lui seul; tous les biens de la terre, tous les dons de l'esprit émanent de lui; il a inventé la poésie, les runes, les mesures et les dés; il préside aux frontières et aux serments. L'ensemble de tous ces dons était compris dans l'expression *Wunsch* (ce qui répond au désir), personnifiée par les poètes du moyen âge. Quoiqu'il ait la direction suprême de tout ce qui se fait, il abandonne volontiers les affaires ordinaires de la vie à d'autres divinités, par exemple, le gouvernement de la terre à Donar, la guerre à Zio. Lui-même il reste assis dans Walhalla, sur un trône d'or, d'où il embrasse, d'un seul coup d'œil, le monde entier. Ordinairement on le figurait le visage tourné vers le sud ayant sur ses épaules deux corbeaux, *Huginn* et *Muninn* (*pensée et mémoire*), qui lui disent tout ce qui se passe dans le monde. Deux loups sont couchés à ses pieds.

Quand il se mêle aux hommes, c'est toujours sous quelque déguisement étrange. Tantôt il fait ferrer son cheval par un maréchal qu'il récompense magnifiquement, tantôt il se montre à pied, caché sous un vaste manteau (le manteau bleu du ciel) et couvert d'un chapeau à larges bords (le nuage). Lui-même a l'aspect d'un vieillard vénérable, mais il est borgne, ayant abandonné son autre œil au sage Mimir (la mémoire personnifiée), pour boire à la source de toute sagesse. Cet œil est donc caché au fond des eaux (c'est-à-dire que le soleil, l'œil unique du ciel, se mire dans l'eau). Son manteau porte aussi vite que la pensée. C'est entre autres le manteau de Faust. Son chapeau, que nous retrouvons dans le conte de Fortunat, fait retentir le tonnerre de la bataille, courir les vents dans la direction voulue, et produit la chaleur et le froid. Wuotan était donc aussi le dieu des navigateurs et des marchands. Comme dieu de la richesse, il possédait une bague merveilleuse dont, chaque neuvième nuit, dégouttaient neuf autres bagues absolument semblables à la première. Dans les contes populaires, cette bague est devenue une bourse intarissable, ou bien une pièce volante qui revient toujours à son premier possesseur.

Si l'on compare ces différents attributs de Wuotan, on voit aussitôt pourquoi les Romains ont cru reconnaître en lui leur dieu Mercure. En effet, l'un et l'autre avaient de commun la bourse inépuisable et la

baguette enchantée; le chapeau et le manteau de Wuotan ressemblaient aux sandales et au chapeau ailés de Mercure; ils présidaient également aux arts, au commerce, à l'industrie, aux inventions en général; enfin, tous deux représentaient, au plus haut degré, l'intelligence, et son image bâtarde, la ruse. La principale différence qui existait entre eux, c'est que Wuotan, parmi les dieux germaniques, occupait le premier rang, tandis que Mercure n'avait que le second ou le troisième parmi les dieux romains. Mais cette différence ne pouvait guère être remarquée, par ce motif que les premières notions sur la mythologie germanique sont arrivées en Italie à travers la Gaule, et que dans la mythologie gauloise on s'était habitué depuis longtemps à désigner le dieu suprême par le nom de Mercure.

Wuotan présidait en outre à la fertilité des arbres et des champs. A la fête de la moisson, célébrée en son honneur, on lui offrait les prémices de l'année. Du feu du sacrifice, on arrachait des flambeaux qu'on promenait par les champs pour les protéger contre les intempéries. Le souvenir de cette fête subsiste encore. Dans le grand-duché de Mecklembourg, quand la moisson touche à sa fin, on s'assemble autour de la dernière poignée de blé, qu'on laisse debout et que l'on couronne de fleurs en y versant quelques gouttes de lait. Puis les moissonneurs, rangés en cercle, découvrent leur tête, lèvent les faux en l'air et prononcent les mots suivants :

Wode! Wode!

Cherche pour ton cheval le fourrage!

A présent des chardons, à présent des épines!

Pour l'année prochaine une meilleure moisson!

Après l'introduction du christianisme, cette grande figure, avec la multitude de ses attributs, a été morcelée, telle qu'une statue, en un grand nombre de fragments. Dans l'Église chrétienne même, le dieu païen s'est caché sous les ailes de l'archange saint Michel, chef de l'armée céleste. Presque toutes les églises et les chapelles appartenant à ce saint s'élèvent sur des montagnes originairement consacrées à Wuotan. La Saint-Michel tombe dans l'époque à laquelle, dans le Nord de l'Allemagne, on célébrait la fête de Wuotan, tandis que dans le Sud, où l'été est plus long, cette dernière coïncidait avec la Saint-Martin. Plusieurs des attributs de Wuotan sont échus en partage à saint Martin, qui possède son cheval blanc, son manteau, son épée, et qui se montre quelquefois à la tête des armées. Les Mérovingiens, avant d'aller à la guerre, priaient près du tombeau de saint Martin;

de plus ils faisaient porter devant l'armée, comme une espèce de talisman, la *cappe* de ce saint<sup>1</sup>.

Dans les légendes historiques, ce sont des héros tels que Théodoric de Berne, Charlemagne ou Charles-Quint qui ont remplacé le dieu païen, et qui sont censés séjourner avec leur armée dans une montagne d'où ils sortiront seulement au jour de la grande bataille.

Enfin, après avoir décrit un cercle de plus de mille ans, le mythe, dépouillé de tous les emblèmes divins, redevient dans la tradition populaire ce qu'il a été au commencement, c'est-à-dire le *chasseur sauvage* à la tête de l'*armée furieuse* qui se démène dans la tempête. De sorte que la superstition la plus récente et en apparence la plus futile contient précisément ce qu'il y a de plus primitif, le germe même d'une religion.

### Donar<sup>2</sup>.

Ainsi que son nom le dit, Donar était le dieu du tonnerre, fils de Wuotan, le dieu le plus populaire de l'Allemagne. Tacite, en l'appelant Hercule, lui accorde seulement le troisième rang, sans doute parce que son arme, le marteau du tonnerre, dont il abat les géants, ressemblait à la massue d'Hercule. Mais en réalité il occupait le second rang, et même il paraît, d'après l'ouvrage de M. Mannhardt que nous avons analysé<sup>3</sup>, et par la comparaison avec Jupiter et Zeus, dieux du tonnerre grec et latin, qu'à une époque encore plus reculée, mais qui échappe à notre connaissance, il devait occuper la première place. Il préside en général aux phénomènes atmosphériques; le tonnerre, l'éclair et la foudre, en lui donnant son nom, lui ont en même temps fourni ses principaux attributs. D'abord la couleur rouge. Donar paraît sous la forme d'un jeune homme élancé, à la barbe et aux cheveux roux. Parmi les héros qui ont pris sa place dans les légendes historiques, on remarque surtout Frédéric *Barberousse* qui dort dans le Kiffhäuser. Une foule de noms de montagnes et de ruisseaux anciennement consacrés à Donar commencent par la syllabe Roth.... (rouge). Les animaux également et les plantes qui lui étaient consacrés portent cette couleur. Ainsi le rouge-gorge et l'écureuil, et parmi les plantes le sorbier aux fruits rouges<sup>4</sup>, la joubarbe (Jovis barba, Donnersbart), à

<sup>1</sup> Wolf, *Beiträge*, etc., I, p. 40.

<sup>2</sup> Vieux scandin. *Thórr*.

<sup>3</sup> Voyez la livraison du 15 février.

<sup>4</sup> Idem.

laquelle se rapporte cette incantation qu'en France on prononce à l'approche de la tempête :

Sainte barbe, sainte fleur,  
La vraie croix de Notre Seigneur !  
Partout où cette oraison se dira,  
Jamais le tonnerre ne tombera <sup>1</sup>.

Mais c'est le chêne qu'avant tout on avait consacré à Donar, de même qu'à Zeus et à Jupiter. Encore aujourd'hui on montre plusieurs grands arbres de cette espèce qui s'appellent « chêne du tonnerre » ou « chêne de saint Pierre », du nom du saint qui a remplacé le dieu.

Le bruit du tonnerre, c'était le roulement de sa voiture attelée de deux boucs qui sont aussi rapides que la pensée. Monté sur cette voiture, le dieu, quand il va combattre les géants, met sa ceinture magique (le nuage) qui double sa force, et ses gants de fer pour lancer le terrible marteau qui après chaque coup lui revient de lui-même. Les géants, ici comme partout, représentent les forces indomptées de la nature, contre lesquelles le dieu protège ses sujets les agriculteurs. Ces derniers, après leur mort, remontent vers Donar, tandis que les nobles sont reçus par Wuotan. C'est là encore un des traits qui font croire que Donar, dieu de l'agriculture, a dû céder la place, à une époque antéhistorique, à Wuotan, dieu des guerriers. Il semble que ce fut à la suite d'une révolution tout à fait analogue, quoique opérée dans un autre sens, qu'Indra, le dieu suprême des anciens Indiens, fut détrôné par Brahma, le dieu de la caste des prêtres.

La fête de Donar se célébrait au printemps, quand les premières tempêtes annonçaient le retour de la belle saison. Aujourd'hui encore, à la même époque, des feux de joie s'allument sur les hauteurs. On les appelle tantôt les feux de mai, tantôt les feux de Pâques, du solstice, de saint Pierre ou de Judas. Par ce dernier nom, les chrétiens, en le substituant au nom du dieu païen, exprimaient leur haine contre celui-ci. C'est pour cette raison aussi que Judas, d'après les traditions de l'art chrétien, porte la barbe et les cheveux roux. Des usages semblables se rencontrent dans plusieurs parties de la France, ainsi que M. Wolf <sup>2</sup> en a fourni les preuves. Pour les détails de cette solennité et pour les superstitions qui s'y rattachent, nous renvoyons au livre que nous venons de citer.

<sup>1</sup> Wolf, *Beiträge*, etc., I, p. 68.

<sup>2</sup> *Beiträge*, I, p. 76.

Donar étant le dieu des champs, objet principal de la possession aux époques primitives, son marteau, qui le représente, est devenu le symbole au moyen duquel on consacre ou assigne la propriété en général. Il est curieux de voir que cet usage s'est perpétué jusqu'à nos jours. « Tomber sous le marteau » veut dire en allemand « être vendu en auction ». Qui n'a pas entendu résonner les trois coups de marteau, quand on lançait pour la première fois une locomotive ou un vaisseau, et combien y en a-t-il qui savaient que c'était sous les auspices d'un dieu païen ?

Le marteau, par une association d'idées facile à comprendre, servait également à consacrer le mariage. C'est pourquoi le jour de la semaine qui porte le nom du dieu (Donnerstag — jeudi — dies Jovis) est généralement choisi en Allemagne pour célébrer les noces.

Ainsi que nous l'avons dit, c'est saint Pierre qui, dans les croyances du peuple, a remplacé Donar et qui pour cette raison préside au bon et au mauvais temps. Saint Boniface, lorsqu'il abattit le chêne de Donar près Geismar, y éleva une chapelle en l'honneur de saint Pierre. Autre part, c'est Élie le prophète qui a succédé à Donar, comme par exemple dans la belle poésie allemande du neuvième siècle appelée « Muspilli », où il occupe exactement la même place que les Eddas assignent à ce dieu.

Parmi un assez grand nombre de mythes qui racontent les combats de Donar contre les géants, en voici un qui se rattache à la fête du printemps :

Un jour Donar s'était endormi dans son palais. Un géant profita de cette occasion pour lui enlever son marteau. Donar, en s'éveillant, s'aperçut du vol. Dans son embarras, il s'adressa à Loki, le plus rusé des dieux. Celui-ci alla chercher Frouwa, la Vénus germanique, pour lui demander son *habit de cygne*. Muni de ce vêtement merveilleux, il s'envola à travers les airs jusqu'aux confins du monde. Ici il trouva assis sur une colline Toser, prince des géants d'hiver, qui était occupé à mettre des colliers d'or à ses chiens et à peigner les crinières de ses chevaux. Loki, lorsqu'il le vit, lui demanda : « Est-ce toi qui as caché le marteau de Donar ? — Oui, répondit celui-ci, c'est moi, je l'ai caché à huit lieues sous terre et je ne le rendrai pas avant qu'on me donne Frouwa pour femme. » Avec cette réponse Loki s'en retourna vers Donar, et les deux ensemble s'adressèrent de nouveau à la belle déesse et la prièrent d'accepter la proposition et de mettre la robe nuptiale pour être emmenée dans le pays des géants. Mais là-dessus elle entra dans une telle fureur qu'elle faisait trembler la salle des



dieux. On se trouvait donc de nouveau dans la plus grande perplexité. Enfin quelqu'un donna le conseil que Donar lui-même s'habillât en épousée, pour tâcher de ravoir son marteau. D'abord le dieu du tonnerre se refusa à cette ruse, qui lui paraissait déshonorante; mais, par amour de son arme, il y consentit enfin. Ainsi ils lui mirent le lin nuptial avec un collier de perles; des clefs pendaient de sa ceinture, des pierres précieuses brillaient sur sa poitrine et un magnifique voile cachait sa figure. Loki, déguisé en servante, se joignit à lui. On attela les boucs, qui entraînèrent la voiture dans une course tellement rapide que les rochers volaient en éclats et que des étincelles jaillissaient sur leur passage. Toser, les voyant arriver, ne pouvait plus retenir sa joie; il s'écria : « Levez-vous, ô géants, couvrez les tables et les chaises, amenez-moi Frouwa mon épouse! Des vaches à cors dorés, des bœufs noirs comme des corbeaux paissent dans mes enclos; j'ai des trésors et des bijoux en abondance; il n'y avait plus que Frouwa qui manquât à mon bonheur! » Vers le soir arrivèrent les hôtes, qui se mirent à table. Et voilà que la fiancée à elle seule mangea un bœuf tout entier, de plus huit saumons et toutes les délicatesses destinées aux femmes. Avec cela elle but trois tonneaux d'hydromel, en sorte que le prince des géants était frappé d'étonnement et disait qu'il n'avait jamais vu d'épousée manger et boire avec une telle avidité. « C'est que Frouwa, repartit la rusée servante, a jeûné depuis huit jours, si ardent était son désir de venir vers vous. » A ces mots Toser, avide de l'embrasser, souleva le voile de la fiancée, mais à la vue de ses yeux, il recula épouvanté jusqu'au bout de la salle, et s'écria avec frayeur : « Qu'ils sont terribles les yeux de Frouwa! Il me semble que son regard brûle comme du feu! » Mais la servante répondit qu'il n'y avait pas de quoi s'étonner, puisque depuis huit nuits elle n'avait pu se reposer ni prendre de sommeil, à cause de son désir de voir le pays des géants. Alors Toser, pendant que sa sœur sollicitait les anneaux d'or de Frouwa comme présent de noce, fit chercher le marteau, afin de le placer sur les genoux de la fiancée et de consacrer ainsi le mariage selon la coutume. Le cœur de Donar riait dans sa poitrine, lorsqu'il revit le terrible miölnir<sup>1</sup>. D'abord il abattit le prince des géants, puis toute sa famille. La vieille sœur même ne fut pas épargnée. Et c'est ainsi que le fils de Wuotan a recouvré son arme<sup>2</sup>.

En Allemagne on dit de la foudre, quand elle a pénétré dans la terre,

<sup>1</sup> Nom du marteau.

<sup>2</sup> D'après Colshorn, *Deutsche Mythologie*, p. 139, etc.

qu'elle a besoin de sept ans pour remonter à la surface. Le géant n'avait-il pas caché le marteau de Donar à huit lieues sous terre ? Des deux côtés, il y a un fait qui s'exprime, à savoir : que la foudre, pendant sept mois en Allemagne, pendant huit mois dans le Nord, a perdu sa force. Mais au printemps, le dieu s'éveille : déguisé en femme, c'est-à-dire caché dans les nuages, il va au combat qui a pour prix la belle déesse de l'été et de l'amour. Les adversaires se rencontrent, le marteau, c'est-à-dire la foudre, reparait; le tonnerre éclate, et la victoire est gagnée de nouveau.

### Zio.

Le troisième dieu, que Tacite appelle Mars, se nomme *Zio* en allemand, *Tyr* en vieux scandinave, en gothique *Tius*. C'est de lui que le troisième jour de la semaine, le mardi (dies Martis), a tiré son nom (*Dienstag* en allemand moderne, *Ziestag* en ancien haut allemand). La même racine se retrouve dans *Ju-piter* et dans *Zeús* (génitif *Διός*). C'est la forme sanscrite *djaus* (génitif *divas*), qui explique celles des autres langues et qui les relie entre elles, ainsi que le montre le tableau suivant<sup>1</sup> :

|      |       |                             |          |       |
|------|-------|-----------------------------|----------|-------|
| nom. | djaus | <i>Zeús</i>                 | Ju-piter | Tius  |
| gén. | divas | <i>Διός</i> ( <i>Διός</i> ) | Jovis    | Tivis |
| dat. | divé  | <i>Διφι</i> ( <i>Διφι</i> ) | Jovi     | Tiva  |
| acc. | divam | <i>Διφα</i> ( <i>Διφα</i> ) | Jovem    | Tiu   |
| voc. | djaus | <i>Zeü</i>                  | Ju-piter | Tiu   |

Ce nom signifie « le ciel brillant ». Par une évolution qui se perd dans la nuit des temps, *Tius* ou *Zio*, le dieu du ciel, est devenu pour les nations germaniques le dieu de la guerre. Car, bien que Wuotan, de même que *Zeús* et Jupiter, préside à la guerre et à la victoire, il ne s'y mêle cependant pas lui-même : c'est *Zio*, ainsi que Mars et *Ἄρης*, qui remplit ce rôle sanglant. Mais c'est d'une autre manière que *Zio* restait placé à la tête de la nation. Tacite (*Germania* II) mentionne *Tuisko* comme premier héros des Germains. Ce nom est dérivé de *Thus*; la terminaison *...sko* indique la descendance. *Tuisko* était donc un descendant de *Tius* ou *Zio*, mais il est en même temps le héros éponyme des *Teodiski*, c'est-à-dire des peuples germaniques qui ont continué à s'appeler de ce nom jusqu'à nos jours (*Deutsche*).

<sup>1</sup> Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> éd., p. 175.

Le symbole de Zio était l'épée. Chaque épée, chez les anciens Germains, portait son signe, la rune ou lettre Z (T). On la consacrait en y gravant ce signe et en prononçant deux fois le nom du dieu. Parmi les Saxons, qui étaient particulièrement adonnés à son culte, il s'appelait *Sashnot*, de l'épée de pierre (*sahs* = lat. *sax-um*) que portait cette tribu. La même tribu était connue sous le nom de *Cheruski*, dérivé de *Cheru* (ou *Heru* ou *Ero*), autre surnom de Zio qui se retrouve encore dans la dénomination du mardi (*Er-tag*) qui est en usage en Bavière. Le plus ancien blason de la Saxe montre une épée, et d'après les lois de l'empire, c'était le duc de Saxe à qui revenait l'honneur de porter l'épée de l'empereur allemand.

Zio n'a que la main gauche, parce que la droite lui a été arrachée par le loup de l'enfer, dont nous parlerons plus tard. Les dieux ayant essayé de lier ce loup par un lien charmé, mais qui semblait très-faible, le loup s'en défit et demanda que, pour gage, Zio lui mit la main dans sa gueule. Cela fait, le loup fut lié, et comme le lien se trouvait être insoluble, le loup arracha de ses dents la main de Zio, — qui du reste n'a que faire de deux mains, ne pouvant donner la victoire qu'à l'un des deux partis guerroyants, et ne tendant jamais, comme dieu de la guerre, une main hospitalière.

### Frô.

Après la guerre viennent les œuvres de la paix. Le dieu qui préside à ces œuvres s'appelle *Frô* en allemand, *Freyr* en vieux scandinave. Il tient la première place après les trois divinités que nous venons de nommer, et même il semble que sous quelques rapports il a formé, avec Wuotan et Donar, à l'exclusion de Zio, la trinité suprême. La racine de son nom se retrouve dans les mots *frohn* (seigneur), *frau* (dame), *froh* (gai), *frei* (libre), *freien* (épouser), etc. Conformément à la signification de ces mots, ce dieu est, avant tous, le *Seigneur gracieux*, libéral, qui protège l'amour et le mariage, qui procure la fécondité aux champs et aux bestiaux. Lui et sa sœur Frouwa correspondent assez exactement, soit pour leur nom, soit pour leurs attributs, aux divinités romaines *Liber* et *Libera*. C'étaient surtout les femmes et les filles qui, à certains jours et en certaines occasions, venaient adorer Frô et qui ornaient alors son image de fleurs et de guirlandes. Les femmes mariées, en cas de stérilité, allaient s'asseoir sur son autel, lui apportant des offrandes. Au temps du solstice d'hiver, quand nous

célébrons maintenant le jour de Noël et la Saint-André, les filles observaient certains usages qui avaient pour but de savoir le nom de leur futur époux. C'était la fête annuelle célébrée en l'honneur de Frô. Ce jour-là régnait la trêve de Dieu, c'est-à-dire qu'il était interdit à tous d'exercer aucun acte hostile, ni de s'approcher du sanctuaire du dieu en portant des armes. On offrait en sacrifice, à cette occasion, des sangliers que certaines propriétés avaient à fournir. Les feux qu'on allumait alors ont laissé des traces, non-seulement en Allemagne, mais encore en France, où la *bûche* ou *souche de Noël*, avec les usages superstitieux qui s'y rattachent, nous en offre le dernier vestige <sup>1</sup>.

Une solennité plus grande revenait tous les neuf ans, nombre consacré à Frô. Alors on lui sacrifiait surtout des taureaux et des chevaux, dont on fixait les têtes contre des arbres ou contre le pignon du toit des maisons, où l'on peut les voir encore, taillées en bois, dans quelques contrées de l'Allemagne du Nord.

En cas de maladies contagieuses, c'était sous l'invocation de Frô qu'on allumait les feux appelés *Nothfeuer*, pour y faire passer les troupeaux. Cela prouve que Frô était aussi le dieu du soleil, surtout du soleil fécondant. Comme tel, il avait pour symboles des sangliers et des cerfs aux soies et aux bois dorés. Ordinairement on le représentait monté sur un char attelé de sangliers, quelquefois aussi sur un vaisseau miraculeux, chef-d'œuvre des nains, qui contenait tous les dieux et qui était porté par le vent, de même que le vaisseau des Phéaques, partout où l'on voulait. Le voyage terminé, on pouvait le plier et le mettre dans la poche.

Le dieu de la génération étant en même temps le dieu de la palin-génésie, ses images et ses symboles accompagnaient les morts dans le tombeau. En 1653 on a découvert, dans le tombeau du roi Chilpéric, à Doornyk, une tête de taureau en or, qui portait sur le front une roue à neuf rais, symbole du dieu du soleil <sup>2</sup>. Des images de Frô se sont trouvées encadrées, à plusieurs endroits, dans des murs d'églises. Elles sont grossièrement faites et se distinguent surtout par leur forme phallique. A côté d'elles, on a sculpté des têtes de taureaux et des disques de soleil <sup>3</sup>.

Nous avons placé le mythe principal de Frô en tête de cette étude <sup>4</sup>. Pour montrer par un exemple de quelle manière les mythes se trans-

<sup>1</sup> Wolf, *Beiträge*, etc., I, p. 118.

<sup>2</sup> Wolf, *Beiträge*, etc., I, p. 118. Eccard, *Comment. de reb. Franc.*, I, p. 39.

<sup>3</sup> Wolf, *Beiträge*, etc., I, p. 100, etc.

<sup>4</sup> Voyez la livraison du 15 février.

formaient dans la bouche du peuple christianisé, nous donnerons ici une analyse du conte populaire correspondant. Il est intitulé « le fidèle Jean <sup>1</sup> ».

Un vieux roi, se sentant mourir, fit appeler son serviteur, le fidèle Jean, et lui dit : « Mon très-fidèle Jean, je sens que ma fin approche, et je n'ai plus de soucis que pour mon fils, qui est encore jeune et qui ne saura pas toujours s'y prendre comme il faut. A moins que tu ne me promettes de l'instruire en toutes choses qu'il doit savoir, et d'être son père nourricier, je ne mourrai pas le cœur tranquille. » Le fidèle Jean promit ce qu'on voulait, après quoi le roi continua : « Quand je serai mort, tu lui montreras le château tout entier, avec tous les trésors qui sont dedans. Mais quant à la dernière chambre dans le long corridor, où se trouve l'image de la princesse au toit d'or, tu ne la lui montreras point. Car, quand il aura vu cette image, il éprouvera pour elle un amour violent, il tombera en faiblesse et il courra de grands dangers. C'est de quoi tu dois le garder. » Le roi mourut, le serviteur fit comme on lui avait ordonné. Mais le jeune roi s'aperçut qu'il lui cachait une des chambres; il en demanda la cause. « C'est parce que j'ai dû le promettre à ton père sur son lit de mort, répondit le serviteur, et parce que cela nous occasionnerait un grand malheur. » Ces mots ne firent qu'exciter la curiosité du jeune roi. Le fidèle Jean dut céder à ses instances; il eut cependant la précaution d'entrer le premier, pour empêcher que le jeune roi ne vît l'image avant lui. Mais celui-ci s'était dressé sur la pointe du pied et regardait par-dessus l'épaule du serviteur. Il vit donc l'image le premier et tomba aussitôt évanoui. Le serviteur le releva et dut lui dire qui était la belle, et de quelle manière il pourrait obtenir sa main. La chose n'était pas facile. Enfin le fidèle Jean trouva un moyen. « Tout ce que cette princesse possède, dit-il, est en or : les tables, les chaises, les plats, les coupes, et ainsi tous ses meubles. Dans ton trésor il y a cinq tonnes d'or; fais-en convertir une par tes orfèvres en toute espèce de beaux vases, de meubles et de jouets. Puis nous nous déguiserons en marchands, nous monterons un bateau, nous arriverons vers elle, nous lui montrerons les belles choses, et peut-être que la fortune nous favorisera. » Le plan réussit en effet; la princesse au toit d'or se laissa tenter de venir visiter le vaisseau; le vaisseau l'emporta, et elle finit par consentir à devenir l'épouse du jeune roi.

Dans ce conte, le trône de Wuotan est remplacé par la porte

<sup>1</sup> Grimm, *Kinder = und Hausmärchen*, nr. 6.

défundue, à travers laquelle on aperçoit la belle image. Gart, la déesse, est devenue la princesse au toit d'or, c'est-à-dire que le conte traduit la beauté magique de cette déesse en imaginant que tout ce qui l'entoure est d'or comme tout ce qu'elle possède. Le conte n'a pas même oublié Glänzer, l'ami de jeunesse de Frô : c'est le fidèle Jean qui a donné son nom au récit.

Après les quatre grandes divinités que la mythologie allemande partage avec la mythologie scandinave, cette dernière compte encore un nombre considérable de dieux, mais qui se sont perdus dans la tradition allemande, ou qui, du moins, n'ont pas encore été retrouvés, à l'exception toutefois de deux, Loki et Paltar, dont nous nous occuperons à la fin de cette étude. Mais nous avons encore à parler des déesses.

### Déesses.

Les déesses allemandes ont souffert un peu du tort que nous faisons trop souvent aux femmes, en admirant en elles plutôt les qualités aimables de l'espèce que les qualités individuelles de la personne.

Ainsi, quand nous parcourons le chapitre de la Mythologie de Grimm consacré aux déesses, nous y découvrons une foule de noms tels que Nirdu, Gaue, Hera, Firgunia, Hluodana, Teimfana, Isis, Holda, Perahta, Herodias, Diana, Abundia, Hruoda, Ostara, Zisa, Frouwa, Frikka, Folla, Sindgund, Gart, Sippia, Sunia, Wara, Saga, Nanda, Rahana, Hellia; — mais, en y regardant de plus près, il est facile de voir qu'une partie de ces noms sont empruntés à la mythologie scandinave; d'autres ne sont que des dénominations latines, et parmi ceux qui restent, il y en a dont on ne sait à peu près rien, tandis que les déesses les plus importantes (Nirdu, Holda, Perahta, Frouwa, Frikka, Isis) se confondent, par leurs attributs, d'une manière si étrange, qu'il semble presque impossible de débrouiller cet écheveau. J. Grimm s'est contenté de ranger sous chaque nom les faits et traditions qui s'y rapportent, et d'indiquer en passant son opinion sur la marche à observer dans les recherches ultérieures. D'autres, sur ses traces, sont allés plus loin : après avoir rassemblé tout ce que l'Allemagne sait touchant les deux déesses principales du Nord, Frikka et Frouwa, ils ont essayé de rattacher à l'une ou à l'autre les traditions beaucoup plus nombreuses sur Holda, Perahta, Isis, etc. Mais, d'un côté, Frikka et Frouwa elles-mêmes se touchent de près, leurs noms étant dérivés de la même racine et leurs attributs se rencontrant sou-

vent; d'un autre côté, nous sommes tenté de croire que les traditions allemandes sur Holda et Perahta sont encore plus anciennes que celles du Nord sur Frouwa et Frikka, et que par conséquent elles ne peuvent s'expliquer par ces dernières. Voici les principaux résultats de ces recherches.

### Frikka et Frouwa.

La forme de ces deux noms, en vieux scandinave, est *Frigg* et *Freyja*, de la racine sanscrite *ṛat* (aimer). La première, d'après les Eddas, est l'épouse de Wuotan, l'autre la sœur de Frô. Les deux noms reviennent dans la dénomination du jour de la semaine vendredi (= *Veneris dies*), qui s'appelle en vieux scandinave tantôt *Freyjudagr* (jour de Freyja), tantôt *Friadagr* (jour de Fría = Frigg), et dans celle d'un astre (Orion) qui varie entre « Quenouille de Frigg » et « Quenouille de Freyja ».

Le nom de Frikka, en allemand, est assez rare. Quelques traditions saxonnes en parlent comme d'une déesse qui fait une procession annuelle que nous font connaître les légendes et les contes qui traitent de Holda et de Perahta. La forme la plus ancienne de ce nom nous a été conservée par Paulus Diaconus, qui raconte ce qui suit<sup>1</sup> : « Un jour les Vandales se trouvaient en guerre contre les Viniles. Les Vandales, pour obtenir la victoire, s'adressèrent à Wuotan, qui leur répondit qu'il la donnerait à ceux qu'il verrait les premiers de bon matin. Mais en même temps Gambara, reine des Viniles, était allée vers Fréa, épouse de Wuotan, et l'avait priée d'accorder la victoire à ceux-ci. Fréa lui donna le conseil que les femmes des Viniles, ayant délié leurs cheveux et les ayant rangés en avant en guise de barbe, se plaçassent de bon matin à côté des hommes, vers l'est, où Wuotan les verrait les premières. C'est ce qu'elles firent. Le lendemain matin, lorsque Wuotan s'éveilla et regarda sur la terre, il s'écria : « Qui sont donc ces hommes à longue barbe (*Longobardi*) ? » Fréa répondit : « Seigneur, tu leur as donné le nom; il faudra donc bien que tu leur fasses aussi un présent (de baptême). » Le présent de Wuotan étant la victoire, elle resta aux *Longobardes* (Lombards), qui dès ce moment portèrent ce nom.

Freyja, d'après les Eddas, était mariée à un homme mortel qui la quitta et qu'elle cherchait vainement, en versant des larmes, à travers

<sup>1</sup> *De gest. Longobard.*, I, 8.



le monde entier. On l'appelait donc la *Belle aux larmes*, et l'on disait qu'elle pleurait des larmes et que dans son rire s'épanouissaient des fleurs. Voici maintenant le conte allemand qui reproduit ce mythe :

« Il y avait un roi et une reine qui habitaient un château d'or pur. Cette reine était une sorcière. Elle possédait un petit miroir. Quand le roi sortait, elle pouvait, en regardant dans ce miroir, voir tout ce qu'il faisait, partout où il allait. Un jour le roi se promenait sur la côte. Un matelot qu'il y trouva lui plut; il échangea son habit royal contre l'habit de ce matelot. Sous ce déguisement, sa femme ne pouvait plus le reconnaître. Elle le cherchait en vain partout. Lui-même il s'égara, et il ne retrouva le chemin du château d'or qu'après avoir parcouru tous les royaumes du monde, y compris celui des animaux rampants, celui des animaux qui marchent, et celui des animaux qui volent. Enfin, ce fut la cigogne qui le ramena vers son épouse<sup>1</sup>. »

Freyja était placée à la tête des Valkures. Sa demeure s'appelait Folkvångr (le champ du peuple, c'est-à-dire des morts). Elle y rassemblait surtout les femmes. Sainte Gertrude lui a succédé dans les légendes chrétiennes, où il est dit qu'elle héberge les morts pendant une nuit.

L'animal sacré de la déesse était le chat. Voilà pourquoi le chat figure si souvent dans les contes de sorcières, et pourquoi l'on dit d'une fiancée, quand elle va à l'église par un beau temps, « qu'elle a bien nourri le chat ».

De même que Vénus, Frouwa ou Freyja possédait une ceinture merveilleuse qui renfermait en elle tous les charmes. On l'appelait *brisingamen*, du verbe *brisen* (percer). Encore aujourd'hui le ruban que les femmes, en quelques contrées de l'Allemagne, mettent dans leurs cheveux, porte le même nom (*brisi-nestel*).

Dans le mur de l'église d'Emenzheim, on voit, à côté de l'image du dieu Frô, le buste d'une femme aux seins rebondis. J. W. Wolf<sup>2</sup> pense que c'est l'image de Frouwa, déesse de la production et de la fécondité.

### Holda et Perahta.

Les légendes populaires sur Frikka appartiennent toutes à l'Allemagne du Nord. Là où elles cessent, en Franconie, en Thuringe, en

<sup>1</sup> Wolf, *Deutsche Sagen und Märchen*, nr. 1.

<sup>2</sup> *Beiträge*, 1, p. 188, tab. 1, fig. 2.

Hesse et en Saxe, commencent les légendes sur Holda; mais il n'est pas exact de dire, ainsi que le fait J. Grimm<sup>1</sup>, que le nom de cette déesse ne soit pas continué dans le Sud. Du moins en Suisse il a laissé des traces nombreuses.

Nous avons appris, par le chapitre du livre de M. Mannhardt sur « Holda et les Nörnes<sup>2</sup> », quelle a été la forme primitive de cette conception. Nous avons reconnu en elle la *femme des eaux* qui préside au puits céleste, qui y garde et reçoit les âmes des enfants nouveau-nés. Cette première conception a donné naissance, par une spécialisation progressive, à celle des Nörnes et des Valküres. Mais nous inclinons à croire que le même enchaînement de mythes et de croyances s'étend encore plus loin, et que c'est à cause de leur origine commune qu'un certain nombre de déesses allemandes se ressemblent à un si haut degré.

Les légendes sur Holda se divisent en deux classes, selon qu'elles traitent de la déesse céleste, gardienne du puits, ou de sa procession parmi les hommes à certaines époques de l'année.

Quand il neige, on dit que dame Holla (Holda) fait son lit, de sorte que les plumes s'envolent. D'après Hérodote (IV, 7, 31), les Scythes soutenaient qu'on ne peut pas s'approcher du Nord parce toute la contrée est remplie de plumes.

La déesse du puits céleste, par une transposition extrêmement fréquente dans la mythologie, est devenue la déesse des puits et des lacs terrestres. Elle aime à s'y baigner vers le milieu du jour; on la voit sortir des eaux et de nouveau disparaître dans les ondes sous la forme d'une belle femme blanche. C'est près de ces puits ou lacs que viennent les filles pour y voir, au clair de lune, l'image de leur futur époux. Les fontaines de Jouvence également sont consacrées à Holda. Les personnes qui y descendent reçoivent un corps nouveau et par hasard quelquefois leur sexe se trouve changé.

Auprès du lac ou du puits un arbre s'élève : c'est le tilleul, le plus bel arbre de l'Allemagne, l'arbre de Holda, déesse de l'amour. Il n'y a guère de vieux château dans ces contrées qui ne renferme un tilleul dans ses murs. Il n'y a guère de chanson d'amour qui ne place sa scène, toujours la même et toujours différente, sous l'ombrage de quel-qu'un de ces arbres immenses qui ne manquent jamais à côté du village et qui, pendant leur durée plusieurs fois séculaire, ont assisté à tant

<sup>1</sup> *Deutsche Mythologie*. 2<sup>e</sup> éd., I, p. 245.

<sup>2</sup> Voyez la livraison du 15 février.

de bonheur et à tant d'ennuis. Dame *nachtigall* (le rossignol) est là-haut qui chante :

Un tilleul s'élève dans la profonde vallée,  
Est large en haut, étroit en bas.  
Là-dessous étaient assis deux amants;  
A force d'amour oublièrent leur ennui, etc.<sup>1</sup>.

Souvent, dans l'intérieur du tronc creux, on trouve suspendues des images de la Vierge, qui a remplacé la déesse. La légende s'en souvient. Ainsi elle raconte du vieux tilleul de Wesselaer que chaque nuit on voyait assise dans son creux une vieille petite femme qui filait et ne cessait de tourner son rouet, quoi qu'on y fît<sup>2</sup>. C'était la déesse qui, en bonne mère, se livrait à l'occupation principale des femmes.

Comme cette déesse donne les enfants et qu'elle habite tantôt dans le puits, tantôt dans le tilleul, on dit que les enfants viennent du tilleul ou du puits. Il faut y ajouter le rocher, ainsi que nous le savons entre autres par la belle légende suisse de la Vierge aux clefs<sup>3</sup>. Par une analogie frappante, Homère aussi indique comme origines de l'homme la mer, le rocher et le chêne<sup>4</sup>.

La procession de la déesse avait lieu vers Noël. Après la conversion au christianisme, elle fut abolie, mais le souvenir en subsiste dans la mémoire du peuple. Seulement, la belle déesse y est devenue une vieille fort laide qui a le pied plat, le nez long, les dents proéminentes et les cheveux en désordre. C'est un épouvantail dont on fait peur aux enfants. Mais à côté de cette tradition défigurée, on a recueilli quelques traits plus exacts. Ainsi, l'on sait qu'elle vient inspecter les travaux des femmes. Il faut donc, quand elle arrive vers Noël, que toutes les quenouilles soient remplies et qu'elles soient vidées quand elle s'en retourne le mardi gras. A celles qui se sont montrées bien appliquées, elle fait présent de quenouilles qui se remplissent d'elles-mêmes pendant leur sommeil; aux paresseuses, elle gâte encore le peu qu'elles filent.

Un jour, il se faisait déjà tard, lorsqu'un paysan passa la montagne.

*Es stand eine Lind' im tiefen Thal,  
Waroben breit und unten schmal.  
Darunter zwei Verliebte saßen,  
Vor Lieb' ihr Leid vergaszen.*

(Hoffmann von Fallersleben, *Schlesische Volkslieder*, p. 41.)

<sup>1</sup> Wolf, *Deutsche Märchen und Sagen*, p. 178.

<sup>2</sup> Voyez la livraison de janvier 1859.

<sup>4</sup> Il. XVI, 34; XXII, 226. Od., XIX, 163.

Il y rencontra dame Holla qui s'occupait à arracher des coiffes de lin et qui en avait déjà devant elle presque aussi haut que la montagne. Le paysan lui souhaite le bonsoir; elle lui répondit amicalement et lui dit de mettre des coiffes de lin dans sa poche. Mais le paysan l'en remercia, répondant qu'il en avait assez chez lui et qu'il ne voulait pas se charger inutilement. Après quoi il s'en alla. Lorsqu'il eut fait un bout de chemin, il sentit que le soulier commençait à lui faire mal. Il le tira, et voilà qu'il y trouva quelques grains d'or bien gros : c'étaient des coiffes de lin qui par hasard y étaient tombées.

En Belgique, et surtout en Flandre, on laisse encore de nos jours, après la récolte, une petite touffe de lin dans les champs, de même que nous avons vu qu'on consacrait une partie du blé à Wuotan.

*Berchta* (Perahta en ancien haut allemand) paraît être identique avec Holda, à laquelle elle succède peu à peu, quand on s'avance du milieu de l'Allemagne vers le sud. Son nom veut dire *la Brillante*. Un grand nombre de légendes s'occupent de ses processions, où elle paraît à la tête d'une multitude de petits enfants et de nains. Voici une de ces légendes<sup>1</sup> :

Dans la vallée de la Saale, entre Bucha et Wilhelmsdorf, habitait Berchta, la reine des nains. Ceux-là, sous ses ordres, arrosaient les prés et les champs, tandis qu'elle-même, elle labourait sous terre avec la charrue. Ainsi, elle aidait les hommes et rendait la contrée fertile. Mais à la fin ils se brouillèrent, et elle résolut de quitter le pays. La veille du jour de Berchta (le 2 ou le 6 janvier), déjà tard dans la nuit, le bachoteur du village voisin fut appelé, et lorsqu'il arriva au rivage de la Saale, il y vit une grande femme d'un aspect vénérable et qui était entourée de petits enfants qui pleuraient. Elle demanda à passer le fleuve. Lorsqu'elle fut entrée dans le bateau, les petits traînèrent après elle une charrue et une foule d'autres instruments d'agriculture, en se plaignant sans cesse de ce qu'ils devaient quitter la belle contrée. Arrivée à l'autre rive, Berchta ordonna au bachoteur de retourner encore pour chercher ceux des enfants qui étaient restés en arrière. En attendant, elle avait réparé la charrue, et lorsque le bachoteur revint, elle lui montra les copeaux et lui dit : « Voilà, que cela soit la récompense pour ta peine. » Le bachoteur en murmurant prit trois copeaux et les mit dans sa poche. Revenu chez lui, il les jeta devant la fenêtre. Le lendemain matin il y trouva trois pièces d'or.

Une jeune femme avait perdu son enfant unique. Elle pleurait outre

<sup>1</sup> Grimm, *Mythol.*, p. 253.

mesure et ne pouvait se consoler. Chaque nuit, elle allait vers le tombeau de l'enfant et se lamentait à fendre le cœur. Dans la nuit des Rois elle aperçut Berchta qui passait non loin d'elle, suivie d'une multitude de petits enfants. Le dernier de ces enfants se trouvait un peu en arrière; sa petite chemise était entièrement mouillée; à la main il portait une cruche, mais il semblait si fatigué qu'il avait peine à se traîner. Tout anxieusement il s'arrêta devant une petite haie que la déesse franchit et que les autres enfants passèrent en y grimpant. En ce moment la jeune femme reconnut en lui son propre enfant. Elle s'approcha, le souleva de ses mains par-dessus la haie, et comme elle le tenait encore ainsi, l'enfant dit : « Hélas! qu'elles sont chaudes, les mains de mère! Mais ne pleure plus tant, sans quoi ma cruche deviendra trop lourde et trop pleine. Car chaque larme que tu pleures, je dois l'amasser dans ma cruche. Voilà que déjà s'est mouillée ma chemise tout entière. » — La mère ayant entendu cela pleura encore une fois à cœur joie, et cessa de pleurer dès ce moment.

Berchta, de même que Holda, paraît quelquefois sous les traits d'une vieille sorcière. D'un autre côté, elle s'est introduite dans l'histoire. La *femme blanche*, qui s'appelle Berthe, figure comme aïeule dans plusieurs maisons princières de l'Allemagne<sup>1</sup>. Le proverbe français et italien : « Au temps que la reine Berthe filait (nel tempo ove Berta filava) » se rapporte en effet d'abord à la mère de Charlemagne. Mais celle-là aussi est d'origine mythique; c'est « la reine Berthe aux grands pieds », « la reine Pédauque », qui, par cette difformité même, se fait reconnaître comme déesse.

Nous ne nous arrêterons pas aux noms d'*Herodias*, de *Diana* et d'*Abundia*, que les chroniqueurs latins du moyen âge emploient pour désigner Berchta et Holda; mais il nous reste quelques autres noms qui sont de beaucoup plus anciens.

### Nirdu.

Tacite<sup>2</sup> raconte qu'une partie des tribus allemandes voisines de la mer du Nord adoraient une déesse appelée *Nerthus* (var. lect. *Hertha*; anc. haut allem. *Nirdu*), c'est-à-dire *Terra Mater*, dont ils croyaient que de temps en temps, montée sur un char, elle allait visiter les peuples :

<sup>1</sup> A. Kuhn, *Die Sagen von der weissen Frau*, dans la *Zeitschrift für deutsche Mythologie*, vol. III, p. 368.

<sup>2</sup> *Germania*, XL.

« Dans une île de l'Océan il y a un bois sacré; et un char y est consacré, couvert de voiles, que le prêtre seul a la permission de toucher. Quand la déesse y est présentée, celui-ci s'en aperçoit, et alors il suit le char attelé de bœufs avec une grande vénération. Ce sont des jours de fête, et les endroits qu'elle daigne visiter chôment de tout travail profane : ils ne font pas la guerre, ils déposent les armes, tout fer reste renfermé; on ne connaît alors, on n'aime que la paix et le repos, jusqu'à ce que la déesse, rassasiée du commerce des hommes, soit reconduite dans son temple par le prêtre. Ensuite, le char et les voiles, et, s'il faut le croire, la déesse elle-même sont baignés dans un lac caché. Des esclaves font ce service, et le même lac les engloutit aussitôt après. De là une terreur secrète et la sainte ignorance de ce que peut être la chose que voient seulement ceux qui sont voués à la mort. »

Le principal fait dans ce récit, c'est la procession de la déesse mère qui visite ses enfants, les mortels. Entre la procession dont il s'agit et celles de Holda et de Berchta, il y a cette différence que la première a lieu en réalité, tandis que ces dernières n'existent plus que dans les légendes. De plus, dans les légendes sur Berchta, le char a cédé la place à la charrue et au vaisseau. Ce dernier trait nous intéresse à cause d'une autre déesse appelée :

### Isis

par Tacite<sup>1</sup>, mais dont le nom germanique nous échappe. Elle aura dû sans doute le nom latin à son symbole, qui avait la forme d'une nacelle et qui par conséquent ressemblait au *navigium Isidis*. Mais ce n'est pas une raison pour croire à l'identité de cette déesse avec Isis. Le vaisseau, dans l'antiquité, appartenait à plusieurs déesses, par exemple, à Athéné et à Cybèle; à la vérité, on ne sait guère pourquoi. Deux explications semblent également possibles : ou le vaisseau était le représentant générique de toute espèce de machines qui servent à la locomotion, et il serait pour cela consacré à la déesse en procession parmi les hommes; ou il a remplacé le nuage qui cache les déesses des eaux, les Apas indiennes. Quelle que soit celle de ces deux explications qu'on adopte, l'on se trouvera toujours en présence d'une divinité maternelle qui visite les hommes, de même que Holda, Nerthus et Berchta. Une ressemblance plus exacte existe entre Isis et une déesse des Pays-Bas qui porte un nom germanique.

<sup>1</sup> *Germania*, IX.

### Nehallenia.

On a découvert sur l'île de Walchern et en plusieurs autres endroits des autels qui montrent l'image d'une déesse ordinairement assise, ayant un chien à sa gauche, une corbeille remplie de fruits sur ses genoux, et qui appuie le pied sur la quille d'un vaisseau. La sculpture est d'origine romaine, mais les attributs de la déesse ne le sont guère, aussi peu que son nom. La racine de *Nehallenia* se répète dans plusieurs autres noms de déesses allemandes, sur des inscriptions latines trouvées le long du Rhin. La terminaison rappelle celle de *Hluodana*, dans une inscription latine trouvée à Xanten. Ce dernier nom correspond exactement à celui de la divinité scandinave *Hlódhyn*, déesse du foyer.

Nous connaissons de nombreux exemples de processions populaires pendant le moyen âge, qui, aux approches du printemps, allaient de ville en ville, accompagnant un vaisseau monté sur des cylindres ou sur des roues, et que les chroniqueurs ecclésiastiques appellent « *techna diabolica* », ce que nous traduisons par « *symbole païen* ». A Ulm, on promenait ainsi à la fois la charrue et le vaisseau. C'étaient les tisserands qui formaient le cortège et qui avaient donc remplacé en quelque sorte les prêtres païens, soit à cause du voile brodé anciennement par les femmes, et plus tard par les tisserands, soit parce que le principal instrument du tisserand, la navette (petit vaisseau, en allemand *Schiffchen*), rappelait par sa forme le symbole de la déesse.

### Ostara.

Tel est le nom de la déesse du printemps et de l'aurore, qui a donné le nom aux Pâques allemandes (*Ostern*). Il faut que ce nom ait eu des racines bien profondes dans les croyances du peuple, pour que le zèle pieux des missionnaires chrétiens ait permis qu'il s'imposât à la fête de l'Église qui coïncidait avec celle de la déesse. Quelques traces du culte d'Ostara subsistent encore. Ainsi, il est d'usage parmi les jeunes gens de plusieurs contrées de l'Allemagne de monter, la veille de Pâques, sur certaines montagnes des environs et d'y passer la nuit pour attendre le lever du soleil. C'est que ce jour-là, le soleil, dit-on, quand il point au ciel, fait trois sauts de joie. Nous ne savons s'il faut prendre cette dernière expression à la lettre, mais la coutume en elle-

même a quelque chose de si poétique que nous n'avons pas résisté à la tentation d'y participer. Qu'on se figure une montagne élevée de plusieurs milliers de pieds au-dessus de la mer. Une foule silencieuse se presse sur les quelques centaines de pieds carrés que présente le plateau couronnant le sommet de la montagne. A plusieurs endroits on a creusé le rocher pour former une sorte de parapet contre les abîmes. Quelquefois on y allume des feux qui de leurs sombres lueurs éclairent les ténèbres au-dessous de nos pieds. Vers les trois heures du matin, la nuit commence à baisser. Tout à coup, dans le lointain, voilà l'astre du jour qui se lève, d'abord pâle comme la lune, puis s'illuminant peu à peu et dorant de son baiser ardent les hauteurs qui bornent l'horizon, tandis que quelques teintes roses glissent sur les ténèbres dans la vallée. Nous ne saurions dire ce que nos voisins ont pensé dans ce moment : des cris de joie éclatèrent, des chapeaux volèrent en l'air, enfin des chants se sont élevés qui, en saluant le jour, se perdaient dans la solitude. Quant à nous, nous l'avouons, nous n'avons jamais vu de culte ni de spectacle qui ait égalé la simple grandeur de celui-ci.

Mais il faut descendre, — descendre dans la vallée profonde de la mort où une autre déesse nous répondra sur les questions qu'il nous reste encore à lui adresser.

J. HUNZIKER.



# W. A. MOZART.

---

(*W. A. Mozart*, von OTTO JAHN. 4 vol. in-8°. — Leipzig, 1856-1859.)

---

## QUATRIÈME ET DERNIER ARTICLE <sup>1</sup>.

### I.

L'opéra ne fut dans l'origine qu'un essai de reproduire la tragédie antique. L'élément principal en fut donc le récitatif, mais dans une forme plus libre et moins musicale que plus tard; les morceaux de chant qu'on y ajoutait correspondaient aux monodies et aux chœurs de l'antiquité, et comme dans les anciennes tragédies on y joignit les danses mimiques. Bientôt ces représentations devinrent une partie essentielle et très-importante des fêtes données par les princes et les souverains, et cette circonstance détermina la forme dans laquelle l'opéra se développa d'abord. Les sujets des pièces étaient presque exclusivement empruntés à l'histoire et à la mythologie anciennes, qu'on confondait dans une seule et même unité. On cherchait à donner au texte un rapport direct avec la fête et les personnes en l'honneur desquelles elle avait lieu; on choisissait un sujet approprié à la circonstance et on l'ornait des allégories les plus arbitraires. Le concours des divers beaux-arts y devait servir principalement à produire la plus grande magnificence possible; il s'agissait

<sup>1</sup> Voir les livraisons d'août, d'octobre et de novembre 1860.

donc moins, dans l'opéra, d'une action rationnelle, d'une expression vraie des sentiments et des passions, que d'une grande richesse et d'une grande variété de costumes, de décors, de changements à vue, et à cet effet on exploitait au mieux la mythologie païenne.

Deux causes principales provoquèrent bientôt une réaction contre ces tendances pompeuses de l'opéra : la première, c'est que, le peuple voulant avoir sa part de ce plaisir tout nouveau, les directeurs de spectacle durent le lui offrir dans des conditions moins somptueuses; la seconde tient aux progrès de l'art du chant, qui, arrivé à un très-haut point, finit par devenir, dans la musique théâtrale, l'élément prépondérant.

La transformation de l'opéra est attribuée à Scarlatti (1659-1725), le fondateur de l'école napolitaine; presque tous les compositeurs qui se sont distingués au théâtre jusqu'au temps de Mozart sont sortis de cette école; à peu d'exceptions près, ils étaient même originaires du royaume de Naples<sup>1</sup>. Les parties essentielles de l'opéra, dans sa nouvelle forme, furent l'air et le récitatif. Ce dernier comprenait toutes les parties du dialogue qui avaient directement rapport à l'action; il était tenu aussi simple que possible et se rapprochait du ton ordinaire de la conversation. Quoiqu'il fournît au compositeur l'occasion de montrer son talent par une déclamation vraie et bien sentie, cependant, par suite de la prédominance croissante du chant proprement dit, il fut bientôt regardé comme un accessoire pour lequel on se mettait en frais le moins possible; certaines tournures déclamatoires, certaines terminaisons, certaines harmonies se fixèrent et devinrent monnaie courante, à peu près comme les formules de la politesse. Le besoin d'un récitatif plus accentué pour des expressions passionnées qui ne permettaient point l'air proprement dit produisit ce qu'on appelle le récitatif obligé; les courts passages mélodiques qui s'y rencontraient étaient désignés du nom d'*arioso*, ou encore de *cavata* ou *cavatina*; ces mélodies, qui ne furent d'abord qu'un simple ornement du récitatif, reçurent plus tard une plus grande extension, et l'on appela *cavatines* des airs courts sans seconde partie ni passages de bravoure.

L'air était tout spécialement destiné à faire briller l'art du chanteur<sup>2</sup>. Les chœurs qui autrefois terminaient régulièrement les actes d'opéra, ainsi que les ballets, furent supprimés et employés seulement par

<sup>1</sup> L'opéra, introduit en France par Lulli, resta longtemps étranger aux transformations qu'il subissait en Italie.

<sup>2</sup> La forme la plus ordinaire de l'air était un allegro en mesure paire suivi d'un mouvement lent en mesure impaire; puis venait la reprise de la première partie.

exception <sup>1</sup>. Peu à peu on restreignit le plus possible le nombre des morceaux à plusieurs parties; et il s'établit l'usage assez invariable que dans un opéra il devait y avoir un duo pour la *prima donna* et le *primo uomo* (castrat) et un trio entre ces deux personnages et le ténor; mais peu ou point d'autres morceaux à plusieurs parties. Ce duo et ce trio se plaçaient le plus ordinairement à la fin du deuxième et du troisième acte, et de même que les airs, ils n'avaient pour but que de faire briller les chanteurs. Tous ces morceaux avaient rarement, par leur texte, un rapport immédiat et nécessaire avec l'action de la pièce; ils n'exprimaient les sentiments que d'une manière générale, afin de mieux se prêter aux artifices de l'art vocal. Il était de l'honneur d'un chanteur de ne jamais exécuter deux fois une mélodie de la même manière; si un air était redemandé par le public, il fallait, en le recommençant, surprendre l'auditoire par des ornements nouveaux; et c'était un mérite tout spécial du compositeur si sa musique fournissait au virtuose des inspirations heureuses. Bref, dans la trinité du poète, du compositeur et du chanteur, ce dernier formait le point culminant; son rôle gagna de plus en plus d'importance; la vérité dramatique n'était qu'un hors-d'œuvre, sinon une entrave, et l'opéra, comme disait l'abbé Arnaud, n'était qu'un concert dont le drame était le prétexte <sup>2</sup>.

Rien ne prouve mieux cette prédominance exagérée, monstrueuse de l'art du chant que l'usage des castrats. Depuis le pape Innocent XI il était défendu aux femmes dans les États de l'Église de paraître sur le théâtre, et on les avait remplacées par des castrats. Le charme qu'on trouvait aux voix de ces êtres neutres fut cause qu'ailleurs on les employa conjointement avec des femmes et qu'on leur attribua les rôles de héros ou de premier amoureux. Cet usage s'est maintenu au delà d'un siècle; c'étaient les castrats qui faisaient l'objet de la plus grande admiration; ils ne pouvaient manquer à aucune église, à aucun théâtre. Par la nature de sa voix, le castrat ne pouvait être que chanteur; le ténor se trouvait relégué au second rang : il eut en par-

<sup>1</sup> Par contre, on prit l'habitude de placer des ballets indépendants de l'action comme intermèdes dans les entr'actes.

<sup>2</sup> « Pendant les neuf ou dix années que j'ai habité dans Rome, je n'ai vu réussir aucun opéra sérieux. Si quelquefois l'on s'y portait en foule, c'était pour entendre tel ou tel chanteur; mais lorsqu'il n'était plus sur la scène, chacun se retirait dans sa loge pour jouer aux cartes et prendre des glaces, tandis que le parterre bâillait. » Grétry, *Mémoires sur la musique*, vol. I, p. 114. — Un peu plus loin (p. 119), Grétry raconte avoir vu un chanteur quitter la scène pour sucer une orange, tandis que son interlocuteur s'adressait à lui comme s'il était présent.

tage les rôles de père, de rival malheureux, de prince et de tyran. La basse était exclue ou employée seulement pour les parties secondaires de prêtres ou autres. En raison des traitements énormes payés aux chanteurs extraordinaires, on restreignit le plus possible le nombre des personnages d'un opéra : on en employait tout au plus quatre ; les autres rôles exigés par l'action n'étaient que très-accessoires ; leurs airs étaient contrôlés et au besoin supprimés par les chanteurs principaux, à qui rien ne devait porter ombrage. On fixa même la disposition des personnages sur la scène : celui qui avait le premier rôle occupait la droite des autres, comme place d'honneur.

L'orchestre ne pouvait naturellement remplir qu'un rôle très-secondaire ; il devait soutenir la voix des chanteurs, jouer les ritournelles des airs et les phrases instrumentales dans les récitatifs ; il devait, au commencement de l'opéra, exécuter une *sinfonia* (ouverture) pour engager le public à faire silence. Comme l'Italie offrait de grands virtuoses pour les instruments, on les faisait rivaliser avec les virtuoses de l'art vocal. Le célèbre castrat Farinelli fonda sa réputation à Rome en joutant avec un virtuose sur la trompette ; Porpora avait écrit pour cet instrument une partie obligée accompagnant l'air du chanteur. La tâche principale était un son filé, et Farinelli vainquit deux fois l'instrumentiste par la durée du son et par l'habileté de l'exécution.

Quant aux poèmes, on continuait à en choisir le sujet dans l'histoire et la mythologie anciennes, où l'on prenait quelque sujet analogue, mais en supprimant les effets de magie et autres semblables, et en écartant les éléments comiques qu'autrefois on y mêlait. Apostolo Zeno et, après lui, Métastase s'appliquèrent à créer des poèmes d'opéras remplissant les conditions de drames véritables par une peinture vraie des caractères et des passions et une action développée régulièrement. Cependant le talent de Métastase manquait de puissance ; ses personnages ne s'élèvent pas au-dessus d'une certaine médiocrité ; le ressort principal de ses pièces, c'est l'amour peint dans le goût de l'époque. Les poèmes de ces deux auteurs furent choisis de préférence par les compositeurs, en les modifiant ou les arrangeant selon les circonstances ; les autres poètes se contentaient de suivre servilement leurs errements.

On voit par ce qui précède que Mozart, au début de sa carrière dramatique, trouva des formes arrêtées jusque dans les moindres détails ; il ne pouvait songer dès l'abord à les ébranler ; il était même trop jeune pour avoir à cet égard des idées arrêtées ; d'ailleurs la facilité et la fécondité extraordinaires de sa faculté créatrice ne lui lais-

saient pas sentir la gêne des formes conventionnelles; pour lui, le problème consistait à tirer le meilleur parti possible des conditions données. Dans presque tous ses premiers opéras, on rencontre des passages où la vérité dramatique est rendue d'une manière saisissante; mais très-souvent elle a dû plier devant les exigences des virtuoses chanteurs. L'enthousiasme qu'excitèrent ces œuvres dans le public suffirait pour prouver qu'à côté des éléments conventionnels, dont on ne voulait pas se dessaisir, on y trouvait un charme nouveau dû au génie du jeune compositeur.

Ces observations s'appliquent d'abord aux deux opéras sérieux de *Mitridate* et de *Lucio Silla*, composés par Mozart pour le théâtre de Milan<sup>1</sup>. Le texte de *Mitridate* est imité de Racine<sup>2</sup>; la musique comprend, outre l'ouverture, vingt-quatre morceaux, tous des airs, à l'exception d'un duo et du quintette final. Des morceaux isolés qui se trouvent dans la collection d'André prouvent que Mozart a composé certains airs plusieurs fois. Le poème de *Lucio Silla* est de Giovanni Gamerra et a été revu par Métastase. Il n'en est pas moins décousu et mauvais; ce n'est qu'une série d'assassinats manqués, de conspirations avortées, au bout desquelles Sylla pardonne généreusement à tout le monde, abdique la dictature et rend la liberté à la ville de Rome, qui termine en chantant ses louanges<sup>3</sup>.

## II.

De l'opéra sérieux sont issus l'opéra de fête, l'oratorio et l'opéra-bouffe. L'opéra de fête ou sérénade théâtrale (*fiesta teatrale* ou *azione teatrale*) n'était au fond que l'opéra sérieux dans son ancienne destination de plaisir tout princier. On lui donnait un rapport direct avec la fête; on choisissait et l'on développait le sujet en conséquence; on mettait à contribution la mythologie ancienne; on aimait surtout à lui donner un caractère pastoral, et l'on y prodiguait les allégories et les

<sup>1</sup> Voyez notre deuxième article, p. 83 et 85.

<sup>2</sup> M. Jahn dit que l'auteur de cette imitation est l'abbé Parini (vol. I, p. 277); mais comme précédemment (p. 210), d'accord avec une lettre du père de Mozart conservée par Nissen, il a attribué le texte de *Mitridate* à Cigna-Santi, nous n'avons pu nous assurer si Parini n'a fait que remanier le poème de Cigna-Santi.

<sup>3</sup> La partition originale de *Mitridate* est perdue; une copie se trouve au Conservatoire de musique à Paris; on en a fait une autre qui est à Vienne, à la Société des amis de la musique. Le manuscrit de *Lucio Silla* se trouve dans la collection d'André; il en existe également une copie au Conservatoire de musique à Paris.

réflexions contenant des flatteries plus ou moins transparentes. L'élément dramatique n'y entrerait qu'autant qu'il était nécessaire pour lier les différentes scènes; le luxe des costumes et des décors était de toute nécessité, et la musique prenait davantage encore que dans l'opéra sérieux le caractère de musique de concert. La division en trois actes n'y était point de rigueur; le plus souvent il n'y en avait qu'un ou deux. La sérénade théâtrale s'exécutait conjointement avec un opéra sérieux ou un ballet; dans l'origine même elle n'avait servi que d'intermède à l'opéra sérieux, qu'on laissait rarement manquer, et elle lui resta toujours subordonnée. C'est ainsi que, pour le mariage de l'archiduc Ferdinand d'Autriche, Mozart fut chargé de composer la sérénade théâtrale tandis que Hasse composait l'opéra sérieux<sup>1</sup>.

Le texte d'*Ascanio in Alba* est de l'abbé Parini; les personnages sont des dieux, des héros, des pâtres; les décors, les chœurs, les ballets, les allusions flatteuses n'y manquent point. Vénus, c'est Marie-Thérèse. L'originalité de Mozart perce moins dans cette composition que dans *Mitridate* et *Lucio Silla*; cependant on y remarque sept chœurs, dont cinq sont accompagnés de danses, et qui contribuèrent beaucoup au succès de l'ouvrage. C'est probablement dans ces chœurs que Hasse a reconnu la griffe du lion<sup>2</sup>.

Pour l'installation du nouvel archevêque de Salzbourg, Mozart composa, au commencement de l'année 1772, une autre sérénade théâtrale intitulée *Il sogno di Scipione*. Le texte est un poème allégorique de Métastase; il y a peu d'action; Scipion est censé chanter ses airs en dormant et se réveiller à la fin de la pièce<sup>3</sup>. La musique paraît avoir été composée très-rapidement; elle est plus pauvre d'originalité que les œuvres que nous venons de citer, et il faut avouer que la circonstance pour laquelle elle a été faite offrait au jeune Mozart peu d'attraits.

L'oratorio, ou *azione sacra*, c'était l'opéra transporté à l'église. Saint Philippe Néri, fondateur de la congrégation de l'Oratoire (1515-1595), faisait exécuter des chants spirituels dans les exercices pieux de ses disciples. Par suite de la très-grande faveur dont jouissait l'opéra, on entreprit de représenter dans ces réunions des opéras spirituels, comme

<sup>1</sup> Voyez notre deuxième article, p. 84.

<sup>2</sup> Le manuscrit original se trouve dans la collection d'André. La bibliothèque impériale de Vienne en possède une copie corrigée par Mozart.

<sup>3</sup> C'est une imitation du *Somnium Scipionis* de Cicéron, avec addition d'une fiction de Silius Italicus (*Punic.*, lib. XV). — La partition originale se trouve dans la collection d'André.

moyen d'édification<sup>1</sup>. Plus tard on restreignit ces représentations au carême, où les théâtres étaient fermés; on prit l'usage de les faire précéder d'une messe et d'un discours prononcé par un jeune garçon, et de placer un sermon entre les deux parties de l'oratorio.

Le développement de ce genre de composition marcha de front avec celui de l'opéra; ce furent encore Zéno et Métastase qui lui donnèrent plus de régularité et d'unité. Les sujets étaient empruntés à la Bible, le plus souvent à l'Ancien Testament, ou encore aux légendes chrétiennes. C'étaient plutôt des scènes dialoguées qu'un véritable drame; l'amour en était exclu; des considérations morales ou religieuses en faisaient le contenu principal. Pour tout le reste, ces opéras bibliques se conformaient entièrement à l'opéra mondain; ils s'exécutaient sur une scène disposée à cet effet, avec costumes et décors, et avaient par conséquent beaucoup d'analogie avec les sérénades théâtrales.

A l'exemple des poètes, les compositeurs traitaient l'oratorio absolument comme l'opéra sérieux, avec la seule différence que, l'élément dramatique étant plus faible, ils étaient moins astreints aux formes conventionnelles. Chaque morceau d'un oratorio aurait été tout aussi bien à sa place au théâtre, dans une situation semblable. Le récitatif et l'air y jouaient le même rôle; mais les chœurs y étaient plus fréquents. Les chanteuses et les castrats y déployaient leur art comme dans l'opéra; l'air de bravoure n'y manquait point, quoiqu'on l'employât avec plus de réserve, et l'oratorio remplaçant l'opéra pendant le carême, le public mettait sur le compte de l'édification le plaisir qu'il y prenait. La voix de basse n'était point frappée d'exclusion comme dans l'opéra, mais elle n'était habituellement employée que d'une manière bruyante, et c'est pour cette raison qu'au théâtre elle se trouvait reléguée sur l'arrière-plan.

L'oratorio *la Betulia liberata*, composé par Mozart très-probablement pour être exécuté à Padoue dans le carême de 1772, est de ce genre. Le texte est de Métastase; il a pour sujet l'histoire de Judith, et avait été plusieurs fois mis en musique avant Mozart<sup>2</sup>. Il n'y a que des solos et des chœurs; pas de morceau d'ensemble, ni même de duo<sup>3</sup>.

<sup>1</sup> Le premier ouvrage de ce genre, c'est l'*Oratorio dell' anima e del corpo*, par Emilio de Cavalieri, exécuté en 1600 dans l'oratoire *della Chiesa nuova*, sur une scène dressée à cet effet, avec costumes et danses.

<sup>2</sup> La partition originale se trouve dans la collection d'André.

<sup>3</sup> L'oratorio de *Davidde penitente* fut demandé à Mozart en 1785 pour être exécuté à Vienne, dans un concert au profit de la caisse de pensions pour les veuves de musiciens. La musique est composée de morceaux pris dans la messe en *ut* mineur dont nous avons

L'opéra-bouffe doit son origine à des scènes comiques qu'on exécutait comme intermèdes entre les actes d'un opéra sérieux, afin d'égayer le public et de rehausser par le contraste l'effet de la représentation. Ces intermèdes n'admettaient d'abord que deux personnages : un homme et une femme; c'était plutôt une succession de situations comiques que le développement d'une action théâtrale; la musique était formée d'airs, de récitatifs, et le plus souvent d'un duo pour finir. *La serva padrona*, de Pergolèse, représentée en 1730 à Naples, et qui a fait le tour de la France et de l'Allemagne, est un intermède de ce genre. Dans la suite on employa trois ou quatre personnages, et l'on introduisit dans ces scènes comiques une véritable intrigue théâtrale. A mesure que ces intermèdes prirent un plus grand développement, ils présentèrent des inconvénients de plus en plus sensibles, par la manière dont ils se combinaient avec l'opéra sérieux<sup>1</sup>; on les remplaça donc par des ballets, et on les relégua dans les théâtres secondaires; c'est seulement par exception que, pour plus de variété, ils étaient admis dans les grands théâtres à côté de l'opéra sérieux. En revanche, comme on était moins exigeant sous le rapport du chant, et que l'élément comique y dominait, la musique était moins liée par les formes conventionnelles. La voix de basse en devint la pierre angulaire; elle y produisait d'autant plus d'effet qu'elle était repoussée par l'opéra sérieux; mais les castrats durent le plus souvent en être exclus, non-seulement dans l'intérêt de la vérité dramatique, mais encore et surtout parce que leurs services étaient trop dispendieux. L'action représentait des scènes de la vie réelle; le nombre des personnages n'y était point limité comme dans l'opéra sérieux; cependant certaines règles se fixèrent : le plus souvent il y avait trois rôles de femme; la subordination des rôles fut remplacée par la différence de caractère. C'étaient d'ailleurs des figures plus grotesques que réelles, et, tandis que dans l'opéra sérieux le personnage disparaissait sous le chanteur, dans l'opéra-bouffe il prévalait au point de tourner à la caricature. L'opéra-bouffe continuant à être regardé comme inférieur à l'opéra sérieux, et à être moins bien payé, les bons poètes s'en occupèrent rarement, et les pièces sont le plus souvent au-dessous de toute critique.

Le récitatif ne changea pas pour l'essentiel, mais la cavatine fut

parlé dans notre troisième article, p. 310; Mozart y ajouta deux grands airs, dans le style des airs de concert. La partition pour piano et chant est gravée, ainsi que la première partie de la partition d'orchestre.

<sup>1</sup> Voyez les articles *Intermède* et *Opéra* dans le *Dictionnaire de musique* de J. J. Rousseau.



employée plus fréquemment; l'air se modifia par la prédominance de l'élément comique et adopta une forme plus libre. L'action dramatique acquit plus de mouvement; les personnages et les situations se détachaient mieux; les duos, les trios, les quatuors étaient employés partout où ils trouvaient leur place; on les traitait avec un soin tout particulier, et l'on en faisait un des principaux ornements de l'opéra-bouffe. Les finales formaient le point culminant de l'action; ils comprenaient non des situations isolées, mais une série de scènes marchant vers une péripétie. Les chœurs cependant étaient employés très-rarement et sans qu'on leur donnât beaucoup d'importance. Les succès de Piccini contribuèrent particulièrement à faire reconnaître l'opéra-bouffe comme genre spécial de l'art.

Les progrès de l'opéra-bouffe réagirent sur l'opéra sérieux et produisirent une tendance à le faire sortir de la routine où il était emprisonné. Quoique le comique de mauvais goût dût exercer une influence fâcheuse sur la musique, la rivalité entre les deux opéras y formait contre-poids, et bientôt l'opéra-bouffe dépassa l'opéra sérieux dans la faveur du public.

Le texte de l'opéra-bouffe *la Finta giardiniera*, que Mozart composa en 1775 pour le théâtre de Munich, a tous les défauts que nous avons signalés; il avait déjà été mis en musique par Anfossi. Par suite de la différence des genres, et comme plusieurs années s'étaient écoulées depuis les opéras composés par Mozart pour l'Italie, on ne sera pas étonné que la partition de *la Finta giardiniera* l'emporte de beaucoup sur les précédentes par l'originalité et la puissance de l'invention<sup>1</sup>. Au reste, tous les caractères n'y sont pas comiques; il y a même un rôle de castrat. Ce qu'on y remarque surtout et ce qu'on retrouve dans toutes les œuvres postérieures de Mozart, c'est qu'il ne tourne jamais ses personnages en caricatures, même quand le poète lui en offre l'occasion; mais il les modifie, il les ennoblit de manière que, musicalement, ils ne sortent jamais du comique de bon goût. Cependant, malgré les qualités qui distinguent cet ouvrage des opéras-bouffes contemporains, et lui valurent un éclatant succès, on y trouve des imperfections provenant du goût de l'époque ou de la jeunesse de l'auteur. Aussi, lorsqu'en 1789 il fut repris à Francfort, il eut peu de succès, non-seulement par l'absurdité du texte, mais encore parce que le goût

<sup>1</sup> Le premier acte du manuscrit original est perdu; le deuxième et le troisième existent dans la collection d'André, avec un texte allemand; c'est avec ce texte probablement que l'opéra fut repris après le dernier voyage de Mozart en France. La partition pour piano et chant est gravée.

musical avait fait de sensibles progrès dus principalement à l'*Enlèvement au sérail*, aux *Noces de Figaro* et à *Don Juan*.

Peu de temps après la *Finta giardiniera*, Mozart mit en musique *il Re pastore*, de Métastase, comme opéra de fête, pendant le séjour de l'archiduc Maximilien à Salzbourg. On avait réuni le deuxième et le troisième acte du poème en un seul, avec force changements et coupures; malgré cela, l'action y est très-faible et manque de passions fortement caractérisées. Les chanteurs que Mozart avait à sa disposition n'étaient probablement pas des artistes de premier ordre, et il se vit d'autant plus obligé de s'en tenir aux formes conventionnelles. Aussi, quoiqu'on retrouve dans cette œuvre l'originalité de l'auteur, et que sous le rapport de l'instrumentation surtout on y remarque un progrès notable, *il Re pastore* porte tout le caractère d'un opéra de fête et il est en général inférieur à la *Finta giardiniera*<sup>1</sup>.

### III.

Lorsque Mozart revint à Salzbourg, après son voyage avec sa mère, une troupe de chanteurs y donnait des représentations, et, en 1780, Schikaneder y arriva avec sa troupe ambulante. Deux grandes compositions de Mozart datent de cette époque; car il ne laissait échapper aucune occasion de suivre sa prédilection pour la musique dramatique.

Pour le drame héroïque de Gebler, *Thamos, roi d'Égypte*, il écrivit quatre morceaux de musique instrumentale qui devaient s'exécuter dans les entr'actes, et un autre pour la fin de la pièce; puis deux hymnes où il fit un emploi grandiose de la réunion des chœurs et de l'orchestre<sup>2</sup>. Ces hymnes ont été publiés dans la suite pour piano et chant, et sont très-répandus; mais c'est à tort qu'on a voulu les donner comme exemples de la manière dont Mozart entendait la musique religieuse. Il y a certainement une différence entre un morceau de ce genre répondant à une situation dramatique déterminée et la musique destinée au culte des églises; Mozart ne l'ignorait point, et l'on pourrait, au même droit, donner pour de la musique sacrée plusieurs morceaux de la *Flûte enchantée*<sup>3</sup>. — Par suite du succès qu'obtinrent ces

<sup>1</sup> Le manuscrit se trouve dans la collection d'André. La partition d'orchestre et la réduction pour piano et chant sont gravées.

<sup>2</sup> Le manuscrit se trouve dans la collection d'André.

<sup>3</sup> On a publié aussi deux autres chœurs qui ont été faits pour le même drame, mais qu'on a mis à tort sous le nom de Mozart. Voyez Jahn, vol. II, p. 394.

deux chœurs, on remplaça le morceau final par un troisième chœur qui est à la hauteur des deux autres, et qui plus tard a été publié comme motet <sup>1</sup>.

Quand Mozart fut chargé de composer *Idoménée* pour le théâtre de Munich, il venait de terminer, à l'exception de l'ouverture et du finale, une opérette en deux actes intitulée *Zaïde*, dont le texte est de Schachtner, et qu'il voulait faire exécuter à Salzbourg <sup>2</sup>. Plus tard il ne la reprit jamais; elle aurait exigé de grands changements pour devenir propre à la scène; le sujet offrait quelques ressemblances avec celui de *l'Enlèvement au sérail*, et le succès de cet opéra aurait rendu la représentation de *Zaïde* d'autant plus inopportune que Mozart l'avait écrite en vue des moyens restreints de la ville de Salzbourg, et que les défauts de la pièce paraissent avoir influé sur la musique. Nous remarquerons seulement que l'auteur y a réalisé l'idée qu'il avait conçue pendant son séjour à Mannheim que, dans l'opéra allemand, le mélodrame devait remplacer le récitatif obligé. Dans la suite il ne renouvela jamais cet essai.

Avec l'opéra d'*Idoménée* commence la période la plus glorieuse de la vie de Mozart. Le texte est imité d'un opéra français de Danchet et Campra, représenté en 1712 et en 1731 <sup>3</sup>. Le cadre général est celui de l'opéra sérieux; mais le poète a cherché à y joindre les qualités propres à l'opéra français, par le luxe des décors et de la mise en scène, par les danses mimiques et les ballets qui se trouvent liés à l'action, par l'usage fréquent du chœur, qui prend une part active au développement de l'intrigue; enfin par les morceaux d'ensemble qui sont disposés selon la marche de l'action théâtrale. La tendance de Mozart à imiter Gluck a évidemment exercé une grande influence sous ce rapport. Cependant, comme Varesco n'était rien moins qu'un grand poète, les formes conventionnelles prédominent, et, malgré les passions violentes qui sont mises en jeu, l'action n'excite point un intérêt bien vif ni bien soutenu. La partie d'Idamant est écrite pour un castrat, celle d'Idoménée pour un ténor; la voix de basse n'est employée en solo que pour la partie accessoire de l'oracle; la manière dont les airs sont amenés, ainsi que leur forme poétique, est l'ancienne manière italienne; enfin tous les chanteurs étaient Italiens, à l'exception des

<sup>1</sup> Le texte allemand de ces chœurs n'est pas le texte primitif. Voyez Jahn, vol. II, p. 394, 545 et suiv.

<sup>2</sup> La partition a été éditée par André.

<sup>3</sup> *Diction. des théâtres*, vol. III, p. 126. — La pièce est imprimée dans le *Recueil des opéras*, XII, 1.

deux femmes. Si l'on songe maintenant que Mozart, dans son dernier voyage, et particulièrement pendant son séjour à Mannheim et à Paris, s'était enrichi d'expériences quant aux ressources instrumentales et à la musique dramatique en général; que, de plus, il disposait à Munich d'un excellent orchestre, on comprendra aisément pourquoi, dans l'opéra d'*Idoménée*, on le voit tantôt s'attacher aux formes conventionnelles de l'opéra sérieux italien, soit par habitude, soit par la nécessité de se conformer aux coutumes des chanteurs, tantôt imiter avec bonheur les tendances de Gluck<sup>1</sup>, tantôt encore s'élever par la seule force de son génie à une puissance dramatique qu'on n'avait encore jamais vue, et que lui-même n'a pas surpassée dans la suite. C'est dans les airs qu'il s'est tenu plus spécialement aux anciennes formes; au contraire, c'est dans les morceaux à plusieurs parties, surtout dans le quatuor du troisième acte et dans les chœurs, qu'il a déployé le mieux son génie dramatique. Quant à l'orchestre, il suffit de jeter un coup d'œil sur la partition pour être frappé dès l'abord du soin tout particulier qu'il y a consacré, et du rôle important et tout nouveau qu'il lui fait jouer<sup>2</sup>.

Après que Mozart se fut fixé à Vienne, il chercha à y faire représenter *Idoménée*, et se proposait de le remanier à cet effet; cependant il ne réussit pas à le faire jouer sur un théâtre. Une société d'amateurs distingués l'exécuta en 1786, et Mozart fit quelques changements, mais de peu d'importance.

De même que pour *Idoménée*, Mozart prit une part très-active aux modifications qui durent être faites au texte de l'*Enlèvement au sérail*. Les détails qu'il donne à ce sujet dans les lettres adressées à son père prouvent la sagacité et la profondeur de son jugement en cette matière<sup>3</sup>. Dans les rôles de femmes il se vit encore obligé de faire quelques sacrifices à la bravoure « welsche », surtout dans le rôle de Constance, qui était confié à mademoiselle Cavalieri, chanteuse « au gosier flexible », mais d'un extérieur et d'un jeu peu avantageux. Pour les rôles de ténor et de basse au contraire il avait à sa disposition deux excellents chanteurs, et par la manière dont il en a tiré parti, il a fait du rôle d'Osmin particulièrement une des créations les plus originales et les mieux caractérisées.

<sup>1</sup> Particulièrement l'opéra d'*Alceste*. Voyez Jahn, vol. II, p. 284.

<sup>2</sup> Le manuscrit original se trouve dans la collection d'André.

<sup>3</sup> Voyez Jahn, vol. III, p. 79. — Le manuscrit de la partition fut donné par Mozart à madame Hofer, sa belle-sœur. Il appartient maintenant à M. Paul Mendelssohn Bartholdy, à Berlin.

Dans une de ses lettres écrites à cette occasion, il dit : « Dans un opéra il faut absolument que la poésie soit la fille très-obéissante de la musique. Pourquoi donc les opéras-comiques italiens plaisent-ils partout, quelque pitoyable qu'en soit le texte ? parce que la musique y domine complètement et fait oublier tout le reste. Combien davantage doit plaire un opéra où le plan de la pièce est bien travaillé, et où les paroles ne sont écrites qu'en vue de la musique, sans que, pour l'amour d'une misérable rime (qui pourtant, après tout, ne contribue absolument en rien au succès d'une représentation théâtrale, mais y nuit plutôt), on mette ci ou là des mots ou des strophes entières qui gâtent toute l'idée du compositeur <sup>1</sup>. Des vers sont sans doute ce qu'il y a de plus indispensable pour la musique, mais les rimes sont ce qu'il y a de plus nuisible, à cause de la contrainte qu'elles imposent. Les auteurs qui procèdent aussi pédantesquement se perdent, eux et leur musique. Le mieux est qu'un bon compositeur qui connaisse le théâtre et soit en état de donner lui-même des indications se réunisse avec un poète judicieux, alors il n'y a rien à craindre pour le suffrage des ignorants <sup>2</sup>. »

Gluck demandait que la musique suive soigneusement les paroles du poète et en soit l'expression exacte; Mozart, au contraire, comme on le voit, ne s'occupait avant tout que de la situation et de l'expression générale, que les paroles par elles-mêmes fussent bonnes ou mauvaises <sup>3</sup>. La différence entre ces deux manières de voir est cependant moins considérable qu'elle ne pourrait sembler au premier abord : car Gluck, dans son épître dédicatoire de l'opéra d'*Alceste*, a pour but principal de protester contre les abus et les non-sens de l'ancien opéra italien; et d'un autre côté, Mozart ne néglige nullement, dans ses meilleures œuvres du moins, l'accent déclamatoire des paroles. Gluck compare le poème d'un opéra à un dessin correct et bien composé, et la musique aux couleurs, aux lumières et aux ombres distribuées convenablement, sans altérer les contours du dessin. Mais comparaison n'est pas raison, et nous croyons qu'il ne faut point ici forcer le sens des paroles; cela est si vrai, que M. Jahn,

<sup>1</sup> Le texte de l'*Enlèvement*, dont l'auteur s'appelle Bretzner, n'est pas rimé d'une manière continue ni régulière.

<sup>2</sup> Jahn, vol. III, p. 86.

<sup>3</sup> Ainsi, dans l'*Enlèvement*, c'est Mozart qui a demandé au poète d'ajouter l'air d'Osmin au premier acte, et il en avait déjà conçu la musique pour l'essentiel avant que les paroles fussent faites (Jahn, vol. III, p. 81). La chanson à boire, n° 14, qui est très-originale, est un morceau que Mozart avait composé précédemment sous le titre de « la Retraite turque. » (Jahn, vol. III, p. 418.)

qui critique les idées de Gluck, prétend substituer à sa comparaison une autre qui n'est guère plus exacte. Il assimile le poète à l'architecte qui construit un palais, et le musicien au sculpteur et au peintre qui viennent l'orner selon le caractère de l'architecture<sup>1</sup>. Mais, dirons-nous, si le sculpteur et le peintre venaient demander à l'architecte de faire des changements à sa construction ou de la bouleverser de fond en comble, comme le musicien peut être dans le cas de le faire pour le poème, l'architecte leur répondrait : Mêlez-vous de vos affaires. Dans des cas pareils, on s'expose à obscurcir sa pensée plutôt qu'on ne l'éclaircit en faisant usage de rapports aussi hétérogènes.

## IV.

Nous avons vu que Mozart a choisi lui-même le *Mariage de Figaro* pour sujet de l'opéra qu'il devait faire avec Da Ponte<sup>2</sup>. On ne saurait douter qu'il n'aida le poète dans l'arrangement du texte, et les modifications apportées à la pièce française sont toutes faites avec une rare sagacité. Malgré la complication d'une intrigue si peu commune et si habilement nouée, les morceaux de musique sont pratiqués à leur juste place, sans jamais nuire en rien à l'action. Le poème s'élève complètement au-dessus des opéras-bouffes du temps, et la musique bien davantage encore; elle y introduit des éléments tout à fait nouveaux. Les allusions politiques de l'original ont dû disparaître, non-seulement par égard pour l'empereur, mais encore parce que dans l'opéra ils faisaient hors-d'œuvre. Tous les caractères ont été développés par le musicien avec un égal soin, sans oublier la petite Barbarina, dont la cavatine est du comique le plus exquis. Le sujet premier y a acquis une vie nouvelle, une vie à part. Sans doute les personnages de Mozart ne sont plus entièrement ceux de Beaumarchais; nous ne savons si, comme on l'a dit, Fioravanti et Cimarosa auraient mieux rendu que Mozart la gaieté de l'original français, mais, à coup sûr, leurs œuvres auraient eu moins de sensibilité et moins de génie; en d'autres termes, elles eussent été moins profondément musicales.

<sup>1</sup> Vol. III, p. 90.

<sup>2</sup> Le manuscrit original de la partition appartient maintenant à M. Schurig, professeur de musique à Dresde. — Nous ne nous arrêtons point ici au *Directeur de spectacle*, représenté peu de temps avant les *Noces de Figaro* (voyez notre troisième article, p. 313). La pièce n'avait qu'un intérêt d'actualité; la musique se compose d'une ouverture, de deux airs, d'un trio et d'un finale de peu d'importance.

Le seul morceau où Mozart ait fait des concessions à la bravoure « welsche », c'est l'air de Marcelline, au troisième acte; ce morceau est du reste inutile à l'action, et c'est peut-être le plus faible de la partition. La roulade qui se trouve à la fin de l'air du comte, au troisième acte, a été ajoutée après coup, évidemment sur la demande du chanteur. Cette sobriété pour les artifices du chant est entièrement du fait de Mozart, car nous avons vu que la troupe italienne était excellente.

Lorsque, dans l'été de 1789, cet ouvrage fut repris à Vienne, Mozart y ajouta une cavatine pour remplacer celle que Susanne chante au quatrième acte, et un air pour le rôle de la comtesse, qui est gravé en supplément à la fin de la partition. Il se chantait après la cavatine de Susanne<sup>1</sup>; mais il a, selon nous, tout le caractère d'un simple acte de complaisance.

Aucune œuvre de Mozart n'a donné lieu à autant d'erreurs et de fausses interprétations que l'opéra de *Don Juan*<sup>2</sup>. Le poète-musicien Hoffmann y est pour une part, et il est inconcevable qu'on ait pu prendre le change sur l'analyse très-poétique, mais très-évidemment fausse que l'auteur des *Contes fantastiques* a donnée particulièrement des rôles de don Juan et de donna Anna. Il y a plus, on est allé jusqu'à faire de cette œuvre une arme pour calomnier la personne du compositeur. On a paru ignorer que, dans *Don Juan* aussi bien que dans le *Mariage de Figaro*, ce qui peut nous sembler contraire aux principes d'une morale rigide ne l'était en aucune façon aux yeux des contemporains de Mozart. Par suite de la légèreté de mœurs qui régnait alors assez généralement, on ne voyait dans les pièces de ce genre qu'une peinture de la vie réelle, qui offensait d'autant moins le spectateur qu'au dénoûment le vice et le crime reçoivent leur juste punition. Une étude un peu attentive de la littérature de ce temps ne peut laisser aucun doute à cet égard<sup>3</sup>; cela est si vrai, que dans la pièce espagnole où le sujet de *Don Juan* est traité pour la première fois, le public ne voyait aucun mal, et la permission pour l'impression dit expressément qu'elle ne contient rien qui fût contraire aux bonnes mœurs et ne pût donner un excellent exemple à la jeunesse. Nous savons d'ailleurs que Mozart était beaucoup plus scrupuleux dans le choix des

<sup>1</sup> Voyez Jahn, vol. IV, p. 484. — La cavatine de Susanne est gravée sous le titre de *Canzonetta : un moto di gioja*.

<sup>2</sup> Le manuscrit original appartient à madame Pauline Viardot. Mozart a inscrit cet opéra dans son catalogue sous la désignation d'opéra-bouffe.

<sup>3</sup> Voyez Jahn, vol. IV, p. 207.

poèmes qu'on ne le croit généralement<sup>1</sup>. Pour lui, l'essentiel c'étaient les situations dramatiques et les qualités musicales d'une pièce; quant au reste, il fallait bien qu'il usât d'indulgence dans un temps où les poèmes d'opéras sérieux n'étaient le plus souvent que des tragédies à dormir debout, et les poèmes d'opéras-comiques des charges informes et grotesques. Ce serait se faire l'idée la plus mesquine, la plus fausse, de croire que, pour le succès de son œuvre, il attachât la moindre valeur à quelque scène d'un goût équivoque. Aussi lorsque, pour le théâtre de Vienne, on fit des additions et des changements à la pièce et à la musique de *Don Juan*, Mozart ne s'y trompa pas un instant : il disait fort bien dès l'abord qu'on n'y gagnait absolument rien pour le succès de l'ouvrage.

Le sujet de *Don Juan* avait déjà souvent été mis au théâtre, en Espagne, en France et en Allemagne<sup>2</sup>. Da Ponte n'avait donc que l'embarras du choix des matériaux, et certainement que Mozart ne resta point étranger à l'arrangement du texte. L'action est plus faible au second acte qu'au premier, et les scènes comiques y sont plus burlesques, parce que le poète y dut puiser davantage dans son propre fonds. A la fin de la pièce il a fait revenir les différents personnages, tant par une habitude du théâtre, pour rassurer le spectateur sur leur sort, que pour ne point terminer avec la fin tragique de don Juan; toutes les pièces plus anciennes finissaient de la même manière. Cette dernière partie du finale ne peut manquer de paraître un peu froide après le trio de don Juan, de Leporello et de la statue du commandeur, trio qui est une des œuvres dramatiques les plus colossales par la puissance de l'effet et par la simplicité des moyens mis en jeu. L'expédient le meilleur est encore de finir avec la catastrophe de don Juan; le plus détestable est d'y faire suivre quelque fragment du *Requiem*, accompagné des funérailles de donna Anna, qui, malgré Hoffmann, n'a pas la moindre envie de se soustraire par ce moyen violent à son trop impatient fiancé.

Une des erreurs accréditées par Rochlitz, c'est que Mozart aurait composé l'air de donna Elvira : *Ah! fuggi il traditor* dans le style de Haendel, et aurait même ajouté cette indication dans son manuscrit. Cette dernière assertion est absolument fausse. Gottfried Weber a fait remarquer qu'il serait plus exact de dire que cet air est dans le style espagnol<sup>3</sup>. Peu nous importe, et peu importait sans doute à Mozart.

<sup>1</sup> Voyez notre troisième article, p. 310 et 311.

<sup>2</sup> Voyez, pour les détails, Jahn, vol. IV, p. 328 et suiv.

<sup>3</sup> Cæcilia, XVIII, p. 114.



Cet air est d'une déclamation très-bien sentie, d'un accent très-énergique, et répond parfaitement à la situation. Néanmoins nous croyons avec M. Jahn que, si Mozart avait été libre, il n'aurait pas fait cette addition à son œuvre<sup>1</sup>.

D'après un récit, qui n'offre cependant pas une garantie suffisante, Mozart aurait composé trois ouvertures sur lesquelles, ne pouvant fixer son choix, il demanda conseil à ses amis. Celle qu'ils préférèrent est restée, mais on ne put le décider à écrire les deux autres<sup>2</sup>.

L'opéra de *Don Juan* fut l'objet de critiques fort diverses dans les feuilles publiques du temps. Il est fort plaisant d'y voir traiter Mozart en compositeur qu'aucun vrai connaisseur ne regardait comme un auteur correct, qui avait peu de goût, manquait souvent complètement l'effet scénique, et faisait des contre-sens avec les paroles.

## V.

Dans le poème de *Così fan tutte*, Da Ponte a travaillé uniquement sur son propre fonds, et l'on peut juger par là combien, dans ses précédents poèmes, il devait à ses modèles<sup>3</sup>. Le texte est un des plus absurdes; il a tous les défauts des poèmes bouffes ordinaires : non-seulement la vraisemblance et la morale n'y sont respectées en aucune façon (on n'est pas trop scrupuleux sur ces deux points, même de nos jours), mais l'intrigue est conduite gauchement et les personnages ne sont que des masques grotesques. Quelque habile que fût Da Ponte pour manier la forme d'opéra, il manquait d'invention et voulait d'ailleurs flatter le goût du gros du public. Cependant sa pièce, malgré tous les défauts, offrait au compositeur une suite de situations favorables à la musique; l'idée première en avait été fournie, dit-on, sur l'indication expresse de l'empereur, par une histoire qui venait de se passer à Vienne entre deux officiers et leurs maîtresses et qui faisait le sujet de toutes les conversations. Qu'on se rappelle maintenant les circonstances dans lesquelles Mozart fut chargé de composer cet

<sup>3</sup> Cet air, ainsi que l'air de donna Elvira, au second acte, fut ajouté pour mademoiselle Cavalieri (la Constance de l'*Enlèvement*). Les deux autres morceaux ajoutés pour le théâtre de Vienne sont la cavatine de don Ottavio, au premier acte, et le duo de Zerline et de Leporello, au second acte. Toutes ces additions ont été faites avant la première représentation.

<sup>1</sup> Jahn, vol. IV, p. 301; comp. p. 296 et suiv.

<sup>2</sup> Le manuscrit original de l'opéra se trouve dans la collection d'André.

ouvrage<sup>1</sup>, et l'on comprendra qu'il ne pouvait songer à refuser. Il a tiré le meilleur parti possible de la pièce, et il lui a inspiré une vie et une sensibilité vraies qui y manquaient, sans y mettre pourtant cette expression caractéristique qu'on trouve dans les *Noces de Figaro* et dans *Don Juan*. Peut-être aussi cherchait-il à répondre au reproche que sa musique était trop difficile et trop sérieuse pour un opéra-bouffe. « Oh ! comme j'aime Mozart du fond de mon cœur, dit M. R. Wagner<sup>2</sup>, combien je le vénère hautement qu'il ne lui fut pas possible de créer pour *Titus* une musique comme pour *Don Juan*, ni pour *Così fan tutte* une comme pour *Figaro* : quelle honte, quel déshonneur ce serait pour l'art musical ! Un poète frivole et égrillard lui présenta ses airs, ses duos, ses morceaux d'ensemble, et il les mit en musique, selon la chaleur qu'ils pouvaient lui inspirer, de manière qu'ils reçurent toujours l'expression la plus vraie dont ils étaient susceptibles. » — Quoique cet opéra, plus que tout autre de Mozart, se rapproche des meilleurs opéras-bouffes italiens, cependant le compositeur s'y montre sous une face nouvelle ; il y a semé une foule de mélodies charmantes où l'on reconnaît l'art consommé du maître, la souplesse et la distinction inaltérables de son talent<sup>3</sup>.

Le poème de la *Clemenza di Tito* est de Métastase ; il fut réduit pour la circonstance en deux actes, au lieu de trois, par Mazzola, poète de la cour du roi de Saxe ; néanmoins il conserve tout le caractère d'un opéra de fête. Il y a peu d'intérêt à attendre d'une pièce où le spectateur est averti par le titre que les sujets ne conspirent que pour faire éclater la magnanimité du souverain, où le souverain s'obstine à pardonner, ne fût-ce que pour n'en pas avoir le démenti<sup>4</sup>, et par une exagération d'une maxime chrétienne, semble d'autant plus affectionner ses sujets qu'ils ont été plus près de lui couper la gorge<sup>5</sup>. Le style élégant mais précieux de Métastase était peu favorable à une expression musicale très-énergique ; on avait fait venir d'Italie deux

<sup>1</sup> Voyez notre troisième article, p. 321.

<sup>2</sup> *Oper und Drama*, vol. I, p. 54.

<sup>3</sup> Il n'en est que plus inconcevable qu'on ait fait un pastiche, en forme de messe, composé de morceaux de cet opéra (voyez Jahn, vol. IV, p. 767). Ce n'est du reste pas le seul méfait de ce genre (voyez Jahn, I, 688 ; II, 548 ; III, 410 ; IV, 768), et nous ajouterons qu'il circule en France un *Ave verum* portant le nom de Mozart, et dont la musique n'est autre que la cavatine de Don Ottavio, au premier acte de *Don Juan*.

<sup>4</sup> « A sostener la gara già m'impegno mia virtù ; vediamo se più costante sia l'altrui perfidia o la clemenza mia ! » (Récitatif, n° 25.)

<sup>5</sup> « Il vero pentimento di cui tu sei capace val più d'una verace costante fedeltà ! » (Finale n° 26.)

cantatrices qui devaient se montrer dans tout leur éclat; les rôles des deux amoureux, Sextus et Annus, étaient destinés à des femmes (remplaçant des castrats); ajoutez-y le temps très-court qui restait pour la composition de la musique et l'état maladif de Mozart, et l'on ne s'étonnera pas que l'art des chanteurs l'ait emporté sur l'expression dramatique; les formes italiennes dominent dans cette œuvre plus que dans *Idoménée*, et c'est la plus faible de la dernière période de la vie de Mozart. Le finale du premier acte est le seul morceau où l'on retrouve toute la puissance dramatique de l'auteur. Cependant, par l'accommodation au goût du public et la pompe du spectacle, cet ouvrage s'est toujours maintenu au théâtre, en Allemagne du moins, quoique moins admiré que *Don Juan*, les *Noces de Figaro* et la *Flûte enchantée*<sup>1</sup>.

Le sujet de l'opéra la *Flûte enchantée* est emprunté au conte *Lulu* ou la *Flûte enchantée*, dont l'auteur est Liebeskind, et qui se trouve dans le *Dschinnistan*, de Wieland. Au deuxième acte nous nous voyons en pleine franc-maçonnerie. Par l'avènement de Léopold II au trône impérial, l'ordre des francs-maçons avait perdu la faveur dont il jouissait, et il se vit suspecté et persécuté comme un des principaux organes du libéralisme politique et religieux. Le poème de la *Flûte enchantée* avait donc en partie pour but de montrer la franc-maçonnerie sous un jour plus avantageux. Les épreuves par le silence, l'abstinence, la marche à travers l'eau et le feu sont d'ailleurs empruntées aux anciens mystères d'Isis. Le texte de l'opéra est de Gieseke, acteur et choriste au théâtre de Schikaneder et auteur dramatique; Schikaneder y fit des changements à son gré, ajouta particulièrement les rôles de Papageno et de Papagena et se donna finalement comme l'auteur<sup>2</sup>. L'action a peu d'intérêt; les inconséquences et les invraisemblances des caractères et des situations sautent aux yeux; le dialogue est trivial et la partie versifiée est rimailée avec une gaucherie exemplaire. Néanmoins on y reconnaît une grande habitude de la scène, ainsi que le talent de frapper l'attention du public et de la captiver par une succession variée d'effets dramatiques. Malgré tous ses défauts, la pièce offre de nombreuses et excellentes occasions pour l'expression musicale, et Mozart en a tiré le parti le plus admirable<sup>3</sup>.

Dans l'ouverture, il a choisi à dessein la forme fuguée pour indiquer dès l'abord les tendances sérieuses qui sont le fond de l'œuvre. Par la même raison, il a placé un travail de contre-point en imitations

<sup>1</sup> Le manuscrit original se trouve dans la collection d'André.

<sup>2</sup> Voyez Jahn, vol. IV, p. 600 et suiv., pour les modifications que le sujet a subies.

<sup>3</sup> Le manuscrit se trouve dans la collection d'André.

sous le chant des hommes armés qui exhortent Tamino au moment où il va subir les épreuves les plus dangereuses<sup>1</sup>. La manière dont Mozart a compris et rendu le caractère de Sarastro témoigne très-évidemment qu'il ne voyait dans la franc-maçonnerie que la tendance vers l'union et le bonheur des hommes par les sentiments les plus calmes et les plus nobles. Aussi ce rôle est-il une création à part pour la voix de basse. — Excepté les deux airs de la Reine de la nuit, que la bonté inépuisable de l'auteur ne crut pouvoir refuser à la voix suraiguë de sa belle-sœur, madame Hofer, la partition ne porte aucune trace de ces formes conventionnelles ou de ces contre-sens dus à l'influence des chanteurs.

M. Jahn insiste beaucoup sur le caractère essentiellement allemand de la *Flûte enchantée*, particulièrement en ce qui concerne les rôles de Pamina, de Tamino et de Papageno. « Un tel couple d'amoureux, dit-il (Pamina et Tamino), si entièrement idéal et enthousiaste (*schwärmerisch*) dans ses sentiments, ne saurait renier son origine et son caractère allemands. » Et plus loin : « Si dans la *Flûte enchantée* un personnage accuse le caractère allemand, c'est Papageno; malgré son habit de plumes, cet enfant de la nature est un vrai Allemand des pieds à la tête<sup>2</sup>. » Beethoven regardait la *Flûte enchantée* comme l'œuvre la plus magistrale de Mozart. Il est certain qu'aucune autre ne saurait lui être préférée. On y trouve une foule de beautés qu'on chercherait vainement ailleurs; l'expression dramatique la plus pure, la plus vraie, la plus variée y est rendue avec une simplicité de moyens qu'on ne saurait trop admirer. Aussi cet ouvrage a-t-il toujours été un des plus populaires en Allemagne<sup>3</sup>, et la musique de Mozart mérite certes qu'on ferme les yeux sur les niaiseries allégoriques du poème.

## VI.

Du temps de Mozart, la musique d'église était cultivée depuis longtemps à Salzbourg, et le dévot archevêque Sigismond surtout l'entretenait avec soin. Quoique monseigneur de Colloredo attachât plus d'importance à la splendeur de sa cour que son prédécesseur et qu'il

<sup>1</sup> Ce chant est un ancien choral : *Ach Gott vom Himmel sieh darein*.

<sup>2</sup> Vol. IV, p. 643 et 663.

<sup>3</sup> Les lecteurs de la *Revue germanique* en ont pu voir une preuve dans la délicieuse plaisanterie du *Chat botté* de Tieck.

fit quelques améliorations de détail, on ne s'étonnera cependant pas si, d'après les procédés que nous lui connaissons, l'état de la musique se détériora plutôt par son influence qu'il ne s'améliora<sup>1</sup>.

C'était le devoir des maîtres de chapelle et des organistes non-seulement de diriger les exécutions musicales, mais encore de composer la plus grande partie de la musique nécessaire pour le culte. Les autres membres de la chapelle qui avaient du talent pouvaient également s'y distinguer comme compositeurs. Malheureusement, de même que pour le théâtre, des formes conventionnelles s'étaient établies pour la musique d'église. Comme pour l'opéra, ces formes avaient été déterminées par l'école napolitaine et reposaient pour l'essentiel sur la même base. On avait introduit dans la musique sacrée l'usage de la musique instrumentale et de la mélodie prédominante; on avait ensuite conçu l'idée très-fausse que les formes sévères de la fugue et des éléments qui la composent étaient constitutives pour la musique d'église et y trouvaient leur emploi véritable. Une tradition s'était établie, d'après laquelle certaines parties d'une messe devaient être traitées en style d'imitation ou fugué, tandis que d'autres ne devaient l'être point. D'un côté on confondit l'habileté des combinaisons harmoniques avec le caractère religieux d'une œuvre musicale; d'un autre côté on s'imagina que ce qui semblait le mieux selon le goût à la mode était aussi le plus propre à embellir le culte, et l'on admit dans l'église les artifices des chanteurs virtuoses. La musique se trouva ainsi pour le fond la même à l'église qu'à l'opéra, et elle n'en déchet que plus rapidement.

Les formes générales se modifiaient selon les moyens d'exécution, les variations de la liturgie et le goût individuel des personnes dirigeantes. Mozart se trouva donc lié dans ses compositions pour l'église et par les formes arrêtées en général et par les circonstances locales de la ville de Salzbourg. Par exemple, dans ses premières messes il termine le *Gloria* par une fugue ou des phrases fuguées; mais les développements de ce genre n'ayant pas été du goût de monseigneur de Colloredo, il se vit obligé de se les interdire dans les messes suivantes.

Parmi les premières de ses messes, la plus estimée est celle en *fa*, qu'on a placée au même rang que le *Requiem*. Mais Mozart ne put pas continuer dans cette voie: il dut, à son grand mécontentement, se soumettre aux exigences de l'archevêque de Salzbourg, qui prétendait déterminer la forme et les tendances de la musique religieuse exécutée

<sup>1</sup> Jahn, vol. I, p. 427 et suiv.

à sa cour. Monseigneur de Colloredo aimait la pompe et l'éclat; il fit valoir ce goût à l'église, et Mozart remarque ironiquement « que les trompettes et les timbales ne pouvaient manquer dans aucune messe <sup>1</sup> ». Cette influence est surtout sensible dans les messes composées à Salzbourg depuis 1775 et qui sont les plus connues. C'est donc bien à tort qu'on les a prises pour la mesure de ce que Mozart pouvait faire dans la musique religieuse. D'ailleurs, il se trouvait encore sous la direction de son père, dont le principe était de tirer le meilleur parti possible de ce qu'on ne pouvait changer, et de remplir avant tout rigoureusement son devoir. Ce que nous avons dit des messes de Mozart s'applique encore davantage à ses *Litanies* et à ses *Vêpres*; on y trouve des trilles, des roulades, la forme même de l'air, pour l'essentiel, comme dans l'opéra.

Il n'est point vrai du reste que, comme on l'a affirmé, Mozart ait attaché lui-même peu d'importance à ses compositions pour l'église. Il les faisait exécuter quand il en trouvait l'occasion, et lorsqu'il demanda à l'empereur la place de second maître de chapelle comme lorsqu'il demanda celle d'aide-maître de chapelle à l'église métropolitaine de Vienne, il s'appuya sur les services qu'il avait rendus dans la musique sacrée. Il protesta toujours contre la confusion entre ce genre de musique et la musique d'opéra <sup>2</sup>.

Si Mozart se sentit entraîné par une prédilection marquée vers la musique dramatique, c'est qu'il y trouvait le champ le plus favorable pour cette sensibilité si riche et si exquise qui faisait le fond de tout son être. Non-seulement il introduisit dans l'opéra des éléments de la plus haute importance et complètement nouveaux, mais il transforma encore ceux qui y existaient avant lui, en leur donnant une signification et une vie tout empreintes de son génie propre. Ces observations ne s'appliquent pas moins à sa musique instrumentale. Il est très-probable qu'il connaissait les symphonies de Joseph Haydn; mais il suffit aussi de comparer les symphonies composées par Haydn à Londres avec celles qu'il a composées avant que Mozart vînt se fixer à Vienne, pour constater l'influence très-visible que son émule et ami a exercée sur lui. Si Haydn est le véritable créateur de la symphonie, Mozart est celui de l'orchestre moderne, principalement par la manière dont il a su employer les instruments à vent, soit unis, soit isolément, selon leur caractère et leurs propriétés individuelles; ou, si l'on veut

<sup>1</sup> Jahn, vol. I, p. 446.

<sup>2</sup> Jahn, vol. I, p. 492 et suiv.

nous permettre de nous exprimer ainsi, par la manière dont il a fait de chaque instrument une voix et lui a inspiré une âme <sup>1</sup>.

Il en est de même de ses autres compositions instrumentales, et particulièrement des trios, des quatuors et des quintettes pour instruments à cordes; ce sont des chefs-d'œuvre du genre où l'on retrouve toutes ses qualités distinctives. Nous en dirons autant de ses œuvres pour le piano : mais il ne faut point oublier qu'une partie en a été faite pour des amis ou des élèves, en les proportionnant à leur force et souvent en les jetant très-rapidement sur le papier comme des œuvres de circonstance auxquelles il n'attachait pas d'autre valeur. Des éditeurs s'en procuraient des copies et les publiaient à son insu. Quand on l'avertissait de fraudes de ce genre, il se contentait d'appliquer au fraudeur la qualification trop bien méritée par certain comte polonais <sup>2</sup>; si on lui disait qu'il y allait de son honneur, il appliquait la même épithète à ceux qui seraient capables de le juger d'après de pareilles bagatelles.

« Mon étude principale sur le clavecin, disait Philippe Emmanuel Bach, a été dirigée, surtout pendant ces dernières années, malgré le manque de sons soutenus, à jouer et à composer autant que possible d'une manière chantante. Ce n'est pas là une chose bien facile, si l'on ne veut laisser l'oreille vide ni gâter la noble simplicité du chant par trop de bruit. Il me semble que la musique doit principalement toucher le cœur, et un claveciniste n'y parvient jamais en ne faisant que du vacarme, en tambourinant et en arpégeant, du moins pas à mon avis <sup>3</sup>. » C'était aussi l'avis de Mozart, et tous ceux qui le partagent apprécieront ses œuvres pour le piano comme elles le méritent.

Il n'entre point dans nos intentions de passer en revue les compositions de tout genre, très-nombreuses, de Mozart; nous nous sommes plutôt attaché aux indications les plus nécessaires pour apprécier ce grand génie selon le temps où il a vécu. On trouvera dans l'ouvrage de M. Jahn tous les détails qu'on pourra désirer, tant sur les œuvres gravées que sur celles qui sont inédites. Les analyses qu'en donne M. Jahn sont faites avec soin et contiennent des observations fort justes; parfois, cependant, on y rencontre de ces appréciations très-probléma-

<sup>1</sup> Les trois symphonies de Mozart les plus connues sont celles en *mi bémol* majeur, en *sol* mineur et en *ut* majeur (appelée, on ne sait par qui, symphonie de Jupiter). Elles furent composées, — peut-être seulement écrites — dans l'espace de six semaines, pendant l'été de 1788.

<sup>2</sup> Voyez notre troisième article, p. 337.

<sup>3</sup> Burney, *Voyages*, vol. III, p. 209.

tiques, comme il en relève avec raison chez d'autres auteurs. Par exemple, nous ne discuterons pas à quel point l'élément « sensuel » entre dans l'air de Susanne au quatrième acte des *Noces de Figaro*, ni si cet air est « une nuit d'été respirant la volupté », tandis que l'air de Pamina au second acte de la *Flûte enchantée* est « un clair de lune tremblant dans le miroir pur de l'eau <sup>1</sup> » : mais pourquoi donc M. Jahn reproche-t-il à l'air de Pédricille, au deuxième acte de l'*Enlèvement au sérail*, d'être trop vigoureux, trop brillant, trop héroïque, trop soldatesque, « quoique par endroits la nature de domestique soit indiquée dans l'accompagnement <sup>2</sup> » ?

Un laquais d'argile humble et choisie  
N'est qu'un vase où je veux verser ma fantaisie.  
De vous autres, mon cher, on fait tout ce qu'on veut <sup>3</sup>.

C'était l'opinion du marquis de Finlas; mais il se convainquit un peu trop tard

Que ce laquais était l'enveloppe d'un homme.

Quel foudre de guerre que ce Pédricille qui répète aussi souvent : « Dois-je trembler ? aurais-je peur ? Non, risquons ! un lâche seul perd courage ! » — D'ailleurs M. Jahn ne trouve pas l'air : *Non più andrai* trop soldatesque, et pourtant Figaro et Cherubino, eux aussi, sont des domestiques, et il n'est nul besoin que les flûtes ou les violons nous le rappellent.

## VII.

Mais ce que nous saurions approuver moins encore, c'est l'hostilité qu'affecte M. Jahn à l'égard de la musique moderne. C'était bien la peine de juger aussi sévèrement M. Oulibicheff, pour donner soi-même dans les mêmes travers, et M. Jahn, qui accuse l'auteur russe de ne point comprendre Mozart pour avoir méconnu Beethoven, s'expose à un reproche tout semblable pour avoir médié de C. M. de Weber. — « Dans la plupart des productions de la musique actuelle, dit-il, quelque excentrique que soit la façon dont elles se démènent, dominant le métier et la routine, sans âme ni vie; un avenir qui n'est pas loin reconnaîtra clairement ce que le présent, dans ses préventions, ne

<sup>1</sup> Vol. IV, p. 226 et 638.

<sup>2</sup> Vol. III, p. 122.

<sup>3</sup> Victor Hugo, *Ruy Blas*, act. III, sc. v.



paraît pas apercevoir, savoir, que tous deux<sup>1</sup> n'ont fait que se jeter plus qu'autrefois sur des côtés moins essentiels de la partie technique et formelle de l'art<sup>2</sup>. L'instrumentation moderne a été créée au fond par Mozart, et depuis lui elle n'a été que développée davantage en certains détails, malheureusement en grande partie déformée et exagérée. L'opéra actuel, en cherchant d'une manière exclusive l'expression caractéristique, a renoncé à la beauté et à la symétrie, et marche avec un succès incontestable vers la caricature<sup>3</sup>. » — Il n'y a pas jusqu'au récitatif dont M. Jahn ne se plaigne, « Dans le récitatif, dit-il, on a pris maintenant l'habitude d'une peinture de détails qui emmaillotte en quelque sorte le chanteur aussi bien que l'auditeur, et qui est très-fatigante<sup>4</sup>. »

Après cette condamnation générale, voyons-en l'application.

« Le grand opéra français, dit M. Jahn, a été fondé quant à l'essentiel par Lulli; la musique dramatique actuelle en France laisse encore clairement reconnaître la forme et l'échafaudage de l'opéra de Lulli, dans beaucoup de tournures et de particularités mélodiques, ainsi que dans les formes rythmiques et harmoniques. » — Il serait peut-être peu aisé de montrer dans la *Muette de Portici*, par exemple, la moindre trace de la « psalmodie » de Lulli : mais continuons. — « Rameau n'a fait que développer et perfectionner l'opéra de Lulli, sans en changer le principe; Gluck s'est approprié l'élément national contenu dans les opéras de Lulli et de Rameau, et c'est lui qui a déterminé le caractère essentiel<sup>5</sup> du grand opéra français jusqu'à nos jours, quoique en différents temps et de différentes manières des éléments italiens soient venus s'y ajouter en le modifiant<sup>6</sup>. »

L'opéra-comique est selon M. Jahn le vrai représentant du caractère national français pour la musique dramatique, et c'est Grétry qui l'a porté « à son dernier terme ». Que Boïeldieu, Hérold et Auber en prennent leur parti. Encore faudra-t-il rabattre un peu de la valeur de Grétry, car sa simplicité, dit M. Jahn, frise la pauvreté<sup>7</sup>. — Et ne croyez point que ce soit dans l'opéra-comique que se prononce « le plus éminemment » l'élément national français. Non, c'est dans le

<sup>1</sup> Le métier et la routine, bien entendu; nous ne faisons que traduire.

<sup>2</sup> Vol. I, p. 548.

<sup>3</sup> Vol. II, p. 479; vol. I, p. 277.

<sup>4</sup> Vol. I, p. 330.

<sup>5</sup> On remarquera qu'il y a double emploi pour l'essentiel, mais cela ne tire pas à conséquence.

<sup>6</sup> Vol. II, p. 196, 198, 240, 256.

<sup>7</sup> Vol. II, p. 208, 215.

vaudeville<sup>1</sup>. Par malheur, Molière et bien d'autres n'ont jamais fait de vaudeville<sup>2</sup>.

Passons à l'Italie. « Mozart, en portant l'opéra italien à l'apogée de son développement, l'a clos dans sa signification universelle; après lui, il n'a plus qu'une valeur nationale. — Si l'on entend exécuter par de bons chanteurs italiens la musique italienne moderne, dont l'expression semble souvent faussée ou contre nature au sentiment allemand, on ne pourra méconnaître qu'à côté de la satisfaction causée par la sonorité agréable et la bonne exécution, il se fait valoir dans l'expression des sentiments et des passions un élément national qui est vrai et justifié comme tel. Il en est de même de l'opéra-comique français, où la vérité nationale, dans la conception et l'exécution, est incontestable. Mais sur des théâtres allemands, les opéras italiens ou français deviennent faux et contre nature, principalement par la manière allemande de sentir et d'exécuter qu'on y mêlera inévitablement; ils agissent alors, sans aucun doute, d'une façon nuisible et perturbatrice sur l'éducation du goût<sup>3</sup>. » — Et les opéras allemands sont-ils nuisibles au bon goût, exécutés sur des théâtres français ou italiens? Voilà ce que M. Jahn a oublié de nous apprendre.

Serait-ce à dire que M. Jahn accorde à chaque nation le droit d'avoir sa musique comme elle a sa langue pour donner à ses pensées et à ses sentiments une expression « vraie et justifiée comme telle »? Peut-être que non. « Il est, dit-il, dans le caractère des Italiens d'être portés pour un genre de beauté que toute nature impressionnable saisit facilement et immédiatement: ce qui demande avant tout, outre le charme des sens, des formes simples et claires. Aujourd'hui encore, on sacrifie volontiers en Italie à ce genre de beauté l'originalité et l'expression caractéristique, quand il le faut, et sans nul doute, aussi quand il ne le faut pas<sup>4</sup>. » — Que devient dès lors, demanderons-nous, la « vérité nationale » de l'expression musicale? — D'ailleurs, M. Jahn parle d'une beauté et d'une vérité impérissables: et il le faut bien, si l'on ne veut faire de l'art une affaire de mode, de caprice, de temps, de pays, et qui changerait comme les formes d'un vêtement. Tout bien considéré donc, la vérité nationale que M. Jahn accorde à la musique italienne et à l'opéra-comique français n'est autre que celle que, dans le temps,

<sup>1</sup> Vol. II, p. 214.

<sup>2</sup> M. Jahn sait fort mal son Boileau :

Le Français, né malin, créa le vaudeville.

<sup>3</sup> Vol. I, p. 276; vol. II, p. 451.

<sup>4</sup> Vol. I, p. 246; comp. p. 441.

on accordait en Allemagne aux opéras français de Gluck, en disant qu'ils n'étaient bons que pour des Français.

Sans doute que dans toute création d'un artiste un élément national se fait plus ou moins valoir (nous laissons, bien entendu, de côté les compositions écrites dans une manière purement conventionnelle, et pour lesquelles le métier peut suffire). Le style, c'est l'homme, et un artiste appartenant à un pays participe plus ou moins au caractère général de la nation, à ses idées, à ses sentiments, à sa manière de s'exprimer. Mais dans toute œuvre de génie, dans toute œuvre qui surgit du fond même de l'âme de l'artiste, cet élément national ne pourra jouer, aussi bien que dans le caractère de l'homme, qu'un rôle accessoire. Le *Barbier* de Rossini, par exemple, est une œuvre essentiellement empreinte du caractère italien, quoique, soit dit en passant, l'Italie l'ait accueillie par des sifflets; mais c'est un chef-d'œuvre qui a une autre valeur qu'une simple valeur nationale. La *Dame blanche* de Boieldieu est une œuvre essentiellement française, plus française peut-être que les petits opéras-comiques de Grétry<sup>1</sup>; mais c'est un autre chef-d'œuvre.

Ne recommandons point les billevesées de Grétry, et n'insistons pas trop sur cette division en musique française, allemande et italienne. A quelle école appartiennent *les Deux journées*, *la Vestale*, *Guillaume Tell*, *Robert le Diable* et *les Huguenots*? Pensez-vous avoir tout dit par Lulli, Gluck, métier, routine, influence italienne? Mais, à procéder de la sorte, Mozart lui-même sera mis en pièces!

Nous accordons volontiers à M. Jahn que l'Italie abuse encore aujourd'hui des formes conventionnelles, et qu'elle n'y sacrifie que trop souvent l'expression dramatique. Mais que ce défaut tienne au caractère national, voilà ce que nous n'admettrons point. La routine et le métier se rencontrent partout, par des causes que nous n'avons pas à examiner ici, mais ils ne sont nécessaires nulle part. Nous ne croyons pas davantage que Mozart, dans *Idoménée*, ait porté l'opéra italien à son apogée: par la simple raison que la perfection ne peut consister, ni en Italie ni ailleurs, à commettre des contre-sens tels que le système des formes conventionnelles en engendre forcément, même entre les mains d'un Mozart. Sans parler des roulades et des fioritures employées hors de propos, citons un exemple. L'air d'*Idoménée*,

<sup>1</sup> Nous n'entendons contester en aucune manière les mérites très-réels de Grétry pour les progrès de la musique française; ce que nous combattons, ce sont les exagérations de M. Jahn, qui a fait de Grétry, à la façon de M. Oulibicheff, le Mozart de l'opéra-comique français.

au deuxième acte de l'opéra de ce nom, commence par la même phrase que le finale du second acte de *Don Juan*<sup>1</sup>. En d'autres mots, le père éperdu du vœu funeste qui va le contraindre à immoler son fils débute comme le débauché qui se met à table. Nous n'ignorons pas que le texte de l'air d'Idoménée commence par une pointe du dernier ridicule et sur laquelle roule tout ce qui suit : *Fuor del mar ho un mar in seno*; nous savons encore que le chanteur pour lequel cet air a été écrit était un routinier « à vous faire suer sang et eau », comme disait Mozart. Ce sont là des motifs d'excuse en faveur du compositeur, mais non pas en faveur du style même de l'air, et il est certain que si Mozart n'avait jamais rien composé que dans ce style, on ne connaîtrait pas plus aujourd'hui les *Noces de Figaro* et *Don Juan* qu'on ne connaît *Mitridate* et *Lucio Silla*<sup>2</sup>.

## VIII.

Si nous ne nous trompons, c'est principalement l'Allemagne que M. Jahn a en vue dans sa prédiction pour un avenir « qui n'est pas loin ». Peu s'en faut même qu'il ne se prenne à regretter les us et coutumes dont Gluck et Mozart nous ont affranchis. « De nos jours, dit-il, en Allemagne du moins, les compositeurs se sont émancipés des chanteurs; seulement, pour la plupart, en cessant d'écrire pour les chanteurs, ils ont cessé aussi d'écrire pour le chant : le profit que l'art y a trouvé est plus que douteux<sup>3</sup>. » S'il en était ainsi, ce serait tant pis pour l'Allemagne, car la musique chantante se vérifie comme cet ancien prouvait le mouvement : elle se chante.

Le grand maître de cette décadence de l'art, c'est l'abbé Vogler.

<sup>1</sup> Si Idoménée termine la phrase en montant, elle reste exactement la même dans les instruments, et par conséquent ne change pas pour le fond. — C'est dans *Don Juan* qu'elle est réellement à sa place.

<sup>2</sup> Mozart appelle cet air « le plus magnifique de l'opéra ». La musique italienne ne manque point de mélodies belles, magnifiques même, si vous voulez, mais peu ou point en rapport avec la situation qu'elles doivent exprimer. Pour comble, M. Jahn, qui trouve cet air « plein d'expression et de caractère », voit les vagues de la mer dans l'accompagnement (vol. II, p. 463). Quoique Mozart ne dédaignât point la musique imitative, nous ne voulons y voir, pour l'honneur de son bon goût, que l'expression du trouble et de l'agitation qui règnent dans le cœur d'Idoménée. — De pareilles explications nous semblent aussi déplacées que de vouloir trouver, par exemple, dans les mélodies de *Marguerite* et du *Roi des Aulnes* de Schubert, le bruit du rouet (la pauvre Marguerite y pense bien !) et le galop du cheval.

<sup>3</sup> Vol. I, p. 211.

Laissons M. Jahn expliquer sa pensée : « Vogler possédait du talent musical, de l'intelligence et de la sagacité; il joignait une volonté énergique à une activité multiple : en sorte qu'il s'est distingué dans la science et dans l'art autant qu'on le peut faire au moyen de la partie technique, prise dans son sens le plus large. Mais ces qualités, si elles ne sont pas maîtrisées et mises en œuvre par une véritable force créatrice, ne sauraient atteindre, ni dans la science ni dans l'art, le dernier but du beau et du vrai impérissables. Et cette force créatrice lui manquait et avec elle l'unité interne; les diverses forces dont il dispose paraissent se contre-carrer au lieu de s'entraider; le musicien barre le chemin au penseur et le penseur au musicien. C'est pourquoi nous trouvons que pour produire de grands effets il a recours à un calcul technique qui finalement cherche ses moyens en dehors de l'art. Qu'il s'agisse de l'illustration d'un programme déterminé où l'expression caractéristique dégénère de plus en plus en une accumulation d'effets purement matériels, ou bien d'un jeu avec des difficultés raffinées de façon théorético-musicale — et des deux côtés il est allé jusqu'au charlatanisme — : l'attrait de telles productions, c'est toujours l'intérêt pour ce qui ne ressort pas nécessairement de l'essence d'une œuvre d'art, mais pour ce qui y est apporté d'étranger. Dans une pareille direction de l'activité musicale, la culture générale de l'esprit doit toujours couvrir le déficit de la force créatrice, et plus on y a recours, plus elle doit entraver d'une manière décidée le développement naturel de ce qui est purement artistique. Cette direction a été prise pour la première fois par Vogler; la manière dont ses élèves les plus célèbres, C. M. de Weber et Meyerbeer, l'ont poursuivie est devenue fatale pour le développement de la musique moderne. Mais une telle tendance laisse supposer qu'il manque aussi à l'homme l'unité intérieure, que l'ambition et les calculs qui l'accompagnent peuvent donner aussi peu au caractère moral qu'au caractère artistique<sup>1</sup>. »

Quoique M. Jahn n'applique immédiatement ses conclusions qu'à l'abbé Vogler, il est évident qu'il entend les appliquer également à C. M. de Weber et à Meyerbeer. Or, nous le déclarons, se servir d'une critique au moins très-contestable des œuvres d'un homme pour attaquer et dénigrer son caractère, c'est un procédé que nous ne saurions admettre en aucune façon.

Comment se fait-il, pourra-t-on dire, que c'est à la musique dramatique que les deux illustres élèves de Vogler doivent leurs succès éclat-

<sup>1</sup> Vol. II, p. 113.

tants et universels, tandis que le public ne sait pas seulement que l'honorable abbé aussi a composé quelques malheureux opéras? Vogler ressemblerait-il à ces gens qui prétendent enseigner aux autres à faire fortune ou à découvrir des trésors, et qui ne peuvent tirer parti de leur science pour eux-mêmes?

Qu'une musique superficielle ait du succès, qu'une œuvre de génie soit méconnue, cela n'est que trop fréquent; mais qu'un opéra où il n'y a que du calcul technique en impose au point de passer pour un chef-d'œuvre qui s'écoute, qui se chante, qui s'admire partout comme le *Freyschütz*, comme *Oberon*, comme *Robert le Diable* : voilà ce qu'on nous persuadera difficilement. Le calcul technique! mais c'est l'épouvantail du public : c'était l'argument de Joseph II et de ses sujets contre Mozart lui-même. Toute musique dans laquelle, à tort ou à droit, il semble dominer, n'obtient que l'éloge accordé au buste dans la fable : Belle tête, mais de cervelle point! musique savante, mais pas de mélodie; grands éclats de voix et pas une note qui aille à l'âme; accompagnements compliqués qui fatiguent, vacarme d'instruments qui assourdit.

Aucun compositeur n'a fait des ressources musicales pour l'expression dramatique un emploi plus hardi que C. M. de Weber; mais aucun non plus n'a su produire des effets plus admirables par les moyens les plus simples, chaque fois qu'il le jugeait à propos. Les preuves abondent dans ses opéras et dans toutes ses compositions vocales, sans parler de tant d'autres belles œuvres non moins connues pour le piano particulièrement. — « Une mélodie simple, dit M. Jahn, un simple *lied* n'est produit que par un grand art qui a conscience de lui-même; ce n'est pas ce qui est trivial et grossier qui devient populaire, mais ce qui est vrai et beau dans sa pure simplicité <sup>1</sup>. » — Il est impossible de mieux donner gain de cause à l'auteur de *Preciosa* et du *Freyschütz*.

Ce qu'on ne saurait surtout refuser à C. M. de Weber, c'est une manière originale et puissante, une expression véhémence et passionnée, un charme caractéristique qui fait de lui le compositeur romantique par excellence. N'en déplaise à M. Jahn, mais C. M. de Weber est essentiellement Allemand, plus Allemand même que Mozart, puisque M. Jahn reconnaît que de tous les opéras de Mozart celui de la *Flûte enchantée* est seul complètement allemand. Comment donc les qualités éminentes et distinctives de C. M. de Weber s'obtiendraient-elles par le

<sup>1</sup> Vol. IV, p. 653.

calcul technique ou par l'éducation générale? Attribuera-t-on l'éloquence entraînée et passionnée de J. J. Rousseau à un certain calcul technique du style, ou le génie poétique de Schiller à l'éducation générale et à la philosophie de Kant? — Tout cela est également insoutenable.

M. Jahn veut bien accorder à C. M. de Weber d'avoir développé l'élément féerique d'une manière caractéristique. Il est vrai que l'auteur de *Don Juan* et de la *Flûte enchantée* a quelques droits aussi au monde fantastique; Goethe disait que Mozart aurait été l'homme à mettre en musique son *Faust*, « ce dont, ajoute malicieusement M. Jahn, les modernes compositeurs de *Faust* souriront sans doute de pitié<sup>1</sup>. »

Mais M. Jahn l'a dit : « Dans la critique scientifique les appréciations du goût individuel n'ont point de valeur; il faut des raisons<sup>2</sup>. » À défaut d'autres, examinons celle qu'il nous donne.

M. Jahn reproche à C. M. de Weber d'avoir principalement contribué à mettre en usage la manière « extérieure » de composer toute une ouverture de motifs empruntés à l'opéra dont elle fait partie<sup>3</sup>. Ce reproche n'est ni nouveau ni fondé. Une ouverture doit remplir d'abord les conditions nécessaires pour l'unité d'une œuvre musicale; elle doit ensuite mettre l'auditeur dans la disposition la plus favorable pour se laisser impressionner par ce qui va suivre, ou, comme dit Gluck, « elle doit prévenir les spectateurs sur le caractère de l'action qu'on va mettre sous leurs yeux, et leur en indiquer le sujet ». Or les ouvertures de C. M. de Weber satisfont complètement à ces deux conditions. Dans l'ouverture de *Don Juan*, Mozart a emprunté l'*andante* à l'opéra même, et il a composé l'*allegro* à nouveaux frais<sup>4</sup>; dans celle du *Freyschütz*, au contraire, c'est l'*allegro* dont les éléments principaux sont empruntés à l'opéra. Chacune de ces deux ouvertures forme un tout complet dont la signification est parfaitement claire, ou, si l'on voyait une différence sous ce dernier rapport, elle serait tout à l'avantage du *Freyschütz*. Il se peut que des compositeurs plus récents aient trouvé commode de faire d'une ouverture une sorte de mosaïque des

<sup>1</sup> Vol. IV, p. 349.

<sup>2</sup> Vol. I, p. xix.

<sup>3</sup> Vol. IV, p. 365.

<sup>4</sup> Dans l'ouverture de l'*Enlèvement au sérail*, le motif principal de l'*allegro* est pris pour l'essentiel dans l'air de Pédriche; l'*andante* qui se trouve au milieu de l'ouverture est emprunté à la cavatine de Belmonte, qui vient après, en remplaçant le mode majeur par le mineur.

plus jolis airs de l'opéra; mais ce procédé n'est point celui de C. M. de Weber, qui, aussi bien que Mozart, procédait en connaissance de cause, créant une œuvre « dans son intérieur », pour parler comme M. Jahn, et transformant ou développant ses motifs selon la signification qu'il voulait leur donner.

Dans son zèle contre la musique moderne, M. Jahn a parfois recours à des arguments assez singuliers. « Maintenant, dit-il, quand on exécute une ouverture d'opéra, on ne néglige pas d'indiquer à quel opéra elle appartient, dans la supposition que l'auditeur en apporte la connaissance pour comprendre l'ouverture, ou qu'avec la conscience de son ignorance il prend son parti sur ce qu'il n'entend pas. Autrefois on ne tombait pas dans ce dilemme, parce qu'on n'exigeait pas de la musique d'opéra une expression caractéristique individuelle <sup>1</sup>. » — S'il existe, ce que nous déclarons ignorer, des ouvertures dont l'intelligence exige la connaissance des opéras dont elles font partie, il faudra invariablement les exécuter à la fin des opéras respectifs, et non pas au commencement. Il est très-vrai qu'on indique sur les programmes le titre des ouvertures qu'on veut faire entendre; mais lorsqu'on chante un air de *Don Juan*, on met aussi sur le programme : Air de *Don Juan*, et l'on y ajoute même le nom de Mozart.

Il est très-certain encore que C. M. de Weber a trouvé de nombreux imitateurs, et qu'il a exercé sur le style dramatique une influence très-marquée. Or, mettons les choses au pire et supposons que les graves accusations de M. Jahn contre la musique actuelle soient fondées : en résulterait-il que c'est à C. M. de Weber qu'il s'en faut prendre? Goethe, Schiller et Hoffmann sont-ils responsables des plates ou grotesques élucubrations qu'ont provoquées *Werther*, *Götz von Berlichingen*, les *Bri-gands* et les *Contes fantastiques*? M. Jahn s'empressera de répondre que non <sup>2</sup>.

Quant à Meyerbeer, nous cherchons vainement où il pourrait avoir exercé une influence fatale : ce n'est assurément point en Allemagne; car l'opéra allemand procède avant tout de Gluck, de Mozart et de C. M. de Weber; ce n'est pas davantage en France, car la décadence du grand opéra français <sup>3</sup> provient de causes connues et auxquelles l'auteur du *Prophète* est absolument étranger. Cependant le grief suivant

<sup>1</sup> Vol. I, p. 550.

<sup>2</sup> Vol. IV, p. 326.

<sup>3</sup> Décadence passagère sans doute, mais qui peut se constater par le nombre des opéras nouveaux joués depuis une vingtaine d'années, et dont guère n'ont survécu à l'année qui les a vus apparaître.



ne manque pas d'une certaine gravité : « En l'an 1822, un ami de l'art, *devançant Meyerbeer*, a proposé de faire chanter la partie de la statue du commandeur (dans l'opéra de *Don Juan*) à travers un porte-voix, dans la coulisse, pendant qu'un acteur ferait des gestes sur la scène<sup>1</sup>. » Ce porte-voix est en effet un moyen pris « en dehors de l'art »; mais M. Jahn a oublié de nous indiquer le titre de l'œuvre, l'acte et la scène où Meyerbeer a commis une pareille énormité.

Qu'était-ce, en définitive, que cet abbé Vogler que M. Jahn charge d'une si grande responsabilité? C'était un homme très-habile, très-savant, mais dépourvu du génie créateur; en sorte qu'il abusait un peu de son savoir-faire, jouant par exemple trop vite ce qu'on lui présentait, afin de faire gloire de son talent de jouer à première vue, changeant au surplus des passages, soit pour mieux montrer son habileté extraordinaire, soit parce que dans la rapidité cela n'était pas autrement possible. La critique de Mozart lui-même peut se résumer ainsi. Cet abbé Vogler n'a rien de nouveau, ce nous semble, et il n'est nul besoin de brûler en grande cérémonie les œuvres de C. M. de Weber et de Meyerbeer pour combattre l'influence fatale des Vogler de tous les temps<sup>2</sup>.

Gluck lui-même n'a pas échappé au singulier système de critique de M. Jahn. Après avoir composé des opéras tout italiens, Gluck dut se frayer une route nouvelle, et il était presque impossible qu'il trouvât dès l'abord l'exacte ligne moyenne sans donner un peu trop du côté de son nouveau principe. Le talent de la mélodie expressive ne lui manquait aucunement; l'air : *J'ai perdu mon Eurydice*, suffirait pour le prouver, et Mozart lui-même n'eût pu faire mieux. Gluck n'avait d'ailleurs point eu un Léopold Mozart pour père, et il avait cinquante-deux ans lorsqu'il composa *Alceste*. Mozart, au contraire, trouvait tout posés les deux termes qu'il avait à réunir, savoir : la déclamation puissamment dramatique de Gluck, et les qualités mélodieuses de l'école italienne.

Cette explication ne suffit point à M. Jahn, et, empruntant l'opinion d'un autre critique, il s'en prend encore à la personne du compositeur. « Gluck, dit-il, était plus grand homme par son esprit que par sa capacité musicale même<sup>3</sup>. » Seulement il n'est point question ici, comme pour Vogler, C. M. de Weber et Meyerbeer, de calculs ambi-

<sup>1</sup> Vol. IV, p. 446.

<sup>2</sup> Nous n'avons pas à juger ici le caractère de Vogler. L'exemple de Mozart nous a d'ailleurs appris qu'on ne saurait procéder avec trop de circonspection en cette matière.

<sup>3</sup> Vol. II, p. 228.

tieux, de facultés qui se contrariaient; mais, dit M. Jahn, dans Gluck l'erreur de l'entendement servait de palliatif à la faiblesse de l'organisation musicale<sup>1</sup>. » Et pourtant M. Jahn avoue que si Mozart est supérieur à Gluck sous certains rapports, Gluck l'emporte sur lui à d'autres égards<sup>2</sup>. Il nous semble que, surtout en tenant compte du triple désavantage dans lequel se trouvait Gluck, c'est à peu près les placer tous deux au même rang.

M. Jahn reproche à Gluck d'avoir déparé l'opéra d'*Orphée* en y ajoutant un air de bravoure pour le chanteur chargé du rôle principal à Paris<sup>3</sup>. « Ce n'est pas le seul cas, dit-il, où un réformateur, pour sauver son principe, y devient infidèle : l'artiste ne raisonnerait point ainsi<sup>4</sup>. » Et Mozart, qui lui aussi fut artiste et quelque peu réformateur, n'a-t-il jamais manqué à ses principes par des concessions faites aux chanteurs, par plus d'un air de facture conventionnelle, par plus d'une floriture complètement déplacée? — Usons d'un peu d'indulgence et tenons compte à Gluck, aussi bien qu'à Mozart, des circonstances au milieu desquelles ils ont vécu<sup>5</sup>.

En général M. Jahn, qui a rassemblé avec un zèle si louable tous les éléments nécessaires pour juger la vie et le caractère de Mozart, ne procède point toujours avec assez de circonspection dans ses jugements sur d'autres personnes. Par exemple, les lettres écrites par le père de Mozart pendant ses premiers voyages avec sa famille, et adressées à son ami Hagenauer, contiennent des détails très-exacts sur leurs recettes et leurs dépenses; dans les lettres écrites pendant les voyages en Italie, au contraire, et adressées à sa femme, Léopold Mozart montre sous ce rapport une très-grande réserve : « Parce que, dit M. Jahn, il comptait probablement moins sur la discrétion de sa femme que sur celle du sieur Hagenauer<sup>6</sup>. » — Mais nullement : la raison de ce changement de conduite, c'est plutôt que l'expérience lui avait montré les graves inconvénients qu'il y a d'initier les étrangers dans des affaires de ce genre; les intrigues

<sup>1</sup> Vol. II, p. 329.

<sup>2</sup> Vol. II, p. 487.

<sup>3</sup> Ce rôle avait été écrit pour un castrat; à Paris, il fut chanté par le ténor le Gros.

<sup>4</sup> Vol. II, p. 248, 486.

<sup>5</sup> On a du reste beaucoup exagéré la condescendance de Mozart pour les chanteurs. Les artistes italiens de l'opéra de Vienne trouvaient sa musique trop pénible à apprendre, trop difficile et trop ingrate à chanter; les concessions qu'il leur faisait pour quelques détails leur semblaient beaucoup trop insuffisantes, et, malgré sa complaisance, il ne les faisait qu'à son corps défendant. Voyez Jahn, vol. III, p. 297 et suiv.

<sup>6</sup> Vol. I, p. 180.

qui avaient manqué de lui faire perdre sa position à Salzbourg pendant son second séjour à Vienne<sup>1</sup> lui avaient appris que de toute manière les jaloux et les ennemis trouveraient moyen de tirer parti de sa trop grande franchise, soit en rendant son esclavage plus dur, si les nouvelles étaient défavorables, soit en insinuant qu'il accumulait des richesses et allait quitter le service de l'archevêque. Recommander le silence à sa femme n'eût point suffi, car si elle avait tenu les lettres soigneusement cachées, elle eût légitimé de fausses interprétations; d'ailleurs ces lettres pouvaient se perdre assez facilement sans doute dans ce temps-là, et nous avons vu que c'était là la préoccupation continuelle de Léopold Mozart<sup>2</sup>.

M. Jahn n'est pas plus heureux à l'église qu'au théâtre. « La musique religieuse protestante, dit-il, gagna à la réformation un élément vivant et national par l'admission des mélodies populaires dans l'église; cet élément aurait pu amener une régénération de la musique religieuse; malheureusement, par l'ossification de la théologie protestante en un dogmatisme mort, il se pétrifia dans le choral dépourvu de rythme, et dont la grande valeur, même pour la musique artistique d'église, ne consiste essentiellement que dans sa signification symbolique comme chant de la commune<sup>3</sup>. »

Abandonnons aux paléontologistes les ossifications de toutes sortes, et plaçons la question sur son véritable terrain. Jusqu'à présent les chorals ont été regardés comme des mélodies; or, qui dit mélodie dit rythme; sans rythme, point de mélodie. Le rythme n'exige nullement une grande variété de valeurs de durée : cela est si vrai que, créer une mélodie assez prolongée avec des valeurs presque toutes, ou même toutes égales, est un problème que le plus pauvre mélodiste doit savoir résoudre à l'instant. La plus grande partie, pour le moins, des chorals protestants se divisent en phrases régulières d'un rythme simple, mais parfaitement sensible, souvent même très-caractéristique. — L'assertion de M. Jahn se comprend d'autant moins qu'il reproche à Meyerbeer d'avoir « indignement maltraité », dans *les Huguenots*, le célèbre choral de Luther<sup>4</sup>. Il n'y a point lieu de maltraiter ce qui n'a qu'une valeur « symbolique ». Une pareille valeur

<sup>1</sup> Voyez Jahn, vol. I, p. 93, et notre deuxième article, p. 80.

<sup>2</sup> Voyez notre premier article, p. 369; deuxième article, p. 89; troisième article, p. 333. — En 1786 encore, Léopold Mozart écrivit à sa fille que l'archevêque avait fait ouvrir une lettre de Wolfgang, mais sans y rien trouver (Jahn, vol. III, p. 257).

<sup>3</sup> Vol. I, p. 444.

<sup>4</sup> Vol. I, p. 342.

serait bien pire que la valeur « nationale » de la musique italienne et de l'opéra-comique français.

Admirons Haydn, Mozart et Beethoven, mais n'oublions pas que, comme l'a dit un autre homme de génie, « les dons que la nature répand dans les ouvrages de l'art sont éparés çà et là; ils brillent en divers hommes, en divers temps, en divers lieux; ainsi l'enseignement ne se trouve jamais dans un seul homme. La réunion de tous ces dons doit être le but de l'étude et le terme de la perfection dans les ouvrages de l'art <sup>1</sup> ».

Nous terminerons en disant que les petites escarmouches que M. Jahn livre à la musique moderne, depuis C. M. de Weber, n'infirmement en rien la valeur historique de son ouvrage, en ce qui concerne Mozart. M. Jahn s'est jugé lui-même sous ce rapport dans sa préface, avec autant de franchise que de vérité <sup>2</sup>, et nous souscrivons pleinement à sa sentence.

<sup>1</sup> Nicolas Poussin, *Observations sur la peinture*.

<sup>2</sup> Voyez notre premier article, p. 365.

JOHANNÈS WEBER.

## JOSEPH DES NEIGES.

---

Ici repose un enfant qui s'égara dans la forêt;  
Nous ne le trouvâmes pas, mais le pasteur fidèle le trouva,  
Et tandis que nous dormions dans la nuit,  
Il le conduisit à la maison du Père éternel.

C'est là ce qu'on lit sur une petite croix dans le cimetière de Wald-dorf. La douloureuse épitaphe se serait presque répétée, mais un sort favorable a préservé Joseph. Il a seulement gardé le nom de « Joseph des Neiges », et, en s'égarant, il a été conduit d'une grande détresse à un grand bonheur.

### I.

#### N'EST-IL PAS ENCORE JOUR?

« Mère, n'est-il pas encore jour? demanda l'enfant se dressant sur son lit.

— Non, pas encore de longtemps. Qu'as-tu? Sois tranquille et dors. »

L'enfant resta calme un peu de temps; puis il recommença à demander à demi-voix :

« Mère, n'est-il pas encore jour?

— Qu'est-ce donc que cela, Joseph? Sois donc tranquille. Laisse-moi dormir et dors aussi. Prie encore une fois, le sommeil viendra. »

Elle lui souffla de nouveau la prière du soir, et pria doucement avec lui; puis elle conclut :

« Bonne nuit à présent! »

L'enfant demeura assez longtemps en repos. Mais lorsque la mère se retourna dans son lit, il cria tout bas :

« Mère ! »

Pas de réponse.

« Mère ! mère ! mère !

— Qu'y a-t-il ? Que veux-tu ?

— Mère, n'est-il pas jour à présent ?

— Tu es un vilain enfant, tout à fait vilain. Ne peux-tu donc pas me laisser le repos de la nuit ? Je suis assez fatiguée : j'ai été trois fois aujourd'hui dans la forêt. Si tu me réveilles encore, l'enfant Jésus ne t'apportera demain soir qu'une verge. Bonne nuit ! Dors bien ! Écoute, le garde ne crie que minuit. »

Le petit garçon fit encore un profond soupir, dit : « Bonne nuit jusqu'à demain, » et s'enveloppa complètement dans l'oreiller.

C'était dans une sombre petite chambre, juste sous le toit de chaume, que ce dialogue avait lieu. Les vitres de la petite fenêtre étaient glacées et la lumière abondante répandue au dehors par la lune ne les pouvait traverser. La mère se leva et se pencha sur l'enfant : il dormait calmement et profondément. Mais la mère ne put retrouver le sommeil, si vite qu'elle se fût de nouveau glissée dans son lit et qu'elle eût fermé les yeux ; elle parlait presque tout haut :

« Et s'il me donne ma place auprès de lui — et, malgré tout, je crois encore que cela sera ; il ne peut faire autrement, il le doit... et s'il me donne ma place auprès de lui, qu'a-t-il fait perdre à notre enfant et à moi ? Les années ne reviennent pas, on ne les a qu'une fois dans la vie. Oh ! si l'on pouvait recommencer ! si l'on pouvait s'éveiller encore une fois et s'il n'était pas vrai qu'il soit si difficile de.... Quand on est une fois tombé en faute, il faut toute sa vie porter le poids. Personne ne vous en décharge. Est-il donc vrai que j'aie été autrefois gaie comme on le prétend ? Qu'est-ce donc que ce cri répété trois fois par l'enfant : N'est-il pas encore jour ? Que doit-il advenir de ce jour ? O Adam ! Adam ! tu ne sais par où il faut que je passe ; si tu le savais, tu ne pourrais pas dormir non plus.... »

Le ruisseau qui coulait derrière la maison était gelé ; mais dans la nuit, elle entendait le murmure de l'eau sous la couverture de glace.

Les pensées de son insomnie remontaient bien loin le cours du ruisseau ; et de même que le ruisseau, après avoir coulé dans des vallées impraticables et dans des ravins profonds, se voit retenu près du moulin connu sous le nom de *Heidenmühle*, et puis grondant, se précipite, écume et tournoie par-dessus la roue, ainsi écumaient et tournaient les

pensées de cette femme qui veillait dans la nuit. Là, dans le moulin, habite l'exécrable créature sur laquelle les parents d'Adam ont jeté les yeux. Toni, la fille du *Heidenmüller*<sup>1</sup>, a toujours passé pour une bonne et brave fille, et maintenant elle se montre méchante si foncièrement.... Que veux-tu à Toni ? Elle ne te doit rien. Mais lui ? mais Adam ?

Les mains de la pauvre femme se serrèrent, elle sentit une blessure au cœur et murmura convulsivement : « S'il pouvait devenir infidèle ! Non, il ne le peut pas ; mais quand il le pourrait... je ne le souffrirais pas : j'entrerais dans l'église avec mon Joseph... Non, ce n'est pas cela : je ne l'emmènerai pas, j'irai seule, je crierai : Je ne le souffre pas ! — Et alors je verrai s'il se trouvera un pasteur pour les unir. »

Le ruisseau coule après cela tranquille à travers la prairie de la vallée ; de temps à autre, sur la rive, on rencontre un arbre isolé, mais les deux côtés de la montagne sont couverts d'épaisses et hautes forêts de sapins. Le ruisseau se précipite encore par-dessus les rochers dans des ravins impraticables ; maintenant il va vite. Voici une borne. « Ici, nous sommes chez moi, » a dit un jour Adam. Il y a cependant encore une bonne lieue jusqu'à Röttmannshof<sup>2</sup> ; mais voilà bien le bois d'Otterswanger, qui en dépend, et voilà près du ruisseau une petite place paisible.... La rêveuse passe sa main froide sur ses joues brûlantes.... Là, près de ce large hêtre, Adam a reçu d'elle le premier baiser. Personne au monde ne le croit, et elle-même n'aurait pas cru qu'il pût être si affectueux, et si bon, et si causant, et si doux, et si joyeux. C'était un beau jour d'été. La veille, il y avait eu un orage effroyable : tempête, tonnerre, éclairs à faire croire qu'il ne restait plus un seul arbre debout dans la forêt. — Oui, c'est bien ainsi là-haut, au dehors et au dedans, dans le bois et dans la maison : là aussi il y a souvent un tumulte, et des emportements, et des querelles à faire croire que l'on s'assassine, et le lendemain on n'a pas été jusque-là. — C'était donc un beau jour d'été ; dans toutes les rigoles coulaient des ruisseaux : ils se hâtaient et faisaient grand bruit comme s'ils savaient n'avoir qu'un jour à vivre et ne plus être là demain. Les oiseaux chantent, et la blanchisseuse qui lave dans le ruisseau ne peut non plus faire autrement : il faut aussi qu'elle chante, et pour quoi ne chanterait-elle pas ? N'est-elle pas jeune et sans soucis ? Elle

<sup>1</sup> *Heidenmüller*, le meunier de la *Heidenmühle*. Nous garderons ici le mot allemand, qui, une fois expliqué, nous paraît admissible pour le lecteur français, et qui nous évitera des périphrases.

<sup>2</sup> *Ferme de Röttmann*.

sait beaucoup de chansons, elle les a apprises de son père, qui, dans le temps, était le plus gai et le plus chanteur du pays. Des hommes descendent le ruisseau, il y a maintenant assez d'eau pour flotter le bois, et voyez comme ils s'y prennent adroitement ! Voici Adam, le fils de la maison ; il est debout sur un seul tronc ; le tronc se retourne sans cesse ; mais Adam est habile, il se tient droit et ferme. Arrivé près de la blanchisseuse, il laisse le tronc nager seul, appuie fortement l'aviron dans le ruisseau, s'élève en s'y soutenant et s'élance d'un bond hardi sur la rive. La blanchisseuse se met à rire en voyant suspendu dans l'air le gigantesque jeune homme avec ses grandes bottes imperméables. Elle s'effraye au fond du cœur lorsqu'il se trouve tout à coup devant elle.

« Il y a déjà longtemps que je veux t'en parler, — je te remercie, dit Adam.

— Pourquoi ? de quoi ?

— De ce que tu supportes le séjour auprès de ma mère.

— Je fais mon service, je reçois mon salaire, il faut bien que je supporte quelque chose. La position de ta mère est déjà bien assez dure. Elle est irritée contre notre Seigneur Dieu, parce que ton frère a péri à la coupe du bois ; elle est irritée contre Dieu, irritée contre tout le monde, et contre elle-même beaucoup plus encore. »

Adam la regarde avec de grands yeux. — « Tu es... tu serais... » balbutie-t-il ; un tressaillement passe dans tout son être ; il élève sa perche et tout à coup il s'écrie : « Allez-vous donc vous arrêter là ? En avant ! »

Il saute dans le ruisseau, il fait jaillir l'eau, et les troncs qui s'étaient couchés les uns sur les autres près d'une sinuosité de la rive sont repoussés, d'un choc puissant, dans le courant.

Martine étonnée le suit du regard. Que prend-il donc à Adam ? Il disparaît ; on l'entend encore au loin échanger des cris avec les autres flotteurs, puis tout est redevenu silencieux.

Pendant des semaines, Adam ne dit pas un mot à Martine, c'est à peine s'il la salue. Mais, à l'automne, les vaches paissent dans la prairie, et avec elles le taureau. Martine passe auprès de la prairie, en descendant la montagne : — car il n'y a point de fontaine sur le plateau de Röttmannshof, il faut aller chercher l'eau potable à mi-chemin du penchant. — Elle voit le taureau lever tout à coup la tête et se mettre à courir. Il est beau le pesant animal, commençant sa course légère ! Mais le petit pâtre s'écrie : « Sauve-toi, Martine, le taureau te poursuit ! »



Martine pousse un cri aigu. Elle court, en retournant la tête, et tombe au bout de quelques pas. Déjà elle entend tout près d'elle la respiration du taureau.... Mais le voilà qui mugit puissamment à terre. Adam s'est précipité, il le saisit par les cornes, il lui tient la tête pressée jusqu'à ce que les valets s'approchent et lui aident à le dompter.

Martine est sauvée, et Adam lui dit seulement : « Une autre fois, quand tu passeras devant la prairie, ne mets pas sur ta tête ton mouchoir rouge. »

Adam est couvert de sang, et Martine demande : « Au nom de Dieu ! qu'est-ce que le taureau t'a fait ? »

— Ne répands pas d'alarme, il n'y a rien : le taureau saigne de la gueule et a fait jaillir du sang sur moi. Va maintenant chercher ton eau. »

Il se détourne et va se nettoyer à l'étang.

Ce ne fut que là-bas à la fontaine que Martine eut bien conscience de sa frayeur ; elle reconnut dans quel danger elle avait été et comment Adam l'avait sauvée. Elle pleura, et ces larmes ne coulaient pas seulement d'effroi : elles coulaient aussi d'admiration et de cordiale reconnaissance pour cet homme fort et bon.

À dîner, elle entendit la mère dire à Adam :

« Tu es le plus sot garçon, le plus grand bon à rien qui soit au monde : aller te mettre en danger de mort pour sauver une bête de servante ! »

— Je ne le ferai plus, répondait Adam.

— Je le crois bien, dit le père riant sous cape ; tu ne le feras pas une seconde fois de tenir un taureau par les cornes, et d'être en vie après cela. Il est seulement dommage que personne ne t'ait vu. C'est une action dont tout le pays devrait parler. »

Adam salua Martine d'un ton amical, mais il ne lui dit pas un mot de plus. Il paraissait lui suffire qu'elle lui eût donné occasion de faire une véritable action de Röttmann.

Martine était retournée laver au ruisseau : Adam se trouva devant elle.

« Tu vas bien ? demande-t-il. »

— Non, j'ai les membres rompus par la frayeur ; mais je te serai redevable de la vie tant que je....

— Je ne veux pas entendre parler de cela. Le taureau n'est pas méchant à proprement parler. Il n'y a point d'animaux méchants, — ni cheval, ni taureau, — quand on ne les rend pas méchants dès leur jeunesse en les tourmentant et les effarouchant sottement. Alors il est

vrai qu'ils le sont. Mais maintenant... oui, oui, n'est-ce pas que tu sais tout et que... et que tu es pour moi comme je suis pour toi ? »

Il ne pouvait pas dire beaucoup de paroles, mais dans son regard brillait une tendresse contenue, profonde et puissante, tandis qu'il regardait Martine et qu'il lui mettait la main sur l'épaule. Et c'est alors qu'il lui a donné le premier baiser, et personne n'aurait cru qu'Adam pût être si doux et si bon ; il lui a cependant fait mal en la prenant par le cou ; il ne savait point que ce fût la tenir fort, il a ri lorsqu'elle le lui a dit, et d'un air de prière :

« Montre-moi comment on prend doucement quelqu'un par le cou. Allons ; assieds-toi là, sur cette souche. »

Et là, elle l'entoure de ses bras ; il la porte comme un petit enfant, et cependant elle est grande et forte.

Ils se rassient l'un à côté de l'autre, sous le hêtre, et Martine regarde les feuilles, à travers lesquelles les rayons du soleil tombent obliquement.

« Vois, comme cet arbre est beau ! dit-elle.

— Il ne vaut rien, répond Adam : il n'a que des branchages et à peine de tronc.

— Ce n'est pas là ce que je veux dire. Regarde seulement comme le soleil dore et fait briller sa verdure.

— Tu as raison, c'est beau, » dit Adam ; et son œil est si doux, et sur son visage rude et rouge se jouent les rayons tremblants du soleil. Pour la première fois l'idée surgit en lui qu'un arbre peut encore être regardé pour autre chose que pour évaluer son bois.

Et toutes les fois que Martine pensait à ce regard jeté sur le hêtre, c'était comme si ce rayon de soleil brillait éternellement et ne pouvait jamais s'éteindre.

Prenant comme pour un serment la main de Martine, Adam lui dit :

« Je laisserai cet arbre debout, il ne doit point être abattu. Arbre, viens à la noce ! Ou bien, non, tu n'as qu'à rester, tu entendras de joyeuse musique quand on ira à la noce. Martine, donne-moi quelque chose. N'as-tu rien que tu puisses me donner ?

— Je suis pauvre et je n'ai rien.

— Je vois quelque chose que je pourrais avoir. Me le donnes-tu ?

— Oui, quoi que ce soit que tu veuilles.

— Tiens, là, sur ta poitrine, il y a ton nom : déchire le morceau et donne-le-moi.

— Je m'arrache le cœur de la poitrine et je te le donne. »

Elle se détourna, arracha de sa chemise le morceau qui portait son nom et le lui donna.

« Je ne te donne rien, dit-il; regarde autour de toi, aussi bien que tu peux voir, tout est à toi. »

A ces paroles qui rappelaient combien Adam était riche et combien était pauvre Martine, la tristesse voulut la saisir; mais Adam tenait sa main, et rien n'avait de puissance que lui seul.

C'était un amour dominateur, emporté, oublieux de toutes choses, qui s'était emparé d'eux, et bientôt vinrent la tristesse et la misère.

Pour la première fois de sa vie Adam fut envoyé jusqu'en Hollande, avec un train de bois, descendant le Rhin, et, dans le temps de son absence, Martine fut chassée de la maison, avec opprobre et déshonneur.

C'étaient les images du passé, bienheureuses et lamentables; elles passaient encore une fois devant Martine, dans la mansarde....

Elle se couvrit les yeux avec l'oreiller. Les coqs chantaient maintenant dans le village; minuit était loin..

« C'est le coq de Häspele <sup>1</sup> qui chante ainsi; Häspele s'est acheté des poules à la dernière mode. Comme le coq à hautes jambes chante lourdement! le chant du coq indigène est bien plus gai. — C'est pourtant un bon homme que Häspele, et il est si excellent pour l'enfant! Il avait une bonne intention le jour qu'il m'a dit: — Martine, à mes yeux tu es une veuve, et une brave veuve. — Oui, mais, mon Dieu, mon mari vit encore. — Je te plains, mais je ne sais pas.... Non, non, aucune pensée.... »

Sans trouver de repos, Martine attendait avec impatience le jour. Souvent le sommeil paraissait vouloir prendre pitié d'elle, mais à peine avait-elle fermé les yeux qu'elle se réveillait en sursaut; elle croyait entendre la voix de la sauvage Röttmännin <sup>2</sup>, voir son visage empreint d'une amère raillerie, et, tout bas, Martine disait à part elle: « N'est-il pas encore jour? »

## II.

### UN DUO INTERROMPU ET REPRIS.

A la même heure où l'enfant s'éveillait et s'agitait dans la mansarde, on avait allumé, dans la grande chambre du presbytère, deux lumières

<sup>1</sup> Voir la note du ch. iv, p. 86.

<sup>2</sup> Nom propre féminisé par l'addition de la désinence *in*. La *Röttmännin*, c'est la femme de *Röttmann*.

en outre de la lampe, et trois personnes étaient gaiement assises autour de la table ronde. C'étaient le pasteur, sa femme et le frère de celle-ci, jeune agriculteur. Il faisait dans la chambre une chaleur agréable ; dans les pauses de la conversation, tantôt on entendait une pomme cuite siffler sur le rebord du poêle, tantôt l'eau renfermée dans la bouilloire faisait aussi entendre son mot, comme si elle voulait dire : Il y a encore de quoi faire de bon grog. Le ministre, qui ne fumait pas d'ordinaire, avait cependant le talent de s'entendre à fumer quand venait un hôte ; mais en même temps il n'oubliait point sa tabatière, et toutes les fois qu'il prenait une prise, il en offrait aussi une à son beau-frère, qui remerciait chaque fois régulièrement. Le ministre considérait son beau-frère avec une satisfaction manifeste, et sa femme quittait quelquefois du regard sa broderie — présent de Noël qui devait être donné le lendemain — pour arrêter sur le visage de son frère des yeux rayonnants.

« C'est bien à toi, répétait le ministre — et son visage délicat et allongé, aux lèvres minces et fines, aux yeux bleu clair, et au front élevé et cintré, acquérait une expression de cordiale bienveillance encore plus prononcée que d'ordinaire — tu as bien fait de prendre un congé pour nous pendant les fêtes, mais, ajouta-t-il en souriant et regardant le fusil appuyé dans le coin, ton arme ne te produira pas grand'chose ici, à moins que tu n'aies le bonheur de rencontrer le loup qui rôde dans les environs.

— Je ne suis pas venu seulement en visite ni seulement pour la chasse, répondit le jeune agriculteur d'une voix sonore et insinuante ; je dois aussi, cher beau-frère, vous adresser une prière, c'est de retirer votre demande pour la paroisse d'Odenwald, et d'attendre qu'une place soit vacante dans le voisinage de la capitale, ou dans la capitale elle-même. L'oncle Zettler, qui est maintenant président du consistoire, a promis de vous donner la première cure qui se trouvera libre.

— Ce n'est pas possible. Il serait très-désirable, pour Lina et pour moi, de nous rapprocher de notre famille, et j'ai souvent aussi une véritable soif de bonne musique. Mais je ne suis point apte à me mêler de la nouvelle orthodoxie et à considérer si l'on prêche avec toute la rigueur canonique. Il y a parmi les confrères une éternelle sollicitude pour le salut des paroissiens et une distribution réciproque de formules qui a beaucoup d'ostentation. Il en est comme de l'éducation : moins les parents la mettent en pratique, plus ils savent judicieusement en parler. Soyez de dignes gens, et vous élevez sans beaucoup d'art et sans de perpétuelles inquiétudes vos propres enfants et vos paroiss-

siens. Je sais que je m'appuie sur le fondement de la pure doctrine, en tant que ma force y peut atteindre, et en général, je suis véritablement adversaire de tout déplacement : il faut vieillir avec les hommes sur lesquels on doit agir. Dans une bonne organisation de gouvernement, on devrait avancer sur place, en augmentation d'appointements. Si je me suis présenté pour Odenwald, c'est parce que je sens que je commence à devenir trop vieux pour les fatigues de cette paroisse-ci, et aussi parce que je ne puis adoucir des mœurs dont la brutalité me révolte le cœur. — Mais à présent, allons chanter. »

Il se leva, se mit au piano, commença le prélude de sa mélodie favorite, et le frère et la sœur chantèrent avec des voix exercées le duo de Titus :

• Partageons le bonheur, partageons la souffrance.

C'était comme des mains fidèles qui se saisissent et qui se pressent, c'était comme un bienheureux enlacement que formaient ces deux voix s'unissant dans l'ardente mélodie.

Déjà, pendant le chant, il avait semblé plusieurs fois entendre un claquement de fouet devant la maison : on ne s'en était pas mis en peine et on se persuadait que ce devait être une erreur. Maintenant, la musique étant achevée, on entendit positivement un claquement de fouet rapide et bruyant ; la femme du ministre ouvrit la fenêtre et demanda au dehors dans la nuit :

« Y a-t-il quelqu'un ? »

— Oui certes », répondit une voix rude.

La fenêtre se referma vite, car un air glacé pénétrait dans la chambre et les joues de la chanteuse étaient brûlantes. Le jeune agriculteur voulait regarder qui était là, mais sa sœur le retint, parce que lui aussi avait pris chaud. Elle envoya la bonne en bas, et, tout en attendant la réponse, elle déplorait que son mari dût encore peut-être se mettre en route par une telle nuit.

La bonne revint bientôt et annonça qu'il y avait là une voiture envoyée par la sauvage Röttmännin, auprès de laquelle M. le pasteur devait se rendre immédiatement.

« Est-ce Adam qui est là, ou bien un domestique ? demanda le pasteur.

— Un domestique.

— Qu'il monte prendre quelque chose de chaud, en attendant que je sois prêt. »

Lina pria et conjurait son mari de ne pas aller exposer sa vie pour

l'amour de ce méchant dragon : dans cette saison, c'était déjà se mettre en danger de mort que de suivre, même le jour, la longue route de Röttmannshof, combien plus pendant la nuit !

« Il faut un médecin à un malade, et le médecin ne doit point s'informer de la pluie ou du vent, répondit le ministre : combien moins pourrais-je le faire ! »

Le domestique entra dans la chambre. Le pasteur lui donna un verre de grog et demanda :

« La Röttmannin est-elle donc si mal ?

— Oh ! pas précisément si mal : elle peut encore dire des injures et jurer à cœur joie. »

Lina conjura de nouveau son mari d'attendre qu'il fît jour : elle se chargeait d'en répondre devant Dieu, si la Röttmannin s'en allait de ce monde sans secours spirituels. Elle paraissait toutefois savoir déjà que ses objections ne serviraient point ; car, tout en cherchant à dissuader du départ d'une manière si pressante, elle versait un peu de kirsch dans un flacon enveloppé de paille, allait chercher la grande peau de mouton, et mettait le flacon dans la poche.

Le jeune agriculteur voulait accompagner son beau-frère, mais celui-ci refusa.

« Restez à la maison, dit-il encore dans la porte, et allez vous coucher de bonne heure. Ne me conduisez pas, sinon vous vous enrouerez, et il faut, pendant les fêtes, que vous me chantiez encore bien des choses ensemble. La belle mélodie de Mozart va m'escorter en chemin. »

Le frère et la sœur allèrent cependant jusque sur le devant de la maison, où le pasteur monta ; sa femme lui enveloppa encore les pieds dans une grande couverture de laine, et pendant ce temps elle dit au domestique :

« Pourquoi avez-vous pris un traîneau et pas une voiture ?

— Nous avons beaucoup de neige là-haut, chez nous.

— Oui, voilà comme vous êtes là-haut : vous ne pensez jamais que c'est autrement ailleurs, et qu'on peut se briser les membres sur la terre glacée. Au moins, allez lentement jusqu'à Harzeneck. Prenez bien garde. Othon, il vaudra mieux que tu descendes sur les hauteurs d'Otterswanger. Non, reste assis, tu te refroidirais. Dieu vous garde !

— Bonne nuit » ! cria encore le pasteur, et sa voix sortit sourdement de l'affublement organisé par sa femme. Les chevaux partirent, le traîneau s'en alla, et on l'entendit de loin encore rouler bruyamment dans le village. Le frère et la sœur rentrèrent dans la maison.

« Je ne puis te dire le bien que cela me fait, de revoir et de rendre ton mari, dit le jeune homme, une fois retourné dans la chambre; je crois que plus il avance en âge, plus sa belle et pure nature se manifeste — ou bien est-ce moi qui la vois plus distinctement ?

— Oui, dit-elle en approuvant de la tête, tu aimes certainement mon mari du fond du cœur; mais tu ne peux cependant te figurer l'âme pure et le cœur saint qu'il possède. Qu'on dise qu'il n'est pas assez ecclésiastique : il est lui-même une église. Par lui, on devient pieux. Il n'a besoin de faire rien de plus que d'être là, de laisser aller sa bonne nature, sa douceur, son amour indestructible, son équité; cela suffit pour que tous ceux qui le voient deviennent bons et pieux. Il en est de même dans ses sermons : chaque mot est âme, pure substance. Il est vraiment heureux pour une chose : c'est que la bassesse et la grossièreté ne se heurtent pas à lui. Le peintre Schwazmann, qui est d'ici et qui a passé une fois huit jours chez nous, a vu comment les paysans se comportent à son égard, et il a dit un bon mot à ce sujet : « Notre pasteur sait forcer tout le monde à penser, en sa présence, en haut allemand. » Autrefois, il me faisait mal qu'un tel homme dût passer sa vie sur cette montagne, mais j'ai appris à pénétrer que justement la culture intellectuelle la plus haute, qui en même temps est simple comme la Bible, est là à sa véritable place. »

On ne saurait dire si le ravissement avec lequel la sœur parlait, ou celui avec lequel écoutait le frère, était le plus grand, pas plus qu'on ne peut dire si, pour un bon cœur, c'est la contemplation d'un bonheur complet ou sa possession qui a le plus de prix. Il y a un bonheur qui n'est à personne en propre, mais qui appartient à tous ceux qui savent l'éprouver : c'est de reconnaître un cœur pur et de l'aimer.

« Je sais où il est maintenant, poursuit Lina regardant fixement comme si elle le voyait devant elle : maintenant ils sont au grand Charme, et maintenant ils passent le Harzeneck. Il y a toujours là un mauvais vent. Enveloppe-toi bien au moins. Je crois que tu convertiras encore la sauvage Röttmännin, je le crois, tu peux tout. Et je crois que tu marieras encore Adam avec Martine, et alors nous resterions pourtant volontiers ici. »

Le frère osait à peine adresser la parole à celle qui se livrait à cette contemplation au dedans d'elle-même, à cette sorte d'extase. Enfin il demanda :

« Qu'est-ce donc que la sauvage Röttmännin, et qu'Adam et que Martine? »

— Bon, assieds-toi là, je vais te le raconter. Aussi bien, je ne pourrais trouver de repos jusqu'à ce que je sache Othon sous un toit. »

### III.

#### LES SAUVAGES RÖTTMANN.

« Il y a encore ici sur notre montagne des êtres sauvages, de véritables êtres malfaisants. On rapporte quantité de choses au sujet de ces Röttmann.

— Raconte !

— Ce sont des hommes grands et farouches qui se permettent tout ce qui leur semble bon. Dans bien des familles on raconte sur eux des énormités, et comme ils sont riches, ils peuvent toujours en exécuter de semblables.

» Le père du Röttmann actuel, de celui pour la femme duquel on vient de faire appeler Othon, aurait eu, selon les récits, une voix si puissante, qu'un chasseur qu'il appelait serait tombé à la renverse. Quand il se trouvait à l'auberge, son principal plaisir consistait à rouler en balles les assiettes d'étain dans lesquelles il avait mangé. Le Röttmann actuel aurait toujours eu à la danse, dans sa longue redingote, une douzaine de ces lourds coins de fer à fendre le bois, — on les nomme ici *Speidel*, — afin que tout le monde lui abandonnât le terrain et qu'il eût assez de place pour danser. La danse, c'était son plus grand plaisir : vingt-quatre heures sans s'arrêter, c'était pour lui un jeu facile, et, dans les intervalles, il buvait sans relâche chopine sur chopine. Pour savoir combien il avait bu et combien il avait à payer, il arrachait à chaque fois, en le tournant adroitement sur lui-même, un des boutons de sa veste rouge et ensuite de son habit ; puis pour conclure il défaisait ceux de l'aubergiste. Un jour son père, le vieux à la forte voix, lui avait défendu de rester, passé le lever du soleil, à une noce qui se faisait à Wengers, de l'autre côté de la montagne : il fallait qu'il allât faucher une prairie dans la vallée d'Otterwanger. Les Röttmann ont toujours gardé parmi eux une sévère discipline. Le fils obéissant se soumet à cet ordre. Toute la nuit il danse comme un fou. Le matin le père se rend à la prairie et entend de la musique. Qu'est-ce à dire ? Qui est-ce qui fauche et qui a un aspect si étrange ? Le vieillard s'approche. Justement, c'est son fils qui fauche comme il le lui a ordonné : seulement il a sur le dos une hotte et dans



la hotte un joueur de violon, qui doit jouer sans s'arrêter. Et ainsi il fauche, redescendant et remontant la prairie, jusqu'à ce que tout soit par terre; puis il se remet à danser avec son violoniste sur le dos, et s'en retourne à la noce toujours en dansant.

» On dit communément en proverbe : Tout peut se voler, excepté une meule de moulin et un fer rouge. Le Speidel Röttmann a cependant volé une meule, ou du moins il l'a emportée. Pour faire un tour au Heidenmüller, il a enlevé une nuit l'une de ses meules et l'a montée à mi-chemin de la montagne.

» Le Speidel Röttmann avait deux fils, Vincent et Adam. L'aîné, Vincent, était moins fort, mais malicieux comme un lynx : il tenait cela de sa mère, car les Röttmann ne sont pas méchants, ce sont seulement des sauvages impossibles à civiliser. Vincent passait pour tourmenter les bûcherons, comme un planteur ses esclaves. Un jour, il fut tué par la chute d'un arbre. On a dit, et l'ancien pasteur l'affirmait positivement, que les bûcherons l'avaient fait à dessein. Depuis ce temps, la Röttmännin, qui n'était pas d'ailleurs d'une nature très-aimable, est devenue un vrai dragon, qui ne demanderait qu'à empoisonner le monde entier. Elle est la seule qui haisse mon mari : elle veut absolument qu'il demande à chaque mourant près duquel il est appelé s'il n'a rien à confesser sur la mort de son Vincent.

» L'arbre par lequel Vincent a été tué est longtemps resté dans la forêt sans être touché. Un jour, la Röttmännin donna ordre de l'ébrancher. Elle se trouva à l'improviste parmi les bûcherons pour les observer et épier leurs paroles. Il faut qu'elle n'ait rien découvert de certain. Son mari voulait envoyer le tronc, qui était un des plus beaux peupliers de Hollande, avec le reste du flottage descendant le Rhin; il disait : — Un arbre est un arbre et de l'argent est de l'argent; à quoi bon laisser ce tronc se gâter sans servir parce qu'il a tué Vincent? — Mais elle avait d'autres idées. Elle fit faire avec les branches un grand bûcher, sur lequel elle brûla les vêtements du mort. Et tandis que le monceau se consumait, elle ne cessait de crier : — Qu'ainsi brûlent en enfer ceux qui ont tué mon Vincent!

» Six chevaux et dix bœufs furent attelés pour conduire le tronc à la ferme. Cela ne put aller qu'un bout de chemin fort court, car les routes ne sont pas faites pour qu'on hisse dans la montagne un arbre de cette dimension. On le scia en trois, et les énormes bûches furent enfin couchées dans la cour près de la porte. La Röttmännin dit toujours que l'arbre attend qu'on en fasse des potences et des bûchers pour pendre et brûler les assassins de son Vincent. Souvent elle se

tient à la fenêtre et parle en se tournant du côté des bûches, comme si elle avait quelque chose à leur dire, et elle rit de tout son cœur chaque fois qu'un étranger trébuche dessus.

» Selon l'usage existant chez les catholiques de notre voisinage, elle a fait élever un monument à son fils là-bas, sur le sentier qui conduit au Heidenmühle, à la descente du Hohltobel. C'est là, dans la profondeur de la forêt, que Vincent a été tué.

» Le seul fils qui lui soit resté, Adam, la Röttmännin le traite plus durement qu'un beau-fils. On dit qu'elle le frappe encore comme un petit garçon : il supporte tout, et cependant il s'est déjà montré en véritable Röttmann et il s'est acquis un superbe surnom : le Cheval. — Un jour, il se faisait ferrer un cheval au moment où le maréchal voulait en troquer un autre avec un paysan de Brisgau. Le cheval est attelé à un grand tombereau à deux roues lourdement chargé. Le paysan dit :

» — Il n'y a plus au monde un cheval comme celui-là : il traîne autant que trois chevaux.

» — Ho ! ho ! crie Adam Röttmann de sa plus forte voix, si bien que le paysan tombe presque et n'a que le temps de s'appuyer à son cheval. Ho ! ho ! je parie qu'en trois voyages je porte jusqu'en haut la voiture et son chargement. Est-ce une affaire entendue ?

» — C'est entendu, dit le paysan.

» Le cheval est dételé. Adam met tout le chargement dans une grande couverture de lit et le porte jusqu'au plateau ; ensuite il prend le train de la voiture, le porte également, et, en dernier lieu, il charge les deux grandes roues, l'une de ci, l'autre de là, sur son épaule et atteint de même le but. — Qui est le plus fort, ton cheval ou moi ? demande-t-il au paysan de Brisgau. — Et c'est de là qu'il a pris le surnom de Cheval.

» La manière dont le Speidel Röttmann fit connaître l'exploit de son fils montre toute la vantardise de son caractère, car ce n'est point, à vrai dire, un mauvais homme, mais seulement un fanfaron de premier ordre. Le lendemain du haut fait d'Adam, c'était la foire à la ville. Le maréchal rencontre le père à l'auberge et lui rapporte ce qui s'est passé.

» — Ne me le raconte pas ici, dit Röttmann ; je te paye une bouteille du meilleur, si tu veux descendre dans la rue et me crier toute l'histoire par la fenêtre.

» Et ainsi fut-il fait. Röttmann se pavanait à la fenêtre, et chacun écoutait avec surprise le maréchal criant sa narration.

» Il met véritablement toute sa joie dans son fils le Cheval; mais il ne faut pas qu'il laisse paraître cela devant sa femme, surtout depuis sept ans.

» Là-bas, de l'autre côté du petit pont jeté sur le ruisseau, — nous voyons la maisonnette de nos fenêtres, — là-bas habite un tourneur appelé David. C'est un homme respectable; il est un des plus pauvres du village, mais il mourrait de faim avant d'accepter quelque chose en don. Je dois ajouter que c'est un scrutateur des Écritures. Sa maison est la plus longtemps éclairée du village, et, pour un pauvre homme, cela dit beaucoup. Il a une Bible qu'il a déjà lue seize fois depuis la première jusqu'à la dernière syllabe, Ancien et Nouveau Testament; j'ai vu une fois cette Bible : les feuilles portent partout des traces caractéristiques de leur usage, car David lit toujours avec les quatre doigts. Sur la première page est indiqué le jour où il a commencé une lecture nouvelle, et celui où il l'a achevée. Le temps le plus long est un peu plus de deux ans, mais trois fois il l'a lue même en moins d'une année : c'est d'abord quand ses trois filles ont émigré; ensuite, quand il a eu une main si malade que l'on croyait qu'il la perdrait, et enfin l'année de la naissance de son petit-fils Joseph.

» Dans sa jeunesse, il passe pour avoir été l'un des hommes les plus gais qu'on puisse voir. Il sait toutes les chansons, et une fois il a gagné en chantant une corde de bois entière. Il était venu pour acheter du bois chez le père du Speidel Röttmann. Le vieux se trouvait précisément de bonne humeur, et il dit : — David, pour chaque chanson que tu me chanteras tu auras une bûche et je te mènerai ton bois devant ta porte, sans faute. — David a tant chanté, qu'il a gagné toute une corde de bois<sup>1</sup>. C'est pourquoi on le surnomme le *Klafter* David. Mais il n'aime plus à entendre dire cela.

» La femme de David est un de ces êtres qui dorment réellement à demi toute leur vie : ils vont de côté et d'autre, font régulièrement leur ouvrage; mais hors de là, on ne leur entend jamais prononcer un mot, ni par joie ni par douleur. Nous avons ici étonnement de ces êtres. La femme de David est, en outre, presque complètement sourde depuis quelques années. Ils avaient cinq filles, grandes créatures de belle prestance. Lorsqu'elles étaient encore petites, mais déjà fortes et vigoureuses, leur père disait toujours : — Elles sont destinées à passer l'eau — c'est-à-dire à émigrer en Amérique. Et dans le fait quatre de ses filles sont parties dans un convoi d'émigrants, deux avec leurs

<sup>1</sup> Corde (de bois), *Klafter*.

maris et deux encore filles, qui se sont mariées là-bas. L'une d'elles est morte il y a peu de temps; les autres réussissent bien, et cependant David ne peut apaiser l'ardente aspiration de son cœur qui les réclame; il dit souvent : — L'Amérique est un nouveau dragon qui nous enlève nos enfants. — Ce serait bien le plus naturel qu'il émigrât aussi, car son sort est rude ici; mais il n'a pu partir, et maintenant il ne le voudrait pas.

» Sa plus jeune fille, Martine, a toujours été son orgueil, car elle était la première de l'école. Tu ne te figures pas quel personnage cela fait d'un enfant au village. Une jeune fille prend là une certaine fierté, un maintien de sa dignité auquel tout se subordonne, même à une époque plus avancée de la vie. C'était une brave enfant, et une enfant avisée. Quand elle venait ici pour les instructions préparatoires à la confirmation, elle essuyait toujours ses souliers avec le plus grand soin, et elle astreignait aussi les autres à se tenir propres pour ne pas salir l'escalier et la chambre. Puis — elle et ses compagnes n'ont point voulu se laisser enlever ce soin — avant la confirmation, elles ont nettoyé toute l'église. Elle était plus développée que ne le comportait son âge. Quand elle se tenait devant l'autel, je n'ai jamais rien vu de plus beau : la piété entourait son visage comme d'une auréole. Elle est souvent venue chez nous. Mon mari en faisait son enfant favorite. Il me racontait que, le lendemain de la confirmation, il avait rencontré Martine dans le champ et qu'elle disait : — Que cela lui faisait comme si elle avait été renvoyée de chez elle. — Elle le fut bientôt aussi. Elle avait seize ans lorsqu'elle entra au service chez le sauvage Röttmann. Röttmann donne de bons gages, et il le faut bien, car personne ne tient un an auprès de sa femme. Mais Martine y fut deux ans.... »

La narratrice s'interrompit tout à coup; un tintement singulier et continu se faisait entendre.

« Qu'est-ce ? demanda Édouard.

— Ce sont les ânes du moulin. Le chemin des voitures pour aller au Heidenmühle est très-long, mais les ânes transportent le grain et la farine en descendant et en remontant la montagne par l'étroit sentier des piétons. J'aurais voulu faire dire quelque chose à Toni par le garçon, mais à présent il est trop tard. »

Ce ne fut que sur l'insistance répétée de son frère qu'elle poursuivit son récit.

## IV.

## LE RETOUR DE MARTINE.

« Le samedi d'avant la Saint-Jean, vers midi, une femme était assise, ramassée sur Jelle-même, derrière un rocher qui descend brusquement dans le ruisseau. La couturière Leegarde s'approche (c'est ainsi qu'on dit ici Luitgarde) : elle veut voir de là, en revenant de la Heidenmühle, l'endroit où elle s'est égarée un jour.

» La couturière est pleine de superstitions, mais personne ne parle plus qu'elle contre les superstitions. Quand elle s'approche du rocher et qu'elle aperçoit cette figure à demi cachée, elle pousse un cri. Quelque chose comme un fantôme apparaît au jour. C'est Martine. Elle se lève, observe Leegarde et gémit : — Elle voudrait se tuer, mais il faut qu'elle vive, à cause de son enfant ; quand il sera au monde, elle mourra. — Leegarde lui promet vite d'être marraine, car le peuple croit ici qu'un enfant auquel, avant sa naissance, on a promis de le tenir sur les fonts, vient heureusement au monde, et que, quand même il y viendrait mort, il serait néanmoins sauvé. Leegarde n'abandonne pas Martine ; elle la console, elle cherche à lui faire entendre raison et l'emmène dans le village.

» C'était l'après-midi. J'étais dans le jardin avec mon mari ; nous entendons là-bas, de l'autre côté du ruisseau, un cri de désespoir qui ébranle jusqu'à la moelle des os ; et à peine sommes-nous hors du berceau, que Leegarde se précipite, pâle comme une morte : — Monsieur le pasteur, pour l'amour de Dieu, allez vite chez David : David veut tuer Martine.

» Je veux y aller aussi, mon mari m'ordonne de rester ; il part vite. Leegarde s'évanouit presque ; je puis heureusement lui donner encore de notre café, et, un peu remise, elle me raconte que Martine est tombée en faute. Lorsque David, qui était justement en train de fendre du bois devant sa porte, l'a vue, il a levé sa hache et il a voulu fendre le crâne de sa fille. Des voisins accourus lui ont enlevé la hache ; mais il s'est posté devant la porte de sa maison, jurant d'étrangler Martine si elle mettait le pied sur le seuil. Elle est tombée avant d'y arriver. Des femmes l'ont portée dans la maison, et en entrant dans la chambre, quand elle a vu suspendu à la muraille son certificat de confirmation encadré et sous verre, elle a poussé un cri, — si haut, si perçant,

que nous l'avions entendu jusque chez nous, — et elle a perdu connaissance. On cherchait à la ranimer, mais David criait toujours : — Ne la rappelez pas à la vie, car je la chasse d'ici. Seigneur Dieu ! Seigneur Dieu ! rendez-moi aveugle ! Maudits soient mes yeux ! Le dragon m'a ravi mes autres enfants, et maintenant, maintenant !...

» Il se précipitait sur Martine. On parvint à se rendre maître de lui, et Leegarde se hâta d'appeler mon mari.

» Nous attendîmes longtemps son retour. Enfin il revint, ramenant David ; il le conduisait par le bras, et le malheureux père allait trébuchant comme un aveugle. Il avait son chapeau enfoncé profondément sur le front, et il ne cessait de dire : — Monsieur le pasteur, oui, je vous en prie, enfermez-moi, autrement je ne suis pas maître de moi. Mon enfant, ma meilleure enfant, mon unique enfant ! Elle a été ma couronne, comme vous l'aviez mis dans le billet de confirmation, et... Seigneur Dieu, que voulez-vous de moi que vous m'éprouvez ainsi ? O monsieur le pasteur, quand on regarde son enfant manger, et que ce qu'elle mange lui plaît, cela vous plaît à vous-même sept fois plus que de le savourer. Oh ! que longtemps on a soin d'une enfant, et l'on se réjouit de ce qu'elle croît et devient forte, et de ce qu'elle dit ceci ou cela, qui est intelligent et bon ; et l'on se réjouit quand elle revient de l'école et qu'elle a appris quelque chose, et l'on se réjouit quand elle bat du grain, qu'elle ramasse du bois et qu'elle chante, et puis tout à coup vient un homme qui dévaste tout cela ! Mes autres filles ont émigré, elles vivent et je n'en jouis pas ; ma Martine est restée au pays, elle vit devant mes yeux et elle est plus que morte. Quand un enfant se conduit bien, on est deux fois heureux ; mais un mauvais enfant peut vous rendre deux fois et mille fois malheureux. Je me creuse le cerveau et ne puis trouver... et ne puis trouver où j'ai manqué, et cependant cela doit être, et ma bonne renommée....

» Il me vit alors, et, sanglotant à se briser le cœur, il s'écria : — Et vous aussi, madame, vous l'avez toujours eue en si grande affection ! Elle m'a donné le coup de la mort, je le sens.

» Ses pieds le soutenaient à peine. Nous le conduisîmes dans la chambre, et là il resta certainement une heure comme privé de vie. Il tenait une main devant son visage et les larmes coulaient entre ses doigts.

» Enfin il se redressa, se détendit, s'étira et dit : — Dieu vous rende tout ce que vous avez fait, monsieur le pasteur. Tenez, voilà ma main : que je n'aie jamais de sépulture honorable si j'ajoute au malheur de ma Martine....

» En prononçant ce nom, il fut encore interrompu par un torrent de larmes — si j'ajoute au malheur de ma Martine quelque souffrance que ce puisse être, soit en parole, soit en acte. Dieu m'a puni par elle, il faut que je sois un grand pécheur. J'étais trop orgueilleux de mes enfants, et d'elle, oui, justement d'elle en particulier, et elle est maintenant bien à plaindre aussi. Je ne veux pas davantage me rendre coupable de péchés.

» Mon mari voulait le reconduire, il refusa.

» — Il faut que j'apprenne, dit-il, à passer seul dans les rues avec cette flétrissure. J'ai été trop orgueilleux. A présent ma tête est courbée jusqu'à ce que je descende dans la tombe. Mille remerciements encore. Dieu vous le rende.

» Cet homme qui d'ordinaire marchait droit et fier se glissa du côté de sa demeure comme une figure de désolation. Ce fut seulement alors que mon mari put me raconter la scène horrible dont il avait été témoin.

» Mais ce qui m'a été rapporté plus tard par les assistants, c'est qu'il avait marqué envers David une patience et une douceur incomparables. Car David voulait tout briser; il ne cessait de crier : — Je suis Job ! Étends ta main, Seigneur Dieu, et arrache-moi la langue du gosier ; il faut que je blasphème, il faut que je maudisse le monde entier. Il n'y a aucune justice, aucune au ciel et aucune sur terre.

» Mon mari avait réussi à le calmer ; mais lorsque David fut parti... je n'avais jamais vu mon pauvre Othon si fatigué, mais fatigué à en mourir.

» Leegarde a tenu parole : elle a été la marraine du petit Joseph. Adam, le père, est venu au baptême. Il voulait que David l'accompagnât dans le village, afin que le monde sût comment il le considérait. Mais David n'est pas sorti avec lui. Adam aura rigoureusement expié à la maison d'avoir osé venir dans le village ; et depuis ce temps il est surveillé et tenu prisonnier comme un criminel. Car la vieille Röttmannin a des espions à ses gages et qui vivent à ses dépens. Elle n'est pas avare pour cela.

» David avait toujours assidûment fréquenté l'église ; mais après la naissance de ce petit-fils si peu souhaité, il fut certainement deux mois sans s'y rendre. Quand l'office sonnait, il recommençait toujours à se plaindre de ce que son opprobre l'empêchait de se joindre aux fidèles. Mais quand personne ne le voyait, il portait volontiers son petit-fils de côté et d'autre dans la chambre.

» Quelque temps encore, et il se faisait à la présence du petit garçon.

Il le portait ouvertement, il le soignait comme une mère. Le dimanche et aux intervalles de repos, on pouvait le voir des heures entières de l'autre côté de la haie fermant le jardin; grand-père et petit-fils avaient les yeux fixés sur le champ et sur la chute du ruisseau qui retombe derrière la maison. Mieux encore : pour l'amour de l'enfant, le vieillard se déshabitua de fumer, lui qui jadis ne retirait pas la pipe de sa bouche. Dès que le petit put courir, il fut son camarade continuel et le conduisit par la main. Quand l'enfant joue avec d'autres enfants et qu'il voit son grand-père, il quitte en courant tous les jeux et n'abandonne plus le côté du vieillard. Oui, si un enfant était si facile à gâter, David l'aurait gâté avec sa vanité, car il ne vit plus guère que de la réputation de son petit-fils. Chaque jour il raconte un des sages discours qu'a tenus le petit Joseph et fait ressortir la manière intelligente dont il s'entend à lui délier la langue. Si loyal que soit David, il ne sait plus qu'il attribue à l'enfant bien des choses qui ne viennent point de lui, et il se plaît toujours à ajouter : — Oui, quand nous aurons seulement vingt ans de plus, on parlera dans tout le pays de ce qu'est mon Joseph.

» J'entendais dernièrement raconter quelque chose qui témoigne d'une réflexion particulière chez ce petit garçon. Le même jour, dans le voisinage, il était mort un enfant et il en était venu un au monde. — N'est-ce pas, grand-père, a dit Joseph, quand on naît on s'endort dans le ciel et on se réveille sur la terre, et quand on meurt on s'endort sur la terre et on se réveille dans le ciel ?

» Le petit Joseph est constamment là quand David fait la conversation avec ses voisins, il entend parler d'événements et d'accidents de toute sorte, et connaît d'un bout à l'autre l'histoire intime du village. »

« Pourquoi ne me dis-tu rien de Martine ? interrompit ici l'auditeur.

— Il n'y a guère à dire d'elle, elle vit tranquille et diligente, secourable pour toute maison qui a besoin d'elle, ne parlant de rien et soumise à son père avec un amour indicible, qu'il lui rend de la meilleure manière par l'amour qu'il voue à Joseph.

— Et Adam, le père, que fait-il ?

— Il vit tranquillement aussi de son côté, et, comme je te l'ai dit, il est tenu par ses parents presque comme un prisonnier. Il s'en accommode et croit avoir assez fait d'en rester constamment à ceci : s'il n'obtient pas Martine, il ne se mariera pas du tout. — Naturellement les parents ont tout tenté pour le rendre libre; des offres très-brillantes ont été faites à Martine, des épouseurs très-acceptables lui



ont été envoyés, le vieux Röttman veut la doter; mais elle ne veut rien entendre, et sa réplique est toujours : — « Je pourrais prendre un autre mari si je le voulais, c'est vrai; mais mon Joseph ne pourrait prendre un autre père, quand bien même il le voudrait. »

» Il y a surtout un cousin de Martine, cordonnier fort à son aise, qui paraît ne pas vouloir se marier avant d'avoir la certitude qu'elle ne l'acceptera pas. On le nomme dans le village *Häspele*, et je ne me rappelle réellement plus son vrai nom. Dans les veillées, il dévide aux jeunes filles le chanvre qu'elles ont filé, et c'est pourquoi on l'appelle *Häspele*<sup>1</sup>. C'est un bon homme, qui toute l'année joue le *Jean mardi gras*, d'un mardi gras à l'autre, sans interruption. Quand on le voit, on joue mardi gras avec lui, et il y souscrit aussitôt. Ses airs et ses discours ont quelque chose de si comique qu'on ne sait plus s'il agit ou s'il parle sérieusement ou par plaisanterie. Note bien qu'il a la plupart du temps un nez rouge qui peut passer pour fardé. Il est attaché de tout son cœur à Martine; elle l'aime aussi, mais pas autrement que ne font toutes les jeunes filles du village. Quant au mariage, il n'y arrivera jamais; personne ne pense seulement qu'on puisse épouser *Häspele*. »

« Grâce à Dieu, interrompit la narratrice, mon mari est bientôt sous un toit, si — ce dont Dieu nous garde — il ne lui est pas arrivé malheur. Ce serait le plus beau Noël, ce serait pour moi le plus précieux présent, s'il pouvait changer les idées de la Röttmännin. Le Speidel Röttmann se rendrait alors de lui-même; en ce cas, il pourrait se faire que nous restassions encore ici, car c'est l'histoire d'Adam et de Martine qui a achevé de décider mon mari à demander son changement. Les sauvages Röttmann ne cèdent pas; demain même c'en sera fait, Adam sera fiancé avec Toni, la fille du Heidenmüller. C'est la seule fille de famille notable qu'il lui soit possible d'obtenir. Elle a une jeune belle-mère et veut sortir de la maison, quand ce serait pour aller en enfer. Les Heidenmüller et les Röttmann, ce sont les deux familles les plus considérables, autrement dit les plus riches de notre paroisse.

» Moi-même, je dois le dire, je ne pourrais supporter de voir Adam aller à l'église avec Toni. Il est horrible pour mon mari d'être obligé de se tenir en chaire, d'épancher le plus intime de son cœur, de prêcher la sainteté, la bonté, la fidélité, et de se dire : — Là, au-dessous de toi, il y a des hommes qui sont assis au premier rang et dont

<sup>1</sup> Il dévide, *Er haspelt*.

tu ne peux détourner les yeux, et tout ce que tu dis n'est pour eux qu'autant de mots vides de sens.

» Écoute, voici le garde qui crie minuit. Maintenant Othon est sous un toit, et je sais qu'il opère, le bien, nous pouvons aller dormir. »

## V.

## LE JOUR EST SOMBRE.

Martine resta toute la nuit agitée, comme si elle eût senti qu'un cœur loyal réveillait en ce moment même toute l'histoire de sa vie. Elle était si pleine d'impatience qu'elle voulait à chaque instant s'élancer au dehors, dans le monde, pour changer tout d'un coup sa vie; comme s'il eût dépendu d'elle d'accomplir ce changement! Les coqs chantaient de plus en plus haut, de temps en temps on entendait aussi une vache beugler, un chien aboyer. — Il doit bientôt être jour.

Martine se leva et chauffa la chambre, puis elle alluma encore un feu sur l'âtre. Il faut aujourd'hui soigner tout particulièrement la soupe du matin; la couturière Leegarde viendra de bonne heure, Joseph va avoir une veste verte toute neuve.

L'ardoise était encore sur la table. Hier le petit a dessiné dessus un homme gigantesque, horrible à voir, et cependant il a dit : — « C'est mon père. » — Martine éprouvait une impression étrange, en effaçant cette figure. Si seulement elle pouvait effacer aussi ce qu'elle lui a raconté de son père! Hier encore, en s'endormant, elle lui promit que le père viendrait aujourd'hui.... Oui, c'est cela, c'est pourquoi cette nuit l'enfant a crié trois fois. — N'est-il pas encore jour?

Longtemps Martine fixa son regard sur le feu à la flamme claire, et, sans le savoir, elle chantait :

Fidèle amour, brûle du cœur,  
Fidèle amour, brûle ardemment.  
Oh! combien doit rire le cœur  
Qui ne connaît nulle infidélité!

Si le matin je passe dans la rue,  
Tout le monde me regarde;  
Mes yeux sont mouillés de pleurs,  
Parce que je ne puis renoncer à toi.

Lorsque Martine, le baquet sous le bras, ouvrit la porte de la maison, un coup de vent violent et glacé l'assaillit. Elle rattacha solidement le mouchoir rouge qui enveloppait sa tête et son cou, et se rendit à la fontaine.

Le jour est froid, les conduits sont gelés, il n'y a plus que le puits devant l'église où l'on puisse avoir de l'eau. Nombre de femmes et de jeunes filles entourent la margelle, et quand l'une d'elles laisse tomber de l'eau en la renversant dans son seau, il y a grand tumulte, car l'eau se glace aussitôt et l'on ne peut qu'à peine se tenir sur le verglas. Le soleil du matin regarde furtivement dans la vallée ; mais il ne faut pas que ce qu'il y voit lui plaise, car il se cache vite derrière les nuages. Les champs et les prairies étincellent sous le givre ; c'est un triste coup d'œil : tout gèle, sans nul manteau de neige protecteur ; les montagnes seules sont couvertes d'épaisses couches de neige.

« Grâce à Dieu, vous verrez, les nuages apporteront aujourd'hui de la neige tout autant qu'il nous en faut. »

— Ce serait à souhaiter pour les champs : c'est une pitié comme tout jaunit.

— Ordinairement, nous avons toujours de la neige à Noël et des chemins praticables pour les traîneaux au jour de l'an. »

Ainsi se tenaient les propos à la fontaine ; et les paroles des causeuses se jouaient au sortir de leur bouche comme de petits nuages légers.

« Est-ce vrai, demanda une femme plus âgée à Martine qui s'approchait, est-ce vrai que cette nuit on est venu chercher le pasteur pour ta belle-mère ? »

— Je crois que ton beau-père fera de grand cœur scier en planches l'arbre qui a tué Vincent pour en fabriquer un cercueil à son diable.

— Ce serait une bonne chose si elle s'en allait : tu pourrais avoir ton Cheval.

— Et tu ferais au moins une Röttmännine apprivoisée.

— Je ferai prier pour la mort de la vieille. Le tailleur de Knuslingen sait une prière avec laquelle on peut faire mourir quelqu'un.

— Non, il vaudrait mieux la faire mourir par malédiction que par prière. »

Les paroles s'échangeaient avec vivacité. Martine, qui avait déjà élevé le baquet rempli sur sa tête, dit seulement :

« Ne parlez pas d'une manière si impie : c'est aujourd'hui la sainte nuit. »

Elle s'en allait lentement, comme si les paroles qui tombaient encore derrière elle avaient le pouvoir de la retenir. Son cœur brûlait à la

pensée que peut-être le petit Joseph avait pressenti ce qui se passait au loin, et que c'était là ce qui l'avait tant agité. Elle avait reproché à Adam de ne pas souffrir aussi, et peut-être à la même heure il passait par la plus pénible souffrance qui puisse être infligée à un homme : voir l'être le plus cher sur terre s'éloigner la torture dans l'âme.

Celles qui étaient restées à la fontaine n'avaient absolument aucune hâte : elles se tenaient appuyées sur leurs baquets remplis, quelques-unes même le baquet sur la tête, et elles parlaient de Martine.

« Martine pourrait bien aller au presbytère..

— Elle n'est pas raisonnable. Le vieux Röttmann lui a déjà fait offrir deux mille florins, si elle rend libre le père de son enfant. Mais elle ne veut pas.

— Et le vieux David ne veut pas non plus.

— Bonjour, Häspele, s'écria-t-on tout à coup ; que font tes poules ? vont-elles toutes bien ?

— Est-ce vrai que ton coq chante en espagnol ? Est-ce que tu le comprends ? »

C'est de la sorte qu'on saluait l'unique figure masculine qui vint à la fontaine avec un baquet. C'était Häspele. Il portait une camisole de tricot gris blanc et avait sur la tête une coiffe bariolée, sous laquelle se présentait un visage toujours prêt à la plaisanterie et vous offrant un permanent sourire.

« Martine était là tout à l'heure, elle reviendra de suite, » lui cria une femme en s'en allant.

Häspele fit un sourire de remerciement.

Häspele devait attendre que tout le monde eût de l'eau avant lui. Il se prêtait volontiers à ce retard, et précisément comme il venait de puiser pour lui-même, Martine revint faire sa seconde tournée ; ils s'aidèrent mutuellement à se charger et marchèrent ensemble un bon bout de chemin, car il fallait que Häspele passât devant la maison de Martine pour arriver à la sienne. Tout en cheminant, Martine lui apprit que le pasteur avait été mandé dans la nuit pour la Röttmännin, et qu'il n'était pas encore de retour. Elle ne put s'empêcher d'exprimer son espérance qu'il amollit peut-être ce cœur dur ; mais Häspele lui dit :

« Oh ! ne le crois pas : avant que la Röttmännin cède, le loup qui rôde dans le pays viendra dans ma chambre et se laissera attacher par moi, comme ma chèvre. Je t'ai tout raconté comme cela s'est passé, lorsque, il y a huit jours, j'ai porté à ton Adam ses bottes neuves ; et j'ai déjà exécuté ma commission : il viendra très-certaine-

ment aujourd'hui. Pourtant je crois moi-même, comme on le dit, que tu lui rendras sa liberté. »

Martine ne répondit pas, mais devant la porte de sa maison elle s'arrêta tout à coup et dit :

« Regarde, voilà le pasteur qui revient. »

De l'autre côté du ruisseau, sur le chemin des voitures, un traîneau ouvert montait lentement. Un homme enveloppé, enfoncé dans son manteau de fourrure, et la coiffe de fourrure abaissée sur le visage, était assis près du conducteur, qui fumait gaiement et se mettait à faire, avec son fouet, des signes de salut à Martine. C'était un domestique de Röttmannshof, elle le connaissait. Elle le remercia de la main et rentra. Häsple s'en alla également chez lui.

Au moment où Martine voulait fermer la porte, une voix de femme cria :

« Laisse-la ouverte, je veux aussi entrer.

— Bonjour, Leegarde! C'est bien à toi de venir si matin. »

Et la couturière, qui marchait, malgré l'hiver, en pantoufles à hauts talons, l'aida à se décharger de son baquet, ce dont Martine la remercia beaucoup. Leegarde ne ferait pas cela pour tout le monde; on doit être un peu fier quand elle vous aide en quoi que ce soit, elle qui n'appartient pas à la contrée. C'est déjà une assez grande faveur qu'elle vienne encore passer un jour chez vous avant Noël, car elle est fort désirée par toutes les femmes du pays et on lui rend des honneurs tout particuliers lorsqu'elle vient travailler quelque part. On pouvait bien le voir à la manière dont Martine lui ouvrit la porte toute grande et la fit entrer. Mais ici l'accueil devint mauvais, car le petit Joseph s'écria :

« Oh! quel malheur! c'est Leegarde! »

## VI.

### POURQUOI UN PASTEUR DE VILLAGE EST MANDÉ A LA FERME.

La femme du ministre était déjà depuis longtemps à la fenêtre, regardant derrière les vitres. Il n'y avait qu'une fenêtre du coin d'où l'on pût avoir vue sur le pays; les autres croisées étaient masquées par une grange à pignon pointu, qu'un paysan avait bâtie précisément à cette place, et pourvue d'un toit extraordinairement haut, tout exprès pour jouer un tour à l'ancien pasteur en lui déroband la

perspective. Maintenant que l'on avait un *brave* pasteur, on ne pouvait plus enlever la grange.

Ce jour-là il n'était pas possible de voir bien loin, même par la fenêtre libre, car c'était une de ces journées qui ne sont véritablement qu'un crépuscule entre une nuit et l'autre nuit. Le soleil apparaissait seulement comme une tache jaune, fondue, à travers le nuage épais qui s'était étendu au loin sur toute la contrée.

Lorsque la femme du ministre aperçut le traîneau, déjà tout proche, elle fit simplement signe de la tête, mais sans ouvrir la fenêtre : elle restait comme fixée à sa place par un charme. Elle aurait voulu s'élan- cer en bas pour souhaiter la bienvenue à son mari : mais elle le savait opposé à toute manifestation de sentiments violente et publique ; il avait à cela une certaine honte enfantine, et toute solennité de réception ou de départ lui déplaisait spécialement.

Lina avait vite fait descendre la bonne, et elle ouvrit la porte de la maison en appuyant le pied sur le ressort placé au plancher de la chambre. Puis, pour faire quelque chose, elle se mit à disposer encore une fois la tasse et le pain, qui étaient parfaitement en ordre et complètement prêts ; elle prit les pantoufles qui chauffaient au poêle et les tourna de l'autre côté, enleva la cafetière d'eau bouillante et rajouta de l'eau fraîche. La chambre était agréablement chauffée ; ce n'est pas en vain qu'on habite au milieu des montagnes boisées.

« Bonjour, Lina, dit le ministre entrant enfin. Dieu soit loué, Dieu soit loué que je me retrouve ici ! »

Il retirait le manteau de fourrure, cela n'allait pas, sa femme l'aida.

« Édouard dort encore ?

— Non, il est à la chasse. Je l'avais envoyé au-devant de toi. Ne l'as-tu pas rencontré ?

— Non. »

L'air de la chambre paraissait lourd au pasteur. Il ouvrit la fenêtre, resta quelques instants devant, et dit :

« C'est heureux que tu n'aies pas songé au loup que l'on pourchasse dans tout le pays : tu te serais certainement mis dans la tête que le monstre me dévorait.

— Viens, assieds-toi, réchauffe-toi, répondit la femme en versant le café fumant. Je vais te tenir la tasse ; tes doigts sont si roidis que tu ne peux la saisir. Prends seulement quelques gorgées. Qu'était-ce donc ? pourquoi venir te chercher, au milieu de la nuit, pour la sauvage Röttmännin ? Non, non, bois d'abord. Tu auras assez de temps pour me répondre, je puis attendre.

— Lina, dit le pasteur, — et un singulier sourire naissait sur son fin visage, — Lina, sois fière. Il faut que je sois un des plus célèbres causeurs du monde. — Ah! le café fait du bien. — Figure-toi, seulement, Lina! Il était juste une heure; l'horloge de Wengern sonnait au moment où j'arrivai à la ferme. La réception fut très-bruyante. On se pressait autour de moi, des voix éclatantes me souhaitaient toutes ensemble la bienvenue et on ne voulait pas me laisser descendre. Les bonnes gens avaient lâché dans la nuit tous les chiens de la ferme; il n'était pas nécessaire de les attacher du moment que le pasteur venait; les bonnes gens sont dans cette belle croyance que la parole de Dieu peut fixer par un charme même des chiens hargneux dans la nuit. Un temps considérable se passa sans que je pusse mettre pied à terre.

— Verse encore, le café est très-bon.

— Et comment cela marcha-t-il ensuite? »

Le ministre regarda un instant sa femme en souriant, puis il continua :

« La neige vous vient là-haut jusqu'aux genoux. Elle a du moins l'agrément d'être propre; mais elle vous mouille traitreusement. J'arrive heureusement à la maison par-dessus les bûches discrètement voilées de neige. Heureusement pour moi que les flaques s'étaient gelées. — Où est Röttmann? demandai-je. — Il est au lit. — Est-ce qu'il est gravement malade, lui aussi? — Non, il dort. — Comment! on me fait appeler près d'une femme mourante, et le mari se met à dormir? Les bonnes et tendres gens que cela fait! — C'est bien. J'arrive à la chambre de la malade. — Dieu soit loué, que vous soyez là, monsieur le pasteur. — Quoi? est-ce la voix d'une mourante? — Et je m'informe pourquoi on m'a fait appeler au milieu de la nuit. — Hélas! mon bon monsieur le pasteur, vous êtes si bon, si excellent, et vous savez si bien parler aux gens et les instruire, que l'on oublie avec vous qu'on est si gravement malade. Voilà déjà la septième nuit que je suis là, sans pouvoir presque fermer l'œil, et l'ennui me tourmente, je ne saurais dire à quel point. Il me semble que les heures ne s'écouleront jamais — et alors, j'ai envoyé chez vous. Monsieur le pasteur, vous êtes si bon! Il faut bien que vous causiez aussi un peu avec moi. Mon mari ne doit point savoir que je vous ai fait chercher; il ne me désire aucun bien, il s'en va aussi souvent qu'il le peut, et, quand il est à la maison, c'est à peine s'il me dit quelques mots; le mieux pour lui serait de me voir mourir vite, et mon fils unique, mon Adam, fait exactement comme si je n'y étais déjà plus. Oh! monsieur le pasteur, quand il faut rester couchée là, nuit et jour, dans la

ferme solitaire, sans s'occuper à rien, chaque jour a la longueur d'une éternité, et chaque nuit est encore trois fois plus longue. Si mon Vincent vivait encore, il serait assis près de moi jour et nuit : il n'y a que lui qui ait su causer avec moi, personne au monde ne le sait plus. Mettez-vous donc un peu là, bon monsieur le pasteur, et dites-moi quelque chose. Ne voulez-vous pas une bonne gorgée de genièvre? Cela réchauffe, il faut que vous le preniez, vous ne pouvez me refuser. Catherine, va chercher la bouteille verte, là, en bas, la plus en arrière, et verses-en à monsieur le pasteur. — Comment penses-tu que je me trouvais, Lina, en entendant sortir avec volubilité ce flux de paroles?

— J'aurais eu grand'peine à me retenir, pour ne pas maudire ce diable effronté. C'est abominable! te traîner, par une froide nuit de décembre, hors de chez toi, à travers la montagne couverte de neige....

— Et où rôde un loup, encore! ajouta le pasteur.

— Laisse-moi, avec ton loup, poursuivit-elle violemment, la Röttmännin est le pire des loups. — Tu lui as cependant dit ton opinion?

— Sans doute. Et — serai-je orgueilleux vis-à-vis de toi? — je puis t'avouer que de ma vie je n'ai été plus content de moi. Je devrais presque rire de ce manque d'égards. Les enfants sont ainsi : ils ne pensent qu'à eux et nullement aux sacrifices qu'ils exigent des autres. Dis ce que tu voudras, il y a une certaine candeur dans l'action de la Röttmännin; elle ne pense qu'à elle et ne sait pas ce qu'elle fait. Je ne lui ai naturellement pas dissimulé que ceci s'appelait disposer très-capricieusement du repos des autres, et que je n'étais pas précisément flatté qu'elle estimât si fort mon entretien, qu'elle me mandât tout exprès, et qu'encore elle m'envoyât une voiture de ferme. Cependant, puisque j'étais là et que mon sommeil était manqué, je l'entretins, autant que mon talent de conversation pouvait y suffire, et elle-même fit de son mieux; elle racontait bien — ou plutôt méchamment, car ce qu'elle préférait c'était de narrer de très-mauvais tours des hommes, de démontrer combien le monde d'à présent était devenu déplorable, et toujours elle ajoutait : — Si je meurs, je ne demanderai à Dieu qu'une grâce : c'est de me faire connaître par un signe qui a tué mon Vincent, afin que l'on puisse pendre et brûler les meurtriers, quand ce serait la moitié du village. — Tu sais qu'une fois sur ce thème elle a l'esprit inventif au plus haut degré. Mais j'ai la conviction qu'elle n'aimait pas non plus Vincent, tant qu'il a été en vie. Maintenant elle se met en tête un amour fantastique, et se persuade que son fils a emporté tout son amour avec lui dans la tombe,



— car il n'est pas de cœur, si méchant qu'il soit, qui ne cherche une raison à son amertume et ne croie avoir à aimer quelque chose pour l'amour de quoi tout le reste doit être anéanti. Je m'adressai alors à sa conscience : je lui dis que c'était bien, sans doute, d'aimer un mort, mais qu'on ne pouvait plus rien faire pour lui, qu'il n'y avait à agir que pour les vivants, et qu'elle devrait se montrer bonne pour Adam et pour Martine. Je lui dépeignis la joie que lui donnerait son petit-fils. Je cherchai à la convaincre qu'elle ne m'avait fait venir que pour cela, et qu'elle avait seulement appréhendé de me l'avouer ouvertement. Mais — il faut, dans le fait, qu'un loup erre dans la contrée — le hurlement qu'elle poussa, elle ne peut l'avoir appris que d'un loup ; j'en frissonnai jusqu'à la moelle des os, et je me dis : — Elle va mourir, la rage l'empêche de retrouver sa respiration. Elle se mit à gratter la muraille avec ses ongles ; puis elle retomba, mais se releva vite et s'écria : — « Je vous remercie, grand Dieu, je vous remercie ! Laissez-moi vivre encore, encore longtemps, quand ce serait ainsi, sans pouvoir me remuer ! Mais je puis crier, crier, et jusqu'à mon dernier souffle je crierai : Je ne le souffre pas ! je ne souffre pas qu'une telle mendicante, qui a séduit mon Adam, devienne une Röttmännin ! — Pourquoi n'y a-t-il donc plus personne capable de faire sortir du monde une semblable créature, avec son enfant ? Voilà comme sont les pasteurs, voilà comme ils sont, les fainéants, les habits noirs ; il n'y a plus de crainte de Dieu ; les pasteurs eux-mêmes veulent que la vilenie et la séduction soient récompensées par le bien. Elle devrait se tenir devant l'église avec la couronne de paille, et faire pénitence. Mais quant à monter ici, elle n'y montera jamais, et quand Dieu descendrait du ciel, et quand il enverrait des milliers de tels... de tels... hypocrites de pasteurs ; et quand ils me tordraient le cou, je crierais encore : Je ne le souffre pas ; et aujourd'hui même ce sera fini. »

» Réveillés par le cri de la Röttmännin, le père et le fils étaient arrivés. Le vieux fit en vérité comme si je m'étais introduit de force dans la maison, et me donna clairement à entendre qu'il ne laisserait rien faire à sa femme, que David envoyât qui il voudrait. Adam se tenait immobile, joignait les mains et me regardait d'un air suppliant. Jamais je ne l'aurais cru capable d'une si miséricordieuse intervention. Je me faisais l'effet d'un de ces enfants des hommes qui, dans les temps fabuleux, étaient emmenés au milieu des démons pour leur prêter assistance. Est-ce là un monde ? Sont-ce les êtres auxquels, depuis bientôt dix ans, je prêche l'Évangile de l'amour ? Chaque parole

que j'essayais de prononcer se glaçait sur mes lèvres. Je donnai l'ordre de ratteler immédiatement, parce que je voulais retourner chez moi. On ne m'entendait pas. Adam dit enfin : « Je vous reconduirai, monsieur le pasteur. Pardonnez-leur à tous.

— Non, s'écria la vieille, il ne faut pas qu'il s'en aille. Tiens-le ferme, Christophe; il est capable d'aller tout droit se faire marier avec sa vagabonde. »

» Le père commanda à Adam de rester. Ensuite il jura à sa femme, en mettant la main sur la Bible que j'avais posée, — c'était horrible pour moi, que cet homme jurât sur ce livre, — il jura à pleine voix et en termes sacrés qu'il conclurait aujourd'hui même les fiançailles d'Adam avec la fille du Heidenmüller.

» Comment je suis sorti de la maison, je ne le sais plus qu'à peine. Je déclarai au domestique qui m'était venu chercher que j'allais un peu en avant et qu'il n'avait qu'à me rejoindre bientôt avec la voiture. A la première lueur du crépuscule, je descendis la montagne boisée; il me semblait m'enfuir d'un antre habité par des démons. Je ne crois pas m'être trompé : j'ai rencontré le loup; il s'est arrêté un instant, a regardé autour de lui, comme s'il hésitait, et s'en est allé tranquillement dans la forêt. Je ne puis le nier : je restai là tremblant, et jamais de ma vie je n'ai senti un tel froid que dans cet instant. L'air était glacé, et il était imprudent de m'aventurer plus loin tout seul. — Le domestique avec la voiture fut longtemps sans venir. Les coquins sont bien capables, me dis-je, de ne rien m'envoyer et de me faire retourner à pied. — Je rebroussai chemin, et la colère me réchauffa. Non loin de la ferme, je rencontrai le domestique qui venait tout à son aise; je montai en voiture, et heureusement je trouvai le kirsch que tu m'avais fait emporter. Pendant les heures que je voyageai, demi-éveillé, je ne puis te dire tout ce qui me traversa l'âme. Le roi Salomon et Jésus, fils de Sirach, ont beaucoup parlé sur ce qu'est une mauvaise femme; je puis maintenant leur fournir encore un bon article. Mais, cher cœur, que seraient la bonté, l'amour de l'humanité, qui ne s'éprouveraient jamais sur des méchants? Cependant je suis content d'avoir sollicité mon changement; la cinquantaine, dans laquelle j'entre bientôt, demande un travail plus tranquille; j'ai fendu dans ma jeunesse assez de bois dur. Quand je devrais perdre ma place, je reste ferme sur ce point : je ne marie Adam qu'avec Martine. »

Reprenant sa respiration et essuyant une larme, la femme du pasteur dit :

« Oui, il sera bon que nous allions dans une autre contrée, chez des

hommes de mœurs plus douces, et qui aussi reconnaissent mieux ce que tu es.

— N'oublie pas, répondit le pasteur, que s'il nous faut lutter ici contre des mœurs grossières, nous avons aussi de braves gens. A notre nouvelle destination, il y aura de même des êtres bons et méchants, et suffisamment de travail. Mais à présent, je suis horriblement fatigué. Avant onze heures je n'y suis pour personne. Je veux dormir, fais que tout soit tranquille. Bonne nuit ou bonjour! Quand je me relèverai, une année se sera passée depuis cette nuit *röttmännienne*. »

Le pasteur entra dans la chambre à coucher, qui était ingénieusement chauffée par le même poêle que la pièce où l'on se tenait, car le poêle était placé dans le mur. Bientôt la maison fut aussi calme qu'à minuit. Lina allait de côté et d'autre, toujours sur la pointe des pieds; elle étendit un mouchoir sur la cage, afin que l'oiseau se tût. Elle donna une seconde fois leur déjeuner aux bruyants et importuns mendiants du dehors, les moineaux et les loriots. Le vent emportait vite les petites miettes de pain qu'elle mettait sur le rebord de la fenêtre; mais les affamés s'envolèrent en silence, comme s'ils eussent su que le pasteur ne devait pas être réveillé. La soigneuse femme était assise avec sa broderie près de la fenêtre. Elle vit de loin cette apparition si bien accueillie à la campagne, le facteur, venir du côté de la maison; elle alla vite au-devant de lui, afin qu'il ne sonnât pas, et reçut plusieurs paquets envoyés de la capitale par les parents, les frères et les sœurs. Elle ne les ouvrit pas : il fallait que son mari fût là, et qu'il eût aussi le plaisir de la surprise. Parmi les lettres, elle n'en trouva aucune à sa propre adresse; il y en avait une qui portait le cachet du décanat.

## VII.

### CHEZ DAVID.

« Oh! quel malheur! c'est Leegarde! » s'était écrié le petit Joseph, et son grand-père lui avait donné pour cela un soufflet d'importance. L'enfant criait, le grand-père grondait, la mère criait et grondait à la fois, — car le grand-père ne souffrait pas qu'elle apaisât l'enfant par une bonne parole, — et Leegarde disait d'un ton philosophique, mais un peu nasillard :

« C'est vraiment effroyable la réception que je reçois! Je devrais

m'en retourner tout de suite, car enfin on pourrait être superstitieux. Mais pas de superstition, au nom du ciel ! Il n'y a rien de plus effroyable au monde ; les gens se tourmentent de choses qui ne sont point, et on a déjà bien assez de tracas avec les choses qui existent réellement. Non, je reste. Bonjour, Joseph ! Dis-moi bien bonjour ! Là, là, donne-moi la main. »

Martine chercha à excuser son enfant :

« Le petit n'a pas dormi cette nuit et ne sait ce qu'il dit..

— Il n'y a pas besoin d'excuse, il n'en est plus question, » dit Leegarde ; et elle déposa ses grands et ses petits ciseaux, une ménagère et un morceau de cire sur le coussin de parade qui enveloppait une lourde brique placée au milieu de la table. Avec ceci, elle avait pris possession de la maison, et elle la gouvernait comme du haut d'un trône inébranlable, car elle ne se levait plus de la journée. Cependant, avant de s'installer, elle alla dans la chambre à coucher et revint avec une robe de moindre parure, car elle ne se laissait jamais voir dans la rue que très-proprement habillée, mais elle ne voulait pas perdre sa bonne robe à se tenir assise. En entrant, elle tourna la table à sa guise et se plaça auprès ; Martine lui poussa le tabouret sous les pieds. Alors Leegarde qui donnait ses ordres brièvement et clairement, commença par dire :

« Martine, apporte à manger. »

Martine apporta la bouillie d'avoine, la mit sur la table. Joseph fit la prière, et ce jour-là il choisit la plus courte qu'il sût :

« Que Dieu nourrisse et qu'il abreuve tous les pauvres enfants qui sont sur terre. Amen. »

Joseph avait séché ses larmes ; il était assis entre grand-père et grand-mère. Après la prière, la table fut silencieuse et calme. Chacun puisait dans le poëlon avec sa cuiller, et il n'y avait aucune dispute de prééminence.

Dans la chambre où l'on se tenait tout était propre, mais pauvre et restreint. Un clou à tête de cuivre était enfoncé dans la muraille juste au-dessus de la grande et vieille chaise : c'était là que jadis avait été suspendue la sentence de confirmation de Martine ; maintenant le clou est vide, jamais rien n'y est suspendu. Martine n'aimait pas à lever les yeux de ce côté, et David avait donné ordre sévère qu'on ne retirât pas le clou.

Le chef de la maison, David, est un homme avancé en âge ; mais on ne reconnaît pas bien quel âge exact il peut avoir. Il a des cheveux courts, épais, blancs comme neige, et, à partir des tempes, son visage

est entouré d'une barbe également blanche, un peu floconneuse. Cependant le visage a encore une certaine fraîcheur juvénile, surtout les yeux d'un bleu profond qui, avec leurs sourcils noirs, y paraissent presque déplacés.

La femme de David est droite, élancée; mais on ne peut presque rien voir de sa figure, qu'elle a enveloppée de mouchoirs épais. Quand elle parle, on remarque bien, à la pénible accentuation des sons, qu'elle ne s'entend pas elle-même.

La couturière Leegarde est d'un aspect délicat, pâle, presque distingué; elle est déjà sur le retour, mais on voit encore les traces de sa remarquable beauté d'autrefois. Quiconque ne-le sait pas s'aperçoit à peine qu'elle s'accorde de temps en temps une petite prise; on ne voit jamais sa tabatière, et elle prend la prise si vite et si délicatement, qu'à peine il y paraît.

Pour le petit Joseph, on ne saurait croire qu'il n'ait eu que six ans il y a quelques semaines; on lui donnerait aisément trois ans de plus: membres solides et puissants, sauvage petite tête blonde et bouclée, où font un effet étrange les yeux noirs — ce sont ceux de la mère — et les épais sourcils. Le petit Joseph est le véritable point central de la maison; on s'en apercevrait rien qu'à l'émoi général causé par son sot bonjour.

Le silence régna pendant une partie considérable du repas. Cependant Leegarde rapporta que l'on était venu cette nuit chercher le pasteur pour la Röttmäninn.

« Nous ne parlons pas de la Röttmäninn, » dit David en lançant à Leegarde un regard significatif qu'il reporta ensuite sur Joseph.

On se leva de table. La mesure de la veste fut prise sur l'enfant, les lignes tracées avec de la craie sur le drap de Manchester vert, et les grands ciseaux taillèrent l'étoffe, avec ce bruit particulier résonnant sur la table.

« Reste à la maison aujourd'hui, le moulin est gelé, » dit David à son petit-fils en s'en allant à son atelier.

Cet atelier était dans un recoin du grenier, au-dessus du moulin à scier.

Le petit Joseph resta comme choqué, quand il vit le grand-père s'en aller ainsi seul contre sa coutume. D'ordinaire, il avait toujours près de lui Joseph, qui chauffait le poêle avec des copeaux, apportait les planches à préparer, remportait celles qui étaient prêtes et mettait tout bien en ordre. La mère emmena le petit garçon dans la cuisine et lui dit :

« Joseph, qu'y a-t-il donc aujourd'hui ? Pourquoi as-tu été si vilain que de crier : — Oh ! quel malheur ! c'est Leegarde ! — Elle est cependant si bonne ! elle est ta marraine et elle te fait une si jolie veste ! »

Joseph se tut.

Après un peu de temps, Joseph commença de lui-même :

« Mère, le père ne vient donc pas aujourd'hui ? Tu as dit qu'il viendrait.

— Il vient, il viendra certainement, » répondit Martine, et elle soupira profondément. Elle ne concevait que maintenant pourquoi Joseph avait crié : — Oh ! quel malheur ! c'est Leegarde ! — Lorsque la porte s'était ouverte, Joseph avait évidemment cru voir entrer son père.

Il continuait toujours à dire que le père le prendrait sur son cheval et lui ferait cadeau d'un cheval à lui.

Martine aurait voulu le détourner de ces pensées, mais elle n'y réussissait pas. Dans l'affliction de son cœur, elle avait trop souvent parlé d'Adam.

« Par quel chemin le père viendra-t-il aujourd'hui ?

— Je ne sais.

— Si, tu le sais, il faut que tu le disez.... » Et il se lamentait et il pleurait.

Et la mère répondait en l'attirant à elle :

« Sois tranquille, bien tranquille, que personne n'en entende rien : si tu es tout à fait tranquille, je te le dirai. »

Le petit garçon dévora ses larmes, et la mère lui raconta quelles belles choses il aurait pour Noël et lui demanda ce qu'il souhaiterait encore. Il ne souhaitait pas autre chose qu'un cheval : il y avait des gens qui lui avaient dit que son père avait quatorze chevaux dans l'écurie. Toute diversion était inutile, il revenait à sa pensée et répétait :

« Dis, par quel chemin viendra-t-il ? »

La mère répondit tout bas :

« Tu ne dois pas dire à une seule âme que ton père vient aujourd'hui. Donne-moi la main pour me le promettre, petit homme ! »

L'enfant donna la main à sa mère et la regarda en ouvrant de grands yeux gonflés.

Martine se tut. Elle le croyait calmé, mais il répétait avec une fermeté opiniâtre :

« Par quel chemin vient-il donc ? Dis-le !

— Il y a différents chemins ; je pense qu'il viendra par le Hohltohel. Mais à présent, c'est assez. Pas un mot de plus. Va nie chercher des pommes de pin. »

L'enfant alla chercher ce qui lui était demandé, et la mère sourit en pensant : « Ce sera un homme achevé; quand une fois il veut une chose, il n'y a pas à l'en faire démordre. »

Elle retourna avec lui dans la grande chambre, mais Leegarde se prit à dire :

« Renvoie Joseph, on ne peut absolument parler de rien devant lui.

— Joseph, va chez Häspele; regarde, il te fait des souliers neufs, » fit la mère.

Joseph ne voulait pas y aller, mais il fut poussé de force hors de la maison. Il s'arrêta d'un air hautain et déclara :

« Quand mon père viendra, je lui dirai tout. Je ne dois être nulle part, ni près de grand-père ni chez nous. »

Il alla cependant chez Häspele, et il y fut gai et soumis; car Häspele aimait Joseph, et quand celui-ci ne prenait plus plaisir aux joujoux qu'il lui donnait, il mettait à son service une grande fécondité de conversation.

Depuis bientôt un an, il lui promettait de lui donner un chien, et l'enfant se montrait particulièrement inventif quand il s'agissait de la figure que devait avoir le chien et des tours qu'il devait faire. Häspele avait toujours en réserve la précieuse défaite qu'il lui faudrait longtemps pour trouver un chien semblable, qui devait tantôt être grand et tantôt petit, tantôt avoir quatre pattes blanches et tantôt être tout brun, tantôt être un chien-loup et tantôt un roquet.

Pendant ce temps, Leegarde se concertait avec Martine et trouvait inconcevable qu'elle ne s'informât pas si son ennemie mortelle n'était point enfin hors de ce monde. Elle devrait aller demander au presbytère des nouvelles de la Röttmännin.

« Tu sais bien, dit Martine, qu'auparavant le pasteur me voyait volontiers chez lui, mais plus depuis. Je ne saurais y aller sans avoir une excuse prête.

— Bon, va chez moi, et sur ma commode, devant le miroir, dans le vase de porcelaine, tu trouveras trois bonnets de nuit qui appartiennent à sa femme. Porte-les-lui de ma part, et tu apprendras ce qu'il en est. »

Martine fit comme il lui était dit.

*Traduit de Berthold Auerbach par MARIE D'ASA.*

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# L'HISTOIRE DE LA PHILOSOPHIE

DANS L'ÉCOLE HEGELIENNE

ET

DANS L'ÉCOLE ÉCLECTIQUE.

---

## I.

La vraie mesure des doctrines philosophiques, ce n'est pas leur vérité absolue, c'est leur fécondité.

Hegel le savait bien. Aussi, il n'a pas seulement combiné en système une longue série de formules métaphysiques : après les avoir posées dans leur sévérité abstraite, et, pour ainsi dire, dans leur virginité logique, il les a fécondées au contact de son génie ; il a voulu qu'elles devinssent le centre vivant d'une vivante encyclopédie, aussi vaste, aussi progressive que la science humaine ; il a fait jaillir de chacune d'elles, dans toutes les directions de la connaissance humaine, des lumières inattendues qui ont éclairé de plus larges horizons. Mais nulle part, peut-être, il n'a mieux révélé cette puissance d'application universelle inhérente à son système, et aussi la vigueur créatrice de son esprit, que dans ce vaste domaine, de son temps encore si déserté : l'histoire de la philosophie.

Partout ailleurs, en effet, il trahit bien vite ses faiblesses, jusque dans les rayonnements les plus splendides de sa force. Essaye-t-il, par exemple, l'histoire proprement dite, il peut écrire un chef-d'œuvre de style et d'imagination, mais on sent trop qu'il n'a pas vécu suffi-



samment dans ces actives et lumineuses épreuves des révolutions contemporaines, qui donnent seules le secret intime des révolutions accomplies; et d'ailleurs, il n'est guère à cet égard qu'un disciple brillant de Herder<sup>1</sup>. Se tourne-t-il d'un autre côté, aborde-t-il les sciences physiques et naturelles, ce qui lui arrive trop souvent, ou l'économie politique, ce qui ne lui arrive presque jamais, il laisse percer une insuffisance radicale d'études premières, à laquelle le génie lui-même ne saurait suppléer.

Au contraire, dès qu'il en arrive à l'histoire de la philosophie, on s'aperçoit immédiatement qu'il marche sur son terrain et qu'il y marche en maître, en vainqueur. Les trois volumes qu'il lui a spécialement consacrés sont un véritable monument, et, si je ne me trompe, un des monuments les plus impérissables du dix-neuvième siècle.

Je ne veux rien exagérer. J'avoue sans peine que le philosophe manque parfois d'une certaine érudition de petits détails, surtout quand il en arrive à la scolastique, et que maintes fois il parle un peu à l'aventure des systèmes de troisième ordre. Mais comme il connaît les chefs-d'œuvre de la science! Comme il les a présents et vivants dans l'esprit! Comme il les a fouillés avec ce coup d'œil acéré qui dissout, pour ainsi dire, les fausses apparences d'une observation superficielle, et qui pénètre jusqu'à la moelle des choses! Jamais de lieu commun stérile. Quand il ne sait pas suffisamment, au lieu de reproduire au hasard et sur parole quelque vieille thèse banale, il devine à ses risques et périls, et souvent il devine avec un bonheur de perspicacité qui confond le patient érudit.

Il y a plus : l'esprit de système ne l'égare jamais qu'à moitié. Alors même qu'il plie et resserre les faits rebelles à la mesure de ses théories métaphysiques impérieuses, on sent qu'il les a saisis, au moins un instant, dans leur vérité native et qu'il essaye tout pour les froisser le moins possible entre les rouages de ses formules. Si bien que la vie progressive de la raison apparaît encore fraîche, jeune, indomp-

<sup>1</sup> Herder peut être considéré comme ayant organisé l'histoire au point de vue de la philosophie leibnizienne, comme Montesquieu avait déjà tenté de l'organiser au point de vue de la philosophie cartésienne. Chaque nation est pour lui une monade collective qui se développe progressivement par une sorte de végétation continue, et qui tire de son propre sein et du fait initial où elle se manifeste toute la série successive des faits ultérieurs qui doivent constituer son histoire. Herder applique donc à l'histoire, et dans son sens leibnizien et absolu, l'axiome : *Non sunt saltus in natura* : c'est là l'idée mère de son système. Hegel reprit la thèse de Herder, soit sous l'influence de la lecture de Herder, soit aussi sous l'influence de la métaphysique de Leibniz, qui a agi sur lui beaucoup plus qu'on ne le pense communément.

table comme toute vie réelle à travers ses dissections puissantes, et que par son anatomie il en altère certaines parties beaucoup moins encore qu'il n'illumine les autres.

Enfin, il y a un fait qui dit tout. Personne n'ignore qu'il s'est élevé depuis vingt ans en Allemagne une réaction presque universelle contre l'hegelianisme, et, avons-nous besoin de le dire, une réaction exagérée, passionnée, inique. On a tourné en ridicule sa dialectique, sa physique, sa conception générale du monde; on s'est déchaîné contre sa prétention de soumettre le mouvement spontané des sciences et des sociétés politiques à quatre ou cinq petites formules sur l'être, le non-être et le devenir; que dis-je! une fois lancé sur cette route fiévreuse, on a été jusqu'à récriminer contre l'auteur du système aussi bien que contre le système. Mais néanmoins, chose bien remarquable, ses plus violents détracteurs rendent encore hommage à son *Histoire de la philosophie*; bien plus, ils en acceptent les principales données (sauf sur Aristote), et ils se bornent à contester les conclusions dogmatiques que l'école hegelienne s'est crue en droit d'en déduire.

Ce serait donc un véritable service que de traduire cette histoire en notre langue, ou du moins de la faire connaître en détail, car en cette matière le détail même est précieux. Toutefois, une pareille entreprise dépasserait singulièrement les limites d'une Revue, et nous nous proposons, dans ce rapide article, un but à la fois plus circonscrit et plus pratique.

Les philosophes français de ces derniers temps ont, eux aussi, exploré avec soin, souvent avec succès, l'histoire de la philosophie. Et ce qu'il y a de particulier, c'est que sur ce terrain spécial, malgré les dissidences de leurs doctrines, ils ne s'éloignent que bien rarement les uns des autres.

Par exemple, j'imagine que sur bien des questions de psychologie, de morale, de politique, MM. Haureau et Cousin s'entendraient avec bien de la peine; cela n'a pas empêché M. Haureau d'accepter presque complètement les vues générales de M. Cousin sur le moyen âge philosophique. Comme lui, plus que lui peut-être, il explique tout dans la scolastique par la querelle des réalistes et des nominalistes; comme lui, il fait de cette querelle la continuation de la grande lutte de Platon et d'Aristote. Et ce n'est pas seulement M. Haureau qui, parmi nous, adhère à la thèse de M. Cousin; elle a également été acceptée de confiance par MM. Ozanam et Jourdain d'une part, de l'autre par MM. Rousselot, de Rémusat, Henri Martin; elle a présidé, elle préside encore à toutes les innombrables monographies que l'on a écrites ou

que l'on écrit sur les vieux docteurs de nos vieilles écoles. Elle règne et gouverne sans contradiction.

De même pour le cartésianisme. Un de nos métaphysiciens les plus vigoureux, et par conséquent les plus originaux, — esprit personnel et solitaire s'il en fut, — M. Bordas-Demoulin, a étudié de près cette grande doctrine. Mais on croirait qu'en l'abordant il s'est dit à lui-même : « Je vais me dépouiller de mon esprit novateur. » Il est entré aussi complètement que possible dans la pensée intime du chef de l'éclectisme. Je n'entends pas, certes, qu'il n'ait rien ajouté de juste, de frappant, de précieux à ce que M. Cousin avait dit avant lui; mais il n'a ajouté que des vues de détail et une exégèse plus profonde et plus large sur les travaux scientifiques de Descartes.

Je pourrais citer aussi le kantisme, sur l'interprétation duquel M. Cousin a encore donné la note (tout le monde l'a répétée en chœur après lui, sauf MM. Barni et Vacherot). Mais je me borne aux exemples précédents. Ils prouvent suffisamment ma thèse : à savoir, que si Hegel a été en Allemagne le directeur presque absolu des études d'histoire appliquées à la philosophie, M. Cousin a joué le même rôle parmi nous; et qu'ainsi, dans le cercle de ces importantes études, il y a deux grandes écoles en présence, et deux écoles l'une et l'autre singulièrement compactes et douées d'une rare unité de tendances, de méthodes et d'idées générales, l'école française et l'école allemande<sup>1</sup>.

Il serait donc d'un intérêt pratique considérable de comparer ces deux écoles et de constater leurs points de différences.

Il y a peut-être parmi nous (ceci soit dit sans offenser l'esprit national), il y a peut-être parmi nous un assez grand nombre de préjugés historiques qu'on n'a pas même l'idée de mettre en question, parce qu'on les voit admis comme d'incontestables vérités par tous les hommes compétents. Si l'on savait, en France, que ces prétendues vérités, ces soi-disant axiomes sont niés avec un ensemble formidable par les philosophes d'outre-Rhin, — si on le savait, non pas d'une

<sup>1</sup> M. Jules Simon, dans la préface de son *Histoire de l'école d'Alexandrie*, esquisse pourtant une explication du mysticisme néo-platonicien qui s'éloigne à beaucoup d'égards de celle de M. Cousin. — M. Buchez a présenté aussi une hypothèse assez originale, mais à peine ébauchée et visiblement peu étudiée sur le thomisme. — On trouve enfin dans un livre assez confus, mais souvent très-fouillé, qui fut, je crois, le début philosophique de M. Renouvier, quelques vues personnelles. — A part ces exceptions très-peu nombreuses, et qui ont exercé, ce semble, peu d'influence, tous les travaux de nos historiens français de la philosophie semblent jetés dans le même moule. En Allemagne, l'unité, même à cet égard, est loin d'être aussi complète; elle est pourtant très-incontestable quand on va au fond des choses.

manière vague, mais avec certitude et avec précision, on arriverait bientôt, sans doute, — je ne dis pas à les repousser *à priori*, ce qui serait téméraire, mais du moins à leur demander des certificats sérieux de légitimité; on les passerait au crible d'un examen sérieux. Peut-être plusieurs résisteraient à cette épreuve; peut-être plusieurs autres auraient-ils grand'peine à n'y point succomber. Et ainsi, d'une part nous serions plus assurés de certains principes dont nous nous servons un peu à l'aveugle et avec la mollesse d'une foi obscure; d'autre part, nous serions débarrassés de vieilles et lourdes chaînes qui, depuis assez longtemps, entravent notre marche. Nous ferions double bénéfice.

Aussi bien, tout semble le prouver à l'observateur attentif des choses intellectuelles, l'heure d'un pareil travail de révision est venue.

L'histoire de la philosophie ne pouvait échapper à cette espèce de décadence relative qui, depuis quelques années, semble frapper d'une impuissance secrète la philosophie elle-même, la littérature et plusieurs spécialités scientifiques importantes. Nous ne voyons plus rien apparaître en ce genre qu'on puisse comparer, même de loin, aux deux Histoires de l'école d'Alexandrie de MM. Vacherot et Jules Simon. Les monographies sont toujours très-nombreuses et parfois assez intéressantes, grâce aux patientes recherches des universitaires, ces bénédictins du dix-neuvième siècle, qui ont souvent le tort de n'être que des bénédictins; mais elles n'éclairent, pour la plupart, que des questions de troisième ordre, et par là même elles les éclairent très-incomplètement. Évidemment nous aurions besoin, dans ce cercle d'investigations comme dans les autres, d'un élan rénovateur. Les conceptions qui se sont formées il y a quarante ans, sous l'influence de M. Cousin, ont donné tout ce qu'elles pouvaient donner. Il est urgent de les modifier, de les élargir, peut-être de les transformer; et le meilleur moyen pour cela, c'est peut-être de les comparer aux conceptions assez différentes qui se sont accréditées au delà de nos frontières.

C'est cette comparaison que je me propose d'esquisser ici, en n'insistant que sur les grandes lignes, afin que le lecteur soit mis à même de se prononcer sur des questions vitales, et qu'il entrevoie si l'on pourrait et comment l'on pourrait refondre en bloc toute notre histoire de la philosophie.

## II.

La première différence entre l'école allemande et l'école française porte sur leur conception même de l'histoire de la philosophie, consi-

dérée en général, — je veux dire considérée dans son objet essentiel et dans ses méthodes constitutives.

Il n'y a qu'un moyen, — mais ce moyen me semble sûr, — de comprendre dans son intimité la conception de l'école française. Il faut la considérer comme l'application particulière au développement de la raison humaine de la grande théorie de M. Guizot et de tous nos historiens politiques sur le développement général de la civilisation.

Quelle est donc cette théorie?

M. Guizot et ses disciples posent en principe une hypothèse très-féconde et très-séduisante, qui est le point de départ de toutes leurs spéculations, de toutes leurs recherches, de tous leurs jugements, de tous leurs procédés logiques. Ils supposent que toute société, — race, nation, ou même l'humanité, — renferme dans son sein, dès l'origine, tous ses éléments constitutifs plus ou moins embottés les uns dans les autres. Si bien que, son acte initial la manifestant tout entière, sa puissance créatrice semble s'épuiser dans son berceau, qu'elle devient inféconde après les premiers temps écoulés, et que la forme primitive sous laquelle elle jaillit tout d'abord dans l'histoire détermine à l'avance, d'une façon rigoureuse, la série entière de ses institutions, ou du moins de ses institutions légitimes. Sans doute une nation peut, à certaines heures d'enivrement, sortir du cadre que lui tracent ses origines et tenter, dans un gigantesque effort, de réaliser dans les faits un idéal de justice conçu *à priori*. Mais cette tentative est un désordre plein à l'avance de cataclysmes, de tempêtes, de ruines, et, ajoutons-le tout aussitôt, un désordre qui disparaît tôt ou tard dans les conséquences fatales de ses propres excès. Telle est la thèse admirablement développée par M. Guizot dans ses deux *Histoires de la civilisation*<sup>1</sup>. Et il suit de là qu'à ses yeux le Progrès n'est que l'insensible évolution d'un certain nombre de faits primordiaux, d'éléments originels qui varient dans leurs rapports extérieurs, dans leur forme apparente; mais qui au fond restent toujours identiques à eux-mêmes.

Dès lors, en quoi consiste l'histoire, qui n'est que la science du progrès accompli, pour ne point parler ici de la politique, qui est

<sup>1</sup> *Histoire de la civilisation en Europe, — Histoire de la civilisation en France.* — Esprit large et modéré, comme tous les esprits d'une vraie puissance, M. Guizot présente naturellement sa vaste synthèse historique d'une façon moins absolue que je ne l'ai fait dans ce très-rapide résumé; mais je crois avoir prouvé ailleurs que cette synthèse, sainement analysée, se ramène aux principes que je viens de formuler. Ce sont eux notamment qui expliquent soit la méthode générale du grand historien, soit sa théorie des quatre éléments essentiels de la civilisation européenne, soit ses appréciations si sévères, mais si logiques, sur la révolution française.

l'art du progrès à accomplir? L'histoire consiste essentiellement à déterminer tout d'abord, par une exacte analyse, les éléments originels, les faits primitifs dont nous venons de parler, et qui co-existent, d'une façon plus ou moins obscure et implicite, mais très-réelle, dans les nations à peine écloses. Elle consiste ensuite à suivre ces éléments originels à travers les siècles, et à les retrouver toujours persistants, toujours les mêmes sous les noms divers que chaque âge leur donne. De telle sorte que l'état social d'un siècle n'est jamais que l'état social du siècle antérieur, avec un peu plus de dégagement et de pondération dans les principes divers qui le constituent.

Par exemple, faire l'histoire de la civilisation européenne une fois ce point de vue adopté, ce sera établir que, dès les origines de l'ère moderne, on trouve en Europe quatre éléments constitutifs : — l'élément Romain ou municipal, — l'élément Germanique ou féodal, — l'élément théocratique ou l'Eglise, — l'élément juridique et centralisateur ou la Monarchie; ce sera établir, de plus, qu'avec les diverses combinaisons de ces quatre éléments on peut rendre compte de tout ce qui s'est passé de notable dans tous les États européens à leurs différentes périodes. Les communes, dès lors, ne seront plus que l'élément Romain ou le municipe conservé et transformé; — la féodalité ne sera plus que l'ensemble des tendances, des mœurs et des traditions de l'élément germanique mis en contact avec les populations conquises; — la fin du moyen âge, le seizième et le dix-septième siècle, s'expliqueront par les tentatives diverses des quatre éléments civilisateurs s'efforçant, chacun à son tour, d'organiser les nations, et par le triomphe absolu, après une lutte plus ou moins longue, de l'élément centralisateur, c'est-à-dire de la Monarchie, qui seul accomplit cette tâche. Mais ce triomphe absolu lui-même appelle une réaction nécessaire; et c'est à vrai dire cette réaction, destinée à faire rentrer la Monarchie dans son rôle, qui constitue le côté légitime de la révolution française. Tout ce qui, en elle, dépasse ce but restreint et indiqué par les traditions européennes, tout ce qui est tentative de subordonner les faits sociaux aux idées pures, à la philosophie spéculative, n'a été qu'orgueil et chimère.

Voilà, suivant M. Guizot, — et il faut l'ajouter, suivant la presque unanimité de nos historiens — le résumé de l'histoire moderne<sup>1</sup>. Cette

<sup>1</sup> Il n'y a que la thèse de M. Guizot sur la révolution qui ait été rejetée par la majorité de nos historiens. Ils n'ont pas remarqué qu'elle était la conséquence rigoureuse de la doctrine du maître, et qu'il fallait, pour être logique, les accepter toutes les deux ou les rejeter toutes les deux.

histoire est donc tout entière contenue dans l'analyse de quatre Faits primitifs, — à peu près comme la Physique d'Aristote consistait tout entière dans l'analyse intrépide de ses quatre fameux éléments. Quoi donc! Le temps, d'après l'éminent historien, ne donne-t-il rien, n'ajoute-t-il rien aux peuples? Leur activité se déploie-t-elle à travers tant d'espérances, de périls, de douleurs, de tempêtes et quelquefois de merveilleux héroïsme, pour n'aboutir qu'à un labeur inutile et au néant? Non sans doute; mais cet héroïsme, cette activité extérieure et intérieure, ces grandes douleurs sociales n'enfantent pas quelque chose de radicalement nouveau, elles n'obtiennent pas qu'une idée pure et philosophique de la raison humaine devienne réalité sociale, elles ne sont pas réellement créatrices; en d'autres termes, elles ne produisent pas des éléments inconnus jusque-là à l'humanité, elles mettent tout simplement entre ceux qui préexistaient et qui subsistent et subsisteront toujours, par la nécessité même des choses, plus de pondération, plus d'ordre, plus d'harmonie.

Je viens de résumer la conception suprême de l'histoire, telle que l'école doctrinaire l'a enseignée à la France avec cette hauteur de parole, avec cette magistrature de science qui lui ont donné pendant plus de trente ans parmi nous la vraie souveraineté, la souveraineté sur les intelligences. Cette conception ne pouvait pas ne pas agir sur M. Cousin, et par M. Cousin sur ses nombreux disciples. Presque tous publicistes et historiens, en même temps que philosophes, ils l'ont acceptée de confiance, parce qu'ils portaient de la même notion du progrès que M. Guizot lui-même. Mais ils ne se sont point contentés de lui donner leur adhésion, de la défendre avec une érudition éloquente, de la rendre plus explicite et plus lumineuse. Leur souci et leur honneur a été de l'appliquer à l'histoire spéciale de la philosophie, et c'est ainsi qu'ils ont renouvelé, on pourrait même dire qu'ils ont créé cette histoire.

Le point de départ de M. Cousin et de ses disciples est donc celui-ci : que de même que le corps politique est complet dès sa naissance, de même la raison humaine, créatrice en son berceau, frappée alors de je ne sais quelle illumination spontanée qu'elle se borne ensuite à analyser, possède, dès le premier instant où elle se replie sur ses clartés intimes, tous les principes universels et nécessaires dont plus tard elle doit faire usage. « La conscience primitive, dit M. Cousin, présente » les mêmes éléments, les mêmes faits que la réflexion, avec cette » seule différence que dans la seconde ils sont précis et distincts et que » dans la première ils sont obscurs et indéterminés.... L'homme com-

» mence par où il finit et finit par où il commence; et la science  
 » humaine, dans tout son orgueil, n'est qu'un cercle étroit dont les  
 » deux extrémités sont deux points essentiellement similaires <sup>1</sup> ».

Cependant, ces faits primitifs contenus dans la première intuition de la conscience et que la raison ne dépasse jamais, quoi qu'elle fasse, frappent inégalement les philosophes. Aussi se traduisent-ils, suivant que l'un ou l'autre prédomine dans leur esprit et tend à devenir exclusif, en un certain nombre de systèmes. Et ces systèmes, suivant M. Cousin, sont au nombre de quatre, absolument comme les éléments originels de la civilisation européenne d'après M. Guizot. C'est, à l'entendre, dans le cercle infranchissable du matérialisme, de l'idéalisme, du scepticisme et du mysticisme que la raison humaine est condamnée par ses origines mêmes sinon à tourner sans relâche, du moins à se développer éternellement.

Tous les quatre sont doués d'une immortalité merveilleuse et de je ne sais quelle puissance de contenir implicitement en eux tout ce que peut concevoir l'esprit humain. De même qu'ils apparaissent vaguement dans les premières aubes de la pensée, au sein des philosophies mythiques de l'Inde, ils se montrent encore, quand elle a déjà acquis la plénitude de sa lumière, en Grèce, à Rome, au moyen âge, aux dix-septième et dix-huitième siècles; ils se montrent toujours. Bien plus, rien n'a existé et rien ne saurait exister en dehors de leurs formules. Ils peuvent sans doute se dissimuler sous des formes nouvelles, quelquefois étranges, car ils traversent des époques qui les marquent nécessairement de l'impreinte de leurs mœurs, de leurs sentiments, de leurs croyances; mais l'œil exercé du véritable érudit reconnaît sans peine à travers cette diversité menteuse de surface une radicale et nécessaire identité.

L'histoire de la philosophie n'est donc, au point de vue de M. Cousin, que l'art subtil de trouver dans chaque grande période les quatre systèmes essentiels et permanents de la pensée humaine et d'identifier par ce moyen les doctrines qui, au premier abord, paraissent les plus différentes.

Par exemple, de même que pour nos historiens politiques expliquer la grande révolution communale, c'est montrer les municipales antiques persistant à travers les invasions barbares, puis supposer qu'au onzième siècle les municipales affectèrent une forme plus nette, plus appropriée à l'état féodal et devinrent ainsi des communes; de même,

<sup>1</sup> V. Cousin, *De la spontanéité et de la réflexion*, fragments philosophiques.



pour nos historiens philosophes, expliquer la scolastique, c'est trouver une phrase des anciens, — de Porphyre, je suppose, — où se résume d'une façon plus ou moins implicite le duel de Platon et d'Aristote, de l'idéalisme et du sensualisme, puis la suivre d'école en école, de commentateur en commentateur jusqu'à Roscelin et conclure de là que tous les systèmes scolastiques ne sont que l'idéalisme de Platon et le semi-sensualisme d'Aristote se faufilant parmi les hommes du moyen âge sous un déguisement théologique.

Ce n'est pourtant pas qu'aux yeux de M. Cousin la philosophie soit vouée par je ne sais quel destin incompréhensible à un labour inutile, et tourne éternellement dans le cercle de ses quatre systèmes, comme l'écureuil dans sa cage, sans les modifier en rien. L'expérience même qu'elle fait chaque jour de la vanité orgueilleuse des théories exclusives, toujours renaissant pour toujours remourir, lui apprend à se défier. Les systèmes tendent à devenir de moins en moins négatifs et à renfermer dans leurs cadres élargis sinon les formules des doctrines rivales, du moins les faits importants qu'elles mettent en lumière. De même façon que dans l'ordre politique la société après bien des secousses instructives cherche à pondérer, à pacifier, à mêler harmonieusement ses quatre éléments constitutifs, lassés enfin de leurs luttes infécondes; de même, dans l'ordre spéculatif, la raison mûrie par l'histoire renonce, elle aussi, aux idées dominatrices; elle comprend que les doctrines si hostiles en ce qu'elles nient peuvent se rallier par leurs côtés affirmatifs; elle ne songe plus dès lors qu'à concilier en un large éclectisme les quatre systèmes généraux qui l'ont déchirée pendant de longs siècles par leurs contradictions implacables et qu'elle finit par faire vivre en bonne harmonie sous les lois d'un savant équilibre. En d'autres termes, une fois la première intuition passée, elle n'a plus le pouvoir de créer une seule idée vraiment nouvelle, mais elle a toujours la puissance d'arranger dans un ordre un peu meilleur les notions primitives que lui a fournies la spontanéité créatrice de sa première heure et les systèmes qui en sont l'expression.

Telle est la foi historique de l'école française du dix-neuvième siècle. L'école allemande se représente sous une notion profondément différente les lois fondamentales du développement de l'humanité.

Sans doute elle adopte bien en thèse générale la même définition du *Progrès* que nos publicistes et nos philosophes<sup>1</sup>, elle le conçoit comme

<sup>1</sup> Voir surtout à cet égard la *Philosophie de l'histoire* de Hegel.

l'épanouissement nécessaire et continu de certains germes primitifs, donnés une fois pour toutes, comme un simple *déploiement* d'entités intellectuelles ou sociales qui existent dès le premier jour, comme une *évolution* sans *révolution*. Mais cette évolution est d'une nature toute particulière et qui s'explique plus ou moins logiquement par l'ensemble de la doctrine hegelienne.

Cette doctrine, comme la plupart de celles qui sont sorties du grand mouvement kantiste, n'admet point ce que le cartésianisme appelle les idées *innées*. Elle ne pense pas que la raison renferme en elle-même et contemple, dès qu'elle se voit avec une suffisante clarté, l'ensemble complet des principes nécessaires et absolus qui constituent le cadre de nos perceptions. En d'autres termes, les principes nécessaires ne lui semblent point des formules toutes faites et auxquelles notre entendement n'a qu'à prêter son attention pour qu'elles brillent sur le monde et sur la science. C'est nous qui les *faisons* dans notre essor dialectique. Nous les engendrons, pour ainsi dire, en vertu de ce qu'il y a de plus intime et de plus constitutif dans notre activité; et par conséquent elles se transforment, elles se métamorphosent comme cette activité elle-même dont elles sont l'expression idéale ou l'expression consciente d'elle-même.

C'est donc de la Raison principalement qu'on peut dire qu'elle n'est pas, mais devient; et c'est parce qu'on l'a pu dire tout d'abord de la Raison ou de l'*Idee* qu'on peut le dire ensuite de toute chose et de l'absolu lui-même.

En d'autres termes, la Raison, — et qu'on l'entende bien, la Raison pure, la faculté des principes premiers, — est soumise à une évolution interne et à une évolution de telle nature que ses principes, — c'est-à-dire les axiomes fondamentaux de la philosophie et de la science, — apparaissent non pas tous ensemble, mais chacun à sa date. La première période de la pensée humaine ou, pour particulariser, de la philosophie, ne renferme donc pas la totalité des systèmes qui doivent se produire depuis. Des doctrines réellement nouvelles interviennent dans la série des temps. Le grand concert de la métaphysique ne se borne point à un quatuor éternel; de loin en loin, des instruments que l'oreille humaine ne connaissait pas encore s'y font entendre.

Ainsi donc, au point de vue de la théorie hegelienne du progrès dialectique, l'histoire ne pivote plus sur place, se bornant à une espèce de végétation et d'efflorescence de quelques germes primitifs; elle est animée, elle marche, elle a la faculté de l'innovation radicale, à quelques égards, elle est créatrice!

Il est vrai que la série de ses créations, plus apparentes que réelles, n'est qu'une suite purement dialectique où chaque terme, tout nouveau qu'il soit, sort logiquement des termes qui précèdent. Si bien qu'on peut le deviner *à priori*. Mais enfin chaque phase de l'esprit humain, parce qu'elle correspond à une idée fondamentale de l'évolution rationnelle ou de la série dialectique, est revêtue, d'après Hegel, de cette propriété remarquable de poser, et de poser nécessairement, une idée ou une phase qui la dépasse elle-même.

Tel est le système allemand. Je comprends sans peine toutes les difficultés, toutes les contradictions, si l'on veut, que la critique peut y relever. On serait tenté de dire à Hegel : comment une idée est-elle capable de produire logiquement ou de tirer de soi ce qu'elle ne renferme pas réellement en soi, ce qui la dépasse ? Comment l'histoire peut-elle être créatrice quand elle n'est qu'une évolution logique ? Comment la synthèse que vous admettez comme le résultat logique de la thèse et de l'antithèse peut-elle constituer un terme idéal qui diffère essentiellement de cette thèse et de cette antithèse ? Et pour appliquer cette observation à toute la série dialectique, comment un système, par le seul jeu interne de ses principes constitutifs, engendrerait-il un autre système muni de principes vraiment originaux et différents des premiers ? Encore une fois, ces difficultés que nous examinerons plus tard en détail sont considérables et peut-être péremptoires contre les hegelien. Seulement, elles ne pèsent pas plus sur leur conception historique que sur les autres parties de leur philosophie ; et fondées ou non, elles ne les empêchent point d'admettre que le développement de la Raison humaine, tout continu qu'il soit et bien que se résolvant dans une pure évolution, s'opère à travers une suite de transformations radicales.

J'avoue encore, si l'on y tient, que cette théorie même du progrès continu, qui pèse sur les hegelien comme sur les historien français, les conduit à expliquer d'une manière très-étroite, très-factice, très-forcée, ces transformations radicales ; mais enfin, de quelque façon qu'ils les expliquent, ils les constatent, ils les font ressortir, ils ne croient point que la raison ait épuisé dès sa première heure sa puissance d'invention et soit condamnée à quatre systèmes, ni plus, ni moins, à perpétuité ; chaque époque et même dans chaque époque chaque doctrine leur semble avoir dès lors sa physionomie particulière, et c'est cette physionomie particulière qu'ils cherchent avant toute chose à comprendre et à faire comprendre.

Il résulte de là que l'école allemande est à la fois très-inférieure et très-supérieure à l'école française. Elle lui est très-inférieure en ce

sens que sa conception générale de l'histoire impliquant, comme nous l'avons vu, une contradiction radicale, toutes ses théories particulières présentent je ne sais quoi d'équivoque, d'embarrassé, de flottant, tandis que celles de M. Cousin et de ses disciples brillent, au contraire, par une netteté simple et vigoureuse qui leur confère du premier coup une sorte de magistrature sur les esprits jeunes. Mais, d'autre part, l'école allemande, de cela seul qu'elle ne reste pas toujours fidèle à l'idée d'*évolution*, a été engagée par la complexité même de ses principes dans une foule de recherches curieuses et d'investigations de dessous qui font trop défaut à notre érudition française. Convaincue de la réalité des transformations radicales du genre humain, croyant d'une foi énergique à l'originalité des doctrines, elle a fait de remarquables efforts, et souvent des efforts heureux, pour déterminer leur véritable caractère, pour leur restituer leur individualité; elle a voulu (je ne dis pas qu'elle l'a fait toujours), elle a voulu pénétrer dans ce détail intime où se trahit la vie propre des idées, des choses et des hommes.

Voulez-vous vous en convaincre, prenez, je ne dirai pas Hegel lui-même, qui ajoute assez souvent la puissance de son génie à celle de sa méthode, mais Ritter, qui, sans être de son école, a subi néanmoins d'une façon marquée l'influence de ses théories historiques. Assurément, Ritter est un esprit presque médiocre, quand on le compare à M. Cousin, et cependant quand il parle de Platon, d'Aristote ou même de saint Augustin et de saint Athanase, quelle pénétration! quel besoin et quel art de fouiller tous les textes importants, de faire ressortir tous les détails où se décèle le génie particulier du temps, de l'homme, de la doctrine! Comme les diverses théories particulières du philosophe qu'il étudie apparaissent toutes et chacune dans ses savantes analyses sans que rien d'essentiel soit omis! Ce n'est pas lui qui adopte cette méthode commode et trop pratiquée parmi nous de n'étudier un homme ou une époque que dans un problème arbitrairement choisi, celui de l'origine des idées, par exemple, ou de la lutte entre le spiritualisme et le matérialisme ou bien encore de la valeur objective des universaux. Non, il examine tout, il compare tout; il n'essaye pas tous les siècles à une seule mesure, il tente de comprendre les diverses mesures qu'ils se firent à eux-mêmes.

J'avouerai bien, si l'on veut, qu'après la lecture la plus attentive des six volumes de Ritter on ne se rend pas un compte bien net de la marche de la philosophie et des lois de son développement. Mille points d'interrogation flottent devant l'esprit. Mais du moins l'on a été puissamment excité à réfléchir, et tout est là!

Quant à Hegel lui-même, outre le vague et l'espèce de contradiction intime qui pèse sur son bel ouvrage, il voulait, bon gré, mal gré, le faire aboutir à l'hegelianisme considéré comme le dernier mot de l'évolution humaine et il a dû contracter dans cette nécessité suprême l'obligation de plus d'un point de vue singulièrement forcé. On dirait bien souvent à le lire que le monde n'a eu qu'une mission, suivant Hegel, prendre conscience de soi dans Hegel, et l'on se demande, si tout cela est vrai, Hegel ayant enfin parlé, que nous reste-t-il à faire? Mais ce n'est que par échappées que le grand philosophe se retrouve ainsi lui-même dans toutes les philosophies éminentes; en général, au lieu de se donner comme l'explication la plus claire de ces philosophies, il préfère montrer en quoi elles se distinguent dans leur intimité même de tout ce qui est sorti du mouvement kantiste, et surtout de son propre système. Pour lui donc, comme pour Ritter, les temps gardent encore, malgré la violence doctrinale qu'il leur fait subir, leur signification propre, leurs différences vivantes et par conséquent leurs innombrables mystères qu'il s'agit d'éclaircir par d'incessantes investigations.

On comprendra maintenant pourquoi l'histoire de la philosophie est loin d'être morte aujourd'hui en Allemagne; c'est la seule partie de la science mattresse qui y soit encore cultivée avec une certaine passion; et je ne sais même si elle n'est pas appelée pour un temps très-prochain à une recrudescence de recherches qui la conduira à une nouvelle théorie du développement de la Raison et par conséquent à une nouvelle philosophie.

Dans tous les cas, ce qu'on est en droit de dire, c'est qu'au bout de quarante années le programme historique de l'école allemande n'est pas épuisé. Il n'en est pas de même du nôtre. Par les principes mêmes qui le constituent, il devait ouvrir nécessairement à l'érudition française deux phases successives : d'abord de fécondité merveilleuse, puis de stérilité absolue.

En effet, l'histoire des idées y est la chose la plus simple du monde; là tout se ramène à quelques types immobiles. A la voix de M. Cousin, toutes les théories de tous les temps et de tous les peuples sortaient de leur chaos pour venir docilement s'encadrer dans les quatre compartiments que leur désignait un geste souverain; et cet ordre plus ou moins factice devenait nécessairement de la lumière. Il n'y avait plus de mystère en aucune époque, puisque toutes les époques avaient refait éternellement la même œuvre. Les systèmes les plus obscurs de l'antiquité s'éclairaient par des similitudes inattendues avec nos pro-

pres systèmes. La théorie platonicienne *des idées* assimilée à la théorie cartésienne des vérités innées, à la théorie kantiste des jugements synthétiques, à la théorie éclectique des *principes rationnels*, apparaissait sans voile au plus simple écolier, qui retrouvait sans peine le sublime rêveur du cap Sunium à travers le rationalisme limpide de M. Cousin lui-même. Aristote avait son commentaire dans le sage Locke; Gorgias c'était tout simplement le Condillac de la Grèce; les alexandrins se comprenaient sans peine, puisqu'ils étaient à Platon ce que Schelling était à Kant et Spinoza à Descartes. L'interprétation des débats si confus et si multiples, si raffinés et si inextricables du moyen âge n'était pas plus difficile, puisqu'on les ramenait tous aux débats de Platon et d'Aristote, identiques eux-mêmes aux débats qui se sont agités sous nos yeux entre les sensualistes et M. Cousin. En d'autres termes, il suffisait d'attacher un sens précis aux quatre mots idéalisme, matérialisme, scepticisme, mysticisme, pour avoir le passe-partout de toutes les difficultés historiques. Ce grand drame touffu de la pensée humaine, avec ses milliers d'acteurs, paraissant, disparaissant, luttant sur toutes les scènes, à travers toutes les péripéties, devenait une belle tragédie classique à quatre personnages, ni plus ni moins. Comment cette tragédie, par la clarté même de son ordonnance méthodiquement étroite, n'aurait-elle pas séduit la génération qui nous précéda? Comment ne lui aurait-elle pas fourni le plan utile et méthodique de faciles enquêtes?

Seulement ce plan était peut-être trop ingénieux pour ne pas avoir, dès les premiers moments, je ne sais quel caractère artificiel. De plus, il ne pouvait donner lieu, comme nous l'avons déjà remarqué, qu'à un nombre limité de combinaisons, d'hypothèses, de labeurs, de recherches : ce qui revient à dire qu'au bout de très-peu de temps il devait être rempli dans son entier et ne laissait plus rien à faire aux investigateurs.

Une tragédie classique est toujours courte.

Aussi bien, on aura beau faire, on aura beau avoir à son service la plus belle imagination, si les côtés par où les doctrines philosophiques se ressemblent sont réels, ils ne sont ni les seuls, ni les plus nombreux, ni les plus intimes. Et quand on fait de l'histoire la simple affirmation de l'identité universelle, il suffit de poser cette identité une fois pour toutes et ensuite de rester en paix, ou de se contenter de quelques petits raffinements sur des détails assez inutiles. Les grands problèmes disparaissent dans une facilité déplorable de tout expliquer avec trois ou quatre formules.

Supposez en effet que vous soyez résolu *à priori*, et bien résolu à étudier la succession des systèmes philosophiques en restant fidèle à la conception générale de l'école française, c'est-à-dire supposez que la grande chose qui vous préoccupe, en les analysant, c'est leur similitude réelle à travers leur diversité apparente, peu vous importera alors l'ensemble rigoureux de ces maximes précises, définies, directrices, j'allais dire *caractéristiques*, qu'on trouve à telle période, mais seulement dans cette période dont elles constituent la forme interne, la logique vivante, et pour ainsi dire le *stimulus* intellectuel. Donc, pour être fidèle à votre point de vue, vous attacherez un prix extrême à trois ou quatre pages de Platon contre une idéologie que vous vous plairez à appeler sensualiste, mais vous éliminerez, ou du moins vous reléguerez sur un plan très-secondaire sa cosmologie, c'est-à-dire ce chef-d'œuvre et ce mystère qu'on appelle le *Timée*. De même vous vous soucieriez médiocrement de la *Physique* d'Aristote, de son *Histoire naturelle*, de son traité *du Ciel*, c'est-à-dire de la moitié de ses ouvrages, et j'ajoute de la moitié principale, parce qu'elle est la préface ou plutôt la clef de l'autre. Vous écarterez pareillement, comme indigne de vos analyses studieuses, la théorie profonde de la *matière indéterminée* et de la *participation* sur laquelle le chef de l'Académie est revenu si souvent dans ses dialogues, et avec elle le système plus étroit peut-être, mais si rigoureux des *formes substantielles*, — qui est le fond même du péripatétisme. Bien entendu, de semblables mutilations seront exercées sur les conceptions cosmogoniques, physiques et psychologiques des alexandrins, des Pères de l'Église, des scolastiques, et de la renaissance, qui perdra par là même toute signification originale et ne vous apparaîtra plus que comme un immense plagiat.

Est-ce tout? Non. Après avoir ainsi rayé d'un trait de plume dans les philosophes de tous les temps leur théorie de la nature, avec leur métaphysique, vous n'étudierez dans leur morale qu'une question, et quelle question? une question préjudicielle, une question de préface, celle de l'origine rationnelle ou sensible de la notion du devoir. Puis, quand vous arriverez à leur théodicée, à leur logique, à leur conception des grandes méthodes scientifiques, vous les jetterez aussi sur votre lit de Procuste : vous n'y verrez que des thèses spiritualistes ou anti-spiritualistes, exclusives ou non exclusives, c'est-à-dire trois ou quatre catégories abstraites qui persévèrent toujours, parce qu'elles sont le cadre immobile de la science et non pas la science elle-même, toujours progressive, — qui sont éternelles, parce qu'elles ne sont pas vivantes!

D'un seul mot, puisque aujourd'hui la philosophie se réduit presque tout entière à l'idéologie, et que vous admettez que ce qui s'est fait aujourd'hui s'est fait dans tous les temps, toute votre besogne comme historien de la philosophie consistera à éliminer de l'histoire de cette suprême et encyclopédique science tout ce qui n'est pas purement et simplement idéologie, et encore pour être bien dévot à votre programme, vous ne considérerez dans tous les systèmes idéologiques que les très-faibles parties qui rappellent l'idéologie actuelle, c'est-à-dire presque rien. En vérité, une pareille besogne ne devra pas être bien longue à terminer, et ce qui en reste aujourd'hui paraîtra-t-il suffisant à l'activité de la nouvelle génération intellectuelle?

Encore une fois, nous serions bien fâché que, par une réaction aveugle, l'on marchandât la gloire ou la reconnaissance à une école justement applaudie de nos pères, et qui a fait plus qu'on ne saurait dire pour la science et pour la liberté. En ce qui concerne l'histoire de la philosophie, elle n'a pas seulement rempli son programme, elle l'a dépassé par les plus heureuses infidélités; seulement, précisément parce qu'elle l'a rempli et plus que rempli, il ne laisse plus de place à des œuvres nouvelles.

La conclusion d'un fait pareil est facile à déduire. Je ne désire point, pour ma part, que nous échangeons purement et simplement notre conception générale de l'histoire contre celle des hegelien. Cette dernière n'est peut-être plus vivante et plus large que parce qu'elle renferme plus de chaos et des principes inconciliables. Mais leur opposition elle-même, et les méthodes si différentes qui sont sorties de cette opposition, nous attestent, il me semble, avec une autorité souveraine, que toutes les deux auraient besoin de passer par le creuset d'une vérification sévère.

La notion du progrès a été incomplète, ce semble, et chez les hegelien et chez les éclectiques, et du reste faut-il s'en étonner? Cette notion, en apparaissant dans l'esprit humain, l'a si fortement ébranlé, ou, pour mieux dire, enivré, qu'il l'a appliquée soudain à toutes ses spéculations, en poète, en enthousiaste, sans se donner la peine de la scruter en elle-même. Il est temps aujourd'hui de la soumettre à la rigueur des procédés scientifiques, et de philosopher enfin sur ce qui est devenu le principe de toutes nos vues philosophiques. C'est dans cette philosophie nouvelle, dans cette analyse méthodique de la notion de *progrès* que le dix-neuvième siècle prendra conscience de lui-même et trouvera le moyen de renouveler, soit en France, soit en Allemagne, l'histoire de la pensée humaine et des systèmes philosophiques.



## III.

Après cette étude préliminaire sur la méthode générale des deux écoles, arrivons à leurs théories particulières et rivales sur les grandes époques de la philosophie.

En matière de philosophie orientale, Hegel est beaucoup plus systématique que M. Cousin, mais il est tout aussi rapide, je ne veux pas dire tout aussi vague, et il serait assez oiseux d'insister sur les différences de détail qui séparent les deux philosophes en une question encore si obscure; mais il n'en est pas de même de leur dissidence très-profonde, très-accentuée, très-réfléchie sur l'ensemble et les principaux systèmes de la philosophie grecque. Cette dissidence se rattache à leur conception générale du progrès humanitaire, elle a des conséquences d'une portée sérieuse et elle est de nature, je crois, à nous ouvrir d'utiles perspectives.

D'après M. Cousin, qui est ici parfaitement fidèle à sa méthode historique, et qui retrouve, bon gré, mal gré, jusque dans les temps les plus antiques les systèmes modernes, « Socrate... a eu la gloire de poser » la psychologie comme la base de toute métaphysique légitime<sup>1</sup>. » Avant lui, « la philosophie avait été une philosophie de la nature »; avec lui, elle arrive « à la maturité, elle change de caractère et de direction et » elle devient une philosophie morale, sociale, humaine. Ce qui ne » veut pas dire qu'elle n'a que l'homme pour objet; loin de là, elle » tend, comme elle le doit toujours, à la connaissance du système » universel des choses, mais *elle y tend en partant d'un point fixe, la » connaissance de la nature humaine*<sup>2</sup>. » Les Ioniens, les Éléates, les pythagoriciens, les sophistes se perdaient en vagues et impuissantes dissertations sur l'origine et les transformations latentes ou visibles des choses; ils recherchaient quels sont leurs principes constitutifs, leurs éléments premiers et irréductibles; ils laissaient l'âme de côté ou n'arrivaient à l'étude rapide et superficielle de ses facultés, de ses besoins, de ses notions intimes qu'à travers l'étude plus ou moins heureuse des secrets les plus impénétrables de la terre et des astres. Socrate, ajoute-t-on, fit descendre la philosophie sur la terre, — sur la terre, c'est-à-dire dans les profondeurs de la pensée et du sujet

<sup>1</sup> V. Cousin, *Cours d'hist. de la phil.*, 1829, leçon VII.

<sup>2</sup> *Ibid.*

pensant; en d'autres termes, il « *la détourna des hypothèses physiques et astronomiques*<sup>1</sup> » pour la reporter sur l'homme, et non point sur l'homme considéré comme être physiologique, mais sur l'homme intellectuel et moral. Il sonda ses idées, ses sentiments, ses opérations intimes, ses principes d'action, les règles de sa moralité publique et privée, les lois de son souverain bien; il prit au sérieux « ce γνῶσις » σκαυτὸν qui n'avait été jusque là qu'un sage précepte et qui devint, « grâce à lui, une méthode ». En un mot, il mit la philosophie dans cette voie féconde où elle débute par l'observation attentive du moi pour aboutir à une théodicée dépouillée de vains rêves, et, de plus, à une morale et à une ontologie rationnelles. C'est assez dire sans doute que Socrate opéra en Grèce, quatre siècles avant notre ère, une révolution analogue à celle que Descartes devait opérer deux mille ans plus tard dans l'Europe moderne. *Nil novi sub sole.*

Je n'ai pas besoin de dire que je résume ici l'opinion des philosophes éclectiques, non la mienne. Mais poursuivons.

D'après les mêmes philosophes, Platon (remarquez-le bien, Platon, non Aristote) poursuivit et compléta l'œuvre de Socrate. Lui aussi « *il débute par la psychologie* ». Mais, au lieu de s'en tenir à quelques remarques, il appliqua « la réflexion à la conscience »; il pénétra dans les plus secrètes profondeurs de l'âme, et discerna ces merveilleuses « notions d'unité, de substance, etc., qui sont comme le fond IMMUEBLE de toute connaissance », et « qui ont pour caractère la nécessité et la généralité ». Dans ces notions, dans « *les idées en elles-mêmes* », voilà donc purement et simplement les idées innées de Descartes, les jugements synthétiques *a priori* de Kant, les lois nécessaires du sens commun de Reid et de Stewart; M. Cousin les interprète comme saint Augustin et les Pères de l'Église, jaloux de christianiser le chef de l'Académie, l'avaient fait avant lui. Elles ne sont point à ses yeux des entités intermédiaires entre l'unité absolue et la multiplicité sensible, elles sont « les attributs de la raison divine ». Seulement, on peut reprocher à Platon de se laisser un peu trop inconsidérément emporter à leur poursuite dans son vol poétique. Il a raison de se fier à l'abstraction, « qui est le procédé, l'instrument de toute bonne philosophie », mais il ne s'y fie point avec assez de tempérance, avec assez de respect pour les vérités contingentes et sensibles. « De là tout ce qu'il y a de vrai et de sublime, et aussi tout ce qu'il y a d'un peu chimérique dans la philosophie platonicienne. »

<sup>1</sup> V. Cousin, *eodem loco*.

Une réaction contre l'idéalisme platonicien, devenu exagéré et aventureux, était nécessaire : c'est Aristote qui la représente. Génie essentiellement grec, comme Platon lui-même, il a su éviter les excès monstrueux d'une réaction aveugle. Mais enfin, son système ne tient pas la balance bien égale entre l'élément sensible et l'élément rationnel de la connaissance. « Une tendance sensualiste y est souvent incon- » testable. »

Tout le reste de la philosophie hellénique est expliqué par l'école française de la même manière; et cette explication a été systématisée avec une rigueur originale et avec beaucoup d'éclat par M. Bordas-Demoulin. M. Bordas<sup>1</sup> suppose qu'il y a toujours eu et qu'il y aura toujours dans l'ordre métaphysique une sorte de doctrine orthodoxe permanente et reconnue de tous les grands penseurs : les esprits exclusifs et étroits s'en écartent par des espèces d'hérésies rationnelles qui consistent à ne voir qu'un élément de la connaissance humaine, et par suite de la réalité; mais les grands, les suprêmes philosophes, y ramènent les âmes égarées. Grâce à eux, elle se dégage à toutes les époques, au milieu des sectes rivales, dans sa large synthèse qui les résume, et elle a été représentée chez les Grecs par Platon, dont les théories sont d'avance radicalement identiques à celles d'Augustin, de Descartes et de Bossuet. La seule différence entre M. Bordas et M. Cousin, c'est que, d'après celui-ci, l'éclectisme platonique, malgré son caractère compréhensif, fait une part un peu trop considérable à l'élément idéaliste, tandis que, d'après celui-là, on ne peut lui reprocher qu'un peu d'indécision et de vague. Les esprits sensés reconnaîtront sans doute qu'il ne vaudrait guère la peine de discuter trop longtemps sur de si minces nuances, et que si les disciples si nombreux de M. Cousin et les élèves trop rares de M. Bordas se montrent très-hostiles les uns aux autres, ce n'est pas la faute de leurs doctrines historiques.

Au contraire, rien n'est plus opposé à l'appréciation française de Socrate, de Platon, d'Aristote, que l'appréciation allemande.

Hegel accorde, sans doute, que Socrate a opéré une véritable révolution intellectuelle, et qu'il marque l'heure solennelle où la philosophie hellénique arrive à sa maturité et prend possession d'elle-même<sup>2</sup>, mais à ses yeux cette révolution est bien moins radicale qu'elle ne le

<sup>1</sup> Voir son mémoire sur le *cartésianisme*, couronné par l'Institut. — L'idée profondément éclectique de M. Bordas est d'autant plus remarquable, qu'il s'imagine être l'adversaire irréconciliable de l'éclectisme, tandis qu'il s'est borné à l'adapter à des conclusions religieuses et politiques qui lui sont personnelles.

<sup>2</sup> Hegel, *Hist. de la philos.*, t. 1.

paraît à M. Cousin, et surtout elle n'a pas ce caractère moderne, cette intimité psychologique que nous autres Français nous lui prêtons avec tant d'obligeance.

Socrate, suivant les Allemands, transporte dans les spéculations philosophiques, non pas le génie de l'occident germanique, après la renaissance, mais le génie grec, dont il est le représentant le plus discret, et par là même le plus efficace. Il ne brise donc pas entièrement avec les traditions de l'école ionienne et de l'école pythagorique, qu'on retrouvera plus tard pleines de vie parmi ses propres disciples. Il abandonne bien le ciel, si l'on veut, mais ce n'est point pour descendre dans les profondeurs de la conscience. Il disserte sur l'homme, mais non sur l'homme considéré comme un être qui tout d'abord se voit face à face dans le jeu le plus intime de ses idées pures, et qui illumine, par cette intuition première, l'univers tout entier : non, l'homme pour lui est tout simplement un être social, moral et religieux, que l'on observe pour ainsi dire du dehors, et bien plutôt dans ses rapports extérieurs avec tout ce qui l'entoure, que dans le déroulement mystérieux de ses phénomènes intimes. Le plus sage des Athéniens put donc, à certains égards, pratiquer le γνῶθι σεαυτόν, en ce sens qu'il prit plaisir à passer en revue et les lois de l'État et les conditions de la vertu, et la diversité des conditions humaines; il put même essayer de fixer par des définitions les idées nettes et déterminées que nous nous formons de la nature des choses; mais tout cela ne constitue point une psychologie, ni même une tentative sérieuse de psychologie et de métaphysique fondée sur l'analyse des idées et sur une critique vraiment interne et *subjective* des éléments absolus de la connaissance.

Les écoles qui se rattachent à Socrate ne sont pas davantage, si nous en croyons Hegel, du cartésianisme et du kantisme anticipés. Bien loin de créer je ne sais quelle philosophie vraiment rationnelle et psychologique, elles cherchent tous les principes premiers de leurs spéculations dans la pure expérience extérieure, ou du moins dans un mélange bizarre des résultats de cette expérience avec quelques principes rationnels vaguement pressentis. Les données que l'on trouve au fond de leurs constructions métaphysiques les plus éthérées sont encore de simples perceptions plus ou moins raffinées. Empruntées par une vulgaire logique au monde phénoménal et objectif, elles n'ont rien, sauf quelques rapides visions, de vraiment intellectuel, de vraiment idéal, rien qui puisse satisfaire, même à moitié, un esprit qui a passé par la phase féconde du *criticisme*, et appris à distinguer la sphère de la vérité de celle de la réalité empirique.

Sans doute, il y a dans tous les temps des esprits qui semblent appelés à la plus haute contemplation des idées pures et qui les présentent vaguement, alors même qu'une force supérieure les lie à la région obscure des réalités sensibles. Platon est le type le plus brillant de ces esprits. Son intelligence ne discerne pas les grandes lueurs du monde intelligible dans leur vérité intrinsèque, mais son âme en éprouve un indicible besoin. Il voudrait s'élever jusqu'à elles, mais elles lui échappent. Il les chante dans une sorte de transport obscur; mais, bien qu'il les chante avec un accent qui fait illusion, il les confond sans cesse avec ce qui n'est pas elles : il est frappé par leur action, comme l'aveugle serait frappé par l'action du fluide lumineux qui chauffe ses paupières, et qui cependant ne l'éclaire point. La dialectique platonicienne est donc tout à la fois l'annonce lointaine, très-lointaine, et la parodie de la vraie logique, de cette logique rationnelle qui est en même temps une logique et une ontologie; et cette espèce de contradiction, ou, pour parler plus exactement, de miroitement indéfinissable qui est au fond de la dialectique du divin et impuissant rêveur de Sunium, se reproduit dans toutes les grandes lignes, dans tous les détails de ses théories particulières. Chacune d'elles croit saisir l'idéal, mais au lieu de saisir l'idéal vrai, qui est l'idéal vivant et concret, n'embrasse qu'une immobile abstraction.

On conçoit sans peine que, du haut de ce point de vue, les idées platoniciennes ne pouvaient plus être considérées comme de simples modes de l'intelligence divine. Placées entre l'unité absolue telle que la conçoivent les Éléates et la pluralité indéfinie telle que la posent les Ioniens, elles existent à titre d'*entités*, mais d'entités qui sont substantiellement identiques entre elles, et aussi substantiellement identiques et à cette unité et à cette pluralité dont elles sont le lien; car, sans doute Platon était placé à un point de vue trop extérieur, ou, comme dit Hegel, trop objectif pour reconnaître et définir vraiment les idées; mais il devinait bien, tout en les confondant avec les données de la sensation, qu'elles sont plus que de simples modes intellectuels; il soupçonnait que dans leur fond intime, l'*idée* et l'*être* sont une seule et même chose, et voilà pourquoi sa dialectique est en même temps une métaphysique; seulement, cette dialectique elle-même est complètement inexacte; elle représente un tissu de catégories nominales et non l'évolution de ces antinomies qui constitue la vie de l'esprit et des choses. — Voilà du moins, erreurs et vérités, ce que les hegelienis lisent ou croient lire dans le *Parménide*, dans le *Sophiste*, même dans la *République* et dans le *Timée*.

Nous n'insisterons pas sur les autres détails de leur thèse historique. On comprend sans peine, d'après ce qui précède, comment ils doivent interpréter et Aristote, et les épicuriens, et les stoïciens, et la nouvelle Académie. Restons-en à leur vue générale : elle vaut la peine d'être sérieusement discutée.

Qui a raison, sur la philosophie gréco-romaine, de l'école hegelienne ou de l'école éclectique ? En d'autres termes, la révolution socratique a-t-elle consisté, oui ou non, à poser la psychologie comme base de la métaphysique ? Les idées platoniciennes sont-elles identiques aux vérités éternelles de saint Augustin, aux idées innées de Descartes ? Je crois, pour ma part, que ces deux questions si intimement liées ne peuvent être résolues ni l'une ni l'autre, quand on admet le point de vue qu'adoptent également les deux écoles rivales.

Sans doute les hegelien ne seraient point embarrassés de citer bien des textes en faveur de leur thèse. Ils pourraient dire notamment : que l'on ne se contente pas d'examiner dans ses généralités les plus vagues la théorie des idées platoniciennes, et que l'on entre dans ses détails les plus caractéristiques ; on en trouvera parmi elles (et c'est même le plus grand nombre) qui, évidemment, ne sont que de pures données de l'imagination ou des sens, revêtues arbitrairement d'un caractère absolu par un caprice de l'imagination. Platon n'admet pas seulement les idées pures du Bien, du Beau, de l'Être, lesquelles encore apparaissent dans son système profondément dénaturées et surtout stérilisées par toute espèce d'alliages ; il proclame les idées de l'un et du multiple<sup>1</sup>, du grand et du petit<sup>2</sup>, du repos et du mouvement, de la ressemblance et de la différence<sup>3</sup>, de la mort et de la vie<sup>4</sup>. Et nous abrégeons singulièrement la liste<sup>5</sup>. Suivant lui, en effet, tout ce qui peut être défini, c'est-à-dire tout ce que notre esprit est capable de fixer, d'isoler sous une formule abstraite et générale, est sinon l'idée en elle-même, du moins le signe d'une idée. Il sépare bien, sans doute, le domaine de l'abstraction et celui de la pensée pure (noësis), mais c'est à condition que toutes les créations abstraites de notre activité intellectuelle correspondent, terme pour terme, avec un parallélisme parfait, à ces principes de la pensée pure, qui existent en soi et pour soi. Lui-même, à un certain moment de sa vie, il fut effrayé, paraît-il,

<sup>1</sup> Platon., *Sophiste*. — Le multiple est ce qu'il appelle *l'autre* opposé à l'un.

<sup>2</sup> V. Parménide, *république*.

<sup>3</sup> V. Parménide.

<sup>4</sup> *Phédon*.

<sup>5</sup> Aristote a très-bien démêlé ce vice de la dialectique platonicienne.

de cette interminable série d'intelligibles bizarres qui doublait le monde sensible sous prétexte de l'expliquer. Ouvrez, en effet, le *Parménide* :

« O Socrate, dit Parménide, on doit admirer l'ardeur que tu montres dans la discussion; mais, dis-moi, admetts-tu toi-même la distinction que tu exposes? admetts-tu que d'un côté existent séparément certaines *idées*, et que de l'autre existent séparément les choses qui en participent? Te semble-t-il que la *ressemblance* (idéale), distinguée de la ressemblance réelle que nous avons nous-mêmes, soit quelque chose en elle-même, ainsi que l'unité et la pluralité, et toutes les autres idées dont tu as entendu parler Zénon?

— Cela me parait ainsi, répondit Socrate.

— Penses-tu, continua Parménide, qu'il y ait aussi une idée absolue du juste, ainsi que du beau, du bon et de toutes les choses semblables?

— Assurément, dit-il.

— Quoi! il y aurait une idée de l'homme en dehors de nous et de tous les êtres qui nous sont semblables, une idée de l'homme, une idée du feu, une idée de l'eau?

— J'ai été souvent dans le doute sur ce sujet, ô Parménide!...

— Et à l'égard des objets, ô Socrate, qui peuvent paraître ridicules, tels qu'un poil, de la boue, une tache, ou quelque autre objet très-vil et très-méprisable, es-tu dans le doute, ou bien affirmes-tu qu'il existe une idée de chacune de ces choses, idée différente des choses elles-mêmes?

— Ah! dit Socrate, je n'affirme pas. Je crois à l'existence des choses que nous voyons, mais je crains qu'il ne soit bien absurde de croire que toutes aient leurs idées. Cependant quelquefois la pensée me vient qu'il en est de même de tout, et que tout a son idée; mais lorsqu'elle me vient, je l'abandonne bientôt pour ne pas me jeter dans un problème sans fond....

— Socrate, répondit Parménide, tu es jeune encore, et la philosophie ne s'est pas encore emparée de toi; lorsqu'elle te gouvernera, tu ne mépriseras rien, tu ne regarderas aucune des choses dont tu viens de parler comme vile. Maintenant, à cause de ta jeunesse, tu te laisses arrêter encore par l'opinion des hommes. »

Ce texte est des plus explicites, à ce qu'il semble, et il serait facile d'en trouver de semblables. Mais l'école française les connaît, et elle ne les regarde point comme absolument péremptoires.

Elle les explique soit par la fougue poétique de Platon, qui ne lui permettait guère les énumérations méthodiques, soit par ses tendances ultra-idéalistes qui lui faisaient multiplier un peu partout les données de la raison.

Elle y voit donc les exagérations regrettables de la doctrine, mais elle se refuse à y voir ses éléments constitutifs; elle ne veut pas en tenir compte, lorsqu'il s'agit de la caractériser. Bref, elle reconnaît que le chef de l'Académie ne discerne que confusément les éléments du

monde intelligible; mais ce n'est point, suivant elle, qu'il n'ait pu s'élever jusqu'à ce monde et que, retenu loin de ses splendeurs, il se borne à en contempler les lointains mirages à travers les objets sensibles; c'est qu'au contraire il vit trop exclusivement avec elles, c'est que, ébloui de leur rayonnement prolongé, il les voit mal et en homme qu'enivre l'enthousiasme.

Entre cette explication et celle de l'école allemande, qui décidera?

Peut-être, cependant, la difficulté n'est-elle pas insoluble; peut-être, pour la résoudre d'une façon normale et positive, suffirait-il d'en finir avec une opinion très-accréditée, si accréditée qu'elle est le point de départ commun des deux écoles rivales.

Suivant Hegel, en effet, comme suivant M. Cousin, le platonisme est tout entier dans la théorie des idées, et c'est précisément parce que M. Cousin et Hegel se renferment dans la théorie des idées qu'ils ne trouvent aucun moyen sûr de la définir. Pour ma part, je me permets de croire, après mûre réflexion, que ce parti pris de voir dans la théorie des idées, non pas une partie du platonisme, mais son ensemble ou du moins sa base, et sa base unique, repose sur une erreur historique; je crois de plus qu'on ne l'a commise que parce que l'on a facticement isolé le platonisme des divers systèmes philosophiques qui le précèdent ou le suivent, et que l'on a isolé plus facticement encore ces systèmes eux-mêmes des théories scientifiques qui seules peuvent déterminer le vague de leurs formules; il me semble enfin que cette erreur a grandement contribué, d'un côté comme de l'autre, à jeter sur cette grande philosophie de la vieille Athènes je ne sais quel vernis étrangement moderne, car Platon m'a tout l'air d'être dans MM. Cousin et Bordas un saint Jean-Baptiste de MM. Bordas et Cousin, et dans Hegel lui-même il n'est guère qu'un hegelien avant la lettre, un hegelien qui s'ignore, parce qu'il ignore l'importance de l'élément subjectif de la connaissance humaine.

Laissons donc de côté, une bonne fois; ces aperçus trop ingénieux pour être solides; interprétons enfin les généralités nécessairement indéterminées de la métaphysique ancienne, non plus au moyen de nos théories contemporaines, mais par les applications vivantes que les anciens eux-mêmes en ont faites et par les explications qu'ils en donnent. Armés de cette méthode, que l'on n'a pas encore pratiquée, *quoique* ou *parce que* le sens commun l'indique d'une façon très-claire, nous reconnaitrons bien vite, je le crois, une vérité importante et jusqu'ici inconnue: c'est que l'idéologie de Platon et celle d'Aristote ne sont nullement la clef de leur doctrine, c'est que dans leurs deux



systèmes, construits à l'opposite des nôtres, ce n'est pas l'idéologie qui conduit à la métaphysique, mais au contraire la métaphysique qui précède, commande, détermine l'idéologie : et voilà pourquoi celle-ci restera pour nous confuse, flottante, susceptible de toutes les interprétations les plus contradictoires, tant que celle-là n'aura pas été un peu approfondie.

Quelle est donc au fond la métaphysique de la Grèce ? en d'autres termes, quelle est la conception que la philosophie gréco-romaine s'est formée de l'*Être* et où a-t-elle puisé cette conception ?

Ce n'est pas la lecture de Platon qui nous permettra le plus aisément de résoudre ce problème ; c'est la lecture d'Aristote ; car la gloire trop peu comprise d'Aristote est précisément d'avoir organisé et pour ainsi dire cristallisé cette conception maitresse, qui jusqu'à lui était demeurée éparse et presque insaisissable.

Au premier abord et lorsqu'on ne connaît du Stagyrite que ses traités philosophiques proprement dits, sa métaphysique semble se prêter à toutes les exégèses. Il affirme bien positivement que le premier être que nous connaissons, le *primum cognitum*, comme disaient les scolastiques, celui qui reste pour nous le type de tous les autres, c'est l'*être composé*, l'être qui tombe sous les sens ; et il ajoute que cet être apparaît nécessairement à notre intellect comme composé de deux éléments : la *matière* et la *forme*. Mais qu'est-ce que cette *forme* ? Qu'est-ce que cette *matière* ? Ce n'est point dans la *Métaphysique*, c'est dans la *Physique*, c'est dans l'*Histoire naturelle*, c'est dans le *Traité du ciel*, — ouvrages soigneusement négligés par Hegel, comme par M. Cousin — que l'on trouve les éléments d'une définition rigoureuse de ces deux fameux principes péripatéticiens, dont le secret semble perdu aujourd'hui <sup>1</sup>.

Pour bien les comprendre, représentez-vous un corps quelconque. — Ce corps passe par des états très-nombreux, très-divers, et même qui s'excluent, si nous nous en rapportons du moins au témoignage des sens : il était petit, il devient grand ; il était chaud, il devient froid ; il était blanc, il devient noir. Ces états successifs ne seraient point sans doute des qualités véritables et inhérentes à sa substance, suivant un cartésien ; il n'y verrait que des phénomènes relatifs à notre

<sup>1</sup> On s'en apercevra facilement en lisant la thèse de M. Vacherot sur les quatre principes d'Aristote. M. Vacherot est certes l'un des penseurs les plus éminents du dix-neuvième siècle, mais il n'a pu comprendre la métaphysique de la Grèce, faute de comprendre sa physique. M. Ravaisson n'a pas été plus heureux, malgré la vigueur et la pénétration de son intelligence.

mode de sentir, ou plutôt de simples sensations. Mais nous sommes en Grèce, et Aristote, ainsi que ses prédécesseurs, les affirme bel et bien, comme des propriétés réelles et presque absolues. Cependant, si réelles et si absolues qu'il les pose, elles paraissent et disparaissent sans que le corps lui-même naisse ou périsse avec elles. Donc, disent à l'envi l'Académie et le Lycée, ce corps qu'elles affectent ne saurait se confondre avec aucune d'elles. Qu'on le considère un instant en lui-même, dans son être intime, qu'on isole cet être des états divers qui se succèdent en lui, qu'y trouvera-t-on? Purement et simplement la capacité de les traverser ou de les subir tous; il n'est qu'une espèce de théâtre où vont et viennent des qualités plus ou moins nombreuses. Telle est donc la première idée que nous avons de tout être. Il nous apparaît tout d'abord comme la simple capacité logique, comme la possibilité d'être affecté de phénomènes, et c'est cette possibilité qu'Aristote et Platon désignent sous le nom commun de *matière première*.

Mais la *matière* ne suffit point à constituer l'être tout entier, et ici encore Platon et Aristote sont complètement d'accord. En effet, une fois que la *matière* est posée par l'esprit à titre de *substratum* et pour ainsi dire de *caput mortuum* des phénomènes, elle lui apparaît nécessairement : 1° comme *indéterminée*, puisqu'elle est, par définition, ce qui demeure, une fois ôtées toutes les qualités déterminantes; 2° comme *passive*, puisqu'elle constitue une simple capacité, une possibilité logique. — Or il n'y a aucune chose vraiment réelle, j'allais dire vraiment vivante qui soit sans détermination et sans actualité. Il faut donc admettre dans tout être, à côté de l'élément matériel, passif et indéterminé, un second élément qui le complète en le déterminant et en réalisant ses possibles. C'est cet élément qu'Aristote appelle la *forme* et que les scolastiques désignèrent sous le même nom, ou sous le nom plus complet de *forme substantielle*<sup>1</sup>.

Pour préciser les idées, nous observerons ici que la *forme* d'Aristote et des scolastiques ne répond point rigoureusement à ce que les modernes nomment l'*Essence*. L'Essence des êtres est tout simplement le principe qui les spécifie. Elle est absolument invisible en elle-même, parce qu'elle est immobile. Au contraire la *forme* d'Aristote, étant à la fois le principe de spécification et le principe de réalisation, remplit

<sup>1</sup> La substance corporelle, la *matière*, en tant que *matière*, n'est ni corporelle ni incorporelle; elle est indéterminée, bien plus, elle est l'indéterminée. Dans l'école de Duns Scot, par exemple, qui était plus spiritualiste que celle de saint Thomas, on admettait parfaitement que l'âme a en elle une part de *matière*.

cette double fonction de *déterminer* l'être et de le *mouvoir*. Elle est pour ainsi dire une essence doublée d'une activité, la source identifiée des attributs fixes de l'être et de ses phénomènes variables; et voilà pourquoi, bien qu'elle ne tombe pas directement sous notre perception, elle se manifeste d'une façon si imméconnaissable dans les propriétés extérieures et sensibles, que celles-ci, traitées par une sévère analyse, nous en laissent toujours le secret et le dernier mot dans l'alambic de nos abstractions.

Telle est, si je ne m'abuse, l'ontologie ou la métaphysique péripatéticienne; et cette ontologie, qui vivait déjà en germe dans Platon, dans Socrate, dans leurs prédécesseurs, ne doit point être considérée comme une vague et stérile formule à l'usage exclusif de quelques penseurs perdus dans leurs rêves solitaires; non, elle a été l'inspiration d'abord spontanée et confuse, ensuite réfléchie et lumineuse, mais toujours vivante, de tout ce qui a été pensé, de tout ce qui a été senti par une grande époque, par une grande race. Elle a correspondu à la conscience la plus intime et par conséquent la plus universelle que la raison antique avait d'elle-même. C'est elle en particulier qui a constitué jadis et qui aujourd'hui encore explique et éclaire toute la science hellénique, acceptée par Rome et même par le moyen âge : astronomie, physique, physiologie.

Il ne serait guère possible d'établir dans un rapide travail cette thèse qui a le malheur de heurter bien des préjugés, et nous ne voudrions pas non plus la présenter sans preuve aucune. Nous prions seulement les lecteurs de remarquer que l'explication vulgaire des erreurs et des lacunes de la science antique est en opposition flagrante et presque ridicule avec tous les résultats de l'érudition contemporaine.

On dit par exemple : Les anciens se sont trompés grossièrement sur les lois et les forces de la nature, parce que, dédaignant les faits et les données sensibles, égarés par le mauvais génie des hypothèses *a priori* et d'une métaphysique à outrance, ils ne consentaient pas à voir les phénomènes. — Mais quoi ! n'est-ce pas un fait incontestable, un fait avéré par tous les historiens sérieux de la pensée humaine, que les philosophes de l'antiquité ont été unanimes à regarder l'observation et même l'observation des choses sensibles comme le point de départ de la connaissance humaine ? Ce n'est pas seulement Aristote qui proclame cette maxime, c'est Platon, c'est le stoïcisme, que dis-je ! c'est l'école même d'Alexandrie, qui veut bien se perdre dans toutes les extases, mais qui prétend s'y initier par des considérations sensibles. Le moyen âge tout entier (y compris les mystiques, beaucoup moins

nombreux qu'on ne le croit vulgairement) proclame la même méthode. Et les premiers à la contester, qui sont-ils, je vous prie? c'est Cusa, c'est Copernic, c'est Kepler, c'est Galilée, c'est Descartes enfin qui érige en système les pressentiments sublimes de ces grands novateurs, et qui, en face de l'antique adage : *Primum cognitum est ens materiale*, pose son immortel *cogito* encore si mal compris.

Et non-seulement c'était chez les Grecs, chez les Romains, chez les scolastiques une maxime parfaitement acceptée que les sens introduisent seuls dans le sanctuaire de la science (*primi cognitionis duces sunt sensus*), mais cette maxime était sans cesse et systématiquement mise en pratique. Qui soutiendrait, après les admirables travaux de M. Littré, qu'Hippocrate n'a pas voulu, n'a pas su observer? Qui croira, après les savantes recherches de MM. Cousin, Ravaisson, Barthélemy Saint-Hilaire, Michelet (de Berlin), qu'Aristote n'était point passionné pour les riches et vastes collections de faits naturels? Et ni Hippocrate, ni Aristote ne sont des exceptions à cet égard. Tous les médecins illustres, tous les astronomes célèbres de l'antiquité, même au milieu des effervescences du mysticisme alexandrin, cherchent des phénomènes avec avidité et quelquefois les découvrent ou les analysent avec une sagacité infinie. Ce n'est pas le souci de les recueillir qui leur fait défaut, c'est l'art de les interpréter. Leurs hypothèses les plus absurdes ont encore leurs racines dans les données sensibles, prises dans un sens trop absolu; et ils ne se trompent point parce qu'ils les négligent, mais au contraire parce qu'ils les revêtent trop facilement d'une autorité qu'elles ne comportent point<sup>1</sup>.

<sup>1</sup> Cette observation est seule capable d'expliquer un des faits en apparence les plus bizarres de l'histoire scientifique, et un fait qui me fournit une réponse, ce me semble, à une objection qui m'a été faite. M. Henri Martin, examinant dans sa belle *Histoire de France* (t. XIV) ma manière de concevoir la science du moyen âge, accorde que les savants de cette époque admettaient *en principe* l'observation; mais, ajoute-t-il, *en fait*, ils ne s'en servaient point, à cause de leurs entraînements *mystiques*. Je réponds : « *En fait*, ils s'en servaient, et même, chose curieuse, ils s'en servaient d'autant plus qu'ils étaient plus mystiques. Ainsi, l'école de Scot était plus expérimentale à la fois et plus mystique que celle de saint Thomas. Roger Bacon et Raymond Lulle étaient des quasi-mystiques; on pourrait en dire autant des alchimistes, qui ont tant accumulé d'expériences heureuses ou malheureuses. Dans l'antiquité, on retrouve la même anomalie apparente. Ce sont les penseurs qui avaient le plus de pente vers le mysticisme qui ont le plus pressenti les découvertes modernes; il suffira de citer ici l'école pythagoricienne et les médecins de l'école d'Alexandrie. Pourquoi en a-t-il été ainsi dans ces deux grandes phases de la raison humaine? C'est que, pendant ces deux grandes phases, le principe funeste et stérilisant n'était point le dédain des phénomènes sensibles, mais au contraire la conviction universelle que ces phénomènes sont le point de départ de toute connais-

Au rebut donc cette vieille monomanie d'expliquer toutes les singulières théories des anciens sur la nature par un seul mot, toujours le même : ils dédaignaient l'expérience ! Si nous voulons les comprendre, ces théories, d'une façon un peu intime, un peu sérieuse, donnons-nous enfin la peine de les recueillir avec soin, d'étudier leurs rapports, leurs antécédents, leurs transformations ; ne les jugeons point sur trois ou quatre formules prises au hasard ; analysons avec lenteur, avec scrupule et par l'étude comparée de tous les textes, les motifs, les arguments qui les rendirent vraisemblables à certaines époques ; entrons de grâce, entrons dans l'esprit vivant de l'antiquité scientifique avec les mêmes précautions, avec les mêmes finesses d'anatomie que Montesquieu a employées pour voir à fond l'esprit de l'antiquité politique et législatrice.

Il y a là toute une étude à créer, que l'école positiviste a pressentie, qu'elle n'a pas créée, parce qu'elle s'est laissé arrêter dès le premier pas par le préjugé vulgaire sur la méthode expérimentale. Cette étude nous conduira, je crois, aux deux résultats suivants :

1° La théorie scientifique qui joue le premier rôle et qui est le pivot de toutes les autres chez les Grecs, chez les Romains, chez les scolastiques, c'est la théorie du mouvement, c'est la mécanique générale. Cette mécanique, telle qu'ils l'adoptent d'un accord unanime, suppose ou plutôt pose en axiome que, parmi les mouvements, ceux qui se produisent d'une façon constante ou habituelle sont naturels, c'est-à-dire sont dans un corps la manifestation de sa nature ou de son essence. Dans nos conceptions modernes, le mouvement est quelque chose d'*universel* qui se communique de la même manière, c'est-à-dire d'après des lois mathématiques et *à priori*, à toutes les parties de la matière brute quelles qu'elles soient. D'après la raison antique, il constitue au contraire quelque chose d'éminemment spécifique, c'est-à-dire qui dépend de la nature propre ou de l'essence des molécules mises en mouvement, c'est-à-dire encore qui varie dans ses lois avec l'essence même des objets. De telle sorte, qu'aux yeux des anciens, autant il y a d'espèces possibles de mouvements matériels, autant il y a d'espèces radicalement différentes d'essences physiques entre lesquelles rien ne saurait être commun. C'est de ce principe, explicitement invoqué par eux, que partent Aristote et Ptolémée, lorsqu'ils

sance. Tous les philosophes, même les mystiques, admettaient cette erreur, mais les mystiques et les platoniciens l'admettaient dans un sens un peu moins strict que les autres. De là les magnifiques soupçons et les quelques découvertes expérimentales qui sont sorties de leur école.

distinguent le monde en deux régions absolument différentes, — la région céleste où règne le mouvement curviligne, — la région sublunaire ou élémentaire qui est assujettie au mouvement rectiligne. Et il ne faut pas oublier que cette distinction est une des bases de leur astronomie. — C'est encore sur ce même principe que s'appuient Aristote et tous les physiciens soit de l'antiquité, soit du moyen âge, lorsqu'ils discernent dans la région sublunaire leurs quatre fameux éléments. Jamais un ancien n'aurait pu comprendre qu'on rangeât dans la même espèce et sous la même essence deux corps dont l'un jouissait du mouvement *sursum* et l'autre du mouvement *deorsum*. — A son tour, la théorie des quatre éléments, qui était une conséquence de l'astronomie reçue, engendrait la théorie des quatre humeurs sur laquelle reposait une partie considérable du système médical. — On voit donc que la physiologie, la chimie, la physique, l'astronomie des anciens se rattachent (partiellement du moins) à leur idée du mouvement naturel, et si on y prend garde, on trouvera que cette idée même du mouvement naturel n'est que la traduction en mécanique de leur doctrine métaphysique de la *Forme*, puisque la *Forme*, d'après leur sentiment, était à la fois le principe de détermination spécifique et celui du mouvement ou de l'acte, et qu'elle remplissait dans son unité confuse le double rôle d'*essence* et de *force*.

2° Cette même doctrine métaphysique ne leur fournissait pas seulement un point de départ mécanique pour toutes leurs recherches sur la nature, elle leur imposait encore une méthode. Puisque tout ce qui est dans le monde est *matière* ou *forme*, et que la matière, simple élément de virtualité et d'indétermination, échappe à toute prise intellectuelle, la seule chose que nous puissions saisir dans les objets, c'est leur *Forme*, c'est-à-dire leur essence active. Voilà pourquoi toute la science antique n'est qu'un ardent effort à découvrir l'*essence* des êtres. Les grandes lois universelles les touchent peu (leur conception même des deux régions céleste et élémentaire les nie radicalement), ils ne se préoccupent pas non plus de reproduire dans de vastes classifications l'ordre du monde : définir, voilà leur passion; la clarté particulière qui ressort de définition, voilà leur critérium de certitude; rechercher ce qui fait qu'une chose appartient bien à son espèce, ou, en d'autres termes, est ce qu'elle est, voilà leur travail constant. — Et comme la *Forme*, source de tout ce qui est actuel comme de tout attribut essentiel, se traduit d'après cela dans chaque phénomène qui n'est que son expression logique, non-seulement l'antiquité absorbe toute étude dans la poursuite du principe

spécifique ou des essences, mais elle croit que ces essences se révèlent, s'incarnent, se trahissent dans chaque accident sensible. — Il suffit donc, quand on est en face d'une donnée quelconque, fournie par la sensation, de la dépouiller de ses particularités matérielles et de chercher ce qui en elle peut être l'objet d'une définition; ce qui reste dans les mains de la science, une fois ce dépouillement accompli, une fois cette définition obtenue, c'est la représentation pure de l'élément *formel*. Voilà pourquoi une seule observation, suffisamment analysée, peut révéler quelque chose de la nature ou de l'essence des êtres; voilà pourquoi les longues séries d'expériences comparées et coordonnées n'ont jamais été un besoin intellectuel pour l'antiquité, tandis qu'elles ont été pratiquées spontanément par le génie moderne, dès la renaissance et bien avant que Bacon en donnât une description métaphorique, incomplète et inexacte; voilà pourquoi cette même antiquité pratiquait largement, exclusivement, systématiquement, non pas une déduction aventureuse et le syllogisme à outrance, comme on le répète assez sottement, mais cette induction rapide et fausse qui s'élève en un bond d'un fait sensible isolé à un principe; voilà pourquoi enfin son système sur la nature est rempli d'idées à la fois bizarres et matérielles qui ne sont que des sensations idéalisées, ou si l'on veut des apparences sensibles transformées en essences ou en éléments. Le chaud et le froid, le sec et l'humide expliquaient tout ce que la théorie du mouvement naturel laissait dans l'ombre.

Les lecteurs nous pardonneront-ils ces abstraites discussions sur la métaphysique et sur la physique des anciens que nous ne pouvons présenter que de profil et en les dépouillant de leurs innombrables applications, c'est-à-dire de leur clarté et de leur fécondité?

Telles qu'elles sont, elles prouveront du moins une vérité pratique, très-simple, mais sans cesse méconnue, à savoir, que la science et l'ontologie de la Raison antique constituent un tout unique et parfaitement coordonné. Isoler les deux parties solidaires de cet ensemble, c'est les rendre l'une et l'autre incompréhensibles, et s'exposer à ne les interpréter que de la manière la plus factice, à travers les catégories, les besoins, les procédés de notre Raison moderne, séparée de l'ancienne par les abîmes infranchissables d'une révolution radicale.

Les hegelien comme les éclectiques n'ont pas su tenir compte de cette importante maxime qui renouvellera un jour, je l'espère, l'histoire de la pensée humaine et celle par conséquent de la civilisation. Mais, du moins, ils ont été conduits par les nécessités logiques de leur doctrine à concevoir la métaphysique ancienne sous un jour moins

faux que nous autres Français, bien qu'ils justifient assez mal leur conception. Au point de vue de la méthode historique que nous avons indiquée, il est très-certain, non pas précisément comme ils le croient, que toutes les idées de la dialectique platonicienne sont des données sensibles, revêtues d'une valeur rationnelle, mais que le point de vue auquel les philosophes se placent pour les analyser et les classer est celui d'une conception métaphysique empruntée à l'observation sensible.

Les *idées* de Platon, comme les *catégories* d'Aristote, sont les éléments que nous concevons dans les choses en général ou, si l'on veut, dans la notion abstraite de l'être : du moment que cette notion n'est point puisée dans le spectacle du seul être qui nous soit intimement visible et qui est nous-mêmes; du moment qu'elle n'est que l'ensemble des conditions logiques en dehors desquelles nous ne pourrions concevoir les êtres extérieurs, l'idéologie, bien loin de s'introduire dans la métaphysique, en est une conséquence plus ou moins directe. Et parce que cette métaphysique n'est qu'une physique abstraite, l'idéologie, elle aussi, revêt ce même caractère. Au lieu de s'élever jusqu'aux notions vraiment intelligibles, elle se sent arrêtée, jusque dans ses élans les plus sublimes, par des maximes équivoques qui ne sont que des sensations transformées en concepts rationnels.

Il y a sans doute de très-grandes différences entre le platonisme et l'aristotélisme; mais ces deux systèmes sont dominés par les mêmes principes de métaphysique; et voilà pourquoi ils ont abouti, sauf quelques vagues dissidences, aux mêmes théories scientifiques. Suivant Platon, ce qui répond absolument à la définition n'est point la forme même de l'être, c'est l'*idée* placée en dehors de lui, et celui-ci ne se spécifie et ne s'*informe* que par une mystérieuse participation à celle-là. Donc, pour trouver l'essence vraie d'une chose, il ne suffit pas tout à fait de dépouiller une donnée sensible, un *fantôme*, de ses éléments matériels, il ne suffit pas d'abstraire; la notion qu'on obtient par un tel procédé n'est pas encore la véritable *idée*, laquelle n'est saisie que par une faculté spéciale et supérieure, la νοητις. Toutefois (et c'est là ce que les éclectiques ne comprennent point assez), toutefois la νοητις ne nous montre rien *qu'à travers* l'abstraction, c'est-à-dire à travers la sensation<sup>1</sup>, et à tout travail d'abstraction correspond une idée fournie par la νοητις, par la raison pure. La dialectique est une

<sup>1</sup> Voilà pourquoi Platon répète sans cesse dans ses dialogues que c'est par l'amour des *beaux corps* qu'il faut nous élever à celui des *belles âmes*, puis à celui du beau en soi. (Voir le *Phèdre*.)



échelle qui peut se perdre bien haut dans des nuages sublimes, mais dont le premier degré est rivé aux phénomènes sensibles. Aussi les conclusions pratiques de Platon en matière de sciences (et même en matière de morale) sont à peu près les mêmes que celles d'Aristote, sauf pourtant que Platon, ayant moins fortement organisé la métaphysique que son successeur, a moins que celui-ci une netteté rigoureuse et un dogmatisme absolu. C'est pour ainsi dire à travers les lacunes de ce dogmatisme encore incomplet qu'il a pu s'élever si haut dans les régions les plus pures de l'idéalisme; mais c'était alors son élan personnel et non son système qui l'emportait : voilà pourquoi cet élan n'a rien laissé dans le monde que quelques pages sublimes et longtemps infécondes.

On peut donc, si l'on y tient, distinguer les systèmes anciens en idéalistes et matérialistes; mais il faut ajouter tout aussitôt que cette classification est tout extérieure, tout artificielle, et qu'elle révèle peu de chose sur leur nature intime et sur leurs applications les plus importantes; elle n'empêche point qu'ils ne forment un tout parfaitement dissemblable de l'ensemble général des philosophies modernes, qu'ils ne soient réunis dans leur fond le plus intime par le lien d'une même métaphysique. Platon comme Aristote, Socrate comme Aristote et Platon, Galien et Ptolémée comme leurs prédécesseurs, partent d'une conception de l'être empruntée à l'empirisme et qui pèse sur toute leur idéologie. Il n'est donc pas exact de dire avec les éclectiques que la révolution socratique ait consisté à donner à la philosophie « une base psychologique » et à constituer ainsi un cartésianisme ou même un kantisme avant la lettre. Il n'est pas exact de dire avec les mêmes philosophes que Platon ait trouvé la dialectique « dans les profondeurs de la conscience humaine ». Les hegelien ont assez bien vu cela, bien que leur fausse méthode historique ne leur ait pas permis de le démontrer; mais comme ils étaient convaincus d'autre part que le monde sensible n'est que la traduction adéquate du monde intelligible, et que tout se résout dans une radicale identité, ils se sont enlevé à eux-mêmes le bénéfice de leur découverte. Les idées de Platon n'ont été à leurs yeux que les moments successifs du développement de l'être, mais des moments mal analysés et mal définis, parce qu'ils étaient définis et analysés d'une façon empirique, en dehors des règles de la critique transcendente. C'est ainsi que l'école allemande, après avoir posé d'abord avec vérité une distinction radicale entre les conceptions anciennes, soit platoniciennes, soit aristotéliennes, et les conceptions modernes, a bientôt méconnu cette

distinction, et a été conduite, soit par son principe de l'identité universelle de l'idée et de l'être, soit par ses prétentions de concentrer tout le platonisme dans son idéologie, soit par son ignorance de la physique et de la métaphysique des anciens, à *hegelianiser* toute l'antiquité philosophique.

D'après tous les textes de Platon, bien compris, et interprétés soigneusement par les applications qu'il en a faites lui-même, les idées ne sont ni les moments logiques du *processus* de l'être, comme le disent les hegelien, ni les simples actes de l'intelligence divine, comme le prétendent, après saint Augustin, MM. Cousin et Boudas. Elles existent à titre d'*entités*, non certes d'entités substantielles, car les dialogues les plus vigoureux du philosophe athénien posent assez nettement l'unité de substance, mais comme des intermédiaires logiques et essentiels entre l'unité absolue et la diversité relative, intermédiaires qui sont tout aussi nécessaires, tout aussi réels par conséquent que cette diversité et que cette unité. Elles jouent le même rôle dans l'univers platonicien que le premier ciel dans l'univers péripatéticien. Si nous avions pour but dans cet article de reconstituer l'histoire de la philosophie, nous expliquerions comment cette conception, si étrange pour notre manière moderne de penser et de sentir, se rattache logiquement à la métaphysique de la *matière* et de la *forme*, et devient, dans cette métaphysique, non-seulement compréhensible, mais lumineusement évidente; nous montrerions aussi comment elle se lie à l'astronomie et à la physique que nous avons déjà caractérisées; mais notre prétention est beaucoup plus modeste et toute négative; nous avons voulu tout simplement établir qu'il y a dans les systèmes allemand et français sur l'histoire de la philosophie plus d'un point douteux, et maintenant nous pouvons, sans hypothèse, poser une première conclusion.

On n'a pas devant l'histoire sérieuse le droit d'interpréter Platon d'une manière augustinienne, et par conséquent de regarder Aristote comme un simple amendement à ce qu'il y avait d'exagéré dans l'idéalisme platonicien. D'où il suit que toute la philosophie socratique, telle que l'entend l'école française, est à remettre à l'étude. En donnant à la dialectique un autre sens que celui que les Pères de l'Église lui avaient prêté, les hegelien ont débarrassé l'histoire d'un obstacle funeste, mais ils n'ont pas tardé à tomber dans une autre erreur. Suivons-les jusqu'à l'endroit glissant où ils la commettent, puis séparons-nous à la fois de leur école et de l'école française, en tâchant de lire la philosophie ancienne à la lumière de la science ancienne, et non

plus à celle des systèmes modernes. A quel résultat aboutira-t-on avec cette méthode ? Comment faudra-t-il se représenter l'antiquité philosophique, soit en elle-même, soit dans son rapport vivant avec l'antiquité religieuse et avec l'antiquité morale et politique ? Comment concevoir cet état intime, cette ouverture particulière de la raison humaine d'où jaillirent à la fois ou successivement l'Iliade, la cité grecque, la statuaire de Phidias, le drame de Sophocle, Hippocrate, Platon, Aristote, Ptolémée, Galien ? Quel est notamment le lien de la notion antique de l'être avec le polythéisme d'une part, de l'autre avec cette logique qui voit dans les phénomènes sensibles le signe de l'essence des choses, et avec la morale qui voit dans les faits établis le signe du droit idéal ? Voilà bien des questions intéressantes ; encore une fois, nous les laissons de côté, mais, après avoir constaté les divergences radicales entre les maîtres actuels de la philosophie européenne sur l'interprétation de la philosophie hellénique, il nous sera permis de dire qu'un nouveau système historique est devenu une nécessité pour la nouvelle génération intellectuelle, et que ce nouveau système doit être fondé sur l'étude comparée du développement philosophique et du développement scientifique de l'humanité.

FRÉDÉRIC MORIN.

( *La fin prochainement.* )

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

---

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE<sup>1</sup>.

### PHILOSOPHIE, HISTOIRE, MORALE.

ŒUVRES DE SPINOZA, traduites par Émile Saisset, avec une *Introduction critique*.  
(Nouvelle édition, revue et augmentée. — 3 vol. Charpentier.)

*Mélanges d'histoire, de morale et de critique*, par le même.

M. Émile Saisset s'est attaché à Spinoza avec un grand zèle, mais dans son zèle il y a la fascination du cauchemar. C'est contre ce cauchemar qu'il s'est toujours efforcé de lutter, et que sans doute il luttera toute sa vie : car M. Saisset a beau se rassurer par de vaillantes affirmations, il est moins sûr de lui-même qu'il n'en a l'air. Ah ! si l'on pouvait disséquer fibre par fibre tant de convictions carrément formulées, combien de doutes, d'angoisses et de réticences involontaires on trouverait au fond d'une certitude si souvent trompeuse pour celui-là même qui croit l'avoir ! Et il ne s'agit pas ici de M. Saisset en particulier, car tout homme en est là quand il réfléchit et se prend sincèrement à témoin des évolutions intérieures de sa pensée.

Spinoza est pour M. Saisset le plus formidable représentant du panthéisme, il est le panthéisme lui-même dans sa forme mathématique. C'est donc contre Spinoza que M. Saisset déploie toutes les richesses de son argumentation. Il faut à son cœur un Dieu vivant, personnel, qui par son amour puisse répondre à l'amour de sa créature, par sa justice souveraine à notre besoin de justice, par sa puissance sans bornes à l'infirmité de notre puissance. Le Dieu de Spinoza, cet Être infini qui se déroule infiniment dans la pensée et dans l'étendue, cette substance impassible que n'émeuvent pas nos désirs, que nos supplications n'atteignent pas dans les régions de l'absolu où elle trône comme en une solitude sans atmosphère respirable pour notre esprit « *in alta solitudine* », la conscience morale de l'homme n'en a que faire ; il lui faut autre chose qu'une abstraction remplissant, au delà des confins de la pensée, les déserts immobiles de l'infini. Elle appelle, elle réclame, cette conscience, un juge et un témoin. Or, le Dieu de Spinoza est de fer ; il broie le désir, il étouffe l'espérance individuelle dans ses implacables embrassements. Le désir s'inscrit donc en faux et proteste contre lui.

<sup>1</sup> Nous sommes forcé d'ajourner pour cette fois la bibliographie allemande, qui, dans les prochaines livraisons, suivra, sous une rubrique distincte, celle concernant les publications françaises.

Est-ce là du moins le Dieu de la raison? M. Saisset le nie, et je suis d'accord avec M. Saisset; je vais même plus loin que lui, et dans le système de Spinoza, bien que ce redoutable penseur ait prétendu déduire *a priori* le principe du monde, le monde et l'homme lui-même, je ne vois qu'un calque ou une paraphrase logique de l'univers. Mais ce calque ne peut donner plus que n'embrassent nos perceptions. Spinoza a fait une œuvre grandiose et qui lui assigne la première place au rang des métaphysiciens: cependant la Divinité a dû rester au delà de ses efforts, reléguée dans son impénétrable mystère. Le philosophe n'a pas franchi l'abîme qui nous empêche d'atteindre l'essence des choses. Son système est plein du divin, il en déborde de toutes parts, mais Dieu lui-même n'est pas plus dans ce système qu'en aucun autre. Aussi nul mieux que Spinoza, en raison de la force logique dont il a disposé, ne témoigne de l'impuissance de la raison humaine quand elle veut remonter jusqu'à la source éternelle des êtres, jusqu'à cette existence incompréhensible qui reste immuable sous les métamorphoses incessantes, infinie au milieu du fini, une, indivisible au sein de l'épanouissement transitoire des phénomènes. Spinoza, à l'égal de tous les métaphysiciens, n'a abouti au fond qu'à constater avec force l'existence de l'absolu dans le relatif, et leur indestructible rapport que manifeste l'univers; mais là, aux bornes de l'esprit humain, s'est arrêté son pouvoir, sinon son ambition; il n'a pas expliqué l'absolu en l'affirmant, il n'a pas rendu compte à la raison du rapport qui existe entre le fini et l'infini. Après comme avant lui, la création demeure un mystère et le nœud métaphysique subsiste.

Reste à savoir si M. Saisset, qui entreprend de réfuter Spinoza au nom d'une doctrine opposée, a réussi là où le génie d'un Spinoza ne pouvait qu'échouer.

J'avoue qu'il est dur, quand on est professeur de philosophie à la Faculté des lettres de Paris, et qu'on est digne à tous égards de cette éminente position, de se résigner à ne pas enseigner ce que l'on ne peut savoir. Mais comment se fait-il que M. Saisset, un esprit sincère, et dont, pour ma part, j'estime beaucoup les travaux de critique, affirme, au nom de la raison humaine, sur la nature de Dieu, des choses qu'évidemment il ignore de par les limites de cette même raison?

C'est que M. Saisset prend en réalité le point d'appui de sa philosophie dans la conscience morale de l'homme, et qu'il ne revient à la raison qu'après avoir fait un détour à travers les exigences du sentiment. En ceci, M. Saisset est Kantien. S'il se maintenait sur ce terrain, je n'y pourrais trouver à redire, car je crois comme lui, ou plutôt j'éprouve comme lui que la conscience morale de l'homme est religieuse; j'affirme même qu'au sens le plus large du mot elle est chrétienne. C'est en effet du fond de cette conscience, de ses désirs, de ses besoins qu'est sortie, après toutes les religions incomplètes qui la précédèrent, la religion morale par excellence, le christianisme. On pourrait, ce me semble, s'engager à prouver que chacun des dogmes chrétiens, qu'il soit le fruit de documents précis et traditionnels, celui de l'élaboration historique des générations, ou bien le résultat des deux éléments combinés, correspond à un besoin de notre nature morale, au point que dans leur ensemble les livres saints offrent le tableau de la conscience, dramatisée sous les traits énergiques et populaires de la légende et du miracle.

Or, c'est à la conscience chrétienne que les doctrinaires de la philosophie française, s'arrogeant le monopole du spiritualisme, ont emprunté les traits

dominants de leur théorie, laquelle n'est, à la considérer de près, qu'une traduction délayée, une épreuve pâlie de l'Évangile trempée dans la sauce de l'éclectisme. Si donc les *spiritualistes* sont réellement, comme ils aiment à le répéter, les infatigables sauveteurs de la société menacée de panthéisme, c'est au christianisme qu'ils doivent leur petite influence et leur petit rayonnement lunaire. Qu'ils se fassent donc chrétiens franchement, cela simplifiera du moins le problème.

Car en réalité le problème est posé entre le christianisme et le panthéisme ; c'est là qu'est l'opposition, c'est là qu'éclate un conflit radical.

A la conscience morale de l'homme en effet, il faut le redire, le Dieu placide de Spinoza, le Dieu panthéiste, qui n'est autre que la substance de l'univers, se présente comme un adversaire irréconciliable ; car non-seulement il ne peut s'établir entre lui et cette conscience un commerce religieux, mais encore ce Dieu déjoue en son germe toute tentative religieuse. A l'être auquel la conscience commande l'effort vers la perfection, il faut un juge rémunérateur. Toute la religion est là : une loi morale, et une sanction de cette loi, donc un juge. Le reste est accessoire, ou pur développement de cette notion fondamentale.

Or, c'est ce Dieu que nous propose le christianisme, et c'est également celui que nous offre M. Saisset. « Ayant reçu l'éducation chrétienne<sup>1</sup>, dit-il, jeté dès le commencement de l'âge viril dans un courant d'idées spiritualistes, accoutumé à vénérer Platon, Descartes, Leibnitz, comme les maîtres immortels de la sagesse humaine, je regardais le principe de la providence divine comme une sorte de condition *a priori* imposée par le sens commun à tout système de philosophie. Cette illusion était sans doute un reste de la naïveté du premier âge, et il faut convenir que j'étais fort en arrière de mon temps et de mon pays ; car c'était déjà une doctrine fort répandue, ailleurs qu'à Berlin et à Munich, qu'un Dieu distinct du monde, un Dieu personnel, un Dieu juge et père des hommes est une superstition. »

Et là-dessus M. Saisset « s'en retourne en guerre » contre le panthéisme et les panthéistes. C'est une qualification fort prodiguée aujourd'hui que celle de panthéiste. Peut-être en abuse-t-on légèrement. Coller cette étiquette sur tous les esprits qui d'aventure soulèvent quelques objections sur les difficultés qu'il y a pour la raison à concevoir un Dieu gratifié de nos propres attributs, c'est se trop hâter de faire le discernement des boucs et des brebis. Les éclectiques devraient savoir mieux que personne qu'on n'est pas aisément tout d'une pièce en philosophie. — Partout la nature humaine introduit en nous son infirmité, et c'est une illusion qui ne dure guère de s'en croire débarrassé. Il est une question qui domine aujourd'hui le monde religieux et le monde philosophique : celle de savoir si la notion de l'absolu, sans laquelle Dieu est impossible à penser, est compatible avec l'idée de la personnalité. Mais faut-il donc inévitablement s'enfermer là-dessus entre le *oui* ou le *non* ? Pour moi, je le confesse, ni les arguments produits contre la personnalité de Dieu, ni les arguments produits en sa faveur n'ont eu jusqu'ici le mérite de me convaincre. Ils me persuadent seulement de plus en plus qu'en ceci les dogmatiques du *oui* et les dogmatiques du *non* parlent de choses qu'ils ne peuvent entendre, qu'ils ne savent pas, mais qu'ils n'ont pas l'héroïsme d'ignorer.

<sup>1</sup> Introduction, p. 333.

Il faut de l'héroïsme, en effet, pour supporter le doute en cette affaire, car l'homme se peut-il sans angoisse récuser lui-même sur un point qui importe si fort à son sentiment religieux? Et même est-il possible d'admettre qu'un problème pareil, vers lequel se portent avec tant de force l'esprit et le cœur, soit insoluble pour le cœur et pour l'esprit? L'homme, cet animal religieux et métaphysicien, consentira-t-il à vivre sans religion et à s'ôter ainsi la plus haute portion de son être, celle qui plus que tout le reste le fait ce qu'il est? Consentira-t-il à demeurer dans l'expectative quand toutes les fibres de son âme réclament une conviction? Se peut-il aussi que l'instinct religieux, indiscutable et impossible à éliminer, soit sans objet réel?

Non, l'homme ne se passera pas de religion. Il visera toujours l'infini, il se portera, quoi qu'on fasse et quoi qu'on dise, par un chemin ou par un autre, vers la notion de l'absolu. Il voudra se mettre en rapport avec cet absolu, se ressentir en lui, le ressentir en soi. Mais, en vérité, que cherche-t-il qu'il n'ait trouvé, que poursuit-il qu'il ne possède s'il veut le posséder? Il est lui-même, ainsi que l'univers entier, l'expression d'un rapport entre le fini et l'infini. Oui certes, l'infini existe, et le fini existe, et il y a un lien indissoluble entre le fini et l'infini. Donc la religion, qui est ce lien, existe. Mais ce lien, qui fait l'univers, l'homme l'éprouve en lui; il ne se borne pas à l'éprouver, il s'ingénie à le concevoir : de là la philosophie sous forme de métaphysique.

L'effort vers la perfection, visible jusque dans les premiers bégayements du sentiment religieux, est l'effort vers l'immuable; il témoigne par les faits du rapport religieux qui existe naturellement dans l'homme. Mais dans ce rapport aucun terme ne peut s'isoler de l'autre : c'est à travers notre nature finie que nous apparaît l'infini, et c'est dans l'infini que se mirent, pour s'élever jusqu'à l'idéal suprême, les attributs de notre être limité.

Quand on a compris que l'idéal de justice, de bonté, de pouvoir et de sagesse n'est pas l'infini, n'est pas Dieu lui-même, mais qu'il est le mode particulier sous lequel nous percevons l'infini à travers les frontières et dans les énergies de notre être particulier, on a compris en même temps que l'infini est aussi impossible à éliminer du cœur humain qu'à atteindre, soit par le sentiment, soit par l'esprit, dans la pureté de son essence. L'idéal que le christianisme nous propose, aujourd'hui celui de l'humanité, n'est donc à mes yeux ni l'image de l'infini ni celle du fini, il est leur point de coïncidence; Dieu et l'homme s'y rencontrent et s'y pénètrent, mais pour ce motif ils ne peuvent se séparer dans cet idéal, où Dieu apparaîtra toujours dans l'homme et l'homme en Dieu.

Il me semble en conséquence qu'ils s'abusent, ceux qui prétendent voir dans cet idéal Dieu même, l'absolu pur de tout mélange. En revanche, ceux qui affirment que cet idéal est pure création de l'homme et qu'il n'offre qu'une image du fini, s'abuseraient également en sens contraire. Ce type souverain n'est pas Dieu et il n'est pas l'homme, il est la manifestation du lien entre l'homme et Dieu : il est la religion et l'objet de la religion en même temps. Dans cette mutuelle pénétration, aucune analyse n'est assez subtile pour réussir à séparer les deux éléments et à comprendre en eux-mêmes soit le fini, soit l'infini. Il faudrait pour cela, ou que l'homme qui voit Dieu dans l'idéal se dépouillât de ses limites, et alors il comprendrait Dieu en devenant Dieu lui-même, ou bien que Dieu se fît homme, et alors, s'imposant la limite, Dieu se départirait à son tour de sa nature essentielle et cesserait d'être Dieu.

En tant qu'elle prétend toucher l'absolu, l'isoler et le contempler en lui-même, la recherche métaphysique me paraît être un leurre. Elle ne l'est plus, ni la religion, du moment où toutes deux, l'une sous forme de sentiment, l'autre sous forme logique, se renferment dans les bornes de notre nature pour ressentir ou voir l'absolu, non plus en soi, dans son essence et sa primitivité, ce qui ne saurait être accordé qu'à l'absolu lui-même, mais dans le rayon qu'il jette au fond de notre conscience en créant la vision de l'infini dans l'humanité.

On ne saurait dire par conséquent que l'effort du sentiment et l'effort de la raison soient déçus; car l'homme, sous les deux aspects du désir et de l'entendement, du cœur et de la raison, s'il ne parvient à embrasser et à exprimer l'absolu lui-même, peut l'entrevoir à travers le mélange du fini, et sous les traits particuliers où il s'offre à lui, à l'égal de la lumière ineffable, et par elle-même invisible, qui traversant un prisme particulier y produit des vibrations révélatrices de sa présence.

Si l'idéal, ou plutôt la recherche de l'idéal n'est pas l'absolu lui-même, dans le progrès de l'humanité il témoigne de l'absolu. Le désir de la perfection est, sinon la Divinité, la représentation de la Divinité dans l'homme. C'est ainsi qu'elle s'est rapprochée de lui, c'est ainsi qu'il peut la poursuivre dans sa pensée, l'honorer au fond de son cœur. Celui qui donne à ce désir un plus large accès est aussi plus près de Dieu, bien qu'il en reste encore infiniment éloigné.

Cette manière d'envisager le problème religieux et métaphysique, je l'ai sentie, s'il est possible, se confirmer encore davantage chez moi en lisant l'introduction de M. Saisset aux œuvres de Spinoza, et ces œuvres elles-mêmes, qui manifestent avec tant de puissance l'impuissance de l'esprit humain à se dégager des étreintes du fini. Mais pour contester à la théorie de Spinoza ce que je conteste à toute métaphysique de l'absolu, le mérite d'avoir résolu un problème insoluble, je suis très-loin de méconnaître les hautes pensées, les vues profondes et admirables que le génie du penseur solitaire a jetées en deçà du problème. Je suis loin également de contester le réel mérite de M. Saisset. Nul parmi nous n'a mieux étudié, et, ce qui était plus difficile, mieux compris Spinoza. Il expose son système avec une limpidité et une netteté remarquables : tout lui est familier d'une doctrine dont il a passé des années à fouiller les derniers replis. La peur même du panthéisme paraît avoir doublé la sagacité de M. Saisset. J'eusse préféré cependant que la *réfutation* du système ne se mêlât point à son exposé, et qu'elle eût été réservée exclusivement pour la conclusion. Cela me gêne un peu Spinoza de voir les efforts que fait un esprit ingénieux pour s'introduire dans les fissures de cet ensemble si bien enchâssé, une fois les prémisses accordées. Et puis, je l'avoue, s'il fallait absolument opter entre M. Saisset et Spinoza, et reconnaître la compétence de l'un ou de l'autre, je serais fort embarrassé de préférer M. Saisset. Heureusement ce choix n'est pas nécessaire.

Quoi qu'il en soit, c'est avec empressement qu'on reconnaîtra en M. Saisset un esprit sérieux et distingué, une noble nature vouée avec ardeur et avec loyauté à la philosophie, surtout à cette vivante philosophie qui devrait tous nous unir, je veux dire la pratique de la liberté et de la responsabilité individuelle.

C. D.



*Histoire du Consulat et de l'Empire*, par M. THIERS. 18<sup>e</sup> volume.

(Paulin et Lheureux, éditeurs.)

Les derniers volumes du grand ouvrage de M. Thiers obtiennent un non moindre succès que les premiers. Le doivent-ils à leur mérite intrinsèque ou aux circonstances politiques? Nous osons croire que ces dernières y sont pour quelque chose, non que les qualités qui distinguent le talent de M. Thiers soient moins éclatantes dans les derniers volumes, elles y brillent au contraire fort abondamment, seulement elles ne sont plus en accord aussi parfait avec le sujet qu'elles l'étaient au temps où l'historien avait à raconter les premières années du Consulat et de l'Empire. Ce qui particularise le talent de M. Thiers, ce qui en est le trait caractéristique, on l'a dit tant de fois qu'on a peine à le répéter, c'est la clarté; et c'était là précisément la qualité nécessaire, la qualité maîtresse, pour tracer le tableau de l'établissement napoléonien. A propos de l'*Histoire de la Révolution*, du même auteur, on a remarqué que les parties les mieux traitées étaient celles qui touchaient aux questions financières, administratives et militaires, et on a expliqué par cette raison la supériorité des volumes qui traitent du Directoire sur ceux qui racontent les époques autrement intéressantes et dramatiques de la Constituante et de la Convention. A propos du Consulat et de l'Empire, on devra faire la même remarque, car le même résultat s'y est produit, mais en sens contraire. Dans les premiers volumes, dont le drame est absent, quand il ne s'agit que de raconter des batailles, d'exposer des négociations, d'analyser des institutions, M. Thiers agit dans la plénitude de son talent; aussi admirons-nous encore le récit des batailles de Marengo et d'Austerlitz, le tableau des négociations relatives aux traités d'Amiens et de Lunéville et au Concordat, l'analyse si animée des mesures financières et de l'organisation administrative et municipale; mais, dès que le drame commence et que les événements s'assombrissent, la manière de M. Thiers commence en même temps à être en contradiction avec le sujet; et, selon nous, à partir de la bataille d'Essling, il cesse d'être le véritable historien de l'Empire; du moins les événements subséquents ont trouvé des historiens que M. Thiers n'a pu faire oublier. Les auteurs de la *Campagne de Russie*, de l'*Histoire des deux Restaurations*, MM. de Ségur et de Vaulabelle, ont, avec des qualités moins brillantes peut-être, produit des œuvres d'un mérite supérieur à ces parties de l'*Histoire du Consulat et de l'Empire*. La raison en est simple : M. Thiers expose, analyse et développe trop bien, et avec trop de complaisance, pour avoir le temps de dramatiser et de passionner son récit; or la grandeur des événements, l'intérêt que nous y portons, nous rendent moins sensibles à l'abondance et à la précision des détails; s'ils sont trop nombreux, au contraire, ils nous fatiguent, nous impatientent et détournent notre attention; car, dans l'histoire comme dans la tragédie, plus nous approchons du dénouement, plus le dénouement est dramatique et plus l'intérêt dépend de l'unité d'action. Nous est-il bien nécessaire, par exemple, de savoir qu'à la bataille de Montmirail ou de Montereau tant d'hommes étaient tirés du dépôt d'Orléans, un certain nombre du dépôt de Sens, que d'autres étaient venus de telle ou telle garnison, amenés par tel ou tel colonel, en passant par telle ou telle ville? Ces détails ainsi placés ne peuvent qu'alanguir le récit et ne font véritablement plaisir qu'à un commissaire ordonnateur.

Nous avons insisté sur ce point, parce qu'il nous semble que les défauts qui en résultent sont particulièrement sensibles dans le dix-huitième volume dont nous parlons. La première partie est consacrée à l'établissement et au gouvernement des Bourbons, la seconde au congrès de Vienne. Dans l'une et l'autre la préoccupation extrême de la clarté aboutit à une certaine confusion. Le tableau de la première Restauration disparaît en quelque sorte sous la multitude des détails; nous voyons des scènes, en grand nombre, retracées isolément avec art et précision, mais placées à peu près toutes sur le même plan, quelle que soit leur importance; nous y cherchons vainement le centre qui les relie, le plan général qui les rattache et les subordonne les unes aux autres. S'agit-il d'une loi constitutionnelle ou d'un amendement à une loi de police, d'une grande résolution ou d'une petite intrigue, le ton est le même, le style aussi. L'auteur raconte, analyse et critique le moindre aussi bien que le plus grand; il s'arrête même souvent avec préférence sur le premier plutôt que sur le second. C'est là un défaut commun à ceux qui veulent tout expliquer et donner toutes les raisons, mais il menace particulièrement les hommes politiques qui font l'histoire des événements contemporains. Nous ne connaissons guère que Salluste et Thucydide qui en soient exempts. On en trouve souvent la trace dans Guichardin lui-même, renommé cependant par l'ampleur de son style et de son récit. Ce défaut se manifeste plus encore dans le tableau du congrès de Vienne que dans celui de la première Restauration. M. Thiers suit les péripéties du congrès plus en critique et en homme d'affaires qu'en historien; il le discute plus qu'il ne le raconte. Aussi, quand nous avons fini le chapitre, nous nous souvenons des vues personnelles de M. Thiers. Nous savons qu'il n'aurait point fait tout ce qu'a fait M. de Talleyrand, et qu'il aurait fait autre chose que M. de Talleyrand n'a point fait; quant au congrès en lui-même, nous serions fort embarrassé d'en retracer, d'après M. Thiers, les principales phases. Nous sommes surtout forcé d'avouer que nous n'avons pas été frappé des révélations que l'historien avait cru devoir nous annoncer, dès le début de son chapitre, par une note peu bienveillante pour ses prédécesseurs. L'impression que nous a laissée son récit n'a en rien modifié l'opinion que nous nous étions faite sur le célèbre congrès d'après les historiens que M. Thiers traite si sévèrement. Voilà bien des critiques; et convient-il d'insister sur des défauts purement littéraires, à propos d'une œuvre de cette importance? Malgré ces lacunes, *l'Histoire du Consulat et de l'Empire* n'en restera pas moins un des livres les plus considérables de notre époque; et les derniers volumes, quoique inférieurs au point de vue de l'art aux premiers, l'emportent sur eux au point de vue politique. Toutefois, même à cet égard, nous avons encore une réserve à faire : M. Thiers sans doute croit à la liberté, mais il est porté à n'y croire que comme à un fait dépendant de la modération et de la sagesse des hommes, indépendant des institutions et des principes; il faut, selon nous, placer la liberté plus haut; elle est un droit, et c'est précisément pour ne l'avoir pas regardée comme un droit que tant de gouvernements nous ont infligé de cruelles épreuves. Mais cela nous entrainerait à une discussion métaphysique hors de saison.

E. M.

*La morale avant les philosophes*, par M. LOUIS MÉNARD.

(Firmin Didot, éditeur.)

Le livre de M. Ménard mériterait une analyse plus étendue que le résumé rapide et succinct que nous allons en faire; il touche en effet à des questions de l'ordre le plus élevé, et la thèse même qui en est le principe serait digne à elle seule d'une discussion approfondie. Quoique le titre donné à son livre par M. Ménard n'en offre pas une idée exacte, puisqu'il semble indiquer que l'auteur a voulu traiter de la morale avant les philosophes chez tous les peuples, et qu'en réalité son étude ne s'applique qu'à la Grèce, cependant le sujet, pour être restreint à un seul point de l'histoire, n'en est pas moins d'une extrême importance. Quelle était la morale grecque avant les philosophes, avant Socrate, avant Platon, et même avant Pythagore et Parménide? On le sent, c'est là un problème de nature à intéresser tous ceux qui voient dans la Grèce le berceau de la civilisation, et à part les catholiques de l'école du *Ver rongeur*, c'est à peu près tout le monde. Il y a une thèse, avons-nous dit, dans le livre de M. Ménard; cette thèse peut se résumer en une idée : c'est que toute la morale est contenue dans le polythéisme grec fondé, révélé, popularisé par les poètes grecs. A l'appui de sa thèse, l'auteur trace le tableau des institutions helléniques avant les guerres médiques; il y trouve et veut nous y faire trouver tous les principes de la morale universelle; de plus, il prétend que ces principes ont été développés et appliqués tout d'abord dans leur perfection par les premiers initiateurs, et que la philosophie, au lieu d'être le commencement du progrès, a été le commencement de la décadence. Nous devons reconnaître que l'argumentation de M. Ménard est de nature à séduire et à entraîner son lecteur; à l'aide d'Homère, d'Hésiode, des tragiques et des poètes lyriques, il trace un tableau de la civilisation antique qu'on prend plaisir à contempler, et si nous nous bornions à juger l'art de l'historien, nous n'aurions qu'à applaudir. Nous ne demanderions pas mieux non plus d'applaudir à la tentative de M. Ménard pour relever le polythéisme grec des accusations de matérialisme dont l'accablent les moralistes superficiels; grâce aux investigations de la science historique et à l'esprit d'impartialité qui en est résulté, le dix-neuvième siècle commence à voir autre chose dans les diverses religions qu'un produit de l'imposture, comme le dirait le dix-huitième siècle, ou de l'esprit du mal, comme le dit encore certaine école religieuse: quand donc M. Ménard, avec beaucoup de science et de sagacité, dégage les éléments spiritualistes du polythéisme et en montre l'application, au point de vue religieux, dans la croyance à l'immortalité, au libre arbitre, aux récompenses et aux peines, et au point de vue politique et moral, dans l'organisation de la cité libre et de la famille patriarcale, nous sommes volontiers d'accord avec lui. Mais nous ne saurions le suivre dans la partie de son livre qui traite des rapports de la poésie ou de la religion (pour lui c'est tout un) et de la philosophie. Que la poésie seule ait produit la grandeur et les merveilles de la civilisation hellénique, qu'elle ait donné d'un seul coup tout ce que l'homme pouvait demander; que la philosophie, au contraire, ait altéré l'idéal conçu et réalisé par les poètes et la religion, ce sont là des doctrines qui, on l'avouera, soulèvent de nombreuses objections. Telle est la lacune du livre de M. Ménard. Mettant de côté la discussion purement métaphysique, il

avait à montrer historiquement comment le polythéisme grec s'était laissé pénétrer par la philosophie, comment il s'était laissé altérer, sans qu'il y eût de sa faute, malgré sa force et sa supériorité, et c'est ce qu'il n'a pas fait, selon nous, avec assez d'autorité, et, disons-le, avec assez d'impartialité. Cette réserve ne nous empêche pas de reconnaître que le livre de la *Morale avant les philosophes* doit être mis au rang des plus distingués parmi ceux de l'école historique, qui a pris pour tâche de nous éclairer sur l'origine et l'essence des religions; nous en savons peu qui réunissent plus heureusement le mérite de l'érudition au mérite littéraire, deux qualités qui ne vont pas toujours ensemble, qui même s'excluent souvent.

E. M.

### SCIENCES NATURELLES.

*Études et expériences synthétiques sur le métamorphisme et sur la formation des roches cristallines*, par M. Daubrée, doyen de la faculté des sciences de Strasbourg. Mémoire couronné par l'Institut (Académie des sciences).

L'Académie de Strasbourg est admirablement placée pour servir de lien scientifique entre l'Allemagne et la France : à cet égard, c'est peut-être, après Paris, qui est la capitale intellectuelle comme la capitale politique, le centre d'études le plus important de notre pays. Si l'on voulait jamais rendre à nos universités une vie tout à fait indépendante, il n'y a aucun doute que celle de Strasbourg acquerrait rapidement une réputation égale à celle de tant de villes allemandes dont le renom est fondé sur la libre culture des sciences et des lettres. Pour que l'Académie de Strasbourg puisse devenir comme un trait d'union entre la France et l'Allemagne, les savants qui en occupent les chaires doivent être également familiers avec les deux langues, et suivre avec une égale attention les travaux nombreux que des deux parts on poursuit avec ardeur. Ce travail de comparaison élève la pensée, souvent lui ouvre des voies nouvelles et inattendues; c'est le libre échange appliqué aux idées.

Parmi les professeurs de l'Académie des sciences de Strasbourg, il en est un, M. Daubrée, dont les travaux sont depuis longtemps également estimés des deux côtés du Rhin, et dans lesquels on aperçoit sans peine la trace des grands enseignements qu'il a reçus en France de M. Élie de Beaumont, en même temps que le fruit d'une étude assidue de Bischof et de la nombreuse pléiade des géologues allemands contemporains. Ce qui nous a toujours frappé dans les recherches de M. Daubrée, c'est une certaine originalité, qui cependant sait tirer tout le parti possible des résultats déjà acquis de la science, un goût pour les côtés les plus délicats, les plus difficiles, je dirai volontiers les plus mystérieux de la géologie, guidé cependant par les connaissances les plus précieuses et les plus positives en chimie et en minéralogie, une érudition vraiment allemande fécondée par une clarté et une lucidité d'esprit toutes françaises. Toutes ces qualités se retrouvent dans l'ouvrage que l'Académie des sciences de Paris vient de couronner. Le problème que M. Daubrée s'attache à y résoudre est assurément un des plus complexes et des plus obscurs que soulève l'étude de la terre. On le sait, parmi les roches que rencontre le voyageur en allant de pays en pays, il

y en a de deux natures : les unes, formées de couches stratifiées, pénétrées de restes d'animaux fossiles, de coquilles encore déterminables, ont été évidemment formées au sein des anciens océans : ce sont les terrains dits sédimentaires ; d'autres sont des roches entièrement composées de parties cristallines, formées non plus par l'action de l'eau, mais par l'action ignée : mais entre ces deux catégories de roches se placent des terrains ambigus, dont le développement géographique est parfois immense, et qui participent à la fois des caractères des roches ignées et des roches sédimentaires : terrains de schistes, d'ardoises, de calcaires jadis sédimentaires, mais devenus en partie cristallins. Qu'ils aient été primitivement formés sous l'eau, on ne peut en douter, en y retrouvant des fossiles, des couches de grès et de poudingues déposés sur d'anciennes plages ; qu'ils aient été depuis profondément altérés, on ne peut en douter davantage, en voyant leur structure, leur richesse en minéraux cristallins, souvent leur fossilité ou schistosité, qui n'a aucun rapport avec la stratification des couches. Ces terrains ambigus ont été nommés métamorphiques, et l'étude du métamorphisme embrasse toutes les actions qui ont amené ces puissantes métamorphoses. L'histoire de cette théorie se confond avec l'histoire même de la géologie ; car, suivant les solutions qu'elle a reçues, la science entière a été jetée tantôt vers l'école neptunienne, tantôt vers l'école plutonienne. Ce côté historique est traité par M. Daubrée d'une manière très-complète ; il faut particulièrement lui savoir gré d'avoir recherché quelles étaient, sur l'histoire géologique de la terre, les idées de Descartes : chose curieuse, l'illustre auteur des *Principes de la philosophie* avait deviné plusieurs faits que l'observation a depuis établis, et l'on retrouve en germe dans son ouvrage les idées auxquelles M. Elie de Beaumont donna plus tard tant d'éclat et une consécration fondée sur l'étude des systèmes de montagnes. Ce passage de Descartes, resté inconnu, mérite d'être transcrit : « Feignons que cette terre a été autrefois un astre... en sorte qu'elle ne différerait en rien du soleil, sinon qu'elle était plus petite.... Au-dessus de la croûte intérieure fort pesante, de laquelle viennent tous les métaux, est une autre croûte de terre moins massive composée de pierres, d'argile, de sable et de limon.... Ce n'est pas le seul argent vif qui peut amener soit les métaux de la terre intérieure à l'extérieur ; les esprits et les *exhalaisons* font le semblable au regard de quelques-uns, comme le cuivre, le fer et l'antimoine. » (Édition française de 1688, 4<sup>e</sup> partie, § 2, 44 et 72.)

L'ère de la géologie positive ne commença qu'avec Saussure et Werner, et pendant longtemps l'école de Freyberg fit accepter partout la théorie neptunienne ; le granite, les terrains primitifs, les terrains secondaires, les minéraux des filons, tout, dans cette théorie, avait été déposé par l'eau dans des océans où les actions chimiques entraient sans cesse en jeu, de même que les actions mécaniques. James Hutton jeta les premiers fondements d'une autre doctrine : suivant lui, les matières accumulées au fond des océans se métamorphosent sans cesse, sous la double influence de la chaleur et de la pression, en roches cristallines. Les parties les plus profondes de l'écorce terrestre sont un véritable laboratoire où, concurremment avec la chaleur centrale, agissent les affinités chimiques ; ces matières, ainsi élaborées de siècle en siècle, sont amenées au jour par les dislocations de l'écorce terrestre, qui, dans le mouvement de recul qui l'entraîne, se brise de temps en temps et se hérissé de montagnes. C'est bien dans cette grande conception qu'il faut chercher l'origine des idées

géologiques, aujourd'hui comprises sous le nom de métamorphisme; cette transformation dans les profondeurs est même ce que M. Élie de Beaumont nomme le métamorphisme normal. Ce n'est pas à une autre cause qu'il faut attribuer la structure et la composition de tant de terrains, primitifs et de transition, dont la métamorphose ne peut être due qu'à une action très-générale qui s'est exercée sur d'immenses surfaces.

Plus tard cependant l'attention des géologues s'est surtout portée sur les phénomènes de détail que présente le contact des roches éruptives et des terrains qu'elles traversent, ainsi que sur les modifications chimiques qu'une cause souterraine a produites dans certaines couches. C'est à cet ordre de travaux qu'il faut rattacher les études de Léopold de Buch sur les fameuses dolomies du Tyrol, les observations de M. Élie de Beaumont sur la liaison des roches cristallines des Alpes au terrain jurassique; c'est à cette occasion que le savant géologue imagina, pour donner une image pittoresque du métamorphisme, cette comparaison, devenue fameuse, entre le passage des roches sédimentaires aux roches cristallines et « la structure physique d'un tison à moitié charbonné, dans lequel on peut suivre les traces des fibres ligneuses bien au delà des points qui présentent encore les caractères naturels du bois ». Des observations de ce genre ont depuis été répétées en maints endroits et dans tous les terrains.

La voie sèche a été longtemps exclusivement admise comme cause des phénomènes métamorphiques; aujourd'hui, l'on a reconnu qu'un grand nombre de faits ne peuvent s'expliquer que par l'intervention de la voie aqueuse; les origines du métamorphisme ne sont pas simples; ce n'est pas seulement la chaleur, ce sont aussi la pression, le dégagement de vapeurs diverses, les phénomènes chimiques, qu'il faut prendre en considération pour l'expliquer convenablement. Personne n'a fourni plus d'arguments que M. Bischof pour réagir contre les doctrines ultra-plutoniques et faire la part de l'eau dans les phénomènes géologiques; on a reconnu que le granite lui-même n'a pu se former sans l'intervention de cet élément et de quelques autres éléments chlorés et fluorés. La chaleur, suivant l'heureuse expression de M. Daubrée, a eu partout un collaborateur dans les roches éruptives comme dans les gîtes métallifères. On a été, en poursuivant ces idées, conduit à essayer par voie synthétique la formation des minéraux des roches à l'aide de vapeurs réagissant entre elles ou sur des corps fixes. M. Daubrée a eu une part éminente dans ces recherches; dès 1849, il a obtenu, par la décomposition des bichlorures d'étain et de titane, l'oxyde d'étain cristallisé avec l'éclat et la dureté de celui de la nature, et le titane oxydé connu sous le nom de brookite. En 1851, il réussit le premier à imiter l'apatite, ainsi que la topaze, et produisit, au moyen des chlorures de silicium et d'aluminium, des silicates et des aluminates cristallisés.

La voie humide, entre les mains de divers chimistes, avait donné des résultats semblables et permis de reproduire artificiellement un grand nombre de minéraux; M. de Sénarmont avait obtenu, dans de l'eau à des températures de 150 à 500 degrés, les principaux minéraux qui caractérisent les filons métallifères, entre autres, le quartz, le fer spathique, l'antimoine sulfuré, les carbonates de manganèse et de zinc, la baryte sulfatée, le mispickel, l'argent rouge. M. Daubrée, dans les dernières années, s'appliqua à produire dans l'eau des silicates anhydres, c'est-à-dire dans la composition chimique desquels l'eau fait défaut, et jeta ainsi un grand jour sur un phénomène naturel des plus importants. Ces

expériences, permettant de considérer l'eau comme un des principaux agents minéralisateurs, méritent d'être décrites rapidement.

L'eau et les matières sur lesquelles elle devait réagir étaient enfermées dans des tubes en verre scellés, emprisonnés eux-mêmes dans des tubes en fer à parois très-épaisses; pour contre-balancer, dans l'intérieur du tube de verre, la tension de la vapeur qui pouvait le faire éclater, M. Daubrée versait de l'eau, extérieurement à ce tube, entre les parois extérieures du verre et celles du tube de fer enveloppant. Voici les principaux résultats obtenus de cette manière: le verre, attaqué par l'eau à une haute pression, se décompose, et il se forme un silicate zéolithique, du quartz cristallisé et un silicate soluble; l'obsidienne chauffée dans les mêmes conditions prend l'aspect d'un trachyte, et la poussière du produit obtenu, examinée au microscope, ressemble au rhyacolite ou feldspath vitreux. — Les feldspaths cristallisés, tels que le feldspath vitreux du Drachenfels et l'oligoclase de Suède, restent inaltérés; il en est de même du mica-potassique de Sibérie et des cristaux de pyroxène. — Certaines eaux minérales (on a essayé les eaux de Plombières) suréchauffées fournissent du quartz sans l'intervention d'aucune action chimique. — La tendance à la formation du feldspath cristallisé s'est montrée encore dans une expérience où l'on chauffait du kaolin pur; il s'est décomposé en un silicate tout à fait analogue au feldspath. — On a obtenu des petits cristaux de pyroxène transparent, ou diopside, à la surface et dans l'intérieur de la masse provenant de la transformation du verre. — Une argile échauffée de cette manière se chargea d'une multitude de paillettes blanches, nacrées et douées de l'éclat du mica. — Le bois ordinaire se convertit en anthracite, tout à fait semblable à l'anthracite naturel. De ces expériences, M. Daubrée put conclure que « l'eau suréchauffée a une influence très-énergique sur les silicates, qu'elle en dissout un grand nombre, détruit certaines combinaisons à bases multiples, en fait naître de nouvelles, soit hydratées, soit anhydres, enfin fait cristalliser ces nouveaux silicates bien au-dessous de leur point de fusion. Des transformations si complètes sont d'ailleurs obtenues par de très-faibles quantités d'eau. En général, on y distingue cette loi, que, vers le rouge naissant, la voie humide développe, en ce qui concerne la production des silicates, des affinités analogues à celles qui se manifestent par voie sèche, mais seulement à une température beaucoup plus élevée, et, de plus, qu'elle arrive à engendrer des combinaisons qui ne peuvent en aucun cas se former par cette dernière voie. »

En appliquant ces idées, corroborées par l'expérience, à la cristallisation des roches éruptives, on conçoit comment, dans les laves, la présence de l'eau favorise la cristallisation de substances diverses, souvent dans un ordre de succession contraire aux inductions que fournit l'ordre relatif de fusibilité. La même observation s'applique aux granites et aux porphyres, dont la composition cristalline a tant excité la curiosité des géologues. L'eau se trouvant toujours renfermée en quelque proportion dans tous les terrains, et l'observation montrant qu'à la faveur d'une température assez élevée une très-faible quantité d'eau suffit pour déterminer les cristallisations, les séparations et combinaisons chimiques que je viens d'exposer, on se trouve en droit de conclure que cet agent doit intervenir constamment dans les phénomènes métamorphiques.

Les phénomènes actuels, accessibles à nos observations, fournissent sous ce rapport de très-curieuses indications. Les travaux qui s'accomplissent en ce mo-

ment à Plombières ont permis à M. Daubrée d'examiner les bétons romains, qui ont été étendus jadis à proximité des points d'émergence des sources fameuses de cette localité : le ciment calcaire et les briques de ces anciennes constructions ont été en partie transformés par le continuel passage des eaux minérales ; parmi les produits cristallins qui s'y sont déposés, il faut citer surtout les silicates de la famille des zéolithes, et notamment l'apophyllite, la chabasie et l'harmotôme. L'eau minérale de Plombières ne contient, il est vrai, qu'une très-faible proportion de matières minérales (3 décigrammes par litre), mais le passage continuel de ces eaux, indéfiniment prolongé, a néanmoins, en quelques siècles, suffi, à une température qui ne dépasse pas 70 degrés, pour déterminer la formation d'une grande quantité de cristaux zéolithiques. M. Daubrée remarque que le béton romain de Plombières a tout à fait aujourd'hui les caractères d'une roche nommée *palagonite*, observée par Sartorius de Waltershausen, Bunsen et Sandberger dans le voisinage des roches volcaniques de l'Etna et de l'Islande ; c'est un silicate hydraté, facilement fusible, faisant gelée avec les acides et d'un aspect souvent résineux.

En appliquant à l'étude des roches dites éruptives les considérations tirées de l'action de l'eau à haute température sur les matières silicatées, on est amené à conclure qu'il n'en est aucune où l'eau n'ait dû agir comme agent minéralisateur, si l'on peut s'exprimer ainsi ; la présence des mêmes minéraux dans ces roches et dans les terrains sédimentaires métamorphisés qu'elles touchent autorise cette induction. Les granites, gneiss et autres roches, qui forment en quelque sorte le squelette terrestre sur lequel s'étendent les terrains stratifiés, n'ont pu eux-mêmes se former sans le concours de l'eau ; ne peut-on pas admettre cependant qu'il y a eu un temps où le revêtement solide extérieur de notre planète était autre que cette masse à structure cristalline qui le compose aujourd'hui ? M. Daubrée le croit, et admet que ce n'est qu'au moment où l'eau, originairement en vapeur autour de notre globe, a commencé à se condenser en océan, que le remaniement des éléments extérieurs et l'intervention chimique de l'eau liquide a produit ce granite, dont l'origine a été si longtemps et demeure encore à tant d'égards un mystère géologique. Le savant professeur n'est pas éloigné de croire qu'avant ce phénomène, la surface externe de la terre avait plutôt les caractères que nous remarquons dans les aérolithes, qui ne présentent ni quartz, ni mica, ni granite, mais seulement du fer natif, des phosphures et des carbures métalliques.

Je n'ai pu qu'indiquer rapidement les idées principales que M. Daubrée émet dans son mémoire sur le métamorphisme ; ce travail mérite d'être étudié dans le détail par tous les géologues et les minéralogistes. La science, on le voit, se dépouille de ses anciens préjugés, et rejette notamment cette idée si longtemps invétérée de l'antagonisme de l'eau et du feu : les deux dieux qu'on croyait hostiles, Pluton et Neptune, se donnent aujourd'hui la main ; l'étude du métamorphisme les réconcilie ; elle nous éclaire également sur l'histoire de l'écorce terrestre et sur les affinités chimiques de la matière, dans les états les plus singuliers où elle puisse se trouver.

AUG. LAUGEL.



## MATHÉMATIQUES.

*Leçons sur la théorie analytique de la chaleur*, par G. LAMÉ.

Paris, Mallet-Bachelier, 1861.

Gauss, qui évitait toujours de parler de mathématiques à des personnes capables de le comprendre, de crainte de laisser échapper le secret d'une des découvertes qui germaient dans son esprit, Gauss, disons-nous, se laissait aller quelquefois à parler de mathématiciens. Le hasard de la conversation l'ayant amené un jour à se prononcer sur l'importance respective des travaux de M. Lamé et de M. Cauchy, alors encore vivant et dans la plénitude de sa force, Gauss n'hésita pas à déclarer que des deux illustres géomètres français il plaçait M. Lamé au premier rang. C'est dire qu'il mettait le génie de la pénétration au-dessus du génie de la fécondité.

Cette pénétration, qui, lorsqu'elle s'attaque à des problèmes, se révèle par la puissance du coup d'œil, par l'élégance et la portée des solutions, produit, lorsqu'elle expose les théories établies et les résultats acquis, une extrême lucidité. Aussi l'ouvrage que nous avons sous les yeux, quelque traitant une des parties les plus ardues de l'analyse, se lit-il avec une merveilleuse facilité. Si une qualité si rare en littérature mathématique distingue les *Leçons sur la théorie analytique de la chaleur*, c'est grâce à l'ancienne et bonne maxime *Divide et impera*. En divisant le sujet avec son expérience de professeur éminent et sa supériorité de grand géomètre, M. Lamé en a banni impérieusement toute obscurité. Les paragraphes sont assez courts pour ne pas fatiguer; chacun d'eux forme un tout ayant un sujet propre; deux mots mis à la tête du paragraphe en guise de titre indiquent ce sujet; et le lecteur, ainsi orienté, peut concentrer toute son attention pour aller droit au but. Ce n'est pas tout. Un alinéa, quelquefois un paragraphe entier, placés au commencement ou à la fin d'une leçon, toujours clairs et précis, souvent profonds, rappellent au lecteur l'harmonie de l'ensemble en marquant pour ainsi dire les lignes de séparation des parties.

Les cinq premières leçons comprennent la partie différentielle de la théorie, c'est-à-dire la mise en équations du problème, les transformations de ces équations, et l'établissement des lois qui en découlent. L'auteur y démontre notamment l'existence de l'*ellipsoïde principal*, qui jouit de la propriété que, si on prend pour axes des coordonnées un quelconque de ses systèmes de diamètres conjugués, l'équation aux différences partielles du second ordre qui régit la température, est débarrassée des termes qui contiennent les dérivées secondes de la fonction par rapport à deux variables. Il démontre ensuite l'existence d'un autre ellipsoïde non moins remarquable, celui des *conductibilités*, en prouvant que, lorsque pour tous les éléments plans dont le centre est dans un même point, on prend sur la direction du flux oblique qui traverse l'élément, une longueur proportionnelle à la conductibilité qui correspond à ce flux, le lieu des extrémités des lignes ainsi prises est un ellipsoïde dont les axes diffèrent généralement par leurs directions et leurs grandeurs relatives de ceux de l'ellipsoïde principal. Cependant ces axes sont dirigés comme ceux de l'ellipsoïde principal, mais de grandeurs proportionnelles aux carrés de ces derniers,

lorsque le milieu cristallin possède l'égalité symétrique. M. Lamé démontre enfin que dans un milieu cristallin quelconque qui ne satisfait pas à l'égalité symétrique, parmi tous les systèmes d'axes obliques qui conservent à l'équation générale de la chaleur sa forme réduite, il en existe un, et un seul, par lequel l'ellipsoïde des conductibilités et l'ellipsoïde principal sont rapportés l'un et l'autre à des diamètres conjugués.

Outre ces démonstrations et la solution du problème classique : déterminer les grandeurs et les directions des axes d'un ellipsoïde lorsqu'on connaît les grandeurs et les directions de trois diamètres conjugués, nous citerons comme des modèles d'analyse élégante les applications faites de cette solution pour déterminer la nature de l'ellipsoïde principal lorsque la forme primitive du milieu cristallin est une des diverses variétés du parallélépipède oblique.

L'ellipsoïde principal a son analogue, comme on sait, dans la théorie des moments d'inertie et dans la théorie de l'élasticité. Quant à l'ellipsoïde des conductibilités, son existence, résultant maintenant avec nécessité des lois mathématiques du problème, a été révélée empiriquement par les expériences que M. Sénarmont fit sur des lames cristallines taillées suivant les lignes principales de cristallisation, chauffées par la pointe d'un fil d'argent, et enduites d'une substance aisément fusible.

Dès la 6<sup>e</sup> leçon commence la partie intégrale de la théorie, qui se divise en deux sections principales : le refroidissement par communication (leçons 6<sup>e</sup> à 15<sup>e</sup>), et le refroidissement par rayonnement (leçons 17<sup>e</sup> à 20<sup>e</sup>). Ces deux cas du problème se distinguent en ce que, dans le second, l'équation à la surface à laquelle doit satisfaire la solution trouvée, renferme les dérivées partielles du premier ordre de la fonction, tandis qu'elle exprime simplement que la fonction s'annule à la surface lorsqu'il s'agit du refroidissement par communication. Ce dernier comprend à son tour deux cas généraux : celui des corps non cristallisés (leçons 6<sup>e</sup> à 11<sup>e</sup>), et celui des corps cristallins (leçons 12<sup>e</sup> à 15<sup>e</sup>), différenciés par la nature de l'équation aux différences partielles du second ordre qui régit la température, et qui a trois coefficients distincts pour les milieux cristallins, tandis que pour les corps non cristallisés elle n'en a qu'un seul. La 21<sup>e</sup> et dernière leçon traite de l'équilibre des températures par rayonnement et de l'échauffement. Lors du premier, ou de l'état permanent, la solution doit satisfaire simultanément à une équation aux différences partielles du second ordre (privée du terme qui contient la dérivée par rapport au temps), à une ou plusieurs équations aux différences partielles du premier ordre pour les parties également ou inégalement rayonnantes de la surface, et s'identifier pour le reste de la surface avec une fonction fixe et donnée des coordonnées. Pour l'échauffement, l'équation aux différences partielles du second ordre reprend naturellement le terme relatif au temps, et la fonction qui exprime la température doit, en outre, s'identifier, lorsque  $t = \infty$ , avec une fonction qui vérifie elle-même les conditions de l'état permanent. Pour chacune des divisions que nous venons d'énumérer, l'auteur commence invariablement par indiquer la forme générale de la solution, et établit ensuite le théorème qui permet d'isoler et, par conséquent, de déterminer les coefficients de la série, théorème dont le cas le plus simple est l'équation bien connue :

$$\int_0^\pi \sin nx \cdot \sin n'x \, dx = 0, \text{ pour } n \text{ différent de } n'.$$

Le polyèdre qui sert de point de départ aux applications est le prisme rectangle. En modifiant la série qui exprime le refroidissement par communication de ce corps, de manière à rendre les températures symétriquement égales, mais de signes contraires de part et d'autre d'un, de deux, de trois ou de six plans diagonaux, on obtient les solutions pour les prismes triangulaires qui sont la moitié et le quart du prisme droit à base carrée, et pour les tétraèdres qui sont la 6<sup>e</sup> et la 24<sup>e</sup> partie du cube. Dans la série qui sert de base aux solutions correspondantes à ce groupe de polyèdres, le facteur de l'exponentielle est le produit de trois sinus ou cosinus dont les arcs ne varient chacun qu'avec une seule des coordonnées. En prenant pour ce facteur une somme linéaire de sinus ou cosinus d'arcs polynômes, M. Lamé a réussi à résoudre le problème pour le prisme dont la base est un triangle équilatéral, et, par la considération d'un plan bissecteur à zéro, pour le prisme hémirégulier dont la base est le triangle rectangle ayant son hypoténuse double de l'un des deux autres côtés. Les mêmes séries trigonométriques et périodiques expriment, en outre, le refroidissement de tous les polyèdres ou réseaux polyédriques formés avec le prisme triangulaire hémirégulier, le prisme triangulaire  $\frac{1}{2}$ , et le tétraèdre  $\frac{1}{24}$ , pourvu que pour deux polyèdres élémentaires quelconques du réseau, contigus l'un à l'autre, la symétrie calorifique inverse ait lieu relativement au plan de séparation.

La façon magistrale dont sont présentées des matières difficiles n'est pas le seul intérêt que ces belles leçons offrent à l'analyse. Celle-ci en tire encore un profit plus direct. Pour chacun des polyèdres principaux qui viennent d'être nommés, la considération du cas de l'état initial constant donne lieu à un théorème dont le type le plus élémentaire, correspondant au prisme rectangle, est la relation connue, que la série

$$\sum \frac{\sin (2j+1) \pi \frac{x}{\lambda}}{2j+1}$$

est égale à  $\frac{\pi}{4}$  tant que  $x$  est compris entre 0 et  $\lambda$ , et zéro pour ces deux limites.

Abordant maintenant les milieux cristallins, et prenant pour axes des coordonnées trois diamètres conjugués de l'ellipsoïde principal, la solution pour le parallélépipède obliquant, qui ouvre ici la série des corps traitables, est complètement analogue à celle obtenue précédemment pour le prisme rectangle. Par la considération de plans diagonaux à zéro, ou de plans tangents suivant les arêtes à zéro, on passe de nouveau à une multitude d'autres polyèdres, bien plus nombreux encore que ceux qui se groupaient autour du prisme rectangle, parce que les parties dans lesquelles on découpe des prismes obliques, n'étant plus superposables les unes aux autres, constituent chacune un nouveau corps distinct.

On dirait cependant qu'en cet endroit on est arrivé à la limite du domaine accessible à l'analyse; mais c'est là précisément que M. Lamé sait lui donner une extension nouvelle et sans bornes, c'est là aussi que commence la partie entièrement neuve de l'ouvrage. En effet, étant donné un couple quelconque de troncatures sur sommet, dû à des décroissements inégaux sur les trois arêtes primitives du parallélépipède (cas général qui comprend les troncatures tangentes sur sommet et les facettes), M. Lamé rappelle que l'on peut toujours

déterminer deux autres couples formant avec le premier un prisme oblique dont les arêtes coïncident avec un nouveau système de diamètres conjugués de l'ellipsoïde principal, et il démontre que l'on peut en même temps modifier la série trigonométrique et périodique de manière qu'elle s'annule sur les plans des trois couples de troncatures. Il parvient ainsi à exprimer le refroidissement par communication de tout prisme formé par les trois troncatures conjuguées, quels que soient les rapports des côtés de ce prisme. La considération des séries à sinus ou cosinus d'arcs polynômes conduit aussi pour les milieux cristallins à un nouveau et remarquable résultat. C'est que, lorsque la forme primitive du milieu cristallin est un prisme oblique à base losange, on pourra exprimer par des séries trigonométriques et périodiques le refroidissement par communication d'une infinité de prismes de même obliquité, ayant pour bases des triangles dont la forme dépend de leur orientation. Un choix ingénieux de coordonnées particulièrement appropriées à la question permet de déterminer aisément cette forme.

Voilà certes des découvertes qui constituent de magnifiques accroissements ajoutés à la théorie de la chaleur; et pourtant ce n'est ni leur unique ni leur plus grand mérite. D'un seul coup, coup de maître s'il en fut, M. Lamé leur donne une signification inattendue et immense. Quelques considérations simples et profondes, auxquelles ont prélué d'importantes remarques disséminées dans la partie précédente du volume, changent ce qui ne paraissait être qu'une théorie du refroidissement par communication, dans une théorie de *la formation des cristaux*. C'est-à-dire que des trois grands mondes que la nature présente à notre investigation, caractérisés respectivement par l'action des forces mécaniques, chimiques et organiques, l'esprit humain s'apprête maintenant à prendre possession du second.

Qu'on ne se méprenne pas sur la valeur réelle de ce grand pas, valeur dont l'influence s'étend bien au delà des sciences exactes. Lorsque l'esprit grec eut réussi à pénétrer jusqu'aux principes fondamentaux de l'ordre cosmique et de l'ordre intellectuel, ce grand fait trouva une expression harmonieuse dans le système de Platon. Harmonieuse, parce que ce fait s'était accompli plutôt par une intuition du génie que par suite d'un examen détaillé et direct. La science commença avec Aristote, et pendant près de deux mille ans elle fit des progrès bien plus rapides dans le domaine de la spéculation que dans celui des faits matériels. Mais l'équilibre est en bonne voie de se rétablir; et lorsque le grand instrument de cette œuvre, l'analyse mathématique, aura acquis toute sa perfection, l'avenir de la philosophie — j'entends de la philosophie proprement dite, de la métaphysique — qui, à première vue, peut paraître épuisée aujourd'hui, se manifestera probablement par des conceptions d'une élévation et d'une portée dont on est bien loin de se douter.

Que l'on nous pardonne cette digression qui n'en est pas une. Les quatre ouvrages que, depuis dix ans, M. Lamé a donnés au monde savant, nous paraissent être bien autre chose que de simples cours d'analyse. Ils sont le résumé d'une vie d'un côté; et d'un autre côté ils sont le résumé des moyens que notre époque met entre les mains de l'investigateur pour continuer la conquête de la nature.

Là est le véritable titre de noblesse des sciences exactes. S'extasier patement devant les résultats utiles qu'elles produisent, les locomotives, les photogra-

phies, les télégraphes électriques, etc., c'est faire preuve, en effet, d'une pauvreté intellectuelle qui peut mériter les dédains des esprits délicats. Mais la puissance de la pensée humaine, de la cause créatrice qui réalise ces merveilles, nous paraît digne de la plus haute admiration; et la lutte de l'esprit humain contre la nature pour lui arracher le secret de ses lois, et la dominer par là, est pour nous le spectacle le plus poétique qui existe.

## PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

*Les Écritures cunéiformes. Exposé des travaux qui ont préparé la lecture et l'interprétation des inscriptions de la Perse et de l'Assyrie*, par M. J. MÉNANT. — Paris, 1860, in-8°, 214 pages.

*Les Noms propres assyriens. Recherches sur la formation des expressions idéographiques*, par le même. — Paris, 1861, in-8°, 64 pages.

### I.

Deux mémorables découvertes marqueront au premier rang parmi les conquêtes scientifiques du dix-neuvième siècle, la lecture des hiéroglyphes et le déchiffrement des écritures cunéiformes. Expression merveilleuse du génie philologique de notre époque, qui, dans ses rayonnements multiples à travers le domaine tout entier de l'intelligence, a produit déjà de si grandes et si belles œuvres, ces deux découvertes n'ont pas seulement la valeur abstraite qui s'attache à la solution d'un obscur et difficile problème; elles ont agrandi l'horizon historique, et en nous révélant une multitude de faits ignorés ou dont on n'avait qu'une notion imparfaite, elles ont prodigieusement ajouté à notre connaissance du monde ancien.

L'une, on le sait, est due à la sagacité de Champollion; l'autre, peut-être plus difficile encore, ou qui du moins, au point de départ, n'offrait à l'investigation qu'une prise encore plus étroite, appartient à un philologue hanovrien, le docteur Grotefend.

La découverte de Grotefend, comme celle de Champollion, qu'elle a précédée de vingt ans, est due à une véritable intuition, à une de ces inspirations lumineuses que la méditation a préparées et que fécondera la science.

Il y avait trente-cinq ans que Carsten Niebuhr, l'illustre voyageur, avait rapporté de Persépolis des inscriptions en caractères Inconnus, dont il avait relevé le premier une copie exacte et complète, lorsque le savant Hanovrien essaya d'en pénétrer le mystère. Plusieurs tentatives qu'on avait faites avant lui n'avaient conduit à aucun résultat. Rien de plus étrange que l'aspect de ces inscriptions. Un signe unique, une sorte de coin (*cuneus*), ou de cône très-allongé, en est l'élément générateur : de là l'épithète de *cunéiforme* que l'on a appliquée à cette écriture. Ce signe, combiné de diverses façons, produit des groupes qui se suivent en rangées horizontales. Que ces groupes représentassent des sons et des articulations, comme les lettres de nos alphabets, ou qu'ils exprimassent des mots entiers, ou bien enfin qu'ils eussent une valeur idéographique, comme les caractères de l'écriture chinoise ou les symboles astronomiques de nos alma-

nachs, c'est ce qu'on ignorait absolument. Les écrivains de notre antiquité classique, qui ont mentionné une ou deux fois accidentellement cette écriture sous la dénomination de *lettres assyriennes*, ne fournissent aucun éclaircissement sur sa nature. On ignorait également quelle langue s'y trouvait cachée. On pouvait sans doute admettre en fait que des inscriptions rapportées de la capitale de l'empire de Cyrus étaient conçues dans l'idiome des anciens Perses; mais quelle était cette langue de l'ancienne Perse? On ne pouvait guère répondre en connaissance de cause à une pareille question il y a soixante ans, avant les admirables travaux de Rask, d'Eugène Burnouf, de M. Lassen, de Bopp et de leurs émules, qui ont répandu la lumière sur les langues de l'ancien Iran, et en ont montré les rapports intimes avec le sanscrit.

Tel était le problème complexe et doublement obscur que Grotefend, en 1802, ne craignit pas d'aborder, et dont un heureux effort de génie lui révéla la solution, que d'autres devaient compléter.

On n'attend pas que nous détaillions ici la marche suivie dans cette recherche par l'intelligent investigateur. Grotefend, on le conçoit, dut procéder par une série de tâtonnements et de suppositions. La première fut que l'écriture était alphabétique, et cette hypothèse fondamentale s'est trouvée parfaitement exacte. Son second point de départ fut la détermination de deux noms propres, dans la courte inscription qu'il avait prise pour objet de son étude, d'après certaines appréciations d'une nature très-délicate et en même temps très-judicieuses, et la supposition que ces noms pouvaient être ceux de Darius et de Xerxès. Il y avait cent chances contre une que ces suppositions n'aboutiraient pas; par une rencontre où éclate la merveilleuse sagacité du philologue, mais qui n'en est pas moins quelque chose de providentiel, elles se trouvèrent toutes justes. Grotefend se vit ainsi maître d'un certain nombre de lettres, qu'il appliqua à la lecture d'autres groupes, et qui lui en fournirent de nouvelles: dès lors l'alphabet était chauché et la voie ouverte. Les études ultérieures ont rectifié en différents points ces premières bases; elles les ont fort étendues, mais elles ne les ont pas changées.

Plus de trente années s'écoulèrent avant que de nouveaux travaux y ajoutassent rien de notable. Ce fut notre illustre et toujours regretté Eugène Burnouf qui le premier, après Grotefend, y fit un pas considérable. Une inscription semblable à celles de Persépolis venait d'être découverte au mont Elvend, non loin d'Hamadan; Burnouf la soumit à une étude analytique, et en y appliquant sa connaissance profonde du sanscrit et du zend, il montra que la langue des inscriptions perses n'était qu'un dialecte de l'antique idiome de la Bactriane (le zend), dans lequel furent écrits les livres de Zoroastre. Son mémoire, publié au commencement de 1836, fut suivi, à très-peu d'intervalle, d'un travail de M. Lassen, de Bonn, qui s'était livré de son côté, précisément dans le même temps, à des recherches analogues sur l'ensemble des inscriptions persépolitaines de Niebuhr. Ces belles études de deux hommes d'un esprit supérieur sont restées le dernier mot de la science sur cette classe d'inscriptions laissées par Cyrus, par Darius Hystaspes, et par les autres princes de cette race akhéménide qui s'étendit en 331 dans les champs d'Arbelles. Ces inscriptions étaient lues, complètement expliquées, et l'alphabet tout à fait arrêté, sauf pour un très-petit nombre de signes dont la valeur a depuis lors été légèrement modifiée.

Un grand progrès était accompli; mais tout n'était pas dit, à beaucoup près,

pour le déchiffrement des cunéiformes. On avait remarqué qu'à Persépolis la plupart des inscriptions semblaient être répétées trois fois en colonnes parallèles, comme si le même texte y eût été donné en une triple version. Il était aisé de voir en effet que dans chacune des trois colonnes de chaque inscription les groupes ou caractères formés par la combinaison du signe élémentaire présentaient un aspect différent, assez différent pour constituer trois écritures absolument distinctes; dès lors il était très-naturel de penser que chacune des trois écritures représentait aussi une langue différente, sans doute les trois langues principales de l'empire achéménide, que l'on pouvait supposer, d'après nos données historiques, avoir été le perse, le mède et l'assyrien ou le babylonien. Le texte qui, dans ces inscriptions trilingues, tient toujours la tête et semble ainsi occuper la place d'honneur, est le plus simple des trois, celui dont les combinaisons présentent l'aspect le moins compliqué; et comme en outre c'est cette écriture qui est employée dans celles des inscriptions qui n'ont qu'une seule ligne, on dut naturellement supposer que c'était l'écriture des Perses, le peuple dominateur.

Ce fut donc à celle-là que s'attaqua Grotefend, comme après lui Burnouf et Lassen, et le fait prouva qu'on avait rencontré juste.

Mais restaient les deux autres écritures.

Provisoirement, pour la commodité du discours, on les distingua par les qualifications d'écritures de la deuxième et de la troisième espèce, la première espèce étant celle des Perses, et l'on crut aussi pouvoir attacher à la deuxième espèce la désignation de *médique*, comme à la troisième (qui est la plus compliquée), la désignation d'écriture *babylonienne*.

Lorsqu'on avait essayé d'appliquer les valeurs reconnues de l'écriture perse aux signes analogues des deux autres espèces, on avait bien vite reconnu qu'il n'en sortait aucune lecture acceptable.

Évidemment les écritures étant autres, les alphabets étaient différents.

Il fallait reconstituer le double alphabet des deux dernières espèces.

Pour cela, du moins, on avait une base et un point de départ. Cette base, c'était dans les noms propres qu'on la devait trouver.

L'écriture perse devenait ainsi, pour l'écriture médique et l'écriture babylonienne, précisément ce que la partie grecque avait été pour la transcription démotique et la transcription hiéroglyphique de la pierre de Rosette.

On commença donc par bien déterminer (ce qui n'était qu'une œuvre d'attention et de patience) la correspondance des noms propres entre le texte perse et les traductions parallèles de chaque inscription trilingue, afin d'arriver, par la décomposition de mots dont la prononciation était connue, à y reconnaître les signes exprimant les différents sons ou les différentes articulations. C'est la marche que l'on doit nécessairement suivre dans le déchiffrement de toute écriture inconnue.

Afin de procéder par ordre et, dans une matière aussi obscure, de n'aborder les difficultés que l'une après l'autre, ce fut l'écriture médique, ou de la deuxième espèce, que l'on étudia d'abord.

C'est le docteur Westergaard, un savant danois qui avait passé plusieurs années dans l'Inde, occupé de travaux philologiques, et qui, en revenant de l'Inde, s'était arrêté en Perse, qui le premier attaqua sérieusement, en 1844, le déchiffrement des textes médiques de Persépolis.

Eugène Burnouf y avait fait quelques tentatives; mais comme il avait senti que l'instrument dont il était sûr, le zend et le sanscrit, lui faisait ici défaut, il s'était promptement arrêté, ne voulant pas s'aventurer sur un terrain moins familier.

Le docteur Westergaard reconnut en effet bien vite que la langue qualifiée de médique n'avait rien de commun avec les idiomes iraniens, ou du moins que les éléments analogues au perse et au zend ne s'y rencontraient qu'en petit nombre. Sans dissimuler son étonnement, et même un premier sentiment de méfiance, il annonça que la langue cachée sous l'écriture de la seconde espèce semblait se rapprocher des langues touraniennes de l'Asie centrale, c'est-à-dire du turk primitif, du finnois et des idiomes congénères.

Une conclusion si peu attendue ne pouvait être reçue sans vérification. Un savant français déjà familiarisé avec les cunéiformes persépolitains, M. de Saulcy, reprit après Westergaard (en 1830) l'examen approfondi des textes médiques, et fut conduit précisément au même résultat.

Ce fait singulier de la parenté turque de la seconde langue des inscriptions akhéménides a été proclamé de même par un troisième investigateur, M. Norris, dans un long mémoire de 1853.

Il faut toutefois reconnaître que, pour en mettre la démonstration dans tout son jour et en élucider toutes les conséquences, l'examen final de cette question attend encore un philologue versé dans la connaissance des langues dites touraniennes, et qui puisse ainsi appuyer sa conviction sur quelque chose de plus intime que le simple rapprochement de mots laborieusement puisés dans les vocabulaires.

Le fait de l'existence d'une population de race touranienne en Médie au temps des Akhéménides n'a du reste en soi rien d'anormal. A toutes les époques, les hordes de l'Asie centrale, les Scythes, comme disaient les anciens, ont envoyé de nombreux essaims dans les chaudes contrées de l'Iran et jusque dans les contrées sémitiques, soit pour des courses passagères, soit pour des établissements fixes. Aujourd'hui encore la population pastorale de la Perse est presque entièrement turque par le sang et la langue, et personne ne ignore que la dynastie régnante des Khadjart est elle-même d'extraction turkomane.

M. Norris avait eu d'ailleurs pour son étude un document infiniment supérieur par son étendue aux textes sur lesquels avaient pu travailler Westergaard et M. de Saulcy; ce document, c'est la partie mède (mède au moins par l'écriture, sinon par la langue) de la grande inscription de Bisoutoun.

Vers la limite occidentale de l'ancienne Médie, à une journée de Kirmanchah, sur la route de Hamadân, il existe un monument antique qui avait depuis longtemps frappé les voyageurs, mais dont on n'a eu une connaissance entière que dans ces derniers temps. Ce sont des figures, accompagnées d'une longue suite d'inscriptions cunéiformes, gravées sur la face unie d'un énorme rocher, à près de trois cents pieds au-dessus du sol. La localité porte le nom de Bisoutoun. Un officier de la Compagnie des Indes, le colonel Rawlinson, qui a longtemps occupé le poste de résident britannique à Bagdad, et qui depuis vingt ans et plus a rendu d'inappréciables services aux études cunéiformes, le colonel Rawlinson, dis-je, a réussi le premier, en faisant élever à grand-peine et à grands frais des échafaudages devant le rocher autrement inaccessible, à prendre une copie complète de l'inscription de Bisoutoun. Cette inscription est



trilingue comme celles de Persépolis; elle appartient à Darius Hystaspes, qui succéda à Cambyse, fils de Cyrus, en 521 avant l'ère chrétienne. Le colonel Rawlinson a publié successivement, de 1846 à 1853, les trois textes de l'inscription; mais il ne s'est occupé personnellement que de la partie perse. C'est M. Norris, comme je l'ai dit, qui a commenté le texte médique.

En même temps qu'en passant d'une espèce à l'autre les trois écritures cunéiformes se montrent de plus en plus compliquées, le système de lecture et d'interprétation suit lui-même, dans ses complications, une progression parallèle. L'écriture de la seconde espèce n'est déjà plus alphabétique, comme le persépolitain; elle est syllabique. Chaque articulation, accompagnée de sa voyelle, soit initiale, soit finale, y est représentée par un signe distinct; et comme les combinaisons vocales qui résultent de ce système sont nécessairement très-nombreuses, les signes sont aussi très-nombreux.

Ce ne sont pas là les seules difficultés de l'écriture médique; mais ces difficultés ne sont rien comparées à celles qui se présentent quand on aborde l'écriture de la troisième espèce. Celle-ci n'est pas seulement syllabique; elle est de plus en partie idéographique, c'est-à-dire qu'elle a des signes en grand nombre qui expriment l'idée des choses, sans qu'on puisse appliquer à ces signes une prononciation connue. Le même signe remplit tantôt un rôle idéographique, tantôt un rôle phonétique, sans que rien (au moins en apparence) avertisse du rôle qu'il lui faut attribuer dans tel ou tel autre cas. Une anomalie non moins embarrassante de ce système d'écriture, qui semble la première et grossière ébauche d'une représentation graphique de la parole humaine, c'est qu'on y trouve le même signe employé pour représenter des sons et des articulations entièrement différents: fait qu'on a désigné sous le nom de polyphonie. Je me borne à indiquer les complications les plus frappantes.

Les textes assyriens de Persépolis sont trop peu étendus pour servir de base à une étude hérissée de pareilles difficultés; celui même de Bisoutoun, très-endommagé par l'infiltration des eaux qui en ont rongé une partie notable, n'y aurait pu suffire. Mais dans le temps même que le docteur Westergaard publiait ses recherches sur l'écriture médique, des découvertes aussi importantes qu'inattendues apportaient inopinément une masse énorme de matériaux à l'investigation de l'écriture assyrienne.

Ces découvertes sont celles qui sont sorties, de 1842 à 1854, de l'exploration du site de Ninive et de plusieurs autres localités antiques de l'Assyrie et de la Babylonie.

L'initiative en appartient à la France, et M. Émile Botta est le premier qui ait eu l'honneur d'y attacher son nom.

Le nom de M. Layard y vient prendre rang immédiatement après celui de M. Botta, et, après ceux-ci, on y trouve encore des noms éminents, M. Fresnel, M. Oppert, M. Loftus, et M. Rawlinson lui-même, qui n'est resté étranger à aucune des recherches, à aucun des travaux dont la paléographie cunéiforme a été l'objet depuis les publications d'Eugène Burnouf et de M. Lassen.

On sait quelle richesse de monuments de toute sorte est sortie des fouilles de Korsabad, de Nimroud et de Kotoundjik, sans parler de celles de Babylone et du bas Euphrate. C'est par centaines que se comptent les inscriptions exhumées, et parmi ces inscriptions il y en a d'une très-grande étendue. En présence de cette abondance de textes nouveaux, on conçoit quelle impatience on dut éprouver d'en pénétrer le sens.

De toutes parts les savants se mirent à l'œuvre. M. Botta, M. Loewenstern et M. de Saulcy en France, en Italie M. Luzzato, en Angleterre M. Hincks, et M. Talbot, M. Rawlinson près du théâtre même des découvertes, et enfin le dernier de tous, peut-être, mais non le moins vigoureux de ces champions de la science, M. Jules Oppert, Allemand par sa naissance, Français par son association aux recherches de M. Fresnel à Babylone et par toute la suite de ses travaux, ont creusé en même temps cette mine nouvelle de l'épigraphie orientale.

Chacun a suivi sa veine; tous en ont rapporté quelque chose au trésor commun.

Cette simultanéité de travaux et d'efforts, rare dans une science nouvelle, a donné en quinze ans plus de résultats peut-être qu'un labeur isolé n'en aurait produit en un demi-siècle. Toutes les difficultés, sans doute, ne sont pas résolues, toutes les obscurités ne sont pas dissipées; mais les bases essentielles sont solidement assises. On a constaté d'une manière indubitable que la langue des inscriptions assyro-babyloniennes est sémitique, ce que l'on pouvait déjà prévoir par les seules indications de la Genèse. Déjà l'on est certain (des épreuves solennelles ne laissent à cet égard aucun doute) de comprendre le sens général d'un texte historique, et d'en traduire en toute sécurité au moins la plus grande partie. Les hésitations qui peuvent rester encore sur quelques points de lecture se restreignent chaque jour et ne tarderont sûrement pas à disparaître tout à fait.

M. Ménant, dans le premier des deux ouvrages dont nous avons transcrit les titres, a retracé, avec le détail nécessaire d'analyses et de textes, la marche des travaux de déchiffrement des trois écritures cunéiformes, depuis Grotefend jusqu'aux dernières publications de M. Oppert. Peut-être aurions-nous quelques réserves à faire sur certaines vues historiques; mais ce n'est pas ici le lieu d'un pareil débat. M. Ménant n'a pas fait, d'ailleurs, seulement œuvre d'historien; il est entré au cœur du sujet par des investigations personnelles. Son récent opuscule sur les noms propres touche à un des points les plus délicats et certainement les plus difficiles de la paléographie assyrienne, l'emploi des signes idéographiques dans les noms propres: cette difficulté capitale, M. Ménant espère l'avoir résolue. C'est ce que pourront seuls apprécier les hommes spéciaux. Ce que nous pouvons dire en ceci, c'est que les déductions de l'auteur sont parfaitement simples et claires, mérite à notre avis très-recommandable dans un sujet par lui-même si obscur.

Ce n'est pas seulement par leur côté philologique que se recommandent les études qui ont pour objet le déchiffrement des écritures cunéiformes; le grand intérêt qui s'y attache, ce sont leurs résultats historiques. On leur doit déjà des documents d'une immense valeur pour l'histoire ancienne de l'Asie, et il est impossible de prévoir quels trésors nous réserve l'avenir. On n'a jusqu'à présent étudié et traduit que la plus petite partie des inscriptions découvertes, et l'on peut dire que les fouilles elles-mêmes, malgré l'importance de leurs résultats, sont à peine entamées.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

## COURRIER LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

---

Berlin.

La dernière solennité musicale importante a été celle du *Paradis et de la Péri*, par Robert Schumann, qui a eu lieu il y a environ quinze jours, sous la direction de M. Stern, chef d'une des sociétés de chant les plus considérables de l'Allemagne, à laquelle on doit, entre autres, d'avoir entendu à deux reprises à Berlin la *Missa solennis* de Beethoven. Il a été dit de Schumann qu'il avait débuté en homme de génie et terminé en homme de talent, et j'oserais ajouter que cette œuvre, composée en 1843, dans la trente-troisième année de l'auteur, porte à la fois ces deux empreintes. La première et la seconde partie contiennent des beautés qui sont des découvertes et qui dérivent du génie, dont la marque indélébile est la force révélatrice; la troisième, plus languissante, décèle ce grand talent qui, incapable de découvrir à lui seul des accents nouveaux, adopte des formes reçues en les modifiant, les variant et les rajeunissant avec goût et savoir. Pour les admirateurs de Schumann, il y a un peu trop de Mendelssohn dans la péroration de cette œuvre, sorte d'oratorio profane. Le sujet est en grande partie responsable de cet affaiblissement graduel de l'inspiration; c'est un arrangement gauche et une amplification lourde du ravissant original anglais, qui lui-même prête peu à la musique, car la pensée première n'appelle pas une plus grande intensité d'accent, et le doux vers un peu efféminé de Moore suffit à absorber et résorber complètement l'idée gracieuse de la Péri conquérant l'entrée dans le paradis de Mahomet par le tribut d'une larme de repentir, tribut préféré à celui d'un soupir de l'amour pur, ou d'une goutte de sang héroïquement versée pour la liberté. Tant que le sentiment n'a pas une profondeur insondable, une étendue illimitée, une incommensurable élévation, la musique n'y a que faire, et c'est à tort qu'on la croit propre à illustrer des poèmes comme la peinture les enlumine; son œuvre est une œuvre de Pygmalion, et comme, dans la vision de la *Divine Comédie*, l'aigle fond sur Dante et le transporte aux régions auxquelles il aspire, ainsi la musique s'empare du poème et donne corps aux émotions, aux sensations et aux pensées qu'il ne peut qu'indiquer; en un mot, elle est la grande transfiguratrice de la poésie qu'elle paraphrase. Mais il faut d'abord que la poésie prête à la paraphrase. Une fois le sujet choisi, il faut convenir que Schumann en a tiré le meilleur parti possible dans la première partie : tout ce que la Péri chante en déplorant d'être bannie du paradis, un chœur de conquérants et de vaincus, un grand chœur final avec une fugue très-développée, sont d'un admirable effet, tant à cause de la vigueur et de l'originalité du rythme que de l'heureux choix des motifs fort bien adaptés aux diverses situations et aux divers sentiments. La seconde partie contient selon moi, le plus beau fragment de

toute l'œuvre, à savoir, un tableau de la peste qui désole l'Égypte, pays que la Péri doit traverser; je sache peu de descriptions musicales qui produisent sur l'esprit un effet pareil; c'est toute la désolation du fléau dévastateur, toute l'ardeur d'une atmosphère stérilisante, tout le tableau d'une destruction incessante qui s'appesantit sur l'esprit dans ces quelques mesures, dont l'impression ne saurait être produite par la description la plus détaillée, car elles rendent non point les faits, mais l'abattement, l'engourdissement, le deuil, en un mot, toutes les émotions que ces faits évoquent, et en décrivant l'horreur de l'épidémie, elles expriment l'effroi pétrifié de l'âme. Je ne vous parlerai point de la troisième partie, parce qu'il me faudrait entrer dans des détails auxquels vous prendriez peu d'intérêt, n'ayant point entendu cet oratorio, qui est en Allemagne, comme presque toutes les œuvres du même compositeur, l'objet d'une grande admiration. Depuis sa mort, Schumann est presque mis au rang des classiques, ce qui compense mal les attaques de toutes sortes auxquelles il fut en butte durant sa vie. Au début de sa carrière, il ne se trouva qu'un grand artiste pour le reconnaître et l'apprécier à sa valeur, ce fut Franz Liszt, qui en 1837 publia sur l'*Impromptu* et les deux premières sonates quelques pages, dont Schumann dit plus tard qu'elles étaient les plus belles qui aient jamais été écrites sur ses œuvres. Vers la fin de sa carrière musicale, il s'était groupé autour de lui plusieurs jeunes artistes, qui, sous le nom de schumanniens, forment aujourd'hui une sorte de petite Église, laquelle s'efforce de maintenir à l'état de dogme la *lettre* d'un esprit qui s'est répandu partout, et dont l'œuvre est ainsi remplie. L'élément nouveau apporté par le génie de Schumann dans la musique a donné à l'art l'impulsion qu'il pouvait lui donner, et ces sortes de petites congrégations, hermétiquement fermées à tout ce qui s'accomplit en dehors d'elles, semblent plutôt avoir fonction d'embaumer des cadavres que mission d'interpréter et de propager des idées; il est donc regrettable que des hommes de talent s'en fassent les adeptes, et poussent l'erreur jusqu'à penser que c'est être juste et infaillible que d'être exclusif. Certaines gens prennent en architecture la symétrie pour l'harmonie; d'autres dans la tenue confondent la roideur et la distinction; quelques-uns ne distinguent pas bien, en matière de style, l'image de la pensée. C'est une erreur de ce genre qui fait prendre à ce petit groupe pour le culte du beau le fanatisme exclusif et borné de ce qui n'est plus.

On songe sérieusement maintenant à l'érection du monument de Goethe, et de tous côtés se pressent les coopérations; ici ce sont des concerts, là des souscriptions, ailleurs des cours publics. Je veux vous entretenir de ces derniers, dont le programme est digne de mention. M. Virchow, le grand physiologiste et anatomiste; M. Hettner, de Dresde, que vos lecteurs connaissent par un article de C. de Sault sur son *Histoire de la littérature*; M. Auerbach, le romancier, dont vous avez traduit le *Spinoza*; M. Hermann Grimm, auteur du *Michel-Ange* que j'ai dernièrement recommandé à votre attention; M. Schöll, de Weimar, et le professeur Hotho, de Berlin, telles sont les personnalités qui prêtent leur concours à cette entreprise. M. Virchow a débuté le 7 février par un cours sur Goethe considéré comme anatomiste et en vue des sciences naturelles. La profonde érudition du célèbre professeur avait fait craindre à un grand nombre de personnes que cette séance ne fût pas à leur portée; mais M. Virchow, en insistant sur les services que Goethe a rendus à la science, a su donner à sa rédaction un caractère si populaire, dans le meilleur sens du mot, il a si vivement décrit l'intimité

de Schiller et de Gœthe et le hasard qui voulut que l'auteur de *Guillaume Tell*, des *Lettres philosophiques* et de l'*Histoire des Pays-Bas* fût le seul à apprécier la valeur de son illustre ami, dont les expériences et les recherches étaient traitées de puériles par les hommes spéciaux; il a si bien représenté enfin Gœthe en contact avec toutes les intelligences, tant contemporaines que plus jeunes, entre autres, avec Humboldt, auquel on est redevable de la publication de l'*Ostéologie*; il a donné à toute l'activité de Gœthe tant de vie et d'intérêt, que les assistants, les plus novices comme les plus lettrés, se sont retirés satisfaits. M. Virchow commença par décrire une scène de l'année 1779, où Gœthe, âgé de trente ans, dans tout l'éclat de cette personnalité dont Lavater dit qu'elle était *la plus imposante et la plus aimable* qu'il eût rencontrée, où Gœthe, dis-je, assistait à une distribution des prix du gymnase de Stuttgart (*Karlschule*), où Schiller remportait le prix de médecine, qui devait le conduire à être plus tard, bien contre son gré, chirurgien de l'armée wurtembergeoise. En cette année-là, Gœthe se rendait en Suisse avec Charles-Auguste, voyage d'où il revint tout transformé, à ce qu'assura Herder, et d'où M. Virchow date sa passion sérieuse et profonde pour les sciences. Jusqu'alors, Gœthe n'avait considéré la nature que par rapport à l'homme; elle *parlait par le langage et le cœur humains, l'amour la révélait*. Depuis cette course en Suisse, où il s'adonna spécialement à la botanique, tout son système fut changé; il devint le contemplateur et le commentateur infatigable de la nature, et, tout en n'étant appuyé par aucune des découvertes qui ont été faites depuis, il sut, grâce à des études forcenées et à des expériences constamment répétées, jeter le fondement des sciences naturelles en Allemagne, tant de la botanique que de l'anatomie, de la géologie, de l'ostéologie et même de l'optique. Après de nombreux détails et de très-heureuses citations, M. Virchow a terminé en nous apprenant que les dernières pages de Gœthe (datées du 18 mars 1832) furent consacrées aux sciences naturelles. La grande discussion qui avait éclaté à l'Académie française entre Cuvier et Geoffroy Saint-Hilaire le ramena encore une fois sur le champ de bataille; la théorie de l'unité de composition organique qu'il soutenait depuis une trentaine d'années étant défendue avec éclat et succès par Geoffroy Saint-Hilaire, il voulut donner à l'Allemagne un résumé de la question, et il esquaissa la biographie des deux illustres antagonistes, et parla de leur liaison première, de leurs travaux en commun, de leur divergence scientifique, et enfin de l'explosion du différend. Après avoir ainsi posé l'état de la question en France, Gœthe revint sur lui-même dans la seconde partie de son article, et dit qu'il lui sera permis de parler, à propos de cette lutte, des esprits qui ont le plus contribué au développement du sien, et l'ont posé sur la voie scientifique dans laquelle il s'est dirigé; c'est ainsi qu'il fait défiler devant lui Buffon, dont la première partie de l'*Histoire naturelle* avait paru l'année de la naissance de Gœthe, Daubanton, Cuvier, Geoffroy Saint-Hilaire, Pierre Camper, dont Geoffroy Saint-Hilaire disait qu'il avait un sentiment si vif et si profond de la concordance des systèmes organiques, qu'il recherchait avec prédilection les cas extraordinaires, ceux qui lui offraient des problèmes à résoudre, dans le but de rapporter les prétendues anomalies à la loi. « Et, ajoute Gœthe, c'est en agissant ainsi que le naturaliste reconnaît le plus aisément et le mieux la valeur et la force de la loi. Si nous ne contemplons que ce qui est selon la loi, nous pensons que cela doit être ainsi, parce que cela a toujours été, et par conséquent que la loi est stationnaire; mais si nous contem-

plons les écarts, les défauts, les énormes monstruosités, nous reconnaissons que la loi toute-puissante et éternelle est en même temps vivante, et qu'en elle, et non en dehors d'elle, les êtres peuvent bien se déformer, mais que, toujours retenus comme par des rênes, ils sont forcés d'accepter la domination inéluctable de la loi. » Puis viennent Thomas Sömmerring et Merck, avec lesquels Goëthe s'occupa d'anatomie comparée, et enfin Blumenbach, contre lequel Goëthe lutta quelque temps. Cette sorte de revue, Goëthe la data de Weimar, le 18 mars 1832; quatre jours après il mourut en s'écriant : *Lumière, plus de lumière!* — La séance qui suivit fut consacrée à l'*Iphigénie en Tauride* de Goëthe. M. Hettner fit une assez longue dissertation sur le temps où elle fut écrite et le rôle qu'elle joua dans le développement du théâtre allemand. Il montra comment Goëthe s'était éloigné de la donnée d'Euripide, en mettant l'accent principal sur le caractère de la prêtresse de Diane, en ne donnant aux dieux qu'une part secondaire dans l'action, et en anéantissant la doctrine de la fatalité. Cette œuvre, l'apothéose des sentiments purement humains, est, selon M. Hettner (qui d'ailleurs n'exprime ici qu'une opinion universellement répandue), l'expression la plus parfaite du génie de Goëthe, et si plus tard il écrivit à un ami, par boutade, qu'elle était diablement humaine, c'est qu'il s'était exclusivement adonné à sa passion pour les Grecs, passion qui l'induisit à écrire plusieurs pièces allégoriques, symboliques, abstraites, pour ainsi parler, dont la valeur est contestable. Cette tragédie d'*Iphigénie* fut la première rupture de Goëthe avec cette phase de la littérature qu'on a nommée en Allemagne la période de tempête et de tourmente (*Sturm und Drangperiode*), et à laquelle je ne saurais pas trouver d'autre définition que celle de romantisme; Goëtz et *Werther* sont les expressions les plus saillantes de ce mouvement, et Goëthe nous offre le frappant exemple d'un esprit produisant les principales œuvres d'une tendance qu'il doit terrasser. « Ce fut, dit M. Hettner, la lutte des Titans impétueux, puissants, effrénés, contre les dieux de l'Olympe et leur sérénité, et leur force mesurée, mais invincible; et Goëthe fut à la fois Titan et dieu, vainqueur et vaincu; la lutte se passa au for intérieur de son génie, et la plus noble partie de lui-même absorba l'autre. » Ce fut en 1786, à Rome, où il s'était retrouvé lui-même, que Goëthe composa l'*Iphigénie*, qu'il dit avoir faite sous l'inspiration d'un tableau de la Vierge, vu à Bologne. « Je ne voudrais, écrit-il, prêter à mon Iphigénie que les paroles que cette Vierge pourrait prononcer. » Cependant la pièce n'eut pas d'abord le succès que Goëthe en attendait; le cercle de Weimar s'y montra peu favorable, et déclara même que le premier plan en prose était supérieur à cette refonte en vers; ce ne fut que peu à peu que l'*Iphigénie* se fraya son chemin et parvint à se faire considérer comme la production la plus achevée du théâtre allemand. Du reste, M. Hettner n'a soulevé aucune question nouvelle; et n'a fait dans cette séance que corroborer en un style élégant des faits généralement connus; j'ai presque regretté même qu'il ait cru bon de parler de la beauté de Goëthe, de son incomparable aptitude à tous les travaux, de sa sérénité tolérante, car ce sont choses tellement rebattues chez nous, que j'ai toujours envie d'y répondre à la française : « Henri IV est mort. » Effectivement, il est presque fastidieux d'entendre dire à présent encore que Goëthe, beau comme Apollon dans sa jeunesse, ressemblait dans sa vieillesse au Jupiter Olympien, qu'il pensait et écrivait avec aussi peu d'effort que d'autres respirent, et qu'il sut garder son calme et sa fortitude au milieu des troubles et des agitations qui traversèrent sa vie! Et je vais jusqu'à

croire qu'un paradoxe qui ouvrirait une nouvelle échappée sur cette grande personnalité serait mieux venu que la constante répétition de faits archi-connus et plus incontestés encore qu'incontestables.

Il vient de paraître en Allemagne un ouvrage de métaphysique religieuse, plus singulier que concluant, qui se recommande de l'approbation de M. Fallmeyer, le savant orientaliste. Cet ouvrage est ainsi intitulé *Doctrine du théisme, ou Système divin de l'ordre terrestre, médiateur et guide de l'humanité, par lequel le bonheur en ce monde devient accessible à tous, sans exception; dernier mot de ce qui doit venir et subsister; parachèvement de la pensée du monde qui est la seule conforme à la race humaine; but final du progrès et de l'histoire du monde*, par Clément. Première partie : *Exposé du système de l'état de choses existant, état de choses faux, qui fait du monde un monde d'erreur, et rend plus ou moins tous les hommes malheureux ou insensés*. Deuxième partie : *Exposé du système de l'ordre de choses véritable qu'on devra établir, dont la réalisation implique la réformation des peuples, tant des chefs que des membres, qui maintiendra les riches et les puissants dans leur fortune et leur pouvoir, et affranchira les pauvres de la misère, qui enrichira tout le monde, qui nous fera tous nobles d'esprit et de cœur, et par conséquent nous rendra tous heureux et libres en ce monde et en l'autre*. Troisième partie : *Jugement des vivants et des morts*. — On en croit à peine ses yeux, n'est-ce pas? et on en croit encore moins son esprit, je vous assure, quand on a parcouru ces volumes au titre formidable, où, pour ma part, je n'ai trouvé que de l'arrogance en place de savoir et d'idées, et dont l'auteur a eu la hardiesse de nommer la conclusion un *Nouveau Testament*. Il ne se trouve absolument rien de neuf dans cet ouvrage écrit d'un ton dogmatique et divisé en petits versets, comme la Bible; sans avoir eu la simplicité d'y chercher la réalisation des promesses du titre, j'avais cru au moins y rencontrer quelque idée ingénieuse, quelque paradoxe frappant; je n'y ai trouvé qu'un galimatias de morale acceptée, de quelques découvertes scientifiques connues, d'hypothèses puériles octroyées comme des dogmes, et de connaissances bornées données pour la clef du savoir humain. En somme, je ne puis vous en dire que ce que M. Jourdain disait de la physique : « Il y a trop de tintamarre et de brouillamini là dedans; » et si je vous en ai parlé, c'est dans l'idée qu'on vous recommanderait peut-être cet échantillon creux et boursouflé de l'infatuation humaine, car il a été quelque peu remarqué ici. En revanche, c'est avec un plaisir véritable que j'ai parcouru dernièrement l'*Anthologie de la poésie orientale*, petit volume publié à Breslau par M. Jolowicz, et qui se divise en huit parties; la première, intitulée *Descriptions et Paysages*, contient des poésies traduites pour la plupart de l'hébreu, du chinois, du syriaque, de l'arabe, du persan, du sanscrit et de l'afghanis; la seconde contient des chants d'amour, dont plusieurs sont tirés des langues citées, et dont d'autres viennent de la Turquie, du Malaya, de l'Hindoustan, de Madagascar, du Kourdistan et du Maroc; la troisième renferme les chansons à boire arabes, persanes, talmudiques et mongoles; suivent les mythes, puis les proverbes et les maximes; en sixième lieu viennent les légendes; en septième, les paraboles et les fables; enfin des rébus, des épigrammes et une façon de madrigaux composent la huitième et dernière partie. On ne saurait savoir trop de gré à M. Jolowicz d'avoir publié ce choix de poésies, qui présente avec beaucoup de vivacité les principaux caractères des différentes nations de l'Orient, et fait connaître à ceux qui ne peuvent s'occuper de philologie ou s'adonner à de grands voyages ces

peuples dont la science s'occupe tant aujourd'hui; en effet, dans les chants d'amour comme dans les épigrammes, les paraboles ou les légendes, il est aisé de reconnaître la finesse persane, la subtilité chinoise, la largeur de pensée et de sentiment particulière aux Hindous, la sagesse pratique du Talmud, la poésie colorée et moralisante de l'Arabe.

Je tiens à vous parler encore d'un autre recueil qui vient de paraître, à savoir, celui des discours de Frédéric-Guillaume IV, recueil d'un rare intérêt, qui mériterait d'être connu en France comme modèle de l'art oratoire allemand. Le discours de l'avènement au trône, celui de l'inauguration de la cathédrale de Cologne et celui de l'ouverture de la diète en 1847 sont des chefs-d'œuvre de logique, d'originalité et d'élévation de pensée, et sont presque regretter que le feu roi n'ait pas été destiné à représenter son pays plutôt qu'à le gouverner; son esprit, qui recherchait l'opposition et s'animait dans la lutte, le conduisit, étant souverain, à lutter contre ce qui lui parut le courant le plus fort, contre le radicalisme, et à se faire monarque absolu; appelé aux chambres, il eût trouvé que le courant le plus large, sinon le plus fort, était la réaction, et il se serait fait le champion de la tolérance et du libéralisme; avec encore plus d'éloquence peut-être il eût joué le rôle de M. de Vincke, qui, plein de verve, de sarcasme, d'indignation, est infatigable à défendre les intérêts de la cause libérale, et montre pour le ridicule dont on essaye parfois de le couvrir le dédain absolu d'une nature vraiment supérieure. Comme j'ai par hasard parlé d'orateurs et d'éloquence, il m'est impossible de ne pas vous citer M. l'abbé de Berg, député de Cologne, qui est la plus profonde intelligence politique que nous ayons, et qui représente ici en même temps les intérêts du catholicisme, ceux de l'Allemagne et ceux d'un libéralisme tolérant et large; ces trois causes, que les esprits superficiels sont portés à croire contraires<sup>1</sup>, M. de Berg les soutient avec une éloquence qui est comparable à ce que la France a produit de plus remarquable en ce genre, et qui fait regretter de tous côtés que les chambres seules aient ici la prérogative de l'entendre et que la chaire catholique de Berlin ne soit pas illustrée par cette parole simple, précise, profonde et élevée.

J'ai commencé par la musique et je terminerai par elle, car je viens d'assister à un beau concert de la *Société Bach*, ainsi nommée parce qu'elle a pour tâche de n'exécuter que les œuvres de ce plus puissant des fondateurs de l'art musical. Si elle est applicable à la musique, cette pensée de Goethe sur la littérature, *que nous ne saurions apprendre que de ce que nous ne savons pas juger, et que l'auteur d'un livre que nous pouvons juger aurait à apprendre de nous*, l'entreprise de cette société sera des plus instructives, car le public qui se rend à ces concerts (j'en excepte quelques musiciens) est absolument incapable de juger de ces œuvres, où le sentiment est tellement drapé dans la science, que celui qui n'est pas très-versé dans la musique, et particulièrement dans la musique moderne, ne saurait s'y reconnaître. Je dis la musique moderne, en ce qu'elle exige qu'on lui consacre un recueillement absolu et continu, parce qu'elle a pour base l'unité de sentiment et rompt avec la routine de la musique à remplissages, qui autorise les distractions et une attention partagée; c'est ainsi que l'art moderne, à commencer par Beethoven, se rattache à Bach plus qu'à aucun des anciens classi-

<sup>1</sup> Nous appartenons un peu à ces esprits superficiels, car nous ne confondons pas l'esprit chrétien, le génie moral du christianisme, avec les intérêts d'une église donnée. C. D.



ques. Pour en revenir au public de l'autre soir, il était en grande partie composé de vieux professeurs qui n'entendent de musique qu'une ou deux fois l'an, et qui vont là attirés par la réputation monumentale de Bach, qu'ils nomment, par des raisons fort mal établies encore, un *génie protestant*; sans savoir rattacher son grand œuvre aux autres œuvres de l'art, sans connaître les voies qu'il a ouvertes, sans se demander d'où il a procédé, sans se rendre compte de la valeur scientifique et poétique de ses compositions, sans pouvoir s'associer au sentiment de foi altière qui les a dictées, ils avalent fugues, canons, récitatifs, airs, chorals et chœurs, n'établissant aucune distinction entre les quelques fragments vieillis et les prodigieuses et impérissables inspirations de ce grand sphinx de l'art. Quoi qu'il en soit du public et de sa docte puérilité, l'entreprise est louable, et nous devons de la reconnaissance à M. Vieding pour avoir mis tant de zèle à remplir une tâche qui procure à quelques-uns une édification véritable. Le dernier programme était fort bien choisi; il contenait une cantate pour le jour de l'Épiphanie, une autre pour la fête de la réformation sur le choral de Luther, si heureusement intercalé par Meyerbeer dans *les Huguenots*, et une troisième, au-dessus de laquelle Bach a écrit : « Pour être chantée dans tous les temps de l'année, » ce qu'on pourrait transformer ainsi : *Pour être chantée dans tous les temps du monde*, tant cette œuvre est puissante, colorée, monumentale. L'exécution était fort précise, et les nuances, si rarement exprimées avec goût dans les œuvres de Bach, m'ont paru heureusement choisies et variées.

C. F.

## CHRONIQUE DE QUINZAINE.

---

Quand les questions se précisent, c'est un signe certain que leur solution est prochaine. Gaëte tombée, le Piémont s'est trouvé en face du saint-siège, et c'est Rome qui est apparue au premier plan de la scène politique. Rome, dès le début, a formé le nœud gordien en Italie; les duchés, Naples et la Sicile n'opposaient que des obstacles relativement médiocres, la Vénétie elle-même n'offre point de difficulté comparable à cette difficulté dominante. La diplomatie le comprenait; car elle a vainement cherché à tourner l'obstacle. Aujourd'hui, l'on est obligé de reconnaître qu'il est devenu impossible d'avaloir le poisson sans l'arête. Selon l'issue de cette situation, l'Italie sera constituée ou indéfiniment ajournée. Un échec du Piémont aux portes de Rome doit, en effet, la ramener, par une logique opposée à celle qui gouverne la révolution italienne, mais tout aussi invincible, jusqu'à Villafranca et au traité de Zurich, peut-être même un peu au delà. Rien n'est fait en Italie tant que le Pape occupe dans Rome, comme souverain temporel, un seul mètre carré. Il suffit d'une impulsion néfaste, et le reflux peut du Vatican remonter jusque vers Turin, en rétablissant sur son passage tout ce que la révolution a détruit. Il faut donc extirper de Rome, jusqu'à la racine, le pouvoir temporel du Pape, ou bien il faut renoncer à affermir, dans son propre intérêt comme dans celui de la paix européenne, l'indépendance de l'Italie. Car ce n'est pas Rome *et* l'Italie, c'est Rome *ou* l'Italie qu'il faut dire. L'état des choses est dans ce dilemme. Rester en place est impossible : il faut avancer franchement ou franchement reculer. Les pièces ont marché sur l'échiquier; on a pris les fous, on a pris les tours, la révolution italienne fait enfin échec au Pape : ce sera là sa pierre d'achoppement ou son triomphe définitif.

En réalité, qui ne le voit? la question romaine n'est pas à Rome, mais à Paris. Où sont les puissances catholiques qui pourraient faire un bouclier au saint-siège dans l'état critique où il s'est placé? Est-ce l'Autriche, est-ce l'Espagne? L'Espagne n'a que des discours à son service. L'Autriche a laissé Venise en otage à l'Italie; qu'elle fasse un pas vers Rome, la Hongrie se soulève et Venise lui échappe. A défaut des vivants, les morts de Magenta et de Solferino se dresseraient sur son passage.

C'est donc la France qui prononcera. Mais où est la France dans ce grand conflit? qui la représente? Est-ce le Sénat? est-ce le Corps législatif? En déposant leurs adresses respectives aux pieds du trône, l'un et l'autre ils semblent s'être étudiés avant tout à décliner tout jugement et toute responsabilité. Il est vrai qu'on a vu depuis éclater les tempêtes qui couvaient sous ces surfaces ora-

toires. L'équivoque s'est évanouie au premier souffle de la discussion, et des traits incisifs, violents, opposés, ont fait d'une ébauche terne et ambiguë un tableau plein de passion. Tout a été mis en jeu, et l'on a pu lire à découvert dans les cœurs. Le Sénat et le Corps législatif se sont pris à vivre, mais comme des gens qui n'en avaient guère contracté l'habitude, et les vieux échos réveillés dans l'enceinte se sont demandé sans doute qui les rappelait tout à coup et si violemment à l'existence?

Il serait néanmoins fort téméraire d'affirmer que la France s'est sentie vivre dans ces débats; à part quelques rares discours qu'elle n'oubliera pas, son génie est resté loin de la tribune. Ce n'est pas certes qu'elle soit indifférente à l'issue de la crise où la papauté s'est engagée, mais la France en général est possédée d'une médiocre passion pour la souveraineté temporelle du Pape. Elle sent bien qu'elle doit opter, et dès lors son choix est fait. Elle n'a pas assez d'esprit, ou elle en a trop pour comprendre qu'elle doit sacrifier ses sympathies italiennes à un gouvernement qui fait de Rome le cimetière de la liberté. Ce serait l'opprobre du pays où est né Voltaire. Comment d'ailleurs imposerait-elle aux Italiens ce qu'elle n'accepterait jamais pour elle-même? On dit qu'elle est catholique avant tout, et l'on croit avoir répondu victorieusement. On oublie d'abord que dans le catholicisme lui-même, et même dans l'Église, il se trouve des esprits qui ne croient pas que la puissance temporelle soit une garantie d'indépendance pour le saint-siège, mais bien plutôt une cause de permanente servitude. Il se rencontre aussi des catholiques indécis et qui s'en remettraient assez volontiers au gouvernement du soin d'avoir pour eux une opinion arrêtée, afin de les débarrasser une fois pour toutes de ce fardeau de l'incertitude. C'est peut-être le plus grand nombre. Enfin, il y a les catholiques qui ne sont pas catholiques. Ceux-là sont entrés dans les flancs de la papauté, comme jadis les Grecs dans les flancs du fameux cheval de l'Iliade, afin de prendre Troie. Avec quelle désinvolture ceux-là improvisent leurs convictions! C'est de bonne guerre, pensent-ils. Soit; mais ces dilettanti de la politique et de la religion me semblent au moins avoir perdu le droit de se montrer difficiles quand il s'agit de moralité publique.

Malgré ces faiseurs de ricochets, le saint-siège est vis-à-vis de la France dans une situation qui le condamne invinciblement. La France livrée à elle-même eût hésité à s'engager dans la campagne d'Italie, mais au premier coup de canon elle fut tout entière avec ses soldats sur le champ de bataille. Depuis lors elle a marié son cœur et son sang à l'indépendance de l'Italie, et avec un tel élan que si elle a pu être devancée au début de la campagne, ses vœux ont dépassé le point d'arrêt que l'appréhension de l'Empereur leur opposa brusquement après Solferino. La volonté de la France, se mesurant sur le programme de Milan, a dépassé Villafranca; elle n'a pas cessé d'accompagner la révolution italienne; elle a été avec elle partout, elle est avec elle aujourd'hui aux portes de Rome; demain elle sera dans Rome même, non plus cette fois pour mettre obstacle à l'œuvre commencée en couvrant de son épée le pouvoir temporel du Pape, mais pour consommer cette œuvre dans l'abolition de ce pouvoir que condamnent ensemble et le christianisme et la conscience du droit moderne. Cette double usurpation, cette double servitude, qui s'impose aux Italiens comme à la papauté elle-même, doit tomber au nom de la religion qu'elle prostitue, au nom de la justice et de la liberté qu'elle blasphème impudemment.

On prétend nous persuader cependant que la France s'est arrêtée à Villafranca. La France alors est responsable des conséquences du traité de Villafranca, qui, laissant l'Italie à moitié débarrassée de ses entraves, et en présence de l'Autriche menaçante, l'a contrainte de se jeter corps et biens dans les bras du Piémont. Car la paix de Villafranca, qui proposait une fédération entre l'Autriche et l'Italie, a poussé en réalité l'Italie vers l'unité. Les événements se sont chargés des commentaires. La révolution, brusquement arrêtée, refluant sur elle-même, a pris un détour, et tantôt par la ruse, tantôt par la violence, elle a continué l'œuvre commencée, elle a travaillé selon ses forces à la réalisation du programme de Milan : elle a cherché, elle cherche l'Italie « libre depuis les Alpes jusqu'à l'Adriatique ». On se plaint des moyens qu'elle a employés, on parle du droit des gens violé, et à cet effet l'on exhibe Vattel. Nous professons pour Vattel le plus grand respect, mais depuis quand les révolutions ne sont-elles plus des révolutions? Qu'on dresse leur bilan partout où elles se sont accomplies, en France, en Angleterre, dans les Pays-Bas, et qu'on ose au regard de l'histoire condamner les Italiens! Et que sommes-nous donc, nous tous, sinon les fils d'une révolution? Et d'où sont sorties toutes les libertés et toutes les institutions modernes, sinon de bouleversements violents? Vattel lui-même, ce grand Vattel n'a fait que proclamer des principes révolutionnaires. L'Europe sera pacifiée quand Vattel et le droit des gens seront partout respectés. Est-ce que par hasard l'Autriche occupait l'Italie en vertu de ce droit, et pensez-vous que François-Joseph et François II se soient livrés avec un zèle particulier à l'étude et à l'application des principes formulés par le jurisconsulte? Pour que le droit puisse exister entre les nations, il faut avant tout que les nations existent. Or, l'Italie ne réclame en vérité que le moyen de pratiquer Vattel et d'entrer dans le droit des gens. Cette citation qu'on a faite de Vattel n'est donc pas heureuse, ou bien elle est singulièrement impertinente :

« O le plaisant projet d'un poète ignorant  
Qui de tant de héros va choisir Childebrand! »

Les révolutions emploient la force, et c'est pourquoi elles sont des révolutions. Elles l'emploient parce que la force leur est opposée, et elles mesurent la violence de l'agression à celle de la résistance. Les révolutionnaires, au mauvais sens du mot, sont ceux qui suscitent les révolutions, qui les provoquent dans leurs excès en fermant le chemin à des vœux légitimes. Toute révolution véritable est féconde, car l'agitation, l'émeute ou l'insurrection ne sont pas la révolution. Quand la force marche sans le droit, elle est l'anarchie ou le despotisme : il faut la combattre au nom de la liberté et de la civilisation. Mais quand la force marche avec le droit, il faut, bien qu'avec douleur, appuyer la force pour que le triomphe du droit soit prompt et que les résistances aveugles n'exaspèrent pas la lutte et, en la prolongeant, ne la portent pas aux derniers excès. Un fait agressif appelle l'agression : or, le fait agressif est celui qui contredit la situation générale des esprits, des intérêts et des tendances d'un peuple ou de toute une époque. Le fait, au contraire, qui correspond à cette situation est légitime en soi ; car la véritable légitimité n'est pas dans les vaines fictions, les théories et les chartes, elle est dans la concordance des gouvernements avec les idées et les besoins des gouvernés. C'est de là que les institutions, les hommes et les lois tirent leur unique force ; l'art de gouverner est

celui de se maintenir en situation. Cet art est celui d'éviter les révolutions en convertissant en réformes la force expansive de la liberté et du progrès. Mais la révolution, pour parler avec le poète :

..... A des rigueurs à nulles autres pareilles ;  
On a beau la prier,  
La cruelle qu'elle est se bouche les oreilles  
Et nous laisse crier.

La révolution italienne est-elle une révolution ou un simple mouvement insurrectionnel ? A côté de la force et de la violence dont elle a fait, à l'égal de ses atnées, un usage malheureusement inévitable, a-t-elle pour elle un droit incontestable, ou, pour mieux dire, y avait-il en Italie un intérêt commun qui fût en flagrante opposition avec la domination autrichienne ? Il se voit en politique des effrontés qui osent le nier. A ceux-ci les Italiens, et ce n'est pas d'hier, ont fourni des réponses accablantes. Voyant cela, on se réfugie au delà et l'on se plait à douter par anticipation de la faculté des Italiens à fonder la liberté entre eux après avoir conquis l'indépendance vis-à-vis de l'étranger. Cette liberté, nous espérons qu'ils sauront la conquérir. Mais alors même qu'ils devraient, avant de l'asseoir dans leurs institutions et dans leurs mœurs, traverser de cruelles épreuves, serait-ce bien à nous de les juger d'avance et avec tant de hauteur ? La grande expérience de la liberté, ils ont mille fois le droit de la tenter.

Une nation d'ailleurs peut appartenir à ses divisions sans cesser d'être à elle-même ; autrement quelle nation serait encore debout ? Mais un peuple ne saurait en aucun cas, et malgré Vattel, appartenir à l'étranger. Quand il serait démontré surabondamment que l'Autriche, d'accord avec la Papauté, eût insensiblement transformé l'Italie, y compris le Piémont, en un Éden politique, le point de droit serait resté le même. On retrouve là, appliqué aux nations, le fameux argument invoqué par les planteurs contre l'émancipation des esclaves. Le planteur imagine pieusement l'intérêt bien entendu de l'esclave pour le maintenir à l'état de bête de somme. N'est-il pas nourri, abrité, à l'abri de tous soucis ? Quel sort cruel si on l'abandonnait à sa propre responsabilité ! Mais si l'esclave préfère user de son droit d'être malheureux en devenant indépendant, quelle réponse lui ferez-vous ? Il est libre d'être malheureux. Un peuple a le droit également de repousser son bonheur et ceux qui prétendent lui imposer les délices d'une parfaite béatitude, où fleurissent les impôts et les bayonnettes de l'étranger. Avec pareille théorie, qui nous assure qu'on ne tenterait pas quelque jour de faire notre bonheur ? — qui nous garantirait même contre nos propres velléités de plonger tout le genre humain dans la satisfaction en lui octroyant les charmes d'une occupation française ?

Laissons donc là ces puérilités amères. L'Italie s'est levée au canon de la France, le canon de la France la ferait seul aujourd'hui rentrer dans son tombeau. La France ne peut pas vouloir cela. L'œuvre pouvait être retardée, mais une fois commencée elle ne pouvait finir là. Villafranca et le traité de Zurich, qui semblèrent un point d'arrêt, ne réussirent qu'à poser un jalon. L'impulsion était trop puissante pour se borner à la Lombardie. A quel prix le traité de Villafranca et la confédération austro-italienne, auquel les hommes *prudents* voudraient que l'on remontât, auraient-ils pu se réaliser ? Il eût fallu d'abord

que, restant entre les mains de l'Autriche, la Vénétie entrât cependant, italienne, dans la fédération projetée : première impossibilité. Il eût fallu que les ducs de Toscane et de Modène, qui avaient combattu contre l'Italie et contre la France, pussent oublier et surtout faire oublier leur crime; il eût fallu qu'ils devinssent des Italiens, tout en ne cessant pas d'être à l'Autriche par leur politique secrète ou avouée : seconde impossibilité. Il eût fallu que François II n'attendît pas que ses États fussent envahis par le flot grossissant, et qu'il s'alliât dès la première heure avec Victor-Emmanuel pour la cause de l'Italie. Mais une pareille alliance, même loyalement consommée dans le principe, aboutissait inévitablement à un antagonisme entre le sud et le nord de l'Italie; car derrière François II il y avait le Pape, et derrière le Pape lui-même reparaisait l'Autriche : troisième impossibilité. Que pouvait devenir le rêve d'un assemblage formé entre tant d'éléments discordants? Jamais un concert politique, mais bien tout le contraire, avec le Pape comme chef d'orchestre.

Parme, Modène et Florence, s'appuyant sur Venise, sur Naples et sur Rome, c'est l'Autriche qui par le fait restait maîtresse de l'Italie. Or, la fédération italienne ne pouvait s'installer que sur un territoire italien et entre des États italiens. Autrement c'était un nouveau champ de bataille qui succédait à celui qui venait de se fermer hâtivement, c'était une guerre nouvelle, moins sanglante mais plus meurtrière que la précédente pour l'Italie, qui allait surgir au sein d'une assemblée fédérative cachant sous une qualification illusoire la mort d'un peuple. Si une semblable constitution eût pu se réaliser, l'Autriche regagnait, par la politique et la diplomatie qu'on lui faisait, les batailles qu'elle avait perdues, et elle assurait d'autant mieux son triomphe qu'elle l'eût scellé de l'apparence de la légalité et du droit, en invoquant, pour étouffer l'Italie dans ses votes, non plus l'illustre Vattel, mais ce qu'elle estimait un peu plus sans doute, l'assistance même et la garantie de la France qui l'avait combattue et relevée à demi terrassée.

Telle était la situation, dont un apprenti diplomate pouvait dès lors calculer les conséquences inévitables. La paix de Villafranca, ayant ainsi constitué un péril immense à côté d'un grand espoir, jeta tous les cœurs italiens, toutes les volontés et tous les intérêts du côté du Piémont; elle devint tout autre chose qu'elle-même, le propre agent de sa destruction, et mieux que la guerre elle fit de Victor-Emmanuel le chef inévitable d'une nouvelle campagne. Tandis qu'on *protocollait* encore à Zurich, l'Italie, qui se sentait en danger de mort, d'elle-même se ramassait autour du Piémont et s'acheminait à la rencontre de ses ennemis : pour son propre compte, à ses risques et périls, elle continuait la guerre. Mise en pleine révolution, elle se montrait révolutionnaire; il fallait reculer ou avancer. Elle a avancé : l'histoire, meilleur juge que les passions, l'absoudra, et la France sera bénie pour s'être généreusement aventurée sur ce terrain hérissé de toutes les épines de la diplomatie européenne. Nous déplorons qu'en notre siècle la guerre s'offre encore comme le seul remède à certains maux plus grands que la guerre, mais cette nécessité exceptionnellement reconnue, nous aimons au service d'une belle cause, au service de la justice, la sincérité de l'épée, nous partageons donc la confiance du pays qui ne veut pas être intervenu en vain et qui réclame une solution complète, une issue définitive capable d'assurer enfin la paix de l'Europe.

Mais parce qu'une révolution est une révolution, irons-nous jusqu'à supprimer

les responsabilités individuelles en les couvrant absolument de cette responsabilité supérieure qui incombe à la logique des événements? Non, tout irrésistible que soit l'enchaînement des faits dans une grande cause, il laisse place au jugement qu'on doit porter sur les individus dont elle s'est tour à tour servie. Il s'est vu toujours que les révolutions accusaient en relief les caractères, les volontés et les esprits. Tandis qu'elle chemine, se servant des moindres faits et pliant à son dessein ses adversaires comme ses amis, les hommes restent ce qu'ils sont et justiciables des principes inaltérables de la moralité humaine.

François II s'est conduit en soldat à Gaëte, mais Gaëte devait tomber, et sauf les parts hostiles à l'émancipation de l'Italie, personne ne pouvait désirer que ce courage tardif reçût la consécration d'un succès. Quel sort, à n'envisager que la personne, se montre plus digne d'intérêt que celui de Pie IX? Qu'on cite un pape qui, moins que lui, par la mansuétude naturelle de son caractère et les souvenirs d'une première tentative, ait mérité de supporter le coup qui frappe en lui aujourd'hui l'institution même du pouvoir temporel? Où sont les amis de l'Italie qui pousseraient la pitié jusqu'à appuyer au bénéfice de Pie IX l'institution de ce pouvoir verroulé?

Séparons donc, afin de rester justes, le caractère des hommes de la cause qu'ils défendent, et ne craignons pas ainsi de nuire à la liberté, car il est d'une noble cause de ne pouvoir être atteinte dans sa légitimité par les excès commis en son nom, ni vaincue non plus par les actes de courage ou les sentiments de pitié qui, avec plus ou moins de succès transitoire, peuvent s'élever contre elle. C'est ainsi que les actes appartiendront aux individus qui en supportent la responsabilité morale, sans que la révolution italienne ait cessé d'appartenir aux Italiens.

Toutes les récriminations au surplus sont tardives. On invoque, il est vrai, les intérêts du catholicisme comme religion, l'on veut soustraire la question à son milieu et la poser dans la sphère supérieure d'un intérêt européen, ou tout au moins d'un intérêt de conservation pour la société catholique. Une pareille tactique devient maladroite à force d'habileté : car elle proclame nettement que l'Église dépend ici-bas d'un morceau de terre et que ses racines ne sont pas dans le ciel. S'il en était ainsi en réalité, quelle prétention l'Église pourrait-elle soulever? Que serait-elle au regard de la civilisation, elle qui se proclame pompeusement, non sans quelque outrecuidance, la civilisation elle-même? Si elle représente véritablement en notre siècle des intérêts spirituels et religieux, d'où vient qu'elle redoute ainsi à l'égal de la mort d'être ramenée à son véritable principe et à sa véritable souveraineté dans le giron des consciences? Mais elle a tort de se condamner elle-même, en proclamant le pouvoir temporel indispensable à son existence. Elle est plus forte qu'elle ne l'imagine. Nous sommes de ceux qui pensent que moins l'Église aura en ce monde, plus elle possédera dans les cieux. Elle va se purifier en rentrant dans les régions immaculées dont elle n'aurait jamais dû sortir; elle va quitter sa chaîne et s'alléger du poids qui l'entraînait dans l'abtme; elle va échapper aux convoitises temporelles et aux conflits des empires. C'est à la diplomatie qu'elle appartient en ce jour, et c'est elle qui l'aura voulu en se mêlant imprudemment aux vicissitudes de notre pauvre planète. Est-ce là ce qu'on appelait, ce que ses amis appellent encore son indépendance et la caution de sa liberté? En vérité, les plus grands ennemis de la papauté restent consternés lorsqu'ils entendent

ses plus grands partisans plaider avec tant de zèle une thèse dont ils eussent, sans ce concours inattendu, revendiqué l'usage exclusif. Il faut bien alors que, changeant les rôles, ces adversaires plaident le salut de l'Église. Qu'elle se hâte donc et que de ses propres mains elle tranche le nœud qui la retient captive ! Qu'elle allume donc elle-même le bûcher de son pouvoir temporel, et que, régénérée, sortant des cendres comme le phénix, elle s'élève jusqu'à ces hauteurs introublées de l'idéal d'où elle n'aurait jamais dû descendre. Elle prétend qu'elle est le christianisme, qu'elle le prouve enfin en remontant jusqu'à la pureté évangélique des premiers siècles. Qu'elle retrouve sa virginité en sortant de cet état funeste de promiscuité où elle a trop vécu ! Après avoir procuré le salut à tant d'âmes dévouées, qu'elle se dévoue à faire enfin son propre salut en ce monde par le renoncement et l'amour. Mais s'il faut que d'autres mains dressent pour elle le bûcher, l'institution spirituelle elle-même pourra se trouver compromise, et plus pour l'avenir encore que pour le présent : car elle ne restera à Rome qu'avec le souvenir de sa résistance à l'émancipation italienne, et ce qui est pire, avec le soupçon de n'attendre pour ressaisir le pouvoir perdu qu'une occasion opportune. Elle y restera donc en ennemie de l'Italie.

Mais cette cour de Rome qui n'a rien voulu sacrifier quand il pouvait être temps encore, fera-t-elle un sacrifice généreux et complet, sans arrière-pensée, à la dernière heure ? Ce serait digne de Pie IX prenant conseil de son passé. On peut douter pourtant que même une brochure le fasse changer d'avis et l'illumine soudain, sur le chemin de Damas, de la grâce de la liberté.

Oui, il s'agit de « définir les responsabilités », car une bonne définition se transforme bientôt en solution. Et puisque dans leurs adresses le Sénat comme le Corps législatif ont loué l'Empereur d'avoir basé sa politique sur le *sage et second principe de la non-intervention*, pourquoi l'Empereur ne se conformerait-il pas à ce vœu en ce qui concerne Rome, se bornant à stipuler du Piémont des garanties efficaces pour la sécurité de la personne du Pape ? Pourquoi n'accepterait-il pas la seule politique conforme à la situation qui a été formulée en ces termes catégoriques dans l'amendement proposé à la sanction du Corps législatif par MM. Jules Favre, Darimon, Héron, Picard et Ollivier :

« L'heure est venue d'appliquer à Rome les sages principes du système de non-intervention, et de laisser, par le retrait immédiat de nos troupes, l'Italie maîtresse de ses destinées. »

On cherchera vainement une solution en dehors de celle-là, à moins qu'on n'oublie le sanglant enjeu de Magenta et de Solferino, où furent posées les prémisses de l'indépendance italienne.

La question romaine s'est placée au premier rang ; d'autres sont là cependant qui attendent : car il semble que tous les problèmes de la politique européenne, latents depuis nombre d'années, aient choisi leur heure pour se présenter à la fois. La Hongrie et la Vénétie continuent à tenir l'Autriche en échec. François-Joseph a donné la mesure définitive de ses dangers et de ses craintes dans le nouveau statut pour la constitution de l'empire. Ce statut est né au bord de l'abîme. Quel sera le sort de l'édition nouvelle, revue et augmentée par M. de Schmerling ? Nous l'ignorons. Cette improvisation, dit-on, n'est pas sincère de la part de François-Joseph, si elle l'est dans la pensée de son ministère et particulièrement dans celle de M. de Schmerling. Qu'importe cependant si l'Autriche la prend au sérieux, si elle s'empare avec fermeté de cet organe d'affran-



chissement et de progrès qu'on met entre ses mains? Mais, comme l'a dit au Sénat, dans un vrai mouvement d'éloquence, le prince Napoléon apostrophant l'Autriche : « Où êtes-vous? est-ce à Venise, avec les Italiens? à Pesth, avec les Hongrois? à Agram, avec les Slaves du midi? en Bohême, avec les Slaves du nord? à Lemberg, avec les Polonais? Non, vous n'êtes nulle part, vous n'êtes que là où peuvent atteindre vos canons ou vos fusils, et la schlague de vos caporaux. »

Si l'Autriche jusqu'ici n'a été qu'une pure « expression géographique », l'occasion de naître et d'exister vient peut-être de lui être offerte. C'est une œuvre profonde, immense, qui va commencer, ou c'est un nouvel avortement qui va se produire, définitif cette fois et irrémédiable. Nous aimons mieux y voir l'espérance d'une régénération. Pour opérer cette régénération il est indispensable que l'ancienne monarchie autrichienne se liquide, et qu'elle se liquide par l'application des principes qui sont entrés dans la politique moderne. Allons-nous voir en effet l'Autriche de M. de Metternich s'anéantir pour faire place à une Autriche nouvelle, qui ne s'étudiera plus à vivre en effaçant les nationalités, mais en les unissant dans un lien fédératif assez large pour embrasser, sans les étouffer, des mœurs, des traditions et des besoins si divers? Entre la dissolution et la compression saura-t-elle trouver une assiette normale? Si elle veut exister en dehors de ses canons, de ses forteresses et de sa schlague, il est urgent qu'elle réponde largement aux exigences qui lui sont posées dans l'enceinte de ses frontières artificielles, afin de convertir celles-ci en frontières véritables; mais cela même ne suffirait pas si elle ne cherchait un appui en Allemagne et si elle n'identifiait ses intérêts avec les tendances libérales qui poussent nos voisins à chercher aujourd'hui, sinon dans une unité absorbante et dangereuse, du moins dans l'union des principaux États germaniques au profit de l'indépendance commune, un avenir politique plus conforme à la dignité d'un peuple déjà si grand par la science.

Malheureusement ce programme, qui paraît répondre aux visées de M. de Schmerling, est tellement opposé aux traditions des Habsbourg, qu'il s'offre presque comme une utopie. Il ne serait pourtant que le commentaire pratique du statut récemment promulgué. Si c'est une utopie de rêver cette radicale transformation de l'Autriche, le statut n'est lui-même qu'une utopie, car la nouvelle constitution avec l'ancienne politique serait un contre-sens qui emporterait l'empire.

La nouvelle politique de l'Autriche commanderait d'ailleurs des sacrifices repoussés jusqu'à ce jour : en premier lieu l'abandon complet de la Vénétie, et vis-à-vis de la Hongrie, inébranlable dans ses réclamations pour le rétablissement de sa constitution de 1848, une abnégation intelligente qui n'attendrait pas de redoutables conflits. Si le statut parvenait à fonctionner, l'on verrait sans doute au bout de peu de temps s'offrir la perspective d'une solution pacifique. Au sein même du conseil de l'Empire, appuyé par l'opinion universelle du monde civilisé amoureux de la paix, un parti se formerait, fût-ce d'abord en petite minorité, qui pousserait le gouvernement à sortir d'un entêtement qui le laisse journellement exposé à la ruine. La menace d'une guerre qui peut emporter jusqu'au dernier lambeau de la monarchie autrichienne, l'état de ses finances qui se traduit en une banqueroute chronique, la réprobation indignée de l'Europe, tout cela agirait inévitablement; et si, réparant une distraction d'auteur, la constitution recevait dans la liberté de la presse son complément indispen-

sable, n'est-il pas permis de conjecturer qu'une médiation, se proposant alors sans déshonneur pour l'Autriche, pourrait formuler des propositions dans le sens d'une issue pacifique? Posée en face du pays, et non plus seulement en face de l'Empereur, la difficulté ne nous semblerait pas irrésoluble. C'est François-Joseph, ce n'est pas la représentation des états siégeant à Vienne, ce ne sont pas les Hongrois, les Slaves, les Polonais ni les Allemands qui ont été battus à Solferino et à Magenta, c'est l'empereur, et non l'Empire. Le descendant des Habsbourg ne pouvait pas céder la Vénétie sans que son amour-propre et, si l'on veut, ses susceptibilités de soldat fussent grièvement offensés du trafic qu'on lui eût proposé. La cession de la Vénétie contre indemnité, cette solution bourgeoise, pouvait lui paraître un plus grand déshonneur que la défaite sur le champ de bataille. Mais les susceptibilités de François-Joseph ne peuvent être, je le répète, celles de députés magyares ou bohèmes, croates ou allemands. Ceux-là ne sauraient avoir avec l'Italie qu'une solidarité, celle que créent entre les peuples la justice et le droit. Si jamais cette conclusion pacifique se produisait, la liberté aurait triplement témoigné de sa vertu prolifique, car imposée par l'Italie à l'Autriche, elle reviendrait vers l'Italie pour consacrer dans une dernière victoire, dans une victoire sans vaincus, son existence au regard de la civilisation. Mais n'est-ce pas un songe que nous avons fait là, et le canon ne va-t-il pas nous réveiller demain?

La scène politique est encombrée, et tous les décors semblent prêts à disparaître comme sous l'impulsion d'un puissant machiniste, pour faire place à des décors nouveaux. L'écho se prolonge : Pesth répond à Venise, et les blessures de Varsovie se remettent à saigner. L'Italie est à la veille d'être affranchie, la Hongrie, sans vouloir rompre le lien dynastique et traditionnel qui l'unit à Vienne, réclame comme un rempart ses vieux droits vis-à-vis de l'Empire et sa constitution de 1848; la Pologne, à son tour, en appelle à la charte qui lui fut octroyée en 1815. Elle ne songe pas à rompre avec la Russie, mais elle réclame dans une adresse vraiment éloquente, déposée aux pieds du Czar, les conditions de l'existence nationale : « Un pays, dit-elle, jadis au niveau de la civilisation de ses voisins d'Occident ne saurait se développer moralement ni matériellement, tant que son Église, sa législation, son instruction publique et toute son organisation sociale ne seront pas marquées du sceau de son génie national et de ses traditions historiques. »

Nous sommes enclin à ajouter créance à ces bruits qui se font jour à travers des nouvelles contradictoires, et qui supposent chez l'empereur Alexandre une disposition généreuse en face de l'attitude si calme et si touchante des Polonais. Le souverain qui est en train d'accomplir une des plus grandes œuvres de ce siècle, l'abolition du servage en Russie, fera-t-il défaut à ce noble précédent? La résolution qui rendrait à la Pologne sa part d'existence ne l'attacherait-elle point par la reconnaissance bien mieux que ne sauront jamais le faire des mesures oppressives qui compriment sans le briser le ressort de la nationalité? Mais avec la Pologne, c'est la France que le Czar ferait sa débitrice, car la Pologne fut toujours une privilégiée des sympathies françaises.

La question d'Orient, à propos de l'occupation française en Syrie, sollicite pour la vingtième fois une solution que l'on a mis jusqu'ici autant d'habileté à éluder qu'il en faudrait peut-être pour l'aborder avec succès. Un jour ou l'autre pourtant il deviendra indispensable qu'on se résigne, car peut-on espérer

que la diplomatie pourra éternellement jouer à cache-cache avec ce triste fantôme?

En attendant, la question de l'esclavage, non moins fameuse que celle d'Orient, a pris le pas en Amérique. La scission qui se produit était dès longtemps prévue. Elle est aussi radicale que possible et consacrée désormais par l'union du Sud sous un pacte nouveau. La constitution de Montgomery affiche sans pudeur son principe; elle est un crime froidement organisé, car elle repose sur un attentat contre la nature humaine et la divine justice. Ce défi jeté à la face de l'humanité en plein dix-neuvième siècle portera ses fruits. A moins que le Nord n'accepte ce soufflet aux yeux de l'Europe, la guerre est inévitable. Si elle n'éclate pas aujourd'hui, mille prétextes, mille occasions sont là qui l'allumeront demain. Elle se prolongera sans doute, à cause des espaces immenses où elle devra se mouvoir. Mais ce qui tendra peut-être à l'abrégé, c'est l'enjeu que le Sud risque aveuglément dans ce conflit. La fortune du Sud, c'est la production du coton et la propriété des esclaves. Or, dès que la lutte armée sera portée sur le territoire des États insurgés contre l'union, les esclaves se révolteront; s'ils réussissent, voilà les plantations dévastées, les habitations incendiées, les planteurs et leurs familles massacrés. C'est donc leur fortune, c'est leur vie, celle de leurs femmes et de leurs enfants que jouent les planteurs dans cette aventure. S'arrêteront-ils au moment d'engager une partie si terrible? ou bien le Nord, redoutant de les pousser jusqu'à cette extrémité, se résoudra-t-il à ne pas agir malgré tout et à abandonner le Sud à ses résolutions jusqu'au jour où, sentant le poids d'un isolement téméraire, les États insurgés apporteront d'eux-mêmes le prix de leur retour dans l'Union? On ne peut de sang-froid envisager les calamités effroyables qui probablement menacent l'Amérique de ce côté, et dont rien n'égale la sombre perspective, sinon l'esclavage lui-même et son ignominie.

CHARLES DOLLFUS.



---

CHARLES DOLLFUS.

# LES ACTES DES APOTRES.

---

## PREMIER ARTICLE.

---

En exposant, dans un article précédent<sup>1</sup>, d'après les données authentiques que nous fournissent les Épîtres de Paul, les premières manifestations de la vie du christianisme et les luttes intérieures de l'Église naissante, je me suis trouvé fréquemment, comme je l'ai indiqué parfois moi-même et comme ont dû le remarquer plus souvent encore ceux à qui la Bible n'est point étrangère, en désaccord avec le livre canonique qu'on appelle les Actes ou l'Histoire des Apôtres. N'ayant à présenter que les résultats positifs d'une enquête basée sur des documents irrécusables, j'ai pu, chaque fois que j'étais amené ainsi à m'écarter du récit secondaire des Actes, me borner à n'en point tenir compte, sans m'arrêter à une controverse qui n'eût fait qu'embarrasser la narration, tout en demeurant nécessairement incomplète. Néanmoins, pour combler cette espèce de lacune et prévenir toute objection, il me reste à montrer avec quelque détail que j'étais pleinement autorisé à en agir de la sorte, ou, en d'autres termes, que le livre en question n'est pas, à proprement parler, une œuvre historique, qu'il a été écrit dans un but et sous des préoccupations qui, à une époque aussi peu scientifique, devaient nécessairement conduire à altérer l'histoire et à égarer l'opinion. C'est ce que je me propose de faire dans les pages suivantes, en y marchant encore sur les pas de l'exégèse allemande, qui a su jeter ici, plus que sur aucun

<sup>1</sup> *Revue germanique*, livraison du 31 août 1860.

autre point peut-être de la critique biblique, une vive et pénétrante lumière.

Après avoir considéré d'abord, et pendant de longs siècles, les Actes des Apôtres comme l'histoire générale et fidèle des premières années du christianisme, comme l'œuvre d'un écrivain divinement inspiré et témoin oculaire des faits qu'il rapporte<sup>1</sup>, on finit par s'apercevoir qu'ils sont loin de posséder toutes les qualités qu'on se plaisait à leur attribuer. On observa que, s'il n'était pas absolument impossible d'admettre que l'auteur eût pris une part active aux événements les plus importants de son époque, il n'avait pu cependant se trouver partout à la fois et tout voir par lui-même; on se demanda si les renseignements étrangers auxquels il avait dû avoir recours, si les documents divers dont son livre porte la trace étaient tous également inspirés, également infaillibles; puis, après un examen plus minutieux, on crut y découvrir quelques inexactitudes, quelques contradictions. On remarqua en même temps que les Actes ne peuvent prétendre davantage à être une histoire, même abrégée, de l'Église primitive. Remplis presque en entier de détails relatifs aux apôtres Pierre et Paul, ils ne s'occupent de Jacques et de Jean que d'une façon tout incidente; aucun des Douze, à l'exception de l'aîné des fils de Zébédée, dont ils marquent la mort, n'y est l'objet de quelque attention particulière; il n'est parlé ni du développement et de l'organisation définitive de l'Église de Jérusalem, ni de la fondation et des origines de celle de Rome, ni du séjour et des travaux apostoliques de Jean dans l'Asie Mineure. L'histoire de Pierre, celle de Paul, qui occupe pourtant la plus grande partie du livre, ne sont point complètes elles-mêmes; des circonstances graves de leur vie, dont les Épîtres font mention, sont passées sous silence; il n'est rien dit ni de la seconde moitié de la carrière de l'un, ni des derniers moments de celle de l'autre. De tout cela, on conclut à bon droit que les Actes avaient été écrits dans une intention qui n'était pas principalement historique, et on travailla à la découvrir. Après quelques essais d'interprétation plus ou moins ingénieux, M. Baur les caractérisa le premier bien nettement, mais sans entrer dans aucun détail, comme

<sup>1</sup> « *Acta autem omnium Apostolorum sub uno libro scripta sunt; Lucas, optime Theophile, comprehendit quia sub præsentia ejus singula gerebantur, sicuti et semote passionem Petri evidenter declarat, sed profectionem Pauli ab Urbe ad Spaniam proficiscentis (non).* » *Canon dit de Muratori.* « *Evangelium sicut audierat (Lucas) scripsit; Acta autem Apostolorum sicut viderat composuit.* » Hieronymus, *De viris illustr.*, c. vii. Cp. Eusèbe, *Hist. eccles.*, iii, 4.

l'œuvre apologétique d'un paulinien, qui, pour rapprocher et concilier les deux partis hostiles qui divisaient la société chrétienne, s'efforce de faire ressembler autant que possible Paul à Pierre et Pierre à Paul, et de substituer ainsi au tableau de leurs dissentiments réels celui d'un accord idéal<sup>1</sup>. Schneckenburger adopta cette manière de voir et en donna une démonstration très-fine et très-convaincante, mais sans abandonner encore la véracité de l'historien et l'entière exactitude des faits<sup>2</sup>. Cette position cependant n'était plus guère tenable. A part la difficulté d'allier à un dessein préconçu, comme celui qu'on reconnaissait à l'auteur, un véritable souci de l'histoire et une fidélité constante, Strauss, Gfrörer<sup>3</sup> et de Wette avaient déjà montré les Actes des Apôtres dominés par la tradition populaire et payant un ample tribut au mythe; de Wette, en particulier, y avait signalé des contradictions et des erreurs historiques formelles, des lacunes et des assertions peu compatibles avec une connaissance réelle de l'ensemble des événements, des récits d'un merveilleux outré et inadmissible, une ignorance singulière des lois et des coutumes judaïques, toutes choses qui défendaient de les attribuer plus longtemps à un contemporain, à un compagnon de l'Apôtre des gentils, à Luc<sup>4</sup>. Baur rentra alors dans la lice et développa son idée primitive, en l'appliquant dans toute son étendue et dans toute sa rigueur au livre des Actes, qu'il analysa, principalement à la lumière des Épîtres pauliniennes, avec sa pénétration ordinaire; il le convainquit de sacrifier l'histoire à des vues personnelles, de contourner les faits, de les puiser à pleines mains aux sources de la légende, d'en forger au besoin, d'être enfin, dans toute la force du terme, un écrit de tendance, composé à un moment où le paulinisme, après avoir adouci insensiblement ses teintes trop dures, aspirait à une union intime et durable avec le judéo-christianisme, qui lui-même avait abandonné quelques-unes de ses exigences les plus choquantes<sup>5</sup>. Pendant ce temps, Schwegler, suivant la voie tracée par Schneckenburger, avait entrepris une étude analogue et était arrivé à des résultats identiques<sup>6</sup>. Profitant enfin de ces recherches et les développant encore, Zeller traita de nouveau le sujet

<sup>1</sup> *Ueber den Ursprung des Episcopats* (1838), p. 142.

<sup>2</sup> *Ueber den Zweck der apostelgeschichte* (1841).

<sup>3</sup> *Die heilige Sage* (1838), t. I, p. 383 sqq.

<sup>4</sup> *Handbuch zum neuen Testament*, I, 4. *Einleitung in die kanonischen Bücher des N. Ts.*, § 114, 115 e.

<sup>5</sup> *Paulus der apostel Jesu Christi* (1845), p. 1-243.

<sup>6</sup> *Das nachapostolische Zeitalter in den Hauptmomenten seiner Entwicklung* (1846), t. II, p. 73-123.

sous toutes ses faces avec une sagacité, une érudition et une clarté auxquelles on a dû rendre hommage <sup>1</sup>. Son œuvre est sans aucun doute, comme l'a dit M. Schwartz, un des fruits les plus mûrs, un des produits les plus solides et les plus importants de l'école critique de Tubingue. Quelques amendements qu'on puisse y apporter dans la suite, quoi qu'on vienne à penser du plus ou moins de valeur historique de tel ou tel renseignement des Actes, de la part plus ou moins personnelle et consciente que l'auteur aurait eue à la création des fictions qu'il met en œuvre, quoi qu'il en soit, dis-je, de ces détails, les points essentiels et fondamentaux de la démonstration semblent définitivement acquis à la science, et jettent, à chaque nouvel essai de réfutation, une lumière plus vive.

Ce sont ces différents travaux, et spécialement ceux de Zeller, qui vont m'aider à accomplir la tâche que je me suis imposée. Et comme il me serait impossible de donner ici, quel qu'en pût être l'intérêt, un commentaire complet des Actes, je me bornerai à faire ressortir les passages qui en marquent le mieux l'esprit, qui ont surtout trait aux apôtres Pierre et Paul et à leurs rapports réciproques, et qui se rattachent ainsi plus directement à mon étude antérieure.

## I.

Si les Actes sont issus, comme on le suppose, du mouvement qui tendait à opérer un rapprochement entre les deux principales branches du christianisme, et à faire admettre par les judéo-chrétiens l'autorité de l'Apôtre des gentils et le principe universaliste de sa doctrine, s'ils sont, en d'autres termes, une apologie de Paul dans le sens judaïsant, ils s'efforceront nécessairement d'établir que celui-ci ne méritait en aucune façon les reproches qu'on lui adressait, qu'il n'avait méprisé ni la loi ni les privilèges d'Israël, et que tous ses actes trouvaient au contraire dans l'exemple ou dans l'assentiment du grand apôtre du judaïsme, de Pierre, leur justification la plus complète. Voyons si tel est réellement le caractère de notre livre; voyons si les Épîtres, qui seront ici un contrôle sûr et sévère, le confirment ou le contredisent.

Les Actes peuvent se diviser en deux parties principales, la première

<sup>1</sup> Ce travail, inséré d'abord dans les *Annales de théologie* de Tubingue, 1848-51, parut ensuite refondu et complété sous le titre de *Die Apostelgeschichte nach ihrem Inhalt und Ursprung kritisch untersucht*, 1854.

consacrée à Pierre, la seconde à Paul, qui, toutes deux, tendent à établir entre ces apôtres un véritable parallèle. Les faits attribués à chacun d'eux dénotent dès l'abord l'intention formelle de les présenter sous un jour uniforme. Ils possèdent l'un et l'autre au même degré le don spécifique de l'apostolat, celui de communiquer, par l'imposition des mains, le Saint-Esprit aux fidèles simplement baptisés<sup>1</sup>. Ils accomplissent un nombre à peu près égal de prodiges ou semblables ou analogues. Pierre ouvre sa carrière en guérissant un homme boiteux dès le ventre de sa mère; Paul fait sa première cure miraculeuse en délivrant de son infirmité, comme on nous le dit dans des termes identiques, un boiteux dès le sein de sa mère<sup>2</sup>. La scène du paralytique de Lydde correspond à celle du fiévreux de Malte<sup>3</sup>; la résurrection de Tabitha, à celle d'Eutyque<sup>4</sup>. Si l'ombre de l'Apôtre des Juifs rend la santé aux malades sur lesquels elle passe, les linges qui ont touché à l'Apôtre des gentils jouissent du même privilège<sup>5</sup>. L'un et l'autre chassent les démons, réduisent les magiciens à l'impuissance, et frappent les coupables de peines corporelles avec un égal pouvoir<sup>6</sup>. Aussi le respect qu'on leur témoigne se traduit-il d'une manière toute semblable; Pierre est adoré comme un dieu par le centenier Corneille, Paul, par les habitants de Lystre, et tous deux s'accordent à repousser ces honneurs par la même considération, à peu près par les mêmes mots<sup>7</sup>. Dans la persécution, le Ciel leur accorde des faveurs pareilles; le premier est arraché à sa prison par un ange, le second voit tomber ses liens d'une façon analogue et non moins merveilleuse<sup>8</sup>. Leurs souffrances pour la foi sont elles-mêmes autant que possible égalisées; au moins est-on conduit à prêter cette intention à l'auteur, lorsqu'on lui voit passer sous silence la plupart de celles qu'énumèrent les Éptres aux Corinthiens, ces emprisonnements multipliés, ces dangers fréquents de mort, ces trois naufrages, ces cinq bastonnades, ces flagellations, ce combat contre les bêtes sauvages à Éphèse, ces périls innombrables, enfin, qui font dire à Paul qu'il a travaillé et souffert plus que tous les Douze<sup>9</sup>. Mais ce ne sont là que des détails acces-

<sup>1</sup> Comparez *Actes*, VIII, 14-17, avec XIX, 1-7.

<sup>2</sup> Χωλός ἐκ κοιλίας μητρὸς αὐτοῦ. III, 2, et XIV, 8.

<sup>3</sup> IX, 33-35, et XXVIII, 8, 9.

<sup>4</sup> IX, 36 sqq., et XX, 9 sqq.

<sup>5</sup> V, 15, et XIX, 12.

<sup>6</sup> Cp. V, 16; VIII, 14 sqq.; V, 1 sqq., avec XIX, 11 sqq.; XVI, 18; XIII, 6 sqq.

<sup>7</sup> X, 25, 26, et XIV, 11 sqq.

<sup>8</sup> XII, 7, et XVI, 26.

<sup>9</sup> II *Corinth.*, XI, 23-27. I *Corinth.*, XV, 10, 32. (Il ne faut pas oublier que ces



soires auxquels je ne veux pas m'arrêter davantage; pour bien saisir nos deux figures, il faut les prendre séparément et en analyser les traits les plus saillants.

Celle qui s'offre d'abord à nous est, comme je l'ai déjà indiqué plus haut, celle de Pierre. Pour arriver directement à leur but, pour renverser d'un coup tous les griefs du parti judaïsant contre Paul, les Actes n'avaient rien de mieux à faire que de présenter l'Apôtre du judaïsme comme le créateur de la mission parmi les païens, comme le premier et le principal organe des principes pauliniens les plus larges. C'est ainsi qu'ils procèdent, et le récit de la conversion du centenier Corneille leur sert de démonstration<sup>1</sup>. Je m'abstiens de reproduire ces chapitres, qui se trouvent résumés et en partie transcrits dans ma précédente étude; il suffira d'en marquer les passages qui ont cette fois le plus d'intérêt pour nous.

La scène s'ouvre par une vision : tandis que les messagers du chef romain s'en viennent au nom de leur maître demander à Pierre la parole du salut, celui-ci, étant monté au haut de la maison pour prier, tombe en extase, et la conduite à tenir dans le cas nouveau qui va se présenter lui est révélée sous une forme symbolique aussi claire que saisissante; quelques instants après, une voix céleste se charge encore elle-même de lui en dire le sens et l'application. Ces détails ne sont point donnés sans doute au hasard. On se rappelle que les judéo-chrétiens repoussaient surtout l'autorité apostolique de Paul, par le motif qu'il n'avait pas connu le Christ, qu'il n'était pas son disciple immédiat, qu'il n'avait point recueilli de sa bouche sa doctrine et ses enseignements; on se rappelle aussi que l'Apôtre répondait à cette objection par le récit de ses rapports surnaturels avec le Sauveur ressuscité, de ses extases, de ses révélations; on se rappelle, enfin, que ses adversaires persistaient à rejeter ce moyen comme suspect ou tout au moins insuffisant. Notre livre ne semble-t-il pas réussir parfaitement à résoudre la difficulté? Si Pierre s'était laissé guider, dans un des moments les plus obscurs et les plus difficiles de son ministère, par une vision, s'il en avait reconnu la divine origine, s'il n'avait pas fait difficulté d'admettre la vérité nouvelle qui lui était ainsi manifestée, pouvait-on contester encore la légitimité de ce mode de communication avec le ciel? pouvait-on continuer à considérer les *ὁρασις καὶ*

Épîtres sont écrites avant la captivité, et que les événements auxquels elles font allusion sont donc indépendants de ceux qui ont pu signaler cette dernière époque). Cp. par contre, *Actes*, iv, v, 18, 26, 27, 40; xii, 2 sqq.

<sup>1</sup> *Actes*, x et xi.

ἀποκαλύψεις<sup>1</sup> comme des œuvres de Satan et des signes de la colère de Dieu ? A l'apparition sur le chemin de Damas, correspondait celle dans la ville de Joppé ; l'une n'était pas inférieure à l'autre, la même voix s'y était fait entendre, et toutes les prétentions de Paul se trouvaient justifiées.

Quoi qu'il en soit, Pierre a pleinement compris la volonté et l'ordre du Seigneur ; il est allé trouver Corneille, il lui a annoncé Jésus-Christ, il l'a baptisé, lui et tous les siens, et a vécu et « mangé » avec eux pendant plusieurs jours ; il est de plein droit, et avant aucun autre, l'Apôtre des gentils. Mais il ne suffit pas qu'il le soit par ses actes, il doit l'être aussi par ses idées et ses discours. Dès son arrivée au milieu de la famille païenne, « ouvrant la bouche, il dit : En vérité, je reconnais que Dieu ne fait point acception des personnes ; mais qu'en toute nation celui qui le craint et pratique la justice lui est agréable<sup>2</sup>. » Ces paroles, dans lesquelles il est difficile de ne pas retrouver un texte bien connu de l'Épître aux Romains<sup>3</sup>, tant elles ont de ressemblance avec lui, ne contiennent rien moins que le principe distinctif de la doctrine de Paul ; et ici encore ce dernier n'aurait point innové. Si l'on voulait douter du reste que telle fût bien l'intention du rédacteur des Actes, il faudrait l'entendre le déclarer en quelque sorte lui-même dans un discours qu'il prête un peu plus loin à Pierre, et qui se rattache tout naturellement à notre passage : « Hommes frères, y est-il dit, vous savez que *depuis longtemps Dieu a fait choix parmi vous, pour que par ma bouche les gentils entendent les paroles de l'Évangile et croient*. Et Dieu, qui connaît les cœurs, leur a rendu témoignage, leur donnant le Saint-Esprit comme à nous. Et il n'a point fait de différence entre nous et eux, *ayant purifié leur cœur par la foi*. Maintenant donc pourquoi tentez-vous Dieu, imposant aux disciples *un joug que nos pères ni nous n'avons pu porter* ? Mais nous croyons que nous serons sauvés, de la même manière qu'eux, *par la grâce du Seigneur Jésus*<sup>4</sup>. » Pierre commence donc par se déclarer lui-même le ministre de Dieu près des gentils ; et c'est en effet ce qu'il importait surtout d'établir. Pour le reste du discours, on ne saurait hésiter, ce semble, à y reconnaître toutes ces pensées si profondément originales qui sont la base et l'essence du paulinisme : l'insuffisance de la loi, la justification par la foi, l'égalité absolue du Juif et du gentil dans l'éco-

<sup>1</sup> II Corinth., xii, 1.

<sup>2</sup> Actes, x, 34, 35.

<sup>3</sup> Rom., ii, 10, 11 ; x, 12. Comp. ii, 27 ; iii, 28 et al.

<sup>4</sup> Actes, xv, 7-11.

nomie de la rédemption par Jésus-Christ<sup>1</sup>. Je ne sais si ceux-là mêmes qui ne croient pas à une différence sérieuse sur des points capitaux de la doctrine chrétienne entre les apôtres de la circoncision et de l'incirconcision, consentiraient à admettre une uniformité si parfaite d'idée et d'expression, ou en pourraient rendre compte; quant aux autres, assez de motifs, que je n'ai pas à répéter ici, leur défendront de l'accorder.

Cependant, les frères de Jérusalem, ayant appris ce qui s'était passé, dirent à Pierre avec indignation : « Tu es entré chez des hommes incirconcis, et tu as mangé avec eux ! » Alors celui-ci se mit à leur exposer toutes les circonstances de l'événement, sa vision miraculeuse et la descente de l'Esprit; et « à ces paroles, ils s'apaisèrent, et louèrent Dieu en disant : Dieu a donc donné aussi aux gentils l'amendement qui mène à la vie ! » Après un tel fait, après une sanction aussi solennelle, de quel droit les judéo-chrétiens hésiteraient-ils encore à entrer en relation avec les chrétiens non circoncis, et à les recevoir dans leur communauté sur le pied d'une égalité entière?

Mais si ce récit sert si bien les vues de l'auteur, est-il vraisemblable, historique? On ne saurait nier tout d'abord que les caractères intrinsèques ne lui soient très-défavorables; la nature du merveilleux qui y surabonde, et dont l'excès même trahit fort naïvement l'origine et la tendance, rappelle les produits les plus fantastiques de la légende. Cependant, je ne veux pas m'arrêter à ces marques, qui pourraient ne point paraître à tous également convaincantes; il en est d'autres sur lesquelles il semble permis d'asseoir un jugement plus solide. Si la communauté de Jérusalem avait approuvé et décidé, à l'occasion de la conversion du centenier Corneille, d'admettre les gentils dans l'Eglise sans les astreindre aux observances légales, comment cette même question aurait-elle pu, ainsi que nous l'apprend l'Épître aux Galates<sup>2</sup>, s'y présenter comme toute nouvelle et n'y recevoir qu'avec peine une solution précaire plusieurs années après? Comment le fait du prétendu concile touchant la nécessité de la circoncision, tel que nous le rapportent les Actes eux-mêmes<sup>3</sup>, serait-il explicable, puisqu'il n'y aurait plus eu lieu ni à discussion ni à une décision quelconque? C'eût été faire preuve d'une absence de souvenir qui dépasse les limites

<sup>1</sup> Comp. *Romains*, III, 22-29; IV, 16; V, 1; X, 12; VII, 4-6; VIII, 2, 3. *Galates*, V, 1; VI, 13 et al.

<sup>2</sup> *Galates*, II, 1-10. V. l'article précédent.

<sup>3</sup> *Actes*, xv. Il s'agit, comme on le verra plus loin, du même événement que dans *Galates*, II, mais raconté d'une manière différente.

du possible. Quant à Pierre, il n'est pas plus aisé de concilier tout ce qui lui est attribué ici avec ce qu'on sait en réalité de sa conduite. Lorsque Paul se rendit à Jérusalem pour y exposer sa doctrine, le premier des Douze, loin d'avoir revendiqué, comme le voudraient les Actes, le titre d'Apôtre des incirconcis, déclara au contraire formellement que l'Évangile qui lui avait été confié était celui de la circoncision<sup>1</sup>; et loin de s'être cru appelé à porter aux infidèles la parole du salut, il pensa ne pas devoir étendre sa sollicitude au delà du cercle de ses compatriotes<sup>2</sup>. Un peu plus tard, à Antioche, celui qu'on nous dépeint comme divinement instruit par une vision céleste à vivre dans la société des gentils et à « manger » avec eux, se trouva douter assez gravement de la légalité d'un tel acte, pour se séparer d'une partie de ses frères en Jésus-Christ et pour déterminer ainsi au sein de l'Église une scission profonde<sup>3</sup>. Est-il admissible que Pierre ait eu à son tour la mémoire si courte, qu'il ait sitôt cessé de tenir compte de la volonté de Dieu? Je sais qu'on espère expliquer cette contradiction en invoquant la faiblesse et les inconséquences si naturelles à l'homme, et qu'on présente l'exemple de Barnabas<sup>4</sup> en preuve de la possibilité du fait. Mais quelle comparaison établir entre deux convictions, l'une acquise par des voies purement humaines et par suite plus ou moins incomplète et fragile, l'autre fondée sur une révélation manifeste, sur un ordre descendu directement du Ciel? Barnabas pouvait hésiter malgré ses antécédents; Pierre n'en aurait eu ni le moyen ni le droit, s'il avait puisé miraculeusement la connaissance à la source même de la vérité. Au reste, pas plus que celui-ci, Paul ne semble avoir connu les événements survenus à Joppé et à Césarée; car, s'il en avait eu quelque notion, il n'eût point manqué, lors de ce conflit d'Antioche, de s'en servir contre son adversaire pour le rappeler à ses devoirs, à ses engagements, à son passé le plus éclatant. Ainsi, la prétendue conversion du centenier Corneille serait un fait isolé qui ne tiendrait point de place dans l'histoire, et qui se trouverait comme non avenu pour ceux-là mêmes qui y auraient pris part; c'est dire assez qu'il ne saurait avoir rien de réel, ou qu'il repose tout au plus

<sup>1</sup> *Galates*, II, 7.

<sup>2</sup> *Galates*, II, 9.

<sup>3</sup> *Galates*, II, 11-14. Il est vrai que les Actes ont soin de ne pas dire un mot de ce fait capital; mais leur silence même ne témoigne-t-il pas d'une façon aussi péremptoire que saisissante de l'esprit et de la méthode qui ont présidé à leur composition? Cf. mon étude précédente.

<sup>4</sup> *Galates*, II, 13.

sur le baptême de quelque prosélyte, accompli dans des conditions très-différentes de celles que lui assignent les Actes, et sans aucun rapport à la question de la réception des gentils dans l'Église et des observances légales.

Le livre des Actes méconnaît donc la vérité historique, lorsque, dans un but de conciliation, il s'efforce de mettre sous la responsabilité de Pierre les doctrines pauliniennes les plus antipathiques au judéo-christianisme. En agissant de la sorte, l'auteur ne suivait cependant pas une idée entièrement nouvelle ou étrangère à son époque, et qu'il fût seul à défendre. Vers le même temps, le parti judaïsant revendiquait aussi pour le premier des Douze, quoique avec des restrictions notables et dans des vues très-différentes, la qualité d'Apôtre des gentils. La mission parmi les nations infidèles était dès lors un fait accompli, devant lequel il fallait s'incliner. Qu'on l'approuvât ou non, des milliers de païens avaient pénétré dans l'Église et y constituaient peut-être la majorité. Ne pouvant ni combattre ni arrêter ce mouvement, il ne restait plus qu'à se l'attribuer, pour chercher ensuite à s'en rendre maître et à le diriger. Les judéo-chrétiens ne manquèrent pas d'entrer dans cette voie, en prenant pour drapeau et pour symbole le nom de Pierre. Les Clémentines assignent formellement à cet apôtre la charge spéciale, ainsi qu'elles le lui font dire à lui-même, « de visiter les peuples qui adorent plusieurs dieux, de les instruire et de leur annoncer le Dieu unique, créateur du ciel, de la terre et de tout ce qui y est contenu, afin qu'en l'aimant ils puissent se sauver <sup>1</sup> ». L'Épître de Clément à Jacques, qui sert d'introduction aux Homélies, nous apprend que « celui qui mérita par la rectitude et la fermeté de sa foi de devenir le fondement de l'Église..., fut appelé, comme le plus apte de tous, à éclairer les parties les plus obscures de l'extrême Occident, et qu'il lui fut donné d'accomplir pleinement sa tâche <sup>2</sup> ». Toute la littérature judéo-chrétienne s'accorde enfin à nous montrer « le premier des apôtres <sup>3</sup> » portant ses pas de ville en ville et de contrée en contrée, prêchant sans relâche, convertissant les gentils en grand nombre, terminant sa carrière à Rome, prenant, en un mot, de toute manière la place de Paul, et se substituant à lui. Seulement, cette mission est plutôt, à vrai dire, une contre-mission, tant elle en a tous les caractères. Si Pierre parcourt le monde, c'est à la poursuite de son grand rival représenté par Simon le Magicien; s'il prêche la doctrine

<sup>1</sup> *Clementis Romani Homiliæ*, III, 59.

<sup>2</sup> *Epistola Clementis ad Jacobum*, c. 1.

<sup>3</sup> Ὁ τῶν ἀποστόλων πρῶτος. *Ibid.*

du Christ, c'est en combattant dans tous ses discours « le faux évangile de l'imposeur<sup>1</sup> »; s'il appelle les païens à prendre part au règne messianique, c'est en leur imposant les observances auxquelles le judaïsme soumettait ses prosélytes<sup>2</sup> et en proclamant, avec le vrai prophète, la perpétuité de la loi<sup>3</sup>. Néanmoins, et malgré ces divergences, il demeure établi que la fiction des Actes n'avait rien de trop étrange, rien d'inconcevable, rien que le parti judaïsant lui-même eût le droit de rejeter absolument.

## II.

Si Pierre apparaît, dans le livre des Actes, comme le promoteur des principes et de la pratique universaliste du paulinisme, Paul s'y trouve dépeint de son côté sous les traits d'un pieux observateur des commandements de Moïse, d'un fidèle Israélite. Il est reçu dès l'abord au sein de l'Église par Ananias, « un homme qui pratiquait la loi (ἀνὴρ κατὰ τὸν νόμον) et dont tous les Juifs de la ville rendaient bon témoignage<sup>4</sup> », — renseignement que, vrai ou faux, on ne manque pas de faire valoir comme une garantie sérieuse d'orthodoxie. Lui-même, il continue à respecter et à garder scrupuleusement les observances légales<sup>5</sup>. Il monte fréquemment à Jérusalem<sup>6</sup>; il y vient, comme il le dit en propres termes, pour adorer Dieu dans le temple et y apporter ses offrandes<sup>7</sup>; il se montre surtout soucieux de s'y trouver à l'époque des principales fêtes de sa nation<sup>8</sup>, et il néglige même, afin d'y arriver à temps, de visiter une de ses églises les plus chères, près de laquelle il passe et où il sait ne plus devoir revenir<sup>9</sup>. En route, il s'arrête les

<sup>1</sup> *Clementis Homiliæ*, II, 17.

<sup>2</sup> *Homiliæ*, VII, 4, 8. *Recognitiones*, IV, 36.

<sup>3</sup> *Epistola Petri ad Jacobum*, c. II.

<sup>4</sup> *Actes*, IX, 17, 18; XXII, 12 sqq.

<sup>5</sup> *Actes*, XXI, 24.

<sup>6</sup> *Actes*, IX, 26; XI, 30; XII, 25; XV, 2; XIX, 21; XXI, 12-17.

<sup>7</sup> *Actes*, XXIV, 11, 17, 18.

<sup>8</sup> « Les Juifs (d'Éphèse) le prièrent de demeurer encore quelque temps avec eux; mais il n'y consentit pas, et, prenant congé, il leur dit : « *Il me faut absolument faire la fête prochaine à Jérusalem, mais je reviendrai vers vous, s'il plait à Dieu.* » *Actes*, XVIII, 20, 21. — Tischendorf supprime les mots en italique, avec les manuscrits A, B, E, la Vulgate et quelques autres versions; mais de Wette, Meyer, Zeller, Hilgenfeld, etc., les maintiennent, en s'appuyant sur un grand nombre d'autorités contraires et en exposant les motifs qui devaient plutôt porter à les retrancher du texte primitif qu'à les y ajouter.

<sup>9</sup> *Actes*, XX, 16, 17, 25, 38.

jours pendant lesquels il n'est pas permis à un Juif de voyager<sup>1</sup>. Non content de suivre les préceptes de la loi, il en pratique encore les œuvres surérogatoires; il se fait raser la tête à Cenchrée, à la suite d'un vœu imparfaitement calqué sur celui du naziréat<sup>2</sup>; quelque temps après, à Jérusalem, désirant complaire aux judéo-chrétiens et leur prouver qu'il n'avait pas plus enseigné aux Juifs « à renoncer à Moïse » qu'il ne l'avait abandonné lui-même, il se joint à quatre naziréens et accomplit avec eux dans le temple toutes les formalités, toutes les cérémonies prescrites en pareille circonstance<sup>3</sup>. Ses disciples sont assujettis aux mêmes règles et aux mêmes devoirs; avant de prendre pour aide et pour compagnon de ses travaux Timothée, un ethnico-chrétien, il le circoncit de ses propres mains et en donnant à cet acte la plus grande publicité<sup>4</sup>. Attentif aux droits messianiques de la maison de Jacob, il commence partout et toujours, dans le cours de ses missions apostoliques, par s'adresser aux Juifs, et il ne croit pouvoir « annoncer la parole de Dieu » aux gentils, que lorsque les premiers « l'ont rejetée et se sont ainsi jugés eux-mêmes indignes de la vie éternelle<sup>5</sup> ». A ceux que sa parole convertit à la foi du Christ, il apprend, selon leur différente condition, soit à demeurer fidèles à la loi divine sous laquelle ils naquirent et à la transmettre à leurs descendants, soit à observer les préceptes noachiques, c'est-à-dire ceux que le judaïsme imposait aux prosélytes de la Porte<sup>6</sup>. Quant à ses discours, qui sont en majeure partie, ainsi que le demandait le cadre des Actes, une apologie personnelle, ils se trouvent en parfaite harmonie avec toute sa conduite. Leur contenu dogmatique, à part trois ou quatre passages peu étendus dans lesquels on reconnaît un écho affaibli de la doctrine de ses épîtres<sup>7</sup>, n'a rien qui en rappelle les accents caractéristiques, rien qui ne puisse se rencontrer dans la bouche d'un judaïsant modéré. Ce qu'il prêche, ce sont en effet le monothéisme, la résurrection

<sup>1</sup> Actes, xx, 5, 6. Comp. Josèphe, *Antiquit. jud.*, xiii, 8, n. 4 : Οὐκ ἔστι δ' ἡμῖν οὔτε ἐν τοῖς σάββασις οὔτε ἐν τῇ ἑορτῇ ὀδεύειν.

<sup>2</sup> Actes, xviii, 18. Cp. *Nombres*, vi, 5, 6, 18. Meyer s'efforce de prouver que l'auteur de ce vœu est Aquila, et non Paul; mais c'est une pure subtilité, qui dénature le sens naturel et manifeste du texte, comme le reconnaissent la plupart des exégètes. Voyez déjà Augustin, *Epistola* lxxxii, 8.

<sup>3</sup> Actes, xxi, 20-26. Comp. Baur, *Theolog. Jahrbücher*, t. VIII (1849), p. 480 sqq.

<sup>4</sup> Actes, xvi, 1 sqq.

<sup>5</sup> Actes, ix, 20, 22; xiii, 5, 14 sqq., 46; xiv, 1; xvii, 1, 2, 10, 17; xviii, 5, 6; xix, 8; xxvi, 20.

<sup>6</sup> Actes, xvi, 4 (comp. xv, 21, 28, 29); xxi, 21-24.

<sup>7</sup> Actes, viii, 38, 39; xvii, 30; xx, 21; xxviii, 26-28.

et la messianité de Jésus, la repentance, l'amendement, la rémission des péchés, « la justice, la chasteté et le jugement à venir <sup>1</sup> »; non l'égalité absolue, ni l'abrogation de la loi, ni le salut par la foi sans les œuvres. Il affirme du reste solennellement et à différentes reprises ne jamais avoir « péché contre la loi des Juifs ou contre le temple », n'avoir à se reprocher aucune faute « ni contre le peuple (τῷ λαῷ), ni contre les coutumes des Pères <sup>2</sup> ». Faisant un pas de plus, il va même au besoin jusqu'à se déclarer « pharisien, fils de pharisien », et à identifier sa cause avec celle de cette secte <sup>3</sup>.

Évidemment, un tel homme ne pouvait porter sérieusement ombrage aux judéo-chrétiens, leur inspirer des sentiments de défiance ou d'hostilité bien profonds et bien durables. Cette conséquence n'a point échappé à l'auteur des Actes, qui a su y conformer rigoureusement son récit. Si quelque nuage apparaît de ce côté de l'horizon, il ne compromet point la sérénité du ciel et se dissipe promptement <sup>4</sup>. Toutes les oppositions, toutes les injures, toutes les attaques, toutes les persécutions, tant à Jérusalem que dans les villes de l'Asie Mineure, qu'à Thessalonique, qu'à Corinthe, y partent exclusivement des Juifs incrédules <sup>5</sup>. Ainsi se complètent et se confirment de tout point les traits sous lesquels on se propose de nous représenter Paul.

Mais combien cette image diffère de celle que nous offrent, avec bien d'autres garanties d'exactitude, les propres épitres de l'Apôtre! combien elle s'éloigne de la réalité! Qui pourrait reconnaître sous ces traits d'un Juif exact et scrupuleux, d'un partisan zélé des pratiques extérieures de l'ascétisme judaïque, le coryphée de la liberté chrétienne? N'est-ce donc pas Paul qui proclamait la légalité incompatible avec la religion de la grâce <sup>6</sup>? N'est-ce pas lui qui déclarait vaines les œuvres de la loi et maudits ceux qui s'appuyaient sur elles <sup>7</sup>? N'est-ce pas lui qui enseignait qu'en adopter une seule comme utile au salut, c'était contracter l'obligation de les admettre toutes et ne plus avoir

<sup>1</sup> *Actes*, XIII, 16-41; XIV, 15-17; XVII, 3, 22-31; XXIV, 25. Telle est aussi en substance la prédication attribuée à Pierre, avec laquelle celle de Paul a des analogies si constantes et si particulières (comp. surtout II, 23-36, avec XIII, 27-38), qu'on ne saurait s'empêcher d'y reconnaître la même main.

<sup>2</sup> *Actes*, XXV, 8 (comp. XXIV, 14); XXVIII, 17.

<sup>3</sup> *Actes*, XXIII, 6 sqq.

<sup>4</sup> *Actes*, XV, 1 sqq.; XXI, 17 sqq.

<sup>5</sup> *Actes*, XIII, 45, 50; XIV, 2, 5, 19; XVII, 5, 13; XVIII, 12; XIX, 33; XX, 3; XXI, 27 sqq.; XXIII, 12 sqq.

<sup>6</sup> *Galates*, II, 21; V, 4.

<sup>7</sup> *Romains*, III, 20, 27. *Galates*, II, 16; III, 10.



aucune part à la rédemption par le Christ<sup>1</sup>? N'est-ce pas lui, enfin, qui criait à tous les siens, avec un accent où éclatait le noble orgueil d'un affranchissement récent, de « rester fermes dans la liberté acquise », de « ne plus se remettre sous le joug de la servitude », de « n'être point assez insensés pour finir par la chair, après avoir commencé par l'esprit<sup>2</sup> »? Et ce serait ce même Paul qui, contrairement à ses principes les plus intimes et les plus essentiels, aurait continué à se croire lié à la loi, qui aurait espéré pouvoir mériter la grâce par les pratiques les plus matérielles, qui aurait fait, en un mot, tout ce qu'il défendait aux autres? Une pareille inconséquence eût été le triomphe de ses adversaires et la ruine de tous ses desseins; il n'eût pu être ce qu'il fut, ni jouer le rôle que l'on connaît, s'il s'en était rendu coupable.

Considérons cependant de plus près quelques-uns des actes qu'on lui prête.

On nous le montre obéissant minutieusement aux préceptes cérémoniaux de Moïse. Mais de quel droit aurait-il reproché alors aux Galates, presque à l'égal d'une apostasie, d'observer « les jours, les mois, les époques et les années », c'est-à-dire les sabbats, les jours de jeûne ou de fête, les quatre mois spécialement consacrés aux exercices religieux, les trois grandes solennités nationales, l'année sabbatique, tout ce rituel des Juifs, enfin, que les émissaires judéo-chrétiens avaient introduit parmi eux, et qu'il considérerait comme un honteux esclavage<sup>3</sup>? Ce texte suffirait seul à convaincre d'erreur le renseignement des Actes, si le christianisme spiritualiste de Paul ne l'excluait du reste impérieusement. L'Apôtre peut bien, dans quelqu'une de ses épîtres, se servir, par une ancienne habitude, du calendrier hébraïque et faire allusion à quelque fête pour marquer l'époque d'un prochain départ<sup>4</sup>; mais pour lui il n'y a plus en réalité, ainsi qu'il le dit assez clairement aux Corinthiens, d'autre pâque que Jésus-Christ, ni une autre manière de la célébrer qu'avec « les pains sans levain de la sincérité et de la vérité<sup>5</sup> ». Quant à ses prétendus pèlerinages à Jérusalem, la plupart d'entre eux ne trouvent point à se placer, comme l'a montré l'étude précédente, dans l'ensemble de sa vie, ni ne sau-

<sup>1</sup> *Galates*, v, 2-6.

<sup>2</sup> *Galates*, v, 1, 18; iii, 3.

<sup>3</sup> *Galates*, iv, 10, 11 (comp. versets 1-9). Voyez les commentateurs Estius, Meyer, Hilgenfeld, etc..

<sup>4</sup> *I Corinthiens*, xvi, 8.

<sup>5</sup> *I Corinthiens*, v, 7, 8. Cp. Hilgenfeld, *Der Paschastreit der alten Kirche* (1860), p. 173.

raient s'accorder avec elle; et l'auteur des Actes, qui en a manifestement forgé au moins un <sup>1</sup>, peut bien être soupçonné d'en avoir supposé d'autres.

Il n'est guère plus vraisemblable que Paul se soit astreint à adresser toujours sa prédication d'abord aux Juifs, ni surtout qu'il l'ait fait, comme l'insinuent les Actes, en reconnaissance d'un droit qu'ils auraient possédé. Dès l'instant où il se sentit appelé à être le disciple et l'Apôtre de Jésus-Christ, Paul se crut spécialement destiné à « l'annoncer aux nations païennes ». Ces deux convictions germèrent simultanément dans son âme, et ne s'y séparèrent point; l'évangélisation des gentils fut constamment pour lui la raison providentielle de son apostolat et des caractères mystérieux qui le distinguèrent <sup>2</sup>. Comment cette idée fondamentale se serait-elle alliée aux sentiments et à la coutume qu'on se plait à lui attribuer? Je sais qu'une formule, qui se trouve répétée à trois reprises différentes dans l'Épître aux Romains et qu'on interprète assez généralement d'une façon erronée, a pu contribuer à entretenir l'erreur sur ce point et peut-être même donner lieu à la fiction qui nous occupe; j'entends parler de celle qui désigne l'ensemble des croyants (πᾶς ὁ πιστεύων) par : Ἰουδαῖος τε πρῶτον καὶ Ἕλλην, et qui se rencontre entre autres dans le verset suivant : « L'Évangile est une vertu de Dieu sauvant tous ceux qui croient, *Juifs d'abord et gentils* <sup>3</sup> ». Traduire littéralement le grec, comme je viens de le faire ici, c'est n'en exprimer que d'une manière très-défectueuse le véritable sens; les particules τε et καὶ, dont il faut négliger les nuances, relient intimement les deux termes qu'elles accompagnent, les placent sur la même ligne et montrent que le but du mot πρῶτον est simplement de couper l'énumération, non de marquer une priorité de temps, ni une supériorité de rang ou de droits, ni une prééminence quelconque. Pour rendre avec toute la fidélité désirable la pensée de l'auteur, il faudrait, comme n'a pas hésité à le faire M. l'abbé Beelen, négliger le πρῶτον, et paraphraser : « tant Juifs que gentils — *sive Judæus sit, sive gentilis* <sup>4</sup> ».

<sup>1</sup> Voyez plus loin.

<sup>2</sup> *Galates*, I, 15, 16; II, 7-9. Comp. I, 1, 11, 12 et al. Voyez aussi Hilgenfeld, *Zeitschrift für wissensch. Theologie*, t. III (1860), p. 106 sqq.

<sup>3</sup> *Romains*, I, 16. Comp. II, 9, 10.

<sup>4</sup> M. le professeur Beelen ajoute l'excellent commentaire suivant : « Vox πρῶτον ibi neque ad tempus referenda est, neque ad præstantiam quamdam quam præ gentilibus haberent Judæi; sed per illam formulam πρῶτον τε καὶ simpliciter sit enumeratio partium, in quâ apostolus Judæos, suos videlicet populares, honoris causâ priori loco collocat. » *Comment. in Epistolam ad Romanos*, Lovanii, 1854, p. 60. Cp. aussi Baur, *Theolog. Jahrbücher*, t. XVI (1857), p. 94 sq.

C'est donc se tromper gravement et faire dire au texte précisément le contraire de ce qu'il signifie, que de le considérer comme l'affirmation de la prétendue prérogative du peuple juif et la confirmation de la donnée des Actes. L'Apôtre, comme pour prévenir tout malentendu à ce sujet, s'est chargé du reste lui-même de préciser son idée, en faisant suivre sa formule, la dernière fois qu'il l'emploie, de ces mots : « Car Dieu ne fait point acception des personnes » ; parole qui constituerait ou un non-sens, ou une contradiction grossière, si l'exégèse ordinaire pouvait avoir raison. Ainsi, rien ne saurait ébranler ce grand principe de la théologie paulinienne, qui vient clore ici victorieusement le débat : « La justice de Dieu par la foi en Jésus-Christ est pour tous ceux et sur tous ceux qui croient ; car il n'y a point de distinction.... *Il n'y a point en cela de distinction entre le Juif et le gentil*, parce que tous n'ont qu'un même Seigneur, qui répand ses richesses sur tous ceux qui l'invoquent<sup>1</sup> ».

Paul a-t-il pu davantage obliger un de ses disciples de se faire circoncire ? Sans doute, il devait convenir au dessein des Actes qu'il donnât une pareille preuve de condescendance pour les Juifs et de conformité de sentiments avec le judéo-christianisme ; mais c'est là aussi la seule raison plausible d'un récit dont tout concourt à démontrer la fausseté. Et d'abord, notre livre lui-même paraît renfermer ici une contradiction et commettre une de ces inadvertances auxquelles la fiction échappe avec peine et qui aident puissamment à la découvrir. En effet, il commence par nous raconter qu'à la suite de la prédication de quelques membres de l'Église de Jérusalem, qui prétendaient maintenir la circoncision et l'imposer aux gentils malgré la résistance énergique de l'Apôtre, un concile s'est assemblé et a décidé solennellement que les ethnico-chrétiens n'avaient point à observer la loi<sup>2</sup>. Et ce serait aussitôt après la promulgation de ce décret, à en croire le même livre, que Paul, oublieux de la lutte qu'il venait de soutenir et du succès qui avait couronné ses efforts, aurait circoncis de ses mains le fils d'un Grec, Timothée ? Une pareille inconséquence ne saurait s'expliquer d'une manière satisfaisante<sup>3</sup>, et l'apologiste paulinien, dans son em-

<sup>1</sup> *Romains*, III, 22 ; I, 12.

<sup>2</sup> *Actes*, XV-XVI, 3. Comp. XXI, 25.

<sup>3</sup> On a dit qu'en agissant de la sorte, Paul, loin de se mettre en désaccord avec la décision du concile, n'avait fait que s'y conformer, puisque Timothée, en tant que né d'une mère juive, ne pouvait être compté parmi ceux qu'on exemptait de la circoncision. Mais pour que cet argument eût quelque force, il faudrait prouver que le judaïsme ne permettait à cette époque les mariages mixtes qu'à la condition d'élever les enfants dans

pressement à accumuler des témoignages à l'appui de sa thèse, peut seul l'avoir commise. Il n'est donc pas nécessaire de porter ses regards au delà des Actes pour arriver à suspecter ici leur véracité. Mais combien cette défiance, inspirée par les caractères intrinsèques du récit, s'accroît encore lorsqu'on se rappelle que ce fut à cette entrevue de Jérusalem, dont les Actes nous donnent, comme on le verra plus loin, une si fausse idée, que Paul, résistant aux sollicitations puissantes des judéo-chrétiens, refusa, à la face de toute l'Église, de laisser circoncire un de ses plus fidèles coopérateurs, un disciple publiquement connu comme Grec, Tite <sup>1</sup>. Comment concilier ce fait, je le demande de nouveau, avec celui qui attire en ce moment notre attention ? Et s'il semble impossible de les attribuer raisonnablement l'un et l'autre au même homme, comment ne pas donner la préférence à celui qui nous est attesté par l'Apôtre en personne et qui s'accorde seul avec sa doctrine ? Faut-il en appeler en effet à tous ces textes où la circoncision se trouve si formellement condamnée, et qu'on ne devrait point oublier, lorsqu'on en a eu connaissance ? « Voici, dit-il aux chrétiens de la Galatie, je vous déclare, moi Paul, que si vous vous faites circoncire, le Christ ne vous sera plus d'aucun secours <sup>2</sup>. » Et aux Corinthiens : « Que chacun se comporte selon que Dieu l'a appelé ; c'est ainsi que j'en ordonne dans toutes les églises. Quelqu'un est-il appelé circoncis, qu'il ne se refasse point un prépuce ; quelqu'un est-il appelé dans l'incirconcision, qu'il ne se laisse pas circoncire.... Que chacun demeure dans la condition où il était quand il a été appelé <sup>3</sup>. » Puis il ajoute ailleurs : « Pour moi, mes frères, si je prêche encore la circoncision, pourquoi suis-je toujours persécuté?... Si je relevais de nouveau ce que j'ai renversé, je me rendrais moi-même prévaricateur <sup>4</sup>. » En présence d'un enseignement aussi absolu et d'une règle de conduite aussi

la religion de Moïse, quelle que pût être du reste celle du père. Or, les Actes, qui nous servent ici de document, se refusent à une pareille démonstration ; car ils commencent par poser en fait qu'il suffisait de savoir que le père de Timothée était gentil pour en déduire à coup sûr que le fils n'avait pas été circoncis. « Et Paul, disent-ils, prenant (avec lui Timothée), le circoncit, à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là ; *car ils savaient tous que son père était Grec*. » Au reste, on le voit, la raison par laquelle on prétend expliquer la prétendue conduite de l'Apôtre n'est pas celle que donnent les Actes, qui n'en connaissent point d'autre que le désir de se rendre agréable aux Juifs et de ne les pas indisposer.

<sup>1</sup> Voyez l'étude précédente.

<sup>2</sup> *Galates*, v, 2.

<sup>3</sup> *I Corinthiens*, vii, 17-20.

<sup>4</sup> *Galates*, v, 11 ; ii, 18.

arrêtée, ce ne sont plus des doutes ou des probabilités qui doivent se présenter à notre esprit, mais une évidence pleine et entière. Jamais Paul n'a pu circoncrire un de ses disciples, et partant, comme il le déclare lui-même <sup>1</sup>, l'obliger à observer cette loi qu'il proclame un joug intolérable et dont il annonce partout la déchéance.

Je ne m'arrêterai pas au vœu qui aurait été accompli à Cenchrée : aussi incompatible avec les idées de Paul que tout ce qui précède, il n'aurait pas même pour lui cette fois le prétexte habituel de la crainte des Juifs ou de la peur du scandale, ainsi que le remarque très-bien un Père de l'Église, Jérôme, trop attaché à la tradition catholique pour oser douter de la fidélité historique des Actes, mais en même temps trop bon exégète pour ne pas voir les difficultés dont ils fourmillent et n'en point être profondément embarrassé <sup>2</sup>.

« Mais ceci est peu de chose, comme s'exprime encore le même Père, en comparaison de ce qui suit. » Les Actes contiennent un passage auquel il a déjà été souvent fait allusion dans ces études et qui mérite sans contredit d'être cité en entier; on y lit : « Lorsque nous fûmes arrivés à Jérusalem, les frères nous reçurent avec joie. Le lendemain, Paul se rendit avec nous chez Jacques, et tous les anciens s'y réunirent; et après les avoir salués, il raconta en détail tout ce que Dieu avait fait parmi les gentils par son ministère. Et l'ayant entendu, ils glorifièrent Dieu et dirent à Paul : « Tu vois, frère, combien il y a » de milliers de Juifs qui ont cru; et ils sont tous zélés pour la loi. » Or, ils ont entendu dire de toi que tu enseignes à tous les Juifs » qui sont parmi les gentils d'abandonner Moïse, les engageant à ne » pas circoncrire leurs enfants et à ne plus se conformer aux rites » de la nation. Que s'ensuit-il? Certainement une grande foule va » s'assembler, car ils apprendront que tu es arrivé. Fais donc ce » que nous allons te dire. Nous avons ici quatre hommes qui ont à » accomplir un vœu : les prenant pour compagnons, sois naziréen avec » eux et paye pour qu'ils se rasent la tête; et ainsi tous sauront que » rien de ce qu'ils ont appris de toi n'est vrai, mais que tu continues » toi-même à observer la loi... » Alors Paul, ayant pris ces hommes, entra le lendemain avec eux comme naziréen dans le temple, annonçant quand les jours du naziréat, au bout desquels devait se faire

<sup>1</sup> *Galates*, v, 3.

<sup>2</sup> « Admettons que Paul ait été conduit en cette circonstance (la circoncision de Timothée), par la crainte des Juifs, à faire ce qu'il ne voulait pas; mais qu'est-ce qui l'obligeait de s'engager par un vœu à laisser croître sa chevelure, etc.? *Esto, ut ibi timore Judæorum compulsus sit facere quod nolebat; quare, etc.* » *Epistola cxii*, 9.

l'oblation pour chacun d'eux, seraient accomplis. Mais lorsque le terme des sept jours approchait, les Juifs d'Asie, l'ayant vu dans le temple, soulevèrent tout le peuple et s'emparèrent de lui <sup>1</sup>. »

Sans doute, si on s'en tient à l'image de Paul telle que les Actes nous la retracent, rien dans ce passage n'aura le droit d'étonner : ce que les fidèles de Jérusalem ont ouï dire de lui est faux, et il peut en toute conscience se livrer aux pratiques du culte mosaïque, pour les convaincre de son orthodoxie. Mais combien tout cela prend un aspect différent lorsqu'on se représente l'Apôtre sous ses véritables traits ! A l'égard de celui-ci, les chrétiens de la Palestine n'avaient point été induits en erreur : il avait en effet enseigné l'abolition de la loi, il détournait tout au moins indirectement les Juifs de l'observer et il ne la gardait plus lui-même. En douterait-on ? Mais il suffirait alors de renvoyer à tous ces textes qui ont passé successivement sous les yeux du lecteur et qui le proclament si hautement. L'épître aux Romains, destinée tout particulièrement à des judéo-chrétiens, ne l'atteste-t-elle pas à chaque ligne ? Trouverait-on peut-être quelque restriction à des paroles comme les suivantes : « Pour moi, je suis mort à la loi par la loi, afin de vivre pour Dieu.... Vous aussi, mes frères, vous êtes morts à la loi par le corps du Christ, pour être à un autre qui est ressuscité d'entre les morts, afin que nous portions des fruits pour Dieu. Lorsque nous étions dans la chair, les affections du péché, (excitées) par la loi, agissaient dans nos membres et leur faisaient produire des fruits pour la mort. Mais maintenant, étant morts, nous sommes affranchis de la loi, dans laquelle nous étions retenus, de sorte que nous servons Dieu dans la nouveauté de l'esprit et non dans la vétusté de la lettre.... Restez donc fermes dans la liberté que le Christ nous a procurée, et ne vous remettez plus sous le joug de la servitude <sup>2</sup>. » N'est-il pas dit aussi d'une manière générale, comme nous l'avons vu plus haut à propos de Timothée, que la circoncision ne doit plus être en vigueur au sein de l'Eglise, et que l'y pratiquer encore serait renoncer à la grâce de Jésus-Christ ? Et cette doctrine ne s'applique-t-elle point à tout enfant né de chrétien, quelle que soit son origine, juive ou païenne ?

En suivant les conseils de Jacques et des anciens qui l'entouraient, en s'unissant à des naziréens dans le but de faire croire qu'il n'avait pas cessé de suivre la loi et de la prêcher aux Juifs, Paul se serait donc

<sup>1</sup> *Actes*, xxi, 17-27.

<sup>2</sup> *Romains*, vii, 4-6. *Galates*, ii, 19; v, 1.

permis la dissimulation la mieux caractérisée, et aurait mérité, bien plus justement que Pierre à Antioche, la qualification d'hypocrite. « O bienheureux Apôtre, pourrait-on s'écrier alors encore avec Jérôme, toi qui reproches à Pierre la dissimulation dont il usa lorsqu'il se sépara des gentils par crainte des Juifs qui étaient venus d'auprès de Jacques, pourquoi te sers-tu d'une dissimulation semblable?... Pourquoi t'es-tu rasé la tête? Pourquoi as-tu observé la cérémonie judaïque d'aller pieds nus? Pourquoi as-tu offert des sacrifices? Pourquoi des victimes ont-elles été immolées en ton nom selon la loi?... Tu me répondras que tu l'as fait à cause des Juifs qui étaient en ces lieux-là. Pardonne donc à Pierre, ton ancien, ce que tu te pardonnes à toi-même <sup>1</sup>. » Mais non, celui que les apparences seules de l'hypocrisie émouvaient au point de s'élever publiquement contre le premier des Douze et de lui exprimer en face son indignation, n'a pu jouer un pareil rôle. Quand même Jacques eût ignoré assez la conduite et la doctrine de Paul pour l'engager à témoigner solennellement de son parfait accord avec les judéo-chrétiens, ce qui ne saurait être, celui-ci, incapable de feindre, eût rejeté bien loin un moyen de conciliation aussi contraire à ses convictions, aussi peu digne de lui. Ici encore le récit des Actes, pour ce qui concerne l'Apôtre, est sans aucune valeur historique, et semble, dans tous les cas, tellement arbitraire, qu'il ne mérite même pas qu'on s'arrête à rechercher s'il pourrait avoir sous ce rapport quelque fondement réel, ni ce que celui-ci pourrait être.

Néanmoins, quelque invincibles que paraissent les difficultés soulevées par chacune des assertions historiques qui se sont offertes à notre examen, on pense pouvoir sauver la véracité des Actes, en soutenant que tout ce qu'ils rapportent de ce genre se trouve pleinement justifié par ces paroles bien connues de l'Épître aux Corinthiens : « Étant libre à l'égard de tous, je me suis fait le serviteur de tous, afin d'en gagner un plus grand nombre. Pour les Juifs, je suis devenu comme Juif, afin de gagner les Juifs; pour ceux qui sont sous la loi, comme si j'étais sous la loi, quoique je ne fusse point sous la loi, afin de gagner ceux qui sont sous la loi; pour ceux qui sont sans loi, comme si j'étais sans loi, quoique je ne sois point sans loi devant Dieu, étant assujéti à la loi du Christ, afin de gagner ceux qui sont sans loi; je suis devenu faible pour les faibles, afin de gagner les faibles; je me suis fait tout à tous, afin de sauver certainement quelques-uns <sup>2</sup>. » Qu'est-ce à dire?

<sup>1</sup> *Loc. cit.*, 9, 10.

<sup>2</sup> *1 Corinthiens*, ix, 19-23.

Que Paul n'avait point une doctrine uniforme, ni une règle fixe pour juger la moralité des actions humaines ? qu'il prêchait tantôt l'abrogation de la loi et le salut par la foi seule, et tantôt la nécessité des observances mosaïques ? qu'il se montrait circoncis un jour et incirconcis le lendemain ? qu'il offrait ici un sacrifice à Jéhovah, et ailleurs à Jupiter ? que pour captiver les faibles il se permettait lui-même de véritables faiblesses ? qu'à ses yeux, en un mot, la fin justifiait les moyens ? Mais alors pourquoi proclamait-il si haut et en toute circonstance ces principes libéraux qui faisaient frémir le judéo-christianisme ? Pourquoi maintenait-il avec tant d'énergie, à Jérusalem, que Tite ne serait point circoncis ? Pourquoi Antioche le voyait-elle résister en face au premier des Douze, et l'accuser de prévarication ? Pourquoi se disait-il indépendant des apôtres de la Palestine et leur égal ? Pourquoi enfin, peut-on demander avec lui, était-il persécuté partout et sans relâche ? Notre texte veut donc être interprété ; quelque impression que puisse faire au premier moment l'argument qu'on en tire, ne nous laissons pas éblouir par lui et pesons-le au poids d'une juste critique.

Remarquons d'abord que les paroles de l'Épître aux Corinthiens, au moins jusqu'à celles concernant « les faibles », au sujet desquelles les opinions diffèrent et qui ne peuvent du reste donner lieu à aucune erreur grave<sup>1</sup>, se rapportent exclusivement, comme on s'accorde à le reconnaître<sup>2</sup>, à tous ceux qui se trouvaient hors du sein de l'Église, aux Juifs et aux gentils. En effet, celui que le Christ comptait déjà parmi ses disciples n'avait plus besoin d'être gagné à lui ; il constituait avec les autres fidèles l'assemblée des saints<sup>3</sup>. Ainsi, la périphrase *οἱ ἐπὶ νόμον* (les sous la loi) ne fait que spécifier davantage le *οἱ Ἰουδαῖοι* (les Juifs) qui précède, et ne comprend pas une autre classe d'individus. S'il fallait fournir ici la preuve de cette dernière proposition, il suffirait d'observer que Paul n'eût jamais pu se servir d'une expression pareille pour désigner des chrétiens, lui qui les considère tous comme morts à la loi, et qui, quoique de fait judéo-chrétien, n'hésite pas, dans ce passage même, à s'en dire affranchi (*μηδὲν ἄντὸς ἐπὶ νόμον*). Quant au terme *οἱ ἄνομοι* (les sans loi), il était communément employé à propos des gentils. Au reste, rien de tout ceci, je le répète, ne semble contesté.

Puisque notre texte ne parle que de la conduite de Paul à l'égard

<sup>1</sup> Comp. *Romains*, xiv, 1 sqq. II *Corinthiens*, xi, 29.

<sup>2</sup> Comp. les commentateurs, Estius, et surtout Meyer, *Handbuch über den ersten Brief an die Korinther*, 3<sup>e</sup> Aufl., p. 201 sq.

<sup>3</sup> Comp. *Romains*, i, 7. I *Corinth.*, i, 2 ; xiv, 33 ; xvi, 1, 15. II *Corinth.*, i, 1 et al.



des infidèles, il faut commencer par retrancher des fragments des Actes à la justification desquels on prétend le faire servir, ceux où les judéo-chrétiens interviennent seuls, tels que le récit du naziréat accompli en dernier lieu à Jérusalem, et qui demeureront dans tous les cas inexplicables. Reste à voir alors jusqu'où pouvait s'étendre cette complaisance dont l'Apôtre dit avoir usé envers les Juifs incrédules; car c'est là le point qui nous intéresse désormais. Or, le texte lui-même nous offre un moyen sûr d'en fixer la portée. Paul ne s'est pas fait seulement Juif pour les Juifs, mais aussi gentil pour les gentils : ces deux propositions sont également affirmatives, et ne semblent pas, l'une plus que l'autre, contenir de restriction. Pour les interpréter, il faudra donc se servir d'une même règle; et c'est la seconde proposition qui nous la fournira. En effet, cette accommodation aux mœurs des infidèles, quelque grande qu'on la suppose, n'allait pas sans doute jusqu'à impliquer la participation à des ~~actes~~ réprouvés, aux cérémonies et aux sacrifices du culte païen; Paul est formel à ce sujet, et ne permet aucune hésitation, s'il pouvait y en avoir<sup>1</sup> : il vit comme un gentil parmi les gentils, c'est-à-dire qu'il en adopte les formes et les usages, pour autant qu'une conscience délicate le supporte et que les droits de la vérité ne soient pas compromis. Rien n'autorise à admettre qu'il en ait agi différemment dans ses rapports avec les Juifs : il s'abstient avec soin de tout ce qui pourrait les froisser ou leur déplaire; mais il respecte ses propres principes; il ne circonçoit personne; il évite d'observer un rituel légal, qu'il confond avec celui des païens et qui lui semble, au regard du christianisme, également condamnable<sup>2</sup>. Au surplus, les épîtres pauliniennes nous montrent clairement comment leur auteur comprenait les concessions et la condescendance. A Rome, et surtout à Corinthe, deux sortes de chrétiens se trouvaient en présence : les uns, qui célébraient les jours de fête prescrits par la loi et qui considéraient comme un crime de manger des viandes sacrifiées aux idoles; les autres, qui se croyaient affranchis de tous les préceptes judaïques et qui refusaient d'en garder aucun. L'Apôtre ne dissimule pas, dans ses lettres, qu'il approuve et partage les vues de ces derniers; néanmoins, il les prie de prendre autant que possible en considération la faiblesse de leurs frères et d'éviter le scandale. Or, que leur conseille-t-il? D'adopter momentanément la coutume judaïsante? Non; mais simplement d'apprendre à s'abstenir à propos et à ne pas

<sup>1</sup> *I Corinth.*, x, 14-22.

<sup>2</sup> *Galates*, iv, 8-11.

user toujours de tous les droits que la liberté confère <sup>1</sup>. Telle était sans doute aussi sa conduite personnelle.

Cependant une dernière considération se présente : Paul ne pouvait-il à l'occasion se conformer aux observances légales, du moment qu'il le faisait sans y attacher d'importance et sans les regarder comme nécessaires au salut ? A ce point de vue, on ne saurait en effet nier absolument qu'il ne l'eût pu, si les circonstances s'y fussent prêtées : lui-même pose en principe que « la circoncision et l'incirconcision ne sont rien », et que tout consiste à « observer les commandements de Dieu <sup>2</sup> ». Mais les choses en soi les plus indifférentes cessent de l'être, lorsque, pour une cause quelconque, l'attention s'est portée sur elles et qu'elles sont devenues soit l'objet, soit simplement le symbole d'un débat. S'il ne semblait inutile de s'arrêter à démontrer un tel fait, l'histoire du dogme chrétien nous en fournirait, sans sortir de l'Église, des exemples aussi nombreux que frappants. Or, il en était précisément ainsi, au temps des Apôtres, de quelques-uns des principaux rites mosaïques, et notamment de la circoncision <sup>3</sup>. Le parti judéo-chrétien, en les prenant en quelque sorte pour drapeau et en concentrant sur eux toute la lutte, défendait au paulinisme d'en détourner un seul instant les regards ou de les envisager comme insignifiants. Paul circoncisant Timothée, au moment où il luttait pour arracher l'Église à l'empire de la loi, n'eût pas été moins inconséquent que l'adversaire de l'arianisme, qui, pour définir les rapports substantiels des deux premières personnes de la Trinité, se serait servi dans ses écrits du terme contesté *ὑποκύσις* ; c'eût été de sa part, comme il l'a dit lui-même, « relever ce qu'il avait abattu et se faire prévaricateur ». L'Apôtre des gentils, agissant comme le veulent les Actes, se fût chargé lui-même de justifier toutes les assertions de ses contradicteurs et d'assurer leur triomphe.

<sup>1</sup> *Romains*, XIV. I *Corinth.*, VIII, x, 23-33. Comp. Hilgenfeld, *Der Paschastreit der alten Kirche*, 1860, p. 174 sqq.

<sup>2</sup> I *Corinth.*, VII, 19. Comp. *Galates*, V, 6.

<sup>3</sup> La circoncision et les fêtes religieuses passaient alors pour la partie capitale et caractéristique de la loi. Comp. Justin, *Dial. c. Tryph.*, c. 8.

A. STAP.

*La suite à la prochaine livraison.*

# UN TOUR EN ALLEMAGNE<sup>1</sup>.

---

## COUP D'OEIL

SUR

LES MUSÉES DE BRUNSWICK, DE BERLIN, DE DRESDE ET DE CASSEL.

---

### III.

#### BRUNSWICK.

Le musée de Brunswick provient presque en entier de l'ancienne galerie que le duc Anton Ulrich avait formée à Salzthalum, ou Salzthal, et qui n'était pas moins célèbre que la bibliothèque de Wolfenbützel. En 1776, l'inspecteur de la galerie, Chrétien Nicolas Eberlein, en publia le catalogue (1 vol. in-8° de 410 pages), avec une préface et une table alphabétique<sup>1</sup>. Cet Eberlein passait pour un grand connaisseur, et son catalogue fait encore autorité parmi les érudits. On y ren-

<sup>1</sup> Voir la livraison du 28 février 1861.

<sup>2</sup> Cette galerie de Salzthalum (*sic*) avait déjà provoqué la publication des *Tables historiques et chronologiques des plus fameux peintres*, etc., par Antoine Frédéric Harms, Bronsvic (*sic*), 1742, sorte d'album in-folio, dédié au prince régnant de Brunswick, et composé sur le plan qu'a reproduit à peu près le livre de M. Siret, avec les noms et prénoms des peintres, le lieu et la date de leur naissance, le nom de leur maître, le lieu et la date de leur mort, d'après Sandrart, Carel van Mander, Houbraken, Weijerman, etc. Cet ouvrage, peu connu et devenu extrêmement rare, n'a d'ailleurs aucune valeur historique. Il est plein d'erreurs et de confusions singulières. Beaucoup de peintres y sont portés en double, à cause des falsifications orthographiques de leurs noms, par exemple *Théodore* de Harlem et *Dirk* van Harlem, Jakob Gerritz Kuip, né à *Dordrecht*, et Jacques Gerritz Kuip, né à *Dort* (*Dort* et *Dordrecht*, c'est la même ville), etc., etc.

contre pourtant quantité d'erreurs, et des indications biographiques auxquelles il ne faut pas se fier, pas plus qu'aux attributions, dont plusieurs ont été changées dans le catalogue du musée de Brunswick.

La collection comprenait alors, si l'on en croit le catalogue d'Eberlein, bien des chefs-d'œuvre qui ne figurent plus au musée de Brunswick. Que sont-ils devenus? Par exemple, il y avait un Michel-Ange et quatre Corrège, disparus; six Raphaël (Brunswick n'en a plus qu'un), huit Gerard Dov (il n'y en a plus que deux), treize Rubens (il n'y en a plus que six), quinze van Dyck (il n'y en a plus que sept), dix Jordaens (il n'y en a plus que six), dix-sept Rembrandt et six de son école (le catalogue n'enregistre plus que onze Rembrandt et un avec point d'interrogation).

C'est la pléiade rembranesque qui était merveilleusement riche à Salzthal : Jacob Backer, Ferdinand Bol, Leonard Bramer, van den Eeckhout, Govert Flinck, Pieter Lastman, Jan Lievens, Jurriaan Ovens, Jan Victors, etc. Nous les retrouverons presque tous à Brunswick. Parmi les autres Hollandais, on remarquait Jan van Ravestein, Frans Hals, un Berchem extraordinaire, avec figures de grandeur naturelle, Jan Steen et autres, qui sont toujours à Brunswick; Adriaan Brouwer, Jacques Leduc et autres maîtres rares, qui n'y sont plus; deux Jan van der Meer, qui y sont encore, l'un sous le prénom de Jacob, l'autre sous le prénom de Johann. Le musée actuel de Brunswick a donc perdu un certain nombre des tableaux de l'ancienne galerie de Salzthal, mais il s'est augmenté de diverses acquisitions faites par les ducs successifs de ce petit État.

Aujourd'hui, le catalogue publié en 1859 par M. G. A. Barthel, « peintre de la cour et inspecteur de la galerie », contient 731 numéros. Il est rédigé avec beaucoup de soin, mais malheureusement à l'aide des vieux livres sur l'art, quoique des trouvailles récentes et les efforts d'une nouvelle critique plus éclairée et plus sagace aient apporté bien des modifications dans les biographies individuelles et dans l'histoire de l'art en général. Il a d'ailleurs le mérite de donner les signatures et les dimensions, mais non pas les provenances et autres détails utiles. Il est classé par ordre alphabétique, toutes écoles mêlées ensemble, et l'ordre du numérotage ne suivant pas l'ordre alphabétique; ainsi, le premier nom, van Aelst, a pour numéro 730; le second, Agricola, 543, etc. Les œuvres d'un même peintre n'ont pas des numéros qui se suivent : les Rembrandt sont numérotés 261, 157, 566, 64, 43, 666, 78, etc.! Vous voyez tel numéro sur une œuvre dont vous voulez connaître l'auteur et lire la description, comment

faire pour trouver la notice correspondante dans le catalogue? On a voulu remédier à ce numérotage arbitraire et inexplicable, en mettant en tête du catalogue une liste par ordre de numéros, avec le renvoi à la pagination; si bien qu'il faut d'abord chercher dans cette liste, puis aller chercher la page où est l'article relatif au maître et au tableau. Je ne connais pas dans toute l'Europe un catalogue plus incommode que celui du musée de Brunswick, malgré ses qualités incontestables.

Hélas! ce n'est pas là le principal inconvénient pour les visiteurs de cette riche galerie, si peu connue dans les autres pays. Le musée de Brunswick est encore le plus mal éclairé de toute l'Europe. Au musée d'Amsterdam, où la lumière vient de côté par des fenêtres ordinaires, encore voit-on les tableaux malgré les reflets qui glissent. A Brunswick, la moitié des tableaux sont presque invisibles. C'est à peine si l'on en peut deviner le sujet! et comment juger de l'originalité ou même de la qualité? Il y a d'abord un couloir étroit, percé seulement à gauche, puis des salles éclairées d'en haut, mais par je ne sais quelles petites lucarnes, puis des chambres avec une seule fenêtre. Nous déclarons donc que nous n'avons aucune idée exacte de la plus grande partie de la collection.

Pour les tableaux dont l'étude nous intéressait absolument, nous nous sommes obstiné, à des heures différentes, afin de saisir quelque rayon propice, et nous avons employé loupes et lorgnettes; mais, en conscience, nous n'avons guère joui de cette pénétration intime et vraiment clairvoyante qu'on désire devant les chefs-d'œuvre. Un examen de l'ensemble du musée reste à faire après notre aperçu tout à fait insuffisant.

Il va sans dire néanmoins que nous savons nos Rembrandt et aussi la plupart des peintres qui se rattachent à lui. La passion aiguise tous les sens et triomphe de toutes les chances adverses. Je crois bien que je reconnaitrais des Rembrandt la nuit, sans clair de lune ni clair de lampe.

Sur les onze Rembrandt catalogués à Brunswick, il n'y en a que sept d'authentiques, parmi lesquels une peinture de première importance, une des plus belles de tout son œuvre, à mettre près de la *Ronde de nuit*, quoique d'un genre différent, — sur le même rang que les *Syndics*, mais plus fine de ton et de touche, — avant la *Leçon d'anatomie*, comme qualité, — un tableau prodigieux de couleur, et d'une exécution à stupéfier les plus audacieux praticiens.

Il est intitulé dans le catalogue actuel (n° 665, p. 135), ainsi que

dans l'ancien catalogue de Salzthal<sup>1</sup> : *Rembrandt et sa famille*, mais ce n'est pas lui ni les siens. Il n'y a pas longtemps qu'on sait quelque chose de positif sur la famille de Rembrandt, et même sur sa propre biographie<sup>2</sup>. Ici pourtant il est singulier qu'on ait pu se tromper, puisque le portrait de Rembrandt du moins est parfaitement connu, grâce aux quarante images que le peintre lui-même a pris soin de léguer à la postérité. La toile (cinq pieds neuf pouces de large sur quatre pieds quatre pouces de haut) contient cinq personnages, de grandeur naturelle, vus jusqu'aux genoux.

La mère est assise à droite, tournée de trois quarts vers la gauche, et portant sur son giron un baby debout, qui peut avoir deux ans. Elle est toute rayonnante dans son costume empourpré, avec de ces reflets de perle et d'eau de roche, qu'on admire dans le cœur d'une grenade mûre. Ses larges manches sont maçonnées en pleine pâte comme dans le tableau du musée van der Hoop, d'Amsterdam. Sous le vêtement rouge paraît un corsage jaunâtre, entr'ouvert sur une chemisette blanche que le baby écarte de sa main gauche; de son autre main, il tient un joujou; lui aussi est tout vêtu de rouge, dans ces tons familiers à Velasquez, où le rose et l'argent jouent parmi le pourpre; il a une petite toque sur sa tête presque de face, qui regarde le spectateur, pendant que la mère regarde l'enfant avec une expression ineffable. Vers eux arrive une petite fille, de profil, — robe verdâtre, couleur de la patine des bronzes antiques oxydés, — apportant une corbeille de fleurs. Entre elle et le baby, une autre fillette debout, de trois quarts à gauche, sourit. Au-dessus d'elles deux, en retrait dans l'ombre et un peu tourné vers la droite, le père, debout, vêtu de noir, longs cheveux tombants, moustaches sans mouche. Tout le fond est extrêmement sombre; on croit pourtant y découvrir des feuillages, comme dans le fond du tableau van der Hoop. Sur le panier de fleurs est une signature, qui semble fausse, *Rembrandt f.*, sans date.

De quel temps, en effet, peut donc être cette peinture extraordinaire? Tout à fait de la dernière période, suivant nous. Sans doute elle a

<sup>1</sup> Eberlein, dans son catalogue, p. 8, le décrit ainsi : « Portraits de l'Auteur et de sa famille. La femme est assise à gauche (relativement au tableau); elle tient le plus jeune de ses enfants debout sur ses genoux. Un autre est derrière elle, et une de ses filles lui apporte un panier rempli de fleurs dont Rembrandt, qui n'est pas loin de là, en a pris une qu'il a encore à la main. »

<sup>2</sup> C'est à M. Scheltema, l'archiviste d'Amsterdam, que sont dues les plus importantes de ces découvertes, consignées dans sa brochure hollandaise, dont nous avons publié une traduction avec notes. Bruxelles, 1859. On trouve des exemplaires de cette traduction à la librairie Renouard, à Paris.

beaucoup de ces qualités qu'on remarque dans la période mitoyenne, considérée généralement, et non sans raison, comme la meilleure du maître; par certains tons et par l'originalité des lumières, elle rappelle la *Ronde de nuit*; mais l'ampleur de la touche et l'abondance de l'exécution indiquent plutôt l'époque des *Syndics* (1661), et les roses camélia font songer au manteau de Jan Six dans le célèbre portrait de la galerie Six van Hillegom, d'Amsterdam. Le costume de l'homme et surtout la mode de sa barbe accusent encore une date postérieure à 1660. Tenons donc que ce chef-d'œuvre est à classer dans les dernières années de Rembrandt.

Alors, à la vérité, Rembrandt avait une seconde femme, et de ce second mariage il laissa deux enfants, lorsqu'il mourut, en 1669. Femme et enfants pourraient donc être à lui, si le personnage debout dans le fond était lui; mais cet homme à tête ovale et presque allongée n'a rien de Rembrandt. La femme a quelque ressemblance éloignée avec la *Vénus* du Louvre (n° 411), dans laquelle certains critiques se sont demandé aussi s'il ne fallait pas voir « la femme de Rembrandt »; pour la première femme, — Saskia, — non assurément, puisqu'elle mourut en 1642, et que la peinture du Louvre, comme celle de Brunswick, est bien postérieure à cette date; de Saskia, d'ailleurs, nous avons des portraits authentiques, et précisément nous en trouverons bientôt plusieurs au musée de Dresde, sans parler de l'eau-forte de 1636.

Pour persister à voir dans le tableau de Brunswick la *famille* de Rembrandt, — sa seconde famille, après ses malheurs de 1656, — il faudrait s'expliquer pourquoi il aurait introduit un homme autre que lui-même dans son intérieur familial. Sur la seconde femme, au surplus, nous n'avons jusqu'ici que des renseignements extrêmement vagues.

Smith, qui n'avait jamais visité la collection des ducs de Brunswick, n'enregistre point ce chef-d'œuvre dans son catalogue, si précieux à beaucoup d'égards. De tous les Rembrandt du musée actuel de Brunswick, il ne cite que le paysage et le petit *Repos en Égypte*; encore n'en donne-t-il que des descriptions très-incomplètes, d'après je ne sais quel ancien catalogue, sans doute fort incomplet lui-même.

Il est singulier aussi que Smith n'ait jamais eu connaissance des deux admirables portraits qui sont censés représenter Hugo Grotius et sa femme. Ils sont en buste, de grandeur naturelle, l'homme de trois quarts à droite, la femme de trois quarts à gauche, tous deux en costume noir, avec fraise blanche. Quoiqu'ils se fassent pendants, les

panneaux ne sont pas tout à fait de même dimension : l'un a deux pieds trois pouces de haut et un pied neuf pouces de large, l'autre deux pieds seulement sur un pied huit pouces. L'homme est signé : *Rembrant* (sans le *d*) f. 1631 ; la femme : *Rembrandt* f. 1633. Le nom sans *d* se rencontre quelquefois en ces premières années, par exemple sur la célèbre *Leçon d'anatomie*, qui est de 1632, mais jamais après 1634 ou 1635, pas plus sur les eaux-fortes que sur les peintures. Cette forme de la signature, qu'elle soit ou non accompagnée d'une date, est donc toujours un signe irrécusable de la première manière.

Maintenant, avec cette date, bien lisible, de 1631, le personnage peut-il être Grotius ? Il n'a guère l'air d'avoir qu'une trentaine d'années, et Grotius, né en 1583, avait quarante-huit ans en 1631. Grotius ou tout autre, la peinture est un chef-d'œuvre, dans ce style serré, correct, presque minutieux, sans petitesse néanmoins, qui caractérise la première manière de Rembrandt<sup>1</sup>. De cette année 1631, on ne connaît que deux autres tableaux datés : le *Siméon*, du musée de La Haye, et le portrait du Jeune homme à turban, appartenant à la reine Victoria, et qui a figuré à l'exhibition de Manchester. De date antérieure à 1631 sur une peinture de Rembrandt, on n'en a jamais cité aucune, si ce n'est nous-même<sup>2</sup> sur un portrait de vieillard que nous rencontrerons plus tard au musée de Cassel.

Une autre rareté de Rembrandt au musée de Brunswick est un superbe paysage<sup>3</sup>, tempétueux et fantastique, comme la plupart des paysages qu'il a peints. Le ciel est encore tout plein d'orage, et des nuages compactes étendent leur ombre sur tout le premier plan, où l'on entrevoit des habitations rustiques, des arbres, un torrent qui cascade, un pont et un chemin. Il y a même aussi en avant deux figurines presque perdues dans l'obscurité. Mais voilà que, plus loin, les nuages laissent passer de capricieux rayons de soleil qui ont l'air d'incendier une ville située à mi-coteau. Cette bande lumineuse est peinte comme avec de l'or, et elle scintille en arrière des plans ombreux. Ces effets-là s'observent parfois sur la nature et passent vite. Heureuse magie de pouvoir les fixer ! Mais ce n'est pas sans doute sur la nature que Rembrandt a saisi cela, car il y a de hautes montagnes à l'horizon ; nous

<sup>1</sup> Comme exécution, ce Grotius a beaucoup d'analogie avec l'excellent portrait de Nicolaas Tulp (daté 1632) que possède M. le baron Seillière, à Paris, et dont nous avons parlé dans l'*Indépendance belge* du 22 février dernier.

<sup>2</sup> *Galerie Suermondt*, à Aix-la-Chapelle, p. 121.

<sup>3</sup> Sur bois. Hauteur, un pied neuf pouces ; largeur, deux pieds six pouces. Smith, n° 611.



ne sommes donc point en Hollande; nous sommes dans un pays inventé par maître Rembrandt, où il se plut souvent à errer, et dont personne jamais ne sut lui disputer la possession exclusive. Quelques poètes y sont bien entrés, — en rêve, — mais, excepté Shakespeare, ils ont été impuissants à en donner des nouvelles, à leur réveil.

La petite oasis égyptienne<sup>1</sup> où Rembrandt fait reposer sa *Sainte Famille* fugitive n'est pas éloignée de ces parages féeriques. C'est le soir, et le dernier coup de soleil frappe sur le petit Jésus que tient la Vierge, assise à gauche sous un arbre. Le bon Joseph est dissimulé dans l'ombre, mais il suffit d'être rassuré sur l'enfant lumineux : il faut bien qu'il échappe à la persécution, pour que Rembrandt le montre ensuite éclairant les docteurs dans le temple, pour qu'il l'accompagne dans sa vie merveilleuse, et jusqu'au supplice en plein air, et jusqu'après sa résurrection glorieuse.

Justement, à Brunswick même, le Christ apparaît à la Madeleine prosternée près du sépulcre. Sans doute elle aurait bonne envie d'embrasser ce fantôme radieux, car le catalogue de Salzthal, d'où provient ce tableau ainsi que les précédents, dit : « Jésus, qui ne veut pas que la Madeleine *le touche*, fait quelques pas en arrière ». Les figures, de petite proportion, sont entières et d'une très-belle tournure. La Madeleine surtout est charmante. Par malheur, les fonds ont poussé au noir et l'ensemble a perdu de sa transparence. Nous n'avons jamais pu découvrir la signature, mentionnée cependant par le catalogue de Brunswick<sup>2</sup>.

Le septième Rembrandt authentique représente un jeune savant assis près d'une table couverte d'un tapis et occupé à lire avec une extrême attention. Sa tête est couverte d'une toque. En arrière, des livres sur des rayons. Cette petite figure a beaucoup de caractère, et le ton général de la peinture est très-énergique. Point de signature perceptible, ni de date<sup>3</sup>, mais on peut classer le tableau approximativement de 1645 à 1650.

De plus, le catalogue enregistre comme originaux un Homme casqué, tenant une épée, demi-figure, de grandeur naturelle, mais qui n'est pas de Rembrandt; — un buste de Guerrier, avec une toque

<sup>1</sup> Sur bois. Hauteur, sept pouces trois quarts seulement, sur moins de dix pouces de large.

<sup>2</sup> Sur toile. Deux pieds neuf pouces de large, sur deux pieds trois pouces de haut.

<sup>3</sup> Sur bois. Hauteur, un pied dix pouces; largeur, un pied sept pouces. La description d'Eberlein, dans le catalogue de Salzthal, est assez curieuse : « Jeune philosophie appuyant la tête sur le coude, » etc.

à plumes, et la main droite sur son épée, mais c'est une copie d'après lui; — un *Ensevelissement du Christ*, avec beaucoup de petites figures entières, et signé *Rembrandt*, mais l'original est au musée de Dresde; cette copie ancienne, très-fine et très-belle, est considérée comme une *répétition* par certains connaisseurs, bien que Rembrandt ne se soit jamais répété; — enfin, et c'est le plus étonnant, un tableau de genre (*Genrebild*), intitulé dans le catalogue de Salzthal<sup>1</sup> : *la Valeur couronnée*, et représentant une espèce de monarque qui couronne un héros, composition fastueuse, avec un trône et des colonnes, avec des pages et des soldats, avec un cheval et des chiens, et quantité d'accessoires. On dirait une peinture française du dix-huitième siècle! Assurément, cela ressemble plus à un Coppel qu'à un Rembrandt!

Puis, à la suite de ces Rembrandt vrais ou apocryphes, vient encore, comme de lui, « *du même (derselbe)* », mais avec un point d'interrogation, et, entre parenthèses, « *probablement de van den Eeckhout* », la *Circoncision* du Christ dans le temple, en figurines entières. A Salzthal, le tableau passait pour Rembrandt<sup>2</sup>, sans point d'interrogation ni réticence. Le rédacteur du nouveau catalogue de Brunswick a entrevu la vérité : le tableau est parfaitement de van den Eeckhout, et même un excellent exemplaire de ce maître, formé par Rembrandt, mais qui cependant n'en approche pas assez pour qu'on puisse confondre leurs œuvres.

Que sont devenus les autres Rembrandt de la galerie de Salzthal, ou du moins catalogués comme tels par Eberlein, savoir : *David jouant de la*

<sup>1</sup> « *La Valeur couronnée*. Un Seigneur, ayant un casque sur la tête, s'arrête sur la troisième marche d'un trône soutenu par des colonnes et couvert d'un tapis. Il met une couronne triomphale sur la tête d'un Héros victorieux qui est debout devant lui, et à chaque côté duquel il y a deux Prêtres assis. Un palfrenier tenant un cheval sellé, et un jeune garçon avec un chien, sont sur le devant à gauche. Il y a à droite un homme qui sonne de la trompe. Un autre en manteau rouge est debout devant deux soldats armés et assis. On voit tout au bas deux enfants auprès d'un bouclier, et dans le fond des voiles et des mâts de vaisseau. »

<sup>2</sup> La description qu'en donne Eberlein est assez exacte, bien que le style n'en soit pas très-pur : « *La Circoncision du Christ*. Un des principaux Sacrificateurs, en manteau blanc et richement brodé, est assis devant une table, au-dessus de laquelle il tient sur ses bras l'Enfant Jésus qui est nud. Le Circonciseur, ayant un couteau dans la main droite, est assis de l'autre côté de la table, et est sur le point de faire l'opération en présence du Souverain Sacrificateur, qui est debout à côté de lui en habits sacerdotaux. On voit à l'entrée du Temple, dont l'intérieur est magnifiquement orné, plusieurs personnes à genoux, entre autres deux jeunes filles habillées de blanc, qui portent des bassins. Le fond représente une Tribune où quelques personnes assises écrivent dans des livres et y examinent quelque chose. »

*harpe devant le roi Saül*, — *le jeune Tobie*, avec l'ange, quittant ses parents (n<sup>os</sup> 32 et 46 de Smith, qui les enregistre de confiance), — un portrait, en buste, de Rembrandt lui-même, — un Homme habillé à la manière des Orientaux, — et deux Têtes de vieillards barbus? Il y avait même encore à Salzthal six autres tableaux attribués « à l'école de Rembrandt », sans nom d'auteur. Tout cela, sans doute, a été réformé, ou sert peut-être à la décoration des demeures princières.

La pléiade qui tient à Rembrandt est extrêmement instructive au musée de Brunswick. Il y a son maître classique, Pieter Lastman; son sectateur, plus âgé que lui, Leonard Bramer; son condisciple, son ami et son élève, Jan Lievens; son disciple de la première heure, Gerard Dov; ses élèves et imitateurs en grande peinture, Govert Flinck, Jacob Backer, Gerbrandt van den Eeckhout, Jan Victor, Jurriaan Ovens, Salomon Koninck (sous le nom de Philipp Koning), et même Fabritius, et même l'élève présumé de Fabritius, notre sphinx Jan van der Meer de Delft (avec le faux prénom de Jacob), qui pourrait bien avoir étudié directement chez Rembrandt, et d'autres encore qui furent plus ou moins influencés par le Shakespeare de l'art hollandais.

Lastman est très-rare, même en Hollande, où l'on ne rencontre dans les musées qu'un seul tableau de lui, — à Rotterdam. Dans les ventes modernes, il n'en paraît presque jamais. A Bruxelles cependant, un *Christ en croix*, signé : *P. Lastman fecit. A<sup>o</sup>. 1617*, a passé en vente publique l'année dernière. A Paris, ni en France, je ne crois pas qu'il y ait une seule peinture de ce maître. C'est à Brunswick qu'il faut venir l'étudier, et aussi à Berlin, où on le voit en meilleure lumière. Ses trois tableaux de Brunswick sont d'assez grande proportion<sup>1</sup>, et dans un style académique très-froid, qu'il avait rapporté de ses études à Rome et sans doute à Bologne. Peut-être même ont-ils été peints en Italie, car un *David dans le temple*, avec figurines entières, est signé : *Pietro Lastman, 1613*. Un autre représente le *Massacre des Innocents*. Le troisième, intitulé : *Nausicaa*, est emprunté à l'*Odyssée* et porte le monogramme PL (accolés comme aux signatures de ses eaux-fortes) et la date 1609. On passerait avec indifférence devant ces productions banales, si leur auteur n'avait pas donné des leçons à Rembrandt, — qui n'en a guère profité.

Les Bramer ne sont pas non plus très-remarquables : deux petits pendants, sur cuivre, représentent la *Circoncision* et *Jésus parmi les*

<sup>1</sup> Le plus grand a quatre pieds quatre pouces de large, sur trois pieds huit pouces. Tous trois sont sur panneau.

docteurs; le troisième, *Siméon au temple*, œuvre assez capitale<sup>1</sup>, avec beaucoup de figures, suffirait néanmoins à faire connaître ce maître fantasque, qui ne sut prendre de Rembrandt que des exagérations dans les effets d'ombre et dans les heurtements de la touche.

Mais, par exemple, Jan Lievens est superbe, au musée de Brunswick, dans un tableau<sup>2</sup> où Abraham embrasse son fils et remercie Dieu de n'avoir pas exigé la consommation du meurtre sacré. Le vieux patriarche, agenouillé et vu de dos, est enveloppé d'une vaste draperie à reflets d'or, comme en faisait Rubens pour ses Mages des Adorations; car Lievens, à une certaine époque, mélangea son talent d'une infusion de Rubens sur Rembrandt. A droite, un beau paysage, où l'on aperçoit parmi des rochers l'autel du sacrifice. C'est d'une grande tournure et d'une couleur qui rappelle même les Vénitiens, outre Rembrandt et Rubens.

Plus tard, Lievens, comme Ferdinand Bol et Govert Flinck, tourna au style et aux sujets classiques. Un *Pyrrhus cherchant à effrayer Fabricius* par les cris d'un éléphant est de sa dernière période, après 1660, et ce fut sans doute une esquisse pour les grandes peintures de l'hôtel de ville, dont Flinck avait été chargé et que sa mort prématurée l'empêcha de terminer; car ce même sujet du *Fabricius dans le camp de Pyrrhus* fut exécuté par Ferdinand Bol, choisi alors pour achever la décoration picturale du monument d'Amsterdam.

Le troisième tableau de Lievens, buste de vieillard à barbe blanche, est signé de son initiale L.

Govert Flinck n'a qu'un tableau, une *Bergère*, à mi-corps, de grandeur naturelle, son chapeau enfleuri et une rose à la main. C'est du bon temps, 1646 (ou 1642?), date qui suit la signature en toutes lettres. Sur ce seul article le catalogue de Brunswick commet trois erreurs : il donne 1626 pour date du tableau, et 1616 pour date de naissance du peintre, qu'il nomme *van* Flinck. Flinck (tout court) est né en 1615 (le 25 janvier), comme le prouve un jeton de funérailles, conservé au Cabinet des médailles de la Haye<sup>3</sup>.

Le camarade de Flinck chez leur premier maître à Leeuwaarden, Lambert Jakobsen, puis chez Rembrandt, — Jacob Backer, dont on voit en Hollande plusieurs grands tableaux d'arquebusiers et de régents

<sup>1</sup> Toile large de sept pieds, sur quatre pieds sept pouces.

<sup>2</sup> Six pieds trois pouces de haut, quatre pieds huit pouces de large. Les figures, de grandeur naturelle.

<sup>3</sup> Voir sur Govert Flinck un article de M. Schellema, annoté par W. B., dans la *Revue universelle des Arts*, t. VI, p. 501.

de gildes, montre deux fois son propre portrait au musée de Brunswick<sup>1</sup>; d'abord, en buste, de grandeur naturelle, avec une toque à plumes sur la tête et un bâton à la main, bonne peinture signée de son initiale B; puis, dans un tableau mythologique, sous la figure d'un berger qui épie des Nymphes endormies à l'ombre d'un arbre, grande composition large de sept pieds. Un autre tableau de lui représente pareillement une Nymphé endormie, que va surprendre un jeune berger; le quatrième est un portrait de femme, qui semble faire pendant à son propre portrait. Nous retrouverons encore Backer au musée de Dresde.

Aucune collection hollandaise ne possède autant de van den Eeckhout que la galerie de Brunswick : dix tableaux, y compris celui qu'on attribuait à Rembrandt. Plusieurs sont de sa première manière, et excellents, par exemple deux *Tobie*, l'un (signé des initiales) avec l'ange rapportant le fameux poisson; l'autre, dans un intérieur, où se fait l'onction miraculeuse sur les yeux du vieux père; par exemple un *Salomon dans le temple*, riche composition<sup>2</sup>, signée en toutes lettres et datée 1654. Mais le plus important de ses tableaux est de sa seconde manière et dans un style plus froid : une *Sophonisbe*, de grandeur naturelle<sup>3</sup>, avec la date 1664. Les autres sont des portraits. Par malheur, ces peintures sont assez noires et on ne les voit guère bien dans les sombres salles du musée.

A Philip Koninck, qui n'a jamais fait que des paysages, le catalogue attribue une colossale figure de vieux philosophe, assis, la plume à la main, devant sa table couverte de livres. Mettons Salomon Koninck, quoique le dessin et la couleur soient lourds et sans accent original. Il y avait encore à la galerie de Salzthal trois autres prétendus Philip Koninck, qui ne sont plus à Brunswick : « une *Compagnie joyeuse de paysans*, un *Seigneur* en manteau, buste de grandeur naturelle, et une Tête d'homme avec une barbe retroussée ». Du vrai Philip, qui reproduisit si adroitement les paysages panoramiques dans le style de Rembrandt, rien à Salzthal autrefois, ni à Brunswick aujourd'hui.

De Jurriaan Ovens, un buste de Christ seulement, la tête couronnée d'épines.

De Gerard Dov, son propre portrait, le chapeau sur la tête, un gant dans la main droite; il est occupé à regarder des portraits de personnes de sa famille, suivant le catalogue. Petite figure à mi-corps,

<sup>1</sup> Le catalogue fait erreur sur la date de la mort du peintre : c'est 1651, et non 1641.

<sup>2</sup> Hauteur, cinq pieds dix pouces; largeur, quatre pieds sept pouces.

<sup>3</sup> Huit pieds six pouces de haut, sur six pieds neuf pouces.

sur un panneau large de dix pouces. Signé, comme d'habitude : Gdov, le D accolé au G. Je n'ai pas vu un autre petit portrait de vieillard à barbe et tenant un livre. Les maîtres peu connus nous attirent bien plus que l'illustre Gerard Dov, qui n'a rien à nous apprendre.

Voici Victor, le *Jan Fictoor* de la *Jeune fille à la fenêtre*, du Louvre, le véritable élève de Rembrandt et non pas d'un autre, l'artiste assez singulier par ses manières différentes, ou plutôt par l'application de son talent à des sujets différents. Nous croyons avoir débrouillé sa personnalité dans nos *Musées de la Hollande*<sup>1</sup>, et justement ses tableaux du musée de Brunswick nous ont servi à cela, car ils sont parfaitement rembranesques, surtout le David, signé : *Jan Victors fec.*, et daté 1653. L'*Esther et Haman* est signé aussi *Jan<sup>2</sup> Victors*, mais sans date. Le troisième, *Samson et Dalila*, n'a aucune marque. Tous trois ont beaucoup d'importance pour le maître, et sont à peu près de la force des Flinck et des van den Eeckhout analogues. Nous retrouverons aussi ce Victor au musée de Dresde.

Et Fabritius, il est encore de ceux dont il faut éclaircir la biographie<sup>3</sup>. S'appelait-il Carel, comme le supposent les biographes, ou Bernart, comme l'indiquent trois ou quatre signatures que nous connaissons de lui ? Ce qu'il y a de sûr, c'est qu'il fut élève de Rembrandt, et qu'il l'imita de si près que plusieurs de ses tableaux ont passé, et passent encore peut-être pour des originaux du maître. Son tableau du musée de Brunswick, *Pierre prêchant et baptisant dans la maison de Cornelius*<sup>4</sup>, compte en première ligne parmi les quelques œuvres qui peuvent aider à restituer sa personnalité d'artiste. Les figures, assez nombreuses, y sont entières, de petite proportion, la toile n'ayant que trois pieds deux pouces de haut sur quatre pieds de large. Il est bien probable que cette peinture est signée ; mais, outre qu'elle est assez sombre, elle est fort mal éclairée. Pour trouver la signature, il faudrait mettre le tableau sur un chevalet, en vive lumière. Si M. Barthel, qui est peintre en même temps que conservateur de la galerie, se décidait à faire ces recherches sur les tableaux

<sup>1</sup> T. II, p. 29-51. On y trouve le catalogue presque complet de son œuvre et beaucoup de renseignements curieux sur les trois Victor.

<sup>2</sup> Par erreur typographique sans doute, le catalogue donne cette signature : van Victors ; van pour Jan.

<sup>3</sup> Nous nous y sommes attaché dans la *Galerie d'Arenberg*, p. 28-31 ; dans la *Galerie Suétmondt*, p. 25-29 ; et dans le tome II des *Musées de la Hollande*, p. 170-176.

<sup>4</sup> Il faisait partie de la collection de Salzthal, qui possédait encore un autre Fabritius : « Buste de jeune homme en cuirasse et avec un casque sur la tête. »

les plus intéressants de la collection, il découvrirait certainement des dates et des signes précieux pour l'histoire de l'art.

Van der Meer de Delft ! nous l'avouerons, c'est lui qui nous entraînait, presque autant que Rembrandt, la première fois que nous allâmes visiter le musée de Brunswick ; non pas que ce maître soit clairement désigné, ni dans le catalogue de Salzthal, où il est nommé, sans plus, « Jan van der Meer », ni dans le catalogue de Brunswick, qui l'appelle *Jacob* et ne donne point le lieu et la date de sa naissance ; mais, à la description de son tableau<sup>1</sup>, il est impossible de ne pas deviner le Delftois, le délicieux artiste, presque inconnu aujourd'hui, et qui cependant, nous l'espérons, reprendra bientôt sa place légitime à la tête de l'école hollandaise, parmi les maîtres les plus raffinés, tels que Metsu, Terburg et Pieter de Hooch.

Oui, c'est lui ! — et c'est son chef-d'œuvre ! La *Vue de Delft*, au musée de la Haye, n'est qu'une sorte de pochade, bien vaillante, mais un peu grossière ; la *Laitière*, de la galerie Six d'Amsterdam, est superbe, mais encore n'y a-t-il qu'une seule figure coupée aux genoux ; l'autre tableau de la même collection est exquis de couleur, mais une simple Façade de maison n'a d'autre attrait que la qualité même de la peinture ; le portrait de femme, de la galerie d'Arenberg, à Bruxelles, est d'une physionomie adorable, mais encore n'est-il qu'une étude d'après nature et en buste ; le paysage de la galerie Suermondt, à Aix-la-Chapelle, est extraordinaire d'effet, de ton et de touche, mais encore est-il moins difficile de faire éclater le soleil sur une habitation rustique que d'exprimer la vie humaine ; la *Liseuse*, du musée van der Hoop, à Amsterdam, est étrange et distinguée, mais un peu pâle et même faible pour un grand maître ; la *Dentelière*, de la collection Blokhuisen, à Rotterdam, est charmante et très-fine, mais c'est un petit morceau et non pas une vraie composition, comme savaient en faire les chefs de l'école. Nous connaissions tout cela, lorsque nous arrivâmes devant la Scène galante du musée de Brunswick.

Le catalogue l'intitule : une *Jeune Hollandaise* ; nous l'avons baptisée ailleurs<sup>2</sup> : la *Coquette* ; laissons-lui ce titre qui lui va bien. Elle est

<sup>1</sup> « JEAN VAN DER MEER. — Une femme en robe de satin rouge, et avec un verre de vin à la main, est assise à une table et sourit. Un homme qui est debout derrière elle touche son verre en la regardant avec tendresse. Un portrait pend à la muraille de l'appartement, où il y a une fenêtre dont le vitrage est peint. » (Catalogue de la galerie de Salzthal, p. 156.)

<sup>2</sup> *Musées de la Hollande*, t. II, p. 72-75.

assise sur une chaise dont le haut dossier se silhouette contre un lambris clair, d'un gris argentin, — près d'une table à tapis gros bleu, sur laquelle scintillent un plat d'argent, une amphore de porcelaine azurée, deux citrons et un linge blanc. Elle a un corsage et un ample jupon de soie rose bengale, avec des manches brochées d'or. De la main droite, elle tient un long vidercome, et, détournant sa tête mutine et souriante, elle résiste aux agaceries d'un élégant gentleman en petit manteau gris souris, qui lui soulève le coude et veut la faire boire. Sur la gauche et dans la pénombre, un troisième personnage, en pourpoint verdâtre, richement brodé, n'a pas l'air de bonne humeur. Chacun son tour. Au-dessus de lui, une fenêtre mi-ouverte, à compartiments de verre sur lequel sont peintes des armoiries surmontées d'une Madone. C'est par là que vient le jour qui illumine gaiement la gentille courtisane, et laisse dans une demi-teinte transparente le fond de la pièce, orné d'un portrait d'homme dans le style de Rembrandt.

Qu'elle est provoquante, fine et spirituelle, cette jeune femme, dont les compagnes ont été peintes souvent, jamais mieux, par Terburg et Metsu, dans leurs galantes *conversations*, ainsi qu'on appelle ces tableaux intimes de la vie hollandaise au dix-septième siècle ! Comme vivacité de physionomie, comme élégance de tournure, comme naturel de mouvement, comme justesse de lumière, comme adresse d'exécution, ce chef-d'œuvre de van der Meer égale les plus délicates productions de ses contemporains.

La signature est sur un barreau de la fenêtre : *I Meer*, l'I posé en monogramme sur le v intérieur de l'M, ce qui fait : Ian ver Meer, ou van der Meer<sup>1</sup>.

L'autre tableau, attribué dans le catalogue de Salzthal au même van der Meer, et maintenant, dans le catalogue de Brunswick, à « Johann van der Meer *senior*, né en 1628, mort en 1691, » est en effet du van der Meer de Schoonhaven, le vieux soit, pour le distinguer de van der Meer *de jonge* (le jeune) : excellent paysage, avec des dunes, des broussailles, de l'eau ; signé, dans la même forme que le paysage de la collection Weyer de Cologne : *I. v. Meer*.

Après la Famille dite de Rembrandt, son terrible paysage et ses deux portraits, après la *Coquette* de van der Meer de Delft, quelques autres œuvres de premier ordre doivent encore être mises hors ligne, non-seulement au musée de Brunswick, mais en songeant à n'importe

<sup>1</sup> La toile a deux pieds trois pouces de large, sur deux pieds huit pouces de haut.



quelle galerie de l'Europe, par exemple une *Famille hollandaise* de Jan van Ravestein, un portrait d'homme, par Frans Hals, et la *Signature du contrat de mariage*, par Jan Steen.

Ravestein est véritablement un des précurseurs de Rembrandt, et un des premiers qui aient inauguré la grande peinture civique, en élevant à la hauteur de tableaux d'histoire la simple représentation de citoyens assemblés autour d'une table et délibérant sur les affaires des villes récemment affranchies, — d'arquebusiers courant où les appelle le patriotisme. Trente ans avant la *Ronde de nuit* de Rembrandt, quarante ans avant le *Banquet des arquebusiers* de van der Helst et tant d'autres vastes compositions qui illustrent le milieu du dix-septième siècle, Jan van Ravestein peignait à la Haye ses graves assemblées de magistrats ou d'officiers, qu'on admire encore à l'hôtel de ville, et assurément van der Helst, Ferdinand Bol, Govert Flinck, ne l'ont point surpassé. Il n'y a que Rembrandt qui le distance, — lui et tout le monde.

Sa *Famille hollandaise* est aussi une collection de portraits, tout bonnement, et le tableau représentant la *Famille d'Ostade*, au Louvre (n° 369), en donnerait quelque idée, si ce n'est qu'ici les personnages sont de grandeur naturelle<sup>1</sup>, vus jusqu'aux genoux : le père est assis à gauche, ayant derrière lui ses trois fils debout; de l'autre côté, près de la mère assise, cinq filles, dont une joue au piano; la plus jeune, tenant un bouquet de groseilles, appuie ses deux petites mains sur le giron de la mère. Tous semblent écouter la musique avec recueillement. Pourquoi ne serait-ce pas aussi intéressant qu'un tableau de bataille ou de mythologiadés payennes? C'est la vie calme et honnête, la vie de famille, sans drame insensé, sans frénésie féroce. Et, après tout, ces bourgeois intelligents, si actifs quand il le faut pour le bien public ou pour leurs affaires privées, ne valent-ils pas des princes et des marquis? Il faut voir la tête noble et réfléchie du père de famille, la sérénité bienveillante de la mère, la fierté naïve des garçons, la gracieuse modestie des jeunes filles! J'aimerais à placer ces personnages tranquilles entre des portraits du superbe Titien et de l'élégant van Dyck : peut-être n'y perdraient-ils point; peut-être ces maîtres si divers se feraient-ils valoir mutuellement.

Sur l'exécution de cette grande peinture de Ravestein, il n'y a point de phrases à faire comme sur les fantaisistes. C'est franc, simple, solide de dessin et de modelé, — la réalité même, avec la profondeur de l'expression. L'étude de ce chef-d'œuvre sans aucune prétention extra-

<sup>1</sup> La toile a sept pieds deux pouces de large, sur cinq pieds de haut.

vagante serait bien salulaire pour les écoles contemporaines, égarées dans mille folies.

Frans Hals, quoique né dans les Flandres, qu'il quitta fort jeune, est aussi un des types précurseurs du génie hollandais, — avant Rembrandt. Il avait quarante-six ans lorsque Rembrandt, en 1630, fit son apparition à Amsterdam, et il avait l'honneur d'avoir formé déjà Adriaan Brouwer et Adriaan van Ostade, outre qu'il avait fait, comme Ravestein, de superbes tableaux civiques <sup>1</sup>, représentant des bourgeois ou des arquebusiers, ces deux éléments principaux de la Hollande régénérée.

Son portrait d'un M. van Reuter <sup>2</sup> est d'une tournure et d'une exécution extrêmement audacieuses. Je n'en connais pas — comment dit-on en français? — de plus *cavalier*, j'entends de plus délibéré, de plus fier, de plus original. Ce M. van Reuter, ou tout autre, devait être un « perfect gentleman », un « galantuomo », un vrai homme, et il est étonnant qu'il ne marque pas dans l'histoire de son pays. La figure est entière, de grandeur naturelle, debout, le bras droit appuyé contre une table. Toque noire et costume noir, col et manchettes en guipure, bottes en chamois avec éperons. C'est peint de premier coup, et comme sabré de touches viriles. Vainement chercherait-on des analogues à cette peinture saisissante. Van Dyck, dans sa pratique la plus magistrale et la plus libre, n'a point ces fantasqueries. Tintoret n'est pas plus mâle, mais sa fougue est plus contenue. C'est peut-être Velasquez que ce fier portrait rappelle le plus.

Le catalogue de Brunswick se trompe de tout point dans sa petite notice sur « Jan van Steen » : ce *van* est de trop, et les dates de naissance 1636, de mort 1689, sont erronées. Jan Steen s'est marié en 1649, il était donc né bien avant 1636; mettons vers 1626, car la date exacte de sa naissance n'a pas encore été retrouvée; mais on a retrouvé celle de sa mort : 3 février 1679. Tous les catalogues allemands, Berlin, Dresde, Vienne, etc., aussi bien d'ailleurs que le catalogue de Paris, reproduisent ces fausses dates, qui ont été rectifiées, sur documents authentiques, par M. van Westrheene de la Haye.

Heureusement que tout ça ne fait rien à la qualité de la *Signature du contrat de mariage*, une des œuvres capitales du maître, par sa dimension (six pieds de large), par l'importance et le nombre des figures, qui

<sup>1</sup> Nous en avons décrit plusieurs dans les *Musées de la Hollande*, t. II, p. 121-123.

<sup>2</sup> Le catalogue n'est pas sûr du nom de ce personnage, et il le fait suivre d'un point d'interrogation. — La toile a sept pieds deux pouces de haut, sur quatre pieds trois pouces de large.

ont dix-huit pouces de haut, par l'agencement de la composition, par l'esprit caustique et naïf qui circule dans toute la scène. Que Balzac eût aimé Jan Steen, s'il l'avait connu ! Cette comédie humaine que l'écrivain français a tentée dans ses romans, le peintre hollandais l'a réalisée dans ses peintures. Ah ! le grand comique, le grand humoriste, le grand moraliste que Jan Steen ! Tout y a passé, sur son théâtre sans façon comme le théâtre de Molière : les naissances, les mariages et les enterrements ; les amours de toute sorte ; les caprices, les ridicules, les passions, les vices ; toutes les professions, surtout les médecins ; toutes les classes de la société, surtout la bohème.

Le mariage est « chose grave », comme disaient les romantiques, et Jan Steen a pris cette « chose » avec son sérieux accoutumé : à gauche en avant, sont assis le notaire et les parents de la fiancée ; le père dicte scrupuleusement les clauses du contrat, qui semblent satisfaire la mère. Les bonnes têtes qu'ils ont ! Au milieu, le jeune couple debout, la fillette regardant avec une tendre inquiétude son futur époux qui se met la main sur le cœur. Ah ! la bonne garantie de fidélité inviolable ! Jan Steen lui-même, qui est là sous la figure de l'hôtelier perçant un tonneau pour célébrer les fiançailles, ne peut s'empêcher de sourire d'un air narquois. Au fond, les gens de la noce, témoins, amis et serviteurs. Signé en toutes lettres, le J du prénom entortillé sur l'S initial du nom.

Outre ce chef-d'œuvre, le musée de Brunswick possède deux autres Jan Steen, une petite *Fête des Rois* et une grande *Société joyeuse*, où l'on fait beaucoup de musique et un peu de galanterie.

Les Rembrandt, la *Coquette* de van der Meer de Delft, la *Famille hollandaise* de van Ravestein, le portrait de Frans Hals, le *Mariage* de Jan Steen, à eux seuls vaudraient le voyage de Brunswick. Les artistes parisiens, qui ne se déplacent guère, y apprendraient pourtant du nouveau, car le Louvre n'a pas un Rembrandt comparable à celui qui est censé représenter la famille du maître ; il n'a point de van der Meer, ni de van Ravestein ; de Jan Steen, qu'un seul tableau, assez grand, mais de qualité secondaire ; et de Frans Hals, qu'un seul portrait ; à la vérité, c'est celui de Descartes, mais il faut croire que le grand artiste n'aura pas été à l'aise devant le grand philosophe, car il n'a pas mis dans cette peinture austère et froide les accents si originaux de sa pratique habituelle.

Les autres Hollandais les plus distingués au musée de Brunswick sont Adriaan van Ostade, une composition biblique dans la manière rembranesque, l'*Ange annonçant aux bergers la naissance du Christ* ; —

Jacob van Ruijsdael, quelques beaux paysages; — Allart van Everdingen, une *Cascade*, de premier ordre, signée en toutes lettres, et un autre paysage également signé, avec la date 1647; — Jan van Goien, un tableau exceptionnel pour ce vieux maître, qu'ont surpassé ses élèves et ses continuateurs : *Intérieur de village*, avec quantité de personnages à pied, à cheval, en charrette; signé : *I. v. Goien*, 1623; — et Nicolaas Berchem, une de ses rares compositions, avec figures de grandeur naturelle! huit pieds de large, sur six pieds sept pouces de haut! la même dimension à peu près que cette autre curieuse Pastorale du musée de la Haye, avec figures et *animaux*, de grandeur naturelle pareillement! Ici, c'est Pomone, en manteau bleu, assise dans un jardin et tenant d'une main une serpe, de l'autre une pomme. Près d'elle, Vertumne sous la forme d'une vieille femme. Deux paons, une statue de petit génie, une fontaine, des fruits amoncelés par terre, complètent cette banalité mythologique, très-maigrement peinte. Le style de ces petits maîtres ne convenait guère à de tels tableaux. Le catalogue dit que les fruits sont de Jan Fyt. — Signé, en lettres assez grandes : *Berghem f.*, le jambage horizontal du B, projeté en haut, portant un petit c pour Claas, ou Nicolas.

Pour en finir avec les Hollandais, si nombreux au musée de Brunswick, nous nous contenterons de donner une simple nomenclature, en signalant toutefois les signatures et dates qui peuvent servir aux études biographiques : Willem van Aelst, le peintre d'objets immobiles; — Asselijn; — *Adriaen Bacher<sup>1</sup> fec.* 1671, un *Enlèvement des Sabines*, avec figures de grandeur naturelle; — Backhuijsen; — Cornelis Bega; — *D. Bleckers*, 1617, un *Guerrier*, demi-figure, de grandeur naturelle; — Abraham Bloemaert; — *Hen. Bloemaert fec. A°* 1641 (cet Hendrik est le fils d'Abraham); — *A. Boonen*, 1695; — les Both; — *R. Brakenburgh*, 1689; — *JDBray*, 1674 (les trois grandes lettres en monogramme); — Q. van Brecklenkamp; — *Jo. Bronkhorst fecit*, deux *Sociétés joyeuses*, avec des figures entières, de grandeur naturelle; — les Carrée, Michel et Henri; — *AVCuijlenborch*, 1646 et 1647 (les trois capitales en monogramme); — *D. van Deelen fec.* 1635; — *AVDiest* (les trois premières lettres en monogramme), un grand paysage avec animaux; — J. van der Does; — *JC* (en monogr.) *Drooch Slood*, 1643; — *J. Esselins*, un paysage; — *B. Gael*; — Glauber, dit Polydor; — *W. Grasdorp*; — Griffier; — Adriaan Hanneman; — *I. D. Heem f.*; — B. van der Helst<sup>2</sup>, deux por-

<sup>1</sup> Les noms en italiques sont la reproduction des signatures.

<sup>2</sup> Le catalogue donne la date de naissance 1601, au lieu de 1613.

traits, l'un daté de 1651; — *Heusch* (Willem de), 1696; — J. van der Heijden; — P. van Hillegaart; — *D. Hondeloster*; — G. Honthorst, plusieurs bons tableaux<sup>1</sup>; — *J. v. Huchtenburgh*; — *P. v. Hulst*, 1682; — *Jan van Huijsum f.*; — son père Justus le vieux et son frère Justus le jeune; — K. du Jardin; — *C. J. van Ceulen fec.* 1655; — Cornelis van Haarlem, 1610; — P. van Laar; — G. de Lairesse (qu'on devrait mettre dans l'école wallonne ou liégeoise), sept tableaux mythologiques; — Lambrecht; — G. van der Leeuw; — J. van der Lijs; — *M D Jong*, 1636, une Bataille; — *Otto Marseo*, 1662 (Marseus, le peintre de plantes, d'insectes et de serpents; est-ce qu'il était alors en Italie, pour avoir ainsi italianisé son nom?); — *Pt Meulener*, 1646, une Bataille; — *A. Meijering*, 1686; — Frans van Mieris, et son fils Willem; — *T. Michau*; — *M. Mierevelt*, 1627 et 1629, et son fils Pieter; — *C. Molenaar* (*Claas* ou Nicolas, et non Cornelis); — Jan Mienze Molenaar; — Pieter Molijn le fils, dit Tempesta; — K. de Moor; — *Moucheron fec.* A. 1679, et son fils Isack; — A. van der Neer, un *Effet d'hiver* et un *Clair de lune*, signés de son double monogramme, et son fils Eglon; — *C. Netscher*, 1683; — I. van Nikkelen; — Willem de Poorter; — Pieter Pourbus, un superbe portrait d'homme, daté 1575; — Pieter Quast; — Rachel Ruisch; — *Petrus van Ryck invent. fec.* 1614, la *Cuisine du riche*, avec des figures de grandeur naturelle; — les *Saftleven*; — *G. Schalcken*; — *K. Slabbaert*, 1549; — *H. van Steenwijck*, 1598, plusieurs bons tableaux d'architecture; — H. Swanevelt; — *A. Terwesten*; — *Joachim Wtewael fec.*; — M. van Veen (Heemskerk); — Esaias, Jan et Adriaan van de Velde; — Adriaan van der Venne; — C. Verdonck; — H. Verschuring; — D. Vertangen; — A. de Vois; — R. van Vries; — les *Weenix*; — *J. d. Wet*; — *A. van der Werf*, 1687; un autre, signé: *Chev. v. Werff*, 1711; et son propre portrait avec celui de « son ami Terburg », suivant le catalogue; mais Terburg n'a jamais été l'ami de ce mauvais peintre, et il avait plus de cinquante ans lorsque naquit le futur *chevalier*; — Abraham Willaerts; — *E. de Witte*, 1656; — les *Wouwerman*; — *T. Wyck* (le T en monogr. avec le W); — *R. Zeeman*, 1659; — *HM.* (en monogr.) *Sorgh*, 1665; — *G. v. Zijl*, etc.

Nous ferons de même pour les Flamands, bien qu'il y ait des Rubens et des van Dyck, mais qui ne marquent guère à côté de ceux que nous trouverons à Dresde.

Hendrik van Balen a deux tableaux, *Moïse et les Israélites dans le*

<sup>1</sup> Un tableau représentant la *Famille de Honthorst*, catalogué dans la galerie de Salzthal, ne se retrouve plus au musée de Brunswick.

désert, et une grande composition de *la Munne*; — Hendrik met de Bles, un paysage avec saint Jérôme; — Brvegel de Velours, deux paysages; — les Bril, deux paysages; Peter Coucke d'Alost, architecte et peintre, dont Brvegel le vieux avait épousé la fille, un portrait d'homme; — van Diepenbeck, une grande *Bacchanale* et un *Ensevelissement du Christ*; les Frans Francken, le vieux et le jeune, des sujets de la Bible ou de la mythologie; — Jan Fyt, des *Oiseaux morts* et un lièvre, gardés par un chien; — *Guil. Gabron*, 1652, un grand tableau, dit de *nature morte*; — Abraham Genoels, deux paysages; — Gossaert, dit Jean de Mabuse, un *Christ au prétoire*, daté 1526; — *A. Goubau*, un paysage avec des ruines; — J. B. Govaerts, un paysage où quatre nymphes symbolisent les Quatre Éléments; — *M. V. Hellemont*, deux tableaux; — Abraham Janssens, *Tobie et l'ange*, de grandeur naturelle, dans un paysage; — Jordaens, plusieurs tableaux importants, un *Christ à Emmaüs*, une *Bacchanale*, une *Fête des Rois*, une sorte d'*Apothéose de saint Joseph*, comme protecteur du petit Jésus, une *Adoration des bergers*, etc.; — Jan et Ferdinand van Kessel, d'Anvers; — Joachim Luhe (à moi inconnu), un tableau avec les portraits de l'artiste, de sa femme, de son beau-père et de sa belle-mère, grandeur naturelle, et un autre portrait avec l'inscription : *Natus A° 1620 den 15 december et ptnxit Anno 1672. JLuhe* (le J et l'L en monogramme); — Carel van Mander, le *Festin du riche*, avec un monogramme où l'M serait surmonté d'un S, suivant le catalogue; — J. de Momper, les *Quatre Saisons*, et deux autres paysages; — Peter Neefs le vieux, un *Intérieur d'église*; — B. Pecters, 1634, une marine; — Rubens, un portrait du marquis de Spinola, un autre portrait d'homme, une *Judith*, un *Saint Pierre*, un paysage, signé, à en croire le catalogue, des initiales P. P. R.; ce serait là une insigne rareté, car sur environ 3,000 tableaux peints par Rubens, on n'en citerait pas dix avec signature ou monogramme; et même une *nature morte* (*Stilleben*), riche armure déposée sur une table couverte d'un tapis; j'avoue que je n'ai pas vu assez clairement ces Rubens pour les garantir; — Roelant Savery, deux paysages, datés 1623 et 1624; — *Pet. Schaubrok* (à nous inconnu), un *Saint Jean prêchant dans le désert*; — Cornelis Schut, *Mercure et Hersé*; — Le Jésuite d'Anvers, des fleurs, signées : *D. Seghers. Soci<sup>us</sup> Jesu*; le catalogue lui attribue aussi un *Banquet des dieux*, qui doit être de Gerard Zegers, le sectateur de Rubens; — *P. Snyers*, un *Ermite assis sous un arbre*; — *Snyders*, un *Sanglier et des chiens*; — *D. Teniers f.* (le vieux), cinq tableaux; — van Thulden, *Mercure et Hersé*; — van Uden, deux paysages; — *A. v. Utrecht f.*, un beau tableau de fruits et

des vases d'or et d'argent; — Lucas van Valckenburg, deux paysages signés de son monogramme, v v sous L, et l'un daté de 1595; — Gilles van Valckenburg, une *Bataille*; — Vinckboom, trois tableaux; — *Voorhout* f. A. 1698, un *Bon Samaritain*; — C. D. Vos, un grand tableau qui est censé représenter la femme et les enfants de Rubens, et qui devrait être bien remarquable, car Cornelis de Vos était un excellent peintre, et il fut en effet l'ami de Rubens; pourtant je ne me rappelle pas avoir vu cette peinture; — Sebastiaen Vrancx, un paysage signé de son monogramme, l'S sur le V; — Frans Floris, un *Fauconnier*; bien précieux, s'il est du maître et s'il porte l'inscription enregistrée dans le catalogue : HF. 1558. ÆTATIS. SUE. XLVII, car la date de la naissance de Frans Floris n'est pas connue exactement et le savant catalogue d'Anvers propose seulement, avec un point d'interrogation, 1520; quarante-sept ans en 1558 indiqueraient la date 1511; mais pourquoi HF et non pas FF superposés, qui sont le monogramme habituel du maître? — M. V. W. B. R. (Moses van Vtenbroeck), 1627, une grande *Bacchanale*, et un *Jupiter et Mercure* à la table de Philémon et Baucis.

Pour les maîtres allemands, si peu connus en France, le musée de Brunswick vaudrait la peine d'être étudié; mais on nous pardonnera notre méthode, qui est d'analyser d'abord les peintres dans leurs œuvres principales, donnant l'idée de leur caractère et de leur style; et si à Brunswick, comme dans la plupart des galeries allemandes, on rencontre Dürer, Cranach et Holbein, ces représentants de trois grandes écoles, et même beaucoup d'autres peintres secondaires, ce n'est pas là pourtant qu'ils éclatent dans leur individualité originale. Puisque maintenant nous avons osé, comme Louis XIV, passer le Rhin, ce Rubicon au delà duquel sont tant de merveilles, peut-être avec le temps essayerons-nous de les vulgariser *par deçà*, ainsi que nous avons fait pour les trésors de l'art hollandais, à demi submergés dans les polders de l'autre côté du Moerdijk. C'est en Allemagne qu'il faut juger l'ancienne école allemande, de même qu'en Hollande l'ancienne école hollandaise. Quand nous aurons fini notre petit tour par Berlin et Dresde, nous repartirons peut-être pour Munich et Vienne, et peut-être finirons-nous par une promenade dans le quadrilatère que forment Francfort, Bamberg, Augsbourg et Carlsruhe. Il y a là plus d'objets d'art qu'il n'y a de canons dans le fameux quadrilatère, rempart de la Vénétie.

A Heinrich Aldegrevier, né en 1502, suivant toutes les traditions, on attribue un portrait de femme portant cette inscription : « 1541, als

*ich was 44 Jahr alt* ». Si le peintre était âgé de quarante-quatre ans en 1541, ce n'est donc pas Aldegrevier, à moins qu'il ne soit né en 1497.

Balthasar Denner compte à Brunswick six portraits de vieilles femmes et de vieux hommes. Voyant cela, j'ai songé un moment à m'en aller, pour éviter ces monstres. Mais à Paris, au Louvre, ne risque-t-on pas de voir aussi l'horrible vieille que le musée, toujours pauvre quand il s'agit d'acquérir pour rien des œuvres de vrais maîtres, a payée 18,900 francs ! C'est encore plus cher que son Murillo de 600,000 francs.

De Denner, on tombe en Dietrich, une *Rebecca* et une *Sara*, pendants signés : *C. W. E. Diterichy*, 1737, ce qui n'empêche pas le catalogue de donner 1742 au lieu de 1712 pour la date de naissance du peintre. Si du moins les Albrecht Dürer étaient beaux, le seizième siècle allemand consolerait du dix-huitième ; mais plusieurs des portraits attribués au sublime artiste de Nuremberg sont faux, malgré leurs monogrammes. Heureusement qu'il y a un Holbein de première qualité, portrait de Thomas Morus (n° 294), de grandeur naturelle, à mi-corps, et même deux ou trois autres. Cranach aussi soutient glorieusement l'honneur de l'école allemande avec des compositions importantes, comme le *Mélancthon qui prêche*, entouré de nobles personnages, parmi lesquels l'électeur Friedrich, — comme l'*Hercule et Omphale*, dont les figures sont presque de grandeur naturelle, — avec des portraits, celui de Luther entre autres <sup>1</sup>. Un portrait d'Érasme, par Georg Pencz, est encore fort intéressant ; la date 1537, séparée en deux par le monogramme GP, est surmontée de cette inscription : *D. Erasmus Rotterdamus. Vixit An. LXX. Obiit V. ID. IVI. Anno MDXXXVI*. Ce portrait a donc été peint un an après la mort d'Érasme, sans doute d'après un portrait par Dürer, maître de Georg Pencz, ou peut-être d'après un portrait par Holbein.

Continuons la série des artistes secondaires : *Ottomar Elliger fecit* ; ainsi sont signés deux tableaux, l'un daté 1658, l'autre 1666. Adam Elzheimer a trois tableaux ; — Franz Ferg, six : une *Fête villageoise*, un *Charlatan*, et quatre paysages symbolisant les *Quatre Saisons*, tous signés *F. Ferg*, sans date ; — *Wolffg. Heimbach Conterfeyer* (portraitiste) *fec.*, 1660, un petit portrait de la reine Christine de Suède ; — le duc de Brunswick, Heinrich Julius, un petit paysage ; — *J. Heiss*, 1679, un *Scipion l'Africain*, *Neptune et Vénus* et deux *Salles d'Académie*, où des artistes dessinent d'après le modèle et d'après l'antique ; — *G. Kneller*, 1689, *London*,

<sup>1</sup> Tous ces Cranach portent le petit dragon ailé, marque du peintre, et des dates : le *Mélancthon prêchant*, 1549 ; le *Luther*, 1534 ; l'*Hercule*, 1537 ; un autre, 1536 ; un autre, 1513, etc.



un portrait du prince Guillaume et deux autres portraits; — Nicolaus Knupfer, un *Salomon dans le temple*; — Johann Kupetzki, plusieurs portraits, dont le sien propre et celui de Pierre le Grand; — Carl Loth, *l'Enfant prodigue*, le *Bon Samaritain*, *Saint Jean dans le désert*, un *Saint Jérôme* et un  *Mercure*; — Ulrich Meier<sup>1</sup>, un vieux *Philosophe* en méditation devant une tête de mort; — P. W. Oeding, son propre portrait; — D. Preiasler pinxit, 1663, un portrait de pasteur protestant; — A. Querfurth, un *Intérieur d'écurie*, avec plusieurs personnages et plusieurs chevaux; — Johann Raphon, un triptyque, autrefois à la cathédrale de Brunswick; — les Roos en quantité : Johann Heinrich, son propre portrait, à l'âge de cinquante-cinq ans, et quatre autres tableaux; Johann Melchior, des animaux, lions, tigres, ours, etc.; Philipp, dit Rosa de Tivoli, des paysages avec animaux; — Rottenhammer, *Adam et Ève dans le paradis*; — P. Rugendas, huit *Scènes militaires*, provenant d'une ancienne collection qui fut très-célèbre, celle de l'électeur de Cologne; quelques-unes de ces toiles ont plus de huit pieds de large; il y a là de quoi apprécier ce maître, d'ailleurs assez vulgaire; — Joachim Sandrart, deux tableaux, une *Vieille marchande de poisson* et une jeune fille symbolisant l'*Été*; — J. H. Schönfeld, Christoph Schwarz, J. Sperling, A. Stech, J. v. d. Stoffe, D. Syder, Anna Dorothea Terbusch, née Lisiewiska (son propre portrait en 1773), Gottfried Valentin, F. Weitsch, 1769 et 1784, J. M. Weyer, etc., etc.

En Italiens, presque tous les grands noms ornent le catalogue, sauf le Vinci et Corrège; mais, autant que nous avons pu en juger dans ces ténèbres, les Giorgion, les Titien, les Tintoret, les Véronèse, les André del Sarte, les Dominiquin, etc., sont peu authentiques. Quant au Raphaël, portrait de jeune homme en buste, de grandeur naturelle, et tenant à la main un portefeuille, il est difficilement acceptable, bien que M. Passavant, dans son excellent ouvrage<sup>2</sup>, le catalogue comme original. — Réservons notre enthousiasme pour la *Madone de Saint-Sixte*, du musée de Dresde, pour les Corrège du même musée, pour ses Véronèse, ses Titien, ses Giorgion, ses André del Sarte et ses

<sup>1</sup> Meier est un Suisse, et Kupetzki est un Polonais; nous les laissons néanmoins dans l'école allemande, où les a placés le catalogue de Brunswick.

<sup>2</sup> *Raphaël d'Urbain et son père Giovanni Santi*, édition française, revue et annotée par Paul Lacroix, t. II, p. 369 : « Portrait d'un jeune homme, dans la galerie de Brunswick. Hauteur, un pied neuf ponces; largeur, un pied trois ponces. Dans la Description de la galerie de Brunswick, lorsqu'elle était encore à Salzdhallum, ce portrait était indiqué comme étant celui de Raphaël lui-même. Mais la gravure exécutée par O. Schröder, en 1821, d'après le tableau, suffit pour démentir cette indication. Ce tableau, qui a beaucoup souffert, est traité dans la manière du Giorgion. »

autres tableaux de premier ordre dans l'école italienne. A Berlin aussi, nous trouverons une précieuse série d'Italiens primitifs, très-dignes d'examen et d'admiration.

Point d'Espagnols, si ce n'est — peut-être? — quelques têtes de Ribera, et une mauvaise copie d'après Murillo.

Et les Français? il y en a au musée de Brunswick. Si les deux Poussin et le Claude sont vrais, je n'en sais rien. Mais quelques portraits de Rigaud et de Largillière, un Desportes et un Jean-Baptiste Vanloo, signés, les portraits d'Antoine Pesne, qui a vécu en Allemagne, ont bonne apparence. Ce n'est pas, d'ailleurs, hors de France, si ce n'est en Angleterre, qu'on peut étudier l'école française, assez insignifiante dans l'histoire de l'art européen.

Parmi les *Inconnus*, on remarque le portrait du général Montecuculi, autrefois attribué à Rembrandt dans la galerie de Salzthal, les portraits de Luther et de sa femme Catherine de Bora, de Mélanchthon, daté 1561, de l'empereur Maximilien, du comte de Horn, du comte de Tilly, plusieurs peintures très-anciennes et quelques peintures françaises du dix-huitième siècle. Dans cette catégorie, comprenant trente-sept numéros, il y aurait à faire des trouvailles, à condition de décrocher les tableaux et de les examiner en pleine lumière.

Allons donc voir s'il fait jour à Berlin.

W. BÜRGER.

(*La suite à une prochaine livraison.*)

# ÉTUDES DE MYTHOLOGIE ALLEMANDE.

---

## TROISIÈME ET DERNIER ARTICLE<sup>1</sup>.

---

### II.

#### LE BIEN ET LE MAL. — ESCHATOLOGIE PAÏENNE.

Les mystères du moyen âge, quand la pièce était bien complète, embrassaient l'histoire religieuse du monde et de l'homme tout entière telle qu'on la concevait alors. Ils s'ouvraient donc par le spectacle du paradis terrestre, et la dernière scène du dernier acte, après la destruction du monde pécheur, se jouait dans la nouvelle Jérusalem. C'est dans ce cadre puissant que se livrait le grand combat du bien et du mal, du ciel et de l'enfer : combat de géants, auquel la pauvre humanité était en butte.

Toutes ces idées, qui se tiennent étroitement l'une l'autre, ne sont point neuves ni particulières au christianisme. Elles se retrouvent, à quelques modifications près, dans les mythes de presque tous les peuples, et elles renferment le germe même de la religion dans le sens le plus général du mot.

Cependant il fut une époque où elles n'existaient pas encore. Elles prirent leur point de départ dans le dualisme basé sur la notion de

<sup>1</sup> Voir les livraisons du 15 février et du 15 mars.

l'enfer. Or, pour les époques primitives, — M. Schwartz vient de le prouver <sup>1</sup>, — il n'y avait point d'enfer, et ce n'est que plus tard, à la suite des astres qu'on voyait descendre chaque jour sous l'horizon pour reparaître le lendemain du côté opposé, que l'on conçut l'idée d'un monde souterrain formant la contre-partie et le pendant du monde céleste. Cette révolution dans les idées sur la configuration du monde physique devait être suivie de près d'une révolution semblable dans l'ordre des notions morales. Parmi le nombre des êtres divins qui jusqu'alors avaient figuré ensemble dans le ciel, il y en eut quelques-uns qui déchurent au rang de divinités du monde des ténèbres. Ce divorce une fois consommé, il s'élargit de plus en plus en s'étendant, par une pente aussi insensible qu'inévitable, aux idées de la vie et de la mort, du bien et du mal. La lutte entre ces deux principes, transportée de la vie réelle dans le monde imaginaire, y prit des proportions grandioses et devint le centre même des éléments mythiques jusqu'alors épars. Le contact entre les idées mythiques et morales se renouvelant sans cesse à mesure que l'humanité avançait vers une existence plus intellectuelle, plus morale, les dieux également, qui avaient commencé par représenter des phénomènes naturels, finirent par se transformer en puissances morales. C'est ainsi que par une évolution double et graduelle, les idées morales pénétrant peu à peu dans le tissu des données mythiques, et de l'autre côté, les notions mythiques leur servant de point d'appui, la mythologie s'est élevée à la hauteur d'une religion.

Cette évolution, du reste, à cause de sa généralité même, admettait plusieurs degrés. Poussée à sa dernière conséquence, elle devait nécessairement aboutir au monothéisme. Les peuples indo-européens ne sont pas allés jusque-là. Tous ils se sont arrêtés au polythéisme. Faut-il les en plaindre, ou faut-il voir dans cet arrêt un manque de lumières et d'énergie morale? Nous ne le pensons pas; nous y voyons plutôt l'effet d'une harmonie parfaite entre les différentes qualités du cœur et de l'esprit. En affirmant à la fois l'origine naturelle de leurs dieux et le caractère divin de la nature, ils ont évité de donner dans ce dogmatisme étroit qui croit avoir tout fait quand il a créé un dieu immatériel et une nature réduite à l'état de matière morte; et au lieu d'user leurs forces dans le cercle vicieux de cette antithèse stérile, quoique indispensable pour un progrès ultérieur, ils les ont consacrées aux arts, aux sciences, à la civilisation en général, si bien que plus tard, lorsque le monothéisme leur est arrivé de dehors, ils se sont

<sup>1</sup> *Der Ursprung der Mythologie*, p. 271, etc.

trouvés en état de le féconder de leur propre séve, et de lui imprimer un mouvement intellectuel qu'il n'avait point eu dans son origine.

La conclusion que nous devons en tirer, c'est que précisément cette union intime des deux éléments mythique et moral, qui constitue l'essence même du polythéisme, en a déterminé la vocation civilisatrice.

C'est en nous plaçant à ce point de vue et en suivant la méthode générale qui vient d'être exposée, que nous essayerons un jugement sur le caractère particulier de la religion germanique.

Voici d'abord *Hellia*, déesse de l'enfer. Ce nom<sup>1</sup> désignait originellement *la voûte céleste*, puis, par la transposition déjà plusieurs fois mentionnée, le monde souterrain, l'*enfer*. La déesse elle-même, qui présidait à ce monde des ténèbres, n'avait d'abord rien de particulièrement redoutable, mais peu à peu toutes les terreurs de la mort, du mal physique et moral, se groupèrent autour de son nom. D'après l'Edda, elle était fille de Loki, la sœur du loup Fenrir, qui, à la fin du monde, engloutira Wuotan, et du serpent Midgardhr, qui est roulé autour du monde. Ces noms suffisent pour nous avertir que nous sommes entrés dans le cercle des idées eschatologiques.

*Loki*, suivant les différentes formes de ce nom dans les dialectes germaniques, signifie tantôt *le verrou*, tantôt *la flamme*. Issu de géants ennemis des dieux, il avait fait avec Wuotan, dans sa jeunesse, « amitié de sang, » c'est-à-dire qu'en s'ouvrant les veines ils avaient mêlé leur sang : forme consacrée chez les Germains pour conclure une amitié indissoluble. Grâce à cette circonstance, il était admis dans la société des dieux, tout en restant placé à la tête des puissances de l'enfer, et cette position intermédiaire semble expliquer la double signification de son nom : il est pour ainsi dire la clef, *le verrou* de l'enfer, que parfois il contient, mais qu'un jour il laissera déborder sur le monde, lequel alors périra par *la flamme*.

On se demandera pourquoi les dieux, sachant que la société de Loki leur porterait malheur, ne l'en ont point exclu et ne l'ont pas empêché d'exécuter ses funestes desseins. C'est à cette question que le mythe a répondu d'avance par ce qu'il appelle son « amitié de sang » avec Wuotan. Or le véritable sens de cette expression ne saurait guère être douteux. Elle donne à entendre que les dieux eux-mêmes, quoiqu'en opposition avec le principe du mal, n'en sont cependant pas tout à fait exempts, et que Wuotan en particulier, loin d'être l'adversaire pro-

<sup>1</sup> De la même racine que *cælum* (ciel) en latin, *κοῖλος*, *hohl* (creux, voûté), en grec et en allemand.

prement dit de Loki, comme on devrait s'y attendre; est en quelque sorte son complice. En effet, nous savons que Wuotan représente plutôt l'intelligence suprême que le bien absolu.

Le véritable adversaire de Loki, c'est *Paltar*, le *Brillant*, la figure la plus aimable, la plus sympathique de la mythologie allemande. Dieu de la lumière et du printemps, il était d'une beauté merveilleuse qui répandait son charme sur tout ce qui l'entourait. La camomille blanche s'appelle encore « cil de Paltar ». Ses parents étaient Wuotan et Friikka; son fils s'appelait Forseti : c'était le juge le plus sage dans l'assemblée des dieux. Paltar lui-même, le premier, avait établi des lois. C'est pourquoi on lui consacrait les arbres à l'ombre desquels on rendait la justice, et des puits dont on disait qu'ils avaient jailli sous le sabot de son cheval. Enfin les dieux savaient que leur propre sort se rattachait à sa vie, parce qu'il était innocent et pur de tout reproche.

Quelle fut donc leur frayeur, lorsqu'un matin il leur raconta les rêves terribles qu'il avait eus pendant la nuit et qui menaçaient sa vie ! A cette nouvelle, tous ils se mirent à trembler et à se lamenter, car ils l'aimaient tendrement.

Mais en silence, au-dessus des prés, croissait un gui petit et gracieux <sup>1</sup>.

En vain, son père, plongé dans des chagrins noirs, y songeait jour et nuit, en vain il consulta les juges célestes, en vain il demanda des nouvelles à ses corbeaux savants.

Mais en silence, au-dessus des prés, croissait un gui petit et gracieux.

Alors Wuotan, le seigneur du monde, s'élança sur son cheval, pour aller chercher les Nórnes qui connaissent l'avenir et qui savent interpréter les songes. Son cheval le porta par-dessus les monts et les abîmes, jusqu'à l'extrémité du monde. Là, un cerbère furieux, à la gueule béante, aux yeux qui lançaient des éclairs, allait l'arrêter : il n'y fit point attention, il s'avavançait toujours, faisant trembler le sol sous les pieds de son cheval.

Mais en silence, au-dessus des prés, croissait un gui petit et gracieux.

Enfin, il arriva à la porte de l'est. A droite se trouvait une pierre ornée de runes, sur laquelle il s'assit. C'était là, à ses pieds, dans une tombe profonde, que dormait la Nôrne depuis un millier d'années. Le dieu se tourna vers le nord, et prononça trois fois la rune, — trois fois, de son doigt, il écrivit dans le sable la rune qui réveille les morts dans leurs tombeaux. Alors une voix s'éleva des profondeurs et vint frapper son oreille : « Quel est ce charme puissant qui trouble mon

<sup>1</sup> Nous suivons la traduction de Colshorn, *Deutsche Mythologie*, p. 249, etc.

repos et qui me fait sortir de la nuit du tombeau? Qui es-tu, hôte téméraire? Voilà mille ans que mes os blanchissent dans les neiges d'hiver, dans les ardeurs de l'été, dans la rosée du matin, dans la pluie du soir! Laisse-moi donc, laisse-moi dormir! Impie qui troubles le repos des morts, dis-moi, comment t'appelles-tu? — Je suis un pèlerin, tu ne me connais pas; je suis le fils d'un guerrier, tu ne me nommes pas. Je te dirai ce qui se passe là-haut, dis-moi donc ce qui se passe là-bas. Dis-moi, pour qui est-ce qu'on a dressé la table brillante; pour qui est-ce qu'on a tendu le lit d'or? — Ne vois-tu pas, dans la coupe resplendissante, mousser la douce boisson d'hydromel? Au-dessus est suspendu le bouclier d'or. C'est pour Paltar que la coupe est remplie, c'est la tête de Paltar qui est vouée à la mort; car la vie des dieux, elle aussi, devra finir. C'est malgré moi que je parle ainsi, ô hôte téméraire! Mais éloigne-toi d'ici, ne trouble pas plus longtemps le repos de moi qui suis lasse! Et que personne désormais ne vienne tourmenter mon esprit de questions importunes, jusqu'à ce que Loki déchire ses liens, jusqu'à ce que l'édifice du monde tombe en ruines et en horreurs. »

Wuotan, lorsqu'il vit les préparatifs solennels qu'on avait faits dans la demeure de Hellia pour y recevoir Paltar, versa des pleurs amers, et il s'en retourna tout désolé, rapportant la prédiction funeste dans Walhalla. Alors les dieux tinrent conseil de nouveau, se demandant comment ils pourraient sauvegarder Paltar, leur favori, contre le danger qui le menaçait. Ce fut Frikka, sa mère, qui dans son angoisse s'avisa de faire prêter serment à toutes les choses d'épargner Paltar : à l'eau et au feu, au fer et à tous les minerais, aux pierres comme à la terre, aux maladies, aux poisons, aux arbres, aux oiseaux, aux serpents et aux quadrupèdes.

Mais en silence, au-dessus des prés, croissait un gui petit et gracieux.

Cela fait, les dieux se mirent à s'amuser, et pour s'assurer que Paltar serait invulnérable, ils le placèrent au milieu d'eux, en formant un cercle, les uns lui tirant des flèches, d'autres l'attaquant à coups d'épée, d'autres à coups de lance; mais quoi qu'ils fissent, rien ne pouvait l'atteindre, de sorte qu'ils devinrent tout à fait joyeux et se sentirent le cœur soulagé.

Mais en silence, au-dessus des prés, croissait un gui petit et gracieux.

Loki, cependant, fâché de ce que cette ruse devait leur réussir, se déguisa en vieille femme et alla trouver Frikka, qui, en effet, ne le reconnut pas et lui demanda s'il savait ce que les dieux faisaient à présent dans leur assemblée. Loki répondit que tous étaient à tirer sur

Paltar, pour essayer de le blesser, mais qu'ils ne pouvaient en venir à bout. « C'est que j'ai fait prêter serment à toutes les choses, » reprit Frikka dans sa joie, « rien donc ne saurait lui nuire. » Alors Loki dit : « Est-ce qu'en effet toutes les choses ont prêté serment d'épargner le dieu? — Toutes, » répondit Frikka, « excepté un joli petit gui, qui, en silence, au-dessus des prés, croît à l'est de Walhalla. Il m'a semblé trop jeune pour cela <sup>1</sup>. » Là-dessus Loki, dans sa méchanceté, s'en alla vers les prés, à l'est de Walhalla, pour y chercher le joli petit gui. Puis il revint dans l'assemblée des dieux, qui étaient encore à se distraire en jouant avec Paltar. A la dernière extrémité du cercle se trouvait Hadu, dieu très-fort, mais qui était aveugle, et qui pour cela se tenait à l'écart. Loki lui demanda pourquoi il ne tirait pas, lui aussi. « C'est que je ne vois pas où est Paltar, » reprit Hadu ; « d'ailleurs je n'ai pas d'armes. » Mais Loki dit : « Fais donc comme les autres, rends honneur à Paltar ; je vais te montrer où il est, tire sur lui avec cette branche. » Hadu prit le joli petit gui, Loki dirigea son bras, le projectile partit : Paltar tomba par terre sans vie, et ce fut là le plus grand malheur qui ait jamais frappé les hommes et les dieux. Ceux-ci, accablés de douleur, restèrent là sans pouvoir proférer un seul mot. Les bras leur tombèrent, personne ne pensa à relever le beau corps. Ils se regardèrent l'un l'autre en tremblant ; toutes leurs pensées étaient dirigées contre celui qui avait commis ce crime si noir, mais ils n'osèrent se venger sur lui, parce que la place où ils se trouvaient était un asile sacré. Lorsque la voix leur revint, ils éclatèrent en des pleurs violents, mais leur douleur ne pouvait s'exprimer en paroles. Wuotan surtout était inconsolable, parce qu'il savait le mieux les conséquences funestes que la mort de Paltar aurait pour eux tous. Enfin, après qu'ils se furent remis un peu, Frikka demanda lequel des dieux voudrait gagner toute sa faveur, toute son affection, en allant vers Hellia, pour lui offrir une rançon si elle consentait à remettre Paltar en liberté. Ce fut Hérimout, le Rapide, serviteur de Wuotan, qui promit d'entreprendre ce voyage. Sleipnir, le cheval de Wuotan, fut sellé dans un instant ; Hérimout monta dessus et disparut.

En attendant son retour, les dieux résolurent de rendre les derniers honneurs à Paltar et de brûler son corps sur un vaisseau. Ils l'emportèrent donc au bord de la mer. Mais lorsque Nanda, épouse de Paltar, vit emmener les restes de son bien-aimé, son cœur se brisa, elle s'affaissa

<sup>1</sup> La véritable raison, c'est que le gui ne croissant point sur la terre, la déesse de la terre, qui est Frikka, n'avait aucun pouvoir sur lui.



sur elle-même, la vie l'avait quittée. Il fallait donc préparer deux bûchers, l'un pour Paltar, l'autre pour Nanda. A côté de Paltar, on plaça son cheval en armure complète, pour être brûlé avec lui. Les préparatifs finis, on allait lancer le vaisseau qui se trouvait sur la plage, chargé des deux bûchers, pour le brûler ensuite en pleine mer. Mais la douleur avait tellement affaibli leurs forces qu'ils ne pouvaient le faire bouger, et dans cet embarras il leur fallut, malgré qu'ils en eussent, recourir aux géants, leurs ennemis. Une géante appelée « Fumée » vint à leur secours. Elle était montée sur un loup bridé de serpents et d'une force telle, que, quand elle fut descendue, quatre héros à peine pouvaient le contenir après l'avoir jeté par terre. La géante s'étant approchée de la proue du vaisseau, du premier coup elle le secoua si violemment que le feu jaillit des rouleaux de bois sur lesquels il reposait, et que la terre ferme commença à trembler. Donar, le dompteur infatigable des géants, voyant cela, se sentit d'une violente colère; déjà il levait son marteau et la géante allait avoir le crâne broyé, si les autres dieux n'étaient intervenus pour maintenir la paix. Toutefois, il devait y avoir une victoire : au moment où Donar levait son marteau pour consacrer le bûcher, un malheureux nain se précipita entre ses jambes, et d'un mouvement du pied il se trouva lancé dans le foyer ardent. Grand nombre de dieux assistèrent à ces funérailles : Wuotan avec ses corbeaux, Frikka avec ses servantes les Valkures, Frouwa sur son char attelé de chats, Frô avec ses sangliers à soies d'or, de plus les géants des montagnes et du froid. Chacun voulait offrir au mort chéri un dernier souvenir qu'il jetait dans les flammes. Wuotan y jeta sa bague merveilleuse.

Pendant ce temps, Hérimout avait chevauché durant neuf nuits à travers des vallées sombres et profondes, sans apercevoir un rayon de lumière. Enfin il arriva au pont brillant, qui est couvert d'or, et derrière lequel commence la triste plaine où la vie, où le bruit du combat, où la gloire des héros, où le doux parler d'amour, ne sont plus qu'un souffle vain, qu'une voix qui expire. « Querelleuse » est le nom de la fille qui garde ce pont<sup>1</sup>. Elle demanda à Hérimout son nom et le nom de sa famille, et elle lui dit : « Hier, cinq corps de guerriers, chacun de cinq mille hommes, ont passé ce pont, mais à présent il résonne tout autant sous toi seul : pourquoi donc foules-tu le chemin des morts, ne portant pas la couleur de la mort? — C'est que je cherche

<sup>1</sup> Ce qui rappelle les géphyrismes sur le pont du Cephisus, à l'occasion des mystères d'Éléusis.

Paltar, » reprit le messager ; « ne l'as-tu pas vu passer pour aller vers Hellia ? » Elle répondit que le dieu avait glissé devant elle comme une ombre, et que pour le trouver il fallait se diriger vers le nord, où était situé le royaume de Hellia. Hérimout reprit son chemin, s'avançant toujours dans la direction indiquée, jusqu'à ce qu'il aperçut devant lui la grande porte treillissée qui ferme la demeure de la déesse des morts. Ici il descendit de son cheval, lui serra les sangles, puis remontant en selle il lui donna de l'éperon, et d'un bond, sans seulement la toucher, le noble animal s'élança par-dessus la porte qui atteint jusqu'aux nuages. Arrivé de l'autre côté, Hérimout descendit de nouveau, s'approcha du portique, y attacha son cheval, et entra lui-même dans la demeure de la mort, où, sur un trône élevé, il aperçut Paltar qui était tout pâle. Après avoir passé la nuit dans ce lieu de terreur, il adressa sa prière à Hellia, lui demandant qu'elle permît à Paltar de retourner avec lui, en échange de quelque rançon qu'elle voulût, puisque le deuil parmi les dieux était sans bornes. Hellia répondit que, si toutes les choses du monde, celles qui sont vivantes et celles qui ne le sont pas, voulaient pleurer la mort de Paltar, il serait rendu à la lumière, mais qu'il demeurerait sans retour, s'il y avait une seule chose qui refusât de verser des larmes. Hérimout ayant entendu cela, se leva ; Paltar l'accompagna jusqu'à la porte, et dans sa douleur il lui donna la bague merveilleuse, pour la rendre, comme souvenir d'amitié, à Wuotan. Nanda également le chargea de porter ses présents : un vêtement précieux à Frikka, un anneau d'or à Folla. Ainsi, Hérimout retourna par le même chemin qu'il était venu, et il apprit aux dieux tout ce qu'il avait vu et entendu chez Hellia. — Alors les dieux envoyèrent des messagers dans toutes les parties du monde, ordonnant que toute chose répandît des pleurs pour délivrer Paltar. Sur quoi tout se mit à pleurer, hommes, animaux, terres, pierres, vallées et hauteurs, arbres et minerais, comme si d'un froid excessif ils avaient passé subitement à la chaleur. Mais lorsque les envoyés retournèrent chez eux, croyant s'être bien acquittés de leur mission, ils trouvèrent assise dans une caverne une géante. Ils lui demandèrent de verser des larmes pour la délivrance de Paltar, mais ils reçurent la réponse insolente : « C'est avec des yeux secs que je pleure Paltar. Jamais, ni dans sa vie, ni dans sa mort, je n'ai rien tiré de lui. Donc que Hellia garde ce qu'elle possède. » — C'était Loki qui parlait ainsi ; il avait repris la forme d'une femme, et c'est à cause de lui que Paltar devra rester dans le royaume des morts jusqu'au jour où commencera le crépuscule des dieux.

Que signifie ce mythe? Pour le bien comprendre, il nous faut revenir sur les données élémentaires qui en forment la base.

Nous savons que Paltar était le dieu de la lumière et du printemps. Sa mort prématurée se compare à celle d'Adonis, de Linos, de Dionysos Zagréus. Une complainte touchante sur le passage rapide du printemps de l'année comme de la vie, voilà le principe de leurs cultes.

D'autres éléments s'y sont ajoutés dans la suite. Déjà dans les mythes gréco-asiatiques, que nous venons de mentionner, on remarque, au-dessus de la donnée élémentaire, une pensée morale qui s'arrête avec douleur à tout ce que la vie a de fragile et d'imparfait, et qui, en faisant célébrer immédiatement après la mort du dieu sa résurrection, laisse planer un regard plein d'espérance au delà de la tombe. Le mythe germanique atteint encore plus haut. Le sentiment qui comme un parfum précieux s'exhale de cette poésie antique, ce n'est point une émotion violente qui proviendrait de la transition subite du deuil à la joie, ou des cris du désespoir au délire d'une gaieté bruyante. Non, Paltar est bien mort, il ne renaitra plus dans ce monde, et ce qui en résulte, c'est un deuil profond, mais contenu, une pensée pleine d'amertume, mais qui ne cherche nullement à se faire illusion. Ce n'est pas tout : dans les cultes d'Adonis, de Dionysos, l'idée morale ne s'exprimait que d'une manière symbolique, la donnée élémentaire prévalait encore; Paltar, au contraire, est bien décidément le représentant, le principe même du bien, du beau et du juste, qui dans ce monde se meurent avec lui. Voilà une conception d'une grandeur étrange et qui n'a point d'égale, que nous sachions, dans aucune autre mythologie. Le christianisme seul, dans la mort du Christ, a porté la même conception à un point de vue encore plus élevé, en ajoutant que le Juste, après sa mort, a été ressuscité pour les hommes *ses frères*. Cette dernière idée, depuis son apparition dans l'histoire, a transformé le monde : en présence de ce fait d'une portée immense, on oublie trop souvent ce que le paganisme, lui aussi, a eu de particulièrement grand et de généreux. Il s'entend qu'il faut distinguer entre les religions patennes et les superstitions des patens. Ce qui constitue l'essence même du paganisme, c'est cette résignation franche, sans arrière-pensée quelconque, qui accepte la vie telle qu'elle est, dans toute sa beauté divine, mais aussi dans toute sa misère irrémédiable et avec la douleur éternelle qui résulte et qui résultera toujours, pour qui sait penser, de ce contraste infini. Le véritable paganisme, c'est encore ce bel et généreux élan qui s'associe, avec toute l'ardeur des convictions

de jeunesse, aux peines comme aux joies du monde entier, sans rétrécir l'âme à la mesure de petits intérêts personnels, fussent-ils des plus élevés. Voilà les sentiments qui ont produit les grands caractères de l'antiquité, et qui sont exprimés avec une force incomparable dans le mythe de Paltar.

Nous sommes arrivés au point culminant de la religion germanique. Avant d'aller plus loin, jetons encore un regard sur son ensemble.

Vu de ce point, le monde apparaît à la lueur mourante d'un soleil qui s'éteint. Les quelques rayons de lumière qui lui restent encore, ce sont les souvenirs que Paltar a laissés, mais qui vont en pâlisant pour disparaître enfin tout à fait. La verdure printanière, c'est le vêtement précieux envoyé par Nanda à la déesse de la terre. La chaleur de l'été, l'aurore qui se lève tous les matins, elles rappellent Paltar, mais elles baissent de plus en plus à l'approche du crépuscule des dieux. Dans l'ordre moral également, tout ce qu'il y a de beau, de bien et de vrai, est destiné à périr : l'idéal ne traverse cette terre que les yeux en larmes et la tête baissée. Nulle part peut-être cette vérité n'est prêchée d'une manière plus saisissante que dans le poème des Nibelungen, dans leur ruine sublime. C'est une puissance magique, c'est le vertige du mal, qui entraîne tout vers la perte. Il faut, il faut mourir ! Mais que cette mort soit belle ! Et en attendant qu'elle survienne, jouissons encore, jouissons de la vie : c'est Frô, c'est Frouwa qui nous y invitent, les divinités de l'amour, de la fécondité et de l'abondance. Jouissons donc, tout en sachant que Frô, pour obtenir sa bien-aimée, a dû abandonner son épée, et que pour cela il sera enveloppé dans la perte des dieux. Jouissons du présent sans regret du passé, sans crainte de l'avenir et du soir, qui déjà projette sur nous son ombre.

Mais contre cette ombre même, contre la mort et ses précurseurs, il faut lutter, — et, triomphe suprême ! nous pouvons lutter. Certes, notre perte est assurée, mais, dit le poète à la mort : « Tu peux attendre » ; et la science ordonne : « Il faut attendre ». Voilà le dieu le plus haut, le dieu de l'intelligence, Wuotan, qui se charge de soutenir cette lutte. A la vérité il ne représente point la bonté absolue, il n'est pas immortel non plus ; mais si ses forces ne suffissent pas pour empêcher la perte, du moins il l'arrête, il la retarde, il apprend à vivre avec honneur et à succomber avec gloire. C'est lui qui mène à bonne fin les affaires de cette vie destinée à finir sitôt. C'est lui aussi qui préside à la guerre, qui donne la victoire, la valeur guerrière et le mépris de la mort ; conditions premières d'une existence libre, à cette époque plus qu'à toute autre. Mêlé à l'enivrement du combat et

de la victoire, le courage guerrier, pendant quelques siècles, se transforma en cet entrain héroïque qui a guidé les Germains, Tuisko à leur tête, vers la conquête du monde.

Ne cachons point cependant les côtés sombres du tableau. Ainsi que nous l'avons dit, le dieu suprême, Wuotan, ne représente guère que l'intelligence absolue. Non-seulement il est complètement indifférent à la morale, mais très-souvent, dans les Eddas, il se montre d'une cruauté et d'une perversité qui révoltent d'autant plus qu'elles n'ont pour but que la satisfaction de ses caprices et de ses passions immodérées. Quant à la justice, il n'en fait pas grand cas; il distribue ses faveurs selon son bon plaisir, un peu au hasard; somme toute, il a l'air d'un grand seigneur aux passions nobles, et qui se divertit à narguer la morale<sup>1</sup>. Les traces de ce culte frivole, longtemps après qu'il a été aboli, restent encore visibles dans l'histoire germanique, et surtout dans l'histoire de la noblesse germanique, qui trop souvent a oublié que l'intelligence de la tête rend aveugle, si l'intelligence du cœur ne l'éclaire.

A ce premier vice radical de la religion germanique, il faut en ajouter un second qui s'y rattache de près et qui était d'un augure non moins fâcheux pour le développement politique de l'Allemagne. Nous voulons parler de la séparation du peuple en deux classes ou castes; celle des nobles et celle des vilains : séparation qui se trouvait prédéterminée, pour ainsi dire, et sanctionnée par la position respective des deux divinités suprêmes, Wuotan et Donar, dont le premier présidait aux nobles, le dernier aux vilains.

Nous avons déjà indiqué les raisons qui font croire que Donar, à une époque plus ancienne, avait occupé la place qui échet plus tard à Wuotan. Il est probable aussi que si la religion germanique avait vécu plus longtemps, le culte de Donar aurait recouvré, en partie du moins, son ancienne prépondérance : protecteur des arts, de l'agriculture surtout, des institutions civiles les plus importantes, telles que la propriété et le mariage, ce dieu était la probité même, l'ennemi déclaré de toute ruse, en un mot, l'antipode de Wuotan en toutes choses. Son culte ne pouvait donc être qu'extrêmement favorable à la civilisation. Ne fût-ce qu'un hasard, il nous paraît assez remarquable que Faust, dans le poème de Goethe, après avoir porté à travers toutes les aventures de sa vie le manteau de Wuotan, finit par se faire agriculteur, c'est-à-dire par se ranger du côté de Donar.

<sup>1</sup> Cette caractéristique est de tout point conforme à celle qui a été donnée par W. Menzel, *Odin*, p. 134, etc.

Paltar est mort; mais la mythologie ne raisonne point en philosophe. Le monde étant plein de contradictions, elle ne saurait les éviter, si elle veut en reproduire l'image fidèle. Donc elle ne terminera pas son récit qu'elle n'ait entouré le tableau sublime de douleur d'une douce auréole d'espérance. Elle ne quittera point l'astre du jour descendu sous l'horizon, avant d'avoir montré les premières lueurs d'une aurore nouvelle. Mais jusque-là, jusqu'à ce que le nouveau jour arrive, que de catastrophes tragiques, que de terreurs sont encore à surmonter qui nous rappelleront quelquefois les visions grandioses de l'Apocalypse de saint Jean!

D'abord, les dieux, après bien des essais inutiles, réussissent à se saisir de Loki. Sa punition est terrible comme son crime. Ils l'emmenent dans une caverne, où ils enfoncent trois rochers dans le sol. Puis ils s'emparent des trois fils de Loki ayant forme humaine : deux sont changés en loups qui déchirent le troisième. C'est avec les boyaux de celui-ci que Loki est attaché contre les trois rochers, de manière que le premier supporte ses épaules, le second ses reins et le troisième ses genoux. Au-dessus de sa tête les dieux suspendent un serpent venimeux, dont la salive infectée dégoutte sur sa figure. Sa femme seule l'assiste et le soulage dans ce tourment, en interceptant le poison dans un vase. Mais quand le vase est rempli, alors l'horrible liquide tombe sur sa figure, ce qui lui cause des convulsions tellement violentes qu'elles produisent des tremblements de terre. — Mais enfin un jour viendra où il brisera ses chaînes. Ce sera la fin du monde. A la vérité, ce moment est encore bien éloigné. Les géants ennemis, pour exécuter leurs desseins hostiles, ont besoin d'un vaisseau bâti exclusivement d'ongles de trépassés, et qui s'appelle pour cela « le vaisseau des morts ». Pour terminer ce vaisseau, il faudra un espace de temps énorme, qui sera encore prolongé par la précaution qu'on prend de couper les ongles aux morts.

Mais enfin la catastrophe arrivera quand même. Des signes terribles annonceront son approche. Il y aura d'abord trois années de corruption. La méchanceté des hommes atteindra au dernier degré. La guerre sera partout : des frères s'élèveront contre des frères, le meurtre régnera entre parents et enfants; l'assassinat et le parjure se montreront en plein jour, sans honte aucune, impunis, applaudis même; les liens les plus sacrés de l'amour et de l'amitié seront brisés, reniés, méprisés, bafoués : le règne du plus fort, voilà la loi suprême de cette époque. La nature s'associera à ces désastres. Pendant trois hivers consécutifs des masses de neige vont ensevelir le monde; un vent

glacial fera éclater les arbres et fendra les rochers; des loups et des tempêtes dévasteront la terre; le soleil perdra sa chaleur et pâlira à l'approche de la ruine. C'est alors que Loki, sentant son temps venir, tentera des efforts suprêmes; ses mouvements convulsifs feront crouler les montagnes : enfin ses chaînes se briseront, et avec un cri de joie horrible, la bouche écumante de rage, il s'élancera au milieu du tumulte des éléments révoltés. Son fils également, le terrible loup du monde, déchirera alors ses liens que les nains avaient tressés de barbe de femme, du bruit de pas de chat, de racines de montagnes, de nerfs d'ours, de la voix de poisson, de salive d'oiseau, et avec lesquels les dieux l'avaient attaché contre un rocher dans les profondeurs de la terre, lui ayant planté dans la gueule béante une épée effilée. A l'heure suprême il mord dans cette épée, les éclats s'envolent dans les vents, un jet de sang noir jaillit après eux. Le feu sort de ses narines, ses yeux lancent des éclairs. En ouvrant la gueule, l'une de ses mâchoires touche aux fondements de la terre, tandis que l'autre frappe contre la voûte des cieux et la soulève. A cette vue, le gardien du pont céleste (l'arc-en-ciel) sonne de son cor si fort que les nuages s'envolent comme des troupeaux de brebis à la voix du loup. Le son terrible pénètre dans les demeures des dieux, qui s'éveillent et qui saisissent leurs armes. Le coq à la crête d'or se met à chanter dans Walhalla, appelant les héros au combat; le coq brun-noir appelle les géants des brouillards, et le coq rouge les géants des montagnes. Le tumulte grandit, les cris de guerre retentissent partout, et au milieu de ce vacarme la voûte du ciel se crève, le serpent du monde se dresse dans les profondeurs de la mer, fouette les vagues et crache une telle quantité de venin, que les mers et les airs en sont empoisonnés et s'enflamment. La tempête qu'il excite met à flot le vaisseau des morts, qui, fendant les vagues, vient apporter du côté de l'est la légion des géants. Loki, pendant ce temps, a été visiter l'enfer, et à la tête des fils de Hellia, des géants du froid, il revient au combat. Tous s'élancent vers le pont céleste.

Les géants du feu arrivent les derniers. Leur chef s'appelle le Noir; il est enveloppé de feu d'où jaillissent des flammes. Son épée brille comme l'éclair à travers la nuit. Sous leurs pas, le pont s'écroule. Alors les révoltés se rassemblent dans une plaine immense qui tient cent milles en large et en long. — Du côté opposé, brillants comme des étoiles, arrivent les dieux et les héros. Les deux armées s'avancent l'une contre l'autre, semblables à deux murs d'airain. Le combat s'engage, le plus terrible combat qui jamais ait rugi entre ciel et terre. Wuotan, couvert de son casque d'or, tenant sa lance puissante à la

main, va à la rencontre du loup. Pendant quelque temps la lutte reste en balance, indécise, mais enfin, le loup ayant ouvert sa gueule, Wuotan y disparaît. Un de ses fils cependant le venge : posant son pied contre la mâchoire inférieure du loup, et appuyant sa main contre l'autre, il lui fend la gueule et lui enfonce l'épée dans le cœur. Donar, de son marteau, écrase le serpent ; mais, touché de la salive venimeuse de ce ver affreux, il reste mort sur la place. Ainsi les dieux périssent l'un après l'autre. Loki cependant périt avec eux : Frô, le dernier, succombe sous l'épée du Noir, qui achève l'œuvre de destruction en lançant le feu à travers le monde : le ciel s'enflamme et se consume, les étoiles tombent, la lune et le soleil disparaissent engloutis par des loups, la terre s'enfonce dans la mer : — le monde n'est plus.

Mais, de même qu'après le premier hiver du monde, le néant avait été suivi du règne des dieux, après le second hiver également, le crépuscule des dieux devra faire place à un printemps encore plus beau, printemps qui durera toujours, qui sera exempt de douleurs, de combats, exempt de la mort, et qui ne verra plus les auteurs du mal. Paltar seul, sous le Père tout-puissant, y régnera sur le monde rajeuni.

J. HUNZIKER.



## L'ESCLAVAGE AUX ÉTATS-UNIS.

---

Tous ceux qui, dans notre vieille Europe, suivent avec quelque intérêt le développement de la société démocratique qui a fondé de l'autre côté de l'Atlantique un empire si puissant, se trouvent sans cesse amenés par de nouveaux événements à en examiner l'histoire en relation avec la grande question de l'esclavage. Cette histoire, en effet, a été depuis l'origine le continuel développement de la plus étrange antinomie morale et religieuse dont les annales du genre humain fournissent l'exemple : elle nous montre tout ce que le christianisme et le grand mouvement philosophique du dernier siècle ont produit de plus noble, de plus généreux, associé au reste le plus inhumain des sociétés païennes, la liberté et les droits de l'homme exaltés à un point jusqu'à présent inconnu à côté de la servitude la plus hideuse; une telle opposition de principes, à mesure qu'elle s'est dessinée avec plus de force, a entraîné l'opinion à des extrémités plus redoutables, et la situation qu'elle a enfin créée est telle que les esprits même les plus froids ne voient plus d'autre remède au mal que l'excès du mal lui-même.

Après avoir longtemps considéré l'esclavage comme une calamité nécessaire, mais dangereuse et temporaire, les hommes d'État du Sud en sont venus à le préconiser comme un dogme religieux et politique; ils n'en déplorent plus, comme jadis, les nombreux inconvénients, ils n'en rougissent plus, mais le défendent avec une inconcevable hauteur, et l'appellent avec assurance leur « institution particulière ». Ils ont brisé d'une main imprudente toutes les entraves que la sagesse de leurs pères avait opposées à ce grand péril, et assigné ouvertement comme but à la politique territoriale et générale de ce qu'on appelait encore hier l'Union, la multiplication indéfinie des États à esclaves; ils ont déchiré successivement tous les traités conclus, sous

le nom de compromis, avec le Nord, lui ont arraché des concessions de plus en plus importantes, en invoquant les besoins de l'Union, et le lendemain de leur première défaite, ils se montrent les premiers infidèles à cette constitution qu'ils avaient tant de fois invoquée : sans nulle provocation, ils se mettent en révolte contre toutes les lois de leur pays et foulent aux pieds l'œuvre de Washington, de Jefferson, de Franklin, de Patrick Henry, de John Jay.

Le Nord, longtemps dupe, longtemps aussi, il faut l'avouer avec honte, complice des planteurs, se croyant suffisamment absous des iniquités du système parce qu'il ne tenait pas lui-même le fouet des esclaves à la main, le Nord s'est irrité à la longue de voir l'autorité politique entièrement concentrée dans les États du Sud, moins peuplés, moins riches, moins industriels, moins éclairés; il s'est vu enlever un à un tous les gages qu'on lui avait donnés; sa patience s'est lassée, et il vient de porter au pouvoir un président décidé à empêcher l'extension de l'esclavage dans les territoires. Les incessantes prédications des abolitionnistes, l'agitation morale qu'ils entretiennent depuis vingt-cinq ans, portent aujourd'hui les premiers fruits. La conscience populaire s'est réveillée, surtout dans les États de la Nouvelle-Angleterre; surpris de voir le Sud contester les résultats d'une élection régulière et constitutionnelle, ils se montrent plus disposés qu'on eût pu le prévoir il y a quelques années à voir se rompre un pacte qui depuis si longtemps tient enchaînées à une commune destinée et à une responsabilité semblable des populations où les mœurs et les principes sont si différents.

Partis d'un point commun, le Sud et le Nord ont marché vers des pôles opposés : l'un vers l'extension indéfinie de l'esclavage, l'autre vers l'abolition. Que de chemin parcouru en moins d'un siècle ! Il y a plus d'un enseignement utile à recueillir en revenant à ce point de vue sur la courte histoire des États-Unis : on peut y apprendre avec quelle rapidité se développent les conséquences d'un mauvais principe, comment, en évitant de résoudre les questions, à cause des dangers, des incertitudes qui les entourent, on rend ces dangers plus pressants, ces incertitudes plus cruelles. Examinons quels ont été les débuts et le développement d'un système politique qui a marié la démocratie à l'esclavage, donné pour base aux libertés d'une race la servitude d'une autre, et suscité enfin parmi les oppresseurs un conflit si redoutable que rien ne peut en faire prévoir l'issue.

Parmi les héros de la révolution américaine, on ne peut citer aucun défenseur de l'institution servile : ils la laissèrent pénétrer à regret

dans leur constitution, à tous les autres égards si admirable; comme pour mieux cacher la tache qu'ils imprimaient à leur œuvre, ils ne donnèrent pas à l'esclavage son vrai nom; ces articles fameux, devenus le texte de tant de discussions, doivent être rapportés textuellement :

« Les représentants et les taxes directes seront répartis parmi les différents États qui seront compris dans cette Union, suivant leur population respective, laquelle sera déterminée en ajoutant au nombre total des personnes libres, y compris celles qui sont tenues à servir pendant un terme déterminé d'années, et en excluant les Indiens non taxés, les trois cinquièmes du nombre de *toutes autres personnes*. » (Section 2, article I<sup>er</sup>.)

« Nulle personne astreinte au service ou travail dans un État, en vertu des lois de cet État, ne pourra, au cas où elle échapperait dans un autre État, être déchargée de ce service ou travail, en conséquence d'une loi ou d'un règlement propre à ce dernier État; mais elle devra être rendue sur la demande de la partie à laquelle ce service ou travail sera dû. » (Section 2, article IV.)

Ce ne fut pas sans de longues et douloureuses hésitations que les représentants du Nord se laissèrent arracher par les planteurs les importantes concessions contenues dans les deux articles précédents. La clause qui donne pour base à la représentation nationale, outre le chiffre des blancs, les trois cinquièmes du chiffre des esclaves, constituait en faveur des États du Sud un privilège des plus importants et assura dès le début la prépondérance des planteurs dans le congrès. Le mode de composition du sénat contribua encore à ce résultat. Chaque État, quelle que soit sa population, nomme deux sénateurs : ces personnages, dont la mission est de maintenir intact le pacte fédéral et de veiller aux intérêts de la Confédération entière, peuvent être comparés aux ambassadeurs que diverses puissances, de grandeur inégale, envoient dans un congrès; seulement, le sénat des États-Unis est une sorte de congrès permanent, et ses attributions dépassent celles des chambres hautes dans la plupart des États représentatifs; c'est dans ce corps qu'il faut chercher l'expression la plus stable, la plus nette de la politique américaine; il en exprime les traditions, les tendances avec plus de force même que la chambre des représentants, et a de tout temps renfermé les hommes les plus marquants de la Confédération. Pour conserver la majorité au sénat, les planteurs ont discerné de bonne heure qu'ils avaient un moyen très-simple, c'était d'augmenter le nombre des États à esclaves, à mesure que dans le Nord l'émigration et le travail libre s'emparaient de nouveaux terri-

toires. Dans le pavillon de l'Union, toutes les étoiles étant de même grandeur, il ne s'agissait que de les semer plus rapidement d'un côté que de l'autre.

Cette politique ne fut pas formulée nettement dès le début : la portion du continent qui n'est pas renfermée dans les États déjà constitués, mais que le gouvernement fédéral a acquise par traité ou par voie de cession, a de tout temps été comprise sous le nom de *Territoire* : au moment où le pacte fédéral fut signé, il n'y avait encore que treize États, situés sur le littoral de l'Atlantique et sur les confins de la grande chaîne des Alleghany. En ce qui concernait le Territoire, la constitution stipulait ceci : « Le congrès aura pouvoir de disposer du Territoire ou de toute autre propriété appartenant aux États-Unis, et de réglementer lesdites propriétés. » (Section 3, article IV.) L'immense région située entre le Mississipi et les grands lacs salés fut en 1784 cédée par l'État de Virginie, qui s'en prétendait le maître, à la Confédération. Quand cette cession eut lieu, un des délégués de la Virginie, Jefferson, formula un projet d'organisation pour le nouveau territoire et en général « pour tout territoire cédé ou qui serait un jour cédé par les États particuliers aux États-Unis ». Dans ce projet, il était stipulé que de temps à autre le territoire serait « subdivisé en États distincts », et « qu'après l'année 1800 de l'ère chrétienne, ni l'esclavage ni la servitude involontaire n'existeraient dans lesdits États autrement que pour la punition d'un crime qui aurait fait l'objet d'une condamnation personnelle ». La proposition de Jefferson fut malheureusement repoussée, par une voix seulement de majorité : trois ans après, Nathan Dane, du Massachussets, la reprit, mais ne put la faire réussir qu'en l'amoindrissant. Sa proposition est connue dans l'histoire politique des États-Unis sous le nom de *Ordonnance de 1787*. Elle exclut formellement l'esclavage de tout le territoire situé *au nord-ouest de la rivière Ohio*. A la faveur de ces nouvelles dispositions, deux nouveaux États, situés au sud du fleuve, le Kentucky et le Tennessee, purent inscrire l'esclavage dans leur constitution.

La première période de l'histoire des États-Unis est toute remplie par la grande lutte entre les fédéralistes et les démocrates : les premiers cherchaient à renforcer les attributions du pouvoir fédéral, et les sentiments bien connus des hommes qui ont illustré ce parti, prouvent que l'abolition de l'esclavage par l'initiative de l'autorité centrale était un des objets de leur politique. Les démocrates, au contraire, sentaient bien qu'en exaltant le principe de la souveraineté des États particuliers, ils préparaient contre l'émancipation une arme

d'une infaillible sûreté; aussi peut-on dire que la chute des fédéralistes fut un malheur pour l'Union américaine : depuis la présidence de John Adams, le parti démocratique eut en main la direction des affaires de l'Union. Pendant cette longue période, toutes les solutions données aux problèmes constitutionnels, la politique générale, la diplomatie, la guerre, le développement des territoires, le système des annexions, tout conspira vers un but unique et de plus en plus audacieusement découvert, l'affermissement et l'extension de l'institution servile. Dans l'exécution de ce fatal dessein, les démocrates ont usé avec une incontestable habileté du prestige même de leur nom, qui opérait comme un charme sur les masses populaires et surtout sur cette multitude croissante d'émigrants qui, fuyant l'Europe, croyaient trouver dans le mot seul de démocratie un remède à tous les maux. La politique extérieure des démocrates, agressive, audacieuse, a également servi à affermir leur popularité, en flattant l'orgueil d'une race qui considère tout le continent américain comme son domaine naturel, marqué par le doigt même de la Providence.

Au moment où la constitution fut rédigée, on convint que la juridiction du congrès s'étendrait sur le « *territoire appartenant aux États-Unis* »; mais aucune provision n'avait été faite pour les territoires qui pourraient être *ultérieurement* donnés aux États-Unis, soit par des États particuliers, soit par des nations étrangères. Aussi, quand Napoléon songea à vendre la Louisiane au gouvernement américain, Jefferson, alors président, fut d'avis que la constitution n'autorisait pas l'adjonction de cette région à ce qui était déjà nommé le Territoire, et pensa qu'il y avait lieu de faire un article additionnel qui serait soumis à la ratification populaire. « Admettre la Louisiane, écrivait-il à un de ses amis, ce serait faire de la constitution une lettre morte. » Jefferson, trop disposé à obéir aux entraînements de son parti, eut cependant la faiblesse de ne pas opposer son veto à cette mesure, et la Louisiane fut reçue sans aucune condition relative à la question de l'esclavage. Josiah Quincy, du Massachussets, comprit si bien les dangers de cet acte, qu'il osa dire au congrès qu'il « brisait virtuellement les liens de l'Union, affranchissait les États de toute obligation et donnait à tous le droit, à quelques-uns le devoir, de se préparer définitivement à une séparation, paisible s'il se pouvait, violente s'il le fallait ».

La Louisiane fut acquise en 1803; dès l'année suivante, le 26 mars 1804, elle fut, par un acte du congrès, érigée en un double territoire; la compétence du congrès, garantie par la constitution, n'était pas encore contestée, et l'on ne songeait à y poser aucune limite. On n'avait pas

encore inventé cette ingénieuse théorie de la souveraineté du premier occupant (*squatter sovereignty*) qui depuis a fait tant de bruit. Aussi, on peut lire dans l'acte qui organise le territoire de la Louisiane des articles qui prohibent l'introduction dans ce territoire d'aucun esclave par la voie de la traite : « Aucun esclave ne sera directement ou indirectement introduit dans ledit territoire, sauf par un citoyen des États-Unis qui entrera dans ce territoire pour s'y fixer, et qui sera au moment de ce déplacement possesseur *bona fide* d'esclaves; et tout esclave importé ou amené dans ledit territoire, contrairement aux prévisions de cet acte, aura droit à recevoir sa liberté. » Puisque le congrès prohibait l'importation des noirs par voie de mer, il aurait pu aussi bien, sans dépasser ses attributions, la prohiber par voie de terre; il ne le fit malheureusement pas : la *traite domestique*, ou ce qu'on pourrait nommer sans exagération l'*élève du noir*, fournit bientôt de nombreux esclaves au nouveau territoire. Il n'en resta pas moins établi que le congrès, à cette époque, se croyait autorisé à réglementer l'esclavage dans les territoires, et s'il n'en décréta pas l'interdiction, ce ne fut point par un motif constitutionnel.

En 1819, les colons établis dans la vallée inférieure du Missouri, qui faisait partie du vaste territoire de la Louisiane, demandèrent à former un nouvel État dans l'Union; l'ordonnance de 1787 avait marqué l'Ohio comme limite de l'institution servile; aussi l'admission du Missouri donna-t-elle lieu à des débats très-passionnés qui se terminèrent par le fameux acte nommé le « *Compromis du Missouri* », œuvre principale de Clay. Par cet acte, on livrait à l'esclavage tout le territoire situé au sud du 36° degré de latitude : on sacrifiait ainsi aux exigences des planteurs les plus belles et les plus fertiles régions, jadis cédées par la France. Le Nord considéra le compromis du Missouri comme un sacrifice suprême fait à l'Union, comme une barrière infranchissable élevée contre les empiètements de l'esclavage, et s'endormit pour des années dans une trompeuse confiance. L'un après l'autre, les États à esclaves se constituèrent dans les nouvelles provinces; mais bientôt la politique des planteurs chercha pourtant d'autres conquêtes. La riche province du Texas tentait le Sud; le général Jackson offrit d'abord au Mexique de l'acheter : cette proposition rejetée, on eut recours à la guerre. Le Texas fut envahi par une armée recrutée presque en totalité dans les États du Sud. La guerre n'avait été entreprise que sous prétexte de délivrer le Texas de la tyrannie mexicaine, mais le pays délivré demanda dès l'année suivante à être incorporé à l'Union. L'annexion soulevait encore une fois la question de l'escla-

vage, car cette institution avait été abolie dans toutes les provinces du Mexique : les planteurs étaient impatients de la rétablir, et M. Upshur, de la Virginie, alors secrétaire d'État, dans le traité d'annexion qu'il soumit en 1844 au sénat, osa dire ouvertement que « l'établissement si près des États à esclaves d'un gouvernement indépendant, défendant l'existence du travail servile et parlant le même langage, ne pouvait manquer de produire les plus dangereux effets ». L'opposition contre l'annexion fut si violente, que le traité de M. Upshur fut rejeté; une polémique furieuse s'engagea entre le Nord et le Sud; les États libres, comme d'habitude, après de vaines protestations, finirent par céder; l'annexion fut prononcée le 22 décembre 1845; il fut stipulé que le Texas pourrait être divisé un jour en quatre États; le Sud s'assurait ainsi éventuellement huit voix dans le sénat.

La guerre du Mexique qui suivit l'annexion du Texas donna aux États-Unis un nouvel et immense territoire, qui comprenait les magnifiques provinces de la Californie; à la suite de la découverte des *placers* aurifères, un concours inouï d'émigrants se porta dans cette région, qui bientôt demanda à entrer dans la Confédération à titre d'État. La Californie avait exclu l'esclavage de sa constitution : il n'en fallait pas davantage pour que les hommes d'État du Sud refusassent de lui ouvrir les portes de l'Union. Ceux du Nord, de leur côté, demandaient que l'institution servile fût proscrite de tous les territoires conquis sur le Mexique, en se fondant sur ce qu'elle avait été abolie par le gouvernement mexicain, et en invoquant la nécessité de circonscrire enfin le domaine de l'esclavage. Cette fois encore, après une lutte illusoire, le Nord consentit au compromis le plus humiliant : pour obtenir que la Californie devînt un État libre, c'est-à-dire la simple ratification d'un fait, il consentit à appuyer un acte en vertu duquel des administrations territoriales pourraient être établies dans le reste du pays mexicain, sans aucune restriction relative à la question de l'esclavage. Ce même acte déclarait inopportune l'abolition de la servitude dans le district de Columbia, région neutre où est situé Washington, la capitale des États-Unis, établissait de nouvelles mesures pour la reddition des esclaves fugitifs, et enfin stipulait que le congrès n'avait aucun pouvoir pour empêcher le commerce des nègres entre États différents.

Ce compromis consacra définitivement la victoire du Sud; rien désormais ne lui était interdit, et les planteurs se sentirent encore moins encouragés par les avantages qu'ils avaient obtenus que par le manque de sens politique et la lâcheté de leurs adversaires. Le plus digne fruit de cette œuvre nouvelle de Clay était sans contredit la loi

relative à la reddition des noirs fugitifs : Daniel Webster donna à cette loi l'appui de son incomparable éloquence ; il se promettait la présidence comme prix de cette indigne condescendance, mais il vit bientôt, par un juste châtement, son ambition déçue et son alliance rejetée comme un instrument dont on n'avait plus besoin.

La constitution avait stipulé en termes très-généraux l'extradition des esclaves réfugiés dans les États libres ; mais rien n'y était fixé relativement à l'exercice de ce droit. Dès 1793, le congrès, en le réglant, fit dépendre le sort des esclaves fugitifs, non du jugement d'un jury, mais de la décision d'une seule personne. Tout fugitif pouvait être saisi, amené par celui qui se déclarait son maître, ou par ses agents, devant un juge du circuit résidant dans l'État, ou même devant un magistrat quelconque du comté, ou de la ville où l'arrestation avait eu lieu ; on admettait comme preuve le témoignage oral du maître, ou une simple déclaration écrite par un magistrat de l'État ou du territoire d'où l'esclave avait fui : si le juge ou magistrat qui recevait ce témoignage ou cette déclaration s'en reconnaissait satisfait, le fugitif était remis définitivement aux mains de ceux qui le réclamaient. On avait ainsi simplifié extraordinairement, au détriment de la race noire, la procédure ordinaire des tribunaux anglo-saxons, où, comme on sait, l'identité des personnes, l'exposé des témoignages, sont entourés de difficultés légales et de suspicions de tout genre.

Par l'acte de 1850 on fit plus : on créa une juridiction exceptionnelle ; on nomma, sous le nom de commissaires pour les esclaves fugitifs, une classe particulière de magistrats. La découverte et la restitution des noirs devinrent une occupation régulière et salariée. Les commissaires furent personnellement intéressés à l'œuvre qu'on leur demandait ; pour chaque certificat d'extradition qu'ils délivrent, ils reçoivent une indemnité de dix dollars : en cas de refus, elle est réduite à cinq dollars.

Il faut donner quelques exemples pour montrer comment ces jugements sont rendus. En 1850, un homme de couleur nommé Gibson est arrêté à Philadelphie, amené devant un commissaire qui donne à ceux qui l'amenaient un certificat constatant que Gibson était fugitif du Maryland et appartenait à un nommé Mitchell. En voyant le noir Gibson, Mitchell eut l'honnêteté de déclarer qu'il ne le connaissait pas et n'avait pas le droit de le garder. Voilà ce que vaut un jugement rendu sur la foi d'un simple signalement. Souvent les chasseurs d'esclaves (quel autre nom donner à ceux qui font métier de rechercher les fugitifs dans le Nord ?) ont arrêté des hommes de couleur, et par



d'abominables violences les ont amenés à s'avouer les esclaves de tel ou tel planteur. En 1851, une femme de couleur, Élisabeth Parker, fut saisie dans le comté de Chester, traînée devant un commissaire auquel on demanda contre elle un arrêt d'extradition. L'État de Pensylvanie lui donna un avocat d'office : cet avocat eut avec elle une entrevue ; elle déclara d'abord qu'elle était esclave, mais quand elle eut reçu quelques témoignages d'intérêt de celui qui devait la défendre, elle finit par avouer qu'elle n'avait fait sa première déclaration que poussée par la peur, par suite des mauvais traitements des agents qui l'avaient arrêtée.

On conçoit sans peine que l'exécution de la loi sur les esclaves fugitifs soit l'objet de la réprobation de toutes les âmes honnêtes dans le Nord. Il ne faut pas exiger de la loi écrite qu'elle viole la loi naturelle : il faut maudire une politique qui a pu arracher à un ministre protestant bien connu de New-York cette déclaration sauvage : « Si ma propre mère était esclave et se réfugiait dans le Nord, j'irais la rendre moi-même à son maître. » De pareils sentiments ne peuvent heureusement prendre racine dans des sociétés chrétiennes. Les scènes pathétiques ou horribles dont la loi sur les esclaves fugitifs devient l'occasion, l'ignominie forcée des agents d'une telle loi, tout s'ajoute pour irriter, pour émouvoir les consciences et agiter ces sentiments indestructibles qui vivent dans les profondeurs mêmes de la nature humaine, et qui protestent contre toutes les dispositions légales en faveur de la faiblesse et du malheur. Le moyen âge donnait asile dans les églises aux plus vils criminels ; dans l'antiquité païenne, le suppliant trouvait un refuge devant la statue des dieux. Dans nos révolutions politiques modernes, on a vu des hommes généreux offrir un refuge, souvent au prix de leur propre sûreté, à des ennemis vaincus : faut-il s'étonner que les États du nord de l'Amérique supportent impatiemment la recherche quotidienne des esclaves en fuite ? Cette humiliation n'a pas même été épargnée à Boston, l'Athènes de l'Amérique, ville si fière de ses mœurs policées, de son élégance, de ses traditions libérales, du rôle élevé qu'elle n'a cessé de jouer dans l'histoire du pays.

La première fois, un noir fugitif nommé Simms fut enlevé de Boston sans difficulté ; le 24 mai 1854, un autre, nommé Anthony Burns, fut arrêté dans la capitale du Massachussets ; — quelques essais de résistance eurent lieu ; le sang d'un citoyen coula : aussitôt la ville fut envahie par des troupes fédérales, le canon fut braqué dans les rues, et l'abord du tribunal fut intercepté par des chaînes. Le malheu-

reux fugitif fut porté sur un vaisseau entre deux haies de soldats et sans qu'on pût le délivrer.

Les desseins de l'oligarchie du Sud se révélèrent dans toute leur netteté quelque temps après l'élection du général Pierce à la présidence de la Confédération. Le compromis du Missouri prohibait l'esclavage au nord du 36° degré de latitude; depuis des années, ce pacte solennel avait été observé, quand un sénateur, M. Douglas, l'un des chefs influents du parti démocratique, vint déclarer à la tribune que la prohibition stipulée par le compromis du Missouri contenait un principe attentatoire à l'esprit d'égalité et de liberté. Au nom de la souveraineté des territoires, il demanda qu'ils pussent être admis dans l'Union, avec ou sans esclavage, en conservant la constitution particulière qu'ils s'étaient donnée, quelle que fût d'ailleurs leur latitude géographique. Le bill de M. Douglas fut adopté par les deux chambres et ratifié par le président. Ainsi se trouvèrent brisées les dernières barrières que la timide prévoyance des hommes d'État avait cherché à opposer à l'extension de l'institution servile. Un acte semblable était visiblement inconstitutionnel, puisque la constitution assignait au congrès un contrôle direct et absolu sur les territoires et lui laissait, par une conséquence évidente, le droit de limiter le domaine de l'esclavage en dehors des États existants au moment de la fondation de la République. En abandonnant ce droit, en livrant la grave question de l'esclavage à l'initiative des territoires eux-mêmes, le congrès se dépouillait de la prérogative la plus importante dont il avait été investi. En laissant introduire dans le droit constitutionnel et en exaltant outre mesure le principe de la souveraineté illimitée, absolue, des territoires et des États, on commençait une œuvre de dissolution dont la puissance ne devait pas tarder à se manifester.

Le bill du sénateur Douglas avait été présenté à propos de l'organisation du vaste territoire de Nebraska et de Kansas, dont les États-Unis avaient obtenu la cession des Indiens. Pour empêcher les funestes effets de cet acte, qui passa le 4 mars 1854, les émigrants de l'Ouest et du Nord se hâtèrent d'occuper les belles et fertiles vallées du Kansas; mais le Sud était décidé à y introduire son institution particulière, malgré tous les efforts du travail libre. Quand eurent lieu les élections pour la première législature du Kansas, qui devait fixer la constitution du nouveau territoire, on vit se présenter au scrutin des bandes armées venues du Missouri, sous les ordres d'un certain Atchison, ancien président du sénat des États-Unis. Voici les paroles que ce flibustier prononçait au moment d'envahir le Kansas : « A ceux qui ont

des remords de conscience et qui craignent de violer les lois, je dois dire que le temps est venu où il faut mépriser de semblables craintes ; nos droits, nos propriétés sont en danger. Je vous adjure donc tous d'entrer dans les districts électoraux du Kansas, et de voter à la pointe du *bowie-knife* et le revolver à la main. »

Il ne fut que trop bien obéi : la législature nommée à l'aide de ces procédés sommaires ne fut point reconnue par les paisibles habitants du territoire. Ils se réunirent une nouvelle fois dans un lieu nommé Topeka, et y firent librement leurs choix. Dans cette conjoncture, quel parti prit le gouvernement fédéral ? Il reconnut officiellement la législature nommée par les Missouriens armés de couteaux et de revolvers. Cette chambre, si l'on peut donner un pareil nom à un semblable ramassis d'aventuriers, se hâta de passer un acte où elle déclarait que « la *discussion* de l'esclavage était une félonie passible de deux ans de travaux forcés, aux chaînes, sur les grandes routes ». Le Kansas fut bientôt le théâtre d'une vraie guerre civile. Le président appuya de tout son pouvoir les partisans de l'esclavage. Les forces fédérales prirent une attitude hostile aux colons, et n'empêchèrent pas les volontaires venus des États à esclaves voisins d'entrer dans le territoire, d'y incendier les maisons nouvellement bâties, d'y piller, d'y brûler les premières récoltes, de s'y livrer aux plus abominables désordres.

Les passions furieuses qui se donnaient carrière dans les plaines du Kansas devaient bientôt ensanglanter le sanctuaire de la représentation nationale. Le sénateur de Boston, Charles Sumner, éleva une voix éloquente en faveur des malheureux colons du Kansas, et flétrit avec une juste indignation ceux qui cherchaient par la violence, et au mépris de toutes les lois, à leur imposer des institutions qu'ils repoussaient. Quelques remarques faites dans son discours à l'adresse de la Caroline du Sud, irritèrent un jeune représentant de cet État, M. Brooks. La séance terminée, quand déjà la salle était vide, M. Sumner était assis à sa table, occupé à finir sa correspondance, quand il se sentit tout à coup frappé sur le derrière de la tête : d'une grandeur et d'une force presque athlétiques, il fit un si violent effort pour se relever, qu'il détacha du sol le bureau où il était assis ; mais son adversaire continua à le frapper sans relâche avec une canne, sans qu'il pût offrir aucune résistance, et jusqu'à ce qu'il eût perdu toute connaissance. Cette scène se passait en présence de deux personnes, deux hommes politiques que M. Brooks avait amenés avec lui pour empêcher qu'on le dérangeât. Ce fut sans doute un horrible spectacle que celui de l'in-

fortuné sénateur baigné dans son sang, dans ce lieu tout plein des souvenirs des nobles fondateurs de la république, où tant de fois avaient retenti les mots sacrés de liberté, de droit, de justice, d'humanité; mais cet attentat parut encore plus affreux à cause du caractère de la victime, de l'aménité de ses mœurs, de la culture de son esprit, de la noblesse et de la générosité de ses sentiments. L'indignation se mélangea d'un douloureux étonnement quand on apprit que M. Brooks n'était point, comme on aurait pu le croire, un misérable fanatique, amené au congrès par un de ces hasards si fréquents dans les démocraties, mais qu'il appartenait à la meilleure société de son pays, et qu'il était connu par son élégance et par la courtoisie habituelle de ses manières. Sa conduite fut louée dans tout le Sud, et, par la plus étrange des aberrations, qualifiée de chevaleresque. M. Brooks ayant donné sa démission, fut renvoyé par un vote enthousiaste et unanime au congrès; il y fut l'objet des plus ridicules démonstrations, tandis que M. Sumner était encore en danger de mort. Quelle idée pouvons-nous, à distance, nous former d'une société où règnent de semblables passions? Ne voit-on pas clairement par de tels exemples que l'habitude de l'arbitraire, du pouvoir absolu et sans contrôle, corrompt entièrement les âmes et les ramène peu à peu à la barbarie, au milieu de l'appareil d'une civilisation mensongère?

C'est pendant la guerre du Kansas que l'on entendit parler pour la première fois de John Brown, dont la tragique destinée allait devenir l'épisode le plus dramatique du long duel entre les partisans et les ennemis de l'esclavage. Descendu des premiers puritains qui abordèrent sur les rochers de Plymouth, John Brown en avait conservé le caractère résolu, l'austérité des mœurs, le langage parsemé de formules bibliques. Longtemps fermier dans la Pensylvanie, il alla s'établir un des premiers dans le Kansas avec sa nombreuse famille. Depuis longtemps le sort de la race opprimée aux États-Unis révoltait son âme religieuse : quand la guerre civile éclata, il combattit dans les rangs de ceux qui osèrent résister aux Missouriens, soutenus par les troupes fédérales. Il perdit un de ses fils dans une bataille, et fut lui-même grièvement blessé. C'est alors qu'il conçut le projet de tenter une expédition en Virginie, d'y faire un appel aux noirs, de les attirer avec lui dans la chaîne des Alleghany pour faciliter leur évasion. Son intention n'était pas de provoquer une insurrection, un massacre des planteurs, mais seulement une sorte d'exode du peuple opprimé sur le sol libre du Canada. Les armes ne devaient point servir à l'attaque, mais seulement à la défense pendant la retraite. Il s'empara de l'arsenal

fédéral de Harper's-Ferry, avec une troupe de vingt-cinq hommes, y tint en respect pendant trente-six heures toute la population voisine sans commettre un seul acte de violence. Bientôt attaqué par des troupes fédérales envoyées en toute hâte, il dut céder dans un combat si inégal, et fut fait prisonnier avec ceux de ses compagnons qui ne furent point immédiatement massacrés. Brown, couvert de blessures, traîné devant un tribunal virginien, accusé de meurtre et de félonie, fut condamné à mort. Du matelas sur lequel il était étendu dans la cour de justice, il demanda à prononcer quelques paroles, dont la simple éloquence émut jusqu'à cette foule avide de sang qui se pressait autour des condamnés : « J'ai, s'il plaît à la cour, quelques mots à dire. En premier lieu, je dois nier tout ce qui a été dit contre moi, sauf ce que j'ai toujours avoué, mon projet de délivrer les esclaves. Je me proposais de faire comme l'an dernier dans le Missouri ; j'y emmenai trois esclaves sans brûler une amorce, et les conduisis jusqu'au Canada, où je les laissai. Je voulais répéter la même chose sur une plus grande échelle. C'était là tout mon projet. Je n'eus jamais en vue le crime ou la trahison, la destruction de la propriété, ou l'excitation des noirs à la rébellion et à l'insurrection. Si j'étais intervenu de la façon que j'avoue, et comme, je consens à le dire, la preuve en a été donnée, — car j'admire la véracité de la plupart de ceux qui ont témoigné dans cette affaire, — si, dis-je, j'étais intervenu pour les riches, les puissants, les intelligents, ceux qu'on nomme les grands, ou en faveur de leurs amis, pères, mères, sœurs, frères, femmes et enfants, si j'avais sacrifié et souffert pour eux tout ce que j'ai souffert et sacrifié, ma conduite eût été approuvée, et chaque homme dans cette cour l'eût trouvée plutôt digne de récompense que de châtiment. Cette cour reconnaît, je pense, la validité de la loi divine. Je vais embrasser un livre, que je suppose être la Bible ou au moins le Nouveau Testament, qui m'apprend que tout ce que je désire que les autres me fassent, je dois le faire aux autres. Il m'apprend aussi que ceux qui sont emprisonnés dans des liens sont liés avec moi. Je me suis efforcé de suivre ces instructions. Je serai toujours trop jeune pour comprendre que Dieu fasse des distinctions entre les personnes. Je crois qu'être intervenu comme j'ai fait, comme j'ai toujours avoué que j'ai fait en faveur de ses pauvres enfants humiliés, n'est pas mal, mais bien. Maintenant, s'il est jugé nécessaire que j'abandonne ma vie pour que les fins de la justice soient atteintes, et que je mêle mon sang et celui de mes enfants avec le sang de millions d'esclaves dont les droits dans ce pays sont violés par des dispositions méchantes, cruelles et injustes, qu'il en soit ainsi. »

On espéra un instant que la peine de Brown serait commuée; mais le Sud voulait avoir sa victime, et le 16 décembre 1859, au milieu d'un immense concours de milice accouru de toutes parts pour garder la ville, Brown fut exécuté. Le même jour, dans tous les villages de la Nouvelle-Angleterre, les cloches sonnèrent le glas des morts, des meetings eurent lieu dans les villes en l'honneur du vieux puritain, dont la mort fut regardée comme un malheur public et comme le sinistre augure des plus graves événements.

L'échauffourée du vieux fermier du Kansas fut un acte tout à fait individuel et spontané : homme d'action, il n'avait qu'une sympathie assez dédaigneuse pour les partis américains opposés à l'esclavage; il les jugeait trop timides; comme les soldats de Cromwell, il croyait à la sainteté du glaive, et était prêt à passer le sien à travers la constitution pour défendre ce qu'il nommait la cause de Dieu. Il y a dans le véritable héroïsme une telle puissance morale que Wise, le gouverneur de la Virginie, l'homme même qui envoya Brown au gibet, disait de lui : « C'est un homme à la tête froide, plein de courage, de résignation, simple et ingénu. Il est calme et indomptable; il est juste que je dise qu'il a été humain envers ses prisonniers, et qu'il m'a inspiré une grande confiance dans son intégrité et sa véracité. » Si c'est ainsi que parlaient de lui ses ennemis, faut-il s'étonner que, dans l'exaltation de la douleur, Emerson, le philosophe de Boston, l'esprit le plus délicat, le plus ingénieux de la Nouvelle-Angleterre, se soit écrié, dans un meeting public : « Si John Brown est attaché au gibet, le gibet sera désormais aussi sacré que la croix. »

La tentative de John Brown jeta une sombre lueur sur une situation pleine de périls et de menaces; sa mort fut pour le Sud une de ces victoires qui sont aussi dangereuses que des défaites. Une nouvelle élection présidentielle vint bientôt mettre aux prises les passions qui fermentaient de toutes parts. Pour en comprendre le résultat, exposons rapidement ce qu'étaient devenus les partis politiques en Amérique depuis le triomphe définitif des démocrates. Pendant longtemps, le parti démocratique n'eut en face de lui que les restes impuissants des anciens fédéralistes; ceux-ci, sous le nom de whigs, qui prenait ainsi aux États-Unis une signification opposée à celle qu'il a reçue en Angleterre, formaient un parti essentiellement conservateur en face des démocrates, ambitieux, remuants, envahisseurs; protectionnistes, attachés à la paix, partisans de l'alliance anglaise, les whigs étaient sur la question de l'esclavage les complices faciles des démocrates : aussi, à mesure que cette question grandit en importance, et que toutes les

autres s'effacèrent devant elle, leur signification politique diminua, et bien qu'ils voulussent simplement conserver, sans fortifier, l'institution servile, ils devinrent en réalité les instruments de la politique du Sud. Au milieu de cette sorte de consentement universel, de cette quiétude des intérêts matériels, liés dans le Nord comme dans le Sud à la conservation et à l'extension de l'institution servile, on entendit tout à coup s'élever une protestation solennelle, pareille à un cri d'alarme. C'est en 1830 que se fonda dans le Nord une petite société, d'abord inconnue et méprisée, qui devait rapidement devenir une puissance dans l'Union : c'est la Société contre l'esclavage, dont les membres sont connus sous le nom d'abolitionistes. William Lloyd Garrison en fut le fondateur. Simple ouvrier typographe, sans fortune, sans réputation, sans appui, il n'hésita pas à attaquer directement une institution à laquelle les destinées de l'Union entière se liaient de plus en plus intimement, et qui avait reçu l'appui ouvert ou tacite de toutes les classes de la société, des hommes politiques, de la magistrature, des universités et du clergé tout entier. Le premier jour, il prit pour cri de guerre : « Émancipation immédiate. » Convaincu que l'esclavage est une grande iniquité sociale, qui ne pouvait se réparer que par un grand sacrifice, il prêcha l'abolition pure et simple, sans compensation et sans condition. Il prouva l'inanité des efforts qu'on tenterait pour obtenir une émancipation graduelle par voie d'émigration, de retour en Afrique, projets qui n'avaient rien de sérieux, et dont on avait entretenu l'opinion uniquement pour la flatter et lui faire oublier le mal en parlant d'un remède, si illusoire qu'il pût être.

Le mal était pourtant si grave, qu'il fallait fermer volontairement les yeux pour ne point l'apercevoir. Il y a actuellement aux États-Unis quatre millions d'hommes soumis à un épouvantable code de tyrannie, privés de famille, de religion, d'éducation ; ce nombre croît chaque jour avec rapidité, et on estime qu'il s'augmente chaque année de cent cinquante mille. Plus près on tient les noirs de l'abrutissement physique et moral, plus terrible peut être leur réveil. Les esclaves, d'ailleurs, par l'effet du croisement constant et illégitime des deux races, et par suite du simple contact avec un peuple civilisé, deviennent de génération en génération plus intelligents, et par conséquent plus dangereux pour leurs maîtres. Ils secouent graduellement leur torpeur, se dépouillent de cette naïveté enfantine et souvent gracieuse qu'on rencontre encore chez les tribus africaines ; ces changements s'opèrent plus vite même que la décoloration de la peau, et le teint des noirs, dans toutes les villes du Sud, devient de plus en plus clair.

L'élément métis prédomine sur le véritable élément noir. Des tentatives telles que celles de John Brown trouveront tôt ou tard un écho dans ces populations impatientes de la servitude et jalouses du sort des blancs. Jefferson fut toute sa vie tourmenté de la crainte d'une révolte d'esclaves : la pensée d'un drame pareil à celui de Saint-Domingue était pour lui, disait-il, « comme une cloche d'incendie qui sonnait toutes les nuits ». Washington, qui, pendant la guerre de l'indépendance, avait pu apprécier le courage téméraire des noirs, était préoccupé de craintes semblables, et laissa en mourant la liberté à ses esclaves. Loin que cet exemple ait été suivi, on a opposé depuis toutes sortes d'entraves à l'émancipation ; dans la Caroline du Sud, en Géorgie, dans l'Alabama, le Mississippi, un acte d'émancipation n'est valable que s'il reçoit la sanction spéciale de la législature. Après avoir épuisé en quelque sorte contre le malheureux noir la définition de la propriété au nom du salut de l'institution servile, on arrive à la violer ouvertement dans son attribut fondamental, qui est la libre disposition de la chose possédée.

Le projet de Jefferson pour épargner au pays les dangers d'une insurrection était l'émigration graduelle de la race noire dans des colonies où elle pourrait retrouver la liberté. Ce projet reçut en 1827 seulement un commencement d'exécution ; une société se forma sous le nom de *Société de colonisation*, dans le but de transporter à Libéria, en Afrique, les hommes de couleur libres et les esclaves rachetés. On reconnut bien vite l'insuffisance d'un tel remède : racheter des noirs n'était, suivant les lois rigoureuses de l'économie politique, que donner une plus grande valeur à ceux qui restaient dans les fers, et par conséquent encourager l'intérêt des planteurs, surtout de ceux qui se vouent à la production de ce bétail humain, que consomment les États cotonniers. Au reste, les opérations de la Société furent si insignifiantes, qu'après seize années d'existence elle avait importé à Libéria autant d'esclaves qu'il en naît aux États-Unis dans l'espace de quinze jours.

Enivré par le spectacle de son étonnante prospérité, le Nord s'était habitué à toutes les conditions auxquelles il croyait la devoir ; son injustice envers la race opprimée était peut-être plus cruelle que celle du Sud, car elle n'avait pas pour mobile des intérêts aussi immédiats ; pour tromper leur propre conscience, les habitants des États libres se payaient de tous les sophismes qu'on peut invoquer en faveur de l'institution servile. Il y a eu de tout temps et dans tous les pays des hommes qui semblent nés pour le mal et qui se trouvent prêts à em-



brasser les rôles les plus odieux; il s'est trouvé, et, faut-il le dire, il se trouve encore dans les universités du Nord, des savants qui ont démontré l'infériorité radicale de la race noire et son inaptitude à la civilisation, des économistes infidèles au principe de la liberté du travail, des ministres de l'Évangile qui, sacrifiant l'esprit du Nouveau Testament à celui de l'Ancien, ont osé présenter la servitude comme une institution d'origine divine; qui, voulant mettre en tête d'un livre de prières destiné aux écoles la belle gravure du Christ consolateur d'Ary Scheffer, y ont supprimé le noir chargé de fers<sup>1</sup>; qui s'interdisent toute discussion de l'esclavage, tandis qu'ils raisonnent librement sur tous les dogmes de la foi chrétienne.

Les abolitionnistes ont troublé cette quiétude immorale; ils ont dénoncé le prêtre dans la chaire, le juge suprême sur son banc, l'homme d'État dans les chambres législatives, le professeur dans son collège; ils ont présenté à la société américaine le miroir de vérité où elle refusait de se contempler, et arraché tous les voiles dont le dieu Mammon se couvrait pour ses innombrables fidèles. Personne n'a trouvé grâce devant eux sitôt qu'ils ont découvert une complicité avec le despotisme du Sud. Ils n'ont épargné la vérité ni à Daniel Webster, qui, traître à la cause du Nord, mourut de chagrin pour n'avoir pas recueilli le fruit de sa trahison, ni à Édouard Everett, ancien ambassadeur des États-Unis à la cour de Saint-James, membre correspondant de l'Institut de France, grand orateur et esprit élevé, mais docile au Sud, et disposé à en couvrir toutes les iniquités avec les grands mots d'union, de constitution et les noms populaires des nobles fondateurs de la république. Ils ont compris qu'en face de tant d'intérêts hostiles et alliés, ils n'avaient qu'un moyen de lutter avec avantage, c'était d'entreprendre une propagande au nom des principes élevés de la justice et de la liberté humaines, de créer une agitation morale pour réveiller les consciences et régénérer les âmes.

Rien ne montra mieux la nécessité de cette révolution morale, à laquelle ils se vouèrent comme à un nouvel apostolat, que les persécutions mêmes que leur cause eut à souffrir. Avec cette perspicacité dont le Sud a toujours donné des preuves, il reconnut bien vite que les abolitionnistes étaient ses vrais, ses dangereux ennemis, et à une époque où le nom de Garrison était à peine connu dans le Nord, la législature de la Géorgie n'hésitait pas à mettre sa tête à prix.

<sup>1</sup> Je possède moi-même un exemplaire de ce curieux livre de prières et de la gravure mutilée.

Un abolitioniste connu ne pourrait et n'aurait pu, depuis vingt ans, se hasarder qu'au péril de sa vie dans les États à esclaves; mais dans le Nord même, que d'indignités, de dégoûts, de persécutions n'eurent-ils pas à supporter! Rien ne les rebuta, ni les dédains, ni les injures, ni la ruine, ni l'hostilité d'abord universelle. Cette histoire de ce qu'on a quelquefois appelé l'âge des martyrs de l'abolitionisme n'est pas assez connue en Europe; elle apprend que la conséquence dernière du système de l'esclavage des noirs était la destruction de toute liberté et de toute sécurité pour les blancs eux-mêmes : liberté de réunion, liberté personnelle, liberté de la presse, tous les droits ont été violés dès qu'ils se sont exercés ouvertement en faveur d'une cause hostile à l'intérêt tout-puissant des planteurs.

La vérité et la justice trouvent ordinairement des organes dignes d'eux; mais les personnages du parti abolitioniste réunissent à un rare degré les qualités morales et intellectuelles qui les rendent propres à la tâche difficile qu'ils se sont imposée. Par la pureté de sa vie, par la douceur de son caractère, par son inaltérable dévouement à la cause des opprimés, Garrison a commandé aujourd'hui l'estime de ses adversaires eux-mêmes, et personne ne prononce plus qu'avec respect le nom de cet homme, qu'en 1835 on traînait dans les rues de Boston avec une corde au cou. Après lui, il faut nommer Wendell Phillips. Appartenant à une des familles les plus considérées de Boston, il eût pu prétendre, s'il l'avait voulu, aux premières fonctions de l'État, s'il avait mis au service d'un parti politique son éloquence, qui, de l'aveu de tous, n'a pas d'égale dans un pays si fécond en grands orateurs. Il peut à son gré, par ses appels passionnés, soulever les multitudes et gagner les auditoires les plus grossiers, comme il peut satisfaire les plus délicats par le charme d'une diction admirable, les grâces d'un esprit délicat et cultivé et la puissante logique de son argumentation. Voilà des années qu'à des intervalles très-fréquents et devant les auditoires les plus divers, cet orateur renouvelle ses adresses sur la question de l'esclavage, variant son sujet à l'infini, l'accommodant aux circonstances, le faisant paraître toujours nouveau, à force d'art, ou plutôt à force de sincérité et de passion. Cette agitation prolongée ne pouvait rester sans fruit : les abolitionistes ont vu venir à eux les uns après les autres les hommes les plus éminents de leur pays; le docteur Channing, qui pendant quelque temps avait considéré leurs attaques contre le Sud comme intempestives, a sur la fin de sa vie donné un témoignage public de son adhésion à la cause de l'abolition. Après lui, Théodore Parker, âme plus ardente, se jeta plus franchement dans le

mouvement, et prêcha du haut de sa chaire les mêmes doctrines que Garrison et Phillips, et son enseignement fut si efficace, que depuis sa mort récente, sa nombreuse congrégation, qui ne l'a pas encore remplacé d'une manière définitive, a chargé plusieurs fois Phillips, bien qu'il ne soit point ministre, de prêcher dans cette chaire que le grand orateur sacré a rendue si célèbre. Emerson, esprit attique, le seul philosophe dont la république américaine puisse se vanter, n'a point marchandé ses sympathies et son concours au parti de l'abolition. Dirai-je que tous ceux qui pensent, tous ceux qui vivent d'une vie intellectuelle aux États-Unis, l'encouragent de leurs vœux et l'aident de leur concours? Malheureusement non; la prudence, la servilité même, ne sont point incompatibles avec le talent; mais parmi ceux qui craignent de se joindre aux abolitionnistes, il en est beaucoup qui savent que l'avenir corrigera les injustices du présent, et que l'histoire équitable prononcera un jour sur les partisans de l'émancipation un jugement bien différent de celui qu'ils balbutient aujourd'hui.

Ne se mêlant, par principe, à aucune des dénominations politiques qui se partagent la direction de l'Union, isolés dans leur opposition morale comme dans un retranchement inexpugnable, les abolitionnistes ont vu les partis se former et se décomposer autour d'eux, sans en être affectés; mais avec le temps, sous l'influence des changements qui s'opéraient par l'effet de leurs prédications dans les courants de l'opinion publique, ces partis se sont de plus en plus inspirés de leurs doctrines. On vit à côté des démocrates et des whigs conservateurs se former un parti, très-faible d'abord, et bientôt plus nombreux, qui sous divers noms poursuivit un but manifeste : la limitation du domaine de l'esclavage. Ce parti prit d'abord le nom de tiers parti, de parti de la liberté (*liberty party*), puis de parti du sol libre (*free soil*), enfin de parti républicain. Sous cette dernière dénomination il se présenta pour la première fois aux élections qui portèrent au pouvoir M. Buchanan. Le candidat républicain, Frémont, célèbre par ses nombreux voyages dans les montagnes Rocheuses, échoua, par suite de l'appui donné aux démocrates par les États de New-York et de la Pensylvanie. Il est intéressant de connaître le programme de la première convention républicaine; il peut se résumer ainsi : adhésion à la Constitution fédérale, à l'union et aux droits des États; — prohibition absolue de l'esclavage dans les territoires des États-Unis, ainsi que de la polygamie (par allusion aux Mormons); — rétablissement de l'ordre légal dans le Kansas, admission immédiate du Kansas comme État libre; — réprobation de la circulaire d'Ostende (programme d'un système d'an-

nexion qui embrassait Cuba, le Mexique, et fut rédigée à Ostende par des diplomates américains). — Le succès relatif qu'obtint la candidature de Frémont révéla au parti républicain sa propre force et en même temps poussa les démocrates aux dernières extrémités. Sous l'administration de M. Buchanan, ils se crurent tout permis : la cour suprême, tribunal le plus élevé de l'Union et appelé à décider de toutes les questions constitutionnelles, donna un arrêt (connu sous le nom de l'arrêt de Dred Scott, nom du noir à propos duquel il fut rendu) en vertu duquel un citoyen des États-Unis pouvait transporter dans un État quelconque ce qui dans son propre État était considéré comme propriété. D'après ces principes, les esclaves ne devenaient pas libres en touchant un sol libre; ils étaient une marchandise qu'on pouvait partout emmener avec soi, sans lui faire perdre sa valeur. M. Dallas, ambassadeur des États-Unis à Londres, refusait à une femme de couleur libre un passe-port pour se rendre en France, sous prétexte qu'il ne pouvait considérer que les femmes blanches comme citoyennes des États-Unis. Dans une foule d'États, on prenait contre les noirs affranchis les mesures les plus iniques; on les forçait d'émigrer en les menaçant de les réduire de nouveau en esclavage, s'ils demeuraient dans l'État au delà d'un terme déterminé. A Washington, en vue d'une victoire prochaine des républicains, la trahison s'organisait ouvertement, le trésor public était pillé, on vidait les arsenaux du Nord et on envoyait toutes les armes dans les arsenaux du Sud. Jamais dans les plus odieux gouvernements de l'Europe on ne vit des exemples d'une immoralité aussi révoltante parmi les clients et les agents du pouvoir, une faiblesse aussi criminelle dans le pouvoir lui-même. Mais ces saturnales du parti démocratique allaient porter leur fruit : malgré le péril qui le menaçait, ce parti eut l'imprudence de se diviser dans les élections, et il laissa ainsi une victoire facile aux républicains. Le programme de ces derniers ne dépassait pas celui qu'ils avaient adopté quatre ans auparavant : développant ce programme devant le sénat, M. Seward, l'orateur principal du parti, disait : « La nation doit choisir entre le parti démocratique et le parti républicain. On a donc le droit de nous demander nos principes. Je ne connais qu'un principe de politique que mon parti ait adopté et avoué : c'est de préserver le territoire des États-Unis par des moyens constitutionnels et légaux de l'esclavage et de la polygamie. Quand l'on considère ce qu'est cette nation, de quelles races elle se compose, dans quel âge du monde elle est montée sur le théâtre de l'histoire, quels sont ses institutions prédominantes, ses mœurs, ses coutumes, ses sentiments, peut-on douter que le parti

républicain s'attachera avec résolution à cette politique, et parviendra à la faire triompher? Quant à l'hostilité dont on nous accuse vis-à-vis du Sud, voici ce que j'ai à dire. J'ai trouvé ici, parmi les représentants des États du Sud, un esprit de résistance résolue et sérieuse contre le parti républicain; j'aperçois un affaiblissement de cet esprit de fraternité et de loyauté, de cet amour pour la contrée commune, qui sont le ciment même de l'Union; en sorte que dans la condition actuelle des affaires je suis presque tenté de m'écrier que nous allons vers une dissolution, semaine par semaine, et mois par mois; que les liens se dénouent déjà, et qu'un étranger pourrait croire que notre président est le président de deux républiques ennemies. Que les membres du Sud noircissent autant qu'ils le veulent ce tableau, mais qu'on me laisse parler au nom des représentants républicains du Nord. Je connais leur vie publique et leur vie privée. Non, nous ne sommes pas une république hostile, ou les représentants d'une telle république. Nous conférons ensemble, mais seulement comme les organes d'un parti. Notre système politique nous oblige à agir souvent en partisans, mais ne nous dispense pas d'être des patriotes et des hommes d'État. Des différences d'opinion, même sur le sujet de l'esclavage, ne sont pour nous que des différences politiques, non sociales ou personnelles. Il n'y a pas un désunioniste parmi nous. Nous n'avons pas conscience que rien autour de nous nous pousse à une désunion. Nous n'avons jamais été plus patients, et nous n'avons jamais plus aimé les représentants des sections politiques qui diffèrent de la nôtre. Nous portons le même témoignage pour le peuple qui nous envoie ici, pour tous les districts et tous les États que nous représentons. Le peuple du Nord n'est pas l'ennemi, mais l'ami et le frère du Sud; il est fidèle et sincère comme aux jours où la mort les rencontrait ensemble sur les champs de bataille de la liberté. »

Étaient-ce là les vrais sentiments du Nord? Oui, dans une grande mesure, le Nord ne demanda réellement rien autre que la limitation du domaine de l'esclavage; attaché au Sud par le mercantilisme, par les souvenirs historiques, par une histoire commune, il ne voulait point d'une dissolution de l'Union; et les abolitionistes seuls répétaient depuis 1835 leur cri, qui ne trouvait point d'écho: « Point d'union avec les maîtres d'esclaves! » Pour eux seulement la question de l'esclavage prenait les proportions d'une question morale et religieuse; pour le parti républicain, M. Seward l'avouait en toute sincérité, elle restait une question purement politique. Dirai-je ici toute ma pensée? Si le Nord avait cru sérieuses les menaces de dissolution

que faisait entendre le parti démocratique, je doute que la majorité des voix se fût portée dans l'élection présidentielle sur la personne du candidat républicain; mais personne ne soupçonnait toute l'ardeur et toute l'audace du Sud. Que disait M. Seward à propos des menaces des séparatistes? « J'ai uniformément dit ici et ailleurs que ces menaces impatientes sont si absurdes qu'il ne se trouvera aucune main pour les exécuter. Nous ne formons qu'une race, nous n'avons qu'un langage, une liberté, une foi; nous sommes, il est vrai, engagés dans des industries diverses; mais ces industries mêmes nous mettent plus en contact les uns avec les autres qu'avec les autres peuples. Tout le corps social languit si un des joints de notre constitution fédérale est brisé, et il est certain que toute portion séparée devra périr. Vous pouvez dire tant que vous voudrez que notre constitution n'est qu'un contrat et que la violation d'une des clauses par un des États ou par le congrès délivre tous les autres États de leur allégeance, que les États peuvent se séparer quand ils ont ou croient avoir un motif suffisant d'hostilité; essayez donc de renverser cette constitution; vous découvrirez alors que c'est la loi d'un peuple, et que chaque membre du corps politique a conscience de la force qu'il y trouve, et sait que sans elle il est sans appui, sans pouvoir, sans espérance. Sur les bancs du Saint-Laurent comme du Rio-Grande, sur les côtes de l'Atlantique et du Pacifique, sur les bords du golfe du Mexique et dans les défilés des montagnes Rocheuses, parmi les pêcheurs des bancs de Terre-Neuve, les filateurs du Massachussets, les marchands de New-York, les mineurs de Pennsylvanie et de Californie, les agriculteurs d'Indiana, les planteurs du Mississipi, parmi les Indiens de la prairie, les Mormons du désert, les Africains libres, les Africains dans les fers, parmi les criminels mêmes de nos prisons, allez répéter l'histoire de vos maux et des leurs, aussi éloquemment et aussi tragiquement que vous voudrez, et demandez-leur de se soulever, ils vous répondront: « Est-ce là tout? Êtes-vous » plus justes que Washington, plus sages que Hamilton, plus humains » que Jefferson? » Et par cette simple interrogation, vous serez réduits au silence et à la confusion. »

On sait comment les événements ont répondu à cette confiance, et l'on a pu voir quel respect le Sud professe au fond du cœur pour l'œuvre de Washington, de Hamilton, de Jefferson. L'élection de M. Lincoln n'était pas plutôt connue, que la séparation des États cotonniers était décidée. Les événements qui ont suivi sont trop récents pour qu'il soit nécessaire de les rappeler; le régime de la terreur établi dans le Sud, les propriétés fédérales saisies, une nouvelle constitution

et un nouveau président proclamés, voilà par quels actes énergiques les États séparatistes ont répondu à une élection régulière, accomplie sans violence et avec toutes les formes légales. Le pouvoir central a permis toutes ces violations de la constitution, et sa faiblesse a laissé s'aggraver de jour en jour une situation qui paraît aujourd'hui sans remède. En vain on accumule à Washington les projets de compromis, en vain M. Seward lui-même, le premier ministre du nouveau cabinet, a-t-il, dans des déclarations solennelles, cherché à effacer dans la victoire des républicains tout ce qui lui donnait quelque signification, les États séparés ferment l'oreille à toute proposition conciliatrice; ils sont aujourd'hui au nombre de sept : la Caroline du Sud, la Géorgie, la Floride, l'Alabama, le Mississippi, la Louisiane et le Texas. Dans ces États les lois fédérales ne sont plus observées, dans les ports les taxes fédérales ne sont plus payées, et le fort Sumter seul, à l'entrée du Mississippi, est resté aux mains d'un officier de l'armée, le major Anderson.

Que faire dans de telles circonstances ? Les États frontières (border States) qui séparent les sécessionnistes du Nord hésitent à se décider et cherchent à deviner de quel côté penchera la balance. L'intérêt de l'esclavage les rapproche du Sud, l'amour de l'Union du Nord. Que fera le parti républicain ? Déjà il s'est divisé en face des graves événements qui ont suivi sa victoire. Une fraction parle de lutter contre la révolution, une autre veut la reconnaître et consentir à la séparation. Ceux qui se résignent tiennent ce langage : « Que nous le désirions ou que nous ne le désirions pas, nous ne pouvons ramener à nous les États séparés. Les compromis ne serviront à rien ; et bien que dans une guerre nous puissions les vaincre, nous ne pourrions jamais les subjuguier entièrement. Avec notre forme de gouvernement, nous ne pouvons facilement conquérir et occuper des provinces ; mais la guerre même est difficile contre le Sud. Les hommes du Sud sont braves, habitués à l'usage des armes. Le Nord d'ailleurs est plein de traîtres. Près de la moitié du peuple a des sympathies plus ou moins avouées pour les séparatistes. Dans de telles circonstances, faut-il recourir à la redoutable chance d'une lutte à main armée pour sauver l'Union ? Ne vaut-il pas mieux laisser rompre le lien qui nous rattache aux États à esclaves, former une grande république libre, laisser le niveau moral se relever parmi nous, et le Sud se perdre par ses propres folies et ses propres divisions ? »

Ceux qui soutiennent le parti opposé peuvent répondre : « Nous ne pouvons éviter la guerre avec le Sud lors même que nous le voudrions.

La nouvelle Confédération nous demandera des choses que nous ne pourrons lui accorder; elle voudra avoir le Nouveau-Mexique dans son territoire; — nous ne pourrons consentir à le lui livrer. On exigera l'extradition des esclaves fugitifs, et ce que nous accordions à regret quand la constitution nous en faisait un devoir, l'accorderons-nous quand nous serons simplement voisins? Et si tout nous pousse à la guerre, ne vaut-il pas mieux la commencer de suite, laisser se déclarer un conflit irrépressible, et avoir de notre côté les avantages que nous donneront la constitution, la loyauté à l'Union? Ne vaut-il pas mieux nous battre pour des lois reconnues et respectées, que de faire la guerre à un ennemi étranger, à une nation nouvelle? »

Effrayante alternative! Tout donne cependant à penser que si la république de M. Jefferson Davis persiste à vivre en face de l'Union pendant quelque temps, l'administration de M. Lincoln évitera d'entrer en conflit avec elle. On essaiera maint compromis avant d'en venir à cette épouvantable guerre civile; mais les événements ont une logique que les passions et les hésitations humaines ne peuvent arrêter. Quoi qu'il arrive, on peut le dire, l'esclavage a porté enfin son fruit, il a divisé les oppresseurs, et ainsi se trouve préparée l'œuvre finale de l'émancipation. L'Union n'existe plus : le Nord ne peut plus rattacher à lui les États frontières qui hésitent entre l'ancienne et la nouvelle Confédération, il ne peut plus rappeler à lui les séparatistes qu'en laissant tourner sa victoire en défaite, qu'en rendant l'épée fédérale, qu'en laissant la rébellion maîtresse, qu'en abandonnant sa dignité et ses droits à tous les outrages. Jamais plus il ne peut être question d'une union entre les citoyens de la grande république, mais seulement de coalition entre des États. Un précédent a été établi; on a vu qu'un État peut se retirer de l'association commune en mettant la main sur tout ce qu'il peut emporter. Il ne peut plus y avoir de gouvernement, car il n'y a plus de trahison. La Confédération n'est qu'une anarchie, du moment où chaque membre ne suit que son bon plaisir et se soustrait à toute obligation. L'union est donc dissoute, dissoute aujourd'hui en fait, mais surtout dissoute moralement; on en fera peut-être encore reparaitre le fantôme, mais sous ce fantôme il n'y a plus de vie. L'horreur, la haine de l'esclavage, vont grandir rapidement dans les États du Nord, et ces sentiments seront d'autant plus amers si le Nord se résigne encore à subir de nouvelles humiliations et se voit forcé de demander grâce à ceux qu'il a vaincus : une réconciliation momentanée sera le signal d'une nouvelle agitation. La grande question de la dissolution ne peut donc plus qu'être ajournée. Un compromis



permettrait peut-être à M. Lincoln et à ses amis de jouir tranquillement du pouvoir pendant quatre ans; il ne changerait en rien les conditions qui ont amené la crise actuelle. Il n'y a pas lieu de douter que le parti républicain se prêterait avec complaisance à tous les projets de réconciliation qui ne compromettraient pas trop gravement sa dignité : que représente en effet ce parti ? une transaction entre l'esclavage et l'abolition. Si la séparation du Nord et du Midi devient définitive, il n'a plus de raison d'être; les abolitionnistes le remplaceront naturellement. Comme l'a dit avec beaucoup de raison un fougueux démocrate dans le congrès, l'honorable Sherard Clemens : « La dissolution de l'Union détrône le parti républicain, lui ôte tout pouvoir, et fait de Garrison, de Phillips et de leurs confédérés les maîtres du Nord. » Pour éviter un tel résultat, les hommes d'État républicains feront plus d'un sacrifice : mais ces sacrifices seront inutiles, parce qu'il y a autant de résolution, de décision, de fermeté chez les planteurs séparatistes que chez les abolitionnistes eux-mêmes. Les choses arriveront au point qu'ils seront forcés de se rendre à discrétion, soit aux premiers, soit aux seconds; dans ce cas, leurs instincts naturels, leur honneur, leur dignité les pousseront, il faut l'espérer, du côté où sont la justice et la vérité.

En face des événements qui s'accomplissent de l'autre côté de l'Atlantique, irons-nous, comme tant d'autres, jusqu'à dire que cette expérience essayée par la démocratie américaine se termine par un échec ? que les principes renfermés dans l'immortelle déclaration de l'indépendance viennent de montrer leur impuissance, et que ce nouvel idéal d'égalité et de liberté réunies est un rêve que l'homme ne peut atteindre ? Bien loin que les doctrines de Washington et de ses amis aient été stériles et n'aient porté que de mauvais fruits, elles ont présidé à la formation d'une société assez forte pour ne pas succomber sous les influences maudites du mauvais principe que les fondateurs de l'Union avaient introduit dans leur œuvre en y inscrivant l'esclavage à côté de la liberté. Cette société s'est trouvée assez libre pour qu'une poignée d'hommes courageux, tels que les abolitionnistes, ait pu attaquer en face l'esclavage et braver ouvertement l'opinion publique, assez intelligente et assez familiarisée avec les grandes questions sociales et politiques pour qu'il leur fût possible de changer en peu d'années les courants de l'opinion publique et de déplacer les forces politiques; enfin elle s'est trouvée organisée de telle façon qu'une révolution, pareille à celle qui s'accomplit aujourd'hui, eût lieu sans effusion de sang, sans que la guerre civile devienne nécessaire, sans

interrompre les affaires, sans créer d'inquiétudes plus graves qu'une crise commerciale ordinaire, sans que les États particuliers, les villes, les communes soient arrêtés dans leur développement indépendant. Si la guerre civile vient plus tard ensanglanter les vastes territoires qu'en si peu d'années une active et vaillante démocratie a défrichés, ce ne sera pas la faute de ces principes qu'on prétend condamner au nom des événements actuels : les passions humaines restent les mêmes, quelles que soient les institutions ; c'est déjà beaucoup que l'organisation particulière des États-Unis ne rende pas nécessaire un recours à la force et à la violence.

Au reste, c'est seulement quand les principes de la déclaration d'indépendance auront retrouvé leur pureté, quand la nécessité de les concilier avec l'institution de l'esclavage cessera de plier toutes les âmes sous un sophisme perpétuel et de confondre les notions les plus simples du bien et du mal, que se montrera toute la fécondité de ces principes immortels. Alors, depuis les États de la Nouvelle-Angleterre jusqu'à la Californie, la liberté trouvera un domaine qui sera toujours assez vaste pour un peuple humain, religieux, laborieux, vertueux, et qui ne sera jamais trop étroit s'il doit reculer au delà des latitudes que se réservera l'esclavage.

AUGUSTE LAUGEL.

# JOSEPH DES NEIGES<sup>1</sup>.

---

## VIII.

### BIEN ET CHAUDEMENT DANS LE PRESBYTÈRE.

Peut-il y avoir aussi une sainte fête pour une femme telle que la Röttmännin? Peut-il y avoir un être humain qui s'en aille du monde sans avoir jamais éprouvé quelqu'un de ces délices qui font la félicité de la vie individuelle et de la vie de l'humanité? Qu'il y ait de semblables êtres, cela jette une ombre sur le monde et ne permet plus à personne d'être pleinement satisfait.

Ainsi erraient les réflexions de la femme du pasteur, assise près de la fenêtre. Mais elle chassa bientôt toutes les ombres, et ce fut dans son âme comme la claire matinée d'un jour de fête sans fin, qui est un rayon de l'éternité. Elle se leva et alla de côté et d'autre dans la maison, comme un bienheureux et paisible esprit. La fête qui approchait et avec cela la pensée qu'elle avait son frère près d'elle, jetaient sur tout son être la splendeur et l'allégresse, de sorte qu'elle souriait à toute chose, et, tandis qu'elle préparait un bon déjeuner pour le frère qui allait revenir de la chasse avec un appétit formidable, elle souriait au jambon, au beurre, aux œufs, comme si elle devait les remercier d'avoir la propriété bienfaisante de nourrir et de réconforter les humains. Les aliments ne peuvent donner de réponse, mais la bonne s'aperçoit que madame aime à entendre parler de son frère et elle dit :

« C'est un bien beau monsieur que monsieur le frère. Quand il est arrivé hier soir, j'ai cru que c'était le prince qui a passé ici l'hiver dernier pour aller à la chasse. » Là-dessus elle s'essuya le visage avec

<sup>1</sup> Voir la livraison du 15 mars 1861.

son tablier, pour se rendre belle aussi. « Je suis bien aise que nous ayons tué l'oie, » ajouta-t-elle en faisant des yeux doux à la bête suspendue devant la fenêtre de la cuisine.

Dès dix heures, frère Édouard rentra. Sa sœur lui fit entendre que le ministre dormait, et il déposa son fusil dans le coin, aussi doucement que s'il était de coton. Elle se réjouit de son appétit de chasseur, s'assit près de lui avec sa broderie, et lui narra les aventures du pasteur. Le frère raconta en retour comme quoi il n'avait rien tiré; il avait été sur la piste du loup, il le croyait fermement, mais au bord d'un ravin il l'avait perdu, car il ne pouvait se hasarder à y descendre seul. Il était allé jusqu'au Heidenmühle, et il dépeignait avec un vrai ravissement le paysage grandiose et effrayant : la chute d'eau gelée et des rochers entiers brillant comme des miroirs finement polis. Plus effrayant il dépeignait le paysage, et plus on se sentait à l'aise dans la chambre; le frère et la sœur causaient si paisiblement, au milieu de cette atmosphère où se répandait la douce chaleur ! Le mouvement du balancier de la pendule, le petillement du bois dans le poêle, s'élevaient plus haut que leurs paroles. Dehors, quelques flocons tombaient lentement et à leur aise, comme s'ils ne faisaient que se jouer en se berçant.

« Il faut encore que je te raconte une aventure, reprit Édouard.

— Ne veux-tu pas attendre que mon mari s'éveille, pour ne pas être obligé de la raconter deux fois ?

— Non, je ne la raconte qu'à toi, et il faut me promettre le secret. Je me tiens à l'affût derrière un buisson, non loin du Heidenmühle, pensant que le loup viendra bien encore. Je vois deux jeunes filles sortir du chemin; elles s'arrêtent près de ma cachette, et l'une d'elles dit : « Je vais donc te dire adieu ici, je te remercie de ta bonté; ma mère qui est au ciel te le rendra, mais c'est fini, il le faut. O bon Dieu ! pourquoi n'est-ce plus vrai, qu'on puisse être changé en corbeau par une méchante femme ? Je le voudrais, être le corbeau qui vole là-bas : alors je pourrais m'envoler et n'aurais pas besoin de m'en aller dans le rouge enfer. Regarde, la neige fond sous mes larmes qui tombent, mais le méchant cœur ne fond pas, et mon père est tout changé. » Ses larmes l'empêchèrent de continuer, et l'autre jeune fille partit. Celle qui pleurait retourna vers le moulin. Je ne pus y tenir, je me mis sur son chemin. Cela me faisait presque peine qu'il y eût une grande douleur sur ce jeune visage, beau et frais. J'aurais bien voulu lui adresser une parole de consolation, mais je ne savais laquelle... je lui dis simplement bonjour. Elle me regarda avec de grands yeux, s'arrêta un instant, surprise, et poursuivit son chemin.

— C'est Toni, la fille du Heidenmühler, dit la femme du ministre complétant le récit; une bonne et charmante fille qui doit devenir la fiancée d'Adam Röttmann.

— C'est horrible! reprit le jeune agriculteur.

— Oui, certes, horrible! Toni est l'unique enfant du Heidenmühler. Elle avait une brave mère. Tant que celle-ci a vécu, le Heidenmühle a été la maison la plus honorable et la plus honorée de notre paroisse, l'asile et le refuge de tous les pauvres. Jusqu'à ces quatre dernières années, la petite Toni suivait chaque jour le chemin de l'école, qui a bien une bonne lieue et demie, et l'hiver elle montait sur un âne. Un tel enfant qui, chaque jour, suit seul, pendant des années, le long chemin à travers la forêt et la vallée des rochers, doit devenir réfléchi et riche d'observations, — pourvu qu'il soit d'un esprit éveillé, car il en passe aussi par là beaucoup de sourds, qui ne savent rien d'eux-mêmes ni du monde. Mais la petite Toni était une enfant très-éveillée, et on l'entendait souvent dans la forêt réciter ses passages et chanter ses chansons; elle a une voix merveilleusement belle. Il y a deux ans, sa mère est morte; le tuteur adjoint au père a été l'aubergiste du Cheval blanc, du Wengern; bientôt après, sa sœur épousait le Heidenmühler. Près de cette femme, la pauvre enfant n'a plus un seul bon moment; et le tuteur est le frère de la belle-mère, et ainsi il se fait que Toni épouse Adam Röttmann.

Tout à coup la femme du ministre se leva en sursaut et s'interrompit.

« Hé! hé! la porte de la maison doit être restée ouverte, j'entends quelqu'un monter l'escalier. — St! paix! silence! fit-elle en ouvrant la porte. Quoi! c'est toi, Martine? Entre, mais pas de bruit, monsieur le pasteur dort. Qu'apportes-tu là?

— Un beau salut de la part de Leegarde, et voici les bonnets qu'elle envoia.

— Pourquoi ne vient-elle pas elle-même?

— Elle est chez nous aujourd'hui, à faire une veste neuve pour mon Joseph.

— Tu pares trop ton Joseph, tu le gâtes, dit la femme du ministre.

— Leegarde n'accepte de moi aucun salaire, » dit Martine se tournant timidement; et dans cet instant le mouchoir rouge avec lequel elle avait enveloppé sa tête lui tomba sur le cou. Le jeune homme considéra d'un regard scrutateur le beau visage ovale, aux grands yeux d'un brun foncé. Martine sentit ce regard et baissa les yeux, comme vaincue par un charme. Elle tâtonnait sur la porte, cherchant

ça et là le loquet, comme si elle eût été dans l'obscurité. La femme du ministre la reconduisit hors de la chambre et dit :

« Tu voudrais bien savoir comment va la Röttmannin ? Elle va comme elle est capable d'aller, méchamment. Cette nuit elle a fait appeler monsieur, mais elle n'est point du tout gravement malade, au contraire.

— Dieu m'en est témoin, je ne souhaite pas sa mort, protesta Martine en mettant les deux mains sur sa poitrine.

— Je te crois. Monsieur a eu une dispute sérieuse avec elle, mais il en reste à son dire ; il ne marie Adam avec nulle autre qu'avec toi. Je te raconterai tout une autre fois, » conclut-elle. Et elle voulait rentrer dans la chambre, mais Martine dit en pleurant :

« Oh, bonne madame ! mon Joseph, je ne sais absolument pas ce qu'il a depuis quelques jours : il ne parle de rien autre et ne pense à autre chose qu'à son père. Il faut que je lui en raconte sur son père jusqu'à ce qu'il s'endorme, et le matin son père est encore le premier mot. Il n'ira plus à l'école, il l'a juré : il trouve qu'on l'injurie parce qu'on appelle son père le Cheval, » ajouta Martine en riant au milieu de ses larmes, et la femme du ministre ne put elle-même s'empêcher de rire, mais elle conclut vite :

« Je ne puis maintenant m'arrêter avec toi : c'est mon plus jeune frère qui est venu nous faire une visite.... Sois bien forte envers ton Joseph, tout le village l'a gâté. Tu viendras un jour ici, pendant les fêtes. Ferme doucement la porte de la maison. »

Martine s'en retourna d'un pas pénible, et en elle il se chantait de nouveau :

Si le matin je passe dans les rues,  
Tout le monde me regarde ;  
Mes yeux sont mouillés de pleurs,  
Parce que je ne puis renoncer à toi.

Pendant ce temps, la femme du ministre était retournée dans sa chambre, et le frère Édouard divulguait qu'il n'avait pas seulement pour les paysages, mais aussi pour l'harmonie des formes humaines un coup d'œil pénétrant. Il exprima son cordial regret qu'une semblable apparition dût se flétrir dans la détresse et l'abandon.

« Oui, ajouta la femme du ministre, telle que tu vois maintenant la jeune fille, tu l'aurais à peine reconnue un an après sa chute : elle avait l'air délabré à mourir. On raconte qu'un mot de Leegarde l'a ranimée ; elle lui aurait dit : « Ne te consume donc pas ainsi de chagrin, autrement les gens diront qu'il a bien raison de laisser là une semblable

ruine. » Et ces paroles, et la croissance de Joseph, donnèrent une nouvelle vie à Martine. »

Tandis qu'elle parlait à son frère et l'écoutait avec empressement, elle n'en prêtait pas moins toujours l'oreille du côté de la chambre à coucher. Elle s'aperçut que le pasteur était levé : il fredonnait l'air qu'elle avait chanté la veille au soir avec Édouard. Vite elle s'assit au piano et chanta de nouveau avec son frère :

Partageons le bonheur, partageons la souffrance.

Le pasteur entra dans la chambre en souriant joyusement.

Il fallait cependant qu'il eût entendu mainte chose dans son sommeil, car il dit au bout de quelque temps :

« Lina, Martine était là tout à l'heure. Je désire qu'on n'oublie pas mon avis, et que Martine n'aille et ne vienne pas dans notre maison.

— Vous êtes cependant si doux d'ordinaire ! se hasarda d'objecter Édouard.

— C'est possible, mais cela n'exclut pas la sévérité, quand elle est nécessaire. Qui a failli peut encore s'amender, mais le privilège de la familiarité au presbytère ne lui appartient plus. C'est la corruption de toute l'humanité que de la laisser tomber dans une molle impunité. »

Si doux habituellement, le pasteur fut sévère et positif en prononçant ces paroles. Mais bientôt il ajouta :

« Édouard, donne-moi encore un de tes cigares. »

Tous trois s'assirent de nouveau paisiblement ensemble.

## IX.

### FIANÇAILLES ET FUITE.

A Röttmannshof, depuis bientôt sept ans, depuis le départ de Martine, on n'avait même pas entendu une chanson. Mais on menait d'ailleurs grand train dans la maison ; perpétuellement on faisait rôtir et cuire ; quiconque approchait de Röttmannshof respirait une odeur de gras, et quiconque en revenait rapportait encore sur sa personne des émanations de beurre fondu. On dit que cela sent ainsi autour de Röttmannshof, parce que la vieille Röttmännin fait jeter chaque année, sur le chemin, des pots entiers de beurre fondu : elle aime mieux le laisser se gâter au point de n'être plus mangeable, que d'en faire cadeau à un pauvre. Il ne se faisait pas grand travail à la ferme, car le

paysan des forêts a cet avantage que son domaine lui rapporte en dormant, et vraiment sans prendre de peine.

La maison se détachait bizarrement sur le paysage, couvert de neige. Elle était défendue contre les injures du temps par des bardeaux peints en rouge ardent. C'était comme une habitation dans le feu.

Ce matin, l'irritation et le bruit régnaient à Röttmannshof. Rien de plus affreux qu'une matinée commençant dans un vacarme désordonné. Et qu'est-ce donc quand des gens, en se relevant du sommeil, éclatent aussitôt, dans les premières heures sacrées du jour, en de tumultueuses querelles qui se continuent de la veille, comme s'il n'y avait point pour l'homme de sommeil, de paisible oubli de soi, qui lui permette de recommencer à nouveau sa vie le matin ?

Si déjà la vieille Röttmännin, alors qu'elle pouvait encore dormir, était toujours sur pied de bonne heure, maintenant qu'elle souffrait d'insomnie, son agitation était à peine supportable. De son lit de malade elle gouvernait avec un redoublement de dureté, et il restait inexplicable qu'elle pût supporter ce tourment perpétuel et cette chasse infernale sans repos.

« Je suis bien portante; j'y vais moi-même, et si je meurs, peu m'importe, pourvu que j'aie encore mené cette affaire à sa fin. Sortez, vous autres hommes, je vais m'habiller comme il faut. Ce matin même il faut terminer avec Toni, du Heidenmühle. Allons, Adam, que restes-tu là comme perclus ? Réjouis-toi donc que je vienne à ton aide, — c'est-à-dire que ton père et moi nous y venions : à toi seul tu n'arriverais à rien de toute ta vie et tu resterais misérable. Quand personne n'y pourrait plus rien, je saurais bien, moi, montrer à ces tourneurs qui ils sont. »

Les hommes durent se mettre en toilette des dimanches, et ils avaient un aspect fort imposant avec leurs longues redingotes sans collet et leurs bottes hautes montant jusqu'au-dessus des genoux<sup>1</sup>. Ces bottes hautes sont le privilège incontesté du grand paysan ; les petits paysans et les journaliers portent encore aujourd'hui des souliers avec de courtes culottes de cuir ou de longs pantalons de coutil. La Röttmännin, qui n'était pas sortie de la maison depuis plus d'un an, était tout à coup devenue preste comme une jeune fille. Le traîneau fut amené, des matelas mis dedans, et les parents prirent avec leur fils la route du Heidenmühle. Un messenger était allé devant pour les annoncer. Ce furent des étonnements sans fin lorsqu'on apprit l'arrivée

<sup>1</sup> Costume des paysans de la Forêt-Noire.



de la Röttmannin. La jeune femme du meunier, surtout, se donna l'air extrêmement tendre, et la fille ne put faire autrement que d'être aimable aussi; elle avait cependant les yeux rouges de larmes, mais son aspect d'ailleurs était fort, sa mine avantageuse, et un homme qui l'eût reçue avec amour aurait eu de quoi se réjouir. Adam se laissa conduire dans la grande chambre, comme s'il n'eût point eu de volonté propre, et, — juste au moment où les premiers flocons de neige commençaient à tomber dans la vallée, la poignée de main fut donnée. Adam était fiancé. Ce ne fut point comme s'il tendait une main vivante et qu'il en reçût une vivante; mais il sut se tirer d'affaire : il but à longs traits le bon vin rouge qu'avait servi le Heidenmühler. On s'assit les uns auprès des autres pour faire bonne chère jusqu'au soir. Röttmann avait la faculté de boire toujours sans s'arrêter et de manger avec la même persévérance. A chaque instant il jette de droite et de gauche, à ses deux grands chiens, de gros morceaux dans la gueule. C'est un happement ici, là un claquement de lèvres, et pas un os ne reste sans être mangé; il n'y a que de boire, de boire du vin, de boire beaucoup de vin, qui soit un avantage de l'homme sur l'animal. Souvent, lorsque Röttmann tenait le verre à sa bouche, il caressait la tête du chien de gauche comme pour dire : — Quant à boire, je m'en charge tout seul. On força Adam de rester dans la cuisine avec sa fiancée, qui préparait le vin chaud, et les deux vieux burent ensemble de plus en plus gaiement, tandis que les mères chuchotaient toutes sortes de choses. Quand les pères en vinrent à parler de la nécessité de régler promptement l'affaire avec Martine, le Heidenmühler dit en riant :

« C'est une jeunesse qui n'est bonne à rien, que celle d'aujourd'hui.

— Elle n'a plus de cœur, confirma Röttmann; voilà maintenant bientôt sept ans que mon Adam se tourmente et nous tourmente pour une semblable niaiserie. Qu'avons-nous fait, dans notre jeunesse, de choses de ce genre?

— Nous en avons fait à la coucou.

— Tu as raison, coucou. Le coucou aussi le fait de la sorte. Trinque, coucou!

— Tu as raison, coucou.

— Vide ton verre, coucou!

— Et toi aussi, coucou. »

Et les deux vieux trinquèrent ensemble, burent jusqu'au fond et se crièrent l'un à l'autre dans le verre : « Coucou! »

Le vin aromatique fut apporté. Ils s'en versèrent à pleins bords,

crièrent encore coucou, vidèrent les énormes verres, les emplirent de nouveau, poussèrent des éclats de rire, se racontèrent des anecdotes extravagantes, outrecuidantes, et, selon leur dire, « intrépides et de première force », et la conclusion était toujours : « la jeunesse d'aujourd'hui n'est plus bonne à rien, elle n'a plus aucun courage. »

Cependant Adam était dehors, dans la cuisine, avec sa fiancée; longtemps il ne dit rien, puis enfin il demanda :

« Dis-moi, pourquoi m'as-tu accepté? Tu sais pourtant ce qu'il en est de moi? »

La fiancée répondit en pleurant :

« Certainement, depuis que le monde existe, nul n'a jamais fait semblable question à sa promise; mais, vois-tu, Adam, il me platt que tu me le demandes : c'est loyal de ta part, et c'est un bon commencement si la volonté de Dieu est que nous passions notre vie ensemble, et il paraît qu'il en doit être ainsi. Vois-tu, Adam, tu ne peux obtenir Martine, et moi je suis misérable, plus misérable que tu ne peux te le figurer, et alors je me suis dit : Nous sommes tous les deux misérables, peut-être pourrions-nous nous entr'aider. Il faut que je me sépare de la belle-mère : je lui suis partout une contrariété, et tu ne peux t'imaginer ce que c'est de voir une étrangère aller par-dessus caisses et coffres et insulter à tout ce qu'il y avait là, quelque bon et quelque magnifique que ce pût être encore. Et elle a donné au domestique la tasse qui a appartenu à ma mère et que personne n'aurait dû toucher, et elle l'a fait parce qu'elle sait que cela m'afflige. Je deviendrai moi-même aigre et méchante, si je reste ici plus longtemps. Ma langue est toujours pleine de fiel, et il me vient des pensées dans la tête et des mots sur les lèvres.... O chose effroyable! ce qu'il y aurait de mieux pour moi ce serait d'être à six pieds sous terre, et j'y serais déjà depuis longtemps si la bonne femme du ministre n'était là.

— Tu me fais pitié, dit Adam; mais moi j'ai une vraie mère, et elle est pire qu'une belle-mère. Je n'aime pas à le dire, mais il le faut. Ma Martine m'a aidé à supporter cette vie, à ne pas m'enfuir au loin. Voilà qu'à présent je suis devenu un mauvais homme : je n'étais qu'inconsidéré auparavant. J'aimerais mieux te voir bien acerbé, bien rude, bien aigrie, et non pas telle que je doive avoir compassion de toi : alors je m'y prendrais de telle sorte, que tu devrais renoncer à moi; mais maintenant... je ne sais comment m'y prendre, tu me fais pitié; oui, tu me fais pitié au fond du cœur; mais, je t'en prie, songe une fois encore à ce qu'il en est de moi. »

C'était un pénible entretien, et non pas une amicale causerie que

tous deux avaient ensemble, tandis que la fiancée soignait le vin chaud dans l'âtre. Elle porta la jatte pleine dans la grande chambre, mais auparavant elle remplit un verre pour Adam. Quand elle reparut, il but à sa santé, puis, après qu'il eut vidé le verre, qu'elle le lui emplit de nouveau et qu'elle trinqua avec lui, il dit :

» Tu es véritablement... tu es plus jolie que je ne croyais. Ce n'est pas pourtant si méchant à eux de me contraindre. Si seulement une chose n'existait pas, une seule, alors je serais content. Si je t'avais vue il y a sept ans comme je te vois aujourd'hui, je serais le plus heureux garçon du monde. Oh! je sens tout à coup une piqûre, comme si un couteau me traversait le cœur. Aie patience, je ne puis ajouter un seul mot maintenant! »

Il dut s'asseoir sur une chaise de cuisine; il se tenait la main devant les yeux, puis il dit sourdement à part soi :

« Vois-tu? ainsi m'arrive-t-il. Je veux te dire quelque chose. N'en souffle rien à mes parents ni aux tiens. Donne-moi ta main, promets-moi que tu n'en diras rien. »

La fiancée donna sa main à Adam; les deux mains brûlaient maintenant, et Adam poursuivit :

« Justement pour le jour d'aujourd'hui j'ai fait dire à ma Martine que j'irais la voir. Il y a bientôt deux ans que je suis obligé d'aller à l'église dans un autre village, et j'ai toujours des espions autour de moi. Depuis un an je n'ai pas parlé à ma Martine et..... à mon Joseph et aux autres, et maintenant il faut que je tienne ma parole, vois-tu! Je te donnerais volontiers un baiser, mais.... je ne le fais pas.... Non, je ne le fais pas.... je ne t'en donnerai point jusqu'à ce que je sois libre.

— Tu es un brave garçon, et tu sais tout à fait bien parler, dit la fiancée en souriant, et les gens qui disent que tu n'es qu'à demi....

— Les gens ne me connaissent aussi qu'à demi, personne ne me connaît que ma Martine; elle l'a vu et je ne lui ai pas dit un mot, et je l'ai regardée, et elle ne m'a rien dit non plus, et cependant nous l'avons su tous deux; elle a vu — elle est intelligente — elle a vu comme quoi je suis le plus riche garçon de tout l'Oberland et cependant le plus misérable; oui, elle te le racontera, elle le sait mieux que moi. Ah! tu ne peux te le figurer, combien elle est intelligente et comme elle a bon cœur, et avec cela elle est si gaie et si aimable.... et.... »

Tout à coup Adam s'arrêta. A qui donc raconte-t-il cela? A celle qui est maintenant sa fiancée! Et elle le regardait, comme s'il lui fallait

réfléchir où ils étaient et qui ils étaient. On n'entendait rien, sauf dans la grande chambre, les deux vieux riant et criant, et les deux femmes qui chuchotaient. Enfin, Adam reprit :

« Ainsi, j'ai ta parole, tu n'en dis rien à personne. Je te quitte et je vais trouver ma Martine... Martine.... et... et... mon... au village. Avant qu'on ait allumé les lumières de l'arbre, je serai de retour et alors on... Dieu te garde pendant ce temps. »

La fiancée leva des yeux surpris, tandis qu'Adam rattachait son manteau gris, mettait sa coiffe de fourrure, saisissait et balançait joyeusement son gros bâton noueux à la grande pointe tranchante. Adam paraissait beau et terrible à la fois. Il s'en alla vite, et la fiancée resta assise, immobile près du foyer. Au bout de quelques instants le Speidel-Röttmann entra.

« Qu'y a-t-il donc ici ? demanda-t-il, les chiens gémissent dans la chambre. Où est Adam ?

— Parti.

— Pour où ?

— Je ne dois pas le dire, mais il va revenir bientôt.

— Nous y voilà ! Je sais déjà où il est. N'en dis rien à ma femme... je veux dire, n'en dis rien à ton père. Y a-t-il longtemps qu'il est parti ? »

— A peine quelques minutes.

— Glisse-toi dans la chambre, et va me chercher mon chapeau, de façon qu'on ne s'en aperçoive pas ; prends garde que les chiens ne sortent.... Ou bien, non.... Oui, va me chercher mon chapeau. C'est un fou ; tu es vraiment une charmante fille. »

La fiancée s'éloigna troublée des manières gauches du Speidel-Röttmann, rapporta vite chapeau et bâton, et le vieux lui donna la mission de dire seulement qu'il revenait tout de suite.

## X.

### UN PÈRE QUI CHERCHE SON FILS.

Lorsque Adam se trouva au grand air, ce fut tout à coup comme s'il s'éveillait : — Qu'y a-t-il de fait ? Si je ne le veux pas, il n'y a rien de fait. — Un frisson le saisit ; la main qu'il avait livrée pour la cérémonie de la fiançaille était devenue froide subitement ; il la réchauffa au fourneau de sa pipe.

Il n'y a pas à se tromper sur le chemin du Heidenmühle au village, mais il faut prendre garde, car le ravin de la vallée descend brusquement du chemin; la neige tombait d'ailleurs en épais flocons, et Adam avait à peine fait vingt pas qu'il avait déjà l'air d'un homme de neige ambulante. Il lui fallait marcher attentivement, car il ne voyait point de chemin devant ses pas; mais comme il connaissait chaque arbre, chaque morceau de rocher du chemin, il s'orientait néanmoins. Une fois sur la petite colline d'où l'on redescend dans la vallée, il regarda en arrière et vit briller les lumières du Heidenmühle. Il se sentit puissamment attiré. — « C'est pourtant une bien belle fille, et des milliers déjà ont fait la même chose que toi, et ils sont heureux, et ils sont joyeux.... retourne sur tes pas ! »

Mais, au milieu de ses pensées, il n'en marchait pas moins toujours en avant, descendant la colline, et les lumières du Heidenmühle disparaissaient derrière lui. Et alors son cœur devint plus léger, et dehors, dans la neige, levant la main au ciel, il fit ce serment : « Je ne retournerai plus à la maison, j'aime mieux être un pauvre garçon, être un journalier toute ma vie, que d'abandonner ma Martine et mon enfant, mon Joseph; depuis deux ans je n'ai pas entendu sa voix; il doit être bien grandi, et il doit dire : Père, père ! »

Tout à coup Adam s'arrête. « Père! père! » crie une voix d'enfant dans la forêt. Puis encore une fois : « Père! » aussi nettement que possible. — Non, tu dois te tromper, comment cela peut-il être? le vin chaud t'a enivré.

Adam ralluma sa pipe qui s'était éteinte, et à la courte lueur il vit dans la neige des traces de pattes, tantôt de ci, tantôt de là. — Qu'est-ce? certainement un chien a perdu ici son maître et le cherche; mais on ne voit nulle part, un pas d'homme. Cela te regarde-t-il? Dépêche-toi donc d'avancer.

Paix! encore! Une voix d'homme crie de la montagne : — Adam! Adam! — Es-tu encore ivre? ou bien le monde est-il ensorcelé ce soir?

Adam saisit énergiquement dans sa main son bâton noueux. — Qu'il vienne tout entier, le monde des sorciers! Que tout l'enfer vienne s'il le veut, je ne le crains pas. Mais je le vois bien, je m'enfonce dans l'enfer, parce que, comme un sot, comme un être débile, j'ai cédé durant ces longues années, et j'ai cru — Dieu me le pardonne! — que ma mère pouvait enfin céder, que l'on pouvait assouplir un fer à cheval par la cuisson. Et maintenant je me suis encore laissé jouer cette farce, je suis devenu fiancé. Mais je ne le ferai pas, je ne le veux pas, et quand le monde interviendrait pour m'en empêcher, je dois

avoir ma volonté.... ma Martine et mon Joseph. Tu n'as qu'à venir, monde damné, maudit, ensorcelé. Qu'est-ce? C'est le chien dont tu as vu les traces. Viens ici, chien!... Allons, viens! — Il ne vient pas.... Seigneur Dieu du ciel! c'est le loup. Il hurle plus fort, il approche.... — Un instant les cheveux d'Adam se dressèrent sur sa tête, mais ensuite : — Tiens, voilà ton affaire, et encore, et encore.

Le loup sentit quels coups peut porter un homme que l'on a fiancé de force, et qui est avec cela un homme comme Adam Röttmann. Il reçut les coups pour le monde entier, ce monde méchant sur lequel Adam aurait frappé de si grand cœur. L'animal était déjà abattu qu'Adam ne s'y fiait pas encore. — Ils sont mauvais, les loups, — et il continua à frapper sans relâche, jusqu'à ce qu'enfin, avec son gros bâton, il retourna le loup, les pieds vers le ciel. Comme alors la bête ne donna aucun signe de vie, Adam dit avec un grand calme : — C'est bon, tu as ton affaire! La sueur lui coulait du front, il avait perdu sa pipe, elle lui était tombée de la bouche, et justement le feu qui s'en était échappé avait effrayé le loup. Il fouilla partout à la recherche de sa pipe; nulle part il ne put la retrouver. Enfin il y renonça, prit le loup par la peau de la nuque et le traîna ainsi près de lui tout le long du chemin. Lorsqu'il vit briller les lumières du village, il se mit à rire à part lui. — Ils s'étonneront tous dans le village quand je vais leur porter le loup que j'ai tué avec mon bâton. Et que dira donc mon Joseph! Oui, petit, aie du respect, tu as un père vigoureux. Et je retire tout de suite du corps du loup son cœur; tu le porteras sur toi, afin que toi aussi tu deviennes fort comme ton père, et même, je le veux bien, encore plus fort..

Adam avait bien entendu sans doute crier derrière lui : « Adam! » Son père l'avait suivi et l'avait appelé; qui sait s'il ne s'était pas écarté du chemin, par cette neige aveuglante! Adam avait-il bien entendu aussi quand dans la forêt une voix d'enfant s'était mise à appeler : — « Père! père! »

Au Heidenmühle, il ne resta pas longtemps secret que le père et le fils s'étaient si mystérieusement éloignés. La Röttmännin sut bien où ils pouvaient être allés. Mais ce fut surtout contre son mari, qui avait couru parler au nigaud, qu'elle lança des invectives : Il fait toujours de telles sottises quand il ne la consulte pas. Adam reçut aussi ses qualifications, et elles n'étaient guère choisies pour recommander un fiancé. La Heidenmühlerin eut assez d'à-propos pour faire remarquer que la Röttmännin plaisantait à ravir, et qu'elle donnait des sobriquets à son mari et à son fils, parce qu'elle savait parfaitement qu'ils méri-

taient les plus beaux titres. Les deux femmes ouvrirent de grands yeux lorsque la fiancée ajouta : « Je n'ai reçu d'Adam que des paroles aimables, bonnes et sensées, tant qu'il est resté dehors, près de moi. » Elles éclatèrent de rire toutes deux à la fois, comme sur un commandement, et la Röttmännin caressa la fiancée, en lui déclarant qu'elle était pleine de bon sens, que c'était la vraie manière de venir à bout des maris, qu'il fallait tous les faire plier, que tous étaient des propres à rien, et qu'il n'y avait que la femme qui fit le mari. Elle n'autorisait exactement d'exception qu'en faveur du cousin Heidenmühle. Mais celui-ci ne prenait point garde à l'exception faite pour lui. Il balbutiait seulement à tout ce qu'on disait, puis du balbutiement il passa à une toux qui fit croire qu'il allait étouffer. Le Heidenmühler avait exécuté une difficile entreprise : il avait voulu boire à qui mieux mieux avec le Speidel-Röttmann, et personne encore n'a hasardé impunément une semblable tentative.

La Heidenmühlerin fut très-soigneuse pour son mari ; elle le mena dans la chambre à coucher, puis elle revint et dit : « Grâce à Dieu, il dort tranquillement ; personne ne peut tenir tête à Röttmann, il aurait dû le savoir. »

Flattée de ce compliment, la Röttmännin dit :

« Prends soin que, dans sa toux, il fasse son testament.

— Et les gens qui disent — Dieu et vous aussi, pardonnez-moi de le répéter, — les gens qui disent, soupira la Heidenmühlerin, que la Röttmännin est une méchante femme ! peut-il donc y en avoir une meilleure que celle qui s'intéresse ainsi à une veuve délaissée ? »

La Heidenmühlerin, se regardant déjà comme telle, avait l'air tout à fait lamentable et se frottait les yeux ; mais comme cela ne servait à rien, elle joignit les mains et contempla la Röttmännin comme en adoration, et poursuivit :

« Et elle veut me procurer du bien et ne veut pas que son propre fils reçoive tout. »

La Röttmännin remercia en souriant ; elle s'était seulement oubliée, disait-elle, mais sans la moindre intention. Sans doute, elle ne souhaitait point de bien pour son fils ; mais cependant elle n'était point assez folle pour ménager à une étrangère la possession d'argent et de propriétés qui pouvaient venir dans sa famille.

La Röttmännin parla à plusieurs reprises d'envoyer un messenger à la poursuite de son mari et de son fils. Le valet en chef fut appelé, mais déclara qu'il n'irait pas lui-même, et qu'il savait qu'aucun des autres valets non plus ne sortirait de la maison par ce temps ; qu'il ne

le leur demanderait même pas, et que d'ailleurs si les sauvages Röttmann couraient la forêt, il n'était pas nécessaire de les rattraper : ils reviendraient bien d'eux-mêmes. La Röttmannin voulut alors qu'on sortît du moins le traîneau et qu'on la reconduisît : une fois à la maison, elle montrerait leur maître à son mari et à son fils. Mais il n'y avait là personne qui voulût la mener; la Heidenmühlerin la pria avec les plus douces paroles, et la fiancée avec une bonne foi cordiale, de rester malgré tout à passer la nuit; au jour, les choses changeraient, et Adam avait promis d'être de retour avant qu'on allumât les lumières de l'arbre de Noël. Toni ajouta que les enfants des garçons meuniers attendaient déjà depuis longtemps qu'on allumât l'arbre et qu'on leur fît leurs cadeaux. Les deux femmes louèrent fort cette proposition. La Röttmannin complimenta encore particulièrement la fiancée sur la bonté de son cœur, et donna à entendre qu'elle savait bien que la jeune fille avait certainement concerté une belle surprise avec Adam.

## XI.

## « LAISSEZ L'ÉGLISE DANS LE VILLAGE. »

« Quand j'ai une visite, cela m'est doublement agréable, et sais-tu pourquoi? En premier lieu, tout est beaucoup plus à mon goût. Qu'on dise ce qu'on voudra de la méchanceté du cœur humain, le sentiment de bonheur que nous éprouvons à donner l'hospitalité est un trait de bonté humaine partout répandu.

— Et en second lieu? demanda le jeune homme.

— En second lieu, répondit le pasteur, quand j'ai un hôte, je n'ai pas besoin de sortir. Le monde est venu à moi. »

C'est avec un plaisir indicible que le ministre, après dîner, parlait ainsi à son beau-frère. L'après-midi n'était point avancée, mais il commençait déjà à faire un peu sombre. Si le beau-frère était plein de vénération pour le pasteur, le pasteur à son tour était plein d'une satisfaction radieuse en contemplant la nature enthousiaste, joyeuse de l'avenir, et cependant réfléchie du jeune homme. — Il y a encore de jeunes hommes de par le monde; la calamité des existences usées, sans stimulant et sans attrait, n'a pas encore pénétré dans toutes les sphères. Il y a encore une florissante jeunesse de par le monde, autre que nous n'étions, mais renfermant le germe d'un avenir assuré. Ainsi pensait à part lui le pasteur, et tout ce que disait Édouard, il l'accueillait avec un plaisir profond.



Cette joie causée par le bel aspect juvénile, ainsi que par les pensées et le caractère du jeune homme que le pasteur avait autrefois instruit lui-même, était en quelque sorte la joie d'une paternité intellectuelle, dans le meilleur sens du mot.

« Et tu as une main bien et solidement conformée, dit le pasteur en prenant la main de son beau-frère ; mais n'épouse jamais une femme qui ne sache pas chanter : ça serait dommage que vous ne pussiez accorder vos voix. »

La conversation errait aisément de sujet en sujet. Édouard expliqua comment tant de jeunes gens, se formant un faux idéal sur la vie d'un agriculteur, s'épuisent vainement au point de vue intellectuel et économique. Lui-même, fils d'un employé supérieur de la justice, avait autrefois beaucoup souffert des résultats de fausses hypothèses, jusqu'au moment où il avait appris à trouver sa joie dans le travail direct des champs ; il était actuellement administrateur d'un bien nobiliaire, mais il avait donné son congé au propriétaire pour prendre un affermage indépendant, ou pour acquérir un bien rural d'une importance suffisante.

Au milieu de la conversation, on entendit devant la maison le bruit de pieds que l'on frottait pour en ôter la neige. Trois hommes étaient en bas, ils montaient : c'étaient les anciens de la paroisse.

« Édouard, viens dans l'autre chambre, » dit la femme du ministre. Et elle ajouta : « C'est mon frère ; — puis, — voici David ; celui-ci est le résinier et celui-là le charron.

— Que monsieur soit le bienvenu, fit David tendant la main ; mais, nous vous en prions, restez, madame : pour ce que nous avons à dire, il est bon justement que vous soyez là, et aussi monsieur votre frère.

— Asseyez-vous, dit le pasteur.

— Merci bien, ce n'est pas nécessaire, répondit David, qui était l'orateur choisi. Monsieur le pasteur, en peu de mots, on dit dans tout le village... qui a mis ce bruit en circulation, nous ne le savons pas... mais monsieur le pasteur nous a prêché cent fois que, si l'on entend dire de quelqu'un quelque chose qu'on ne puisse pas croire de lui, on doit aller tout droit le lui demander. Vous nous excuserez donc : est-il vrai, monsieur le pasteur, que vous vouliez nous quitter ?

— Oui. »

Pendant quelques instants tout resta silencieux dans la chambre. David reprit enfin :

« En ce cas, maintenant j'y crois, monsieur le pasteur. Nous avons

eu avant vous un pasteur qui ne pouvait nous souffrir et que nous ne pouvions souffrir. Peut-il y avoir quelque chose de plus horrible? Comment peuvent croître l'amour, la bonté, la piété, lorsque celui qui prononce la parole et celui qui l'écoute n'éprouvent rien l'un pour l'autre? Nous savons bien qu'il en est quelques-uns dans la paroisse qui affligent le bon cœur de monsieur le pasteur, mais monsieur le pasteur, notre Seigneur Dieu voulait épargner Sodome si dix justes s'y trouvaient, et vous, monsieur le pasteur, vous voulez nous condamner et nous abandonner, parce que deux ou trois méchants sont parmi nous. »

Ici David s'arrêta, mais le ministre ne répondant rien, il poursuivit :

« Monsieur le pasteur, nous n'avons pas besoin de vous raconter quelle place vous occupez dans nos cœurs. Si ce doit être mieux pour vous ailleurs, nous n'avons qu'à vous y souhaiter heureuse chance; mais chacun dans le village, tout homme, toute femme, tout enfant, n'importe quand et n'importe où il a rencontré monsieur le pasteur, il lui a semblé qu'il ne devait pas le laisser passer à vide, et bonjour ou bonsoir n'a nullement été assez. Maintenant, monsieur le pasteur, il ne nous reste qu'à souhaiter qu'il en soit encore de même dans le nouvel endroit, et que monsieur le pasteur apporte ses soins à ce que nous ayons non pas un homme comme lui, nous ne le demandons pas, mais un bon cœur.

— Merci, merci, dit le ministre; ce que je pourrai se fera.

— Non, non, dit le résinier, David n'a point dit du tout, en vérité, ce que nous voulions dire. Nous pensons que monsieur le pasteur ne doit pas faire cela, qu'il doit rester avec nous, qu'il doit, comme dit le proverbe, laisser l'église dans le village.

— Je ne puis reprendre ma candidature pour l'autre place, quand bien même je le voudrais.

— Alors nous demandons à monsieur le pasteur de nous excuser si nous l'avons importuné, » dit le charron avec un certain sentiment d'orgueil de ce que lui aussi avait dit quelque chose, après tout, et non pas certes la plus bête.

Les trois hommes quittèrent la chambre, mais la femme du ministre les reconduisit jusqu'en bas de l'escalier et leur donna la consolation que tout n'était pas encore perdu; qu'elle n'était point cause de la résolution de son mari, résolution qui lui était pénible à lui-même; demain on pourra déjà mieux lui parler, mais aujourd'hui il n'est pas tout à fait dispos : cette nuit on l'a emmené pour rien, et encore pour rien à Röttmännshof!

« D'après ce que j'entends rapporter, dit David, ils doivent tous se réunir à présent au Heidenmühle pour faire les fiançailles. Je ne voulais pas le croire, mais je crois tout maintenant. Les fiançailles seront inutiles, nous ne céderons pas. »

La femme du ministre rentra dans la grande chambre, où elle trouva son mari et son frère silencieusement assis l'un à côté de l'autre. Personne ne prononçait plus un mot. Les cloches du soir sonnaient toutes les trois cette fois, car elles saluaient la fête par leurs sons. Et dans le cœur des trois personnes assises ensemble, il y avait aussi des bruits étranges, bien qu'ils ne fussent accessibles à nulle oreille. La femme du ministre dit enfin :

« Il me sera pénible pourtant de ne plus entendre ces cloches. Que de pensées de toutes sortes elles ont réveillées en nous ! »

Le pasteur était assis silencieux à la fenêtre; enfin il dit à demi pour lui-même :

« Le plus difficile est de prendre une fois pour toutes la résolution de quitter une habitude; maintenant que je l'ai prise, devant moi et devant les autres, il ne serait pas bon de rétrograder. Fais porter de la lumière dans ma chambre. Je serai bientôt à toi, Édouard. »

Le ministre s'en alla dans sa chambre.

## XII.

### OU EST JOSEPH ?

« Où est Joseph ? demanda David en rentrant.

— Il n'est pas là.

— Je l'ai cependant renvoyé à la maison, comme j'allais chez le pasteur.

— Il n'est pas rentré.

— Il sera encore retourné chez Häspele.

— Je vais y voir, dit Martine; et elle se mit en chemin.

— Donne-lui tout de suite un soufflet d'importance pour courir ainsi de côté et d'autre à sa volonté, » cria David à sa fille qui s'éloignait.

Martine revint bientôt et dit :

« Il n'est pas chez Häspele, et il n'est pas non plus à l'atelier.

— Alors le maudit polisson est je ne sais où; je vais y regarder moi-même. »

David s'en alla de maison en maison, s'enquérant de Joseph. Personne n'avait de renseignements à fournir. David retourna chez lui : le petit garçon était certainement rentré sur ces entrefaites.

« Mais où est donc Joseph ? demanda Martine lorsqu'il entra dans le vestibule qui servait de cuisine.

— Il va venir tout de suite, dit le grand-père; mais il parcourut toute la maison et fouilla partout. Il crie dans le grenier le nom de Joseph, mais il s'effraye presque d'appeler ainsi dans le vide; il dérange des armoires derrière lesquelles personne absolument ne saurait être caché. Même, derrière la maison, à la chute du ruisseau, il alla ouvrir le bassin à chaux couvert et pensa qu'il était gelé et qu'il y avait impossibilité d'y tomber. Comme il rentrait justement dans la maison, il rencontra Häspele apportant les souliers neufs pour Joseph et lui confia en secret qu'il cherchait l'enfant, qu'il était dans l'inquiétude, que quelque chose pouvait être arrivé au petit, il ne savait quoi, mais qu'enfin il était dans l'inquiétude.

« Êtes-vous donc déjà allé voir chez le joueur de cor ? Je l'entends justement, et je suis sûr que Joseph est chez lui. Voici les souliers, je vais le chercher. »

Le bon Häspele s'élança prestement en bas du village chez un fabricant de bas qui, assis dans sa chambre, s'exerçait à jouer sur le cor de chasse toute sorte de jolis airs nouveaux. Ces sons étaient beaux dans la nuit silencieuse, où l'on n'entend pas sur la neige le bruit de ses propres pas. Joseph a raison d'aimer mieux être là que chez lui, — mais il n'était pas là non plus; et, chemin faisant, Häspele publia que l'on cherchait Joseph : personne ne l'avait vu et il ne se trouvait nulle part. Häspele rapporta la triste nouvelle à David, qui lui dit :

« Sois calme et ne parle de rien devant les femmes, sinon les lamentations commenceront tout de suite. Reste un peu là. Il s'est bien caché; peut-être va-t-il venir avec les trois rois qui font maintenant leur tournée, et il aura imaginé quelque chose là-dessus : mais moi aussi je lui imaginerai quelque chose. »

David s'assit avec un sang-froid apparent, siffla à part lui, et de la main fouetta l'air dans la pensée des coups futurs.

« J'attends tranquillement, » dit-il comme cherchant à se faire entendre raison à lui-même; il bourra sa pipe, fuma, et en même temps il continuait toujours à se dire : — « Quel rusé gaillard que ce Joseph ! Mais on ne doit faire semblant de rien, et il faut qu'il expie d'avoir donné de telles inquiétudes. » David prit la Bible et continua sa lecture à l'endroit où il était resté la veille au soir : c'était le

passage du second livre de Samuel, chapitre xii, où le roi David est plongé dans la douleur par la maladie de son enfant.

Cette lecture ne donna aucun repos au vieillard. Il se releva, il alla et il vint, il prêta l'oreille. Toutes les cloches sonnaient la fête. Maintenant il viendra. Personne ne vint. Il n'y avait plus à dissimuler. David s'en alla à droite, Hâspele à gauche, de maison en maison. Nulle part trace de Joseph. Personne ne l'avait vu. Ils se rencontrèrent tous deux en rentrant à la maison. Les trois rois faisaient la procession, Joseph n'était pas avec eux. Rien ne pouvait plus se cacher.

« Martine, notre Joseph est disparu, » dit le grand-père.

Martine poussa un effroyable cri de désespoir, puis elle dit :

« Voilà donc pourquoi, cette nuit, il m'a réveillée trois fois en me demandant : — Mère, n'est-il pas encore jour? — Joseph! Joseph! Joseph! où es-tu? » hurla-t-elle dans toute la maison, et le long de la montagne, et à travers le village, dans les jardins au dedans, et au dehors dans les champs.

« Oh! s'il s'est perdu, je meurs! Je n'entendrai pas les cloches du village saluer l'année nouvelle, et l'on n'a qu'à faire scier en planches l'arbre que j'ai acheté pour mon travail et à me mettre dedans. »

Ainsi se lamentait David en s'adressant à sa fille; mais celle-ci ne l'entendait plus, car depuis longtemps déjà elle était partie en courant. La cravate du vieillard lui devenait trop étroite, il l'arracha; tout son visage se contracta douloureusement : il voulait réprimer ses larmes et ne le pouvait pas.

« Joseph est certainement dans l'église, » pensa-t-il tout à coup, et il courut vers l'église, qui était ouverte et où l'on était en train de faire les préparatifs de l'office de minuit. Le maître d'école allait et venait tenant un cierge et plaçant de nombreuses lumières sur l'autel.

« Joseph! Joseph! es-tu là? » cria David dans l'église. Sa voix résonna fortement.

Le maître d'école laissa la lumière tomber de sa main et répondit en tremblant :

« Il n'y a personne ici que moi. Qu'est-ce donc ?

— Vous avez laissé faire quand les enfants, à l'école, l'ont appelé poulain; vous êtes cause aussi qu'il s'en est allé et qu'il est perdu! » s'écria David, et il se sauva en toute hâte. Le maître d'école ne voyait pas plus clair dans ce reproche que dans l'église, où, après beaucoup de trébuchements, il retrouva enfin son cierge.

Tout le village s'attroupa, et le joueur de cor vint même dans la rue

avec son instrument, mais il eut soin de le cacher sous son vieux manteau de soldat afin qu'il ne contractât pas d'humidité.

« Je vais sonner du cor dans tout le village, dit-il; alors il viendra.

— Non, disait-on, la vieille Röttmännin l'a fait voler; elle veut te forcer, Martine, à rendre la liberté à Adam. Aujourd'hui, dans l'après-midi, il a été fiancé à Toni, du Heidenmühler; il est venu ici un garçon du moulin qui a tout raconté.

— Ne me rendez pas folle! Je ne le veux pas! s'écria Martine. Joseph! Joseph! viens, ta mère t'appelle! »

Tandis qu'on se tenait ainsi les uns près des autres, montait de la vallée un petit homme d'aspect étrange, dont toute la personne était tapissée de paquets pointus faisant autour de lui de larges saillies. C'était le chapelier de la ville qui venait aux fêtes apporter dans le village les chapeaux tricornes fraîchement repassés.

« Que se passe-t-il donc ici? demanda le petit homme.

— Nous cherchons un enfant, Joseph, qui est disparu.

— Quel âge a l'enfant?

— Six ans passés.

— J'ai rencontré un petit garçon vigoureux, avec une grosse tête et des cheveux blonds bouclés.

— Oui, oui, c'est lui! Au nom de Dieu, où est-il? » Et Martine se précipita sur le petit homme, de façon que tous les chapeaux tombèrent dans la neige.

« Calmez-vous, je ne l'ai pas dans mon sac. — Là-bas, dans la forêt, je rencontre un petit garçon. Je lui demande : — Que fais-tu ici, tout seul, et quand il va être nuit? Où veux-tu aller? — Au-devant de mon père; il monte par le chemin; ne l'as-tu pas vu? — Comment est-il, ton père? — Énormément grand. — Je ne l'ai pas vu. Reviens avec moi, enfant. — Non, je reviendrai avec mon père. — Je saisis l'enfant et veux l'emmener de force; mais il est rebelle et emporté, il me donne un coup et s'en va, bondissant comme un cerf, et je l'entends encore, profondément enfoncé dans la forêt, appeler : Père! père!

— C'est Joseph! Qu'on coure après lui, pour l'amour de Dieu!

— Nous y allons tous, tous!

— Un instant! dit David s'avançant; un instant! chapelier, veux-tu venir avec nous?

— Je ne le peux pas, je ne peux plus lever un pied; d'ailleurs, cela ne servirait à rien, il y a déjà plus d'une heure que j'ai vu l'enfant; je me suis arrêté de l'autre côté, à la métairie : qui sait où il est à présent? Je puis te dire très-exactement où je l'ai rencontré : c'est au

bois d'Ottersvanger, pas bien loin du ruisseau, à l'endroit où est le large hêtre. C'est le seul grand, vous le connaissez tous.

— Bon, je romps une branche de l'arbre, et il devra s'en souvenir, dit David reprenant empire sur lui-même.

— Non, non, pas de coups! » s'écria Martine. Elle ne pouvait dire que c'était l'endroit où Adam lui avait donné le premier baiser; peut-être maintenant son enfant est couché là, mort... gelé....

« Il est nuit et on ne voit rien, et la neige tombe toujours davantage; allez chercher des flambeaux, faites sonner le tocsin; il faut que le pasteur le permette. Venez au presbytère! » s'écria Håspele.

Martine fut reconduite chez elle, et quand elle vit les souliers neufs, là, sur une table, elle se lamenta :

« O mon Dieu! ce sont ses souliers... comme il s'en est réjoui! Et tes chers pieds sont gelés... sont froids... sont morts.... »

Les femmes qui entouraient Martine cherchaient à la consoler, et l'une d'elles fut même assez sensée pour lui dire qu'être gelé, c'est la mort la plus douce : on s'endort, et on ne s'éveille plus.

« On s'endort sur la terre et on s'éveille dans le ciel. O Dieu! mon Joseph l'a prophétisé, il était trop intelligent, trop bon... et il est allé au-devant de son père. Non, je ne veux pas mourir! Si tu essayes d'aller à l'église avec l'autre, mon Joseph criera du ciel : Non! et.... Père! père! il l'a crié, et son père ne lui a pas répondu; il ne connaît pas sa voix. Tu la connaîtras jour et nuit; toute ta vie tu entendras crier à tes oreilles : « Dans ta propre forêt ton enfant a gelé! Va, sors, enveloppe-le, cela ne sert plus à rien! Ton cœur est de bois, rien que de bois! » O Dieu, et voilà le petit cheval avec lequel a joué mon Joseph! Oui, tu as l'air triste aussi, bon petit animal, si plein de pitié, si compatissant, et tu es cependant de bois; et lui aussi est de bois, mais n'a pas de pitié, il a tué son enfant. O Dieu! comme souvent il a présenté des miettes de pain à ta bouche de bois, et voulu te faire manger.... Oh! il était trop bon!... O Joseph! Joseph!...

— Ce serait encore heureux s'il était gelé; le loup rôde dans le pays : qui sait si le loup ne l'a pas dévoré? » dit tout bas une femme à l'autre. Mais l'oreille du malheureux est prodigieusement fine. Au milieu de ses lamentations bruyantes, Martine entendait ce qui se disait, et elle s'écria tout à coup :

« Le loup! le loup! »

Puis elle serra le poing et grinça les dents :

« Je te saisis et je t'étrangle de mes mains! »

A ce moment, elle vit Leegarde, et gémit :

« O Leegarde, Leegarde! pourquoi continues-tu toujours à coudre? Au nom de Dieu! elle travaille encore à la veste, et l'enfant est mort!

— Je n'ai rien entendu, je ne veux pas qu'on m'appelle; je n'ai rien entendu, tu n'as rien dit; je le dis trois fois, tu n'as rien dit. Tu sais que je n'ai aucune superstition : rien au monde n'est pire que la superstition. Mais cela est vrai et certain, cela est fondé : tant que l'on coud et que l'on tisse pour quelqu'un, il ne peut pas mourir. Il y avait une fois un roi.... »

Et au milieu du pêle-mêle, Leegarde raconta avec des modifications bizarres l'histoire d'Ulysse et de Pénélope : comme quoi cette femme avait cousu et tissé, et comme quoi ce qu'elle avait tissé le jour, elle le défaisait toujours vers le minuit, et par là elle avait conservé à la vie son mari, qui était allé en Amérique.

Leegarde craignait, non sans raison, qu'on ne lui prêtât pas l'oreille dans ce pêle-mêle; aussi se mit-elle judicieusement à se hâter. Elle racontait sans s'interrompre, et travaillait en même temps sans s'interrompre et sans lever les yeux. Lorsqu'elle était une fois assise, elle ne se levait pas jusqu'à ce que le temps assigné arrivât, et quand elle narrait une histoire, elle narrait jusqu'au bout; quand le feu aurait pris à la maison, qui sait si elle se serait levée? Le feu aura bien assez de respect pour attendre que Leegarde ait achevé. •

Tandis que Martine se lamentait dans la grande chambre avec les femmes, toute la troupe d'hommes était arrivée devant le presbytère, et Häspele se proposait pour médiateur.

Les enfants voulaient aussi partir pour chercher Joseph, mais les mères les retinrent avec des larmes; les pères se secouèrent pour faire lâcher prise à ceux qui se cramponnaient après eux, et les gourmandèrent en même temps comme il faut. Les grands-pères, qui s'étaient traînés hors du coin chaud des poêles, prirent avec eux les femmes et les enfants.

C'était comme un corps d'armée marchant contre l'ennemi. Mais où est l'ennemi?

Il y en avait bien cependant quelques-uns qui tenaient pour impossible de chercher un enfant dans la forêt par ce gros temps de neige; c'était absolument comme si l'on voulait chercher une épingle dans un chariot de foin. Häspele s'écria alors : « Quiconque ne veut pas venir peut retourner chez soi; mais pour dissuader, nous n'avons besoin de personne. » Nul ne se sépara de la bande. Häspele monta demander au pasteur que l'on fit sonner le tocsin. Le pasteur fut profondément ému de ce qu'il apprenait sur Joseph; il dit cependant qu'il ne pouvait



autoriser à sonner le tocsin, que c'était une alarme inutile qui effrayerait les communes voisines, et les rendrait peu disposées à se déranger pour les accidents futurs.

« Il est bien à vous et je me réjouis que tant de gens veuillent chercher Joseph, conclut-il.

— Il n'y a pas dans le village un seul homme jeune et valide qui reste en arrière, s'écria Häspele.

— Moi, je dois rester en arrière, dit le pasteur en souriant; la Röttmannin m'a fait tort de ma dernière nuit, et l'office doit avoir lieu à minuit juste; mais nous prierons pour vous tous, qui êtes dehors.

— Eh bien, je serai votre représentant, dit le jeune agriculteur. Quel est votre chef?

— Nous n'en avons point; ne voulez-vous pas l'être, monsieur le beau-frère? »

Tout le monde rit, car Häspele, qui ne savait pas le nom d'Édouard, l'appelait, au lieu du pasteur, beau-frère.

« Je me nomme Brand, répondit le jeune homme; je connais le chemin, je l'ai fait aujourd'hui même. »

Cette nouvelle : « Le frère de la femme du pasteur vient aussi avec nous » se répandit bientôt dans la rue, et l'on fut fort satisfait. Häspele avait raison : il ne manquait, excepté les malades et les infirmes, aucun homme du village; tous étaient là avec des flambeaux, des échelles, des haches et de longues cordes.

« Y a-t-il quelqu'un qui puisse donner un signal? » demanda l'agriculteur.

Le fabricant de bas tira son cor de chasse caché sous son manteau. L'instrument ne resplendit pas plus vivement à la lueur des flambeaux que le visage de son possesseur, devenu un personnage si important.

« Bon, restez près de moi en ce cas. A mon avis, voici ce qu'il y a de mieux à faire : Le corniste reste près de moi, sur le Reitersberg, où nous allumons un grand feu. Ensuite, toute le monde s'en va, deux à deux, jamais un tout seul. Celui qui aura trouvé Joseph nous l'amènera là-haut, ou du moins nous apportera de sûres nouvelles de lui. Tant que Joseph n'est pas trouvé, trois coups de cor prolongés l'indiquent; mais aussitôt qu'il est trouvé, trois coups brefs, qui sont toujours répétés, jusqu'à ce que tout le monde soit réuni. Et mieux encore! J'ai mon fusil avec moi; n'y en a-t-il pas encore quelques-uns dans le village?

— Oui, certainement.

— Alors emportez-en encore quelques-uns, et quand Joseph sera trouvé, nous tirerons trois coups l'un après l'autre. Si nous ne faisons pas ainsi, il peut facilement arriver que vous, braves gens, vous courriez dans le froid et dans la neige, et que Joseph soit depuis longtemps trouvé.

— Il a raison, tout est bien organisé. C'est le beau-frère de M. le pasteur. »

Le jeune agriculteur sourit et continua :

« Encore une chose ; nous avons des couvertures et des matelas ? N'y a-t-il pas dans le village quelque chien qui connaisse Joseph ?

— Tous le connaissent et tous l'aiment. N'est-ce pas, Blitz, tu connais Joseph ? » dit Häsple à un grand chien qui se tenait près de lui.

Le chien aboya en réponse.

« Bon, s'écria l'agriculteur ; alors, lâchez les chiens.

— Et nous leur pendrons des lanternes ; et nous nous pendrons à nous-mêmes les sonnettes des vaches. »

Chacun devenait inventif. Il était seulement heureux que toutes ces inventions diverses fussent maintenues dans l'unité.

« A présent, voyons le signal, afin que vous le connaissiez tous, dit Édouard, et le joueur de cor souffla de toutes ses forces. A peine le son s'était-il tu, que Martine arriva en criant :

« Voici ses habits que j'apporte.

— Faites-les flairer aux chiens, commanda le jeune homme. »

Martine aurait presque été renversée par les chiens, si Häsple n'eût eu la prudence de lui prendre les habits.

« Dites aux chiens : Cherche Joseph ! commanda l'agriculteur ; et maintenant en avant marche ! Joseph est le cri de guerre.

— Halte ! cria du côté opposé une voix puissante. Qu'y a-t-il ici ?

— Adam ! c'est toi ? s'écria Martine en se précipitant sur lui ; qu'as-tu là ? As-tu trouvé notre Joseph ?

— Moi ? notre Joseph ? c'est le loup que j'ai tué avec mon bâton.

— C'est le loup qui a déchiré notre enfant ! s'écria Martine en serrant le poing et abaissant un regard fixe sur le cadavre de l'animal.

Häsple fut assez sensé pour mettre en peu de mots Adam au fait de tout ce qui s'était passé. Adam tenait toujours le loup par la peau de la nuque : il le secoua vigoureusement et ensuite le jeta au loin dans le champ, par delà le fossé, avec une force surhumaine.

« Je ne t'arrache pas le cœur, s'écria-t-il, c'est toi qui me l'as arraché.... Et ici je le jure devant tous : que notre enfant soit retrouvé ou non, ma Martine est mienne dans la vie et dans la mort ! Que Dieu me

pardonne d'avoir été si longtemps un être mou, faible, inutile. Et vous, hommes, écoutez tous! Chacun de vous a droit de me frapper au visage, si je ne donne sa place chez moi à ma Martine, quand bien même le père, la mère, le monde entier y mettraient opposition.

— O mon Dieu! n'en parle pas à présent! » supplia Martine, et elle cacha son visage sur le sein d'Adam; alors seulement elle put pleurer. Adam lui mit sa main sur la tête, mais sa poitrine, à lui, ne cessait de frémir dans des secousses puissantes. Personne n'avait vu Adam pleurer avant ce jour-là. Comme sur un ordre muet, toute la troupe avait pris les devants, avec ses cloches, ses flambeaux et ses chiens; Häspele seul était resté avec un flambeau auprès des malheureux parents, et lorsque Adam leva les yeux sur lui, de grosses gouttes qui brillaient à la lueur du flambeau roulaient sur ses joues.

Adam se secoua comme en colère et dit enfin :

« Viens, Martine, nous le trouverons certainement. Je ne puis croire qu'il soit mort; je l'ai entendu appeler dans la forêt, je n'ai pas voulu croire que ce fût une voix véritable, et c'était la voix de mon enfant.

— Et combien de centaines de fois il t'a appelé la nuit, dans la maison, et tu ne l'as pas entendu!

— S'il est encore vivant, pas un mot de lui ne sera plus perdu pour moi.

— Dieu le veuille. Amen! » dit Häspele tout bas à part lui, et il marcha devant avec la lumière. Adam et Martine le suivaient.

### XIII.

#### L'ARMÉE DE SPECTRES<sup>1</sup>.

« Laisse-moi porter les habits; donne-moi ses habits, dit Adam en marchant.

— Non, je ne m'en dessais pas; c'est tout ce qui me reste de lui; et puis j'ai là les souliers neufs, qu'il n'a pas encore mis, et, dans le trouble, j'ai apporté aussi son petit cheval de bois.

— Ah! aime-t-il les chevaux? Alors il aimera aussi son père, le Cheval.

— Ne fais pas de ces plaisanteries, maintenant; songe que tu parles d'un mort.

<sup>1</sup> Ou l'armée furieuse (tradition populaire).

— Égaré n'est pas encore mort. Et qui sait s'il n'a pas trouvé un abri dans quelque maison, ou si quelqu'un ne l'a pas ramené? »

En signe de remerciement pour la consolation qu'Adam lui donnait, Martine lui mit les habits sur le bras :

« Tiens, tu n'as qu'à les porter. »

Lorsqu'ils passèrent devant un saule pleureur placé sur le bord du chemin, et qui, tout couvert de neige, offrait, à la lueur du flambeau, l'aspect le plus étrange, elle reprit : « Voici l'arbre! Notre Joseph n'avait pas encore trois ans; un jour, je passe devant avec lui, et comme il s'aperçoit que les feuilles retombent ainsi, il me dit : — Mère, l'arbre pleure des feuilles! — Il avait des manières de parler à lui tout seul; c'était quelquefois à ne plus savoir où l'on est, sur terre ou dans le ciel, alors il faut d'abord réfléchir où l'on est; et ce que l'on veut faire, et ce que l'on a à faire. Et avec cela il était si fort, si vigoureux! il me fallait employer toutes mes forces, quand je voulais le dompter. Et maintenant, mourir ainsi! C'est pourtant effroyable. Joseph! Joseph! mon bon Joseph! Viens donc, où es-tu donc? Je suis là, ta mère est là et ton père aussi! Viens, Joseph! Joseph! Appelle donc aussi, Adam. Ne peux-tu pas crier aussi!

— Joseph! Joseph! s'écria Adam d'une voix pleine de puissance. Mon enfant! Viens à moi! Joseph! Joseph! » Lui, qui avait tremblé de prononcer ce nom, même en secret, le criait maintenant tout haut, à travers la forêt. Mais bientôt il cessa et dit :

« Cela ne sert à rien, Martine; calme-toi, sinon tu tomberas malade.

— Si mon Joseph est mort, je ne veux pas vivre non plus; je n'ai plus rien au monde.

— Ah! je ne savais pas cela; je croyais compter pour quelque chose.

— Ah! mon Dieu! pourquoi me quereller maintenant? » soupira Martine.

Tous deux furent longtemps sans s'adresser une parole. Hâspele fut un bon médiateur : il s'approcha de Martine et la pria de boire une gorgée du kirsch qu'il avait eu la précaution de prendre pour Joseph.

« Non, non, je n'ai besoin de rien. Je ne veux pas retrancher à mon enfant une goutte de son breuvage.

— Bois seulement une gorgée, supplia Adam, du ton le plus tendre que sa voix put lui fournir; pense donc que notre Joseph ne boira pas tout, si nous le trouvons.

— Si nous le trouvons? Qu'as-tu encore? Tu sais quelque chose et tu ne veux pas me le dire, tu sais certainement qu'il est mort.

— Je ne sais rien, je n'en sais pas davantage que toi. Je t'en prie, bois une gorgée.

— Oh ! si mon Joseph avait cette liqueur, elle pourrait le rappeler à la vie.... Je n'ai besoin de rien, laisse-moi en repos. »

Mais Adam ne céda pas jusqu'à ce que Martine eût bu ; ce fut pour lui une bonne occasion de lui reprendre la main, et ils continuèrent tous deux leur marche, la main dans la main.

Elle parlait tout bas et racontait comme Joseph avait une nature mystérieuse : souvent il lui disait à l'oreille des choses qu'il aurait pu dire tout haut, devant tout le monde ; mais c'était sa manière à lui, d'aimer mieux dire quelque chose en secret. Certainement il aurait voulu dire aussi quelque chose en secret à son père, et alors celui-ci eût pu sentir ce qui vous court dans les veines, quand Joseph vous parle à l'oreille, avec sa chaude respiration. « Son souffle chaud est maintenant évanoui, » conclut-elle, et elle se tordit les mains.

Tout à coup elle reprit violemment le bras d'Adam :

« O mon Dieu ! c'est le rocher où je voulais mourir avec lui, quand Leegarde me trouva. Si nous étions morts ensemble alors, avant que tu fusses au monde, cela aurait mieux valu. Où es-tu à présent ? Peut-être est-il là, à deux pas de nous, et nous ne le voyons pas, et il ne nous entend pas. Je m'élançai de montagne en montagne, sur toutes les pointes de rocher, dans toutes les vallées. Oh ! que ne puis-je être là et te crier : Joseph ! Joseph ! Joseph ! Je me figure que je le vois là-bas, de l'autre côté, sur le rocher. Il est encore sur la saillie de roche, il est encore sain et sauf. Qu'il a l'air bon et aimable ! Comme il rit ! Cela lui plaît de sauter ; mais il se précipite, je ne le vois plus.... Oh ! qu'il a vite disparu ! Et là-bas mon enfant est étendu, broyé, mort. Cela peut-il donc être ? Qu'as-tu fait, pauvre enfant ? tu es innocent, toi !

— Laisse les imaginations, cela ne sert à rien, » dit Adam, cherchant à l'apaiser.

Mais Martine frémit de rage :

« Vous êtes des méchants, vous autres ! Un père peut renier son enfant, peut passer auprès de lui comme s'il n'était pas au monde, mais une mère ne le peut pas. Tu es un méchant, toi !

— Pourquoi me fais-tu des reproches à présent ?

— Je ne te reproche rien, pourquoi me querelles-tu donc ?

— Je ne conteste pas avec toi, je ne te querelle pas ; sois seulement un peu tranquille ; tout ce qui est méchant est fini à partir d'aujourd'hui.

— Que veux-tu parler de méchanceté ?

— Je ne veux plus parler de rien absolument; sois seulement un peu calme. Soutiens-toi à moi, comme cela, comme cela.

— Non, non, je ne puis pas, s'écria tout à coup Martine après s'être tenue quelques instants appuyée sur Adam — je ne puis pas. Oh! bon Seigneur Dieu! fais-moi tout ce que tu voudras, mais ne fais pas expier à mon enfant, à mon Joseph; il est innocent, moi seule je suis coupable, — moi, et celui-là. »

Elle s'éloigna de deux pas, comme si elle ne pouvait supporter le voisinage d'Adam. Elle ne pleurait plus, mais elle sanglotait encore, les yeux secs, et ces sanglots lui déchiraient presque le cœur.

C'était comme l'armée de spectres des traditions populaires qui passait alors dans la forêt : les hommes avec les flambeaux, les lanternes, les cris farouches, les appels, les claquements de fouet, les tintements de sonnette; les chiens, auxquels on avait suspendu des lanternes, et qui, aboyant, se poussaient en descendant le ravin, remontaient la montagne et étaient de nouveau hélés. Il était bon que l'ordre fût fermement maintenu. Aucun des membres de la troupe ne reconnaissait plus l'autre : chacun formait une marse de neige ambulante, et à la lueur des torches, les montagnes, les rochers avaient l'air comme surpris à la vue de ces hommes qui couraient, et appelaient et criaient après un enfant.

« Vois comme tout le village l'aime, » disait Martine à Adam; et elle lui raconta comment la nuit passée Joseph l'avait réveillée trois fois, et comment, dès le grand matin, il lui avait demandé par quel chemin viendrait le père; et elle se faisait de pénibles reproches d'avoir cédé à Leegarde et de l'avoir renvoyé seul de la maison : eile aurait bien dû savoir que quelque chose d'effroyable arriverait aujourd'hui. Adam était dans la perplexité la plus complète, il ne trouvait rien à dire, et ses impressions devenaient doublement horribles, quand il pensait au Heidenmühle, où ils étaient rassemblés à l'attendre, et au crime auquel il s'était laissé entraîner.

Tout à coup un cri de joie retentit. « Qu'est-ce? qu'est-ce? Dieu soit loué! Ils l'ont trouvé! Où? où? » Le forgeron accourait, hors d'haleine, vers Adam et vers Martine :

« Voilà sa casquette, à présent nous le trouverons certainement. »

Martine prit la casquette trempée d'humidité, et pleura dessus des larmes brûlantes.

« O Dieu! à présent il est sans casquette, et la neige tombe sur sa tête, s'il est encore vivant! »

Elle se passa la main sur les yeux et regarda fixement le forgeron,

dont l'aspect était peu rassurant : il n'avait pas pris le temps de laver son visage noirci par la fumée ; la neige y avait dessiné des figures bizarres et sa barbe rouge était pleine de flocons.

« Restez ici, sur le droit chemin, que nous vous trouvions tout de suite. » Et, s'en allant, il cria encore :

« Cette nuit-ci, nous aurons bien mérité de vous que vous nous donniez abondamment à boire à votre noce. »

C'était comme l'armée de spectres qui se déchaînait à travers la forêt, et, dans cette forêt, il y avait un homme qui voyait l'armée de spectres incarnée. Le Speidel Röttmann, qui avait suivi son fils, avait fait un faux pas et était tombé dans le ravin. Une fois en bas, il se trouva tout à coup dégrisé. Il ne s'était fait aucun mal. Il marcha, un grand bout de chemin, sur le ruisseau glacé ; les rochers et les arbres qui s'abaissaient au-dessus de lui prenaient l'aspect de monstres horribles. La neige tombait sur lui de plus en plus, et il ne savait s'il marchait en amont ou en aval du ruisseau. Il voulait essayer de briser la glace avec une pierre, pour s'assurer par où coulait l'eau et par où il devait avancer, mais il ne put détacher une seule pierre. Le monde est ligué pour ne lui donner nul secours. Ah ! voilà une éclaircie, c'est un sentier dans la montagne. Il monte, glissant souvent, presque entièrement couvert de neige ; mais il ne se désiste pas : ce n'est pas pour rien que Röttmann est un des hommes les plus forts qui existent. Il gravit la colline. Justement ! voici un chemin. En s'accrochant pour la dernière fois au sol, il trouve sous sa main quelque chose : c'est une pipe. C'est la pipe d'Adam, il doit être passé par là. A présent tu peux le rejoindre encore, mais par où est-il allé ? à droite ou à gauche ?

Les traces sont déjà recouvertes par la neige. Le Speidel Röttmann suit le chemin à droite ; puis autre chose lui passe par l'esprit : Non, c'est certainement à gauche le bon chemin ; il retourne, et toujours il va et revient comme si un esprit le poussait à errer. Écoutez ! son de cor, claquements de fouet, aboiements de chien. Qu'est-ce que cela ? Seigneur Dieu ! c'est l'armée de spectres ! c'est le *Cavalier du cheval blanc*, avec le sauvage *Gejaid*, qui claque et aboie et donne du cor ; au milieu, là-bas, on entend crier comme mille et encore mille petits enfants, et quiconque lève les yeux, il lui enlève la tête, comme on fait du couvercle d'un pot. Toutes les terreurs de l'enfer assaillent le Speidel Röttmann. Sans doute il a souvent déclaré avec jactance que tous les récits de sorcières, de fantômes et de magie ne sont que pure imposture ; mais maintenant chacun de ses cheveux se dresse sur sa tête, et rend témoignage que les temps passés étaient aussi

intelligents que le nôtre, et ils ont tout cru : « Pardonne-moi de n'y avoir pas cru. Je le.... » Röttmann s'élance du chemin dans la forêt, et il se jette le visage contre terre, de façon que l'armée furieuse passe par-dessus lui et ne le massacre pas. Ainsi est-il couché et il l'entend bruire en passant auprès de lui.

Il imprimait sa main dans la mousse pleine de neige, et la mousse tenait ferme. Il est pourtant bon que quelque chose au monde soit solide. Tiens ferme ! tiens ferme ! Voilà que tu vas être jeté en l'air, sur un arbre. Qui sait où ? Puis tu es rejeté à terre, et tu as le visage tourné par derrière, et tu dois toute ta vie courir ainsi le monde. Et c'est comme si quelqu'un raillait : « N'est-ce pas, c'est ta propre forêt ? Mais toi, et tes gardes forestiers, et tes garde-chasse, vous ne pouvez empêcher l'armée furieuse d'y passer. Et entends-tu une voix d'enfant ? la connais-tu ? »

Röttmann ne sait ce qu'il doit ni ce qu'il veut ; la neige sur laquelle il a pressé son visage se fond à la chaleur de son souffle ; mais dans son cœur endurci, quelque chose aussi veut se fondre, et en présence de la mort, il crie dans la mousse neigeuse : « Joseph ! » comme si ce mot avait pouvoir de le délivrer. — « Je le jure ! » crie-t-il encore. Il lui est enfin venu à l'esprit qu'il est un enfant sur terre auquel il veut faire grand tort et qui, à cause de lui, se plaint et pleure là-haut dans les airs. Il veut rappeler à lui son fils, et le fils à son tour appellera son fils. C'est tout d'un coup comme une chaîne qui se rattache de l'un à l'autre, et qui va toujours s'étendant, et.... « Je consens, lâche-moi ! Garde ton enfant ! »

A ces mots il ose enfin se redresser un peu. Le tumulte, les cris, les appels continuent à résonner dans le lointain.

« Qui es-tu ? qui es-tu ? s'écrie tout à coup un être qui le saisit, non pas comme un homme, non comme un esprit, mais comme un animal féroce, avec ses griffes.

— Je suis un grand pécheur, je suis Röttmann, lâche-moi, sois miséricordieux.

— Comment ? Je te tiens ? s'écria l'être inconnu en s'agenouillant sur lui ; il faut que tu meures, tu as tué mon petit-fils, tu l'as chassé, tu l'as précipité dans la détresse.

— Comment ? quoi ? tu es...

— Oui, tu dois savoir qui te fend le crâne avec sa hache. C'est moi, je suis David. Oui, maudit Goliath, je te tiens renversé et tu dois mourir. »

La force revint à Röttmann. Il ne fallut qu'une courte réflexion : — « Oh ! oh ! il n'y a rien à craindre ! » et son geste suivit promptement



sa pensée. Il dégagea sa main de celui qui était agenouillé sur lui, tira le couteau qu'il portait et cria :

« Lâche David, lâche! ou je te frappe.

— Tes brutalités ont un terme! » s'écria David lui arrachant de toutes ses forces le couteau. Mais, pendant ce temps, Röttmann s'était promptement relevé, et c'était David qui se trouvait couché à terre sous lui.

« Vois-tu! cria-t-il triomphalement, maintenant je puis te donner le coup de grâce.

— Fais-le, extermine toute la famille; tu as tué mon Joseph, tue-moi aussi.

— Lève-toi, je ne veux rien te faire, répliqua le Speidel-Röttmann. Je ne sais si je suis fou, si tu es fou, ou si tout le monde est fou. Comment te trouves-tu donc là? Qu'y a-t-il donc dans la forêt? »

David se mit à raconter avec une respiration précipitée tout ce qui s'était passé; mais, au milieu de son récit, il s'interrompit.

« Il n'est pas juste que je te parle ainsi; toi et ton fils vous méritez tous deux la mort. Je ne veux pas m'entretenir avec toi, l'un de nous doit rester sur la place; frappe-moi, je sortirai ainsi de ce misérable monde, je n'ai plus rien à y chercher. »

A ces mots David se jeta sur Röttmann; mais celui-ci le saisit par les bras et les lui maintint aussi ferme que dans un étai.

« Tu me fais pitié, dit Röttmann.

— Je ne veux pas de ta pitié, tu n'es pas digne qu'un homme loyal t'adresse un seul mot. Triple infâme! tu n'as qu'à porter haut la tête; la porte de l'enfer est assez vaste pour que tu n'aies pas besoin de te baisser.

— Injurie tant que tu voudras, je suis plus fort que toi. Mais écoute ce que j'ai à te dire. Tu le vois, personne ne peut me contraindre; nul homme au monde ne peut me contraindre, mais je veux te dire quelque chose. Je n'aurais pas besoin de le tenir; personne ne l'a entendu, et quant au diable et à l'armée furieuse, on le voit bien, tout cela n'est que superstition, et si je ne veux pas, personne ne peut rien me faire. Mais fais attention à ce que je te dis. Cela ne regarde personne, et tu n'as pas besoin de savoir pourquoi, et comment, et où, et à qui je l'ai promis. C'est ma forêt, et j'y suis maître, et si je l'y trouve dans la nuit et que tu aies la hache près de toi, je puis te lier et t'abattre d'un coup de fusil si tu t'enfuis, tout comme il me plaît; mais je ne voulais pas te dire tout cela; ce que je veux seulement te dire, c'est que personne ne peut m'y forcer, mais je le veux, et c'est pourquoi il en est ainsi maintenant; voilà ma main : si l'enfant vit

encore, si nous le trouvons, et même qu'il soit vivant ou qu'il soit mort, voilà ma main, je ne fais point d'opposition.

— Quoi!

— Il a mon consentement. Quand j'y réfléchis bien, je n'y ai même jamais été opposé. J'ai dû seulement suivre ma femme. Je cours ici, dans la forêt, je ne sais depuis combien de temps, et là-bas, comme je pensais que les rochers couverts de neige allaient tomber sur moi, il m'a semblé entendre une voix d'enfant crier : « Père! père! » A présent, je sais ce que c'était, et je ne puis te dire combien cette voix m'est allée au cœur, et je me suis dit : « Si c'est encore à faire, je ne m'y oppose pas : que mon Adam épouse sa Martine, je donne mon consentement. »

— Quand la vache est partie; on ferme l'étable : il est trop tard. Il n'y a plus maintenant aucun bonheur et aucune bénédiction au monde. Si tu avais connu l'enfant! c'était un ange du ciel. Mais, bon Dieu! maintenant il est mort, et qui sait où il est! Il y a eu un temps où j'ai cru que je ne pourrais plus paraître aux yeux d'aucun homme, et à présent je voudrais sortir de ce monde, parce que l'enfant n'y est plus. Si je n'ai pas été digne d'avoir un tel petit-fils, toi, tu l'es encore moins. Frappe-moi, ce sera un bonheur. Je sortirai du monde avec mon Joseph. »

Dans le désespoir et dans les larmes, David se précipita encore une fois sur Röttmann; mais celui-ci le tint de nouveau les bras roides, de façon qu'il ne pût remuer. Et vraiment il fallait qu'un miracle se fût accompli chez Röttmann, car il sut persuader à David de marcher avec lui et de chercher avec lui Joseph.

« Joseph! ton grand-père t'appelle, » ainsi criait David.

« Joseph! ton grand-père t'appelle, » ainsi criait le Speidel-Röttmann.

David regarda autour de lui à plusieurs reprises pour s'assurer s'il était véritable que Röttmann criât ainsi. David était le seul qui, contrairement à l'ordonnance, se fût mis en marche seul; il a trouvé un compagnon, et lequel?

Le cor de chasse résonnait dans la montagne, les flambeaux et les lanternes allaient et venaient, les clochettes sonnaient, et les deux grands-pères marchaient ensemble comme si, de longue date, ils eussent marché du même pas. Enfin ils virent une lumière briller dans le lointain; elle restait immobile : c'était dans une maison qu'elle devait être; ils se dirigèrent vers cette lumière.

*Traduit de Berthold Auerbach par MARIE D'ASA.*

*( La fin à la prochaine livraison )*

# POÉSIE.

---

## LA GRAND'MÈRE.

- Grand'mère, d'où vient donc que vos cheveux sont blancs?
- Mon enfant, c'est l'hiver, c'est la neige des ans!
  
- Grand'mère, d'où vient donc que vous avez des rides?
- Le chagrin a creusé tous ces sillons arides!
  
- Grand'mère, qui vous fait branler la tête ainsi?
- Un vent du ciel : hélas, je ne tiens plus ici!
  
- Pourquoi vos yeux sont-ils cernés de noir, grand'mère?
- C'est pour avoir versé plus d'une larme amère!
  
- Pourquoi tenir si bas, si courbé votre front?
- C'est pour mieux voir la terre, où mes os blanchiront!
  
- Mais que murmurez-vous toujours, mère chérie,  
Même quand votre enfant vous embrasse?

— Je prie!

LOUIS RATISBONNE.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

---

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

### PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

#### LES SOCIÉTÉS SAVANTES ET LES JOURNAUX SCIENTIFIQUES.

*Voyages et découvertes dans l'Afrique septentrionale et centrale pendant les années 1849 à 1855*, par le docteur H. BARTH. Trad. de l'allemand par P. Ithier. Bruxelles, 1860-61, 4 vol. in-8°, avec de nombreuses gravures sur bois et une carte. (Paris, Bohné.)

*Voyage dans la Cilicie et dans les montagnes du Taurus, exécuté pendant les années 1852-1853*, par VICTOR LANGLOIS. Paris, 1861, 1 vol. (Duprat.)

ALFRED JACOBS. *L'Océanie nouvelle. Colonies. Migrations. Mélanges*. Paris, 1861, 1 vol. (Michel Lévy.)

#### I.

En acceptant la tâche honorable, mais parfois difficile, de suivre et d'apprécier, à côté des publications allemandes, les productions de notre littérature française en ce qui touche aux sciences historiques et à l'ethnographie, je ne pouvais oublier d'y comprendre quelques-uns au moins de nos journaux scientifiques. La périodicité scientifique et littéraire a suivi, depuis la fin du dernier siècle, un développement analogue au prodigieux élan de la presse politique. De nombreuses sociétés se sont fondées à côté des académies; et l'on citerait difficilement une branche, que dis-je? un ramicule du savoir humain qui ne soit représenté par une association spéciale. S'il y avait quelque chose à reprendre dans cette impulsion universelle, ce serait plutôt l'excès que l'insuffisance. Il n'est pas bon, croyons-nous, que la division aille jusqu'au morcellement, et l'émulation jusqu'à la concurrence; les travaux intellectuels, et ceux qui les représentent, n'y pourraient que perdre de leur force, et peut-être de leur dignité. Ce qui serait désirable, au contraire, ce serait que dans chaque groupe d'études les éléments se rapprochassent au lieu de se disséminer, que le faisceau se resserrât, qu'il s'y fût une communion plus intime des esprits, un échange plus fécond d'efforts individuels, que l'association scientifique, en un mot, ne fût pas seulement un rapprochement matériel, mais une fusion véritable, où chacun serait à tous et tous à chacun. Mais, hélas! l'homme est toujours l'homme, et, jusque dans ses meilleures tendances, il reste toujours quelque chose de la tache originelle.

Il ne faut donc pas aspirer à l'impossible. En acceptant les hommes avec leurs instincts et les choses avec leurs imperfections, on n'en doit pas moins reconnaître qu'au total de grands et bons résultats sont sortis et sortent chaque jour de cette impulsion active, de ce mouvement instinctif qui pousse en tout, à l'association, même incomplète, et qui de chaque association fait sortir un organe commun, représentant avec plus ou moins d'éclat, avec plus ou moins d'autorité ne serait-ce qu'une facette de la science. Il est certain qu'aujourd'hui c'est surtout dans les journaux spéciaux et dans les recueils des sociétés savantes qu'il faut chercher, bien plus que dans les livres, les forces vives de l'intelligence et leur manifestation la plus rapide. C'est là que les découvertes se produisent, que les recherches s'élaborent, que les questions se débattent; c'est là qu'on en peut suivre les phases et en étudier l'enfancement. Tout n'est pas or sans doute dans cette exploitation incessante, mais bien des richesses y sont renfermées. Le mal, c'est que souvent ces richesses y restent enfouies, accessibles seulement à un très-petit cercle, ignorées du grand nombre et sans profit pour l'éducation générale. Que la faute en soit aux sociétés ou à leurs organes, ou bien à l'indifférence du public, peu importe : le mal existe, et ce serait servir utilement et le public et la science que d'aider à une diffusion plus complète de tous les faits nouveaux qui se produisent.

Citerai-je des exemples? Il existe chez nous, depuis tantôt quarante ans, — beaucoup de mes lecteurs l'apprendront sans doute avec plaisir, — une société qui a compté et qui compte encore dans son sein un grand nombre de noms éminents : c'est la Société de Géographie. Ce n'est certes ni la capacité ni le zèle qui lui ont manqué. Elle a proposé des prix; elle accorde chaque année des récompenses; il y a huit jours seulement, elle décernait solennellement sa grande médaille à une des belles explorations savantes de notre époque, au voyage scientifique dans le nord de la Perse par l'expédition russe de 1858. Elle a mis au jour une suite déjà nombreuse de mémoires, et elle publie chaque mois un Bulletin qui contient souvent de fort bonnes choses. Elle est, d'ailleurs, la sœur aînée de toutes les sociétés géographiques de l'Europe et du reste du monde; c'est à son exemple que toutes se sont formées. La France devrait, et ce serait justice, être fière d'une pareille institution; les publications de la société, son Bulletin notamment, devraient, à ce qu'il semble, être dans toutes les mains, comme le compendium des études géographiques. Eh bien, je le demande, qui s'inquiète de la Société de géographie? hors un petit nombre d'adeptes, qui connaît ses publications? quelle action a-t-elle sur l'instruction générale? Pourquoi donc cet oubli, alors qu'en Angleterre la Société de géographie de Londres est devenue une véritable institution nationale, une institution dont les Anglais sont fiers et dont les travaux ont une immense publicité? Pourquoi? Ah! il y a à cela plus d'une cause et plus d'un coupable; mais c'est un détail où je ne saurais entrer en ce moment. Cela m'entraînerait trop loin. J'y reviendrai certainement quelque jour : la chose en vaut la peine. En attendant, le Bulletin de la société est un des périodiques dont je commence dès aujourd'hui le dépouillement régulier. Connaître les gens est la première condition pour apprécier ce qu'ils valent.

Je n'aurai garde d'oublier non plus notre Société Asiatique, quoique ses travaux habituels, et le journal qu'elle publie (un peu trop irrégulièrement), aient dévié depuis longtemps du caractère sérieusement historique qui les dis-

tinguèrent sous l'influence de ses premiers fondateurs, les Silvestre de Sacy, les Abel Rémusat, les Klaproth, les Eugène Burnouf, les Jacquet et d'autres encore, et que la ligne où ils sont entrés ne réponde peut-être plus entièrement aux besoins actuels des études orientales. Le secrétaire général, M. Jules Mohl, est cependant un homme d'une haute valeur et d'une grande érudition, et il n'est pas douteux que son influence, si elle n'était pas neutralisée, pourrait ramener la société dans une voie plus vivante. Une autre société toute récente, la Société Anthropologique, s'est fait, par ses premières publications, une place élevée dans la science, et sûrement elle s'y maintiendra. Il suffit de nommer la Société de l'Histoire de France et la Société des Antiquaires, auxquelles on doit de si nombreuses et si profondes recherches sur nos antiquités nationales.

A côté de ces dernières associations vient se placer naturellement la *Revue Archéologique*. La mort de Letronne lui enleva, il y a treize ans, sa plus forte colonne; depuis lors la Revue n'avait fait que décliner et dépérir, tant il est vrai que les choses ne valent que ce que valent les hommes. Mais elle vient de retrouver dans M. Alfred Maury un directeur qui, par son immense savoir et sa rare activité, réunit toutes les conditions propres à infuser une vie nouvelle dans un recueil qui depuis longtemps ne vivait plus guère que sur sa vieille réputation.

Il est encore un journal que je ne puis omettre dans cette revue rapide, le doyen et le premier modèle de tous les autres, le *Journal des Savants*. Ici, je l'avoue, j'éprouve un embarras véritable à exprimer mon sentiment tout entier. Le Journal des Savants jouit d'une réputation, c'est trop peu dire, d'une vénération qu'il doit avant tout à son titre et à son âge; mais cette vénération ressemble beaucoup à celle qui entoure ces divinités mystérieuses des temples de l'Orient, dont nul ne peut approcher, et qui restent éternellement invisibles à leurs plus fervents adorateurs. Je ne sais si parmi nos journaux scientifiques les plus tristement dotés, il y en a aucun dont la publicité soit aussi restreinte. Est-ce à dire que la valeur de sa rédaction justifie cet isolement? Non certes. Des noms comme ceux de M. Hase, de M. Naudet, de M. Mérimée, de M. Biot, de M. Villemain, de M. Flourens, de M. Patin, de M. Mignet, de M. Littré, de M. Cousin, de M. Chevreul, de M. Vitet, de M. Barthélemy Saint-Hilaire, des noms qui, dans presque tous les genres, tiennent, on peut dire, la tête de l'érudition, des lettres et des sciences exactes, de tels noms sont faits, assurément, pour porter une publication, quelle qu'elle soit, à une hauteur dont bien peu d'autres pourraient approcher, qui ne serait surpassée par aucune autre. D'où vient donc un état de choses fait pour affliger les amis de notre gloire littéraire? Cela tient uniquement, j'ose le dire, au système d'administration qui régit le journal. Une publication qui coûte à l'État, — car c'est l'État qui en fait les frais, premier vice, — qui coûte à l'État, dis-je, deux ou trois fois ce qu'elle coûterait à une direction privée, devrait au moins, à ce qu'il semble, se prêter à une large publicité; ce serait évidemment le seul moyen de compenser le sacrifice que le trésor s'impose, apparemment dans un but d'utilité. Eh bien, c'est tout le contraire qui a lieu. D'une part, le prix du journal est tenu à un taux excessivement élevé, ce qui éloigne les souscriptions privées; d'une autre part, l'administration se montre d'une parcimonie sans exemple dans la distribution gratuite. Nulle société savante ne le reçoit, avec ou sans échange; je crois même que la bibliothèque de l'Institut ne l'a que contre argent comptant. Du moins,

il est certain qu'il n'est pas envoyé à l'académie des Inscriptions! Un autre vice, — il faut appeler les choses par leur nom, — est la voie déplorable où la rédaction est entrée sous certaines influences. Il y a trente ans, au temps de sa splendeur, la critique du journal était sobre et variée; toutes les publications importantes trouvaient là, un peu plus tôt ou plus tard, leurs juges naturels. Alors on jugeait les livres dans le *Journal des Savants*; aujourd'hui on y fait des livres. Il est clair que des monographies en douze ou quinze articles faussent et dénaturent complètement la nature d'une publication de ce genre. Dans la conduite d'une Revue ordinaire, la grande difficulté est de tirer le meilleur parti d'une rédaction souvent insuffisante; ici l'administration a résolu le problème inverse, celui d'annuler autant que possible des éléments inappréciables. Ce n'est donc qu'une réforme complète dans le système actuel qui pourra rendre le *Journal des Savants* à sa destination naturelle et à l'utilité dont il devrait être.

## II.

Ces observations, qui me sont inspirées par un zèle excessif peut-être, mais du moins ardent et sincère, pour les intérêts de notre éducation littéraire, m'ont entraîné plus loin que je ne l'avais projeté; elles me laissent bien peu d'espace pour dire quelques mots des ouvrages dont j'ai transcrit les titres en tête de mon bulletin, et m'obligent d'en réserver plusieurs. Je ne puis guère que signaler l'achèvement de la traduction française des voyages du docteur Barth dans l'Afrique centrale. Nos lecteurs se souviendront peut-être de l'étude approfondie dont la mémorable expédition du docteur Barth a été l'objet dans cette *Revue* même. La relation du voyageur, soit dans l'édition allemande, soit dans l'édition anglaise (l'une et l'autre sont également originales), forme cinq gros volumes, accompagnés d'une suite de cartes dressées avec son habileté magistrale par le docteur Petermann. Dans le but de faire arriver cette volumineuse relation en un plus grand nombre de mains, l'éditeur allemand en a donné une édition abrégée en deux volumes, dans laquelle on a conservé, textuellement autant que possible, le fond du récit, mais dont on a retranché la plupart des appendices, qui en sont la partie essentiellement scientifique, et pour laquelle on a gravé une réduction de la carte générale. C'est cette édition abrégée qu'on a traduite, ce que le titre aurait dû indiquer. Pour les hommes de science et d'étude, elle ne remplacera pas sans doute la grande relation et ses précieux accessoires; mais elle conviendra certainement mieux à la généralité des lecteurs, qui veut avant tout quelque chose de rapide, et sous ce rapport elle remplit bien son but.

## III.

J'aurais voulu n'avoir que des éloges à donner au livre que vient de publier M. Victor Langlois sous le titre de *Voyage en Cilicie*.

Cette partie de l'Asie Mineure est à plusieurs égards une des contrées les plus intéressantes de la Péninsule; c'est une de celles auxquelles se rattachent le plus de souvenirs historiques. Aujourd'hui le voyageur n'y rencontre guère que des ruines; Tarse elle-même, la vieille métropole, n'est depuis longtemps qu'une pauvre bourgade tristement assise entre une plaine aride et des marais infects. Plusieurs excellents voyageurs ont cependant, depuis le com-

mencement du siècle actuel, décrit les rivages ciliciens jadis couverts de villes florissantes, ou pénétré dans les vallées intérieures; il suffit de rappeler, parmi les plus récents, M. Ainsworth, M. Russegger, M. Barker et le docteur Kotschy. Lorsqu'il y a neuf ans une inspiration généreuse de l'Empereur permit à M. Victor Langlois d'aller visiter la Cilicie, l'objet du jeune numismate n'était pas de faire, à vrai dire, une exploration du pays, du moins au point de vue géographique, ni même archéologique dans l'acception la plus large du mot : une pareille mission exige bien des préparations préliminaires qui n'étaient pas entrées, croyons-nous, dans le plan du voyageur. Ce qu'il se proposait essentiellement, c'était d'y poursuivre ses études de numismatique arménienne, et de rechercher quels vestiges la domination des Roupéniens sur la Cilicie orientale a pu laisser dans le pays. C'était assez pour produire une relation intéressante, qui aurait eu sa valeur et son caractère propres. Mais M. Victor Langlois, en publiant aujourd'hui ses souvenirs rétrospectifs, a eu l'ambition d'agrandir son cadre; en cela il nous est difficile de l'approuver. Ce ne sont pas des hors-d'œuvre d'emprunt, ni des descriptions ou des notices de seconde main, non plus que des discussions de géographie critique où des choses depuis longtemps connues sont reproduites avec un inutile appareil de citations d'une exactitude parfois plus que suspecte, qui donnent de la valeur à un livre de cette nature et en font une relation savante. Dans plus d'un cas même où M. Victor Langlois a voulu établir ou défendre des opinions nouvelles, il ne nous paraît pas avoir eu la main très-heureuse. Nous craignons fort que les archéologues n'acceptent pas aisément l'identification qu'il prétend faire entre le massif de maçonnerie ruinée (le Dunuk-Tâch, ou pierre renversée) que l'on voit près de Tarse, et le tombeau de Sardanapale mentionné par les anciens, pas plus qu'un géographe ne peut admettre le rapprochement entre Anchialé et Tarse. Nous ne pensons pas qu'il soit nécessaire d'entrer à ce sujet dans plus de détails. Nous aimons mieux signaler l'excursion à Sis, qui est la partie vraiment intéressante et neuve de la relation.

Nous bornerons là nos remarques sur le livre de M. Victor Langlois. La critique est toujours fâcheuse et malvenue, nous le savons; nous avons d'autant moins hésité, cependant, à dire franchement notre opinion, que les travaux de l'auteur dans la numismatique arménienne, à laquelle il s'est consacré, sont d'un savant plein de zèle et d'avenir, et que M. Langlois est largement en fonds pour se racheter d'une erreur accidentelle. Qui n'a pas à se reprocher quelque péché de jeunesse?

#### IV.

Un mot en finissant sur l'*Océanie nouvelle* de M. Alfred Jacobs. C'est une suite d'articles, rapidement écrits et d'une lecture attachante, sur les colonisations que la France, l'Angleterre et l'Amérique envoient dans les terres nouvelles du monde océanien, depuis les placers californiens jusqu'aux mornes solitudes de l'Australie. Sous l'influence des établissements européens, il s'opère dans ces pays vierges des transformations curieuses à étudier au double point de vue de l'économie politique et de l'histoire générale; M. Alfred Jacobs, sans fatiguer ses lecteurs par des investigations trop approfondies, en a bien saisi l'aspect et le caractère. Il y aurait bien quelques remarques à faire sur ses appréciations du bouddhisme indien qui terminent le volume, mais ce n'est ni le moment ni le lieu.



## PÉRIODIQUES.

*Revue Archéologique, ou Recueil de documents et de mémoires relatifs à l'étude des monuments, à la numismatique et à la philologie de l'antiquité et du moyen âge.* Nouvelle série, 1<sup>re</sup> année. Janvier 1861. (Paris, Didier.)

*F. de Saulcy.* Les expéditions de César en Grande-Bretagne. L'objet principal du mémoire du savant académicien est de déterminer l'emplacement du *Portus Itius*, point d'embarquement de la flotte de César pour ses expéditions en Grande-Bretagne. Peu de points de l'ancienne géographie des Gaules ont donné lieu à autant de recherches et de controverses que celui-ci, bien que l'étendue de côte où on le doit chercher soit nécessairement très-circonsrite (à une trentaine de milles romains du point le plus rapproché de la côte de la Bretagne, c'est-à-dire de la plage de Douvres). Ukert place le *Portus Itius* à Sangatte (Sand-gate), entre Calais et Wissant; d'Anville le met à Wissant même (White-sand), opinion qu'avait déjà très-fortement motivée Ducange dans une dissertation annexée à son édition de l'Histoire de saint Louis par le sire de Joinville. C'est aussi, selon toute apparence, celle à laquelle s'arrête M. de Saulcy, quoique la conclusion de son mémoire soit renvoyée à une prochaine livraison de la *Revue*. — *F. Troyon.* Habitations lacustres de Concise, dans le canton de Vaud, en Suisse (avec une pl.). Des cabanes élevées sur pilotis au bord des lacs ont été un mode d'habitation très en usage dès l'antiquité en diverses contrées de l'Europe, ainsi que dans d'autres parties du monde. On en découvre des débris dans le nord de l'Allemagne, en Angleterre, en Irlande et sur beaucoup de points de la Suisse, et ces antiques vestiges d'habitations sont généralement accompagnés d'objets provenant de l'industrie de l'homme, ordinairement enfouis dans la vase. L'auteur, qui depuis plusieurs années a donné son attention à ces recherches, croit pouvoir y distinguer plusieurs époques chronologiques selon la matière habituelle de ces ustensiles, en pierre, en os ou en métal; selon lui, les haches et autres objets en pierre (tels qu'on en a retrouvé beaucoup à Concise) appartiendraient à une époque et à un peuple antérieurs à l'arrivée des Celtes dans l'ouest de l'Europe. — *Viollet le Duc.* Ruines de Champlieu, Oise (avec deux planches). Ces ruines se trouvent à treize kilomètres au sud de Compiègne, sur la chaussée dite de Brunehaut. La localité est désignée sur d'anciennes cartes sous le nom de Camp de César. Les fouilles qu'on y a faites l'an dernier par ordre de l'empereur ont mis à jour les restes d'un théâtre et d'un temple romain du troisième siècle. — *G. Perrot.* De l'étude et de l'usage du modèle vivant chez les artistes grecs. — *Alfr. Maury.* De l'Apollon gaulois. — Nouvelles archéologiques.

*Bulletin de la Société de géographie.* Janvier 1861.

Extrait d'un voyage exécuté en 1860 dans le Sahara occidental, par M. le capitaine d'état-major *Vincent*. Ce voyage est une des nombreuses entreprises, tout à la fois commerciales, politiques et scientifiques, qui ont marqué depuis cinq ans l'administration de M. Faidherbe au Sénégal. L'objet de la mission du capitaine *Vincent* était de nouer des relations régulières avec l'Adrar, grand territoire maure situé au nord du bas Sénégal, à cent soixante-dix lieues environ

de Saint-Louis, et qui est un des grands centres de trafic du Sahara occidental, en même temps qu'une station placée entre nos deux colonies africaines, le Sénégal et l'Algérie. La relation de M. le capitaine Vincent, indépendamment de son résultat politique, est une excellente acquisition pour la géographie de cette partie du Sahara. Une bonne carte ajoute à l'utilité du texte. — *De Sabir*. Quelques notes sur les Manègres. Les Manègres sont une grande peuplade toun-gouse de la gauche de l'Amodr, dans les nouveaux territoires russes. La notice de M. Sabir est extraite de la relation russe de M. Maak (chargé, en 1855, d'une mission scientifique dans les nouveaux territoires par la Société de géographie russe), publiée à Saint-Petersbourg en 1859. — *Victor de Rochas*. Notice sur l'île des Pins. Cette petite île est située au sud de la Nouvelle-Calédonie. M. de Rochas, officier de marine, a visité ces parages avec l'expédition française de 1854, commandée par M. Tardy de Montravel.

*Journal des Savants*. Janvier 1861.

Histoire de la lutte des papes et des empereurs de la maison de Souabe, par de Cherrier (1<sup>er</sup> article, de M. Mignet). — *Cousin*. De la philosophie de Descartes (2<sup>e</sup> article). — A History of ancient sanscrit literature, by Max Müller (3<sup>e</sup> et dernier article de M. Barthélémy Saint-Hilaire).

## HISTOIRE.

*Singularités historiques et littéraires*, par B. HAURÉAU.

(Michel Lévy, éditeur.)

La *Revue germanique* a déjà signalé l'apparition du livre de M. Hauréau et rendu justice au mérite de l'auteur, qui sait nous intéresser à des questions d'érudition par les idées qu'il y rattache. En effet, ce qui fait l'attrait des monographies publiées par M. Hauréau sous le nom de *Singularités*, emprunté à notre vieux langage français, c'est qu'on y trouve, au milieu de dissertations sur des faits et des dates, des détails curieux sur l'histoire de l'esprit humain pendant le moyen âge. Chaque pas fait dans la nuit par ce voyageur des siècles depuis la chute de la civilisation antique jusqu'aux époques modernes de liberté et de lumière a le droit et le pouvoir de nous intéresser, et nos yeux aiment à se fixer partout où brille quelque rayon de sa lampe souvent incertaine, mais jamais tout à fait éteinte.

N'est-il pas, par exemple, intéressant d'apprendre de M. Hauréau qu'il y avait au sixième siècle une région de l'ancien monde où la tradition des lettres grecques et latines était précieusement conservée au milieu de la barbarie universelle, et que cette région était l'Irlande, cette vieille Hibernie, plus *séparée du monde* encore que la Bretagne, et que les anciens considéraient comme perdue au milieu de l'océan du Nord? On expliquait Homère et Virgile dans les écoles de l'Irlande tandis que l'ignorance régnait aux lieux où la civilisation antique avait produit ses miracles. Ce sont des moines irlandais qui, de la fin du sixième siècle à la fin du neuvième, rapportent sur le continent le goût et l'étude des lettres grecques et latines et qui viennent étonner la cour des rois barbares à la

fois par l'étrangeté de leurs costumes et par la hardiesse de leurs idées. Tel apparaît, en 590, à la cour de Gontran, le plus illustre de ces apôtres de la religion et de la littérature, saint Colomban, le fondateur des monastères d'Annegray, de Fontaines et de l'abbaye, depuis si célèbre, de Luxeuil. La règle de saint Colomban nous a été conservée. « Elle paraît, dit M. Hauréau, avoir été faite pour une confrérie de philosophes. Ce n'est pas un manuel de pratiques ascétiques : c'est un recueil d'austères sentences empruntées aux livres moraux de la Bible et aux divers formulaires de l'éthique stoïcienne. » On peut juger de l'indépendance d'esprit de ces moines irlandais par ce fait : c'était une proposition hibernienne que la raison était l'arbitre de la foi, et saint Colomban ne craignait pas d'écrire à l'évêque de Rome : « Votre puissance durera autant que votre raison sera droite. »

Ce fut l'Irlande qui fournit des érudits à Charlemagne pour son *École du palais* où princes et princesses, guerriers et clercs, venaient s'asseoir en foule et chercher une science profane au pied des chaires occupées par des maîtres grecs et latins. On vit un jour deux de ces étrangers, arrivant à la cour d'Austrasie, s'établir sur une place publique et crier en plein marché : « Si quelqu'un désire de la science, qu'il vienne à nous, nous en vendons. » Charlemagne se hâta d'ouvrir un marché pour le débit de cette précieuse marchandise, et les nouveaux professeurs virent bientôt sous leur discipline une nombreuse jeunesse. Tel est du moins le récit des moines de Saint-Gall.

Or, voici ce qu'osait écrire sous le règne de Charles le Chauve un de ces philosophes venus d'Irlande, Jean Scot Erigène, disciple de Platon et auteur d'un traité *De la division de la nature* : « Je ne suis pas tellement épouvanté par l'autorité, je ne redoute pas tellement la furie des esprits inintelligents, que j'hésite à proclamer tout haut ce que ma raison démêle clairement et démontre avec certitude. »

Saint Colomban avait été le plus grand poète de son temps. Dans ses vers purs et corrects il s'était efforcé de reproduire les accords de la lyre antique, et on l'avait vu attester l'autorité d'un poète latin à l'appui des vérités de l'Évangile. Théodulfe, évêque d'Orléans, Espagnol de race gothique, fut le *Pindare* de la cour de Charlemagne. Prélat zélé pour le bien de son Église, comme on le voit par son *Capitulaire*, curieux document qui nous initie aux mœurs des clercs du neuvième siècle, Théodulfe n'en était pas moins un lecteur assidu d'Horace et d'Ovide, un poétique adorateur des Muses antiques et de Cupidon, dont il regardait les ailes, les flèches et le carquois comme autant d'allégories de la plus pure morale. Ainsi commençait par les jeux de la Muse cette indépendance de l'esprit humain qui devait aller grandissant et s'affirmant par la philosophie et par la science.

La grammaire avait son rôle dans l'œuvre d'émancipation. Les grammairiens, comme le dit très-bien M. Hauréau, étaient les libres penseurs du neuvième siècle. Saint Grégoire le Grand n'avait-il pas, du haut de son siège pontifical, jeté l'anathème sur la grammaire ? « Mon frère, écrivait-il à un évêque, j'ai appris, ce que je ne puis répéter sans douleur et sans honte, que vous avez cru devoir enseigner la grammaire à quelques personnes : apprenez combien il est grave, combien il est affreux (*quam grave nefandumque*) qu'un évêque traite de ces choses que doit même ignorer un laïque. » Aussi lorsque Smaragde, abbé du monastère de Castellion au commencement du neuvième siècle, veut écrire

sa grammaire, quelles précautions il prend pour réfuter d'avance les reproches qu'il prévoit! A quels arguments il a recours dans sa préface pour se justifier d'avoir préparé la corruption de la jeunesse! Y avait-il donc une révolution dans ces observations d'un pauvre moine sur les huit parties du discours? Je ne sais si le lecteur sera de mon avis; mais il me semble difficile de ne pas sentir une émotion respectueuse en pensant à ces religieux écolâtres qui, du sein de leur vie austère et vouée à la règle, en jetant leur humble enseignement à travers le siècle, semaient les germes féconds de la science et de la liberté, ignorants de leur œuvre et obéissant à une autre loi, servant une autre cause que celle de leur ordre.

Les notices historiques de M. Hauréau sur *Odon de Cluny*, sur *Anselme le Péripatéticien*, ne sont pas moins intéressantes que celles sur les *Écoles d'Irlande*, sur *Théodulfe, évêque d'Orléans*, et sur *Smaragde, abbé de Castellion*. Dans *Anselme le Péripatéticien*, M. Hauréau fait paraître un personnage inconnu jusqu'à présent et que ses savantes recherches ont rendu à la lumière. Ce personnage, auteur d'un ouvrage qui existe encore sous le titre de *Rhetorimachia*, a dû vivre vers le milieu du onzième siècle et s'appeler Anselme de Besate, du nom d'une ville du Milanais. Il se donnait pour disciple d'Aristote et professait la *science nouvelle*, c'est-à-dire la philosophie. Ce qui nous reste de lui contient les renseignements les plus anciens que nous ayons sur la renaissance des études philosophiques en Italie.

La notice sur *Gaunilon, seigneur de Montigni, trésorier de Saint-Martin*, moine de *Marmoutiers et philosophe*, celle sur *Guillaume de Concher*, les *Documents nouveaux sur Roscelin de Compiègne*, le maître d'Abailard, contiennent des détails nouveaux sur ces hommes éminents qui ont porté en France le flambeau de la philosophie pendant les âges de ténèbres. Le but de M. Hauréau n'était pas d'exposer leurs doctrines, mais seulement de mettre en lumière quelques points obscurs relatifs à ces doctrines ou à leurs auteurs. Il y a réussi souvent à l'aide de sa grande érudition et d'une non moins grande sagacité. Un style ferme, précis, qui porte partout l'empreinte d'un esprit net, éminemment français, donne à ses dissertations une sorte de sévère élégance. J'ai dit quelle sorte d'attrait elles offraient à ceux qu'intéresse l'histoire de la pensée. Espérons que le succès de ce petit volume engagera l'auteur à tirer bientôt de son portefeuille d'érudit les nouvelles notions qu'il nous promet *sur des hommes, sur des faits ignorés ou mal connus*, qu'il est parvenu à bien connaître.

LOUIS DE RONCEAUD.

*Histoire des assemblées politiques des réformés de France*, par LÉONCE ANQUEZ, professeur d'histoire au lycée Saint-Louis. (Auguste Durand, éditeur.)

Nous serions très-heureux de donner une idée exacte de l'ouvrage que nous annonçons et d'inspirer au public le désir de le lire. M. Anquez a eu en effet la bonne fortune de trouver un sujet nouveau dans l'histoire si souvent explorée de la France, et de nous en révéler pleinement un point qui jusqu'alors nous était resté à peu près inconnu. C'est une bonne fortune, disons-nous; ajoutons que cette bonne fortune n'est pas un caprice du hasard, qu'elle n'arrive qu'à ceux qui la cherchent obstinément et par un travail persévérant. Plusieurs historiens, Élie Benolt, dans l'*Histoire de l'édit de Nantes*, de Thou, d'Aubigné, et

parmi les modernes, MM. Mignet et Poirson, ont parlé avant M. Anquez des assemblées politiques protestantes, mais ils n'en ont parlé qu'incidemment et sans reconnaître l'importance constante et durable qu'elles eurent pendant cinquante ans. Ces assemblées, selon une expression de M. Anquez, que son livre justifie pleinement, furent cependant le véritable gouvernement des protestants; c'est grâce à elles et par elles qu'ils purent s'organiser, se maintenir unis et compactes à l'état de parti, et donner à leurs efforts l'autorité et l'influence d'une action commune et centrale. Les *assemblées politiques*, différentes, ainsi que leur nom l'indique, des colloques, des synodes et des consistoires institués par Calvin dans un but purement ecclésiastique et doctrinal, avaient pour fin de défendre les intérêts politiques du protestantisme et d'assurer aux protestants la sécurité dans l'État. Elles furent pour eux une nécessité, une question de vie et de mort, et non, comme on l'a dit, une tentative de séparation et d'indépendance, et la preuve, c'est qu'elles datent du lendemain de la Saint-Barthélemy. En 1573, l'assemblée de Montauban, approuvée quelque temps après par l'assemblée de Milhau, demandait au roi Charles IX les garanties suivantes, qui peuvent être considérées comme le résumé des exigences des réformés à cette époque, exigences qui certainement, vu la rigueur des temps, étaient plutôt modérées qu'exagérées : ces garanties étaient l'exercice libre et public de la religion réformée dans toute l'étendue du royaume; que les protestants fussent dispensés de payer la dîme ecclésiastique; l'abandon de toutes les places qui étaient actuellement au pouvoir des réformés, et en outre, cession de deux villes dans chaque province; que des parlements composés de magistrats protestants fussent institués dans les provinces pour juger les réformés, et enfin qu'ils fussent déclarés aptes à remplir toutes les charges de l'État au même titre que les catholiques. L'histoire des assemblées politiques, de la Saint-Barthélemy à l'édit de Nantes, n'est à peu près que l'histoire des négociations relatives à ces cinq propositions, qui, tantôt acceptées, tantôt repoussées par le pouvoir royal, finirent, avec des modifications importantes, il est vrai, par être acceptées comme les bases essentielles et nécessaires du célèbre édit. M. Anquez retrace l'histoire de ces négociations avec une fidélité scrupuleuse, ne craignant pas, pour mieux se faire comprendre, de revenir sur les mêmes questions et les mêmes événements. Il en résulte peut-être quelque monotonie et quelque confusion dans le récit; mais cette exactitude minutieuse était nécessaire pour mettre en relief les efforts des assemblées politiques, la persévérance, l'énergie, l'esprit de suite dont elles firent preuve. Nous ne pouvons suivre ici le consciencieux historien dans son analyse; les questions administratives, financières, qui s'y mêlent aux questions politiques et historiques, rendraient tout résumé incomplet et aride. Disons seulement qu'il en résulte que les protestants se tinrent presque toujours sur la défensive, et qu'ils n'y montrèrent pas cet esprit de révolte dont les ont accusés plusieurs historiens, et qui, à les entendre, justifieraient presque les persécutions dont ils furent accablés. Que les assemblées politiques, fortement organisées comme elles l'étaient, obéies, unies, disposant de places fortes, de généraux, d'armée, en position de lever des subsides, d'ériger des tribunaux, aient formé une sorte d'État dans l'État, M. Anquez ne le conteste pas absolument, seulement il prétend que l'idée que nous avons aujourd'hui de l'État un et absolu n'était pas alors généralement acceptée, et que les partis opposés à la réforme en auraient fait bon marché eux-mêmes si elle eût gêné leur action,

témoin la Ligue. D'ailleurs, les assemblées politiques ne se prononcèrent jamais officiellement et doctrinalement pour la séparation; elles protestèrent presque toujours de leur dévouement à la France et à la monarchie. Si elles furent parfois animées d'un esprit républicain, cette opinion paraît n'avoir jamais été partagée par les modérés, les hommes importants et les politiques du parti; elle était professée par des ministres exaltés dont l'esprit s'échauffait à la lecture de la Bible. Ce qui reste vrai, c'est que les assemblées se nourrissaient d'un esprit d'indépendance qui n'était pas favorable à l'établissement de la monarchie absolue. Elles avaient sur la souveraineté, sur la séparation des pouvoirs, sur la liberté municipale et la liberté du commerce, sur l'égalité politique, des idées qui devançaient l'esprit moderne et qui auraient pu être datées de 89. Deux cents ans avant le serment du jeu de paume, elles délèguent deux bourgeois contre un noble, ce qui est le doublement du tiers; elles déclarent même solennellement que les fidèles peuvent nommer toute personne digne et capable, sans condition de titre ou de qualité. Ces faits et beaucoup d'autres du même genre rapportés par M. Anquez ne justifient pas l'opinion de ceux qui prétendent que le triomphe du protestantisme eût jeté la France dans une anarchie républicaine; ils pouvaient étonner de Thou et les historiens du dix-septième siècle, ils n'ont pour nous, qui pouvons mieux en juger les conséquences, rien de très-effrayant; ils justifient encore moins ceux qui voient dans la révocation de l'édit de Nantes une mesure providentielle destinée à assurer l'unité nationale. A l'époque de la révocation, il y avait longtemps que l'autorité monarchique et l'unité nationale n'étaient plus menacées par le protestantisme; il tenait son influence politique de ses assemblées, or celles-ci ne s'étaient plus réunies depuis la prise de la Rochelle, par interdiction formelle du roi. Le livre de M. Anquez réduit à néant bien d'autres opinions non moins hasardées; il met notamment en lumière l'esprit d'intolérance et de fanatisme de cette ancienne magistrature qu'on nous vante encore comme une gardienne de la liberté individuelle. Que l'on compare le texte primitif de l'édit de Nantes, publié pour la première fois par M. Anquez, avec le texte vérifié en parlement, on remarquera que les modifications introduites par celui-ci sont toutes, sans exception, dans le sens rigoureux. Les parlements de province se montrèrent dignes de celui de Paris; à Rouen, à Montpellier, partout où les concessions arrachées à la royauté par les assemblées politiques trouvèrent de l'opposition, la main des parlements se fait sentir.

E. M.

## PHILOSOPHIE, MORALE.

*L'Ouvrière*, par JULES SIMON (grand in-8°, chez Hachette).

C'est une enquête navrante que M. Simon a entrepris de faire là. La condition de l'ouvrier dans nos grands centres manufacturiers n'est pas motif à dithyrambe en faveur de la civilisation, et ceux qui, en toute occasion, entonnent hyperboliquement les louanges de notre société feraient bien, pour apprendre la modestie, d'aller de temps à autre voir la base de la pyramide sociale dans les grands centres manufacturiers. Que d'ignorance! que d'immoralité! que d'appauvrissement physique! Où est l'homme dans cette servitude et dans ce dénûment de tout ce qui fait l'humanité?

20.

Mais le spectacle est encore plus cruel quand c'est l'ouvrière, ou quand c'est l'enfant des manufactures qui s'offre à nos yeux. Leur vie passe lentement dans ces engrenages d'acier; l'atelier, qui leur ôte plus de forces qu'il ne leur en restitue en salaire et en repos, dévore leur chair après avoir étouffé l'esprit et écrasé les germes de la dignité humaine. Voilà les hécatombes humaines dont s'alimente l'industrie.

Faut-il pour cela proscrire l'industrie? Faut-il la maudire? Non, certes. Faut-il croire qu'on la pourra dans un jour dégager de cette redoutable rançon? Non, l'utopie socialiste a fait son temps. Mais il est utile que la société ne ferme pas les yeux sur cette immense plaie, il est bon qu'elle soit sans cesse rappelée à l'humilité et mise en demeure de réagir par tous les moyens contre ce cancer du prolétariat qui lui ronge le sein. J'ignore s'il sera jamais radicalement extirpé, mais je veux espérer que du moins le jour viendra, et qu'il se lève déjà, où le travail de l'homme sera plus selon la nature humaine, où les femmes surtout pourront être restituées à leurs devoirs du foyer, les enfants à leurs mères, où la famille enfin ne sera plus anéantie par les exigences impitoyables de l'industrie.

C'est surtout à montrer ce mal que vise le livre de M. Jules Simon. L'auteur voit avec raison, avant tout, un intérêt moral, celui de la famille, engagé dans le triste problème que son livre remet sous nos yeux.

M. Simon est un moraliste, et c'est un moraliste orateur. Il parle la plume à la main; un livre aisément devient pour lui une tribune. En écrivant il se figure un *auditoire de lecteurs*. Aussi, pour bien apprécier M. Simon, faudrait-il lire ses ouvrages à haute voix. On y trouverait alors des qualités réelles d'orateur, mais en oubliant l'écrivain.

Ici toutefois, il s'agit avant tout de savoir si l'enquête de M. Simon sur la condition de l'ouvrière est complète et approfondie. Peut-être l'auteur a-t-il été un peu vite et a-t-il fait son enquête trop à vol d'oiseau. Cela vient, je pense, de ce que, doué d'une intelligence rapide et des besoins de l'improvisateur inhérents à sa nature facilement impressionnable, ses facultés oratoires se sont trouvées mises en mouvement en même temps que son cœur, à l'aspect de tant de misères s'offrant à lui sous toutes les formes.

Quoi qu'il en soit, s'il n'a pas tout dit — et il avoue lui-même n'avoir pas eu cette prétention — il a du moins signalé éloquemment les faits essentiels qui reposent dans ce sombre dossier. Et il ne s'est pas borné à cela, car il indique les commencements d'une amélioration dans les tentatives généreuses et intelligentes dont le sort des ouvriers de manufacture est l'objet depuis une série d'années. Même après les travaux plus minutieux de MM. Villermé, Blanqui, Audiganne, et surtout après les récentes et judicieuses informations de M. Louis Reybaud, le livre de M. Jules Simon trouve honorablement sa place. M. Simon a d'ailleurs fait autre chose que ses prédécesseurs: son livre est, comme il le dit lui-même, une suite ou une application particulière de son ouvrage le *Devoir*.

Le nouvel ouvrage se résume fort bien dans ces lignes de l'auteur :

« Comme nous avons montré que la famille ne saurait subsister sans la présence continuelle de la femme, nous allons montrer à présent que la femme ne saurait vivre en dehors de la famille. »

Or, la manufacture, dans ses conditions actuelles, M. Simon est malheureusement dans le vrai, détruit la famille.

C. D.

*Oeuvres de Leibniz*, publiées pour la première fois d'après les manuscrits originaux, avec notes et introductions, par A. FOUCHER DE CAREIL. (Tome deuxième. In-8°. Chez Firmin-Didot.)

Les premiers éditeurs de Leibniz ignoraient jusqu'à la véritable orthographe d'un nom que l'auteur du système des mondes a signé au bas de plus de dix mille lettres. Depuis lors H. Pertz (1843), M. Grotefend (1840), M. Erdmann (1840), M. Cousin (1844), M. Trendelenburg (1848-1856), M. A. de Humboldt (1851) ont été les promoteurs d'une initiative. Ils ont rapproché de nous les écrits de Leibniz. Cependant ces efforts étaient restés incomplets en plus d'un sens, et c'est à M. Foucher de Careil que nous serons redevables d'une édition absolument complète des œuvres de ce grand esprit, qui écrivait lui-même à l'un de ses amis, peu avant sa mort : « *Qui me non nisi editis novit, non novit.* »

Le deuxième volume de cette édition complète a paru il y a quelque temps, le troisième est sous presse. L'intérêt de ce second volume comme celui du premier, c'est de nous mettre en rapport avec les correspondants de Leibniz, en même temps qu'avec Leibniz lui-même. Cela vaut la peine quand des correspondants s'appellent Bossuet, la duchesse Sophie, femme du duc Ernest-Auguste de Bohême, madame de Brinon, première supérieure de Saint-Cyr. De même que dans le premier volume, il s'agit dans celui-ci surtout de la réunion des protestants et des catholiques dans une même communauté religieuse. Il est intéressant de voir à quel point l'esprit de Leibniz transporte sur le terrain de la pratique et des transactions ce caractère universel de son génie, qui a fait douter si l'on devait attribuer ce génie à l'Allemagne ou à la France. S'il est allemand par sa puissance de généralisation métaphysique, il est français par la clarté de son exposition et par l'agilité de son intelligence, par la belle ordonnance et l'arrangement magistral de ses théories. C'est-à-dire que Leibniz par le fait n'appartient qu'au genre humain, et que cette querelle d'attribution est puérile en présence d'un homme pareil.

Le rêve de Leibniz, que plus d'un parmi nous et au dehors a repris en sous-œuvre, n'a pas été réalisé : l'avenir en écarte même de plus en plus la réalisation. Les lignes du catholicisme et du protestantisme, de l'autocratie religieuse et de l'individualisme religieux se bifurquent chaque jour davantage. L'angle s'est grandement ouvert depuis que Bossuet et Leibniz, plus près du point de bifurcation, tentaient un rapprochement. Peut-être ces larges esprits, marqués tous deux au coin de la conciliation, eussent-ils réussi à s'accorder, mais le monde de la conscience asservie à l'Église et celui de la conscience libre auraient-ils pu se rencontrer avec eux, et n'est-ce pas Bossuet et Leibniz qui seuls fussent arrivés à s'entendre? Non, la passion et la logique de leur origine auraient infailliblement rendus à leur antagonisme, après un compromis transitoire plus apparent que réel, le protestantisme et l'Église infaillible.

Rien n'est plus curieux néanmoins que d'étudier cette grande question en d'aussi grands esprits, et d'étudier ces grands esprits à leur tour dans le prisme d'une question aussi grande. C'est là la jouissance intellectuelle et le profit de ce volume. L'on ne sortira pas de cette lecture sans remercier M. Foucher de Careil d'avoir avec tant de soin et de science commencé une entreprise à laquelle nous souhaitons un succès digne d'elle.

C. D.



## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

## GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, VOYAGES.

*Archiv für allgemeine Erdkunde.* Berlin, n° 89-90, novembre-décembre.

*Burmeister.* Voyage dans quelques-unes des provinces septentrionales des États de la Plata. Mars 1860. Le voyageur traverse la chaîne des Andes, et redescend vers la côte chilienne par la vallée de Copiapo. — *J. G. Forchhammer.* Sur les couches de la croûte terrestre où l'on trouve de l'eau, et en particulier sur les couches qui, en Danemark, alimentent les sources et les fontaines. — *R. Doergens.* Aperçu du voyage scientifique de M. Wetzstein, consul de Prusse à Damas, et de M. R. Doergens dans le Haourân oriental (avec une carte). M. Wetzstein a déjà donné, dans deux longs morceaux que nous avons fait connaître lors de leur publication, une notice de cette exploration, une des plus importantes, sans contredit, qui aient été faites dans ces parties peu fréquentées de la Syrie orientale. C'est au commencement de 1858 qu'elle a eu lieu. M. Doergens avait reçu la mission officielle d'accompagner M. Wetzstein pour faire des observations astronomiques et des observations barométriques. La communication actuelle ne mentionne aucune détermination astronomique, mais elle donne plusieurs relevés d'altitudes. — *E. Quaa.* Les Zouri, les Kouli et les esclaves à Zanzibar. — Les Crannog d'Irlande et les constructions sur pilotis de la Suisse. Cette note sur les anciennes habitations des lacs de l'Irlande se rattache à un point d'archéologie sur lequel on peut voir, dans ce cahier même, notre analyse d'un article de la Revue archéologique. — Construction d'un port à la Réunion. — Produits de la culture dans les possessions néerlandaises du grand Archipel d'Asie en 1857. — Notice sur le dernier voyage de découvertes de M. *John Mac Dowall Stuart* dans l'intérieur de l'Australie. Ce voyageur, parti d'Adélaïde au mois de mars 1860, s'est avancé dans l'intérieur du continent jusqu'au 18° degré 45' de latitude, un degré et demi plus loin que Gregory. — Explorations de M. *Berthold Seemann* dans les Iles Fidji. Extrait de l'*Athenæum*, 24 novembre 1860. — Excursions dans les parties occidentales de l'État de San-Salvador, Amérique centrale, 1858. Lettre de M. *Foote*, consul britannique à Sonsonate. Traduit du journal américain le *New-York-Times*. — NOTICES D'OUVRAGES RÉCENTS. *Hand-Atlas* d'Heinrich Kiepert. Berlin, 1860. — *Reise durch Süd-Brasilien*, 1858, von Dr Rob. Avé-Lallemant, 1 vol. Leipzig, 1859. — Société de géographie de Berlin, novembre et décembre. — Relevé bibliographique des publications relatives à la géographie, de juin à décembre 1860.

*Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg.* T. III, n° 1.

*G. de Helmersen.* Constitution géologique de la vallée inférieure de la Narova, et ensablement de l'embouchure de cette rivière (dans le golfe de Finlande).

*Mittheilungen* de Petermann. 1861, n° 2. Gotha.

Sur la géographie physique de la région arctique, d'après *Otto Torell*. M. Torell a visité l'Islande en 1857, et l'année suivante il a fait une excursion à la côte occidentale du Spitzberg. Les résultats des observations ont été déposés dans un mémoire en langue suédoise, sous le titre de « Matériaux pour l'étude des mollusques du Spitzberg, » avec un aperçu sur la constitution physique de l'ancienne extension de la région arctique (Stockh., 1859, 4°). C'est cette dernière partie, qui est de beaucoup la plus étendue dans le travail de M. Torell, que les *Mittheilungen* reproduisent dans une traduction intégrale. L'auteur y traite successivement de la constitution physique du Spitzberg en général, des glaciers du Spitzberg, des courants de la mer Glaciale arctique, des limites de la mer Glaciale et de ses animaux, des différentes zones de la région arctique et de son ancienne extension. — Les Iles Viti ou Fidji du grand Océan (avec une carte). — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. Les variations du temps en Europe au milieu de janvier 1861. — Publication des itinéraires de M. Tchihatcheff en Asie Mineure. — Nouvelles communications sur le sort du docteur *Vogel*. Le docteur Robert Hartmann, qui a fait récemment une excursion dans le Founghi (région du haut Nil) avec le comte de Barnim, écrit à M. Vogel, le père du voyageur, qu'un pèlerin fellatah du Bornou ou du Baghirmi, que l'on avait rencontré il y a peu de temps à son retour de la Mekke, assurait que le voyageur franc (*Vogel*), d'après la rumeur générale qui avait cours au sud du Ouadai, était toujours retenu prisonnier par le sultan de ce dernier pays, qui en avait fait son conseiller. Ces bruits, que le pèlerin fellatah avait recueillis à son départ, remonteraient maintenant à dix-huit mois; mais M. Hartmann lui-même n'y a qu'une faible confiance. — Nouvelles de M. *H. Duveyrier*. Le voyageur écrit de Ghadamès, à la date du 6 décembre 1860, qu'il avait achevé heureusement son relevé du djébel Hoghar, et qu'il se préparait à de nouvelles courses. La partie des monts Néfouss qu'il a visitée n'avait été vue jusqu'à présent par aucun Européen. M. Duveyrier se propose de séjourner au moins deux à trois mois à Ghât, point qui sera pour lui le centre d'une série de petites reconnaissances. Il a reçu du ministère de l'Algérie un large subside. — Les sources du Sénégal et de la Gambie. Note tirée du rapport du lieutenant *Lambert*, envoyé dans la haute Sénégambie par le colonel Faidherbe. — Carte du Niger inférieur, par le lieutenant *Glover* (1<sup>re</sup> feuille). Cette carte à grande échelle, que vient de publier l'amirauté britannique, est le premier résultat cartographique de l'expédition du Niger de 1857, sous la direction du docteur Baikie. — Expédition dans les régions alpines de la Nouvelle-Zélande. Cette expédition, conduite par M. *Haast*, a pour objet l'exploration de l'île du Sud. — L'expédition américaine au Labrador, juillet 1860. — *Bayard Taylor*. Le mont Katskill (montagnes Rocheuses). — État de choses à l'île Haïti. — Explorations dans l'Amérique centrale, par le docteur *Moritz Wagner*. — Area de la Suisse. D'après l'état actuel des mesures trigonométriques en Suisse, la surface de la Confédération est de 40732 kilomètres carrés. — Cartographie des provinces d'Aconcagua et de Valparaiso, au Chili (d'après une communication du docteur Philippi, de Santiago). — Relevés hydrographiques aux Iles Sandwich. Ces relevés ont été exécutés en 1836 par le navire anglais *Havana*, capitaine Harvey. — Carte des profondeurs de la mer,

par M. de Littrow. — Expédition de M. de Heuglin dans l'intérieur de la mer. Les membres de l'expédition sont en route pour Alexandrie, où le rendez-vous général est fixé au 18 février. = Relevé bibliographique des ouvrages relatifs à la géographie publiés dans le quatrième trimestre de 1860.

*Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland.* Herausgegeben von A. Erman. T. XX, 1<sup>er</sup> cah. (décembre 1860).

Coup d'œil sur les publications russes les plus récentes. Un mouvement d'activité, qui semblait suspendu depuis nombre d'années, s'est manifesté de nouveau dans les productions de la littérature russe, particulièrement dans la littérature historique et politique. Les ouvrages les plus notables qui sont ici passés en revue sont : le livre de M. Kochichin, intitulé *la Russie sous le gouvernement d'Alexis Mikhaïlowitch*, 1859, 1 vol., 2<sup>e</sup> édition; l'*Histoire de Russie depuis les plus anciens temps*, par Solovief (Moscou, 1860, t. X), ouvrage qui surpasse l'histoire de Karamsin pour la vérité de la couleur historique autant qu'il lui est inférieur par le style; l'*Histoire du gouvernement de Pierre le Grand d'Oustrialof*, Saint-Petersbourg, 1859, t. VI; l'*Histoire du soulèvement des Cosaques sous l'etman Bogdan Kmelnizki, et de leur expatriation de la Pologne, d'après les anciennes chroniques*, par Kostomarof, et du même, l'*Insurrection de Stenka Razin*, Saint-Petersbourg, 1859; Mémoires de la Société impériale d'histoire et d'antiquités russes, seconde année; Moscou, 1859, 2 vol.; *Histoire de la campagne de 1812, d'après des sources dignes de foi*, par M. Bogdanovitch; Saint-Petersbourg, 1859-60, 3 vol.; *Histoire des relations de la Russie avec l'Orient pour les affaires de l'Église*, par Mouravief; Saint-Petersbourg, 1858-60, 2 vol.; *Documents pour servir à l'histoire des relations du nord-ouest de la Russie avec Riga et les villes anséatiques, aux douzième, treizième et quatorzième siècles*, par Napierski; Saint-Petersbourg, 1857; *Recherches chronologiques sur l'histoire de la Russie et de la Litonie, aux treizième et quatorzième siècles*, par Engelman; Saint-Petersbourg, 1858; *Sources pour l'histoire de la petite Russie*, par Bantich-Kamenski; Moscou, 1858, t. I; *L'Amiral Rikord et ses contemporains*, par Melnizki, Saint-Petersbourg, 1858, biographie intéressante d'un officier connu par sa mission au Japon et son administration du Kamtchatka, au commencement du siècle actuel; *Une année dans le Nord*, par Maximoff, Saint-Petersbourg, 1859, esquisses attachantes d'un voyage aux rives de la mer Blanche; *les Ouraliens, tableaux de la vie domestique des Cosaques de l'Oural*, par Yélesnof; Moscou, 1858, 2 vol.; *Description économique, statistique, ethnographique et industrielle du gouvernement d'Orenbourg*, par Tchéremchanski, Oufa, 1859; *Voyage à l'Amour, exécuté par ordre de la Société de géographie russe*, par M. Maak, Saint-Petersbourg, 1859; *la Frégate Pallas*, par M. Gontcharof; Saint-Petersbourg, 1858, 2 vol.; *Relation du voyage officiel de l'amiral Poutiatin au Japon, de 1852 à 1855*; *Coup d'œil sur l'Arménie*, par M. Khoudobaschef; Saint-Petersbourg, 1859. L'auteur est Arménien de naissance; son ouvrage traite de l'Arménie au point de vue historique, géographique et statistique. *Tableaux statistiques de l'empire russe pour 1856*, par Troïnizki; Saint-Petersbourg, 1858 : ouvrage publié par ordre du ministère de l'intérieur; *Aperçu des relations commerciales entre la Russie et la Chine*, par M. Korsak; Kasan, 1857; *Études sur le commerce étranger et l'industrie de la Russie, depuis le milieu du dix-huitième siècle jusqu'en 1858*,

par Sémenof; Saint-Petersbourg, 1859, 3 vol.; *Description géologique des parties méridionales des monts Oural*, par MM. Méglizki et Antipof; Saint-Petersbourg, 1858; Résultats géologiques de l'expédition de 1854 et 1855. *Essai d'une grammaire historique de la langue russe*, par Bouslaïef; Moscou, 1858-59, 2 vol.; *Dictionnaire du slave ecclésiastique*, par Vostokof; Saint-Petersbourg, 1858 (t. I); *Dictionnaire russe-géorgien*, par Tchoubinof; Saint-Petersbourg, 1858; *Courte grammaire de la langue yakoute*, par Khitrof, Moscou, 1858; *Dictionnaire russe-japonais*, par M. Goskévitch; Saint-Petersbourg, 1857. L'auteur, pendant un séjour de dix ans à Pékin comme membre de la mission russe, a eu occasion d'acquiescer la connaissance pratique de plusieurs langues de l'Asie orientale. En 1852, il accompagna comme interprète l'ambassade russe de l'amiral Poutiatin au Japon. Il s'est fait aider, dans la rédaction de son Dictionnaire, par un Japonais nommé Tazibana-na-koozaï. Les ouvrages relatifs à la physique, à l'économie politique, industrielle et commerciale, à la littérature proprement dite, à la théologie, à la médecine et à l'antiquité classique, sont également nombreux, aussi bien que les articles de critique et les traductions de langues vivantes. La philosophie seule est restée languissante. Tous ces ouvrages sont écrits en russe. — Aperçu rapide des résultats d'une expédition à l'Issik-koul, par le capitaine d'état-major A. Goloubief (trad. du Bulletin de la Société de géographie russe, 1860). La région où se trouve la vaste nappe d'eau appelée l'Issik-koul, à l'extrémité nord-ouest du grand plateau central de l'Asie, entre les chaînes du Thian-chan (les montagnes du Ciel), l'Altaï et les plaines enfoncées du Balkhach, est restée presque inconnue jusqu'à ces derniers temps, malgré son importance pour les grandes migrations asiatiques. C'est l'extension graduelle de la puissance russe dans ces contrées qui y a ouvert la voie aux investigations scientifiques. M. Goloubief trace un aperçu succinct des explorations (toutes russes) dont la Dzungarie a été l'objet depuis trente ans. M. Sémenof est le premier qui, en 1858, ait gravi les cimes neigeuses du Thian-chan. En 1859, une nouvelle expédition fut ordonnée par le dépôt topographique et militaire de Saint-Petersbourg, de concert avec la Société de géographie, dans le but de réunir les éléments d'une carte exacte de la Dzungarie russe. M. Goloubief eut la conduite de cette expédition, dont la note actuelle fait connaître les principaux résultats. — Description du gouvernement d'Orenbourg, par M. Tchéréemchanski (en russe). Extrait analytique. — Le lamaïsme dans la Sibérie orientale. — Sur les mesures qui ont été prises pour la découverte et l'extraction des charbons fossiles dans la Russie d'Europe. — Suite des recherches faites en Russie jusqu'en 1860 pour la découverte des gisements de charbon de terre. — Sur les territoires occupés par les Vogouls et sur la manière de vivre de ce peuple. Traduit du finnois de M. Ahlqvist.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

## SCIENCES PHYSIQUES.

### *Adoption du système métrique par l'Allemagne (V).*

On a débattu à Francfort-sur-le-Mein, dans le mois de février dernier, une question qui intéresse à un haut degré non-seulement l'Allemagne, mais tous les pays qui de loin ou de près ont des relations avec nos voisins d'outre-Rhin.

Une commission scientifique, qui a tenu ses séances pendant un mois à Francfort, vient de poser les bases de l'adoption de l'unité des poids et mesures pour toute l'Allemagne. Cette commission, après discussion approfondie du sujet, a formulé son avis dans un rapport longuement motivé. Nous pensons être utile aux lecteurs de la *Revue* en leur faisant connaître les points principaux sur lesquels ont porté les discussions de la commission et les conclusions adoptées à l'unanimité par cette assemblée et soumises à la sanction du gouvernement.

Le mètre est proposé comme base du système des poids et mesures.

L'unité fondamentale pour toutes les mesures de capacité est le litre français ou décimètre cube, sous le nom de *liter*.

En vue des mesures de capacité s'appliquant spécialement aux liquides, la commission admet le double litre sous le nom de mesure (maass), et pour des volumes plus considérables l'hectolitre (neu-ohm). Comme subdivisions du litre, la commission propose  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{4}$ ,  $\frac{1}{8}$  de litre, etc., suivant les besoins, sans préciser de nom pour ces subdivisions, qui seront désignées simplement par les mots demi-litre, quart de litre, etc., le terme demi-litre devant remplacer le mot *schoppe*. Les mesures de capacité pour les matières sèches seront le litre, le décalitre et l'hectolitre (neu-scheffel). Il y aura un demi-hectolitre et un quart d'hectolitre. Il y aura des mesures de cinq litres. En résumé, les mesures de capacité officielles pour les liquides et les solides seraient :

|                                   |             |
|-----------------------------------|-------------|
| Neu-scheffel, hectolitre. . . . . | 100 litres. |
| Demi-hectolitre . . . . .         | 50 —        |
| Quart d'hectolitre. . . . .       | 25 —        |
| Décalitre. . . . .                | 10 —        |
| Demi-décalitre . . . . .          | 5 —         |
| Litre. . . . .                    | 1 —         |

Les subdivisions du litre seraient  $\frac{1}{2}$ ,  $\frac{1}{4}$ ,  $\frac{1}{8}$ ,  $\frac{1}{16}$ , etc. Pour le charbon et les matières qu'on emploie en grandes quantités, la mesure officielle serait 500 litres (3 *uber*).

Pour mesurer les longueurs, la commission a proposé d'employer également comme unité le mètre (meter), auquel on conservait son nom en le germanisant. Le terme *stab*, qui avait été appuyé près de la commission par le gouvernement du Hanovre, au lieu du mot mètre, a été rejeté, autant, dit le rapport de la commission, dans l'intérêt des relations internationales, que pour préciser l'identité de la mesure employée en France avec celle que l'Allemagne va adopter. En ce qui concerne la division du mètre, on propose la subdivision décimale complète; 10 décimètres, 100 centimètres, 1,000 millimètres. Mais dans le but de simplifier la nomenclature, on admet à côté de la division décimale une division du mètre en 100 *cent*, et du *cent* en 10 *mille*. Ce dernier système a paru plus commode pour l'usage journalier qu'on fait du mètre dans les arts et l'industrie; mais, selon toutes les prévisions, les savants continueront à employer les termes ordinaires, dont ils font depuis longtemps usage. L'exposé fait observer que cette double nomenclature ne pourra occasionner aucun malentendu, les termes adoptés pour exprimer les mêmes longueurs ne différant que par leur terminaison.

Le mètre sera aussi employé, à l'exclusion complète de l'aune, au mesurage des étoffes. Mais on admettra une double série de subdivisions : 1° une division

décimale en 100 *cent* (ce qui paraît nécessaire pour la vie usuelle); 2° une division en demi-mètre, quart, huitième, seizième de mètre, afin de s'éloigner le moins possible des divisions de l'aune, si familières au public. Ce dernier mode de division ne serait d'ailleurs que toléré et nullement obligatoire pour les commerçants.

L'unité de longueur, à l'usage des mineurs, est la toise (*lachter*) de 2 mètres, telle qu'on l'emploie en Saxe depuis un certain temps déjà; la toise sera subdivisée en cent parties (pouces improprement appelés centièmes).

La mesure de longueur pour les distances sera le mille (*meile*), égal à 7,500 mètres, ne différant que d'une quantité insignifiante du mille géographique en usage aujourd'hui pour les chemins et le service des postes. Le kilomètre égal à 1,000 mètres (*kilometer*) servira à désigner des distances plus courtes lorsqu'il y aura lieu de les substituer au mille. Il en sera de même de la verge (*ruthe*) de 5 mètres qui est contenue 1,500 fois dans le mille.

L'unité fondamentale de mesure de superficie et de mesure agraire sera le mètre carré, qui sera divisé suivant le système décimal. Les unités supérieures au mètre carré seront par ordre de grandeur.

|                                              |                   |
|----------------------------------------------|-------------------|
| La verge carrée. . . . .                     | 25 mètres carrés. |
| L'are ( <i>beet</i> ou <i>ar</i> ). . . . .  | 100 —             |
| Le jour ( <i>morgen</i> ). . . . .           | 2,500 —           |
| Le joug ( <i>ioch</i> ). . . . .             | 5,000 —           |
| L'acre ou hectare ( <i>hectar</i> ). . . . . | 10,000 —          |

Ces divisions ont pour objet de permettre à chaque État de choisir une mesure qui lui soit commode, en même temps qu'elle rentre dans le système unitaire qu'on veut adopter. Les pays, par exemple, qui se servent du *jour* actuellement pourront le subdiviser en cent verges carrées sans adopter d'autres mesures. Le jour de 2,500 mètres carrés, proposé par la commission, est identique au *jour* des duchés de Nassau et de Darmstadt, et très-peu différent des jours de Prusse, de Hanovre, de Brunswick et de Brême, ainsi que de l'acre de Kurhem. En cherchant à se rapprocher autant que possible des usages des divers États de l'Allemagne, la commission a eu aussi en vue la facilité avec laquelle on pourra comparer ces mesures, le rapport direct qu'elles ont avec le système décimal et la concordance qu'elles présentent avec les mesures adoptées en France, en Belgique et en Hollande.

L'unité proposée pour le bois à brûler est le mètre cube. Quatre mètres cubes constitueront une voie (*klafter*).

Pour le mesurage des bois de construction et bois d'œuvre, la commission admet également le mètre cube, en proposant de le diviser en 100 parties, appelées *scheit*, valant chacune  $\frac{1}{100}$  de mètre cube.

Enfin pour l'évaluation du volume des grandes masses de terre ou de pierres destinées aux constructions, aux chemins de fer, etc., l'unité proposée est également le mètre cube, la commission demandant qu'on n'interdise pas l'usage des multiples de cette unité.

Telles sont, dans leur ensemble, les principales dispositions du rapport de la commission allemande; il n'est pas douteux que ses conclusions ne soient adoptées, et que le système métrique ne devienne dans quelques années familier à tous les habitants de l'Allemagne. Il n'est pas besoin, je crois, d'insister sur

l'extrême importance de ce nouveau pas fait vers l'unité, mais qu'il nous soit permis d'exprimer le vœu que les travaux de la commission ne s'arrêteront pas là. Après avoir adopté une unité de mesure, il faudra adopter une unité de poids et un système monétaire basé comme le nôtre sur le système métrique. Pour faire ressortir en quelques mots les avantages qui résulteront pour la science de la voie nouvelle dans laquelle va entrer l'Allemagne, il nous suffira de rappeler que nous sommes arrêtés à chaque instant dans la lecture des mémoires scientifiques étrangers par la nécessité de transformer par le calcul les résultats des observations qui y sont consignées, afin de les rendre comparables aux résultats donnés par nos instruments. Les observations barométriques et thermométriques sont loin d'être données toujours en millimètres et en degrés centigrades; les poids des matières employées dans les opérations chimiques, par exemple, varient naturellement avec les usages de la région où résident les savants qui les indiquent; les prix de revient des matières premières sont sujets à la même divergence; en un mot, les valeurs numériques qui reviennent si fréquemment dans le cours des mémoires de science nécessitent des transformations souvent longues et toujours pénibles pour être rendues comparables entre elles d'abord et à celles que nous employons ensuite. Il serait donc très-désirable que non-seulement l'Allemagne, mais l'Angleterre et les autres pays où les sciences prennent chaque jour un plus grand essor, tendissent à l'unité des poids, des mesures et des monnaies. Espérons que l'exemple de l'Allemagne sera suivi par les autres pays; les rapports internationaux y gagneront, et la science elle-même, à qui revient tout l'honneur de l'établissement du système métrique, en profitera largement, nous en avons la certitude.

L. GRANDEAU.

### THÉOLOGIE.

JOURNAL DE THÉOLOGIE SCIENTIFIQUE (*Zeitschrift für wissenschaftliche Theologie*), publié par Dr A. HILGENFELD, 3<sup>e</sup> année (1860), 4<sup>e</sup> cahier : Hilgenfeld, *l'Apocalyptique juive et les dernières recherches sur cette question*; E. Klussmann, *La plus récente critique du texte de Tertullien*; W. Böhmer, *Réponse à une assertion de M. le professeur H. Ewald*. — 4<sup>e</sup> année (1861), 1<sup>er</sup> cahier : Hilgenfeld, *La critique des Évangiles, son développement et son état actuel* (premier article); Lipsius, *Sur Galates*, II, 17 sqq.; G. Volkmar, *Quelques remarques sur l'apocalyptique en général, et en particulier sur Esra IV et Hénoc* (premier article); \*\*\*, *L'empereur Julien l'Apostat* (premier article); Hilgenfeld, *La dernière production de l'école de Steitz au sujet de la controverse pascal*.

### PÉRIODIQUES.

Le premier de ces deux cahiers est presque entièrement consacré à l'article de M. Hilgenfeld. L'auteur y défend, notamment contre M. Volkmar, mais non toutefois sans y ajouter quelques modifications, les vues déjà émises antérieurement dans son remarquable livre sur *l'Apocalyptique et son développement historique* (1857). Cette question semble attirer vivement en ce moment l'attention du monde savant, et en particulier des théologiens. Les apocryphes juifs, et

surtout le quatrième livre d'Esdras et le livre d'Hénoch, sont devenus l'objet d'une polémique non moins ardente qu'érudite, et qui ne paraît pas devoir s'apaiser de sitôt. Ces productions, sur lesquelles planent encore bien des obscurités, ont en effet une grande importance pour l'histoire des origines du christianisme, et spécialement l'idée messianique, qu'il est possible de présenter sous un jour assez différent, selon qu'on place avant ou après le Christ les écrits en question. M. Hilgenfeld continue à soutenir, malgré les objections de M. Volkmar, que la partie essentielle du livre d'Hénoch (c. 1-16, 20-36, 72-103), auquel l'Épître de Jude fait déjà allusion, date de 105 à 98 avant notre ère, et que l'Apocalypse d'Esdras, moins quelques interpolations, mais y compris la mystérieuse vision de l'aigle (c. 11 et 12), a été composée peu de temps après la bataille d'Actium, c'est-à-dire vers l'an 30 avant Jésus-Christ. Il persiste donc à considérer ces productions littéraires comme des témoins véridiques de l'état de la dogmatique juive à l'époque qui précéda et prépara l'avènement du christianisme. — Dans le second article de notre cahier, M. Klussmann achève de démontrer que la dernière édition des œuvres de Tertullien, celle d'Oehler (3 vol. in-8°, chez T. O. Weigel, à Leipzig, 1833), n'a point fait faire de véritable progrès à la critique du texte de ce Père, et que le travail qu'elle promettait de donner au public demeure tout entier à accomplir. Il serait cependant grandement désirable de pouvoir arriver enfin à une connaissance relativement exacte de la langue d'un auteur qui paraît si souvent obscure, surtout parce qu'on l'a si profondément défigurée. M. Klussmann fait voir, par des exemples nombreux et frappants, que ce but peut être atteint dans une foule de cas à l'aide des manuscrits que l'on possède encore et d'une sage critique. Puisse-t-on mettre bientôt la main à une œuvre pour laquelle nul ne semble mieux préparé que M. Klussmann lui-même.

Le savant et infatigable directeur du *Journal de théologie scientifique* fait encore en grande partie les frais du premier cahier de l'année courante. Son article nous retrace l'histoire des principales hypothèses au moyen desquelles on a cherché à rendre compte, jusqu'à ces derniers temps, des rapports d'origine et de dépendance mutuelle qui existent entre les trois premiers Évangiles. Ce travail nous semble destiné à servir d'introduction à quelque œuvre plus considérable sur cette difficile question. Présenté ainsi isolément, il ne peut guère nous apprendre en effet quelque chose de bien nouveau, et n'offrirait pas cette importance et cet intérêt qui s'attachent toujours à tout ce qui sort de la plume de M. Hilgenfeld. — L'article de M. Volkmar sur *l'Apocalyptique* répond à celui que M. Hilgenfeld a inséré dans la livraison précédente sur le même sujet, et commence par s'occuper du quatrième livre d'Esdras, qu'il place entre les règnes de Domitien et de Trajan, c'est-à-dire l'an 97 de notre ère. On sait que M. Volkmar rapporte à cette époque et aux trente ou quarante années suivantes un bon nombre de livres d'origine juive qu'on regardait assez communément comme antérieurs au Christ, et dont on croyait pouvoir faire usage pour l'étude des doctrines religieuses des Juifs pendant les deux premiers siècles avant l'ère chrétienne. De cette façon, il arrive à soutenir que la conception christologique, telle qu'il la voit apparaître vers la fin du premier siècle de notre ère et dans la première moitié du second, ne prend point sa source ni dans le judaïsme ni dans les enseignements de Jésus, mais qu'elle est une création spontanée et subséquente de la pensée chrétienne; en d'autres termes, si nous ne nous trom-



pons, que le Christ n'a point été porté par l'idée déjà existante d'un Messie personnel, mais qu'il y a, au contraire, donné involontairement occasion. Or, cette thèse, pour ce qui nous concerne, nous paraît insoutenable; et quand bien même M. Volkmar parviendrait à établir ses vues particulières touchant la date des diverses apocalypses juives, ce qui nous semble difficile, surtout à l'égard du livre d'Hénoch, il s'en faudrait de beaucoup encore qu'il eût démontré un système qui rappelle, à peu de chose près, celui de Bruno Bauer, dont on croyait avoir déjà fait justice.

ÉTUDES ET CRITIQUES THÉOLOGIQUES (*Theologische Studien und kritiken*), publiées par Ullmann et Rothe, 1861, 1<sup>er</sup> et 2<sup>e</sup> cahiers : Hupfeld, *Encore un mot sur ce qu'on nomme l'introduction biblique*; Weiss, *Pour servir à l'histoire de l'origine des trois Évangiles synoptiques*; Ritschl, *Des antinomistes caractérisés dans l'Épître de Jude*; Kamphausen, *Observations sur quelques passages du quatrième chapitre de la Genèse*; Bleek, *Explication d'Isaïe*, LII, 13-LIII, 12; Richter, *Le baptême des enfants, sa nature et sa raison*; Steitz, *L'emploi de ἐκείνος chez les classiques et dans les écrits johanniques*; Gurlitt, *Remarques pour servir à l'explication de l'Évangile de Matthieu*; Ullmann, Wieseler, etc., analyses et critiques de divers ouvrages.

Parmi les articles que nous venons d'énumérer, nous nous bornerons à en signaler deux, ceux de Weiss et de Bleek. Le premier traite à son tour la question peut-être la plus obscure de la critique biblique, et qui fait depuis si longtemps le tourment des exégètes, celle des rapports mutuels entre les synoptiques. Nous ne savons si ce problème, surchargé d'inconnues, pourra être résolu jamais parfaitement; mais le nombre sans cesse croissant des hypothèses qui se succèdent chaque année prouve assez qu'il ne l'est pas encore d'une façon entièrement satisfaisante. Et en effet, il n'existe point jusqu'ici de théorie, quelque plausible qu'elle soit du reste, qui n'ait ses lacunes, son côté vulnérable, qui ne soulève quelque objection. On connaît les termes du problème : étant données les ressemblances et les divergences de nos trois premiers Évangiles, expliquer comment ceux-ci peuvent offrir une pareille conformité s'ils ont été écrits indépendamment l'un de l'autre, ou être souvent si disparates s'ils se sont copiés entre eux. Or, il se fait que les hypothèses présentées demeurent toutes plus ou moins impuissantes devant l'une des deux faces de ce singulier phénomène, l'harmonie ou la discordance, ou bien elles mettent l'une en pleine lumière sans parvenir à dissiper toutes les ombres qui s'étendent sur l'autre, ou réciproquement. Telle est la difficulté dont il importe de triompher, et qu'on ne nous semble pas avoir encore tout à fait surmontée. Quant à M. Weiss, adoptant le point de vue qui domine aujourd'hui, celui de la dépendance mutuelle des synoptiques, il accorde la priorité à Marc, qui aurait suivi, en dehors sans doute de la tradition orale, un recueil des discours du Seigneur rédigé par l'apôtre Matthieu. Notre Matthieu actuel, qui viendrait en second lieu, aurait pour sources l'Évangile de Marc et le recueil que celui-ci avait déjà mis à profit, mais d'une façon restreinte et imparfaite. Luc, enfin, se serait servi également des deux derniers documents, ainsi que de quelques autres qu'on ne saurait déterminer, mais n'aurait point connu notre Matthieu. Cette combinaison est sans contredit fort simple, mais trop simple, selon nous, pour

répondre à toutes les difficultés; les différences la débordent. Au surplus, le recueil des λογίων κυριακῶν, tel que Papias nous le dépeint, ne semble guère se prêter à être donné comme la source capitale de Marc, où les discours occupent une place si secondaire, et nous ne pensons pas que notre auteur eût songé à lui attribuer ce rôle, s'il n'avait espéré, malheureusement à tort, trouver ainsi le moyen de rendre compte de toutes les marques de priorité que possède notre premier Évangile dans quantité de passages, même purement historiques, qui lui sont communs avec le second. A parler franchement, nous croyons qu'on s'est déjà rapproché plus qu'ici du but à atteindre; néanmoins, le travail de M. Weiss a le mérite de réunir beaucoup de choses dans peu de pages, de contenir des aperçus fort justes et d'intéresser; la lecture peut en être très-utile.

L'article de M. Bleek est extrait des leçons de ce professeur sur le prophète Isaïe, et a été tiré, comme l'ouvrage dont nous allons parler plus loin, des papiers trouvés après sa mort. Le titre en indique suffisamment le sujet; il s'agit de la fameuse prophétie touchant le serviteur de Dieu (*Ebed Jahveh*), qui a tant exercé les commentateurs, et qu'à l'exemple des évangélistes, on croyait communément devoir rapporter à Jésus-Christ, en y retrouvant trait pour trait toutes les circonstances de sa mort et de sa résurrection. M. Bleek considère, avec le grand nombre des exégètes contemporains, cette interprétation comme une erreur, que n'autorisent ni la lettre du texte ni l'ensemble du discours. Il pense qu'il ne saurait être question dans ce passage, aussi bien que dans les chapitres précédents (XLII, 1-7; XLIX, 1-9), que des restes fidèles d'Israël, des vrais adorateurs de Jéhovah, des douleurs de la captivité et de la délivrance prochaine. Quoique cette démonstration fût encore à peine nécessaire (comp. Knobel, *Der Prophet Jesaia*, 2<sup>e</sup> Aufl., p. 382 sqq.), celle que nous annonçons ici n'en a pas moins sa valeur, quand ce ne serait que comme manifestation de l'esprit scientifique qui continue à régner parmi les théologiens de l'Allemagne.

A. STAP.

## THÉÂTRE.

*Représentation du Tannhäuser de M. RICHARD WAGNER à l'Opéra.*

(Au foyer pendant l'entr'acte).

L'ADEPTE. — Eh bien ?

LE PROFANE. — C'est ce qu'on appelle un fiasco, en langue parisienne.

L'ADEPTE. — Nul doute, on dira que le public parisien a fait fiasco à la représentation du *Tannhäuser*.

LE PROFANE. — Vous voilà bien, vous autres. Le public ! le public ! Et pour-quoi donc l'appellez-vous à vous juger, si vous le récusez comme juge chaque fois qu'il vous condamne ? Faites donc de la musique pour votre propre compte alors, ou bien instituez un petit comité de salut public et décrétez l'enthousiasme.

L'ADEPTE. — Le public est un composé de moutons de Panurge ; il appartient à sa routine. Dans dix ans il ne jurera que par Wagner. L'histoire du public est pleine de ces métamorphoses. C'est aux maitres à faire le public, à l'éduquer, mais il faut du temps. Or, Wagner est un maitre, le plus grand de l'époque, il domptera ces imbéciles.

LE PROFANE. — Je ne demande pas mieux, et me sou mets humblement en ceci à votre haute compétence.

L'ADEPTE avec un sourire de satisfaction. — D'ailleurs, il est impossible de juger à une première audition n'importe quel opéra, et surtout un opéra qui enlève l'oreille à ses traditions italiennes, à cette musique de danse, banale, creuse et pleine de fioritures ! Quand vous aurez entendu le *Tannhäuser* une vingtaine de fois, vous m'en direz des nouvelles. J'ajourne jusque-là votre admiration. Vous serez des nôtres alors, car vous n'êtes pas, je m'en suis aperçu, sans avoir quelque sentiment de la musique.

LE PROFANE. — Je vous remercie. (*A part.*) Vil flatteur ! Mais s'il faut remettre ma conversion à la vingtième représentation, je crains fort.... J'aimerais mieux être converti tout de suite, il y a urgence.

L'ADEPTE. — Ah ! les sifflets vous font peur : je vous croyais plus brave que cela. C'est un honneur pour Wagner d'avoir été sifflé. Citez-moi depuis vingt ans, depuis trente ans et plus, un compositeur qui soit arrivé à cet honneur sur notre grande scène de l'Opéra ! Ne pensez-vous point qu'il faut une individualité peu vulgaire pour faire sortir du savoir-vivre et du respect de lui-même ce public *de choix*, tout ce beau monde — et ce jockey-club lui-même, ce jockey-club arbitre, dit-on, du bon goût, des bonnes manières et du bon ton, sinon de la morale ?

LE PROFANE. — Sans doute, sans doute, et ce que vous me dites là me frappe beaucoup ; je n'y avais pas songé. Mais à l'égard des sifflets, je nourris, je l'avoue, une plus humble opinion, que je demande la permission de vous soumettre en deux mots — ou plutôt à messieurs du sifflet.

L'ADEPTE. — Faites, monsieur, je suis tout oreilles.

LE PROFANE. — Monsieur, il ne m'a pas été donné d'assister à la première représentation. J'ai pu enfin me procurer un billet pour la troisième. Je crois qu'il était temps. J'ai payé ma place pour entendre ; c'est là un droit que j'ai

acquis au bureau. Ces messieurs du sifflet, en me faisant entendre la musique de Wagner avec un accompagnement qui n'est point sur l'affiche, violent manifestement mon droit. En conséquence, si j'avais qualité, j'eusse demandé simplement qu'on les mît à la porte pour violenter mes oreilles qui ne leur appartiennent pas durant la représentation, et pour attenter ainsi au droit évident que j'ai acquis au bureau d'entendre pour mes dix francs la musique, bonne ou mauvaise, de M. Richard Wagner. Si l'administration ne veut ou ne peut pas, en faisant une police convenable de la salle, me garantir ce droit qu'elle m'a vendu, je proteste et réclame mon argent avec dommages-intérêts. Personne n'est contraint de rester si la musique lui déplaît ou l'ennuie. C'est à ses risques et périls qu'il a pris sa place; mais la représentation ne lui appartient pas, fût-il même du jockey-club! Une pièce ne doit tomber que devant les banquettes vides. Il ne faut pas qu'on la renverse, il faut qu'elle tombe; autrement l'auteur peut se croire en droit de ramasser la couronne du martyr. Qui lui prouvera, en effet, que son opéra serait tombé tout seul? Les sifflets, outre leur inconvenance, sont de mauvaise tactique et tout à fait inintelligents.

L'ADEPTE. — Votre raisonnement me paraît assez juste, mais quelque peu bourgeois : donc il est faux. Il n'aurait aucune chance et vous seriez hué.

LE PROFANE. — Bourgeois? mais c'est une question de liberté individuelle, et le salut des empires en dépend. Car je n'admets pas l'autocratie du sifflet, qu'il soit manié par un savetier ou par la *fashion* en personne. Il est vrai qu'un savetier n'eût pas sifflé. Il faut pour cela être du *high life* et abonné de fondation à l'Opéra. L'Opéra appartient aux abonnés, dit-on, ils y peuvent régenter le public à leur guise. Pourquoi donc, eux aussi, ne fondent-ils pas un comité de salut public? On opposerait comité à comité, et les soirées seraient chaudes. A propos, est-il vrai que M. Wagner ait voulu mettre le feu au théâtre, comme Érostrate au temple d'Éphèse, et s'ensevelir sous ses décombres avec l'auditoire, les chanteurs et l'orchestre, y compris M. Dietsch? En présence de la prochaine construction d'un Opéra, cela eût manqué en partie son effet.

L'ADEPTE. — Voyons, monsieur, parlons sérieusement. Que trouvez-vous à reprendre dans la musique de Wagner?

LE PROFANE. — D'abord, qu'il y a fort peu de musique dans cette musique-là.

L'ADEPTE. — Vous plaisantez, en vérité.

LE PROFANE. — De mélodie bien peu.

L'ADEPTE. — Ah! nous y voilà; toujours le même refrain! point de mélodie. Mais, monsieur, c'est tout le contraire. La mélodie est partout dans les ouvrages de l'incomparable maître, c'est une diffusion, un rayonnement de la mélodie dans tous les sens; c'est la méthode infinie....

LE PROFANE. — Je vous suis infiniment obligé de m'apprendre cela. Il serait bon pourtant de s'entendre un peu. M. Wagner professe pour la musique italienne le plus grand mépris. Serait-il par hasard de l'école de MM. Plichon, Kolb-Bernard et Keller? Je ne lui en ferais pas mon compliment. Non, il est de son école : « Moi, moi seul, dit-il, et c'est assez. » Il veut adapter strictement non-seulement la musique à chaque situation, ce qui est fort juste tout en n'étant pas nouveau, — on en sait quelque chose depuis Gluck, — mais encore il prétend suivre le sentiment mot par mot, calquer en musique la simple parole du livret. Avec un système pareil on pouvait prédire mot pour mot aussi ce que serait la musique de M. Wagner. Elle devait aboutir à une *déclamation notée*, à

une sorte d'engrenage de récitatifs qui vous prend dès la première mesure, et puis ne vous lâche plus. Cela devient une œuvre sans ponctuation, sans rythme, sans cadence et sans repos, qui peut commencer et finir partout : c'est-à-dire qu'elle ne commence et ne finit pas en réalité. Comme l'infini lui-même, son centre est partout et sa circonférence nulle part. Ou, pour mieux dire, elle ressemble à certains vers que l'on peut couper en mille morceaux et dont chaque morceau continue à vivre et à se mouvoir par lui-même. S'il plaisait à M. Wagner de poursuivre son opéra durant quelques kilomètres encore, par quel motif plausible pourrait-on s'y opposer ? Pourquoi ne s'est-il pas permis cette vengeance, au lieu de faire des coupures et de transiger avec un public imbécile ? Ainsi il arrive que M. Wagner, pour mieux adapter le chant aux paroles, détruit le chant ; que pour vouloir affranchir la musique de formes conventionnelles contre lesquelles il eût suffi de réagir comme Weber, comme Gluck, comme Meyerbeer lui-même, M. Wagner en vient à asservir la musique en l'enchaînant strictement à la parole, à la dénaturer en imposant à cette langue *sui generis*, qui a des conditions propres et des exigences inévitables, les conditions, les exigences et la servitude de la simple langue oratoire. C'est ainsi enfin que M. Wagner, si on le laissait faire, abolirait la musique elle-même sous prétexte de nous ramener à la vérité musicale. Heureusement il n'est pas assez enfoncé dans son système, que ses compositions ne montrent des intervalles lucides, durant lesquels il nous révèle un talent vraiment remarquable. On peut citer dans le *Tannhäuser* l'ouverture presque en entier, la *marche des chevaliers*, qui a un caractère héroïque, une tournure claire, simple et carrée, le *septuor* du premier acte, très-savamment combiné et d'une réelle vigueur de composition, le *chœur des pèlerins*, qui a de la couleur et du sentiment, mais qui abuse de son auditoire en se reproduisant trop souvent et jusqu'à rebuter l'oreille qu'il finit par remplir comme une ritournelle. La romance de l'étoile a de l'agrément, quoique d'un tour légèrement banal et par trop languissant. M. Wagner, en somme, a peu d'inspiration, il y supplée en se répétant quand il a trouvé une idée ou seulement un effet. Sa musique est souvent creuse. Il abuse aussi de ce que j'appellerai, improprement sans doute, n'étant pas musicien, le *crescendo symphonique*. Il y a dans Wagner beaucoup plus du métaphysicien que du musicien, il a du talent mais peu de génie, de la volonté mais peu d'âme, de spontanéité et de souffle vraiment créateur. Dans ses meilleurs moments, il n'est guère qu'un compositeur au sens le plus strict du mot. Comme tel, son existence musicale est incontestable, et je me hâte de lui rendre hommage.

L'ADEPTE. — Comme vous y allez ! vous avez l'haleine longue. (Je ne suis pas sûr que l'adepte n'ait pas cherché ici un jeu de mots perfide « la laine longue », car il sourit avec une malice perfide.) C'est vous qui ne ponctuez pas vos discours. C'est vous qui poussez les choses à l'extrême en ce moment. Étudiez la brochure de Wagner « Quatre poèmes d'opéra » avec sa lettré sur la musique !

LE PROFANE. — Je la connais. Mais, comme disait un jour de certain livre un critique allemand : « Ce qu'il y a de bon dans votre ouvrage n'est pas nouveau ; en revanche, ce qui est nouveau n'est pas bon. » Encore une fois, mettez la musique en situation, et ne sacrifiez pas aux faux dieux de la floriture, je suis des vôtres en ceci ; revenez à la force, à la simplicité, à la vérité, nous en avons grand besoin un peu partout, mais, de grâce, avant tout faites de la musique.

Un bon morceau vaudra toutes les brochures. Car il n'en est pas en musique comme ailleurs, où les brochures.... Mais je m'arrête au bord de cet abîme, il y aurait trop de rapprochements à faire à propos de M. Wagner, touchant l'alliance de la musique avec la politique et de la politique avec la musique. Encore une fois, je ne demande à M. Wagner qu'une seule chose, c'est de quitter son parti pris, qui le mène à un cul-de-sac. Les grands maîtres n'ont jamais quitté les grandes voies de l'art. Cette seule prétention de réformateur me mettrait déjà en défiance, je vous l'avoue. Tout à l'heure je désapprouvais vivement les sifflets. M. Wagner cependant n'a-t-il pas, dans ses allures tant soit peu agressives, provoqué lui-même le public parisien au combat? N'a-t-il pas joué de l'autocrate? Cela n'excuse rien, mais cela explique tout peut-être.

L'ADEPTE. — Où prétendez-vous en venir enfin? Concluez! concluez! voici qu'on donne le signal, le rideau va se lever sur le troisième acte : vous y entendrez des choses admirables.

LE PROFANE. — Toujours les mêmes?

L'ADEPTE. — La satire n'est pas la critique.

LE PROFANE. — Non, certes; mais qu'y faire quand un compositeur dans sa musique se charge de la propre caricature de son système? D'ailleurs cette discussion sur M. Wagner menace d'être interminable comme ses opéras eux-mêmes.

L'ADEPTE. — Mais enfin? quel est votre avis définitif?

LE PROFANE. — Mon avis c'est que M. Richard Wagner a d'incontestables qualités de musicien qu'il gâte, qu'il détruit même par l'aberration du parti pris. Qu'il ne cherche plus la difficulté et l'étrangeté. C'est un homme d'esprit, comment se fait-il que sa musique en ait si peu, qu'elle soit à ce point incolore, monotone, incohérente tout à la fois? Les moments où il s'oublie sont pour l'auditeur comme des *oasis* dans le désert. Mais il regrette sans doute de s'être oublié et se repent, car on le voit empressé à reprendre la *mélodie infinie* où tout élément, toute forme et toute substance se noient dans le chaos, dans l'inintelligible, dans cette région d'enfer pour l'oreille, où il n'y a plus que des pleurs et des grincements de dents, et où l'on soupire — Dieu me pardonne! après la moindre romance sur l'orgue de barbarie, comme après une chose délectable et rafraîchissante. On va, dit-on, reprendre « les Noces » de Mozart au Théâtre-Lyrique : nous irons tous faire une cure là-bas, car nous en aurons grand besoin.

L'ADEPTE. — Mon opinion à moi — et vous y viendrez : c'est que Wagner est un demi-dieu crucifié par... faut-il dire le mot? Eh bien, oui, je le dirai, crucifié par des crétins!

LE PROFANE. — A la bonne heure! Plût au ciel que la musique de M. Wagner fût toujours aussi claire que cette sentence souveraine.

CHARLES DOLLFUS.

## COURRIER POLITIQUE, LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

---

Heidelberg, mars.

Il y a dix ans, la réaction triomphante organisait sa victoire d'un bout à l'autre de l'Allemagne. Après la réconciliation solennelle de la Prusse et de l'Autriche à Ollmütz, les petits souverains allemands, délivrés de la peur de la démocratie, de l'inquiétude d'une guerre civile, retirèrent à l'envi à leurs sujets les constitutions qu'ils avaient jurées et en octroyèrent d'autres à leur place. La grande charte unitaire du parlement de Francfort fut déchirée, foulée aux pieds, et la diète rétablie dans le palais Taxis, dans le *statu quo ante revolutionem*.

La bourgeoisie, dont les intérêts matériels étaient en souffrance, fatiguée de deux années d'espérances déçues, courba la tête sur le doux oreiller de l'obéissance passive et n'aspira plus qu'au repos, — faisant bon marché du reste. Le peuple décontenancé, privé tout à coup de ses chefs, fusillés ou proscrits, se remit tristement à son labeur ordinaire, à gagner son morceau de pain quotidien que le bon Dieu ne donne qu'au prolétaire qui travaille douze heures par jour. Dans l'œuvre de restauration qu'on entreprit, on se montra assez babile; on n'enleva pas tout, on respecta quelques-unes des conquêtes de 1848: le jury, la publicité des débats judiciaires, l'abolition de la dîme et des justices seigneuriales, — réformes anodines, comme on voit, qui ne renfermaient aucune menace de danger pour les couronnes. Mais, d'un autre côté, on ne se montra que d'autant plus sévère à l'égard des droits fondamentaux du peuple allemand, des *Grundrechte des deutschen Volkes*, garanties par la constitution de Francfort. A l'appel de la diète, la liberté de la presse, de l'industrie, la garde civique, le droit de réunion, le suffrage universel, la responsabilité ministérielle, le serment national de l'armée, etc..., furent impitoyablement supprimés. L'ordre de la veille régna de nouveau des bords du Rhin aux bords de la Vistule, sans rencontrer la moindre résistance, et l'empressement que chacun mit à se soumettre à tout ce qu'on exigeait de lui, épargna aux gouvernements la nécessité de recourir à d'odieuses mesures de rigueur. La magnanimité est une vertu facile devant un peuple qui s'incline, consent et ne dit mot. Vers le milieu de 1852, le mouvement rétrograde était accompli et les États de la confédération revenus à peu de chose près au régime qui avait précédé la crise révolutionnaire de 1848.

Malgré les défaillances de l'opinion publique et sa complicité morale avec la

réaction, les princes, dans la crainte que cette pacification des esprits ne fût pas de longue durée, ne négligèrent rien pour fortifier leur pouvoir ébranlé. La bureaucratie, qui jusque-là avait partagé, sans contrainte, les aspirations libérales de la nation et su conserver vis-à-vis des ministres une position indépendante, perdit ses libres allures et fut condamnée à de déplorables complaisances. La religion fut aussi appelée à venir en aide aux princes, et, en échange de son concours empressé, les ultramontains du Midi obtinrent des concordats, et on accorda aux piétistes du Nord les plus hautes dignités de l'État et de l'Église. L'armée, ou, pour mieux dire, ces sortes de garde nationale que les petits princes d'outre-Rhin décoraient du titre pompeux d'armée, cette armée subit une épuration minutieuse, fut comblée de faveurs et s'isola de plus en plus de la nation. Enfin, dernière colonne de l'ordre public, la police réorganisée sur le meilleur modèle, eut pour mission de prévenir désormais le retour des récentes catastrophes.

Cela dura huit années environ.

Tout à coup, deux événements imprévus, la régence du prince de Prusse et la guerre d'Italie, arrachèrent le peuple allemand à son indifférence politique. Les passions assoupies se réveillèrent au bruit des cris de joie de Berlin et du canon de Magenta. Les intérêts, si prompts à se rassurer à notre époque, se firent les champions de la cause de la liberté, et amis et ennemis du progrès durent s'avouer que ce qu'ils avaient pris pour une conversion n'avait été que de la lassitude. Un souffle nouveau, un enthousiasme réfléchi, animèrent les esprits et élevèrent les cœurs. *Sursum corda!* s'écrièrent les patriotes du *National-Verein*.

Deux années nous séparent à peine du jour du réveil, et que reste-t-il debout de cette œuvre de restauration qui devait défilier le temps et les révolutions? L'entêtement de l'électeur de Hesse, les fanfaronnades particularistes de M. le comte de Borries, les intrigues du petit Metternich de Dresde, que sais-je encore! Mais ne voyez-vous pas que la déroute est déjà au camp réactionnaire, que la même main royale qui hier écrivait les articles du *Staatsanzeiger* a signé le lendemain le décret qui affranchit la presse du Wurtemberg, que M. de Dalvigk a été réduit à abandonner les poursuites contre les membres de l'association nationale, qu'enfin l'empereur d'Autriche, le protecteur de la confédération rétrograde, est obligé de rendre à ses sujets la constitution qu'il leur a prise le 31 décembre 1831. L'époque de l'inertie est passée; la nation allemande s'est levée et a repris sa marche mesurée vers le but de ses constants efforts, l'unité dans la liberté.

Mais avant de suivre, étape par étape, nos voisins d'outre-Rhin dans la nouvelle campagne où ils se sont engagés, avant d'expliquer les mouvements agressifs et défensifs des deux partis en présence, il me semble opportun de faire précéder ces bulletins de quinzaine d'un dénombrement exact des forces des deux armées, d'indiquer les positions stratégiques qu'elles occupent et de citer les noms des principaux généraux. Après avoir tracé ce rapide exposé de la situation actuelle, nous courrons moins risque de nous perdre dans les mille dédales de la politique allemande.

Tant pour la saine appréciation du moment que pour l'intelligence du passé, il est de première nécessité d'étudier avec soin les marches et contre-marches des partis, ces facteurs indispensables du développement politique d'un pays. Je



n'ignore pas qu'on a essayé, dans ces derniers temps, de jeter de la défaveur sur l'esprit de parti, d'en faire un synonyme de rébellion, le bouc émissaire de nos péchés démocratiques, de l'accuser de tous nos malheurs. Mais ces colères puériles ne reposent que sur des préventions injustifiées : l'histoire leur donne un vigoureux démenti et nous montre qu'à toutes les époques et sous toutes les zones, dans les palais des despotes d'Orient aussi bien que sur les forums des républiques de l'antiquité, dans le boudoir de Catherine II et sur les bancs de notre immortelle convention, les partis ont toujours été les éléments vitaux de l'existence des peuples et qu'ils ne sont pas, comme certains zouaves de la presse se sont plu à l'affirmer, un fâcheux résultat de la vie constitutionnelle. La seule différence qu'il m'ait été possible de découvrir, c'est qu'ils m'ont paru plus dangereux pour les progrès de l'humanité dans les antichambres que dans l'enceinte des parlements<sup>1</sup>.

L'application sincère de la forme constitutionnelle met un terme aux machinations souterraines, aux intrigues de salon et de bureau, qui ne sont pas moins gênantes que les émeutes. Le gouvernement représentatif qui repose sur la liberté de la tribune et de la presse provoque les partis à la lutte pacifique des principes, à ciel découvert, devant la nation attentive. Par la publicité des débats, il rend impossible le triomphe de l'égoïsme et des honteux compromis ; il épure les idées au feu de la discussion et oblige les adversaires en présence à ne se servir que d'armes loyales et d'arguments honnêtes. Au régime du bon plaisir, il substitue celui de la conscience publique.

Mais l'étude des gouvernements représentatifs offre à l'étranger de sérieuses difficultés ; il court risque, à chaque pas, d'être trompé par des réminiscences nationales, d'attribuer aux cris de ralliement « conservateur, progressiste, libéral, démocrate, » le même sens qu'ils ont dans son propre pays. Et pourtant les whigs d'Amérique ressemblent aussi peu à ceux d'Angleterre que les démocrates allemands aux nôtres. Il faut donc se garder d'une erreur à laquelle ont cédé des esprits distingués, ne pas s'arrêter au mot et aller droit au fond des choses, ne pas demander à un parti comment il s'appelle, mais d'où il vient, de quoi il se compose et où il va. Faute d'avoir pris cette précaution, M. Saint-René Taillandier a publié des Études sur la révolution en Allemagne qui fourmillent de portraits inexacts et d'aperçus erronés. Cette prudence nous est commandée d'autant plus vivement à l'égard des chambres d'outre-Rhin, que le régime représentatif est loin d'être consolidé dans ce pays ; qu'il n'y est qu'en formation, et que le gouvernement le plus important, celui de Prusse, mérite tout au plus d'être nommé un gouvernement constitutionnel tempéré par l'absolutisme.

Quoi qu'il en soit, la Prusse, en sa qualité de première puissance allemande, de foyer de la civilisation du protestantisme, de siège d'une vie parlementaire jeune, mais qui regorge d'excellents éléments, de fondatrice du *Zollverein*, et par la vertu de sa mission historique qui la pousse à se développer de plus en plus en Allemagne, justifie les espérances des patriotes et est digne du rôle d'unification à laquelle la convie le *National-Verein*. Il est donc juste de lui donner la première place dans cette revue.

<sup>1</sup> Un historien estimé, M. Wachsmuth, professeur à l'Université de Leipzig, a publié sur cette matière un ouvrage en trois gros volumes, une *Histoire des partis politiques*, Brunswick, 1853-54. J'y renvoie les incrédules.

## I.

Par l'action qu'elle exerce déjà sur la politique allemande, et plus encore par celle qu'elle est appelée à exercer dans un temps peu éloigné, la Prusse mérite que nous lui accordions un intérêt particulier. Sans nul doute, elle s'essaye encore à la vie constitutionnelle : les limites des pouvoirs n'y sont pas strictement respectées ; chaque jour on assiste à d'étranges condescendances pour la couronne, mais enfin ce qui prouve en faveur de la vitalité de ces jeunes institutions, c'est qu'elles ont traversé saines et sauvées la corruption de 1849 à 1858, les neuf années de l'administration de M. de Manteuffel, de ce ministre intègre et agioteur, de ce Guizot, moins le talent oratoire et le désintéressement puritain, qui s'était donné pour mission, ne pouvant renverser la constitution, d'en fausser, d'en mutiler, d'en dénaturer l'esprit. Jamais on ne vit dans une âme de ministre pareille soif du pouvoir : pour rester en place et sauver son cher portefeuille, il eût été capable de tendre la main à M. Waldeck.

Il est peu de pays où le principe monarchique ait jeté des racines aussi profondes qu'en Prusse. Depuis plusieurs siècles, la nation et la maison royale sont étroitement unies et ont grandi dans la prospérité et le malheur, au point que la grande majorité des Prussiens est convaincue que l'une ne saurait disparaître sans entraîner la chute de l'autre. Nulle famille, plus que celle des Hohenzollern, ne s'est attachée davantage à augmenter le bien-être et la grandeur du pays, et n'a rempli avec plus de dévouement les fonctions où l'avait appelée le hasard de la naissance. Tandis que Louis XIV prononçait son mot insolent : L'État, c'est moi, — Frédéric II déclarait que le roi doit être le premier fonctionnaire du royaume. On ne s'étonnera donc pas d'apprendre que la personnalité royale joue un rôle considérable en Prusse, et moins peut-être à cause de la large part que la constitution lui a faite, que par l'appui tacite qu'elle trouve dans les mœurs essentiellement monarchiques de la nation. En ce moment même, le roi occupe une place si envahissante qu'à maintes reprises on a vu la chambre des députés ne sauvegarder vis-à-vis de lui qu'à grand-peine sa dignité compromise. Il convient donc, avant tout, de nous assurer du caractère d'un homme qui est d'un tel poids dans le développement des destinées nationales.

Ce serait une grave erreur de prêter au roi Guillaume des sentiments libéraux, voire même un goût sincère pour les institutions représentatives. Outre qu'il ne s'en cache guère, la manière dont il s'est converti au libéralisme n'explique que trop clairement sa pensée. Jusqu'à la révolution de 1848, le prince de Prusse a été, comme chacun sait, le chef du parti féodal, des prétentions aristocratiques ; il faisait une opposition boudeuse aux mesquines réformes de son frère, et plaçait son idéal politique dans l'aristocratie du czar Nicolas. Le traitement que le peuple lui infligea, le 18 mars, n'était pas de nature à le convertir à des opinions plus démocratiques. Il était à ce moment l'espoir de la contre-révolution, et on se souvient que ses partisans enthousiastes d'alors, ses adversaires aigris d'aujourd'hui, les officiers des gardes du corps, voulurent, après les événements de Berlin, marcher de Potsdam sur la capitale, rétablir l'ancien ordre de choses, détrôner un roi avili à leurs yeux par la populace victorieuse, et proclamer à sa place l'élu de leurs cœurs et de leurs intérêts, Son Altesse Royale le prince de Prusse.

Mais la parfaite honnêteté de son caractère, sa subordination militaire, ses scrupules légitimistes, tout cela réuni ne lui eût jamais permis de se prêter au rôle d'usurpateur auquel on le provoquait. Le sentiment impérieux du devoir qui a fait de lui, il y trois ans, le sauveur et le restaurateur de la constitution octroyée le 5 décembre 1848 par le roi Frédéric-Guillaume IV, l'eût empêché également dix années auparavant de porter une main rebelle sur la couronne de son frère. Le rôle qu'il joua dix-huit mois plus tard, dans le grand-duché de Bade, n'augmenta ni sa popularité, ni sa gloire militaire. Mais quand survinrent les journées de Bronzell et d'Ollmütz, si humiliantes pour l'orgueil prussien, il se sentit profondément blessé dans sa fierté de soldat et de Hohenzollern, et il tourna le dos à M. de Manteuffel. Ainsi donc cet homme qui s'était montré insensible aux graves enseignements, aux sévères leçons de la révolution, fut guéri tout à coup de son aveuglement par la réaction elle-même.

A partir de ce moment une transformation radicale s'opéra en lui. Il rompit ses anciennes relations et se rapprocha du groupe des conservateurs libéraux, Mathis, Bethmann-Hollweg, comte Pourtalès, qui, dans la chambre des députés et dans leur journal la *Gazette hebdomadaire de Prusse*, combattaient avec vivacité le triste régime Manteuffel. De ce jour date aussi son ressentiment personnel contre les membres du parti féodal. Dès que ses anciens amis, les hobereaux de la Marche et de Poméranie, ne purent plus douter de la désertion de leur chef, il y eut parmi eux une explosion édifiante de colère : on ne lui ménagea pas les plus brutales attaques, on l'accabla des traits les plus sanglants, de ces traits que personne ne pardonne, le prince de Prusse et sa femme peut-être moins que tout autre. Enfin, son séjour à Coblençe, son semi-exil sur les bords du Rhin, au milieu d'une population vive, éclairée, libérale, acheva le prodige de sa conversion.

Peu de temps après son entrée aux affaires, il eut occasion d'en prouver la sincérité. Obéissant à un scrupule monarchique et à l'instigation de M. de Manteuffel, le prince de Prusse avait pris dans l'Etat la position fort équivoque, au point de vue constitutionnel, d'un représentant royal, d'un *Stellvertreter*. La chambre des députés s'en étant alarmée, il s'empressa d'échanger ce titre contre les fonctions de régent, indiquées et définies par la constitution. Son premier acte politique fut de se séparer de M. de Manteuffel, qui inspirait à sa droiture naturelle une véritable aversion, mais on le vit néanmoins, par égard pour son frère dont il avait été neuf ans le ministre, le renvoyer du pouvoir écrasé d'honneurs. Ce trait ne peint-il pas l'homme public tout entier? Cette résolution si nette, ce respect profond du droit unis à de si singuliers ménagements pour les personnes, n'attestent-elles pas les tendances honnêtes de sa pensée?

Le renvoi de M. de Manteuffel sauva la constitution en la délivrant de l'interprétation hypocrite qu'elle avait dû subir jusqu'alors. Cet acte vigoureux mit fin au régime abhorré de la police, et un esprit modéré, libéral, intelligent, se fit jour dans tous les organes de la nation. Les vagues inquiétudes qui agitaient le peuple de Prusse depuis la maladie du roi disparurent; on reconnut avec bonheur dans la loyauté du régent la garantie de la régénération prochaine de la vie politique, et on lui sut d'autant plus gré de sa conduite que personne n'ignorait son goût peu prononcé pour le régime représentatif.

De même que son frère, Guillaume I<sup>er</sup> est pénétré à un très-haut point de l'origine divine de son pouvoir : chacun de ses actes, de ses discours prouvent

qu'il se croit, de la meilleure foi du monde, le délégué prussien du Roi des rois. Et pourtant ce préjugé qui troublerait la conscience de plus d'un ne l'arrête nullement dans l'accomplissement de ses devoirs constitutionnels. Tant que les droits du peuple seront établis avec évidence par le pacte fondamental, il les reconnaitra sans hésiter, mais que le moindre doute vienne à s'élever sur leur légalité, on peut être convaincu qu'il maintiendra carrément les droits de la couronne. Qu'on ne s'attende donc pas, sous son règne, à un grand développement des libertés acquises; que la nation prussienne patiente et se console en pensant que celles qui existent sont du moins hors de danger, à l'abri de toute entreprise. Le sentiment du devoir tient lieu chez le roi Guillaume du sentiment de la liberté qui lui manque entièrement.

Et c'est le souverain le plus légitimiste que je connaisse, que des journaux français se sont plu à désigner comme le fondateur armé de l'unité germanique. Il ne fallait pas moins qu'une ignorance complète de l'histoire des dernières années, de 1848 à 1851, et une ignorance non moins grande de la situation actuelle, pour prêter à ce monarque si imbu des principes du droit divin le rôle révolutionnaire de Victor-Emmanuel. Que sera-t-il donc? se demande-t-on sans doute. L'opinion publique de l'Allemagne nous répond que, s'il est vrai que Guillaume I<sup>er</sup> n'attendra jamais à la souveraineté du plus petit prince enclavé dans ses États, tout le monde est certain que si l'ennemi venait à menacer les frontières, le vieux roi déploiera pour la défense de la patrie commune la bravoure chevaleresque du roi galant homme.

Hors ce préjugé monarchique, qui est inné aux Hohenzollern et qui se traduit à la cour par l'étiquette la plus surannée, le caractère du roi actuel n'offre aucune ressemblance avec celui de son frère. Son intelligence n'est ni brillante, ni sympathique; il n'est épris ni des beaux-arts ni des nobles travaux de l'esprit, encore moins ce grand maître des francs-maçons allemands partage-t-il les fantaisies religieuses de son aîné. Rien de bizarre, de chimérique ou de mystique en lui; il est écrit en prose des pieds à la tête. Loin de lui la prétention d'imposer à la Prusse le cachet de sa personnalité, d'être le Messie politique et religieux de son temps; sa pensée ne cède pas aux séductions de théories enthousiastes sur la réforme des empires, mais elle échappe aux incertitudes et aux contradictions d'une intelligence plus élevée. Ce qui s'usera le moins vite en lui, c'est sa volonté. Il ne s' imagine pas être un homme de génie; il concentre toutes ses forces intellectuelles à être un homme de bon sens et de caractère. Au lieu de se livrer comme Frédéric-Guillaume IV sur le corps de la Prusse à d'intéressantes expériences politiques, il tâche de guérir les plaies qui sautent aux yeux; au lieu de s'appliquer à la solution de curieux problèmes historiques, il tend à exécuter sur divers terrains des améliorations reconnues indispensables, et, en sa qualité de vieux soldat, il a commencé par ce qu'il comprend le mieux, par la réforme de l'organisation militaire.

Sa ressemblance avec son père est, au contraire, frappante. Elle n'a échappé à aucun des écrivains qui se sont occupés de lui, et chacun s'est plu à citer à l'appui une anecdote ou une particularité quelconque. Pour moi, jamais elle ne m'a paru plus évidente que depuis son avènement au trône. Comme Frédéric-Guillaume III — qu'il soit dit en passant a été un des plus grands réformateurs des temps modernes par la grâce du génie de ses ministres, — le roi actuel n'entre dans les vues de son ministère qu'à son corps défendant; à chaque pas

qu'il doit faire en avant, il croit toucher à l'abîme révolutionnaire, mais après quelques résistances, il cède aux bonnes raisons qu'on lui donne. Par malheur, les conseillers de la couronne ne sont pas des Stein, des Schœn et des Hardenberg; ils ne se servent de l'influence qu'assurent à quelques-uns, au prince de Hohenzollern, à M. d'Auerswald, d'anciennes et cordiales relations, que pour empêcher le roi de se jeter dans les bras du parti féodal, dont l'éloignent des antipathies personnelles, mais où le poussent certaines sympathies politiques. Ajoutons que ce qui augmente encore la faiblesse, le manque d'initiative et d'énergie de ce ministère, c'est qu'il se compose d'éléments disparates, qu'il n'est pas la franche expression d'un parti, d'une opinion. C'est un ministère de coalition ou, pour mieux dire, une carte d'échantillon des diverses fractions des chambres.

Un regard jeté sur les principaux membres de ce cabinet nous le prouvera jusqu'à l'évidence.

M. le comte de Schwerin-Putzar possède plutôt les qualités aimables et conciliantes qui conviennent à un président d'assemblée parlementaire, — poste qu'il a occupé pendant de nombreuses sessions, — que l'énergie gouvernementale, le coup d'œil politique, l'attitude décidée d'un ministre de l'intérieur. Son libéralisme des plus tièdes s'est toujours distingué de celui de ses collègues de l'opposition par une courtoisie extrême envers la couronne. Ce péché originel de tous les Poméraniens enlève à son administration ce caractère d'indépendance qui impose au pays. En prenant contre M. de Vincke la défense de M. de Zedlitz, en couvrant de sa responsabilité cet instrument détesté de la politique de M. de Manteuffel, le comte de Schwerin a donné le spectacle d'une déplorable faiblesse. Rien ne montre mieux l'absence d'une vraie vie constitutionnelle en Prusse que l'étrange position prise dans l'État par le chef de la police de Berlin. Quel que soit le sort judiciaire des graves accusations dirigées par M. Eichhoff contre M. de Zedlitz, il n'en reste pas moins évident que c'est une scandaleuse anomalie gouvernementale de voir un partisan déclaré de l'opposition rester à la tête de la police, combattre à face découverte les candidats ministériels, solliciter même les suffrages des électeurs contre le ministère, et faire chaque matin au roi un rapport privé sur la marche des affaires publiques. Le maintien en place d'un pareil fonctionnaire est de la part du comte de Schwerin une fâcheuse déférence pour une prédilection personnelle du souverain, et un défi au pays qui, depuis deux années, réclame en vain son éloignement.

M. de Bethmann-Hollweg, le ministre des affaires religieuses, scolaires et médicales, comme on désigne en Prusse le ministre des cultes et de l'instruction publique, s'est acquis le renom d'un jurisconsulte-théologien distingué, tant par ses écrits que par enseignement aux universités de Berlin et de Bonn. Quant à son mérite politique, il consiste à avoir appartenu à cette phalange d'hommes sincères et honnêtes qui tinrent tête à M. de Manteuffel durant sa dictature décennale. Mais lui aussi a parfois de curieux retours réactionnaires : ainsi, dans la question des *Schule-Regulative* de son prédécesseur, le fameux M. de Raumer, il maintient, malgré le vœu général, des règlements scolaires écrits sous une préoccupation piétiste, mais que la plupart des maîtres d'école, tous ceux qui ont été formés par M. Diesterweg, le pédagogue démocrate, se gardent bien de suivre. Encore une faiblesse; encore une nouvelle condescen-

dance du ministère ! Si le comte de Schwerin a trop de déférence pour la couronne, M. de Bethmann-Hollweg a trop de complaisance pour l'Eglise. Est-ce là, je vous prie, l'acte d'un ministre qui se prétend libéral, de mendier l'appui de ses adversaires pour défendre des dispositions réactionnaires qu'on n'applique même pas ?

Les sympathies des hobereaux sont acquises au général de Roon. N'aurait-il, à leurs yeux, que le mérite d'avoir remplacé le général de Bonin, si sincèrement attaché à la cause de la liberté, cela suffirait déjà pour le soutenir ; mais ce ministre de la guerre est intimement convaincu, en outre, de l'incontestable supériorité militaire des officiers nés dans l'aristocratie sur ceux qui sortent de la roture. Sur ce point, il est de l'avis de l'électeur de Hesse, qui, peu de jours avant la bataille d'Iéna, prétendait à table que les Français seraient vaincus. Notre ministre plénipotentiaire, qui était présent, lui ayant demandé aussitôt le motif de cette présomption, Son Altesse avait répondu : « Parce que les Prussiens seront commandés par des nobles. » Une réponse qui lui coûta la couronne, et une manière de voir qui pourrait coûter au général de Roon son portefeuille, — s'il avait devant lui une autre chambre <sup>1</sup>.

Le ministre du commerce, M. von der Heydt, est un ancien banquier d'Elberfeld. C'est un homme de routine et non d'initiative hardie, comme il conviendrait à notre époque. Cependant le commerce le tolère, le soutient même, dans la crainte de le voir remplacer par un bureaucrate. « Il est du métier », se disent les industriels prussiens, et sous ce rapport j'avoue qu'ils n'ont pas tort. En politique, M. von der Heydt est une épave du ministère déchu, qui a été recueillie par le comte de Schwerin ; il représente dans le cabinet des tendances qui se rapprochent plutôt des idées professées par ses anciens collègues que par les nouveaux.

Parmi les ministres influents de la tendance modérée, il me reste à signaler le comte Pückler, ministre de l'agriculture, qui est en possession d'une renommée sérieuse. Malheureusement le poste qu'il occupe ne lui permet pas de déployer, autant qu'il serait à désirer, les qualités de son esprit, qui se meut avec aisance au milieu des plus laborieuses affaires, des plus difficiles débats. Le comte Pückler est la bête noire des gentillâtres. Qu'on juge aussi de la colère de ce parti, si pauvre en gens de talent qu'il est réduit à confier la défense de sa cause à deux roturiers, à un juif converti dans la Chambre des seigneurs et à un gazetier dans celle des députés, quand il a vu sortir de ses rangs et passer à l'ennemi un des siens, qui unit à l'élévation de la pensée une brillante facilité de parole. Quelle déception, quelle confusion !

Nous ne nous arrêterons qu'un instant à M. de Schleinitz, car j'admets qu'il doit être suffisamment connu par ses dépêches et ses discours. On se souvient peut-être qu'il a dirigé déjà les affaires étrangères, lors de l'union restreinte, en 1850, à la veille du conflit avec l'Autriche. Toujours le même homme d'État : il est resté fidèle à cette politique tour à tour audacieuse et timide, idéaliste et impuissante, dont les incertitudes ont valu à la Prusse l'humiliation des journées

<sup>1</sup> Je dois pourtant constater à l'honneur de M. de Roon, qu'il a rendu un jour un service signalé à son pays, à l'Allemagne entière. A l'époque où il n'était encore que professeur à l'École militaire, il a publié un *Précis de Géographie*, à l'usage des collèges, qui a été la première application des théories de Ritter à l'enseignement public, — vulgarisation dont il faut lui être reconnaissant.

de Bronzell et d'Ollmütz. En ce moment, l'embarras de M. de Schleinitz va chaque jour croissant : à mesure que l'horizon s'éclaircit, que la situation européenne se dessine nettement, la perplexité du ministre des affaires étrangères de Prusse augmente d'heure en heure; bientôt il ne saura plus à quel pauvre expédient il devra avoir recours pour cacher les hésitations continuelles d'une politique qui manque de franchise. Les commencements de la session n'ont pas été heureux pour lui : entre autres échecs qu'il a subis, je rappellerai le vote de l'amendement Vincke en faveur de l'unité italienne, et j'ajouterai que dans ses explications au sujet de la *Loreley* il a compromis inutilement sa dignité personnelle, qui ne tient plus qu'à un fil télégraphique.

J'arrive aux trois derniers ministres, au prince de Hohenzollern-Sigmaringen, président du cabinet; à M. d'Auerswald, ministre sans portefeuille, et à M. de Patow, qui est à la tête du département des finances. A n'en pas douter, le libéralisme de ces messieurs est d'une couleur moins terne que celui de leurs collègues : s'il ne dépendait que d'eux, le ministère serait bientôt épuré et prendrait devant les chambres une attitude plus décidée. Avec l'appui royal, ils seraient peut-être de force à briser l'opposition systématique du parti féodal, mais le roi a plus d'amitié pour leur personne que de confiance dans leurs vues, en sorte qu'ils sont réduits à suivre l'impulsion donnée. Sachons-leur gré, sinon de ce qu'ils font, du moins de ce qu'ils empêchent de faire<sup>1</sup>.

A la sortie du conseil des ministres, rendons-nous à la Chambre des seigneurs. Elle est le siège de l'opposition, et selon les uns la cause, et d'après les autres l'excuse de l'impuissance du cabinet. Nous n'avons pas à nous occuper aujourd'hui de cette question délicate; nous y reviendrons plus tard si, selon toute probabilité, nous y sommes provoqués par les résistances du parti féodal; qu'il nous suffise, dans cette introduction, de donner un dénombrement exact de ses forces. Cette simple statistique parlementaire nous épargnera peut-être plus d'une considération qu'elle aura rendue inutile.

Le nombre des membres qui siègent pendant cette session dans la Chambre des seigneurs s'élève à deux cent cinquante et un. Il se décompose de la manière suivante : quatre ducs, d'Aremberg, de Croy, de Ratibor et de Wurtemberg; vingt-cinq princes dont il serait oiseux d'énumérer les noms; un comte de l'Empire, M. d'Althann; quatre-vingt-quatre comtes, vingt-sept barons, soixante-trois nobles, et quarante-sept roturiers. On voit que la caste aristocratique y est dans une écrasante majorité. Si maintenant nous examinons la Chambre au point de vue de son origine parlementaire, nous remarquons d'abord soixante-quatre sièges héréditaires. Puis viennent des membres élus par une catégorie, une congrégation de citoyens; soixante-dix-sept par le *Alle und befestigte Grundbesitz*, c'est-à-dire par les propriétés régies par des fideicommiss; dix-neuf par les *Familien-verbaende* et les *Grafen-verbaende*, grâce à un privilège électif, à un droit de représentation accordés à certains groupes de familles et de comtes; trente-quatre par les villes principales de la monarchie, et enfin neuf par les trois chapitres de Brandebourg, de Mersebourg, de Naumbourg et

<sup>1</sup> En ce qui concerne M. d'Auerswald personnellement, on a remarqué que, depuis l'ouverture de la campagne parlementaire, il n'a pas encore pris part aux discussions. Cette réserve, qui n'est pas dans ses habitudes, a fait supposer qu'à la veille des élections générales et en vue d'une crise ministérielle probable, il tient à se ménager et à rendre possible la composition d'un ministère sous ses auspices. Ainsi donc, comme chez Mirabeau, son silence même serait éloquent.

les six universités prussiennes, Berlin, Halle, Breslau, Bonn, Greifswald et Königsberg. Le droit de prendre part aux débats est attaché en outre à l'exercice de certaines fonctions; c'est à ce titre que l'*Oberburggraff*, l'*Obermarschall*, le *Landhofmeister* et le Chancelier du royaume y siègent à côté de dix-neuf syndics de la couronne. Quant aux vingt-huit membres qui restent, ils sont nommés à vie, en vertu de la prérogative royale.

Il ressort de ce tableau statistique que quatre éléments hétérogènes composent la Chambre des seigneurs et se confondent sur ses bancs. Contrairement à l'usage de la plupart des pays constitutionnels, nous voyons que le régime électif y domine, et qu'on a fait à l'aristocratie, à la propriété féodale, la part du lion, au point qu'on pourrait dire que c'est une chambre représentative de la noblesse. En présence d'une pareille situation, on comprend sans peine que le roi n'use qu'avec retenue du droit de nommer des membres à vie, car, que leur nombre dépasse une certaine limite, l'équilibre sera rompu, et on aura faussé l'esprit de la loi fondamentale. Ainsi donc, sous l'empire d'une de ses hallucinations historiques, Frédéric-Guillaume IV, quoique pénétré de la divinité de sa mission royale, a considérablement amoindri, par la manière dont il a composé la chambre haute, les droits de la couronne au profit de la noblesse.

Son successeur n'a pas tardé à en faire la fâcheuse expérience. Depuis trois années, depuis l'avènement du prince de Prusse, le parti féodal, à l'abri de la forte majorité dont il dispose, repousse toutes les réformes qu'on lui propose, et frappe, par son veto législatif, le gouvernement d'impuissance. Du fond de l'urne, comme jadis du haut de leurs castels, les chevaliers de la Croix dominent le pays et le rançonnent à grands coups de scrutin. Lorsqu'ils ne rejettent pas absolument une loi, ils ont grand soin d'y introduire des modifications telles que le but en devient tout à fait illusoire. Malgré la fournée de vingt-quatre membres à vie à la fin de la session de 1860, leur résistance n'a pas fléchi; ils frondent l'opinion publique et la couronne, et renouvellent le scandale de l'an dernier, en étouffant sous un scrutin tous les projets du ministère. Le vote sur le mariage civil facultatif nous donne la mesure de leur force: ils sont cent vingt-deux féodaux contre quarante-quatre ministériels. A la tête de ce parti, qui ne brille pas par ses capacités, mais qui est compact, résolu, et qui maintient toujours avec une discipline rigoureuse son ordre de bataille, se trouve le comte d'Arnim-Boytenbourg, qui était ministre en 1848 et qui voudrait le redevenir en 1861. Ce n'est pas un homme d'État de haute capacité, mais certaines allures de grand seigneur le désignaient à ce poste. Sous ses ordres servent comme lieutenants, le comte Kleist-Retzow, un ancien président de la province Rhénane, auquel son séjour à Coblenz a moins profité qu'au roi Guillaume; le comte Itzenplitz, dont le nom est déjà cité dans une vieille chanson des paysans de la Poméranie, qui, avec le temps, n'a rien perdu, dit-on, de son actualité:

*De Koecheritz et Lüderitz,  
De Quitzow et Itzenplitz,  
Que Dieu nous garde!*

Puis M. Pernice, professeur de droit à l'université de Halle, et fournisseur breveté de constitutions réactionnaires; enfin un piétiste greffé sur un juif, le docteur Stahl, un peu juriste, un peu philosophe, un peu théologien, mais



surtout rhéteur habile, orateur fantasque et fanatique qui ne manque ni de verve ni d'originalité.

Dans le parti ministériel, au premier rang du petit groupe des enfants perdus du libéralisme, on remarque plusieurs hommes éminents. C'est d'abord le comte Dyhrn, gentilhomme silésien qui a fait, si je ne me trompe, ses premières armes à la Diète générale de 1847. A ses côtés sont assis : M. Baumstarck, un des économistes politiques les plus distingués d'outre-Rhin, le directeur et réorganisateur de l'académie agricole d'Eldena, près de Greifswald, qui attaque en ce moment l'absolutisme avec la même vigueur qu'il mettait naguère à combattre la démocratie; Camphausen l'aîné, d'une famille de banquiers de Cologne, un vétéran de la cause libérale, esprit conciliant, doux et timide qui, durant son ministère, en 1848, était trop préoccupé du danger des rues, mais qui devint plus tard un adversaire énergique de la réaction triomphante; et le docteur Bornemann, la première autorité juridique de Prusse, président de l'*Ober-tribunal*, ancien ministre de la justice dans le cabinet Camphausen, qui fut un des rares membres de la droite qui continua de siéger avec la majorité après la dissolution de l'Assemblée nationale prussienne<sup>1</sup>.

Des chefs passons aux soldats. Ce qui augmente la misère du radicalisme absolutiste de la Chambre des seigneurs, de cette poignée d'individus résistant à la couronne d'accord avec la nation, c'est que cette aristocratie hautaine n'a pas l'indépendance de fortune qui la placerait au-dessus des mesquins calculs de l'intérêt. A part quelques grandes fortunes exceptionnelles, et qu'on peut compter au bout des doigts, la masse du parti offre le spectacle de gentillâtres campagnards plus slaves qu'allemands, aussi riches d'aïeux que pauvres d'écus, dont la maigre existence n'est garantie, n'est sauvée que par des privilèges et des immunités. Placez-les sous le droit commun, comme l'aristocratie anglaise, qu'ils essayent d'imiter et dont ils ne sont que la caricature, et vous aurez prononcé leur arrêt de mort.

Quand on a la fière prétention de jouer un rôle prépondérant dans l'État, ne serait-il pas juste, avant tout, d'en supporter les charges, d'avoir la générosité de payer sa gloire politique? Ces messieurs sont d'un autre avis : ils vont à Berlin, non pour sauvegarder les intérêts du pays, mais dans le dessein patriotique de défendre leurs droits féodaux. Un exemple entre tous! On se rappelle que, durant la dernière session, le ministère a proposé aux chambres une augmentation énorme de l'armée, une augmentation si grande que le parti libéral, qu'on ne saurait accuser de tiédeur en cette question, n'a pas hésité à la déclarer disproportionnée avec les ressources nationales. Les féodaux, pour qui l'armée est une vache à lait qui nourrit leurs enfants, s'empressèrent de soutenir cette réforme qui leur promettait de nouveaux avantages. Mais lorsque vint le quart-d'heure de Rabelais, lorsque le ministère leur demanda de concourir aux lourdes charges qui allaient peser sur les contribuables et dont ils tireraient le plus de profit, de renoncer à l'exemption d'impôts qui couvre les biens nobles; oh! alors, il y eut une superbe levée de boucliers, et il n'est misérable argutie de rhéteur, il n'est pauvre tactique de mauvais avocat, que les nobles preux n'aient mise en jeu pour échapper à la plus juste des prétentions. *Adhuc sub judice lis est*, la question est encore pendante; mais quelle que

<sup>1</sup> Du moins jusqu'au refus de l'impôt exclusivement.

soit l'issue de ce débat, j'ai la ferme confiance que la déconsidération qui s'attache aux lésineries pécuniaires détruira le dernier prestige de ce parti en Allemagne<sup>1</sup>. Hésitera-t-il dans la voie où il s'est engagé? n'ira-t-il pas jusqu'au bout? Il est permis d'en douter, devant l'attitude décidée qu'il a prise; mais que la haute chambre, avant de pousser aux mesures extrêmes, n'oublie pas qu'elle ne doit cette prépondérance politique, dont elle fait depuis trois années un si criant abus, qu'à une simple ordonnance royale, et que le bon plaisir qui a signé ses franchises, ses lettres de marque contre la liberté, pourrait au besoin les déchirer.

C'est dans la Chambre des députés que le ministère trouve son appui. Elle se compose de trois cent quarante-six membres, qui se subdivisent, quant à la naissance, en deux cent trente-six roturiers, soixante-dix-sept nobles, dix-neuf barons et quatorze comtes, — et quant à leur position sociale, en sept ministres, quatre anciens ministres, un sous-secrétaire d'État, soixante-cinq fonctionnaires de l'ordre judiciaire, quarante-deux fonctionnaires administratifs, huit procureurs royaux et généraux, onze militaires, dont un en congé et dix en retraite, vingt-sept conseillers provinciaux, dix-sept fonctionnaires municipaux, dix-sept députés de cercle, cinq professeurs d'université, dix-sept prêtres catholiques et protestants, cinq membres du corps enseignant, treize avocats, quatre médecins et pharmaciens, treize commerçants, deux libraires, six fabricants, quarante-six propriétaires de terres nobles, vingt-huit baillis et propriétaires ordinaires, et vingt rentiers.

Que résulte-t-il de ce tableau? C'est que l'élément bourgeois et les fonctionnaires y sont en forte majorité. La large part accordée par le pays à ses administrateurs dans la gestion et le contrôle des affaires publiques, est une particularité tellement anormale qu'elle réclame une explication. On a beaucoup dit déjà à l'honneur de l'administration éclairée, scrupuleuse et paternelle de la Prusse, mais nul éloge n'atteindra jamais à ce simple fait que, près de la moitié d'une chambre, nommée sans la moindre pression gouvernementale, se compose de fonctionnaires. Cela tient à la position qu'ils ont su prendre depuis longtemps dans l'État. Grâce à l'indépendance que les lois leur assurèrent, on les a vus, à partir de 1807 jusqu'à l'avènement du régime représentatif, former le seul contre-poids politique à l'omnipotence ministérielle, et se montrer les promoteurs zélés des nombreuses réformes qui ont transformé la Prusse et assuré sa prospérité matérielle et intellectuelle. Il n'est pas douteux, pourtant, qu'avec les progrès chaque jour croissants de l'industrie nationale, cette situa-

<sup>1</sup> Pour estimer à sa juste valeur la loi sur l'impôt foncier, il suffit de jeter un regard sur le tableau ci-dessous, qui donne l'étendue des terres nobles affranchies jusqu'à ce jour de tout impôt :

|                                     |           |                    |
|-------------------------------------|-----------|--------------------|
| Dans la province de Prusse. . . . . | 4,884,915 | Morgen.            |
| " Poméranie. . . . .                | 6,913,074 | "                  |
| " Posen. . . . .                    | 765,815   | "                  |
| " Silésie. . . . .                  | 753,856   | "                  |
| " Brandebourg. . . . .              | 5,739,401 | "                  |
| " Saxe. . . . .                     | 1,723,115 | "                  |
| TOTAL :                             |           | 20,780,176 Morgen. |

La valeur du Morgen correspond à 25 ares et demi

tion transitoire ne doit changer, que les électeurs ne s'éloignent peu à peu des fonctionnaires et ne choisissent de préférence de ces jeunes gens, encore en petit nombre, auxquels l'activité commerciale de leurs pères aura créé des loisirs qui leur permettront de se vouer entièrement aux affaires publiques. Mais s'il y a fagots et fagots, il y a aussi fonctionnaires et fonctionnaires, et je n'entends pas qu'on applique mes éloges aux conseillers provinciaux de M. de Manteuffel<sup>1</sup>.

Nous n'avons rencontré que deux partis au pied de la tribune de la haute chambre, les féodaux et les ministériels; le nouveau champ de bataille qui s'étend devant nous montre plus d'animation, de variété et d'imprévu. Les escarmouches y sont fréquentes, les batailles souvent incertaines, et un brillant ferrailleur, le baron de Vincke, remplit les entr'actes du drame en cherchant à l'un de ses collègues une querelle d'Allemand. A l'aile gauche campent les féodaux et leurs demi-alliés, les catholiques; au centre se tient la fraction Mathis, et près d'elle marchent, sous les ordres de M. de Vincke, les bataillons un peu débandés de l'armée libérale; puis arrivent ses déserteurs, qui se sont réformés sous le nom de jeunes Lithuaniens; deux ou trois démocrates aux côtés de l'honorable M. Waldeck, et enfin la légion polonaise, commandée par le comte Cieszkowski.

Parmi les féodaux, au nombre de cinquante et un, nous signalerons M. de Blankenbourg, adversaire passionné de l'émancipation politique des juifs, et tacticien assez habile sur le terrain parlementaire; et M. Wagener, rédacteur en chef de la *Gazette de la Croix*, auquel la reconnaissance de son parti a fait récemment hommage de la terre noble de Dummerwitz. Dans les questions de politique étrangère, dans la défense de l'Autriche et de la papauté, le parti féodal est assuré du concours des catholiques. Mais ces deux zélés champions du trône et de l'autel ne sont amis que jusqu'à la bourse, et lors du vote de l'impôt foncier, on a vu les catholiques, qui appartiennent pour la plupart aux riches districts industriels de la Westphalie et des provinces rhénanes, faire volte-face, comme les Saxons à Leipzig, et tirer sur leurs alliés de la veille. Ce parti ne brille pas plus que l'autre par ses capacités; à peine découvre-t-on dans ses rangs, qui s'éclaircissent de jour en jour, deux membres au-dessus de l'ordinaire; M. Reichensperger, un orateur abondant, et M. Ostrath (de Dantzic), caractère énergique et bien trempé. La fraction Mathis, d'où sont sortis plusieurs ministres, et qui constitue le parti ministériel proprement dit, présente une quarantaine de votants. Elle est gouvernée par un triumvirat composé de M. Mathis son parrain, de M. de Bardenleben, président gouvernemental à Minden, et de M. de Carlowitz. Ce dernier est le plus remarquable des trois. Originaire de la Saxe, il a renoncé à son siège héréditaire dans la haute chambre de ce pays pour se faire élire député en Prusse, où il possède des propriétés. Quoique ministériel, il vient de déposer un projet de loi sur la responsabilité des ministres, — une loi annoncée il y a douze ans par la constitution, mais que le cabinet Schwerin, à l'exemple de son prédécesseur, mettait trop de lenteur à proposer. Ce projet a failli amener la débandade du petit corps que M. de Carlowitz ne parvint à s'allier qu'à grand'peine : aujourd'hui la concorde règne de nouveau au camp des ministériels. Mais pour combien de temps? Je n'ai garde de le prédire.

<sup>1</sup> Les conseillers provinciaux, *Landraethe*, sont des fonctionnaires administratifs qui correspondent à peu de chose près à nos sous-préfets de France.

Ce n'est pas, comme bien on pense, avec une pareille minorité que le ministère peut marcher : il trouve son véritable point d'appui hors de la fraction Mathis, dans les rangs bigarrés des libéraux dont M. de Vincke est le chef. Ils sont près de deux cents et constituent la majorité de la chambre. Ce parti correspond à ce que nous appelions autrefois le centre gauche. Il ne se distingue des ministériels que par une nuance moins prononcée, et des démocrates que par une nuance plus marquée de condescendance pour la couronne. C'est là, ne l'oublions pas, la pierre de touche du libéralisme prussien. Constitutionnels, libéraux et démocrates sont unanimes à accepter la constitution octroyée et à admettre le principe monarchique qui en forme le couronnement ; ils ne diffèrent entre eux que dans l'interprétation du pacte fondamental, dans la part inégale d'influence que chacun demande qu'on attribue au pouvoir royal. Si, malgré sa force, le parti Vincke ne montre pas une grande union, si chaque jour des mutineries et des désertions l'affligent et l'affaiblissent, la faute, à quoi servirait-il de le taire? retombe tout entière sur son chef : peu capable de se conduire lui-même, il est encore moins en état de diriger un grand parti.

Son talent le désigne pour ce poste, mais son caractère l'en éloigne. Excellent chef de guérillas, il est impropre à commander une armée. Bien qu'il unisse à un rare degré l'opiniâtreté proverbiale du Westphalien à la vivacité intellectuelle de l'habitant des bords du Rhin, M. de Vincke manque au plus haut point de cette heureuse mesure, de cette sage retenue, de cette circonspection virile, si indispensables à un général parlementaire. Au lieu d'être le mentor de son parti, il en est l'enfant terrible. Une fois à la tribune, il lâche la bride à sa verve puissante, et, dans l'ardeur du combat, il frappe au fort de la mêlée, à droite et à gauche, sur les amis aussi bien que sur les ennemis. Son plus grand bonheur jusqu'à cette heure, c'est qu'on n'ait jamais pensé à lui confier un portefeuille : dès l'instant qu'il s'assiéra au banc des ministres, ce sera un homme perdu. Les coups de tête, les attaques à l'aventure, les donquichottades monarchiques, qu'on excuse de la part du brillant chef de partisans, porteraient un coup mortel à l'homme d'État. Si je voulais être sévère à son égard, je le comparerais à M. de Cavour ; mais M. de Vincke est un esprit trop admirablement doué par la nature pour qu'on ne lui pardonne pas quelques faiblesses en faveur de ses sentiments libéraux et de ses généreuses qualités. Loin de le chagriner, je préfère applaudir à son remarquable talent qui embrasse toute la gamme de la passion oratoire, et qui lui permet de passer, avec une virtuosité égale à celle de M. Jules Favre, des accents pathétiques et fiers aux plus fines nuances de l'ironie <sup>1</sup>.

Au nombre des principaux membres de cette fraction, je ne citerai que M. Simon, président de la chambre, M. Beseler, professeur de droit à l'université de Berlin, l'un des chefs du centre à l'assemblée constituante de Francfort, et M. Kühne, directeur général des impôts, la première autorité de Prusse en matière financière. Pourtant je ne dois pas omettre non plus M. Grabow, le bourgmestre de Printzlaw, qui vote avec ce parti, quoiqu'au fond il soit d'une opinion plus avancée que ses collègues.

Il serait mieux à sa place au milieu des jeunes Lithuaniens. Au commencement de la session, quatorze membres ont mis à profit, pour se détacher du

<sup>1</sup> M. de Vincke n'est inférieur à l'éminent orateur français que sous le rapport du sentiment artistique, du culte sévère de la forme.

parti de M. de Vincke, son refus d'appuyer l'amendement de M. de Stavenhagen au sujet de l'unification allemande et du *National-Verein*. Ils ont pris une position intermédiaire entre les libéraux et les démocrates ; mais entre les partisans de M. de Vincke et ceux de M. Waldeck il n'y a place, ce me semble, que pour une coterie. Comme ils n'ont pas jugé à propos de publier un programme, cet extrait de naissance d'un parti, il est difficile de définir leur ligne politique, et je les crois destinés à être tôt ou tard absorbés par la démocratie. On les a surnommés les jeunes Lithuaniens, parce qu'ils sont presque tous originaires des provinces de l'est de la monarchie. M. Behrend, de Dantzig, était l'homme le plus marquant de ce petit groupe, lorsque la récente nomination de M. Schulze-Delitzsch, à Berlin, leur a assuré le concours d'un esprit actif et énergique.

Ancien membre de la gauche, il fut destitué illégalement sous le ministère Manteuffel-Wesphalen ; on le vit alors, malgré de dures privations et à travers mille obstacles, doter son pays d'une institution admirable, de l'association ouvrière, vaste banque de crédit dont le mouvement annuel dépasse dix millions de thalers.

La démocratie est représentée, en outre, dans la seconde chambre par M. l'abbé de Berg et par M. Waldeck. Le premier, doué d'un remarquable talent de parole, appartient malheureusement à cette race amphibie d'hommes politiques qui essayent de concilier, à l'instar de M. Buchez, le catholicisme et la révolution. Accord absurde dont les inconséquences sont aujourd'hui flagrantes ! Pour ne pas être infidèles à leur marotte religieuse, ces prétendus démocrates sont réduits à défendre le pape et à soutenir l'Autriche. Mais ils ont beau faire ; M. de Berg et ses amis, M. Rodbertus, ancien ministre en 1848, et M. Bücher, l'habile correspondant anglais de la *Gazette nationale*, l'ennemi personnel de lord Palmerston, ont beau entasser brochure sur brochure, sophisme sur sophisme, ils ne parviendront pas à se tirer de cette impasse, encore moins à y attirer le pays à leur suite.

M. Waldeck lui aussi est catholique, et si j'en crois un article du *Mercur de Westphalie*, dont personne ne contestera l'autorité en cette matière, il serait même un catholique fervent. Quoi qu'il en soit, jamais la vivacité de ses sentiments religieux n'a troublé la pureté de ses convictions démocratiques : il rend au peuple souverain ce qui est au peuple souverain, et à Dieu ce qui est à Dieu. Conseiller à l'*Ober-Tribunal*, la plus haute cour de justice du royaume, il est la personnification la plus complète de la démocratie de l'Allemagne du Nord. Arrêtons-nous-y un instant<sup>1</sup>.

M. Benedict Waldeck est né le 31 juillet 1802 à Munster, une année avant que le général Blücher, à la tête de ses hussards rouges et de quelques pièces d'artillerie, prit possession, en vertu du traité de Lunéville, de cette capitale de la principauté ecclésiastique du même nom. Il est venu au monde au moment où l'on portait en terre le saint-empire romain, qui n'était ni saint, ni empire, ni romain, à ce que prétendait Voltaire. C'était naitre sous d'heureux auspices. Son père, qui était professeur de droit à l'université de Munster, obtint après la suppression de celle-ci, comme dédommagement de la perte de sa chaire, la place de directeur du gymnase provincial. C'est là que le jeune Benedict termina ses

<sup>1</sup> C'est en vain qu'on rechercherait dans le *Dictionnaire des Contemporains* la biographie du chef de la démocratie prussienne ; on n'y trouverait que la généalogie des deux branches de la famille princière de Waldeck.

études scolaires. Après avoir suivi pendant un an le cours de philosophie de l'Académie catholique de sa ville natale, il se rendit au mois d'octobre 1817 à Göttingue, où il se fit recevoir dans la faculté de droit.

De grands souvenirs et des noms célèbres de l'époque récente de sa grandeur survivaient dans l'université des bords de la Leine. Hugo, Eichhorn, Blumenbach, Langenbeck, y attiraient chaque année un millier d'étudiants. Au sein de cette jeunesse accourue de tous les coins de l'Allemagne, la vie intellectuelle était vive, animée, pleine de stimulants, et l'horizon assez large pour que tout développement étroit fût impossible. A côté de ses études de droit, M. Waldeck se livra à des essais poétiques, au milieu d'un groupe de jeunes gens restés fidèles aux traditions du *Hainbund*. Ces essais ne furent pas sans valeur, à en juger par le passage d'une lettre que Henri Heine, son camarade d'université, écrivait à un ami commun de Bonn : « Je vois plus fréquemment tes deux amis, et nous nous entretenons souvent de toi. F... est un cordial et bon garçon ; dans ses poésies, il est vrai, les vieilles déesses paternes jouent le premier rôle, et la belle Daphné est son héroïne ; mais ses vers ont de la clarté, de la pureté, de la précision et de la sérénité. Son compagnon de chambre, Waldeck, a l'étoffe d'un excellent poète, et ira loin un jour dans cette voie. Par mes conseils et mon exemple, j'ai vigoureusement stimulé les deux ; je leur ai développé d'une manière convenable mes vues sur la poésie, et j'ai lieu de croire que dans Waldeck surtout ces semences porteront de bons fruits. » La prophétie de Henri Heine ne s'est point réalisée ; malgré son aiguillon, M. Waldeck n'a jamais publié le moindre recueil poétique ; il a consacré sa vie à d'autres travaux ; mais de ce commerce juvénile avec la muse il lui est resté au fond de l'âme une douce mélancolie dont les tendres reflets adoucissent les formes anguleuses et sévères de sa physionomie politique.

Après avoir passé ensemble leur examen de docteur, les deux amis se séparèrent pour ne plus se revoir : Heine se rendit à Berlin, et M. Waldeck retourna à Munster. De ce jour commencèrent pour lui les graves devoirs d'une carrière judiciaire qui devait le conduire aux premières fonctions de la magistrature de son pays. Nommé en 1827 assesseur à Halberstadt, il devint, cinq années plus tard, président du tribunal de Blotho, et, en 1836, conseiller à la cour supérieure de Hamm. La maturité de ses connaissances juridiques, sa rigidité de juge, lui valurent peu de temps après un siège de conseiller dans le *Collegium des Geheimen Obergerichtes*, la haute cour de justice du royaume. En quittant sa province natale pour se rendre à Berlin, M. Waldeck emporta de Westphalie un surnom dont il se montra fier avec raison : le zèle qu'il avait déployé dans la défense des intérêts des paysans contre les nobles lui avait valu le beau titre de *Bauernkönig*, de roi des paysans.

La révolution de 1848 fit du juge intègre, de l'ami des opprimés, un homme politique. Quand survinrent les événements de mars, M. Waldeck salua en eux la fin du régime policier, unitaire et aristocratique, et le commencement d'une ère libérale en Prusse. Appelé à siéger à l'assemblée nationale prussienne par les électeurs du deuxième district de Berlin, il prit place à l'extrême gauche, et lutta sans paix ni trêve pour le triomphe des idées qu'il avait exposées dans son programme : un gouvernement constitutionnel sur des bases démocratiques et sous l'égide conservatrice du principe monarchique. Les plus déplorables excès de la réaction n'ont pu le faire dévier de cette ligne. Elu président du

comité chargé de préparer un projet de constitution, que ses adversaires ont nommé ironiquement la Charte Waldeck, il s'appliqua à y faire inscrire toutes les conquêtes de la révolution.

Retracer dans tous ses détails la vie parlementaire de cet homme d'État, ce serait écrire l'histoire de la Prusse pendant les années 1848 et 1849. Nous n'avons pas cette prétention; nous nous contenterons d'en indiquer les principaux épisodes, d'en tracer les têtes de chapitre. Pendant la première session, M. Waldeck proposa une loi en faveur de la liberté de la presse, présida le comité du dégrèvement des impôts, fit voter un acte d'*habeas corpus*, l'abolition de la dlme et des privilèges de chasse, flétrit les ordres du jour du général Wrangel, protesta contre l'état de siège de Cologne, et réclama l'amnistie polonaise. Dans la chambre de 1849, il lança une éloquente philippique contre l'état de siège de Berlin, combattit le projet d'adresse, et prit vigoureusement en main la défense du droit de réunion. J'en passe, et des meilleurs, mais cela doit suffire pour caractériser son activité parlementaire.

Il fut l'âme de la gauche, sans avoir à sa disposition l'âme dominatrice du chef de parti, l'éclat de la parole; il le fut et il le sera de nouveau par le prestige plus grand encore d'une conviction inébranlable unie à la puissance de l'idée. Aussi, dès que cet homme blond, élancé, maigre, à la face anguleuse comme taillée dans le bois, vrai type du Nord, apparaissait à la tribune l'œil brillant et le poing crispé, un silence d'attente courait sur tous les bancs. Voyez-le : il hésite d'abord, il parle la tête penchée sur la poitrine, si bien que parfois on a peine à le suivre. Mais peu à peu l'émotion le gagne, le sujet l'enflamme et les désavantages de son organe se dissipent. Tout respire en lui le mouvement et la vie; sa voix gronde, les paroles jaillissent de ses lèvres courroucées; partisans et adversaires, amis et ennemis tressaillent, frémissent sous ses coups redoublés, et il descend de la tribune au milieu d'un tonnerre d'applaudissements. — Bien rugi, lion Waldeck, Löwe Waldeck! comme l'acclamait le peuple de Berlin à la sortie de la chambre.

Grâce à son inflexible direction, le parti démocratique, qui ne se composait d'abord que d'une trentaine de députés, parmi lesquels nous signalerons d'Ester, Jung, Behrend, Stein, Elsner, Jacoby, Rodbertus, gagna rapidement du terrain. Après la retraite du cabinet Camphausen, il comptait déjà soixante-dix votants, et, sous le ministère Auerswald, il s'éleva peu à peu, par des conversions et de nouvelles élections, jusqu'à cent vingt-sept. Enfin, vis-à-vis du ministère Brandebourg-Manteuffel, l'opposition atteignit le chiffre énorme de deux cent cinquante membres. Pour en finir avec cette opiniâtre résistance, on dut avoir recours à la dissolution de la chambre.

Saluons en M. Waldeck le chevalier sans peur et sans reproche de la démocratie prussienne.

Une persécution manquait à sa gloire. M. de Manteuffel la lui procura. Comme un coup de foudre, se répandit tout à coup dans Berlin la nouvelle que M. Waldeck avait été arrêté. A des amis qui l'avaient prévenu à temps et pressé de fuir, il avait répondu : « J'ai la conscience de n'avoir commis aucune faute. » La *Gazette de la Croix*, qu'on eût dit à cette époque rédigée par des sergents de ville, parla vaguement de papiers trouvés sur des insurgés de Dresde qui pourraient jusqu'à un certain point compromettre M. Waldeck. L'instruction dura neuf longs mois. Mais en ce temps-là il y avait sinon des juges à Berlin, du

moins un jury pour les affaires politiques. Ce fut devant lui que M. Waldeck parut sous l'inculpation de haute trahison et de complot contre la sûreté de l'État. Tout l'échafaudage élevé contre lui reposait sur une lettre découverte, disait-on, dans une visite domiciliaire chez un certain Ohm qu'on décorait du titre de commis-voyageur. Or il résulta des débats, que si ce sieur Ohm avait jamais voyagé ce n'avait été que pour la maison Manteuffel, Wesphalen, Hinkeldey et C<sup>e</sup>, et que la prétendue lettre, qui était surtout séditieuse contre la grammaire et le sens commun, était l'œuvre d'un faussaire, de la police elle-même. M. Waldeck fut acquitté, et le président de la cour d'assises, en prononçant le jugement, flétrit l'accusation par ces mots qui restent acquis à l'histoire : C'est l'acte infâme d'un drôle; *Es ist ein Bubenstück*.

Voilà l'homme qui, rentré récemment dans la chambre, siège aujourd'hui tout seul sur les bancs de l'extrême gauche, comme un témoignage vivant des espérances et des épreuves d'un autre temps <sup>1</sup>.

Restent les Polonais. Mais il n'est pas possible de les compter au nombre des partis politiques en Prusse. Peu leur importent les destinées constitutionnelles d'un peuple dont ils n'aspirent qu'à être délivrés. Ils n'ont qu'une idée, c'est le rétablissement de la Pologne; ils n'ont qu'une tactique, c'est de saisir chaque occasion de protester en faveur de leur nationalité opprimée.

Il existe encore, hors des chambres, une fraction, d'autres diraient une faction républicaine à tendances socialistes très-marquées, mais comme elle n'est pas essentiellement prussienne, je me réserve d'en parler à un autre moment.

Il y a quelques années à peine, quand nos regards se tournaient vers Berlin, nous n'admirions, pour me servir d'une expression de madame de Staël, que la capitale de la pensée, que la ville où enseignait Hegel et où vivait Humboldt; aujourd'hui, ces préoccupations scientifiques ont pris leur place normale dans l'État, et nous observons une vie publique nouvelle, une vie politique active, entreprenante, fiévreuse même par moments, car la Prusse est arrivée à la conscience qu'elle porte dans son sein les destinées futures de la grande patrie allemande.

E. SEINGUERLET.

---

Dresde, mars 1861.

La Saxe vient de perdre un de ses plus glorieux enfants, l'Allemagne un de ses plus grands artistes : Ernest Rietschel, l'élève et l'émule de Rauch, l'auteur des beaux monuments de Lessing, de Goethe et de Schiller, de Weber et de Luther, ce sculpteur si éminemment national, n'est plus; il s'est doucement éteint le 21 février à six heures du matin. Bien que sa santé fût depuis longtemps déjà gravement altérée, la nouvelle de sa mort n'en a pas moins douloureusement surpris les habitants de Dresde, ses admirateurs et ses amis. Répandue avec la rapidité de l'éclair, elle a éveillé dans tous les cœurs l'affliction et les regrets les plus sincères. Pendant deux jours on ne s'abordait plus sans parler de ce

<sup>1</sup> Les vivants vont vite de nos jours — même en Allemagne. Au moment de clore ce bulletin parlementaire, je lis, en tête du *Journal du peuple*, le moniteur de la démocratie prussienne, l'avis que la fraction Behrend s'est placée sous les ordres de Waldeck. Ainsi se trouve déjà réalisée une prévision que j'avais exprimée dans le cours de cet article. A partir de ce jour la jeune Lithuanie cesse d'être une coterie; elle est devenue le noyau d'un grand parti national.



triste événement et sans déplorer, avec une émotion sentie, la grande perte que vient de faire l'art en ce pays. Le 23, le corps de l'illustre défunt a été exposé dans son atelier, et toute la journée une foule émue et recueillie est allée contempler une dernière fois les traits aimés de l'artiste. Il était étendu sur un lit de parade, la tête ceinte d'une couronne de laurier. Quatre personnes, choisies parmi ses élèves et ses confrères de l'Académie, le veillaient debout à ses côtés. A sa gauche, on avait disposé sur une table le modèle si compliqué et cependant si simple, du monument qu'il devait élever à Worms et dont il n'a pu achever que deux figures, celle de Wicléf et celle de Luther. A sa droite, était la statue du réformateur anglais : assis et tenant la Bible sur ses genoux, il avait l'air, dans son attitude recueillie et pensive, de se livrer à de douloureuses méditations sur la mort de l'artiste. Enfin la statue colossale de Luther s'élevait derrière son chevet. Le réformateur saxon, debout et rayonnant, le regard dirigé vers le ciel, la main droite pressant fortement la Bible soutenue par l'avant-bras gauche, apparaissait comme le gardien de ce sanctuaire de l'art, et chargé d'en éloigner la mort. Regardez-moi, semblait-il dire aux visiteurs attristés ; celui que vous pleurez n'est pas mort ; il est déjà ressuscité et revit en nous tous, ses enfants. En effet, après être resté quelque temps au milieu de ces belles œuvres, qu'entouraient de magnifiques séries de reliefs, on oubliait peu à peu la dépouille mortelle de l'homme pour ne penser qu'à la gloire impérissable de l'artiste.

L'enterrement eut lieu le lendemain, et toute la ville s'y rendit avec le même empressement et le même recueillement. Le cortège s'ouvrait par un corps de musique militaire, qui exécutait la *Marche héroïque* de Beethoven. L'accent solennel et grave de cette musique, qui élève et purifie la douleur en lui ôtant ce qu'elle a d'amer et de déchirant, trouvait un écho dans tous les cœurs. Le char mortuaire s'avancait ensuite. Il était immédiatement suivi par les élèves de Rietschel, dont le plus ancien portait sur un coussin ses nombreuses décorations. Puis venaient les professeurs et les membres de l'Académie, les artistes, les savants, les gens de lettres, les acteurs, et une foule plus ou moins mêlée et très-compacte. Cet immense cortège était fermé par les voitures de deuil de la famille et celles du roi et des princes. Lorsque le cercueil pénétra dans le cimetière, un chœur de jeunes gens entonna un chant religieux ; après quoi, trois orateurs prirent la parole, et en présence de la tombe qui allait se refermer sur le concitoyen, sur l'artiste vénéré et admiré, ils exprimèrent, dans un langage simple et touchant, les regrets de tous.

Rietschel méritait, par son caractère et par son incontestable talent, cet hommage de la douleur publique. Toujours simple et modeste, malgré les brillants succès qui avaient couronné ses efforts, il était affable et bon pour tout le monde. Jamais il ne renvoyait, sans une affectueuse parole, celui qui s'adressait à lui pour avoir son avis sur une difficulté de l'art ou de la vie pratique. Sincèrement attaché à son pays, il avait refusé les offres les plus séduisantes, pour rester au milieu de ses concitoyens et les associer à sa renommée. Cette bonté et cette modestie étaient d'autant plus honorables, qu'au moment où la mort est venue lui arracher le ciseau des mains, il était le premier sculpteur de l'Allemagne. Ses deux prédécesseurs, Schwanthaler et Rauch, l'avaient laissé sans rivaux parmi les artistes vivants de l'Allemagne. Mais on peut se demander si Rietschel n'aura pas la première place dans la faveur populaire. Il est pro-

bable que l'histoire approuvera ce changement et maintiendra Rietschel à la tête de la sculpture monumentale allemande de la première moitié du dix-neuvième siècle. Schwanthaler est, avant tout, Bavaois, Rauch est Prussien ; mais Rietschel est Allemand. Un Berlinois n'admirera guère la *Bavaria*<sup>1</sup>, ni un habitant de Munich, le beau monument de Frédéric II : ces œuvres ont peut-être le tort d'éveiller un intérêt trop local. Mais tout Allemand, qu'il soit né sur le bord de la Sprée, du Rhin ou du Danube, admirera les belles statues de Lessing ou de Carl Maria Weber. Rietschel a su unir et confondre l'idéal et la réalité. Cette combinaison, qui est l'éternel problème de la sculpture et de l'art en général, le sculpteur l'a résolue en plus d'une œuvre avec succès.

Rietschel naquit en 1804, à Pulsnitz, petite ville de la Saxe. Ses parents étaient de pauvres fabricants de bourses et de bretelles qui ne purent développer les heureuses dispositions qu'il montrait pour l'étude et en particulier pour le dessin. Ils le placèrent de bonne heure dans un magasin d'épicerie où il gagnait le nécessaire en détaillant du sucre et du café. Mais le jeune Rietschel s'y plaisait médiocrement, et son patron, remarquant qu'il aimait mieux dessiner que servir la pratique, désespéra d'en faire un bon épicier, et lui conseilla de chercher fortune ailleurs. Rietschel, dont la passion pour le dessin s'était encore fortifiée derrière le comptoir, se rendit à Dresde dans l'intention de se présenter à l'Académie. Il y fut reçu, grâce à son talent naissant, et se fit bientôt remarquer par son application et ses progrès. Les professeurs, étonnés de son habileté, lui conseillaient de se faire graveur et lui prédisaient dans un court délai une position assurée. Mais il refusa de suivre leur conseil, comme il avait refusé d'être épicier, et se mit à modeler avec ardeur. Cependant les secours qu'il recevait de la maison paternelle étaient des plus modiques ; c'est à peine s'ils lui permettaient de se loger et d'aller dîner deux fois par semaine. Les autres jours, il se contentait d'un morceau de pain, d'un fruit ou d'une pomme de terre. Il apprenait ainsi à lutter avec la réalité et à la vaincre.

A sa sortie de l'Académie, il entra chez un mauvais sculpteur, et fut chargé d'exécuter des modèles pour une fonderie établie dans les environs de Dresde. Il livra un jour une statue de Neptune, haute de huit pieds ; et le directeur de la fonderie, M. Einsiedel, frappé de l'exécution de certaines parties de ce travail, prit le jeune artiste sous sa protection et l'envoya auprès de Rauch à Berlin. C'était en 1826. Deux ans après, Rietschel concourut pour le grand prix de Rome et le remporta. Mais comme il n'était pas d'origine prussienne, il ne put jouir des avantages pécuniaires qui y étaient attachés, et dut se contenter de l'honneur de la victoire. Cependant le conseil académique de Berlin le recommanda vivement au gouvernement de Saxe ; et son maître, dont il avait gagné la confiance et l'amitié par son talent, l'emmena à Munich, où il venait d'être chargé d'exécuter le monument de Maximilien et les ornements de la Glyptothèque. Rauch associa son jeune élève à ses travaux et lui laissa une certaine liberté d'exécution, dont il n'eut pas à se repentir. Sur ces entrefaites, le gouvernement saxon, à la recommandation de l'Académie de Berlin, envoya à Rietschel l'argent nécessaire pour faire un voyage et un séjour en Italie. Il se hâta de partir et d'aller perfectionner son talent dans l'étude des chefs-d'œuvre de l'antiquité. C'est là qu'il reçut la commande du monument de Frédéric

<sup>1</sup> Œuvre capitale de Schwanthaler, à Munich.

Auguste de Saxe, qui s'élève aujourd'hui dans la cour du Zwinger. La statue principale est une œuvre assez médiocre; le roi est assis et fort embarrassé d'un long sceptre qu'il tient dans la main droite. Mais les figures qui ornent le piédestal sont vivantes et gracieuses. On voit qu'à cette époque le jeune artiste avait plus de dispositions pour la sculpture idéale que pour la sculpture monumentale. Ce début, dont il faisait lui-même plus tard assez peu de cas, plut à ses protecteurs, qui le nommèrent, en 1832, professeur à l'Académie de Dresde. Rassuré sur l'avenir, il se livra dès lors avec ardeur au développement de son talent et à la culture de son art. Ses œuvres sont assez connues pour qu'il me suffise d'indiquer brièvement les principales.

Il exécuta d'abord les bas-reliefs qui ornent l'Université de Leipsick; puis ceux qui décorent les deux frontons du théâtre de Dresde, de l'Opéra de Berlin, et un peu plus tard ceux du Musée de la capitale de la Saxe. Tous ces travaux sont remarquables par la beauté de la conception et le fini de l'exécution. Sa *Piété*, dont l'original se trouve à Berlin, appartient aussi à cette époque. C'est une des plus belles œuvres religieuses de l'inspiration moderne. Le Christ, qu'on vient de descendre de la croix, est étendu pâle et inanimé. La Vierge, agenouillée à ses côtés, et contemplant ces yeux éteints et ce corps privé de vie, est plongée dans une douleur muette qui saisit et pénètre les plus insensibles. Un artiste catholique, comme Michel-Ange ou Raphaël, eût peut-être conçu autrement cette dernière figure, et lui eût conservé une expression plus jeune et plus virgine. Mais telle qu'elle est, elle plane au-dessus de la critique et des petits préjugés, et elle restera comme l'un des plus beaux types de la douleur maternelle. A l'apparition du chef-d'œuvre, on pouvait donc déjà prévoir que l'artiste ne s'enfermerait pas dans le moule de la tradition conventionnelle, et qu'il chercherait à se rapprocher autant que possible de la vérité historique et de la vérité morale. Ce double effort se révéla avec une énergie et un succès remarquables dans la statue de Lessing, que Rietschel exécuta quelque temps après. A partir de ce moment, la foi aux formes conventionnelles s'affaiblit considérablement, et l'on commença de croire que la toge, les draperies et le type grec n'étaient plus absolument nécessaires à la statue d'un héros moderne. Cette conviction se fortifia à l'apparition d'une œuvre également remarquable de Rietschel, le groupe de Goethe et de Schiller. L'artiste saxon venait d'ouvrir à l'art une voie féconde. On accueillit avec la même faveur sa statue de Weber, conçue à peu près dans le même style, et l'on attendait avec une certaine impatience le monument de Luther qui lui avait été confié. Malheureusement la mort est venue interrompre son travail, et ne lui a laissé achever que la statue principale et l'une de celles qui étaient destinées à en orner le piédestal. Ce sont deux œuvres dignes de couronner une si brillante carrière. Celle de Luther surtout excite une admiration générale. Elle exprime à la fois le caractère individuel et national du réformateur saxon, ainsi que le rôle sublime qu'il a joué. La tête un peu rejetée en arrière, le regard plein de feu, la bouche entr'ouverte, l'attitude fière et énergique, tout rappelle en lui l'orateur éloquent, le défenseur de la vérité et l'adversaire impitoyable de l'hypocrisie et du mensonge. On croit assister, en le voyant, à cette célèbre assemblée de la Diète de Worms, où il jeta le défi à la papauté et déclara qu'à l'avenir sa seule autorité serait la Bible. Peu de jours avant de mourir, Rietschel ne pouvant plus descendre à son atelier, et voulant voir une fois encore la statue du réformateur,

la fit transporter dans son jardin. Puis il s'assit près de sa fenêtre et contempla longtemps son chef-d'œuvre, qu'éclairaient les doux rayons d'un soleil de printemps. Il indiqua quelques légères corrections, et se retira satisfait.

Le réformateur anglais est conçu dans un tout autre esprit ; rien en lui ne rappelle les luttes ardentes et passionnées auxquelles se livra Luther. Il est assis, son bâton de voyage entre les jambes, et la Bible ouverte sur l'un de ses genoux. Il ressemble à un vieillard qui, arrivé au terme de sa carrière, médite, par une belle soirée d'été, sur la route qu'il a parcourue et sur le repos dont il jouira bientôt dans le monde brillant qu'il croit entrevoir à travers les dernières lueurs du couchant. Il forme ainsi un vif contraste avec son jeune frère d'Allemagne, et l'on s'étonne que l'artiste ait pu reproduire en même temps deux physionomies si différentes.

Quant aux autres statues du monument de Luther, elles ne sont pas même ébauchées. Mais les élèves de Rietschel qui ont assisté à la conception de ce beau projet, et ont pu suivre déjà le commencement de sa réalisation, sont très-capables d'en achever l'exécution selon l'esprit et les intentions du maître. Quelques-uns d'entre eux sont des jeunes gens distingués dont Rietschel faisait le plus grand cas. D'ailleurs un artiste dont la réputation serait déjà faite n'accepterait probablement pas la tâche ingrate de travailler pendant plusieurs années à l'exécution d'un monument dont un autre aurait conçu l'idée, et auquel il imposerait son nom. Il me resterait à parler des bustes et des médaillons dans lesquels Rietschel a reproduit les traits et la physionomie des grands artistes et des grands écrivains de l'Allemagne, ainsi que du magnifique quadrige qu'il a exécuté récemment pour le duc de Brunswick ; mais ma lettre est déjà trop longue, et je dois encore répondre à une réclamation qui m'a été adressée par M. Coquerel<sup>1</sup>, pasteur à Paris. Dans une de mes correspondances, après avoir donné un léger aperçu de ce même monument de Luther, qui doit être élevé à Worms aux frais de la charité, j'encourageai vivement les protestants français à souscrire à cette belle et bonne œuvre. Je croyais alors qu'ils ignoraient le projet de leurs frères d'Allemagne, car je venais de lire dans le journal de Dresde, un relevé des souscriptions envoyées au comité de Worms, dans lequel le nom de la France ne figurait même pas, tandis qu'on y voyait jusqu'aux centimes fournis par les Anglais, les Hollandais et les petites principautés d'Allemagne. M. Coquerel a vu dans mon appel une accusation injuste dirigée contre les coreligionnaires, et il la relève en m'apprenant que le consistoire de Paris a déjà envoyé depuis longtemps sa souscription au comité de Worms. Cette nouvelle me réjouit beaucoup, et je remercie vivement M. Coquerel de me l'avoir communiquée. Je me suis empressé de la transmettre au journal de Dresde, en priant le rédacteur de rectifier le relevé inexact qu'elle avait donné quelque temps auparavant. J'étais tout fier de montrer aux Allemands que leurs frères de France ne les oublient pas, et de leur faire lire les beaux sentiments de charité chrétienne qu'exprime si bien dans sa lettre M. le pasteur Coquerel.

A. M.

<sup>1</sup> M. Athanase Coquerel fils.

## CHRONIQUE DE QUINZAINE.

---

Cette quinzaine a vu la fin du tournoi de l'Adresse du Corps législatif. La rédaction de la commission est sortie intacte d'une mêlée assez chaude, où toutes les opinions se sont croisées, et dont la durée a paru à quelques personnes disproportionnée à celle de la session. On a rappelé, à cette occasion, l'exemple de l'Angleterre, où ces débats, plus importants qu'ils ne peuvent l'être en ce moment en France, puisqu'ils impliquent presque toujours la question de cabinet, ne prennent généralement qu'une séance à chacune des deux chambres. Mais plusieurs raisons s'opposent à ce que les choses se passent actuellement en France comme elles se passent en Angleterre. Sous l'ancien gouvernement parlementaire, il eût été possible et avantageux d'imiter la manière plus expéditive du parlement britannique. On sait comment procèdent les Anglais : ce sont les ministres eux-mêmes qui, après avoir compté leurs forces et s'être concertés avec leurs amis, rédigent la réponse au discours qu'ils ont mis dans la bouche de la reine. L'opposition, si elle se croit en mesure d'engager la lutte, propose un amendement unique, et tout le débat roule sur cet amendement. C'est l'affaire de trois ou quatre discours, après quoi l'Adresse est votée avec ou sans amendement, et la question vidée au préjudice ou à l'avantage du cabinet. Le parlement passe ensuite à l'expédition des affaires. Ce procédé est à la fois plus prompt et plus naturel, car il y a manifestement quelque chose d'anormal à suspendre trop longtemps la réponse due au discours de la couronne. Mais il exige diverses conditions qui nous manquent en ce moment. En Angleterre, la vie parlementaire n'est pour ainsi dire jamais suspendue; les partis qui se disputent le pouvoir sont toujours en présence, et l'opinion, tenue constamment en éveil, sait à chaque instant ce dont il s'agit. Les intervalles des sessions sont eux-mêmes une autre session, avec des formes plus libres, et qui a pour théâtre le pays tout entier. Les discours des meetings et des banquets succèdent aux débats de Westminster; les ministres et tous les hommes politiques de quelque importance ne négligent aucune occasion de s'adresser à leurs commettants et au public en général. La discussion est permanente, et les questions sont constamment à jour. Quand la session se rouvre, toutes les positions sont patentes; il n'y a pas de terrain à reconnaître, pas d'escarmouches à livrer avant l'engagement décisif. Mais les partis ont encore une autre et bien forte raison de ne pas prolonger les débats de l'adresse. Ils n'ont pas que cette occasion unique de se compter et de chercher leur avantage; ils peuvent en faire autant à satiété dans tout le cours de la session. Le gouvernement est constamment à leurs ordres, et ils peuvent l'interroger quand il leur plaît. Ces conditions existaient à peu près anciennement en France, quoique la vie politique régulière n'ait jamais eu chez nous la même activité

qu'en Angleterre. Elles reviendront peut-être dans un temps donné, et par le cours naturel des choses; du moins ne croyons-nous pas que l'esprit des institutions actuelles nous défende d'en espérer le retour. Entre le plein régime parlementaire et ce qu'on appelle aujourd'hui en France le régime représentatif, il nous est impossible de découvrir une différence d'essence ou de principe. Il y a des degrés à monter, mais il n'y a nul fossé à franchir. Dès que le cabinet est présent aux débats, le droit d'interpellation redevient chose trop naturelle pour rester indéfiniment condamné. La responsabilité des ministres elle-même nous paraît une question de fait plutôt que de principe. Un ministre trop souvent battu aura toujours une position difficile, et dès que les chambres sont, dans telle mesure que ce soit, admises à dire leur avis au gouvernement, il faut prévoir le cas où un dissentiment poserait l'alternative d'un changement de personnes ou d'un appel au pays. Les conditions dont nous parlons plus haut peuvent donc revenir; mais, pour le moment, il faut reconnaître qu'elles n'existent pas, et que la discussion de l'Adresse a un autre sens chez nous qu'en Angleterre. Si une question de cabinet eût été posée, nous croyons qu'on se fût expliqué moins longtemps, et que l'impatience de la solution eût hâté la conclusion du débat. Si le droit d'interpellation eût existé, on se fût moins attaché à parcourir tout le cercle des questions pendantes, et l'on eût réservé quelque chose à l'avenir. Les choses étant ce qu'elles sont actuellement, la discussion de l'adresse a été ce qu'elle pouvait être, un peu longue et minutieuse, mais sans grand résultat pratique, quoique l'engagement pris par le gouvernement concernant la réforme de la discussion du budget ne soit pas à dédaigner. C'est une nouvelle concession qui vient s'ajouter au décret du 24 novembre, et qui a son prix. Ajoutons que l'intérêt public qui s'est attaché à l'Adresse est déjà un excellent résultat en lui-même. Cet intérêt était amplement justifié par la nouveauté relative de la situation, par l'importance des questions traitées, par la passion qui a animé les débats, et enfin par l'éclat de quelques discours qui ont fait concevoir le meilleur augure de la renaissance de l'éloquence parlementaire en France.

Sur la grande question du moment, le gouvernement a obtenu un vote absolu de confiance. Comme le Sénat, le Corps législatif approuve ce que le gouvernement a fait en Italie, et s'en remet complètement à lui pour la solution définitive à intervenir. L'opposition cléricale demandait la garantie indéfinie de la souveraineté temporelle, sans réfléchir que la souveraineté qui a besoin d'une telle garantie n'existe plus véritablement, et est tombée à l'état de non sens. L'opposition libérale, au contraire, insistait pour que le principe de non-intervention fût strictement appliqué aux affaires de Rome, et voulait le rappel immédiat de nos troupes. Le gouvernement, sans dissimuler les difficultés de sa politique italienne, a déclaré qu'il ne pouvait encore renoncer à l'espoir de concilier les problèmes un peu divers dont elle se compose. Nos troupes resteront donc provisoirement à Rome, mais il est admis par tout le monde qu'elles ne peuvent y rester indéfiniment, et l'opinion incline généralement à penser qu'au lieu de concilier deux tâches fort divergentes, il faudra finir par opter pour l'une d'elles. Il ne peut plus guère y avoir de doute sur la solution finale, qui se prépare et se hâte en quelque sorte d'elle-même et par la force des choses. Dès le principe, il était difficile d'être à la fois l'allié de l'Italie et le protecteur de la papauté. Cette double situation a suggéré au gouvernement des déclarations

que la suite des événements a paru infirmer, et dont les défenseurs du pouvoir temporel ont tiré parti contre lui, quand ils n'auraient dû s'en prendre qu'à la situation même. Le programme primitif une fois donné, la confédération italienne sous la présidence du pape était la seule conciliation possible, quoique probablement illusoire et peu durable, de la contradiction qu'il impliquait. L'Italie ne s'est pas arrêtée à ce moyen terme, elle a incessamment fait effort vers l'unité; aujourd'hui, elle paraît toucher au but, et si par malheur la fortune trahissait au dernier moment la justice de sa cause, elle ne pourrait pas revenir au système de la fédération. La réaction est toujours proportionnée à l'action, et en reculant on ne s'arrête jamais à moitié chemin. Si l'Italie était aujourd'hui obligée de céder quelque chose, elle perdrait probablement presque tout ce qu'elle a gagné, de sorte que le problème se trouve véritablement posé entre l'unité de l'Italie et le triomphe de la papauté temporelle par le désastre de l'Italie. Il ne paraît pas trop téméraire de dire que toutes les vraisemblances sont pour l'unité italienne.

Cette cause, qui a pour elle les sympathies presque unanimes de l'Europe, et toutes les forces de l'esprit moderne, triomphe avec une rapidité dont il faut sans doute reporter en grande partie l'honneur à la sagesse et à la décision des Italiens, mais qui fait bien voir aussi l'action impersonnelle et irrésistible des forces historiques. Nous doutons fort qu'il y a deux ans aucun ami de l'Italie se fût imaginé que tant de besogne pût être faite en si peu de temps. Les vues primitives du gouvernement français ont été bien dépassées, car, si d'une part l'Italie n'est pas encore libre jusqu'à l'Adriatique, l'œuvre est d'autre part tellement avancée dans tout le reste de l'Italie, que la solution de la question vénitienne se présente désormais aux yeux de tous comme la promesse infaillible de l'avenir. M. de Cavour et le général Garibaldi lui-même ont probablement vu leurs premières espérances comblées et dépassées. Rendons hommage à l'habileté de l'un, à l'initiative de l'autre, mais reconnaissons aussi la facilité avec laquelle l'histoire résout elle-même les questions qu'elle a mûries. L'état actuel des choses est nettement marqué par le discours que M. de Cavour vient de prononcer au parlement de Turin, en réponse aux interpellations du député Audinot, et dans lequel il a si hautement proclamé l'incompatibilité de la papauté temporelle avec les intérêts de l'Italie. M. de Cavour pense que Victor-Emmanuel ne doit pas aller à Rome malgré la France, mais il considère Rome comme la capitale nécessaire, inévitable, de l'Italie, et il semble résulter de tout son discours que la question ne lui paraît plus pouvoir demeurer longtemps en suspens. Il reste, a-t-il dit, à convaincre les catholiques que la réunion de Rome au reste de l'Italie ne peut être pour l'Église une cause de dépendance, que la souveraineté temporelle ne garantit pas l'indépendance du pape, et que cette indépendance ne peut plus résulter que de la séparation des deux pouvoirs. Quant à espérer des réformes du gouvernement pontifical, ce serait une illusion; le pape ne peut pas faire de concession, car il est pontife avant d'être souverain temporel. M. de Cavour ne paraît pas encore avoir tout à fait abandonné l'espoir de convaincre le pape lui-même de la nécessité d'abandonner le temporel, mais il est résolu à passer outre, même en cas d'insuccès de ce côté : « Le pape » nous repoussât-il comme par le passé, nous ne cesserions pas de rester » fidèles aux mêmes principes. *Arrivés à Rome*, nous proclamerons la séparation » de l'Église et de l'État, et la liberté de l'Église. Cela fait, et les véritables

» tendances des Italiens, leur sympathie pour la religion de leurs pères une  
 » fois bien constatées devant l'Europe, la grande majorité des catholiques les  
 » approuvera, et fera retomber sur qui de droit la responsabilité de la lutte que  
 » la cour de Rome aura voulu engager avec la nation. » Ainsi, M. de Cavour  
 paraît décidé à aller à Rome en tout état de cause, et comme il a réservé l'as-  
 sentiment de la France, on doit le croire convaincu que le gouvernement  
 français ne protégera pas indéfiniment le pouvoir temporel. Est-ce l'Autriche  
 qui assumera cette tâche, à défaut de la France, et faut-il attribuer à des visées  
 de ce genre la recrudescence d'armements et de préparatifs qu'on signale en  
 Vénétie? Nous ne savons; mais, après le discours de M. de Cavour, il nous est  
 bien difficile de penser que, de manière ou d'autre, Rome ne soit pas dans quel-  
 ques mois la capitale de l'Italie.

Ce qui accroît encore l'importance des débats qui viennent d'avoir lieu au  
 parlement piémontais, ce sont les nouvelles télégraphiques qui nous arrivent  
 au moment même où nous écrivons ces lignes, et qui rendent compte de  
 la fin de la discussion et du vote de la Chambre. M. de Cavour paraît avoir  
 fait de nouvelles déclarations plus explicites encore que son premier dis-  
 cours, et dans lesquelles il aurait parlé de l'occupation de Rome comme d'un  
 événement prochain et indubitable. La translation de la capitale, a-t-il dit,  
 aura lieu en vertu d'une loi et sans désordres. On en fixera l'époque. Il a paru  
 compter sur un prochain accord avec la France. Après ces assurances, la  
 Chambre a, par un ordre du jour, proclamé dès à présent Rome « capitale de  
 » l'Italie une et indivisible » et invité le gouvernement à agir auprès de l'empe-  
 reur Napoléon pour obtenir la retraite des troupes françaises. Il y a six mois  
 encore, un tel vote n'eût paru qu'une outrecuidance ridicule. Ce qui serait ridi-  
 cule aujourd'hui, ce serait de ne pas le prendre fort au sérieux. Il rencontrera  
 en Europe plus d'applaudissements que de surprise. Mais que l'on se rappelle la  
 conduite du gouvernement sarde lors de l'expédition sicilienne de Garibaldi, et  
 le soin qu'il eut de dégager sa responsabilité et de se tenir ostensiblement à  
 l'écart, que l'on compare son attitude d'alors à celle d'aujourd'hui, ses désaveux  
 à cette franchise, ses tergiversations à cette prise de possession ouverte et anti-  
 cipée, et l'on aura la mesure de la différence des temps et de la marche prodi-  
 gieuse des événements. On aime à voir la politique italienne se débarrasser de  
 ses allures un peu tortueuses à mesure que grandit l'Italie, et son attitude et  
 son langage s'élever en même temps que les destinées de la patrie. Les armes  
 des faibles ne sièent qu'à la faiblesse. Le vote du parlement italien est une mani-  
 festation de force, et la preuve éclatante de la conscience que l'Italie a acquise  
 d'elle-même et de son avenir. Il présage un dénouement prochain.

En attendant, le saint-siège vient de formuler de nouveau son inévitable *non  
 possumus*, et d'opposer au cours naturel des choses l'autorité immuable qu'il  
 s'attribue. Jamais peut-être l'attitude de la papauté n'a été plus décidée ni son  
 langage plus net que dans ces circonstances si pressantes et si contraires; jamais  
 le saint-siège n'a formulé d'une manière plus tranchante son opposition avec le  
 monde moderne, que dans cette récente allocution prononcée par Pie IX dans  
 le consistoire secret du 18 mars. La thèse pontificale n'admet aucun milieu,  
 aucune mesure : d'un côté toute vérité, toute lumière, toute vertu ; de l'autre  
 côté, l'erreur, les ténèbres et le vice. On devine quelle est, dans cette classifica-  
 tion, la part de la cour de Rome : « D'un côté, les uns soutiennent certaines



» maximes de ce qu'ils appellent la civilisation moderne, et d'un autre côté, » les autres défendent les droits de la justice et de notre sainte religion. Les » premiers demandent que le pontife romain se réconcilie et compose avec » ce qu'ils appellent le progrès, le libéralisme. Les seconds, au contraire, veu- » lent justement que les immuables et impérissables principes de l'éternelle » justice soient gardés dans leur intégrité et leur inviolabilité, et qu'on main- » tienne complètement la force salutaire de notre divine religion, qui exalte la » gloire de Dieu, qui est le seul remède possible à tant de maux dont souffre le » genre humain, et qui est la seule et vraie règle pouvant former les fils des » hommes à toute vertu en cette vie mortelle, et les conduire au port d'une » éternité heureuse. » Il est impossible de mettre en lumière avec plus de force et d'autorité les prétentions traditionnelles et absolues du catholicisme, et de mieux montrer leur incompatibilité avec les instincts modernes. Ces « certaines » maximes de ce qu'on appelle la civilisation moderne », ces maximes que l'allocation combat, et qu'elle condamne à la fois comme erronées et immorales, ne sont autre chose que ce que l'opinion publique de notre temps considère comme le bien le plus précieux, et le seul vrai titre de l'humanité; ces maximes, ces principes contre lesquels nulle allocation ne prévaudra, ce sont la liberté de penser, le droit personnel de l'individu, d'où découle celui des peuples, et la faculté pour chacun de tirer de lui-même le mobile de ses actions. Voilà ce dont l'allocation ne veut pas, voilà ce qu'elle appelle erreur, vice et ténèbres; tandis qu'elle revendique pour l'orthodoxie catholique non-seulement le privilège de l'orthodoxie, mais aussi, par une conséquence toute naturelle, le monopole de la vertu et de la justice. En effet, ainsi que nous avons récemment eu occasion de le dire, dès que l'orthodoxie est la condition du salut, elle est aussi celle de la vertu; car il est trop évident que pour les méchants il n'y a pas de place dans le ciel. « Il est sur la terre une seule, vraie et sainte religion, » fondée et instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle, *seconde mère et » nourrice de toutes les vertus*, ennemie implacable des vices, libératrice des » intelligences, guide infaillible dans la voie du vrai bonheur, s'appelle catho- » lique, apostolique et romaine. Ce qu'on doit penser de ceux qui vivent en » dehors de cette arche de salut, nous l'avons déjà dit ailleurs dans notre allo- » cution consistoriale du 9 décembre 1854, et nous confirmons ici la même » doctrine. »

Ces vues extrêmes ne sont point celles de la conscience moderne. La liberté de pensée et de conscience a gagné un terrain qu'elle ne perdra plus et qui ne peut que s'agrandir. Les populations catholiques elles-mêmes ne sont plus, en matière de tolérance, en parfaite communauté de sentiments avec le saint-siège, et nous croyons que la doctrine de l'identité du dogme et de la vertu ne compte plus aujourd'hui que des partisans assez clair-semés. Ces signes ont une grande valeur comme indice d'une transformation inévitable et prochaine. Cette civilisation moderne, vue avec tant de défaveur à Rome, est un peu partout aujourd'hui, et l'on peut poser en fait qu'il est peu de catholiques, en état de réfléchir, que l'allocation pontificale n'ait choqués ou froissés par quelque endroit, et qui n'y aient vu pour le moins un anachronisme et, par conséquent, une maladresse. Il serait difficile, toutefois, de leur concéder le droit de protester au nom du catholicisme contre le chef de l'Église catholique, car la situation de Pie IX à cela de tout particulier qu'il est le seul juge autorisé dans sa propre cause. Nul,

au-dessous de lui, n'a le droit de définir, d'interpréter et d'appliquer la tradition catholique autrement que lui. Quand il affirme son opposition avec la civilisation moderne, nul n'a le droit d'y contredire, sous peine de se séparer de lui et de passer, par le simple fait de cette contradiction, dans le camp de la civilisation moderne. Il faudra bien cependant que la papauté, si elle veut vivre, si elle ne veut étouffer dans le vide, transige un peu et suive le flot du siècle, car l'allocution lui fait un terrain vraiment impossible. Nous n'avons point qualité pour contester la définition qu'elle donne du catholicisme, mais nous pouvons dire, en invoquant l'évidence, que, le définissant comme elle le définit, elle le retranche à peu près de la terre des réalités. Il n'est plus guère aujourd'hui de nation catholique qui soit pleinement dans le programme. Sans parler de la France, si complètement dévouée à la civilisation moderne et à l'égalité des cultes, l'Autriche elle-même, l'alliée traditionnelle de la papauté, l'Autriche est coupable, et a encouru au moins en un point les rigueurs de l'allocution, car elle a admis « des infidèles », c'est-à-dire des non-catholiques, dans ses conseils, ce qui est un des méfaits que Pie IX met à la charge de la civilisation moderne.

Cette allocution est fatidique. Par quel besoin, par quelle nécessité interne, par quel aveuglement ou par quelle ardeur de défi, la papauté a-t-elle été poussée à publier cette définition d'elle-même qui ne peut pas lui donner un allié dans la crise suprême qu'elle traverse, qui l'isole complètement dans l'Europe moderne, et que ses ennemis signeraient des deux mains? Il y a de la grandeur, mais une grandeur tragique, à s'affirmer ainsi, dans de telles circonstances.

En résumé, tout sourit à l'Italie future. L'établissement de la capitale à Rome assurera l'unité, et l'unité une fois assurée, la position des Autrichiens en Vénétie ne sera plus tenable. En général, les circonstances deviennent de plus en plus favorables à la liberté des peuples. L'Autriche aspire à se réconcilier par la liberté avec les nationalités qu'elle n'a pu fondre par la compression, et, en Pologne, la Russie vient de prendre, vis-à-vis d'une agitation qui a elle-même un caractère entièrement nouveau, une attitude qui étonnerait profondément l'empereur Nicolas. Mais si le droit des nationalités, une fois reconnu, est évidemment le même partout, il faut reconnaître d'un autre côté qu'il est de l'intérêt des nationalités de régler leur conduite sur les circonstances et sur les probabilités. Nous croyons que les Polonais peuvent raisonnablement espérer beaucoup, en ne dépassant pas certaines bornes, et en se renfermant dans la limite des droits que leur assuraient les traités de 1815. Au delà, ils courraient de fortes aventures. Quant aux Hongrois, on peut dire qu'ils tiennent dans leurs mains leurs propres destinées, et celles de l'Autriche comme grande puissance. En poussant leur mouvement national jusqu'à sa conclusion logique, c'est-à-dire jusqu'à la séparation, ils n'excéderont pas leur droit et ils auront la satisfaction d'annuler l'Autriche, mais ils courent le risque de se rendre un mauvais service à eux-mêmes : l'autonomie de la race magyare nous paraît une utopie au milieu des multitudes slaves dont elle est entourée. En ne se séparant pas de l'Autriche, au contraire, maintenant que celle-ci est contrainte de transiger avec la liberté, ils ont la certitude de jouer un rôle brillant et prépondérant. Ils sont la partie principale de la monarchie; ils peuvent y donner le ton, et, par leur expérience plus ancienne,

initier les autres parties à la pratique de la liberté. Plus nous envisageons la question hongroise, plus nous nous assurons qu'un intérêt supérieur à l'intérêt exclusivement national et aux ressentiments les plus légitimes, commande à la Hongrie de maintenir les liens qui depuis si longtemps l'unissent à l'Autriche, et que l'histoire n'a pas noués sans intelligence. La diète de Bude, convoquée pour le 2 avril, nous dira probablement le dernier mot de cette question.

A. NEFFTZER.

---

*ERRATUM de la précédente livraison, à la fin de Joseph des Neiges :*

*Au lieu de « qui n'appartient pas à la contrée »*

*Lisez « qui n'appartient pas à la couture »*



---

CHARLES DOLLFUS.

---

PARIS. TYPOGRAPHIE DE HENRI FLOK, 8, RUE GARANCIÈRE.

LES MYTHES DU FEU  
ET  
DU BREUVAGE CÉLESTE  
CHEZ LES NATIONS INDO-EUROPÉENNES.

---

*Die Herabkunft des Feuers und des Göttertranks, ein Beitrag zur vergleichenden Mythologie der Indo-Germanen, von ADALBERT KUHN. In-8°, Berlin, Dümmler, 1859.*

L'étude des religions antiques est désormais indissolublement unie à la philologie comparée. Les langues et les mythologies ont une commune origine, étant les unes et les autres des produits naturels de l'instinct, ou de ce qu'on nomme aujourd'hui plus justement l'esprit spontané. Nul calcul mystique n'a présidé à la naissance des religions primitives; nulle doctrine profonde et compliquée ne s'est voilée sous leurs symboles. Les mythes originels sont simples et pour ainsi dire à fleur de terre, et leur interprétation ne présente que des difficultés extrinsèques, dues au petit nombre et à l'obscurité des documents qui s'y rapportent. Ainsi se vérifie par les faits la théorie des progressistes, soutenant que, dès le commencement, le genre humain a été livré à ses propres forces, qu'il a débuté par l'ignorance, et que peu à peu, en accumulant ses efforts et ses travaux « comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement », il est parvenu au point où nous le voyons aujourd'hui.

La philologie comparée est l'instrument indispensable des études mythologiques. C'est par elle que les textes sont interprétés suivant les

règles de la critique; et lorsqu'ils ne suffisent plus ou qu'ils font défaut, elle sait encore y suppléer et trouver des renseignements précieux dans l'étymologie et dans les traditions populaires. Un texte sera toujours le principal moyen d'information; mais, par cela même qu'il existe, il prouve un état mythologique déjà développé et qui, dans son évolution, a souvent dévié de l'idée première à laquelle il devait sa naissance. Cette idée n'a laissé d'autre empreinte exacte de son premier état que le nom qu'elle avait créé pour la représenter, et dans lequel elle s'était pour ainsi dire incorporée<sup>1</sup>. C'est ici que triomphent la linguistique et l'étude comparative des idiomes aryens. Le sanscrit, surtout, s'est conservé dans un état tellement organique et si voisin des origines, qu'il est presque toujours possible, et même le plus souvent aisé, avec cette langue, de remonter à la source des noms qui font partie de sa tradition. C'est ainsi que ses dieux sont « les lumineux » (*dévas*, de *div*, luire; cp. *deus*, *dies*); *Indra*, son Jupiter, est « celui qui fait pleuvoir » (cp. *indu*<sup>2</sup>, « la goutte d'eau »); son autre dieu suprême est *Agni* (*ignis*), le feu, la flamme mouvante (*ag*, « agere, movere »). Ses dieux solaires sont nés des épithètes que sa sérieuse poésie donnait au soleil : *Sûrya*, « le brillant »; *Savitar*, « le producteur »; *Pushan*, « le nourricier »; *Mitra*, « l'ami »; *Varuna* (de *vri*, « envelopper »; cp. *Uranus*) dieu du ciel noir, est la concavité des cieux, etc.

Même lorsque l'idée originelle n'a pas dévié en se développant, il est encore une raison pour ne pas se contenter exclusivement des textes : comme ils sont les éléments officiels de la question, ils ont parfois l'inconvénient de l'officiel, c'est-à-dire une tendance à arranger un peu les choses, et à ne pas leur conserver toujours les vives arêtes de la physionomie primitive. Pour les corriger au besoin et pour les compléter, il est permis de recourir aux traditions populaires, dont l'étude systématique est toute récente, et remonte, si je ne me trompe, à la mythologie allemande de Grimm. Ces traditions constitueraient un bien puissant moyen d'information si elles avaient été partout recueillies avec soin et respect, avant de s'éteindre sous la pression des idées modernes. En effet, le peuple est essentiellement

<sup>1</sup> Ainsi, les textes du Rig-Véda représentent les *Ācvinas* comme montés sur un char ou sur un vaisseau. Mais leur nom, qui signifie « cavaliers », prouve que ces dieux, identiques aux Dioscures grecs, furent d'abord conçus comme étant à cheval, ou plutôt comme des dieux-chevaux, des *Gandharvas*. Sur ces derniers, v. Kuhn, dans *Zeitschrift für vergleichende Sprachforschung*, t. I, p. 513-542.

<sup>2</sup> L'un des mots sanscrits doit toujours être prononcé *ou*.

poète, surtout quand il a continué de jouir de l'indépendance antique, et que la conquête étrangère ne l'a pas tout à fait écrasé. S'il altère profondément les choses prosaïques, si entre ses mains l'histoire devient bientôt de la légende et la science de la religion, en revanche son aptitude est merveilleuse pour conserver les choses poétiques entières dans leurs moindres détails. Tel mythe défiguré à plaisir par les écrivains grecs, à peine respecté par le Rig-Vêda, est resté intact dans un dicton ou une fête populaire, et nous en verrons bientôt plus d'un exemple. La raison en est que la poésie, ou du moins une certaine poésie (car nous ne voudrions pas déclarer l'esprit poétique incompatible avec la science et la civilisation), est la forme sous laquelle les choses apparaissent aux esprits spontanés. Ils se rendent compte de tout par des métaphores naïves auxquelles ils ajoutent foi, et ne peuvent s'assimiler que les idées poétiques en les revêtant d'une forme à leur usage, avec une métrique musicale comme leur parole, et qui est l'origine des versifications savantes; et par ce procédé, qui équivaut sans le savoir à toutes les ruses de la mnémonique, ils assurent à leurs traditions une transmission à perpétuité.

Cependant la mémoire populaire a aussi ses défaillances, ses lacunes et ses contre-sens, et il serait imprudent de s'y fier plus absolument qu'aux textes écrits et aux conjectures étymologiques. Au-dessus des documents de toute nature plane la critique générale, qui, à force de contrôle, de sagacité, d'analyses et de comparaisons, parvient à découvrir le plan de l'édifice du passé, à le reconstruire, et pour ainsi dire à s'y loger elle-même, et à recommencer en imagination la vie des ancêtres; sorte d'intuition poétique nouvelle accordée à quelques esprits d'élite, mais légitime seulement lorsque aucune vue arbitraire ne s'y mêle et qu'elle a été préparée par les procédés rigoureux de la science. M. le docteur Adalbert Kuhn est un des hommes qui possèdent ce don au degré le plus élevé. Philologue de premier ordre, et dirigeant depuis plusieurs années un remarquable recueil de linguistique comparative dont la *Revue germanique* analyse souvent les cahiers, il s'y est déjà fait connaître par des travaux où la mythologie grecque reçoit un jour nouveau de son rapprochement avec les mythes védiques. Il a démontré ainsi l'identification qui doit être faite entre Erinnys et Saranyu, la nuée orageuse; entre Perséphonê-Despoina et Dâsapatni, la pluie prisonnière dans le nuage; entre les Centaures et les Gandharvas, dieux-chevaux qui figurent les éléments mobiles du ciel, tels que les nuages et le soleil, et gardiens jaloux des eaux célestes; entre Orphée

et les Ribhus ou Arbhus, personnifications des rayons solaires, d'où toute production procède; entre Minos et Manu, le premier homme et le premier Roi; entre Hermès et Saraméyas, la chienne des dieux, qui chasse devant elle les troupeaux des nuages et des âmes; entre Odhin et Indra, etc. Mais ces découvertes, car c'est ainsi qu'il convient de les qualifier, ne faisaient que préluder à celle qu'il fait aujourd'hui et qui illumine d'une clarté inattendue les profondeurs des mythologies aryennes, en révélant un principe qui paraît les avoir toutes pénétrées; premier essai d'explication des choses, d'où jaillit un système d'ensemble qui s'étend dans toutes les directions. M. Kuhn le suit partout et le montre prenant sa racine dans la généralisation hâtive d'un fait réel, et étendant ses dernières ramifications dans des superstitions populaires qui existent encore de nos jours.

Parmi les mérites qu'on doit reconnaître à ce travail, le premier de tous est une parfaite netteté et une absence de prétention et de fausse profondeur auxquelles la science allemande ne nous a pas toujours accoutumés. Il est fait exclusivement d'observations, d'interprétations, de rapprochements et d'inductions conformes aux principes humbles, mais solides, de la méthode *à posteriori*, sans qu'on puisse y trouver trace d'idées systématiques préconçues. C'est le procédé tout français, ou pour mieux dire, tout humain, de Cuvier et de Geoffroy-Saint-Hilaire, quand l'un reconstruisait un animal antédiluvien à l'inspection d'une seule dent, et quand l'autre montrait les analogies des pièces les plus disparates en apparence dont se compose le squelette des animaux différents. De dialectique des contraires, de constructions *à priori*, pas un mot; pas même de considérations générales, tant M. Kuhn se renferme strictement dans le cercle de ses recherches. En les exposant le plus fidèlement que nous pourrons, il nous sera seulement permis d'être un peu moins sobre, et de montrer, autant qu'elles nous apparaîtront, les conséquences de ces curieuses découvertes et leur application à l'interprétation de l'histoire. Tenu à moins de circonspection que lui, nous serons aussi un peu plus affirmatif, et là où il est resté dans le doute, nous nous avancerons quelquefois jusqu'à la certitude, ou du moins à la probabilité. Sur quelques points aussi, nous essayerons de compléter ses données et d'ajouter aux aperçus qu'il n'a fait qu'indiquer des preuves qui en confirmeront la justesse et l'établiront plus solidement.

La méthode d'exposition adoptée par M. Kuhn est celle que suivent toutes les grandes dissertations scientifiques : c'est la voie inductive. Le chemin qu'il a fait pour arriver à la vérité, il le refait devant le

lecteur, et ne dogmatise jamais. Mais cette manière de procéder n'est tout à fait praticable qu'en grand<sup>1</sup>, et quand on peut donner une large place aux détails. Celui qui veut résumer est toujours un peu obligé de poser les résultats généraux et d'en déduire l'explication des cas particuliers, au lieu d'aller de l'observation de ceux-ci à l'établissement de la vérité générale. C'est ce que nous croyons convenable de faire quelquefois, afin de ne pas excéder les bornes que notre travail doit s'imposer.

## I.

## LA PRODUCTION DU FEU PAR LE FROTTEMENT.

M. Max Müller, dans son histoire de l'ancienne littérature sanscrite<sup>1</sup>, a dit : « Bien des choses qui nous sont devenues familières frappent les poètes du Vêda comme une mystérieuse merveille. Ils décrivent le pouvoir du feu avec un sentiment de terreur qui doit paraître enfantin au physicien de nos jours. Sa production par le frottement du bois, ou sa descente soudaine du ciel sous la forme de l'éclair, leur semblent aussi étonnantes que la naissance d'un enfant. Ils sentent leur dépendance du feu, car ils savent par expérience ce que c'est que d'en être privé. On ne connaissait pas, de leur temps, les allumettes chimiques, et quand ils décrivent les simples phénomènes du feu, ils le font naturellement avec une espèce de respect religieux. » Ces paroles peuvent être prises pour le point de départ du livre de M. Kuhn.

On ne saurait dire si l'humanité a été de bonne heure ou tard seulement, maîtresse du feu; mais il est certain que l'invention des moyens de l'allumer a été un très-grand événement, et qu'on peut l'appeler la première arme mise entre les mains de l'homme pour dominer la nature terrestre. Sans feu, point de métaux ni d'aliments préparés; pour instruments, les bâtons et les armes de silex; les gourbis de feuillage ou les grottes pour demeures, les peaux de bêtes pour vêtements; pour nourriture les fruits crus et les chairs sanglantes; voilà tout ce qui peut le précéder. Une fois découvert, le feu soustrait l'homme aux rigueurs du climat, et ouvre la voie à toute l'industrie humaine.

On comprend donc d'avance qu'à l'époque primitive où la religion

<sup>1</sup> *A history of ancient sanscrit literature, so far as it illustrates the primitive religion of the Brahmans.* Londres, 1859, p. 547.



pénétrait tout, où tout était divin, la découverte du feu ait été, plus que toute autre chose, considérée de cette façon, et que la production en ait constitué une cérémonie d'une importance capitale. Cette flamme mouvante comme la vie et brillante comme le soleil n'était pas moins qu'une divinité descendue sur l'autel. D'ailleurs, c'était elle aussi qui, sous forme de foudre, tombait de la nuée orageuse : et l'orage était la manifestation par excellence de la Divinité. Depuis combien de temps le genre humain a-t-il cessé de penser que c'est un dieu qui lance la foudre ? et même, à l'heure qu'il est, la majorité des hommes a-t-elle renoncé à le croire ?

Il résulte de là que l'acte d'allumer le feu ayant été dès l'abord considéré comme une cérémonie religieuse, en vertu du pouvoir de conservation qui leur a toujours été inhérent, c'est dans les cérémonies religieuses qu'il faut chercher aujourd'hui le procédé primitif dont on se servait à cet effet.

Ce procédé, tel qu'il est décrit minutieusement dans les Sutras védiques, et tel qu'il est encore usité aujourd'hui dans l'Inde pour allumer le feu du sacrifice, consiste à faire tourner rapidement un bâton dans un trou pratiqué au centre d'une pièce de bois. Le frottement développe une chaleur intense, et finit par faire prendre feu aux éléments ligneux en contact. Le mouvement imprimé au bâton n'est pas une rotation continue, mais une série de tours en sens contraire, obtenus au moyen d'une corde fixée au bâton par son milieu ; l'opérateur en tient un bout de chaque main, et les tire alternativement par vives saccades. Ce procédé était usité au temps du Rig-Vêda, qui dit : « On passe une lanière autour du bâton, comme une rêne au cou d'un cheval <sup>1</sup> ». Il a été universellement en usage dans l'antiquité pour percer les trous. « Lorsqu'un homme, dit l'Odyssée <sup>2</sup>, perce avec une tarière la poutre d'un navire, au-dessous de lui d'autres ouvriers tirant une courroie des deux côtés précipitent le mouvement, et l'instrument tourne sans s'arrêter. »

L'acte dans son entier est désigné en sanscrit par le verbe *manthāmi*, *mathndāmi*, qui signifie « frotter, agiter, secouer, obtenir en frottant », et s'applique spécialement au frottement rotatoire, comme le prouve son dérivé *mandala*, qui signifie un cercle <sup>3</sup>. Les langues germaniques

<sup>1</sup> Mand. I, hymn. 28, çl. 4.

<sup>2</sup> IX, 385 ss.

<sup>3</sup> Par extension, une province (*Coro-Mandel*) ; un chapitre : le Rig-Vêda est divisé en *mandalas*.

ont conservé cette racine avec sa signification originelle; c'est à elle qu'il faut rapporter l'ancien islandais *míndull*, « axis rotarum », et le verbe bas allemand *mangeln*, pour *mandeln*, « rouler », usité dans le proverbe des paysans *use herr Gott mangelt*, « le bon Dieu roule », pour dire qu'il tonne, et dans le *mangel-holz* qui sert aux ménagères à calandrer leur linge. On peut citer encore le haut allemand *mandel*, qui désigne un champ de quinze couleurs groupées en rond autour d'une couleur centrale. Le même verbe se retrouve en grec, mais avec une notable déviation de sens. C'est *μανθάνω*, « s'informer, apprendre. » Cette fois, si la parenté des sons est incontestable, le rapprochement des idées est assez difficile à saisir. M. Kuhn, partant du sens « d'obtenir par frottement », pense que *μανθάνω* signifie « ravir la science d'autrui ». Cette image me semble forcée, et j'aimerais mieux y voir quelque chose comme « tourner, agiter une chose dans sa tête », dans le sens de réfléchir. Il est certain, d'ailleurs, que tous les mots qui expriment la pensée sont dus à des métaphores. *Pensare*, c'est peser; *putare*, c'est couper, décider; *cogitare*, c'est réunir, agiter ensemble. Je ne sais plus quelle langue de sauvages dit, pour penser, « parler dans son ventre ». L'acception du mot grec n'est donc pas si étrange qu'elle le paraît au premier abord<sup>1</sup>.

Les pièces de bois qui servent à la production du feu ont chacune leur nom sanscrit. Le bâton qui tourne est dit *pramantha*; le disque qui le reçoit s'appelle *arani*, et le duel *arani*, « les deux aranis », désigne l'ensemble de l'instrument. Nous emploierons ces mots dans le courant de notre travail. Les essences spécialement usitées sont, pour le *pramantha*, l'*açvattha* (*figus religiosa*), et pour l'*arani*, la *çamī* (*acacia sumā*). Nous verrons plus loin par quelles raisons.

La Grèce a connu un procédé tout semblable, Théophraste en rend un compte explicite : « On fait, dit-il, des instruments à feu (*πυρρα*, ce sont précisément les aranis) avec plusieurs espèces de bois, mais Menestor prétend que le lierre est le meilleur, parce qu'il s'allume plus vite que les autres. On dit aussi qu'on en fait d'excellents avec l'*athragène*<sup>2</sup>, qui est un végétal semblable à la vigne cultivée et à la vigne sauvage, grimpant comme elles le long des arbres. On en fait la

<sup>1</sup> On doit rapporter à la même origine l'irlandais *meadar*, *muidhe* « baratte à beurre », que M. Kuhn a oublié de mentionner, et qui étend aux nations celtiques l'ordre d'idées que nous examinons.

<sup>2</sup> M. Kuhn explique ce nom par l'ancien mot sanscrit *Athar*, feu, qui subsiste dans le sanscrit *Atharvan* et dans le zend *Atarvan*, désignant les prêtres du feu. Ἀθραγὲνῃ est donc la plante qui engendre le feu.

tablette (ἱεράριον); mais la tarière (τρούπανος) est en laurier; car l'agent et le patient ne doivent pas être du même bois, et il faut qu'ils soient d'une espèce différente. » On se servait aussi d'épine pour la tarière, de tilleul pour la tablette, etc., et, au témoignage de Simplicius<sup>1</sup>, le frottement du bois dur dans le bois mou engendrait le feu.

Les Romains n'étaient pas moins familiers que les Grecs avec cet usage. Pline reproduit à peu près le passage de Théophraste<sup>2</sup>. Paul Diacre, dans son abrégé de Festus, raconte que, « lorsque le feu consacré à Vesta était éteint, les vestales étaient battues de verges par les pontifes, et ces derniers avaient coutume de le rallumer en térébrant une tablette d'une essence consacrée (*felicis materiæ*) jusqu'à ce que le feu y prit; et alors on le recevait sur un crible d'airain, et une vestale le reportait dans le temple. » On employait un crible, sans doute pour donner de l'air en dessous afin que le feu ne s'éteignît pas.

Enfin, en Allemagne, dans certaines fêtes populaires dont nous parlerons tout à l'heure, et qui n'ont peut-être pas toutes cessé d'être en usage, un feu sacré était allumé en faisant tourner vivement une roue au bout d'une perche passée à son moyeu. En d'autres circonstances on allumait, par un procédé exactement semblable à celui de l'Inde, un feu destiné à préserver le bétail des épizooties. Le bois dont on se servait était, pour l'arani, le sapin, le bouleau, et pour le pramantha, le nerprun ou le chêne; ce dernier à cause de la couleur rouge de son écorce pelée, qui faisait croire que le dieu du feu s'y cachait<sup>3</sup>.

Il paraît donc bien établi que la production du feu par le frottement rotatoire du pramantha dans l'arani était connue de la race aryenne avant sa dispersion. D'où avait-elle tiré ce procédé? probablement de l'observation et de l'imitation de la nature. M. Kuhn partant de ce point, que les aranis dont on se servait étaient le plus souvent un arbre et son parasite, conjecture qu'on avait peut-être remarqué l'embranchement spontané d'un rameau parasite agité par le vent et frottant contre l'arbre qui lui servait de soutien. Mais cette supposition semble peu admissible, car pour allumer le feu il faut une action

<sup>1</sup> In Aristot. *De cæl.*, 3.

<sup>2</sup> *Hist. nat.*, XVI, 40.

<sup>3</sup> On appelle encore en allemand le tan *lohe* « flamme ». Paul Diacre tire avec raison le nom du *quercus robur* de *robum* « rouge ». Il nous apprend aussi qu'on appelait le bœuf *robum* pour la même raison. En Berry, on nomme souvent le bœuf *Robin* (v. Jau- bert, *Gloss.*), et en Normandie, un *robin* veut dire un taureau.

autrement énergique, une application autrement pesante que celle qui se développe dans une simple friction de ce genre. Le choix de l'arbre et du parasite tient à d'autres idées. M. Kuhn lui-même touche de plus près à la vérité, en constatant l'opinion répandue chez les Vogoules, au delà de l'Oural, que le feu prend souvent aux forêts par le frottement naturel des troncs d'arbres entre eux. Mais cette indication est encore incomplète, et le véritable et réel phénomène est celui qu'a signalé le célèbre naturaliste américain Audubon<sup>1</sup>, à propos de l'incendie des bois si fréquent aux États-Unis. Dans les forêts vierges, des arbres énormes meurent sur pied, et quand la décomposition a commencé à s'en emparer, ils sont à l'état voulu pour prendre feu par le frottement: Alors vienne un coup de vent qui renverse un de ces troncs géants; si en tombant il en frotte vivement un autre à peu près dans le même état, la chaleur développée par cette brusque friction est si forte qu'ils s'enflamment tous deux et que la forêt brûle. Il se peut cependant qu'aucune observation de ce genre n'ait donné naissance à l'opération que nous examinons, et qu'elle soit née tout simplement du frottement exercé avec un bâton dans le creux d'une souche pour y percer un trou.

En tout cas, le fait originaire, quel qu'il soit, ne fut pas compris par les Aryas comme il le serait aujourd'hui. Avant de se rendre maîtres du feu, ils le connaissaient déjà comme une manifestation céleste, les chauffant et les éclairant de loin dans le soleil, et descendant sur terre avec la foudre. Obtenir le feu par le frottement fut donc à leurs yeux faire naître un dieu, le faire descendre du ciel sur la terre. C'est pourquoi il est sacré, et pourquoi le feu de l'autel se nomme *Agni atithi* « l'hôte du foyer ». Il est aussi appelé *dāta* « le messager », comme étant le médiateur entre les dieux et les hommes; car dans la foudre les dieux l'envoient à la terre; et dans le sacrifice, la flamme qui monte vers le ciel, avec sa fumée qui monte plus haut encore, dévore l'offrande, et, dans son tourbillon, s'élève jusqu'aux dieux. Cette croyance était aussi familière à Homère qu'aux Indiens.

Qui donc a apporté l'étincelle céleste sur la terre? Qui l'a développée dans les aranis? Cette question ne manqua pas d'être posée de bonne heure par une race aussi pleine d'imagination et de curiosité que les Aryens; n'y pouvant répondre par la science, ils y répon-

<sup>1</sup> *Scènes de la nature dans les États-Unis et le nord de l'Amérique*, ouvrage traduit d'Audubon par Eug. Bazin, t. I, p. 111.

dirent par une foule de mythes qui n'ont de commun entre eux que la prétention de représenter le phénomène. Leur multiplicité indique que chacun d'eux a été créé à part à une époque et dans une tribu différentes. La grande liberté des religions antiques leur a donné naissance; ils commençaient déjà à s'obscurcir à l'époque où les hymnes du Rig-Vêda furent composés; c'est pourquoi ils y ont été recueillis indistinctement sans crainte des contradictions.

Mais ces mythes ne seraient pas intelligibles sans une observation préliminaire. En voyant la production du feu par les arants, les Aryens furent frappés de la ressemblance entre les instruments de cet acte et ceux de la génération. Les documents sont pleins de cette idée.

« Voici le pramantha, s'écrie un hymne à Agni<sup>1</sup>, le générateur est prêt. Apporte la maîtresse de la race<sup>2</sup>. Produisons Agni par la friction, suivant la coutume antique.

» Agni est caché dans les arants comme le fœtus qui repose dans la matrice. Chaque jour, en s'éveillant, les hommes doivent chanter Agni et faire le sacrifice.

» Introduis suivant les règles [le pramantha] dans l'[arani] étendue devant toi; aussitôt elle conçoit et elle engendre le fécond [Agni]. Brillant au sommet, éclairant sa voie, le fils d'Ilâ a été engendré dans l'[arani] excellente.

» ..... Telle est ta matrice [ô Agni], conformément à l'usage; c'est de là qu'en naissant tu as jeté des flammes. »

Ailleurs la production du feu est ainsi figurée : « Au moment du sacrifice, la mère a d'abord accueilli le père. Celui-ci s'est uni à elle. Et la mère, dans l'orifice qu'elle porte, reçoit le germe du fruit qu'elle désire.... La mère a enfanté, et son fruit grandit au milieu des flots de la libation<sup>3</sup>. »

Ainsi le pramantha est l'instrument mâle, l'arani l'instrument femelle, et l'acte qui les réunit une copulation. Aux yeux des Aryens il y avait là plus qu'une comparaison, ils y voyaient une identité; car, suivant leurs idées l'âme était un feu, une étincelle divine que la génération faisait descendre dans l'utérus. Aussi, s'ils comparent la production du feu (*manthana*) à la génération, ils ne comparent pas moins la génération au manthana. Une curieuse formule a été conservée à cet égard dans les Brâhmanas. « Si une femme a un amant,

<sup>1</sup> *Rig-Vêda*, III mand., hymn. 29.

<sup>2</sup> *Vicpatni*, c'est l'arani femelle.

<sup>3</sup> *Rig-Vêda*, mand. I, hymn. 164, çl. 8, 9.

le mari qui veut le perdre doit mettre du feu dans une écuelle d'argile crue, étendre un tapis d'herbe à la flèche (*çarabarhi*) et offrir en sacrifice trois épis de cette herbe enduits de beurre fondu, en disant successivement sur chacun d'eux : « Tu as sacrifié dans mon feu ; je t'enlève ton attente et ton espérance, N. N. ; » et il nomme le nom. « Tu as sacrifié dans mon feu ; je t'enlève tes enfants et ton bétail, N. N. ; » et il nomme le nom. « Tu as sacrifié dans mon feu, je t'enlève le souffle de vie, N. N. ; » et il nomme le nom. Et ainsi le rival sort de ce monde en perdant ses sens et le fruit de ses œuvres, quand il a été maudit par un brahmane connaissant cette formule. »

C'est entre autres motifs, en vertu de cette idée de comparaison entre les sexes et les pièces des aranis, que l'on employait pour les construire des bois provenant d'un arbre, l'*acacia suma* (*çamī*, féminin), et de son parasite, le figuier (*açvattha*, masculin), à cause de leurs relations sexuelles prétendues<sup>1</sup>. Des idées analogues ont existé en Allemagne et ont été recueillies par Grimm. Quelquefois le rapport n'est plus perceptible, parce que le genre des noms a changé. Les Grecs n'ignoraient pas non plus cette comparaison. Aristophane donne au *puendum muliebre* le nom d'ἰσχάρα, qui, comme nous l'avons vu, signifie proprement l'arani femelle<sup>2</sup>. Les Germains la connaissaient aussi, car dans l'usage conservé au moyen âge d'allumer certains feux par la friction, se trouve la mention d'un *simulacrum Priapi*, qui ne devait être autre chose que le pramantha dont on se servait.

Revenons aux mythes qui symbolisent la descente de l'étincelle dans les aranis. Agni avait disparu de la terre, il s'était caché dans une caverne. Il en fut tiré par un personnage divin nommé Mâtariçvan, qui le communiqua, soit à Manu, le premier homme ou l'homme en général, soit aux Bhrigus, dont nous parlerons tout à l'heure. Ce Mâtariçvan est un dieu assez énigmatique ; les uns en font une épithète d'Agni, et les autres de Vāyu, le dieu du vent. M. Kuhn lui-même ne se prononce pas tout à fait à son égard. Cependant il ne nous semble pas impossible de l'expliquer. Son nom, M. Kuhn le reconnaît, signifie « celui qui se gonfle dans la mère » ou « dans la matrice », ce qui fait immédiatement penser au phallus et au pramantha. En effet avec cette interprétation le mythe devient d'une clarté parfaite. Le feu

<sup>1</sup> Le figuier d'Inde n'est pas essentiellement parasite ; mais on recherchait celui dont la graine avait germé dans le creux d'un acacia, d'où il avait poussé dessus en l'enveloppant avec ses racines comme avec des bras. Nous en verrons plus loin la raison.

<sup>2</sup> Comparez aussi au sanscrit *manth-āmi* le latin *ment-ula*.

a disparu, il est caché au fond de l'arani, d'où le pramantha va l'extraire pour le livrer aux hommes. Mâtariçvan n'est donc autre chose que la personnification de l'instrument mâle; et comme le culte d'Agni s'est transformé dans les temps modernes en celui de Çiva<sup>1</sup>, nous verrions volontiers dans Mâtariçvan le nom et l'idée originaires du *Lingam*, qui se rapporte à Çiva comme Mâtariçvan se rattache à Agni.

D'autres mythes, laissant de côté Mâtariçvan, font jouer le même rôle aux Angiras, à Atharvan, aux Bhrigus, que les Indiens regardent comme les fondateurs de trois grandes familles brahmaniques. Mais le Rig-Vêda ne les considère pas ainsi, et il en résulte clairement que sous ces trois dénominations c'est Agni lui-même qui est représenté. Angiras en est l'épithète fréquente<sup>2</sup>, et Atharvan signifie simplement « igné ». De sorte que ce serait la divinité du feu qui irait elle-même se chercher au fond de la caverne de l'arani et s'apporter aux hommes. Du reste, on ne doit pas demander trop de précision à ces légendes, dont le sens s'effaça de bonne heure, longtemps avant qu'elles fussent recueillies.

Avec les Bhrigus on rentre dans des conditions plus intelligibles. M. Kuhn établit leur nature avec une grande autorité d'après l'étymologie de leur nom. Il vient de *bhrij*, « griller, rôtir », qui n'est lui-même qu'une forme affaiblie de *bhraj* « être enflammé, briller ». Les mots qui correspondent dans les langues de la famille sont non-seulement *φρύγω* et *frigere* « frire », mais aussi *φλέγω*<sup>3</sup> « enflammer, faire briller »; le latin *flagrare*, *fulgere*<sup>4</sup>, d'où *fulgur* pour *fulgor*, comme *vultur* pour *vultor*, de *vellere*; et l'allemand *blitz* (ancien allemand *plih*, *blic*), « l'éclair ». Ce dernier a conservé le sens primitif; les Bhrigus

<sup>1</sup> Çiva « felix » est employé dans le Rig-Vêda comme épithète d'Agni : *Tvam Agne prathamô angirâ rishir dévô devândm abhavah Çivan sakâ*. « Agni, tu as été le premier prêtre angiras, le dieu heureux compagnon des dieux. » I mand., hymn. 31, çl. 1.

<sup>2</sup> Suivant M. le baron d'Eckstein, *angiras*, comme *agni*, se rattache à la racine *ag*, et désigne la flamme mouvante. D'un autre côté, M. Kuhn rapproche *angiras* d'*ἀγγελος*, ce qui en ferait le feu messager, *agni dūta*.

<sup>3</sup> Si, comme le prétend M. Bensley (*Kurze sanscrit-grammatik*, p. 34), *bhraj* n'est qu'une contraction pour *abhi-raj*, *ad-lucere*, cette forme, méconnaissable dans *φλέγω* et dans *fulgere*, montre d'abord à quel degré d'évolution la langue aryenne était déjà parvenue avant la dispersion de la race, et, en second lieu, quel parti on peut tirer du sanscrit, qui s'est seul conservé assez près des origines pour qu'on puisse y remonter. Sans lui, comment oserait-on affirmer la parenté entre *fulgere* et *argentum*? C'est cependant ce que démontre l'identité entre *bhraj* et *abhiraj*.

<sup>4</sup> *Fulgere* pour *falgere*, à cause de l'influence de l'l, comme *insulsus* pour *insalsus*, *insultare* pour *insaltare*.

sont en effet les éclairs personnifiés. Un brâhmana raconte que Bhrigu est émané d'un rayon (*bhargā*) de Varuna, dieu du ciel noir et orageux. Dès lors on comprend comment il a donné le feu aux hommes. C'est une communication de la foudre, et suivant le Rig-Vêda, Bhrigu a été aidé dans cet acte par tous les dieux de la tempête, le ciel, la terre, les nuages (*âpas*), les vents (*marutes*), et Tvashtar, le Vulcain qui fabrique les tonnerres. Une tradition analogue à celle qui fait émaner Bhrigu de Varuna est celle du Mahâbhârat, suivant laquelle Bhrigu est sorti du cœur de Brahmâ fendu en deux. Ce cœur, et ailleurs l'œuf du monde qui se fend aussi, représentent l'éclair qui, en illuminant l'orage, semble créer le monde et séparer la terre et le ciel confondus auparavant dans l'obscurité.

En vertu des idées qui font de l'âme une étincelle, ou qui assimilent la production du feu à la génération, Bhrigu, l'éclair, est créateur; c'est un premier homme, un ancêtre des hommes. Il a pour fils Cyavana<sup>1</sup> « le tombé », dont le nom indique assez la foudre tombée sur la terre. Cette foudre, sous les noms de Cyavana, d'Yama, etc., est l'origine du genre humain. Le fils de Bhrigu épouse la fille de Manu. Ils ont un fils qui sort en fendant la cuisse de sa mère, et qui porte pour cette raison le nom d'Aurva (d'*uru* « cuisse »): n'est-ce pas l'éclair qui fend la nuée? Ailleurs Cyavana épouse Sukanyâ « la belle vierge », petite-fille de Manu. Les Açvins ayant voulu jouir d'elle, elle obtient d'eux par ruse le rajeunissement de son mari, en le faisant plonger dans les eaux d'un lac d'où l'on sort avec l'âge que l'on désire. Cette légende, qui a été reproduite au moyen âge dans la fontaine de Jouvence, a déjà son analogue dans la chaudière magique de Mède. « Si, dit M. Kuhn, Cyavana n'est qu'une forme de Bhrigu, il est clair que dans ce lac rajeunissant on doit voir les eaux des nuées qui, comme nous le verrons plus bas, sont l'*amrita*, l'*ἀμβροσία*; c'est dans leur sein que se rajeunit l'époux de la belle vierge, *Sukanyâ*, la déesse des nuées, la *Koré* des Grecs, la *Jungfrau* ou la *Weisse frau* des légendes allemandes. »

A Mâtariçvan et aux Bhrigus se rattache une riche série de mythes grecs et latins, à commencer par celui de Prométhée, dans le nom duquel on reconnaît tout de suite l'équivalent d'une forme sanscrite *prâmathyus* « celui qui obtient le feu par le frottement<sup>2</sup> ». Prométhée est en effet

<sup>1</sup> Prononcez *Tchyavana*.

<sup>2</sup> L'absence de la nasale est sans importance; on la retrouve au reste dans le nom de



le ravisseur du feu céleste, celui qui l'a fait descendre du ciel sur la terre. Comme Mâtariçvan, c'est un divin pramantha. Il est armé du *narthex*, par lequel on entend d'ordinaire une tige creuse de fêrule dans laquelle il cache le feu qu'il a dérobé, et le conserve comme dans la boîte à chiffons brûlants des bergers. Mais, comme nous verrons Dionysos frapper le rocher avec ce même *narthex* pour en faire jaillir du vin, comme les bacchantes l'agitent au lieu de thyrses, M. Kuhn y voit plutôt le pramantha, l'attribut principal du dieu; seulement les Grecs, essentiellement anthropomorphistes, se sont gardés de le confondre avec le dieu lui-même, comme les Indiens avaient fait pour Mâtariçvan. C'est Prométhée qui fend le crâne de Zeus et en fait sortir Athénè, déesse de l'éclair. D'autres récits attribuent ce rôle à Hèphæstos, ce qui prouve l'analogie primitive entre Prométhée et ce dieu du feu. Mais les Grecs, en se civilisant, oublièrent le sens de leurs antiques légendes : ils firent de Prométhée un « prévoyant », προμηθής, et pour la symétrie ils lui créèrent un frère, Épiméthée « celui qui prend conseil après l'événement ». Il n'est pas besoin d'une grande critique pour juger qu'un mythe qui fait des dieux avec des idées abstraites ne peut rien avoir de primitif.

Comme Bhrigu et les autres dieux du feu, Prométhée est un créateur de l'homme. Seul ou aidé par Athénè, il le crée avec de la terre et de l'eau, et lui insuffle l'étincelle animique. On montrait à Panopées en Phocide la terre dont il s'était servi<sup>1</sup>, et ce pays de Panopées était l'ancien siège des Phlégéens, demi-dieux dont le nom, tiré de φλέγω, se rattache immédiatement à celui des Bhrigus. On peut pousser loin la comparaison entre les uns et les autres. Les Bhrigus et les Phlégéens sont une race première créée, orgueilleuse et guerrière, se suffisant à elle-même et se souciant si peu des dieux, que Phlégyas, chef des derniers, est envoyé aux enfers. Les Brahmanes, se vantant de descendre des Bhrigus, n'en pouvaient faire autant pour eux; mais au moins ils supposent que Bhrigu en fut menacé par son père Varuna, courroucé de son insolence. Une autre tradition fait de Bhrigu, d'Angiras et d'Atharvan, trois fils de Manu, le premier homme. De même,

προμανθεύς donné par Lycophron comme épithète à Zeus. Et, d'un autre côté, dans le Mahabharat, les suivants de Çiva, qui représente l'ancien Agni, sont nommés *Pramanthas*, au lieu de *Pramanthas*.

<sup>1</sup> Pausanias, X, 4, 4. Une autre tradition fait créer l'homme par Deucalion, fils de Prométhée et de Pandore, époux de Pyrrha et père des Grecs. Le porteur de feu insuffle dans les pierres l'étincelle céleste; ou bien la race humaine est issue de lui, qui est issu de la nuée.

Otfried Müller <sup>1</sup> a prouvé l'identité entre les Phléggyens et les Minyens. Minos, comme Manu, est le premier homme, le premier roi ; et, comme Yama, autre premier homme, étant le premier mort <sup>2</sup>, il est roi et juge aux enfers <sup>3</sup>. De même encore, Despoïna-Perséphoné, la Proserpine grecque, dont M. Kuhn a démontré l'identité avec la nuée orageuse, est dite Protogone, « la première née », et, comme telle, reine des enfers.

Il résulte des travaux de M. Th. de la Villemarqué que l'antiquité celtique possédait aussi un mythe analogue aux précédents : c'était celui de *Gwenn-Aron* (*albus superus*), être surnaturel, qui sortit un jour d'un nuage comme un éclair, à ce que racontent les traditions galloises <sup>4</sup>. Une telle origine identifie avec Cyavana ce personnage, que le moyen âge a transformé en Auberon ou Oberon, roi de féerie.

Les solutions mythiques engendrent des questions nouvelles. Dès qu'on admet que le feu céleste descend dans les aranis, une autre difficulté se pose : comment le feu céleste est-il né dans la nuée ? Les Védas ne la résolvent pas explicitement, mais M. Kuhn se croit autorisé, par les mythes de Mâtariçvan et de Prométhée, à conclure à la croyance que ce qui se passait sur la terre se passait aussi dans le nuage, et qu'un dieu armé du pramantha, ou même un pramantha animé y engendrait par la friction le feu de l'éclair et de la foudre. Cette opinion, qui n'est qu'une hypothèse aux yeux du savant docteur, atteint à un haut degré de probabilité quand on la rapproche de celles des philosophes grecs sur l'origine de ce phénomène météorologique. D'après le témoignage de Plutarque, les stoïciens croyaient que le tonnerre est un combat de nuées, et l'éclair un embrasement par fric-

<sup>1</sup> Orchomenos, p. 179 ss.

<sup>2</sup> *Yamah... yô mamdra prathamô* « Yama, qui mourut le premier », dit l'Atharva-Vêda.

<sup>3</sup> Une preuve que Manu et Yama ne sont au fond que des transformations d'Agni, c'est que, suivant un des hymnes les plus anciens du Rig-Vêda (I mand., hymn. 24, çl. 1, 2), Agni lui-même est représenté comme le dieu des morts, auquel on doit s'adresser pour retrouver ses ancêtres dans l'autre vie : « Duquel, auquel des immortels célébrerons-nous le saint nom ? lequel nous rendra à la grande terre, pour y revoir notre père et notre mère ? D'Agni, premier des immortels, nous célébrerons le saint nom. C'est lui qui nous rendra à la grande terre, pour y revoir notre père et notre mère. »

<sup>4</sup> Voyez la préface du *Huon de Bordeaux*, publié par MM. Guessard et Grandmaison, dans la *Collection des anciens poètes de la France*. Paris, Franck, 1860, p. xxii.

tion<sup>1</sup>, et Aristote voyait dans la foudre le résultat de nuages qui se froissent l'un contre l'autre. Qu'était-ce que cette théorie, sinon la traduction savante de la production du feu par la friction? Sénèque le Philosophe, qui suivait l'école des stoïciens, est encore bien plus explicite à cet égard. Il fait hardiment le rapprochement qui nous occupe. « On peut, dit-il, allumer du feu par la friction, par exemple en frottant longtemps deux morceaux de bois l'un contre l'autre. Tous les bois ne sont pas propres à cet usage; il faut choisir ceux d'où l'on peut tirer le feu, tels que le laurier, le lierre et d'autres qui sont bien connus des bergers. Il se peut donc faire que les nuées aussi produisent le feu suivant la même méthode, soit par la percussion, soit par le frottement<sup>2</sup>. » Le choix des bois cités, qui sont précisément l'arbre et le parasite, conformément aux idées mythologiques, nous confirme dans la pensée que cette explication, qui n'a pour elle aucune espèce d'observation exacte, est le fruit d'un ancien souvenir et d'une tradition religieuse. Il y a donc tout lieu de croire que, dès l'antiquité la plus haute, avant la dispersion des Aryens, on pensait que le pramantha allumait le feu dans la nuée orageuse aussi bien que dans les aranis.

Cette conjecture est d'autant plus acceptable, qu'il existe des preuves directes que telle était la croyance par rapport au soleil. Les Aryens s'imaginaient qu'il s'éteint chaque soir et doit être rallumé chaque matin, et dans ce but ils mettaient des aranis d'or aux mains des Açvines, représentant le crépuscule qui précède l'aurore et le soleil levant<sup>3</sup>. Par ces aranis, ils entendaient sans doute un pramantha, dont le soleil était l'arani femelle<sup>4</sup>, sous la forme d'une roue. Dans le Rig-Vêda, en effet, le soleil était souvent comparé à une roue, *cakra* (grec κύκλος). Dans la littérature zende aussi, il est question de la roue de Mithra avec ses rayons brillants. Non-seulement cette roue s'éteint

<sup>1</sup> Ἀστραπὴν ἔξαψιν ἐκ παρατρίψεως. Plut., *Philosoph. placit.*, III, 3. Je dois l'indication de ce passage, et de quelques autres dont je me sers ici, à mon savant ami Gustave Flaubert.

<sup>2</sup> « Ignis attritu invenitur, sicut quum duo ligna inter se diutius trita sunt. Non omnis hoc tibi materia præstabit, sed idonea eliciendis ignibus, sicut laurus, hedera et alia in hunc usum nota pastoribus. Potest ergo fieri, ut nubes quoque ignem eodem modo vel percussæ re idant, vel attritæ. » *Nat. Quæst.*, II, 22.

<sup>3</sup> *Hiranyayî arant yâbhyâm nirmanthaldâm açvindu dëvdu* « d'or étaient les aranis avec lesquels les deux dieux açvines opéraient la friction », dit le Çatapatha-brâhmana.

<sup>4</sup> Serait-ce pour cette raison que le soleil est féminin (*die Sonne*) dans les langues germaniques, tandis qu'il est masculin dans les autres langues de la famille indo-européenne, préoccupées surtout de son pouvoir fécondant?

le soir pour être rallumée par les Aṇvins le lendemain matin, mais les gros nuages étant remplis d'eau, elle s'y éteint encore quand elle s'y plonge, et, pour la rallumer, il faut faire tourner un pramantha dans son moyeu. C'est Indra qui s'en charge, et la foudre lui sert d'instrument. Telle est la « roue munie d'un foudre à son moyeu » (*vajranābham cakram*), dont il est question au Mahābhārat. A cette roue un cheval s'attelle, et elle devient un char, qui d'abord n'a qu'une roue unique<sup>1</sup>, puis plusieurs. Quant au cheval, il commence par être seul aussi, et c'est *Etaça*, « prompt comme l'antilope »; puis on lui donne pour compagnes deux, sept, jusqu'à dix cavales couleur d'or, nommées *Haritas*, dans lesquelles M. Müller a très-ingénieusement reconnu l'origine des *Charites* grecques<sup>2</sup>. Enfin, on anthropomorphise le dieu, et on le considère comme le conducteur du char, des roues et des chevaux. C'est alors que naît la série des Adityas, personnifications des diverses énergies du soleil, parmi lesquelles il y a place pour ses forces malfaisantes. En effet, le dieu qui les représente, *Çushna*, « le desséchant », nommé aussi *Kuyava*, « la mauvaise récolte<sup>3</sup> », est positivement admis au nombre des Adityas.

De tous les fléaux météorologiques, celui que les Aryens redoutaient le plus était la sécheresse, sans doute parce que leur principale richesse était dans leurs troupeaux, qui ne pouvaient vivre qu'avec des pâturages bien arrosés; aussi un des mythes favoris du Rig-Véda est-il celui d'Indra perçant le nuage avec les traits de sa foudre pour faire couler la pluie. C'est par une manœuvre semblable qu'il combat *Çushna*, dans lequel une confusion particulière aux idées védiques a personnifié non-seulement le disque brûlant du soleil, mais aussi le nuage qui garde ses eaux et ne les livre pas à la terre. La lutte d'Indra contre lui a deux temps : d'abord Indra dérobe la roue du soleil derrière les nuées ou la précipite en bas; puis il frappe les nuées de la foudre, fait tomber la pluie, et c'est après cet acte décisif qu'il rend la lumière aux mortels, soit en faisant disparaître le nuage qui la cachait, soit en rallumant le soleil comme nous l'avons dit plus haut.

<sup>1</sup> *Rig-Véda*, mand. I, hymn. 164, çl. 2. Peut-être le cheval est-il antérieur à la roue et se rattache-t-il au culte des Gandharvas, dont l'origine est inconnue. En effet, le soleil est quelquefois représenté comme un cheval non attelé, ce qui n'a plus de rapport avec notre série de mythes.

<sup>2</sup> V. *Revue germanique*, t. III, p. 34.

<sup>3</sup> Littéralement : « Quelle [mauvaise] orge! »

« O sage, plein de force, dit un hymne à Indra<sup>1</sup>, dérobe la roue du soleil, et avec les chevaux du vent, lance contre Çushna la foudre, le coup mortel. »

La foudre est personnifiée aussi en un jeune dieu, ami et allié d'Indra. C'est Kutsa (*fulmen*), fils d'Arjuna, « le blanc, l'éclair », ou de Kathamruru (quel bruit!), « le tonnerre ». Quelques hymnes en font le principal combattant contre Çushna, et Indra vient à son secours<sup>2</sup>. Ailleurs, c'est Indra qui combat pour lui.

« En faveur de Kutsa, dit un autre hymne<sup>3</sup>, tu as combattu le vorace Çushna ; en un clin d'œil, tu as tué mille fois Kuyava ; avec la foudre (*kutsyēna*), anéantis aussitôt les ennemis, enlève la roue du soleil en la saisissant corps à corps. »

Ces mythes solaires sont abondamment représentés dans la mythologie grecque et latine. Le philosophe Anaximandre comparait le soleil à la roue d'un char<sup>4</sup>, ce qui montre une fois de plus à quel point les premiers systèmes cosmologiques raisonnés étaient encore engagés dans les anciennes croyances. Quant à ces croyances elles-mêmes, on les retrouve dans les Cyclopes, qui sont d'anciens dieux solaires, comme l'indique leur nom, κύκλωψ, « œil en roue<sup>5</sup> ». Un d'entre eux, le géant anthropophage Polyphème, rappelle « le vorace Çushna ». Les autres, dans le cours des temps, ont perdu leur sens primitif, et ont été assimilés aux foudres. Ils en ont reçu les noms d'Argès, « le brillant » ou « le rapide », Stéropès, « l'éclairant », Brontès, « le tonnant », et, suivant le sort ordinaire de beaucoup de vieilles divinités grecques, ils sont tombés au deuxième rang et ont été réduits au rôle d'ouvriers forgeant les foudres de Jupiter.

Servius a conservé une tradition tout à fait décisive dans le même sens, suivant laquelle Prométhée n'aurait pas volé le feu céleste sur l'autel de Jupiter, mais, aidé de Minerve, aurait allumé sa tige de fêrûle à la roue du soleil<sup>6</sup>. On reconnaît là l'antique dieu du feu avec son pramantha qui allume le soleil et s'y enflamme lui-même. On

<sup>1</sup> *Rig-Vêda*, I mand., hymn. 175, çl. 4.

<sup>2</sup> « O Indra, tu viens au secours de Kutsa, que tu aimes... dans la bataille contre Çushna. » *Ibid.*, hymn. 32, çl. 14; hymn. 51, çl. 6.

<sup>3</sup> *Ibid.*, IV mand., hymn. 16, çl. 12.

<sup>4</sup> Plutarque, *Philosoph. placit.*, II, 20.

<sup>5</sup> Dans le *Rig-Vêda*, le soleil est aussi assimilé à un œil, et appelé « œil de Varuna ».

<sup>6</sup> « Adhibita ferula ad rotam solis. » *Serv. ad Virg. œclog.*, VI, 42.

pourrait voir aussi une vieille idole solaire du même genre dans l'*ancile* romain des prêtres saliens, ce bouclier que Jupiter Elicius avait jeté du haut du ciel. Peut-être serait-ce simplement une allusion à la chute de Çushna. En tout cas, le souvenir en est resté beaucoup plus net dans deux mythes grecs.

Le premier est celui de Phaéton. Il est impossible de méconnaître l'identité de Çushna avec ce « brillant » qui brûle tout sur sa route et que Zeus foudroie et précipite du haut de son char, pour préserver la terre d'un embrasement universel. Le rapprochement de l'autre mythe est indiqué d'une façon beaucoup moins affirmative par M. Kuhn. C'est celui d'Ixion, qu'il se borne à rattacher au même cycle, à cause de son nom, « pourvu d'une roue »<sup>1</sup>, et du nom de son frère Phlégyas, dont nous avons vu plus haut la signification. Nous allons plus loin<sup>2</sup>, et nous croyons retrouver dans le mythe d'Ixion, « l'homme à la roue », les traits essentiels de celui de Çushna. Ixion a brûlé vif un homme. Absous d'abord par Zeus, il porte ses criminels désirs sur Hèrè. Zeus trompe sa passion en lui faisant embrasser un nuage, avec lequel il enfante le premier centaure; puis le dieu le foudroie et l'envoie aux enfers, où Ixion tourne éternellement attaché à une roue. Les circonstances principales sont les mêmes entre Ixion et Çushna : la roue solaire, l'embrasement, le nuage qui enveloppe et la chute aux enfers par la foudre. Le mythe grec a même retenu un trait que le Rig-Vêda a laissé échapper, c'est la création du centaure ou gandharva, dieu-cheval qui sans doute représente ici le vent de la tempête. Seulement ce symbolisme si clair dans le Vêda est enveloppé par les Grecs, qui en avaient perdu le sens, dans une anecdote d'apparence historique et n'ayant absolument rien de commun avec le fond du sujet. On sera libre d'y voir, si l'on veut, le souvenir confus d'un événement réel mêlé, on ne sait pourquoi, avec la représentation du fait atmosphérique. Pour nous, il ne nous semble pas que le mythe d'Ixion contienne rien de semblable, et s'il a pris le ton d'une anecdote scandaleuse, c'est par suite de l'oubli du sens primitif, et s'il faut à dire aussi, en vertu d'un certain esprit de commérage familial, dès le principe, aux ancêtres de ceux qu'a peints Aristophane. On en trouve un exemple

<sup>1</sup> Ixion, comme l'indique la longueur du deuxième iota, malgré sa position devant une voyelle, est pour Ἰξίων, qui répond très-bien au sanscrit *akshi-van* « pourvu d'une roue » ou « d'un œil ». Il faut rejeter l'étymologie tirée de ἰέσθαι « supplier », qui ne se rapporte qu'à une circonstance accidentelle du mythe.

<sup>2</sup> V. cependant *Gandharvas et Centaures*, où M. Kuhn a expliqué les rapports d'Ixion avec le nuage.

frappant dans le mythe de l'union féconde du ciel et de la terre au printemps, quand chante le coucou et quand tombe la pluie d'avril. On symbolisait cette union en disant que Zeus s'unissait à Hère. Le vulgaire grec sut en faire un conte grivois, où Zeus, sous la forme d'un coucou, pénétrait dans les bras et dans le sein de la déesse, et enfin, pris comme un sot, était forcé de l'épouser<sup>1</sup>.

Les nations d'origine tudesque ont conservé pendant tout le moyen âge et même encore de nos jours des usages populaires qui trouvent leur explication dans les croyances aryennes sur la production du feu et la roue solaire. Une partie de ces usages est entrée dans les cérémonies locales que l'Église catholique, ne pouvant les empêcher tout à fait, a mieux aimé adopter, afin d'en modérer le caractère païen. Tels sont les feux solennels de la Saint-Jean, de la Saint-Michel, de la Saint-Martin, de Noël, de Pâques, le feu nouveau du samedi saint, et d'autres qu'on allumait au printemps pour garder le bétail de l'épizootie. On les appelait *Notfeuer*, « ignis necessarius », ou *Willfire*, « ignis voluntarius ». Une partie d'entre eux au moins était allumée par la friction, à la manière indienne; et les deux instruments qui servaient à cet effet étaient un pramantha en forme de *simulacrum Priapi* ou simplement un pieu, et une roue munie de neuf rayons qui figurait le soleil et les siens. Le feu de la Saint-Jean surtout avait un caractère bien décidément solaire. On sait que la Saint-Jean a été placée au solstice d'été, parce que le soleil, parvenu alors à sa plus grande élévation, commence à baisser, et qu'on applique à l'ancienne divinité païenne comparée au Dieu des chrétiens ces paroles de Jean-Baptiste parlant de Jésus : *Oportet illum crescere, me autem minui*. Mais ce symbolisme n'a fait que se superposer à une ancienne fête païenne qui semble avoir eu pour objet de conjurer la sécheresse, en représentant le disque de Çushna précipité dans les eaux. Nulle part le sens ne s'en est conservé plus net que dans une cérémonie qui au moins jusqu'en 1823 était célébrée tous les ans, lors de la Saint-Jean, à la Basse-Kontz, village lorrain de langue allemande, situé sur la rive gauche de la Moselle, entre Sierck et Thionville. Le soir à neuf heures, par la nuit la plus obscure, les hommes se réunissaient au sommet du mont Stromberg, situé près du village; ils mettaient le feu à une roue entièrement enveloppée de paille et dont le moyeu était traversé par une

<sup>1</sup> V. Maury, *Hist. des relig. de la Grèce antique*, t. I, p. 398.

perche qui le dépassait de trois pieds environ de chaque côté. On faisait rouler la roue du haut de la montagne, et deux jeunes gens vigoureux la maintenant avec la perche tâchaient de la conduire tout enflammée jusqu'à la Moselle et de l'y plonger pour l'éteindre. Ce trajet était fort difficile à cause des vignes qui couvraient le flanc de la montagne. Si l'on réussissait, c'était signe d'abondantes vendanges. Les habitants croyaient aussi qu'en l'absence de cette fête leur bétail aurait été attaqué de vertiges et de convulsions, et se serait mis à danser dans les étables<sup>1</sup>.

Cette fête a ses analogues dans les roues flamboyantes qu'on allume en plus d'un endroit en Allemagne; elle se rattache aussi aux feux de joie allumés en France à la Saint-Jean, qu'on nommait *Chalibaudes* en Poitou, *Jouannées* en Touraine, *Bures* à Commercy. Mais nulle part la cérémonie n'est si claire qu'à Kontz, et ne se ramène si aisément au mythe aryen de la lutte d'Indra avec Çushna le desséchant. D'autres traditions germaniques, au lieu de comparer le soleil à une roue, en font une meule, non pas la grande meule des moulins mécaniques, mais l'ancienne meule à main, c'est-à-dire un disque d'un pied de diamètre, avec un trou au milieu pour fixer le pivot<sup>2</sup>. On y reconnaît encore l'arani femelle. Mais la comparaison avec la meule est suivie plus loin. La voie lactée est la voie du moulin, et c'est la farine qui la blanchit. Le matin la meule moud de l'or et de l'argent, et ainsi se font les reflets métalliques de l'aurore.

Un mythe tout semblable se retrouve chez les Finnois, malgré leur origine étrangère à la race indo-européenne. Chez eux, le soleil est allumé par un personnage divin nommé Panu, qui fait tourner le pramantha (la batte à beurre) dans une baratte de feu. « Panu, disent les runes, barattait un vase de feu, faisant voler les étincelles... O toi, Panu, fils du soleil, ô descendant du jour aimable, fais monter le feu jusqu'au ciel, jusqu'au milieu de l'anneau d'or, au centre du rocher de cuivre. Au sein du bon vieux (soleil) porte-le, comme un fils au bras de sa mère. Fais-le luire pendant le jour, et se reposer dans la nuit; fais-le se lever le matin et se coucher quand vient le soir. » M. Kuhn conjecture, avec le savant M. Schiefner de Pétersbourg, que les Finnois avaient emprunté cette croyance aux Aryens.

<sup>1</sup> *Recherches sur la fête annuelle de la roue flamboyante de la Saint-Jean, à Basse-Kontz, arrondissement de Thionville*, extr. d'un mém. de M. Tessier, dans les *Mém. de la Soc. roy. des antiquaires de France*, t. V, Paris, 1823, p. 379-393.

<sup>2</sup> C'est ce pivot qui est nommé *mōndull*, d'un mot qui rappelle le *mandala* sanscrit.



## II.

## LE MYTHE DE L'ARBRE CÉLESTE.

Nous avons exposé dans leur ensemble les idées mythologiques relatives à la production du feu par la friction. On verra plus loin par quel lien étroit elles se rattachent à la préparation du breuvage céleste. Mais auparavant nous devons faire connaître un autre cycle mythique relatif à la descente du feu, différent du premier dans l'origine, mais plus tard confondu avec lui dans l'imagination des peuples et formant des combinaisons variées qu'on retrouvera dans l'histoire du breuvage céleste, et qui seraient peu intelligibles si leur complication n'était analysée à l'avance.

En deux mots, voici ce mythe, tel qu'il dut apparaître aux premiers Aryens : le ciel, ou plutôt le monde entier est un grand arbre, dont les rameaux s'étendent sur nos têtes et à l'ombre duquel nous vivons. Le feu céleste est son fruit ou son rameau enflammé; et un oiseau divin, qui a son nid dans les branches, dérobe le feu et l'apporte à son bec sur la terre. Comme participant du feu, le genre humain est né de l'arbre.

Tout cela n'est pas nettement formulé dans les Védas, mais il y est fait des allusions, et l'on rencontre des expressions, des passages isolés qui ne s'expliquent qu'en supposant ce système de croyances. C'est d'abord l'arbre céleste dont il est question dans le Rig et l'Atharva-Véda, où il est représenté comme un grand figuier (*pippala*) dont l'ombre couvre le troisième ciel, et sous lequel les dieux cueillent des plantes salutaires<sup>1</sup>, boivent l'*amrita* et reçoivent les bienheureux. « Dans cet arbre à l'épais feuillage, où Yama boit avec les dieux, c'est là que ce maître du monde, père des anciens, nous attend<sup>2</sup> ». Il sert de demeure à deux oiseaux (*dva suparnā*), amis et vivant côte à côte, dont l'un mange les figues, tandis que l'autre s'en abstient<sup>3</sup>. L'un de ces oiseaux

<sup>1</sup> *Atharv.*, V, 4, 3.

<sup>2</sup> *Rig-Véda*, mand. X, hymn. 135, çl. 1.

<sup>3</sup> *Rig-Véda*, mand. I, hymn. 164, çl. 19; sect. II, lect. 3, hymn. 7, v. 20 de la trad. de Langlois. L'œuvre de cet indianiste, disons-le en passant, doit être estimée pour avoir paru à un moment où les études sur la mythologie védique n'étaient pas encore entamées. Mais il est resté fort étranger à la mythologie primitive, et a adopté trop aisément les sens mystiques donnés au Vêda par les brahmanes modernes, notamment dans l'hymne que nous citons, où les fables antiques se mêlent à un mysticisme plus récent, d'une façon fort malaisée à débrouiller.

peut au moins être interprété tout de suite : c'est Agni, le dieu du feu, en tant qu'il figure l'éclair, portant dès lors dans le Yajur-Vêda les épithètes de « la pluie d'étincelles, le puissant épervier, l'excellent, l'oiseau rapide aux ailes d'or <sup>1</sup> ».

La tradition de l'arbre du monde est répétée plus expressément dans les Upanishads; il y est question de l'arbre *Ilpa*, qui pousse dans le monde de Brahma, qu'entoure le lac Ara, au delà du torrent qui rajeunit. C'est un figuier distillant le *soma*. Toutes les espèces de fruits poussent à ses branches; sa forme est celle de la terre. Ailleurs encore, si l'on s'en rapporte à la traduction d'Anquetil-Duperron <sup>2</sup>, le monde entier est figuré par un arbre. La Kâthaka-Upanishad <sup>3</sup> et la Bhagavad-gîtâ <sup>4</sup> parlent aussi d'un arbre du monde tout symbolique : « Racine en haut, rameaux en bas, tel est l'éternel açvattha (*ficus religiosa*), de qui les feuilles sont les vers (védiques); qui le connaît sait le Vêda. » Enfin l'on doit rattacher au même système mythique les *Kalpavrikshas* dont il est question dans les Puranas, « arbres des périodes » ou « des désirs », qui poussent dans les quatre jardins enchantés du mont Mêrou, et dont les fruits prolongent les jours en comblant tous les vœux <sup>5</sup>.

Le mythe nous a été transmis sous une forme plus précise dans le Zend-Avesta, ou du moins dans le Boundehesch, qui est, comme on sait, le recueil le plus récent des traditions mazdéennes. Au bord du lac Vôurukasha poussent deux arbres, gardés tous deux par un gandhrawa. L'un est le haoma blanc, dont le suc procure l'immortalité; l'autre est l'arbre exempt de mal, appelé aussi l'arbre à toutes semences, et l'arbre à l'aigle (*çaênahé*; cp. le sanscrit *cyêna*, « épervier »). C'est la demeure de l'oiseau çnamrû (appelé plus tard dans la mythologie persane l'oiseau simurgh), et de l'oiseau tshamros. Quand le premier de ces oiseaux s'envole, mille rameaux poussent à l'arbre; dès qu'il revient au nid, il brise mille rameaux et fait tomber les semences. L'oiseau tshamros les ramasse et les porte à l'endroit où Tistar rassemble les eaux. Quand Tistar a rassemblé les eaux et les semences, il les fait tomber en pluie sur la terre.

Le mythe scandinave est encore plus net. L'arbre du monde, c'est le frêne Yggdrasill, dont les branches s'étendent sur la terre entière, et

<sup>1</sup> Yaj., XVIII, 53.

<sup>2</sup> *Oupnekhat*, t. I, p. 320.

<sup>3</sup> VI, 1.

<sup>4</sup> XV, 1.

<sup>5</sup> V. Obry, *Du berceau de l'espèce humaine*, p. 20, 152.

servent de séjour aux dieux. Il a trois racines : celle du ciel, celle des géants, celle de l'enfer. Sous chacune d'elles coule une source. La première est la source Urdhar, où les dieux tiennent leur tribunal; chaque matin les Nornes y puisent et en arrosent les branches du frêne. De là vient la rosée qui tombe dans les vallées; on appelle cette rosée « pluie de miel » (*hunángsfall*), et les abeilles s'en nourrissent. La seconde source est celle de Mímir, au fond de laquelle reposent la sagesse et l'intelligence; Odhin y a laissé son œil en gage pour obtenir d'en boire un trait. « Oui, je sais bien, Odhin, où ton œil est resté. C'est dans la célèbre source de Mímir. Chaque matin, Mímir boit l'hydromel.... Comprenez-vous ce que tout cela signifie ? » Dans les branches et les racines du frêne vivent un aigle, un faucon, un écureuil, quatre cerfs et des serpents. Dans la source de l'enfer, Hvergelmir, un de ces derniers ronge la racine de l'arbre. L'écureuil va de lui à l'aigle, qui est posé au sommet, et tâche d'exciter entre eux un combat.

Il est temps d'arriver à l'explication de ces symboles, dont la ressemblance n'a pas besoin d'être démontrée. « L'idée qui a donné lieu à toutes ces imaginations, dit M. Kuhn, c'est l'analogie entre les bandes de nuages qui s'étendent et se ramifient dans le ciel et un arbre qui envelopperait le monde<sup>1</sup>. Dans la pluie et la rosée qui en proviennent, on reconnaît aisément les sources et les lacs situés au pied de l'arbre. Les oiseaux qui y font leur demeure, sont les porteurs d'éclairs; nous verrons plus loin qu'ils apportent aussi le breuvage céleste. Les reptiles sont les démons malfaisants qui retiennent les bienfaits des nuages, le *Kereçâni* zend, « qui nuit à la croissance », Çushna-Kuyava, « la mauvaise récolte »; car toute croissance dépend de l'arbre, comme tous les germes sont déposés en lui. Si le breuvage qui en provient communique aux Aryens une force immortelle, les Germains croient qu'il donne la sagesse et l'inspiration poétique, opinion partagée aussi par les Indiens et par les Grecs. Odhin, le dieu suprême, trouve ce breu-

<sup>1</sup> *Völuspa*.

<sup>2</sup> Les grands développements de *cirrus*, qui envahissent quelquefois le ciel tout entier, portent encore aujourd'hui dans le nord de l'Allemagne le nom de *Wetterbaum* « arbre atmosphérique ». M. Taine m'apprend qu'en France, depuis les Ardennes jusqu'en Bourgogne, les paysans donnent au même phénomène le nom d'arbre des Machabées, à cause des sept branches qu'ils lui attribuent. L'allusion biblique est évidemment récente, mais le reste prouve que la race gauloise a connu, aussi bien que la race germanique, le mythe de l'arbre céleste.

vage si précieux, que pour un trait de l'hydromel de Mimir il donne son œil en gage. Dans cet œil on a justement reconnu le soleil, et cette métaphore est également en usage dans l'Inde. L'origine fort claire de ce mythe est la disparition du soleil derrière la masse des nuées, source des eaux, comme si l'œil du ciel était donné en gage à un sage et puissant géant; contrat amical entre des dieux égaux en droits, et non pas lutte violente entre un dieu et un démon. Les Gandharvas, et leurs représentants grecs les Centaures, appartiennent aussi à cet ordre de fables, comme nous le verrons plus loin en parlant de la descente du Soma et de Dionysos. Rappelons seulement ici que, chez les Aryens occidentaux, un Gandhrawa fait aussi sentinelle au bord du lac Vourukaska, comme Mimir auprès de sa fontaine. Enfin Yggdrasill, le frêne du monde, nous ramène encore aux nuées, car ce nom signifie « le cheval d'Ygg », surnom d'Odhin, et une des plus anciennes métaphores mythologiques consiste à comparer les nuages à des chevaux. Le mythe scandinave prétend, comme nous l'avons vu, que la rosée qui tombe dans les vallées provient de l'eau dont les Nornes ont arrosé les feuilles du frêne. De même dans l'ancien Edda il est dit que lorsque les chevaux des Valkyries se secouent, de leur crinière il tombe de la rosée dans les vallées et une grêle bienfaisante sur les arbres. La rosée tombant de la crinière des chevaux comme des feuilles du frêne, il faut reconnaître également des nuages dans ces deux mythes. »

Avec ces éclaircissements, nous pouvons aborder les fables grecques et latines. Chez les Grecs, l'arbre du monde est encore le frêne, et nous verrons plus loin les raisons qui ont déterminé le choix de cette espèce. C'est du frêne que sont sortis les hommes de l'âge d'airain. « Zeus produisit une troisième génération d'hommes, la génération d'airain, bien différente de celle d'argent. Il les tira des frênes (ἐκ μελίσσιν), et ils étaient forts et redoutables, et se plaisaient aux violences et aux travaux d'Arès, qui engendrent les larmes <sup>1</sup> ». Mais les Grecs étaient trop anthropomorphistes pour conserver un mythe de ce genre sans l'altérer. Ils firent du frêne une nymphe, Mélia, qui a gardé intact le nom de l'arbre; d'ailleurs les nymphes, comme les *āpas* et les *apsaras* de l'Inde, étaient des personnifications des nuées <sup>2</sup>. Mélia est

<sup>1</sup> Hésiode, *les Travaux et les jours*, V, 142-5. On trouve de même dans Hésychius cette expression : « Le fruit du frêne, c'est-à-dire le genre humain, » μελίς καρπός, τὸ τῶν ἀνθρώπων γένος.

<sup>2</sup> Comp. avec νύμφη, νέφος, le latin *nubes* et le sanscrit *nabhas* « nuage ».

filles de l'Océan ou de Poséidon, représentant tous deux non pas la mer terrestre, mais la mer atmosphérique des nuages. Elle a été enlevée par Apollon; son frère Caanthus venge ce rapt en brûlant le bois sacré du dieu, qui le perce de ses flèches. L'Inde explique encore cette légende. Caanthus est Kavantha ou Kabandha, « le vase ventru », personnification du nuage et du démon qui l'habite. Indra enlevait sa sœur (le soma?); il a osé lancer la foudre contre le dieu et a été anéanti par lui. Une autre tradition fait de Mélia l'épouse de Silène et la mère du centaure Pholos, dont nous verrons plus loin le rapport avec notre sujet. Mais le mythe qui nous importe le plus est celui qui fait de Mélia l'épouse du fleuve Inachus et la mère de Phoronée. Ce dernier était presque confondu par les Grecs avec Prométhée; dans certains cantons de la Grèce, au témoignage de Pausanias <sup>1</sup>, il était honoré comme ayant apporté le feu aux mortels; on le regardait aussi comme le premier homme, ou du moins comme le premier qui avait réuni les hommes en société. Cependant les deux mythes de Prométhée et de Phoronée diffèrent essentiellement. L'un était la personnification du pramantha; l'autre est l'oiseau porte-feu. Son nom, mal à propos interprété par *ferax*, « fertile », est le calque rigoureux du sanscrit *bhuranyu*, « le rapide », épithète donnée par le Rig-Vêda à Agni, considéré comme un oiseau qui apporte sur la terre l'étincelle de la foudre <sup>2</sup>. On en peut donc conclure que la mythologie grecque, aussi bien que le Vêda, a possédé le mythe de l'arbre céleste et de l'oiseau porteur du feu. Seulement ces traditions, toutes vivantes dans les croyances indiennes, ne nous sont parvenues de la part des Grecs que dans un état fruste et qui ne se révèle qu'à l'interprétation comparative.

En Italie, on perd la tradition de l'arbre céleste; mais l'oiseau porteur du feu y joue un rôle important. Les Sabins de Feronia (aujourd'hui Saint-Oreste), au pied du mont Soracte, célébraient tous les ans une fête dans laquelle une famille de prêtres nommés *Hirpi*, « les loups », marchaient pieds nus sans se brûler sur des charbons ardents. Les divinités de la fête étaient Soranus et Feronia, dont on fait tantôt Apollon et Junon, tantôt Dis et Proserpine. Le nom de Soranus a été rapproché du sanscrit *Sûrya*, ce qui en ferait une divinité solaire. Quant au nom de Feronia, il rappelle directement celui de Phoronée, et les traits de la fable latine sont en effet de même nature que ceux

<sup>1</sup> II, 19, 5.

<sup>2</sup> *Bhuranyu* se rattache immédiatement à *bhurdna*, participe présent moyen de *bhri*, porter, « celui qui est porté » par des ailes ou par des chevaux. Il a fait φορωνεύς, comme *avidānyu* « celui qu'on ne doit pas voir » a fait Αἰδωνεύς.

du mythe grec dont nous venons de parler; comme Proserpine-Despoïna, Feronia est une déesse du feu et de l'éclair. Un jour le bois qui lui était consacré parut tout en flammes, et comme on se hâtait pour sauver au moins l'image de la déesse, le feu s'éteignit tout à coup et le bois redevint frais et vert à l'instant même. Que Feronia, comme Phoronée, ait été primitivement un oiseau, c'est ce que l'étymologie de ce dernier nom nous a déjà fait soupçonner. Festus nous confirme dans cette opinion, quand il donne au pic vert l'épithète d'oiseau de Mars et de Feronia, *picus Martius Feroniusque*<sup>1</sup>. D'ailleurs l'oiseau porte-feu n'était pas inconnu aux Romains. Du temps de Pline l'Ancien on croyait encore à son existence et on en faisait une espèce d'oiseau magique qu'on nommait *avis incendiaria* ou *spinturnix*. Voici comment Pline s'exprime à cet égard : « L'oiseau nommé incendiaire est de mauvais augure, et nous trouvons dans les annales que souvent il a été cause que la ville a été purifiée, comme il arriva sous le consulat de L. Cassius et de C. Marius, pendant lequel elle le fut aussi à l'occasion d'un hibou. Ni les livres ni les traditions ne nous apprennent quel est cet oiseau. Quelques-uns, expliquant son nom, jugent qu'on appelle ainsi tout oiseau qui aurait été vu enlever du feu des autels et des sacrifices. D'autres le nomment *spinturnix*, mais je n'ai trouvé personne qui prétendît le connaître<sup>2</sup>. »

Il est visible que l'explication de cette fable échappe à Pline, et qu'on doit la chercher dans le mythe de l'oiseau qui apporte le feu du ciel à son bec. M. Kuhn va plus loin; il compare l'*avis incendiaria* au « coq rouge », qu'en Allemagne comme en France les mendiants éconduits menacent de faire chanter sur les granges et les meules de blé. Il y a cependant une grande différence. Quand les mendiants parlent du coq rouge, ils savent bien qu'ils commettent une grosse et coupable métaphore; les Romains, au contraire, croyaient à l'existence du *spinturnix*, et la preuve, c'est que Pline l'assimile à d'autres oiseaux également fabuleux, mais nullement métaphoriques, tels que l'oiseau *clivia*, et le *subis* qui brise les œufs de l'aigle<sup>3</sup>. Ce qui peut être vrai, c'est que la métaphore du coq rouge pour figurer l'incendie renferme un souvenir des anciennes croyances; mais on ne saurait pousser plus loin l'assimilation.

Si les Romains avaient eu plus d'intelligence de leurs origines, ils auraient compris que l'oiseau incendiaire était le pic. En effet, il joue

<sup>1</sup> V. *Oscines aves*.

<sup>2</sup> *Hist. nat.*, X, 13.

<sup>3</sup> *Ibid.*, X, 14.

dans leur mythologie un rôle tout semblable à celui de Phoronée chez les Grecs. Picus, fils de Saturne, est le premier homme et le premier roi du Latium et le père de Faunus, roi et dieu comme lui. Il fut changé en pic vert par Circé, dont il avait méprisé l'amour. Une tradition sans doute plus antique et non encore anthropomorphisée est celle qui fait diriger l'immigration des Picentins et des Hirpins par le pic et par le loup (*hirpus*), d'où le nom de ces tribus. Les mêmes animaux ont nourri dans leur enfance Romulus et Rémus, premiers rois et peut-être aussi les premiers hommes :

*Lacte quis infantes nescit crevisse ferino,  
Et picum expositis sæpe tulisse cibos* <sup>1</sup>.

Picus devint un Picumnus, dieu des naissances, génie protecteur des enfants, et on lui donna pour compagnon Pilumnus, dont le nom vient de *pilum*, « javelot, pilon, » et nous reporte au pramantha. Les deux mythes relatifs à l'origine du feu seraient donc réunis dans Picumnus et Pilumnus. Ce dernier, considéré aussi comme pilon à écraser le grain, devint le dieu des boulangers.

La cause qui fit choisir le pic est sans doute dans l'habitude mystérieuse qu'a cet oiseau de frapper au tronc des arbres, et de se nicher dans leur creux. On dirait qu'il en est l'habitant et l'âme; et c'est pourquoi, quand on s'est figuré le ciel comme un arbre, le pic a été choisi pour correspondre entre cet arbre et la terre. Quant à la croyance qui en faisait soit le premier homme, soit le dieu des naissances, elle tenait, comme nous l'avons vu, à l'idée que l'âme est une étincelle et la vie un feu insufflé dans le corps. Nous y reviendrons, tout à l'heure.

Une autre légende latine achève de démontrer la nature du dieu Picus. Ovide l'a racontée dans les *Fastes* avec son enjouement ordinaire. Numa voulait savoir comment on pourrait purifier les choses touchées par la foudre. Sur le conseil de la camène Égérie, il tendit un piège aux dieux Picus et Faunus pour leur faire révéler ce secret. Dans un bois sacré sur l'Aventin, où ils venaient se reposer chaque jour pendant la chaleur, il exposa de grandes coupes pleines de vin et se cacha à quelque distance avec douze jeunes gens munis de liens. Les dieux vinrent; au lieu de l'eau de la fontaine ils burent le vin, et s'endormirent pesamment; mais chargés de liens dans leur sommeil, ils furent forcés de révéler les moyens de faire descendre du ciel Jupiter Elicius,

<sup>1</sup> Ovide, *Fast.*, III, 54.

qui seul pouvait enseigner la purification demandée <sup>1</sup>. Pour faire descendre Jupiter Elicius, qui n'est autre chose que la foudre, il faut que Picus lui tienne de près, et qu'il soit lui-même l'éclair ou l'oiseau qui le porte <sup>2</sup>.

Les Allemands ont plusieurs légendes qui ressemblent tout à fait à celle de Numa et de Picus. Nous citerons celle qui nous a paru la plus jolie; elle a été recueillie en Suisse, dans le canton des Grisons. Suivant ce conte, il existait dans ce pays des nains sauvages, vêtus de peaux de bêtes; ils possédaient toutes sortes de secrets, mais on ne pouvait rien tirer d'eux que par la ruse. Des gamins avaient longtemps essayé en vain d'en saisir un qui veillait sur les chèvres du village. Ils finirent par remplir les auges de deux fontaines, l'une de vin, l'autre d'eau-de-vie. Le nain venant boire se défia du vin et n'y toucha pas, mais il goûta de l'eau-de-vie, qui avait la couleur de l'eau, s'enivra et tomba endormi. Tout aussitôt il fut lié et conduit au village, pour y révéler tel et tel secret. Il promit de parler si on le délivrait d'abord; mais à peine libre, il dit d'un ton goguenard : « Quand il fait beau, prends ton manteau; quand il pleut, prends-le si tu veux » <sup>3</sup>; et s'enfuit. Ce conte a bien visiblement des traits modernes, mais le fond en est ancien, et a couru l'Allemagne pendant tout le moyen âge.

Les légendes germaniques ont confondu Picumnus et Pilumnus, et fait du premier un boulanger, comme le second l'est dans les traditions latines. De même en Norvège, le pic noir à huppe rouge s'appelle l'oiseau de sainte Gertrude, et l'on raconte que Notre-Seigneur et saint Pierre, errant par le monde, passèrent devant une femme qui pétrissait. Elle se nommait Gertrude et portait une coiffe rouge sur la

<sup>1</sup> Ovide, *Fast.*, III, v. 285 et ss. La suite de l'histoire est amusante. Jupiter Elicius, attiré à terre, déclare que, pour purifier les lieux touchés par la foudre, il faut couper la tête — d'un oignon, ajoute vivement Numa; — d'un homme, dit Jupiter; — les cheveux, ajoute encore Numa; — la vie, dit Jupiter, — d'un poisson; et Jupiter se contente de ces équivoques. Cette légende n'est pas de l'invention d'Ovide; on la retrouve dans Plutarque, *Vie de Numa*, ch. 15 (trad. d'Amyot, ch. 27).

<sup>2</sup> Les Grecs rapportaient une légende toute semblable du roi Midas, qui aurait saisi Silène dans son jardin, en mêlant du vin à l'eau d'une source où le dieu allait se désaltérer; Silène prisonnier lui aurait révélé des secrets sur la nature des choses et sur l'avenir (V. Preller, *Griech. Myth.*, t. I, p. 453). Ce dieu, d'ailleurs, se rattache au cycle mythologique que nous étudions, si l'on admet, d'après M. Kuhn, l'identification de son nom avec celui de Soranus, dont il a été question plus haut. V. Kuhn, *ouvr. cit.*, p. 35.

<sup>3</sup> *Bim hübschen wetter, nemmet die tschöpen mit ni; und bim leiden, haid er d'wahl.* Vernalcken, *Alpensagen*, p. 213.



tête. Notre-Seigneur, souffrant de la faim et de la fatigue, lui demande un morceau de pain. Elle prend un peu de pâte et la lui présente; mais la pâte enfle si bien qu'elle remplit tout le four. Un gâteau de cette taille, pense la femme, est trop grand pour une aumône; elle remet cuire un plus petit morceau de pâte, mais il grossit autant que le premier; ne voulant pas le donner davantage, elle prend un troisième morceau encore plus petit. Comme il enfle autant que les autres, Gertrude dit : « Vous vous en irez sans aumône; ma fournée est trop forte pour vous. » Notre-Seigneur irrité lui répond : « Parce que tu ne m'as rien donné, pour ta punition tu deviendras un oiseau qui cherche sa vie entre le bois et l'écorce et qui ne boit que quand il pleut. » Aussitôt elle fut changée en oiseau de sainte Gertrude et s'envola par la cheminée; et chaque jour on la voit avec sa coiffe rouge et le reste du corps tout noir, à cause du tuyau de cheminée par où elle a passé. Elle perce l'écorce des arbres pour chercher à manger, et crie après la pluie, car elle a toujours soif et demande à boire<sup>1</sup>. On a supposé, non sans vraisemblance, que ce conte remonte plus haut que le christianisme, et qu'à la place de sainte Gertrude il faut mettre la déesse Freya; conjecture d'autant plus admissible, que sainte Gertrude est une sainte toute païenne et qu'elle préside aux enfers, d'après les croyances populaires de la Norvège<sup>2</sup>.

Picumnus et Pilumnus présidaient aux naissances, et on dressait un lit pour eux dans la chambre de l'accouchée jusqu'à ce qu'on eût vérifié si l'enfant était né viable<sup>3</sup>; sans doute parce qu'on pensait qu'ils lui apportaient l'étincelle animique. De là à imaginer que l'oiseau apporte l'enfant lui-même, il n'y a qu'un pas, et ainsi s'explique la croyance allemande, que la cigogne apporte au monde les petits enfants, et qu'elle les tire d'un étang, qui n'est autre que le nuage. Ce mythe, car c'en est un, se raconte encore de nos jours en Allemagne aux enfants trop tôt curieux de physiologie. Il n'est pas douteux que la cigogne y joue un rôle à cause de son ancien caractère d'oiseau

<sup>1</sup> Grimm, *Deutsche Mythologie*, 2<sup>e</sup> édit., p. 639.

<sup>2</sup> Même chose est contée du coucou. C'était un compagnon boulanger ou meunier, et, en temps de disette, il a volé de la pâte à de pauvres gens, et l'a tirée du four au moment où le bon Dieu la bénissait, en disant : *Gukuk!* (eh! voyez!). Pour le punir, Dieu l'a changé en un oiseau de proie qui répète toujours ce cri. C'est pourquoi il a un plumage pâle et enfariné. *Ibid.*, p. 641. En Angleterre, c'est au chat-huant que la légende est attribuée. *They say*, dit Shakspeare, *the owl was a baker's daughter*. *Hamlet*, IV, 5.

<sup>3</sup> *Serv. ad Æn.*; X, 76.

porte-foudre, que lui avait valu la couleur rougeâtre de ses pattes. C'est pourquoi aussi l'on croit que son nid sur une maison la protège contre le tonnerre. Dans la Hesse, pour l'inviter à le faire sur le toit, on y dépose une roue, cette image du soleil et de l'arani; et l'on raconte qu'un jour une cigogne, irritée de ce qu'on avait déniché ses petits, vint avec un brandon enflammé au bec, le jeta sur son nid et mit ainsi le feu à la maison.

Le rôle de porteur de feu est attribué dans la mythologie celtique au roitelet, au moins s'il faut en juger par les légendes qui subsistent encore. Voici, d'après mademoiselle Amélie Bosquet<sup>1</sup>, celle que l'on raconte en Normandie : « Il fallait un messager pour apporter le feu du ciel sur la terre. Le roitelet, tout faible et délicat qu'il est, consentit à accomplir cette mission périlleuse. Peu s'en fallut qu'elle ne devint fatale au courageux oiseau, car durant le trajet le feu consuma tout son plumage, et atteignit jusqu'au léger duvet qui protégeait son corps fragile. Émerveillés d'un dévouement si généreux, tous les oiseaux, d'un commun accord, vinrent chacun offrir au roitelet une de leurs plumes, afin de revêtir sa chair nue et frissonnante. Le hibou seul se tint à l'écart, mais son insouciance excita contre lui l'indignation des autres oiseaux, à tel point qu'ils ne voulurent plus désormais le souffrir en leur compagnie. » Le nom même du roitelet et ses surnoms populaires français de roi Bertault, bœuf de Dieu, poulette au bon Dieu, etc., indiquent l'importance de cet oiseau dans les croyances. Les Grecs et les Latins en ont connu quelque chose. Aristote croyait qu'il fait la guerre à l'aigle, et suivant Pline, la cause du combat était parce que le roitelet est nommé le roi des oiseaux<sup>2</sup>. Dans le midi de la France, à la fin de décembre, on allait à la chasse au roitelet, et celui qu'on avait pris était suspendu à l'intérieur de deux cerceaux en croix, et on le promenait en chantant : « Voici le roi des oiseaux » ; à Carcassonne, il était attaché à un bâton orné d'une guirlande d'olivier, de chêne et de gui. Les mêmes croyances se retrouvent en Angleterre, ainsi que l'atteste le proverbe :

*A Robin and a wren  
Are God almighty's cock and hen.  
Le rouge-gorge avec le roitelet  
Sont du bon Dieu la poule et le cochet.*

La chasse au roitelet est organisée dans l'île toute celtique de Man,

<sup>1</sup> *La Normandie romanesque et merveilleuse*, p. 220.

<sup>2</sup> *Hist. Nat.*, X, 74.

et voici ce qu'une relation locale en rapporte : « La cérémonie de la chasse au roitelet est fondée sur une ancienne tradition. Une fée d'une beauté extraordinaire exerçait une telle influence sur la population mâle de l'île, qu'elle séduisit un grand nombre d'hommes, les attira sur ses pas, et les conduisit par degrés jusqu'à la mer, où ils périrent. Cet abus cruel de son pouvoir continua si longtemps, que l'on craignait qu'à la fin l'île ne fût dépeuplée de ses défenseurs. Mais il s'éleva contre elle un chevalier errant qui découvrit les moyens de combattre les charmes employés par la sirène, et forma un plan pour sa destruction; elle n'y échappa qu'au moment du plus extrême danger, en prenant la forme d'un roitelet. Elle se sauva ainsi pour cette fois, mais une formule magique jetée sur elle la condamna à reprendre la même forme à chaque nouveau jour de l'an, jusqu'à ce qu'elle pût périr par la main de l'homme. En conséquence de cette légende, chaque année, au jour de l'an, depuis le lever du soleil jusqu'à son coucher, les hommes et les enfants de l'île tâchent de tuer la fée. Malheur aux roitelets qui se montrent en ce jour fatal; on les poursuit, on tire dessus, on les détruit sans pitié. Leurs plumes sont conservées avec un soin religieux, car on croit que chacune des reliques recueillies dans cette chasse est un préservatif certain contre les accidents de mer pour l'année suivante; et le pêcheur qui se risquerait sans cette sauvegarde serait considéré par beaucoup de natifs comme un homme d'une témérité folle. » Il est probable que dans ce morceau la légende est chargée de bien des traits arbitraires, mais il en reste au fond que le roitelet est un être divin et que la possession de ses plumes préserve du mal.

Rapporterons-nous au même ordre d'idées les superstitions et l'es-pèce de culte dont la pie est l'objet dans quelques parties de la France, notamment en Poitou, où, « le jour du carnaval, les petits bouviers vont avec les bergères porter *la crêpe à la pie* au haut d'un arbre élevé, à l'une des branches duquel ils attachent des bouquets de bruyère et de laurier. On danse après la cérémonie, et personne ne doute que la pie reconnaissante ne vienne avertir lorsque le loup parattra<sup>1</sup>. » Ce qui nous porterait à admettre ce rapprochement, c'est que le nom de la pie, *pica*, n'est que le féminin de celui du pic, et qu'il semble naturel d'en conclure que les deux oiseaux avaient, à l'origine, été confondus dans un même mythe par l'imagination populaire.

<sup>1</sup> *Note sur les usages du Poitou*, par M. Guerry, avocat, dans les *Mém. de la Soc. des antiquaires de France*, t. VIII (1829), p. 451.

Nous pouvons maintenant comparer les deux ordres de mythes que nous avons exposés, l'un faisant naître le feu dans les arants, l'autre le représentant comme un fruit de l'arbre céleste apporté sur la terre par un oiseau divin. Quelle que soit la confusion dans laquelle la tradition subséquente les a mêlés tous deux, il est possible de les distinguer et d'assigner l'origine de chacun à des idées et des époques différentes. Les témoignages directs, il est vrai, font défaut à cette distinction, et M. Kuhn ne paraît pas l'avoir aperçue dans le cours de son travail; du moins il ne l'a signalée que dans le résumé qui le termine, en y mettant même une certaine hésitation. Sans franchir les limites de la conjecture, nous nous risquerons un peu plus loin. A nos yeux, le mythe de l'arbre et de l'oiseau est antérieur à celui de la production du feu par le divin pramantha, et il y a entre eux toute la distance qui sépare une imagination primitive et spontanée d'avec une conception philosophique. Le premier, si je ne m'abuse, est le résultat des apparences qui s'offrent à des esprits tout à fait incultes, prenant les ramifications des nuages pour un arbre et l'éclair qui vole pour un oiseau. J'y trouve une ressemblance frappante avec les croyances des peuplades sauvages<sup>1</sup>, qui ne sont que la grossière traduction de leurs sensations habituelles. De même les premiers Aryas, vivant dans les forêts, se firent une idée de l'inconnu en le comparant à la nature qu'ils avaient sous les yeux. D'autre part, ce mythe se rattache par des rapports incontestables à celui des arbres paradisiaques, et si ce dernier est, comme on le pense<sup>2</sup>, le seul monument d'une communication antéhistorique entre les Sémites et les Aryens, il nous reporte à l'âge le plus reculé, avant la fixation des langues et des grammaires. Et même en considérant que notre mythe n'est applicable qu'au feu tombé du ciel, on serait amené à le croire antérieur à la production artificielle du feu, et par suite on y verrait un des plus anciens souvenirs du genre humain, quand l'usage des arts, dont le feu est le père, n'avait pas encore modifié les conditions de sa vie tout animale. En effet, une fois la production du feu inventée, il n'a plus de raison d'être et doit céder la place aux mythes du pramantha, qui s'appliquent aussi au feu céleste.

<sup>1</sup> Les sauvages de Tahiti se figurent la terre comme un arbre dont les rameaux dans leur ensemble forment la surface terrestre. Ces rameaux sont supportés par un tronc qui a ses rejetons et ses racines fixés dans une base inébranlable, fondement du monde. *Cosmogonie tahitienne*, traduite du tahitien par L. Gaussin, dans *le Tour du monde*, t. I, p. 11.

<sup>2</sup> Voyez sur cette question Obry, *Du berceau de l'espèce humaine*, et Renan, *Hist. des langues sémitiques*, liv. V, ch. II, § 5.

Ceux-ci, fondés sur cette invention capitale qu'ils généralisent et qu'ils érigent en système cosmogonique, constituent la première apparition de l'esprit philosophique pour lequel la race aryenne possédait sans contredit une aptitude supérieure; c'est le premier essai tenté pour ramener les phénomènes à l'unité, en attribuant au même procédé le feu du ciel et de la terre, la création des êtres animés, et, comme nous l'allons voir plus loin, la préparation des eaux célestes qui fécondent le sol, et des breuvages terrestres qui excitent les sens de l'homme. Cette conception est tellement réfléchie, qu'on y sent à travers les âges l'action des penseurs individuels, patriarches ou Rishis, tandis que celle de l'arbre céleste a tous les caractères de ces représentations mythologiques qui naissent spontanément dans la foule, sans qu'aucun individu puisse s'en attribuer exclusivement la création. Plus tard, les auteurs du Rig-Vêda allèrent si loin dans la voie philosophique, que l'unité de système qu'ils appliquent à la création leur fit pressentir l'unité de Dieu. « L'esprit divin qui circule au ciel, chante *Mṛghatama* <sup>1</sup>, on l'appelle Indra, Mitra, Varuna, Agni. Les sages donnent à l'être unique plus d'un nom : c'est Agni, Yama, Mâtariçvan. » Les détails dans lesquels nous sommes entrés plus haut nous permettent de pénétrer le sens de ce verset : le dieu du feu, Agni, assimilé d'abord à Indra, le maître de l'atmosphère et de la foudre, à Mitra et Varuna, le soleil et le ciel, est ensuite identifié, comme être unique, avec Yama, personnification de la foudre tombée, premier homme né du feu céleste, et avec Mâtariçvan, le divin pramantha. Qu'est-ce qu'une pareille doctrine, sinon l'expression poétique de la croyance que le feu engendré par le frottement, ou plutôt le frottement engendrant le feu, est la cause suprême, le père universel des choses.

Si l'on admet notre explication, le mythe de l'arbre est donc fort antérieur à celui du pramantha. Pour s'en expliquer la conservation, il ne faut pas perdre de vue que la race aryenne avait entre toutes le don de la mémoire. Le progrès de ses idées n'effaçait pas le souvenir de son passé. Le procédé qui détruit pour rebâtir n'était pas le sien; elle gardait la ruine à côté de l'édifice nouveau. Lorsque le pramantha l'eut remplacé, le mythe de l'arbre cessa, il est vrai, d'avoir un sens vivant et d'exprimer l'opinion qu'on se faisait sur la nature des choses, mais il subsista toujours à l'état de tradition morte, de métaphores et d'images, de même que les mots continuent de subsister avec un sens détourné de leur étymologie oubliée. En cet état il se confondit avec le

<sup>1</sup> *Rig-Vêda*, mand. I, hymn. 164, çl. 46.

mythe du pramantha et se mêla avec lui dans un réseau inextricable, à propos du cycle mythique du breuvage céleste, que nous allons examiner. C'est avec cette intime connexion que tous deux sont venus se perdre dans les superstitions modernes dont nous avons déjà indiqué quelques-unes et sur lesquelles nous reviendrons encore.

F. BAUDRY.

*(La suite à la prochaine livraison.)*

# UN ÉCOLIER AMOUREUX.

---

## FRAGMENTS

D'UN JOURNAL ET D'UNE CORRESPONDANCE AUTHENTIQUES.

---

*Briefe des jungen Börne an Henriette Herz. Leipzig, A. Brockhaus, 1861.*

Mardi, le 9 novembre 1802.

Madame Herz<sup>1</sup> me plaît-elle? — Je ne l'ai pas encore suffisamment regardée. Elle est belle certainement, elle est polie et prévenante. — Pourvu qu'elle ne soit pas fière, car je ne suis pas fort en compliments; et sans doute il n'est pas nécessaire de lui apprendre qu'avec sa connaissance de quatre langues étrangères elle est fort savante et même renommée pour telle. Louis, Louis, prends garde, pas de sottises!

Qui remplira le vide de mon cœur? qui répondra aux aspirations de mon âme? — Bon Dieu! fais-moi rencontrer de braves gens qui m'aiment, et que je puisse aimer! — Rien qu'une âme à qui je me puisse donner tout entier!

<sup>1</sup> L'héroïne de ce récit était la femme d'un célèbre médecin de Berlin. Par sa bonté, par son instruction distinguée, par sa grâce et sa beauté, madame Herz était le centre d'un cercle dont les frères Humboldt, Schleiermacher, Frédéric et Dorothee Schlegel, Varnhagen et sa Rachel étaient ou les amis intimes, ou de bienvenus visiteurs.

Louis, d'une famille juive de Francfort, avait été envoyé à Berlin pour se préparer aux études médicales dans la maison de M. et madame Herz, qui l'avaient accepté comme pensionnaire et devaient lui donner quelques leçons.

L'après-midi.

O les admirables gens ! Comme ils sont bons et sympathiques ! Comme la sœur est aimable et gaie ! — Mais elle ! Quels yeux ! quel gracieux sourire ! — Pas de mots pour la décrire. Celui-là qui inventa la langue ne comprenait rien à la beauté, à moins que la première belle femme ne l'ait frappé de mutisme !

Crainte et espérance ! Je suis faible, très-faible, peu accoutumé à refréner mes passions ; de plus, je suis dans une ville entourée de toute espèce de tentations et de séductions. Me laisserai-je entraîner à mal ? — Et mon sang qui bouillonne ! — Non. — Et madame Herz ! — Non.

Samedi, le 13 novembre.

Parfois je dépose mon livre, mais que j'entende quelqu'un monter, je le reprends bien vite. « Symptôme de paresse ! » dirait Herz s'il le savait. Paresse ? Sans doute, oui, sans doute ! — Avec quelles bonnes résolutions j'abordai l'école de Giessen ! Et comme je les ai tenues ! Ferai-je mieux ici ? Certainement. Aussi quels beaux jours je vois se dérouler devant moi ! La voilà qui vient. Comme je suis content !

La voilà partie ! Son amicale sollicitude à propos de mon pain et de mon beurre m'enchantent. Je me sens irrésistiblement attiré par elle. Je lui dirais volontiers tout ce que je pense, si elle ne devait pas le répéter à sa sœur et à son mari.

Quel bon pain ! et présenté par de si belles mains ! C'est une nourriture pour les dieux !

Hier au soir, Herz me demandait si j'avais de la lecture. — Non, répondis-je, car j'avais honte d'avouer que j'avais déjà lu beaucoup de romans. Cela est singulier et ne me ressemble guère. Jamais je n'avais caché pareille chose. Et pourquoi donc cette fois-ci ?

Mon cher Louis, c'était sans doute parce que ton propre roman se préparait, et qu'instinctivement tu avais peur, en avouant des lectures et des dispositions romanesques, de compromettre tes futures prétentions, et de faire douter de la réalité de tes grands sentiments.

Je me suis décidé à publier ma biographie. Elle aura pour titre et pour dédicace :

*A Madame Herz.*

*Ludwig Bartel. Roman psychologique. Berlin, 1804.*

Je m'aperçois que je préfère madame Herz à tout le monde. Si seulement elle le savait ! Je l'ai bien dit à son mari. Quand elle s'avance,



je lui voudrais toujours baiser la robe. Je lui trouve tant de grâce et de majesté! — J'ai vu chez elle, dans la matinée, un quidam avec une redingote bleue, qui m'avait bien l'air d'un galantin juif.

Je ne puis nier être enchanté quand Herz est absent du dîner. Je ne sais pas vraiment pourquoi, car il ne me gêne pas du tout. C'est égal, je suis content huit jours à l'avance, quand je sais que je dois dîner seul à seul avec madame Herz.

Elle m'affirme avoir trente-six ans. Qui l'aurait cru! Cela me chiffonne. Je préférerais qu'elle eût dix ans de plus, ou, mieux encore, qu'elle eût dix ans de moins!

Je sens que je brûle. Mon être entier s'est transformé!

Je lui ai dit que madame Weil m'aimait beaucoup, et lorsqu'elle demanda si c'était là une de ses nombreuses ressemblances avec madame Weil, Dieu tout-puissant! ce que je sentis alors, ce qui se passa en moi, je ne le puis exprimer. Je lui répondis quelque chose. Quoi? je ne sais.... Un petit frisson me saisit; une tiède mélancolie envahit mon cœur palpitant; un sentiment douloureux et ineffable s'empara de mon être le plus intime. Un rideau se déchira, et je vis en lettres de flamme : « Tu l'aimes! et cet amour fera ton malheur! »

Demain je lui donnerai des fleurs et lui écrirai tout ce que je sens. — Elle le dira à son mari, je le veux. Je le savais bien, que si j'aimais j'aimerais avec frénésie!

Samedi, le 1<sup>er</sup> janvier.

« MADAME,

- » Acceptez ces fleurs en témoignage du désir de mon âme de vous donner du bonheur. Je ne vous demande en retour qu'une seule fleur, mais la plus belle — la rose! »

Probablement cette déclaration passa pour un simple souhait de nouvel an, trop chaleureux peut-être. En tout cas, un triste accident survint : M. Herz mourut presque subitement. Le journal reprend :

19 janvier.

Il est mort; avec lui toutes mes joies s'en vont. Je dois quitter madame Herz et le bonheur! Tous mes sentiments sont émoussés; je rêve lourdement à mon affreuse destinée. C'était un rêve, un beau rêve; je me réveille aujourd'hui! — Et comment pourra-t-elle supporter son malheur? Bon Dieu! prends-lui son chagrin, et fais-le-moi porter, que j'en sois écrasé. (Pauvre conscience humaine, que tu es simple et ingénue!) Donne-lui le bonheur et la joie, et donne-moi la mort! La mort? Mais puis-je mourir? Est-ce que sans elle une vie saurait exister?

— Si seulement je pouvais penser ma douleur, je pourrais me tranquilliser ! Si je trouvais des mots, je trouverais aussi la consolation !

— Elle veut me garder, dit-elle. Je ne dois pas l'abandonner. O monde, l'entends-tu ?

Le 22 janvier.

Je ne reviens pas de mon bonheur inespéré. Je m'illuminerai encore au regard de ses yeux !

Le 30 janvier.

Je lui ai donné des fleurs. Je lui ai fait plaisir ! Pas de roi que j'envie !

Oh ! pleure sur moi ! pleure sur ton pauvre fils égaré ! Je suis malheureux, ineffablement malheureux ! Je me suis à moi-même une intarissable source de douleur. Cet éternel combat entre la raison et la passion me rendra toujours misérable, car le combat est sans issue !

Sur ces entrefaites, le jeune pensionnaire dut cesser d'habiter chez la veuve. Mais il obtint de la pouvoir fréquemment visiter, et de continuer ses leçons avec elle.

Le 27 février.

*A madame Herz.*

« Vous avez coupé le ruban que j'aimais tant, puisque vous me l'aviez donné ! — Vous m'avez gâté un bien beau jour. Pouvez-vous faire tant de mal à mon cœur ! »

Le 28 février.

*A madame Herz.*

« Je suis dans la plus affreuse position, déchiré par mon cœur et ma raison, qui m'entraînent en sens contraire. Tais-toi, me dit l'une ; sauve-toi, me dit l'autre. Non, non, je ne puis me taire davantage. Dois-je violemment exposer au jour ce que j'ai de plus caché ? Noble femme ! pardonnez-moi, pardonnez à mon cœur qui s'égare ; c'est un enfant, un pauvre enfant malade. Votre beauté, votre grâce, votre douce sympathie, ont depuis longtemps allumé dans mon sein une passion qui peut faire mon bonheur ou mon malheur, selon que vous ou la destinée en déciderez. Votre charité me promet que vous ne m'en voudrez pas ; votre noble cœur me fait espérer que vous patienterez avec moi, mais mon indignité m'enlève toute espérance !

» Il est impossible que vous ne vous soyez pas doutée de mon ardent amour, qui brillait dans mes yeux, qui s'élançait de chacune de mes paroles !

» Je vous écris sans passion, mais non sans réflexion, par une heure froide et tranquille. Je sais fort bien ce que je fais. — Si mon aveu me rend coupable à vos yeux, accablez-moi de douleurs! »

Le 4 mars.

A \*\*\*.

« Tu m'en veux de ne t'avoir pas encore écrit? Va! laisse-moi tranquille! Je suis malade; je ne puis te dire de quoi, mais je suis bien malade!

» Madame Herz me quitte à l'instant. — Madame Herz? Eh bien, oui! je te le dis en secret. C'est elle! tiens-le bien, et garde-le au plus profond du cœur. C'est cela. C'est le tombeau de ma joie. Arrête-toi, mon ami, et baise ce nom. Viens ici, viens essuyer mes larmes. Entends-tu? Que Dieu m'envoie son ange — son ange bienfaisant — l'ange de la mort, avec son glaive en main! »

Le 5 mars.

Au même.

« Je reviens du manège. Un cheval m'a enfoncé les côtes; je suis comme roué. Le médecin m'a dit d'aller à cheval, de me baigner, de prendre de la quinine, de boire du vin vieux; tout cela pour me fortifier. En effet, je me sens mieux, mais qui me donnera un remède pour mon pauvre cœur malade? — Il y a quelques jours, chez madame Herz. . . . et je pus à peine retenir mes larmes. Ris, ris tant que tu voudras. Ne suis-je pas un insensé! Elle, trente-six ans, et moi dix-sept. Le temps coule à larges flots entre elle et mon amour. Sur le rivage je me fonds en larmes amères; pas la moindre nacelle pour la traversée. — Par le Dieu tout-puissant! il y a des moments, mon ami, où je me crois fou, et où j'éloigne de moi les ciseaux et les couteaux. Fou! fou! »

Le 5 mars.

Certes, j'avais tort, certes oui! Créature céleste, aurais-je pu n'être rien pour toi, puisque tu es tout pour moi? — Noble cœur! J'en deviendrai fou!

Le 6 mars.

« Ne voudrez-vous pas recommencer à me donner une leçon? ai-je demandé à madame Herz. — Tant que vous persisterez dans votre caprice, non! » a-t-elle répondu. Que faire? Tout le jour je pleure.

Je n'en puis plus. Savoir que ma tristesse ne peut empirer, voilà mon unique consolation.

Ce soir j'étais gai. Sara nous a amusés. A table, j'avais presque honte d'être amical.

Le 10 mars.

*A madame Herz.*

« Je n'ai pas de parole pour vous dire ma joie et mon extase. Ce fouldard que vous avez porté, il est à moi. Je ne puis vous remercier, mais je l'embrasse cent mille fois ! »

Le 17.

C'en est donc fait, irrévocablement fait ! Oui. La flèche ne retourne jamais à l'arc qui l'a lancée ; la parole que j'avais conservée dans le secret du cœur est prononcée. Maintenant elle lit ma lettre. — Maintenant elle l'a lue. — Maintenant ses lèvres balancent ma vie ou ma mort ! Mon cœur veut éclater ; je tremble comme un condamné ; une sueur froide me parcourt les membres. — Est-ce la pitié ? est-ce la mort ? suis-je condamné ? Mon cœur, prends ta résolution ! Mon cœur me dit d'espérer, et ma raison de désespérer. Je suis angoissé. Miséricorde !

Le 19.

La vie est un songe, et je rêvais ici une bien belle vie ! Me voici réveillé. Adieu les illusions ! Bons anges, maintenez-moi, enchatnez-moi à cette pensée effroyablement belle : Je veux mourir !

Elle me repousse, c'est ma douleur ; elle me repousse avec froideur, c'est mon désespoir. Ne pas m'aimer, ce serait peu ; mais ne point me haïr, c'est affreux !

Que m'a donné la vie ? Si je me fusse tu, et si jusqu'au tombeau je me fusse bercé d'une gracieuse espérance ! Mais d'une main curieuse j'ai écarté le voile, et je suis forcé de voir clair comme le soleil. — Quel enfant, quel insensé je faisais ! Oh ! les hommes, je vous connais bien !

« Dans quelques années nous en reparlerons, » disait-elle. — Bonne femme ! tu oublies que les morts ne parlent plus. — Je dois partir. Soit, j'en peux guérir. Je me dois faire amputer le bras. C'est bien si j'en réchappe ; mais si je succombe ? Je suis très-faible, je supporte peu la douleur.

Être froid quand j'aime, être poli quand je brûle ! — Père qui es aux cieux, je tombe à tes pieds, et je t'implore d'un cœur pur. Abrége mon

supplie ou donne-moi la force de l'endurer ! — Envoie-moi un ami qui sèche mes larmes et adoucisse mes douleurs par sa chaude sympathie. Bénis mon adorée, mon ardemment aimée ; donne-lui joie et bonheur. — Ote-moi d'une terre si triste ! — Dieu, pardonne ! C'était un cri de douleur. Je veux souffrir sans murmure. Tu sais mieux que moi ce qui m'est bon, et tu dirigeras tout pour le mieux.

Eh bien, le bonheur me porterait au ciel, que le paradis ne me ferait pas oublier ce jour de malheur !

Sans date.

*A madame Herz.*

« Je ne suis qu'un homme. Vous avez prononcé mon arrêt. Je ne puis vivre. Vous avez versé de l'huile sur le feu, et mon cœur se consume. Je vais périr si je reste plus longtemps près de vous. Je me retire ; j'en écrirai à mon père.

» Votre raison me blâmera, votre cœur me plaindra. Vous riez ! Eh bien, à l'heure de votre agonie, puissiez-vous oublier ce méfait !

» Louis.

» La main me tremble, le cœur me bat violemment. Je ne puis y résister davantage. La maison brûle, il faut m'échapper ou périr.

» Quand je vous reverrai, je vous prie, pas un mot de ceci. »

Le 20 mars.

*A monsieur,*

*Monsieur Laxius, apothicaire à Berlin.*

« Devant, pour motif de santé, m'éloigner pour quelques jours, je vous prie de m'envoyer mon compte. Et comme ma chambre est infestée de rats et de souris, dont je n'ai pu me débarrasser, je vous prierai de m'envoyer par le commissionnaire de l'arsenic en paquet cacheté. »

» Tout à vous,

» Louis. »

*A madame Herz.*

« Bonjour, chère maman<sup>1</sup>.

» Je vous prie de lire ma missive au comte Hatzfeld, d'y mettre l'adresse et de la cacheter,

<sup>1</sup> On devine aisément qu'au reçu d'une de ces lettres madame Herz avait dû bien gronder son jeune amant, faire sonner bien haut ses trente-six ans, et lui faire promettre de ne plus l'appeler désormais que sa mère.

» Faites pour moi des vœux de bonheur. Aujourd'hui le sort des juifs se décidera peut-être, et le mien aussi. Aujourd'hui je trouverai peut-être le point de cristallisation autour duquel le bonheur se cristallise. C'est un procès chimique. Le vase, le pilon, la cornue, en pourront sauter mille fois, je recommencerai. »

Ce billet est assez obscur. Le jeune Louis, à l'apogée de sa passion, s'était probablement mis dans la tête de se suicider avec la poudre aux rats de l'apothicaire Lezius, mais voulait sans doute auparavant servir la cause de ses coreligionnaires par une pétition quelconque auprès du ministre Hatzfeld. Peut-être, avant de franchir le pas terrible, voulut-il essayer encore une fois de tenter la chance, et nous trouvons une nouvelle requête d'amour de Louis à madame Herz. Réponse de celle-ci :

« Louis, il est contraire à toutes nos conventions que j'accepte de vous lettre pareille, aussi je vous la renvoie. Je voudrais m'être conduite envers vous avec tout le sérieux nécessaire ; mon action sur vous aurait pu être alors tout autre et plus salutaire, et au moins n'auriez-vous pas essayé de m'entretenir de mon influence sur vous.

» Je ne puis que vous répéter ce que je vous ai dit déjà : Vous seul pouvez vous rendre heureux, moi je n'y puis rien. »

Berlin, le 1<sup>er</sup> avril.

*A monsieur,*

*Monsieur Lezius, apothicaire.*

« Envoyez-moi donc mon compte, car je vais bientôt partir. Je vous donne dix louis d'or si vous m'envoyez ce que je vous ai demandé.

» LOUIS. »

*A madame Herz.*

« Vous m'avez égayé, vrai, vous m'avez amusé. « Je n'ai que faire de votre amour, » me dites-vous. Je vous remercie pour cet aveu, qui me fait plus sage d'un siècle ; mais ne vous en ouvrez à personne, cela pourrait devenir contre votre sexe la plus mordante des satires. »

Heureusement, M. Lezius tint bon et ne voulut pas risquer entre les mains du jeune homme une poudre aux rats aussi chère. Louis dut voir dans cette obstination l'arrêt du sort, et se résigner à vivre ; peut-être alla-t-il se dédommager à la pâtisserie de Reibedans, qui l'attirait trop souvent. Poursuivons :

« .... Ma bonne et chère dame, rien qu'une prière : Hâissez-moi, je vous prie. La haine, je la supporterai, mais votre indifférence me rend furieux. Ma prière est humble, vous l'exaucerez facilement et volontiers, n'est-ce pas ?

» Il y a quelques semaines j'étais par exception assez gai. Cela vous plut, et vous me dites : Mon cher Louis, si vous êtes toujours de cette humeur, et si vous travaillez, je vous aimerai bien. » Quand hier en me couchant je me suis rappelé cette scène, j'en serais mort de rire, si mes larmes ne m'en eussent empêché.

» L. »

Le 18 avril.

Quand j'étais enfant, un arc-en-ciel pouvait m'enchanter. Aujourd'hui j'en ai vu un, mais qui m'a laissé tout froid. Comme cela me vexait !

Aujourd'hui je suis heureux comme un dieu ! Madame H. est aussi aimable envers moi que par le passé. J'avais des mots pour la douleur, mais la joie me rend muet.

Je la préfère assise que debout. Si elle le savait, elle serait toujours debout. Elle me va mieux en chapeau qu'en cheveux.

Quand j'écris mon journal sur n'importe quoi, il me faut réfléchir sur chaque expression <sup>1</sup> ; mais quand je parle d'elle, je pourrais en même temps suivre dans ma tête des propositions d'Euclide.

Si madame Herz épousait quelqu'un qu'elle aimerait bien, cela me ferait plaisir. C'est un problème psychologique, mais c'est ça. Et si elle m'aimait autant que je l'aime, je crois que mon amour pour elle diminuerait. Mais je doute fort que pour me guérir elle voulût essayer de ce remède.

Sans cesse je parle de mon amour pour Henriette, et cependant, pour l'amour d'elle et bien qu'elle m'en prie, je ne m'applique pas plus que je ne faisais. Je lui donnerais ma vie, et je ne lui donne pas une heure de travail. D'autres s'en étonneront, moi je le comprends fort bien.

A vrai dire, je ne sais ce que j'aime en elle. J'admire sa beauté, j'estime son bon cœur, j'apprécie son intelligence ; mais tout cela, ce n'est pas ce que j'aime.

Quand je baise la main d'Henriette, c'est involontairement, et même malgré moi. Il en est de même pour sa sœur. Et c'est chez moi une expression de l'amour le plus violent et le plus intime.

<sup>1</sup> Il faut se souvenir que Louis sortait d'une famille juive de Francfort, et qu'en ces temps d'intolérance tous rapports avec la bonne société étant rigoureusement interdits aux juifs, ces derniers étaient obligés d'apprendre péniblement l'allemand comme une langue à peu près étrangère.

Parfois, quand madame Herz me tournait le dos, elle me devenait tout à fait indifférente. Mais en regardant son visage, de nouveau j'étais sous le charme. D'obscurs sentiments, d'innombrables sensations se croisent en moi. Comme je voudrais les éclairer, les analyser et les définir!

Je n'ai encore jamais rêvé à madame Herz, et cependant je pense à elle tout le jour.

Le 19 avril.

J'aime mieux que madame Herz me dise *bon Louis* que *cher Louis*, et ce que je préfère, c'est quand elle m'appelle : *Mon bon Louis* ! « Mon Louis » ! Dans ces deux mots il y a tout un paradis ! Quand elle m'écrivit ne vouloir plus me garder auprès d'elle, j'étouffais de désespoir ; mais en lisant à la fin du billet : « Après quelques années, *mon bon Louis*, nous pourrions causer de tout ceci, » ce *bon Louis* me dégagait la poitrine. Je versai des larmes et fus soulagé.

En trois mots, madame Herz me fait mouvoir par un fil tout comme une marionnette. Et elle ne serait pas vaine ? Jamais, il est vrai, je n'ai aperçu en elle le moindre trait de coquetterie. Elle ne serait pas coquette, femme comme elle l'est, et belle de sa beauté ?

Le 19 avril, mardi.

Je me crois des dispositions pour la philosophie. Si je m'y appliquais, je pourrais aller loin.

Souvent je souris en remarquant sa dextérité à tourner ses phrases de manière à ne pas prononcer le mot d'amour : c'est : le *sentiment que vous éprouvez*, ou bien *mon influence sur vous*, ou encore *votre état d'âme*, mais jamais : *votre amour*. De mon côté, je regimbais tout autant contre le mot d'*amoureux*, j'ai pourtant dû en passer par là.

Si j'étais le gouvernement, j'ouvrirais des maisons d'éducation pour les chiens.

Si mon amour se mélangeait de raison, je serais heureux.

Je ne désirerais pas qu'Henriette m'aimât autant que je l'aime ; je ne pourrais pas supporter mon bonheur !

Mardi soir.

Ainsi je l'aurais franchi ce pas dont elle me devait à jamais éloigner ! ainsi j'aurais rejeté ma pudeur et ma fierté ! Devant mes yeux, mon péché se dresse rouge comme le cramoisi. Pourrai-je désormais me présenter le front haut devant elle ? Mon Dieu ! ce n'est, dit-on,



que le premier pas qui coûte ! Combien souvent l'ai-je trompée pour l'argent dont je lui devais compte ! (Le pauvre Louis était gourmand.) Mais cette fois-ci ma conduite est ignoble. Je ne le ferai plus ! Dieu merci, il est une mesure que je ne transgresserai jamais, et cette mesure est encore assez restreinte !

Mercredi matin, 20 avril, à six heures et demie.

J'ai pris ma leçon avec madame Herz, et demain j'en aurai une autre. Tout me sourit et m'enchanté. Aujourd'hui je l'ai beaucoup vue et longtemps. Je suis heureux d'un bonheur ineffable.

En ce moment je ne me sens pas le moindre goût au travail.

Madame Herz.... Autour de ce point, de ce point unique et éternellement central, tournent tous mes désirs. Ce point, il est immobile comme le soleil, et dans un lointain incommensurable, je me fatigue, comme la terre, à tourner autour de lui. Comme la terre ! c'est cela ! Retenu éternellement par ma propre pesanteur !

Mercredi, 20 avril, à sept heures.

Qui sait si ce n'est point seulement par habitude que j'aime madame Herz, par la paresse que j'aurais à déraciner une vieille impression ! — Aujourd'hui, entre trois et six, je sentis encore toute la force de ma passion ; j'aurais pu lui sauter au cou.

Je suis redevenu aussi gai que jamais. Sa bouche a des traits qui sont irrésistibles.

Madame Herz ne peut souffrir que je la loue et que je l'admire. — C'est de l'orgueil. Rien ne me vexe et ne m'humilie à mes propres yeux comme de voir repousser l'expression de ma satisfaction.

A onze heures.

S'il était en mon pouvoir de pleurer à volonté, je verserais souvent des larmes, sans pourtant ressentir aucune impression....

Lecteur, notez ce précieux aveu d'un Allemand.

Un nautonier aveugle sur un fleuve rapide est la véritable image de l'amoureux.

Quand je fais des commissions pour madame Herz, j'aime beaucoup qu'il pleuve et qu'il vente.

Le 17 décembre, Herz m'examina sur la logique, et dit à sa femme qu'il était très-satisfait. A table, j'étais silencieux. Je réfléchissais au

moyen de me faire donner par madame Herz un baiser chaque jour que je serais appliqué.

Quand je lui parle, tout disparaît autour de moi dans le sens propre du mot : je ne vois ni n'entends plus qu'elle.

« Monsieur Louis, vous êtes un fripon ! » me disait souvent Henriette Herz ; et j'aimais à me l'entendre dire.

Judi, le 21 avril.

Je croyais avoir ouvert à mon petit cœur (*der Herzin*) tous les replis de mon âme, mais ce n'était là qu'une illusion déplorable. Je me décevais si bien, que je me croyais ennemi de la flatterie, comme si personne pouvait l'être.

Aujourd'hui j'ai dit à Herzin que je m'étais appliqué, et ce n'était pas vrai. Je ne voulais pas mentir cependant, mais je n'ai pas eu assez de présence d'esprit pour dire la vérité.

Pour en finir, madame Herz quitta Berlin et se rendit à Dresde ; elle conseilla aux parents de Louis de reprendre leur fils et de lui faire continuer ses études à Halle.

Voici un fragment de lettre que Louis écrivit à madame Herz le jour même du départ pour Dresde :

« Bien que les larmes, chère maman, aient étouffé mes derniers adieux, je ne suis pas triste du tout. Je suis tellement superstitieux, que la douleur de la séparation m'a été bienvenue, dans l'espérance qu'elle désarmerait mon mauvais génie, irrité sans doute de tout mon bonheur passé.

» L. »

Deux mois après, il écrivait :

Halle, le 19 juillet.

« Depuis six jours, j'appartiens à Halle âme et corps. J'ai oublié Berlin et tout ce qui m'y était cher.... Désormais, chère maman, vous pouvez me dire heureux : combien de fois ne vous ai-je pas entendue répéter : « C'est bien, Louis, c'est par l'ironie que doit finir notre his-toriette. » Félicitez-vous, car mon être tout entier s'est transformé en ironie, et je suis devenu la critique la plus mordante de tous les cours et extraits de morale, arrangés par numéros et groupés alphabétiquement, comme des notes de blanchisseuse, etc. »

.....

En résumé, madame Herz n'acceptant pas l'amour qu'on lui offrait, le jeune homme eut le bon esprit de ne pas refuser l'amitié qu'on lui donnait volontiers.

Nous voyons ici un amour naître insensiblement, croître avec rapidité et jaillir dans sa plénitude comme une fleur d'aloès. Après une crise violente et désespérée, il aboutit à une amitié tranquille et constante; par des transitions délicates, les accents tragiques de la passion s'éteignent en dissertations littéraires et en discussions de morale. Ce contraste nous rappelle tellement l'originale poésie de Victor Hugo, *les Djinns*, que nous demandons la permission de la reproduire en prose, comme point de comparaison :

« Nuit profonde. Le silence règne sur la campagne endormie. Voici qu'un léger murmure semble interrompre la quiétude universelle. Ce murmure devient bruit inquiétant, rumeur grossissante, et, finalement, fracas, tempête, éclats de foudre étincelante, retentissement de tonnerre. C'est la nuée de démons, ce sont les Djinns qui passent, sifflant et rageant dans les airs. Le vent hurle, l'ouragan furieux tord les arbres, les cœurs sont épouvantés, mais l'horrible tintamare s'assourdit un peu. Il s'apaise, s'éloigne, diminue, se rapetisse et disparaît derrière l'horizon, puis l'espace efface le bruit.... »

Cette confession d'amoureux nous semble un charmant petit abrégé d'une passion complète et dans les règles; tous les caractères essentiels de l'affection pathologique s'y trouvent concentrés dans un petit espace pour la plus grande commodité des observateurs; Stendhal en aurait été enchanté sans doute, et en aurait tiré large profit pour sa *Mono-graphie de l'Amour*. Et cependant, malgré toutes les monographies du monde, malgré les diagnostics, les étiologies et les thérapeutiques, malgré tous les médecins et l'innombrable foule des patients, il est à présumer que cette affection restera longtemps un problème insoluble pour la science philosophique. Nous nous garderons bien de grossir ici le nombre des dissertateurs, mais qu'il nous soit permis, dans l'intérêt de la classification, de noter dans ce cas particulier quelques symptômes caractéristiques :

Pour être d'une sincérité parfaite, cette passion ne nous semble pas exempte de toute influence littéraire et de parti pris. Notre héros avait dix-sept ans, il connaissait parfaitement son Code du Parfait Amour, riche d'exemples et de modèles. Il cherchait une héroïne pour donner la réplique à son éloquence sentimentale; et pour un rhétoricien amoureux le moyen de ne pas mettre de la rhétorique dans son amour! — Cette remarque n'est point faite pour déprécier les amours de jeunesse, ces innocentes amours si fraîches et si naïves, malgré toutes les prétentions qu'elles peuvent afficher! On est convenu d'en

sourire ironiquement devant le monde, mais le cœur s'en souvient toujours avec une tendre mélancolie.

Notre jeune homme était donc préoccupé de psychologie, il s'étudiait en égotiste; il avait beau souffrir, sa curiosité morale était plus forte que sa douleur. Or les maladies sont bien moins dangereuses quand une moitié seulement de l'être en est affecté et que l'autre moitié reste saine et sauve à son poste d'observation pour étudier le siège et les causes du dérangement, pour réagir sur lui, et au besoin le guérir. — Guérir? — Entendons-nous, les égotistes ne guérissent jamais complètement de leurs maladies réelles ou imaginaires; quand on s'étudie trop curieusement, remarque ailleurs notre patient lui-même, quand on se regarde de trop près, on se débilité, et les fonctions vitales s'alanguissent. Pour jouir d'une santé complète, il faut vivre, comme l'on respire, sans s'en apercevoir; il est même dangereux de sentir avec trop de volupté le bonheur de la vie et de la santé. C'est là que gisent le danger et l'insigne contradiction : soyez heureux ! soyez heureux ! mais si vous l'êtes, et si vous venez à le savoir trop positivement, adieu le bonheur !

« *Louis faisait de la psychologie* », cette réflexion aurait pu nous rassurer au moment critique où il voulait corrompre M. Lezius, apothicaire à Berlin, pour se faire donner la potion d'arsenic qui devait terminer ses maux. Et que serait devenu ce fameux roman psychologique de *Louis Bartel*, où il aurait dit sur la passion des choses si fines, si neuves et si ingénieuses ? — Qu'un jeune homme de dix-sept ans s'éprenne d'une dame de trente-six, cela nous semble signifier que l'amour du jeune homme est avant tout intellectuel. L'objet de sa passion est moins la femme que la connaissance de la femme; il s'agit pour lui d'échanger avec la belle dame un trésor de naïve ignorance et d'amour candide contre un trésor d'observations, de fine expérience et de science du monde. Au fond, madame Herz devait être pour Louis la charmante et majestueuse incarnation de la Psychologie.

Mais n'insistons pas davantage sur ce côté, ne faisons pas supposer que notre jeune ami se fût inoculé sa passion, par amour de l'art pour l'art, comme cet apprenti chirurgien qui s'appliquait cautères et sinapismes pour étudier directement les intéressantes questions de la formation du cal et du fourmillement inflammatoire. Louis était franchement et sincèrement amoureux; et malgré la part que son imagination y pouvait prendre, ses souffrances étaient réelles et bien plus angoissantes qu'il ne l'aurait désiré. Il ne faut pas trop en vou-

loir à ce malade d'avoir ouvert trop vite la porte de son cœur à la maladie; victime volontaire du mal d'amour, la passion à laquelle il s'était livré l'a saisi, emporté, malmené, maltraité et rendu insensé momentanément. Il a été puni là où il avait péché.

Ces pages d'un écolier amoureux ne perdront rien de leur intérêt quand on saura que leur jeune auteur devait un jour devenir l'un des écrivains les plus distingués de son pays, fonder la Jeune Allemagne, et rendre illustre le nom de Louis Börne, avec lequel nous nous réservons de faire bientôt plus ample connaissance.

E. RECLUS.

# LES ACTES DES APOTRES.

---

## DEUXIÈME ARTICLE.

---

### III.

Après avoir tracé l'image de Pierre et de Paul, les Actes nous présentent le tableau de leurs relations réciproques et, en général, des rapports de ce dernier avec l'Eglise judéo-chrétienne. Fidèles à leur système, ils s'efforcent ici plus que jamais de faire croire à un parfait accord, à une harmonie constante; mais plus que jamais aussi ils viennent s'y briser contre les renseignements historiques les plus formels, contre l'évidence : c'est ce que nous allons constater en les suivant pas à pas.

Après qu'il eut reçu le baptême, disent les Actes, Saul « fut quelques jours parmi les disciples, à Damas; et aussitôt il prêcha Jésus dans les synagogues, à savoir, qu'il était le Fils de Dieu. Or, tous ceux qui l'entendaient étaient dans l'étonnement, et disaient : N'est-ce pas là celui qui persécutait dans Jérusalem ceux qui invoquaient ce nom, et qui est venu ici dans le but de les amener enchaînés aux archiprêtres? Mais Saul se fortifiait davantage et confondait les Juifs qui demeuraient à Damas, prouvant que celui-là était le Christ. Cependant, lorsqu'il se fut écoulé un assez bon nombre de jours, les Juifs résolurent de le faire mourir; mais Saul connut leur dessein. Or, comme ils gardaient jour et nuit les portes, afin de le tuer, ses disciples le prirent pendant la nuit et le firent passer par la muraille en le descendant dans une

corbeille. Et étant arrivé à Jérusalem, il cherchait à se joindre aux disciples; mais tous le craignaient, ne croyant pas qu'il fût disciple. Alors Barnabas, l'ayant pris, le conduisit aux apôtres, et leur raconta comment il avait vu le Seigneur sur le chemin, et que celui-ci lui avait parlé, et comment il avait prêché ouvertement à Damas au nom de Jésus. Et il entra et sortait avec eux à Jérusalem, et prêchait hautement au nom du Seigneur. Puis, s'adressant aussi aux (Juifs) hellénistes, il discuta avec eux; mais ceux-ci cherchèrent à le tuer : ce que les frères ayant su, ils le conduisirent à Césarée, et l'envoyèrent à Tarse<sup>1</sup>. »

Paul, de son côté, rend compte des premiers temps qui suivirent sa conversion de la manière suivante : « Lorsqu'il plut à Celui qui m'avait élu dès le sein de ma mère et qui m'a appelé par sa grâce, de révéler son Fils en moi, pour que je l'annonçasse parmi les gentils, aussitôt (εὐθέως) je ne pris point conseil de la chair et du sang, ni ne m'en allai à Jérusalem vers ceux qui étaient apôtres avant moi; mais je m'en allai en Arabie, puis je revins de nouveau à Damas. Ensuite, trois ans après, je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je demeurai avec lui quinze jours; et je ne vis aucun autre des apôtres, sinon Jacques, le frère du Seigneur. Or, dans ce que je vous écris, voyez, (je jure) devant Dieu que je ne mens point. Après cela, j'allai dans les régions de la Syrie et de la Cilicie. Et j'étais inconnu de visage aux Églises de la Judée qui étaient en Christ; mais elles avaient seulement ouï dire : Celui qui nous persécutait auparavant prêche maintenant la foi qu'il détruisait jadis; et elles glorifiaient Dieu en moi<sup>2</sup>. »

Qui ne voit immédiatement que tout diffère dans ces deux récits, faits et intentions<sup>3</sup> ?

D'abord, d'après l'Épître aux Galates, Paul reçoit dès le principe la mission d'évangéliser les gentils; et aussitôt, sans avoir égard à aucune considération humaine, sans prendre conseil de personne, sans se mettre en rapport avec ceux qu'on disait les colonnes de l'Église, il commence, comme pour annoncer nettement ses desseins et son droit, par porter ses pas chez les Arabes. Il revient ensuite

<sup>1</sup> Actes, ix, 19-30.

<sup>2</sup> Galates, i, 15-24.

<sup>3</sup> Notons cependant que Paul confirme, en partie du moins, dans sa deuxième Épître aux Corinthiens (xi, 32, 33), ce que les Actes racontent ici de sa fuite de Damas et des circonstances qui l'accompagnèrent; seulement, d'après lui, ce ne seraient pas les Juifs, mais les gardes du roi Arétas, qu'il aurait dû éviter.

directement à Damas; et ce n'est que trois ans plus tard, c'est-à-dire lorsqu'il a pu inaugurer pleinement son œuvre, qu'il se rend enfin à Jérusalem. — Les Actes ne rapportent rien de semblable. A les en croire, Paul, après s'être tenu quelque temps parmi les disciples, sans doute pour se faire instruire par eux et recevoir ainsi de leur main la pure doctrine du Maître, n'aurait encore prêché qu'aux Juifs et dans les synagogues; il ne se serait point éloigné de Damas; et le temps qui séparerait sa conversion de son premier voyage à Jérusalem comprendrait, non des années, mais un nombre plus ou moins grand de jours. Arrêtons-nous un moment, avant de poursuivre notre parallèle, devant ces deux derniers points. Je dis que, selon les Actes, Paul n'est pas allé en Arabie; et en effet, non content de passer ce fait sous silence, ils serrent tellement les mailles de leur récit, que tout moyen de l'y introduire se trouve radicalement exclu. On a voulu le placer à l'endroit où l'Apôtre est représenté, d'une façon qui pourrait sembler indéterminée, prêchant « dans les synagogues »; mais cet espoir est vain. La suite du texte nous affirme aussi clairement que possible, et au moins à deux reprises différentes, que la prédication de Paul ne s'étendit pas au delà des murs de Damas, et qu'il n'est point permis de chercher ailleurs les synagogues en question. N'y voyons-nous pas ceux mêmes à qui cette prédication s'adressait se demander l'un à l'autre : « N'est-ce pas là celui qui.... est venu *ici* (à Damas) pour, etc. ? » et l'auteur n'ajoute-t-il point, en des termes non moins formels, que les Juifs avec lesquels le nouveau disciple discutait, se trouvaient à Damas? D'autres apologistes ont cru pouvoir faire entrer avec plus de succès l'excursion chez les Arabes, dans cet « assez grand nombre de jours » dont il est parlé ensuite; mais leur tentative n'est guère plus heureuse. Elle échoue, et contre le sens général, qui indique manifestement qu'il s'agit de « jours » passés à Damas, non à Damas et en Arabie; et contre l'εὐθέως (*aussitôt*.... je m'en allai en Arabie) de l'Épître aux Galates, qui ne saurait permettre de reculer autant ce voyage. Au surplus, car tout ici se lie et les preuves abondent, Barnabas, en présentant son protégé aux apôtres, ne parle aussi que de son séjour à Damas et n'en connaît point d'autre. — J'ai observé encore qu'il était de toute impossibilité de faire tenir dans le récit des Actes les trois longues années qui ont dû s'écouler, d'après Paul, avant son retour à Jérusalem. En effet, loin d'accuser une période aussi étendue, tout y semble calculé au contraire pour la restreindre et la rendre insignifiante; les faits s'y enchaînent et s'y suivent avec une rapidité qui ne



permet point à l'esprit de s'arrêter. On a cherché à s'accrocher de nouveau, il est vrai, à ce même « assez grand nombre de jours — *ἡμέραι ἱκαναί* », qu'on objectait déjà plus haut; mais quelque extension qu'on se plaise à lui donner, jamais on ne fera croire que cette expression ait pu être employée pour signifier un intervalle de plusieurs années. Au surplus, je le répète, l'auteur des Actes n'avait rien moins que l'intention de s'en servir dans ce sens : celui qui nous montre Paul reçu par les fidèles de Jérusalem comme si ceux-ci ignoraient même le fait de sa conversion, n'a pu vouloir laisser supposer qu'il fût déjà depuis longtemps chrétien et qu'il prêchât Jésus-Christ depuis plus de trois ans. La pensée des Actes au sujet de l'excursion en Arabie et de l'époque du premier pèlerinage de l'Apôtre à Jérusalem, ne semble donc pas douteuse; et il faut bien qu'elle éclate avec évidence, pour que des apologistes décidés, comme M. Meyer<sup>1</sup>, soient conduits à déclarer que l'auteur n'a dû ni connaître l'une, ni considérer l'autre comme aussi tardive. Telle serait en effet la seule conclusion à prendre, si on ne connaissait le but du livre, sa méthode et ses licences historiques.

Les Actes, poursuivant leur récit, conduisent directement, comme on l'a vu, l'Apôtre fugitif de Damas à Jérusalem. Arrivé dans cette ville, où on ignore sa conversion récente, il cherche humblement à se faire admettre par la communauté chrétienne; mais il ne parvient pas à la convaincre de la sincérité de sa démarche, et il est repoussé par elle. Barnabas, un lévite, un des membres les plus considérés de l'Église<sup>2</sup>, le seul qui eût connaissance du changement soudain et inattendu de son âme, le prend alors sous sa protection, le présente aux apôtres, leur expose ce qui s'est passé, et obtient pour lui leur bienveillance. Dès ce moment, Paul se montre publiquement avec eux, les aide dans leur ministère, prêche et discute. Enfin, un complot que des Juifs ont formé contre lui, oblige les frères de l'éloigner. — Si nous reportons maintenant nos regards sur l'Épître aux Galates, nous y voyons chaque mot soulever une contradiction. Là, Paul s'en va librement, de son plein gré et après une attente préméditée de trois années, vers la capitale de la Judée, « pour faire la connaissance de Pierre »; qu'on le remarque bien, car l'Épître ne nous transmet pas sans doute ce détail au hasard et sans vouloir qu'on en prenne note, il va, comme un personnage connu et traitant de puissance à puis-

<sup>1</sup> *Handbuch über die Apostelgeschichte*, 2<sup>e</sup> Aufl. (1854), p. 187 sq.

<sup>2</sup> *Comp. Actes*, IV, 36, 37.

sance pour faire la connaissance de Pierre — ἵστορήσαι Κηφᾶν<sup>1</sup>. Combien cette simple parole confond le tableau correspondant des Actes et le ruine ! Mais continuons à suivre l'Épître. La visite de Paul dure quinze jours ; et pendant ce temps, celui-ci, loin de prêcher publiquement et de vivre dans un commerce familial avec les apôtres (τοὺς ἀποστόλους<sup>2</sup>), ainsi qu'on le prétend, ne voit qu'un seul d'entre eux, Pierre, et parmi les autres membres connus de l'Église, un seul encore, Jacques, le frère du Seigneur<sup>3</sup>. Enfin, les jours destinés à cette visite étant écoulés, il part pour la Syrie et la Cilicie, sans s'être montré dans aucune des communautés de la Judée. — Il serait oiseux de faire ressortir davantage des divergences qui ressortent assez d'elles-mêmes et que nul ne saurait se dissimuler. L'opposition est aussi complète que profonde ; et il ne reste qu'à opter entre deux autorités contraires, dont l'une n'est rien moins que l'Apôtre des gentils, attestant devant Dieu qu'il ne s'écarte point de la vérité. Cependant l'on hasarde quelques observations : les Actes nient-ils que Paul soit allé à Jérusalem avec l'intention de faire la connaissance de Pierre, et qu'il n'y soit resté que quinze jours ? L'Épître aux Galates dit-elle formellement qu'il n'y prêcha point, et qu'il ne fut pas forcé de se soustraire par la fuite aux projets meurtriers de ses ennemis ? Mais, de grâce, qu'on ne presse pas servilement la lettre des deux textes, et qu'après en avoir comparé les détails, on en consulte aussi l'esprit. Comment cette donnée : « Je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas, et je demeurai avec lui quinze jours, sans voir aucun autre des apôtres », se conciliera-

<sup>1</sup> Ἰστορήω de ἵστωρ, qui sait, qui connaît. Comp. les Dictionnaires du Nouveau Testament. — Estius dit ici très-judicieusement : « Significat Apostolus se Ierosolymam rediisse visendi Petri gratia, non ut cum eo suum Evangelium conferret, aut disceret ab eo aliquid, sed studio cognoscendi propius tantum virum, etc. » *Comment. ad. h. l.*

<sup>2</sup> En lisant cette expression dans les Actes, il est impossible de ne penser qu'à un ou deux apôtres ; elle implique, sinon tous les douze, du moins un grand nombre d'entre eux.

<sup>3</sup> Jacques, le frère du Seigneur et le chef de l'Église de Jérusalem, qu'il ne faut confondre ni avec Jacques, fils de Zébédée, qui mourut dans les premières années du christianisme (*Actes*, xii, 2), ni avec Jacques, fils d'Alphée, qui ne fit point partie des Douze. Celui dont il est ici question était fils de Marie, la mère de Jésus (comp. *Matth.*, i, 25. *Luc*, ii, 7 ; puis *Matth.*, xii, 46 sq. ; xiii, 55. *Marc*, vi, 3), et l'un de ces frères du Christ qui ne crurent en lui qu'après sa mort (comp. *Marc*, iii, 21, 31. *Jean*, vii, 5 ; puis *Actes*, i, 14). Si l'Épître aux Galates semble le ranger parmi les apôtres (voyez cependant Hilgenfeld, *Galaterbrief*, p. 139), ce ne peut être que dans un sens large, comme on le faisait aussi de Barnabas (*Actes*, xiv, 14). An surplus, Paul lui-même le distingue d'eux suffisamment ailleurs (*I Corinth.*, xv, 7). Comp. Winer, *B. RW.*, article *Jacobus* ; Meyer, *Galaterbrief*, p. 34 ; de Wette, *Einleitung*, § 167 sqq. ; Reuss, *Geschichte N. Ts.*, 3<sup>e</sup> aug., § 56 ; et surtout Hilgenfeld, *Galaterbrief*, p. 138 sqq.

t-elle jamais avec cette seconde : « Les disciples descendirent Paul dans une corbeille du haut des murs de Damas ; et étant arrivé à Jérusalem, celui-ci chercha, mais inutilement, à se joindre aux disciples ; alors Barnabas le présenta aux apôtres ; et dès ce moment il fut reçu dans leur intimité et prêcha hautement le Seigneur Jésus » ? Ne sont-ce pas là des choses d'un ordre tout différent ? Celui qui aurait vécu à Jérusalem de la façon que le rapportent les Actes, pourrait-il légitimement représenter ce séjour comme une visite faite à un seul homme ? pourrait-il ajouter qu'il ne rencontra d'ailleurs que Jacques, et qu'il ne se fit connaître d'aucune des Églises de la Judée, entre lesquelles il faut bien comprendre la principale de toutes ? Je reconnais, puisqu'on le désire, que notre livre ne contredit pas en toutes lettres les *quinze jours* de l'Épître ; mais ces tentatives infructueuses pour se faire agréer par les disciples, ces prédications, ces disputes, ces complots des Juifs, tout cela n'en suppose-t-il pas davantage ? Je reconnais encore que Paul ne parle point des motifs de son départ ; mais ne les donne-t-il pas suffisamment en disant qu'il ne voulait que visiter Pierre ; et son langage laisse-t-il soupçonner qu'il comptât rester plus longtemps, ou que quelque cause étrangère ait hâté la séparation ? Au reste, sur ce dernier point, les Actes n'ont pas eux-mêmes d'opinion arrêtée ; car, tandis qu'ils motivent ici le départ de Paul par la nécessité de prévenir les desseins criminels des hellénistes et qu'ils le rapportent à l'initiative des disciples, plus loin ils l'attribuent à un acte personnel de sa volonté, guidée par une révélation et par la certitude de l'inutilité de ses efforts<sup>1</sup>. C'est ainsi qu'ils se chargent de faciliter notre critique et de la confirmer.

L'opposition de nos documents, qui s'est manifestée jusqu'à présent dans les faits, n'éclate pas d'une façon moins sensible dans les intentions qu'ils révèlent. Pour la pensée de l'Épître aux Galates, on la connaît déjà par l'étude précédente : Paul y démontre, par la narration exacte des événements, qu'il ne relève en rien de l'autorité des Douze, qu'il ne tient pas son Évangile de leur main, qu'il ne l'a jamais soumis à leur contrôle ou à leur approbation, en un mot, qu'il ne dépend comme eux que de Jésus-Christ. Les Actes poursuivent un but tout opposé, ils veulent établir une certaine subordination de Paul à ceux qui le précédèrent dans l'apostolat, le mettre promptement en rapport avec eux, prouver l'accord de sa doctrine avec la leur et avec celle de toute l'Église primitive. C'est pour cela qu'ils

<sup>1</sup> Actes, xxii, 17-21.

le retiennent à Damas parmi les disciples, qu'ils taisent le voyage en Arabie, qu'ils abrègent la durée de son absence de Jérusalem, et qu'ils étendent celle de son séjour dans cette ville; c'est pour cela encore qu'ils l'y font prêcher publiquement et à la satisfaction générale de la communauté, qu'ils grossissent le nombre des apôtres dans l'intimité desquels il vécut, qu'ils donnent à ses relations avec eux une couleur toute différente, qu'ils montrent enfin les frères veillant sur ses jours et attentifs à le soustraire aux attentats de ses ennemis. Devant une explication qui se présente pour ainsi dire d'elle-même, et qui rend si naturellement compte de toutes les particularités que nous venons de rencontrer, faudrait-il en chercher une autre et douter encore du mobile qui guida l'auteur des Actes ?

Après avoir envoyé Paul à Tarse, sa ville natale, les Actes le perdent quelque temps de vue, ou plutôt le condamnent à l'inaction.

A l'en croire lui-même, Paul se sait dès le principe, comme nous l'avons déjà observé souvent, l'Apôtre des gentils, et il n'attend aucune autorisation humaine pour leur annoncer l'Évangile qu'il a reçu directement de Jésus-Christ. Afin de mieux marquer encore son caractère particulier et ses droits à l'autonomie, il évite même au début de s'adresser aux Juifs : il ne va qu'une seule fois en Judée, pour voir Pierre à Jérusalem, et il n'y reste que quinze jours; mais il n'hésite pas à se transporter chez les Arabes, et à évangéliser longuement les populations palennes de la Syrie et de la Cilicie.

Les Actes ne pouvaient, sous peine de déranger tout leur plan, considérer ainsi les choses et accepter cette situation. Dans leur manière de voir, Paul n'avait pas encore toutes les qualités requises pour entreprendre spontanément l'œuvre qui lui était destinée : il devait y être appelé, et du centre de la Palestine, et par des manifestations publiques de la volonté de Dieu. C'est donc de nouveau Barnabas qui va aller le chercher au fond de sa retraite et lui servir de patron.

« Ceux qui avaient été dispersés par la persécution qui s'était élevée à l'occasion d'Étienne, disent les Actes, passèrent jusqu'en Phénicie, en Chypre et à Antioche, n'annonçant à personne la parole, si ce n'est aux Juifs. Mais il y en eut quelques-uns d'entre eux, des Cypriotes et des Cyrénéens, qui, arrivés à Antioche, s'adressèrent aux gentils et leur annoncèrent le Seigneur Jésus. Et la main du Seigneur était avec eux; et un grand nombre crut et se convertit au Seigneur. Or, le bruit en étant venu aux oreilles de l'Église de Jérusalem, on envoya Barna-

bas à Antioche. Lorsque celui-ci y fut arrivé et qu'il eut vu la grâce de Dieu, il se réjouit et les exhorta tous à persévérer dans leur résolution d'être au Seigneur; car c'était un homme de bien, plein de l'Esprit-Saint et de foi. Et une foule assez considérable se convertit au Seigneur. *Alors Barnabas partit pour Tarse, afin de chercher Saul; et l'ayant trouvé, il l'amena à Antioche.* Et il arriva qu'ils se trouvèrent ensemble, durant toute une année, dans l'Eglise, qu'ils enseignèrent une assez grande multitude, et que ce fut d'abord à Antioche que les disciples reçurent le nom de chrétiens.... Or, il y avait dans l'Eglise d'Antioche des prophètes et des docteurs : Barnabas, et Siméon, qu'on appelait Niger, et Lucius le Cyrénéen, et Manahem, qui avait été élevé avec Hérode le Tétrarque, et Saul. Et pendant qu'ils sacrifiaient au Seigneur et qu'ils jeûnaient, l'Esprit-Saint dit : *Séparez-moi Barnabas et Saul pour l'œuvre à laquelle je les ai appelés.* Alors, ayant jeûné et prié, et leur ayant imposé les mains, ils les laissèrent partir <sup>1</sup> ».

Les différences sont encore ici tellement sensibles, qu'il doit suffire, je pense, d'avoir fourni au lecteur les moyens d'en juger par lui-même, pour qu'il les apprécie. Comment retrouver dans ce timide et obscur disciple, qu'il faut aller chercher à Tarse et qu'on n'y découvre pas sans quelque peine, qui n'entreprend ses travaux apostoliques que par délégation, auquel les Siméon, les Lucius, les Manahem imposent les mains et confèrent le pouvoir; comment, dis-je, retrouver là ce Paul qui ne consulte ni la chair ni le sang, qui ne s'inquiète point des Douze et ne s'estime en rien au-dessous d'eux, qui ne veut tenir d'aucun homme ni son autorité ni son Évangile, qui communique en toutes choses directement avec Jésus-Christ? Des opinions longtemps reçues et l'habitude d'amalgamer les divers livres de l'Écriture peuvent seules conduire à confondre ces deux figures et à n'être point frappé de leurs caractères distinctifs. Je n'aurais donc rien à ajouter, s'il n'était un détail, qui pourrait échapper peut-être, et sur lequel je tiens d'autant plus à attirer l'attention, qu'il se représentera plusieurs fois dans la suite, et qu'il offre de l'intérêt; je veux parler de cette espèce d'infériorité de rang et d'action, dans laquelle Paul se trouve maintenu vis-à-vis de ceux qui furent disciples avant lui et qui sortent de Jérusalem. Barnabas est ici évidemment le chef; il représente les apôtres; il inspecte, dirige et consolide la communauté; il est nommé le premier partout. Quant à Paul, il n'est d'abord réellement qu'un aide que Barnabas s'adjoint; et plus tard, il occupe encore parmi les prophètes

<sup>1</sup> *Actes*, XII, 19-26 ; XIII, 1-3.

et les docteurs la dernière place. Peut-on douter qu'en lui imposant systématiquement cette humilité, si opposée à sa vraie nature, on ne cherche à faire oublier et pardonner ce qui avait tant déplu en lui et choqué le judéo-christianisme, c'est-à-dire sa prétention hautement avouée d'être l'égal des Douze et d'avoir travaillé plus qu'eux tous ?

Pendant le séjour de Paul à Antioche, et avant de lui laisser commencer sa première mission, les Actes lui attribuent encore un fait qu'il a fallu négliger momentanément, mais qui ne doit pas passer inaperçu. Voici ce dont il s'agit : « En ce temps-là des prophètes étaient descendus de Jérusalem à Antioche; et l'un d'eux, nommé Agabus, s'étant levé, avait annoncé par l'Esprit qu'il y aurait une grande famine dans toute la terre, laquelle arriva en effet sous Claudius. Les disciples résolurent donc d'envoyer, chacun selon ses moyens, un secours aux frères qui demeuraient en Judée, ce qu'ils firent, en l'adressant aux anciens par les mains de *Barnabas et de Saul*.... Et *Barnabas et Saul*, après avoir rempli leur ministère, revinrent de Jérusalem, ayant pris avec eux Jean, surnommé Marc<sup>1</sup> ». Au témoignage des Actes, l'Apôtre des gentils se serait donc rendu ici une deuxième fois, et peu de temps après la première<sup>2</sup>, dans la capitale de la Judée.

Mais Paul nous parle aussi de son second voyage à Jérusalem. Ayant commencé par nous apprendre, dans l'Épître aux Galates, qu'il y était allé d'abord pour faire la connaissance de Pierre, trois ans après sa conversion, il continue : « Ensuite, quatorze ans après, je montai de nouveau à Jérusalem avec Barnabas et Tite<sup>3</sup> ». Qu'il s'agisse bien, dans ce passage, d'une deuxième visite, et non d'une visite quelconque, d'une troisième, par exemple, c'est ce dont on ne saurait douter sérieusement, tant le texte même le marque avec soin. Pour s'en convaincre, il suffit d'embrasser dans leur ensemble les versets suivants, que je me permets de remettre sous les yeux du lecteur : « Ensuite, trois ans après (ma conversion), je montai à Jérusalem pour faire la connaissance de Céphas.... Et je demeurai inconnu de visage

<sup>1</sup> Actes, XI, 27-30; XII, 25. On n'aura pas manqué de remarquer que, dans ce passage, Barnabas marche encore en tête.

<sup>2</sup> La plus grande extension qu'on puisse donner à cet intervalle serait de six années; mais, en suivant les meilleurs chronologues, on n'en obtiendrait que trois, et les Actes semblent en supposer moins encore.

<sup>3</sup> Ἐπειτα διὰ δεκατεσσάρων ἐτῶν πάλιν ἀνέβην εἰς Ἱερουσόλυμα.. Galates, II, 1.

aux Églises de la Judée.... Ensuite, quatorze ans après, je remontai à Jérusalem avec Barnabas et Tite. » L'identité de ces formules, le parallélisme parfait des mots, ces deux *ensuite* (ἔπειτα), ces *je montai* (ἀνῆλθον) et *je remontai* (πάλιν ἀνέβην) qui se relient si intimement entre eux, comme pour enlacer la pensée et l'empêcher de se porter au delà des limites qu'ils lui assignent; le choix de la préposition διὰ (à la distance de), qui semble exclure mieux encore que μετὰ (après), de la période qu'elle détermine, un autre fait du même genre, tout cela laisserait-il la moindre obscurité? Mais quand la lettre de notre texte ne serait ni aussi nette ni aussi convaincante, le sens général de l'argumentation de l'Apôtre n'en trancherait pas moins résolûment la question. Paul veut prouver, nous le savons depuis longtemps, qu'il n'est ni le disciple ni le subordonné des Douze, en présentant l'histoire exacte des rapports qu'il a eus avec eux et avec l'Église qui paraissait prétendre à une espèce de primauté, en rappelant combien ces relations furent rares et courtes. Pour arriver à ses fins, son intérêt comme son devoir lui imposaient d'être complet. Dissimuler quelque circonstance de la nature de celle qui nous préoccupe, c'eût été donner des armes à ses adversaires, et manquer, du reste, à cette sincérité dont il affirme ne point se départir. Tout concourt donc à démontrer que le voyage à Jérusalem, dont nous entretenons ici l'Épître aux Galates, fut bien réellement le second; et on peut le croire avec d'autant plus de confiance que les Néander, les Bleek, les Meyer, se voient contraints eux-mêmes de l'accorder cette fois<sup>1</sup>.

Or, il se fait que ce voyage correspond, non à celui qui figure comme le deuxième dans les Actes et qui devrait avoir eu lieu, ainsi que je l'ai observé, bien avant l'époque fixée par l'Épître; mais à un autre dont il est parlé quelques chapitres plus bas (ch. XV), à un troisième, avec lequel il présente des analogies si sensibles qu'on ne saurait hésiter, et qu'on n'hésite plus, en effet, à les identifier<sup>2</sup>. Il en résulte que l'auteur des Actes a conduit ici une fois de trop Paul à Jérusalem, soit qu'il lui ait fait prendre une part fictive à un événement dans lequel Barnabas aurait seul joué un rôle, soit que son récit n'ait point de fondement réel. Il est du reste évident qu'en usant de cette fiction, il

<sup>1</sup> Neander, *Geschichte der Pflanzung*, etc., 4<sup>e</sup> aug., p. 188; Bleek, *Beiträge zur Evangelien-Kritik*, p. 55; Meyer, *Galaterbrief*, p. 47.

<sup>2</sup> Wieseler et un ou deux exégètes qui le suivent font seuls exception, je pense, à l'unanimité qui règne aujourd'hui sur ce point; et encore rapportent-ils *Galates*, II, 1, à *Actes*, XVIII, 22, non à *Actes*, XI, 30. Comp. Meyer, *ibid.*, p. 42 sq.; Hilgenfeld, *Galaterbrief*, p. 149 sqq.; *Zeitschrift für wissenschaft. Theol.*, p. 142 sqq.

a voulu, comme toujours, rapprocher l'Apôtre des gentils des apôtres juifs et de l'Église qu'ils avaient fondée, donner de l'activité et du prix à leurs relations, couper enfin cette longue et fâcheuse période de onze années<sup>1</sup>, pendant laquelle elles s'étaient trouvées interrompues.

Passons à l'examen de ce troisième, ou plus exactement, de ce second voyage. Les Actes nous en font le récit suivant : « Quelques-uns étant descendus de Judée (à Antioche), enseignèrent aux frères : Si vous ne vous êtes fait circoncire conformément à l'institution de Moïse, vous ne pouvez être sauvés. Alors un différend et une discussion considérables s'étant élevés entre Paul et Barnabas et eux, ils (les frères) décidèrent que Paul et Barnabas, et quelques autres d'entre eux, monteraient à Jérusalem, vers les apôtres et les anciens, au sujet de cette question. Ceux-ci donc, envoyés par l'Église, traversèrent la Phénicie et la Samarie, racontant la conversion des gentils; et ils causèrent une grande joie à tous les frères. Étant arrivés à Jérusalem, ils furent reçus de l'Église, des apôtres et des anciens, et ils exposèrent tout ce que Dieu avait fait par eux. Mais quelques-uns de la secte des pharisiens, qui avaient embrassé la foi, se levèrent et dirent : Il faut les circoncire et leur enjoindre d'observer la loi de Moïse. Les apôtres et les anciens s'assemblèrent donc pour délibérer sur cet avis. Et un débat considérable ayant surgi, Pierre se leva et leur adressa la parole. » Dans ce discours, qui se trouve déjà reproduit plus haut, et dont la doctrine ne diffère point de celle de Paul, le premier des Douze se prononce hautement contre la prétention d'imposer aux disciples du Christ un joug que les Juifs eux-mêmes n'ont pu porter. Jacques, qui parle ensuite, se déclare également, mais avec quelques restrictions, en faveur des délégués d'Antioche : il ne pense pas qu'il faille molester ceux des gentils qui se convertissent à Dieu, pourvu qu'ils consentent à s'abstenir des souillures des idoles, des liaisons incestueuses, des chairs étouffées et du sang; quant aux chrétiens circoncis, Moïse, qu'on lit chaque sabbat dans les synagogues, continuera suffisamment à leur apprendre leurs devoirs<sup>2</sup>. « Alors il sembla bon aux apôtres et aux anciens, ainsi qu'à toute l'Église, de choisir des

<sup>1</sup> J'adopte l'interprétation qui considère la conversion de Paul comme le point de départ des *δεκαετασάρον έτών*; dans l'interprétation contraire, l'intervalle entre les deux voyages serait augmenté de trois ans.

<sup>2</sup> Comp. *Actes*, xxi, 24, 25; Zeller, *loc. cit.*, p. 231; Reuss, *Nouvelle Revue de théologie*, t. III, p. 83 sq.



hommes d'entre eux et de les envoyer à Antioche avec Paul et Barnabas, (savoir) : Judas, surnommé Barsabbas, et Silas, hommes influents parmi les frères; et ils écrivirent par leur entremise : « Les apôtres, et » les anciens, et les frères, aux frères d'entre les gentils à Antioche, » et en Syrie, et en Cilicie, salut. Parce que nous avons appris que » quelques-uns, sortis d'entre nous, vous ont troublé par des discours, » agitant vos âmes, quoique nous ne leur en eussions pas donné » l'ordre; il nous a paru, après nous être mis d'accord, de choisir des » hommes et de les envoyer vers vous avec nos bien-aimés Barnabas et » Paul, hommes qui ont donné leurs vies pour le nom de Notre Seigneur Jésus-Christ. Nous avons donc envoyé Judas et Silas, lesquels » vous disent les mêmes choses de vive voix. Car il a semblé bon au » Saint-Esprit et à nous de ne vous imposer d'autre charge que les » choses indispensables, (savoir) que vous vous absteniez des victimes » immolées aux idoles, et du sang, et des chairs étouffées, et de l'inceste<sup>1</sup>; de quoi vous gardant, vous ferez le bien<sup>2</sup>. Adieu. » Ceux-ci donc, ayant été congédiés, vinrent à Antioche, et, après avoir assemblé la foule, ils remirent la lettre.... Or, Paul, ayant choisi Silas, s'en alla, confié à la grâce du Seigneur par les frères; et il traversa la Syrie et la Cilicie, affermissant les Églises.... Et à mesure qu'ils passaient par les villes, ils leur donnaient à garder les ordonnances (τὰ δόγματα) qui avaient été décrétées par les apôtres et les anciens de Jérusalem<sup>3</sup>. »

Écoutons maintenant l'Apôtre des gentils sur le même sujet. « Ensuite, dit-il aux Galates, quatorze ans après, je montai de nouveau à Jérusalem avec Barnabas, et en emmenant aussi Tite; j'y montai suivant une révélation, et je leur exposai l'Évangile que je prêche parmi les gentils, et en particulier à ceux qui sont considérés, de peur de courir ou d'avoir couru en vain. Et pas même Tite, mon compagnon, qui était Grec, ne fut forcé<sup>4</sup> de se faire circoncire. Mais, à cause des faux frères intrus, — (savoir) ceux qui se sont glissés parmi (nous) pour épier notre liberté, celle que nous avons en Christ Jésus, afin de nous asservir<sup>5</sup>; auxquels nous n'avons cédé pas même un instant par la soumis-

<sup>1</sup> Le texte a πορνεία, proprement : débauche, fornication; mais voyez plus loin.

<sup>2</sup> Voyez plus loin.

<sup>3</sup> Actes, xv, 1-xvi, 4.

<sup>4</sup> ἤναγκάσθη. Cette expression, qui implique l'emploi de la violence et de la contrainte, ne serait point motivée, comme le dit en propres termes M. Meyer, si la circoncision de Tite n'avait pas été demandée, exigée. *Brief an dte Galater*, p. 56.

<sup>5</sup> Ces ἡμῶν, ἡμῶς (nous) ne peuvent se rapporter qu'à Paul et aux ethnico-chrétiens, auxquels il s'adresse, et pour lesquels il luttait. C'est donc parmi eux, à Antioche ou

sion (exigée), afin que la vérité de l'Évangile demeurât parmi vous<sup>1</sup>. Et quant à ceux qui sont considérés comme étant quelque chose, — quels qu'ils aient été autrefois, il ne m'importe point : Dieu ne fait pas acception des personnes; — ceux donc qui sont considérés ne m'ont rien communiqué; mais au contraire, ayant vu que l'Évangile du prépuce m'est commis, comme à Pierre celui de la circoncision, — car Celui qui a opéré en Pierre pour l'apostolat des circoncis a opéré aussi en moi pour les gentils, — et ayant connu la grâce qui m'a été accordée, Jacques et Céphas et Jean, ceux qui sont considérés comme les colonnes, nous donnèrent à moi et à Barnabas la main d'association, afin que nous soyons pour les gentils, et eux pour les circoncis; et seulement que nous nous souvenions des pauvres (de la Judée), ce qu'aussi je me suis efforcé de faire<sup>2</sup> ».

Ces passages peuvent donner et ont en effet donné lieu à une foule de remarques ou de discussions exégétiques d'un intérêt très-grand, mais dans lesquelles je n'ai point à entrer ici; mon but sera suffisamment atteint, si je parviens à mettre en relief les principales différences qui règnent entre eux.

Dès les premières lignes, il s'en présente une qui mérite d'être signalée. Suivant les Actes, Paul serait monté à Jérusalem comme délégué de l'Église d'Antioche, et à l'effet d'y aller chercher des conseils, des éclaircissements, une décision même au sujet de la difficulté soulevée. Telles ne furent point, selon l'Apôtre, les conditions dans lesquelles il entreprit son voyage : il le fit « par suite d'une révélation »;

ailleurs, que s'étaient glissés ces intrus qui voulaient les ramener sous le joug du judaïsme. Les faux frères que l'Apôtre retrouve à Jérusalem sont ou les mêmes individus, ou d'autres qui partageaient leurs idées et leurs vues.

<sup>1</sup> Cette phrase, à partir de *mais à cause*, qui ne se relie point du reste immédiatement, comme on l'a presque toujours reconnu, à la précédente, est incomplète. C'est une de celles, si fréquentes chez Paul, où sa pensée court avec tant de rapidité, qu'il ne se donne pas le temps de l'achever, et où les incidentes s'accumulent à un tel point, que la construction grammaticale ne se trouve plus la même à la fin qu'au début; elles sont bien connues sous le nom d'anacoluthes (construction elliptique ou incohérente). Comp. Winer, *Grammatik des N. Tlichen Sprachidioms*, 6<sup>e</sup> Aufl., p. 500 sqq. Il est assez difficile de savoir exactement ce qu'il faudrait suppléer ici; mais on voit que les souvenirs qui y préoccupent l'esprit de l'Apôtre sont tous d'opposition et de lutte. Il se proposait probablement d'expliquer aux Galates comment ces faux frères avaient été cause (*διὰ δὲ*) de sa démarche et des débats survenus à Jérusalem; mais l'idée des faux frères l'amenant à définir leurs prétentions, puis ces prétentions lui rappelant son triomphe, et le triomphe enfin étant le point capital à constater, il aura oublié ou négligé de revenir sur sa première idée.

<sup>2</sup> *Galates*, II, 1-10.

c'est-à-dire, en d'autres termes, comme on a pu s'en convaincre par l'étude précédente, dans la plénitude de sa spontanéité, de sa liberté et de sa sagesse, non pour recueillir des avis ou des solutions, mais pour faire connaître ses idées, ses desseins, son Évangile, et tâcher d'y amener des esprits encore rebelles. Ceux qui ont cru pouvoir concilier les deux données et prétendre que la révélation divine n'excluait pas la délégation humaine, ont fait abstraction de l'ensemble et se sont arrêtés à la surface du texte sans en approfondir le sens. En nous disant que sa démarche lui fut inspirée par le Ciel, Paul continue toujours sa même démonstration, à savoir, qu'il n'a cessé d'agir de sa propre autorité et sous la conduite directe de Jésus-Christ. Les Actes, qui poursuivent des intérêts contraires, ne sont pas moins conséquents en niant en quelque sorte ce qu'il prétend prouver, et en lui assignant un rôle contre lequel il semble protester d'avance. Au surplus, le texte de l'Épître aux Galates est lui-même si expressif, qu'il peut fort bien se passer de tout autre commentaire, et qu'il faut un esprit prévenu pour songer à en atténuer le sens. Qui donc, voulant rendre compte d'une mission accomplie par ordre et au nom de toute une communauté, se bornerait à mettre en avant une révélation privée ? Ce serait tout au moins en donner une très-fausse idée, et, dans le cas particulier de Paul, s'exposer à être accusé de déguiser sciemment la vérité. La contradiction est donc réelle et non sans importance.

On peut en dire autant de la suite du récit. Les Actes nous y font assister à une réunion telle, qu'elle a pu être considérée à juste titre, de toute antiquité, comme le premier concile chrétien. Ce qui frappe d'abord, c'est que l'Église consultée y est seule réellement active et juge souverain; elle délibère et décide; son décret est celui « des apôtres et des anciens de Jérusalem ». Quant à Paul, il n'y a point voix délibérative, et il se borne à raconter, à la grande édification des fidèles, « les prodiges et les merveilles que Dieu a opérés par son ministère au milieu des païens ». Mais, passant par-dessus ces détails, arrêtons-nous au fait même du concile, et voyons si l'Épître aux Galates en porte des traces. « Je montai à Jérusalem, nous a dit Paul, et je leur exposai mon Évangile, et en particulier à ceux qui sont considérés...; et ceux-ci, savoir, Jacques, Pierre et Jean, me donnèrent la main d'association, sans m'avoir rien communiqué, ni imposé d'autre condition que de songer aux pauvres de ces contrées. » On ne saurait nier que ce récit ne présente un tout autre aspect que celui des Actes; rien n'y trahit, comme le dit très-bien M. Reuss, le souvenir d'une assemblée plénière, amenant une discussion contradictoire, un vote,

une résolution officielle<sup>1</sup>; les délibérations privées sont les seules auxquelles on semble attacher quelque prix, et nul autre que les chefs de la communauté ne prend part à l'accord plus ou moins solide qui finit par s'établir. Que ce soit bien ainsi, du reste, que les choses aient dû se passer, c'est ce que rend infiniment probable tout ce qu'on sait de Paul et de ses desseins : en portant ses pas vers la métropole de la Judée, celui-ci se proposait, non de soumettre à une assemblée populaire des doctrines que les anges du ciel mêmes ne lui eussent point fait abandonner, mais de s'entendre avec ceux qui passaient pour être les colonnes et dont on invoquait partout l'autorité. Un mot isolé du début, le pronom *leur*, qui ne se rattache à rien de ce qui précède, donne cependant lieu à quelque obscurité. On se demande s'il doit signifier ou les membres de l'Église en général, ou simplement ces hommes éminents dont il est parlé plus bas; car l'une et l'autre opinion peuvent se soutenir. Si cette dernière interprétation était la véritable, comme beaucoup le croient, elle serait sans doute décisive contre la narration des Actes, puisque Paul déclarerait ainsi n'avoir eu affaire qu'en particulier avec les chefs. Mais quand même la première paraîtrait la plus naturelle, ce que je suis pour ma part très-disposé à accorder, il ne s'ensuivrait nullement, ainsi qu'on se le figure parmi les apologistes, que le prétendu concile se trouverait indiqué par l'Épître et qu'il y aurait tout naturellement sa place. Comment ce *leur* (αὐτοῖς) jeté là presque au hasard, sur lequel la pensée glisse négligemment et sans paraître y attacher de souvenir bien arrêté, qui se présente enfin dans une indétermination si grande qu'on ne saura jamais exactement à qui il s'applique, comment, dis-je, pourrait-il désigner cette réunion solennelle dont les Actes nous font une si pompeuse description? Et néanmoins, si celle-ci avait vraiment eu lieu, elle aurait constitué sans contredit l'événement capital du voyage de Paul. C'est là qu'aurait été discutée et vidée la question de la circoncision; que Jacques et Pierre, les coryphées du judéo-christianisme, se seraient prononcés ouvertement contre les prétentions de leur propre parti et en faveur des principes pauliniens; qu'aurait été écrite et délivrée enfin cette fameuse lettre de franchise, qui devait porter le repos et la joie dans toutes les Églises ethnico-chrétiennes. Ce serait donc aussi sur ce fait, non sur des conférences privées, que l'Apôtre des gentils eût surtout insisté, et que le respect de la vérité, tout comme ses intérêts personnels, lui eussent en effet commandé d'attirer les regards. Le silence de l'Épître

<sup>1</sup> *Nouvelle Revue de théologie*, t. II, p. 340.

aux Galates demeure réellement inexplicable dans l'hypothèse de l'exactitude des Actes.

Plusieurs objections ont été opposées, il est vrai, à cette manière de voir; mais on a si bien senti leur faiblesse<sup>1</sup>, qu'on en est venu à soutenir qu'il n'y eut point en effet à Jérusalem d'assemblée plénière et synodale, mais de simples conférences privées, et que « le mirage dont l'imagination des exégètes s'est plu à envelopper le texte des Actes », est la seule cause de la contradiction qui a paru régner entre les deux récits. M. Reuss, qui se donne beaucoup de peine pour défendre cette thèse, paraît avoir montré en effet d'une façon assez heureuse qu'une réunion officielle et générale de ce genre soulèverait une foule d'invéraisemblances, qu'elle était impossible<sup>2</sup>. Mais ce qu'il ne prouve point, ce qu'il ne saurait prouver, et ce qu'il importait seul pourtant d'établir, c'est que l'auteur de notre livre n'ait pas eu l'intention de nous donner une pareille idée de l'entrevue apostolique, de la présenter sous ces couleurs, de décrire dans toute la force du terme un concile. Qu'on veuille bien se rappeler le récit des Actes : les apôtres, les anciens, et, comme on le voit par la suite, les fidèles eux-mêmes s'assemblent dans un but déterminé; on entame des débats longs, orageux, mais réguliers; des orateurs se font successivement entendre; on constate l'unanimité des suffrages; et on termine enfin par un décret porté au nom des trois ordres de l'Église avec l'assistance du Saint-Esprit. Si nous n'avons point là la description d'une assemblée synodale de la communauté de Jérusalem, on peut bien affirmer qu'il n'y en eut jamais; et ce n'est pas en interprétant ce passage dans ce sens que l'exégèse a erré.

Il nous reste à examiner l'authenticité du décret lui-même; mais avant de consulter Paul à son égard, il ne sera pas inutile d'en bien déterminer le caractère.

L'objet apparent de ce prétendu décret est d'apprendre aux gentils les conditions auxquelles ils pourront faire partie de l'Église, et qui consistent à s'abstenir « des victimes immolées aux idoles, du sang, des chairs étouffées et de la *πορνεia* ». Quel est le sens et la valeur de ces prescriptions? Elles ne constituent pas, comme on pourrait s'y attendre, un petit code destiné à recommander soit les points fondamentaux de la morale, soit quelque une des institutions les plus importantes de la société chrétienne, telle, par exemple, que le baptême ou

<sup>1</sup> Pour la réfutation de ces objections, comp. Zeller, *loc. cit.*, p. 226 sqq.

<sup>2</sup> *Nouvelle Revue de théologie*, t. II, p. 346 sq.; t. III, p. 89 sq.

l'agape. D'où viennent donc ces articles singuliers, d'une physionomie si essentiellement judaïque et qui, à part le dernier, sur lequel je vais revenir, semblent n'avoir de raison d'être que dans la loi de Moïse? L'investigation historique nous a appris qu'ils sont empruntés, comme je l'ai déjà indiqué plusieurs fois, aux observances que la synagogue imposait à ceux d'entre les païens qui désiraient s'affilier à elle, sans se plier à toutes les exigences de sa loi, et qu'on nommait les prosélytes de la porte <sup>1</sup>. Le premier article, qui a pour but d'interdire tout contact avec l'idolâtrie et qui exprime fortement, quoique matériellement, l'horreur que ce crime inspirait alors aux Juifs, prend sa source dans une défense déjà anciennement proclamée en Israël et qu'il pousse jusqu'à ses plus extrêmes limites <sup>2</sup>. Les deux articles suivants se rattachent à des dispositions de la loi, bien connues et encore en vigueur aujourd'hui, qui ne permettent point l'usage de la chair des animaux dont tout le sang ne se serait pas écoulé en même temps que la vie <sup>3</sup>. Le dernier article est le seul qui offre des difficultés et au sujet duquel on ne soit point d'accord. Sans doute, la signification propre du mot employé (πορνεία) est : débauche, fornication ; mais on ne saurait se dissimuler qu'entendu de cette façon, il n'amène entre ce précepte et les autres une disparité, une différence radicales. On ne comprendrait point alors que ce décret fût demeuré si incomplet, s'il était destiné à rappeler aux fidèles leurs principaux devoirs, ou qu'on eût pu placer la chasteté parmi des ordonnances nouvellement promulguées <sup>4</sup>. Il n'est pas difficile, cependant, de sortir d'embarras, lorsqu'on se souvient que l'auteur ne dressait point ici un catalogue arbitraire, et qu'il en suivait un autre déjà antérieurement établi, dans lequel figurait l'inceste, c'est-à-dire, comme nous l'apprennent formellement les rabbins, certaines unions que le paganisme autorisait, mais que la loi mosaïque traitait d'incestueuses et que le judaïsme ne distinguait pas de la fornication <sup>5</sup>. Ceci ne nous donne-t-il pas l'interprétation naturelle du mot douteux, qui rentre ainsi sans effort dans

<sup>1</sup> Comp. Lutterbeck, *Neutestamentliche lehrbegriffe*, t. I, p. 414 sqq. ; Ritschl, *Allkatholische Kirche*, p. 129 sqq. ; Gieseler, *Kirchengeschichte*, t. I, 1, p. 97.

<sup>2</sup> Exode, xxxiv, 15. Comp. Lévitique, xvii, 7 et al.

<sup>3</sup> Lévitique, xvii, 10-15. Deutéronome, xii, 16, 23 sqq. Comp. Schröder, *Satzungen und gebräuche des talmudisch-rabbinischen Judenthums* ; 1851, p. 589 sqq.

<sup>4</sup> Actes, xvi, 4.

<sup>5</sup> Comp. Reuss, *loc. cit.*, t. III, p. 86 sq. Les rabbins allèrent même jusqu'à considérer tous les enfants des chrétiens comme nés de la fornication, comme des bâtards. Cholitz 13 a. Cp. Jost, *Geschichte des Judenthums*, t. II, p. 42.

l'ensemble du texte? — L'origine, la forme et la nature de notre décret constatées, il est permis d'en conclure que son auteur, quel qu'il soit du reste, voulait, non donner de simples conseils concernant la morale publique, mais amener les ethnico-chrétiens à adopter certaines pratiques auxquelles ils n'étaient pas assujettis encore, et qu'on exigeait d'eux à défaut de la circoncision et de l'entière observance de la loi. Les choses qu'il propose constituent en effet, comme il l'exprime très-nettement lui-même, une *charge*, moins lourde sans doute que d'autres le demandaient, mais cependant une véritable charge *imposée*, comme *nécessaire et indispensable* à tout gentil qui désirait *accomplir son devoir, se sauver* <sup>1</sup>.

Que nous dit maintenant Paul à ce sujet? Il nie tout de la manière la plus formelle : on ne lui a *rien communiqué* à Jérusalem; on a été contraint de reconnaître ses droits à l'Évangile de l'incirconcision, et on le lui a concédé sans lui demander *autre chose que de se souvenir des pauvres*.

Mais nous n'avons pas seulement la parole de l'Apôtre; nous avons aussi ses actes, qui sont, s'il se peut, plus éloquents encore. On se rappelle peut-être les circonstances qui furent l'occasion de l'Épître aux Galates : des missionnaires de la Judée, se prévalant de l'approbation des chefs du collège apostolique, se sont introduits dans les communautés pauliniennes de la Galatie, y prêchent la soumission à la loi de Moïse, prétendent obliger les fidèles à se faire circoncire, et ils les ont presque convaincus <sup>2</sup>. Averti de ces entreprises hostiles, mais empêché momentanément de se rendre en personne sur les lieux de la lutte, Paul s'efforce, dans une longue et grave lettre, d'arrêter les funestes effets de cette prédication, de raffermir ses Églises ébranlées, d'y rétablir son Évangile et son autorité. Si ce que nous rapporte le quinzième chapitre des Actes était authentique, Paul aurait eu sous la main un moyen bien facile de terminer la controverse et de ruiner sans retour les prétentions de ses adversaires judaïsants : il pouvait se borner à remettre devant les yeux de ses disciples ce décret du concile de Jérusalem dont il avait dû leur faire part en les enfantant au chris-

<sup>1</sup> Εὖ πράξετε, qui sert de conclusion et de sanction au décret, ne peut pas se traduire, comme on le fait généralement, par *vous ferez bien*; pour que cette traduction fût exacte, il faudrait non le verbe πράττειν, mais ποιεῖν (comp. Actes, x, 33; III Jean, 6). Εὖ πράττειν, καλῶς πράττειν sont des expressions synonymes qui signifient *faire le bien* (non du bien), être heureux, se sauver. Comp. Zeller, *loc. cit.*, p. 242; et dans le *Dictionnaire grec* de C. Alexandre, l'article πράσσω.

<sup>2</sup> Comp. la précédente étude.

tianisme<sup>1</sup>, et à rappeler qu'on y avait décidé à l'unanimité de décharger les gentils de l'observance de la loi et notamment de la circoncision. Cet argument eût été si puissant et se fût présenté si naturellement à sa pensée, que, même dans le cas où quelque motif eût pu l'engager à ne point trop s'appuyer sur lui, un mot au moins y eût fait allusion. Or, on sait combien il est éloigné d'invoquer une considération de ce genre, combien celles qu'il emploie sont au contraire essentiellement différentes : ma précédente étude et les derniers textes cités l'ont assez bien montré, je pense, pour que je puisse m'abstenir d'y revenir encore. Le silence de l'Épître aux Galates, quand nous n'aurions que lui, suffirait donc pour prouver la supposition d'un décret que l'esprit de conciliation n'avait pas encore imaginé.

Un fait analogue et non moins convaincant se passe à Corinthe. Les préceptes noachiques, qui forment la matière de notre décret, existant au sein du judaïsme, comme je l'ai dit, longtemps avant la rédaction de cette pièce, on comprend que les judéo-chrétiens devaient se trouver profondément choqués, lorsqu'ils venaient à rencontrer des hommes qui, tout en se disant disciples du Christ, enfreignaient chaque jour librement des règles auxquelles de simples prosélytes de la porte se croyaient astreints, et on ne pourrait s'étonner de les voir protester hautement, déjà à l'époque des apôtres, contre une pareille conduite. C'est aussi ce qui se produit en Achaïe, où l'on prétend contraindre les fidèles de s'abstenir des viandes provenant des sacrifices païens, dont ils usaient sans scrupule. Paul est consulté à ce sujet par quelques-uns des chrétiens de Corinthe. Que va-t-il répondre? Sans doute, si les Actes ne nous trompent point, que ce qu'on leur demande est juste et raisonnable; que l'autorité ecclésiastique, réunie en concile et divinement inspirée par l'Esprit-Saint, en a fait une loi obligatoire pour toutes les Églises de la gentilité; que lui-même les en a instruits, lorsqu'il leur porta la foi, et qu'il ne s'explique pas qu'on ait osé s'en affranchir; enfin, que l'obéissance à ce précepte est aussi utile que nécessaire et qu'ils doivent sans retard s'y conformer. Mais que l'Apôtre est loin de parler de la sorte! « Pour ce qui concerne l'usage des viandes sacrifiées aux idoles, leur dit-il, nous savons qu'il n'y a point d'idole dans le monde, et qu'il n'est d'autre Dieu qu'un seul.... Mangez (donc) de tout ce qui se vend à la boucherie, sans vous enquérir de rien pour motif de conscience; car la terre et tout ce qu'elle contient

<sup>1</sup> Le concile, ou, plus exactement, l'entrevue de Jérusalem, eut lieu l'an 51 après J. C., c'est-à-dire une ou deux années avant la fondation de l'Église de la Galatie.



est au Seigneur. Et si quelque infidèle vous invite chez lui et que vous y vouliez aller, mangez de tout ce qu'on vous offrira, sans vous enquérir de rien pour motif de conscience.... Mais prenez garde que cette liberté que vous possédez ne devienne une pierre d'achoppement pour les faibles.... Si quelqu'un vous dit : Ceci a été immolé aux idoles, n'en mangez pas à cause de celui qui vous a donné cet avis et à cause de la conscience ; j'entends la conscience de l'autre, non la vôtre ; car pourquoi ma liberté dépendrait-elle de la conscience d'autrui ? » Résumons : rien ne vous oblige à vous abstenir de la chair des victimes sacrifiées aux idoles ; mais si quelqu'un s'en offense, évitez-le par charité pour lui : — et c'est ainsi que Paul nous apprend une troisième fois qu'il n'eut jamais connaissance du prétendu décret de Jérusalem.

L'apologétique moderne s'est tournée dans tous les sens pour tâcher d'échapper ici à l'évidence des faits et à la rigueur de la conclusion ; mais elle semble commencer à s'apercevoir enfin elle-même de l'inalité de ses efforts. Le dernier défenseur de la crédibilité des Actes, quittant les sentiers battus, avoue pleinement que ni le langage ni la conduite de l'Apôtre ne s'accordèrent toujours avec « les conditions auxquelles il avait consenti à Jérusalem » ; mais il prétend en donner la raison. Paul aurait « passé par la voie d'un progrès lent et successif ». « Quant à nous, dit-il, nous n'hésitons pas à reconnaître qu'en écrivant aux Galates et aux Corinthiens, Paul était bien au-dessus, bien au delà d'un point de vue qui pouvait s'accommoder d'un compromis dans une question qui touchait à l'essence même de l'Évangile, et que, ayant une bonne fois trouvé dans son cœur et dans son esprit (et pourquoi ne dirions-nous pas dans son inspiration ?) la vraie formule d'union pour les Juifs et les gentils, il a dû dédaigner de revenir à une conception timidement élémentaire qui reposait, non sur quelque principe évangélique, mais sur des habitudes et des convenances sociales, et qui, après tout, s'était montrée absolument impuissante dans l'application.... Jacques et Pierre restèrent à la tête du parti juste milieu qui, à la conférence, avait trouvé la formule de conciliation, tandis que Paul, à quelque temps de là, ne pensa plus que cette formule fût l'expression adéquate des principes qu'il professait<sup>1</sup> ». M. Reuss, car c'est lui que je viens de citer, méconnaît ici complètement et l'auteur des Actes et l'Apôtre des gentils, et se permet une interprétation de leur pensée contre laquelle ils protesteraient l'un et

<sup>1</sup> I Corinthiens, VIII, 4, 9 ; X, 25-29.

<sup>2</sup> Nouvelle Revue de théologie, t. III, p. 90 sq.

l'autre. Si le décret en question est authentique, il fut une décision officielle de l'Eglise, manifestement inspirée par l'Esprit-Saint, et que Paul ne se serait pas cru permis de mépriser et d'enfreindre quatre ans après l'avoir acceptée<sup>1</sup>. Si celui-ci avait agi comme M. Reuss le suppose, il n'eût point eu le droit de se plaindre d'une opposition que son manque de foi ou son inconstance lui aurait attirée, et qu'il se serait expliquée mieux que personne; la réprobation des apôtres avec lesquels il aurait contracté et la haine dont le judéo-christianisme le poursuivait n'eussent été que légitimes. Au surplus, les Actes sont loin de se prêter à une hypothèse qui va directement à l'encontre de leurs convictions ou de leur plan. N'est-ce point, en effet, l'exclure radicalement que de nous montrer, comme ils le font et comme nous l'avons vu plus haut, l'Apôtre des gentils venant, au terme de sa carrière, témoigner solennellement à Jérusalem de sa constante fidélité à suivre les règles du concile et de l'injustice de ceux qui avaient osé la soupçonner<sup>2</sup>? Et quant à Paul, ce « lent » développement de sa doctrine, dont M. Reuss a besoin, est si peu réel, que c'est précisément le contraire, ainsi que nous le savons, qui ressort du récit qu'il nous a fait lui-même de la genèse de ses convictions et de ses premières démarches. Rien, absolument rien ne permet de supposer que cet Évangile que Paul tenait, dès le principe, *non des hommes, mais de Jésus-Christ*, ait jamais impliqué la circoncision; et c'est bien à tort que, pour établir son opinion, M. Reuss emprunte aux Actes deux arguments que je crois déjà suffisamment réfutés dans cette étude même<sup>3</sup>, et un troisième à l'Épître aux Galates, dans laquelle il dénature la portée d'un adverbe pour n'aboutir qu'à une subtilité<sup>4</sup>. Cette nouvelle apologie n'aura

<sup>1</sup> Il faudrait même dire un ou deux ans, puisque M. Reuss voudra bien concéder sans doute aussi que l'Apôtre n'en parla jamais aux Galates.

<sup>2</sup> *Actes*, xxi, sqq. M. Reuss pense, il est vrai, que, dans cette circonstance, Paul « perdit pour un moment la noble énergie de son caractère », et qu'il usa de feinte « pour éluder une rétractation ». (*Loc. cit.*, p. 78.) C'est ainsi que, pour concilier des choses inconciliables, on se met soi-même en contradiction avec elles, sans profit pour la vérité. Comp. plus haut.

<sup>3</sup> La circoncision de Timothée et la position de Paul au concile de Jérusalem, c'est-à-dire des faits qui sont au moins contestés. *Nouvelle Revue de théologie*, t. III, p. 75 sqq.

<sup>4</sup> Il s'agit du verset suivant : « Si je prêche encore la circoncision, pourquoi suis-je encore persécuté? » (v, 11.) Il s'ensuivrait que Paul l'aurait prêchée autrefois. Mais cet *encore* n'a rien de personnel à l'Apôtre, et ne se rapporte qu'au grand fait de l'abrogation de la loi. C'est comme s'il y avait : Si maintenant que les choses anciennes sont passées (τὰ ἀρχαία παρῆλθε, II Corinth., v, 17), je prêche encore la circoncision, pourquoi, etc. Comp. Holsten, *Inhalt und Gedankengang des Briefes an die Galater* (1859), p. 61; aussi Meyer, *Brief an die Galater*, p. 217 sq.

donc, si je ne me trompe, d'autre effet que de faire sentir davantage l'impuissance de tout essai de ce genre.

Avant d'abandonner le quinzième chapitre des Actes, il se présente une dernière remarque qui ne laisse pas que de confirmer à sa manière notre critique. Tandis que Paul nie toute obligation d'observer les préceptes dits noachiques, que pendant longtemps encore on entend des protestations s'élever contre eux du sein des Églises ethnico-chrétiennes, et que nul ne fait allusion à un décret qui leur aurait donné force de loi, celles-ci se trouvent être, à partir du milieu du deuxième siècle, c'est-à-dire un certain nombre d'années après la date probable de la composition des Actes (100-110), la propriété commune de tous les partis, qui, sauf quelques gnostiques, s'accordent à les tenir pour absolument obligatoires. « Ceux d'entre les gentils, dit Justin le Martyr, qui sont arrivés par Jésus-Christ à la connaissance du Dieu créateur de toutes choses, préfèrent endurer tous les tourments et souffrir même la mort, plutôt que de... manger de la chair des victimes immolées aux idoles <sup>1</sup>. » « Ce qui souille à la fois l'âme et le corps, disent de leur côté les *Recognitions*, c'est de participer à la table des démons, ou, en d'autres termes, de faire usage des viandes immolées, du sang, des bêtes étouffées et quelque autre chose qui aurait été offerte aux démons <sup>2</sup>. » Les *Homélies* dites *Clémentines* s'expriment de même : « Ce qui platt à Dieu, c'est qu'on s'abstienne de la table des démons, de la chair des animaux morts de mort naturelle et du sang.... La religion que Dieu a établie consiste à ne rien prendre de la table des démons, c'est-à-dire, ni les viandes sacrifiées aux idoles, ni la chair des animaux morts naturellement, suffoqués ou pris par une bête sauvage, ni du sang, etc. <sup>3</sup> » Les canons apostoliques déposent l'évêque, le prêtre ou le diacre, et excommunient le laïque, qui auraient mangé « de la chair avec le sang qui est son âme, ou de la chair prise par une bête sauvage, ou de la chair d'un animal mort naturellement <sup>4</sup> ». « Les chrétiens, s'écrit Tertullien, ont interdit sur leurs tables le sang des animaux, et par cette raison ils s'abstiennent des bêtes étouffées et mortes d'elles-mêmes, pour ne se souiller d'aucun sang, même de celui que recéleraient leurs entrailles <sup>5</sup> ». Mais ici les témoignages deviennent tellement abondants que je ne puis

<sup>1</sup> *Dialogus cum Tryphone*, c. 34.

<sup>2</sup> *Clementis Recognitiones*, lib. IV, 36.

<sup>3</sup> *Clementis Homiliæ*, Hom. VII, 4, 8.

<sup>4</sup> *Canon LXIII. Comp. Constitutiones apostolorum*, VI, 12.

<sup>5</sup> *Apologeticum*, c. IX.

continuer à en remplir ces pages<sup>1</sup>. En présence d'un pareil revirement d'opinion au sein du paulinisme, revirement dont les débuts semblent dater de la première apparition des Actes, et dont le parfait accomplissement coïncide avec la canonisation de ce livre, ne serait-on pas porté à admettre qu'il fut à la fois une des causes et un des symptômes principaux de ce changement? Pour ma part, je ne saurais me défendre de le penser, et de voir dans ce fait un nouvel et puissant argument contre les idées généralement reçues au sujet de l'origine de notre décret. Lorsque le judéo-christianisme, en partie vaincu par le nombre sans cesse croissant des gentils qui pénétraient dans l'Église, eut cessé d'exiger la circoncision et se fut rejeté avec d'autant plus de ténacité sur l'observance des préceptes noachiques, un ethnico-chrétien, considérant un accommodement sur cette base aussi désirable que légitime; s'efforça d'y amener ceux de son parti. Pour parvenir à son but, rien ne lui parut plus utile que de mettre une bonne fois ces règles au-dessus de toute contestation, en les plaçant sous la sanction commune des apôtres des Juifs et de l'Apôtre des gentils; et ainsi naquit cette formule de conciliation, qui est aussi le principe générateur et le point culminant des Actes.

La tâche que je m'étais imposée est accomplie; ce que les Actes renferment de plus remarquable concernant les apôtres Pierre et Paul a passé successivement sous les yeux du lecteur et a pu être examiné par lui. Même dans ces limites, le sujet n'est point épuisé sans doute; à part quelque objection nouvelle ou quelque aperçu particulier auxquels j'ai cru pouvoir m'arrêter un instant, je ne me suis jamais permis que les développements strictement nécessaires pour ne pas demeurer trop incomplet et trop au-dessous des besoins de la démonstration. Néanmoins, ce qui précède aura suffi, j'espère, pour faire apprécier la tendance et la valeur scientifique de l'œuvre sur laquelle a été construite jusqu'à nos jours l'histoire des origines de l'Église chrétienne. La définition que M. Baur nous en a donnée au début de cette étude s'est vérifiée de tout point. On a pu voir comment Paul s'y trouvait en effet constamment rapproché des apôtres des Juifs, dans l'intérêt de l'union et de la concorde, mais au détriment de son individualité, de sa grandeur. Pour parvenir à ses fins, l'auteur a employé tous les moyens que lui suggéraient ses vues conciliatrices, même ceux qui

<sup>1</sup> Comp. Clément d'Alexandrie, *Pædagogus*, lib. III, c. 3; Minutius Felix, *Octav.*, c. 48; Origène, *Contra Cels.*, lib. VIII; Eusèbe, *Hist. eccles.*, lib. V, c. 1.

nous sembleraient aujourd'hui les moins légitimes; mais, écrivant à une époque où la fraude littéraire ne soulevait aucun scrupule et où le récit historique ne servait guère que de cadre à la prédication ou à la défense d'une idée, il faisait, dans des intentions qu'il croyait justes et saintes, ce qui se pratiquait autour de lui au sein de toutes les écoles et de toutes les religions.

L'auteur des Actes ne s'est point nommé. Depuis que la tradition ecclésiastique a voulu suppléer à ce silence, elle n'a cessé de désigner un des compagnons vrais ou supposés de l'Apôtre des gentils, Luc<sup>1</sup>; mais cette assertion, qui se produit pour la première fois chez Irénée, vers la fin du deuxième siècle<sup>2</sup>, n'a pas été ratifiée par la critique. La question de l'authenticité, s'il est permis de se servir de ce mot à propos d'un ouvrage parfaitement anonyme, de l'authenticité, dis-je, de notre livre qui est liée à celle du troisième Évangile, dont il est la continuation, je ne saurais la traiter ici d'une façon suffisante<sup>3</sup>. Il ne semble cependant pas nécessaire de porter bien loin ses regards pour se faire une opinion sur ce point. S'il faut reconnaître que des fictions, comme celles qui viennent d'être signalées dans le cours de cette étude, n'ont rien de contraire aux mœurs littéraires de l'époque, il n'en répugne pas moins de les attribuer à un témoin oculaire. L'oubli total de la vérité, ou, si l'on veut, l'illusion historique se comprend sans trop de peine chez un écrivain qui se trouve à une certaine distance des faits dont il parle, qui ne les aperçoit que dans un lointain vaporeux et à travers des préjugés dogmatiques, et qui, tout en les modelant sur un type idéal, peut s'imaginer les remettre sous leur vrai jour et redresser la tradition. Mais qu'un disciple de Paul ait dénaturé à ce point des événements auxquels il aurait été si intimement mêlé, c'est ce qui ne comporte ni explication ni excuse. Quelque dessein qu'on lui suppose, il n'eût pu méconnaître ainsi le caractère, les intentions, les actes, les paroles du maître dont il partagea les travaux et la captivité, sans que tout protestât en lui, sa mémoire, sa conscience et son cœur. Au surplus, ce ne sont point là les seules raisons qui militent contre l'hypothèse traditionnelle. Les

<sup>1</sup> *Philemon*, 24; *Coloss.*, iv, 14; *II Timothée*, iv, 11.

<sup>2</sup> *Adv. hæres.*, iii, 14, 1. Pour le Canon dit de Muratori (190-200), voyez *Geschichte des N. Tlichen Kanon von Credner*, p. 168, 359.

<sup>3</sup> Comp. Zeller, *loc. cit.*, p. 460-476. Ces deux livres se disent et semblent en effet écrits par une même main, mais à quelque distance l'un de l'autre, comme le prouvent notamment les contradictions qui se sont glissées, soit par inadvertance, soit par suite d'une modification dans la manière de voir de l'auteur, entre le dernier chapitre du troisième Évangile et le premier des Actes.

Actes contiennent plus d'une contradiction que la tendance n'explique pas et qui ne peut partir que de l'ignorance<sup>1</sup>; certaines doctrines, que la fin du premier siècle vit à peine éclore, y ont mis leur empreinte<sup>2</sup>; des fragments nombreux, mais librement remaniés, d'une littérature déjà très-abondante et très-variée, émaillent le récit<sup>3</sup>; la légende, enfin, telle qu'un long travail peut seul la produire, y déploie toutes ses richesses<sup>4</sup>. Ces marques accusent nettement un auteur qui ne puisait ses renseignements qu'à des sources secondaires, et nous rejettent bien au delà de l'époque apostolique.

Quand donc furent composés les Actes? Les témoignages extrinsèques ne peuvent guère nous aider à résoudre ce problème. Irénée est, comme on l'a vu, le premier qui fasse formellement mention de ce livre; et les citations qu'on croit retrouver chez les écrivains antérieurs sont si incertaines, qu'elles ne sauraient rien décider au sujet des sources d'où elles proviennent. Cependant, si tout ce qui a été dit jusqu'ici défend de placer la composition des Actes avant la fin du premier siècle, ses rapports avec le troisième Évangile, que Marcion connaissait (vers 135), et son ignorance de la gnose, telle qu'elle se développa à partir de 120 à 130, ne permettent pas de dépasser d'autre part cette dernière limite. C'est aussi vers cette époque qu'on se trouve amené, lorsqu'on tient compte de la position relative que les partis occupèrent successivement au sein de l'Église pendant les deux premiers siècles, et qu'on cherche à déterminer, à la lumière de ces données, la place et le rôle qui reviennent à notre livre dans ce mouvement général. Enfin, l'induction que nous a fournie plus haut l'histoire des préceptes noachiques et de l'influence que le prétendu décret de Jérusalem semble avoir exercée sur leur réception définitive, n'a point donné un autre résultat. La composition des Actes doit donc avoir eu lieu de 100 à 120 après Jésus-Christ, et très-probablement dans la première moitié du laps de temps compris entre ces limites, sans qu'il soit possible toutefois de lui assigner une date plus précise. Ainsi, tout concourt à présenter l'œuvre qui a été le sujet de cette étude comme un document historique d'une autorité médiocre, et dont il n'est permis de faire usage qu'avec la plus grande circonspection.

<sup>1</sup> Comp. de Wette, *loc. cit.*

<sup>2</sup> Comp. Zeller, *loc. cit.*, p. 474 sq.

<sup>3</sup> *Actes*, xvi, 10-18; xx, 4-16; xxi, 1-17, 27, etc., etc. Comp. *Luc*, i, 1-4. Zeller, *loc. cit.*, p. 489 sqq.

<sup>4</sup> Comp. surtout les douze premiers chapitres.

## JOSEPH DES NEIGES<sup>1</sup>.

---

### XIV.

#### UNE ÉGARÉE.

Sur ces entrefaites, la maison de David ne paraissait plus une petite maison appartenant à une petite famille. Tout le monde entraît et sortait, et plus d'un laissait même la porte ouverte; la femme de David la refermait chaque fois doucement, sans dire un mot; elle ne dit même rien de ce que personne n'essuyât la neige de ses pieds et de ce que la chambre devînt comme un petit lac; seulement elle recommençait toujours à éponger le plancher, et tordait silencieusement le linge dans un baquet qu'elle vidait devant la porte.

Leegarde tirait de plus en plus à elle le tabouret sur lequel elle avait mis ses pieds, afin qu'aucune des femmes qui s'asseyaient autour de la table ne pût en prendre une part; car Leegarde n'est pas accoutumée à séjourner dans une chambre humide, et, en outre, dans un corps de garde comme est aujourd'hui la chambre de David.

La David ne cessait d'entretenir un feu ardent dans le poêle; c'était une chaleur à rôtir. Quant à Leegarde, elle s'entendait à tenir éveillé un grand auditoire, et elle-même d'abord.

Tandis que tout au dehors s'agitait dans la nuit au milieu de la neige, des rochers, des ravins, et que le village entier était en émoi, deux choses seules restaient fermes et gardaient une mesure égale : c'étaient l'horloge sur le clocher et Leegarde devant son coussin à coudre.

Martine avait quitté la chambre avec les hommes, mais il y avait encore là plusieurs femmes; elles se lamentaient sur ce que leurs

<sup>1</sup> Voir les livraisons des 15 et 31 mars 1861.

maris exposaient leur vie pour un seul enfant, et allaient peut-être mettre par là leurs propres enfants dans la misère et la détresse; mais Lecgarde disait, tout en cirant son fil :

« Oui, s'égarer dans la forêt, c'est quelque chose d'effroyable; je puis bien en parler, cela m'est arrivé une fois dans ma vie, mais j'ai eu assez d'une fois. Jamais, pour l'amour de Dieu, jamais il ne faut se laisser induire à prendre, pour traverser la forêt, un chemin plus proche, quand on ne le connaît pas; le chemin le plus proche, c'est le chemin du diable. Ai-je raison ou non? C'est du diable qu'on se trouve toujours le plus près. J'y pense encore, comme si c'était aujourd'hui, et qui sait si le pauvre Joseph ne suit pas le même chemin? Je suis allée aussi là, en bas, et le chapelier l'a justement rencontré près du large hêtre: c'est par là qu'on vient. Dieu le préserve de faire le chemin que j'ai fait!

» C'était le dimanche après la Saint-Jean, — non, le lundi, — mais c'était une fête, Saint-Pierre et Saint-Paul; nous ne la célébrons pas, mais les catholiques la célèbrent. Je pars donc par un temps clair et serein, n'emportant rien que, dans un mouchoir, une coiffe de velours pour la fille du Holderbauer de Wengern; vous savez? celle qui est veuve à présent. On dit qu'elle va épouser un tout jeune homme des environs de Neustädtle; elle a déjà été deux dimanches de suite à Neustädtle, et il paraît qu'ils se sont rencontrés. Ce n'est pas raisonnable à elle de prendre un jeune homme comme cela. Alors elle était encore fiancée de son premier mari, qui était un neveu du Heidenmüller. — Je m'en vais donc ainsi, vers la vallée d'abord. C'était une bonne année, nous n'en avons plus eu de longtemps une autre comme celle-là : pluie et soleil, juste comme on en a besoin. Dans la forêt je rencontre les enfants du *Strassenknecht*, le petit garçon et la petite fille. Le garçon a été soldat et il a été tué depuis; la fille est en Alsace, et il paraît qu'elle a fait un bon mariage. Ils gardent là-bas, sous la haie où il y a tant de noisettes, une vieille et une jeune chèvre, et voilà que je leur demande, je ne sais pourquoi, s'il n'y a pas un chemin plus court pour aller à Wengern. — Sans doute, me répondent-ils, je n'ai, une fois en haut, qu'à éviter de prendre la grande route, et à aller sur ma gauche, à travers la forêt, près du buisson de genévriers.

» Je veux alors que l'un des enfants m'indique le chemin jusqu'à ce que je ne puisse plus me tromper. Je ne sais, je pressentais déjà quelque chose. Mais les enfants sont si sots! ni l'un ni l'autre n'a voulu aller seul, et ils n'ont pas voulu aller ensemble non plus. Je m'en vais donc, et, arrivée en haut, à l'endroit où l'aubergiste du Cheval a



actuellement ses champs — à cette époque c'était en plein dans la forêt — j'appelle encore une fois les enfants restés en bas, pour leur demander si je suis dans la bonne route, et ils me répondent oui; ainsi du moins crois-je l'avoir entendu.

» Je m'en vais donc, et il fait bien frais dans la forêt. Il est heureux que je m'y trouve précisément à cette heure, car il commence à faire chaud dehors, — c'était vers dix heures, — et ici règne encore la fraîcheur du matin. Quand on est obligé de rester beaucoup assis, une telle promenade fait grand bien; j'étais jeune alors et je bondissais comme un poulain. Auprès d'un charme, c'est tout rempli de fraises; j'en mange quelques-unes, mais je ne m'arrête pas longtemps et me dépêche d'avancer. Je monte et monte je ne sais combien de temps; je ne vois nulle part d'issue, et le chemin va tantôt montant, tantôt descendant la montagne. Qu'est-ce donc que cela? Suis-je dans un *chemin de bois*<sup>1</sup>? On dit en proverbe, de quelqu'un qui suit une fausse route, qu'il est dans le chemin du bois, et ainsi en est-il. Le chemin du bois ne conduit pas vers les humains; je ne le savais pas encore, mais je l'ai appris, et j'ai payé cher l'apprentissage. Hélas! pensais-je, le chemin te paraît long : à force d'être assise tout chemin devient de trop pour toi.

» Je suis trop fatiguée, je m'assieds. Quelque chose glisse et frôle, une branche sèche tombe de l'arbre. Tiens, tiens, un écureuil ! Il se suspend au tronc d'arbre, me regarde et fait un museau pointu. Je le suis des yeux tandis qu'il grimpe à l'arbre, et maintenant voici qu'ils sont deux; ils jouent ensemble à cache-cache.

» Je dois dire que je prends beaucoup de plaisir à considérer les petits animaux, et j'ai à en remercier ma mère, elle nous a dit cent fois : — Enfants, faites attention à tout, et vous trouverez partout du plaisir; n'importe où vous allez; n'importe où vous êtes, cela ne coûte rien, et on ne sait pas à quel point cela vous est bon de faire attention à tout.

» Mais il ne faut pourtant se laisser arrêter par rien en chemin, on se désorienterait aisément. Je continue et j'arrive à un jeune bois de sapins; son épaisseur est extrême, il y fait complètement sombre, mais la fraîcheur est agréable. Il y a là quelque chose; qu'est-ce donc? C'est un cerf qui dort. De frayeur je pousse un cri, le cerf se réveille et me regarde avec de grands yeux, comme s'il voulait dire : — Sotte

<sup>1</sup> Être sur le chemin du bois (*auf dem Holzwege sein*) s'emploie au figuré pour se fourvoyer, se tromper.

personne, pourquoi troubles-tu ma sieste ? Je me sauve tant que je peux ; je me figure que le cerf vient derrière moi, il me semble que je le sens déjà me prendre sur ses cornes et me jeter en bas de la montagne, et, quand une branche sèche tombe d'un arbre, je m'effraye à trembler de tous mes membres.

» Grâce à Dieu, je suis enfin hors du bois. Je n'ai jamais vu de ma vie tant de milliers de papillons qu'il y en a là ; la prairie est toute rouge. Je m'arrête, je prends plaisir à cette vue. Un milan s'élève bien haut vers le ciel en criant, et je le regarde voler. C'est beau, il faut le dire ; il semble qu'il ne fasse que nager dans l'air. — Mais, en avant ! ne t'arrête pas ! Bon, voici un petit sentier. A présent c'est une affaire faite, pensai-je, tu es bien où il faut être, tu vas te retrouver avec les humains.

» Il y a sur le chemin un bouton en os, je le ramasse et le mets dans ma poche ; c'est heureux, j'avais complètement oublié que j'avais encore dans cette poche un petit morceau de pain. Quel goût excellent je lui trouve ! Jamais aucun festin de noces ne m'a encore paru meilleur. Quand on se trouve ainsi dans la forêt sauvage, on ne peut plus venir à bout de s'imaginer que les hommes sèment le blé, et récoltent, et battent en grange, et moulent, et cuisent. Le chemin est si étroit qu'il me faut constamment détourner les branches pour passer. Et tout auprès le terrain s'abaisse profondément, escarpé comme un toit. O bon Dieu ! s'il venait un mauvais homme, et qu'il te dépouillât, et qu'il te jetât là en bas, personne ne te retrouverait. Non, non, je lui dirais : — Tenez, tenez, voilà tout ce que j'ai, mon dé de cuivre et quinze kreutzers ; vous avez tout, mais laissez-moi aller, et je vous jure par serment que je ne vous trahirai pas. — Dois-je tenir un tel serment ? il me semble qu'à cause des autres je dois déclarer ce qui m'est arrivé, afin que d'autres encore ne soient pas dépouillés aussi.

» Dans mon angoisse je me mets à chanter, et j'ai beau me briser la tête en morceaux, il ne me vient point à l'esprit d'autre cantique pieux que celui-ci : « La tombe est profonde et tranquille », et il est vraiment trop triste. Je chante des chansons joyeuses, des espiègleries, et cependant mon cœur frémit d'inquiétude. Dieu merci, je suis en haut ; une belle prairie, unie et vaste, s'étend devant moi. Mais j'ai chaud, effroyablement chaud. Mes joues brûlent, et je suis comme si l'on venait de me tirer de l'eau. Il ne m'est accordé aucun repos, je ne puis reprendre haleine. Dans la prairie, c'est un bourdonnement de mille et encore mille abeilles. O Dieu saint ! me dis-je, si tu

marchais sur un nid de guêpes! elles s'envolent, elles s'élancent sur toi, et tu es comme ivre. Ma mère m'a souvent raconté comment cela se passe : on est comme ivre, et il n'y a aucun remède, à moins qu'on ne s'élance dans l'eau. Et ici, il n'y a d'eau nulle part.

» Oui, si seulement il y avait de l'eau! J'ai une soif si cruelle! Mais qu'est-ce donc? Le chemin cesse-t-il ici? Le terrain descend profondément. Et voilà les rochers immenses et sauvages.... Suis-je donc sur les rochers de Rockenthal, que, depuis la création du monde, aucun pied humain n'a encore foulés? C'est là que sont les plus beaux troncs d'arbres : ils y pourrissent, et personne ne peut les aller chercher. Les oiseaux savent seuls comment c'est là-haut: Non, je ne suis pas encore si loin, mais mon chemin ne peut être de descendre par là. Je crie : — Bon Dieu! où suis-je? — Et jamais je n'ai entendu d'écho si lugubrement beau. — Où suis-je? où suis-je? où suis-je? — Certainement, il recommence à résonner sept fois, et c'est comme si quelqu'un faisait monter vers le ciel un son large et prolongé. Ce son vient des rochers et des crevasses, c'est comme une véritable musique; on dirait que quelqu'un chante les paroles, mais avec une respiration plus longue que celle de l'homme. Je crie les noms de tous ceux qui m'aiment et que j'aime. J'appelle et j'appelle encore : j'aime tout le monde. Quand on se trouve ainsi en danger de mort toutes les discordes cessent! J'appelle et j'appelle encore, mais personne, mais pas une âme ne m'entend.

» Cela ne sert à rien. Mets-toi en route! Je cherche. Justement! Voici encore un autre chemin qui traverse la forêt. Mais lorsque je m'avance je vois qu'il s'incline aussi sur la gauche. Cependant je me dis : Restes-y et continue. Mais j'arrive encore à une muraille de montagne, il n'y a plus aucun chemin. Je passe sur le gazon et tout à coup je me trouve devant un précipice qui descend droit comme un cierge. Je m'élance en arrière comme je puis; j'ai le vertige, et je sens encore comme le précipice m'attire et veut m'entraîner. Je m'arrête, et je remercie Dieu de ce que je suis encore sur la terre ferme.

» En haut de l'arbre, auprès de moi, est un loriot qui fait entendre sa chanson. Tandis que je le regarde, il s'envole de l'autre côté de la montagne. Les loriots décrivent toujours un dos de chat dans leur vol : ils s'élèvent plus haut que n'est l'endroit où ils se dirigent, et ensuite ils se laissent retomber. Oui, un oiseau comme cela est heureux; pour lui, il n'y a ni montagnes ni vallées. Si je pouvais aussi voler!

» Je me tourne à droite. Dieu soit loué! de l'autre côté de la montagne ce sont des champs, et la vallée a la forme d'un baquet, d'une

chaudière. Mais, ô mon Dieu, suis-je donc au Todtenhof ? Il me semble voir de l'autre côté un buisson de sureau, et cela ne se trouve qu'en un endroit où des hommes habitent ou ont habité. Oui, le sureau sur le sol et l'hirondelle dans l'air indiquent la présence de demeures humaines. Mais je ne vois point de maison, et tout a un reflet étrange comme par une éclipse de soleil ; il ne fait pas jour et il ne fait pas nuit, et les arbres et les montagnes frissonnent d'angoisse. O malheur ! je suis au Todtenhof. — Il y a des centaines et des centaines encore d'années, habitait là un riche paysan, si riche et si impie qu'on ne saurait le dire. Lui, sa femme et ses enfants se baignaient tous les jours dans le lait, et n'en donnaient pas une petite goutte aux pauvres ; ils étaient pires encore que la Röttmännin. Mais il est venu un moment où notre Seigneur Dieu les a frappés : un dimanche, la terre s'est ouverte et a englouti toute la ferme avec les hommes et le bétail. Il doit y avoir un temps où tous se réveillent et reparaissent pour une seule heure.

» Ce n'est pas bien, on ne doit pas raconter aux enfants de semblables histoires : cela les rend superstitieux. Je ne suis pas superstitieuse, et réellement il fait jour, mais le soleil n'est pas au ciel, ce ne sont que des nuages noirs et voilà mes cheveux qui se dressent. Pour moi, le plus effroyable ce n'est pas que les hommes se réveillent ; mais si les chiens allaient sortir de terre et se mettre tout d'un coup à aboyer ! c'est là ce qui est effroyable ! — Je crie de toutes mes forces dans la vallée : — Ce n'est pas vrai ! — Et cela me donne du courage. Mais je me dis : — Le plus sage serait de retourner sur tes pas, tu ne peux arriver aujourd'hui à Wengern. — Oui, mais retourner est tout aussi loin, et tu sais aussi peu ton chemin pour rentrer chez toi que pour avancer. J'aurais eu honte devant le monde si j'avais dû retourner et dire : Je me suis égarée. Ainsi, en avant ! Si tu n'arrives pas à Wengern, tu arriveras du moins parmi les humains. Ne permets plus à aucune superstition de te venir à l'esprit. Il fait grand jour, et cette nuit c'est la pleine lune ; tu peux retourner chez toi quand tu seras reposée, ou bien tu peux rester à Wengern. Personne ne t'attend. Car malheureusement je suis tout à fait seule.... Et cette pensée d'être si seule au monde m'est tombée lourdement sur le cœur. Personne ne me réclame, personne ne pleure si je suis perdue. Je dois avouer que j'en ai presque pleuré moi-même. Mais non, c'est injuste, il y a encore des gens qui s'informent de moi. Et comme ils seront inquiets, puis comme

<sup>1</sup> Ferme des morts.

ils se réjouiront quand je pourrai leur raconter partout où je suis allée. Oui, mais n'est-ce pas bientôt fini ? C'est déjà assez, j'ai déjà assez à raconter. Et j'étais fatiguée, cruellement fatiguée. Mais ce n'est rien, il faut avancer. J'entends un petit garçon chanter une tyrolienne de l'autre côté de la montagne. Certes, dans mon angoisse, je n'étais pas en disposition de chanter, mais je me mets pourtant à chanter comme lui, et j'en étais bien capable : dans ma jeunesse, je couvrais tous les bruits avec ma voix, et l'on m'entendait à une lieue de distance. »

Ici Leegarde mit la main à la joue et fit entendre cet éclatant cri des bois, qui s'élève comme un sommet de montagne abrupte, et retombe, ainsi que par une route escarpée, dans les profondeurs de la vallée. Certainement que pour son âge elle était encore en état de faire monter vigoureusement sa voix.

La David, qui jusque-là n'avait pas entendu un seul mot de tout le récit, bondit sur le banc près du poêle et demanda :

« Qu'y a-t-il, au nom du ciel ? »

Les femmes qui composaient l'auditoire eurent beaucoup de peine à la calmer et à lui expliquer pourquoi Leegarde avait crié si fort.

La vieille se rassit tranquillement sur son banc et murmura à part elle :

« Je suis reposée. Si je pouvais seulement prêter à Martine mes pieds reposés ! »

Les femmes pressèrent Leegarde de continuer. Elle cirait un nouveau brin de fil et faisait point sur point en tous sens pour rattacher le collet à la veste, qui, à vrai dire, était finie déjà depuis longtemps ; mais elle ne voulait pas cesser son travail, parce qu'il est sûr et certain qu'une créature humaine ne peut mourir tant que l'on coud quelque chose pour elle.

Le récit de Leegarde avait l'avantage de tenir tout le monde bien éveillé ; on ne voulait point aller se coucher avant que les hommes fussent de retour, et l'on comptait se trouver tout disposé pour l'office de minuit.

Après s'être très-secrètement accordé une prise, elle poursuivit :

« Je chante donc ma tyrolienne, et le petit garçon me répond de même comme si c'était un divertissement que je veuille me donner. Je crie : — Où va ce chemin ? Il me répond encore de même. — Va au diable avec ta tyrolienne, dis-je. — Je m'effraye d'avoir parlé de la sorte, mais je l'ai fait cependant. Et justement, voilà encore un chemin qui va dans la forêt. Pourvu que ce ne soit pas un *chemin de bois* ! il est

assez humide pour cela, il ne séchera pas de l'année avec ces arbres épais. Ce sont des sources. Si seulement je pouvais boire ! mais je ne viens à bout de rien, que de me mouiller les pieds. Je marche à côté du chemin, dans la forêt ; c'est moelleux comme sur un lit : la mousse est si épaisse ! Depuis que le monde existe, il n'en a pas été arraché une poignée. Qui est-ce qui irait la chercher là ? Maintenant le chemin humide est passé ; cela redevient sec en gravissant la montagne ; mais je ne vois plus aucune route. Dans les feuilles pointues des sapins, rien n'indique qu'un homme ait passé. Mes souliers sont aussi glissants que si on les avait polis. Et maintenant je me déchire à une pomme épineuse, si bien que le sang coule. N'importe ! Voici un morceau de brique, c'est bon ; des hommes ont été là un jour ou l'autre : la brique ne pousse pas d'elle-même. Le plus beau diamant ne m'aurait pas été si précieux que ce morceau de brique. Je vais en avant, je suis tout à fait tranquille ; je ne m'effraye pas en voyant une couleuvre roulée sur elle-même au soleil. Je lui jette ma brique, et elle se glisse rapidement loin de moi.

» Oh ! quelle quantité de fraises ! Personne ne les ramasse, on ne vient pas ici, quand on n'est pas égaré, et moi, niaise que je suis, je n'ose en cueillir pour étancher ma soif : je me figure que la couleuvre les a toutes empoisonnées.

» Bon, voici une de ces voies par lesquelles on fait descendre de la forêt les troncs d'arbres, en les laissant glisser. Il faut aller par là. Il me semble que j'entends murmurer le ruisseau ; c'est certainement notre ruisseau, — mais ce peut être aussi le bruissement du vent dans le sommet des arbres ; — quand on est égaré, on n'entend pas non plus très-bien. Que ce soit ce que cela voudra, il faut que j'arrive à la vallée. Je relève ma robe et je mets dedans le petit paquet avec la coiffe de velours. Ce petit paquet m'a donné beaucoup de peine : quand on est toujours obligé de remonter et de redescendre avec quelque chose sous le bras, bien que ce ne soit pas lourd, c'est comme si l'on avait une de ses mains attachée. Silence ! j'entends une voiture, en bas, dans la vallée ; ce doit être une bonne route ; c'est une voiture légère à un cheval, ou bien à deux chevaux, qui roule si vite.... Maintenant elle tourne un angle... maintenant on ne l'entend plus.... O malheur ! tu t'es encore laissée tromper une fois : c'est la forêt qui fait entendre ce bruit, et le voilà qui est au-dessus de toi. Ne prête donc plus l'oreille à rien ! Je cherche à me tirer moi-même d'affaire. Je m'élançe, mais le terrain devient si roide, qu'il n'y a plus à mettre le pied ; avec cela le sol du glissoir disposé pour les arbres est si dur,

que la houe n'y pourrait pénétrer; je déchire une paire de souliers qui m'a coûté deux florins, et la coiffe ne m'en rapporte pas la moitié. Mais qu'est-ce que cela fait? pourvu seulement que j'en sorte avec mes membres sains et saufs!

» Je ne suis tombée qu'une seule fois. Il ne faut se retenir à rien qu'on n'ait pas bien examiné auparavant. Le genêt est d'un bon soutien, il est ferme dans la terre; mais une fois je m'accroche à une racine d'arbre, la racine me reste dans la main, je glisse un bon bout de chemin. Je ferme les yeux : il faut mourir, c'est fini. Mais je reste couchée près d'un rocher au milieu d'une fourmilière. Je fais tant que j'en sors. Je marche dans la forêt, à côté du glissoir, ne le perdant pas de vue, et je m'élançai d'arbre en arbre; ce n'est plus s'élancer, c'est comme être jeté; c'est comme les moineaux qui volent et rapprochent leurs ailes, et se renversent dans l'air : voilà comme c'est. J'en ris presque quand j'y pense, mais il n'y avait pas alors de quoi rire. Je me dis : — Tu auras de quoi raconter toute ta vie; — et puis je me dis encore : — Si seulement tu en étais déjà à le raconter, ce serait fini. Cela finira, tu n'y mourras pas, va toujours. — Et je me suis toujours rattrapée de branche en branche; une fois seulement j'ai encore glissé, mais je ne suis plus tombée. Et les pierres qui s'éboulent vont devant moi, se précipitant; elles bondissent, elles roulent longtemps; il me semble les entendre en bas faire le plongeon dans le ruisseau. Et je me dis : — Si tu tombes, c'est ainsi que tu te précipiteras jusqu'en bas. — Je me cramponne avec les ongles dans la terre, et je vais, et je vais, et je vais encore du côté des broussailles, où l'on peut poser le pied près du glissoir. Enfin, je suis en bas : mais arrête! pas un pas de plus ou tu es morte. Une sorte de muraille, haute comme une maison et aussi droite que si elle était taillée de main d'homme, descend jusqu'au ruisseau. Je m'arrête; je puis prendre avec la main la cime des sapins qui sont dans la vallée, mais il n'y a aucune route. Je recule de deux pas, je me tiens à un arbre et je me sens déjà plus à l'aise. Voilà l'eau qui coule. A Dieu soient le remerciement et la louange! c'est la vallée, et être dans la vallée, c'est être chez soi. Que le murmure de l'eau est agréable! il y a là quelque chose de si doux, de si fidèle, de si content.... Cela a déjà à demi étanché ma soif, rien que d'entendre et de voir.

» C'est alors que j'ai exécuté le tour d'adresse le plus difficile, en descendant enfin dans la vallée par un long détour. Et lorsque je suis dans la vallée, je me dis : — Me voici encore une fois debout. — La sueur me ruisselle, les gouttes ne cessent de se pousser l'une l'autre; je m'assieds

sur un tronc d'arbre qui se trouve là, justement près du large hêtre où le chapelier a rencontré Joseph. Oh! que j'ai chaud! Un cheval qui a fait sept lieues au galop ne peut fumer plus fort. J'arracherais volontiers tous mes vêtements, mais il fait frais dans la vallée. Le soleil descend déjà derrière la montagne, et il n'était pas midi quand je me suis mise en route. Je vois voler des hirondelles. Ah! que cette vue me réjouit! Et puis j'entends chanter un coq : il n'est point de rossignol dont le chant soit aussi beau que l'est celui d'un coq quand on a été égaré. Je me retrouve donc dans le monde. J'entends une poule glousser : où un œuf est pondu, une femme se réjouit. J'entends un chien aboyer : où un chien aboie, un homme n'est pas loin. Je me retrouve dans le monde.

» Et à présent j'entends le bruit d'un moulin. Où suis-je donc? Tant que j'ai été égarée, je n'ai pas pleuré dans mon angoisse; mais maintenant que je suis sauvée, le danger que j'ai couru me devient évident, et j'ai pleuré à croire que j'en mourrais, mais sans pouvoir m'en empêcher.

» Heureusement un bûcheron vient à passer. Je lui demande : — Où suis-je? — Là-haut, c'est Röttmannshof, dit-il, et il veut s'en aller. Je le rappelle : — Quelle heure est-il? — Cinq heures passées. — Ainsi donc j'ai couru de tous côtés pendant sept heures entières; je ne l'aurais pourtant pas cru. Oui, sept heures! Si j'étais superstitieuse, je pourrais croire que c'est cet esprit, le *Kohlergeist*, qui m'a menée par ces détours, car sept heures entières c'est bien le temps durant lequel les esprits vous égarent, surtout les esprits du jour.

» Je remonte le ruisseau; de cette manière j'arriverai bien à la Heidenmühle. Mais à peine ai-je fait deux cents pas, je m'aperçois que j'ai laissé mon petit paquet sur le tronc d'arbre : un paquet qui m'a donné tant de peine et que j'ai conservé avec tant de difficulté! Juste ciel! il ne manquait plus que cela. Peut-être que le bûcheron l'a volé et qu'il me faudra encore payer l'étoffe, au lieu de recevoir le salaire. Je retourne sur mes pas en courant. Oui, je le proclame, les humains sont bons et loyaux quand ils ne savent pas où est une chose. Mon petit paquet avait glissé derrière le tronc d'arbre; il y était encore.

» La Heidenmüllerin était une brave femme; sa fille Toni lui ressemble. Elle m'a donné des vêtements secs et m'a soignée comme une sœur. Mais pendant trois jours je me suis sentie comme si j'avais tous les membres brisés. Et quand je suis revenue chez moi! Ah! Seigneur, quand on a été ainsi égaré, on ne se figure plus du tout qu'il y ait un chez soi, un endroit où se trouvent votre lit, votre miroir, votre table, votre commode, votre livre de cantiques. Oh! quels bons vrais amis ce



sont! comme on les aime quand on revient! On dirait volontiers à la table et à la chaise un beau merci pour être restées à leur place et pour avoir attendu votre retour.

» Et savez-vous ce qui est encore le pire quand on s'égare? C'est que les gens se moquent de vous lorsque vous le racontez ensuite. Je ne le souhaite à personne, pas même à la Röttmännin, d'en passer par là. Et c'était un beau jour d'été, le dimanche après la Saint-Jean; non, pas le dimanche, c'était le lundi, fête de saint Pierre et saint Paul. Oh! qu'est-ce que cela doit donc être quand on se trouve dehors la nuit, dans la neige, et si jeune! Alors on ne peut rien faire que se coucher et mourir. Hélas! mon Dieu, je vois devant moi l'enfant; il s'enfonce dans la neige ou dans une fente de rocher; il frappe des mains, et ses pieds sont enchaînés, et il ne peut avancer, et il crie : — Mère! — Il prête l'oreille, il croit que quelqu'un vient... Personne ne répond, que le corbeau sur l'arbre. Un lièvre passe soudain devant lui; il s'en va courant à travers la neige. Il a peur de l'enfant, et l'enfant le suit du regard et oublie sa détresse. — Mère! mère! crie-t-il, et c'est encore un bonheur s'il s'endort vite du sommeil dont on ne s'éveille pas. Hélas! mon Dieu, je suis la plus malheureuse personne du monde, de pouvoir et de devoir ainsi tout me représenter; mais c'est ainsi dans notre famille, et ce n'est pas pour rien qu'on a dit de ma mère qu'elle pouvait plus que manger du pain.

» Et comment cela s'est-il passé pour le pauvre enfant qui est enterré de l'autre côté, à Wengern? On l'a trouvé dans la forêt, le troisième jour, tout couvert de neige, et à l'endroit du cœur seulement, la neige s'était fondue. Tous ceux qui l'ont vu ont pleuré à se fendre le cœur, et la mère en est devenue folle. Le pasteur a mis une belle épitaphe sur la tombe de l'enfant; je l'ai apprise par cœur un jour, mais je ne la sais plus.

» Et comment cela s'est-il passé pour le chapelier qui, au nouvel an, porte à Knuslingen les chapeaux teints à neuf? Il arrive au Schrockelhalde, où je suis allée aussi quand j'étais égarée, et de là dans le champ, et il y a un brouillard à ne pas voir la main devant les yeux. Il fait bien sept fois, en courant, le tour du village, sans parvenir à y entrer. Les cloches sonnent, mais il les entend toujours d'un autre côté et ne peut y arriver. Enfin il entend crier des oies; il se dirige vers le cri et arrive juste dans le village, mais dans quel état était-il? Comme si l'on venait de le retirer de terre.

» Oui, il y a encore une chose que j'ai oublié de dire; le Heidenmüller... »

Ici Leegarde fut interrompue par un grand cri devant la maison.

## XV.

## UN ENFANT QUI CHERCHE SON PÈRE.

Leegarde gouvernait depuis le matin jusqu'au soir la maison de David; ainsi il était naturel qu'à midi elle eût banni le petit Joseph : on ne pouvait parler en sa présence de choses dont il était cependant nécessaire de parler.

La nouvelle que le pasteur voulait quitter le village était venue d'abord aux oreilles de Leegarde. Il fut bien démontré en cette circonstance qu'elle n'était pas appelée pour rien le « conseil communal intime. » Elle fit chercher à l'instant même deux conseillers communaux, et les envoya à David afin qu'ils avisassent de concert à dissuader le pasteur de son projet.

Un valet de la Heidenmühle était venu chercher du vin à l'auberge du Cheval, et du sucre et des épices chez le détaillant. Ceci naturellement ne resta pas non plus caché dans le village, et la nouvelle arriva par la voie la plus prompte à la maison de David : c'était cette maison qu'elle concernait de plus près; en outre, Leegarde s'y trouvait, et les nouvelles les plus fraîches devaient toujours être pour elle. Chacun mettait son orgueil à lui communiquer quelque chose de nouveau, et ce n'est rien de plus qu'une simple obligation, de lui donner avis de ce qui se passe; on s'en acquitte longtemps déjà à l'avance. Chacun prenait un véritable plaisir à composer le vin aromatique qui devait être préparé pour les fiançailles d'Adam et de Toni. Leegarde y mettait toute sorte d'épices, mais non pas de celles que l'on a chez le marchand. Elle ne cessait d'exprimer le désir que l'on pût en paroles y distiller du poison, de façon à faire mourir tous ceux qui en devaient boire; elle hésitait à savoir à qui de préférence elle souhaitait la mort : à la Röttmännin ou à ce maudit Heidenmüller, qui livre son unique enfant à un tel outrage parce qu'il économise la dot.

Cela avait cependant fait mal à Martine que Joseph fût aujourd'hui banni ainsi de la maison. Mais il ne devait pourtant pas entendre ce qui se disait, et bien qu'elle ne se joignît pas aux malédictions de Leegarde, elle pouvait du moins se plaindre et pleurer. Elle avait dit à Joseph de retourner chez Häspele, mais Joseph avait assez parlé du chien qu'il ne devait pas avoir; il s'en alla à travers le village, et bientôt il rencontra une femme qui lui dit avec compassion :

« O pauvre enfant! aujourd'hui est un mauvais jour pour toi! »

Joseph le trouvait aussi : il était chassé de la maison. Un peu plus loin, une autre femme, voilant prudemment la mauvaise nouvelle, dit à son tour :

« Joseph, que fait ton père ? Y a-t-il longtemps que tu ne l'as vu ? »

Le petit garçon remarque bien que quelque chose se passe dans le village et que toute l'attention est dirigée sur lui, mais il tient la parole donnée à sa mère et ne dit à personne que le père vient aujourd'hui.

La neige ne cessait de tomber. Joseph était tout seul sur la glace de l'étang ; il montait et descendait en patinant, regardant toujours vers le chemin par où devait venir son père. Mais il se trouvait par trop seul ; il s'en alla rejoindre son grand-père. Devant la porte, il s'arrêta, car il entendait deux hommes parler dans l'atelier ; il reconnut leurs voix : c'étaient les anciens de la paroisse, le charron et le résinier. Ils s'entretenaient de ce qu'avait divulgué la servante du presbytère : que le pasteur voulait partir, et qu'elle croyait que Röttmann et le Heidenmüller en étaient surtout les causes. Ces propos étaient mêlés d'invectives contre Adam : — Ce n'est pas pour rien qu'il s'appelle le Cheval ; il se laisse mettre la bride et conduire où l'on veut.

Puis les deux hommes sortirent avec David, et celui-ci dit :

« Ah ! tu es là, Joseph ? Rentre à la maison, j'irai bientôt aussi. »

Il ne prit pas son petit-fils par la main, comme de coutume, et s'en alla avec ses compagnons du côté du presbytère.

Joseph resta immobile ; puis tout à coup, comme si quelqu'un l'eût sifflé, il se retourna et se mit à courir hors du village, à travers les champs, au-devant de son père....

« Il sera content et il me mettra avec lui sur son cheval. »

Et le petit garçon courait en avant dans la campagne ; et il descendit dans la forêt avec des gambades joyeuses. Quelquefois il ramassait la neige de son visage et de sa poitrine, en faisait de petites balles, les jetait aux arbres qu'il avait choisis, et rencontrait toujours juste. Dans la forêt, il alla plus lentement et regarda souvent autour de lui. Sur un sorbier, au bord du chemin, quelques bouvreuils gazouillaient de temps en temps seulement, d'un air de somnolence, et, dans les intervalles de leur chant, ils picotaient les baies rouges ; mais il en tombait à terre dans la neige encore plus qu'ils n'en enlevaient avec leur bec.

« Vous êtes bien de vrais bouvreuils<sup>1</sup>, vous gâtez plus de pâture

<sup>1</sup> *Gimpel*, nom du bouvreuil, s'emploie au figuré dans l'acception de niais, sot, étourdi.

que vous n'en mangez, » dit Joseph. Et il continua sa route, dédaignant les niais animaux.

Là-bas dans la vallée, le long du ruisseau, un oiseau chantait, si merveilleusement, si profondément, presque comme une grive. Qu'est-ce ? Et l'oiseau chante et vole toujours en avant ; plus on avance, plus il avance aussi le long du ruisseau ; il appelle, comme s'il voulait dire : « Suis-moi ! suis-moi ! Viens, je suis là, et là c'est magnifique, magnifique ! » Et quand on le suit, il est déjà parti, plus loin et plus loin.

A l'endroit où le chemin décrit une courbe prononcée, la neige était fort épaisse ; au premier pas, Joseph enfonça jusqu'aux genoux ; mais il sut se tirer d'affaire avec prudence, et gravissant un penchant escarpé, il redescendit, de l'autre côté de l'amas de neige, sur le chemin. « C'est bien vu d'avoir planté ici ces sorbiers : grâce à eux, on sait le chemin. Les sorbiers sont-ils aussi à mon père ? » demanda Joseph presque tout haut. Les arbres ne savaient point répondre, et il n'y avait là aucun être humain qui pût donner un renseignement.

Un renard était dans le taillis, non loin du chemin et clignait de l'œil en regardant le petit garçon ; il pouvait bien être étonné, car c'était là une apparition extraordinaire. Il resta longtemps sans bouger, considérant toujours l'enfant jusqu'au moment où celui-ci cria : « Avance ! » Alors il s'en alla, mais sans se presser le moins du monde, et Joseph se dit presque tout haut : « Oui, grand-père, c'est comme tu me l'as raconté, maintenant je l'ai vu moi-même : le renard traîne sa queue après lui sur le sol et efface ses traces, de sorte qu'on ne peut voir où il a passé ; c'est bien avisé. »

Des pies caquetaient au sommet des arbres, et un bec-croisé était en bas, dans la vallée, sur une saillie de rocher ; l'enfant lui fit signe plusieurs fois et l'oiseau aussi fit signe de la tête ; il ne faisait entendre aucun son, seulement il ouvrait et fermait son bec comme s'il voulait dire : « J'ai faim.

— Voilà pour toi ! » cria Joseph, et il jeta dans le ravin le seul petit morceau de pain qu'il eût encore. L'oiseau crut que c'était une pierre, car il s'envola effarouché : le petit morceau de pain fut enterré dans la neige et personne n'en profita.

Joseph continua tranquillement sa route, attendit tantôt sous un arbre, tantôt sous une roche saillante, et regarda avec plaisir la neige qui tombait en flocons pressés, mais toujours avec calme, et recouvrait de plus en plus toutes choses.

« Demain, mon père me conduira en traîneau, » se dit-il, et, en

pensant à son père, il alla plus loin et toujours plus loin. Le crépuscule se faisait sentir, le petit garçon commençait à devenir un peu inquiet, mais il continuait toujours pourtant, et il était bon que David l'eût préservé de toute superstition du pays. Häspele lui a bien dit toutefois que, la nuit, les âmes des morts dansent comme des lumières dans les cimetières et quelquefois aussi dans la forêt; il lui a fait connaître aussi le cavalier du *Cheval blanc*, qui chevauche dans l'air et qui a, pour attacher son fouet, un sapin aussi haut que le clocher. Voilà sur le chemin la croix de pierre, à l'endroit où jadis un garçon de ferme a été précipité en bas de la montagne avec cheval et voiture. Un corbeau s'est posé sur la croix. — « Tu n'es pourtant rien qu'un corbeau, » dit Joseph, et il jeta une balle de neige à l'oiseau, qui s'envola vite.

Un peu plus loin se trouvait un monument; des figures humaines à demi couvertes de neige et vêtues comme en été, ressortaient de l'excavation ménagée. Joseph cassa une branche de sapin et s'en servit pour enlever toute la neige du monument. Les figures le regardaient avec une fixité étrange. Il y a là cinq hommes, dans l'enfoncement, sous des arbres verts; ils portent des chemises blanches, des bretelles vertes et des culottes courtes en cuir jaune. Ils sont sur une même rangée et chacun tient une hache en main; mais sur le devant il y en a un qui est seul avec la hache; à côté de lui est étendu sur le sol un homme broyé et sanglant; il est couché près d'un arbre renversé.

Joseph lut l'inscription. La voici :

*« Vincent Röttmann a été renversé sous un arbre le 17 août, a enduré de grandes douleurs, est mort le 23 août. Que Dieu lui donne le repos éternel et atteigne tous les coupables. »*

Joseph frissonnait. Les figures le regardaient comme si lui aussi était coupable. Et qu'est-ce que ce Röttmann?

En signe qu'il était innocent, Joseph déposa la branche verte sur le monument; puis il poursuivit sa route, non sans crainte, car ces hommes-là le suivaient toujours du regard.

Qui est-ce qui vient donc par le chemin? Est-ce un homme? Il a cent bosses. C'est un esprit. Il approche, il approche toujours. Joseph va intrépidement à lui et dit :

« Bonsoir! »

L'homme aux cent bosses — c'était le chapelier, avec les nombreux tricornes qu'il avait suspendus autour de lui — tente par de bonnes exhortations et par la force de ramener Joseph avec lui. Mais l'enfant lui échappe, et, en s'en allant, il crie d'une voix haute dans la forêt :

« Père! père! »

Et il va toujours plus loin :

« Il viendra bientôt, il t'entend ! »

La nuit devient toujours plus sombre, Joseph poursuit irrésistiblement sa route, et il crie :

« Père ! père ! »

Et ses joues brûlent si fort que la neige fond aussitôt en tombant dessus.

Il répète bien trente fois sa prière du soir : « Bon Dieu, conserve la santé à mon père ! » Cela, il le dit toujours avec une ferveur particulière, et de nouveau il se met en route. Il entend dans le ravin de la vallée quelque chose frôler et gémir.... Non, c'est redevenu silencieux. Mais où est maintenant le chemin ? Il n'y a plus aucun chemin. Le petit garçon s'élance en pleurant et s'arrête tantôt à cet arbre-ci, tantôt à cet autre.

« Père, mère, père ! bon Dieu, secourez-moi ! »

Ainsi crie-t-il, et Dieu l'a entendu. Il vient trois anges, avec des lumières ; ils portent des robes blanches, ils ont sur la tête des couronnes d'or, et chantent si merveilleusement :

Réveillez-vous, réveillez-vous,  
Venez tous à moi !  
Le temps et l'heure  
Sont venus.

Ils s'approchent toujours, toujours davantage, et maintenant ils sont là, et Joseph va courageusement à eux et dit :

« Bons anges, prenez-moi avec vous et menez-moi à mon père et à ma mère.

— Seigneur Dieu ! un esprit ! Seigneur Dieu ! l'Enfant Jésus ! » s'écrient les trois anges, et ils se sauvent en courant avec leurs flambeaux. Et comme ils vont vite ! C'est qu'ils ont des ailes, ils peuvent marcher ou voler à leur gré.

Joseph ne les suit pas, il tombe, se relève.... Tout est disparu, il se trouve de nouveau abandonné. Mais un flambeau recommence à briller.

Il n'y a qu'à suivre. Joseph a perdu sa casquette, mais il n'y fait pas attention, il court de toutes ses forces en criant :

« Attendez ! attendez ! je suis Joseph. »

Les anges n'attendent point, on ne les voit plus. Mais leurs traces restent marquées sur le chemin, et Joseph les suit, les suit toujours, de plus en plus loin, et enfin sur la colline.... Dieu soit loué ! il brille une lumière, beaucoup de lumières, tout est resplendissant de clarté.

A la pensée que ce toit abrite des humains, un sentiment de bien-être s'empare de l'enfant, et avec une force nouvelle il court vers la lumière et descend justement à la Heidenmühle. A ce moment même, les trois anges montaient le perron. Ils chantaient :

Ce sont les trois Rois qui entonnent ce chant ;  
De célestes sons retentissent là-haut :  
Réveillez-vous, réveillez-vous ,  
Venez tous à moi !  
Le temps et l'heure  
Sont venus.

Joseph entra derrière les chanteurs. Bien loin d'appeler, il osait à peine respirer. « Surtout pas de cris, sinon les anges s'envoleront encore. » Il alla avec eux dans la grande chambre, et les trois anges achevèrent le cantique des saints Rois. On les écouta tranquillement, on leur donna à manger, à boire, et, en outre, des présents; les anges mangèrent et burent, et remercièrent bien leurs hôtes. Joseph comprit alors que ce n'étaient point des anges, mais des enfants déguisés qui représentaient les trois Rois. Ils s'en allèrent, et Joseph seul resta. Ce fut seulement alors que les personnes présentes firent attention à lui.

« Qui es-tu ? — D'où viens-tu ? — Que fais-tu là ? » Ainsi le pressaient la Röttmännin, la Heidenmüllerin et sa fille.

« Mange d'abord et chauffe-toi en même temps, tu es tout mouillé et sans casquette, dit la fiancée; tiens, mange et bois, après cela nous en dirons plus long. Viens, je vais te retirer ta veste et la suspendre au poêle. Ne te mets pas tout de suite près du poêle, ce n'est pas bon.

— Un beau petit garçon ! dit la Heidenmüllerin, tandis que Joseph buvait une gorgée de vin chaud.

— Les anges m'ont bien conduit tout de même; on a des breuvages comme cela dans le ciel ! » dit Joseph.

Les yeux de la Röttmännin jetèrent des lueurs étranges lorsqu'elle entendit ces paroles et cette voix; elle repoussa la bouteille qui se trouvait devant elle, et regarda le petit garçon presque comme avait fait le renard dans la forêt.

« D'où es-tu ? demanda la fiancée.

— De Waldhausen.

— Et qui est ton père ?

— Il n'est pas là.

— Et comment se nomme ta mère ?

— Martine, et mon grand-père David.

— Je te tiens donc ! s'écria la sauvage Röttmännin ; Seigneur Dieu ! c'est le fils de mon Adam. »

Elle se leva d'un mouvement brusque et agile, et saisit l'enfant comme dans des serres de vautour.

« Oui, mon père se nomme Adam. Le connaissez-vous ?

— Viens, je vais te porter dans la chambre, je vais te mettre au lit, s'écria la Röttmännin.

— Mais moi je ne vais pas avec toi, dit Joseph ; tu veux me faire cuire comme les sorcières. Lâche, ou je mords.

— Je veux te mordre, je veux te faire cuire, s'écria la Röttmännin en riant. Oh ! c'est un coup du ciel que l'enfant nous soit accouru entre les mains. Nous le tenons caché et nous ne le rendons pas. A présent, nous pouvons forcer Adam et Martine, et tout le monde, à marcher selon notre bon plaisir.

— Mais moi je ne vous donne pas l'enfant, déclara la fiancée. N'aie pas peur, n'aie pas du tout peur ; viens, assieds-toi sur mes genoux, comme cela. Attends, que je te retire tes souliers et que je t'en mette des miens. Bon, tu vas te réchauffer à présent. Mais dis-moi donc : ta mère sait-elle que tu es parti de la maison ? Et pourquoi es-tu parti tout seul ainsi par cette mauvaise nuit ?

— Je suis allé au-devant de mon père. Dans tout le village ils disent des injures de mon père, parce qu'il est aussi fort qu'un cheval, et de ma grand'mère, qui passe pour un vrai diable, et j'ai voulu le leur dire à tous.

— Attends, je vais t'en donner du vrai diable ! » s'écria la sauvage Röttmännin. Et elle lutta avec la fiancée pour avoir l'enfant ; celle-ci se défendit de toutes ses forces, et les deux femmes luttaient encore lorsque les grands-pères entrèrent tous deux.

« Voilà mon grand-père ! s'écria avec jubilation le petit Joseph ; et il courut à David.

— Est-ce là le petit-fils perdu ? demanda le Speidel-Röttmann ; viens ici, gamin ; tu as encore un grand-père. C'est un superbe gaillard. Ça aurait été dommage !

— Et je dis non, et trois fois non, et sept fois non, et je me laisserai arracher la langue et je la laisserai jeter aux chiens plutôt que de dire oui ! s'écria la Röttmännin avec rage.

— Tu as raison, dis non ! mais cela ne sert plus à rien. N'est-ce pas un miracle du ciel qu'un enfant soit ainsi perdu et retrouvé ? Tout le village court la forêt de côté et d'autre, à la recherche de l'enfant ; c'est là un enfant dont nous devons être fiers, et c'est vraiment un



honneur et une cause de considération pour ceux auxquels il est donné un tel enfant, que tout le monde aime tant et pour lequel tout le monde expose sa vie. Notre Seigneur Dieu a fait un miracle, il faut encore qu'il en fasse un en toi, femme. Sois bonne, cède. Céder n'est pas un péché.... En es-tu contente, Toni?

— S'il ne s'agit que de cela, jamais, par ma volonté, je ne prendrai son père à cet enfant.

— Et je dis non, et non, et jusqu'à mon dernier souffle je dirai non, et je verrai si l'on peut passer par-dessus mon *non* ! »

Pendant tout cet échange de paroles, David avait gardé le silence. Il tenait Joseph dans ses bras, lui passait la main sur le visage et sur tout le corps, pour s'assurer si c'était bien vrai qu'il l'eût retrouvé; maintenant il se glissa dehors, à la porte, avec Joseph sur le bras. Il ne savait ce qu'il voulait. Il voulait s'en retourner seul avec l'enfant, mais une fois devant la maison, il s'aperçut que ses genoux étaient comme brisés; il lui fallut là s'asseoir sur les marches du perron. Il entendait le bruit se faire au dedans de la maison; une fenêtre fut ouverte et une fumée épaisse en sortit, car on avait éteint les lumières de l'arbre de Noël.

Ainsi était assis David. Qui vient là? qui est-ce? C'est Häspele. Il jubila en voyant Joseph; mais celui-ci grelottait et David ne se soutenait non plus qu'avec peine.

« Retourne vite dans la forêt, et dis-leur qu'il est là; il ne faut pas qu'ils courent inutilement de tous côtés, » s'écria David claquant des dents.

Häspele retourna en grande hâte, en poussant des exclamations d'allégresse.

« Il est trouvé! il est trouvé! » criait-il en gravissant la montagne, jusqu'à ce qu'il ne pût plus crier.

Cependant une figure de femme s'approcha de David et dit :

« Donnez-moi l'enfant.

— Non, je ne le donne pas. Que veux-tu?

— Je veux le monter dans ma chambre et le coucher dans mon lit. Venez avec moi.

— Hé! n'est-ce pas Toni? Ta mère était une brave femme.

— Et je pourrais bien en être une aussi. Venez vite! dépêchons-nous.

— Je ne peux plus monter d'escalier. Je sens maintenant le chemin que j'ai parcouru.

— Alors venez dans l'étable, il y fait chaud aussi. »

Toni conduisit David dans l'étable, arrangea un bon lit de foin sec, mit l'enfant dedans et le recouvrit.

David tenait la main sur le front de l'enfant. L'enfant dormait et le grand-père restait assis auprès de lui et osait à peine respirer. Ce fut seulement lorsque tous deux furent tout à fait tranquilles que la Toni du Heidenmüller sortit doucement de l'étable.

## XVI.

## SOMMEIL ET RÉVEIL A LA HEIDENMÜHLE.

Haspele était envoyé par les parents du côté où ils avaient vu la lumière. — Il faut qu'il découvre ce qui se passe là. Martine ne voulait pas y croire, lorsque Adam ajouta :

« Cela pourrait bien être, qui sait ? peut-être a-t-on trouvé notre Joseph au moulin. »

Et cependant elle voulait descendre sur-le-champ avec Haspele. Adam parvint à lui faire attendre son retour.

Enfin il vint. Il courut vers la place où ils devaient l'attendre : ils n'y étaient pas.

« Tout est-il donc ensorcelé aujourd'hui ? » dit Haspele.

Mais Adam et Martine étaient en train de se saisir des anges. Adam les avait fait arrêter, avec sa voix puissante, comme ils sortaient du chemin ; mais la race des Röttmann paraissait leur causer une telle peur, qu'ils s'enfuirent aussitôt.

« Tu vas voir que notre Joseph est allé avec eux pour le cantique des trois Rois. » Et Martine se sentait revivre en disant ces mots.

Adam poursuit les anges et en prend un par l'aile ; mais l'aile lui reste dans la main. Il court après eux, ils fuient, mais pas assez vite pour un homme comme Adam.

Il en tenait un en l'air dans sa main, il lui demandait Joseph. Ensuite il l'apporta à Martine, qui était restée à attendre plus haut. Mais le petit garçon tremblait si fort que c'était impossible d'en rien tirer. Il ne voulait pas avouer pour tout au monde quels étaient ses camarades, et comme on lui demandait s'ils n'avaient pas rencontré un enfant vigoureux, de sept ans environ, il disait tantôt non, tantôt oui. Impossible d'y rien concevoir.

Au milieu de cet interrogatoire, Haspele apparut :

« Il est là ! il est là !

— Qui est là ?

— Joseph ! dit Häspele d'une voix enrouée.

— Où ? où ? où ? — Et Martine se précipita sur lui. — Où est-il ? Au nom de Dieu ! est-il mort ou vivant ?

— Il est assis là-bas à la Heidenmühle, et il boit du vin chaud.

— Mon Joseph ! mon Joseph ! s'écria Martine avec un accent qui retentit dans la vallée. Et elle courut de toutes ses forces en bas de la montagne. Adam pouvait à peine la suivre. Elle franchit précipitamment l'escalier, ouvrit brusquement les portes et s'écria :

« Joseph ! Joseph ! où est mon Joseph ?

— Va au diable avec ton Joseph ! » lui répondit une voix. Elle la reconnut, c'était la voix de la Röttmännin.

Aucune frayeur, aucune angoisse, aucune crainte de la mort, aucune joie céleste n'avait pu renverser Martine ; cette voix la renversa : avec un cri effroyable, elle tomba inanimée sur le plancher. Adam lui-même, debout derrière elle, était si effrayé, qu'il la laissa tomber sans la soutenir.

« Mère ! mère ! » s'écria-t-il. Il ne put rien articuler de plus.

« Ne la nomme pas mère ! s'écria la fiancée ; va-t-en, Adam, laisse-moi, je vais bien la relever. Apporte-moi le vin chaud, fais-lui dégouter sur les tempes la neige de ton manteau. Bien, bien ! elle respire !

« Ha ! ha ! ha ! fit la vieille Röttmännin éclatant de rire, si tout le monde devient fou, moi je ne deviens pas folle, et quand ils périraient tous devant moi comme des hannetons, je n'en dirais pas moins non. »

Mais le Speidel-Röttmann, au lieu de répondre à sa femme, alla à Martine.

« Allons, Martine, sois raisonnable, remets-toi. Tiens, je te relève. Tiens, assieds-toi là.

— Mon Joseph ! où est mon Joseph ?

— En bas, dans l'étable chaude ; il dort, dit Toni, laisse-le dormir tranquillement, ton père est auprès de lui et veille. Nous l'avons mis dans le foin chaud ; mais, attends, nous allons le monter tout de suite et le mettre dans mon lit ; c'est là tout à côté, dans la chambre à coucher. Il faut que tu descendes, Adam, tu n'as pas besoin de craindre qu'il arrive quelque chose à ta Martine ; tu n'as qu'à aller, je suis près d'elle.

— Et moi, » ajouta le Speidel-Röttmann.

Adam descendit à l'étable, rapporta l'enfant et le mit dans le lit. David dormait si profondément qu'il ne se hasarda pas à l'éveiller.

L'enfant aussi continua à dormir; lorsqu'il le prit sur son bras et le monta dans l'escalier, il passa seulement une fois la main sur le visage de son père, puis laissa cette main retomber mollement. Martine fut conduite sans bruit dans la chambre; elle se pencha en silence sur Joseph et l'écouta respirer.

« Mets-toi un peu sur mon lit auprès de l'enfant, » dit la Toni du Heidenmüller à Martine. Celle-ci la regarda avec de grands yeux, et Toni dit :

« Sois contente de la manière dont tout s'est passé. Ton Adam et moi, il nous a fallu nous fiancer ensemble; il y a été forcé comme moi. Ton Adam est un brave garçon, il ne m'a pas dit un mot autre que sur toi; et nous avons été fiancés, et nous ne nous sommes pas donné un seul baiser.

— Alors je t'en donne un, dit Martine se levant, et elle embrassa Toni.

— Si je pouvais avoir la joue entre les deux ! dit Häspele à Adam; puis se tournant vers les deux femmes : — Vous êtes toutes deux de bonnes bouchées. Maintenant, Toni, maintenant, ce serait adroit; prends-moi, veux-tu ? Je vois bien que tu dis non; mais je te ferai cependant tes souliers de noces.

— Où est mon père ? interrompit Martine.

— Il dort dans le foin.

— Bon Dieu ! s'il s'éveille et qu'il ne trouve plus l'enfant à côté de lui, il perdra la tête.

— Sois tranquille, je vais dans l'étable et je reste auprès de lui jusqu'à ce qu'il s'éveille, répondit Toni; mais Häspele la retint; il voulait boire vite quelque chose, car il fallait qu'il allât sans retard au Reitersberg, où la veillée attendait. Toni lui apporta un verre de vin aromatique. Le vin des fiançailles était consommé aujourd'hui par de singuliers hôtes.

La tranquillité était rétablie dans le moulin. Ici dormait Joseph, au lit duquel veillaient Adam et Martine; dans le foin dormait David, auprès de qui veillait Toni, et en haut, dans la chambre à coucher, dormait le Heidenmüller. La Röttmännin cherchait à le réveiller, il lui fallait le secours d'un homme; mais le Heidenmüller ne donnait point signe de vie, et elle pestait contre l'immobile « sac à farine » qui s'avise de se coucher là tandis que toute la maison est en émoi. Elle rentrait précisément dans la grande chambre, lorsqu'elle s'écria à haute voix :

« Qu'est-ce que cela ? Le monde va-t-il donc périr aujourd'hui ? »

Car la montagne craquait, les vallées et les rochers retentissaient, si bien que le petit Joseph lui-même se réveillait en criant :

« Père !

— Je suis là », répondait Adam.

Les coups de fusil se répétaient, et maintenant ils se rapprochaient, avec des sons de cor de chasse, avec des tintements de clochettes, avec des claquements de fouet et avec des aboiements de chiens.

« Tu as appelé le diable de telle façon qu'il doit venir. Entends-tu ? il vient. Cède pendant qu'il est encore temps ! » Ainsi le Speidel-Röttmann cherchait à changer les idées de sa femme.

« Si le diable veut venir, j'en suis bien aise ; je voudrais échanger une fois quelques mots utiles avec lui, répliqua la Röttmännin ; vous êtes tous des bons à rien, vous pouvez tous faire vos soumissions ; mais quand on est une vraie femme, on ne cède jamais, jamais ! plutôt mourir ! »

L'armée furieuse approchait toujours ; à présent elle s'arrêtait devant le moulin. Mais elle ne monta pas, car dans l'étable on entendait le cri de détresse d'une femme, la plainte et le gémissement sauvages d'une voix d'homme. David s'était éveillé, il n'avait plus trouvé l'enfant, il fouillait dans le foin pour le chercher, il criait, il gémissait, et les efforts de persuasion tentés par Toni ne servaient à rien ; il menaçait même d'étrangler la jeune fille, si elle ne lui rendait Joseph.

Édouard pénétra de force dans l'étable. Toni se jeta au-devant de lui en criant :

« Au secours ! au secours ! »

A la lueur de la lanterne, David avait réellement un aspect effroyable, tandis qu'il fouillait ainsi et se retournait en tout sens, et que les brins de foin pendaient sur son visage et dans ses cheveux.

« David, tout va bien », dit de sa voix sympathique le jeune agriculteur. David se laissa retomber dans le foin.

« Quel est cet étranger ? demanda Toni à Häspele.

— Le frère de la femme de notre pasteur.

— Monsieur... monsieur le frère, commença Toni, dites donc à David que son petit-fils est dans ma chambre, avec Adam et Martine auprès de lui. Dites-le-lui ; moi, il ne me croit pas, il ne m'entend pas. Secourez-moi, pour l'amour de Dieu ! Puisque vous êtes frère de la femme du pasteur, vous devez être bon aussi, je m'en suis déjà aperçue tantôt. Retenez-le, pour l'amour de Dieu ! »

David, qui s'était assis dans le foin, tendit la main à Toni :

« Tu as raison, pardonne, aide-moi à me relever. »

Toni d'un côté, Édouard de l'autre, relevèrent David, et il dit :

« Vous êtes tous deux de bonnes gens. »

Édouard tenait David au bras gauche, il présenta le droit à la jeune fille : il ne savait pourquoi il le faisait ; et elle lui donna la main et elle ne sut pourquoi elle le fit, mais ils se tenaient serrés l'un à l'autre.

« Je puis bien aller seul maintenant », dit David. Les deux jeunes gens lui retirèrent les brins de foin et l'accompagnèrent en haut de l'escalier.

Le revoir de Martine et de David fut coupé court : elle lui tendit seulement l'enfant, puis ils allèrent tous dans la grande chambre où l'on entendait Häspele rire aux éclats. Il voulait jouer le Jean mardigras et amener ainsi la Röttmännin à donner son consentement : c'était, selon lui, la manière la plus facile d'y parvenir.

Lorsque Joseph entra, à la main de son grand-père, Toni lui dit :

« Tu n'as rien à entendre là-dedans », et elle le reconduisit dans la chambre à coucher, de l'autre côté du corridor.

« C'est le beau-frère du pasteur », dit-elle encore, en sortant, à la Röttmännin, en lui présentant Édouard.

Celui-ci parla d'une manière pressante à la Röttmännin : elle ne lui donna aucune réponse, ne fit pas entendre le plus léger son, mais ne cessa de le regarder avec des yeux étincelants.

« Il est bientôt temps d'aller à l'église », se dit-on, et toute la troupe quitta la grande chambre. Comme on se rassemblait devant la maison, on entendit crier en haut :

« Vive la Röttmännin ! elle a donné son consentement. »

C'était la voix de Häspele. Il descendit triomphalement l'escalier, tout le monde cria vivat ! et encore vivat ! Le cor de chasse retentit, les clochettes sonnèrent, une voix cria par la fenêtre, on ne l'entendit pas.

Au son du cor et des chansons, on remonta la forêt, en se dirigeant vers le village. Toni marchait près de Martine. A la première colline elle dit :

« Il faut que je m'en retourne ; je voudrais aller avec vous à l'église, je voudrais rester près de toi, mais je ne sais ce que c'est : une inquiétude me saisit, de ce que mon père n'ait pas été réveillés par tant de bruit. Je ne suis pas une brave enfant, je n'ai pas été le voir. — Bonne nuit, Joseph, dit-elle en tendant la main à l'enfant ; bonne nuit à vous tous. »

Elle passa près d'Édouard ; sa main palpita, et aussi celle d'Édouard, mais ils ne se donnèrent pourtant pas la main devant le monde.

« Bonne nuit », dit tout bas Édouard.

Et elle répondit également tout bas :

« Bonne nuit. »

Häspele lui envoya encore un retentissant vivat, comme elle s'en retournait au moulin, et toutes les voix se joignirent à la sienne.

Adam portait Joseph sur son bras; il lui avait mis les vêtements et les souliers neufs. Mais il dut finir par accorder au grand-père que l'enfant marchât à côté de lui.

Sur la colline, avant le village, Häspele cria avec tout ce qui restait de force à sa voix. :

« Halte! halte! »

Le loup était encore couché dans le champ où Adam l'avait lancé. Adam conduisit son fils auprès de l'animal mort et dit :

« Vois, je l'ai tué avec mon bâton. »

Mais Joseph ne se laissa décider, ni par prières ni par réprimandes, à toucher le loup : il avait peur.

« Il est heureux que tu tombes en puissance de père, dit Adam; si cela eût duré plus longtemps, tu ne serais point devenu un Röttmann. »

De la main droite, il conduisait son fils; de la gauche, il traînait le loup. Ainsi avança-t-on jusque devant la maison de David.

## XVII.

### DE GRANDES CHOSES DANS LA PETITE MAISON.

« Oui, j'ai encore oublié de dire cela : le Heidenmüller... » avait dit Leegarde lorsqu'elle fut tout à coup interrompue par les cris devant la maison. . . . .

« Il est trouvé! Joseph est là! »

Les femmes coururent à la porte et demandèrent :

« N'est-il arrivé malheur à personne ?

— Tout est bien, tout! » fut-il répondu.

Leegarde resta assise à sa place sans bouger; seulement elle roidit d'autant plus fermement ses pieds sur le tabouret, qui commençait à trembler singulièrement, s'administra vite une prise de consolation, et considéra la veste avec ce regard qui dit : J'en ai fini avec toi.

« Joseph est trouvé! » lui cria Häspele se précipitant en avant.

« Et ma veste est finie! » répliqua-t-elle, dans la conviction modeste, que par la non-interruption de sa couture elle avait conservé la vie à l'enfant.

Mais comme le naïf Häspele ne faisait point de remarque là-dessus, elle demanda :

« Où l'a-t-on trouvé ? »

— A la Heidenmühle.

— Je n'aurais point eu besoin de le demander, à vrai dire, assurément-elle en regardant autour d'elle avec une tranquillité fière, je le savais ; j'ai indiqué le chemin par lequel il passait ; précisément à la minute où les cris se sont fait entendre, j'ai dit le mot : le Heidenmüller. Les femmes peuvent toutes m'en rendre témoignage. »

Pour Leegarde, l'important était avant tout qu'il fût constaté qu'elle était assez sage pour voir même où elle n'était pas. Lorsque tous entrèrent dans la chambre et que Martine lui serra la main — elle écrasa en même temps une prise secrète — Leegarde dit encore :

« Je le savais, je l'ai dit d'avance : il est à la Heidenmühle. A la minute où Häspele est entré j'ai encore dit le mot : le Heidenmüller, et je te prophétise, Martine, que tu auras ton Adam.

— C'est vrai ! c'est vrai ! le voilà qui vient ! » s'écria Martine.

Leegarde regarde humblement à terre. Elle ne veut pas se prévaloir de ce qu'elle a la puissance de prophétiser, quoiqu'elle le sache bien en elle-même. Elle faisait signe de la tête à tous ceux qui entraient dans la chambre, comme pour dire : « Je le savais, que vous deviez venir, j'ai tout vu d'avance ; justement j'ai vu d'avance comme Adam tient Joseph par la main ; et l'affaire du loup je l'ai vue aussi, seulement pour moi c'était une vipère, mais l'une est comme l'autre un animal méchant et venimeux. Tout devait arriver ainsi. » Elle n'était étonnée de rien. « Rien ne m'est caché », disait son air. Et en même temps elle prisait avec autant de mystère que d'agrément.

« J'ai trois pères, criait le petit Joseph ; Leegarde, voilà mes trois pères ! »

— C'est bon, mais à présent, va dormir, enjoignit David. Martine, mène Joseph au lit. Dieu soit loué, que nous nous retrouvions tous ici ! » cria-t-il à l'oreille de sa femme.

La grand'mère fit de joyeux signes de tête.

« A-t-il neigé du foin ? » demanda-t-elle en retirant encore quelques brins restés dans les cheveux de son mari.

Tout le monde rit, la sourde rit aussi, de contentement, en regardant tout autour d'elle ; elle lisait sur chaque visage ce qu'elle ne pouvait entendre. Elle tendit la main au Speidel-Röttmann et dit :

« Asseyez-vous, asseyez-vous, je vous en prie. »

Adam lui tendit la main de lui-même et lui cria dans l'oreille avec une voix retentissante :



« Je vous salue, belle-mère ! »

La David recula d'un pas, comme si elle eût reçu un coup.

« J'entends bien, je ne suis pas si sourde ! » dit-elle à part soi en s'asseyant sur le banc, près du poêle, et considérant craintivement les grands hommes et les grands chiens.

La petite maison de David n'était point faite pour les Röttmann. Le père et le fils atteignaient presque au plafond quand ils se tenaient debout.

Le petit Joseph était assis depuis quelques instants sur les genoux du Speidel-Röttmann. David était jaloux et presque fâché contre l'enfant qui s'accoutumait si vite à d'autres personnes.

« Donne-moi ton grand chien-loup, » dit Joseph au grand-père Röttmann.

Et celui-ci répondit :

« Il est à toi.

— Tu es à moi, » dit Joseph au chien ; mais, en attendant, il dut le laisser encore au grand-père, car le chien ne voulait pas aller avec lui.

« Qu'on porte Joseph au lit ! » ordonna David pour la seconde fois.

La grand'mère comprit aux lèvres de son mari ce qu'il disait ; elle prit le petit Joseph et alla avec lui dans la chambre sous le toit. A peine la porte était-elle retombée derrière la grand'mère et le petit-fils, que Leegarde s'avança, et, avec une décision et une fermeté qui surprirent tout le monde, elle s'écria :

« Et maintenant, Martine, maintenant habille-toi pour la noce. Je t'habille, je te l'ai promis. Vous, hommes, si vous êtes de vrais hommes, faites que cette nuit même Adam et Martine soient mariés. Vous le pouvez, si vous le voulez et que vous ne cédiez pas. Vous, Röttmann, voici une véritable action de Röttmann, où vous pouvez vous montrer. Le Speidel<sup>1</sup> a une dure souche à fendre, et toi, Cheval, tu as un bon poids à tirer. Pourquoi me regardez-vous ainsi ? Allez trouver le pasteur, et, je vous le dis, vous en viendrez à bout. Je vous le dis, et je sais ce que je dis. Viens, Martine, que je t'habille. Il ne faut pas que tu ailles te marier au jour et en cachant ton visage. Assez longtemps tu as vécu dans l'affliction et dans la honte. Viens. »

Elle entraîna Martine dans la chambre à coucher ; tous la suivirent d'un regard surpris, et personne ne dit mot. Bientôt Martine revint en toilette de fête. Adam alla à elle et lui montra, sans que les autres le

<sup>1</sup> On se rappelle ce que signifie le surnom du Speidel Röttmann. (*Speidel*, coin à fendre le bois.)

vissent, quelque chose qui était resserré dans sa bourse et rattaché avec un ruban particulier. Puis il retourna au milieu de la chambre et dit :

« Père, beau-père, c'est là ce qu'il y a de mieux. Venez avec nous chez le pasteur. Aujourd'hui même il faut qu'il nous marie.

— Cela ne réussira pas.

— Nous essayerons.

— Encore un point essentiel, dit David les arrêtant : quand on se présente pour la publication des bans, il faut savoir le catéchisme et en particulier le Décalogue. Peux-tu encore me le réciter, Adam ? Tu te tais ? Tiens, voici le catéchisme de Joseph : va dans la chambre et repasse-le vite.

— Je vais t'aider, » dit Martine, et elle sortit avec lui.

Mais c'était un pénible travail. De grosses gouttes coulaient sur le front d'Adam, et il ne se remettait toujours pas dans la tête les dix commandements, surtout l'ordre dans lequel ils devaient se suivre ; il recommençait sans cesse à s'embrouiller. En outre, il avait évidemment le cœur ébranlé par une émotion profonde, en devant, à cette heure de sa vie, graver de nouveau en lui ces lois éternelles.

« Notre Joseph sait-il par cœur le Décalogue ? demanda-t-il à Martine.

— Oui, certainement, mot pour mot. »

Leegarde délivra Adam, qui tombait dans le désespoir ; elle entra dans la chambre et dit :

« Ne vous retardez pas maintenant. Pour vous, c'est autrement que pour d'autres. Le pasteur n'exigera pas cela, et tu pourras bien lui promettre que tu l'apprendras ensuite.

— C'est cela, » dit Adam confirmant la décision avec bonheur. Il ferma le livre et trouva ses épaules déchargées d'un fardeau plus lourd que le jour où il avait porté les deux roues.

Il alla dans la grande chambre avec Martine.

Les deux pères et le jeune couple voulaient quitter ensemble la maison. Adam essaya d'expliquer à la belle-mère ce qui se passait, mais elle reculait devant lui et se bouchait les oreilles ; ce fut seulement lorsque David lui parla qu'elle fit signe de la tête.

« Dois-je rester à la maison pour garder Joseph ? demanda-t-elle ; je veux bien le faire, vous avez tous fait davantage, et moi je suis restée assise... mais j'aimerais bien aussi être là, quand on va marier ma Martine.

— Leegarde sera assez bonne pour rester avec toi.

— Non, je ne suis pas assez bonne. J'ai juré d'assister au mariage de Martine, et je ne pourrais m'en abstenir, quand je le voudrais. »

Heureusement le secourable Häspele arrivait, et, quoiqu'il se fût mis en très-belle toilette, qu'il se glorifiât fort de ce qu'il avait fait et se réjouît démesurément à la pensée que ce serait aujourd'hui la noce et que naturellement il y figurerait en tête, il se laissa cependant déterminer à rester près de Joseph, car Martine lui dit :

« Cousin, tu as été toute ta vie si bon envers l'enfant et envers moi ! Aie encore cette bonté de rester auprès de l'enfant.

— Oui, oui, je vais le faire, n'en parle plus, » dit-il, dévorant ses larmes ; il monta dans la chambre haute et s'assit auprès de Joseph.

Les deux pères, la mère et le couple se dirigèrent vers le presbytère ; Leegarde marchait seule à quelques pas derrière eux. Elle regardait autour d'elle les maisons où brillait partout la lumière : là, personne ne pressent quel événement inattendu cette nuit doit voir s'accomplir encore. Leegarde entend de la musique. C'est la musique de la noce qui se joue dans les airs. Il est vrai qu'elle est seule à l'entendre, mais c'est que justement elle sait et entend plus de choses que les autres humains.

Tandis que les gens de la noce entraient dans la grande chambre du presbytère, Leegarde resta dans la cuisine près de la servante ; mais elle envoya aussitôt celle-ci dans la chambre ouvrir la petite fenêtre à coulisse qui donnait sur la cuisine.

## XVIII.

### POUR L'AMOUR DE L'ENFANT.

La nuit était changée en jour, le jour en nuit, aujourd'hui comme hier. Il fallait tout le paisible sang-froid du pasteur pour ne pas être transporté dans une précipitation et dans une agitation fébriles. Mais aussi peu il souffrait que sans la plus extrême nécessité on sonnât l'alarme avec les cloches de l'église, aussi bien il savait préserver d'alarme l'intérieur de son âme. Depuis longtemps il regardait dehors par la fenêtre ; maintenant on entendait dans la nuit le balancement de l'horloge du clocher, et régulièrement comme le balancier de l'horloge, battait le cœur du pasteur. Il avait appris l'art difficile de maintenir la tranquillité au milieu de toute agitation et de toute douleur ressenties, et à garder assujetties toutes les passions, même la plus noble : la compassion.

Pendant que tous ceux qui étaient restés dans le village se forçaient

à un travail ou recherchaient des conversations pour se tenir éveillés, le pasteur était assis pensif et seul dans sa chambre, et regardait devant lui, immobile, sans entreprendre quoi que ce fût. Et cependant tout était vivant et en mouvement dans son âme. Les habitants du village qui connaissaient cette habitude, prétendaient qu'il prêchait alors en lui-même; mais Lina avait confié à son père, et à personne autre au monde, que dans de telles heures il composait de merveilleux poèmes, si fins, si délicats, que le langage positif était trop rude pour eux; il lui suffisait de produire en lui-même les paroles et les pensées, et il n'avait ni besoin ni envie de les fixer par des signes écrits. Lorsque, à Wengern, le village voisin, on avait trouvé l'enfant gelé, il avait laissé échapper, comme en rêvant, les paroles qui sont maintenant sur la tombe, et sa femme avait eu beaucoup de peine à obtenir qu'il lui permît de les noter et de les remettre au confrère de Wengern..

Mais parfois aussi c'était un poème, ou une pensée profonde sortie d'une âme étrangère, ou bien une mélodie de son maître favori, que, dans ces heures silencieuses, le pasteur répétait en lui-même, qu'il continuait, qu'il imaginait à nouveau. Quand il était ainsi resté silencieusement enfermé en lui-même, — Lina nommait cela son existence surnaturelle et lui l'appelait son existence souterraine, — il rentrait dans le monde, il retournait aux humains avec une parole haute, avec une consécration et une transfiguration dont chacun ressentait l'effet.

Ainsi était-il assis ce soir, vivant en soi. Lentement descendaient du clocher les sons qui annonçaient successivement une heure, puis une autre heure. Ces sons, ils se font toujours entendre, qu'il soit jour ou qu'il soit nuit, qu'ils retentissent dans la joie ou dans la douleur; ils se font entendre et disent : « Encore une portion du temps qui est devenue éternité ! »

« Nous l'avons trouvé ! » cria-t-on tout à coup dans la rue, et le bruit du cor éclata. Le pasteur se mit à la fenêtre et souhaita la bienvenue à son beau-frère.

Une fois dans la grande chambre, Édouard raconta avec des paroles précipitées que Joseph avait été trouvé à la Heidenmühle, près de l'ancienne fiancée d'Adam. Il ne s'arrêta pas longtemps à décrire la nature de bête de proie de la sauvage Röttmännin. Il dit avec enthousiasme combien loyalement s'était montré aujourd'hui le cœur de tout le village :

« Ces hommes n'ont rien que leur vie, leurs membres sains avec lesquels ils doivent pourvoir à leur subsistance, et, avec une confiance et une assurance comme s'il était tout simple que ce fût ainsi, chacun

a exposé son tout pour sauver un enfant perdu. Il s'est bien montré par là que votre cœur, cher beau-frère, vit dans tous ces hommes. Vous étiez chez vous, et cependant vous étiez au milieu de nous. Je puis maintenant me faire l'idée qu'il vous sera difficile, presque impossible de quitter ces gens. »

Le pasteur ne répondit ni un mot d'assentiment ni un mot de contestation, et sa femme demanda :

« Et Toni du Heidenmüller a renoncé à Adam ? Dieu soit loué ! elle a un cœur délicat et pur, cela se passera bien encore pour elle en ce monde. Pourquoi ne l'avez-vous pas amenée avec vous dans le village ? Tu n'aurais eu qu'à me la conduire ici, Édouard. Elle avait besoin actuellement de protection contre son père, contre sa mère et contre la sauvage Röttmännin. »

Édouard ne répondit pas, mais il respirait péniblement. Cependant le pasteur ajouta :

« Sois tranquille pour Toni, elle est assez forte ; c'est une nature énergiquement trempée, et on ne peut ôter à personne les suites de ses actes, en bien comme en mal. Quiconque a la force d'accomplir l'action, a aussi et doit avoir la force d'en supporter les conséquences. »

Édouard levait sur le pasteur un regard plus calme, mais ses joues étaient brûlantes.

La sœur mit la main sur la joue du frère et dit :

« Tu as la fièvre, va vite te coucher ; je te porterai dans ton lit de bon thé chaud. »

Édouard n'était point disposé à obéir, et cependant il sentait que tout lui tournait devant les yeux : il avait plus éprouvé qu'il ne pouvait dire.

A ce moment on frappa :

« Entrez, » dit la femme du pasteur. Mais on hésitait devant la porte : elle l'ouvrit, et on vit entrer le Speidel-Röttmann, David, sa femme, et derrière eux Adam et Martine.

Ce fut David qui prit la parole :

« Monsieur le pasteur, Dieu est merveilleusement venu à notre aide ; continuez maintenant son œuvre, et que tout soit promptement en règle.

— Que dois-je faire ?

— Parle, dit David se retirant et indiquant le Speidel-Röttmann.

— J'ai pensé... » commença celui-ci, et il passa encore une fois la paume de la main sur ses cheveux ras, comme s'il voulait rendre un

second témoignage d'honneur et retirer un chapeau invisible. — Je n'ai rien contre, il faut que M. le pasteur marie aujourd'hui même mon Adam avec Martine.

— Oh ! c'est admirable ! » s'écria Lina.

Adam s'avança tenant Martine par la main, et dit :

« Oui, monsieur le pasteur, nous vous en prions.

— Nous vous en prions, répéta tout bas Martine.

— Du calme, du calme donc, enjoignit le pasteur. Vous deux, jeunes gens, venez avec moi dans ma chambre. »

Il passa devant, et tous deux le suivirent.

« Asseyez-vous, » dit le pasteur une fois entré. Ils s'assirent, et il poursuivit : « Adam, tu crois, parce que tu es le plus riche du pays, parce que tu peux frapper sur le sac d'argent et crier : « Qu'est-ce que cela coûte ? Voilà le prix, » tu crois que tout doit aller selon ton bon plaisir. Parce que tu es orgueilleux de ta force, parce que tu peux renverser un cheval et tuer un loup, tu crois qu'il n'y a point de loi, point de précepte éternel par-dessus lequel on ne puisse passer ? »

Le pasteur s'arrêta, et Adam se mit à parler :

« Monsieur le pasteur, personne au monde ne me connaît, ni mon père ni ma mère ; il n'y a que ma Martine ; et vous, monsieur le pasteur, vous me connaissez bien aussi, mais cependant pas encore comme il faut. Il est vrai, comme vous me l'avez dit, monsieur le pasteur, qu'il y a eu en moi un principe sauvage qui aurait volontiers frappé à tort et à travers, qui aurait tout fait voler en éclats. Il est vrai que je ne l'ai pas encore vaincu, ce principe sauvage, mais, monsieur le pasteur, à partir d'aujourd'hui il est renversé, et vous et ma Martine.... Imposez-moi une pénitence, je la supporterai paisiblement, je l'ai méritée. Faites-moi couper les doigts, que je devienne aussi faible qu'un petit enfant.... »

D'émotion, Adam ne put parler davantage, et le pasteur reprit :

« C'est la loi qu'on soit publié trois dimanches consécutifs.

— N'est-ce donc pas assez que j'aie tremblé jusqu'à la moelle des os pour mon enfant ? Dites-moi ce que je dois faire, monsieur le pasteur, je le ferai.

— O monsieur le pasteur, supplia Martine, ne sommes-nous donc pas assez punis ? n'avons-nous pas assez longtemps expié ?

— Non. Tu t'es bien conduite dans ces temps graves et pénibles, mais ton péché aussi est grave. Ceci ne doit pas être, que, pour ceux qui se sont dispensés de la loi, toutes les lois soient levées.

— Si ce ne peut être autrement, il faudra bien en passer par là, » dit Adam ; mais Martine ne pouvait parler, tant elle pleurait.

Le pasteur les laissa quelque temps assis sans rien dire, puis il reprit :

« Venez avec moi dans la grande chambre.

— Est-ce arrangé ? » demanda Lina.

Adam et Martine hochèrent la tête. Alors le Speidel-Röttmann s'avança :

— Monsieur le pasteur, est-ce à cause de la publication des bans ?

— Oui, oui, répondit Adam.

— Si ce n'est rien de plus, dit Röttmann en se pavanant, monsieur le pasteur, je paye l'amende qu'il en doit coûter.

— Oui certainement, quand les paysans riches ont mis leur argent en avant, ils croient que tout va s'aplanir ; mais, maître Röttmann, il y a encore quelque chose que vous ne feriez pas bouger d'un petit bout de terrain, quand vous y emploieriez dix de vos chevaux. Encore une question : Votre femme a-t-elle donné son consentement ?

— Häspele l'assure, dit Édouard ; il faut qu'il vienne. »

Adam se hâta d'aller chercher Häspele. Celui-ci vint en tremblant, et quand le pasteur lui demanda, sur sa conscience, si la Röttmannin avait donné son consentement, il dit, après s'être mordu les lèvres jusqu'au sang :

« Non, elle ne l'a pas donné.

— C'est bien, dit le pasteur. Je prendrai sur ma conscience de vous marier sans le consentement de la Röttmannin. Mais maintenant je veux vous déclarer quelque chose : Ce n'est point ta force, Adam, et ce n'est point non plus ta soumission, — j'y crois, et j'espère qu'elle persévéra, — ce n'est point non plus votre ostentation pour le paiement de l'amende, maître Röttmann, mais....

— Mais à cause du petit Joseph, dit Lina ne pouvant s'empêcher d'interrompre. A cause du petit Joseph, tu vas céder. C'est un enfant intelligent. Qu'arrivera-t-il s'il entend dire que les bans de ses parents n'aient été publiés qu'à présent ? Comment se défendra-t-il contre ses camarades ? Qui sait quelle goutte de fiel tombera dans son âme, et ce qui en rejaillira plus tard ?

— C'est bien cela, confirma le pasteur. Maintenant l'enfant dort, et il ne sait rien des confusions et des égarements du monde. Il est allé dans la mort, et sorti de la mort pour chercher son père, qui était un être débile, malgré sa force, et son grand-père, qui croyait jusqu'alors que tout pouvait se racheter avec de l'argent. Pour l'amour du petit Joseph, je vous marie cette nuit même. »

Martine se jeta aux pieds du pasteur et lui baisa les mains. Adam l'aurait évidemment fait de grand cœur, mais s'agenouiller, il n'en était pourtant pas encore arrivé là ; il mit seulement sa main sur la tête de Martine, comme pour indiquer qu'elle était aussi agenouillée en son nom.

Tout était silencieux dans la chambre. Le pasteur conclut :

« Nous nous reverrons à l'église. »

Et il passa dans la pièce voisine.

Le presbytère fut bientôt redevenu calme, mais, avant même que les gens de la noce l'eussent quitté, il se disait déjà, de maison en maison, dans tout le village :

« Adam et Martine vont être mariés cette nuit même. Leegarde l'a dit. »

## XIX.

### UNE VOIX DE MINUIT.

Les cloches sonnaient dans la nuit. Un large rayon de lumière, sortant par la porte ouverte de l'église, donnait sur les tombes couvertes de neige. Dans l'église, toute la paroisse était réunie ; chacun avait devant soi sa lumière. L'orgue faisait entendre ses accords, et les fidèles élevaient ensemble leurs voix.

L'orgue se tut, les voix devinrent muettes. Le pasteur était en chaire ; il commença :

« Ce que vous faites au plus petit de ceux-ci, c'est à notre Père du ciel que vous le faites. Cette parole, sortie d'un pays étranger et lointain, se confirme ici aujourd'hui, dans nos forêts ; ici, où alors qu'elle fut prononcée, un pas d'homme suivait à peine la piste de la bête sauvage ; ici et partout. »

Il démontra ensuite comme quoi l'homme ne peut rien faire de meilleur pour lui-même que ce qu'il fait pour un autre, « et jamais, s'écriait-il, jamais le visage d'un homme n'est plus beau que dans l'instant où il a accompli une bonne action : une gloire se répand au-dessus de lui et le délivre de la pesanteur de l'existence. »

Puis il se mit à décrire ce que c'est que l'office de minuit :

« Par votre volonté, vous vous êtes rassemblés ici et vous avez interrompu votre sommeil ; interrompez aussi un autre sommeil en réveillant les yeux de votre âme. Que de fois tu as été réveillé la nuit par le souci, la détresse ! et tu palpites, et tu ne peux retrouver le sommeil !



Heureux encore si c'est seulement un souci qui se glisse dans les ténèbres et ne se laisse pas saisir. Malheur à toi si c'est la pensée d'une mauvaise action qui te réveille! Là, un enfant réveille la mère, le père est loin; ici, tu es étendu sur un lit de douleur, et tu attends le jour avec impatience, et tu demandes : — N'est-il pas encore jour?... »

Au moment où le pasteur disait ces mots, Martine se serra contre Adam, qui était assis près d'elle au premier rang, et lui dit :

« C'est le cri de notre enfant, la nuit passée. »

Et le pasteur continuait :

« Oh! dis-tu en gémissant, si seulement il faisait jour, si seulement la lumière du soleil était au ciel, tout se supporterait bien mieux. Mais il brillait aussi une lumineuse étoile dans la nuit. »

Le pasteur développa combien il est bon de chasser une fois, de plein gré, le sommeil, et de contempler la lumière des étoiles dans la nuit. Puis il revint aux paroles de son texte, et bénit tous ceux qui aujourd'hui avaient fait d'une bonne action le porche par lequel ils étaient entrés dans l'église.

Aucun souffle, aucune de ces toux qui d'ordinaire interrompent, dans l'office nocturne, la solennité religieuse, comme une plainte de l'habitude troublée, n'était perceptible aujourd'hui. Chacun avait retenu sa respiration, et les murailles s'ébranlèrent lorsque le chant recommença.

Le pasteur bénit ensuite, avec de brèves et simples paroles, l'union d'Adam et de Martine, et la paroisse se dispersa en silence, au son renouvelé des cloches. Quelques jeunes garçons avaient préparé des fusils pour tirer après le mariage, mais ils en furent empêchés par ceux qui sortaient de l'église. C'était pour l'âme de chacun une heure si solennelle, il ne devait se faire aucun bruit; la méditation silencieuse que le pasteur avait suggérée ne devait être troublée par aucun tumulte. Et lorsque, après une heure, la lune se leva et chassa le gros temps de neige, elle fit descendre sa lumière sur un village paisiblement endormi; et les cœurs assoupis étaient rassasiés et se sentaient heureux.

## XX.

### IL EST JOUR.

Ce fut le lendemain un joyeux réveil. Tous les yeux resplendissaient, et tous les gens du village se criaient gaiement l'un à l'autre : — Bon-

jour! Il fait un temps magnifique! — Et le temps le plus magnifique était dans les âmes.

Sans doute le soleil était éclatant; les montagnes et les arbres, couverts de neige, étincelaient sous les rayons du matin. Mais ce qu'il y a de mieux, c'est pourtant quelque chose qui n'est pas variable comme la température : un enfant est sauvé, des parents et des grands parents sont heureux; une table de noce est dressée, table pour laquelle on ne fait ni cuire ni rôtir, et où les assiettes ne produisent point de cliquetis. Et comme le pasteur a bien arrangé toutes choses! Seulement c'est dommage, grand dommage qu'il veuille s'en aller; il nous faudrait pouvoir le garder éternellement.

Dans la chambre sous le toit, dans la maison de David, Adam et Martine se tenaient devant le lit du petit Joseph. L'enfant dormait encore profondément, quoiqu'un clair rayon de soleil, aussi large que le laissait pénétrer la petite fenêtre, tombât sur sa poitrine découverte. Une fierté prononcée s'exprimait sur son visage; sa tête était penchée en arrière, ses lèvres étaient retroussées et un peu ouvertes, son poing fermé reposait auprès de sa joue rouge comme le feu.

« Je vais le réveiller, il est temps, dit Martine.

— Fais-moi ce plaisir, laisse-le dormir. Je suis aussi comme cela : quand j'ai accompli quelque chose de difficile, je dormirais trois jours tout d'un trait. Que c'est beau un enfant qui dort! Je ne l'ai encore jamais vu dormir. »

Ainsi parlait Adam, et Martine le regardait avec de grands yeux.

Il n'y avait pas de place pour Adam dans le petit cabinet. Il s'assit sur le bahut de Martine, et la pria d'une voix douce, qui paraissait venir d'un autre homme, de s'ôter de son jour, afin qu'il puisse bien considérer Joseph.

« Je vais rester assis là jusqu'à ce qu'il s'éveille, » conclut-il, et Martine répéta et répéta encore comment, la nuit passée, Joseph avait toujours crié : — N'est-il pas encore jour? — A ces mots, l'enfant se retourna, se secoua, comme en repoussant quelque chose, et continua à dormir. Mais alors la mère se pencha sur lui et cria d'une voix sonore et railleuse : — « Mère, n'est-il pas encore jour? Il est jour, Joseph! Réveille-toi, ton père est là! »

Ce fut un regard plein de surprise que Joseph leva sur sa mère; mais il se mit à pleurer et à crier lorsque la taille gigantesque du père se dressa dans la petite chambre; sans doute c'était pour l'enfant comme une vision monstrueuse qui lui apparaissait tout à coup. Cette figure se posait comme un sombre nuage devant les rayons du soleil,

et la pièce devenait sombre. Martine eut beaucoup de peine à calmer le petit garçon. Adam dut quitter la chambre jusqu'à ce qu'il fût habillé. Dans ces instants qu'il passa devant la porte, entendant la mère apaiser l'enfant, la conscience de ses torts s'éleva encore une fois en lui, mais ce ne fut qu'un sentiment fugitif. Il se sentait encore cet Adam Röttmann qui pouvait tout contraindre, et il était sérieusement courroucé contre l'enfant, qui ne l'aimait pas, qui ne se jetait pas à son cou. Il voulait lui apprendre avec sévérité qu'il devait l'aimer, le respecter<sup>•</sup> comme son père, et cela dès aujourd'hui.

Lorsque Joseph sortit de la chambre, il s'élança vite en bas de l'escalier en passant devant Adam.

« Il faut que le polisson soit dressé autrement, ce ne sont pas des manières à prendre avec un père, » dit Adam plein de colère à Martine.

Mais celle-ci lui expliqua qu'il n'avait qu'à penser combien l'aimait cet enfant qui était allé au-devant de lui la nuit et dans la neige, et n'avait connu aucune frayeur; que l'enfant était encore timide, et que le père lui était étranger. Adam devait accoutumer à lui, avec patience et bonté, le cœur de l'enfant, et ne pas croire que, là, quelque chose puisse être contraint.

« Tu as raison, tu as complètement raison, » dit Adam; et il descendit le petit escalier si lourdement que toute la maisonnette vacilla.

Dans la grande chambre, Joseph était sur les genoux de David. Adam lui cria :

« Il faut que tu aies aujourd'hui quelque chose de moi. De quoi as-tu envie ? tu n'as qu'à le dire. »

Le petit garçon ne répondit pas et regarda le père avec un regard farouche et des sourcils froncés. Il quitta son grand-père, mais ce ne fut pas pour aller à son père : il considérait avec étonnement le clou, au mur du poêle, où il voyait suspendu pour la première fois un écrit encadré. Dès longtemps avant les premières lueurs du jour, le grand-père avait rétabli là le certificat de confirmation de Martine. Un rayon de soleil tombait précisément sur la sentence qui disait :

« Conserve ce que tu as, afin que personne ne prenne ta couronne. » (Apoc., III, 11.)

« Encore une chose, s'écria David, j'ai fait un oubli. Le pasteur a raison, il y a des lois dont on ne doit pas dévier; j'ai posé en fait quelque chose, et ce sera exécuté. Viens donc ici, Joseph, viens, viens. »

Joseph s'apercevait bien que le ton de cet appel n'était pas le bon, mais il alla cependant vers son grand-père, et celui-ci continua :

« As-tu aujourd'hui ton pantalon neuf? Bon, je vais te donner quelque chose dedans. J'ai dit positivement que tu aurais ta solide volée de coups pour ta peine de t'être enfui : je veux acquitter comptant ma promesse. »

Il étendit la main derrière le miroir et en ramena la verge. Joseph criait déjà par avance. Martine détournait la verge et suppliait le grand-père pour qu'il fît remise de la punition. Adam pria aussi, mais David répliqua :

« Pour cette fois, il la recevra encore de ma main, c'est chez moi qu'il a fait son tour de polisson, et il faut que je le lui paye; ce qu'il fera plus tard, c'est ton affaire, Adam. Tu n'iras plus courir de ton chef, Joseph, tu t'en souviendras! » Et il le coucha sur son genou, et il lui donna une solide volée de coups. Puis, remettant la verge à Adam :

« Tiens, tiens, tu as la verge à présent; c'est à toi à le maintenir dans la discipline, j'ai fait ce qui me regardait. Maintenant nous sommes quittes. »

Puis il ajouta tout bas, parlant à Martine :

« S'ils veulent encore le gêner dans le village, il s'en souviendra, et ce sera bon. »

Joseph pleurait tout haut et ne voulait absolument pas s'apaiser, comme l'y exhortait sa mère.

Mais il était encore versé des larmes dans une autre maison durant cette sercine matinée, et c'était dans la première maison du village. Au presbytère, la servante, assise dans la cuisine, pleurait amèrement : « La belle oie grasse que nous voulions faire rôtir aujourd'hui, — et elle se trouvait justement si à propos, puisque nous avons un hôte si cher, — la belle bête qui était si bien mise au frais devant la fenêtre, a été volée cette nuit dans le pêle-mêle. Ils doivent maintenant s'étouffer à dévorer le morceau qu'ils ont volé au pasteur. Et comme il leur a parlé divinement bien, et comme il les a remerciés de ce qu'ils avaient fait, et puis voilà ce qu'ils lui font! Aujourd'hui, il devrait aussi mettre cela dans son sermon, et le morigéner, et celui qui tousse le premier, c'est celui-là qui a volé l'oie. Le méchant drôle, le renard, le loup, le chien, la martre, le corbeau, le tout ce qu'on voudra qui l'a volée et la misérable qui la rôtira! Je vais à travers le village et je flaire de tous les côtés, il me faut ravoir mon oie. Nous n'avons absolument rien à manger pour le dîner d'aujourd'hui.... »

Ainsi et beaucoup plus encore, au milieu de larmes amères, et de gronderies, et de malédictions, se plaignait la servante dans sa cuisine, si bien que le pasteur finit par sortir pour demander :

« Que se passe-t-il donc ? »

L'événement lui fut fidèlement rapporté, et la servante lui montra, comme pièce de conviction, le crochet auquel l'oie avait été suspendue devant la fenêtre.

« Le crochet y est encore, mais l'oie n'y est pas, » gémissait-elle, et elle éprouvait toujours le crochet, comme pour s'assurer s'il serait en bon état pour y pendre le voleur. Le frère Édouard vint à son tour, et il lui fallût faire à la cuisinière le plaisir d'examiner aussi le crochet vide. Se tournant vers son beau-frère, le pasteur dit :

« C'est souvent ainsi; la dernière bouchée savoureuse que l'on réserve avec soin, tombe souvent à terre quand on la tient déjà à la fourchette.

— Et tu ris, encore! lui dit sa femme d'un ton de plainte; vous autres hommes, vous ne pouvez pas savoir comme c'est difficile à la campagne de se procurer des aliments convenables, et comme on se réjouit quand tout s'arrange; cela s'est trouvé comme si je l'avais commandé, qu'hier justement ma mère m'ait envoyé des châtaignes.

— Je ne ris pas, au contraire; il m'est aussi désagréable....

— Ce qui vous est certainement le plus pénible, c'est qu'un homme soit si mauvais que de voler. Vous ne vous occupez pas des morceaux friands, interrompt Édouard.

— Point du tout. Je suis si matériel, que j'aime fort à manger un morceau d'oie rôtie bien appétissant et d'un beau brun doré. Et quant au voleur, s'il eût pris l'oie à un autre, il serait tout aussi voleur, et toutefois je serais beaucoup moins contrarié qu'en ce moment qu'il a pris l'oie à mon collier.

— Nous avons encore le collier, fit la servante tranquilisant son maître.

Tout le monde riait, lorsque le facteur monta l'escalier. Il apportait la gazette du pays. Le pasteur parcourut rapidement les nouvelles de sa compétence, et tout juste — la place d'Odenwald, pour laquelle il s'était présenté, était donnée à un autre ministre beaucoup plus jeune, mais à la nouvelle mode.

« Tiens, voilà encore un crochet, dit-il en tendant la feuille à sa femme et lui indiquant le passage en question.

Avec le journal, il était arrivé aussi une lettre de l'oncle président du consistoire, qui expliquait comment on avait donné la place à un autre ministre, par le motif qu'on désirait attirer le pasteur dans la capitale.

« Je refuse, je reste ici, » déclara brièvement le pasteur.

La cuisinière du presbytère, qui se rendit à l'auberge chercher de la viande pour compenser le rôti volé, eut à propager deux nouvelles, qui ne voulaient absolument pas s'unir l'une avec l'autre, et qu'elle mêlait d'une façon fort bizarre : l'oie volée et le pasteur qui restait dans le village.

Les cloches sonnaient, vibrant doucement aux clartés du jour ; ce n'est pas pour rien que l'on nomme la sonnerie du matin de Noël « bercement des petits enfants ». Lorsque le pasteur retourna à l'église, tous les habitants du village étaient postés à droite et à gauche devant le presbytère, jusqu'à la porte de l'église. Ils saluèrent tous le pasteur, en signe de remerciement pour la joie qu'il leur donnait de rester pour toujours avec eux.

Tandis que l'orgue résonnait dans l'église, une figure enveloppée se glissa derrière la cuisine du presbytère, et inopinément une oie grasse se trouva sur l'appui de la fenêtre. Était-ce l'oie volée ou une autre ? Était-ce le voleur qui rapportait son larcin, ou bien était-ce une bonne âme qui mettait une autre bête à la place de la première ? On ne put s'en éclaircir. La cuisinière assura qu'elle s'entendait aussi à fermer les yeux, qu'elle n'avait pas reconnu ni voulu reconnaître la figure. Elle était si remplie de joie qu'elle se précipita jusque devant la porte de la sacristie, pour dire au pasteur qu'il ne fallait point prêcher sur l'oie volée, attendu qu'elle était de retour ; mais elle n'osa cependant pas entrer dans la sacristie, et elle s'en retourna. — « Il est bien assez judicieux, dit-elle, il ne prêchera pas sur une oie. » Et en cela elle avait pleinement raison.

Le petit Joseph était allé à l'église avec ses parents, qui le conduisaient chacun par une main. Chemin faisant, il regardait d'un air singulier tous ceux que l'on rencontrait ; il ne disait rien, mais il pressait silencieusement la main de son père. A la porte de l'église les parents lui firent rejoindre ses camarades d'école, et eux-mêmes se séparèrent pour aller dans les deux divisions réservées l'une aux hommes et l'autre aux femmes. Mais tous deux maintenant s'appartenaient ; le même bâtiment les renfermait, et leurs voix résonnaient ensemble.

Le chant n'allait pas bien aujourd'hui, car il manquait le meilleur chantre, celui qui souvent déjà avait prêté au maître d'école le secours de sa voix puissante : il manquait Häspele, qui était si enroué qu'il ne pouvait dire un seul mot tout haut.

Lorsque le petit Joseph fut arrivé près de ses camarades, plusieurs lui demandèrent :

« Sais-tu comment tu t'appelles, maintenant ?

— Joseph Röttmann, comme toujours.

— Non, Joseph des Neiges, c'est là ton nom à présent. »

Et il l'a toujours gardé jusqu'au jour où nous sommes.

Dans l'après-midi, à l'auberge, on but beaucoup à la santé du pasteur et aussi à la santé de Joseph des Neiges. Chacun avait toute sorte de particularités à raconter sur ce qu'il avait accompli dans la nuit. L'horreur de la situation était narrée et narrée encore. Il était encore beaucoup plus merveilleux qu'il ne fût arrivé malheur à personne, qu'il ne l'était que Joseph fût entré dans un bon chemin.

Mais, à la maison, David, revêtu de ses habits du dimanche, était assis devant sa grande Bible et lisait en suivant les caractères avec ses doigts. Il continuait où il en était resté l'avant-veille au soir, et il vivait de sa vie accoutumée.

A midi, un messenger vint au village et annonça qu'il y avait un cadavre à la Heidenmühle.

« La Röttmännin ! s'écriait chacun.

— Non, le Heidenmüller; il est déjà mort depuis hier au soir, mais on ne s'en est aperçu que ce matin. Il s'est tué en voulant boire à qui mieux mieux avec le Speidel-Röttmann. C'est effroyable ce que la Röttmännin, qui voulait le réveiller dans la nuit pour l'appeler à son secours, a lancé d'imprécations sur lui. Elle lançait des imprécations sur un mort. »

Tout le monde frissonna, et certainement la mort du Heidenmüller fut très-déplorée, mais il eût bien pu aussi mourir dans un autre temps. On parla beaucoup moins à présent du sauvetage de Joseph que de la mort du Heidenmüller.

Personne ne s'effraya davantage de cet événement que Leegarde : il est bien démontré maintenant qu'elle a plus de pouvoir que les autres humains. Elle peut amener par ses souhaits la mort de quelqu'un.

Elle avait justement souhaité au Heidenmüller du poison dans toutes les épices qu'il avait fait acheter chez le marchand et dans le vin qu'il avait fait chercher à l'auberge du Cheval. Un frisson de délice et d'angoisse à la fois traversait tout son être, à la pensée qu'elle était douée d'un si merveilleux pouvoir.

Elle n'osait sortir de la maison : tout le monde la regarderait à cause de ce qu'elle avait fait. Elle le regrettait sincèrement, elle n'avait point eu l'intention d'agir au sérieux. « Je me garderai, se promettait-elle, de faire chose semblable à l'avenir : je ne souhaite que du bien à tout le monde, fût-ce à la Röttmännin. »

Enfin elle se hasarda à aller chez Martine, et elle lui dit en secret dans la chambre sous le toit :

« Je t'en prie, aie soin d'une manière habile qu'aucune femme n'ébruite par son babillage ce que j'ai souhaité hier au Heidenmüller. Ces gens sont si superstitieux ! Ils seraient capables de croire à la fin que je puis plus que les autres, mais je ne veux pas en avoir la réputation. »

Elle ne fut qu'à demi satisfaite lorsque Martine lui assura que personne n'y pense et que le monde n'est pas encore assez bête pour croire de semblables choses.

Leegarde songea en elle-même : « Tu es bête, mais, Dieu merci, je sais ce qu'est le monde. — Elle s'effrayait de chaque pensée qu'elle avait eue ou qu'elle pourrait encore avoir sur un être humain. — C'est effroyablement difficile d'avoir un tel don, et de pouvoir faire à chacun ce que l'on veut. »

Quand les femmes vinrent en visite, Leegarde protesta continuellement :

« J'ai de bonnes intentions pour tout le monde, personne n'en a de meilleures que moi. Je souhaite à chacun, — je ne fais aucune exception — je ne souhaite à chacun rien que du bien. »

On ne comprenait pas ce que voulait Leegarde, mais on y adhéra :

« Oui, certainement, tu as toujours été bonne.

— Et savez-vous ce que je dis ? s'écria-t-elle avec des yeux étincelants ; je ne dis rien de plus que... le presbytère et la Toni du Heidenmüller. Pensez à ce que je dis, je n'ajoute rien... »

Bientôt après la nouvelle de la mort, le pasteur et sa femme, accompagnés d'Édouard, s'étaient rendus en voiture à la Heidenmühle. Ils avaient bien fait, car Toni se mourait presque de gémissements et de douleur. Depuis hier elle avait passé par de si horribles choses !... Elle s'accusait avec désespoir de ce que, dans sa sollicitude pour les autres, elle avait oublié son père. Toni salua la femme du ministre comme un ange sauveur, et devint plus calme lorsque celle-ci lui eut promis de rester auprès d'elle.

Édouard demanda qu'on lui donnât aussi quelque chose à faire. Toni le regarda avec de grands yeux, et se serra contre la femme du pasteur.

La Heidenmüllerin, devenue si promptement veuve, se plaignait et gémissait d'une manière effroyable ; quand le pasteur lui adressa la parole, elle l'écouta à peine : elle ne savait que fixer sans relâche les yeux sur Toni, comme si elle voulait l'empoisonner avec ses regards.



La martyrisée est maintenant libre, et sa persécutrice n'a qu'à se retirer de la maison comme une mendiante.

Que l'on se débâte contre cette assertion tant que l'on voudra : Leegarde a cependant su quelque chose.

A partir du nouvel an, Toni habita le presbytère et elle y resta pendant toute l'année de deuil. Peu à peu elle revint à la vie, elle sortit de son profond chagrin et elle redevint aussi belle, mais seulement beaucoup plus distinguée qu'aurapavant.

L'été, on fit de nouvelles bâtisses à la Heidenmühle. Édouard vint plusieurs fois en visite, et jamais il n'était là sans aller aussi au moulin et sans donner un coup d'œil à tout ce qui y était disposé.

Leegarde travaillait beaucoup au presbytère, et elle aurait eu fort à raconter sur ce sujet : Combien c'était beau et magnifique de voir comme la femme du ministre et Toni vivaient ensemble, et comme la seconde se laissait instruire en tout par la première! — Mais Leegarde s'était proposé de ne plus beaucoup parler. C'était seulement chez la jeune Röttmännin, à Röttmannshof, — qui est maintenant peint en vert, — qu'elle épanchait encore son cœur. Nulle part Leegarde n'était plus chez elle qu'à Röttmannshof, et elle disait souvent :

« On ne peut rien voir de plus joyeux que quand le fort, le robuste Adam porte sa petite fillette sur son bras et joue avec elle. On n'aurait jamais cru qu'il pût s'y prendre si adroitement. »

Martine pensait en riant au temps où Adam avait appris à porter dans les bras... là-bas, sous le large hêtre....

Lorsque Leegarde eut fait à la fillette sa première robe — et certes elle était d'un très-beau rouge vif — Adam fut tout à fait heureux en portant l'enfant de côté et d'autre, et en lui apprenant, quand on lui demandait : « Où est ta belle robe? » à en relever le coin et à la montrer.

Alors Leegarde ne tarissait pas en admiration et en louanges, et Martine ne pouvait s'empêcher d'ajouter :

« Il dit souvent : J'ai perdu pour mon Joseph ce premier temps d'enfance; je le recouvre maintenant : il n'y a rien de plus radieux. »

Depuis longtemps déjà la sauvage Röttmännin n'était plus là. Elle n'avait pas voulu le reconnaître, mais elle avait toujours été poursuivie par la pensée des horribles imprécations lancées sur le cadavre du Heidenmüller. Devant le monde, elle jouait encore la forte. Elle avait fait venir un avocat, il avait dû rédiger un écrit, adressé au consistoire, pour que le mariage d'Adam et de Martine fût déclaré nul et sans valeur. Elle ne vit pas la fin du procès. Elle mourut avant qu'eût

entièrement fondu la neige à travers laquelle Joseph était allé au-devant de son père.

Aujourd'hui lorsque le pasteur est en chaire, il a devant lui, au premier rang, deux hommes vaillants, qui sont devenus les meilleurs amis : Adam Röttmann et le jeune meunier de la Heidenmühle, le beau-frère Édouard qui a épousé Toni.

Joseph des Neiges demeure l'hiver au village chez David, pour être près de l'école. C'est un petit garçon robuste et heureusement doué.

Häspele assure que le petit garçon qui a passé par des choses si extraordinaires et qui en a opéré de si merveilleuses, doit devenir un homme étonnant.

Mais Leegarde répond toujours : « Surtout pas de prophéties ! on assume une responsabilité trop grande. » Elle sait ce que deviendra Joseph des Neiges, mais elle ne le dit pas.

*Traduit de Berthold Auerbach par MARIE D'ASA.*

# L'ÉGLISE ET L'ÉTAT.

---

## LA SOCIÉTÉ RELIGIEUSE ET LA SOCIÉTÉ LAÏQUE.

---

Il n'y a en ce monde, et il n'y aura jamais qu'une seule force morale, c'est la conscience. L'Église n'a été depuis son origine que l'adversaire de la conscience individuelle. Elle a poursuivi le développement religieux par des moyens qui détruisent le principe moral de toute religion. Faible dans les débuts et persécutée, invoquant alors contre les Césars la liberté de la foi, dès qu'elle a eu la force elle a persécuté à son tour, et a constamment visé à réunir en elle le temporel et le spirituel, jusqu'au jour où, triomphante, elle a pu acheminer le monde vers le ciel par la prison, la confiscation, l'exil et le bûcher, quand la seule prédication se montrait insuffisante. Il serait difficile de nier que la période la plus florissante de son règne fut celle où elle a le plus impudemment profané, par l'emploi de la contrainte matérielle, la sainte cause de l'Évangile qu'elle prétendait défendre. Elle a imposé le salut par l'épouvantement des fournaises en ce monde et au delà de ce monde, régnant ainsi par la terreur d'un double enfer à la fois sur les corps et sur les esprits. Est-ce qu'elle ne tenait pas ces clefs du paradis dont la garde exclusive lui avait été confiée, et pouvait-elle se les laisser arracher? Voilà comment l'Église s'est élevée glorieuse sur les ruines de la liberté de conscience. Sortie bientôt du christianisme, elle a dévié avec une effrayante rapidité vers la théocratie. La civilisation moderne, qui l'a désarmée du glaive, ne l'a pas désarmée de ses prétentions. Elle est restée l'Église immuable, la

seule porte du salut, l'unique dépositaire du christianisme. « Il est sur la terre une seule, vraie et sainte religion, fondée et instituée par Notre-Seigneur Jésus-Christ, laquelle, féconde mère et nourrice de toutes les vertus, ennemie implacable des vices, libératrice des intelligences, guide infailible dans la voie du vrai bonheur, s'appelle catholique, apostolique et romaine<sup>1</sup>. »

Conséquente avec elle-même, l'Église marque aujourd'hui chaque conquête de la liberté du sceau de sa réprobation. « D'un côté, dit-elle<sup>2</sup>, les uns soutiennent certaines maximes de ce qu'ils appellent la civilisation moderne, et d'un autre côté, les autres défendent les droits de la justice et de notre sainte religion. Les premiers demandent que le pontife romain se réconcilie et compose avec ce qu'ils appellent le progrès, le libéralisme. Les seconds, au contraire, veulent justement que les immuables et impérissables principes de l'éternelle justice soient gardés dans leur intégrité et leur inviolabilité, et qu'on maintienne complètement la force salutaire de notre divine religion, qui exalte la gloire de Dieu, qui est le seul remède possible à tant de maux dont souffre le genre humain, et qui est la seule et vraie règle pouvant former les fils des hommes à toute vertu en cette vie mortelle, et les conduire au port d'une éternité heureuse. »

On a beaucoup parlé dans ces derniers temps de schisme entre les gouvernements et l'Église. Il y a au fond de la situation un schisme bien autrement radical que celui dont on conçoit superficiellement l'idée, et c'est le schisme de l'Église avec le monde moderne tel que l'ont fait, tel que sont en train de le faire à chaque heure les grands agents de la civilisation. Ce schisme-là, l'Église, on vient de le voir, ne trouve rien de mieux que de le proclamer en toute occasion par la bouche de son souverain. L'Église a raison, et si elle fut jamais infailible, c'est aujourd'hui qu'elle énonce avec tant de netteté cette évidente vérité, en tout si conforme à sa tradition et à son existence. Car l'Église ne s'y méprend pas et connaît son adversaire. Elle ne veut pas, en composant avec l'ennemi, se livrer à lui; elle lui oppose catégoriquement son « *non possumus* ». Mais il se trouve que la civilisation également a son « *non possumus* », et qu'elle est obligée, sous peine de se sacrifier elle-même à l'Église, de le prononcer avec la même force et la même clarté. Si l'Église est armée des foudres de l'excommunication, la civilisation a mis l'éclair à son service. Si l'Église a les

<sup>1</sup> Allocution de Pie IX dans le consistoire secret du 18 mars dernier.

<sup>2</sup> Idem.

allocutions, la civilisation a l'imprimerie. Si l'Église a pour elle les terreurs de l'enfer, mais aujourd'hui sans les terreurs du bûcher, la civilisation a pour elle l'amour du progrès et la foi en un Dieu où réside l'éternel principe de ce progrès. Si l'Église a pour elle l'asservissement mal assuré des consciences, la civilisation a pour elle leur affranchissement dans la croyance libre, vivante et spontanée de chacun. Si l'Église, en un mot, a le passé, la civilisation a l'avenir. Que l'Église donc tente la lutte; mais si elle veut triompher, qu'elle détruise d'abord tous les engins de Satan, qu'elle détruise l'électricité, la vapeur, qui conspirent contre elle; qu'elle abolisse la science et l'imprimerie, et qu'elle éclaire seule le monde à la flamme de l'inquisition; qu'elle anéantisse surtout dans les cœurs la foi en l'infailibilité du progrès, pour rétablir, sur le dogme du péché originel et de l'impuissance humaine, la foi en sa propre infailibilité; qu'elle tue enfin toutes les libertés en tuant la liberté première de la conscience, et qu'elle rachète au prix du présent et de l'avenir ce passé vers lequel se tournent ses convoitises et son espoir frustré. Mais la civilisation, munie à son tour, ne se laissera plus arracher des mains la liberté de conscience, cet outil infatigable qui, sur les derniers débris du moyen âge, lui servira à bâtir une nouvelle société religieuse en harmonie avec la société laïque.

C'est vainement qu'on tente de nous donner le change en proclamant l'identité de l'Église et du christianisme. L'Église ne représente pas le christianisme, elle ne représente qu'elle-même. Le catholicisme n'est pas le christianisme, il est le catholicisme. Le christianisme a été une réaction du génie moral de l'humanité, un sublime, un violent et dramatique effort vers la perfection. Il est intervenu dans l'histoire à la manière de ces soulèvements qui, bien que préparés et annoncés par des pronostics lointains, surgissent tout à coup sous l'action du foyer intérieur et changent la face du globe. Sans doute il y a du christianisme, bien que défiguré, dans les dogmes de l'Église catholique, mais l'Église elle-même est antichrétienne, car elle exige avant tout le sacrifice de l'individualité religieuse. Alors que l'Évangile se propose au libre choix des consciences, elle prétend s'imposer à ces consciences; donc elle le détruit pour lui substituer le masque du christianisme. Plus il s'affermissait et s'organisait, plus le catholicisme sortait du christianisme et manifestait son essence véritable, qui consiste à mettre en réalité non l'Église au service du dogme, mais le dogme au service de l'Église. Or le vrai dogme de l'Église, c'est l'infailibilité de l'Église. Creusez la logique du catholicisme, c'est tou-

jours à cette base que vous arriverez. Que cette base soit respectée, le reste est secondaire et l'Église subsiste. Les jésuites, dont toute la tactique consiste à composer avec le siècle en offrant la religion au rabais à la conscience, ne vont que jusqu'au bout du catholicisme quand ils font bon marché de tout sauf de l'infailibilité de l'Église. Cette infailibilité discutée, l'Église tout entière chancelle. Elle le sait, elle le sent avec la dernière évidence; aussi ne songe-t-elle qu'à se garer de ce côté-là. La hiérarchie savante qu'elle s'est constituée reproduit au dehors le dogme fondamental de l'Église, elle en est la figure en même temps que l'organe. C'est par là qu'elle se rend visible et qu'elle s'impose aux masses; c'est ainsi qu'en frappant les imaginations, en les éblouissant de ses antiques splendeurs, elle trace en elles son sillon et s'offre au respect des volontés privées de défense. Mais le formidable colosse repose sur des pieds d'argile, et c'est vainement qu'il s'entoure de précautions et qu'il éblouit les regards pour les empêcher de découvrir son infirmité. Joseph de Maistre, cet intrépide logicien dans l'absurde, s'exprime ainsi dans son livre *du Pape* :

« L'*infailibilité* dans l'ordre spirituel et la *souveraineté* dans l'ordre temporel, sont deux mots parfaitement synonymes. L'un et l'autre expriment cette haute puissance qui les domine toutes, dont toutes les autres dérivent, qui gouverne et qui n'est pas gouvernée, qui juge et qui n'est pas jugée. » Et plus loin : « Ce gouvernement est donc de sa nature infailible, c'est-à-dire *absolu*; autrement, il ne gouvernera plus. »

Cela revient à dire : Sans gouvernement, pas d'Église; sans infailibilité, pas de gouvernement; donc l'Église est infailible, et l'Église, c'est l'infailibilité de l'Église.

Mais l'infailibilité de l'Église n'est rien ou elle signifie la négation de la conscience individuelle. A côté d'elle, elle ne peut admettre que la soumission ou la révolte, c'est-à-dire l'hérésie. L'hérésie, elle doit la proscrire, elle doit la frapper sans cesse et sans pitié, car elle met l'Église, et par elle le salut du genre humain, en danger mortel. L'Église s'est développée en opposition avec l'hérésie. Tous les conciles qui ont formé l'Église progressivement, ont surgi pour combattre l'hérésie, qui a servi ainsi de degrés à l'ascension de la théocratie catholique. Toujours prête à reverdir sous des formes nouvelles, l'hérésie reste pourtant toujours identique et porte le même nom : elle s'appelle la liberté de conscience. L'Église aurait tué le monstre, si elle parvenait à porter enfin une atteinte définitive à cette liberté. Malheureusement pour elle, cette hérésie fondamentale n'est autre

que l'esprit humain. En sorte que l'Église ne pourrait arriver à la victoire absolue que par la destruction de l'homme moral. On conçoit dès lors de quel côté sera la victoire suprême. Déjà l'hérésie a vaincu l'Église, qui à son tour se débat et râle sous la main de son ancienne victime, et celle-ci pour l'abattre ne réclame, elle, que le droit de se nommer en présence de la servitude religieuse. L'hérésie est devenue le support du monde moderne. Supprimez les conquêtes successives de la liberté individuelle, vous enlèverez couche par couche la civilisation moderne; chaque restriction nous ramènera plus près du moyen âge, qui jusqu'à la fin, n'en doutez pas, demeurera le secret idéal de l'Église. L'Église est-elle donc autre chose que l'ombre du moyen âge se projetant jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle? Qu'on rende à la papauté le glaive séculier, et l'on verra bien quel est son rêve, quelle est la logique de son principe et de ses traditions. Du jour au contraire où l'Église entrera dans la liberté, elle marchera vers sa dissolution. Elle peut ruser avec la liberté, l'accepter jamais. L'Église est ou elle n'est pas. Si elle est, je le répète avec Joseph de Maistre, c'est par l'infailibilité. Vous trouverez inévitablement dans le catholicisme l'Église, dans l'Église l'infailibilité. Et il importe peu qu'on mette l'infailibilité dans le pape seul, dans un concile, ou dans le pape assisté du concile; vis-à-vis de la liberté religieuse, c'est toujours la souveraineté absolue. On ne peut réserver sa liberté religieuse et croire en même temps par procuration, soit d'un pape, soit d'un concile, soit à la fois d'un pape et d'un concile. La vraie, la seule religion est un fruit de la conscience affranchie. Le reste est du mécanisme. Comment admettre dès lors que l'Église catholique, qui met le gouvernement religieux hors de l'individu, et qui déplace ainsi le centre normal du monde spirituel, ne renferme pas en elle une contradiction avec la religion qu'elle prétend malgré cela représenter exclusivement? Il faut le dire une fois pour toutes, si la société laïque ne peut se passer d'un gouvernement pour garantir sa liberté, la société religieuse est le domaine réservé de la liberté absolue. L'utopie, l'anarchie, le désordre, de ce côté-là c'est l'autorité. Il n'y a aucun gouvernement des consciences qui ne se traduise en despotisme des consciences. L'Église veut être ce gouvernement. Mais la conscience religieuse se gouverne par la conscience; elle se donne ou se refuse, elle ne s'achète ni par la terreur des feux éternels ni par celle des feux terrestres, ou d'une contrainte matérielle quelconque. L'autonomie de la conscience, c'est la religion elle-même, car la responsabilité individuelle, c'est l'être moral sans lequel il n'y a pas de religion. La religion est un frein, elle est une

discipline, mais seulement quand elle est librement acceptée. Toute violence, ou matérielle ou morale, vicie le contrat entre l'homme et Dieu; il entache le lien religieux de nullité. Et voilà pourquoi le catholicisme, qui consiste à croire par procuration, n'est pas le christianisme, comme il voudrait bien nous le persuader; bien plus, voilà pourquoi il ne peut même pas être une religion, en tant que catholicisme. Mais j'entends l'objection : — N'admettez-vous pas de catholique sincère? Et n'est-ce pas aussi un acte de liberté qu'on accomplit en se confiant volontairement à l'interprétation de l'Église maîtresse de la tradition? Non, car nul n'a le droit d'aliéner sa conscience. La loi morale, sans laquelle la religion n'est qu'un mot, nous le défend. Nul, au regard de cette loi qui nous oblige tous, n'a le droit de se rendre irresponsable. Se rendre irresponsable, c'est se démoraliser. Dira-t-on que chacun, quand il lui plaira, pourra sortir de l'Église comme il y est entré et ressaisir son individualité? Il est vrai, aujourd'hui on n'enrégimente plus les adeptes de force, ou du moins les fraudeurs de conscience, les recruteurs quand même du ciel, n'échappent plus à la vindicte morale ni à la loi civile : l'affaire Mortara, et cette turpitude qui récemment encore se déroulait au jour de la publicité dans le procès du chanoine Mallet, nous rassurent à cet égard. Mais à qui revient l'honneur de ce progrès? Est-ce à l'Église? En aucune façon. C'est à la civilisation laïque, qui a pris l'individu et ses droits sous son égide. L'Église, que fait-elle? Désarmée, elle poursuit encore le transfuge de ses haines, de sa damnation et de ses convoitises; elle ferait davantage si elle pouvait, mais elle n'a plus le bras assez long pour atteindre le coupable. Est-ce qu'elle aurait changé de tempérament et de principe? Ne vous y fiez pas; elle est toujours la même, et ce n'est qu'en frémissant de colère qu'elle subit ce qu'elle est devenue impuissante à changer. Elle ne peut voir dans la civilisation qu'une usurpation sur ses droits, et proclamer cette civilisation, comme elle vient de le faire une fois de plus, mère de toutes les hérésies, tandis qu'elle s'appelle elle-même la mère de toutes les vertus et le guide infaillible dans la voie du vrai bonheur.

Si donc en un sens, et grâce à la civilisation, on peut dire aujourd'hui que l'individu est *libre* en se faisant catholique et en renonçant à sa responsabilité individuelle, qu'il est libre quand il remet sa conscience à l'Église comme un blanc-seing, afin qu'elle le remplisse à son gré et y inscrive ses volontés depuis le dogme de l'infailibilité jusqu'à celui de l'immaculée conception, l'on ne saurait dire que l'Église elle-même reconnaît en aucune façon cette liberté. La porte est ouverte



pour entrer et non pour sortir. Celui qui n'entre pas dans l'Église est damné, celui qui en sort l'est également. La doctrine du salut par l'Église est exclusive de toute tolérance. Il est des sectes qui, se disant protestantes, en agissent de même que l'Église; mais elles ne sont pas protestantes, elles ne sont même pas chrétiennes : elles sont des catholicismes à l'état embryonnaire, ou plutôt des catholicismes avortés. Vous les reconnaîtrez aisément à l'envie qu'elles portent malgré elles à la hiérarchie catholique. Au début, l'Église catholique ne fut qu'une secte intolérante. Cette prétention à l'infailibilité, qui est la *catholicité* dans sa nature intime, existe plus ou moins dans toutes les sectes. Le catholicisme proprement dit nous offre le spectacle d'une secte qui a réussi à triompher des autres; il n'est rien de plus, il n'est rien de moins. L'heure viendra où, remontant à ses origines, il redeviendra ce qu'il fut, mais dans une société qui lui refusera sa complicité au lieu de s'empressez vers lui. Il se décomposera, et ses éléments retourneront à leurs affinités naturelles. Chaque existence est commandée par son milieu : le milieu qui entoure l'Église, qui la cerne et l'isole de plus en plus, finira par rendre sa durée impossible. On verra alors l'esprit de vie, qui est celui de liberté, souffler de nouveau sur le monde, et de la diversité des sectes naîtra sans doute quelque grande croyance qui s'élèvera en plongeant ses racines dans la sève de la société moderne. Dépouillé de ses symboles flétris, le christianisme régénéré, élargi, reverdira sous le ciel de la conscience libre.

L'Église a été longtemps en avance sur la civilisation; dans un temps de barbarie religieuse, quoique barbare elle-même, elle a eu sa mission. Depuis la renaissance, elle est décidément en arrière de la civilisation, elle traverse ses voies. La civilisation, abhorrant l'exemple qu'elle-même lui donna jadis, doit la respecter toutefois en n'employant contre elle que la liberté de la foi. L'État ne doit pas frapper l'Église et lui procurer le martyre; il doit simplement lui enlever tout privilège, tout monopole, et la mettre sur le pied d'égalité avec toutes les croyances, avec toutes les associations qui se maintiendront dans les limites de l'ordre spirituel. Qu'il la laisse nue comme à ses premiers jours de toute-puissance temporelle, en présence des consciences affranchies. Si elle a réellement charge d'en haut, elle le prouvera; si elle ne l'a pas et qu'elle succombe dans la lutte de la liberté et de la persuasion morale, c'est Dieu qui l'aura jugée. Mais nul tribunal ne peut s'élever contre elle que celui de la foi individuelle. Le temps n'est plus où elle jugeait; celui d'être jugée est, au contraire, venu pour elle. Qu'elle se défende donc avec les seules armes de la vérité!

Ceux-là, individus ou associations, échappent au catholicisme qui ne se croient pas infallibles. Tous les hommes qui ont une vraie supériorité sont des esprits naturellement larges et conciliants, opposés au catholicisme de quelque nature qu'il soit et quelque nom qu'il porte. C'est à l'ambition qu'il faudra toujours sur ce point imputer des contradictions apparentes. En opposition avec l'Église on aime à placer le protestantisme. Cette opposition est fondée, car le vrai protestantisme est l'affirmation de la liberté religieuse en autrui encore plus qu'en soi-même. Si la liberté de conscience peut exister sans le protestantisme, le protestantisme ne peut pas exister sans la liberté religieuse. Et c'est pourquoi il est contradictoire qu'un véritable protestant se mette en antagonisme avec la philosophie, laquelle, à son tour, n'est pas telle doctrine personnelle, mais la liberté de formuler ses convictions en accord complet avec soi-même. Je n'aime pas plus la théocratie à Stockholm qu'à Rome. Mais à Rome, du moins, elle porte son nom et ne ment pas. La Rome papale du moins dit ce qu'elle est, d'où elle vient et ce qu'elle veut. Pris à la source, protestantisme et philosophie sont identiques. Celui-là est protestant dont la conscience dans un libre mouvement a rencontré le christianisme et a reconnu en lui sa propre autorité, dans son génie moral son propre génie. En lui la tradition et la liberté de conscience se sont mêlées sans se nuire; elles pourraient aujourd'hui se disjoindre et la conviction changer sans que le principe de la conviction fût altéré en rien.

J'avais à cœur de marquer entre le catholicisme et le protestantisme cette radicale différence. Elle est la clef de leurs dissentiments et de leurs répulsions mutuelles. Quelle distance, dit-on souvent, y a-t-il donc entre le catholicisme et tel protestantisme qui admet à peu près tous les dogmes de l'Église? — Il y a l'Église elle-même, il y a ce dogme de l'infaillibilité qui dit à la conscience de chacun : « Tu m'appartiens, ton salut m'est confié, et si tu refuses de le faire par moi, je dois au ciel que je représente de t'y amener par tous les moyens dont il lui plaira de m'armer. » Il y a donc l'arbitraire. Ceux qui ne se rendent pas exactement compte de cette opposition la ressentent cependant assez pour éprouver qu'entre l'Église et le protestantisme existe un divorce irrémédiable qui ne pourrait cesser que par l'absorption de l'une ou l'autre de ces deux puissances ennemies.

Mais entre ces antagonistes, quel rôle revient à l'État?

L'État n'a qu'un rôle, celui de la non-intervention. Il est l'État. En cette qualité il a mission de sauvegarder les droits de chacun contre tous, les droits de tous contre chacun. Pour lui, s'il ne sort pas de

son droit, il ne s'agit jamais de la religion, qui se suffit à elle-même, mais de la liberté de la religion. Ce qu'il lui appartient de protéger, c'est la liberté de conscience. Il tombe dans la théocratie dès qu'il décide pour quelques-uns, pour beaucoup ou pour tous, des croyances de quelques-uns, de beaucoup ou de tous. En pareille matière, la solution par les majorités devient un non-sens et une usurpation. L'État doit se récuser absolument en toute matière religieuse et décliner sa compétence. Une religion nationale, si elle doit signifier autre chose que la croyance professée par la majorité de la nation, sera toujours le comble de l'iniquité. En lui accordant, parce qu'elle est professée par la majorité, la moindre immunité de fait ou de droit, on réinstalle au sein de la société moderne les formes religieuses de la barbarie.

Il est inévitable, il est nécessaire et utile que la société religieuse, incarnée dans les différentes Églises, rencontre la société civile personnifiée dans l'État, et qu'en se rencontrant elles se pénètrent et agissent l'une sur l'autre; mais les confondre en un seul gouvernement, même dans une mesure limitée, c'est inévitablement porter une double atteinte à la liberté sous la forme civile et à la liberté sous la forme religieuse. Le siècle ne va pas dans ce sens. Délions l'État des entraves de l'Église, l'Église des entraves de l'État : c'est le seul schisme que les sincères amis de la liberté doivent souhaiter de voir dans l'intérêt de leur pays et du progrès. C'est aussi, j'ose le dire, le seul qui conduira graduellement à la réconciliation. Car réunir n'est pas unir, c'est souvent diviser. A moins que l'Église n'absorbe l'État, comme cela a lieu à Rome et en Suède, et comme cela s'est pratiqué dans toutes les anciennes théocraties, on verra l'État tendre à l'absorption de l'Église, comme cela se voit en Russie et à Constantinople, et comme l'a fait brutalement chez nous la Convention. Les concordats, qui sont des compromis entre l'Église et l'État, cherchent un équilibre chimérique; à les considérer de près, l'on s'aperçoit bien vite que si l'Église n'y domine l'État, c'est l'État qui empiète sur les droits de l'Église.

Mais l'Église et l'État ne sont-ils pas séparés en France, c'est-à-dire indépendants l'un de l'autre dans la sphère de leurs attributions respectives? En quoi le gouvernement civil gêne-t-il les cultes? En quoi les cultes entravent-ils la fonction gouvernementale? Il semble que tout soit pour le mieux et que des esprits chagrins ou excessifs puissent seuls trouver à reprendre d'un côté ou de l'autre. On compte, en effet, les pays où l'indépendance des Églises est plus grande que chez nous. Je n'en connais que trois : les États-Unis, la Belgique et l'Angle-

terre. Aux États-Unis et en Belgique, parce que la liberté est dans la constitution; en Angleterre, parce qu'elle est dans les mœurs et dans la loi, bien que celle-ci reconnaisse, en contradiction apparente avec la liberté, une Église nationale. L'Église anglicane est un fruit de l'histoire; on sait son origine schismatique, et comment, tout en se séparant de Rome, elle s'est constituée à l'image du catholicisme avec une hiérarchie épiscopale et un chef souverain qui est en même temps celui de l'État. Mais elle est réduite aujourd'hui à n'être plus qu'une expression historique, une date du passé visible dans le présent, et si elle s'offre sous les dehors d'une théocratie, elle n'a rien au fond de ce qui fait la théocratie véritable. A côté d'elle, en effet, la loi a mis aujourd'hui la liberté des cultes la plus entière, et à côté de la loi elle-même, le génie national a mis plus encore que la loi ou mieux que la loi, le goût enraciné de la liberté individuelle qui à son tour protège la loi chargée de la protéger. Et c'est ainsi qu'on voit s'épanouir chez nos voisins, sous l'égide d'un gouvernement théocratique par la forme, une liberté religieuse de fait aussi vaste, aussi vivace, aussi féconde que nulle autre sur aucun point du monde civilisé. L'Angleterre a une Église nationale, mais elle a aussi en grand nombre des sectes dissidentes qui s'élèvent, s'organisent, agissent sous la double garantie de la loi et de l'opinion.

En France, c'est l'inverse qui se présente: nous n'avons plus, comme en Angleterre, du moins depuis 1830, de religion nationale reconnue et nommée par la loi; en revanche, nous avons moins qu'en Angleterre de liberté religieuse consacrée par le droit et par le fait. Aucune association religieuse ne peut naître chez nous et se développer sans l'assentiment formel du gouvernement. Cette prérogative du pouvoir, qui ne la connaît? Inscrite dans notre Code<sup>1</sup>, elle a été discutée fréquemment; elle est contestée encore chaque jour, mais elle ne cesse de subsister.

« Nulle association de plus de vingt personnes, dont le but sera de se réunir tous les jours ou à certains jours marqués pour s'occuper d'*objets religieux*, littéraires, politiques ou autres, ne pourra se former qu'*avec l'agrément du gouvernement*, et sous les conditions qu'*il plaira à l'autorité publique d'imposer à la société*. » (Art. 291.)

Dans cet article, qui paraît si petit et qui peut devenir si gros de conséquences, il y a l'asservissement de l'Église à l'État. Les cultes existants sont reconnus, le passé est sanctionné; mais ni le présent ni l'avenir

<sup>1</sup> Art. 291, 292 et 294 du Code pénal.

de la religion n'appartiennent véritablement à la religion elle-même, c'est-à-dire à la conscience morale de l'individu agissant dans la franchise illimitée de son être. Cette loi, outre qu'elle empêche les communautés nouvelles de s'établir, oblige à une sorte d'hypocrisie des hommes dont les convictions ne répondent qu'à demi aux tendances et aux doctrines des cultes officiels reconnus par l'État. La gêne sera peu ressentie dans une époque et chez un peuple où une ardeur religieuse médiocre n'aspire pas à se réaliser en de nouvelles formes. Elle deviendra plus grande à mesure que la sève religieuse montera davantage dans les âmes par un de ces retours dont l'histoire a le secret; elle pourra même alors, elle devra faire naître un conflit fâcheux entre l'Église et l'État. S'il est de l'essence de toute conviction, il est surtout de l'essence des convictions religieuses de tendre à se communiquer en se créant un corps visible dans l'association. « L'oppression religieuse subsiste, dit un excellent livre <sup>1</sup>, tant que la religion n'est pas libre de se répandre ou de s'administrer elle-même, sous la réserve qu'elle se renfermera dans ses propres limites et n'empiètera en rien sur le domaine de l'État. L'égalité des cultes n'équivaut pas à leur liberté, car ils pourraient être favorisés d'une égale servitude. Il faut qu'ils soient libres, libres pour la propagande comme pour la direction intérieure. S'il était un pays où ils rentrassent dans les cadres de l'administration au même titre que tel ou tel grand intérêt matériel, où il suffit d'une volonté du pouvoir central pour restreindre ou étendre leurs franchises, pour empêcher ou tolérer l'action de leur gouvernement intérieur, il faudrait reconnaître que ce pays pourrait se vanter de tout, excepté de posséder la liberté religieuse; et si l'on était convaincu comme nous que l'avenir de ce pays dépend de ses progrès dans la voie de la décentralisation, ce serait à la *décentralisation* des consciences et des croyances qu'il serait nécessaire de s'attacher tout d'abord. »

Eh quoi! serions-nous à Rome ou à Constantinople pour nourrir de pareilles craintes, et n'est-ce pas singulièrement exagérer les choses que de voir, dans une disposition légale où tant de bons esprits ne signalent qu'une mesure de prudence, l'existence d'un véritable joug religieux? Le gouvernement reste juge, il est vrai, des communautés nouvelles à autoriser, mais ne tend-il pas la main à toute entreprise qui le sollicite avec les caractères de la modération, ne tempère-t-il pas la lettre de la loi par un esprit de conciliation élevée et de large

<sup>1</sup> *La liberté religieuse et la législation actuelle.* — 1860.

tolérance? Là précisément est le mal, le gouvernement tolère ce qui n'est pas du ressort de son administration. S'il tolère beaucoup aujourd'hui, qui nous répond que demain il ne jugera pas utile de tolérer moins? Chargez la Convention ou la Restauration d'interpréter cette loi sur l'autorisation préalable des communions religieuses, quel autre aspect elle va prendre aussitôt! Les lois ne sont-elles pas faites aussi pour garantir les gouvernés contre les gouvernements? La mansuétude dans l'application qu'elles reçoivent, la sobriété dans leur interprétation ne sauraient jamais les empêcher d'être arbitraires et comme telles de produire de pernicieux effets; même versé à petites doses et sous prétexte de remède, le poison à la longue redevient destructeur. « Supposez, dit encore l'auteur du livre que je citais à l'instant, supposez un État moderne fortement centralisé, ayant l'œil et la main partout, appliquant la contrainte religieuse de l'antiquité avec la modération relative, mais aussi avec les ressources de notre époque, il châtiara moins, mais il entravera bien davantage, et la conscience religieuse, enveloppée des mille liens d'une administration parfaite, ne pourra se mouvoir librement un instant. Le despotisme de l'État sera à la fois plus complet et plus modéré, et l'âme, éternée par une tyrannie douce et minutieuse, sera rongée d'une sourde douleur qui ne produira ni scandale ni réaction, mais qui sera plus pénible que la résistance ouverte à un despotisme cruel. »

Nous n'avons pas de culte national, nous en avons plusieurs : tous ceux que reconnaît l'État dans le présent, tous ceux qu'il voudra bien reconnaître dans l'avenir. Mais quelle différence essentielle y a-t-il, je vous prie, entre cette théocratie timide qui voudrait se dissimuler à elle-même et la théocratie qui s'affiche franchement en prenant son nom dans la loi? Nous nous élevons à Rome contre la confusion du temporel et du spirituel, et nous ne voyons pas que, dans un petit article de loi, cette confusion existe à Paris. Ne songerons-nous pas à retirer aussi l'épine de notre propre pied?

Je n'entends pas dire que la confusion du temporel et du spirituel pèse à Paris du même poids qu'à Rome. La différence est énorme en notre faveur. Cela ne doit pas nous empêcher d'espérer qu'elle deviendra plus grande encore, qu'elle sera complète un jour et que ce jour n'est pas très-éloigné. La séparation de l'Église et de l'État à Rome aura pour corollaire obligé, ce me semble, la même séparation à Paris. Elle seule mettrait définitivement la justice de notre côté et couperait court dans notre pays aux complications épineuses que la question romaine y a soulevées et qu'elle peut soulever encore entre l'épi-

scopat et le gouvernement. Si le gouvernement laissait toute Église libre de s'organiser sous la seule réserve de ne pas toucher à l'ordre public, qu'est-ce donc qu'une Église quelconque pourrait encore réclamer contre lui ? La séparation absolue des cultes et de l'État est le seul chemin qui nous conduira hors du labyrinthe, car elle seule réalisera l'égalité des cultes et placera en ce pays de l'égalité la liberté religieuse et la liberté civile sous le même couvert de la protection nationale. En de certaines circonstances, il est des mesures indécises, de timides expédients qui sont fort téméraires ; il est d'autres circonstances où la prudence et l'habileté se trouvent au contraire dans les solutions nettes et décisives. On ne gagne rien alors à éluder la vérité, elle se retrouve toujours sur notre chemin. Marchons donc droit vers elle dans cette question des rapports entre les Églises et l'État. Cette vérité est simple comme tout ce qui est vrai, et son code tient en deux mots : le prêtre n'est prêtre que pour celui qui le reconnaît tel, pour l'État il n'est qu'un citoyen. La société civile ne peut connaître que des citoyens, parce qu'elle ne représente que des intérêts civils et politiques. L'État, son organe, n'a pas une compétence différente de cette société qui lui a délégué ses pouvoirs fondamentaux. L'État ne peut être l'organe de l'Église ni l'Église l'organe de l'État, sans que naisse de cette confusion l'autocratie cléricale ou l'autocratie laïque. Dans la cité de Dieu, Dieu seul est roi. Dans la cité de l'homme, c'est la justice humaine qui doit régner par le souverain. Ces deux cités se complètent, elles achèvent l'homme par leur rencontre ; confondues, elles le restreignent et le corrompent. L'État, dès qu'un culte quelconque porte atteinte aux intérêts communs dont il est le dépositaire et le gardien, connaît ce culte, mais non pas en tant que culte : il ne le connaît qu'en tant qu'association perturbatrice de l'ordre public et par conséquent de la liberté. Jusque-là ce culte est pour lui comme s'il n'était pas. Dans l'hypothèse de la séparation de l'Église et de l'État, toutes les positions deviendraient franches et c'est la justice qui frapperait. Devant l'État séparé de l'Église un mandement n'est plus un mandement, c'est un simple écrit ; une prédication n'est plus une prédication, c'est un discours public ; le prêtre n'est plus un prêtre, c'est un simple citoyen. Le culte enfin qui s'élève contre l'ordre public n'est plus un culte, c'est une conspiration. Voilà le dictionnaire que créerait l'indépendance respective de l'Église et l'État. Affaire de mots ? Non pas, car définir les mots c'est résoudre les questions. A ce vocabulaire de la liberté il faudra bien qu'on vienne tôt ou tard.

La loi n'est pas athée, comme on a cru pouvoir le dire, elle n'a pas

à se prononcer sur Dieu, car elle ne connaît en matière religieuse ni l'affirmation, ni la négation, ni le doute : elle ne connaît qu'elle-même et la protection qu'elle doit à la liberté de chacun au profit de tous. Elle qui ne prêche aucune doctrine du salut, comment en viendrait-elle à appuyer aucun culte de ses faveurs ostensibles ou secrètes? La loi est une abstraction, tandis que les gouvernements chargés d'appliquer ou de faire appliquer la loi sont de chair et d'os. Cela dit tout, et c'est pour ce motif précisément qu'il faut mettre entre les représentants de la société civile et ceux de la société religieuse quelque chose d'impersonnel et de collectif qui est la liberté. L'État qui peut en vertu de la loi aller jusqu'à proscrire un culte ou une Église en l'empêchant de naître, peut logiquement aller jusqu'à imposer un culte ou une Église. Si cette faculté n'est pas inscrite dans notre Code à côté de celle de l'autorisation préalable, c'est que la loi est inconséquente. Or, s'il nous prenait fantaisie de l'être quelque jour? Nous aimons fort la logique, et nous n'avons qu'à demi tourné la page où la Révolution inscrit par décret le culte de la Raison et de l'Être suprême.

La nécessité de l'autorisation préalable du gouvernement en matière d'association religieuse n'est pas le seul point où la confusion s'opère chez nous entre le domaine civil et le domaine religieux. Le budget des cultes en amène une autre moins apparente, mais non moins réelle. Je me hâte de le dire : en salariant tous les cultes *reconnus par lui*, l'État proclame, du moins en ce qui concerne ces cultes, le principe de l'égalité. Mais à y regarder de près, ce pourrait bien être l'égalité dans l'asservissement. — L'État demeure, les gouvernements se succèdent, et seuls, je le répète, ils font une réalité de cette catégorie de l'entendement social qualifiée du nom d'État. Les inspirations, les tendances sont diverses. Elles varient selon les circonstances dans un même gouvernement, comment seraient-elles stables en des gouvernements qui se succèdent? Les cultes, pour s'organiser et se maintenir, ont besoin d'argent. Le nerf de la guerre est aussi le nerf des hiérarchies. Quelle qu'elle soit, l'Église payée par l'État est, en fait comme en droit, dépendante de celui-ci. Il la tient par le budget. L'Église salariée n'est donc pas une Église libre. Elle le sentira peut-être quelque jour. Toute personne salariée par l'État devient fonctionnaire, malgré elle ce caractère s'impose à son existence et à ses mouvements. Le fonctionnaire, au sens absolu du mot, est celui qui dépend de l'État quant au traitement et quant à la fonction, dont le traitement est la représentation pécuniaire. Le pasteur, le curé, l'évêque n'est en ce sens qu'un demi-fonctionnaire : il est fonctionnaire quant



au traitement, il ne l'est pas quant à la fonction représentée par le traitement. C'est double mal. De cette contradiction première résulte une série d'anomalies dans la pratique des choses. Ce n'est pas tout. Le prêtre, curé ou évêque, nommé par le gouvernement, est investi définitivement de sa qualité par le pouvoir religieux, pape ou consistoire. Les articles organiques de la Convention du 26 messidor an IX et le Concordat du premier empire sont restés en grande partie la loi des rapports entre le saint-siège et le gouvernement français. Ces lois, qui ont emprisonné l'Église et les cultes dans les mailles serrées de l'administration civile, renferment trois dispositions capitales, la nomination par le pouvoir civil, le serment prêté au pouvoir civil, le traitement payé par le pouvoir civil. Le saint-siège n'intervient que pour ratifier au moyen de l'institution canonique la volonté du gouvernement temporel. Or, je le demande à tout homme qui voit les choses sous les mots, la nomination faite par l'État, le serment prêté à l'État, le salaire reçu des mains de l'État, ne font-ils pas du représentant de l'Église un fonctionnaire de l'État encore plus que de l'Église ?

Les évêques nommés par le gouvernement civil nomment à leur tour les curés :

Art. 19. Les évêques nommeront et institueront les curés; néanmoins, ils ne manifesteront leur nomination, et ils ne donneront l'institution canonique, *qu'après que cette nomination aura été agréée par le premier consul.*

Cela signifie que le pouvoir civil nomme les curés par délégation de l'évêque.

Art. 27. Les curés ne pourront entrer en fonctions qu'après avoir prêté, entre les mains du préfet, le serment prescrit par la convention passée entre le gouvernement et le saint-siège.

Il y a là plus qu'un souvenir de cette *constitution civile du clergé* qui fut entre les mains de la Révolution une arme de guerre contre l'Église, et qui, sous prétexte de liberté, alla jusqu'à la plus odieuse tyrannie. C'est encore la Révolution qui est debout dans le Concordat, quoique sous forme de transaction, ce n'est pas la liberté où elle trouvera son couronnement et sa pacification.

Dans les articles organiques touchant les cultes protestants, il est dit :

Art. 4. Aucune décision doctrinale ou dogmatique, aucun formulaire, sous le titre de *confession*, ou sous tout autre titre, ne pourront être publiés ou devenir la matière de l'enseignement, avant que le gouvernement en ait autorisé la publication ou promulgation.

Cette disposition forme le pendant de celle qui, dans la même convention, concerne l'Église catholique :

Art. 1<sup>er</sup>. Aucune bulle, bref, rescrit, décret, mandat, provision, signature servant de provision, ni autres expéditions de la cour de Rome, même ne concernant que les particuliers, ne pourront être reçues, publiées, imprimées, ni autrement mises à exécution, sans l'autorisation du gouvernement <sup>1</sup>.

Les pasteurs sont, comme les évêques et les curés, nommés en réalité par le gouvernement civil.

Art. 26. En cas de décès, ou de démission volontaire, ou de destitution confirmée d'un pasteur <sup>2</sup>, le consistoire, formé de la manière prescrite par l'article 18, choisira à la pluralité des voix pour le remplacer.

Le titre d'élection sera présenté au premier consul par le conseiller d'État chargé de toutes les affaires concernant les cultes, *pour avoir son approbation*.

L'*approbation donnée* (puisque'elle est donnée, elle peut être refusée), il ne pourra exercer qu'après avoir prêté, entre les mains du préfet, le serment exigé des ministres du culte catholique.

Art. 27. Tous les pasteurs actuellement en exercice sont provisoirement confirmés.

Ici encore la liberté dans les mots, dans les faits la sujétion. Ici encore le fonctionnaire sous les apparences du représentant de l'Église, le fonctionnaire engendré par les trois éléments de la nomination, du serment, du salaire.

L'article 6 de la charte de 1830 stipule :

Les ministres de la religion catholique, apostolique et romaine, *professée par la majorité des Français*, et ceux des *autres* cultes chrétiens, reçoivent des traitements du trésor public.

Ces termes, qui désignent la religion catholique, apostolique et romaine comme celle qui est « professée par la majorité des Français », conservent une fâcheuse réminiscence et ne sont qu'un mélange bâtarde de l'article 6 de la charte de 1814 combiné avec l'article 5 :

Art. 5. Chacun professe sa religion avec une *égale* liberté, et obtient pour son culte la *même* protection.

Art. 6. *Cependant* la religion catholique, apostolique et romaine, est la *religion de l'État*.

<sup>1</sup> Il n'y a d'exception que pour les brefs pénitenciers et concernant la foi intérieure seulement. (Décret du 28 février 1810, art. 1<sup>er</sup>.)

<sup>2</sup> Art. 25. Les pasteurs ne pourront être destitués qu'à la charge de présenter les motifs de la destitution au gouvernement, qui les approuvera ou les rejettera.

Dieu veuille priver désormais la liberté de ce fâcheux adverbe où vit encore l'ancien régime!

En somme, l'histoire de France nous montre plus souvent l'ascendant de l'État sur l'Église que celui de l'Église sur l'État. Les plus grands souverains, ceux qui ont le mieux incarné le génie centralisateur français, Charlemagne, saint Louis, François I<sup>er</sup>, Louis XIV, Napoléon, ont eu la même visée à travers des exigences politiques fort diverses. Depuis les capitulaires de Charlemagne, depuis les pragmatiques de saint Louis et de Charles VII jusqu'au concordat de 1516 et à la déclaration de l'Église gallicane en 1682, depuis cette déclaration du clergé français jusqu'à la constitution civile du clergé, au Concordat et à la loi de germinal an X, il y a eu chez nous de la part de l'État une tendance manifeste, tantôt violemment exprimée, tantôt détournée et adoucie, de ramener l'Église dans les cadres de l'administration. Étant posé ce but, l'on ne saurait disconvenir que le meilleur moyen n'est pas d'introduire la répression dans la loi, mais d'étouffer le conflit au berceau par toutes les mesures préventives dont peut disposer une administration bien outillée. Mais si cela offre au gouvernement des facilités incontestables et que nous sommes payés pour ne pas contester, cela fait médiocrement le compte de la liberté. Rien ne vaut l'étude des concordats pour celui qui douterait de la *tradition française* en ce grave sujet. Sous l'équilibre artificiel du compromis entre l'État et l'Église, c'est l'État qui presque toujours triomphe : l'Église se croit sacrifiée, opprimée par l'État, quand l'État se dit gêné par l'Église, et ainsi nulle partie contractante n'étant satisfaite de la transaction, c'est toujours à recommencer. La guerre se dissimule, elle n'est pas éteinte; le moindre choc peut la rallumer.

Cependant les concordats ont été un progrès incontestable sur la lutte ouverte entre l'Église et l'État, lutte qui a donné son caractère à l'époque féodale et s'est élevée à son apogée dans la querelle des investitures, dont Grégoire VII et Henri IV d'Allemagne ont été les plus grands champions. Elle n'est pas terminée, cette querelle, mais elle touche à sa conclusion. César et le pape sont encore une fois en présence, cependant le problème n'appartient en vérité ni à l'un ni à l'autre, il appartient aux principes de la civilisation moderne, qui en indiquent clairement la solution par l'indépendance réciproque de l'État et de l'Église. Le fruit achève de mûrir à l'arbre de la liberté; il sera tour à tour cueilli par les peuples. L'Italie va sans doute donner la première ce grand exemple parmi les nations latines, elle entraînera la France à sa suite, et même l'Espagne. La parole de M. de Cavour a

fait résonner les vieux échos du Vatican et leur a porté l'heureuse promesse. Quand la confusion aura cessé d'exister à Rome entre l'ordre spirituel et l'ordre civil, où pourra-t-elle encore se maintenir durablement? où sera alors son point d'appui? Et à moins qu'on ne rêve pour nous un État où, comme disait Tertullien, « nul dieu ne sera admis qu'après délibération du sénat », de quel côté pourra se tourner un peuple, sinon du côté de la liberté religieuse?

La logique absolue n'est pas de ce monde, et ce n'est pas à elle de gouverner la politique, je le sais. Cependant il arrive pour les problèmes lentement élaborés au creuset de l'histoire un moment où la logique s'offre dans sa pureté et réclame ses droits; elle est devenue pratique alors pour certaines nations, inévitable, et il arrive que tout ce qui ne s'y conforme pas se convertit en une cause de trouble et d'embarras. On pourrait créer une utopie de fait, mais elle ne se maintiendrait que par la violence, l'opinion ne la connaîtrait pas. Les théocraties eurent leur temps; les concordats, qui les ont remplacées, perdent du terrain : c'est la liberté qui approche, c'est la vérité. Ce qui vient de se passer dans le Wurtemberg, ce qui s'est vu l'an dernier dans le grand-duché de Bade, est significatif. L'opinion a rejeté les propositions faites au nom du saint-siège par l'organe du gouvernement civil; le Wurtemberg a suivi le duché de Bade dans cette direction : après cinq jours de discussion, la Chambre, à la majorité de soixante-trois voix contre vingt-sept, a voté la proposition de la minorité de la commission, qui repousse les conventions conclues avec le pape. Le concordat autrichien tient bon et fait belle part à l'Église, mais son sort est enveloppé dans celui de la monarchie autrichienne, il peut donc crouler demain. Même à Vienne, la liberté religieuse, si engagée qu'elle paraisse dans les liens du moyen âge, pourrait voir s'ouvrir devant elle des perspectives inattendues.

Il est toujours préjudiciable à un pays qu'il laisse s'accomplir de salutaires réformes sans avoir pris l'avance sur elles par l'initiative de l'opinion. C'est pourquoi il est bon que la question de la liberté religieuse soit remise à l'ordre du jour et discutée avant que les circonstances brusquent la réponse. Je n'ai voulu ici que la poser dans ses termes généraux; c'est d'ailleurs ainsi que l'esprit public la posera toujours. Tous les cultes ont un égal intérêt à s'administrer eux-mêmes et à se fonder librement, sous la seule réserve de respecter l'ordre général. On pense qu'il ne serait pas opportun de retirer aux cultes, en présence d'éventualités difficiles à écarter, la tutelle de l'État. Il me semble qu'il faut précisément conclure à l'inverse que la politique la

plus sage, la vraie politique de circonstance commanderait d'éviter les prétextes du conflit en livrant les Églises à leur seule responsabilité, et en ne gardant pour l'État que ce qui lui revient incontestablement, le droit et le devoir d'empêcher le mouvement religieux de dépasser la digue que lui opposent les garanties de la société civile. C'est en dehors de la mêlée religieuse, ce n'est pas au centre que l'État doit se placer pour maîtriser le mouvement dans ses écarts possibles. Il faut qu'il puisse frapper, mais à la seule condition d'être atteint; il doit se poser dans la situation de la légitime défense comme protecteur exclusif des intérêts séculiers. Comment se placera-t-il dans cette situation opportune, et que nul n'oserait lui reprocher, s'il reste engagé dans les entraves des concordats, et si l'Église, renversant habilement les rôles, peut soutenir qu'elle se défend au lieu d'attaquer? Coupons résolument le câble, et laissons l'Église à elle-même. Si l'Église en détresse, assiégée par la liberté de conscience, veut en appeler à un concile dans l'intérieur du pays, l'Église en sera libre, et l'État n'aura rien à y voir si elle se borne à régler des questions de dogme, de hiérarchie et de discipline. Si même l'Église allait jusqu'au bout et se faisait entièrement gallicane, le saint-siège pourrait s'en trouver amoindri, mais de quel droit attribuerait-il à l'État, resté scrupuleusement à l'écart, une séparation qui s'effectuerait par le seul mouvement de l'opinion sous forme religieuse? On reconnaîtra bientôt que, si l'État ne saurait prononcer ni sanctionner aucun schisme sans empiéter sur les droits légitimes de la société spirituelle des consciences, dans l'intérieur de chaque pays il ne peut davantage s'employer à maintenir l'union avec le saint-siège. La non-intervention est ici le principe conforme au droit aussi bien qu'à la prudence.

On se demandera nécessairement ce qui résulterait chez nous de la séparation de l'Église et de l'État réalisée par la suppression du budget des cultes et l'abrogation de la loi sur les associations religieuses. Il en résulterait sans doute dans tout le pays un grand mouvement religieux, un essor d'émulation et d'efforts pour soutenir et répandre les différentes communions. De grands sacrifices, d'autant plus grands qu'ils seraient plus spontanés, appuieraient les Églises qui voudraient rivaliser de zèle, et qui, se sentant d'abord comme dans le vide, privées du soutien pécuniaire de l'État, s'agiteraient pour trouver ailleurs, dans le zèle des fidèles, les ressources capables de les soutenir et de les développer. Ce serait là, selon toute apparence, le côté matériel, et si je puis dire ainsi, le côté administratif du mouvement. Mais ce mouvement se ferait jour d'autre part dans une propagande ardente en

faveur du dogme et de la constitution intérieure. La prédication serait stimulée sur tous les points, et l'on verrait non-seulement les cultes existants se piquer d'un redoublement de ferveur, mais peu à peu surgiraient sur toute la surface du pays religieux des tentatives de sectes, de doctrines et de communautés nouvelles. Dans cet état d'effervescence, bien des choses extravagantes, des folies même et des bouffonneries se mèleraient sans doute à une fermentation féconde. Les excès en ceci ne se peuvent proscrire; on ne les a évités nulle part où la liberté religieuse est complète, parce qu'ils sont un produit naturel de cette liberté et comme la mousse des consciences en travail. Mais y a-t-il lieu de redouter ces conséquences, et parce que la liberté doit produire des exagérations, faut-il proscrire la liberté elle-même? Des exagérations ridicules le ridicule fera justice, en France surtout, où le vieux Voltaire, quoi qu'on dise, n'est pas mort. Justiciables du sens commun, mais de lui seul, si les sectes veulent le braver, la loi n'y peut redire en aucune manière; c'est l'ordre public et non le sens commun qu'elle est chargée de sauvegarder. Au milieu de cette effervescence, c'est avec le sang-froid, la fermeté et la justice que l'État maintiendra la société civile intacte. Impassible, son glaive ne s'abaissera que sur les associations qui surgiraient en lutte avec les conquêtes de cette société.

Le bon sens public d'une part, de l'autre la loi, n'est-ce pas un frein suffisant et qui puisse d'avance nous rassurer? L'effervescence d'ailleurs se dévorerait elle-même. Il n'y a rien de tel pour cela que de laisser faire; l'équilibre se rétablit toujours du côté opposé où il menace de se rompre. Au fond, la liberté exciterait une renaissance de l'esprit religieux, et je suis convaincu pour ma part qu'elle la susciterait surtout au profit d'un christianisme épuré, d'un christianisme ramené aux éléments impérissables de la conscience morale. Au milieu de la diversité, de la lutte même et de la confusion, l'idéal chrétien tendrait à se développer dans le sens d'une unité plus large que celle dont l'état actuel de la société religieuse et de la législation peut nous donner l'idée. Au creuset de la discussion, au foyer d'une prédication vraiment libre, le christianisme serait mis en demeure de montrer ce qu'il y a en lui de commun avec la grande philosophie vivante du cœur humain. Il serait mis à une épreuve décisive; directement aux prises avec la société moderne, avec les notions morales qui la dominent, il faudrait bien qu'il disparût s'il est incompatible avec ces notions, qu'il fût alliance avec elles, au contraire, s'il a en lui avec cette société des affinités vivantes et fondamentales. Or, c'est là ce que nous croyons fermement. Le génie moral du christianisme flotte ainsi qu'une atmo-

sphère commune autour des esprits, elle enveloppe les cœurs, elle pénètre les âmes. Tel s'en dit affranchi, qui la respire à chaque mouvement de sa pensée. Le christianisme populaire est une allégorie de la conscience. Ce n'est plus au dehors de l'homme que l'avenir cherchera la valeur intrinsèque et la preuve d'authenticité de la religion, c'est dans la conscience même de l'homme, à la source première de toute religion. Les religions qui se proclament surnaturelles, qui invoquent un monopole et se placent sous le bouclier du miracle, sont les seules qui puissent redouter quelque chose de cette épreuve. Mais ces religions-là ont un nom aujourd'hui, et il sera bon qu'elles soient appelées tout haut de ce nom.

La conscience libre fera seule sortir au profit de l'avenir les vérités que renferment l'histoire et le présent, et si, dans le triage qu'elle accomplira, elle laisse tomber bien des erreurs et bien des superstitions, elle mettra sûrement à nu dans sa recherche indépendante assez d'éléments qui, en nous rattachant au passé sans idolâtrie, nous permettront d'entrer dans les voies nouvelles. Et c'est alors seulement que le schisme disparaîtra entre la société civile moderne et la société religieuse encore engagée pour une forte part dans les limbes du moyen âge. Après avoir séparé ces sociétés dans la législation, la liberté les rapprochera insensiblement dans le fait, jusqu'au jour où elles s'achèveront l'une dans l'autre sans contrainte pour embrasser l'individu libre et librement consentant à leur autorité. L'État moderne tend à s'asseoir définitivement sur la base de la liberté individuelle. Quand l'Église, changeant son centre de gravitation, sera constituée sur la même base, d'où viendra l'antagonisme? C'est seulement quand l'Église sera libre de l'État, que l'État s'affranchira de l'Église.

Je pourrais placer la question de la liberté religieuse sous des patronages plus dignes que le mien : sous celui de Turgot d'abord, qui n'était pas un rêveur, et qui la réclamait dès 1754; sous celui de Mirabeau, qui disait avec ce sens élevé dont il nourrissait son éloquence : « Il est un droit, savoir : que nul ne peut être troublé dans sa religion. En effet, il y a toujours eu diverses religions; pourquoi? parce qu'il y a toujours eu diverses opinions religieuses. Mais la diversité des opinions résulte nécessairement de la diversité des esprits, et l'on ne peut empêcher cette diversité : donc cette diversité ne peut être attaquée. Mais alors le libre exercice d'un culte quelconque est un droit de chacun; donc on doit respecter son droit; donc on doit respecter son culte. »

Si ce n'est pas le langage de la Révolution, c'est là à coup sûr celui de la liberté. Aussi rencontrons-nous M. de Tocqueville dans la même voie :

« Ce n'est pas une question de religion, c'est une question de droit, la question de savoir si, dans ce pays de liberté, la première de toutes les libertés humaines, la plus sainte, la plus sacrée, la liberté religieuse, sera ou non consacrée; si dans ce pays il sera permis ou non d'adorer son Dieu sans l'autorisation du commissaire de police. Qu'a dit la Charte? La Charte a dit que chaque citoyen aurait la liberté religieuse. Qu'est-ce que c'est que la liberté religieuse? Est-ce la liberté accordée à chaque homme de croire ce qu'il lui plaît au fond de sa conscience? Mais cette liberté-là, messieurs, quel est le pouvoir qui pourrait l'arracher à aucun homme? Qu'est-ce donc que la liberté religieuse? Messieurs, c'est la liberté du culte. »

M. de Tocqueville se croyait catholique; il était plus que catholique, il était chrétien; il était plus que chrétien, il était le disciple de la liberté, et il sera proclamé un jour un des maîtres de la liberté. Tous les hommes sincères, catholiques, protestants, philosophes, se rencontrent ici, et je n'en veux pour témoignage que ces paroles empruntées à un livre récent<sup>1</sup>, où la sympathie pour le pape, le respect et l'amour du saint-siège ne font pas défaut à l'auteur :

« .... Le jour où le pouvoir temporel, adoptant les principes de Turgot, de Mirabeau, de la Constituante et du *Concordat* (?), comprendra que la liberté des cultes n'est pas une simple liberté de conscience, mais une liberté d'action, que l'État n'est pas appelé à la juger, mais à la protéger dans tous les actes qui ne sont pas défendus par la loi et qui ne nuisent pas à la liberté d'autrui, et que les règlements de police sont les seuls moyens d'ordre public autorisés par la législation, alors la conciliation sera possible entre le christianisme et les principes de 89, c'est-à-dire entre les deux grandes doctrines sociales qui se partagent l'empire du monde. »

M. de Valmy tend la main à M. de Cavour :

« Il ne peut arriver à un peuple, disait naguère cet homme d'État, de plus grand malheur que la concentration entre les mêmes mains du gouvernement des pouvoirs spirituels et des pouvoirs temporels. Là où ces pouvoirs sont réunis, la liberté disparaît; c'est le régime des califes<sup>2</sup>. »

<sup>1</sup> *L'Église et l'État au dix-neuvième siècle*, par M. le duc de Valmy.

<sup>2</sup> Discours à la Chambre des députés de Turin, séance du 25 mars.



Nous avons le droit de nous indigner contre le Grand Turc, mais nous l'aurions bien davantage si nous faisions en France ce que M. de Cavour se propose de faire bientôt à Rome. Et que penser de nous-mêmes quand le Japon nous donne le spectacle de la séparation des deux pouvoirs? Il serait temps en vérité d'imiter le Japon.

CHARLES DOLLFUS.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

### SCIENCES PHYSIQUES.

*Société chimique de Paris. Leçons de chimie professées en 1860*, par MM. PASTEUR, CAHOURS, WURTZ, BERTHELOT, SAINTE-CLAIRE DEVILLE, BARRAL ET DUMAS. In-8°. Hachette et Compagnie.

SUJETS DES LEÇONS. Introduction, par M. Dumas :

- 1° Recherches sur la dissymétrie moléculaire des produits organiques naturels, par M. Pasteur;
- 2° Histoire des radicaux organiques, par M. Cahours;
- 3° Recherches sur les glycols, par M. A. Wurtz;
- 4° De la synthèse en chimie organique, par M. Berthelot;
- 5° Des lois de nombre en chimie et de la variation de leurs constantes, par M. H. Sainte-Claire Deville;
- 6° De l'influence exercée par l'atmosphère sur la végétation, par M. Barral;
- 7° Pièces historiques concernant Lavoisier et N. Le Blanc, communiquées et commentées par M. Dumas.

L'Angleterre, à laquelle nous pourrions emprunter tant d'institutions libérales, en possède depuis longtemps une excellente qui paraît devoir s'introduire chez nous sous les meilleurs auspices. Je veux parler de ces conférences qui, sous le titre modeste de *Lectures*, permettent au public intelligent de se tenir au courant des découvertes de la science dont la connaissance est restée chez nous, jusqu'ici, l'apanage presque exclusif des savants de profession. La Société chimique de Paris, née il y a peu de temps du désir qu'ont eu quelques jeunes amis de la chimie d'en approfondir les difficultés et d'en enregistrer les acquisitions dans des réunions consacrées à un enseignement mutuel sans prétention<sup>1</sup>, a inauguré l'année dernière de la manière la plus heureuse ces *Leçons*, dont la première idée appartient à l'illustre président de la Société chimique. L'introduction du livre dont nous signalons la publication à nos lecteurs est un exposé des motifs qui ont guidé la Société de chimie dans l'établissement de ces conférences. M. Dumas s'est attaché particulièrement dans ces quelques pages à faire ressortir l'utilité et l'intérêt de ces causeries, où les auteurs des découvertes récentes viennent exposer, non-seulement les résultats de leurs travaux, mais, ce qui est beaucoup plus précieux encore, la marche suivie par eux.

<sup>1</sup> *Leçons professées en 1860. Introduction, page 7.*

dans la découverte et dans le développement de leur pensée. Qu'on nous permette de rapporter ici quelques phrases de cette *introduction*, qui expliqueront mieux que nous ne saurions le faire le but de ces réunions. « Les ouvrages élémentaires et trop souvent même les mémoires des chimistes modernes, dit M. Dumas, suppriment ces résumés historiques en usage autrefois dans l'exposition de toutes les questions de quelque importance. La science des auteurs de ces traités ou de ces mémoires semble sortir tout armée de leur plume, comme Minerve du cerveau de Jupiter. Celui qui les lit y apprend où en est la chimie, il n'apprend plus par quel chemin elle est parvenue au point où elle se trouve. Rien ne l'initie aux procédés de l'invention. Rien n'éveille en lui ni le sentiment des doutes légitimes, ni la curiosité qui cherche à les résoudre. Exposer familièrement et sans réticence à un auditoire juste appréciateur de la sincérité, du bon goût et de la dignité de telles confidences, comment, mis par la réflexion, par le hasard ou par un bienveillant conseil sur la trace d'une recherche importante, on arrive à lever les obstacles, à résoudre les difficultés, à simplifier les méthodes, à généraliser les conséquences, quelle tâche plus belle et plus noble ! N'est-ce pas ainsi qu'on apprend à de jeunes adeptes à faire sortir, à leur tour, d'une première touche à peine indiquée par la main d'un maître ou d'un trait informe que quelque accident aurait imprimé sur la toile, un tableau tout entier d'un dessin correct et d'une perfection incontestée ? Les jeunes chimistes et les jeunes physiciens trouveront ailleurs des ouvrages où la science est exposée avec une sûreté et une précision qui tiennent des procédés de l'exposition mathématique. Les conférences la montrent, au contraire, dans toutes les hésitations de la méthode expérimentale et avec ce négligé, cette bonhomie d'allures qui est le caractère propre de l'invention. » L'heureuse initiative de M. Dumas a trouvé de l'écho partout ; les jeunes adeptes de la science se sont pressés autour du fauteuil des savants distingués qui tour à tour, dans une forme plus ou moins familière, sont venus, les uns développer les faits nouveaux dont ils ont enrichi la science et les idées qui les ont dirigés dans leurs recherches ; les autres, exposer les procédés suivis dans l'invention des choses et des idées nouvelles ou les théories qui absorbent et résument des nombreux faits particuliers dans une formule élégante et générale ; car le progrès de la science exige à la fois le concours des inventeurs et celui des généralisateurs. Les membres les plus éminents de l'Académie des sciences ont honoré de leur présence les Leçons savantes dont nous ne pouvons, à notre grand regret, faute d'espace, donner une analyse même succincte.

Le volume dont nous recommandons la lecture aux personnes qui s'intéressent à l'histoire de la science, comprend les Leçons faites dans le courant de l'année dernière ; il renferme de plus deux pièces inédites très-importantes retrouvées dans les papiers de Lavoisier et de N. Le Blanc, l'inventeur de la soude artificielle. Tous les savants seront reconnaissants à M. Dumas de la publication de ces documents si intéressants pour l'histoire de la chimie. Lavoisier, ce grand génie qui sera peut-être égalé, mais jamais surpassé, avait pressenti de la manière la plus nette les vérités qui devaient soixante ans plus tard ressortir des beaux travaux de MM. Dumas et Boussingault sur la *Statique chimique des êtres organisés*. Lavoisier, à la fin de 1792, écrivait dans une note destinée à servir de programme pour un prix de l'Académie des sciences, cette phrase prophétique, que seul il pouvait écrire, ajoute M. Dumas : « Puisque la combustion et la

putréfaction sont les moyens que la nature emploie pour rendre au règne minéral les matériaux qu'elle en a tirés pour former des végétaux et des animaux, la végétation et l'animalisation doivent être des opérations inverses de la combustion et de la putréfaction. » Les travaux de MM. Dumas, Boussingault, Liebig, sont venus confirmer de la manière la plus éclatante la vérité que le génie de Lavoisier avait devinée. Le travail de N. Le Blanc, également inédit, a trait à la fixation de l'azote par les végétaux. La pièce communiquée par M. Dumas à la Société chimique est un rapport présenté à l'Académie des sciences le 20 messidor an XII. Il résulte des conclusions de ce rapport, que Le Blanc établit dans son mémoire comme une chose certaine, que l'ammoniaque et même les sels ammoniacaux, seuls résultats, en grande partie, de la décomposition des substances animales, sont principalement les substances qui dans les fumiers agissent comme engrais. De plus, Le Blanc aurait trouvé des procédés économiques pour extraire le produit ammoniacal des diverses matières d'origine animale perdues jusqu'à lui pour l'agriculture.

Nous sommes obligé de nous borner à ce court aperçu des travaux si curieux exposés dans les Leçons de la Société chimique. Le cadre élargi de la *Revue* nous permettra dorénavant de tenir nos lecteurs au courant des conférences de la Société chimique, qui attirent cette année, comme l'an passé, un auditoire nombreux et distingué. Dans un prochain bulletin nous rendrons compte des Leçons de MM. Jamin, professeur à l'École polytechnique, et H. Debray, professeur au lycée Charlemagne.

*De l'industrie moderne*, par F. VERDEIL, membre du jury international à l'Exposition universelle de 1855. 1 vol. in-8°. 1861. Masson et fils. Garnier frères.

Au moment où les esprits sont préoccupés, à des titres divers, des changements importants que le traité de commerce avec l'Angleterre va apporter à nos relations commerciales avec l'étranger et aux allures de l'industrie française, un livre sérieux, montrant l'état de l'industrie en Europe, les progrès réalisés depuis le commencement de ce siècle et les améliorations à apporter aux diverses branches de l'industrie, ne saurait manquer d'avoir un grand succès. Le livre de M. Verdeil que nous venons recommander à l'attention de nos lecteurs, remplit-il ces conditions? jette-t-il un jour nouveau sur la question? C'est là ce que nous voulons examiner avec la plus entière impartialité. Comme tous les écrits qui ne s'adressent pas à une classe bien déterminée de lecteurs, le livre de M. Verdeil touche à la fois à un grand nombre de questions sans pouvoir faire d'aucune un exposé complet; et ceci n'est pas un reproche que nous adressons à l'auteur : il est quelquefois très-utile de résumer les points importants d'un sujet sans se perdre dans l'énumération des détails, à la condition toutefois de le faire avec discernement. Sous ce vaste titre de l'*Industrie moderne*, l'auteur a cherché à montrer surtout deux choses, les progrès de l'industrie jusqu'à nos jours, et l'état actuel des arts industriels et agricoles. Son livre est conçu, comme il nous l'annonce lui-même, au triple point de vue de l'histoire, des faits actuels, et de l'économie politique. Dans une introduction historique divisée en cinq chapitres, l'auteur s'appuyant sur tous les documents qu'il a pu réunir et dont il cite scrupuleusement les sources, ce dont nous ne saurions trop le féliciter, passe en revue l'histoire de l'industrie dans l'antiquité, le moyen âge et les

temps modernes ; il nous conduit ainsi jusqu'à la fin du dix-huitième siècle, en nous montrant les développements de l'industrie liés au progrès et aux défaillances de l'humanité. Cette étude, de laquelle ressort nettement l'influence de l'état religieux et politique des nations sur les progrès de leur industrie, nous a paru très-intéressante, quoiqu'un peu sommaire. Dans un chapitre intitulé *Considérations générales*, l'auteur résume trop brièvement à notre gré les conditions de la production ; il traite des machines comme moyen de travail, du capital, de l'influence des échanges, du sort des ouvriers, et en un mot des questions d'économie politique qui se rattachent à l'industrie. M. Verdeil s'efforce dans cette partie de son livre de faire ressortir les bienfaits du travail libre, l'amélioration considérable apportée dans le sort du travailleur par le progrès de l'individualisme ; l'Amérique et l'Angleterre lui fournissent des exemples frappants des avantages sans nombre que les institutions libérales donnent à l'ouvrier dans ces deux grandes nations. « Aujourd'hui, dit-il, dans ce pays » (l'Angleterre), comme du reste en Amérique, l'employé de l'État qui reçoit » un traitement est considéré comme de beaucoup inférieur au travailleur qui » vit d'un travail indépendant. Ce sentiment, exagéré d'ailleurs, existe dans » toutes les classes, pour toutes les fonctions... Ce qui chez cette nation est » un des caractères les plus saillants de la physionomie des classes ouvrières, » est ce sentiment de leur dignité personnelle, de leur importance, qui existe » généralement chez les ouvriers anglais, qui, du reste, comme on le sait, sont » aussi inviolables dans leurs maisonnettes qu'un pair d'Angleterre dans son » château. » Cette considération si juste qui s'attache chez nos voisins au travail libre, a nécessairement tourné au profit de l'instruction des classes ouvrières. Répandre les notions scientifiques dans toutes les classes de travailleurs, développer les moyens d'instruction en même temps qu'on augmente la sphère d'action de chaque individu, tel a été l'un des résultats les plus heureux du progrès de la liberté individuelle. Nous nous associons de grand cœur aux généreuses pensées de M. Verdeil, qui pose en principe que tous les sacrifices qu'un gouvernement fait dans cette voie sont récompensés et au delà par les résultats obtenus, et nous pensons avec lui qu'on ne peut, dans cet ordre de dépenses, alléguer des raisons d'économie, certains que nous sommes qu'on ne taxera jamais de prodigalité un gouvernement qui placera de l'argent à un pareil intérêt.

Mais j'arrive à la partie scientifique du livre de M. Verdeil. Elle comprend de nombreuses matières sous un volume relativement restreint. L'auteur y passe successivement en revue les métaux précieux, les métaux usuels ; le fer, auquel il consacre un chapitre, les combustibles minéraux, les arts chimiques, les arts textiles, les produits agricoles et les machines ; enfin, dans un dernier chapitre se trouvent exposés *les moyens de communiquer la pensée*. Les gens du monde s'intéressant aux progrès de l'industrie française trouveront dans ces chapitres spéciaux un résumé succinct des principales branches de notre industrie. Mais je crois que les savants et les industriels regretteront que M. Verdeil ait donné aussi peu de développement à la partie scientifique. Ils auraient voulu trouver sinon un exposé complet de chaque industrie, ce qui est tout à fait impossible dans un ouvrage en un volume, au moins des données plus techniques sur chacun des points que l'auteur n'a fait qu'effleurer. Quoi qu'il en soit, ce livre s'adresse plutôt au public en général qu'à telle ou telle classe de lecteurs, et, à ce titre, nous devons espérer qu'il aura assez de succès pour que son auteur

puisse bientôt, dans une nouvelle édition, combler les lacunes que nous y signalons, et en tête desquelles l'auteur nous permettra de placer l'absence de *conclusions*. Sans vouloir faire ici ce que M. Verdeil n'a pas jugé possible ou convenable de faire, nous dirons que la conclusion principale qui ressort à nos yeux de la lecture de cet ouvrage est la suivante : l'industrie tend de plus en plus à devenir libre; de là, nécessité absolue de se préoccuper vivement de l'instruction des travailleurs; l'ère nouvelle dans laquelle le traité de commerce avec l'Angleterre et celui qui se prépare avec la Belgique nous font entrer résolument, appelle l'encouragement des institutions destinées à propager les connaissances scientifiques dans les classes ouvrières. Il y a pour atteindre ce but deux moyens également efficaces, l'enseignement gratuit donné aux ouvriers et la création de bibliothèques à leur usage. Nous reviendrons prochainement sur ce sujet.

Nous ne voulons pas clore ce bulletin sans signaler à nos lecteurs l'excellente publication que MM. Baillièrre et fils viennent d'inaugurer. Nous avons reçu ces jours derniers un *Bulletin bibliographique des sciences physiques, naturelles et médicales*<sup>1</sup>, destiné à enregistrer toutes les publications périodiques et non périodiques faites en France dans le courant de l'année 1860. Les ouvrages saillants publiés dans les langues étrangères sont également consignés dans ce recueil, qui sera continué et qui prendra place dans la bibliothèque de tous les hommes qui s'occupent de science.

L. GRANDEAU.

## SCIENCES ÉCONOMIQUES ET ADMINISTRATIVES.

*Des lois du travail et de la population*, par M. GUSTAVE DU PUYNODE.

— Paris, Guillaumin et C<sup>ie</sup>, 1860, 2 vol. in-8°.

Il faudrait un compte rendu développé pour apprécier convenablement cet ouvrage. Quand un livre est tout à fait bon ou mauvais, on peut faire tenir son jugement en peu de lignes; mais lorsqu'une œuvre d'un mérite d'ailleurs réel renferme un certain nombre de passages qui donnent lieu à contestation, il ne suffit pas de la caractériser dans une phrase banale, qui a l'inconvénient d'en dire trop ou pas assez. S'il ne m'est pas donné de présenter ici une étude approfondie, je veux au moins chercher à formuler le plus clairement possible le genre de reproche que je fais aux *Lois du travail et de la population*.

L'ouvrage de M. du Puynode ressemble à la dissertation d'un théologien orthodoxe. Le théologien qui a une foi illimitée dans la doctrine qu'on lui a enseignée peut faire preuve d'un savoir très-vaste, il peut s'appuyer sur des arguments tirés de la raison; le mot de philosophie se rencontrera peut-être sous sa plume, mais, circonscrit par la lettre qui tue, il ne sortira pas d'un cercle limité. Son horizon sera borné, et il sera souvent obligé de se contenter de demi-vérités. Je sais bien que le génie philosophique le plus étendu, et qui libre de tout lien intellectuel cherche la vérité à tout prix, c'est-à-dire au prix des croyances « sucées avec le lait de sa mère », des préjugés inculqués à son enfance par la société dans laquelle il est né, des aspirations puisées dans le

<sup>1</sup> *Bulletin bibliographique des sciences physiques, naturelles et médicales*, publié par J. B. Baillièrre et fils, 1<sup>re</sup> année, 1860, in-8°.

commerce des esprits jeunes et enthousiastes, pourra bien ne trouver que l'erreur en échange de tous ces sacrifices. Nous en avons vu bien des exemples. Mais encore ces erreurs sont-elles utiles au progrès de l'humanité ou de la science, car elles portent avec elles leur enseignement; elles aident indirectement, mais elles aident à s'approcher de la vérité.

Maintenant, veut-on la preuve que M. du Puynode se croit également lié par un *credo* économique? La voici. Parlant de ses ouvrages récents et de ses travaux antérieurs, il dit : « Une seule chose se retrouve dans les uns et dans les autres, c'est une entière confiance dans les doctrines de Smith et de Say, de Mill et de Rossi, sur les intérêts qui sollicitent le plus nos pensées et exercent le plus nos labeurs. »

*Le maître l'a dit*, est un mauvais argument scientifique, et je suis vraiment désolé de le rencontrer sous la plume d'un auteur si distingué, et qui a montré plus d'une fois qu'il sait penser par lui-même. Loin de moi de vouloir attaquer la déférence due aux maîtres de la science, mais en les déclarant infaillibles, on oppose une barrière au progrès. Aussi, les *Lois du travail et de la population*, telles qu'elles ont été formulées dans l'ouvrage que je viens de parcourir, ne renferment-elles rien de nouveau. Le livre de M. du Puynode est une œuvre d'érudition, de patientes recherches; il y a des rapprochements heureux; on sent que l'auteur possède bien son sujet, qu'il l'a médité : mais on sent aussi qu'il veut être *orthodoxe*.

Malheureusement, l'espace dont je puis disposer ne me permet pas d'appuyer mes assertions sur des preuves. Ces preuves sont d'ailleurs superflues. En effet, elles n'intéresseraient pas les personnes étrangères à la science économique, et les économistes ne jugeront pas d'après mes impressions, mais chacun d'eux d'après les siennes. L'ouvrage, dans tous les cas, sera lu. Pour les profanes, ce sera un bon moyen de s'initier; pour ceux qui appartiennent déjà à l'Église économique, ce sera un moyen de réfléchir de nouveau, d'accepter ou de discuter les doctrines exposées par M. du Puynode sur la propriété, les lois successorales, les corporations, la concurrence, les ouvriers, l'industrie, le commerce, l'esclavage, les colonies, les produits immatériels, la loi de population, la charité, etc. Je suis convaincu qu'on acceptera le plus souvent, mais je me tromperais fort si l'on ne discutait aussi quelquefois.

M. B.

*Philosophie du commerce, ou Esquisse d'une théorie des profits et des prix, etc.*, par M. P. J. STIRLING. Traduit par M. SAINT-GERMAIN-LEDUC. — Paris, Guillaumin et Cie.

On rend quelquefois un mauvais service à un auteur en le traduisant trop fidèlement. Cette remarque appliquée à un ouvrage entier est devenue un lieu commun; on l'a moins souvent étendue au simple titre d'un livre. Si l'on nous avait offert une théorie des prix, ou même des profits, l'*Essai* de M. Stirling aurait paru un exposé méthodique de la doctrine courante, une monographie dont je ne contesterais pas la valeur. Mais l'auteur prétend nous donner une *philosophie*, et, de plus, il n'aborde qu'un des côtés du *commerce*. Il le sent lui-même, et s'en excuse. Pourquoi alors éveiller nos appétits sans les satisfaire? C'est une mauvaise politique, qui se punit en disposant le public à *sous-évaluer*

(le traducteur emploie bien le mot *sous-vendre* et autres mots anglais francisés) son œuvre et à ne pas lui rendre justice.

Je disais que M. Stirling présente la doctrine courante, c'est-à-dire des idées connues. En effet, les rapports entre l'offre et la demande, entre la population et les subsistances, ont été maintes fois étudiés, élucidés; la théorie de l'égalité du taux des profits se trouve dans tous les traités. Seulement, l'auteur a établi que cette égalité est réglée par l'industrie agricole, productrice des matières alimentaires. Ce principe pourrait peut-être encore soulever quelques objections; mais si l'auteur parvient, dans l'ouvrage plus étendu qu'il promet, à l'asseoir plus solidement, il aura fait faire un pas à la science, et je lui pardonnerai l'emploi abusif du mot philosophie.

Pour qu'on ne pense pas, d'ailleurs, que je suis trop sévère, je vais transcrire ici un passage, en faisant remarquer que l'intitulé des chapitres constitue « le résumé de l'argument » qui y est développé. Le chapitre v du livre I<sup>er</sup> s'énonce ainsi :

*L'utilité n'est ni une mesure ni un constituant de la valeur échangeable.*

Voici comment cette thèse est développée :

« Une marchandise *sans* utilité ou quelque autre qualité désirable n'est pas *échangeable*, et par conséquent n'est pas du ressort de la science de la valeur, laquelle science ne traite point des objets qui sont *extracommerciaux*. Chaque chose échangeable ou ayant une valeur doit posséder de l'*utilité* ou quelque autre qualité qui la rende *vendable*, propre au *marché* (ayant cours); mais l'inverse n'a pas lieu, car il y a bien des choses qui sont *utiles*, et cependant n'ont point commercialement de valeur, ne sont point échangeables. »

Si « chaque chose échangeable doit posséder de l'utilité », je ne comprends pas que l'utilité ne soit pas un *constituant* (l'un des éléments) de la valeur d'un objet. L'autre *constituant*, c'est la rareté, voilà pourquoi l'air n'a pas de valeur, et que l'eau en a une très-grande... dans le désert. Ensuite, la distinction que l'auteur fait entre l'utilité et « quelque autre qualité qui la rende vendable », est au moins dénuée de clarté et probablement entachée d'hérésie. En économie politique, la définition de l'utilité comprend les objets qui satisfont un besoin réel aussi bien qu'un besoin imaginaire. Ce n'est pas l'économiste, mais le moraliste, qui distingue entre ces deux catégories de besoins.

Je m'arrête sans même avoir épuisé toutes les critiques que je pourrais adresser au passage ci-dessus. Je voulais seulement prouver que, comme *philosophie*, ce livre laisse quelque chose à désirer.

MAURICE BLOCK.

## PHILOSOPHIE.

*Statique sociale.* par le Dr CLAVEL. (Poulet-Malassis, éditeur.)

*Les Races humaines* (par le même).

Dans cet ouvrage, l'auteur, comme l'explique un titre subsidiaire, a entendu nous donner la théorie de l'équilibre et de ses lois dans la société. C'est là une belle entreprise. La pensée en est féconde. M. Clavel, avec une modestie presque exagérée, ne pense pas qu'il ait épuisé en toutes ses applications un pareil sujet. Autrement, il eût tout simplement fait un chef-d'œuvre. Or son livre, à côté de



qualités certaines, témoigne de maintes lacunes. Cela était inévitable, M. Clavel le sait mieux que personne. Mais, puisqu'il s'agit d'équilibre, que l'auteur me permette de lui dire qu'il n'en a pas toujours observé les lois pour lui-même, et que souvent, par ce motif, il a cherché l'équilibre artificiellement entre des éléments qui ne sauraient se pondérer, parce qu'ils n'ont pas de nature équivalente. Cela vient de ce que M. Clavel, récemment échappé au matérialisme dont son premier ouvrage « le Corps et l'âme » nous donna l'expression physiologique et médicale, a encore des rechutes assez fréquentes, et retombe à son insu dans les habitudes d'une pensée à peine affranchie de ses premiers liens. Le vice de son présent livre, et qui motiverait, je crois, toutes les critiques de détail qu'on pourrait lui adresser, c'est la confusion encore trop manifeste qu'il fait entre les phénomènes de l'ordre physique et ceux de l'ordre moral. Ils sont distincts, quoique s'unissant, l'univers le prouve par son existence même, dans une notion supérieure à notre savoir. Je soupçonne M. Clavel d'être muni d'un cerveau un peu systématique. Mais, chose rare, il le sait, l'avoue, et il fait son possible pour s'élever au-dessus de ces tendances à renfermer le monde dans les moules un peu exclusifs d'une pensée trop individuelle. Il commence à se critiquer lui-même. C'est un grand progrès, et qui en amènera d'autres. L'intérêt de son livre est en partie dans cette lutte d'un esprit qui naturellement tend au système, et qui, d'autre part, averti sans doute par des périls antérieurs, voudrait s'affranchir de ses limites en se jugeant.

M. Clavel a des aperçus ingénieux, des vues quelquefois pénétrantes; mais qu'il se garde des rapprochements violents et ne prenne pas ses propres combinaisons pour celles de la nature. Il y a une verdeur originale dans son style, mais il est aussi possédé d'une fâcheuse disposition à forger des mots. Il abuse du verbe *évoluer* de façon à vous en dégoûter. Cependant, puisque le mot est là, félicitons M. Clavel de sa propre évolution critique; il paraît être en train de réaliser le précepte de Socrate, qui est le principe de la science au moins autant que de la morale.

Le livre des *Races humaines*<sup>1</sup> du même auteur, publié avant celui dont nous venons de parler, montrait déjà combien M. Clavel est en progrès sur lui-même. Néanmoins je retrouve dans cet ouvrage, au milieu de vérités incontestables exprimées avec chaleur, cette même disposition à contraster les effets, à opposer en repoussoir les idées et les choses. Il faut des antithèses philosophiques à M. Clavel. On arrive par là sans doute à accuser vivement les angles, à éclairer les idées par leurs arêtes, mais on court le risque, en obtenant l'effet, d'omettre ces rapports infinis, ces transitions, ces conciliations graduées qui sont dans la nature, et qui forment précisément, en dehors des tons heurtés qu'on nous offre, cet équilibre dont M. Clavel poursuit aujourd'hui le secret.

C. D.

*L'Enfer*, par AUGUSTE CALLET. (Michel Lévy, éditeur.)

Ce livre est d'une lecture fort attachante, parce qu'il est écrit sans nulle préoccupation d'auteur. Il est vif de tournure et franc de collier. Les arguments tombent dru comme grêle sur *L'Enfer* et sur le péché originel, que

<sup>1</sup> Chez Poulet-Malassis.

M. Callet déclare incompatibles avec l'idée de la justice et de la bonté divines. Il ne veut pas qu'on ôte à Dieu le droit de grâce pour en faire un bourreau et le ravalier au-dessous de la créature miséricordieuse. Il veut que toute expiation conduise à la réhabilitation finale du pécheur. Et c'est pourquoi il pense que le dogme du purgatoire est aussi rationnel, aussi conforme à la vérité morale et à la vérité évangélique que le dogme suranné et impie de l'enfer l'est peu. « L'éternité pénale, dit-il, plus on l'approfondit, plus elle est incroyable; le purgatoire, au contraire, plus on y pense, plus on est forcé d'y croire. » Contre le péché originel, contre Satan et contre l'enfer, notre philosophe guerroye avec succès. Mais sa philosophie me paraît s'être arrêtée à mi-chemin. Le purgatoire n'est pas hors de nous, il est en nous-mêmes et s'appelle le remords. S'imaginer un lieu spécial, hors de la conscience, où s'expierait la faute après la mort, c'est, à mon avis, rentrer par une porte dérobée dans la superstition. C'est toujours le même procédé populaire qui matérialise les phénomènes de la conscience et localise l'enfer, le paradis, comme il personnifie, pour les introduire dans ses compartiments, la notion du bien et la notion du mal sous la forme de Jéhovah ou de Satan.

Dans ces dogmes du ciel et de l'enfer, dans les représentations de Jéhovah et de Satan, des damnés, des anges et des archanges, dans le dogme du péché originel poétisé sous le récit du paradis terrestre, il y a un même besoin de dramatiser, en les plaçant hors de l'homme, les phénomènes intérieurs de sa conscience. De grandes et immuables vérités morales sont ainsi proclamées sous la forme mythologique, et il faut croire que cette *allégorisation*, qui, dans l'image, place la conscience à distance de perspective, constitue le procédé naturel du besoin religieux se traduisant sous la forme naïve et spontanée. Les religions de l'antiquité n'ont pas agi autrement, avec cette différence toutefois qu'elles personnifiaient surtout les forces et les phénomènes physiques du monde extérieur, tandis que le christianisme, pénétrant dans les profondeurs internes du monde moral, a mis sous l'enveloppe d'une symbolique nouvelle les principes les plus apparents du génie moral de l'humanité. Nul philosophe ne dénierait au christianisme interprété symboliquement sa profondeur, sa signification civilisatrice, sa vérité. Il ne devient faux que lorsqu'on renverse encore de nos jours le rapport religieux en accordant à l'image, à la langue pittoresque une valeur indépendante et souveraine, instituant ainsi le symbole en juge et en interprète de la conscience morale, au lieu de placer en celle-ci au contraire le jugement et l'interprétation du symbole. Ce qui donne une valeur intrinsèque, une valeur morale et religieuse aux mythes, c'est le sens moral de l'humanité qui s'y traduit en des récits, en des tableaux d'une forte et expressive beauté. Mais cette sombre beauté des symboles chrétiens, ces images dramatiques ne doivent pas être mises à la place de la beauté morale elle-même qu'elles expriment non sans violence; la forme populaire, toujours excessive parce qu'elle ne connaît que les contrastes, ne doit pas prévaloir et se substituer dans l'intelligence à la valeur philosophique du fond. Que la masse des esprits ne puisse s'élever soudain jusqu'à la contemplation directe de l'idéal, et qu'il lui faille le voir et le goûter par reflet dans les symboles où il s'est dramatisé, on le comprend, et l'on ne saurait traiter avec frivolité cette forme inévitable de la création religieuse chez le peuple. Le peuple est poète en religion comme partout. Mais celui qui se dit philosophe ne doit-il pas le prouver en dégagant

par la critique l'élément divin de ses voiles même les plus poétiques, et en replaçant discrètement au fond de sa conscience ce que le besoin religieux en a tiré dans sa féconde et belle naïveté?

Or, M. Callet, qui fait avec tant de verve et d'entrain le siège de l'enfer, ne reste-t-il point engagé sur d'autres points, et principalement en ce qui concerne la croyance au purgatoire, dans les limbes de la forme mythologique? Le purgatoire n'offre une vérité au philosophe qu'à la condition de n'être qu'une image exprimant la souffrance morale alliée à l'idée de la purification. Alors c'est un dogme significatif et d'une vérité saisissante; car le remords est comme une langue de feu qui passe sur nos souillures et nettoie notre âme des profanations de la terre. Le purgatoire existe, il n'est pas en expectative; ainsi du paradis, qui est la satisfaction intérieure du juste.

Mais l'enfer, « ce ver qui ne meurt pas », n'est-il pas aussi de ce monde, et ne représente-t-il pas également un état de la conscience morale de l'homme? N'y a-t-il pas de repentir sans remède, de mal irréparable? Là est la question. Il faudrait qu'elle fût tranchée pour qu'on pût se prononcer définitivement sur la valeur philosophique d'une réalité psychologique traduite dans ce dogme populaire. Je veux croire avec M. Callet qu'il n'en est rien, et que nulle souffrance n'existe qui ne soit par elle-même réparatrice du mal dont elle résulte. Je veux croire surtout que la mort éteint les feux vengeurs, et qu'elle étouffe à jamais « le ver qui ne meurt pas ». Mais savons-nous ce qu'est la mort, ce qu'elle conservera de nous et ce qu'elle nous dérobera? Savons-nous le sens définitif de rien dans cette indéchiffrable énigme de la vie et de la mort, et notre propre destinée n'est-elle pas un problème inaccessible à nous-mêmes?

Vous dites que l'idée d'une souffrance éternelle ou d'un éternel remords est contraire à la justice divine. Et cela est évident. Mais qui vous assure que votre notion de la justice s'applique à la nature divine, à la raison universelle et impénétrable de la création? Là-dessus, vous ne savez rien. Il faut se borner à dire que l'idée de l'enfer détruit, non pas Dieu, mais l'idée que nous nous faisons de Dieu; de telle sorte que si l'une de ces idées était vraie, l'autre serait fausse inévitablement. Mais il reste à prouver que ces deux idées ne sont pas également éloignées de la suprême raison d'être des choses.

Pour moi, je ne sais qu'une chose, c'est que le devoir m'est commandé, et que l'ordre universel se manifeste en moi dans sa prescription inévitable. Je sais pertinemment que Jésus-Christ et tous les grands génies de la conscience, en proclamant la loi de justice et d'amour comme loi de l'humanité, ont dégagé la vérité morale, la loi, du fond de nos entrailles. A ce titre, l'Évangile est bien de l'humanité, et il proclame dans l'homme, par lui et au-dessus de lui, les décrets de l'ordre universel. Cela me suffit de savoir qu'en agissant selon ma conscience, j'agis selon les lois conservatrices de l'ordre universel, selon Dieu dans le sens le plus vaste de ce mot. La notion du devoir est en moi la notion fondamentale; que le devoir cesse d'exister, l'ordre disparaît dans l'humanité, et l'humanité elle-même disparaît avec lui. Dans la loi morale, Dieu se découvre à moi au moyen de la conscience en tant que principe mystérieux de l'harmonie et du progrès dans l'univers. Le mystère subsiste sur l'infini après cette révélation, mais non sur la marque de l'infini en moi. J'ignore ce que je suis et ce qu'est le monde, mais je sais ce que j'ai à faire. Que je transgresse la loi reconnue, le trouble que j'apporte à l'ordre se

traduit en moi par la souffrance morale qui est la conscience de ma faute. La conscience du mal est l'expiation du mal. Un être qui ne connaît pas la loi morale peut faire mal, selon l'expression de Rousseau, mais il ne saurait mal faire. L'expiation par la loi est toujours proportionnelle à la conscience de la loi. Il n'en résulte pas que la souffrance morale soit un châtement : elle est un retour vers l'équilibre; l'harmonie des choses, rompue par moi sur un point, se rétablit aussitôt dans la réparation intérieure qu'amène le sentiment de l'infraction. Là réside la souveraine justice, là se manifeste dès ce monde la loi vivante et sa sanction. Aller au delà, et, soit dans un enfer, soit dans un purgatoire, soit dans un paradis, transposer les formes inhérentes à mon existence actuelle, c'est sortir du domaine de la science philosophique pour entrer dans celui des conjectures individuelles et des hypothèses arbitraires.

C. D.

## POÉSIE.

*Idylles de Théocrite et Odes anacréontiques*, traduction nouvelle par LECONTE DE LISLE.  
(Poulet-Malassis, éditeur.)

La tentative de M. Leconte de Lisle a pour elle d'illustres autorités; Lamennais et Chateaubriand ont fait pour Dante et Milton ce qu'il a voulu faire pour Théocrite, ils ont tenté de traduire littéralement les deux grands poètes chrétiens, en faisant passer dans notre langue non-seulement les beautés de sentiment et de situation, mais aussi en nous donnant autant que possible une idée de leur style. Ce système, quoique combattu par la routine et l'écôle, peut se soutenir cependant par d'excellentes raisons. Il est certain que nous n'avons qu'une idée imparfaite et par trop incomplète d'un poète, si la traduction ne nous rappelle en rien le mouvement de son rythme, si elle ne reproduit pas quelque chose de ce qui constitue son génie particulier et le génie même de la langue où il écrit. Dans le système des traductions classiques, il faut le reconnaître, les poètes semblent avoir écrit à la même époque et dans la même langue, tant leurs traducteurs ont soin d'assouplir leur originalité à la logique de la langue française. M. Leconte de Lisle, en appliquant à un poète grec ce qui n'avait été tenté que pour deux poètes relativement modernes, est entré dans une excellente voie, selon nous, qui paraîtra peut-être bizarre en France, quoiqu'elle soit depuis longtemps suivie en Angleterre et en Allemagne. La traduction de M. de Lisle est donc hardiment et absolument littérale : non content de reproduire le sens exact, la tournure de la phrase, l'inversion, si c'est possible, il rétablit les noms propres dans toute leur littéralité : quand le texte dit Zeus, il ne dit pas Jupiter; il donne à Minerve son nom d'Athéné, à Cupidon celui d'Éros. Cette innovation, qui soulève l'opposition des professeurs, nous paraît très-rationnelle; nous ne voyons pas pourquoi on ne donnerait pas à chacun son vrai nom; nous trouverions fort extraordinaire qu'un traducteur appelât le célèbre Fox M. Renard<sup>1</sup>. Pourquoi alors faire pour les dieux de l'Olympe ce qu'on n'ose pas faire pour un Anglais? D'ailleurs, une traduction étant une œuvre de style, nous allons mettre le lecteur à même, par deux cita-

<sup>1</sup> Ou plutôt M. *Vulpes*, qui veut dire Fox en latin.

tions, de juger l'effet du système de M. de Lisle et de le comparer à l'ancien système. Rapprochons, par exemple, cette ode d'Anacréon traduite par madame Dacier, de la traduction de M. de Lisle :

Madame Dacier : « Aux forges de Lemnos, le mari de la charmante Cythérée » faisait avec de l'acier les traits de l'Amour. Cette déesse trempait les pointes » dans du miel, mais Cupidon mêlait de l'amertume à cette douceur. Un jour » que Mars revenait du combat, tenant en sa main un javelot extrêmement » pesant, il parla avec mépris des traits de l'Amour, et dit qu'ils étaient trop » légers. Mais ce petit dieu lui en présenta un, et lui dit : « Celui-ci est plus » pesant; prenez-le, et vous verrez que je vous dis vrai. » Mars le prend, la » belle Cypris se met à sourire, et le dieu de la guerre en soupirant lui dit : » Il est trop pesant; reprends-le. — Ah vraiment! répondit Cupidon, vous » l'avez, gardez-le. »

M. Leconte de Lisle : « L'époux de Kythéré, aux forges lemniennes, faisait » des flèches à Éros avec de l'acier, et tandis que Kythéré les trempait dans le » miel, Éros y mettait du fiel. Un jour, Arès, revenant du combat et tenant une » terrible lance, méprisa les flèches d'Éros. Éros lui dit : « Prends celle-ci, elle » est pesante. » Arès la prit, et Kythéré en rit; mais aussitôt il gémit, et dit : » Elle est trop lourde! » Éros lui dit : « Tu l'as, garde-la. »

On voit que l'avantage est à M. de Lisle, non-seulement sous le rapport de la littéralité, mais encore sous celui de la concision, du caractère et de l'élégance. Si l'espace nous l'avait permis, nous aurions mis M. de Lisle en parallèle avec un écrivain moderne, M. Villemain, qui, sans adopter le radicalisme de M. de Lisle, s'est efforcé d'établir un juste milieu entre la traduction littérale et la traduction classique, et nous aurions vu que la comparaison n'aurait pas tourné au détriment du nouveau système. Le seul reproche qu'on pourrait faire à ce système avec quelque apparence de raison, ce serait de violenter la langue. Cependant, outre qu'une traduction a droit à des licences exceptionnelles, nous ne voyons pas grand mal à ce qu'on fasse entrer dans la prose française, claire sans doute, mais souvent froide et lente, des expressions et des tournures plus hardies, plus pittoresques, comme celles dont elle abondait au seizième siècle. Si la correction grammaticale est respectée, nous donnons au traducteur toute liberté. Or, à ce point de vue, le travail de M. de Lisle est irréprochable. On s'aperçoit qu'il a voulu désarmer la critique universitaire et académique, et lui prouver qu'il était possible d'être à la fois très-littéral et puriste.

E. M.

*Épîtres rustiques*, par JOSEPH AUTRAN. (Michel Lévy.)

Je suis fort tenté de dire de ces épîtres qu'elles désaltèrent l'âme. Il n'est pas facile, dans cette société discordante dont les éléments s'entre-choquent avec un vacarme peu harmonieux, de faire entendre encore même un lointain écho de ce murmure dont les vers de Virgile, d'Horace et de Théocrite nous ont légué la mélodie.

M. Autran paraît avoir beaucoup fréquenté Horace et Virgile; il les a rencontrés sans doute aux champs et dans l'amour des champs. C'est au bord du sillon d'où l'alouette s'élance et fait tourbillonner ses trilles dans le bleu de l'espace, c'est dans le pli des coteaux, c'est près du ruisseau qui jase ou

sous le toit agreste où pend la vigne mûre, qu'aime à s'asseoir la muse du poète méridional : c'est là qu'elle est née, c'est là qu'elle se sent chez elle. Elle redoute la ville fiévreuse et bruyante. M. Autran est paysagiste dans sa poésie ; ses *Poèmes de la mer* en témoignent, mais ses *Épîtres* en fournissent à mon avis un témoignage encore plus intime et plus sincère, sinon plus convaincant.

Combien notre sentiment de la nature est différent de celui des anciens, et comme les champs, toujours les mêmes, sont devenus cependant tout autre chose pour le poète moderne pourchassé par les douloureux problèmes dont le monde moderne a pris conscience ! Le diapason intérieur a changé ; ce sont d'autres notes qui, pour employer la langue musicale, se trouvent à la clef. Nous jouons en mineur malgré nous, et la placidité de la forme ne réussit pas à cacher l'angoisse et le trouble au fond du cœur, au fond de la pensée.

Nous aimons les *épîtres* en vers, — même à l'Académie. Celles de M. Autran n'y sont point nées : on y sent l'eau, les arbres et le ciel, — on y sent aussi la douce nonchalance de l'amitié. Ce *genre* paraît convenir à l'auteur : des pièces telles que *le Billet de printemps* et l'*épître A un critique* en porteraient témoignage. Le reproche que je ferais à ces poésies, c'est qu'elles manquent assez souvent de souplesse et de légèreté ; les grâces du style sont un peu massives, les allures peu dégagées. Elles ont un mérite incontestable de simplicité, qui pourrait être plus grand encore. On en trouvera peut-être de plus habiles à manier le vers, car pour un poète combien de rimeurs ! Mais il en est peu qui, comme M. Autran, avec des soins d'artiste, nous offrent quelque chose de plus que l'art, des idées et des sentiments sous la forme.

C. D.

---

## LITTÉRATURE.

*Une Idylle*, par G. NADAUD. (Hachette.)

Nous ne parlons pas volontiers de romans ; c'est souvent bien assez des romans eux-mêmes, sans qu'il soit besoin d'y joindre la critique des romans. D'ailleurs, sur ce point, on admettrait presque l'autocratie du goût individuel. Il en est des romans à peu près comme des vins ou des fleurs : à chacun ses préférences. En voici un pourtant qui m'a paru avoir le mérite d'être littéraire, de reposer sur une donnée vraie et féconde, d'être plein d'un sentiment délicat et comme illuminé d'une tristesse discrète et souriante. Qui ne connaît en M. Nadaud ce chansonnier qui met avec grâce l'esprit dans le sentiment et le sentiment dans l'esprit ? On est toujours soi quand on est quelque chose ; aussi, en feuilletant cette idylle il me semblait entendre une chanson inédite de l'auteur, sans oublier le refrain. Mais puisque enfin rien n'est parfait en ce monde, je me permettrai de croire que la chanson est ici un peu longue : pour une idylle, même quand les vers alternent avec la prose pour former la guirlande, c'est trop de trois cents pages et plus. L'œuvre, aussi bien par sa finesse que par l'aspect un peu terne de ses tons de pastel, appelait, je crois, un cadre plus réduit.

C. D.

## CHRONIQUE DE QUINZAINE.

---

13 avril.

Dans la chute des corps, on voit le mouvement s'accélérer graduellement. Quand c'est une avalanche qui tombe, l'accroissement de la masse vient encore se joindre à celui de l'impulsion accumulée et détermine un surcroît de vitesse. Ce n'est pas qu'il en soit tout à fait ainsi en politique, où rien n'est absolument fatal. Cependant un accroissement de masse et de vitesse se fait également sentir à travers tous les ménagements, et le mouvement tend à s'accélérer en dépit des puissants efforts tentés pour le modérer. L'avalanche qui tombe est celle des traités de 1815, et c'est sur la pente des nationalités qu'elle glisse. Il a suffi d'une chiquenaude de la France pour la mettre en branle. Elle s'est augmentée successivement; aujourd'hui, elle est formée de l'Italie, de la Hongrie et de la Pologne à la fois. Ne va-t-elle pas tomber sur la vieille Europe avec tous les bruits du tonnerre? Un craquement universel se fait entendre. Les diplomates de la Sainte-Alliance croient ouïr les trompettes du jugement dernier. Ils ont raison, car leur monde s'en va; l'œuvre frivole, bien que criminelle, qu'ils méditerent avec tant de gravité, montre en s'écroulant ce que valait cet équilibre qu'ils prétendirent créer. On a beau coucher les peuples dans des protocoles comme en des cercueils, on a beau les étendre sur des lits de Procuste et les mutiler dans une boucherie diplomatique, ils se relèvent un jour, et ceux qu'on accusait de n'être que des fantômes viennent réclamer leur place au soleil.

Le congrès de Vienne, placé sous l'invocation de *la très-sainte et indivisible Trinité*, fut avant tout catholique et autrichien. Peut-on dès lors s'étonner que les coups qui lui sont portés atteignent surtout l'Autriche et le pouvoir temporel de l'Église, et que le gouvernement de Vienne se sente menacé dans Rome au point que s'il fallait en croire certaines rumeurs sinistres, il n'attendrait pour rentrer en campagne que l'occupation de la Ville éternelle par les forces italiennes? Le Mincio est là entre les deux armées, comme le Tessin il y a deux ans. L'Autriche peut le passer et jouer quitte ou double. Les crises violentes engendrent les décisions désespérées. Mais l'Autriche trouvera-t-elle l'Allemagne sur l'autre bord, prête à lui tendre une main secourable? C'est à obtenir son assistance qu'elle travaille de tout son pouvoir. Elle voudrait jeter la Prusse dans une conflagration générale. Si la Prusse consentait à accepter ce rôle de dupe, il faudrait qu'elle fût frappée de vertige. La Prusse a-t-elle une politique ou n'en a-t-elle point? Si elle en a une, cette politique est prussienne. En assistant l'Autriche en Italie, elle se ferait sa très-humble servante et s'anéantirait inévitablement en Allemagne au profit de sa rivale. Les diplomates autrichiens

riraient bien sous cape ce jour-là. La Prusse, d'ailleurs, ne pourrait marcher avec l'Autriche contre l'Italie sans rencontrer la France; elle appellerait aussitôt une armée sur le Rhin. Est-ce là ce qu'elle peut vouloir? A-t-elle une si grande envie d'attirer la foudre sur ses frontières? Qu'elle suive alors l'Autriche dans ses aventures. La chambre des seigneurs peut nourrir ce rêve insensé de tendre la main aux Habsbourg en détresse; mais la Prusse, qui n'est pas la chambre des seigneurs, restera fidèle dans ses actes au vote obtenu par M. de Vincke en faveur de l'Italie. Car il est temps que la Prusse sorte de ces hésitations, et qu'elle n'offre pas le triste spectacle d'un gouvernement qui affiche la prétention de diriger l'Allemagne quand il se montre incapable de se diriger lui-même. Partout où il y a un intérêt allemand en jeu, c'est le rôle de la Prusse d'accourir le défendre. Elle ne peut avoir d'autre programme. Or l'oppression de l'Italie n'est pas un intérêt allemand! Il l'est si peu, que l'Autriche, en donnant ce but à sa politique, a cessé presque d'être une puissance allemande, et qu'elle court le risque de voir l'Allemagne s'organiser en l'excluant. Quand donc comprendra-t-elle que la seule politique capable de la sauver encore sur le penchant de sa ruine, est celle qui, en la débarrassant de l'Italie et en la plaçant au regard des Hongrois dans l'état de simple suzeraine, lui permettrait de rivaliser avec la Prusse dans la création de l'union germanique? Si elle ne veut pas le comprendre, est-ce à la Prusse à la suivre dans cette voie funeste, où chaque pas nouveau la rapproche de l'abîme? La Prusse, qui arme pour le droit des gens et revendique au nom de l'Allemagne les franchises du Holstein, irait combattre ce même droit en Italie à la remorque de l'Autriche? Nous ne le croirons jamais, et les déclarations de M. de Schleinitz touchant l'inqualifiable conduite de M. le comte de Schlippenbach, officier prussien, membre de la légation prussienne à Rome et conspirateur bienveillant, sont de nature à nous affermir dans cette conviction. La Prusse n'a-t-elle pas à se féliciter du rôle que lui font les circonstances, de tous le plus facile à tenir et le mieux indiqué, celui de la neutralité dans une question où aucun intérêt majeur n'est engagé pour elle?

Pendant que l'Autriche se concentre sur les rives du Mincio, que Garibaldi reçoit des députations à Turin, et que M. Ferrari prêche à l'Italie, avec l'à propos d'un sourd, l'emploi du système fédératif, M. de Cavour a posé sans doute un ultimatum au saint-siège. L'indépendance qu'il lui offre, et qu'il a si bien définie à la tribune italienne, ne vaut-elle pas cette servitude que l'Église nomme son pouvoir temporel? L'indépendance de l'Église et de l'État, c'est la liberté d'enseignement pour l'Église aussi bien que pour l'État. Or, les jésuites furent toujours friands de cette liberté, qu'ils regardent comme le premier bien; peut-être s'aviseront-ils *in extremis* que ce droit vaut quelques morceaux de terre. Faut-il le dire? Dans cette circonstance nous mettons notre espoir en eux et nous ne croyons pas tout à fait impossible qu'ils s'entendent avec M. de Cavour. Une dotation pour l'Église et la liberté d'enseignement, cela vaut la peine qu'on y regarde. Mais, dira-t-on, où serait la garantie de tout cela? Et si le peuple italien allait inaugurer son règne par l'expulsion des jésuites, interprétant à sa manière l'indépendance de l'Église, ainsi que d'autres peuples l'ont fait ailleurs? Car le peuple ne connaît guère de la liberté que ce qui plait au peuple. Les jésuites venant à lui déplaire, que deviendrait le libre enseignement des jésuites? Nous demanderons à notre tour ce que deviendront les jésuites si,



dans l'état de crise où le saint-siège s'est placé, ils oublient leur proverbial amour des transactions? Mais chaque heure qui s'écoule emporte une chance de paix, et il en reste bien peu dans l'urne des destins.

En entrant à Rome, le Piémont cessera d'exister : il n'y aura plus que l'Italie. Cette métamorphose impliquera une ère entièrement nouvelle dans la renaissance de ce peuple rajeuni. Un prince Murat peut bien conspirer à Naples contre la cour de Turin, que pourrait-il contre le royaume d'Italie? Que signifierait alors cette tentative de repêcher en eau trouble une couronne éphémère? Elle n'aurait plus le moindre sens, et les manifestes de l'infortuné prétendant i raient comme des bulles de savon crever aux murs du Capitole. Aujourd'hui ils empruntent à l'état indécis des choses un semblant de gravité. C'est un signe, après tant d'autres, qu'il serait temps d'en finir bientôt à Rome si l'on ne veut compromettre la situation acquise par l'emploi trop prolongé des expédients.

Si la séparation était réalisée à Paris entre l'Église et l'État comme elle le sera inévitablement à Rome, l'on serait plus à l'aise en des affaires comme celle de l'évêque de Poitiers. Les concordats donnent par le seul fait de leur existence une signification politique au clergé. Si l'indépendance de l'Église et de l'État avait déjà succédé chez nous au régime si épineux des concordats, il ne se fût pas agi de Mgr l'évêque de Poitiers, on n'aurait eu affaire qu'à M. un tel; il n'eût pas été question de mandement, mais tout simplement d'un discours prononcé par un citoyen justiciable comme tout autre de la loi, de ses qualifications et de ses pénalités. Le Concordat existant, il fallait une juridiction spéciale, celle du conseil d'État, une évocation surannée, l'appel comme d'abus, un régime exceptionnel pour l'Église qu'on élève sur le pavois, tout en la censurant avec toutes sortes de détours, d'embarras et de ménagements. Quand donc n'y aura-t-il plus d'évêques pour le Code? Quand la récente circulaire de M. le garde des sceaux sera devenue quant aux principes d'égalité qu'elle formule la véritable loi régulatrice des rapports entre l'Église et l'État. Les concordats ne servent qu'à créer des pièges et à faire un piédestal aux Églises. — On leur ouvre ce qu'elles ambitionnent le plus, l'arène du martyre.

Le martyre peut également devenir une arme redoutable entre les mains d'un peuple. La Pologne le prouve en ce moment. Il nous semblait impossible que les Polonais pussent se maintenir longtemps dans cette attitude à la fois résignée et fière qu'ils adoptèrent avec tant de courage. Une explosion était inévitable. Quand la mèche est si près de la mine, peut-on croire que celle-ci ne finira point par sauter? Notre seul espoir était dans la belle institution qui vient d'être si maladroitement anéantie.

La Société agronomique, animée d'un esprit ferme et conciliant, eût pu servir d'intermédiaire entre Varsovie et Pétersbourg. Au lieu de placer en elle sa confiance, et de l'appeler loyalement à seconder de bienveillantes intentions, le gouvernement russe a cru opportun de la dissoudre en même temps qu'il proclamait un programme de réformes. C'est un fâcheux commentaire qu'il a donné à l'ukase du 26 mars, qui aurait eu si grand besoin au contraire d'être favorablement interprété par les mesures de fait du gouvernement et de voir son insuffisance corrigée par quelques décisions encourageantes. La Société agronomique pouvait devenir un danger. Soit, mais en la détruisant le gouvernement russe a créé un danger mille fois plus grand : il est demeuré seul en présence des populations qu'il jetait dans le soupçon, et rien n'est plus là pour

amortir des chocs redoutables. Si la Société agronomique pouvait, par son organisation compacte, autorisée, créer des embarras et entraver la liberté d'allure du gouvernement, d'un autre côté, en même temps qu'elle représentait le vœu général, elle représentait aussi la modération, la mesure, l'intelligence, en un mot la possibilité des transactions légitimes. Les peuples dans l'exercice direct de leurs griefs n'ont pas coutume d'opérer par voie de compromis. Si donc l'ukase impérial avait éveillé quelque espoir, la dissolution de la Société agronomique a retiré au gouvernement russe, tout autant qu'au peuple polonais, un médiateur favorable aux solutions pacifiques. Cette imprudente mesure peut devenir une calamité non-seulement pour la Russie et pour la Pologne, mais pour toute l'Europe, déjà si anxieuse du lendemain.

La diète hongroise s'est ouverte le 6, à Bude, avec une grande solennité et au milieu d'une affluence considérable. Cependant le discours d'ouverture est resté en suspens et n'a fait qu'indiquer la difficulté à résoudre. On aime à se tenir d'autant plus dans ces généralités, que l'on sent de part et d'autre, à Pesth et à Vienne, qu'on va en sortir, et que l'application approche avec sa redoutable précision. Au dernier moment, qui l'emportera de la tendance qui pousse l'Autriche vers l'Allemagne, où elle se nationaliserait elle-même, ou de celle qui la porte loin des intérêts germaniques, et lui fait aveuglément user ses efforts dans cette œuvre impossible qui consiste à dénationaliser des peuples sans affinité possible avec elle?

En Amérique, c'est décidément la politique de la bonhomie qui l'emporte. M. Lincoln suit à la piste son prédécesseur, M. Buchanan. C'est de la politique chrétienne, au sens le plus littéral du mot. M. Lincoln espère sans doute, par cet exemple, ramener le Sud aux préceptes évangéliques : la Confédération de Washington souffletée sur une joue, il ne trouve rien de plus opportun que de tendre l'autre et de laisser les États du Sud y imprimer une marque impertinente. La nouvelle confédération, tacitement reconnue par le Nord, le sera sans doute bientôt formellement, car dans cette voie il faudra aller jusqu'au bout des politesses, à moins que l'on ne préfère rompre tout à coup quand on aura perdu tous les avantages de la position. Que feront les gouvernements de l'Europe en face de cette *nationalité* qui s'élève assise sur l'esclavage? Sans doute ils reconnaitront le nouveau pavillon et mettront leur sceau diplomatique au front de la république noire. Elle eût mérité cependant d'être marquée d'un autre sceau et de rester isolée dans son crime en subissant le blocus de la civilisation et de l'humanité. Il n'en sera rien, la civilisation et l'humanité ayant besoin de coton.

Pour exercer sa verve humanitaire, l'Europe n'a-t-elle pas assez de la Syrie? Le *Morning-Post*, qui n'est pas sans quelque sympathie pour les Américains du Sud, n'oublie pas que les Druses méritent toute faveur. Il aura sur ce point à compter avec le comité pour la défense des chrétiens en Syrie. « Nos soldats, dit ce comité formé sous l'ardent patronage de M. Saint-Marc Girardin, ne reviendront que le 5 juin. Les chrétiens de Syrie ont encore trois mois à vivre. Nous devons dire que cette date du 5 juin a de quoi effrayer tous ceux qui connaissent l'Orient : c'est la date du Gourbam-Baïram, c'est-à-dire d'une des éruptions périodiques du fanatisme musulman. »

Il est conforme sans doute aux exigences les plus élémentaires de l'humanité que l'occupation française se prolonge tant que durera le péril de voir les chré-

tiens massacrés par les Druses, ou les Druses massacrés par les chrétiens. Mais alors l'occupation française durera toujours, car l'occupation est l'expression du péril, elle n'en est pas la solution. La solution, il faudra qu'on l'aille chercher finalement où elle est, à Constantinople. Damas et Beyrouth ne sont que de sinistres échos qui proclament la décadence de l'empire turc. Cet empire vit des dissensions et des rivalités de la politique occidentale. Mais voici que quelque chose s'agite dans les entrailles de ce moribond qui a si bien pris l'habitude de rendre chaque jour le dernier soupir. Les chrétiens menacent de s'occuper directement de leurs propres affaires. Une insurrection s'organise qui va de la Save à la mer Noire. La Bosnie, la Serbie, l'Herzégovine, le Montenegro, se soulèvent. La politique européenne aura beau faire, si elle recule devant la question d'Orient, la question d'Orient semble avoir pris le parti de marcher résolument sur elle et de l'acculer à une décision.

Ainsi, de toutes parts le globe est remué et ses destinées sont de nouveau en balance entre la paix et la guerre. C'est l'heure du grain de sable, l'heure où le moindre atome de plus d'un côté ou de l'autre, doit entraîner l'Europe dans la guerre ou la ramener vers de paisibles horizons.

CHARLES DOLLFUS.

*ERRATA de la précédente livraison :*

Page 314, ligne 29, au lieu de (3 uber), lisez (Zuber).  
 — — — 39, — 10 mille, — 10 mil.  
 — 315, — 29, — Kurhem, — Kurhesse.



CHARLES DOLLFUS.

PARIS TYPOGRAPHIE DE HENRI FLOK, 8, RUE GARANCIÈRE.

# MÉTAPHYSIQUE DE LA MORT.

---

## DE LA MORT

### ET DE SON RAPPORT AVEC L'INDESTRUCTIBILITÉ DE L'ÊTRE EN SOI<sup>1</sup>.

---

La mort est proprement le génie ou la muse de la philosophie ; c'est pourquoi Socrate définissait cette dernière *l'étude de la mort*.

<sup>1</sup> Il y a peu de temps que la *Revue* (livraison du 31 janvier) a donné la traduction de « la Métaphysique de l'amour » d'Arthur Schopenhauer. Cette seconde étude, non moins intéressante, est une sorte de complément de la précédente, et c'est pour ce motif que nous la mettons en regard. On y retrouvera tous les traits de la doctrine de l'auteur, doctrine où se mêlent Platon, Kant et Bouddha, fondus au creuset d'une philosophie qui porte néanmoins un cachet très-individuel.

Nous aurions maint argument à élever contre la thèse que Schopenhauer développe ici, et plus d'un lecteur protestera contre des conclusions qui font si bon marché du développement individuel. Si l'individu n'est là que par l'espèce et pour elle, l'on se demandera peut-être pourquoi existe l'espèce elle-même, et s'il n'est pas plus rationnel de penser que l'arbre est fait pour les fruits qu'il porte, plutôt que les fruits ne sont faits pour l'arbre ? Sans nul doute, la sève de l'arbre, la substance de son être et de sa croissance, est dans le fruit né de lui ; à cet égard, Schopenhauer ne peut être contredit. Mais à son tour le fruit, qui est comme un couronnement de tous les efforts végétatifs, comme la quintessence de toutes les forces et de tous les sucs déposés dans l'arbre et travaillant en lui, le fruit est plus que l'arbre dont il procède. La naissance lui fait déjà une existence à part ; la force qui réside dans l'espèce s'est particularisée, individualisée en lui, et bien qu'il reste en communion avec la souche qui l'engendra, il se distingue et s'isole d'elle par la conscience. Mais l'âme, qui s'est constituée au moyen de la particularisation d'une force générale, peut-elle encore s'imaginer dans sa particularité, une fois dissous le milieu qui la limitait ? ou bien faut-il admettre qu'elle rentre dans le monde des principes à l'état élémentaire, et qu'elle s'y retrouve en disponibilité au service de formations ultérieures, comme levier indestructible auquel la génération fournira un nouveau point d'appui, un prétexte nouveau de faire sa réapparition dans le monde phénoménal ?

C'est là un mystère que le sentiment de chacun peut résoudre à sa manière, et sur lequel jusqu'ici nous ne voyons pas que la science puisse fournir autre chose qu'une matière favorable à l'hypothèse.

C. D.

Il serait même difficile, sans la mort, de faire de la philosophie <sup>1</sup>. L'animal vit sans une véritable connaissance de la mort : n'ayant conscience de soi que comme d'un être sans fin, il jouit immédiatement de toute l'indestructibilité de l'espèce. Chez l'homme, au contraire, se rencontre nécessairement, avec la réflexion, la certitude effrayante de la mort. Mais comme partout dans la nature un remède ou tout au moins un certain dédommagement a été placé à côté du mal, cette même réflexion qui amène avec elle la connaissance de la mort nous fournit des considérations métaphysiques qui nous en consolent, tandis que l'animal est incapable de les comprendre et n'en a pas besoin. Toutes les religions et toutes les philosophies tendent spécialement vers ce but ; à l'origine, ce ne sont que des antidotes fournis par la raison contre la certitude de la mort. Mais elles ne se rapprochent pas toutes également du but qu'elles se proposent : telle ou telle religion, telle ou telle philosophie, est bien plus capable que toute autre de préparer l'homme à regarder la mort en face d'un œil tranquille. Le brahmanisme et le bouddhisme par exemple, en lui enseignant qu'il est l'être primitif, le Brahm, n'ayant ni commencement ni fin, seront beaucoup plus efficaces en ce sens que les religions qui lui apprennent qu'il a été créé de rien, et que son existence, qui est un don d'autrui, ne date vraiment que du moment de sa naissance. C'est pourquoi nous trouvons dans les Indes une sérénité d'âme et un mépris de la mort dont on ne se fait aucune idée en Europe. Dans le fond cependant, c'est une chose assez grave que d'inculquer à l'homme dès son enfance des notions aussi superficielles et aussi fausses sur un sujet d'une telle importance ; on le rend par là incapable pour jamais d'échanger ces notions contre de plus précises et de plus vraies. Ainsi, en lui enseignant, d'une part, qu'il est sorti tout récemment du néant dans lequel il a été plongé pendant une éternité, et, d'autre part, qu'il ne doit plus cesser d'exister, c'est absolument comme si on lui disait qu'il est l'ouvrage exclusif d'un autre, et que cependant il est responsable pour toute l'éternité de ses propres actions. Mais plus tard, lorsque son esprit, mûri par la réflexion, aura pénétré la fausseté de cette doctrine, il n'en aura point de meilleure à mettre à sa place ; que dis-je ? il ne sera même plus en état d'en comprendre une autre, et se verra ainsi frustré de la consolation que la nature lui avait destinée en compensation de la certitude de la mort. C'est en conséquence d'une telle

<sup>1</sup> « Ciceron dit que philosopher, ce n'est autre chose que s'arrêter à la mort. » Montaigne. (Trad.)

éducation que nous voyons à présent (1844) les ouvriers socialistes d'Angleterre et les jeunes hégéliens d'Allemagne adopter, dans leur avilissement, ce principe sensuel et même bestial : *Edite, hibite, post mortem nulla voluptas.*

Cependant, en examinant tout ce qui a été dit sur la mort, il faut bien reconnaître qu'en Europe du moins l'opinion publique et même souvent l'opinion individuelle ont toujours vu dans ce fait ou l'anéantissement complet de l'individu, ou la continuation intacte de son existence. Ces deux croyances, vers lesquelles les esprits sont tour à tour attirés, sont également fausses. Nous pourrions prendre un moyen terme entre ces deux extrêmes, mais nous préférons nous élever à un principe supérieur, du haut duquel nous verrons ces doctrines s'évanouir d'elles-mêmes.

Dans les considérations suivantes, je partirai d'abord du point de vue tout à fait empirique. Le premier phénomène qui s'offre à nous, c'est que l'homme, en vertu de sa conscience naturelle, ne craint pas seulement la mort pour lui-même, mais aussi pour tous ceux qui lui sont chers. Lorsque ce grand malheur vient les frapper, il verse des larmes, et certes ce n'est pas l'égoïsme qui les lui fait répandre, mais bien la pitié qu'il éprouve pour eux. Celui qui, en une telle circonstance, resterait les yeux secs et ne ressentirait aucune tristesse, passerait pour un homme sans cœur et sans entrailles. Il en est de même dans la vengeance portée à son plus haut degré : en cet état, l'homme recherche la mort de son ennemi comme le plus grand des maux qu'il puisse lui infliger. Les opinions varient avec le temps et avec les lieux, mais la voix de la nature reste partout et toujours la même ; c'est donc elle qu'il faut écouter avant tout. Or ici elle semble déclarer clairement que la mort est un grand mal. Dans la langue de la nature, la mort signifie l'anéantissement.

Ajoutons que si la mort est un événement si sérieux, il sera bien permis d'en conclure que la vie n'est pas une plaisanterie. Certes, nous ne méritons rien de mieux que d'être jugés dignes de l'une et de l'autre.

Dans le fait, la crainte de la mort est indépendante de toute connaissance, car l'animal lui-même en est affecté, bien qu'il ne connaisse pas la mort. Tout ce qui vit l'apporte avec soi en venant au monde. Considérée *à priori*, cette crainte de la mort n'est que le revers de ce désir de vivre qui nous embrase tous. Tout animal, nous le savons, apporte en naissant le soin de son entretien et la crainte de sa destruction. C'est cette crainte, bien plus que celle de la simple dou-

leur, qui se révèle à nous dans l'attention pleine d'anxiété avec laquelle il cherche à défendre sa propre vie et celle de sa progéniture contre tout danger menaçant. Pourquoi se met-il à trembler et fuit-il pour se cacher? Parce qu'il est tout pénétré du désir de vivre, et que, se sachant soumis à la mort, il ne cherche qu'à gagner du temps. Il en est de même de l'homme à l'état primitif. Le plus grand des maux qui puissent le menacer est la mort; la plus poignante angoisse, encore celle de la mort. Rien ne peut exciter aussi vivement notre intérêt que la vue d'un danger menaçant la vie d'autrui; rien de plus émouvant qu'une exécution capitale. Mais cet attachement sans bornes à la vie, qui se révèle à nous dans tous ces faits, ne peut pas être le résultat de la connaissance et de la réflexion, lesquelles seraient bien plus disposées à y voir de la folie qu'un sentiment vrai. Au point de vue de sa valeur objective, il est plus que douteux, en effet, que la vie soit préférable au néant; je dirai même que si l'expérience et la réflexion pouvaient élever la voix, elles nous conseilleraient le néant. Si l'on allait sur les cimetières heurter aux tombeaux et demander aux morts s'ils veulent se relever, je suis sûr qu'ils secoueraient la tête en signe de refus. Socrate s'exprimait ainsi dans l'apologie de Platon, et Voltaire lui-même, l'aimable et gai Voltaire, n'a pu s'empêcher de dire quelque part : « On aime la vie, mais le néant ne laisse pas d'avoir du bon; » et ailleurs : « Je ne sais pas ce que c'est que la vie éternelle, mais celle-ci est une mauvaise plaisanterie. » D'ailleurs, cette vie doit bientôt finir, et le peu d'années qu'il nous reste peut-être encore à vivre auront bientôt disparu en face de l'éternité où nous cesserons d'exister. Aux yeux de la réflexion, il semblera donc souverainement ridicule que nous prenions tant de soin de ce peu de temps qui nous est donné, que nous tremblions si fort à la vue du danger qui menace notre vie ou celle d'autrui, et que nous nous mettions à composer des tragédies dont la terreur va puiser ses ressorts dans la crainte de la mort qui nous agite tous. Ce vif attachement à la vie est donc aveugle et irréfléchi; il résulte de ce que tout notre être en soi n'est qu'un désir de vivre aveugle et irréfléchi, auquel la vie, quelles qu'en soient du reste l'amertume, la brièveté et l'incertitude, apparait toujours comme le souverain bien. La réflexion, bien loin d'être l'origine de cet attachement à la vie, ne cherche au contraire qu'à l'étouffer, puisqu'elle dévoile le néant de notre existence et combat la crainte de la mort. Lorsqu'elle est victorieuse dans cette lutte et que nous voyons l'homme s'avancer au-devant du trépas d'un visage ferme et serein, nous admirons son courage et sa grandeur d'âme; nous applaudissons ainsi au

triomphe de l'intelligence sur le désir aveugle de vivre, où réside, comme nous le disions tout à l'heure, l'essence même de notre être. Mais si, au contraire, l'intelligence succombe dans ce combat, nous n'avons pas assez de mépris pour celui qui se cramponne ainsi de toutes ses forces à la vie, et, se roidissant à la vue de la mort, ne s'y soumet qu'avec désespoir. Cependant ce malheureux ne fait qu'obéir aux mouvements de la nature, qui, à l'origine, sont les mêmes chez lui que chez nous. Ici, je demanderai en passant comment cet amour sans bornes pour la vie et ce constant effort à vouloir la conserver à tout prix aussi longtemps que possible, peuvent être considérés par les sectateurs de toute religion comme des sentiments bas et méprisables. Ces gens-là n'admettent-ils pas que la vie est un don des dieux propices? Comment peuvent-ils donc voir de la grandeur et de la noblesse dans le mépris de ce même présent des dieux?

De tout ce qui précède, il reste donc établi : 1° que le désir de vivre ou la volonté vitale est l'être intime de l'homme; 2° qu'elle est en soi aveugle et privée d'intelligence; 3° que l'intelligence lui est étrangère à l'origine et ne lui est accordée que plus tard; 4° enfin, que l'intelligence et la volonté vitale sont toujours en lutte, et que nous donnons notre approbation à la victoire de la première sur la seconde.

Si c'était la pensée du néant qui nous fit paraître la mort si effrayante, nous envisagerions avec le même effroi le temps où nous n'étions pas encore. Il est bien certain, en effet, que le néant après la mort ne peut pas être différent du néant avant la naissance; il ne doit pas non plus être plus effrayant. Toute une éternité, pour ainsi dire, s'est écoulée tandis que nous n'existions pas encore, et cela ne nous donne aucun sujet d'affliction. Mais qu'après l'intermède d'une existence éphémère, nous nous retrouvions plongés dans une éternité où nous n'existerons plus, voilà ce qui nous tourmente et nous désespère. Cette soif ardente de la vie découlerait-elle peut-être de ce qu'ayant goûté à l'existence, nous l'avons trouvée agréable? Pas le moins du monde; l'expérience de la vie, ainsi que nous l'avons déjà fait entendre, pourrait bien plutôt éveiller en nous une ardente aspiration vers ce paradis perdu du néant. D'ailleurs, l'espérance de l'immortalité de l'âme, qui rêve toujours un *monde meilleur*, n'est-elle pas une preuve suffisante que celui-ci ne vaut pas grand'chose? Je sais que dans les livres et dans les discours on s'est occupé bien plus souvent de notre état après la mort que de notre état avant notre naissance. Cependant, pour la philosophie, ces deux problèmes ont le même intérêt et la même importance, et celui qui répondrait à l'un aurait par là même répondu



à l'autre. On a fait de très-jolies déclamations sur la répugnance que nous éprouverions à nous imaginer que l'esprit de l'homme, qui embrasse le monde entier et s'élève à des pensées si sublimes, pût être enfermé entre quatre planches de sapin et déposé en terre. Mais on n'a jamais essayé de nous dire pourquoi ce grand esprit a dû attendre toute une éternité avant d'arriver à la possession de ces hautes facultés, ni comment le monde a pu se passer si longtemps de lui. Cependant l'intelligence que le désir de vivre n'a pas encore gagnée, ne pourra jamais se proposer une question plus naturelle que celle-ci : Une éternité s'est écoulée avant ma naissance; qu'étais-je donc pendant tout ce temps? — La métaphysique répondra peut-être : Moi, j'étais toujours moi; ou, en d'autres termes, ceux qui pendant tout ce temps disaient *moi* étaient précisément *moi*. — Mais, pour ne pas sortir de notre point de vue empirique, laissons la métaphysique de côté, et admettons que nous n'avons pas existé du tout. Partant de cette supposition, je ne vois pas de consolation plus efficace sur le néant éternel où nous allons être plongés après notre mort, que la pensée de ce même néant où nous avons été plongés avant notre naissance : c'est un état auquel nous sommes déjà habitués, et je n'en connais pas de plus commode. L'éternité du néant *a parte post* ne me paraît pas plus effrayante que cette même éternité *a parte ante*; toutes deux ne sont séparées l'une de l'autre que par un point : par le rêve d'une vie éphémère. Toutes les preuves qu'on peut donner de la continuation de la vie après la mort doivent s'appliquer aussi à la démonstration de notre être avant la naissance. A ce compte, les Hindous et les bouddhistes sont des plus conséquents. La théorie de Kant sur l'idéalité du temps peut seule dénouer toutes ces énigmes; mais ce n'est pas encore le moment d'en parler. De tout ce que nous avons dit jusqu'ici il résulte qu'il serait tout aussi absurde de nous affliger sur le temps où nous ne serons plus, que de nous désespérer sur celui où nous n'étions pas encore; car il est tout à fait égal que le temps, qui ne remplit pas notre existence, se trouve, vis-à-vis de ce qui la remplit, dans un rapport de futur ou de passé.

Mais en laissant même de côté cette considération de temps, il ne serait pas moins absurde de prendre le néant pour un mal. En effet, il en est du mal comme du bien; il suppose toujours l'existence et même la conscience. Or cette dernière cesse avec la vie, absolument comme dans le sommeil ou dans l'évanouissement. Son absence, nous le savons de reste, ne nous procure aucun mal, et son retour n'est jamais que l'affaire d'un instant. C'est sous ce point de vue qu'Épicure considérait

la mort et disait avec raison qu'elle ne nous regarde pas. Il expliquait cette pensée en disant qu'aussi longtemps que nous sommes, la mort n'existe pas, et que dès qu'elle apparaît, nous ne sommes plus<sup>1</sup>. Perdre ce que nous ne regrettons pas ne peut jamais être un mal; c'est pourquoi la certitude qu'un jour nous ne serons plus ne doit pas plus nous affecter que celle qu'il fut un temps où nous n'étions pas<sup>2</sup>. Ainsi, en soumettant la question à l'intelligence, nous voyons qu'il n'y a aucune raison de craindre la mort. Mais l'intelligence renferme la conscience : d'où il s'ensuit que cette dernière ne considérera jamais la mort comme un mal. D'ailleurs, ce n'est pas la partie intelligente de notre moi qui craint la mort; c'est cette autre partie qui n'est que le désir aveugle de vivre dont tout être vivant est embrasé. Nous l'avons déjà dit : la volonté seule est capable d'éprouver cette crainte, parce qu'elle n'est autre chose dans son essence que le désir ardent d'exister et de vivre. A l'origine, elle est privée de l'intelligence; elle ne l'acquiert que peu à peu et à mesure qu'elle s'objective dans l'individu. Mais dès qu'elle est entrée en possession de cette faculté, elle considère la mort comme la fin du phénomène avec lequel elle s'est identifiée, et dans lequel elle se croit renfermée; alors tout son être frémit et se révolte contre ce dénoûment. Nous examinerons plus loin si l'on a en effet quelque chose à craindre de la mort; jusque-là, rappelons-nous la source que nous venons d'assigner à cette crainte, et n'oublions pas la distinction que nous avons faite entre la partie volontaire et la partie intelligente de notre être.

Ce qui rend la mort si effrayante pour nous est donc bien moins la cessation de la vie, qui ne paraîtra jamais bien digne de regrets à personne, que la destruction de l'organisme, et cela précisément parce que cet organisme n'est que l'objectivation de la volonté dans l'individu. Nous ne sentons réellement cette destruction que dans les douleurs de la maladie ou les infirmités de la vieillesse; nous ne nous en apercevons pas dans la mort, car elle est pour l'individu le moment où la conscience disparaît, en même temps que cesse l'activité du cerveau. Quant à la transmission de cette paralysie aux autres parties de l'organisme, c'est déjà, à vrai dire, un événement postérieur à la mort. Ainsi, la mort, envisagée au point de vue subjectif, ne frappe que la

<sup>1</sup> Dialog. Laert., X, 27. « Elle ne vous concerne ny mort ny vif : vif, parce que vous estes; mort, parce que vous n'estes plus. » Montaigne. (*N. du trad.*)

<sup>2</sup> « Pourquoi c'est pareille folie de pleurer de ce que d'icy à cent ans nous ne vivrons pas, que de pleurer de ce que nous ne vivions pas il y a cent ans. » Montaigne.

(*N. du trad.*)

conscience. Comment elle la fait disparaître, c'est ce que tout le monde peut savoir d'après ce qui se passe dans le sommeil; cependant celui qui a éprouvé un véritable évanouissement le saura mieux encore, surtout s'il n'y est pas arrivé par une transition trop lente et par l'intermédiaire du délire, mais s'il a vu tout à coup cesser ses facultés visuelles et sa conscience s'évanouir immédiatement. La dernière sensation qu'on éprouve alors n'est rien moins que désagréable, et comme le sommeil est frère de la mort, l'évanouissement en est bien certainement le frère jumeau. Une mort violente n'a rien de douloureux non plus, car ordinairement les blessures les plus graves ne sont pas ressenties sur-le-champ; ce n'est que quelques instants après les avoir reçues, et souvent même à des signes tout extérieurs, qu'on s'aperçoit de leur présence. Si elles déterminent la mort sur-le-champ, la conscience disparaît avant cette découverte; si elles ne la déterminent que plus tard, tout se passe alors comme dans les autres maladies. Ceux qui ont perdu connaissance par immersion, par asphyxie ou par strangulation, s'accordent à dire aussi qu'ils n'ont pas éprouvé la moindre douleur. Il en est de même de la mort naturelle amenée par l'âge ou par l'euthanasie : c'est une lente défaillance et une dissolution insensible de l'existence. Avec l'âge, s'éteignent peu à peu les désirs et les passions; la sensibilité s'émousse, l'imagination s'affaiblit, les images s'effacent et disparaissent sans laisser de trace, le temps vole plus rapide, les événements perdent leur importance : tout pâlit et s'efface. Le vieillard caduc, qui n'est plus que l'ombre de ce qu'il était autrefois, s'avance en chancelant ou s'assied à l'écart. Qu'est-ce que la mort peut avoir encore à détruire en lui? Un jour enfin, le dernier assoupissement saisit cette ombre, et ses rêves ne sont plus que ceux dont Hamlet cherche l'explication dans son fameux monologue. Quant à moi, je crois que toute notre vie n'est qu'un de ces rêves.

Remarquons encore que la conservation du procédé vital, qui repose cependant sur une force métaphysique, exige une certaine résistance, et par conséquent un certain effort. C'est pourquoi chaque soir la nature détend l'organisme, et le force à suspendre l'activité du cerveau et à diminuer certaines sécrétions, telles que la respiration, le pouls et le dégagement de la chaleur. Il faut en conclure que la complète cessation du procédé vital doit être, pour la force qui l'entretient, un singulier soulagement. C'est à cela peut-être qu'est due l'expression de doux contentement répandue sur le visage de la plupart des morts. En général, l'instant de la mort doit ressembler à la fin d'un rêve pénible et agité.

Jusqu'ici nous avons reconnu que la mort, tout effrayante qu'elle paraisse, ne peut pas être un mal. Mais souvent aussi elle apparaît comme un bien, comme un ami longtemps désiré. Celui dont l'existence ou les aspirations sont entravées par des obstacles insurmontables, celui qui souffre d'un mal incurable ou d'un chagrin profond, voit enfin s'ouvrir devant lui un asile hospitalier dans le sein de la nature; il en est sorti, comme tout le reste, séduit par l'espoir d'une existence heureuse, et il peut toujours y rentrer. Ce retour au néant est la cession des biens, *cessio bonorum*, de la vie; cependant ici encore s'engage un combat physique ou moral, tant nous éprouvons de répugnance à retourner dans ce néant d'où nous sommes sortis avec empressement, pour jouir d'une existence qui nous a offert beaucoup de douleurs et bien peu de joies! Les Hindous donnent au dieu de la mort, Yama, deux visages : l'un effrayant et redoutable, l'autre doux et bienveillant. Ce que nous venons de dire explique en partie cet emblème singulier.

Du point de vue empirique où nous restons toujours placés, on voit apparaître une nouvelle considération qui vient d'elle-même s'offrir à nous et mérite un examen sérieux, afin d'être ramenée à ses vrais termes. La vue d'un cadavre m'indique que la sensibilité, l'irritabilité, la circulation du sang, la force reproductrice, etc., ont cessé dans le sujet placé sous mes yeux. J'en conclus avec assurance que ce qui animait jusqu'alors cette machine, et dont la nature m'a toujours été inconnue, ne l'anime plus et s'en est retiré. Mais si je voulais ajouter que cette force inconnue a dû être ce que j'appelais conscience ou intelligence, non-seulement ma conclusion serait hasardée, mais elle serait encore de la plus insigne fausseté. En effet, la conscience se révèle toujours à moi comme le produit et le résultat de la vie organique dont elle subit le sort, s'élevant ou s'abaissant avec elle dans les différents âges de la vie, dans la santé ou la maladie, dans le sommeil ou la veille; en un mot, la conscience apparaît toujours comme effet et jamais comme cause; je la vois naître, mourir et renaître encore, pourvu seulement qu'elle se retrouve au milieu des conditions nécessaires à son existence. Je puis même observer que le désordre complet de la conscience, produit par la folie, bien loin d'abattre et de déprimer les forces, ou de mettre la vie en danger, relève les premières et prolonge la seconde, si toutefois d'autres causes ne viennent pas s'y opposer. En outre, je sais que l'individualité est la propriété de tout être organique en général, et pour les êtres doués de conscience, l'individualité devient la propriété de la conscience elle-

même. Mais je n'ai aucune raison de conclure que cette conscience se confond avec le principe vital, qui m'est tout à fait inconnu; j'en ai d'autant moins, que je vois partout dans la nature que chaque phénomène particulier est l'œuvre d'une force générale, agissant de la même manière dans une foule d'autres phénomènes semblables. D'un autre côté, en présence de ce cadavre où la vie organique a cessé, j'ai tout aussi peu de raisons de conclure que la force qui l'animait a été anéantie; je n'en ai pas plus qu'à la vue d'un rouet au repos de conclure à la mort de celle qui le faisait tourner il n'y a qu'un instant. Lorsqu'un pendule, après avoir retrouvé son centre de gravité, suspend ses oscillations et cesse d'exister de l'apparente vie individuelle qui lui est propre, personne n'ira penser qu'en ce moment la pesanteur est également anéantie; tout le monde, au contraire, conviendra qu'elle agit, comme par le passé, dans une foule d'autres phénomènes. Il est vrai qu'on peut objecter à cette comparaison que, dans le pendule, la pesanteur n'a pas cessé d'être active, mais que c'est son activité seulement qui a cessé de se révéler au dehors. Celui qui s'arrêterait à cette objection peut laisser cet exemple de côté et le remplacer par celui d'un corps électrique dans lequel l'électricité par le dégagement aura vraiment cessé d'être active. J'ai seulement voulu montrer par là que nous reconnaissons aux forces les plus élémentaires de la nature une éternité et une ubiquité immédiates, sur l'existence desquelles l'instabilité de leurs manifestations passagères ne nous fait pas un instant illusion. Ainsi, nous devons être d'autant moins disposés à prendre la cessation de la vie pour l'anéantissement du principe vital, et l'avènement de la mort pour la destruction complète de l'homme. Parce que le bras nerveux qui, il y a trois mille ans, bandait l'arc d'Ulysse n'est plus, personne n'ira croire que la force qui contractait si énergiquement ces muscles a tout à fait disparu; pas plus qu'on admettrait, après quelques instants de réflexion, que la force qui tend un arc aujourd'hui n'a commencé d'exister qu'avec le bras qu'elle anime. On sera bien plus disposé à admettre, au contraire, que la force qui animait autrefois ce corps disparu est la même que celle qui anime aujourd'hui tel corps en possession de toute sa sève. Ce sentiment même est presque irréfutable. Nous savons, en effet, ainsi que nous l'avons exposé ailleurs, qu'il n'y a de périssable que ce qui est compris dans l'enchaînement des causes, savoir, *l'état et la forme*. Mais il y a deux choses que l'action des causes laisse intactes : c'est, d'un côté, la *matière*, et de l'autre, les *forces* de la nature. Elles restent en dehors de tout changement, parce qu'elles en sont elles-mêmes les

conditions nécessaires. Pour en revenir au principe vital, il faut bien au moins que nous commençons par nous le représenter comme une force de la nature, jusqu'à ce qu'un examen plus approfondi nous ait révélé son essence propre. Mais comme tel, il est déjà à l'abri des changements d'état et de forme que soulève ça et là l'enchaînement des effets et des causes, et qui seuls, ainsi que l'expérience nous l'apprend, peuvent avoir un commencement et une fin. Ainsi donc, l'indestructibilité de notre être se trouve déjà prouvée d'une manière évidente. Il est vrai que cette démonstration serait insuffisante pour établir les prétentions à l'immortalité qu'on est habitué à transformer en preuves, et incapable de nous fournir les consolations qu'on attend de telles espérances. Cependant c'est toujours quelque chose, et celui qui craint la mort comme un complet anéantissement ne doit pas mépriser la pleine certitude que le principe le plus intime de sa vie reste à l'abri de toute atteinte mortelle. On peut même soutenir ce paradoxe que la matière, qui, de même que les forces de la nature, reste indépendante des changements d'état et de forme, nous procure par son immutabilité une preuve de notre indestructibilité, suffisante pour consoler de la mort celui qui serait incapable d'en concevoir une autre. — Comment! s'écriera-t-on, l'immutabilité de cette vile poussière qu'on appelle la matière devrait nous assurer la continuation de notre existence? — Et pourquoi pas? Connaissez-vous cette poussière? Savez-vous ce qu'elle est et ce qu'elle peut faire? Apprenez donc à la connaître avant de la mépriser. Cette matière qui s'offre à présent à l'état de poussière ou de cendre, une fois dissoute dans l'eau, prendra la forme du cristal et l'éclat du métal; puis elle lancera des étincelles électriques; ensuite, soumise à l'action galvanique, elle révélera une force qui brisera les combinaisons les plus intimes et réduira l'argile en métal; enfin, elle pourra d'elle-même se transformer en plante ou en animal, et tirer ainsi de son sein mystérieux cette vie précieuse dont la perte est pour vos esprits bornés une source d'inquiétudes et d'angoisses. Osez-vous dire encore qu'une telle matière n'est rien? Eh bien, moi je soutiens hardiment que son immutabilité dépose en faveur de l'indestructibilité de notre être; et son témoignage, bien qu'un peu emblématique, mérite toute notre confiance. Pour le saisir et le comprendre, il faut se rappeler ce que nous avons déjà dit de la pure matière, de cette matière informe qui ne peut jamais être considérée isolément, mais qui reste toujours la base hypothétique du monde expérimental. Elle est, disions-nous, le reflet immédiat, la manifestation visible de la chose en soi, c'est-à-dire de la volonté;

c'est pourquoi elle jouit de la propriété d'être éternelle, comme la volonté en soi, et la révèle sous l'image de l'éternité du temps. Comme je l'ai déjà dit, la nature ne ment pas, et toute opinion fondée sur une conception purement objective des choses, et déduite d'après les lois de la logique, ne sera jamais tout à fait fausse; la plus mauvaise même ne pourra être qu'incomplète et exclusive. Tel est le matérialisme conséquent d'Épicure, ou son contraire, l'idéalisme absolu de Berkeley, et en général tout système de philosophie qui résulte d'un *aperçu* exact et d'une saine logique. Ce ne sont là que des conceptions étroites sans doute; mais envisagées d'un certain point de vue, elles sont vraies, malgré leurs contradictions. Ce n'est qu'en s'élevant au-dessus qu'on découvre que leur vérité est simplement relative et conditionnelle. Ce point de vue d'où on les domine, et qui permet de saisir ce qu'elles renferment de relativement vrai et d'absolument faux, pourrait bien être celui de la vérité absolue, si toutefois une telle vérité nous est accessible. Il ressort de là que l'indestructibilité de notre être est reconnue, dans le système grossier et antique du matérialisme, par l'éternité de la matière, et dans le système un peu plus relevé déjà du naturalisme, par l'éternité et l'ubiquité des forces de la nature, au nombre desquelles doit se trouver le principe vital. Ainsi, ces grossiers systèmes renferment déjà l'aveu que l'être vivant n'est pas anéanti par la mort, mais qu'il continue d'exister avec et dans le reste de la nature.

Les considérations qui précèdent, et auxquelles nous ajouterons des éclaircissements ultérieurs, ont pour point de départ la crainte de la mort qui saisit d'une manière si frappante tout être vivant. Mais à présent nous allons adopter un autre point de vue, et tout en restant sur le terrain de l'expérience, nous examinerons comment la nature, prise en général et non plus en particulier, se comporte vis-à-vis de la mort.

Pour nous, il est vrai, il n'y a pas de jeu de hasard plus émouvant que celui qui a pour objet la vie et la mort; nous en suivons les différentes phases avec la plus grande attention, nous livrant tantôt à la joie et tantôt à la crainte, car il s'agit pour nous, dans cette partie, d'un intérêt suprême. La nature, qui ne ment jamais, qui est toujours sincère et franche, s'exprime tout autrement sur ce sujet. Elle nous assure, comme le fait aussi Krischna dans le Bhagavad-Gita, que la mort ou la vie de l'individu ne sont pour elle d'aucune importance. C'est du moins ainsi qu'il faut interpréter l'insouciance avec laquelle elle livre la vie de l'animal et celle de l'homme au plus insignifiant

hasard. Voyez l'insecte qui se trouve sur votre chemin : la direction tout involontaire de votre pas va décider de sa vie ou de sa mort. Voyez l'escargot : incapable de fuir et de se défendre, ou de se cacher et de dépister son ennemi, il devient la victime du premier venu. Voyez le poisson insouciant jouer dans le filet encore ouvert, ou la grenouille paresseuse négligeant de prendre la fuite et de se sauver. Voyez l'oiseau qui ne remarque pas le faucon planant sur lui, ou la brebis que le loup, caché derrière un buisson, examine à loisir et dévore des yeux. Ils s'avancent tous, sans inquiétude et sans prévoyance, au milieu des dangers qui menacent à chaque instant leur existence. Ainsi, la nature, en livrant sans pitié ces êtres délicats non-seulement à ceux qui sont plus forts, mais même au hasard le plus aveugle, au caprice de l'enfant espiègle ou à l'humeur du premier badaud venu, nous révèle par là que l'anéantissement de cet individu lui est parfaitement indifférent, qu'il ne lui cause ni préjudice ni chagrin, et enfin que dans tous ces événements elle se moque aussi bien de la cause que de l'effet. Voilà ce qu'elle nous fait clairement entendre, et elle ne ment jamais; seulement elle n'ajoute aucun commentaire à l'expression de son sentiment, et se contente de parler dans le style laconique des oracles. Mais si cette mère commune est assez insouciante pour exposer ses enfants aux mille dangers qui les menacent, c'est qu'elle sait bien qu'en succombant ils retombent dans son sein, où ils n'ont plus rien à craindre; leur chute n'est ainsi qu'une bagatelle. Elle se comporte avec l'homme de la même manière qu'avec l'animal; à lui aussi elle dit que la vie et la mort de l'individu lui sont parfaitement égales. En conséquence, nous devrions penser de même, car, dans un certain sens, nous sommes nous-mêmes la nature. Si nos regards plongeaient assez avant dans le fond des choses, nous serions certainement d'accord avec elle, et nous envisagerions la vie et la mort d'un œil indifférent. En attendant, il nous faut expliquer cette insouciance et cette indifférence de la nature pour la vie de l'individu, en admettant que la destruction d'un tel phénomène ne porte pas la plus légère atteinte à sa propre et véritable essence.

Si, cessant de considérer la vie et la mort comme dépendantes du plus simple hasard, nous observons l'existence en général dans les deux grands règnes de la nature, nous voyons que dans le monde organique, où la plante et l'animal naissent aujourd'hui pour mourir demain, et où la naissance et le trépas se suivent dans une rapide succession, cette existence est purement éphémère; tandis que dans le monde inorganique, qui est bien inférieur au précédent, elle est



incomparablement plus longue et s'étend même jusqu'à l'infini pour la matière informe. Un tel examen, tout à fait empirique et objectif, doit déjà faire naître en nous la pensée que l'ordre apparent des choses n'est qu'un ordre superficiel; il doit nous apprendre que cet anéantissement et ce renouvellement incessants ne touchent pas à la racine des choses, et constituent un phénomène purement relatif, dont l'essence échappe à nos regards et reste toujours intacte au milieu de tous ces changements. Il est vrai que nous ne pouvons ni comprendre ni saisir le nœud de ce mystère, et que nous devons nous le représenter comme un tour de *passé-passé*. Mais il serait souverainement absurde d'admettre que le monde le plus imparfait et le plus inférieur, savoir, le monde inorganique, restât toujours intact et immuable, tandis que le monde le plus parfait et le plus élevé dût sans cesse sortir du néant avec son mécanisme si compliqué et si artistique pour y rentrer au bout d'un certain temps. On est donc bien forcé de reconnaître que cet ordre apparent des choses n'est pas l'ordre véritable; c'est un simple voile jeté sur ce dernier, ou, pour parler plus exactement, c'est un phénomène qui dépend absolument de la nature de notre intelligence. J'irai même plus loin, et je dirai que l'existence et le néant des êtres organiques, ou la vie et la mort, sont des phénomènes purement relatifs; si la nature nous les présente dans son langage comme des phénomènes absolus, c'est qu'elle ne se sert pas de la véritable expression des choses, mais d'une espèce de *patois du pays* qu'il faut savoir interpréter avec un peu de finesse, *cum grano salis*. Cette conviction immédiate et intuitive de la nature des choses s'imposera forcément à tout homme. Il est vrai que celui dont l'esprit ne peut se porter que sur les objets particuliers, et qui, à l'exemple de l'animal, est borné à la connaissance des individus, sera incapable de la saisir; mais celui qui est un peu mieux doué, et qui cherche à découvrir dans les objets particuliers ce qu'ils ont de général, c'est-à-dire les idées, se pénétrera de cette conviction d'une manière immédiate et certaine. Du reste, ce ne sont que les esprits étroits et bornés qui redoutent la mort comme un anéantissement; les esprits supérieurs sont au-dessus d'une telle crainte. Cette conviction dont nous parlons, et qui résulte d'une conception immédiate de la nature, doit surtout avoir été saisie avec une grande énergie par les auteurs sublimes et presque divins de l'Upanischad des Védas. Elle se révèle à nous dans leurs ouvrages d'une manière si vive et si fréquente, que nous sommes forcés d'attribuer la lucidité de leur esprit à l'époque où ils vivaient. Ces sages, en effet, plus rapprochés de l'origine du genre humain que nous, ont

pénétré l'essence des choses avec beaucoup plus de netteté et de profondeur que ne pourrait le faire la génération déjà affaiblie de nos jours : ολοι νυν βροτοι εστιν. D'ailleurs, la nature exubérante de l'Inde est bien autrement favorable à une telle conception que nos froides contrées du Nord. Cependant la réflexion, dirigée par un grand génie comme celui de Kant, arrive au même résultat, bien que par une voie différente. Elle nous apprend, en effet, que notre intelligence, dans laquelle se réfléchit le monde mobile et changeant des phénomènes, ne saisit pas la véritable et suprême essence des choses, mais seulement leur enveloppe phénoménale. J'ajoute qu'il ne peut pas en être autrement, car à l'origine l'intelligence n'est destinée qu'à être l'humble servante de la volonté, chargée de lui offrir les motifs de ses actions, et de lui aider ainsi à poursuivre ses buts secondaires et mesquins.

Mais continuons notre examen objectif et impartial de la nature. Si je tue un animal, soit un chien, un oiseau, une grenouille, soit même un pauvre insecte, il est vraiment impossible de concevoir que cet être, ou plutôt la force interne qui, peu d'instant auparavant, animait avec tant d'énergie cette merveilleuse existence phénoménale, ait été brusquement anéantie par l'acte méchant ou étourdi que je viens de commettre. D'un autre côté, ces millions d'animaux qui, à chaque instant et sous une infinie variété, apparaissent pleins de force et de vie, ne peuvent pas avoir été plongés dans le néant avant leur naissance et en être sortis tout à coup pour arriver à une subite et parfaite existence. Si j'en vois un disparaître sans savoir où il va, si j'en vois un autre reparaitre sans savoir d'où il vient, en observant toutefois que tous deux ont la même forme, la même existence, le même caractère, et qu'ils ne diffèrent que par la matière, je suis porté à croire que ce qui disparaît pour reparaitre ensuite est un seul et même être qui subit un simple changement, un simple renouvellement de son existence. La mort pour l'espèce serait ainsi ce qu'est le sommeil pour l'individu. Cette croyance est si naturelle qu'il est impossible de ne pas l'adopter, si l'esprit, dès la première jeunesse, n'a pas été altéré par l'empreinte de fausses idées et égaré par une crainte superstitieuse. Quant à la croyance opposée, qui admet que l'animal sort du néant à sa naissance pour y rentrer après sa mort, tandis que l'homme, soumis à la même origine, jouirait cependant d'une immortalité individuelle et consciente, elle soulève contre elle le sens commun et rentre tout simplement dans l'absurde. Si le bon sens, appliqué aux résultats d'un système quelconque, est la véritable pierre de touche qui permet d'en

constater la vérité, je voudrais bien la voir employée ici par les partisans de cette étrange doctrine qui a régné depuis Descartes jusqu'à Kant, et qui maintenant encore est adoptée en Europe par un grand nombre d'esprits distingués.

Toujours et partout le vrai symbole de la nature est le cercle, parce qu'il est l'emblème du retour des choses. Ce retour est, en effet, la forme la plus générale de la nature; c'est lui qui se révèle partout, depuis le cours des astres jusqu'à la naissance et à la mort des êtres organiques, et qui, au milieu du torrent des siècles et des événements, rend seule possible une existence invariable et immuable constituant la nature.

Si l'on observe en automne le petit monde des insectes, on voit tel être qui prépare son lit pour y dormir du long et lourd sommeil de l'hiver; un autre se file un cocon pour s'y renfermer sous forme de chrysalide et se réveiller au printemps rajeuni et embelli; la plupart enfin, après avoir choisi un emplacement convenable pour leurs œufs d'où ils doivent naître un jour, ne pensent qu'à se reposer tranquillement dans les bras de la mort. Ce spectacle est une grande leçon que la nature nous donne sur l'immortalité, et qui devrait bien nous apprendre qu'il n'y a aucune différence radicale entre le sommeil et la mort, et que l'une pas plus que l'autre ne peut porter atteinte à l'existence. Le soin avec lequel un insecte prépare en automne une cellule, un trou ou un nid pour y déposer ses œufs avec la nourriture nécessaire aux larves qui en sortiront au printemps, après quoi il meurt tranquillement, est le même que celui avec lequel un homme prépare, avant de se coucher, ses habits et son déjeuner du lendemain, après quoi il s'endort en paix. Il n'en serait certes pas ainsi si l'insecte mourant en automne n'était pas en soi et dans sa véritable essence identiquement le même que l'insecte naissant au printemps, absolument comme l'homme qui s'endort le soir est identiquement le même que celui qui s'éveille le lendemain matin.

Revenons à présent à l'espèce humaine, et portant nos regards bien avant dans l'avenir, essayons de nous représenter les générations futures avec leurs millions d'individus, aux nouvelles mœurs et aux nouvelles coutumes. L'on nous demandera aussitôt d'où viennent toutes ces générations et où elles sont en ce moment. Quoi! vous voulez savoir dans quel néant fécond elles sont encore cachées? Et où seraient-elles, sinon dans ce qui a toujours été réel et le sera toujours, dans le présent et son contenu? Ainsi, elles sont en toi, sot questionneur, qui, en méconnaissant ton être propre, ressembles à une

feuille d'arbre, qui, flétrie par le vent d'automne et sur le point de tomber, se lamenterait sur sa chute et ne voudrait pas être consolée par l'assurance qu'au printemps l'arbre se couvrira de nouveau d'une fraîche verdure. — Hélas! s'écrie-t-elle, ce sont d'autres feuilles! ce n'est pas moi! — O feuille insensée! où penses-tu donc aller, toi? D'où crois-tu que viendront les autres, et où est-il ce néant dans lequel tu crains de t'abîmer? Reconnais donc ton être propre, qui est précisément cet ardent désir de vivre; reconnais-le dans la force interne, secrète et vivace de cet arbre, qui, restant toujours la même au milieu des générations de feuilles qui se succèdent, n'est soumise ni à la naissance ni à la mort. Il en est de même de nous :

*Qualis foliorum generatio, talis et hominum.*

Si la mouche qui bourdonne en ce moment à mes oreilles s'endort le soir et revient bourdonner le lendemain, ou si elle meurt à la fin de la journée après avoir déposé des œufs d'où sortira au printemps une nouvelle mouche qui se mettra à bourdonner, c'est en soi une seule et même chose, et la connaissance qui voudrait y distinguer deux mouches toutes différentes est une connaissance relative et non absolue; c'est celle du phénomène, et non celle de la chose en soi. Dans le premier cas, la mouche reparait au matin; dans le second, elle reparait au printemps : quelle différence peut-il y avoir pour elle entre la nuit et l'hiver? Nous lisons dans la *Physiologie* de Burdach : « A dix heures, on ne voit pas encore un seul *cercaria ephemera*, espèce d'infusoires; à midi, l'eau en fourmille. Le soir ils meurent, et renaissent le lendemain matin. Ainsi l'a observé Nitzsch pendant six jours consécutifs. »

Ainsi, tout dans la nature ne fait qu'une halte d'un instant et court se précipiter dans la mort. La plante et l'insecte meurent à la fin de l'été; l'animal et l'homme, après quelques années d'existence. La mort est sans cesse occupée à moissonner des victimes. Cependant tout est organisé comme si rien n'était périssable. Chaque année, les plantes se couvrent de feuilles et de fleurs, les insectes bourdonnent, et l'animal et l'homme jouissent d'une éternelle jeunesse. Il en est de même des peuples : ils sont immortels comme les individus; l'histoire a beau leur donner d'autres noms et leur attribuer d'autres faits, leurs actions, leurs efforts et leurs souffrances sont toujours les mêmes. Tel le kaléidoscope qui, à chaque mouvement, change de forme à nos yeux, sans cesser pourtant d'être le même. Il est donc de toute évidence que la naissance et la mort ne touchent pas à l'essence propre des choses; elles laissent toujours intacte et impérissable, car tout

ce qui veut exister existe réellement et ne saurait avoir de fin. En conséquence de quoi, toutes les espèces animales, depuis le moucheron jusqu'à l'éléphant, sont toujours au complet. Elles se sont déjà renouvelées des milliers de fois, et cependant elles sont restées les mêmes. Les individus qui les composent ne savent rien de ceux qui les ont précédés et rien de ceux qui les suivront; ils ont seulement conscience de l'indestructibilité de l'espèce et de son identité avec eux, et c'est ce sentiment qui leur procure l'existence sereine dont ils jouissent. La volonté s'objective dans un présent éternel, parce que c'est là la forme de la vie de l'espèce qui ne vieillit jamais et conserve une éternelle jeunesse. La mort est pour elle ce que le sommeil est pour l'individu, ou encore ce que le mouvement des paupières est pour les yeux, mouvement dont l'absence faisait reconnaître les dieux indiens qui avaient revêtu la forme humaine. Comme le monde disparaît dans les ombres de la nuit, sans cesser cependant un seul instant d'exister, ainsi l'animal et l'homme semblent disparaître dans la mort, sans avoir reçu néanmoins la moindre atteinte dans leur véritable essence. Si l'on se représente ce mouvement de la naissance et de la mort dans ses vibrations rapides et infinies, on aura l'image de l'objectivation de la volonté, ou l'idée de l'être en soi, qui reste immuable au-dessus de tous ces changements, comme l'arc-en-ciel au-dessus de la cascade. Voilà l'immortalité dans le temps. C'est en vertu de cette même immortalité que, malgré les siècles de mort et de destruction qui se sont déjà écoulés, il ne s'est rien perdu, pas un seul atôme de la matière, pas une seule propriété de l'être en soi. C'est pourquoi nous pouvons à chaque instant nous écrier joyeusement : Malgré le temps, malgré la mort et la décomposition, nous sommes encore tous rassemblés!

Peut-être faudrait-il en excepter celui d'entre nous qui, fatigué du jeu de la vie, s'écrierait un jour du fond de son cœur : Moi, je retire mon enjeu ! Mais ce n'est pas encore le moment de nous livrer à un tel examen. Remarquons plutôt que la douleur de la naissance et l'amertume de la mort sont les conditions invariables qui assurent la conservation de l'objectivation de la volonté vitale; c'est par là que notre être en soi, à l'abri du cours du temps et du dépérissement des générations, peut jouir des fruits de l'affirmation que prononce la volonté vitale<sup>1</sup>. Ces deux conditions sont les mêmes que celle de dormir la nuit afin de pouvoir veiller le jour; cette dernière même est une explication que la nature nous donne de la difficulté des deux autres.

<sup>1</sup> Voir l'article sur le Système de Schopenhauer dans la livraison du 30 novembre 1859.

En effet, le *substratum*, en un mot la matière du présent est toujours la même. L'impossibilité de reconnaître immédiatement cette identité est précisément dans le temps, qui est une forme et une limite de notre intelligence. Si, par exemple, nous croyons que l'avenir n'existe pas encore, c'est parce que nous avons la naïveté de nous imaginer que nous pouvons nous apercevoir de son approche. Une telle illusion s'explique aisément : l'intelligence, qui la produit, nous a été donnée par la nature pour saisir non pas l'essence propre des choses, mais les motifs de nos actions ; elle se trouve ainsi au service, non pas de la volonté générale et absolue, mais d'une volonté particulière et accidentelle.

Si l'on a saisi dans leur ensemble les observations qui précèdent, on pourra comprendre aussi le vrai sens de la doctrine paradoxale des Éléates, qui enseignaient qu'il n'y a ni naissance ni destruction, mais que tout reste fixe et immuable : *Parmenides et Melissus ortum et interitum tollebant, quoniam nihil moveri putabant*<sup>1</sup>. Le beau passage d'Empédocle que Plutarque nous a conservé en reçoit aussi un peu de lumière :

*Stulta, et prolixas non admittentia curas  
Pectora : qui sperant, existere posse, quod ante  
Non fuit, aut ullam rem pessum protinus ire ;  
Non animo prudens homo quod presentiat ullus,  
Dum vivunt (namque hoc vitæ nomine signant),  
Sunt, et fortuna tum conflictantur utraque :  
Ante ortum nihil ut homo, nec post funera quidquam*<sup>2</sup>.

Enfin, le passage suivant de Diderot, si remarquable et si surprenant dans l'ouvrage où il se trouve, *Jacques le Fataliste*, ne mérite pas moins d'être cité ici. C'était un château immense, au frontispice duquel on lisait : « Je n'appartiens à personne, et j'appartiens à tout le monde ; vous y étiez avant que d'y entrer, vous y serez encore quand vous en sortirez. »

Il est vrai que dans le système où l'on fait sortir l'homme du néant à sa naissance, il doit y rentrer aussi après sa mort. Il serait sans doute très-intéressant d'apprendre à connaître à fond ce mystérieux néant ; mais l'esprit doué de la pénétration la plus ordinaire remarquera que ce néant empirique n'est pas du tout absolu. L'observation conduit au même résultat en constatant que le caractère des parents passe aux enfants et survit ainsi à la mort.

<sup>1</sup> Stob., *Ecl.*, I, 21.

<sup>2</sup> Plut., *Adv. Colot.*

Il n'y a pas de contraste plus frappant que celui de la fuite incessante du temps, entraînant avec soi tout ce qu'il renferme, avec l'immobilité du présent qui reste toujours le même. Si de ce point de vue on saisit par son côté objectif l'état immédiat de la vie, le présent, le *nunc stans*, apparaîtra comme le centre brillant de la roue du temps. Celui qui jouirait d'une vie incomparablement plus longue que la vie ordinaire, et qui pourrait d'un seul regard saisir le genre humain dans toute sa durée, ne verrait dans ce perpétuel changement de la vie et de la mort qu'une constante vibration et jamais un passage incessant du néant au néant. Il aurait ainsi sous les yeux le même phénomène qui s'offre à nous à la vue d'une étincelle qu'on fait rapidement tourner et qui décrit un cercle lumineux, ou à celle d'un ressort qu'on fait vibrer et qui forme un triangle constant; l'espèce serait pour lui la figure lumineuse ou triangulaire, et la naissance et la mort, les vibrations qui servent à la former.

Nous aurons une fausse notion de l'indestructibilité de notre être véritable après la mort, aussi longtemps que nous refuserons de l'étudier chez les animaux et que nous nous l'attribuerons à nous seuls, sous le nom pompeux d'immortalité. C'est grâce à cette vue bornée et à cette orgueilleuse prétention que la plupart des hommes refusent opiniâtrément de reconnaître que notre essence est la même que celle des animaux, et reculent d'effroi devant les moindres signes de notre parenté avec eux. Ce dédain de la vérité est le seul obstacle sérieux qui leur défende l'accès d'une connaissance exacte de l'indestructibilité de notre être. En effet, si l'on prend une fausse route pour faire ses recherches, on s'éloigne de la véritable et l'on n'arrive à la fin qu'à un désenchantement tardif. Laissons donc les folles idées préconçues, et poursuivons la vérité les yeux fixés sur la nature. Avant tout, apprenons à reconnaître dans l'examen de tout animal jeune et plein de vie l'existence invariable de l'espèce, qui accorde à chaque individu comme un reflet passager de sa jeunesse éternelle, et lui communique tant de grâce et de fraîcheur que le monde semble être fait d'aujourd'hui. Qu'on se demande sérieusement et loyalement si l'hirondelle qui vient d'arriver au printemps est autre que celle qui est venue ici pour la première fois, et si vraiment entre ces deux êtres le même miracle de la création s'est renouvelé un million de fois, pour n'aboutir ensuite qu'à un complet anéantissement. Je sais bien que si je soutenais sérieusement que le chat qui joue en ce moment dans la cour est le même que celui qui sautait et se glissait ainsi furtivement il y a déjà trois siècles, tout le monde dirait que je déraisonne. Mais je sais bien aussi

que je déraisonnerais davantage encore si j'allais dire que le chat d'aujourd'hui est tout à fait autre que celui d'il y a trois siècles. On n'a qu'à examiner loyalement un de ces vertébrés supérieurs pour se convaincre que cet être mystérieux et incompréhensible ne peut pas être anéanti. Cependant on sait, d'un autre côté, qu'il est sujet à la mort. La raison en est que, dans cet animal, l'éternité de l'idée ou de l'espèce se traduit par la fragilité de l'individu. En effet, à un certain point de vue, il est vrai qu'il y a un être différent dans chaque individu qui s'offre à nous : c'est le point de vue de la raison suffisante, dans lequel sont compris le temps et l'espace, constituant tous deux le *principium individuationis*. Mais à un autre point de vue, il est vrai aussi que tous les individus sont les mêmes : c'est celui qui repose sur ce principe que la réalité n'appartient qu'aux formes immuables des choses, savoir, les idées. Platon a eu une vue si nette de cette vérité, qu'il en a fait la pensée fondamentale de sa philosophie, et s'en servait comme d'un critérium pour juger de l'aptitude philosophique des gens.

De même que les fines gouttelettes d'une cascade paraissent et disparaissent avec la rapidité de l'éclair, tandis que l'arc-en-ciel qu'elles forment plane immobile au-dessus de cette agitation continuelle, ainsi l'idée ou l'espèce des êtres vivants reste intacte et tranquille, malgré le changement incessant des individus qui la composent. C'est dans l'idée ou l'espèce que la volonté vitale germe et se développe; c'est pourquoi la conservation de l'espèce fait son seul intérêt. Les lions, par exemple, qui naissent et meurent, sont comme les gouttelettes mobiles de la cascade; mais la *leonitas*, c'est-à-dire l'idée ou la forme du lion, ressemble à l'arc-en-ciel immobile. Aussi Platon n'accordait-il une existence propre qu'aux idées ou espèces; quant aux individus, il ne leur reconnaissait que la propriété de naître et de mourir. C'est du profond sentiment de son indestructibilité que naissent la tranquillité et la sérénité avec lesquelles l'homme, ainsi que l'animal, vit au milieu d'une foule d'accidents qui menacent à chaque instant son existence, et s'avance même sans crainte au-devant de la mort. Son regard confiant exprime la sécurité de l'espèce qu'un tel accident ne touche et n'effleure même pas. Jamais les dogmes incertains et variables de la religion ne pourraient communiquer à l'homme une telle sécurité. Ainsi que je l'ai déjà dit, l'observation de tout animal nous apprend que la mort ne gêne en rien le libre développement du germe vital ou de la volonté. Quel mystère insondable est renfermé dans cet animal! Prenez le premier venu, votre chien par exemple, et considérez-le. Voyez avec quel bonheur et quelle sécurité il se livre à la vie! Des mil-



liers de chiens sont morts avant que lui soit arrivé à l'existence; mais leur mort n'a pas porté la plus légère atteinte à l'idée de chien. Le vôtre est là, le regard animé du principe éternel, de l'*archeus*, et tout aussi vif, tout aussi vigoureux que s'il était né d'aujourd'hui et ne devait jamais mourir. Qu'est-ce donc que la mort a détruit pendant des milliers d'années? Ce n'est pas le chien, qui est là intact et parfait devant nous; c'est son ombre, son image, réfléchie dans notre intelligence toujours dépendante du temps. Comment serait-il donc possible de croire que ce qui subsiste toujours et remplit le temps fût sujet à la destruction? Il est vrai qu'on peut expliquer ce phénomène par son côté empirique, en disant que les individus renaissent à mesure qu'ils meurent. Mais cette explication n'est qu'apparente; elle substitue une énigme à une autre énigme. L'explication métaphysique, bien qu'elle exige un peu plus d'efforts, est donc la seule vraie et la seule satisfaisante.

A. M.

*(La fin à la prochaine livraison.)*

# LES MYTHES DU FEU

ET

## DU BREUVAGE CÉLESTE

CHEZ LES NATIONS INDO-EUROPÉENNES<sup>1</sup>.

---

### III.

#### LE BREUVAGE CÉLESTE.

L'homme a toujours recherché avec passion les excitants qui exaltent temporairement la vie physiologique. Sous un climat tempéré comme celui de l'Asie centrale, dans la vallée du haut Oxus où notre race a commencé à se développer, l'excitation ne pouvait être empruntée aux toniques amers, tels que le thé et le café; on la demanda aux boissons fermentées et spiritueuses. Il en est question dans les plus antiques documents, et leur confection faisait partie des cérémonies du culte, dont la tendance a toujours été de conserver et de consacrer les usages anciens. C'est par les monuments religieux qu'on connaît la passion des Aryas védiques pour le *soma*. Ce mot, qui signifie littéralement « un suc exprimé par la pression », désigna dans l'Inde une boisson préparée par une agitation circulaire, en mêlant le jus d'une plante sarmenteuse et grimpante, l'asclépiade acide des botanistes<sup>2</sup>, avec du lait ou du beurre clarifié, et de la bière d'orge qui faisait entrer le tout en fermentation. Mais il est certain que l'asclépiade acide, qui appartient

<sup>1</sup> Voir la livraison du 15 avril 1861.

<sup>2</sup> *Asclepias acida*, ou *sarcostemma viminalis*

aux pays chauds, ne se trouvait pas dans le pays des Aryens primitifs; le soma avait dû y être extrait de quelque autre végétal à suc fermentescible, peut-être d'une espèce de figuier. Le *haoma* des Mazdéens (le peuple qui parlait le zend), dont l'identité de nom avec le soma ne saurait être contestée, était le suc d'un arbrisseau noueux sarmenteux comme la vigne, et pourvu de feuilles comparables à celles du jasmin. On arrivera sans doute à le déterminer exactement, quand on connaîtra mieux la flore des pays situés entre le Khorâçan et la chaîne méridienne des monts Belour-Tag et Indou-Kouch, car c'est là, et sur les plateaux alpestres situés à l'orient de cette chaîne, que se localisent les plus anciens souvenirs de la race aryenne. L'existence du haoma n'est nullement une fable. Il pousse bien réellement dans les montagnes à l'est de la Perse, où, encore aujourd'hui, les Parses, qui ont conservé les traditions du culte antique, l'envoient recueillir par leurs prêtres. Le suc en est de couleur jaune d'or, par opposition au haoma céleste et fabuleux, dont le suc prétendu est blanc.

La race gréco-latine, qui la première, avec les Sémites, paraît avoir connu le vin, le rencontra sans doute, dans le cours de ses migrations, en Arménie, où la vigne est indigène. Elle appliqua à cette plante le traitement imposé au haoma dans la Bactriane, et donna au jus du raisin, exprimé et fermenté, le nom de *vēna*, « le désir », qui était une des épithètes de l'ancien soma. Les races celtique et germanique ne connurent pas le vin; mais en quittant la commune patrie, elles emportèrent avec elles le secret de la boisson fermentée faite avec les céréales, et spécialement avec l'orge, et aussi l'habitude de mêler à l'eau et de faire fermenter le miel, le jus de certains fruits, comme les sorbes, et le suc tiré de certains arbres, comme le frêne à manne du midi de l'Europe. De là l'hydromel des Scandinaves, dont le nom, *mjödhr*, donne lieu à de curieux rapprochements, et se retrouve avec une grande unanimité dans les langues indo-européennes. C'est l'allemand *meth*, le grec μέθυς, « vin », le celtique *medd*, le lithuanien *medus*, « miel », *midus*, « hydromel ». Le latin et le grec s'y rattachent indirectement par *mel*, μέλι, « miel ». L'origine de tous ces mots doit être cherchée dans le sanscrit *madhu*, qui est le nom du miel, et aussi un des noms du soma, *somyam madhu*. On tire ce mot de la racine *mad*, « être ivre, être fou », qui répond au grec μέθω, « être ivre », au celtique *meddu* (bas bret. *mézô*), « ivre », et à l'anglais *mad*, « fou ». M. Kuhn, admettant cette étymologie, rapproche fort heureusement la racine sanscrite *mad*, dont les dérivés indiquent un primitif *madh* ou *muth*, de la racine *math*, *manth*, « agiter circulairement », dont il a

été question plus haut, et qui s'appliquerait ici doublement au tournoiement de l'ivresse et à l'agitation circulaire exercée dans la préparation des boissons enivrantes. Le sens de doux, sucré, miellé, ne serait venu qu'après et par voie de conséquence.

Ce procédé de barattement circulaire, qui sert aussi à battre le beurre, est justement celui qui, en s'appliquant à la production du feu, s'était élevé, comme nous l'avons montré, à la dignité d'une cause cosmogonique. Dès lors les Aryens s'expliquèrent l'action des boissons fermentées, en supposant que la chaleur qu'elles communiquent au cœur était causée par un feu caché que le baratteur y aurait introduit. Les arbres du fruit desquels la plupart de ces liqueurs étaient tirées, rappelèrent aussi l'arbre céleste dont le fruit est le feu de l'éclair, et l'on supposa qu'ils en étaient des rejetons. De ces idées réunies, il résulta une tendance marquée à assimiler l'origine des boissons fermentées à celle du feu, et à appliquer dans les deux cas des mythes analogues.

Un autre point de vue confirma encore l'analogie. La pluie, parfois funeste à l'agriculture, est toujours bonne aux pâturages. Les pasteurs ne la craignaient jamais, surtout dans les contrées du centre de l'Asie, sujettes à de longues sécheresses. Ils appelaient l'orage qui, en arrosant les herbes, rendait la vie à leurs troupeaux, et c'est le sens des mythes d'Indra combattant Vritra et Çushna. L'eau des nuages qui opère le miracle de ranimer une végétation flétrie, ne parut pas aux Aryens être une eau ordinaire : elle est inépuisable, car les nuages reviennent toujours ; elle excite la vie des végétaux comme le soma excite les hommes. Elle fut donc à leurs yeux une espèce de soma, un soma céleste ; et tel est en effet l'*amrita*<sup>1</sup>, ou ambroisie.

De nombreux textes des Vêdas prouvent qu'il faut voir dans l'*amrita* l'eau des nuées, en tant qu'elle féconde la terre. Tel est, entre autres, ce passage du Rig : « Mitra, Varuna, les deux rois aux belles mains, dans les nuages, gardent l'*amrita* précieux<sup>2</sup> ». Le Yajur-Vêda blanc n'est pas moins explicite, quand il nomme les *âpas* ou déesses des nuées « les maîtresses de l'*amrita*<sup>3</sup> ». L'identité entre l'*amrita* et le soma est attestée par le même Vêda : « Le roi soma, quand il est

<sup>1</sup> *Amrita*, de *a* privatif et *mri* « mourir », « la liqueur qui communique l'immortalité ». C'est de là que vient le grec ἀμβροσία.

<sup>2</sup> *Rājāna mitrāvaruṇa supānt gōshu priyam amṛitam rakshamāna*. I mand., hymn. 71, cl. 9. *Gōshu*, « les vaches » célestes, signifie les nuages.

<sup>3</sup> *Amritasya patnīh*. Vaj. San., VI, 34.

exprimé, est *amrita*<sup>1</sup> »; et par le Çatapatha-Brâhmana, qui déclare expressément que « ce qui est l'*amrita* est le *soma*<sup>2</sup> ».

La croyance aux vertus de l'eau de pluie n'est signalée par M. Kuhn que chez les Aryens védiques; mais on peut penser qu'elle a été générale chez les nations indo-européennes. Les Grecs, notamment, attribuaient une fécondité particulière aux pluies d'orage. « Avec le tonnerre, dit Plutarque, il tombe souvent de l'eau génitale<sup>3</sup>, et propre à engendrer ». Dans cette eau génitale, il est difficile de méconnaître un souvenir de l'*amrita* des nuées.

Ces explications préalables étaient nécessaires à l'intelligence des mythes relatifs au breuvage céleste. Comme ceux qui avaient le feu pour objet, nous allons les voir se partager en deux groupes, suivant qu'ils se rattachent à l'idée du baratement ou à celle de l'arbre céleste. Une distinction importante à faire, et qu'on aurait désiré voir mettre en lumière par M. Kuhn, c'est que le premier groupe semble concerner surtout la production de l'*amrita* du ciel, de l'eau féconde des nuées, tandis que le second se rapporte plutôt à l'origine des liqueurs fermentées et des plantes dont le suc les procurait. D'ailleurs, comme il arrive toujours en pareille circonstance, les deux ordres d'idées ont fini par se confondre dans des mythes qu'on pourrait nommer de formation secondaire, et qui sont construits avec des débris de mythes primitifs appartenant à des époques et à des ordres d'idées divers.

La mythologie est assez pauvre en souvenirs du premier genre. La Grèce et l'Italie n'en ont pas gardé trace. Les Vêdas sont également dépourvus d'allusions directes à ces symboles. Il faut les aller chercher dans la poésie post-védique, dans les grandes épopées indiennes et dans les Purânas. En voici les résumés tels que les donne M. Kuhn.

Suivant le Râmâyana, les fils de Diti et d'Aditi<sup>4</sup> cherchent ensemble les moyens de devenir immortels, et, pour obtenir le breuvage qui donne l'immortalité, ils forment la résolution de baratter la mer de lait. A cet effet, ils prennent pour batte le mont Mandara<sup>5</sup>, en y attachant pour corde le serpent Vâsuki. Après mille ans de travail, les

<sup>1</sup> *Sômo rājā 'mrītam sūtaḥ*. Ibid., XIX, 72.

<sup>2</sup> *Tad yat tam amritam sômah sa*. IX, 5, 1, 8.

<sup>3</sup> ὕδωρ γόνιμον. *Propos de table*, IV, 2. V. aussi *Caus. nat.* IV.

<sup>4</sup> Les dieux et les démons.

<sup>5</sup> Le nom de cette montagne n'est qu'une altération de *manthara* « batte à beurre », se rattachant à la racine *manth*, dont nous avons parlé plus haut.

têtes du serpent commencent à cracher le venin hālāhala et à mordre la montagne. Le venin, violent comme du feu, menace de brûler le monde entier avec les dieux, les démons (*asuras*) et les hommes, quand, à la prière des dieux, Çiva consent à l'avalier. Les dieux continuant de baratter, le mont Mandara s'enfonce sous terre, ce qui les force à suspendre leur œuvre jusqu'à ce que Vishnu, sous la forme d'une tortue, ait pris la montagne sur son dos, en même temps qu'avec la main il en saisit et en fait tourner le sommet. Après un travail prolongé encore pendant mille ans, s'élèvent de la mer le divin médecin Dhanvantari, puis les Apsarasas ou nymphes des eaux; puis Surā, fille de Varuna, le cheval Uccāihçravas, le diamant Kāustubha et le dieu Soma, et enfin, après un long intervalle, la déesse Çrī dans la fleur de la jeunesse et magnifiquement vêtue. Elle se jette aussitôt dans les bras de Vishnu. On baratte encore, et enfin apparaît l'amrita, pour la possession duquel il s'engage un combat entre les dieux et les asuras. Avec l'aide de Vishnu, les dieux l'emportent et conquièrent l'amrita.

Le récit du Mahābhārata est un peu plus circonstancié. Les dieux et les asuras, désirant obtenir l'amrita, prennent pour batte, afin de baratter l'Océan, le mont Mandara, que Vishnu, transformé en tortue, a mis sur son dos. Indra passe pour corde autour de la montagne le serpent Vāsuki, et les dieux et les asuras se mettent à tirer chacun de leur côté, les dieux tenant la queue du serpent. Pour se venger d'être ainsi tourmenté, Vāsuki exhale des flammes et de la fumée qui se condense en nuages épais, d'où tombent sur les dieux la pluie et la foudre; on entend un bruit comme le tonnerre des grands orages, et la montagne, en tournant, écrase d'innombrables habitants de la mer. Les arbres qui garnissaient son sommet, frottés violemment les uns contre les autres, s'enflamment aussi, et le feu l'enveloppe comme l'éclair enveloppe la nuée. Indra éteint ce feu avec l'eau des nuages; tous les sucs des arbres et des plantes brûlés coulent dans la mer; l'eau mêlée à ces sucs puissants se tourne en beurre; les dieux redoublent leurs efforts et voient sortir de l'Océan Soma (la lune), aux cent mille rayons froids, puis Çrī vêtue de blanc, Surādēvī, un cheval blanc, le diamant Kāustubha, et enfin Dhanvantari tenant à la main un vase blanc qui contient l'amrita. Ensuite apparaît le grand éléphant d'Indra, Airāvata, et le puissant venin Kālakūta, que, sur l'ordre de Brahmā, Çiva avale pour le salut du monde. Un combat s'engage aussi entre les dieux et les asuras pour la possession de l'amrita, et les dieux l'emportent par la ruse.

Ailleurs le Mahābhārata raconte l'origine de l'amrita et de la mer de

lait. L'amrita primitif a été craché par le créateur des mondes; de l'amrita est sortie la vache Surabhi. Quelques gouttes de son lait étant tombées sur la terre ont formé la mer de lait. Surabhi a pour filles quatre vaches placées aux quatre extrémités du monde; les dieux barattent la mer de lait, etc.

Les Purânas répètent cette légende. Suivant le Vishnupurâna, les dieux et les asuras, avant de baratter la mer de lait, ont jeté dedans diverses espèces de plantes salutaires qui ont rendu ses eaux brillantes comme les légers nuages de l'automne. Après le barattement apparaît d'abord la vache Surabhi, puis Vârunt déesse du vin, la même que Surâ et Surâdêvt, puis l'arbre céleste Parijâta, puis les Apsarasas, la lune, le venin, et Dhanvantari vêtu de blanc et le vase d'amrita à la main; ensuite la belle Çrî, qui se jette entre les bras de Vishnu. Par la ruse de Vishnu, les dieux s'emparent de l'amrita, et sortent vainqueurs du combat qui s'engage entre eux et les asuras.

L'entassement d'absurdités que nous venons de faire passer sous les yeux de nos lecteurs a été souvent pris pour l'essence même de la poésie orientale. Heureusement le Rig-Vêda est là pour prouver qu'il n'en est rien; sa poésie, souvent grossière et fruste, mais toujours sensée et raisonnable, n'a pas d'images plus exagérées ni plus multipliées que celles de la Bible. M. Weber a attribué l'origine des accumulations monstrueuses et des imaginations démesurées au bouddhisme et à la nécessité où il se crut de suppléer par l'hyperbole à la pauvreté de son fonds mythologique<sup>1</sup>. Quoi qu'il en soit, les épopées n'ont pas créé de toutes pièces ces rêveries sans goût et sans proportion; elles n'ont fait que défigurer d'anciens mythes, et celui-ci se laisse déchiffrer assez facilement. La mer de lait n'est autre que le nuage dans lequel les dieux et les démons barattent avec la foudre pour faire l'amrita, c'est-à-dire pour féconder les eaux du ciel, de même que sur la terre on confectionne le soma par le barattement. Les Apsarasas, la vache Surabhi, Surâdêvt déesse des boissons fermentées, Soma la lune, sont des personnifications de l'amrita ou des eaux célestes. Le même acte de la foudre qui baratte le nuage est aussi, nous l'avons vu, celui qui crée le feu de l'éclair. C'est ce que signifient le cheval<sup>2</sup> et l'éléphant d'Indra sortant de la mer de lait, les flammes vomies par le serpent Vâsuki, l'incendie du mont Mandara. Le même procédé allumant le

<sup>1</sup> V. la traduction des *Indische Skizzen*, que nous avons donnée dans la *Revue germanique* du 31 octobre 1858, p. 155, 156.

<sup>2</sup> Comp. le Pégase grec qui porte les foudres de Zeus.

soleil, les dieux solaires sortent aussi du grand barattement de la mer de lait; tels sont Vishnu et le joyau Kāustubha qu'il porte sur sa poitrine. Quant à la déesse de la beauté, Çrî, qui vient se jeter entre ses bras, et qui a tant de rapports avec l'Aphrodite grecque, il en est déjà question au Rig-Vêda, non encore comme d'une déesse, mais comme de la beauté (Çrî) de l'aurore et du crépuscule. Dhanvantari, le médecin divin qui semble personnifier ici le pouvoir curatif des eaux célestes, rappelle par son nom<sup>1</sup> les Gandharvas préposés dans les mythes les plus anciens à la garde de l'amrita, et le défendant avec l'arc et les flèches. Les centaures grecs qui sont les équivalents des Gandharvas, et surtout Chiron, le plus sage d'entre eux, réunissent ce double caractère de tireurs d'arc et de médecins. Enfin le combat entre les dieux et les asuras, pour la possession de l'amrita, n'est autre chose que la transformation, ou, pour mieux dire, la déformation du mythe le plus célèbre du Rig-Vêda, le combat d'Indra contre l'asura Vritra<sup>2</sup>, « celui qui enveloppe » les eaux, nommé aussi Ahi, « le dragon »<sup>3</sup>, pour la possession de l'eau du nuage, que le dieu bienfaisant conquiert et fait couler en faveur des mortels. Cette lutte est complètement décrite dans l'hymne suivant :

« Je veux maintenant chanter Indra et les premiers exploits qu'il accomplit avec la foudre. Il a frappé Ahi; il a fait couler les eaux; il a fait place aux torrents des montagnes.

» Il a frappé Ahi caché dans la montagne<sup>4</sup>; Tvashtar lui avait forgé un trait digne de louange. Comme les vaches vers leurs veaux (ou : vers l'étable), les eaux ont couru rapidement vers la mer.

» S'élançant comme un taureau, Indra se jetait sur notre soma; dans la triple libation, il buvait la liqueur préparée. Maghavan<sup>5</sup> a saisi sa flèche; il a frappé ce premier né des Ahis.

» Indra, quand tu frappas le premier né des Ahis, aussitôt tu as dissipé les magies des magiciens. Puis faisant renaître le soleil, le ciel et l'aurore, tu n'as plus trouvé d'ennemi.

» Indra frappa Vritra l'obscur, il brisa ses membres d'un grand coup de foudre. Comme des branches abattues par la hache, Ahi fut étendu sur la surface de la terre.

<sup>1</sup> Dhanvantari veut dire « armé de l'arc ».

<sup>2</sup> Le grec βάραθρον « fosse, abîme » paraît être l'équivalent du sanscrit Vritra, zend Verethra; seulement le sens se serait modifié, et aurait passé du contenant au contenu.

<sup>3</sup> Cp. le grec ἔχλις « vipère » et le latin anguis. La racine est agh « serrer, étouffer ».

<sup>4</sup> C'est-à-dire dans le nuage.

<sup>5</sup> « Possesseur de trésors », épithète d'Indra.



» Comme un invincible, excité par une méchante joie, il provoquait le fort, le grand tueur, le vainqueur. Il n'a pu éviter le contact de ses armes; l'ennemi d'Indra a fait enfler les rivières.

» Sans pieds, sans mains, il défait encore Indra; le dieu le frappa de sa foudre. Comme un eunuque affectant la virilité, Vritra tomba déchiré en lambeaux.

» Comme une digue rompue, il est couché, submergé par les eaux qui réjouissent les sens. Vritra les enveloppait dans son immensité: Ahi a été étendu à leurs pieds.

» La mère de Vritra s'abaissait; Indra lui a porté un coup par-dessous. La mère était dessus, le fils dessous; Dānu s'est endormie, comme la vache avec son veau.

» Au milieu des eaux agitées et tumultueuses, le corps de Vritra n'est plus qu'une chose sans nom qu'elles ballottent. L'ennemi d'Indra dort la longue nuit.

» Prisonnières, gardées par l'ennemi, les eaux étaient retenues, comme les vaches par Pani<sup>1</sup>. La caverne des eaux était bouchée; après qu'il eut tué Vritra, Indra l'a ouverte aux eaux.

» Tel qu'une queue de cheval [pour les insectes] tu étais, Indra, quand un dieu [ennemi] t'attaquait avec son arme. Tu t'es emparé des vaches [célestes]; tu t'es emparé, héros, du soma; tu as lâché les sept fleuves pour les faire couler sur la terre.

» Ni l'éclair, ni la foudre, n'arrêtèrent Indra; ni la pluie, ni le tonnerre, au moment où Indra et Ahi combattaient. Maghavan triompha de tous ses adversaires.

» Pouvais-tu voir un autre que toi détruire Ahi, ô Indra, puisque, même après l'avoir tué, la crainte entraînait dans ton cœur! Rapide comme l'épervier<sup>2</sup>, tu as traversé en tremblant les quatre-vingt-dix-neuf torrents formés par les eaux.

» Indra, le roi du mobile et de l'immobile, du bétail qui porte des cornes, le dieu armé de la foudre, est aussi le roi des hommes; comme le cercle de la roue embrasse les rayons, Indra embrasse toutes choses<sup>3</sup>.

Pour saisir le sens de cet hymne, il ne faut pas perdre de vue l'idée

<sup>1</sup> Démon qui vole les vaches des dieux. C'est le mythe de Cacus.

<sup>2</sup> Bien qu'il s'agisse d'une comparaison, *cyénô na* « comme un épervier », il vaudrait peut-être mieux traduire : « transformé en épervier », et voir dans ce passage une allusion confuse au mythe de l'épervier, dont il sera question plus loin.

<sup>3</sup> Mand. I, hymn. 32. Sect. I, lect. 2, hymne 13 de la traduction de Langlois, qui se contente par trop de l'à peu près.

que les Aryas se faisaient du nuage. Ils se le représentaient, non comme un amas de vapeurs, mais comme une enveloppe (*vritra*) qui retenait les eaux de l'amrita, ou comme une caverne où le soleil était prisonnier avec les vaches célestes, qui figuraient tantôt ses rayons, à cause de leur couleur, tantôt les eaux, à cause de leur lait. Cette enveloppe elle-même était vivante, c'était un grand dragon, Ahi, divinité méchante qui recélait les eaux et les empêchait de tomber, en même temps qu'elle cachait le soleil. Mais Indra, le dieu bienfaisant, le Jupiter primitif, venait au secours des hommes. Le soma du sacrifice, porté jusqu'à lui par *Agni dūta*, « le feu messager », excitait son courage et le fortifiait dans sa lutte contre le démon. « Allié à toi, avec ton secours, ô Soma, Indra a fait couler les eaux pour l'homme; il a tué Ahi, il a fait courir les sept rivières, il a ouvert les cavernes fermées<sup>1</sup> ». C'est pourquoi le soma reçoit l'épithète de *Vritrahan*, « celui qui tue Vritra<sup>2</sup> ». Indra, exalté jusqu'à l'ivresse par ce divin breuvage<sup>3</sup>, armé de la foudre comme d'un javelot, en perçait le nuage, et du même coup frappait mortellement le dragon, faisait couler la pluie et dégageait le soleil, image fort simple du coup de tonnerre décisif, après lequel tombe la pluie et se dissipe l'obscurité.

Le mythe d'Indra tuant Ahi a passé tout entier chez les Grecs : c'est Apollon tuant le serpent Python<sup>4</sup>.

Les épopées représentent le barattement de la mer de lait comme opéré ensemble par les dieux et les asuras. Rien de semblable, assurément, ne se trouve dans le Rig-Vêda, qui n'a pas coutume de faire de ces tableaux exagérés et de remuer tant de personnages à la fois. Mais il ne s'y rencontre aussi nulle allusion directe au barattement du nuage pour créer l'amrita. Le plus ancien témoignage relatif à ce mythe a été conservé dans le Yaçna zend, qui dit en parlant du haoma, qu'il a été « fait par un dieu vénérable et habile dans les arts », *bagho tatashat hvâpâdo*. Ces mots sont essentiels pour déterminer de quelle divinité il est question. Le Rig-Vêda emploie invariablement les épithètes de *bhaga* (*bagho*), « vénérable », *svapas* (*hvâpâdo*), « habile dans les arts », et le verbe *takshati* (*tatashat*), « fabriquer », pour désigner une divinité qui représente la force créatrice des nuages et des rayons

<sup>1</sup> *Rig-Vêda*, mand. IV, hymn. 28, çl. 1.

<sup>2</sup> Le zend appelle de même son haoma *verethra-jao*, qui correspond exactement à *vritrahan*.

<sup>3</sup> V. *Rig-Vêda*, mand. X, hymn. 119, le chant magnifique où Indra célèbre son ivresse.

<sup>4</sup> V. l'hymne homérique à Apollon, v. 300-374.

solaires. C'est Tvashtar, « le fabricant », appelé aussi Savitar, « le producteur », et Prajāpati, « le maître de la postérité ». « Le dieu Tvashtar Savitar, qui possède toutes les formes, dit le Rig-Vēda, a engendré et nourri diversement les créatures. Tous ces êtres sont à lui; grande et unique est l'énergie des dieux<sup>1</sup> ». Si Tvashtar n'est pas expressément déclaré le fabricant du soma céleste, au moins il y est fait allusion : tantôt Indra est représenté comme ayant besoin de lui faire violence pour boire le soma<sup>2</sup>, tantôt « il boit le soma dans la maison de Tvashtar<sup>3</sup> ». Ainsi il ne peut rester de doute sur ce point : le même Tvashtar qui fabriquait les foudres d'Indra, comme nous l'avons vu dans l'hymne que nous venons de traduire, était aussi celui qui, dans le nuage, préparait l'amrita ou le soma céleste.

Le seul souvenir de tous ces mythes dans les contrées occidentales s'est conservé en un dicton des campagnes allemandes. Dans le Hartz, quand le sommet du Brocken se couvre de nuages et qu'il met, comme on dit, son chapeau, les paysans se servent de l'expression : « la montagne brasse », *die Bergmutter braut*, pour indiquer que le temps se prépare à la pluie. Ce verbe *brauen* « brasser », gothique *briggvan*, est rapproché par M. Kuhn du sanscrit *briṣṣ* dont nous avons parlé plus haut; et il en conclut que, dans la mythologie primitive, les Bhrigus pourraient bien avoir eu la fonction de brasser le nuage, comme ils avaient celle d'apporter sur la terre l'étincelle céleste.

Abordons maintenant les mythes qui rattachent le soma à l'arbre céleste et le font apporter sur la terre par un oiseau pareil à celui qui porte la foudre. Leur antiquité est si grande qu'ils ne sont parvenus même au Rig-Vēda qu'à l'état le plus fruste, et que la critique les reconstruit à grand'peine.

Nous avons vu plus haut qu'un hymne du Rig-Vēda<sup>4</sup> donnait l'arbre céleste pour demeure à deux oiseaux, et nous avons montré qu'un de ces oiseaux était Agni, considéré comme porte-foudre. Nous allons voir maintenant que l'autre oiseau est Indra, porteur du soma.

Deux hymnes entiers du Rig-Vēda<sup>5</sup> sont consacrés à chanter Indra

<sup>1</sup> *Dēvas tvashtā savitā viśvarīpāḥ pūṣhā prajāḥ puruḥḍā jajāna imā ca viśva bhuvandāny asya mahad dēvānām asuratvam ēkam.* Maud. III, hymn. 55, çl. 19.

<sup>2</sup> Mand. III, hymn. 48, çl. 4.

<sup>3</sup> *Tvashtur grihē apidat sōmam Indrah.* Mand. IV, hymn. 18, çl. 3.

<sup>4</sup> Mand. I, hymn. 164.

<sup>5</sup> Mand. IV, hymn. 26, 27. Ces deux pièces pourraient bien n'en faire qu'une.

transformé en épervier pour conquérir le soma. Malheureusement le texte en est tellement énigmatique en plusieurs endroits que ni Langlois<sup>1</sup>, ni Wilson, ni M. Kuhn ne sont parvenus à l'entendre complètement. Nous allons les traduire en adoptant autant que possible le sens donné par M. Kuhn.

PREMIER HYMNE. (*Indra parle.*)

« J'ai été Manu et Sûrya, je suis Kakshtvân, le sage Rishi; je gagne Kutsa, fils d'Arjuna; je suis le chantre Uçanas; regardez-moi.

» J'ai donné la terre à l'Arya, la pluie au mortel qui sacrifie; j'ai amené les eaux retentissantes; les dieux obéissaient à mon signal.

» Dans l'ivresse j'ai détruit d'un seul coup les quatre-vingt-dix-neuf villes de Çambara<sup>2</sup>; la centième, je l'ai fait occuper par Divôdâsa-Atithigva que j'ai aidé dans son sacrifice (?).

(*Le prêtre parle.*)

» O Marutes<sup>3</sup>, l'oiseau doit être bien au-dessus des autres oiseaux, l'épervier aux ailes rapides au-dessus des autres éperviers; de son plein gré cet oiseau aux belles plumes a porté à Manu le sacrifice aimé des dieux (le soma).

» Quand l'oiseau l'a apporté de là-haut, prompt comme la pensée, il s'est élancé dans la large voie; il a volé rapidement avec la liqueur du soma, et l'épervier y a trouvé la gloire.

» L'épervier volant tout droit, tenant le rameau, l'oiseau, le fort, réuni aux dieux, a apporté le soma réjouissant, enivrant, en le ravissant au loin, au plus haut du ciel.

» En ravissant le soma, l'épervier a apporté en une seule fois mille libations et dix mille avec; le bienfaiteur, le sage, dans son ivresse du soma, a laissé derrière lui ses ennemis fascinés. »

DEUXIÈME HYMNE. (*Indra parle.*)

« Dans le sein de ma mère, je connaissais déjà les naissances de tous ces dieux. Cent villes de fer me gardaient. [Sous la forme d'un] épervier je pris rapidement mon vol pour en sortir.

<sup>1</sup> *Rig-Véda*, sect. III, lect. 6, hymnes 8 et 9, t. II, p. 157, 158.

<sup>2</sup> Ce sont probablement les nuages; Çambara est identifié par les commentateurs avec Vritra.

<sup>3</sup> Dieux des vents.

» Il ne m'a pas enlevé à son plaisir, car j'étais au-dessus de lui pour la force et l'énergie.

(*Le prêtre parle.*)

» Le bienfaiteur a laissé derrière lui ses ennemis; croissant en vitesse, il a dépassé les vents.

» Quand l'épervier criait du haut du ciel, lorsqu'ils voulaient en chasser le bienfaiteur, l'archer Kriçānu a tiré, en lâchant sur lui la corde de son arc, rapidement comme la pensée.

» L'épervier emportait (le soma?)... du plus haut des sommets, lorsque tomba une plume de l'aile de l'oiseau diligent.

» Maintenant puisse Maghavan accepter ce calice mêlé de lait, cette liqueur fortifiante et brillante! Puisse Indra boire jusqu'à l'ivresse le soma préparé par les prêtres! Puisse le héros le boire jusqu'à l'ivresse!

En traduisant ces hymnes, heureusement courts, nous sommes loin de nous flatter de les avoir toujours compris, mais nous voulions y relever quelques traits assez clairs qui appartiennent bien au mythe que nous étudions, savoir : qu'Indra, transformé en épervier, va dérober au haut du ciel le soma du sacrifice; qu'il le rapporte sous forme de rameau, et que dans sa course il reçoit, de l'archer Kriçānu, une flèche qui détache une plume de son aile. Les deux circonstances de l'oiseau et du rameau nous font penser qu'il s'agit encore ici de l'arbre céleste. Nous verrons plus loin le rôle important que jouent le rameau et la plume tombée. Quant à l'archer Kriçānu « le desséchant », c'est le Gandharva, gardien du soma, qui retient les bienfaits des nuages, c'est le Kereçāni zend duquel nous avons déjà parlé, et dont le nom signifie « qui nuit à la croissance ». Vritra et Çushna ne sont que des transformations de Kriçānu, qui eurent lieu lorsque le culte des Gandharvas commença à s'effacer, et qu'ils furent définitivement considérés comme des démons malfaisants. Au fond, les deux scènes d'Indra combattant Vritra et de l'épervier poursuivi par Kriçānu représentent toujours le même fait : la flèche de l'archer Gandharva, c'est la foudre frappant le nuage; la plume qui tombe est la foudre parvenant à terre, et l'oiseau apportant le soma figure la pluie qui vient féconder le sol.

Les Aryas, établis dans l'Inde, ne devaient s'en tenir sur aucun point à la simplicité des anciens mythes. Dès l'époque des Brâhmanas

<sup>1</sup> Il, probablement le Gandharva.

ils firent de celui-ci une légende dans laquelle Kriçānu est identifié avec Çushna. « Les dévas et les asuras, raconte le Kāthaka <sup>1</sup>, étaient en guerre les uns contre les autres. Les asuras possédaient alors l'amrita; Çushna, fils de Dānu, le portait dans sa bouche. Ceux des dévas qui mouraient restaient morts; mais ceux des asuras qui mouraient, Çushna soufflait dessus avec l'amrita, et ils ressuscitaient. Indra apprit ceci : L'amrita est chez les asuras, il est au pouvoir de Çushna. Il se changea donc en un petit grain de miel, et se plaça sur le chemin de Çushna; celui-ci le prit, et Indra, se changeant aussitôt en épervier, lui ravit l'amrita dans la bouche. C'est pourquoi cet oiseau est le plus fort de tous, parce qu'il représente Indra. »

Les transformations du mythe ne s'arrêtèrent pas là : à Indra on substitua successivement Brahmanaspati, « la force de la prière », et la Gâyatri, « le chant » divin des hymnes. Voici ce que raconte à cet égard le Kāushītaki-Brāhmaṇa : « Soma était roi dans ce monde; les dieux et les sages pensaient; Comment le roi Soma pourrait-il venir à nous? Ils dirent aux mètres <sup>2</sup> (chants) : « Amenez-nous le roi Soma. — Oui, » dirent-ils, et ils se changèrent en oiseaux et volèrent. C'est pourquoi ceux qui savent les histoires appellent celle-ci l'histoire des oiseaux. La Jagatī fut fatiguée à moitié route; la Trishtubh alla plus loin, mais non pas jusqu'au but; la Gâyatri y parvint, accompagnée par les vœux des dieux, et terrifiant les gardiens du soma, elle se saisit de lui avec ses serres et son bec. Le gardien Kriçānu lui lança un trait qui fit tomber un ongle à la patte gauche, et cet ongle devint une épine qui ressemble à des ongles, » etc. Suivant une autre tradition, conservée par le Çatapatha-Brāhmaṇa, c'est une plume que la flèche a détachée de l'aile de l'épervier Gâyatri, et la plume en tombant est devenue un arbre qu'on nomme *parṇa*, « la plume », et dont nous verrons plus loin les vertus.

De toutes les nations indo-européennes, celle qui paraît avoir conservé le souvenir le plus complet, ou du moins le plus apparent, du mythe que nous venons d'exposer, est la Germanie scandinave. Avec une différence pourtant : pendant que le mythe indien se rattache

<sup>1</sup> Dans Weber, *Indische Studien*, III, 466. Le kāthaka est un brāhmaṇa du Yajur-Vēda.

<sup>2</sup> Les mètres (*chanddasi*) védiques sont, comme on sait, non des vers simples, mais des strophes de plusieurs vers. La *Jagatī* (« mobile ») est composée de 4 vers de 12 syllabes chacun; la *Trishtubh* (« les trois louanges »), de 4 vers de 11 syllabes; et la *Gâyatri* (« le chant » par excellence), de 3 vers de 8 syllabes.

surtout à l'ancien symbole de l'arbre céleste, le mythe scandinave semble y mêler les idées du barattement et faire dérober par l'oiseau le produit de cette opération. Une telle confusion, d'ailleurs, est trop commune en mythologie pour qu'il en résulte une difficulté. Voici le récit de l'Edda tel qu'il est résumé par M. Kuhn :

« Dans les entretiens de Bragi, Oegir demande d'où l'art des Scaldes tire son origine. Bragi lui raconte qu'autrefois les Ases avaient été en guerre avec les Vanes, et qu'ils firent ensuite la paix et se réunirent tous autour d'un même vase dans lequel ils crachèrent. De ces crachats les Ases créèrent un homme qui s'appela Kvasir, si sage qu'il était impossible de l'interroger sur aucune chose sans qu'il répondît d'une façon décisive. Deux nains, Fialar et Galar, l'attirèrent dans une embûche et le tuèrent. Ils mirent son sang cailler dans deux jattes et une chaudière; la chaudière se nommait Odhrörir et les jattes Son et Bodn. Ils mêlèrent du miel avec le sang, et il s'en fit un si puissant hydromel que tout homme qui en boit devient un poète ou un sage. Les nains contèrent aux Ases que Kvasir avait été étouffé par l'excès de sa sagesse.

» Plus tard, les nains, ayant commis un autre meurtre, en payèrent la peine en livrant cet hydromel à Suttung dont ils avaient tué le frère Gilling. Le géant Suttung emporta l'hydromel dans sa demeure et le cacha dans le Hnitberg, où il chargea sa fille Gunnlöd de le garder. De là vient qu'on nomme l'art des Scaldes sang de Kvasir, breuvage des nains, liqueur d'Odhrörir ou de Bodn ou de Son, rachat des nains, ou enfin hydromel de Suttung et lessive du Hnitberg.

» On raconte en outre comment Odhin fut conduit à la montagne par Baugi, frère de Suttung, envers lequel il s'était engagé comme serviteur pour un trait de l'hydromel. Ils percèrent un trou dans la montagne, et Odhin s'y glissa sous la forme d'un serpent. Gunnlöd lui accorda trois traits de l'hydromel : du premier il vida Odhrörir, du second Bodn et du troisième Son. Puis, s'étant changé en aigle, il s'envola en toute hâte; mais Suttung, en voyant l'aigle voler, prit aussi sa forme d'aigle et vola après lui. Les Ases, voyant cela, mirent leurs vases dans la cour, et dès qu'Odhin eut atteint Asgard, il lança l'hydromel de sa bouche dans les vases. Mais comme Suttung le poursuivait de près et le touchait presque, il en laissa tomber une partie derrière lui. Celui-là, personne ne le désire; le prenne qui voudra; on l'appelle la part des mauvais poètes. Odhin donna donc l'hydromel de Suttung aux Ases et à ceux qui peuvent faire de la poésie. C'est pourquoi l'art des Scaldes est nommé la capture ou la trouvaille d'Odhin, ou encore le breuvage et le don d'Odhin et le breuvage des Ases. »

La comparaison du mythe scandinave avec celui des Aryas est aisée à faire. La présence des Ases et des Vanes autour du vase rappelle le barattement auquel, dans les épopées indiennes, les dévas et les asuras se livraient en commun. Le géant Suttung, « le souffleur », a des rapports frappants avec Kriçanu, avec Çushna, avec Vritra et Ahi, qui sont tous le même personnage considéré sous des aspects différents. Sa fille Gunnlöd n'est-elle pas une de ces déesses des eaux qui, d'après les Védas, sont les gardiennes de l'amrita? L'hydromel, *meth*, porte le même nom que le soma, *madhu*. Afin de l'obtenir, Odhin perce le Hnitberg, « le mont résonnant », dont le nom rappelle que, dans les mythologies indo-européennes, nuées et montagnes sont des idées identiques; la tarière dont il se sert à cet effet nous fait penser au pramantha, à la foudre d'Indra. Pour le ravir, Odhin, comme Indra, se change en oiseau de proie. Les trois traits qu'il en boit ont leur équivalent dans les trois libations de soma qu'Indra reçoit pour combattre Vritra. Peut-être cette circonstance se rattache-t-elle à la coutume indienne des trois libations de soma par jour, et aux trois libations des Grecs après le repas, la première à Zeus Olympios, la seconde à la terre et aux héros, la troisième à Zeus Soter. Enfin, sauf la plaisanterie sur la part des mauvais poètes, qui est visiblement moderne, la poursuite d'Odhin par Suttung est identique à celle d'Indra par Kriçanu.

Les mythes grecs mêlent les deux ordres d'idées que nous avons signalés, et confondent les eaux divines barattées dans les nuées avec les fruits de l'arbre céleste apportés sur la terre par l'oiseau, de façon à montrer que ceux qui racontaient ces fables en avaient depuis longtemps perdu le sens. La confusion s'augmentait encore par la tendance anthropomorphique, qui n'est nulle part plus visible qu'ici. Nous avons déjà vu les Grecs faire de l'arbre céleste une nymphe Mélia. Le divin breuvage n'est pas davantage à l'abri de cette transformation; les Grecs ne l'ont jamais conçu qu'en le personnifiant.

La fable la plus simple, et sous laquelle on reconnaît le plus aisément les traits du mythe aryen, est celle de Zeus enlevant Ganymède. Le breuvage des dieux est devenu simplement leur échanton. Suivant Homère<sup>1</sup>, ce sont les dieux réunis qui l'ont enlevé, afin de l'offrir pour serviteur à Zeus, à cause de sa beauté. D'après des témoignages

<sup>1</sup> *Iliade*, XX, 230-5.



moins anciens, mais d'un caractère plus antique<sup>1</sup>, il fut enlevé par l'aigle de Zeus ou par le dieu lui-même transformé en aigle ou en un violent tourbillon. A ce propos, M. Kuhn fait observer avec raison que souvent des mythes comparativement modernes contiennent des traits plus purs et plus primitifs que ceux qui ont été conservés par Homère, Hésiode et les anciens poètes, et que la métamorphose des dieux en animaux appartient en règle générale à la plus haute antiquité. Ajoutons qu'il est même un trait encore plus ancien que la métamorphose des dieux en animaux, c'est l'adoration des animaux comme dieux, sans supposer qu'ils cachent aucune divinité à figure humaine. Dans le mythe qui nous occupe, Homère, en attribuant à la beauté de Ganymède la cause de son enlèvement, semble préluder aux radotages obscènes qui en firent plus tard le mignon du maître des dieux, d'où Platon concluait que les Crétois avaient inventé cette fable pour justifier leurs habitudes honteuses<sup>2</sup>. La tradition qui fait enlever Ganymède par Zeus transformé en tourbillon rentre dans les données générales et rappelle l'épithète de *vádpya*, « parent du vent », donnée par les Védas au soma et aux eaux célestes<sup>3</sup>. Mais ce qui appartient bien décidément aux traditions pures, c'est la métamorphose du dieu en aigle, et surtout l'enlèvement de Ganymède par l'aigle du dieu; l'un et l'autre étant l'équivalent d'Indra transformé en épervier pour dérober le soma, et la dernière fable nous ramenant à la forme la plus antique que ces mythes aient jamais revêtue, celle où l'oiseau, aigle ou épervier, n'était pas encore un dieu métamorphosé, mais simplement l'oiseau qui porte la foudre de l'arbre céleste sur la terre, c'est-à-dire l'éclair représenté comme un oiseau aux ailes rapides, avant d'être anthropomorphisé en un dieu quelconque.

Cet aigle de Zeus avait déjà une fonction analogue lorsque, dans l'enfance du dieu, il lui portait le nectar, qui est, comme on sait, un synonyme de l'ambroisie ou amrita. M. Kuhn voit avec raison dans ce nom de *vádpya* la même racine que dans *νέπρος* et dans le latin *nex*, *necare*. Le nectar est le breuvage qu'on verse aux morts dans l'autre monde pour leur faire oublier celui-ci, le même que l'eau du Léthé, et que l'*óminnisöl* des poèmes scandinaves, ce philtre merveilleux que Grimhild fit boire à Sigurd pour lui faire oublier Brynhild<sup>4</sup>. Suivant

<sup>1</sup> V. Preller, *Griech. Mythol.*, I, p. 290.

<sup>2</sup> *Leg.*, I.

<sup>3</sup> Benfey, *Gloss. du Saman*, v° *Vádpya*.

<sup>4</sup> Grimm, *Deutsche Mythol.*, p. 1055.

un poète grec<sup>1</sup>, l'aigle tirait le nectar d'un rocher, *ἐκ πέτρης*; cette tradition, sans valeur si on la prend à la lettre, en acquiert une grande quand on considère que la langue védique fait une confusion presque constante entre les mots désignant les rochers et les montagnes et ceux qui signifient les nuées. L'ancien glossaire védique nommé *Nāighantu* cite une trentaine de mots communs aux deux ordres d'idées. C'est qu'en effet de loin les nuages et les montagnes se confondent à la vue. Aussi *ἐκ πέτρης* pourrait-il bien avoir voulu dire primitivement que l'aigle allait chercher le nectar dans le nuage, pour le divin nourrisson, ce qui rentrerait complètement dans nos données<sup>2</sup>.

Revenons à Ganymède. Les derniers traits de sa fable s'appliquent également bien à la personnification du breuvage céleste. Les anciens se représentaient aussi Ganymède comme un génie de l'humidité fécondante des cieux, comme un dispensateur des eaux célestes. La légende qui le fait fils de Tros, de la race des Dardanides, ajoute que Zeus, après l'avoir enlevé, apaisa son père en lui donnant des chevaux divins rapides comme le vent, dans lesquels on reconnaît aisément les nuages-chevaux, les Gandharvas. Une autre tradition veut que Zeus ait donné à son père une vigne d'or. La vigne étant pour les Grecs l'équivalent de la plante du soma, celle-ci rappelle immédiatement le rameau de soma que l'épervier védique a rapporté à son bec, et qui n'est qu'une branche détachée de l'arbre céleste.

Si le mythe de Ganymède était celui de l'oiseau, celui de Dionysos Bacchus, ou du moins un des nombreux mythes consacrés à la naissance de ce dieu, se rapproche tout à fait du mythe scandinave d'Odhin pénétrant sous la forme d'un serpent dans la caverne où l'hydromel était gardé par Gunnlöd, fille du géant Suttung. Seulement le breuvage et sa gardienne sont confondus dans le mythe grec en un seul personnage, Perséphone, que Déméter, sa mère, avait cachée dans une caverne, afin de la dérober aux poursuites de Zeus. Il s'introduit près d'elle en se glissant sous la forme d'un serpent, et par suite de cette aventure,

<sup>1</sup> Moïro, cité par Athénée, XI, 80.

<sup>2</sup> M. Kuhn profite de cette occasion pour rattacher le mot *πέτρα*, dont l'étymologie a été vainement cherchée jusqu'ici, au verbe *πέτομαι* « voler », qui s'appliquerait au nuage. M. Pictet (*Paléontologie linguistique*, I, p. 128), tout en adoptant cette dérivation, croit que *πέτρα* « la volante » a dû désigner la pierre en tant qu'arme de jet.

elle engendre Zagreus à la tête de taureau <sup>1</sup>. Ce dernier ayant été tué par les Titans ou les Corybantes, qui l'ont déchiré en pièces, Athènè sauve son cœur et le rapporte à Zeus, qui l'enferme dans sa cuisse et en engendre Dionysos <sup>2</sup>. Toute la différence entre le mythe scandinave et la fable grecque, c'est que dans l'un Odhin ravit simplement le breuvage, tandis que dans l'autre le breuvage est personnifié en une déesse cachée dans la caverne des nuées, où pénètre le serpent figurant l'éclair et la foudre. Le produit de cette union de la foudre avec la nuée, c'est la pluie, considérée comme boisson excitante et inspiratrice, et personnifiée en Dionysos. Quant à ce dernier, l'anthropomorphisme qui l'a créé n'est pas spécial à la Grèce : les Vêdas le pratiquaient aussi et faisaient un dieu du soma. Il en était de même pour le *haoma* des Mazdéens, ce qui fait remonter cette transformation de l'idée primitive plus haut, que la dernière dispersion de la race et que l'entrée des Aryas dans l'Inde.

La circonstance que Dionysos est né de la cuisse de Zeus n'est pas non plus étrangère à l'Inde, bien qu'il paraisse difficile de préciser le symbole qui se cache sous ce mythe bizarre. Le Yajur-Vêda noir <sup>3</sup> nous apprend que, suivant la tradition, lorsque les dieux avaient acheté le soma, ils l'avaient posé sur la cuisse droite d'Indra; c'est pourquoi, dans le sacrifice, quand on s'était procuré le soma, on le déposait sur la cuisse du sacrificateur, représentant Indra, après en avoir écarté les vêtements et l'avoir recouverte d'une simple mousseline. Ailleurs, dans le Mahâbhârata <sup>4</sup>, la légende d'Aurva nous rapproche plus encore du mythe grec. Ce personnage, dont le nom signifie « né de la cuisse », était, comme nous l'avons vu, le petit-fils de Bhrigu. Comme sa race était poursuivie, sa mère Vâmôru (« cuisse gauche »), fille de Manu, le cacha dans sa cuisse, et les Kshattriyas approchant pour le tuer jusque dans cette retraite, tout à coup des rayons éclatèrent autour de la mère, et comme un soleil à son midi apparut l'enfant ouvrant la cuisse qui le renfermait, et sa splendeur fit perdre les yeux aux guerriers méchants. Pour venger les Bhrigus, il jura de consumer les mondes par le feu de sa colère, mais ses ancêtres obtinrent de lui que ses feux se détourneraient sur les eaux, car

<sup>1</sup> Ce mythe a été mis en lumière et développé par les orphiques dans leur tentative de rénovation et de systématisation du paganisme; mais cela n'empêche pas que le fond en soit beaucoup plus ancien. V. Maury, *Religions de la Grèce antique*, III, p. 322 ss.

<sup>2</sup> Preller, dans l'Encyclopédie de Pauly, v° *Liber pater*.

<sup>3</sup> *Tâtittirya-Sanhita*, VI, 1, 11.

<sup>4</sup> I, v. 6802 ss.

les eaux étant l'élément des mondes, il ne manquerait pas ainsi à son serment. A cet effet, ces feux se changèrent en une tête de cheval qui vomissait des flammes et qui avala l'Océan. Dans cette fastidieuse amplification, il faut probablement reconnaître un mythe sur la naissance du dieu de l'éclair, où l'épopée a changé, pour l'édification des peuples, les luttes primitives entre les dieux et les démons en combats entre les prêtres et les seigneurs. Un rapprochement très-fin fait penser à M. Kuhn<sup>1</sup> qu'il pourrait avoir été question, dans le mythe original, de la naissance d'un dieu Vāmadēva, « le dieu de la gauche », que des hymnes du Rig-Vēda semblent identifier avec Indra.

Enfin, le Harivamṣa et le Vishnupurāṇa contiennent une légende analogue et qui, malgré l'âge moderne de ces ouvrages, pourrait bien remonter assez haut. Il s'agit de *Vēna*, « le désiré », épithète du soma qui, s'appliquant au jus du raisin, est devenue, comme on sait, le grec οἶνος et le latin *vinum*. Ici Vēna est un roi, fils d'Anga et de la fille aînée de Mrityu (« la mort »). Dès qu'il fut monté sur le trône, il voulut supprimer tout autre culte que le sien. C'est pourquoi les sages, c'est-à-dire les brahmanes, le tuèrent en le frappant avec les chaumes sacrés de l'herbe *Kuṣa*. Quand il fut mort, comme il était sans enfants, pour lui en susciter, les sages pratiquèrent l'opération de la production du feu<sup>2</sup>, d'abord sur sa cuisse gauche : il en sortit un petit homme au visage brillant, qui ressemblait à un pieu charbonné. Ils lui dirent *nishida*, « assieds-toi », et il devint le père des sauvages Nishādas qui habitent dans les monts Vindhya. Les sages répétèrent la même opération sur la main droite du mort, et il en sortit Prithu, fils de Vēna, qui brillait du même éclat qu'Agni. Le premier arc, les premières flèches et la première cuirasse tombèrent pour lui du ciel. Tous les êtres se réjouirent de sa naissance, et par lui Vēna fut tiré de l'enfer *Put*, où il était plongé. Il est possible de voir dans cette légende un souvenir d'une lutte brahmanique contre les Kshattriyas qui voulaient faire prédominer le culte exclusif de Soma; mais la naissance de Prithu, déjà signalé par le Çatapatha-Brāhmana comme le premier qui fut sacré roi, se rattache à l'idée purement mythologique qui confond dans une origine commune Agni et Soma, la production du feu et celle du breuvage. Quant à la cuisse qui apparaît ici comme pour la naissance de Dionysos, on sera libre d'y voir si l'on veut, avec M. Preller<sup>3</sup>, « le symbole de la force productrice de Zeus, le nuage

<sup>1</sup> P. 142, 143.

<sup>2</sup> Le *manthāna*. V. la première partie de ce travail.

<sup>3</sup> *Griech. Mythol.*, I, 414.

rafratchissant qui amène à complète maturité le fruit caché sous le lierre protecteur »; mais nous devons avouer que cette explication ne nous paraît pas suffisante.

Un autre mythe grec rappelle spécialement la lutte d'Indra contre Kriçanu : c'est le combat d'Hercule contre les Centaures. Suivant une tradition, rapportée avec quelques variantes dans la bibliothèque d'Apollodore<sup>1</sup> et dans Diodore de Sicile<sup>2</sup>, Hercule, traversant le pays de Pholoé pour aller en Psophide combattre le sanglier d'Érymanthe, reçut l'hospitalité du centaure Pholos, fils de Silène et de la nymphe Mèlia, qui lui offrit des viandes rôties, mais lui-même mangeait des chairs crues. Hercule lui ayant demandé du vin, il lui servit, suivant Apollodore, un tonneau qui appartenait en commun aux Centaures, et suivant Diodore il découvrit pour lui un tonneau caché sous terre et que Dionysos avait autrefois donné aux Centaures pour qu'il fût ouvert lorsque Hercule arriverait dans ces lieux<sup>3</sup>. La première de ces traditions paraît la plus acceptable; elle explique pourquoi les Centaures attaquèrent Hercule et voulurent défendre contre lui leur tonneau. Le combat s'engagea, et Hercule fut vainqueur, « quoiqu'il eût à combattre, dit Diodore, des êtres surnaturels qui, tenant par leur mère<sup>4</sup> aux dieux mêmes, étaient doués de la vélocité du cheval... Hercule soutint leur choc..., malgré le secours que Néphélé, mère des Centaures, leur apporta en versant une pluie abondante. »

La légende de l'Hercule grec a reçu ses éléments de plusieurs côtés. M. Maury a démontré<sup>5</sup> sa grande ressemblance avec les avatars de Vishnou. Le combat contre l'hydre de Lerne n'est qu'une répétition du combat d'Apollon contre le serpent Python, et les deux mythes trouvent leur explication et leur modèle dans la lutte d'Indra contre Ahi. Ici encore Hercule est un Indra combattant pour la possession de l'eau céleste; mais ses ennemis ne sont plus des dragons; ce sont les Gandharvas, les dieux chevaux comme Kriçanu. Seulement, par une

<sup>1</sup> II, cap. 5, § 4.

<sup>2</sup> IV, 12.

<sup>3</sup> Une troisième tradition rapportée par le scolaste de Théocrite (*Idyll.* VII, 149), raconte que Dionysos avait donné ce vin à Pholos pour lui témoigner sa reconnaissance de ce que, choisi pour arbitre entre Héphæstos et lui au sujet de l'île de Naxos, il avait décidé en sa faveur.

<sup>4</sup> On n'a pas oublié comment les Centaures étaient nés d'Ixion et de Néphélé, « la nuée », que Zeus avait substituée à Héré pour le tromper.

<sup>5</sup> *Hist. des religions de la Grèce antique*, t. I, p. 536 ss.

confusion fréquente dans les légendes mythologiques, qui souvent nous sont parvenues en débris arbitrairement rapprochés, les Gandharvas ne gardent plus le fruit de l'arbre céleste, mais la nuée elle-même, considérée comme une enveloppe, *vritra*, ou pour mieux dire comme un tonneau. Cette idée, nous l'avons déjà vu, n'est pas étrangère au védisme; le tonneau, *kabandha*, y représente aussi le nuage. Nous avons vu également que ce Kabandha était le même que le Grec Caanthus, frère de la nymphe Mélia, qui fut percé par les flèches d'Apollon, comme Vritra par la foudre d'Indra. Le mythe de Pholos rentre dans ce cycle; Pholos est fils de la même nymphe Mélia, figurant l'arbre céleste; il est préposé avec les autres Centaures à la garde du tonneau de Dionysos. Les Centaures, identiques de nom et de fait aux Gandharvas védiques, veulent s'opposer à ce que le tonneau soit percé. Leur mère, la nuée, vient à leur secours par une pluie d'orage, mais en vain; le tonneau tombe au pouvoir d'Hercule, et les Centaures sont atteints par les flèches du dieu.

La nuée, considérée comme un tonneau d'où s'écoule la pluie, a servi d'origine à beaucoup de représentations mythiques. On est parti de là pour croire que des dieux ou des demi-dieux versaient la pluie sur la terre avec des cruches ou des vases analogues. Ils devenaient ainsi les échansons des hommes, car, sans la pluie, toutes les sources où l'homme se désaltère tariraient bientôt. De là la transformation du breuvage céleste en échanson, Ganymède; de là aussi les vases des Nayades, et peut-être le tonneau sans fond des Danaïdes<sup>1</sup>. C'est encore en vertu de la même idée que, dans la mythologie germanique, les Elfes, les Hexes, les Valkyries versent à boire aux hommes dans des cornes et des coupes d'argent. Enfin M. Kuhn rattache à la même origine l'expression figurée encore employée de nos jours dans le langage familier : « Il pleut à seaux<sup>2</sup> ».

Pour terminer ce que nous avons à dire sur les mythes relatifs au breuvage céleste, il nous reste à relever un point oublié par M. Kuhn. L'épervier ou l'aigle n'était pas le seul oiseau admis par les anciens à l'honneur de porter l'ambrosie. Suivant une tradition rapportée par Plutarque<sup>3</sup>, des colombes s'acquittaient de cet emploi près de Zeus.

<sup>1</sup> Telle est du moins l'opinion de M. Kuhn. M. Maury (*Relig. de la Grèce*, t. I, p. 234) a vu plutôt dans ce mythe l'emblème de l'Argolide, qu'arrosent vainement les pluies, et qui garde toujours son aridité.

<sup>2</sup> En allemand : *es giesst mit mollen*.

<sup>3</sup> *Banquet des sept sages*, XLi.

Une autre tradition, admise par les Grecs et par Pline<sup>1</sup>, représente le coucou comme une métamorphose de l'épervier. Buffon l'a ainsi résumée<sup>2</sup> : « Le peuple disoit il y a vingt siècles, comme il le dit encore aujourd'hui, que le coucou n'est autre chose qu'un petit épervier métamorphosé; que cette métamorphose se renouvelle tous les ans à une époque déterminée; que lorsqu'il revient au printemps, c'est sur les épaules du milan, qui veut bien lui servir de monture, afin de ménager la foiblesse de ses ailes; qu'il jette sur les plantes une salive qui leur est funeste par les insectes qu'elle engendre. » D'après cette légende, on voit que le peuple, peut-être par un mépris instinctif pour les oiseaux de proie de basse espèce, que la force n'ennoblit pas et qui ne s'attaquent qu'aux faibles, considérait le coucou comme un épervier dégénéré, affaibli, et devenu malfaisant, au lieu d'être l'intermédiaire entre la terre et l'arbre céleste.

Les oiseaux porte-foudre, que nous avons signalés plus haut, comme le pic et la cigogne, peuvent aussi être pris pour des équivalents mythologiques de l'épervier.

<sup>1</sup> *Hist. nat.*, X, 9.

<sup>2</sup> *Hist. nat.*, art. *Coucou*, édit. Sonnini, t. LIII, p. 355.

F. BAUDRY.

(*La fin à la prochaine livraison.*)

## LETTRES DE JEUNE FILLE.

---

Quand le sommeil ferme vos yeux,  
Enfants, vous retrouvez en rêve  
Vos doux pleurs, vos rires joyeux,  
Vos plaisirs nombreux et sans trêve.  
Dormez, enfants, Dieu veille aux cieux !  
Et puis, lorsque le jour se lève,  
Quand tout grands s'ouvrent vos yeux,  
Ne regrettez pas votre rêve !  
S'il a changé, c'est pour le mieux ;  
Car sur vous nuit et jour, sans trêve,  
L'éternel amour veille aux cieux !  
Dors, mon enfant, suis ton doux rêve !  
Pendant que tu fermes les yeux,  
Ton bonheur se prépare aux cieux !

*(Vieille Berceuse.)*

---

### PREMIÈRE LETTRE.

MA BIEN CHÈRE JULIE,

C'est à peine si ma tristesse me permet de prendre la plume, quand je songe que des montagnes et des vallées nous séparent, et que de longtemps, de bien longtemps, nous ne pouvons espérer nous revoir !... Toi, loin de moi !... Toi qui me comprends si bien, qui lis dans le plus profond de mon âme ! — Je ne manque pourtant pas de cœurs amis autour de moi ; j'ai ici Clara et Ida, la joyeuse Henriette et Irène, qui sont mes intimes, mais à aucune d'elles je ne pourrais dévoiler comme à toi tous les replis de mon cœur !



Mais à quoi sert la plainte ?

Se résigner et renoncer sans cesse  
Est ici-bas notre seule richesse ;  
Poursuivre, atteindre et la paix et l'amour,  
On ne le peut qu'au céleste séjour !...

De moi et de notre vie actuelle j'ai bien peu de choses à te dire ; elle est toujours la même qu'autrefois : à huit heures, mes études de piano ; à neuf heures, la leçon d'italien, — tu sais que j'en ai fini avec le français et l'anglais ; à dix heures, leçon d'harmonie (tu sais aussi qu'on dit que la connaissance de l'harmonie est exigée maintenant de toute maîtresse de piano). Je suis encore à la pension les cours de physique, d'astronomie, et la théorie de l'art culinaire, — et je prends des leçons particulières de dessin et de chant, *près d'Almorini*.... Il m'est pénible de penser que ces heures de leçons coûtent si effroyablement cher à maman, mais elle dit que c'est un capital pour l'avenir. Je ne sais comment cela se fait, mais nous avons toujours besoin de trop de choses pour qu'il soit possible de faire des économies, et l'argent s'en va avant qu'on ait pu mettre une petite part de côté ; nous attendons alors une nouvelle rentrée de fonds pour commencer réellement des épargnes dont nous parlons toujours beaucoup ! Ma pauvre mère fait des calculs à mort ; elle se trouve fort heureuse quand elle a pu se rendre compte de l'emploi de notre argent, et ce qui reste toujours de plus certain, c'est qu'il ne reste plus rien !...

Cette pauvre mère, qui a été élevée dans l'opulence et le luxe, dépense maintenant ses dernières ressources pour nous mettre en état de vivre, dans l'avenir, au moyen des arts et des talents qui ont été les délassements de sa jeunesse !

Enfin, j'espère obtenir plus tard une place très-brillante comme institutrice ; alors ma mère aura de nouveau une existence heureuse. J'assiste aussi à des lectures sur l'enseignement ; je puis à peine attendre le moment où j'aurai à former de jeunes âmes ; ce que je préférerais serait d'avoir à faire l'éducation d'une princesse, afin que le germe que je déposerais dans son âme tendre devînt un arbre qui étendît ses branches aux fruits bénis sur un vaste royaume !... Ce rêve est celui d'un enfant, mais il est divin !...

Si tu avais été dimanche à l'église !... Non, rien de plus beau que ce sermon de M. Lambert ! Il a parlé sur le combat et le triomphe du chrétien : quelles réponses aux plus sublimes questions de notre cœur !... J'avais pris quelques notes, et je voulais les mettre au net

pour toi, dans la soirée; mais on donnait *Don Juan*, et, bien que ma mère ne fasse pas volontiers une telle dépense, elle était si convaincue que celle-ci était nécessaire à mon éducation musicale, qu'elle s'y est décidée; *La Nina* a chanté d'une manière incomparable, divine!... Mais ce que je voulais te dire, c'est que mon extrait du sermon s'est trouvé effacé parce qu'il n'était écrit qu'au crayon; j'espère, une autre fois, prendre mieux mon temps.

Ton chapeau, mon cher cœur, je m'en occuperai dès que le mien sera fini; ils seront exactement pareils :

Une seule pensée, en nos deux âmes sœurs,  
A l'unisson toujours fait battre nos deux cœurs.

Je te dirai que le mien sera ravissant : blanc, avec un camélia rouge foncé sur le côté, et des feuillages de velours; la fleur le rend fort cher, mais maman trouve que c'est une véritable économie de prendre tout de suite quelque chose de beau, et cela est incontestable, car les épis de blé que j'ai achetés l'an dernier sont encore comme neufs, et quand on reportera des guirlandes je pourrai très-bien les employer,

Mais mon papier touche à sa fin, et combien de choses j'aurais encore à te dire! Ma mère gronde de ce que je reste si longtemps assise, et le docteur craint une maladie de langueur et ordonne de l'exercice. De l'exercice dans le parc du château, dont je sais par cœur toutes les feuilles, depuis ces ennuyeux orangers qui sont à l'entrée jusqu'à ces ennuyeuses statues mythologiques qui sont à la sortie!...

Une maladie de langueur!... pourquoi pas? Serais-je la première fleur qui se flétrisse avant la fin du printemps!...

Ange au front pâle et sérieux,  
A mes regards pourquoi soustraire  
Ces pleurs qui roulent dans tes yeux!  
Ce flambeau penché vers la terre!  
Crains-tu de faucher mon printemps?  
Mais la fleur que surprend l'orage  
Ne vit aussi que peu d'instants!...  
De mon destin fidèle image,  
Vois cette rose en mes cheveux;  
Elle meurt, fleur à peine éclosée!...  
Prends-nous doucement toutes deux;  
Je mourrai comme meurt la rose!  
Sur mon cerceuil des rameaux verts  
Et des pleurs!...

Ah! ma chérie, toi tu ne m'oublieras jamais! et si je dois partir jeune,

je serai toujours près de toi dans le murmure des cyprès qui ombrageront mon tombeau.

Mais il faut te quitter, mon cher cœur! il est six heures; c'est aujourd'hui qu'a lieu notre petit cercle français, et tu sais que j'aime à prendre le thé bien chaud!

Adieu, heureuse amie! qui peux te reposer au sein de la nature! Ma mère se joint à moi pour t'envoyer ses tendres amitiés. En toute hâte,  
Ta fidèle amie,

FANNY.

Si tu n'as pas encore commencé ton col, laisse-le de côté; on ne porte plus que de petites guimpes.

---

## DEUXIÈME LETTRE.

Écoute, et tu seras bien étonnée, ma très-chère! Cette lettre est la dernière que tu recevras datée des murailles mortes de la capitale; je vais à la campagne, mon cher cœur; à la campagne!

Loin des soucis et des inquiétudes,  
Loin de la foule où tout est vanité,  
Je vais revoir mes chères solitudes!  
Comme l'oiseau qui chante en liberté,  
Comme un parfum que la fleur sait répandre,  
J'épancherai mon âme triste et tendre!

Mais tout cela est vraiment arrivé d'une façon merveilleuse.

Ma mère et moi nous savions à peine que mon père avait un oncle, propriétaire d'un bien à la campagne, on ne sait où, car depuis de longues années mon père et lui ne s'étaient pas revus. Je crois qu'il n'avait pas approuvé le mariage de mon père. — Enfin cet oncle vint ici pour la première fois depuis *les temps d'Olini*, appelé par des affaires, et par occasion il eut l'idée de faire la connaissance de la veuve et des enfants de son neveu.

C'est un excellent homme, que cet oncle; un peu — bizarre, je ne voudrais pas dire — rustique, — mais enfin tel qu'on devient à la campagne, — passablement matériel. Il ne trouve pas de meilleurs moyens d'exprimer à ma mère son affection que de mettre en surprise, dans la cuisine, toutes sortes de bonnes choses; tantôt un flacon de vieux

vin, tantôt des saucissons; parfois même il sort un lièvre de sa propre poche. Enfin le désir d'être agréable y est, et il m'a rendue fort heureuse en m'invitant à passer le temps que je voudrais chez lui, à sa maison de campagne : « Confiez-moi cette languissante jeune fille, » madame ma nièce; je vous la rendrai avec de bonnes joues rouges » qu'elle sera venue chercher chez nous; d'ailleurs il n'y a pas de mal » qu'elle voie une fois comment croît le blé, et qu'elle apprenne que » le lait ne se puise pas dans une fontaine comme à la ville! »

Ce fut un avis providentiel pour ma bonne mère, qui s'était déjà tourmentée pour imaginer un plan qui rendît possible pour moi un séjour à la campagne. Quant à moi!... moi, j'aurais voulu m'écrier dans un élan de joie :

O nature pleine de grâces!  
Oh! laisse-moi suivre tes traces!

L'oncle partait immédiatement. Je suivrai demain, quand j'aurai fini, après une fatigue infinie, d'organiser tout ce qu'il est nécessaire d'emporter pour mon simple séjour champêtre.

Ma bonne mère! elle a sacrifié sa parure de mariée pour que tout fût fait convenablement; elle aurait voulu me garder ses bijoux comme parure de fiancée! — A moi, une parure de fiancée! Pauvre mère!... Elle ne sait pas que son enfant a depuis longtemps enterré ses rêves, et marche résignée au-devant d'un avenir solitaire qu'elle saura embellir avec les fleurs de l'amitié et de la poésie.

Tout est prêt et empaqueté. Dans deux malles, trois boîtes et le carton à chapeau, un sac de voyage et un nécessaire, sans compter le petit paquet porté à la main, tout se trouve parfaitement casé. La guitare, c'est *lui* qui l'a encore accordée! — C'est peut-être beaucoup de bagages, mais je ne pouvais renoncer à aucun objet de toilette, ni même à ma robe de mousseline; celle-là, je l'ai cachée au fond de ma malle, car je ne voudrais pas qu'on crût que j'ai la moindre préention à des distractions mondaines; mais, dans quelque danse champêtre, à la fête des métairies, j'ai quelque espoir de l'employer. D'un autre côté, j'avais besoin de robes simples et solides, puisque je dois apprendre à tenir un ménage.

Il m'a fallu acheter douze tabliers de cuisine, une douzaine de demi-manches, de charmants petits sabots, et ma mère, qui prévoit tout, y a même ajouté une robe d'étoffe imperméable qui semble peu nécessaire aux exigences habituelles de la vie champêtre. — A quoi servira-t-elle? — Je ne sais! — dans le cas d'une inondation, où je pourrais,

dans une barque, à travers les flots écumants, sauver la vie de mes semblables!

Puis il fallait emporter ma bibliothèque, — les histoires enfantines qui rassembleront peut-être en cercle autour de moi les enfants du village. — Et mes trésors, mes poètes chéris, que j'ai encore complétés! Comme il sera doux de rêver avec eux à l'ombre des tilleuls aux murmurants feuillages! Et mes livres anglais, français, italiens! et ma musique! *Lui-même* m'a indiqué de nouvelles mélodies, et tout naturellement je *devais* les acheter!

Mon chapeau de jardin est délicieux et très-simple; extrêmement grand, il se balance comme les vagues de la mer, avec ses grands rubans flottants bleu d'azur.

Ne crains pas, mon amie, que les travaux de la campagne me paraissent pénibles. Combien je me réjouis, au contraire, d'appeler dès le matin autour de moi une bande de poules au gloussement joyeux, et de faire tomber sur elles une pluie de grains dorés! Traire les vaches et faire le beurre, quelle occupation charmante! c'est fâcheux que ma mère ne m'ait pas permis de prendre dans le nouveau bazar d'objets de bois sculptés une ravissante coupe finement travaillée, et un délicieux pot à beurre; cela eût fait bonne impression sur l'esprit de la tante, de me voir ainsi préparée à la vie des champs.

Et maintenant j'ai encore une chose à te dire, et, pour la première et peut-être la dernière fois, je dois te faire l'avertissement du doux et triste secret de mon cœur, secret qui n'a jamais encore été révélé, mais que tu as deviné depuis longtemps. Je me sépare de la vie des villes!... mais je me sépare aussi de lui!...

Sa haute et noble stature,  
Sa fière et douce figure,  
Son sourire gracieux,  
Et le pouvoir de ses yeux!...

Oh! c'est bien douloureux!... Tu sauras qu'il m'a adressé deux fois la parole, et moi une, dans cette dernière heure de leçon de chant où je me suis enhardie jusqu'à lui dire que je parlais et à lui demander conseil sur les mélodies à emporter.

Oh! il ne s'est pas aperçu que ma voix tremblait! Nous sommes restés froids et comme étrangers l'un à l'autre. Il n'était que le professeur, je n'étais que l'élève. — Ah! il vaut mieux, mieux que je parte, — je ne le verrai plus.

Suis toujours ton cours éternel,  
Astre du destin, dans le ciel!

Oh ! j'avais rêvé un jour..., rêvé que je...; — ah ! ces mots ne peuvent sortir de ma plume..., que je serais *à lui* ! Quelle félicité dans un tel avenir ! Je sais bien qu'il est pauvre comme moi, mais voilà justement ce qui est divin, car on s'offre ainsi un mutuel sacrifice !... Il a du talent, et moi, oh ! comme j'aurais su travailler ! J'aurais donné des leçons toute la journée, — et dans la nuit j'aurais travaillé encore !... et toujours pour lui ! Nous aurions pris notre mère, et nous l'aurions choyée de toutes manières !... — et, pour prix de toutes mes peines, il m'eût donné un sourire de sa bouche (te rappelles-tu cette bouche si finement modelée qu'entadrait cette belle barbe noire ?...) Oh ! que j'aurais été richement, richement payée !...

Cela ne devait pas être :

Si son regard s'est détourné de moi,  
S'il n'a pas su me comprendre sur terre,  
Je lui pardonne !... et mon cœur solitaire  
De son destin saura subir la loi !...

Tu reviendras bientôt à la résidence, ma chère Julie. Dans la classe de chant, pense à

ton amie résignée,

FANNY.

*P. S.* Je te prie, envoie-moi Thomas à Kempis, et ton large ruban bleu pour attacher ma guitare. Tu prendras en échange le mien, qui est couleur de rose ; — je pense que le ruban du chapeau et de la guitare doivent être pareils.

Ma prochaine lettre sera datée de *Stauffenberg*. Quel nom romantique ! Je me représente déjà le petit château de l'oncle, avec ses vieilles tourelles ; j'habiterai sans doute une petite cellule destinée jadis aux prisonniers ; oh ! mais ce sera quelque peu effrayant !...

### TROISIÈME LETTRE.

*Stauffenberg.*

Me voilà donc arrivée, ma bien chère, et plus en retard pour t'écrire que je ne le pensais ! — Bien que tout soit fort différent de ce que je m'étais imaginé, cela ne manque pas de charme, et surtout de charme champêtre ; — oh ! fort champêtre !... Je suis arrivée vendredi dernier ; la voiture de l'oncle est venue me chercher à la poste, une voiture

très-singulière! elle est peinte en vert et n'a pas de portière qui s'ouvre; on y entre en enjambant. Un vieux domestique en manteau vert remplissait les fonctions de cocher; les chevaux étaient harnachés comme des chevaux de labourage; tout est parfaitement propre, mais j'avoue que j'étais charmée de n'être rencontrée par personne de la ville. Je voulais me rapprocher du brave vieux serviteur de mon oncle pour lui adresser quelques paroles amicales, mais il se mit à jurer d'une façon très-grossière à cause de mes nombreux bagages, auxquels j'avais, outre la description que je t'en ai faite, ajouté une caisse de musique et mon étui à guitare; je me serais fâchée de son inconvenance si j'avais pu m'empêcher de rire en lui entendant dire cette phrase en allemand populaire : « Quant à cet étui de violon, la jeune demoiselle peut bien le prendre sur ses genoux! » — Il continua à grommeler; enfin il plaça le tout sur sa voiture, mais il maniait mes pauvres paquets avec si peu de précautions, que j'étais constamment dans des angoisses mortelles que tout ne fût renversé ou brisé par les cahots du chemin.

Nous arrivâmes enfin. Oh! Julie, le château est tout autre que je l'avais rêvé! ce n'est même pas un château; il n'a pas de tourelles et il n'est pas situé sur les hauteurs : ce n'est qu'une maison longue avec beaucoup de fenêtres, quelques volutes au portail et des dauphins en plomb aux gouttières pour unique ornement. Cette maison est située au milieu d'une vaste plaine, et il n'y a alentour que des champs cultivés et un jardin potager; d'un côté seulement la vue donne sur une verte forêt. Ah! ma bien chère, dans ce paysage monotone il n'y a pas un site auquel on puisse s'attacher!

Le grand-oncle et la tante me reçurent à la porte d'entrée avec une parfaite cordialité; j'étais bien heureuse d'avoir déjà fait la connaissance de l'oncle, car la grand'tante a quelque chose d'un peu sec; c'est une femme âgée et qui n'a jamais dû être jolie; sa mise est fort simple, mais tout est si frais et si propre que cela semble tout neuf, et ce n'est que longtemps après que je me suis aperçue que sa robe grise avait été raccommodée plusieurs fois.

J'ai cru que mon oncle mourrait de rire en voyant mon bagage; quand je montrai le pliant en bois sculpté que mes compagnes m'ont offert à mon départ pour servir à mes excursions champêtres, ma boîte à couleurs et une foule d'autres objets du même genre, on ne pouvait arrêter l'hilarité de ce brave oncle; la servante seule semblait considérer avec le plus grand respect toutes ces choses nouvelles à ses yeux, mais le vieux domestique riait comme son maître, jusqu'aux larmes. —

Un jeune homme, qui n'a pas tout à fait l'air d'un paysan, bien qu'il ne soit guère mieux habillé, enleva rapidement et facilement une malle et une paire de boîtes et les porta à la maison; tout mon bagage arriva ainsi peu à peu; la grand'tante m'avait fait faire du thé, et je me trouvais assez à mon aise, mais tout autrement pourtant que je ne l'avais pensé. Pourquoi? je ne le sais réellement pas bien moi-même.

Le jeune homme est mon propre cousin, quoiqu'il n'en ait pas l'air; il est petit-fils du grand-oncle; ses parents n'existent plus. Il serait fort passable, s'il n'était pas si rustique, et imagine-toi, mais je puis à peine l'écrire (et tu ne le diras à personne!) imagine-toi qu'il se nomme Tobie; voilà certes un nom champêtre! mais, n'est-ce pas, tu garderas cela pour toi? Si une de nos compagnes savait que j'ai un cousin qui se nomme Tobie!...

J'habite une jolie petite chambre, mais qui n'est pas effrayante le moins du monde. Je ne suis pas encore tout à fait bien installée, mais cela viendra. La tante est très-bonne pour moi.

Et toi tu es dans la résidence! et nous pourrions être ensemble!...

Ah! calme-toi, calme-toi, pauvre cœur!  
 Quand l'amour fuit, n'est-il plus de bonheur?

Salue toutes nos amies mille et mille fois de ma part, — et quand tu iras dans la classe de chant, pense à moi en voyant ces yeux noirs si profonds, dans lesquels s'est abîmé mon bonheur! mais ne lui dis rien de ma part, pas même tout bas. — Hélas! je n'ose même pas lui parler en rêve!

Adieu! pense à

Ta FANNY.

Si tu vois quelque chose de nouveau en fait de tabliers, communique-le-moi. Ici on sort en tablier.

#### QUATRIÈME LETTRE.

Tout commence à s'organiser très-agréablement ici, bien que je trouve toutes choses autres que dans mes rêves. Mais n'est-ce pas ainsi dans la vie?...

La situation de Stauffenberg est très-gaie; le jardin est, à la vérité, extrêmement monotone, mais la tante m'a donné la permission d'y



planter des fleurs tant que je voudrai. J'en profiterai dès que j'aurai remis un peu d'ordre dans toutes mes affaires; mais ce ne sera pas de sitôt, comme tu penses bien, que j'aurai fini de déballer, de ranger et de repasser tout ce que j'ai apporté; c'est très-difficile ici de se procurer des fers à repasser convenables. Je suis bien loin aussi d'avoir terminé mes ouvrages; j'ai commencé à festonner un col et des manches pour une robe du matin, et tu sais combien cela prend de temps. A la lumière, je fais un tapis d'embrasure de fenêtre pour ma petite chambre, afin de l'embellir un peu; j'ai donc de quoi travailler toute la journée, et il me reste fort peu de temps pour mes études de musique et de langues étrangères.

L'oncle paraît avoir quelque idée de la musique. Dernièrement il revenait des champs, où il va toujours lui-même; nous étions assis, vers le soir, dans la chambre; « Joue-nous donc quelque chose, petite nièce, » me demanda-t-il. Je dis que je n'avais pas encore débarrassé mes cahiers. « Hé quoi! s'écria-t-il, ne sais-tu rien par cœur? joue au moins une valse, une marche, c'est ce que j'ai le plus de plaisir à entendre. » Je leur déclarai que je ne jouais que des sonates, des variations, et des morceaux de grands maîtres, et que mon professeur désirait que je n'apprisse rien par cœur. J'aurais voulu que tu visses la colère de l'oncle: « Comment!... Et pourquoi dépense-t-on tant d'argent pour vous faire apprendre, si cela ne vous met pas seulement en état de jouer quelque chose qui ait le sens commun? » — La tante eut grand-peine à le calmer.

Quant au cousin, je le vois rarement. Le matin, il est presque toujours occupé aux champs ou à d'autres travaux utiles; l'après-midi il ne reste pas longtemps avec nous; le soir seulement, après le dîner, il fait souvent la lecture; mais j'avoue que ces lectures m'ennuient; ce sont presque toujours des biographies ou des dissertations sur l'agronomie, et le dimanche, des chapitres de la Bible. Comme c'est singulier de la part d'un jeune homme! — Si c'était un livre de méditations, passe encore! mais la Bible!... ce doit être parce qu'il se nomme Tobie!...

Quant à l'économie que je dois apprendre ici, je n'ai pas encore commencé. Ils ont tous éclaté de rire en chœur quand j'ai demandé si je devais traire les vaches, et quand j'ai exprimé le regret de n'avoir pas apporté ma jolie coupe sculptée: « C'est l'ouvrage de la servante d'écurie, » dit ma tante; et, en effet, quand je suis entrée dans l'étable, cela ne m'a pas donné l'envie d'une seconde visite, et mon cousin, ce froid Tobie, rit encore à en mourir en me voyant tenir

sous mon nez mon mouchoir parfumé. J'ai essayé de faire du beurre, mais je ne peux tenir ce lourd battoir. Quand je me lève, les poules ont déjà reçu leur grain, et elles errent dans la prairie devant la maison. Cela ne va pas encore bien non plus avec la cuisine; la tante fait presque tout elle-même et envoie la servante travailler aux champs; je puis à peine soulever ces pesantes casseroles; d'ailleurs, je n'aime pas à quitter mes mitaines, j'aurais bien vite des mains affreuses; je pense que cela ira mieux plus tard, et j'ai dit à ma tante que je désirais d'abord remettre toutes mes affaires en ordre. Elle s'est mise à rire et m'a dit que je fasse comme je voudrais.

Ma grand'tante est une singulière personne, un peu sèche, et qui parle peu; elle ne va pas vite non plus, et elle fait tout sans bruit; mais on pourrait croire qu'un petit gnôme l'aide en tout ce qu'elle entreprend, tellement tout est propre; et elle porte dans la maison des chaussons de lisière qui donnent ordinairement un pas lourd et traînant; elle marche aussi légèrement que possible; ses vêtements semblent toujours tout neufs, et quand elle a fini dans la cuisine, elle met, pour le dîner, un bonnet ou une collerette d'un blanc irréprochable, bordés d'une toute petite dentelle; on ne peut rien voir de plus propre et de plus frais, bien que ce ne soit pas à la mode du jour.

L'oncle et elle ne se parlent pas beaucoup, mais c'est touchant de voir comme elle le soigne, comme elle est toujours occupée de lui! Il a en elle la plus grande confiance: « Demandez à ma femme, » dit-il dans une foule de circonstances aux gens qui s'adressent à lui; et lorsque les femmes du voisinage viennent faire des visites et parlent d'organisation de ménage, on est sûr d'entendre l'oncle dire; « Vous n'avez qu'à prendre conseil de ma femme, elle a une excellente méthode pour ces sortes de choses.... » Il est toujours très-bon et très-bienveillant pour moi, quoique je remarque fort bien qu'il ne fait pas grand cas de moi, parce que je ne ressemble en rien à sa femme. Mais chaque saison a ses qualités.

C'est comique de voir comme mon bon oncle veut me forcer à manger, je ne sais parfois comment y échapper; il tient à ce que j'avale d'énormes portions de viande et de lourdes saucisses; j'ai d'abord besoin de m'habituer à cette chair un peu rustique. La bonne tante m'a souvent débarrassée en cachette d'une assiette trop lourdement chargée que je contemplais avec effroi.

Somme toute, je me trouve très-bien ici, et ce n'est pas seulement l'effort d'un cœur résigné à un sourire plein de larmes qui me permet d'écrire à ma bonne mère des lettres assez gaies.

Je ne me plaindrai que tout bas,  
Cachant mes solitaires larmes,  
Et rêvant aux jours pleins de charmes  
Depuis longtemps passés, hélas!...

O cara memoria!

Te souviens-tu de cette voix  
Qui nous captivait autrefois,  
Et qui du monde des génies  
Nous apportait les harmonies?

Oh, ma chérie! j'ai compris aussi *ton cœur!* — « *Un cœur, une âme, un même amour!* » Et une douleur sans espoir, tout cela nous lie pour l'éternité!

Ici je n'ai encore formé aucune liaison. Les femmes du voisinage qui viennent voir ma tante bavardent sur l'éclairage, le savon, le chanvre, le coton, les fruits et les confitures, comme si la vie était dans ces choses-là; le peu de jeunes filles que je vois sont d'insipides et rustiques créatures, sans fond et sans valeur.

Mais ma lettre est devenue un volume. Bonne nuit. Adieu, ma plus chère amie, n'oublie pas

Ta FANNY.

## CINQUIÈME LETTRE.

Notre intérieur n'est pas si dépourvu d'intérêt et de mystère que je le croyais; j'ai fait réellement une précieuse découverte que je veux te communiquer; c'est tout à fait comme dans le conte de la *Rose du Buisson*.

Notre maison est grande, et les chambres du haut presque toutes inhabitées; seulement à la mansarde, qui donne du côté du jardin, j'avais aperçu de temps à autre de la lumière, et je savais pourtant qu'aucune des filles de service ne logeait là; ceci avait déjà quelque chose de mystérieux, et je ne voulais pas en demander la cause, car c'est charmant d'avoir une énigme à chercher. Un soir, où j'avais vu de nouveau la lumière, je me décidai à en suivre la trace.

Elle monta, la tendre jeune fille,  
Jusqu'au toit, seule, et dans l'humble réduit  
Elle aperçut une lampe qui brille,  
D'un faible éclat perçant la sombre nuit!

La main tremblante et le cœur palpitant, je pressai la serrure, la porte s'ouvrit, et voici justement :

« Une petite fée aux cheveux blancs qui, à dire vrai, ne filait pas, mais qui cousait. J'étais si surprise, que, lorsque, m'apercevant, elle tourna vers moi ses yeux, où brillaient des lunettes, je m'élançai en jetant un cri à travers l'escalier jusqu'à la cuisine, où était ma tante, qui me regarda tout étonnée.

— Ah, ma tante ! quelle étrange petite fée j'ai découverte ! — Où donc, petite folle ? — Là-haut, tout là-haut, dans une mansarde, cachée sous les toits ; elle est assise près d'une lampe et elle coud. — Mais, petite niaise, dit ma tante en riant, mais c'est Annamreile, notre vieille couturière. — Mais pourquoi n'ai-je jamais entendu parler d'elle, ma tante ? — Mais pourquoi en aurais-tu entendu parler ? — Et pourquoi est-elle là-haut, assise toute seule, et ne descend-elle jamais ? — Elle reste plus volontiers dans cette mansarde parce qu'elle y était déjà habituée quand ma belle-mère la prit à son service, et elle ne descend pas parce qu'elle remonterait difficilement les marches de l'escalier. Demain tu lui porteras du nouveau chanvre à filer, et tu verras qu'elle n'est ni fée, ni aucun être qui sorte de dessous terre.

On se moqua encore beaucoup de ma découverte merveilleuse ; le matin suivant, je montai dès le jour à la mansarde, et je me suis rendu compte de tout : Annamreile n'est pas une fée, mais une vieille fille qui a près de quatre-vingts ans, et avec ses lunettes qui ont l'air d'avoir grandi avec son nez elle peut encore travailler le plus finement du monde, le jour et la nuit : je voudrais pouvoir la peindre quand elle brûle le bout de son fil à la lumière avant de l'enfiler. Elle reste sans bouger depuis le matin jusque bien tard dans la soirée assise sur son vieux tabouret rond à trois pieds torses et recouvert d'une étoffe bleue fanée ; devant elle, une pelote couverte d'une quantité innombrable d'épingles qu'elle confectionne avec des aiguilles cassées auxquelles elle met une tête en cire à cacheter ; à ses pieds, un vieux chat gris ; à sa gauche, une corbeille pleine de linge à raccommoder ; à sa droite, un autre panier dans lequel elle met celui qui est réparé. Elle est assise ainsi tous les jours de la vie dans sa chambre sous les toits, près de sa fenêtre, où sont placés un romarin et un pot d'œillets. On lui apporte à manger, et si elle ne jasait pas un peu à ce moment-là, elle resterait la journée entière sans voir personne et sans parler à qui que ce soit. La tante va de temps à autre lui faire une petite visite vers le soir, et paraît l'aimer beaucoup.

» Cette découverte m'est venue fort à propos. Ma robe du matin avait

attrapé une déchirure dans le jardin, et ma robe de jour une grande tache dans la cuisine, et raccommorder n'est pas ma passion! repriser des bas, surtout, serait ma mort, et j'ai déjà porté tout cela à Annam-elle, qui raccommode parfaitement.

» J'ai noué une sorte d'amitié avec elle; et je vais babiller quelquefois dans sa mansarde pendant une petite heure les jours de pluie, bien que l'air soit un peu épais dans sa modeste chambre. — Mais il est doux de faire quelque sacrifice pour les autres, et mes visites sont certainement un rayon de soleil dans cette existence solitaire.

» Et puis (mais ceci est dans le plus grand secret, mon amie) je ne me trouverai jamais tout à fait *chez moi* dans cette maison; je me sens comme incomprise par ces bonnes gens.

Ma langue et ma douleur leur restent étrangères!

» L'oncle est à la vérité un excellent homme; avec son petit bonnet de velours noir sur ses cheveux blancs, on le voit toujours de bonne humeur, toujours content. Mais ses plaisanteries me blessent parfois. Ce qui m'est désagréable aussi, c'est qu'il voudrait nous voir nous tutoyer Tobie et moi — cela m'est tout à fait impossible. Ma tante est très-bonne, cela est certain, mais elle est par trop active; je ne sais pas à quoi lui servent ses domestiques, puisqu'elle fait tout elle-même. Quand je suis sous le bosquet avec mon ouvrage, il m'est vraiment pénible de la voir s'agiter et se fatiguer ainsi; je m'imagine parfois qu'elle le fait exprès pour me donner l'exemple; je me suis déjà bien souvent promis de la seconder, et elle me donne toujours de l'ouvrage quand je lui en demande, mais quand j'essaye de faire un savonnage, je reviens avec des bas si affreusement mouillés! quand je fais un peu de jardinage, mes manches blanches sont si vite toutes noires de terre! — je me rappelle alors la robe imperméable et je dis à ma tante que je veux en essayer.

» Mais jusqu'à ce que j'aie fini de m'habiller (souvent je ne trouve personne pour m'agrafer ma robe), ma tante a terminé son ouvrage, et j'ai mis en vain mon lourd vêtement.

» Le cousin m'est complètement antipathique: il a des yeux si tranquilles avec lesquels il suit vos mouvements sans penser à rien, à ce que je crois! oh! non, il ne pense à rien! ce sont, en vérité, des yeux si fades que ces yeux gris et qui ressemblent peu « *à ces deux fils de roi, étincelants de diamants* », comme certains yeux. — Mais ces yeux de Tobie n'en sont pas moins gênants, car il se permet de temps en temps une observation. Dernièrement, lorsque l'oncle m'appela, me priant

d'apporter la soupe, il dit : « Oh ! non, Fanny abîmerait ses gants ! c'est bon pour la grand'mère. » En quoi cela le regarde-t-il que je travaille ou non ? je ne suis d'ailleurs pas oisive, j'ai déjà festonné toute ma robe, et j'ai commencé un bonnet pour le jour de naissance de la tante, bien que je sois loin d'avoir fini mes autres ouvrages.

Chaque fois que je veux essayer avec Tobie d'une conversation sérieuse, je me sens repoussée par quelque balourdise : il n'a même pas étudié et ne parle pas le français, le premier élément de toute éducation soignée.

» J'apportai dernièrement le livre de Heydt : *Parole de la femme*, que j'avais pris dans ma petite bibliothèque pour en faire la lecture. Tobie ne lit réellement pas mal, et mon livre obtint son approbation plus que je ne l'aurais cru ; quant à l'oncle, il s'endormit deux et trois fois, et affirma ensuite qu'il n'avait rien entendu, si ce n'est qu'il était question d'une femme fort véhémence.

» *Irmengarde* n'est pas non plus mon idéal de femme, dis-je. — Voulez-vous être assez bonne pour nous dépeindre votre idéal, Fanny ? demanda Tobie. — J'aimerais mieux entendre la description du vôtre, » répondis-je ; car je ne jugeais en effet ni facile ni nécessaire de développer devant ces yeux profanes l'image de la femme joignant la douceur et le dévouement à la plus haute distinction de l'esprit, telle que la vision qui flotte devant mon âme.

« Mon idéal ! dit-il, il ne faut pas le chercher loin, c'est ma grand-mère. » La tante était sortie de la chambre, car elle a toujours je ne sais quelles occupations.

« Naturellement, dis-je avec un léger mouvement d'irritation et de mauvaise humeur dont je me rendis compte plus tard, le type de la bonne femme de ménage est celui qui doit vous plaire le mieux : plus elle lave et coud, plante et file, plus elle est parfaite !...

— Ce n'est pas parce que ma grand-mère file, lave, coud, s'occupe de sa cuisine, et fait bien d'autres choses que vous ignorez, ma petite cousine, reprit Tobie avec une voix plus accentuée, ce n'est pas pour cela qu'elle est mon idéal ! mais c'est parce qu'elle fait tout ce qu'elle peut pour rendre les autres heureux, parce qu'elle remplit avec un cœur paisible son devoir sous l'œil de Dieu, et que sur terre elle n'oublie pas le ciel ! Et si je dois vous dire en deux mots celle que je tiens pour la meilleure des femmes, je vous dirai que c'est celle qui est la plus dévouée à ses devoirs quels qu'ils soient. »

Je ne sais pas comment le calme Tobie a pu arriver à faire un si long discours, et moi à éprouver une telle émotion que c'est presque

en pleurant que j'ai dit : « Et les talents d'une femme, ses manières, son instruction, vous les rejetez naturellement, même quand c'est pour une vocation sérieuse qu'elle cherche à les perfectionner? » (Une telle injustice me mettait réellement hors de moi!)

« Nullement, reprit-il avec beaucoup de calme; ils me plaisent beaucoup quand ils n'étouffent pas cette fidélité à ses devoirs dans les petites choses de tous les jours; ce peut être aussi un devoir de perfectionner ses talents; mais qui n'apprend pas à s'oublier soi-même ne sera comme femme d'intérieur ou comme institutrice ni heureuse ni capable de rendre les autres heureux. »

La grand'tante revint, et l'oncle s'écria : « Il est temps que tu reviennes, car ces deux-là allaient se prendre aux cheveux! Regarde comme Fanny est rouge, parce que Tobie n'est pas en admiration devant les jeunes filles qui parlent quatre langues et qui savent l'astronomie! »

» Je quittai la chambre dans la plus grande agitation; je ne comprends pas encore comment un homme aussi peu distingué que Tobie a pu m'irriter ainsi! mais jusqu'à présent cette histoire me poursuit toujours! Bonne nuit pour aujourd'hui, ma chérie! Toi, tu me comprends, quand tous me méconnaissent. Adieu!

» N'oublie pas le n° 9 du *Journal des Modes*. »

---

## SIXIÈME LETTRE.

Nous avons sérieusement de la pluie; tu ne peux te figurer, ma bien chère, combien ces jours-là sont tristes à la campagne. Ici, on n'a pas l'air de s'en apercevoir. Ma tante a commencé à mettre en ordre les chambres de sa maison, bien qu'il n'y ait rien à arranger et qu'on ne voie nulle part un grain de poussière; mais elle prétend que tout est dans un triste état, et la voilà dans le plus effroyable chaos d'écheveaux de laine, de paquets de toile, de je ne sais quoi! — Je me suis sauvée après avoir tenté d'offrir mes services. Mais ma tante est dans l'enchantement, et assure, lorsqu'elle sort de la *chambre de tourment* pour venir dans la salle à manger, que cela fait réellement du bien de jeter parfois un coup d'œil sur toutes ses richesses : tantôt elle retrouve une vieille couverture qui a été jadis une robe d'apparat de sa grand-mère, tantôt une perruque piquée par les vers qui a appartenu au

cher grand-papa, tantôt un morceau de toile filée par sa tante dans sa septième année. J'accorde que ce sont des joies pour elle... mais si *ma* richesse consistait dans toutes ces vieilleries, je serais enchantée que de toute l'éternité ils ne parussent plus à mes regards. Elle m'a fait cadeau d'un paquet de fil pour faire des chemises à ma mère; elle est réellement très-affectueuse pour moi; je ne comprends même pas comment j'ai pu arriver avec elle à une telle intimité.

Quant à l'oncle, il étudie un séculaire in-folio : *Le prudent et sage Maître de maison*. Qu'il y trouve son plaisir, cela peut se comprendre; mais que Tobie entende avec plaisir de telles lectures, qu'il regarde ces antiques gravures, cela me paraît merveilleux. Tobie dessine un plan de la propriété, et il est plongé corps et âme dans ce travail. Et au milieu de toutes ces occupations prosaïques, ta pauvre Fanny est seule,

Seule comme un corps au tombeau,  
Seule comme au ciel pur et beau  
Un mélancolique nuage  
Chargé de tristesse et d'orage!

Ta pauvre Fanny est seule avec ses larmes silencieuses et ses doux souvenirs,

Sous le masque sentant un cœur trop agité.

Ce vers est peut-être un peu dur, mais il n'est pas mal comme idée.

Je suis encore très-irritée contre Tobie; j'aurais peut-être dû lui pardonner son amère injustice envers moi? — Mais m'avoir accusée d'égoïsme! Moi, égoïste! moi, dont le vœu le plus cher est un heureux avenir pour rendre ma mère heureuse! Mais être méconnues, n'est-ce pas notre lot sur la terre?

Je ne l'espère plus, le paisible bonheur!  
Il a fui pour toujours, évanoui dans l'ombre :  
Le repos et l'espoir n'habitent plus mon cœur!

Mais ce Tobie ne cesse pas de me blesser. Dernièrement, il y avait ici une visite de la ville voisine : la femme d'un administrateur et sa sœur, la femme du bailli, avec sa fille. Tu ne peux rien t'imaginer de plus ennuyeux que ces deux femmes. Je me réfugiai dans mon cher bosquet avec un livre italien. O délicieuse harmonie!... Tout à coup le cousin Tobie paraît devant moi : « Il y a une visite au salon, petite cousine, me dit-il d'une voix de véritable maître d'école. — Je le sais, répondis-je négligemment. — Et l'on sait que vous êtes ici, reprit-il, on trouvera étrange que vous soyez assise toute seule au jardin. — Je ne juge pas nécessaire, dis-je avec un peu d'irritation, de perdre mon



temps dans une société où je ne suis pas comprise, et où je ne trouve rien à gagner ni pour mon plaisir ni pour mon instruction. » Je ne pouvais lui dire que les femmes qui étaient au salon et qui ne parlaient que de leurs enfants, de leur linge et de toutes ces choses vulgaires, sont réellement insupportables pour un être sensible et délicat !

« Le croyez-vous réellement ? » répliqua-t-il. Mathilde, la sœur d'une de ces femmes, a pendant des années soigné ses vieux parents avec le zèle le plus tendre, et les a nourris du travail de ses mains ; Sophie, la fille du bailli, est l'aînée de douze enfants et le bras droit de sa mère ; ce ne serait pas du temps perdu si vous recherchiez une telle société.

— Ne perdez donc pas alors votre temps avec moi, cousin, dis-je avec un mouvement de dépit, allez, allez retrouver votre idéal. »

Il me regarda d'une façon étrange, et s'en alla lentement ; mais tout en s'en allant, il disait encore : « C'eût été pourtant plus aimable si vous aviez aidé ma grand'mère à recevoir ses hôtes. »

Ceci était vrai ; c'était un oubli de ma part ; je n'y avais pas songé jusqu'alors, mais il n'avait pas besoin de me le dire ainsi. J'y serais même allée volontiers, mais il aurait pu penser que je cédais à son conseil, et je ne voulais justement pas qu'il pût croire cela.

La tante vint avec ses hôtes dans le jardin ; j'étais un peu confuse, et je m'approchai ; je cueillis même un bouquet de fleurs pour les jeunes filles. — Ma culture des fleurs est encore en projet ; peut-être pourrais-tu m'envoyer des boutures de roses blanches mousseuses, de tulipiers, et demander au jardinier des semences de camélias ?

Ces jeunes filles ne sont pas trop mal ; mais en beaucoup de choses elles sont fort arriérées ; l'une d'elles portait encore, au lieu d'une mantille, un châle de soie à trois pointes ! Des choses d'art, naturellement il n'en est pas question !...

Mais j'ai un goût tout particulier pour la vieille Annamreile ; pendant les jours de pluie je m'installe chez elle avec mon ouvrage, et peu à peu elle devient communicative. Sa mémoire est très-faible pour les choses récentes et actuelles ; elle ne se rend pas très-bien compte de ce que je suis ni d'où je viens, et m'appelle parfois Bertha (nom d'une sœur de l'oncle morte depuis longtemps) et parfois Rosalie, nom de ma grand'mère. Elle vit dans l'ancien temps et ne parle que d'autrefois :

Pour me raconter une histoire,  
Une histoire du temps passé,  
Elle retrouve sa mémoire ;  
Car l'âge n'a rien effacé  
De ses souvenirs du passé.

Je t'écirai bientôt ce qu'elle me raconte de la famille, car j'en prends note tous les soirs; j'ai abandonné mon propre journal; je ne sais quand je le reprendrai; — qu'aurais-je à écrire ici?

Adieu, et aime toujours

Ta FANNY.

## RÉCITS DE LA VIEILLE COUTURIÈRE.

### LE JARDIN DE BERTHA.

Sous la fenêtre d'Annamrelle, tout contre la maison, est un petit jardin inculte et touffu; de beaux rosiers se sont conservés au milieu des ronces et embellissent ce coin de terre dans la saison d'été. La vieille couturière regarde tous les matins et tous les soirs dans le petit jardin; je lui apporte de ses roses, bien qu'elles soient très-difficiles à cueillir parmi les ronces et les chardons, et elle les place avec une joie extrême dans un verre d'eau, en face d'elle.

« Tu sauras, me dit un jour Annamrelle (elle me tutoie toujours), tu sauras que ce petit jardin appartenait à Bertha; dans ce temps-là, il était fleuri comme un jardin du paradis, plein de roses, de pensées et de parterres entiers de *Vergissmeinnicht*; tu n'as jamais rien vu de plus beau sur la terre. J'étais entrée toute jeune fille au service de la vieille dame (mère du grand-oncle), et j'ai aidé à élever tous les enfants; mais une enfant aussi belle et aussi aimable que Bertha, je n'en ai jamais vu et je n'en verrai plus jamais de ma vie!

» C'était une enfant à part. Aucun animal n'avait peur d'elle, et lorsqu'elle prenait soin d'une fleur souffrante, cette fleur se relevait tout de suite. Elle était d'une humeur douce et gaie! et elle chantait comme un rossignol. Bien qu'elle fût belle, blanche et rose comme une petite princesse, elle ne se refusait à aucun travail utile, et le travail des champs devenait pour tous une véritable fête quand Bertha y prenait part. Partout où elle se trouvait, on voyait des fleurs et des guirlandes qui donnaient à toutes choses un aspect plus riant. Sa mère la laissait faire en disant : « Comme tu es enfant! »

» Tous les enfants du village accouraient de loin à sa rencontre, et quand les femmes travaillaient aux champs, elle allait dans les maisons où on avait laissé les pauvres petits au maillot, calmait leurs cris, les changeait avant de les recoucher, et les plus petits cessaient de pleurer quand Bertha les prenait dans ses bras.

» Au commencement, sa mère n'était pas d'avis qu'elle s'occupât autant des autres; c'était une femme très-active, et qui trouvait qu'on avait bien assez à faire sans sortir de chez soi; mais, à la fin, elle ne s'opposa plus à ce que désirait sa fille, et (que Dieu ne m'en fasse pas un péché!) c'était réellement presque comme si notre bien-aimé Sauveur descendait dans le village quand Bertha y venait. Elle ne s'en doutait pas; elle croyait agir et parler comme toute autre jeune fille; mais les anges du ciel la connaissaient bien, et je crois que pendant tout le temps qu'elle a passé sur la terre, personne n'a pu lui dire une parole dure.

» Elle n'était jamais plus heureuse que lorsqu'elle était dans son petit jardin, et quand on voulait lui montrer de l'amitié, on lui apportait de belles fleurs. Elle était bien la plus belle de toutes.

» Belle et aimable comme elle l'était, on aurait pu croire qu'il se présenterait de nombreux prétendants; mais il n'en vint pas beaucoup, car elle vivait fort retirée et n'allait pas volontiers au milieu du monde; puis il y avait en elle quelque chose de tout particulier; elle inspirait le plus profond respect, tant elle était modeste. Elle-même ne pensait pas au mariage; elle se trouvait si heureuse à la maison!...

» A cette époque déjà, je n'aimais pas beaucoup à marcher, et j'avais choisi l'état de couturière; j'étais toujours assise à cette même fenêtre, et c'était mon bonheur de regarder matin et soir dans le petit jardin et de voir Bertha au milieu de ses fleurs; les pigeons du toit volaient jusque sur sa tête, et les chiens, les chats mêmes venaient lui lécher la main.

» Elle était debout, un soir, près de la haie de ce jardin; c'était justement au temps des roses, et tout était en pleine floraison. Par la route de la forêt arriva un jeune chasseur jusqu'à la lisière du jardin; il demanda son chemin à Bertha. Je les vois encore tous deux près de cette haie, lui en dehors, elle en dedans de ces touffes de buis; un clair rayon de soleil couchant tombait sur le petit jardin; les cheveux de Bertha brillaient comme de l'or. Le chasseur, lui, avait des cheveux noirs comme du charbon. Mais c'était un beau jeune homme; il regardait Bertha comme si son regard avait voulu la pénétrer jusqu'au fond du cœur. Ce regard ne me plaisait pas, mais je continuai à observer ce qui se passerait.

» Le jeune chasseur était forestier, et il apprenait son état à *Eichelberg*. Il s'était égaré, Dieu sait comment il était venu jusqu'ici! mais j'aurais bien voulu qu'il se fût perdu de l'autre côté de la forêt!...

» Mon vieux maître entra au moment où le jeune chasseur allait

partir; il l'engagea à entrer dans la maison, mais lui demanda la permission de rester dans le petit jardin. Il s'assit là, sur ce banc de pierre, près de la petite table de Bertha; elle lui apporta du vin et du pain, et qu'elle s'assît ou se levât, il ne la quittait pas des yeux!

» Enfin, pour tout dire en deux mots, ce ne fut pas la dernière fois que vint le jeune chasseur; il fut bientôt comme de la maison, comme un fils de la maison. Il était riche et appartenait à une famille distinguée; on le voyait bien à ses manières de prince. Je ne pouvais rien avoir contre lui, en voyant comme Bertha était heureuse quand il venait! Je n'ai jamais vu depuis ce temps-là des yeux briller d'un tel éclat!...

» Quant au cours des études du jeune homme, il ne devait pas le suivre bien sérieusement, car il était toujours ici. La seule chose qui attristait Bertha, c'est qu'il ne voulait jamais aller à l'église avec elle. J'eus le courage de lui dire un jour : « Moi, je ne prendrais pas un homme qui n'entre pas dans une église : celui qui ne prie pas ne croit pas, et celui qui ne croit pas a une maladie cachée dans le cœur, et cela éclatera tout à coup d'une manière terrible. » Elle me regardait alors avec une expression de profonde tristesse dans ses beaux yeux bleus, et elle disait : « Mais si tu aimais *réellement* quelqu'un et si tu savais qu'il a un mal secret dans le cœur, l'abandonnerais-tu? le laisserais-tu seul, sans un Dieu? Non, tu ne le ferais pas, continuait-elle; tu resterais près de lui nuit et jour, et tu prierais Dieu de lui donner le repos, ainsi qu'à toi. Et quand viendrait l'heure d'angoisse où son cœur se sentirait malheureux et abandonné du Seigneur, alors tu serais près de lui, tu le soutiendrais et tu essayerais, si Dieu t'en prêtait la force, de le conduire à lui! » Je savais bien que Bertha était un ange, mais en entendant ces paroles je ne pus m'empêcher de pleurer amèrement, car je compris qu'elle ne resterait pas longtemps sur la terre.

» Bientôt après ils furent fiancés, et une pierre aurait éprouvé de la joie à les voir aussi heureux tous les deux. Il avait un cor de chasse dont il tirait des sons merveilleux quand il revenait de la forêt; Bertha, qui était presque toujours dans son petit jardin, chantait la même mélodie; elle allait à sa rencontre, et quand tous les deux revenaient par le chemin ombragé, on était forcé de se réjouir de les voir ensemble.

» Ils s'asseyaient, seuls, souvent sur le banc de pierre du petit jardin, souvent bien avant dans la soirée, jusqu'à ce que la lune brillante parût. J'aurais bien voulu entendre ce qu'ils avaient toujours à se dire, mais je n'osais écouter.

» Le jour, elle allait quelquefois avec lui dans la forêt, et elle revenait avec une couronne de chêne vert sur ses beaux cheveux blonds, — tous les jours elle devenait plus belle.

» On parlait de la noce; le jeune forestier (je ne veux pas dire son nom) disait que ses parents étaient fort satisfaits de son choix; nous n'avions pas de peine à le croire; qui n'aurait été content d'avoir dans sa famille un ange comme Bertha? L'année suivante, il devait conduire sa femme chez lui, parce qu'à cette époque il espérait obtenir une place dans son pays même; tout cela était on ne peut plus vrai; mon vieux maître avait pris des informations.

» Je cousais assidûment, et Bertha m'aidait avec zèle quand sa mère n'avait pas besoin d'elle. Ah! quel joyeux travail que le nôtre! Elle chantait et gazouillait comme un jeune oiseau; que de gaies petites chansons!... Mais quand elle entendait retentir le son du cor, il semblait qu'un clair rayon du jour illuminait son beau visage! elle jetait l'ouvrage au loin, et tandis que je remettais tout en ordre, la voilée envolée sur le chemin.... Ah! oui, c'était un temps heureux!

» Un jour, c'était l'anniversaire de naissance de notre vieux maître, Bertha avait attendu en vain toute la journée son fiancé, et elle tremblait qu'il ne pût venir; il y avait beaucoup de personnes invitées à la fête de famille, et c'était très-génant de laisser voir à tout le monde son émotion; on s'imagina qu'il s'était attardé quelque part, et comme Bertha ne voulait déranger personne pour l'aller chercher, et qu'elle n'avait plus de repos, elle se décida à y aller toute seule. J'étais assise à ma fenêtre, je cousais, ne pensant à rien, quand je vis Bertha revenir de la forêt, hors d'haleine, sans chapeau, ses cheveux flottant en désordre autour de son visage. Elle avait trouvé son fiancé couché par terre dans la forêt et baigné dans son sang, frappé d'une balle par un braconnier. « Au secours! au secours! » criait-elle jusqu'à s'épuiser; puis elle tomba évanouie après avoir seulement pu dire l'endroit où on trouverait le jeune chasseur. On la porta à la maison, et on alla chercher le jeune homme dans la forêt; il était sans connaissance, mais la blessure n'était pas mortelle. Bertha reprit ses sens pour le soigner, bien qu'elle-même eût besoin de soins. Cette course d'une rapidité effrayante et la terreur qu'elle avait ressentie lui avaient porté un tel coup, qu'à partir de ce moment sa santé ne revint jamais complètement.

» Le jeune forestier fut bientôt rétabli, et reprit toutes ses forces. Mais Bertha avait une mauvaise toux et se plaignait de douleurs à la poitrine, c'est-à-dire elle ne s'en plaignait qu'à moi; mais moi je le

dis à sa mère; on lui fit prendre des tisanes, des potions, mais rien ne la guérit. Ses joues gardaient leurs belles couleurs, ses yeux brillaient d'un éclat plus vif encore, mais je voyais bien que la vie n'y était plus comme autrefois. Ses forces déclinaient, bien doucement, il est vrai, mais enfin elles déclinaient. A la maison, elle cessa complètement de chanter; ce n'est que lorsqu'elle entendait le son du cor dans la forêt qu'elle essayait encore les chants d'autrefois; mais son chant avait quelque chose de si plaintif, que je pleurais chaque fois que je l'entendais.

» A la fin de l'automne, le fiancé retourna chez ses parents; le mariage devait avoir lieu au printemps, il reviendrait à cette époque pour chercher Bertha.

» Mais quelque chose de tout particulier, c'est que Bertha, qui était une si pieuse enfant, qui dès son plus jeune âge avait toujours son cœur préparé à la mort, et qui, depuis qu'elle était fiancée pleine de vie, de jeunesse et de santé, en parlait encore de temps à autre, depuis qu'elle avait cette toux, semblait avoir complètement perdu de vue cette pensée, qui s'était comme effacée de son âme. Nous causions et nous cousions comme autrefois pour le trousseau, mais non plus avec la même gaieté; elle ne pouvait pas beaucoup dormir, à cause de sa toux, et se levait tard. « C'est un rhume opiniâtre, disait-elle, mais au printemps je serai complètement bien; » et elle écrivait des lettres pleines d'espérance et de vie; elle portait au soleil son petit arbre de myrte, et parlait des jours entiers des arrangements qu'elle voulait faire dans sa maison future; son fiancé lui en avait envoyé un plan, c'était un joli petit pavillon de chasse, sa mère et moi, nous nous regardions de temps en temps, et nous ne disions rien.

» Le printemps arriva enfin, et le fiancé aussi; c'était le jour de Pâques, un jour admirablement beau; Bertha était habillée tout en blanc; elle était assise dans son petit jardin; le jeune forestier accourait à pas rapides, comme autrefois; elle voulut se lever, aller à sa rencontre, elle n'en eut pas la force, et le sang jaillit de sa bouche sur sa robe blanche. On la porta à la maison; là, elle se remit, s'assit sur le sofa, à côté de son fiancé, avec son sourire d'autrefois, et assura que cet accident ne signifiait rien.

» Mais lui se montrait très-effrayé et attristé; le visage de Bertha était certes aussi beau qu'autrefois; mais sa taille était amaigrie, un peu courbée, et elle ne pouvait plus aller avec lui dans la forêt. Le jeune forestier ne resta que deux semaines; Bertha semblait au comble du bonheur lorsqu'elle le voyait, et ne se plaignait de rien. Sa robe de noc

était terminée, mais personne ne parlait du mariage. Bertha seule, de temps en temps, aimait à causer des parents de son fiancé et de sa résidence future. Mais nous savions ce qu'il en était, nous voulions rester près d'elle le plus longtemps possible; son fiancé, de retour, paraissait toujours plus mal à l'aise; il était de plus en plus silencieux auprès d'elle. Ah! si je pouvais te peindre les tendres et célestes regards avec lesquels elle le contemplait alors!

» Un jour que le docteur était là, et que Bertha lui affirmait qu'elle se trouvait assez bien, j'entendis le fiancé le prier de monter avec lui avant son départ dans la chambre du haut; c'était justement la chambre à côté de la mienne; ces messieurs ne savaient pas que j'étais là, et une fois qu'ils eurent fermé leur porte, je n'osai plus faire entendre aucun bruit. Le jeune forestier demanda sérieusement au docteur l'état de sa fiancée. Celui-ci haussa les épaules : « Les poumons sont attaqués, dit-il; de guérison complète, il ne peut en être question; mais combien de temps cela durera, il serait difficile de le prédire, car il semble y avoir encore beaucoup de force de vie en elle. »

» Le fiancé allait et venait à grands pas dans la chambre : « Je vous demande conseil, monsieur le docteur, dit-il; naturellement, c'est bien douloureux pour moi; je voudrais agir en galant homme, mais vous avouerez que c'est un cas tout particulier que de s'unir à une mourante. — De mariage, il ne peut en être question en ce moment, dit le docteur, bien qu'il y ait des cas, fort rares il est vrai, où une maladie de poitrine qui commençait a été guérie par le mariage. — De toutes manières, reprit le jeune homme, c'est une situation extrêmement pénible pour moi. Mon avenir est assuré, j'ai une place à remplir; mes parents désirent mon prochain mariage. Comment pourrais-je, pour un temps illimité, m'enchaîner à un lit de douleur? Puis j'ai une horreur invincible de la maladie; entendre tousser me porte sur les nerfs! enfin, je risque ma propre santé. — Eh bien, allez quelque temps chez vous, reprit le docteur, mais quelque temps seulement, car une cessation absolue de ces relations affectueuses pourrait être, — dans la situation actuelle de la malade, qui ne se doute pas de la gravité du mal, — un danger imminent! — *Ma* conviction est, reprit le fiancé, que cette ignorance même et le désir passionné de se guérir à cause de moi sont encore plus dangereux pour elle que ne le serait pour sa situation une rupture douce et convenable de nos engagements. Je vous le répète, je veux agir en galant homme; mais dans de telles circonstances, le droit

me paraît être complètement de mon côté ; c'est moi, d'ailleurs, qui en souffrirai le plus. — Faites ce que vous croirez devoir faire, dit le docteur (mais je comprenais au son de sa voix qu'il n'avait pas grande idée du jeune homme) ; si vous m'interrogez comme docteur, il est de mon devoir de vous répéter que votre fiancée a une maladie de poitrine, mais que je ne puis assigner de terme à cette maladie. Quant aux conséquences d'une émotion violente, je n'en répons pas non plus.... »

» Le docteur partit, et tout resta comme d'habitude dans la maison encore pendant quelque temps. Le jeune forestier ne pouvait sans doute prendre sur lui de briser aussi vite son serment de fidélité. Elle vivait comme un enfant, au jour le jour, gardant toujours de l'espoir pour un avenir meilleur.

» Enfin, le jeune homme reçut des lettres qui le rappelaient chez lui au plus vite, à ce qu'il dit. Bertha l'accompagna, le jour du départ, jusqu'à la porte du jardin, bien que très-faible et très-souffrante ; ses beaux yeux, en le regardant, exprimaient une tristesse angélique : « Adieu ! adieu ! lui dit-elle mille fois, — quand tu reviendras je serai guérie. » Ah ! pourquoi ne l'a-t-il pas laissée mourir dans cette croyance en son amour !

» Bientôt après son départ vinrent des lettres de lui — puis de sa mère — adressées au père et à la mère de Bertha, à elle-même — beaucoup de belles paroles ! mais dont le sens était qu'il fallait renoncer au mariage — qu'il fallait mettre beaucoup de ménagements à lui annoncer cette résolution, qui serait d'ailleurs salutaire à son propre repos à elle, etc., etc. ; je ne sais quelles belles phrases ils avaient trouvées pour dire cela, je ne sais *comment* on a pu faire pour le répéter à Bertha. Elle n'en a presque jamais parlé ; mais, à partir de ce jour, elle était préparée à la mort. Elle me dit une fois avec son angélique bonté qui restait toujours la même : « Il vaut bien mieux que je sache tout ce qu'il en est. Vous étiez tous trop bons pour moi ; au moins à présent je puis me préparer à partir. »

« La faiblesse s'accrut rapidement, mais elle est restée belle jusqu'à la dernière heure, bonne et patiente à travers toutes ses souffrances. Pas un seul mot amer contre Ferdinand n'est sorti de ses lèvres ; elle disait bien souvent : « J'ai été si heureuse toute ma vie ! »

Pendant les beaux jours ses frères la portaient encore dans son petit jardin ; on mettait des coussins moelleux sur son banc de pierre. Là, elle appelait encore près d'elle les petits enfants, mais elle ne pouvait plus supporter le bruit dans sa chambre. Les gens du village à qui elle



avait fait tant de bien, se glissaient de temps en temps en silence derrière la haie; ils voulaient la revoir encore, et ils la saluaient de loin; elle faisait un signe de tête amical, mais elle ne pouvait plus beaucoup parler.

« Comment elle apprit que Ferdinand s'était marié, je l'ignore. Ses parents et ses frères étaient si irrités contre lui que peut-être n'ont-ils pas eu la prudence de garder pour eux cette nouvelle; je prenais bien ma part de leur ressentiment, mais je ne disais rien contre lui, aussi était-elle plus confiante avec moi qu'envers tous les autres.

» Par un beau jour de soleil, en septembre, elle alla pour la dernière fois dans son petit jardin; elle m'avait dit de venir avec elle. Elle me montra ses plus belles fleurs, ses préférées, me pria de les faire déplanter avec soin et de les envoyer à la femme de Ferdinand, en lui demandant de les placer dans son jardin, et en lui disant que Bertha, jusqu'à son dernier souffle, avait prié pour elle le Seigneur afin qu'il versât sur eux toutes ses bénédictions. « Il sera heureux! — me disait-elle avec une pleine confiance. — On dit que les serments brisés amènent la malédiction, mais c'est la mort qui, en me touchant, a dénoué notre lien, ce n'est pas Ferdinand. D'ailleurs, j'ai tant appelé la bénédiction du ciel sur Ferdinand pour le bonheur passé que je lui dois, que la malédiction même serait effacée par mes prières. »

» Le lendemain elle reçut, ainsi que toute sa famille et tous les serviteurs de la maison, la sainte communion. Elle fit promettre solennellement à ses parents de ne conserver aucune colère contre Ferdinand. Elle ne résista plus longtemps au mal, elle soutint encore une lutte difficile pendant l'agonie, mais au moment suprême, c'était un Ange!

» J'ai envoyé les fleurs destinées à la femme du forestier. — Tout ce qui est resté de beau dans le petit jardin, nous l'avons planté sur sa tombe. Pendant longtemps cette tombe a été entretenue par les habitants du village, et elle ressemblait au jardin le plus fleuri; maintenant elle est un peu abandonnée, mais on y voit encore des lis et des roses blanches. »

---

### SEPTIÈME LETTRE.

Je t'ai communiqué le récit d'*Annamreile*; il m'a été droit au cœur! J'ai commencé à arranger le jardin de la tante Bertha, mais ce n'est pas aussi facile que je me l'étais figuré, et j'aurais déjà abandonné mon projet si le cousin Tobie ne m'avait aidée. Ah! mais on abat de

l'ouvrage avec un travailleur comme celui-là ! Il a bêché tout le jardin, épargnant partout avec le plus grand soin les beaux rosiers ; je ne pouvais rien faire qu'arracher les mauvaises herbes, mais lorsque nous avons eu tracé l'emplacement des parterres, j'ai bien travaillé aussi. J'ai tout planté, bien que ce soit très-fatigant de se courber, et que j'en aie gardé pour deux ou trois jours les doigts trop rudes pour pouvoir broder.

Mais tu ne peux t'imaginer quel plaisir m'a causé ce travail de la terre ! L'oncle est venu nous voir et paraissait enchanté ; Bertha était sa sœur bien-aimée ; la tante était aussi fort contente de moi. « C'est » ma faute, m'a-t-elle dit, si ce jardin a été négligé, mais j'avais tant » d'occupations utiles ! — celle-ci d'ailleurs convient mieux à des mains » plus jeunes. »

Je vais voir tous les jours comment vont mes fleurs ; les lis, on ne pourra les planter que plus tard, mais les fleurs d'été sont en pleine croissance.

Tobie a été dans tout ceci fort gracieux et complaisant ; il me surprend presque tous les jours par quelque embellissement dans le petit jardin. — Les vignes sauvages qui flottaient au-dessus du banc de pierre, il les arrange en berceau, il entoure les parterres d'osier gracieusement entrelacé, puis il a l'obligeance de m'apprendre sur le jardinage une foule de choses que j'ignore et que je n'ose pas demander. Je me suis à peu près réconciliée avec lui, et je trouve que c'est plus agréable que de vivre en guerre.

Tu sais que ç'a toujours été mon plan de m'occuper des enfants, des pauvres et des malades du village ; seulement je n'avais pu jusqu'ici le mettre à exécution, il est peu question de ces sortes de choses chez l'oncle. Ma tante va, à ce que je crois, quelquefois dans le village, mais elle n'en parle pas, et d'après sa façon d'être, un peu sèche, je doute qu'elle puisse être « un ange de consolation ». Tobie me paraît devoir être assez rude, je l'ai entendu une fois gronder et renvoyer des enfants qui mendiaient ; j'ai couru après eux, et leur ai donné quelques pièces de monnaie, ce qui l'a fort mécontenté, et lui a fait dire que c'étaient des paresseux, qu'il avait voulu les employer à ôter des pierres dans un champ et qu'ils s'étaient sauvés au lieu de travailler ; c'est une nature rude et austère :

Et pour faire vibrer les cordes de notre âme,  
Il faudrait le toucher délicat d'une femme.

Depuis que l'image de Bertha plane ainsi devant moi, je me suis fermement promis de réaliser mon plan.

Hier, ma tante nous avait parlé d'une vieille femme très-malade; je lui demandai, dans l'après-midi, la permission d'aller la voir. « Toi! » tu veux aller chez la vieille Ursule? me dit ma tante, quelque peu » étonnée. Et que veux-tu faire chez elle? » — Tu vois, mon amie, à quel point on comprend peu ici les œuvres pieuses. « Mais je veux la voir, la consoler, lui faire la lecture, répondis-je, un peu embarrassée. « Eh bien! tu peux y aller, Lise te montrera le chemin et prendra la » bouteille de vin que je voulais lui envoyer. Allons, je te souhaite un » heureux voyage! »

Lise elle-même parut étonnée quand elle me vit prête à partir. Les enfants du village ne sont pas du tout aimables ni confiants comme je me les étais imaginés; ils me regardent tout ébahis, et quand je veux leur parler, ils se sauvent en riant, et je vois de loin qu'ils se moquent de moi.

Nous arrivâmes à la chaumière, je pris la bouteille de vin des mains de Lise et j'entrai. Ah! Julie, quelle misère! et quelle odeur!... Au milieu de la chambre était un grand lit, mais comme il était sale! Et la vieille femme qui était dedans!... Est-ce que les vieilles femmes pauvres que vous allez visiter sont comme cela? — Il y avait deux ou trois femmes assises dans la chambre, elles et la malade me regardèrent bouche bée, comme si je tombais du ciel. Je donnai le vin à la malade, lui demandant comment elle allait; — puis je restai dans un mortel embarras sur ce que je pourrais lui dire encore; les femmes m'offrirent une chaise, mais sur une chaise comme celle-là on ne peut s'asseoir avec une robe de couleur claire. A la fin je m'assis sur le banc, et je demandai à la malade si elle voulait que je lui fisse une petite lecture; elle ne s'y opposa pas, et je lui lus quelque chose de très-beau dans un nouveau livre de prières que j'avais apporté avec moi.

Quand j'eus fini je demandai à la vieille femme si ma lecture lui avait plu; elle me répondit que c'était fort beau, mais qu'elle croyait que ce n'était pas tout à fait de l'allemand, qu'elle ne comprenait pas bien cette langue distinguée, que sa petite fille lui lisait dans le gros livre, et que cela valait mieux pour les pauvres gens ignorants.

J'avais pourtant lu d'après les règles de *l'Art de lire* de M. le professeur Albert! Je donnai encore à la vieille femme quelque argent, et je fus bien aise de m'en aller. Écris-moi donc comment vous vous y prenez pour vos visites de charité aux pauvres et aux malades.

J'ai visité la tombe de la tante Bertha; il est vrai que les lis blancs y sont merveilleusement beaux. A la simple croix est suspendue une couronne flétrie, qui a été apportée, dit-on, par une jeune fille étrangère, peut-être une fille de Ferdinand!

Tu entendas bientôt une nouvelle histoire d'Annamreile. — Tu ne m'écris pas une syllabe sur *Lui*!

Ta FANNY.

---

### HUITIÈME LETTRE.

J'ai confié à Annamreile le peu de succès de mon plan de mission des âmes. — Je savais bien qu'elle ne se moquerait pas de moi; mais, ainsi que je te l'ai dit, elle ne se rend pas très-bien compte de ce qui se passe au moment présent; elle m'a regardée quelques instants, puis elle a dit : « Tu viens de loin d'ici, tu es très-bien habillée; vois-tu, il faut connaître les gens pour s'y fier!

— Je crois pourtant, repris-je avec un peu de dépit, qu'ils ne sont pas très-habitués, dans ce pays-ci, à ce qu'on s'occupe d'eux! » Ma tante donne bien quelque petite chose aux pauvres qui viennent dans la cour, mais voilà tout. Tobie ne le fait même pas. D'ailleurs, ils paraissent se préoccuper très-peu du peuple.

Annamreile est toujours fort sobre de paroles sur toutes les choses actuelles, car elle ne se fie pas beaucoup à sa mémoire. Pourtant elle me dit doucement : « Je veux te conter quelque chose de la jeune femme (c'est ainsi qu'elle appelle toujours ma tante). Quant au jeune monsieur (c'est le grand-oncle), on ne peut pas seulement entreprendre de dire tout le bien qu'il fait en secret : au moment où il a l'air de se moquer des gens par ses plaisanteries, il les surprend par une bonne action, et il fait tout cela vers le soir, à l'heure où l'on croit qu'il va voir comment travaillent ses domestiques et comment sont soignés ses bestiaux; personne ne le voit que le bon Dieu. Si une pauvre femme revient des champs et qu'en cherchant dans le tiroir de sa table une croûte de pain, elle y trouve un pain tout entier et quelquefois, le dimanche matin, un bon morceau de viande; si le vieux grand-père trouve sa tabatière remplie et une bonne veste neuve et chaude suspendue à un clou, ils savent bien tous qui a fait ces petits tours-là; mais lorsqu'ils veulent le remercier, lui fait semblant de ne pas savoir de quoi il est question. Sa femme le connaît bien, et quand elle le voit

regarder d'un petit air rusé la clef du garde-manger, elle la met dans une cachette où elle sait bien qu'il la trouvera ; mais quelquefois c'est aussi par trop fort, et elle dit : « Mais, mon pauvre vieux ami, pour- » quoi donc as-tu donné ta bonne veste du matin ? — Ah ! vois-tu, c'est » qu'une vieille veste se déchire bien vite, répond-il en riant, et que » ce pauvre vieux Stoffel n'a pas d'*Annamreile* qui raccommode si » bien !... » Et Annamreile rit de tout son cœur des folies de son *jeune* maître.

— Mais tu voulais me raconter quelque chose de la jeune femme?... Oui, oui, c'est vrai ; et aussi du petit ! (ce petit, c'est Tobie, qui a, je crois, six pieds!...)

— La jeune femme est plus compassée que son mari, et il ne lui a pas été donné de savoir obliger les gens d'une manière aussi gracieuse ; mais elle fait beaucoup aussi. Il y avait dans le village une vieille femme qui ne pouvait plus travailler et qui demeurait chez sa bru ; cette pauvre vieille était hydropique, et la jeune femme se plaignit un jour à ma maîtresse, disant que c'était bien terrible que la grand'mère ne pût être bientôt délivrée de ses maux, car on ne pouvait rester dans la chambre à cause de l'odeur. Au premier matin, ma jeune maîtresse alla chez ces gens-là ; son domestique l'accompagnait, portant une charge de paille. Une belle demoiselle comme toi se serait trouvée mal en entrant dans cette chambre. Mais ma maîtresse changea elle-même de linge la pauvre vieille femme, et quand celle-ci fut proprement arrangée, l'aïda à sortir de son lit, l'enveloppa dans de chaudes couvertures, remplit de paille fraîche la paillasse, fit bouillir de l'eau et se mit à laver les draps après en avoir mis des siens tout blancs au lit, et avoir aéré et balayé la chambre, le tout de ses propres mains. Puis, quand la vieille fut recouchée et qu'elle eut dit qu'il lui semblait être au paradis, ma maîtresse donna à la bru du savon, et dit à l'aînée des filles qui étaient là et qui restaient bouche bée : « Vois-tu, » *Kdterle*<sup>1</sup>, si tu tiens ta grand'maman et sa petite chambre bien » propres, tu auras à la Noël un tablier neuf. » — La bru devait être bien honteuse, sans doute, mais ma maîtresse va toujours droit son chemin. Elle n'a pas en effet beaucoup de temps pour aller faire des lectures aux gens et prier avec eux ; ma Bertha, ma bienheureuse Bertha l'aurait fait, elle, et si ma maîtresse avait eu une fille qui ait le cœur porté à ces choses-là, elle s'en serait réjouie ; mais c'est encore plus difficile d'arriver jusqu'aux cœurs que de nettoyer une chambre sale!...

<sup>1</sup> Diminutif de Catherine.

— Et monsieur Tobie? Celui-là ne pense pas à de telles choses? repris-je. J'aurais aimé à apprendre quelque chose sur lui.

— Il est sûr que celui-là ne lave pas les draps de lit et qu'il ne remplit pas, que je sache, les tabatières des vieillards; je ne sais d'ailleurs pas grand'chose sur lui, puisque je ne descends presque plus. (Annam-reille, au contraire, sait tout, bien qu'elle ne bouge pas de son tabouret.) La femme qui fait les commissions m'a cependant raconté un trait de lui un jour où ses parents étaient absents. Le *petit* était allé à Weisburg commander un mur pour la grange neuve. Lorsqu'il arriva à la maison du maçon, il n'entendit que des pleurs et des gémissements; le maçon, en tombant d'une échelle deux jours auparavant, s'était brisé les os. A l'instant même où le petit entra, on allait changer de lit le malade, et sa femme, le voisin et le chirurgien, qui était un petit homme très-chétif, gémissaient tous trois, et le pauvre blessé gémissait encore plus qu'eux. Le *petit*, tu sais, est très-fort et de haute taille; il prit cet homme très-lourd sur ses bras et le remit dans le lit; celui-ci réfléchit un moment, puis il dit : « Depuis mon malheur, aucun » homme ne m'a encore porté avec tant de force et de douceur. » Que fait le petit? depuis ce jour, il va tous les matins à Weisburg, à l'heure où on doit panser le maçon; (et il y a une bonne lieue d'ici!) il porte et il recouche le malade, ce qui ne l'empêche pas de faire son ouvrage comme toujours! Cela a duré un mois, jusqu'à la complète guérison du blessé. »

Eh bien, Julie, qu'en dis-tu, ce trait n'est-il pas digne d'entrer dans le plan de la mission intérieure? — Une bonne action de ce genre je n'en serais pas capable, mais ce n'est pas encore ce qu'il y a de mieux à faire, que de donner des vêtements chauds et des soins aux pauvres et aux malades; — j'ai causé de tout cela avec Tobie; — tu vas croire que nous sommes devenus très-confiants à l'égard l'un de l'autre! — Sois tranquille, mon amie, c'est un personnage peu dangereux, bien peu dangereux! — Il m'a donné raison, mais il dit que tout le monde n'est pas appelé à la mission spirituelle; il n'y a que Notre Seigneur Jésus-Christ qui ait pu d'abord remettre les péchés au malade avant de lui dire : « Lève-toi et marche! » Et lui-même a secouru beaucoup de malheureux sans leur dire un mot de prédication. Il est arrivé aux cœurs ensuite, et quand l'heure en était venue : « Avant que nous priions avec les gens, ma petite cousine, a ajouté Tobie avec un sourire grave qui, d'ailleurs, lui va très-bien, il faut d'abord que nous soyons bien sûrs que nous prions *pour* eux du fond du cœur. » Il a bien raison, et cela m'a donné beaucoup à réfléchir.

Du reste, je suis fort contente d'être réconciliée avec le cousin; cela vaut beaucoup mieux, quand on est forcé de vivre sous le même toit.

N'est-ce pas, Julie, tu vas voir souvent ma mère? Cela lui fait réellement du bien. Ses lettres sont quelquefois un peu tristes. Je me réjouis beaucoup des vacances d'Édouard, qui les amèneront ici tous deux. Combien je voudrais pouvoir lui envoyer le superflu de toutes les choses nécessaires à la vie dont je jouis abondamment ici, et qu'elle a tant de peine à se procurer! Enfin ma bonne tante est venue au-devant de mon secret désir, par un très-généreux envoi; je l'ai appris par une lettre de ma mère.

Adieu, tu apprendras bientôt une nouvelle histoire d'Annamreile.

---

## RÉCITS DE LA VIEILLE COUTURIÈRE.

### LE JOYEUX ROBERT.

Cette maison n'a pas toujours été aussi calme et aussi tranquille qu'à présent; mon jeune maître (le grand-oncle) est certainement d'un caractère fort gai, mais il ne fait pas beaucoup de bruit; sa femme a toujours été paisible, et le petit ne parle pas beaucoup non plus.

Mais lorsque mon ancienne maîtresse était jeune encore, et que ses quatre enfants commençaient à grandir; lorsque chacun d'eux amenait avec lui ses camarades, il y avait ici de la gaieté et du tapage! et je n'avais pas beaucoup de loisir pour coudre. Il n'y avait pas sous l'œil de Dieu de plus beaux enfants que les quatre nôtres, trois garçons et Bertha! Mais le plus beau des trois c'était bien Robert. Et quel joyeux petit papillon! Comme ils me tourmentaient souvent pour aller dans le bois avec eux chercher des fraises! Et quand je me baissais pour les cueillir, voilà que Robert me sautait sur le dos, et il fallait, bon gré mal gré, lui faire une promenade à cheval! Il était capable de tous les tours, et il traînait à sa suite tous les garçons du village; ils construisaient de petites nacelles, ils dirigeaient de petits cours d'eau à travers la prairie, ils attrapaient des écureuils, ils nouaient ensemble les queues des vaches!... Ce Robert pouvait et savait tout faire!... excepté travailler et apprendre, et il avait pourtant une bien bonne tête!... Le maître d'école ne pouvait plus y tenir avec lui; tantôt il faisait un bonhomme au bout de la canne, tantôt il mettait de la glu dans les

pages du livre, tantôt il découpait un petit clavier de fée dans le bois du pupitre; tous les jours c'était un tour nouveau; toutes ses petites farces ne lui auraient pas fait grand tort (car son frère Henri était aussi très-gai), s'il avait au moins appris quelque petite chose! mais notre pauvre Robert était terriblement paresseux.

Quand les garçons devinrent grands, on se demanda ce qu'on en ferait. Karl (mon jeune maître actuel) devait faire valoir la propriété de son père; Henri voulait devenir négociant; je crois que c'était seulement dans l'intention de voir du pays, car il n'avait pas le génie du commerce; Robert, qui était plus petit que lui, lui avait fait souvent troquer de bonnes pommes contre de pourries, et du pain d'épices contre de vieux gâteaux au beurre rance. Quant à Robert, il voulait *étudier*, naturellement pour devenir un *étudiant*.

Cela ne plaisait pas beaucoup à mon ancien maître, parce qu'il savait bien que Robert n'apprendrait pas grand'chose et qu'il craignait les frais que cela entraînerait; il avait pris cette propriété en mauvais état, elle lui coûtait fort cher à entretenir, mais il ne savait rien refuser à Robert. On le mit donc au gymnase. C'était superbe à voir le retour de Robert dans sa tenue d'étudiant! Une redingote polonaise avec des tresses et des nœuds! une culotte de cuir, de grandes bottes et un cheval!... C'était un très-bel homme, et tout lui allait bien. Mais les comptes rendus de sa conduite n'étaient pas aussi charmants : sa mère et Bertha lui parlaient souvent avec beaucoup d'émotion; c'est encore Bertha qu'il écoutait le mieux, mais cela ne durait pas longtemps.

Henri avait fini ses études et était devenu un sage commis dans un magasin; mais il avait le cœur un peu gros quand les jeunes étudiants qui venaient voir Robert pendant les vacances disaient d'un air légèrement railleur : Est-ce là ton frère la Balance?

Karl, mon maître actuel, qui a toujours été le plus raisonnable, revenait à cette époque d'un institut agricole et travaillait courageusement avec son père, et comme c'est l'usage de la maison de conduire parfois soi-même la charrue dans les champs, cela ne laissait pas que d'être pénible pour lui, quand il travaillait si laborieusement, de rencontrer les étudiants à cheval qui riaient et chantaient à tue-tête.

Mon ancien maître n'éprouvait pas une grande satisfaction de ce train de vie; il disait souvent : « Voyons, as-tu enfin appris quelque chose, Robert? (Il voulait prendre l'état de greffier.) — La première année, un étudiant n'apprend rien, répondait gaiement Robert; mais attendez seulement, papa, vous verrez comme j'étudierai l'année prochaine. »



L'année prochaine arriva, cette année où il devait si bien travailler, mais on ne vit pas la moindre trace de ce travail. D'argent, il en avait toujours et toujours besoin ! tellement que c'était une honte ; tantôt il écrivait à son père, tantôt à sa mère, tantôt à tous les deux, des lettres parfois railleuses, parfois respectueuses, mais dans lesquelles il était toujours question d'argent. La pauvre mère avait mis de côté pour lui tout ce qu'elle avait pu ; elle vendit même ses beaux grenats et ses grands pendants d'oreille ; il avait toujours de belles paroles à dire, et on le croyait, en dépit de tout, car son précepteur avait déclaré qu'il avait une bonne tête, et ces messieurs si distingués du gymnase disaient aussi qu'il pouvait apprendre tout ce qu'il voudrait, mais qu'il fallait seulement vouloir !

Mon ancien maître était quelquefois très-irrité contre lui, avant son arrivée pour les vacances, mais quand il paraissait avec sa bonne, belle et joyeuse figure, il se faisait tout pardonner ; il promettait que tout irait pour le mieux et qu'on n'aurait plus jamais à se plaindre de lui. Et quand sa mère et son père étaient malades, il les soignait comme le meilleur docteur. Puis, quand les vacances touchaient à leur fin, il était pendant deux ou trois jours extrêmement doux et calme ; il faisait une petite voix gracieuse jusqu'à ce qu'il montrât enfin à son père le total de ce qu'il devait. Alors, cela allait très-mal ; mon maître jurait dans cette heure-là plus que dans toute l'année ; Robert ne soufflait mot et laissait tout tomber sur lui. Enfin le père payait, et Robert sortait de la chambre aussi défrisé qu'un barbet qui vient de prendre un bain, mais il redevenait bien vite gai, et, à peine arrivé à l'Université, il écrivait une belle lettre dans laquelle il faisait les meilleures promesses, si bien que sa mère pleurait et disait : « Oh ! pour le cœur, il le tient de moi ! »

A cette époque survint la mort de Bertha, et Robert en fut affligé jusqu'au fond du cœur, et je crois qu'il avait sérieusement l'intention d'adoucir la douleur de ses parents ; il fut très-sage pendant quelque temps.

Il étudiait déjà depuis quatre ans ; avec l'argent qu'il avait coûté, on aurait pu équiper dix cavaliers et leurs montures, et ce n'était pas encore fini. Tout à coup il écrivit qu'il avait une fiancée, qu'il aimait déjà depuis un certain temps sans qu'on en ait rien su, que c'était véritablement un ange, et que pour lui plaire il ferait tout au monde ; enfin, c'était la plus belle de ses lettres. Mais son père fut fort mécontent, et il avait envie de dire non tout net. Aucun de ses frères aînés n'avait encore songé au mariage ; comment lui, qui était un tel écar-

velé, pouvait-il y penser? Sa mère s'affligea sans doute de ce qu'il fût disposé à tout faire pour plaire à une fiancée quand il ne faisait rien pour plaire à ses parents, mais elle fut d'avis de ne pas le contrarier, de crainte de l'exciter davantage.

Il finit par amener sa fiancée à la maison, une jolie et gentille jeune demoiselle, mignonne et gaie comme une alouette, et ils s'aimaient bien!... Cela plut à la mère. Le père secouait la tête, quand Robert, tous les jours que le bon Dieu donne, faisait atteler à une voiture le cheval de labour pour mener promener sa fiancée; il faisait l'équipage de la ville; nous avions pourtant déjà cette belle voiture dans laquelle notre jeune maître monte toujours! La mère de la fiancée était venue avec elle; c'était une lourde et sotte personne avec un grand bonnet à larges plis; elle était toujours assise sur le sofa, les mains croisées, et quand mon maître voulait causer de choses sérieuses avec elle, elle disait seulement : « Oui, c'est singulier! » Mon maître trouvait qu'il eût mieux valu que les jeunes gens attendissent pour les fiançailles que Robert eût passé son examen, mais madame la mère disait : « Oh! mon bien cher mari n'a jamais passé d'examen, et pourtant il a été débitant de sel! » Il n'y avait rien à entreprendre avec elle.

C'était, il faut l'avouer, un joli couple que ces fiancés! Elle si mince, si mignonne, lui si robuste et si beau! ils riaient, dansaient et s'amusaient toute la sainte journée, et lorsque Robert s'en allait, il était toujours rempli des meilleures intentions, mais sa mère elle-même n'avait plus beaucoup de confiance ni d'espoir. Les études ne s'arrangeaient pas d'ailleurs des visites et des présents que Robert était forcé de faire à sa fiancée. Il ne négligeait pas non plus le café, et on rapporta à mon maître qu'à un grand déjeuner où Robert avait commandé force vin de Champagne, il avait dit : « Pendant que j'avale du champagne, le vieux n'a qu'à boire du vin doux! » Il ne vint même pas, comme tout fils respectueux, à la fête de Noël. Ce fut un triste jour pour la famille!

Je ne sais combien de temps durèrent ses études; il vint encore ici plusieurs fois avec sa fiancée; il parlait toujours de son examen. Ah! bon Dieu! je ne savais pas alors ce que c'était qu'un examen, et depuis cela m'a toujours semblé une chose terrible. Enfin, il revint à la maison et quitta définitivement l'Université. Son père était allé le chercher; il était parti si bien équipé, et il ne rapportait plus grand'chose de bon! peu d'habits, point de montre, mais en revanche de grands sabres, des gants de peau de bouc et d'affreux masques de laiton.

« As-tu passé ton examen, Robert? lui demandai-je. — Tellement

bien, me dit-il en riant, que ces messieurs veulent m'entendre encore une fois! » Mais il ne riait pas du fond du cœur.

Il s'établit dans la petite chambre du haut et se mit à *labourer comme un bœuf*, ainsi qu'il disait. Que Dieu me pardonne! mais il me semblait réellement travailler comme un bœuf quand il était là sur ses livres, et j'aurais cru parfois qu'il n'y comprenait guère plus que moi. Puis des camarades arrivèrent, qui venaient le chercher pour aller se promener, pour faire des armes dans la salle basse, pour se rendre au bal, et il eut bientôt fini de *labourer comme un bœuf*. Sa fiancée revint une dernière fois; mais ils n'avaient plus ensemble leur gaité d'autrefois; ils semblaient n'être assis à côté l'un de l'autre que par habitude; elle restait aimable, mais lui était souvent de mauvaise humeur, et il ne trouvait presque plus rien à lui dire. Je crois qu'il était un peu honteux aux yeux de sa fiancée et aux siens mêmes.

Il repartit pour son examen, mais cette fois il ne riait plus en revenant à la maison; personne ne lui parlait plus : son père s'en allait, sa mère seule montait quelquefois dans sa petite chambre, et là elle pleurerait amèrement. La belle-mère écrivit que sa fille avait maintenant dix-neuf ans, et demanda si Robert ne voulait pas essayer de la position de débitant de sel. Il essaya de tout, depuis l'état de clerc jusqu'à celui de pharmacien, mais je crois qu'aucun métier honorable ne convient à quelqu'un qui a perdu son temps d'une manière aussi coupable.

C'était un spectacle affligeant et qui me fendait le cœur de voir ce jeune homme si beau et si fier, qui jadis était mis comme un prince, de le voir si humble et si confus maintenant qu'il cherchait à éviter les personnes qu'il rencontrait.

A cette époque, Henri amena chez nous une belle et jeune fiancée, et bien que ce mariage ne plût pas tout d'abord à son père, la maison était fort animée et fort égayée par la présence des jeunes gens. Robert fit encore quelques-unes de ses anciennes farces, mais elles n'avaient plus le succès d'autrefois. Il revit ses anciens amis, qui avaient pour la plupart un emploi et par conséquent du pain; il retourna chez sa fiancée, mais je crois que leur joie ne dut pas être bien vive.

Il revint encore avec une caisse pleine de livres et recommença à étudier; je crois que cette fois il y mettait réellement de la bonne volonté, mais il paraît que sa joyeuse vie lui avait troublé la tête et qu'il n'y avait plus rien de bon à faire de lui. Le fils du maître d'école, Ludwig, qui n'avait commencé ses études que deux ans plus tard et dont ses camarades se moquaient comme d'un lourdaud, était depuis

longtemps greffier dans la ville; celui-ci vint quelquefois et s'offrit à l'aider. Enfin, Robert retourna encore à son examen.

Mon ancien maître ne lui parlait presque plus dans les derniers temps, car d'autres dettes anciennes et nouvelles apparaissaient encore, et on fut obligé de vendre une portion de terre, ce qui causa un chagrin affreux au pauvre père; mais lorsque Robert partit une dernière fois pour l'examen tant désiré, il lui tendit la main en disant : « Tâche de reconquérir l'honneur. » Karl, mon jeune maître, agit en bon et loyal frère, parlant pour lui de son mieux à son père, et ne rappelant plus l'ancien temps où les étudiants qui passaient à cheval, tandis qu'il allait conduire la charrue, chantaient :

Et que fait monsieur le frère,  
Ce tanné de monsieur le frère?  
Il va mener les bœufs aux champs,  
Ces tannés de bœufs!

et autres sottes chansons du même genre. Il souhaita à Robert toute heureuse chance. La pauvre mère avait toujours des larmes dans les yeux à cette époque-là, et si les vœux et les prières pouvaient faire bien passer un examen, celui-là eût réussi! Mais je crois que le bon Dieu n'a pas donné l'intelligence aux fils pour ne pas s'en servir et pour que leurs mères leur fassent passer un examen en priant.

Au bout de quinze jours, Robert reparut assez satisfait; il disait que cela ne s'était pas mal passé, et que dans deux jours il aurait la réponse par écrit; il pensait être obligé de repartir bientôt, et il me pria de lui arranger ses cravates et sa robe de chambre; en attendant, il était dans une continuelle agitation, il courait à travers la maison, le jardin, jusque dans la rue à la rencontre du facteur, il n'avait plus de repos! — Son frère Karl lui dit une fois devant moi : « Eh bien! en admettant que tu n'aies pas réussi encore cette fois, tu resteras avec moi dans la propriété; tu trouveras toujours à t'y occuper. — Oui, n'est-ce pas? pour que je sois valet, et ma femme servante? dit Robert avec un mauvais rire; cela ne me va pas. » Il est vrai qu'il avait été si inhabile à tout ce qu'il avait entrepris que cette propriété, qui était déjà de peu de rapport à cause des grandes dépenses qu'elle occasionnait, n'aurait jamais pu suffire à l'entretien de deux familles.

Au bout de huit jours, le messenger revint avec une grande lettre pour Robert. Il était seul à la maison, et il me défendit de rien dire; il ne me dit pas non plus ce qu'il y avait dans la lettre, mais je n'eus l'idée de rien de bon, je pensai tout de suite que l'examen n'avait pas

réussi. Sa chambré à coucher était à côté de la mienne, je l'entendis marcher toute la nuit. Je pensais en parler à sa mère, à lui-même, mais il sortit de la maison de très-bon matin.

Vois-tu cette petite pièce de gazon vert entourée de quatre sapins? là-bas, avant le bosquet? — C'était, dans son enfance, la place favorite de Robert; et plus tard, quand Bertha vivait encore, il s'y asseyait souvent avec elle avant l'arrivée du fiancé! — C'est de là que partit un coup de feu!... — C'est là qu'on trouva Robert étendu mort! — Il avait laissé deux lettres, l'une à sa fiancée, l'autre à ses parents; ce qui était dedans, je ne l'ai jamais su. Sans doute, il disait qu'il ne pouvait vivre sans honneur, etc., etc., mais ce que je sais, c'est qu'il implorait la miséricorde de Dieu, et peut-être l'a-t-il obtenue!...

Que le ciel te préserve, mon enfant, de jamais voir pareille douleur! Ils étaient tous inconsolables, et l'ancien cri de David sortit des lèvres du père: « Mon fils! mon fils! que n'ai-je pu mourir à ta place! »

Tout le monde eut grande pitié du sort de ce pauvre jeune homme égaré, qui avait été si beau! — On lui rendit les honneurs funèbres; beaucoup de ses anciens amis entourèrent sa tombe; ils chantèrent un cantique solennel et bien touchant. Ah! plus d'un aurait pu se dire qu'il était aussi pour quelque chose dans cette mort, et qu'il avait aidé à la perte de cet infortuné en partageant ses plaisirs insensés et en jouissant de l'emploi coupable de l'argent qui lui était confié.

Tous les matins et tous les soirs, quand j'ai regardé le jardin de ma Bertha, que tu viens de rendre aussi beau qu'autrefois, je regarde là-bas, vers les sapins, et je dis un *Notre Père* pour mon pauvre Robert.

Quand je vois de joyeux jeunes gens (tout en trouvant la gaité bien naturelle à leur âge), je voudrais pouvoir leur conter l'histoire du malheureux Robert, et leur rappeler la sentence de Salomon :

« Réjouis-toi, jeune homme, de ta jeunesse, mais applique ton cœur » au bien pendant cette jeunesse; et si tu te laisses aller à ce qui plaît » à tes yeux et à ce qui séduit ton cœur, souviens-toi que Dieu t'appellera » devant son tribunal pour te juger! »

---

## NEUVIÈME LETTRE.

Qui aurait pensé, chère Julie, que dans cette maison, qui semble si paisible, si monotone, tant de profondes douleurs ont trouvé place!

Je suis vraiment presque peinée de ne plus voir sous le même jour cette vie poétique et joyeuse de l'étudiant! Oh! ce monde froid et rude a de cruelles exigences!...

Mais, ma bien chérie, je t'en supplie, dis-moi, cela est-il possible, cela est-il vrai ce que ma mère (ma bonne mère! comme elle est loin de pressentir le coup mortel qu'elle porte à son enfant!), ce que ma mère m'écrit dans sa dernière lettre sur... sur... je puis à peine tracer ce mot, sur *Almorini!*... *Lui*, un trompeur! un vaurien! un compagnon horloger, faiseur d'horloges à musique! qui, avec sa belle figure, sa belle voix et son aspect italien, avait réussi à tromper même les directeurs de l'institution! *Lui!* chassé honteusement pour ses dettes et ses mensonges! cela ne peut, cela ne doit pas être!

Ce cœur qui me semblait plein de force et d'amour,  
Et ce front pur et beau comme un rayon du jour!

Et ce sourire gracieux, cette taille si noble, et ce regard, ce regard si profond! — Oh! je t'en prie, écris-moi bien vite que tout ceci est erreur et calomnie. Mais si c'était vrai?... alors, ma chère, tais-toi, et laisse-moi pleurer à la pensée que ce qui nous semblait si beau puisse finir ainsi!

Se changent-ils donc en douleurs  
Les beaux rêves des jeunes cœurs?...

Ici, naturellement, je dois garder le silence sur ce qui m'émeut si profondément; sans cette ombre, je me plairais tous les jours davantage dans cette maison.

Je sais maintenant aider ma tante; j'ai même préparé quelques plats moi-même, et Tobie les a trouvés délicieux. Un appétit aussi solide est bien un peu prosaïque! mais enfin, j'ai été flattée de son approbation.

J'ai fait une nouvelle visite de malade; cette fois-ci, ma tante est venue avec moi, elle veut que je commence par les meilleures. Nous sommes allées chez une jeune fille qui souffre depuis plusieurs années de vives douleurs au pied, et qui est presque toujours couchée. Elle est seule des journées entières, pendant que ses parents vont aux champs; mais sa petite chambre est très-gentille et très-propre; ma tante m'a priée de lui montrer à faire du crochet, afin qu'elle puisse travailler de ses mains; cela nous fait plaisir à toutes deux; je ne suis plus aussi embarrassée qu'autrefois, et Christine n'est pas par trop timide, elle a beaucoup lu, mais surtout la Bible, Arndt et des livres du même genre. Tu ne peux t'imaginer quelle sérénité et quelle clarté dans

l'esprit à cette jeune fille! Oui, mon cher cœur, nous changeons de rôle, c'est moi qui, pendant que je suis près de Christine, prends des leçons d'elle; elle ne s'en aperçoit même pas. Tant de paix et tant de sérénité dans une existence malheureuse! — J'ai presque honte de mes joies... et de mes chagrins!...

J'ai énormément à faire en ce moment; mes broderies sont mises de côté; du tapis d'embrasure de fenêtre, que je destinais à ma chambre, j'ai l'intention de faire une courte-pointe pour l'oncle; quant à des cols, des manches et des chemisettes, j'en ai assez pour longtemps, j'ai à penser à bien d'autres choses.

Ma tante a une pauvre blanchisseuse dans le village : quand cette pauvre femme est occupée à la lessive, ses cinq petites filles viennent comme une petite fourmilière dans la cour, et errent de tous côtés, — une *Nânele*<sup>1</sup>, une *Louisele*, une *Minele*, une *Häumele* et une *Rösele* qui se ressemblent comme les épines d'un buisson, seulement l'une toujours un peu moins grande que l'autre. Comme il faisait très-humide ces derniers temps, ma tante m'a dit de les conduire dans la maison; j'ai fait, peu à peu, connaissance avec elles; je voulais leur donner des leçons, *faire l'école* comme on le raconte si joliment dans des histoires anglaises, mais ma tante pense que les années apprennent ce qui est nécessaire à l'école du village, et elle m'a priée de m'occuper surtout des petites. Je leur ai fait des poupées; si tu avais vu leur ravissement! — Annamreile m'a taillé de petites robes pour les petites filles mêmes! — Le soir, je leur tricote des bas. — Je ne sais où donner de la tête à force d'occupation, et je voudrais bien avoir l'heureux calme de ma tante, qui sait faire toutes choses à temps et qui a toujours fini quand il le faut. C'est elle qui m'engage à ne pas négliger l'étude du piano; j'ai trouvé, dans de vieux cahiers de musique qui étaient par terre dans un coin et qui ont appartenu à la chère Bertha, quelques romances et un menuet que j'ai appris. — Autrefois, je ne voulais chanter que de l'italien, *tu* sais pourquoi; quand je commence à chanter ces vieux airs, l'oncle rit et pleure à la fois à force d'émotion; je n'ai jamais été aussi heureuse d'aucun applaudissement!

Et Tobie! le croirais-tu? il est maintenant mon élève, en français « pour que je ne l'oublie pas », dit-il. C'est une singulière leçon; mon élève m'interroge sur une foule de choses dont je ne me rendais pas bien compte moi-même; puis, peu à peu, il prend la grammaire et commence à *me* donner la leçon. C'est seulement maintenant que je

<sup>1</sup> Diminutif des noms de Louise, Rose, etc., dans le dialecte vulgaire.

me suis aperçue qu'il sait très-bien le latin et le grec. Il n'est pas aussi sec que je croyais, et notre heure d'étude se passe quelquefois très-gaiement.

Mais dans ma petite chambre paisible s'élève encore souvent en moi cette question : « Est-ce possible ? Est-elle tombée dans la poussière cette belle étoile des cieux ? »

Je ne répands mes larmes qu'en silence,  
La foule voit mon sourire joyeux !  
Un vif éclat brille encor dans mes yeux,  
Mais dans mon âme est une peine immense !  
Si l'on mourait à force de douleur,  
Depuis longtemps tu serais mort, mon cœur !...

Quant à ma mort, il n'y a guère de probabilités en ce moment ; je crains même, quand tu me reverras, que tu ne me trouves presque trop florissante — la maladie de langueur est loin !...

Je porte maintenant mes cheveux en larges bandeaux ; la coiffure à la Chinoise ne plaisait pas à ma tante. Annamreile m'a raconté dernièrement l'histoire du mariage du grand-oncle et de la grand'tante ; tu la sauras, la première fois que je t'écirai.

Et maintenant, mon cœur, donne-moi vite une réponse, que ce soit la mort ou la vie de ton amie affligée

FANNY.

## RÉCITS DE LA VIEILLE COUTURIÈRE.

RACHEL ET LIA.

Je t'ai déjà raconté que Henri (le commerçant), qui était un bel homme de grande taille (quoique moins beau que Robert), avait amené aussi à l'improviste une fiancée dans la maison. Elle se nommait Rosalie, et c'était la plus belle jeune fille que j'aie jamais vue. Elle était pourtant tout autre que notre ange de Bertha ! elle avait des cheveux noirs comme du jais et brillants comme un miroir, et des yeux !... Robert les avait surnommés en riant : un fusil à double coup ; ses belles joues étaient fraîches et veloutées comme une pêche, et elle avait la démarche d'une reine.

Seulement, elle était fort pauvre ; son père était un négociant qui avait fait faillite. Henri avait fait sa connaissance au moment où on vendait tout chez son père, et le lendemain même il s'était fiancé avec



elle. Henri était encore bien jeune, et mon ancien maître était d'avis qu'en fait de mariage un commerçant ne doit pas seulement consulter son goût, mais qu'il faut qu'il songe aussi aux intérêts matériels. Quand la maman disait que c'était *celle* qu'il aimait, le papa répondait avec irritation : « Quelle bêtise ! ne pouvait-il donc devenir amoureux d'une fille riche ? »

Enfin, ce qui était fait était fait. La belle et gaie jeune fille finit par plaire à mon vieux maître, et si ses ressources n'avaient pas été aussi épuisées par Robert, il n'aurait même jamais rien eu contre ce projet.

Tout ne me plaisait pas dans cette jeune fiancée : elle avait apporté trois chapeaux et trois paires de brodequins élégants, mais pas une paire de bons souliers de cuir ; tous les matins elle venait en cachette chez moi pour se faire tresser les cheveux, car elle ne savait pas se coiffer elle-même ; de plus, elle était fort communicative avec moi, parce qu'elle avait toujours une foule de choses à raccommoder. Non ! les reprises ! mon enfant, comme elle les faisait !... et sa robe de soie noire où elle collait du taffetas d'Angleterre pour cacher les endroits faibles ! Une jolie casaque de velours, que son fiancé lui avait donnée, elle la mettait le matin pour se faire coiffer, et avec cela un mouchoir de poche noué autour du cou comme cravate, parce qu'elle n'avait pas retrouvé son fichu. Et ses cols brodés qui n'étaient que faufilés à sa robe ! Non, mon enfant, ce n'était pas là une femme pour un négociant ; pour moi, si j'étais homme, et qu'une jeune fille me plût, je ferais examiner son linge par une couturière, afin de savoir si elle fera une bonne femme de ménage. La mère de Henri faisait bien ses petites réflexions en elle-même sur tout cela, mais elle ne disait rien, et quand Rosalie vous regardait avec ses yeux brillants comme des soleils, on oubliait tout. Le père finit par être enchanté d'elle, et se consola par l'espoir que Karl ferait un choix plus raisonnable.

Henri s'établit, d'après le désir de son père, dans une petite ville. De là, il se rendit à Brême, à Hambourg, dans toutes les grandes villes de commerce ; il devait avoir un débit de tabac et s'occuper aussi de la vente des fromages. Mais il voulait d'abord se marier, et ne songeait à rien d'autre ; tout lui semblait charmant. La jeune femme lui dit, moitié riant, moitié sérieusement, que la pensée la plus affreuse qu'elle ait pu avoir de sa vie était d'épouser un homme qui vendrait des harengs et des fromages, et le supplia avec larmes de devenir banquier, ou au moins d'avoir quelque grand magasin de nouveautés dans la résidence ; mais comme elle vit que cela ne pouvait avoir lieu, elle se résigna à ce que son mari dirigeât un grand commerce d'épi-

ceries; seulement elle posa pour condition qu'elle ne mettrait jamais le pied dans les magasins, et elle s'établit dans les pièces du haut comme une princesse : des meubles de velours, des rideaux brodés, je crois même qu'elle avait une cuvette de cristal sur sa table de toilette! Quant aux serviettes et aux draps, on les acheta en coton; pour la cuisine, on la fermait à clef, afin que personne de raisonnable ne jetât les yeux sur un pareil désordre! A la place d'une bonne et solide marmite, elle en avait une fêlée; rien en étain, naturellement tout en porcelaine, de sorte que c'était toute la journée une musique d'assiettes cassées, et que la petite cour derrière la maison était pavée de débris de porcelaines de toutes couleurs. Elle croyait s'entendre parfaitement à tout, et elle trouvait fort commode d'avoir pour rien le sucre et le café.

Mon ancienne maîtresse eut beaucoup d'ennuis secrets de tout cela, mais la mort de Robert enleva tous ces petits chagrins, ne laissant de place qu'à la plus profonde douleur. Elle n'y résista d'ailleurs pas longtemps; elle fut alitée pendant quelques semaines. La femme de Henri vint la soigner; elle y mettait la plus grande bonne volonté; si elle n'avait seulement pas si souvent perdu la clef du garde-manger!... Son désordre impatientait ma maîtresse, et ce fut moi qui dut la soigner.

De toutes les visites que recevait la malade, celle qui lui était le plus agréable était celle de mademoiselle Louise, la fille du bailli de Seeburg; elle n'était pas belle, pas belle du tout, un peu pâle, un peu effacée, et d'un caractère très-calme; mais sur sa personne, dans ses manières, régnait la plus exquise propreté; elle avait l'air de se reposer, et elle faisait deux fois plus d'ouvrage que les autres. C'était une fille unique, une riche héritière; mais malgré sa fortune, c'était la jeune fille la plus modeste et la plus sensée. Quand elle changeait une pièce d'or, elle faisait attention aux sous. Voilà une jeune fille accomplie!

Elle vint un jour chez nous dans le temps où la femme de Henri y était encore; elle allait s'asseoir près du lit de la malade, quand elle vit sous une chaise à côté d'elle un châle de crêpe magnifique qui appartenait à madame Rosalie, qui laissait toujours traîner quelque chose; elle le releva sans rien dire et le replia. « Voilà un châle comme vous devriez en acheter un, lui dis-je. — Pourquoi? répondit-elle en souriant et en se regardant dans la glace; ai-je la tournure qui convient à un pareil châle? » Et cela était vrai. — A Rosalie, il allait admirablement.

Bien que mademoiselle Louise aimât beaucoup la vieille dame, elle venait rarement; il semblait même qu'elle évitait notre jeune maître Karl, et cela n'était pas nécessaire, car, après l'avoir saluée, il ne faisait pas le moins du monde attention à elle; je voyais bien que cela peinait ma maîtresse, je voyais bien aussi que Louise tricotait et cousait avec plus de zèle encore, et ne levait pas les yeux quand mon jeune maître était là, et que, lorsqu'elle lisait tout haut devant lui, le timbre de sa voix était tout particulier; mais lui ne s'en occupait nullement. Et qu'avait-elle besoin de s'inquiéter? Ah! bon Dieu! quand on a une fortune comme celle-là, on ne manque pas d'un superflu de prétendants!

La vieille dame mourut. « Que Dieu m'accorde d'en finir! » disait-elle dans ses prières, et ses prières pouvaient être exaucées, car elle était bien fatiguée de ses souffrances. Les jours qui précédèrent sa mort, elle resta souvent seule avec Karl, et le bénit mille fois comme son fils bien-aimé qui ne lui avait jamais donné une heure de chagrin. Ce qu'elle lui dit, je n'en ai rien su; mais ce que je sais, c'est qu'elle n'a rien dû lui ordonner, parce qu'elle était trop sensée pour cela; elle savait que c'est l'affaire du bon Dieu de disposer de l'avenir de ceux que nous aimons, et non l'affaire des mourants, qui ne peuvent prévoir ce qui arrivera, dont les moments sont comptés, et qui ne peuvent reprendre les paroles qu'ils ont prononcées.

C'est une grande perte que celle d'une mère de famille comme celle-là! Que Dieu me préserve de revoir de semblables moments! Madame Rosalie vint pour le partage; elle était admirablement belle dans ses vêtements de deuil, et bien sincèrement affligée de la mort de cette bonne mère; mais il y avait un tel désordre partout où elle se trouvait, que, bien que mon maître l'aimât, il respirait plus à l'aise quand elle était partie. Ce n'était plus aussi splendide qu'autrefois dans la maison de Henri; chaque fois qu'il venait voir son père, j'entendais avant son départ mon vieux maître remuer son coffre à argent, et pourtant Henri était intelligent et laborieux. Son ravissement de son mariage d'amour n'était plus aussi grand; j'entendais maintenant entre eux plus d'une parole blessante; la jeune femme pleurait amèrement et s'enfermait dans sa chambre; lui venait frapper à la porte jusqu'à ce qu'elle ouvrit; ils se raccommodaient et s'embrassaient comme autrefois — enfin une vie qui n'avait pas le sens commun!

Mademoiselle Louise, la fille du bailli, n'était revenue qu'une fois à la maison, le jour des funérailles, et elle avait placé dans le cercueil une verte couronne de lierre. Depuis, elle n'avait plus paru, mais

M. Karl allait souvent à Seeburg, et lorsqu'un an après il en revint comme fiancé de Louise, nous n'en fûmes nullement étonnés, mais enchantés ! Nous savions quelle bonne maîtresse de maison cela ferait ; mon vieux maître en pleurait de joie.

L'année de deuil écoulée, la noce devait avoir lieu ; la fiancée venait quelquefois en visite, et comme mon vieux maître l'en priait, elle s'occupait déjà un peu de la tenue de la maison avec la plus grande réserve, mais tout ce qu'elle touchait était fait on ne peut mieux.

Les fiancés n'étaient pas aussi tendres sans doute qu'autrefois Henri et Robert avec leurs promesses ; ils ne se donnaient pas des noms aussi enfantins, ils n'avaient pas de petits secrets à se dire et ne sentaient aucun désir d'être seuls. C'était très-convenable ; je pensais même parfois que cela aurait pu être un peu plus tendre, puisqu'ils étaient fiancés, et je croirais presque que mademoiselle Louise était de mon avis.

Peu de semaines avant la noce, mademoiselle Louise vint encore une fois ici. Mon vieux maître voulait céder toute la direction de sa maison aux jeunes gens ; il avait donc beaucoup à leur parler ; la fiancée monta avec moi dans cette chambre, nous voulions causer de la literie, examiner le vieux linge et voir ce qu'on pouvait encore employer, etc. Nous entendîmes dans la pièce à côté mon vieux maître et son fils qui causaient ensemble. Dans cette chambre-là était une grande armoire contenant les papiers de famille dont ils avaient besoin. Nous ne soupçonnions pas le moindre secret, nous voulions seulement ne pas faire de bruit, afin de ne pas troubler ces messieurs ; ils ne savaient pas que Louise fût là ; quant à moi, on n'y pensait seulement pas : lorsqu'on est depuis si longtemps dans une maison, c'est comme s'il n'y avait personne quand on est là.

Mon vieux maître montrait sans doute des papiers à M. Karl : « Là, tu vois ce que tes frères ont déjà reçu ; c'est beaucoup plus qu'il ne reste maintenant dans la propriété. Et Robert, le pauvre garçon, a dépensé bien au delà de sa part ; mais avec la belle fortune de ta fiancée.... »

— Naturellement, dit Karl avec une aigreur que je ne lui avais jamais vue, avec la fortune de ma fiancée ! Mes frères sont allés de côté et d'autre suivant le gré de leur désir, ils ont joui de la vie de toutes manières, ils se sont fiancés et mariés d'après le vœu de leurs cœurs, pendant que j'étais là à travailler comme une bête de somme ! maintenant, on me trouve bon pour me marier sans amour et pour de l'argent, afin de rétablir vos affaires. Naturellement !... » Et il mar-

chait à grands pas; je tremblais comme une feuille de peuplier, et je n'osais regarder la fiancée.

« Mais, cher Karl, reprit mon vieux maître avec une voix qui semblait effrayée, personne ne t'a forcé. — Forcé? non, on ne m'a pas contraint par la violence; mais le désir de ma mère, ton désir à toi et notre fortune en ruine, et Henri qui a besoin souvent de puiser à notre bourse, tout cela m'y a poussé, et j'ai cherché à me persuader que c'était un noble sacrifice à faire; mais à présent que le moment est venu, je vois que c'est une bassesse.

— Mais, Karl, ta fiancée n'a-t-elle d'autre valeur que son argent? notre pensée est-elle donc si mauvaise? — C'est justement parce que je reconnais son mérite, que je trouve si mal de lui offrir ma main sans mon amour! — Eh bien, va, à la grâce de Dieu! cherche une femme qui soit belle, dit avec tristesse mon vieux maître; ce n'est pas à cause de moi que tu dois en prendre une riche; j'ai tout ce qu'il me faut pour le peu de jours qui me restent à vivre. » Mais lorsque Karl vit son père aussi affligé, cela lui fit grande peine, car il a un excellent cœur. Il le consola, et l'assura que lui-même n'était pas malheureux, qu'il craignait seulement de ne pas agir noblement; mais que sans doute cela finirait à bien, et qu'il montrerait à sa femme tant de bonté et d'affection, qu'elle ne se douterait jamais qu'il ne l'aimât pas beaucoup. Le père et le fils se quittèrent satisfaits, mais Louise!... Elle s'était jetée à genoux, et avait caché son visage sur une chaise; quand nous fûmes seuls, comme elle pleurait et sanglotait! Ah! mon enfant! j'ai déjà bien vu pleurer, mais je n'ai jamais vu de telles larmes!

A la fin, elle se leva et marcha à grands pas, comme l'avait fait Karl l'instant d'auparavant. Elle qui était si douce et si calme habituellement! « Il aura mon argent, il aura tout! il aura tout! disait-elle. Moi, je m'en irai loin, bien loin! je gagnerai mon pain avec le travail de mes mains; il n'entendra plus parler de moi, il choisira par amour!... » Puis elle pleurait amèrement; elle ôta son anneau de fiancée et me le donna pour le lui rendre; je ne savais plus que devenir. Enfin je pris mon grand courage, je lui montrai tous les malheurs qu'amènerait cette rupture si peu de jours avant le mariage, la douleur de ses parents, la désolation du vieux père de Karl; de ce que ce serait aussi un chagrin pour Karl, elle ne voulut pas entendre parler; mais elle comprit elle-même qu'il n'accepterait jamais l'argent sans sa main, et qu'il ne pourrait plus être heureux après avoir amené tant de désespoir dans deux familles. Mais elle ne voulait pourtant plus consentir au mariage; elle était tout à fait hors d'elle.

« Eh bien, lui dis-je enfin, si vous croyez du fond du cœur que c'est la volonté de Dieu, et non la volonté de votre cœur offensé, qu'il en soit ainsi, faites ce que vous voulez, faites-le au nom de Dieu! — Elle resta quelque temps en silence, cachant encore son visage dans ses mains, puis elle releva les yeux en me disant : « Au nom de Dieu!... je crois que sa volonté est que je subisse le sort de *Lia*! — Toi, me dit-elle encore, promets-moi que personne n'apprendra jamais ce qui s'est passé ici; tu ne me le rappelleras jamais non plus à moi-même, mais tu prieras pour que Dieu m'aide à marcher dans ma voie avec un cœur résigné. » Et nous ne nous sommes plus parlé de cela.

Elle fut pendant quelque temps plus silencieuse que jamais, et le jour du mariage elle semblait un agneau qu'on mène au sacrifice; mais cette attitude modeste lui allait si bien! d'ailleurs, elle n'avait jamais été fière, et son caractère était le plus droit et le plus sûr. Karl lui demandait souvent si elle n'avait pas quelque peine secrète, et il se préoccupait plus d'elle en la voyant ainsi que lorsqu'elle était paisible et contente comme autrefois.

Quant à une maîtresse de maison plus zélée et tirant meilleur parti des bénédictions de Dieu, je crois qu'il ne peut y en avoir une supérieure à cette jeune femme. Infatigable depuis le matin jusqu'au soir, s'occupant des petites comme des grandes choses, ne dédaignant aucun ouvrage, comme si elle était la plus humble des créatures, et faisant tout cela avec un calme et une douceur tels, qu'on voyait bien que pour sa tâche de chaque jour elle puisait sa force là-haut. Et de quels soins, de quelle vénération elle entourait mon vieux maître! Comme elle le regardait dans les yeux pour savoir ce qu'il pouvait désirer! Je n'ai jamais rien vu de pareil. Il pouvait bien être heureux, car la bénédiction et le succès en toutes choses venaient sur la maison comme en dormant.

Mais de la gâté, il n'y en avait pas beaucoup. Dans la jeune femme était quelque chose de contraint, de trop réservé quand elle était seule avec son mari. Moi, pauvre créature, je remarquais souvent combien il avait le cœur gros et comme il eût voulu pouvoir lui dire *quelle femme* il la trouvait! mais elle, à ce qu'il paraît, ne remarquait rien, et il ne trouvait pas l'occasion de s'expliquer.

Elle tomba malade; elle avait soigné son père, qui avait une fièvre maligne, et elle-même en fut gravement atteinte. Je la soignais, et elle défendait à son mari d'approcher d'elle à cause de la contagion, mais lui ne se laissa pas retenir par la crainte; il venait toujours dans sa chambre. Le septième jour, la maladie était au plus haut degré; cela

tournait mal, et le docteur, avant de se retirer, parla à mon maître et ne lui dit rien de consolant.

La pauvre dame était comme morte; j'étais seule auprès d'elle pour la veiller la nuit. Son mari entra, pâle comme la mort. « Laisse-moi, me dit-il; je veillerai cette nuit. » Je ne voulais pas le lui permettre, mais il me fit un geste de la main et me dit : « Si elle est perdue, je veux au moins être encore avec elle, et y être seul ! » Et il tomba au pied du lit, pressant sa tête sur les couvertures en pleurant et sanglotant comme un enfant. Ah ! c'est affreux de voir pleurer un homme ! « C'était une trop grande bénédiction pour moi qu'un tel trésor ! disait-il, je n'en étais pas digne ! » Puis il tâcha de se remettre un peu, et me força à tout lui dire; alors il s'assit avec assez de calme près du lit. Une des mains de la malade était posée sur la couverture; il plaça doucement la sienne dessus. J'allai dans la chambre à côté pour être à portée de me rendre utile.

Au milieu de la nuit, j'entendis parler à voix basse; je craignis que ce ne fût le dernier moment, et je regardai dans la chambre. La malade paraissait encore aussi faible, mais son mari avait la tête penchée sur elle, et ils causaient ensemble. J'étais bien inquiète, mais je n'osai pourtant pas entrer, et je me retirai tout doucement.

Le matin suivant, la malade était encore couchée et sans mouvement; je ne savais réellement pas en entrant si elle n'était pas morte, quand je la vis sourire d'un sourire angélique comme celui des enfants; elle et son mari se regardaient avec des yeux ! ah ! mon enfant, quels yeux !... Je puis te dire que la belle madame Rosalie ne m'a jamais paru aussi belle que la malade l'était ce matin-là, malgré toute sa faiblesse. — Je craignais qu'elle ne mourût, tant elle ressemblait déjà à un ange !

Mais elle ne mourut pas, elle guérit et reprit ses anciennes occupations; quelle vie et quel amour elle mettait en tout maintenant !

Dans cette nuit où elle était si mal, elle avait compris combien il l'aimait. Elle et son mari ne se disaient pas, à la vérité, des bêtises comme Henri et sa femme autrefois; mais lorsqu'ils se regardaient, il semblait qu'une pure lumière rayonnât autour d'eux. Son mari ne la nommait pas « son étoile, sa rose, son rossignol », comme Henri appelait sa fiancée, il ne lui disait pas des folies comme Robert, ce pauvre jeune homme; mais quand le soir arrivait, que tout le monde se reposait de ses travaux, ils s'asseyaient à côté l'un de l'autre sur le sofa, se prenaient la main et causaient tout simplement sur les affaires de la journée ou sur celles du lendemain, mais on voyait si bien quelle

confiance il mettait en elle sur toute chose et combien cette confiance la rendait heureuse ! Ah ! mon enfant, une causerie comme celle-là me serait plus agréable qu'une soirée passée dans un bosquet de roses.

« Mais, Annamreile, lui dis-je, je voudrais être heureuse dans le bosquet de roses et sur le sofa du petit salon.

— Tu n'es pas bête, mon enfant. »

D'ailleurs, cela peut arriver en effet ; il me semble que le bonheur en mariage est comme un grain de blé ; si on ne fait que jouer avec lui sans le cultiver sérieusement, il meurt bien vite ; mais si on lui prépare un bon terrain et qu'on le soigne avec zèle, il grandit sous le soleil du bon Dieu et il porte des fruits bénis.

Notre vieux maître a encore vécu bien des jours heureux ; quand il regardait les deux époux et qu'il éprouvait une si douce satisfaction, il m'a souvent fait signe en cachette ; à cette époque-là, j'étais encore souvent au milieu de la famille.

« Et la belle Rosalie ? demandai-je. (Tu sauras que c'était ma grand-mère.) Je voudrais savoir si je lui ressemble un peu.

— Rosalie ? — ah ! cela a fini tristement. Elle ne savait faire aucune économie et dépensait toujours plus qu'elle n'avait. Quand elle cuisait une soupe, elle y mettait un gâteau au lieu de pain pour lui donner un meilleur goût. Mon jeune maître les soutenait de tout son pouvoir, mais leur barque chavirait. A la fin, il n'y eut plus moyen d'éviter un malheur ; Henri fit faillite comme son beau-père, et sa femme et lui vinrent demeurer ici avec leur fils. (Annamreile oublie toujours que ce fils était mon père !) Ah ! chère enfant, que Dieu te préserve d'entendre de la bouche d'un mari des paroles aussi dures que celles que dut entendre la pauvre Rosalie ! Du bosquet de roses, il n'était resté que des épines.

Henri trouva une place comme teneur de livres. Rosalie resta ici, et mademoiselle Louise agit comme une bonne et fidèle sœur. C'était, d'ailleurs, une excellente personne que cette pauvre et belle jeune femme, elle prit un peu de raison, et mit de la bonne volonté à apprendre tout ce dont elle était capable.

Plus tard, le mari et la femme se remirent ensemble ; cela n'alla pas trop mal, mais mademoiselle Rosalie n'a plus vécu longtemps.

C'est ainsi qu'un meilleur sort échut à Lia qu'à la belle Rachel.



## DIXIÈME LETTRE.

Depuis les récits d'Annamreile, je regarde d'un autre œil les deux vieux époux, et maintenant seulement je comprends la douce paix et l'union de leurs cœurs. Cela m'afflige de penser que mon père soit resté aussi étranger à cet excellent oncle, mais je m'explique comment celui-ci, après tout ce qu'il avait fait pour mon grand-père et pour mon père, a été mécontent d'un mariage contracté sans son consentement; et mon excellent père paraît avoir été d'un caractère un peu violent.

D'ailleurs, mon grand-oncle me donne maintenant une large compensation de l'arriéré; on me témoigne beaucoup d'affection ici, et depuis que je connais l'histoire de cœur de la grand'tante, je voudrais tout faire pour pouvoir lui plaire. Elle commence à prendre tous les jours plus de confiance dans mes facultés pour le ménage, et elle m'a dit en confidence qu'elle s'apercevait bien qu'elle était vieille, et qu'elle remettrait volontiers une part de son gouvernement dans de plus jeunes mains. Allons! le cousin Tobie trouvera un beau jour dans quelque fille de greffier possédant une quinzaine de sœurs, son idéal!... et il la fera entrer dans la famille!

Notre heure de leçon de français suit son cours fort agréablement, et j'en apprends toujours plus de mon élève que lui de moi.

Maintenant que tu connais par moi et par Annamreile toute la généalogie de notre maison, tu dois désirer savoir de qui est issu Tobie. Il est fils de la fille unique du grand-oncle (deux fils sont morts en bas âge). La fille se nommait Louise, comme sa mère; elle était l'aînée, et sa naissance avait eu lieu un an après la maladie de la grand'tante. Elle n'était pas fort jolie et n'avait pas un aussi grand talent que sa mère pour tenir une maison, mais c'était une bonne, pieuse et gaie créature. Ce qui est une étrangeté dans cette famille si calme et si bourgeoise, c'est que cette jeune fille s'éprit d'un jeune officier qui avait logé dans la maison de ses parents. Le grand-oncle ne voulait pas entendre parler de ce mariage, mais la grand'tante (qui au moins du côté de son mari avait fait un mariage de raison) voulut accorder à sa fille ce bonheur de la jeunesse, le bonheur de se sentir aimée, qu'elle n'avait pas connu tout d'abord, et le grand-oncle consentit pour lui plaire.

Le jeune militaire se décida à quitter l'état des armes et à venir

planter ses choux avec son beau-père. Mais ce calme bonheur ne fut que de courte durée. A l'époque de la guerre de délivrance, il quitta, avec l'assentiment des parents, sa jeune épouse, emportant l'espoir de revenir bientôt dans ses foyers. Mais il en était décidé autrement. Il tomba à Waterloo avant que son fils ait vu la lumière.

La pauvre Louise mourut bientôt après la naissance de son enfant : « Pauvre orphelin, lui dit-elle en mourant, que Dieu t'envoie un ange » pour te conduire comme il l'a fait pour Tobie ! puisque ton père et » ta mère t'ont quitté. » C'est ainsi que mon cousin a été nommé Tobie. Je ne peux plus rire de son nom, et lorsqu'il m'a dit qu'il n'a jamais pressé la main d'un père ni vu le sourire d'une mère, j'avais envie de pleurer. Être orphelin ! cela doit laisser dans le cœur une éternelle mélancolie !

Ainsi les yeux paisibles de la grand'tante ont déjà versé bien des larmes, mais le bonheur intime qu'elle a trouvé dans son union n'en est devenu que plus profond à travers toutes ces épreuves. Quand je serai mariée — (ne ris pas, Julie, tout est possible en ce monde !) je ne demande qu'une chose, c'est que mon mari m'aime dans ma vieillesse avec la même tendresse et me regarde avec les mêmes regards que le grand-oncle a pour la grand'tante, bien qu'il ne lui dise jamais de tendres paroles. Mais mes rêves ne sont que des rêves ! . . . . .

Tobie m'a confié aussi qu'il aurait bien voulu étudier — afin de devenir médecin — mais le grand-oncle avait, à cause de son pauvre frère Robert, une telle horreur de l'université, qu'il conjura Tobie avec larmes, de renoncer à ce désir. Tobie alors a embrassé avec ardeur la carrière de son grand-père, dont il sera l'heureux héritier. — La fille du greffier pourra bien alors prendre chez elle la moitié de ses quinze sœurs !

Nous n'avons plus que peu de jours à attendre l'arrivée de ma mère et d'Édouard. Je m'en fais une joie inexprimable. Maintenant je sais aider à faire le beurre ; ma mère le trouvera certainement bien meilleur, et c'est moi qui ferai tout le dîner quand ils seront arrivés, ma tante me l'a promis. Et quand ma mère verra mon jardin de fleurs ?... Je n'ose seulement pas penser qu'un jour il nous faudra quitter cette maison !

Tu ne pourras pas faire autrement, ma petite Julie, que de venir un peu plus tard voir

Ta champêtre amie

FANNY.

P. S. C'est donc vrai pour *Almorini*?...

Ne croyez plus, mes sœurs, aux vains serments des hommes!

Maintenant, mon cher cœur, j'ai encore à te prier de brûler toutes mes lettres dans lesquelles il est question de lui, même d'une manière détournée; — ensevelis tout, — n'est-ce pas?... dans le plus profond silence. Ah! Dieu soit loué de ce que je n'ai jamais prononcé devant lui une parole autre que mes réponses dans la classe de chant! — Encore une fois, enterrons tout cela.

Sais-tu pourquoi ma tombe est si profonde?  
C'est que je veux, en sortant de ce monde,  
Enterrer là ce que contient mon cœur :  
Tout mon amour et toute ma douleur!

Dis-moi, Julie, en toute sincérité, crois-tu réellement que je l'aie jamais aimé?...

---

#### ONZIÈME LETTRE.

Chère et bien chère Julie, ma mère est ici avec Édouard; ils me trouvent bien bonne mine. Comme nous sommes tous heureux!...

Aujourd'hui nous célébrons l'anniversaire de naissance du grand-oncle dans le bosquet de pampres, et une autre fête encore...; devine laquelle.... Mes fiançailles avec — avec — Allons, avec la grâce de Dieu je finirai par dire ce nom! — avec mon cousin Tobie. Surtout, mon cœur, mon cher cœur, ne me plains pas, mon consentement est très-volontaire; je crois que je serai heureuse, fort heureuse, car (et ne prends pas mauvaise idée de moi pour cela), car... je crois que je l'aime et que je n'en ai jamais aimé un autre; quand je prendrai sa main, je la prendrai avec la plus profonde confiance, comme le guide et le soutien de ma vie.

Comment cela est-il arrivé si promptement? — Ah! mon cher cœur, cela est venu doucement, tout doucement; quand je pense comme nous avons été étrangers l'un à l'autre, presque ennemis! Je sais à peine comment cela s'est passé. — C'était ce matin, de très-bonne heure; j'arrangeais le bosquet pour la fête. Tobie vint et resta quelque temps sans parler, mais je sentais bien qu'il avait quelque chose de difficile à dire. — Ah! mon cher cœur, il y a déjà longtemps que je m'en doutais, en dépit de cette Sophie aux quinze sœurs! Enfin il me

demanda..., mais je ne puis écrire tout cela; — peut-être te le confierai-je à l'oreille quand tu viendras.

Ah! ma chère Julie, c'étaient :

Des mots harmonieux, enivrants pour mon âme,  
Des aveux enchanteurs et des serments d'amour.  
Il disait que pour lui j'étais l'unique femme  
Qu'il aimerait sur terre et jusqu'au dernier jour!...

Et moi, je ne lui dis pas non, et je vis alors devant moi un visage rayonnant de joie, et il me sembla qu'une fête éternelle commençait pour moi!

Mais j'étais bien inquiète de savoir comment le grand-oncle et la tante prendraient notre projet! Moi, petite tête folle, maîtresse et héritière de cette propriété! Eh bien, ils m'ont acceptée avec joie comme une enfant bien-aimée. Nous étions d'abord allés ensemble près de ma chère maman. — Elle, ne put que pleurer de joie. — Édouard est heureux comme un roi d'avoir un beau-frère et de pouvoir monter à cheval sur nos chevaux de labour.

Mais nous sommes encore trop jeunes (moi au moins!). Tobie a déjà vingt-six ans. Il voyagera donc pendant un an; autrefois c'était son plus cher désir, mais à présent je crois qu'il y renoncerait volontiers; et pendant son absence, moi, enfant, inexpérimentée, j'acquerrai les connaissances nécessaires à une bonne maîtresse de maison. Dieu merci! j'aurai dans la grand'tante un guide doux et patient.

Nous avons rendu visite à Annamreile, dans sa mansarde, une visite de fiancés. Et je lui ai fait comprendre enfin que je suis la petite-fille de Henri et de la belle Rosalie. Elle riait et pleurait, et elle trouve que j'ai les cheveux de Rosalie, mais les yeux et le cœur de Bertha.

Ma bien-aimée Julie, je crois que j'ai mon propre cœur, et c'est un cœur bien jeune et bien joyeux que celui qui appartient à

Ton heureuse amie

FANNY.

J'ai fait à Tobie mes confidences sur *Almorini*, en le priant de ne pas trop rire. Il m'a regardée d'abord avec des yeux très-graves, presque tristes (les miens n'étaient pas tristes du tout!), puis il s'est mis à sourire et m'a dit : « Petite cousine, quand donc peut-on venir assez tôt pour être le premier amour d'une femme?... »

Figure-toi que Tobie m'a dit qu'il se nomme aussi Robert, et il m'a laissé le choix entre ces deux noms : Robert sonne mieux à l'oreille et est plus noble et plus joli. Tu diras donc à mes compagnes que mon fiancé s'appelle Robert.

# UNE LETTRE DE FEMME.

SIX ANS PLUS TARD.

Enfin, chère Julie, nous avons l'espérance de te voir parmi nous ! Qui aurait pu penser qu'il se passerait si longtemps jusqu'à ce que tu vinsses me visiter *chez moi*. Viens donc ; tu habiteras la petite chambre que j'habitais comme jeune fille ; seulement elle est un peu plus élégante qu'autrefois ; le tapis d'embrasure de fenêtre auquel j'ai travaillé si longtemps est terminé, enfin ! Comment et quand j'ai pu le finir, je ne le sais vraiment pas, car pour moi les beaux ouvrages appartiennent maintenant aux *rêves enterrés*.

Viens donc, tu oublieras tes soins de gouvernante pendant quelques semaines, et tu pourras d'ailleurs exercer ton talent d'éducation sur mon petit monde, malheureusement très-mal élevé. Pour moi, j'ai oublié depuis longtemps tout mon pédagogisme de collège ; mais ils sont pourtant bien gentils, mes enfants, surtout le petit garçon qui grimpe en ce moment aux bâtons de ma chaise et qui me crie : *Mama, net beiba!* (maman, n'aie pas peur !)

Je suis bien pressée aujourd'hui, ma chère, car je fais planter des pommes de terre, et, si je n'y vais pas moi-même, on pourrait me les mêler, Tobie n'entend pas la plantation aussi bien que moi ; il se nomme de nouveau Tobie, et depuis longtemps, car il ne savait pas à qui je parlais quand je l'appelais Robert, et c'est d'ailleurs de *Tobis* que j'ai conquis l'amour.

Tu auras à t'occuper de ma toilette quand tu seras ici ; je n'oserais réellement pas me laisser voir au delà des limites de la petite ville ; j'ai si peu le temps de penser à moi !

Tu seras bien *forcée* de trouver notre maison animée, car elle contient maintenant trois générations. Dans le haut, où était la paisible retraite d'Annamreile, ma mère a ses chambres favorites. Tobie a été on ne peut plus aimable et prévenant, en les faisant arranger de la manière qui pouvait le plus lui plaire. Cette bonne mère vit tout à fait avec nous, et elle est enchantée d'être débarrassée des soucis du ménage ; sa jolie petite chambre est une salle de fête pour les enfants.

Au second étage habitent les grands parents ; ils s'y sont établis d'après la simplicité de leurs goûts : le vieux canapé avec sa housse de basin et les fauteuils en cuir noir ; mais tout est on ne peut plus commode chez eux. Tobie est tout étonné que la grand'mère se soit si

facilement habituée au repos, mais elle assure qu'elle s'en trouve fort bien. Je ne lui en laisse d'ailleurs pas trop; je grimpe peut-être dix fois par jour les escaliers pour aller la trouver avec de continuelles questions sur les affaires du ménage, et la bonne grand'mère, dans son existence paisible, travaille plus encore aujourd'hui, par ses sages conseils, que moi avec mes mains et mes pieds.

Tobie, en ton honneur et pour fêter solennellement ton arrivée, a fait accorder le piano. Je joue si rarement maintenant! excepté pour notre *choral* du dimanche matin, où se joignent grands et petits. Ma Rosa a vraiment une charmante petite voix. Les cordes de ma guitare sont malheureusement démontées; elles servent à couper du savon, et le ruban bleu de ciel est devenu un nœud de berceau. Mais quand les enfants seront grands je reprendrai mes anciens talents, et aussi mes études d'italien et de français; — de l'espagnol, il m'en revient encore quelque souvenir de temps en temps. Mais j'ai appris à faire le beurre; je sais même, quand il le faut, traire les vaches; ce que je n'ai pas encore appris, c'est le calme et le peu de bruit avec lesquels la grand-mère accomplissait son œuvre de chaque jour; je suis encore très-bruyante dans mes occupations. Ma grand-mère croit que c'est parce que je suis plus jeune et plus gaie, et il est sûr qu'elle ne travaillait pas avec des compagnes aussi vigoureuses que la jeunesse et la santé. Lorsque je lui demande le secret de son calme et de sa sérénité, elle me montre, sur sa petite table, près de la fenêtre qui est au levant, sa Bible qui y est posée : « Voilà mon talisman, et je n'ai jamais trouvé un jour assez occupé et une occupation assez pressante pour m'empêcher de lui consacrer quelques instants dans une heure calme de la matinée. » Julie, chère Julie, combien il me reste encore à apprendre!

Mais il ne faut pas croire que nous soyons devenus tout à fait paysans, malgré la profanation des cordes de la guitare; un bon livre et une bonne parole trouvent encore leur place chez nous, surtout dans la saison d'hiver, où nous avons notre petit cercle du soir avec le pasteur.

Notre voiture ira te prendre; — ce n'est plus la calèche verte; Tobie m'en a acheté une neuve pour mon jour de naissance, après mon mariage; il faut avouer qu'elle ne sert pas souvent. Je t'envoie une liste des semences et des boutures à prix modérés que tu pourras m'apporter; tu m'achèteras aussi des étoffes de laine à bon marché pour cadeaux de Noël destinés à mes servantes. (On ne saurait s'y prendre trop tôt!) Un joli bonnet du matin pour ma mère et des souliers bien chauds pour la grand'maman. D'ailleurs, pour mieux faire, je t'écrirai tout cela sur une note séparée.

Quel dommage que tu ne puisses plus trouver ici notre Annamreile! Ce respectable débris de la plus vieille génération repose depuis deux ans dans le cimetière où notre famille remplit déjà un vaste espace. Elle a encore vécu deux ans après la naissance de ma petite Rosa, mais ce nouveau membre de la famille a complètement troublé ses souvenirs généalogiques. Une arrière-petite-fille de la jeune et belle Rosalie! ceci dépassait son horizon. Mais voilà que ma lettre a six pages! C'est un fait inouï, pour moi qui depuis si longtemps n'écris qu'aux meuniers et aux fournisseurs.

Mon petit monde fait du tapage de tous côtés. — Tu vas donc venir toi-même, et tu verras comme je sais diriger une maison rustique!... Et Tobie te contera combien j'ai laissé loin derrière moi son idéal!...

Viens vite, mon amie, près de ton heureuse

FANNY.

(Traduit de MADAME OTTILIE WILDERMUTH.)

# DU PRINCIPE DES NATIONALITÉS

PAR LE BARON JOSEPH EÖTVÖS.

---

M. le baron Joseph Eötvös a fait paraître, il y a quelques années, un ouvrage intitulé : *De l'influence sur l'État des idées dominantes au dix-neuvième siècle*<sup>1</sup>. Nous avons pensé qu'on ne lirait pas sans un vif intérêt l'opinion que ce livre exprime sur les nationalités, au moment même où son auteur siège à la diète de Pesth et figure en première ligne au nombre des représentants les plus accrédités et des chefs les plus influents du mouvement hongrois. Le ton de cette œuvre est mesuré, son point de vue large et philosophique. L'écrivain témoigne à chaque page d'un sens profond pour les idées de son siècle ; il écarte avec intelligence tout ce qui parmi elles, mêlant l'ivraie aux semences fécondes, tend à fausser la vraie notion de liberté. M. Eötvös place la liberté dans le droit de l'individu et non dans la force de l'arithmétique. C'est en raison de ces prémisses qu'il est conduit à affirmer le droit des nationalités, qui sont à ses yeux des individus collectifs. Son livre serait une réponse de plus, s'il en fallait, à ceux qui s'imaginent avoir formulé toute la sagesse politique quand ils ont condamné comme des brandons révolutionnaires les partisans de l'indépendance nationale.

La Hongrie ni l'Italie n'eussent osé braver l'Autriche il y a trois ans. L'arithmétique les condamnait. Cependant l'on sentait que cet état violent provoquerait un jour la violence, et que les deux peuples opprimés étaient toujours là comme des barils de poudre sous le trône des

<sup>1</sup> Leipzig, chez Brockhaus, 2 vol. in-8°, 1854. (Traduit du hongrois par l'auteur en langue allemande)



Habsbourg. La force nationale, là où elle existe réellement, est invincible, et l'oppression ne fait qu'augmenter son ressort. Mais qu'est-ce qui constitue la nationalité? Est-ce la communauté de race? Est-ce la communauté de langue et de littérature? Est-ce le souvenir d'un même passé historique? la religion? les intérêts matériels? les exigences géographiques? Est-ce tout cela à la fois, ou bien quelque chose de supérieur encore et de différent?

« Je suis loin, dit M. Eötvös, de vouloir nier l'aptitude diverse des différentes races. De même qu'on trouve de grandes différences au point de vue des qualités physiques et morales entre les races caucasique et malaise, mongole et éthiopienne, l'on trouve aussi entre les peuples que la science comprend dans une seule race, de la race caucasique par exemple, de très-notables différences, qu'on doit attribuer en partie, comme on le fait quand il s'agit de familles isolées, à l'hérédité dont l'effet est de transmettre certaines qualités des parents aux enfants; mais il me paraît tout aussi certain, d'autre part, que l'on exagère beaucoup l'influence d'une même origine, si par elle on prétend expliquer la diversité actuellement existante entre les différents peuples, puisque la conscience nationale de ces divers peuples n'est en aucune façon basée sur la conviction d'une origine commune. Outre qu'il ne se peut trouver, même dans les légendes de la plupart des peuples de l'Europe orientale, quelque chose qui soit propre à fonder une semblable conviction, le fait que toutes les nationalités sont résultées de la réunion de différents éléments populaires est beaucoup trop connu, la différence entre les diverses parties de toute grande nationalité est beaucoup trop frappante, les cas sont trop nouveaux où des individus isolés, et même des populations entières — par exemple les éléments slaves en Saxe et en Prusse — ont passé, en transformant leur langue, à une nationalité précédemment hostile, pour que l'idée d'une communauté d'origine puisse être admise comme exerçant sur le peuple une influence majeure.

» A la place de la diversité des races on a mis la diversité des langues, et c'est elle qui a fourni le prétexte, dans la plupart des cas, aux exigences nationales qui se sont produites récemment <sup>1</sup>.

» Tous les faits de cette grande lutte pour la consécration des exigences nationales, les contradictions frappantes dans ces efforts, qui tous ont pour but la réalisation du principe de nationalité, ne peuvent s'expliquer uniquement par la diversité de langue, et tout homme

<sup>1</sup> L'auteur entend les soulèvements en Hongrie et en Italie après 1848.

dénué de parti pris reconnaîtra clairement que nous voyons ici les effets d'une autre force de grande importance.

» La position qu'occupe tel individu dans la société dépend en partie de l'idée personnelle qu'il se fait de ses aptitudes, mais plus encore de la conscience qu'il a de remplir la place qu'on lui a concédée, ou du désir qui l'anime d'en conquérir une plus élevée encore; il en est de même chez les peuples, et la conscience de leur valeur personnelle est, comme chez les individus, surtout le résultat de leur passé. Aussi longtemps qu'il y aura des peuples qui firent plus que d'autres pour l'humanité, qui servirent pendant des siècles de rempart à l'indépendance d'autres peuples, et par ce qu'ils ont fait ou souffert, montrèrent à d'autres comment on grandit, ou comment du moins on peut garder la noblesse de son caractère, aussi longtemps enfin que chez les peuples le souvenir se maintiendra des temps où leur position fut plus glorieuse que dans le présent, ils conserveront aussi pour eux-mêmes un sentiment d'estime particulier et s'efforceront de le faire partager.

» Plus un peuple est élevé sous le rapport moral, plus il est avancé dans sa propre culture, et d'autant plus l'influence morale que son histoire exerce sur ses vues et ses actions l'emportera sur l'influence qui procède de la seule diversité des races; alors surtout que, comme cela a lieu dans l'Europe occidentale par suite du maintien pendant des siècles de peuples divers dans un même ensemble, et par l'effet d'une série de mélanges et de contacts répétés, la différence se trouve réduite à la plus petite mesure possible, et que même la diversité de langue, que l'on considère comme le signe caractéristique d'une nationalité distincte, reste à peine appréciable.

« Si l'on nous demande à quoi donc l'on peut reconnaître une individualité nationale, nous répondrons : uniquement dans la conscience qu'elle puise de son existence personnelle par le besoin de réaliser cette existence. Chaque peuple, qu'il se compose de millions, ou seulement de milliers d'individus, qu'il soit indépendant ou bien soumis à un autre peuple, se ressentira comme nationalité si cette conscience s'éveille en lui, et il devra être reconnu. Mais cette conscience n'étant pas seulement le résultat de la situation présente de ce peuple ni celui d'une diversité de langage ou de race, et qu'elle repose en beaucoup de cas sur son passé, l'on ne saurait juger sainement de l'importance de son enthousiasme pour l'idée de nationalité, que si l'on n'omet pas de considérer aussi l'importance du moment de l'histoire où cette idée agit en lui.

» Les exigences d'une individualité nationale et celles que fait pré-

valoir l'individu vis-à-vis de l'État sont identiques. C'est la liberté qu'elles poursuivent toutes deux, c'est-à-dire la faculté d'employer leurs forces, aussi bien que les ressources de leur milieu, pour des fins déterminées par un choix personnel.

» L'effort vers la liberté et le pouvoir se touchent de trop près (le second n'est, à vrai dire, que l'aspiration à la plus haute mesure de liberté), pour que l'effort de chaque individualité nationale vers l'indépendance ne conduise pas, de même que chez l'individu, à un effort vers la souveraineté; laquelle encore, comme pour l'individu, n'a sa limite que dans l'effort égal d'autrui et dans les notions que peut posséder un peuple sur le cercle de ses attributions légitimes et sur la possibilité de les réaliser.

» Les notions d'un peuple sous ce dernier rapport peuvent dépendre de circonstances variées, et beaucoup de nationalités, qui actuellement luttent pour être reconnues, n'étant que le produit de l'histoire et ne basant leurs prétentions à une vie indépendante que sur le passé, alors que d'autres en appellent au présent, à leur importance intellectuelle et numérique, il faut que l'aspiration à la nationalité, en certains cas, se montre sous l'apparence d'une lutte pour le droit traditionnel, et qu'il se présente en d'autres cas sous la forme d'une lutte contre ce droit. — Mais comme la conscience de la nationalité repose chez chaque peuple sur le sentiment de son existence individuelle, il se trouve qu'au fond toutes les prétentions à l'existence nationale ont un seul but, la reconnaissance pour les peuples de leur individualité. »

M. Eötvös touche ici le nœud du problème. La question de droit se résout comme toujours en une question de fait. Un peuple, un individu a le droit d'exister par le seul fait qu'il existe. On ne trouvera pas autre chose au fond de toutes les théories de la liberté; c'est là pour les individus et pour les nations le premier et le dernier mot de la philosophie sociale. La liberté individuelle est le respect d'un fait, celui de l'existence ou de la vie individuelle. Qu'un peuple prouve qu'il est, aussitôt son droit à l'existence deviendra incontestable. Le droit n'est ici que la forme théorique sous laquelle se traduit le fait vis-à-vis d'autrui. Vous revendiquez l'existence nationale? montrez que vous êtes une nation, et votre cause sera gagnée en principe. Mais c'est ici que la difficulté apparaît et que surgissent les subtilités. Qui sera juge du fait? Accordera-t-on, par exemple, à l'Autriche de prononcer si l'Italie et la Hongrie sont des nations? L'Autriche dira non; elle niera le fait pour annuler le droit, rendant ainsi, qu'on veuille bien le remarquer, un hommage indirect au droit lui-même. Accordera-t-on à la Russie

d'être juge dans sa propre cause et de décréter que la Pologne n'a pas en elle la substance de la vie personnelle? Ce serait se moquer du bon sens ainsi que de la justice. S'en remettra-t-on du soin de prononcer sans appel à un jury européen formé des grandes nations? Invoquera-t-on la décision d'un congrès? Mais comment constituer ce congrès en y faisant entrer les peuples oppresseurs? Comment le constituer en les excluant? Et si une pareille assemblée pouvait s'établir, par quel moyen persuader au peuple qu'il condamnerait en le déclarant incapable de suffire à son existence morale et matérielle, de ne point s'inscrire en faux contre un verdict de mort, si sa conscience persistait à accuser en lui la personnalité et le poussait à affirmer cette existence, à la réaliser dans des institutions émanant de lui?

L'état actuel de l'Europe forme avec le principe des nationalités un cercle vicieux, car il repose en grande partie sur la négation de ce principe. Pour que les nationalités fussent reconnues, il faudrait que l'état de l'Europe se trouvât notablement changé, et, d'autre part, il n'y a que le principe des nationalités triomphant dans les faits qui puisse changer l'état de l'Europe.

M. Eötvös a donc raison de dire :

« Avant tout, il est clair que toutes les prétentions à l'avènement de la nationalité ne sont pas à satisfaire dans l'organisation présente de l'État.

» Si la puissance absolue attribuée à l'État dans le cercle de son activité s'étend à tout, et si la liberté des individus ne doit consister que dans la participation au pouvoir politique, il en résultera qu'en des États où plusieurs nationalités sont réunies dans un même faisceau, les exigences d'une seule tout au plus pourront être satisfaites. Plus l'État est libre dans ce sens restreint qu'on a donné de nos jours à la liberté, c'est-à-dire plus la majorité exerce d'influence sur les actes de la puissance publique, d'autant moins on mettra de réserve à écarter les nationalités, celles-là exceptées qui gouvernent l'État sous forme de majorité; et d'autant plus dangereux aussi devra se montrer pour l'État le principe de la nationalité, car il est dans la nature des choses qu'en ce cas toutes les nationalités qui se sentent blessées par la souveraineté d'un peuple cherchent à s'unir contre celle-ci, c'est-à-dire contre l'État.

» Mais si nous songeons que les frontières des nationalités particulières ne répondent nulle part à celles des États actuels; qu'à part de très-rare exceptions, il se rencontre à peine une seule nationalité qui appartienne à un même État, et même qu'un strict partage de l'Europe

selon les diverses nationalités n'est pas seulement impossible parce qu'avec le mélange bariolé des différentes langues aucun État ne pourrait être rationnellement délimité, mais encore parce que la conscience que possède un peuple de former une individualité repose en partie sur le souvenir du passé, en partie également sur la diversité de langue, et que ces deux sortes de prétentions se trouvent souvent en opposition; que par suite aucun peuple ne saurait recevoir sur ce point une entière satisfaction ni par la division des États d'après les langues ni par l'observance du droit historique; il en résulte que toute personne convaincue que le maintien de grands États est possible uniquement sous la forme où l'État se trouve maintenant constitué, devra tourner tous ses efforts vers l'anéantissement de la conscience nationale. Et plus les prétentions des nationalités particulières sembleront motivées par leur proportion numérique, par leur culture ou leur passé, d'autant plus dans ce système il sera nécessaire qu'on s'oppose à elles avec fermeté, car d'autant plus grand sera le péril dont elles menacent l'État. Si, d'après les opinions de Rousseau, l'individu a transmis tous ses droits à l'État, pour recevoir de celui-ci plus qu'il ne lui a donné, c'est-à-dire une participation au gouvernement, il faut conclure que la conservation de droits auxquels on croit devoir prétendre, non comme citoyen de l'État mais comme membre d'une nationalité, constitue en soi un grossier non-sens. — L'idée de l'égale légitimation de toutes les nationalités, l'idée de la légitimation particulière d'une nationalité est en contradiction flagrante avec la conception d'un État absolument démocratique<sup>1</sup>, et ce n'est qu'en tant que l'on pourra détruire l'influence de cette idée que la réalisation de cette forme de l'État deviendra possible. »

Cette affirmation paraîtra étrange et très-paradoxe sans doute à beaucoup de bons esprits; elle se montre parfaitement exacte dès qu'on l'approfondit et qu'on lit jusqu'au fond dans la pensée de l'auteur. Voilà, selon nous, le commentaire qu'appellent les propositions qu'il vient d'énoncer. Si la majorité est reconnue comme souveraine et comme juge absolu de la liberté soit des individualités particulières, soit des individualités collectives ou des peuples, il faut reconnaître à cette majorité le droit de nier aussi bien que de proclamer l'existence d'un peuple ou le droit d'un individu. Elle peut le proclamer à Paris et à Londres, elle peut le nier à Saint-Petersbourg ou à Vienne, et c'est

<sup>1</sup> M. Eötvös entend par là l'État qui ne connaît d'autre souveraineté que celle du nombre, d'autre loi et d'autre institution que les majorités.

par l'application d'un principe identique, son droit comme majorité, qu'elle affirme d'un côté ce qu'elle nie de l'autre. Dans un même pays, sous un même gouvernement, il se pourra même voir que successivement elle impose le oui et le non, la vie et la mort à un peuple qui l'invoquera comme juge. Les majorités sont redoutables dans leurs variations. On les a vues tour à tour protéger et écraser la liberté. Ici elles mettent l'arithmétique au service du droit, là elles invoquent au contraire l'arithmétique contre le droit. Elles ne connaissent qu'elles seules et se présentent volontiers, même quand elles soutiennent la liberté, aux heures de salutaires inspirations, sous une forme contraire à la liberté. Elles savent au besoin servir de béliers pour faire brèche dans les vieilles forteresses du despotisme; mais la liberté et la civilisation n'ignorent pas non plus leurs chocs destructeurs. Elles ont inauguré l'ère de l'autocratie populaire, qui a remplacé avantageusement sur beaucoup de points l'autocratie monarchique de l'ancien régime, encore active dans une partie de l'Europe. Les majorités sont des machines de guerre, bonnes et nécessaires quand on les envisage d'un certain côté, d'une pratique aléatoire et dangereuse quand on les considère de l'autre. Elles se sentent tenues à d'autant moins de mesure, d'égards et de modération, qu'elles ont la conscience d'être la révolution. Leur esprit est militant et dominateur, mais il l'est dans tous les sens et ne connaît pas les ménagements de l'équité. Il faut donc prendre garde de livrer à la sentence des majorités la question des existences nationales. Dans la pratique des choses, on doit applaudir à l'élan d'une majorité qui se porte au secours d'un peuple trop faible pour lutter seul au nom du droit, et qui prête à la faiblesse matérielle de celui-ci l'assistance opportune du nombre. Mais il est bon en même temps de ne pas oublier que la force morale, le droit, la justice, qu'ils s'appellent peuples ou individus, sont absolument indépendants du succès ou des revers, de la force ou de la faiblesse matérielle, et que, dans les régions où les place la conscience, aucune fluctuation de la politique, aucune nécessité, aucun retour des événements ne les peut atteindre et ternir leur éclat. Les nuages qui passent sur la face du soleil ne le font pas disparaître; de même les éclipses que les vicissitudes d'une atmosphère orageuse imposent au droit ne peuvent l'anéantir: on le sent briller encore à travers le nuage, et quand celui-ci s'est éloigné, la justice apparaît plus radieuse que jamais.

Cependant les individus ni les peuples ne sauraient éternellement repaître leurs désirs de la pure contemplation du droit; ils visent

au droit réalisé. Pour faciliter cette réalisation dans la mesure relative du possible, le premier moyen c'est d'étudier les difficultés que lui oppose l'organisation présente de l'Europe. On ne résout un problème qu'après en avoir nettement posé les données. Et c'est là ce que fait à notre avis M. Eötvös, quand il oppose l'idée de majorité à celle de liberté, que celle-ci s'applique aux individus ou aux nations. Il ne récuse pas le nombre et la force au profit du droit, mais il ne peut mettre la consécration du droit et celle de la liberté dans le nombre et dans la force, parce qu'il donnerait ainsi au droit et à la liberté la base précaire des passions humaines et des intérêts opposés, livrant la liberté et le droit au mot sanglant de Pascal : « Vérité en deçà, erreur au delà des frontières ! »

Un État fondé sur la liberté individuelle, qui n'aurait d'autre principe et d'autre objet que la garantie de cette liberté, serait une vivante protestation en faveur des peuples, car l'indépendance des individualités collectives est la première condition d'existence pour les individualités particulières, et sous ce rapport on peut dire que la vie distincte et personnelle d'un peuple est l'organe indispensable de l'avènement politique et social des individus. Elle lui sert de prolongement, elle le multiplie et lui permet de pénétrer dans le mouvement de l'histoire, de participer aux bénéfices de la civilisation générale et de lui apporter son contingent. Sans l'Italie, il n'y a pas d'Italiens, il n'y pas de Hongrois sans la Hongrie, pas de Polonais sans la Pologne. J'ignore si les peuples se dissoudront jamais dans l'humanité, mais l'individu est impossible aujourd'hui sans le coefficient de la nationalité; il faut, pour rentrer dans l'ensemble, qu'il revête une qualification, qu'il puisse se faire entendre à travers le porte-voix d'un peuple, qu'il puisse trouver entre lui et la civilisation générale, comme appui et comme interprète, un cercle plus intime auquel il appartienne librement.

Rouvrons le livre de M. Eötvös et voyons comment il résout l'antinomie qu'il a signalée entre le principe des majorités et celui des nationalités :

« Cette opposition précisément qui existe entre les prétentions élevées au nom des nationalités et les dispositions présentes de l'État, nous conduit à la conviction que la puissance exercée en notre temps sur les cœurs par le principe des nationalités est trop grande pour qu'elle puisse être anéantie par la volonté des gouvernements ou par les décrets d'une assemblée légiférante, et que l'ardeur générale pour ce principe mènera par conséquent à la transformation de ces dispo-

sitions qui, dans l'État, sont en contradiction avec l'existence des nationalités particulières.

» Et en quoi pourra donc consister cette transformation ?

» Chaque État a besoin, s'il veut résoudre sa tâche, de la plus haute unité. Aussi loin que l'activité de l'État doit s'étendre dans l'intérêt de tous, la centralisation est, comme je l'ai fait voir, une nécessité ; il en résulte que, dans toute l'étendue de la sphère où agit l'État, il ne peut être question de reconnaître des nationalités distinctes ; qu'en conséquence, si d'une part la conscience nationale, si puissamment éveillée, doit être satisfaite pour ne plus constituer un danger au regard de l'État, il est indispensable que le cercle dans lequel s'étend actuellement la puissance de l'État soit limité, et qu'il demeure réservé un espace sur lequel les besoins des nationalités particulières pourront se faire jour sans péril.

» Mais la solution de la difficulté ne se trouvera que dans l'application du gouvernement personnel.

« Comme le principe du gouvernement personnel n'est autre que l'application du principe de liberté individuelle à des individualités morales, il ne peut de même être satisfait aux besoins des diverses nationalités, — lesquelles, par la conscience de leur existence distincte, deviennent des personnalités morales, — que par l'application de ce principe, et l'expérience nous prouve que le maintien de plusieurs nationalités dans l'État ne fut jamais dangereux pour le maintien de celui-ci que dans la mesure où il s'est écarté lui-même de ce principe. »

« Il résulte de là que la satisfaction des exigences au nom desquelles, invoquant le principe des nationalités, on s'élève de nos jours contre l'État, n'est possible que par l'application des mêmes moyens dont, en dehors des aspirations nationales de l'époque, nous devons rechercher l'usage dans l'intérêt de l'État et de tous les individus. C'est *seulement par la limitation de la puissance de l'État qu'on répondra à ces besoins moraux de notre temps comme à tous les autres, et c'est précisément en cela que gît l'importance majeure du principe des nationalités au point de vue de l'avenir.* »

Les idées de M. Eötvös se montrent dans tout leur relief par cette conclusion. On ne peut réclamer la liberté pour l'individu sans la réclamer pour les peuples, ces individus collectifs, et l'on ne saurait à l'inverse poursuivre l'indépendance des peuples sans poursuivre dans l'intérieur de chaque pays la réalisation de la liberté individuelle. Telle est la signification philosophique de la question des nationalités. Si l'argumentation de M. Eötvös est juste, et s'il est vrai que la liberté



individuelle et la liberté des peuples se tiennent, il faut que cette solidarité se vérifie par l'application, c'est-à-dire que les moyens propres à dégager la liberté individuelle se montrent également efficaces pour dégager la liberté nationale. Et c'est là ce que démontrent visiblement les faits. Dans l'un et l'autre cas, on n'arrive à la liberté qu'en ramenant l'État dans la sphère où il représente l'intérêt général. L'application de cette règle, qui dans un même pays délierait la province ou le département, la commune et l'individu dans la mesure où leurs intérêts sont propres à se particulariser, aurait pour effet, sous un gouvernement qui retient arbitrairement plusieurs nationalités et crée la promiscuité de peuples distincts à l'aide d'un gouvernement bâtard, d'asseoir l'équilibre du monde politique sur les lois de la réciprocité, au lieu de le faire reposer sur la fiction, et sur son inévitable appui, l'oppression du nombre.

CHARLES DOLLFUS.

# BULLETIN BIBLIOGRAPHIQUE ET CRITIQUE.

## BIBLIOGRAPHIE FRANÇAISE.

### PHILOLOGIE ET ETHNOGRAPHIE.

*Lettres à M. Léon de Rosny sur l'archipel japonais et la Tartarie orientale*, par le P. FURET, missionnaire apostolique au Japon. — Paris, 1860, petit in-12 de iv-120 pages (Maisonnette).

*Excursions dans l'Inde*, par L. DEVILLE. — Paris, 1860, in-12 de 327 pages, avec une carte (Hachette).

*Chasses dans l'Amérique du Nord*, par BÉNÉD. H. RÉVOIL. — Paris, 1861, in-12 de xii-326 pages (Hachette).

*Essai de grammaire de la langue tamachek', renfermant les principes du langage parlé par les Imouchar' ou Touareg, des conversations en tamachek', des fac-simile d'écriture en caractères tiffinar', et une carte indiquant les parties de l'Algérie où la langue berbère est encore en usage*, par A. HANOTEAU, chef de bataillon du génie. — Paris, I. I., 1860, gr. in-8° de xxxi-299 pages (Challamel).

#### I.

Les Lettres du P. Furet, en nous faisant parcourir quelques-unes des principales stations des mers du Japon, nous conduisent vers des rivages auxquels les intérêts nouveaux de la politique et du commerce ont donné depuis huit ans une importance inattendue. La *Revue* a raconté l'origine et les phases de ces nouveaux rapports qui rattachent aujourd'hui, après un long isolement, l'Amérique et l'Europe aux empires de l'extrême Orient<sup>1</sup>. La correspondance du savant missionnaire effleure plus qu'elle n'approfondit les sujets qu'elle aborde; mais elle n'en contient pas moins bien des choses nouvelles et fort instructives. Ses renseignements les plus détaillés sont sur les îles Lieou-khiéou (ou, comme écrit le P. Furet, Lou-tchou), délicieux archipel jeté entre Formose et le Japon; c'est dans l'île principale de ce groupe que le missionnaire fait sa résidence habituelle. Une intéressante et trop rapide excursion nous fait ensuite toucher à Hakodadé, port de l'île de Yéso sur le détroit de Matsmaï, où les grandes puissances maritimes ont maintenant des représentants consulaires; puis à la baie de Barracouta, sur la côte de la Mandchourie, et à la baie de Jonçquière,

<sup>1</sup> On peut voir les livraisons de décembre 1859 et janvier 1860.

dans l'île de Sakhalin ou des Aïnos. Quelques courts vocabulaires ajoutent à l'intérêt de cette excursion.

Un morceau qui donne aussi du prix à ce petit volume est le Manuel de philosophie japonaise que le P. Furet a traduit en français. En voici quelques passages :

« Il y a plusieurs genres d'étude. Il y a l'étude des préceptes anciens, l'étude de l'histoire, de la littérature et celle des lettres.

» L'étude des lettres consiste à bien savoir le ciel, la terre et l'homme, et à connaître la voie pour se gouverner soi-même et gouverner les autres.

» En perçant la peau, on voit la chair; en perçant la chair, on voit les os; en perçant les os, on voit la moelle; c'est ainsi qu'il faut examiner les questions qu'on étudie.

» La véritable étude, c'est celle qui a pour but de se gouverner soi-même, et non pas d'être connu des autres.

» De toutes les choses précieuses pour les hommes, la plus précieuse est le temps; c'est pourquoi le temps doit être ménagé plus que l'or et les pierres précieuses.

» L'homme le plus savant, si son cœur et ses actions sont mauvais, est inférieur à l'ignorant.

» Si l'on étudie, c'est pour devenir sage. Être sage, c'est être homme.

» La plupart des hommes aiment les arts et n'aiment pas la science. Les arts sont les branches et les feuilles de l'arbre; la science en est le tronc et la racine. »

Ce ne sont là, sans doute, que des préceptes et des aphorismes; et dans la vie des peuples, comme dans la vie des hommes, il y a loin du précepte à la pratique. Mais la formule philosophique, même en dehors de sa rigoureuse application, est aussi un côté important de l'étude des peuples et de leur valeur morale.

## II.

Ce ne sont pas de sévères études ethnologiques que renferment les *Excursions* de M. Deville; ce sont les rapides impressions d'un voyage à grand guides. M. Deville n'est qu'un touriste, mais un touriste de la bonne école, instruit, spirituel, observateur et sérieux à l'occasion. Sa touche est vive comme sa marche; mais il sait voir, et le trait est juste. Son livre est un album dont chaque page nous offre une esquisse rarement finie, mais bien indiquée; parfois même son crayon se colore aux feux de cette riche nature que l'Inde déploie devant le voyageur. Suivons-le dans sa course aux premiers gradins de l'Himalaya :

« De vastes plaines couvertes de blé s'étendent au pied de la montagne, dont les flancs portent des forêts de sapins. La terre, entraînée par les torrents, s'est répandue en larges nappes des sommets élevés jusque dans les vallons. Puis elle s'est couverte d'une abondante végétation, qui semble former de verdoyantes cascades le long des rochers à pic. Ça et là de petits villages apparaissent au milieu de leurs fraîches cultures.

» Pendant les premières heures de cette ascension, tout est gracieux et sourit à l'œil. Il semble que l'on voyage dans les Pyrénées.... Nous arrivons bientôt sur un plateau fort élevé. On jouit alors d'un spectacle bien plus grandiose que tous ceux offerts par les Alpes. Les chaînes de l'Himalaya, étagées les unes

au-dessus des autres, forment des vagues immenses. A l'horizon, sur leurs plus hautes cimes, la neige brille comme une blanche écume. Quelques habitations en bois semblent flotter sur une mer bleuâtre, et les églises paraissent autant d'arches de Noé aux larges flancs. C'est un admirable panorama! »

De Bombay, où l'a débarqué un vapeur de la Compagnie, M. Deville reprend la mer pour contourner la péninsule. Il arrive ainsi à Calcutta, cette immense capitale de l'empire britannique, après avoir touché à Ceylan, à Pondichéry et à Madras. Il remonte le Gange de Calcutta à Allahabad, et la Djemna d'Allahabad à Dehly, où résidait encore le représentant famélique de la dynastie d'Akbar et d'Aurengzeb; puis il passe le Satledj, et arrive à Lahôr, naguère la capitale du puissant Randjit-Singh. Ne pouvant aller jusqu'au Kachmlr, à cause de l'insécurité de Pendjâb, il tourne vers Moultañ, descend l'Indus jusqu'à la mer, et prend à Karatchi un bateau à vapeur qui le ramène en quatre jours à Bombay, ayant ainsi accompli en huit mois le périple entier de l'Inde. Son livre, simple et sans prétention, se fait lire avec plaisir jusqu'à la dernière page, et non sans profit pour qui veut prendre, sans peine et sans étude, une idée de l'Inde actuelle et de ses habitants. Il ne devrait y avoir que deux sortes de livres de voyages : les relations sérieusement et véritablement scientifiques, qui nous initient aux populations, aux antiquités, à la géographie et aux productions des contrées inexplorées ou imparfaitement connues; et des aperçus simples et faciles comme celui de M. Deville. Rien de plus odieux que les relations bâtardees qui se parent après coup d'une érudition de placage, et traitent lourdement le lecteur sur une foule d'inutilités prétentieuses. Malheureusement, ici comme partout, les sycophantes de la littérature ne sont que trop nombreux.

### III.

Il faudrait cependant, dans la littérature des voyages, créer quelques classes à part. Le voyageur artiste en réclamerait une; le chasseur en veut une autre. Il n'y a guère de contrées sur le globe où cette dernière espèce ne soit représentée. Les solitudes herbeuses du sud de l'Afrique en comptent un grand nombre, aussi bien que les djangles de l'Inde, les déserts de l'Australie et les pampas de l'Amérique méridionale; mais ce sont les Prairies de l'Amérique du Nord qui sont leur terre de prédilection. M. Révoil mérite parmi ces derniers une place des plus distinguées. Son livre est réellement un type du genre. Aimez-vous les aventures bizarres et parfois terribles? il en est rempli; vous plaisez-vous à la peinture prise sur le vif des mœurs, des habitudes, des instincts des animaux sauvages? vous y trouverez de quoi vous satisfaire. Le combat du serpent et du chat sauvage fournirait à Barye le sujet d'un groupe à émotions. Mais qu'est-ce que cela à côté des péripéties d'une chasse à l'ours grizzly, l'animal le plus redouté de toute l'Amérique! Ici l'aventure prend les proportions d'un drame réellement effrayant. Il est vrai — je ne dis pas cela pour M. Révoil — que les chasseurs sont parfois sujets à caution, témoin le récit d'une histoire de ce genre racontée par un chasseur du Texas, avec des variations en crescendo qui prouvent que tous les hommes à imagination ne s'abreuvent pas aux eaux de la Garonne.

On a dit souvent que les animaux sauvages de l'Amérique sont moins redoutables que leurs congénères de l'ancien monde; cela peut être vrai au moins de

l'aigle. Voici à ce sujet une lettre curieuse du célèbre Franklin écrite en 1783, l'année même où fut signé le traité qui consacrait l'indépendance de sa patrie; l'autographe de la lettre est entre les mains d'un amateur de Philadelphie : « Je donnerais tout au monde, disait Franklin, pour que l'aigle n'eût pas été choisi pour être le représentant de notre pays, car c'est un oiseau d'un caractère féroce et honteux qui ne sait point gagner honnêtement sa vie. On le voit souvent, à la cime d'un arbre mort, examiner attentivement les autres oiseaux de rapine travaillant à leurs déprédations aquatiques, afin de profiter d'un butin qu'il est trop paresseux pour conquérir lui-même. Quand un de ces oiseaux s'est enfin emparé d'un poisson qu'il destine à sa famille, ce misérable s'élance, prompt comme la foudre, et le lui arrache effrontément du bec. Malgré ses habitudes de vol et la puissance de sa domination sur les autres habitants de l'air, l'aigle n'en est pas plus heureux; car, de même que la plupart des voleurs et des escrocs de bas étage, il vit pauvre, délaissé et misérable. Selon moi, c'est un coquin de la pire espèce; le plus petit roitelet, à peine gros comme une noix, l'attaque souvent avec le plus grand courage et le chasse du canton. Je répète donc que le choix de l'aigle n'est pas heureux, et que nos défenseurs de la patrie, les chevaliers de l'ordre de Cincinnatus, à la tête desquels s'est placé mon illustre ami Washington, eux qui ont chassé tous les roitelets de notre belle patrie, n'ont pas pris un emblème convenable pour le blason de notre république.... » Nous voilà bien loin, n'est-ce pas, du roi des airs, de l'oiseau de Jupiter, dont Buffon a tracé un portrait si magnifique?

## IV.

Je voudrais, en finissant, revenir à la science; M. Hanoteau nous y ramène. Son *Essai de grammaire de la langue tamachek*<sup>1</sup>, ou des Touâreg, n'est pas seulement un travail d'une grande utilité pratique pour les futures relations de notre colonie algérienne avec les tribus du désert; c'est un document précieux pour les études ethnologiques. Les investigations sur les origines et les affinités natives de la race berbère, ce rameau si incomplètement étudié jusqu'à présent de la grande famille des peuples blancs<sup>1</sup>, trouvera là un point de départ solide; M. Hanoteau, dans sa préface, a d'ailleurs consigné des détails intéressants, et en partie nouveaux, sur les Touâreg eux-mêmes et leur organisation intérieure. Ce livre, auquel l'Académie des inscriptions a décerné le prix Volney en 1860, tiendra une place éminente parmi les travaux les plus importants dont nos rapports avec les aborigènes de l'Atlas sont devenus l'occasion.

VIVIEN DE SAINT-MARTIN.

*Bulletin de la Société de géographie. Février et mars.*

Février. — P. A. Poulain de Bossay. Recherches sur la topographie de Tyr. — Manuscrit pictographique américain, précédé d'une notice sur l'idéographie des Peaux-Rouges, par M. l'abbé Domenech (rapport par M. Brasseur de Bourbourg). Le singulier manuscrit que vient de publier M. l'abbé Domenech, avec une in-

<sup>1</sup> Le lecteur peut voir ce qui a été dit à ce sujet dans la *Revue*, livraison de septembre 1860, p. 659.

interprétation et des éclaircissements, appartient à la bibliothèque de l'Arsenal. C'est une suite de figures grossièrement tracées en rouge, et représentant, tels quels, des hommes, des animaux, des arbres, etc., images destinées sans doute, dans la pensée des sauvages qui les ont tracées, à leur rappeler quelques faits pour eux importants de leur vie nomade, une chasse, un déplacement, un combat entre les tribus, un échange avec les blancs, ou tout autre événement de ce genre. Qu'on se figure les bonshommes au charbon dont la main des enfants orne parfois nos murailles, on aura quelque idée de ce que M. l'abbé Domenech a nommé la *picographie* des Indiens. C'est bien là, certes, le premier pas que l'homme ait pu faire pour exprimer une idée ou fixer un souvenir. A ce point de vue, la publication de M. l'abbé Domenech a son intérêt; elle nous reporte au point de départ de toutes les écritures figuratives, qui, successivement modifiées et transformées, ont produit ou les hiéroglyphes, ou les cunéiformes, ou les groupes de l'écriture chinoise, pour aboutir, chez les races les mieux douées, à l'écriture alphabétique. L'écriture figurative des Aztèques est infiniment plus avancée, car M. Aubin, l'homme d'Europe qui indubitablement a fait le plus de progrès dans l'intelligence des anciennes langues américaines, affirme que certains signes y sont purement phonétiques. En lui-même, le manuscrit pictographique n'a aucune importance archéologique; il suffit d'y jeter les yeux pour s'assurer qu'il est d'une époque relativement récente. Les croix, les chapelles, les fusils, les épées, figurés en nombre d'endroits avec des noms plus ou moins germaniques en écriture européenne, montrent assez qu'il est postérieur à la prédication des missionnaires. M. Brasseur de Bourbourg pense qu'il pourrait bien dater du temps où les Hollandais et les Suédois occupaient ce qui forme aujourd'hui les États de New-York et de New-Jersey. Le rapporteur, très-bon juge en cette matière, regarde ce que M. l'abbé Domenech appelle sa *traduction* comme une interprétation tout à fait arbitraire; mais son commentaire n'en renferme pas moins des choses intéressantes et instructives.

*Cahier de mars.* — Assemblée générale du 23 mars 1861. Rapport sur le prix annuel pour la découverte la plus importante en géographie, au nom d'une commission composée de MM. Jomard, Alfred Maury, Vivien de Saint-Martin, d'Avezac et Malte-Brun, par M. *Vivien de Saint-Martin*, rapporteur. Le prix a été décerné à M. N. Khanikof, chef de l'expédition scientifique qui, de 1858 à 1859, a exploré le Khorâsan et la Perse centrale. — *Jomard*. Notice d'une course faite par M. A. Guinard dans l'intérieur de la Patagonie. M. Guinard, un enfant de Paris, était allé chercher fortune dans l'Amérique du Sud. Tombé entre les mains d'un parti de Puelches (c'est le nom réel du peuple que nous appelons Patagons), il est resté plus de trois ans prisonnier au milieu de ces barbares; il a vécu de leur vie, il s'est familiarisé avec leur idiome et leurs usages, il a pu se mettre au courant de leurs idées religieuses. Dans une des réunions particulières de la Société qui a précédé la séance publique, M. Guinard, interrogé sur une foule de points relatifs à la vie intérieure de ces tribus, a répondu sur tout sans hésitation et de manière à ne pas laisser le moindre doute possible sur sa parfaite bonne foi. Sans recherche et sans prétention aucune, il a fait preuve de facultés d'observation extrêmement remarquables. La notice de M. Jomard, écrite en quelque sorte sous la dictée de M. Guinard, renferme certainement, quoique succincte, les informations les plus intéressantes et les plus authentiques que nous ayons jusqu'à présent sur la population

de l'extrémité méridionale de l'Amérique. — *E. Cortambert*. Coup d'œil sur les productions et sur les peuplades géophages et les autres populations des bords de l'Orénoque. — *J. Pautet*. Dom Luiz de Camoëns, ou le Poëte voyageur.

*Journal asiatique*. 5<sup>e</sup> série, t. XVII. Janvier 1861.

*W. Bernhauer*. Mémoire sur les institutions de police chez les Arabes, les Persans et les Turcs (fin). — *Garcin de Tassy*. Description des monuments de Dehly en 1852, d'après le texte hindoustani de Safiyid Ahmad Khan (fin). — MÉLANGES. *Des alphabets européens appliqués au sanscrit*. Nancy, 1860. (Notice par M. Ed. Lancereau). L'auteur de la brochure demande que nos caractères latins soient substitués aux caractères sanscrits dans l'impression des livres indiens; M. Lancereau n'a pas de peine à démontrer que cette prétendue simplification serait à tous égards infiniment plus nuisible qu'utile, et qu'elle compliquerait, loin de la rendre plus facile, l'étude de la langue brahmanique. — *Méthode pour déchiffrer et transcrire les noms sanscrits qui se rencontrent dans les livres chinois*, par M. Stan. Julien. Paris, 1860. (Note analytique.) — *Die Naturanschauung und Naturphilosophie der Araber im XII<sup>ten</sup> Jahrhundert*. von Dr F. Dietrich. Berlin, 1861. (Note de M. J. Mohl.) — *Beiträge zur Kenntniss der iranischen Sprachen*. 1<sup>er</sup> Th. *Masanderanische Sprache*. Von B. Dorn und Mirza Muhammed Schafy. Saint-Petersbourg, 1860. (Note de M. Mohl.) — *Die vedischen Nachrichten von den Nazatras*, von A. Weber. Berlin, 1860, 4<sup>e</sup>. (Extrait des mémoires de l'Académie.) L'objet que se propose M. Weber est de combattre les vues de M. Biot sur l'origine chinoise des Nakchatras ou constellations indiennes.

*Journal des savants*. Février.

Der Buddhismus, seine Dogmen, Geschichte und Literatur. Von *W. Wassiljew*. 1<sup>er</sup> Theil. Allgemeine Uebersicht. Saint-Petersbourg, 1860, in-8<sup>e</sup>. (Article de M. Barthélemy Saint-Hilaire.) — *Cousin*. De la philosophie de Descartes (3<sup>e</sup> et dernier article). — Histoire de madame de Maintenon et des principaux événements du règne de Louis XIV, par M. le duc de Noailles. Paris, 1848-58, 4 vol. (2<sup>e</sup> article de M. Avenel). — Alexander und Aristoteles in ihren gegenseitigen Beziehungen. Von *R. Geier* (article de M. Egger).

*Revue archéologique, ou Recueil de documents et de mémoires relatifs à l'étude des monuments, à la numismatique et à la philologie de l'antiquité et du moyen âge*. Nouvelle série, 2<sup>e</sup> année, janvier et février 1861.

Janvier. — *Al. Bertrand*. Les tombelles d'Auvenay (Côte-d'Or). Saumaise avait autrefois conjecturé, M. Rossignol avait pensé comme lui, et finalement M. de Saulcy a complètement établi par des fouilles exécutées l'an dernier, que les hauteurs d'Auvenay et les plaines environnantes, où se voient de nombreuses tombelles, furent le théâtre des divers engagements où l'armée des Helvètes fut détruite par César. — *Chabas*. Note sur un poids égyptien de la collection de M. Harris, d'Alexandrie. Ce poids, trouvé à Thèbes, est en pierre serpentine et parfaitement conservé; il pèse 700 grains Troy = grammes 45,3586. Ce poids, d'après son inscription, est de 5 kat. — *F. Cerquand*. Les Harpyes (fin). — *L. Moland*. Charlemagne à Constantinople et à Jérusalem. — Le général *Crenly*. Les Quinquégiens et les Babares, anciens peuples d'Afrique. Le premier de ces deux

peuples est connu par plusieurs inscriptions du troisième siècle et par quelques textes; le second ne se rencontre que dans les mêmes inscriptions, habituellement accolé au précédent. Tous deux se placent dans le massif du Djerjéra, la grande Kabylie actuelle. C'étaient des Berbers, et le général Creuly pense que Babares, ou Bavares (comme le nom est aussi écrit), n'est qu'une altération provinciale de la dénomination même des Berbers. Il voit également dans les Quinquegentii une confédération de cinq tribus de la montagne. — *Miller*. Explication du nom d'artiste Lasimos. — Séance publique annuelle de l'Académie des inscriptions. Rapport de M. *Alfr. Maury* au nom de la commission des antiquités de la France.

Cahier de février. — *Lettre de M. Aug. Mariette à M. le vicomte de Rougé sur les fouilles de Tanis*. On connaît les belles découvertes de M. Mariette sur le site de Memphis, à Abydos, à Thèbes, et sur beaucoup d'autres points de l'Égypte. Investi par le vice-roi du titre de conservateur des monuments de l'Égypte, et chargé de fonder au Caire un musée des antiquités nationales, il a entrepris dans toute l'étendue du Nil égyptien un ensemble de fouilles et de travaux simultanés qui ont pour objet le déblaiement des monuments enfouis. M. Mariette vient de terminer une deuxième tournée archéologique dans la basse Égypte, où il a établi des ateliers (c'est-à-dire des fouilles locales) sur sept points différents. L'un de ces ateliers, celui de l'ancienne Tanis (place qui a laissé son nom au village actuel de Sân), a déjà donné des résultats considérables qui font l'objet de la lettre actuelle. Cet emplacement a plus d'une sorte d'intérêt. Tanis fut autrefois une des villes importantes de l'Égypte inférieure, et elle donna son nom à deux des dynasties égyptiennes (la 21<sup>e</sup> et la 23<sup>e</sup>); en outre, M. de Rougé, d'après l'indication qui se tire de la forme du nom ancien dans un des papyrus Sallier, y croit reconnaître la célèbre Avaris, la ville des Pasteurs. Les découvertes de M. Mariette tendraient à confirmer ce rapprochement. Quatre sphinx ont été déterrés, qui présentent dans leur aspect, dans les traits de la face et dans l'expression de la physionomie, un caractère entièrement différent des sphinx égyptiens jusqu'à présent connus. M. Mariette croit y reconnaître une œuvre du temps des Hyksos, et un art propre à ce peuple, ou qui du moins s'inspirait, dans ses types plastiques, du caractère même de la physionomie nationale des conquérants Pasteurs. La tête des sphinx de Tanis a en effet un caractère sémitique. Dans les inscriptions, en partie martelées, qui existent sur l'épaule droite des sphinx, on lit le nom de Sutekh, le dieu national des Hyksos. Il y aurait des réserves à faire sur quelques-unes des inductions historiques et chronologiques du savant conservateur du musée du Caire (et M. de Rougé lui-même, en communiquant la lettre de M. Mariette à l'Académie des inscriptions, en a exprimé de très-sérieuses); mais la découverte en elle-même est d'un haut intérêt, et l'attribution des quatre sphinx aux rois Hyksos est pour le moins très-vraisemblable. — M. le commandant *Rabou*. Mémoire sur l'ancienne voie Aurélienne, entre Antibes et Aix. Ce travail a été entrepris à la demande de la commission de la topographie des Gaules. Les points à éclaircir pour déterminer le tracé de l'ancienne voie et fixer la correspondance de stations contestées, étaient assez nombreux. L'étude du commandant Rabou, faite sur le terrain de point en point, est intelligente et paraît péremptoire. Elle serait plus décisive encore pour le lecteur, si une carte (accessoire bien important dans ces sortes de discussions) était jointe au mémoire. — *Stan. Prioux*. La butte des Croix.



Tumulus de Limé transformé en gîbet. Limé est un village du département de l'Aisne, à deux kilomètres sud-est de Braine. Le tumulus, qui devint au moyen âge le lieu de justice de la seigneurie locale, avait été un lieu de sépulture durant la période gallo-romaine. L'article contient de curieux détails sur les fourches patibulaires au moyen âge, notamment sur celles de Montfaucon. Il est accompagné de plans et de vues. — *Ch. Em. Ruelle*. Le philosophe Damascius. Étude archéologique et historique sur sa vie et ses ouvrages (suite). — Extraits de deux lettres de M. Renan adressées à MM. Maury et Egger. On sait que M. Ernest Renan a reçu de l'Empereur les moyens d'aller entreprendre, sous la protection de nos armes, des recherches archéologiques sur la côte phénicienne. Les lettres actuelles rendent sommairement compte du commencement des fouilles de Byblos (aujourd'hui Gébail), les premières que le savant explorateur ait entreprises. « Les courses que j'ai faites sur l'emplacement de la vieille ville et dans la région du Liban qui la domine, m'ont démontré, ce que l'on pouvait déjà supposer d'après les textes, que Byblos et ses environs formaient, à l'époque romaine, un monde distinct, une sorte de terre sainte, remplie de temples et de lieux de pèlerinage... Il y avait là des cultes à part et à quelques égards une race à part. La frappante analogie avec l'Égypte qui apparaît dans ces cultes et dans cette race est un fait bien remarquable.... Tout ce que j'ai trouvé jusqu'ici en fait de sculptures est égyptien.... » M. Renan parle avec enthousiasme du Liban. « Le Liban, par un rare privilège, réunit à un haut degré le grandiose et le charme; ce sont des Alpes riantes, fleuries, parfumées. Chacun de ces sommets était couronné de temples; pas un seul n'est resté debout. Mais leurs débris se voient encore sur chaque promontoire, et de ces débris s'est formée presque toujours une chapelle dédiée à un saint, et portant des vocables sous lesquels il est souvent facile de reconnaître le culte antique.... En général, la chapelle a ici plus d'importance que l'église. Moins surveillée du clergé, elle cache presque toujours dans ses pauvres murs les vestiges de la vieille religion du pays.... »

*Nouvelles Annales des voyages*. Janvier 1861.

L'abbé Dinomé. Résumé des voyages exécutés dans l'Afrique australe de 1849 à 1857, par Ladislas Magyar. — *Sabir*. Voyage d'exploration sur le fleuve Amour, par M. Maack. — *H. Aucapitaine*. Études récentes sur les dialectes berbères de l'Algérie. La grammaire tamachek. — Les écritures figuratives et hiéroglyphiques des différents peuples, par M. L. de Rosny (note analytique). — *Mélanges et nouvelles*.

V. S. M.

## SCIENCES NATURELLES.

*Du rôle de l'alcool et des anesthésiques dans l'organisme*, recherches expérimentales, par MM. LUDGER LALLEMAND, MAURICE PERRIN et J. L. P. DUROY. 1 vol. in-8°, avec figures dans le texte. — Chamerot, Paris, 1860.

Les théories préconçues ont rarement contribué aux progrès de la science; au contraire, des expériences faites avec soin, lors même qu'une explication

complète des faits dont elles amenaient la connaissance n'était pas possible au moment de leur découverte, ont toujours conduit à un progrès réel. Dans les sciences biologiques surtout, où la vie complique les phénomènes, la méthode expérimentale est seule féconde, et les théories les plus séduisantes n'ont de valeur qu'à la condition d'être en parfait accord avec les faits observés. La physiologie a tout à attendre de l'expérience, aussi enregistrons-nous toujours avec empressement les mémoires appuyés sur des faits bien observés et méthodiquement exposés. A ce double titre, expérimentation et méthode, nous recommandons à nos lecteurs l'ouvrage remarquable dont nous ne pouvons leur donner ici qu'une idée bien imparfaite par l'analyse sommaire à laquelle nous sommes forcément restreint. Les deux questions capitales qui s'offrent tout d'abord lorsqu'on étudie l'action de l'alcool et des anesthésiques (chloroforme, éther, amylène) sur l'organisme, sont les suivantes : Quel est l'organe sur lequel agissent spécialement ces substances ? Sous quelle forme ces agents sont-ils éliminés de l'organisme ? A côté de ces deux points d'interrogation vient s'en placer un troisième : L'alcool est-il un aliment ? En ce qui touche la première question, la plupart des physiologistes sont d'accord pour admettre que des troubles du côté du système nerveux sont le résultat le plus immédiat de l'action de l'alcool. Quant aux modes d'élimination de ce liquide, on a émis les opinions les plus diverses. Parmi les physiologistes, les uns, M. Duchek, entre autres <sup>1</sup>, admettent que l'alcool est transformé en aldéhyde immédiatement après avoir traversé les parois des vaisseaux ; c'est sous cette forme, dit-il, qu'il arrive avec le sang dans tous les tissus. Ainsi l'aldéhyde s'oxyde, donne de l'acide acétique, de l'acide oxalique et enfin de l'acide carbonique. Pour ces physiologistes, on le voit, l'alcool est détruit sous l'influence de l'action comburante de l'oxygène, et se trouve éliminé à l'état d'acide carbonique après avoir subi des transformations successives. R. Masing <sup>2</sup>, Buchheim et J. F. Albers <sup>3</sup> ont tiré de leurs expériences des conclusions diamétralement opposées à celles de Duchek. En effet, ces savants ont conclu de leurs recherches sur l'homme et les animaux que l'alcool ne se transforme pas dans l'organisme, qu'il est éliminé en nature par l'urine et les voies respiratoires, et qu'on en retrouve après la mort des traces appréciables dans le cerveau. — L'importance de l'alcool et des liquides alcooliques dans la nutrition a donné lieu aussi à des théories tout au moins discutables. La théorie des aliments respiratoires du célèbre chimiste de Munich est trop connue pour que nous ayons besoin de nous y arrêter, il suffira de rappeler que M. Liebig et son école considèrent l'alcool et les boissons fermentées comme des agents de nutrition, admettant, bien entendu, que l'alcool subit dans le corps de l'homme une série de transformations dont le dernier terme est la production d'eau et d'acide carbonique. Comme on le voit par ce court exposé, l'importance du sujet, la diversité des opinions émises, l'autorité des savants qui se sont occupés de la matière, tout concourt pour donner à des expériences faites dans cette voie un très-grand intérêt.

L'ouvrage de MM. Lallemand, Perrin et Duroy se divise en trois parties :

La première comprend l'étude de l'action physiologique de l'alcool ;

<sup>1</sup> Prag., *Vierteljahrsschrift*. 1853, X.

<sup>2</sup> *Diss. inaug.* Dorpat, 1854.

<sup>3</sup> Frorieps, *Tagesb.* 1852, p. 634.

La deuxième, l'étude des agents anesthésiques (chloroforme, éther sulfurique, amylène);

La troisième, celle des gaz acide carbonique et oxyde de carbone.

Première partie. *Alcool*. — Les expériences ont été faites sur des chiens, soit en leur administrant de l'alcool à 21° (eau-de-vie) à l'intérieur, soit en injectant ce liquide dans leurs veines. L'alcool ingéré en quantité suffisante abolit la sensibilité et la motricité de la moelle épinière et des nerfs, qui deviennent absolument insensibles aux irritants mécaniques, en conservant toutefois leur excitabilité sous l'action de l'électricité. La respiration s'arrête ensuite; enfin la circulation cesse la dernière, et la mort est amenée par l'action spéciale que l'alcool exerce sur le système nerveux. L'alcool à 21° ingéré dans l'estomac est transporté en nature dans le sang, dans les viscères et dans les tissus, où on le retrouve pendant la vie et après la mort. On a pu retirer par la distillation 5 grammes d'alcool presque pur de 700 grammes de sang artériel, et plus de 3 grammes d'alcool pur de 440 grammes de la substance nerveuse cérébro-spinale des chiens soumis à l'expérience. Les reins, les poumons, la peau, en un mot, les principaux émonctoires de l'organisme concourent à l'élimination en nature de l'alcool. Des appareils bien ordonnés et des méthodes analytiques très-ingénieuses ont permis aux auteurs de constater de la manière la plus nette la présence de l'alcool dans l'urine, les produits de l'expiration pulmonaire, et dans ceux de l'exhalation cutanée.

Les auteurs n'ont jamais trouvé d'aldéhyde dans le sang, le cerveau, ni dans aucun des produits d'élimination; ils n'ont rencontré d'acide acétique que dans l'estomac, où ils admettent que ce composé a pris naissance sous l'influence du suc gastrique agissant comme ferment. Le fait de l'accumulation de l'alcool dans les centres nerveux et de l'action spéciale qu'il exerce sur eux suffirait à lui seul pour démontrer que l'alcool n'est pas un aliment.

Deuxième partie. *Anesthésiques*. — Tout ce que nous avons dit de l'alcool s'applique à l'éther sulfurique, au chloroforme et à l'amylène, à l'intensité des phénomènes près. MM. Lallemand, Perrin et Duroy ont suivi dans cette seconde partie de leur travail la marche adoptée par eux pour l'étude de l'action de l'alcool. — De même que ce dernier, les divers anesthésiques ne sont pas transformés dans l'organisme et sont éliminés en nature; le tableau suivant montre quelles sont les quantités de ces agents décélés par l'analyse dans les divers tissus, la quantité d'alcool, d'éther, de chloroforme ou d'amylène retrouvée dans le sang, étant prise pour unité.

| MATIÈRES ORGANIQUES.            | ALCOOL                  |                          | CHLORO-FORME. | ÉTHER sulfurique. | AMYLÈNE. |
|---------------------------------|-------------------------|--------------------------|---------------|-------------------|----------|
|                                 | injecté dans l'estomac. | injecté dans les veines. |               |                   |          |
| Sang. . . . .                   | 1, »                    | 1, »                     | 1, »          | 1, »              | 1, »     |
| Cerveau. . . . .                | 1,34                    | 3, »                     | 3,92          | 3,25              | 2,06     |
| Foie. . . . .                   | 1,48                    | 1,75                     | 2,08          | 2,25              | 1, »     |
| Tissu musculaire et cellulaire. | traces                  | » »                      | 0,16          | 0,25              | traces   |

Troisième partie. *Acide carbonique, oxyde de carbone.* — L'inhalation de ces gaz détermine l'insensibilité périphérique, mais ils n'ont pas sur les centres nerveux et les nerfs la même action que les anesthésiques. L'expérience montre que, chez des chiens soumis à l'inhalation de l'acide carbonique, la sensibilité de la moelle épinière et des nerfs est abolie, mais que leur motricité persiste jusqu'à la mort de l'animal, malgré la prolongation des inhalations. L'inhalation de l'oxyde de carbone prolongée jusqu'à la mort n'abolit ni la sensibilité ni la motricité de la moelle et des nerfs.

En résumé, les belles recherches que cette analyse, nous l'espérons du moins, fera désirer à nos lecteurs de suivre dans tout leur développement nous paraissent établir d'une manière positive les faits suivants, dont quelques-uns avaient été jusqu'ici bien controversés :

1° L'alcool et les anesthésiques exercent sur le système cérébro-spinal une action spéciale tout à fait caractéristique. C'est par ce mode d'action qu'ils influencent les autres fonctions et qu'ils amènent la mort.

2° L'alcool et les anesthésiques ne sont ni transformés ni détruits dans l'organisme. Ils restent dans le sang et dans les tissus pendant un temps dont la durée varie en raison directe de leur solubilité et en raison inverse de leur volatilité.

3° L'alcool et les anesthésiques s'accumulent dans les centres nerveux en vertu d'une affinité d'élection spéciale.

4° L'alcool et les anesthésiques sont éliminés en nature et en totalité de l'organisme. La solubilité et la volatilité de ces corps déterminent en partie les voies de l'élimination pour chacun d'eux. L'alcool, très-soluble, est éliminé par les poumons, la peau, mais surtout par les reins. L'éther sulfurique, peu soluble, mais très-volatil, est éliminé en faible proportion par les reins, mais il l'est par les poumons et par la peau. Le chloroforme et l'amylène, presque insolubles, ne sont pas éliminés par les reins.

5° L'acide carbonique et l'oxyde de carbone ne sont pas des agents anesthésiques; ils n'agissent directement que sur le sang, qu'ils modifient, et ils ne déterminent secondairement des phénomènes d'insensibilité que par l'intermédiaire de cette modification du sang.

Nous sommes obligé, à notre grand regret, de laisser de côté toute la partie de l'ouvrage consacrée aux applications des faits précédents, à l'hygiène, à la pathologie et à la thérapeutique. Nous aurions aimé à suivre les auteurs dans les remarquables chapitres qu'ils ont consacrés à l'examen de ces questions, qui intéressent au plus haut degré la morale et la santé publiques. Le défaut d'espace nous oblige à y renoncer, et nous laissons à nos lecteurs le plaisir de parcourir ces pages dans l'original, auquel nous souhaitons le succès que mérite toute œuvre faite avec science et conviction.

L. GRANDEAU.

## HISTOIRE.

*Mémoires du P. Garasse*, publiés pour la première fois par M. CHARLES NISARD (Amyot, éditeur).

M. Charles Nisard a-t-il rendu à la Compagnie de Jésus un signalé service en publiant les *Mémoires* du célèbre P. Garasse? Il est permis d'en douter, et nous

ne pensons pas que l'illustre Compagnie le gratifie d'un tribut de reconnaissance. Les jésuites, qui ont cultivé avec abondance tous les genres de littérature, ne nous ont rien laissé de vraiment intéressant en fait de *mémoires*. Si on doit le regretter, en songeant à combien d'événements secrets ils ont été mêlés, on ne doit pas s'en étonner en songeant qu'ils sont organisés pour recevoir des confidences et non pour en faire. Aussi la société s'est-elle bien gardée de publier même les *Mémoires* du P. Garasse, malgré leur mérite littéraire, et quoique l'excentricité du personnage dégagât en quelque façon la responsabilité du corps entier. Le P. Garasse, ainsi qu'on le sait, était un écrivain célèbre du commencement du dix-septième siècle, qui se distinguait par l'art avec lequel il invectivait dans ses sermons et dans ses pamphlets les hérétiques, les libertins et les ennemis des jésuites; dans un temps où l'on ne se piquait pas de délicatesse, il s'était fait remarquer par la richesse d'un vocabulaire plus chargé de fleurs de halles que de fleurs de rhétorique. Son exubérance l'entraîna dans de très-fâcheuses affaires touchant souvent à la politique, qui compromirent parfois sa liberté et sa réputation, et c'est après une affaire de ce genre avec le fameux Saint-Cyran qu'il dut se retirer du monde. Les jésuites, au dire de Nicolle, le reléguèrent dans une maison de province où il employa les loisirs de l'exil à écrire les *Mémoires* que publie aujourd'hui un lettré érudit « avec l'autorisation de M. ministre de l'instruction publique. »

Naturellement, dans ses *Mémoires*, le P. Garasse n'est qu'innocence, sincérité, bonne foi, il ne doit ses travers qu'aux inventions et aux calomnies infernales, non-seulement des ennemis de la religion et des jésuites, mais encore de l'esprit malin lui-même. Les persécutions du P. Garasse et de la Compagnie leur furent annoncées par la bouche de deux possédées, l'une à Nancy, l'autre à Chaumont; ils reçurent de plusieurs autres endroits des avis conformes aux menaces de Satan. « Depuis ce temps, dit le P. Garasse, l'auteur de nos persécutions n'a cessé de nous procurer d'étranges tempêtes. » « Cette calomnie, » dit-il plus loin, commençait à s'étouffer d'elle-même, quand Satan nous suscita une très-mauvaise affaire. » « Le diable, avoue-t-il ailleurs, qui ménage soigneusement les occasions de mal faire, fit paraître un libelle diffamatoire. » D'un autre côté, si le diable suscite de mauvaises affaires aux jésuites, la Providence ne les abandonne pas; privés d'une mission importante en Angleterre, qui, grâce à Satan, fut accordée aux Pères de l'Oratoire, les jésuites eurent la consolation d'apprendre que les ambassadeurs qu'on leur avait préférés étaient morts de la peste au milieu de leur voyage. « La Providence de Dieu, dit à cette occasion le P. Garasse, fut merveilleuse en cet endroit sur notre Compagnie, » il n'y eût personne qui ne l'admirât. » Le pieux écrivain voit également le doigt de la Providence dans la mort simultanée de deux grands ennemis des jésuites : le poète Théophile de Vian, « mort comme une bête, » et le ministre converti, Ferrier, écrivain d'un très-méchant esprit, qui avait fait un dégât incroyable à la réputation des jésuites. « Ceux qui gouvernaient alors, ayant reconnu la malice de cet esprit, s'en servirent comme d'un organe pour combattre le saint-siège et notre Compagnie. » Il mourut deux heures après Théophile, et tout Paris apprit que les deux grands ennemis des jésuites avaient été enlevés dans une même journée.

Peut-être croit-on que des *Mémoires* écrits avec si peu de critique ne comportent pas un enseignement historique sérieux; ce serait une très-grande

erreur, nous ne craignons pas de dire qu'ils sont une démonstration des *Provinciales*, d'autant plus efficace qu'elle est involontaire. Les manœuvres des jésuites, leurs réticences, leurs intrigues sourdes si profondément combinées, comme toute la politique de la Compagnie, s'y révèlent et s'y démasquent naïvement. La partie des mémoires qui a trait à la lutte de Richelieu contre les jésuites est particulièrement caractéristique, et le P. Garasse a sur le cardinal des expressions dignes parfois de Saint-Simon, mais d'un Saint-Simon cauteleux, sachant envelopper de douceur et de respect sa haine et sa rancune. Nous signalons surtout le récit de la rétractation des doctrines contenues dans le livre de Santarelli. Par cette rétractation, les jésuites devaient déclarer, sous peine d'être bannis de France, que le pouvoir temporel des rois ne dépendait ni directement ni indirectement du pouvoir spirituel des papes. Ils signèrent, mais après quelles angoisses, quels déchirements, quelles explications ! oui ils signèrent, mais en vrais jésuites, parce que si les propositions de Santarelli *n'étaient pas fausses*, du moins elles étaient scandaleuses en *cette conjoncture de temps et de lieu*, parce qu'il fallait éviter les maux dont les menaçait Richelieu, « *et quia erat timore cadens incontestantem virem.* » Telle fut, dit le P. Garasse, la résolution du casuiste de la maison professe !

E. M.

*Souvenirs historiques et parlementaires de M. le comte de Pontecoulant*  
(Michel Lévy, éditeur).

M. de Pontecoulant a été mêlé pendant plus de soixante ans à la vie publique ; il a occupé des fonctions importantes qui, sans le mettre au premier plan, l'ont placé de manière à voir de près beaucoup de choses. Aussi n'avons-nous pas ouvert le livre que nous annonçons, sans une certaine curiosité, les *Mémoires* du comte Miot de Melito nous ayant prouvé que les hommes du second plan ont des souvenirs non moins intéressants et plus désintéressés que ceux qui ont tenu des premiers rôles. Il faut avouer que nous avons été déçus dans nos espérances. D'abord les *Mémoires* du comte de Pontecoulant ne méritent pas exactement ce titre, ils sont rédigés sur ses papiers et sa correspondance par un écrivain qui n'a pas cru devoir se nommer. Ce serait peu de chose si cet écrivain anonyme compensait par l'abondance des détails biographiques, par des révélations appuyées de preuves, par l'indication réitérée des sources où il a puisé, la réserve dans laquelle il lui a plu de se renfermer. Malheureusement il ne nous a point donné cette compensation. Les détails biographiques et historiques sur la personne de M. de Pontecoulant ou sur les événements auxquels il a été mêlé, ne nous apportent aucune lumière nouvelle ; l'histoire générale et les biographies Michaud et Didot nous en disent tout autant. Il en est quelques-uns qui seraient caractéristiques si l'absence de preuve ne leur donnait un cachet d'in vraisemblance. Ainsi, il nous est difficile de regarder comme authentique ou fidèle la conversation entre Barère, Robespierre et Camille Desmoulins, entendue par M. de Pontecoulant mis hors la loi. Cette conversation, qui est très-longue, nous paraît écrite dans un style trop moderne. Camille Desmoulins a-t-il vraiment complimenté Robespierre d'avoir un discours *bien léché* ? Nous en doutons. Notre remarque a d'autant plus d'importance que l'épisode auquel nous faisons allusion est le seul, ou peu s'en faut, qui rentre dans le genre du récit biographique et personnel que réclament les *Mémoires*. Que nous dit donc l'auteur

dans le reste du livre? Il nous raconte l'histoire de la Révolution de 89 à 95. Comment toute cette histoire se rattache-t-elle à M. de Pontecoulant? Par un procédé littéraire que nous avons déjà vu employer, mais rarement avec plus de liberté que cette fois. L'auteur retrace longuement le jugement de Louis XVI pour en arriver à nous dire : M. de Pontecoulant vota de telle manière. Mieux encore, il prend la peine de nous faire frémir. En nous mettant sous les yeux le tableau des partis qui dévoraient la Convention, il peint les Montagnards, il critique les Girondins, il maudit les Septembriseurs, et il conclut par nous révéler que « M. de Pontecoulant n'assistait pas à ces scènes violentes, » car il était en mission. Au moyen de ce procédé, dans un volume de plus de quatre cents pages, on en trouve quatre-vingt tout au plus où il est question de ce qu'a dit, fait ou vu M. de Pontecoulant, les trois cents autres étant consacrées à ce qu'il n'a ni dit, ni vu, ni fait.

E. M.

### ANTHROPOLOGIE.

Le monde scientifique a été mis tout récemment en rumeur en Angleterre par une communication faite par le savant Richard Owen, relativement au fameux singe gorille, qui tient la première place parmi tous les singes, et se rapproche le plus de l'homme par ses caractères anatomiques. M. Du Chailles, voyageur américain, a parcouru, pendant les dernières années, les régions de l'Afrique équatoriale, habitées par les gorilles. Jusqu'ici on n'avait que des renseignements insuffisants sur ces êtres curieux; c'est la première fois que les naturalistes ont pu entrer en rapport avec quelqu'un qui les a vus dans la province naturelle qu'ils habitent. En comparant les types organiques entre eux, le zoologiste les range sur les divers degrés d'une échelle continue; le plan de la création se développe dans toutes ses parties à mesure qu'on connaît mieux tous les êtres; mais on conçoit aisément que l'intérêt devienne d'autant plus vif qu'on se rapproche plus de l'homme, placé au sommet même de l'échelle. A ce point de vue, l'étude du gorille, singe gigantesque et presque anthropoïde, soulève les questions qui passionnent le plus les naturalistes. Le professeur Owen, dans une leçon faite à l'Institution royale, a présenté l'anatomie comparée de l'homme et du gorille, et montré que, par tous les caractères zoologiques, cet animal se rapproche beaucoup plus de l'homme que le chimpanzé et l'orang-outang. Il a pourtant tracé une ligne de démarcation précise entre le gorille et l'homme en se fondant sur l'étude du crâne : le développement cérébral rejette le gorille dans la création brute, et comme cet animal occupe un espace géographique assez limité, le savant professeur a exprimé l'idée que la race en sera bientôt éteinte. Il faut entrer dans quelques détails sur un sujet qui touche directement aux relations de l'humanité avec les autres vertébrés. Le cerveau du gorille atteint rapidement, pendant la croissance, le volume qu'il doit conserver; le crâne d'un jeune animal qui porte les dents de lait se trouve, à très-peu de chose près, égal à celui de l'adulte, qui a cependant un squelette osseux beaucoup plus volumineux, et notamment des mâchoires beaucoup plus lourdes, qui donnent à la tête un caractère tout à fait bestial. Pour mesurer la capacité d'un crâne, il suffit de le remplir de grains de millet et de le peser successive-

ment plein et vide. M. Owen a trouvé, en opérant ainsi, pour des gorilles mâles, des poids représentés, dans le premier cas, par 17 à 19, et, dans le second cas, par 58 à 57. Tiedemann cite pour un crâne éthiopien le chiffre de 34; le chiffre le plus élevé pour une tête européenne n'est que de 57. En ce qui concerne les diverses parties du crâne, la différence de grandeur de la *medulla oblongata* est en faveur du gorille; le cervelet du gorille est plus petit, le cerveau beaucoup plus petit que dans le nègre.

L'addition des circonvolutions aux hémisphères cérébraux, durant une certaine portion de la croissance du cerveau dans l'homme, sert de base à la distinction fondamentale qui sépare le cerveau humain des cerveaux des quadrumanes les plus élevés. Elle se manifeste dans les dimensions relativement plus grandes des hémisphères, et notamment dans le développement postérieur, où elles dépassent et débordent le cervelet. Les circonvolutions sont plus nombreuses, plus profondes, plus sinueuses; mais dans certains crânes nègres, elles offrent plus de symétrie que chez les Européens. Les anatomistes sont convenus de distinguer les hémisphères du cerveau en lobes *antérieur*, *moyen* et *postérieur*; mais les meilleurs auteurs accordent que les lobes moyens n'ont pas de limite précise vers le derrière de la tête, et passent graduellement aux lobes postérieurs; aussi le docteur Todd reconnaît, de même que M. Cruveilhier, que la division en lobe moyen et postérieur est purement conventionnelle dans l'anatomie humaine. Quand, au reste, on compare le cerveau de l'homme à celui du singe, on peut donner une définition intelligible du lobe postérieur par rapport au cervelet. On peut appeler, en effet, lobe postérieur ou troisième lobe, toute la partie qui couvre ou dépasse le cervelet. Cette partie renferme dans l'homme les prolongations des ventricules latéraux qui, en se repliant, forment le *posterior cornua*, et contient l'*hippocampus minor*.

Ceux qui considèrent l'homme comme dérivé du singe, disent qu'il y a une plus grande différence de structure entre les crânes d'un gorille et d'un lemur, et entre ceux d'un gorille et d'un nègre, et, en adaptant leur définition à leur théorie, ils affirment que les singes les plus élevés possèdent le lobe postérieur avec le *posterior cornua* et l'*hippocampus minor*, ou du moins les *rudiments* de ces parties nettement développées dans l'espèce humaine. Il est bien vrai que les quadrumanes supérieurs ont un cervelet plus développé que ceux qui sont au bas de l'échelle, et que l'on y observe un accroissement dans la direction postérieure. C'est dans ce phénomène de l'accroissement vers le derrière de la tête, comme l'a montré Schröder Van der Kolk, en 1849, que l'on peut discerner le début de ce développement qui caractérise les hémisphères humains, et ce qui, dans l'homme, devient l'*hippocampus minor*, est appelé à bon droit, chez le singe, *per hippocampi minoris*, par le naturaliste hollandais. Mais, parler de cette extension du ventricule comme du *rudiment* du *posterior cornua* et de l'*hippocampus minor* proprement dit, indique une fausse application du mot *rudiment* en matière de philosophie anatomique. Le *rudiment* d'un organe est le représentant total de cet organe à l'état de germe, et non développé. — Ce mot s'applique à la glande mammaire dans le mammifère mâle, au palais dans la baleine, à la vessie natatoire dans le poisson, etc. — Ce sont là de vrais rudiments de parties qui se développent entièrement et assument leurs fonctions dans un autre sexe ou dans d'autres animaux.

En prenant les termes dans leur sens rigoureux, le *per hippocampi minoris*,



dans le crâne de l'orang ou du chimpanzée, répond à la partie qui porte le même nom dans l'homme, et non à l'*hippocampus minor* lui-même, qui est tout à fait particulier à l'homme, d'après M. Owen. De même l'extension du ventricule latéral et sa courbure en arrière, en dehors, puis en dedans, particularise l'homme et le met à une place tout à fait distincte. La série des quadrumanes présente une succession de termes en progression, relativement à la structure cérébrale, depuis le lemur jusqu'au chimpanzée et au gorille; mais la différence entre deux termes voisins est bien petite, quand on la compare à ce que l'on voit chez l'homme, où la vaste expansion cérébrale se complique encore de l'apparition de parties nouvelles, telles que l'extension du lobe postérieur au delà du cervelet, avec le *posterior cornua* et les *hippocampi minores*, qui n'existent pas dans le cerveau des mammifères inférieurs.

Cette étude anatomique du professeur Owen, qu'on peut considérer en ce moment comme le successeur de notre fameux Cuvier, a une très-grande importance; jusqu'à présent on avait exclusivement étudié le crâne humain dans ses caractères en quelque sorte géométriques, mesure des angles faciaux et des volumes; ces mesures avaient servi de texte aux adhérents de l'école américaine, qui, pour des raisons bien connues, prétend mettre la race noire à peu près au niveau des gorilles. Le professeur Owen fait justice de toute cette fausse science, en étudiant le cerveau dans son développement propre, et montre que, chez l'homme, ce développement prend des caractères véritablement spécifiques. On aime à voir l'anthropologie servir la cause de l'humanité; les adhérents de Morton, Gliddon, etc., et des autres anthropologistes qui se sont faits les humbles serviteurs des planteurs américains, essayeront sans doute de répondre au savant professeur anglais, mais leur autorité ne peut être mise en balance avec celle de l'auteur de l'« Histoire des mammifères fossiles d'Angleterre ».

A. L.

## BIBLIOGRAPHIE ALLEMANDE.

## GÉOGRAPHIE, ETHNOGRAPHIE, VOYAGES.

*Mittheilungen* du D<sup>r</sup> Petermann. 1861, n<sup>o</sup> 3, mars.

*J. Kuijper*, d'Amsterdam. L'archipel Indien. Situation des Indes néerlandaises au commencement de 1858. Travail exclusivement statistique. — *Ant. O. Zeithammer*, professeur à Pesth. La Croatie autrichienne envisagée dans son développement horizontal et dans ses formes verticales. — Relevés géographiques faits par les Anglais dans l'intérieur de la Chine (avec une carte). Outre la reconnaissance des côtes qui a été poursuivie sur une étendue considérable, les relevés des ingénieurs anglais, depuis 1858, ont pu se porter sur trois points de l'intérieur : 1<sup>o</sup> sur la partie du territoire du nord comprise entre le golfe de Pé-tché-li et Péking : ce travail n'est pas encore publié ; 2<sup>o</sup> sur la partie inférieure du cours du Yang-tsé-kiang, que l'escadre de lord Elgin a remontée jusqu'à la ville de Hou-pé ; 3<sup>o</sup> sur le Si-kiang, ou branche occidentale de la rivière de Canton, qu'une flottille de canonnières a remonté jusqu'à la province de Kouang-si. C'est sur ces deux dernières opérations que porte la note actuelle. — NOTICES GÉOGRAPHIQUES. *Krause*. Sur les noms de la Werra et du Weser. — *W. Tham*. Travaux géographiques en Suède. Statistique des travaux cartographiques et des publications géographiques récentes. — *Neigebauer*. Aperçu des récentes publications littéraires en Italie. Rien de notable. — *D<sup>r</sup> Kind*. Une excursion en Grèce, et particulièrement en Acarnanie. — *Bergsträsser*. L'ancienne communication par eau entre la mer Caspienne et la mer Noire. — Quatre expéditions pour la découverte des sources du Nil. Ces quatre expéditions simultanées sont : 1<sup>o</sup> celle du capitaine Speke, qui est parti de Zanzibar et a quitté la côte le 1<sup>er</sup> octobre dernier, en compagnie du capitaine Grant ; 2<sup>o</sup> de M. Petherick, consul britannique à Khartoum, qui doit remonter le fleuve Blanc, de manière à être à Gondokoro (par 4<sup>o</sup> de latitude nord environ) au mois de novembre prochain, et s'avancer de là vers le sud à la rencontre du capitaine Speke ; 3<sup>o</sup> de M. Miani, qui a déjà fait un voyage au fleuve Blanc en 1859, et qui a obtenu du vice-roi les moyens d'y tenter une nouvelle expédition, pour laquelle il est parti du Caire au commencement de décembre ; 4<sup>o</sup> la quatrième expédition, enfin, est celle de notre compatriote M. Lejean, dont les lettres récentes sont encore datées de Karthoum. — Voyage de M. *Karl de Decken* aux lacs de l'Afrique orientale. M. de Decken quitta l'Allemagne au mois d'avril de l'année dernière, dans l'intention d'aller se joindre au docteur Roscher, qui était alors à Zanzibar. La mort de ce malheureux voyageur, assassiné, comme on sait, par les Nègres de l'intérieur, n'a pas détourné M. de Decken du projet de pénétrer jusqu'aux grands lacs ; il était, aux dernières nouvelles, parti pour le Nyandja. — Nouvel ouvrage sur l'Afrique du docteur *Ferd. Werne*. Le docteur F. Werne accompagna l'expédition égyptienne de 1840, qui remonta le fleuve Blanc jusqu'au 4<sup>o</sup> degré de latitude nord. Il a publié de cette expédition

une relation étendue, qui est encore aujourd'hui, ainsi que la carte qui l'accompagne, ce que l'on a de meilleur et de plus complet sur cette région extrême du haut Nil. M. Werne a donné en outre deux autres relations d'un grand intérêt sur le Taka (Nubie méridionale) et le Mandéra (l'île de Méroé des anciens). L'ouvrage dont il s'occupe en ce moment contiendra, à ce qu'il paraît, de nouveaux documents sur les mêmes contrées; mais on n'en indique pas le sujet d'une manière précise. — Abandon de la mission catholique du Nil Blanc. La mission catholique de Gondokoro sur le haut Nil Blanc, par 4<sup>e</sup> de latitude environ, est définitivement abandonnée depuis 1858. La station de Khartoum elle-même est abandonnée également, et a été reportée à Chellal (les Cataractes), vis-à-vis de Philæ, un peu au-dessous d'Assouân. Les voyageurs ne peuvent voir ces changements, le premier surtout, qu'avec un vif regret. — Expédition de M. *Burke* à travers le continent australien. Cette expédition, pour laquelle une forte somme avait été réunie, tant par des souscriptions particulières que par l'administration coloniale, se proposait de traverser le continent dans toute sa largeur du sud au nord. Composée d'une trentaine de personnes, dont un astronome, plusieurs naturalistes, etc., elle partit de Melbourne le 20 août 1860; la caravane avait avec elle vingt-cinq chameaux et autant de chevaux. On employa deux mois entiers à gagner Ménindî sur la Darling, les chameaux ayant nécessité des temps d'arrêt assez fréquents. A Ménindî, la division s'est mise entre les membres de l'expédition. Une partie de ceux qui la composaient sont revenus à Melbourne; mais M. *Burke*, accompagné de douze hommes, de seize chameaux et de vingt chevaux, a continué sa route vers le nord. — Expédition scientifique à la Nouvelle-Guinée. Cette expédition a été entreprise par le docteur *Bernsten*, de Java, connu comme zoologue et comme botaniste; les frais sont fournis par le gouvernement colonial des Indes néerlandaises. Le voyageur se propose de consacrer trois ans à l'exploration de la Nouvelle-Guinée et des Moluques. — Voyage du colonel *Nicolas Hitrovo* au grand Océan. Ce voyage, commencé au mois de juillet 1860, est entrepris aux frais du gouvernement russe; son objet est tout à la fois scientifique et commercial. Le colonel se propose de gagner le Japon par Suez, Bombay, Singapore et Chang-haï, et de là, de toucher la Californie, pour arriver aux ports des États-Unis par Panama. — PUBLICATIONS RÉCENTES. Notice analytique de 53 publications récentes relatives à toutes les parties du monde.

*Archiv für wissenschaftliche Kunde von Russland*, herausgegeben von A. Erman.  
T. XX, 2<sup>e</sup> cah.

Religion des Lapons païens, trad. du finnois du ministre *A. Andelin*. — Le commerce de la Russie avec l'Asie centrale en 1859 (trad. du journal officiel du gouvernement d'Orenbourg). L'importance chaque jour plus grande que prend le commerce de la Russie avec la Boukharie et les contrées avoisinantes peut s'apprécier par ce seul fait, que de 1828 à 1857 ce commerce, importations et exportations, s'éleva au chiffre total de 11,500,000 roubles argent, de 1840 à 1850, 15,750,000 roubles, et que dans la seule année 1859 il a atteint le chiffre de 5,761,654 roubles (le rouble argent vaut 4 francs). — *Les Tatars de Tchinghiz-khan*, par un contemporain chinois. Le professeur Vasilief, dans un ouvrage (russe) intitulé « Histoire et antiquités des parties orientales de l'Asie intérieure », a donné des notices très-amples, d'après les sources chinoises, sur

les Khitans, les Djourdjen et les Mongols. Les informations sur cette dernière nation sont tirées d'un livre dont M. Vasilief transcrit le titre : « Mèn-Da-bet-lou, » ou, comme on doit l'écrire pour nous, Mong-Ta-pié-lou, c'est-à-dire histoire particulière des Mong (Mongols) et des Ta (Tatars). C'est peut-être l'ouvrage le plus ancien qui se rapporte à Tchinghiz-khan et à son peuple, car il fut composé par un témoin oculaire en l'année 1221 de notre ère, à l'époque même où le grand conquérant, mort en 1227, était au plus haut de sa renommée. On présente ici plusieurs remarques intéressantes pour l'étymologie et pour l'histoire sur cette partie de l'ouvrage du savant russe. — *P. Herter*. Recherches géologiques sur les roches du nord de l'Asie. — Extrait d'une lettre du botaniste *Maximovitch* sur son voyage à l'Amour, datée du 17 (29) novembre 1859. Cette lettre rend compte de l'excursion que le voyageur a faite en août et en septembre dans la partie de la vallée de l'Oussouri comprise entre le confluent de la Nor et celui de l'Ema. Les détails, naturellement, se rapportent surtout à la flore du pays, à l'aspect général de la végétation et à la météorologie. Notons un détail qui montre comment les noms géographiques tendent à se corrompre. M. Maximovitch a plusieurs fois l'occasion de nommer le bel et spacieux bassin que Lapérouse découvrit sur la côte de la Tartarie, devenue aujourd'hui un territoire russe, et que l'illustre navigateur nomma baie de Castries. Or, M. Maximovitch écrit constamment De-Kastri. La localité et son histoire géographique sont cependant assez connues pour qu'on ne dût pas avoir à relever des fautes de ce genre. — Notes pour la connaissance géodésique du gouvernement de Simbirsk, par le professeur *Wagner*, de Kazan. Trad. du russe. — Sur l'état actuel de quelques fabriques des gouvernements de Samara, de Moscou et de Saint-Petersbourg. Trad. du russe de M. *Tchougonoff*. — *Schmidt*. Sur les recherches géologiques dans les territoires de l'Amour. — Une course à Kouldja (Dzoungarie chinoise), 1859. Trad. du russe. La position centrale de la ville de Kouldja pour le commerce de la Russie avec la Chine, le Tibet et la petite Boukharie, donne à cette place une importance toute particulière. C'est la capitale de la province chinoise d'Ili, frontière de la Sibérie. La ville se compose de deux parties : l'une, habitée par les Mandchoux, est la citadelle; l'autre, qui est la ville basse et qui entoure la première, a une population mêlée de Chinois, de Tounghouses et de Boukhares. La population totale, y compris les Mandchoux, n'est pas de moins de 80,000 âmes. — Catalogue des tremblements de terre qui ont été observés à Séleghinsk de 1847 à 1857, par M. Kehlberg. — *Rud. Ludwig*. Les mines de houille du gouvernement de Perm. — *A. Erman*. Remarques sur les récentes études géologiques faites dans le cercle de Nertchinsk et dans les territoires de l'Amour.

Bulletin de l'Académie impériale des sciences de Saint-Petersbourg.

T. III, n° 2, décembre 1860.

*Ostrogradski*. Sur une intégrale définie (en français). — *N. Zinin*. Sur le benzil. — *G. F. Brandt*. Second rapport sur l'expédition zoologique et paléontologique dans la Russie méridionale. — *J. Fritzsche*. Sur le retèn. — *A. Winnecke*. Remarques sur la troisième comète de 1860 (avec une pl.). — De Ateio Philologo, nobili grammatico latino, scripsit *Herm. Graff*.

V. S. M.

*Mittheilungen über die Natur des Aralo-Kaspischen Flachlandes*, von El. Borszczow.  
(Notes sur la nature du bassin aralo-caspien.) Dans la *Würzburger Naturwissenschaftliche Zeitschrift*, t. I.

M. Borszczow et M. Seberzow ont été chargés par l'Académie des sciences de Saint-Petersbourg d'une exploration scientifique du pays d'Orenbourg, entre l'Oural, l'Irghis, le lac d'Aral et la mer Caspienne. Les deux naturalistes ont accompli cette exploration de 1857 à 1858, et M. Borszczow en a rapporté une quantité d'observations importantes sur l'histoire géologique et l'état actuel de cette grande région. Quelques-unes de ces observations ont été déjà publiées dans le Bulletin de l'Académie de Saint-Petersbourg et ailleurs; mais dans la Notice actuelle, l'auteur a fondu en un tableau d'ensemble les résultats de ses propres recherches et des investigations antérieures. Le pays qu'il comprend sous la dénomination de bassin aralo-caspien (Aralo-Kaspische Flachland) s'étend du 51° au 37° degré de latitude nord, et du 64° au 83° degré de longitude du méridien de l'île de Fer (de 44 à 63° est du méridien de Paris). Il examine la question importante de l'ancienne extension de la Caspienne et du lac d'Aral, extension que confirment, indépendamment des indications historiques, les faits géologiques et paléontologiques; il décrit les lacs et les rivières du territoire désigné, ce qui le conduit plus particulièrement aux changements occasionnés par la retraite progressive des eaux; il est amené ainsi à décrire la constitution géologique des chaînes de Mougodjar et du plateau d'Oust-Urt, qui partage en deux parties, la partie orientale et la partie occidentale, le bassin aralo-caspien, et il termine son travail par la description spéciale de chacune de ces deux régions. Ce mémoire est sans contredit un des meilleurs travaux qui aient été publiés de notre temps sur l'Asie centrale.

(*Mittheilungen* de Petermann.)

*Meine Reisen im Norden, in Norwegen, auf den Orkney und Shetland-Inseln, in Lappland und Schweden*, von Alex. Ziegler. Leipzig, 1860, 2 vol. in-8°. (Mes voyages dans le Nord, en Norvège, aux îles Orcades et aux Shetland, en Laponie et en Suède.)

L'infatigable voyageur allemand, M. Alex. Ziegler, n'est pas du tout un de ces touristes qui parcourent à la légère un pays étranger pour y trouver l'occasion d'écrire un joli livre; ses tableaux et ses descriptions témoignent d'un intérêt profond pour la nature et pour l'homme, envisagé dans ses rapports historiques et sociaux. Aussi son voyage en Scandinavie et aux archipels du nord de l'Écosse abonde-t-il en observations instructives et en études approfondies. Les chapitres qui se rapportent aux Orcades et aux Shetland offriront surtout un attrait particulier à l'historien aussi bien qu'au naturaliste.

(*Idem.*)

*Les Merveilles du monde étoilé* (Die Wunder der Sternenwelt),  
par le Dr OTTO ULE. — Leipzig, 1860.

Ce volume fait partie d'une série de publications entreprises pour populariser en Allemagne les sciences naturelles. Les titres de ces ouvrages sont les suivants : *Le Livre de la géologie*, par R. Ludwig; *les Merveilles du microscope*, ou *le Micro-*

*cosme*, par le professeur Maurice Willkomm; *le Livre de la terre, histoire du globe et de ses habitants*, par le Dr Otto Volger; *le Monde des plantes, voyage botanique autour du monde*, par le Dr Charles Müller; *les Merveilles du monde aquatique*, par H. Stohl; *l'Empire des nuages, études sur la physique météorologique*, par le professeur Henri Birnbaum; enfin, *les Merveilles du monde étoilé*, par le Dr Otto Ule.

C'est Alexandre de Humboldt qui est, on peut l'affirmer, l'éditeur responsable de toute cette littérature scientifique nouvelle. Comme un chêne dans une forêt protégé sous son ombre toute une population serrée de mousses et de fougères, le *Cosmos* a été le premier germe d'une véritable flore scientifique. La science est sortie des traités épais, des volumes in-quarto, des recueils savants, et s'est éparpillée dans une foule de productions, en empruntant les grâces et les attraits de la littérature ordinaire. On a vu paraître une foule d'œuvres où, sous prétexte de mêler l'utile à l'agréable, on n'était en réalité souvent ni l'un ni l'autre, où le mauvais style couvrait une science de mauvais aloi, et où des théories scientifiques, sans vitalité propre, cachaient leur impuissance sous le manteau du bel esprit : c'est là, il faut l'avouer, l'écueil de ce genre, qui n'est pas nouveau (puisque, sans remonter plus haut, on peut y rapporter les lettres célèbres de Fontenelle sur l'astronomie), mais qui a pris de nos jours un développement inattendu et presque alarmant. On conçoit aisément l'horreur du vrai savant, en présence de ces frivoles essais, où l'on traite les problèmes qui sont la préoccupation de sa vie avec une aisance aussi cavalière que s'il s'agissait de critiquer le dernier roman, et où les questions les plus délicates sont discutées avec d'autant plus de légèreté que ceux qui les abordent en connaissent moins les éléments véritables et n'y cherchent qu'un thème pour faire briller les ressources de leur propre esprit; d'un autre côté, en se plaçant à un point de vue différent, on peut se demander si la science doit prononcer à jamais son *odi profanum vulgus et arceo*; si, à côté des méthodes, des moyens d'investigation, des procédés d'analyse qui demeureront nécessairement l'attribut et l'occupation d'un petit nombre, elle ne peut présenter sous une forme synthétique les principaux résultats de ses recherches. Cet exposé sommaire n'a-t-il pas son utilité? Ne peut-il contribuer à élargir la sphère des idées dans laquelle se meut l'intelligence humaine? Faut-il que tous ceux qui ne peuvent vouer leur existence entière au pénible labeur de la science soient privés des fruits que ce travail a permis de recueillir? Faut-il qu'ils traversent le monde sans rien connaître du monde et sans pouvoir discerner aucune loi générale dans le mouvement incessant des phénomènes? Qui voudrait répondre à ces questions par une brutale négative?

Il faut donc se montrer aussi bienveillant pour les hommes sérieux qui s'attachent à résumer les sciences et à en extraire ce qu'elles renferment de plus général, de plus vrai, de plus incontesté, que sévère pour ceux qui se vouent sans aucune préparation à une littérature ambiguë, sans autre but que d'exploiter la curiosité naturelle qui pousse aujourd'hui la plupart des esprits vers les sciences. Les publications dont j'ai donné plus haut la liste méritent, sous ce rapport, une mention honorable, au moins à en juger par celle que j'ai sous les yeux, *les Merveilles du ciel étoilé*. Ce petit traité d'astronomie populaire est écrit très-convenablement, et, au point de vue scientifique, il embrasse toute la partie de l'astronomie abordable aux esprits qui ne sont point familiers avec les mathématiques ni même avec la géométrie ordinaire. Il y a encore, à côté de

l'astronomie mathématique, un vaste champ à parcourir dans le domaine de l'astronomie physique; c'est par ce côté que la science se rattache à une description générale de l'univers. De nombreuses gravures fidèlement exécutées viennent au secours du lecteur dans le petit traité de M. Uhle; elles donnent entre autres une représentation des constellations, avec les étoiles de diverse grandeur qui s'y trouvent renfermées; ces compositions, qui remontent pour la plupart à une si haute antiquité, sont indispensables à quiconque veut se retrouver dans l'infini dédale du monde étoilé. On nous transporte ensuite dans un observatoire et l'on nous montre les divers instruments à l'aide desquels on observe : les lunettes méridiennes, les télescopes, les grands réfracteurs, les équatoriaux sous leur coupole mobile, les théodolites, les cercles muraux, les lunettes paralactiques. Les chapitres suivants sont consacrés à l'étude du mouvement annuel du ciel, aux signes du zodiaque, à la lune et aux mouvements lunaires. Des dessins représentent les montagnes de notre satellite, qui est l'objet d'une fidèle monographie. Un chapitre très-curieux est consacré au soleil, et de bonnes représentations des taches de l'astre central servent de preuves à l'appui des théories relatives à l'atmosphère solaire. L'auteur parcourt ensuite tout le monde planétaire, nous dessine chacune des planètes à côté de la terre, pour mieux permettre de comparer les grandeurs, et rend compte de toutes les observations les plus récentes relatives aux anneaux de Saturne. Les comètes sont l'objet d'une très-complète description; et enfin, le monde stellaire, les nébuleuses, la voie lactée, les étoiles doubles remplissent les derniers chapitres de l'ouvrage, qui contient, comme on peut en juger par cette énumération rapide, un exposé complet des grands phénomènes cosmiques.

Il serait à désirer qu'on possédât dans notre langue un aperçu de l'astronomie physique, pareil à celui que je viens d'analyser. L'*Astronomie populaire* d'Arago n'a de populaire que son titre et n'est nullement abordable à la généralité des lecteurs; l'*Astronomie élémentaire* de M. Delaunay est un modèle d'exposition, mais elle est plutôt destinée aux écoles savantes qu'au public. Il serait utile pourtant d'ouvrir dans tous les esprits les grands horizons où la science astronomique nous fait entrer; l'idée de l'infini, d'ordre universel s'y montre avec une force, une grandeur que rien autre ne peut égaler, et les conceptions cosmiques modernes ne sont pas sans influence sur la philosophie elle-même. Le monde sondé par les télescopes d'Herschell et de lord Rosse est bien différent de celui que connaissait la science aristotélique ou scolastique; mais pour combien, hélas! les bornes de l'univers sont encore trop rapprochées! Plus la science les grandit, plus l'ignorance les fait petites.

A. L.

---

## PHILOGOLOGIE.

### LANGUES ORIENTALES.

*Zeitschrift der deutschen morgenländischen Gesellschaft* (*Journal de la Société orientale d'Allemagne*), t. XIV, 4<sup>e</sup> cah.

G. ROSEN. *Sur la topographie de Jérusalem*. Le sol de Jérusalem, qui a été l'objet de tant de recherches et de tant de descriptions, depuis le pèlerin de

Bordeaux, qui visita la ville sainte en 333 ou 334 de notre ère, jusqu'à Robinson et Tobler, n'est pas encore si complètement exploré qu'il ne reste quelques matériaux topographiques à glaner. On y a l'habitude actuellement d'asseoir les fondements des constructions modernes sur le roc même, et c'est ce qui donne lieu à de véritables fouilles. M. Rosen, occupant depuis longues années une position officielle à Jérusalem, est bien placé pour recueillir les découvertes que de temps en temps on fait dans ces occasions. Ainsi, des déblaiements récents lui ont donné la certitude que l'arc de l'*Ecce homo* n'est autre chose qu'un arc de triomphe romain placé sur un pavé de très-grandes dalles de calcaire au milieu d'une espèce de *forum*. D'autres fouilles, faites en 1839, ont révélé de nouveau l'existence d'un égout souterrain de dimensions gigantesques, s'étendant depuis la citadelle jusqu'au *Mehkemeh*, et mentionné déjà comme très-ancien par un écrivain arabe du quinzième siècle. M. Rosen s'applique particulièrement à déterminer la profondeur du roc au-dessous du sol en divers points, et par conséquent la forme du profil du fond rocheux. Il complète cette étude en examinant les endroits où le roc est encore aujourd'hui à découvert et ceux où il l'a été à des époques antérieures.

G. ROSEN. *Sur des inscriptions samaritaines*. Les deux inscriptions dont il s'agit ont été découvertes à Naplouse, et paraissent avoir appartenu à une synagogue samaritaine dont on trouve encore les ruines au pied du mont Garizim. M. Rosen est disposé à croire ces inscriptions antérieures au temps de Justinien. L'une est une espèce d'abrégé du Décalogue, l'autre une reproduction quelque peu modifiée de deux passages tirés, l'un du premier chapitre de la Genèse, l'autre du troisième chapitre de l'Exode. La première de ces inscriptions avait été déjà discutée par M. Blau dans un article inséré dans le treizième volume de la « *Zeitschrift* ». La copie prise par M. Rosen, incontestablement meilleure que celle dont s'était servi M. Blau, a confirmé plusieurs rectifications que M. Rœdiger avait faites au travail de M. Blau. M. Rosen mentionne encore des fragments d'une troisième inscription.

G. ROSEN. *Sur Naplouse et ses environs*. C'est une courte notice sur les mosquées et les autres édifices les plus remarquables, les sources vives, l'horticulture, le commerce et l'industrie de la ville de Naplouse (l'ancienne Sichem). Un plan de la ville et du terrain qui l'entoure accompagne ce travail.

A. SCHEUCHZER. *Sur l'époque de la seconde invasion des Hyksos en Égypte*. M. Scheuchzer tâche de prouver que cette invasion eut lieu sous Aménophis, dernier roi de la dix-huitième dynastie, et que l'expulsion des Hyksos coïncide avec l'avènement de la dix-neuvième dynastie et de Séthos I<sup>er</sup>. Mais de ce résultat l'auteur ne croit pas devoir tirer une conclusion décisive touchant l'époque de l'émigration des Israélites, quoique les deux questions soient, comme on sait, intimement liées l'une à l'autre.

O. BLAU. *Analectes phéniciens*. L'auteur propose des interprétations nouvelles de deux inscriptions phéniciennes, traitées déjà, l'une par M. le duc de Luynes et M. Ewald, l'autre par Gesenius, Movers et M. de Luynes. La première se rapporte à la construction d'un temple à Malte, et ce sont, d'après M. Blau, les habitants de l'île de Gozzo (Gaulos) qui l'ont fait poser. Voici la traduction qu'en donne M. Blau : « La commune de Gaulos fit bâtir à neuf la troisième partie du » sanctuaire dans le temple de Sadambaal, et la moitié du sanctuaire dans le » temple d'Astarté, et le sanctuaire dans le temple de Hathor. Aris, fils de



» Youël le Juge, fils de Zébqam, fils d'Abdachmoun, fils de Youël, administra  
 » les impôts du temple. Baalchillekh, fils de Hanna, fils d'Abdachmoun, fils  
 » de Balla, fils de Zallam, fils de Yaazor, offrit les sacrifices. Les sculpteurs de  
 » la commune de Gaulos eurent l'inspection. » L'autre inscription est, d'après  
 M. Blau, une inscription funéraire du dernier roi de Cittium; il la traduit de la  
 manière suivante : « Le 24<sup>e</sup> jour du mois de Marba, dans la 37<sup>e</sup> année de notre  
 » roi, le roi Itan, roi de Kit et de Sor, roi des Lapéthiens, roi des Grecs à Kit et  
 » à Sor, roi de Hamat, fut donné cet ordre : de dresser ma couche funèbre, où  
 » je serai couché éternellement, au delà [de la muraille, près de] la porte vers  
 » le mi[di; car j']aspire à reposer près de la sainte maison de notre dame  
 » (dominæ meæ) Astarté; que l'on obéisse! »

G. M. REDSLOB. *Sur le mot « mosaïque »*. M. Redslob cherche l'origine de ce mot dans le mot hébreu *maskith*, qui, d'après lui, signifie précisément un pavé ou parquet en mosaïque. Il fonde cette opinion sur une discussion assez développée des passages *Ézéch.*, xl, 47, 48; *Cant. des cant.*, iii, 40; *Lév.*, xxvi, 4; *Nombres*, xxxiii, 82; *Ézéch.*, viii, 40 à 42. Il termine son mémoire par un examen étymologique de la racine à laquelle appartient le mot *maskith* et de toute la famille des dérivés de cette racine.

PIE ZINGERLE. *Échantillons de poésie syriaque extraits des œuvres de Jacob de Sarug*. Le Père Zingerle, savant bénédictin de Meran en Tyrol, donne le texte syriaque de deux morceaux tirés du *Breviarium feriale*, et intitulés : « Le Baptême du Christ dans le Jourdain, » et « Siméon portant le Sauveur » (*S. Luc.*, ii, 25); puis de quatre autres morceaux faisant partie de l'homélie sur saint Siméon le stylite. Le P. Zingerle a traduit ces derniers morceaux en hexamètres et en distiques latins, tandis qu'il a accompagné les deux premiers d'une traduction métrique allemande.

La transition des mémoires de fond aux notices et mélanges n'est pas bien sensible dans ce cahier. Nous passons maintenant à ces derniers.

G. ROSEN. *Échantillons de poésie savante chez les Arabes modernes*. S'il est une chose propre à montrer que la poésie est bien morte en Orient, ce sont assurément ces pièces de vers. Que l'on imagine deux logoglyphes composés, l'un de trente, l'autre de cinquante distiques, dont le mot est le nom de Dieu ou de Mohammed, ou une de ces formes des verbes imparfaits qui fournissent ample matière à toutes les subtilités grammaticales. Ajoutons que, pour augmenter le charme de ce genre de poésie, qui du reste n'est pas nouveau chez les savants arabes, le poète a soin d'intercaler dans son œuvre, de temps en temps, quelque vers complètement vide de sens et destiné à exercer la sagacité du lecteur jusqu'à ce que celui-ci reconnaisse enfin l'inutilité de ses efforts. Le tout est précédé des compliments d'usage, assez hyperboliques et occupant une place considérable, que s'adressent réciproquement les auteurs des deux morceaux. Cependant M. Rosen, dans les notes fort intéressantes dont il accompagne le texte arabe et sa traduction, nous informe que les deux poètes, autrefois camarades d'études, n'ont plus l'un pour l'autre que des sentiments médiocrement amicaux depuis qu'ils sont arrivés à des dignités ecclésiastiques dans les deux sectes rivales des Hanéfites et des Chaféites.

H. BROCKHAUS. *Gollert et Djâmî*. M. Brockhaus reproduit, d'après le premier cahier de l'année 1860 du Journal de la Société asiatique du Bengale, le texte persan et la traduction anglaise d'un apologue de Djâmî, qui ressemble d'une

manière frappante à un des contes moraux du poëte allemand Gellert. Le sujet de l'un et de l'autre est une vision dans laquelle Dieu révèle à Moïse la justice cachée au fond de l'injustice apparente des événements de la vie humaine. M. Brockhaus montre que Gellert a tiré la matière de ses vers du n° 237 du *Spectator*, où Hughes présente cette légende comme une ancienne tradition juive; et il pense que la source commune des deux versions persane et hébraïque du conte en question doit être un ouvrage écrit originalement en arabe.

M. A. LEVY. *Sur un poids d'airain à légende phénicienne trouvé dans le nord de l'Afrique*. M. Levy propose quelques modifications de l'interprétation que M. Judas a donnée de la légende de ce poids dans le volume XVI de la *Revue archéologique*.

F. D'ERDMANN. *Sur la cage de Bayazid Ilderim*. On sait que les historiens ne sont pas d'accord sur la nature de la prison où Timour fit mettre le vaincu d'Angora; les uns y voient une cage de fer, les autres, simplement une litière dont les fenêtres étaient grillées. Cette diversité d'opinions remonte aux auteurs orientaux eux-mêmes, qui se sont prononcés dans des sens opposés. La seconde opinion avait généralement prévalu depuis que M. de Hammer avait fait connaître un passage de l'historiographe turc officiel Sa'd-oud-dine, qui tranche la difficulté en des termes très-explicites. Mais M. d'Erdmann revient sur cette décision, et par une série de passages extraits de divers ouvrages arabes et persans, il tâche de prouver que le sultan Bayazid fut enfermé dans une véritable cage de fer, et que ce mode d'emprisonnement est mentionné par les historiens orientaux dans un assez grand nombre d'autres cas semblables.

W.

#### JOURNAUX.

*Jahrbuch für Romanische und Englische Literatur* (*Annales des littératures romane et anglaise*), publié par F. WOLF et A. EBERT.

II<sup>e</sup> vol., 1<sup>er</sup> cah. *Alexandre Pey*. L'Énéide de Henri de Veldeke et le Roman d'Eneas, attribué à Benoît de Sainte-More. Ce que les historiens de la littérature allemande n'admettaient jusqu'à présent que sous certaines réserves, M. Pey vient l'établir définitivement, et les preuves en main, savoir : que non-seulement le poëte allemand a reproduit fidèlement l'ensemble du roman français, mais encore qu'il en a copié et traduit fort exactement presque tous les détails. Entre autres, le célèbre dialogue sur l'amour entre Larine et sa mère, loin d'être d'une originalité allemande incontestable, comme l'avait cru Gervinus, se retrouve tout entier dans le texte français. — *José Amador de los Rios* fait l'histoire des proverbes espagnols envisagés comme élément de l'art de la versification (fragment de l'*Historia critica de la literatura española*, encore inédite, de cet auteur). — A. Töbner y publie pour la première fois, d'après le manuscrit B. III, 48, de la bibliothèque de Casanate, à Rome, *Le dit du Magnificat*, par Jean de Condé.

2<sup>e</sup> cah. F. Liebrecht. Additions à l'histoire de la poésie romantique. Il fournit plusieurs exemples d'analogies frappantes entre les poésies romantiques de différentes littératures, sans qu'il y ait lieu de supposer un emprunt d'une part ou de l'autre. — *De Münch*. La vie et les œuvres de Virué (poëte espagnol contemporain de Cervantes). — F. Wolf publie un extrait (entretien du dictateur Rosas et du ministre anglais sir John Henry Mandeville, dans le mois d'oc-

tobre 1840) du premier roman historique qui a paru dans l'Amérique espagnole du Sud, et qui porte le titre : « Amalia. Por José Marmol. » (2. edición. Buenos-Aires, imprenta americana Santa Clara Num. 62. 1835. 8 vol. in-8°. — *H. J. Heller* rend compte des dernières publications irlandaises et écossaises sur la question ossianique. Il en ressort que Macpherson, lorsqu'il a composé son Ossian, a en effet eu sous la main quelques manuscrits gallois contenant des chansons ossianiques et autres, et qu'il en a reproduit quelques fragments, en les défigurant et en déplaçant le théâtre du récit de l'Irlande en Écosse. Ce qu'il y a de plus curieux, c'est que plus tard, dans ses soi-disant originaux gallois, il a omis ces passages, qui auraient pu trahir la falsification.

3<sup>e</sup> cah. *A. Ebert*. Analyse et critique de deux ouvrages : « Essai sur l'histoire de la littérature catalane, » par F. R. Camboulin, 2<sup>e</sup> éd. Paris, 1858; et « Raymond Lull und die Anfänge der catalonischen Literatur, » von A. Helfferich; Berlin, 1858. Cet article est suivi d'une notice du « Cançoner d'amor catalan », qui se trouve à la bibliothèque impériale de Paris, par *K. Bartsch*. — *Enrico Cornet*. Les œuvres inédites de Guicciardini (Opere inedite di Francesco Guicciardini. Firenze, 1857-1859, vol. I-III). Il expose les théories politiques de cet homme d'État en les comparant avec celles de son contemporain et ami Machiavel. Différentes sur quelques points, les idées de ces deux grands hommes se rencontrent dans le double but qu'ils se proposent d'atteindre : l'unité et l'indépendance de l'Italie, en combattant le pouvoir temporel du pape. — *F. Liebrecht* établit, en s'appuyant sur l'ouvrage de M. Barthélemy Saint-Hilaire « le Bouddha et sa religion », que l'auteur du roman grec « Barlaam et Josaphat », attribué à saint Jean de Damas, et qui a passé dans toutes les littératures du moyen âge, a puisé, quant à la partie historique, à des sources indiennes, et que ce Josaphat n'est autre que Siddhârta lui-même, appelé plus tard Bouddha, le fondateur du bouddhisme, — de sorte que l'Europe, sans le savoir, a possédé la biographie de ce dernier déjà depuis plusieurs siècles. — *Sachs*. Extraits du Breviari d'amor de Matfre Ermengau de Béziers. — *W. L. Holland*. Sur le Roman de la Poire.

4<sup>e</sup> cah. Compte rendu annuel sur les littératures anglaise, de l'Amérique du Nord, italienne et espagnole pendant l'année 1859. — Bibliographie générale de l'an 1859.

*Neues Schweizerisches Museum. Zeitschrift für die humanistischen Studien und das Gymnasialwesen in der Schweiz* (Nouveau Musée suisse. Recueil périodique pour les études et l'enseignement classiques en Suisse).

Ce recueil, qui vient de paraître depuis le commencement de cette année, se propose de ranimer l'amour des études classiques, quelque peu refroidi au souffle de l'esprit réaliste de notre siècle. A cet effet, il tâchera de rendre accessible à tout le monde, par une forme simple et par un choix convenable, les principaux résultats des recherches savantes. De plus, il va contribuer pour sa part à la réorganisation de l'enseignement classique, qui, dans sa forme actuelle, ne répond plus aux besoins du jour. Parmi les études contenues dans les deux premiers cahiers, nous devons en signaler ici une caractéristique sur M. Porcius Cato Censorinus comme auteur, par *O. Ribbeck*; une statistique de la population de l'ancienne Italie (1<sup>re</sup> partie), par *B. Hildebrand*; et une exposition des derniers travaux sur l'histoire grecque (Thirlwall, Grote, Niebuhr, Duncker, Curtius), par *W. Vischer*.

J. H.

## LIVRES.

*Iliadis carmina XVI. Scholarum in usum restituta edidit Arminius Kœchly.*  
Lipsiæ, 1861. 1 vol. xiii et 373 p.

Les études homériques fleurissent. Sous le triple rapport de la critique du texte, des formes du langage et des antiquités proprement dites, ces poésies ont été dans les derniers temps l'objet de plusieurs travaux fort remarquables. M. Kœchly a publié, depuis 1850, une série de programmes, où il a traité des principales questions qui se rattachent à la critique du texte dont nous parlons, et qu'il promet de faire suivre encore de plusieurs autres. En attendant, il a cru le moment venu de résumer, sous forme d'une édition de texte, les résultats de ses recherches et de les soumettre, dépouillés de tout échafaudage savant, au jugement du public. Pour préciser le mérite de cette entreprise, il nous faut dire un mot sur les principes qui y ont présidé. On connaît la fameuse théorie des *lieder*, ou chansons, appliquée pour la première fois par Lachmann avec un grand succès à la critique du texte des Nibelungen. Ramenée à son expression la plus simple et la plus générale, cette théorie consiste à dire que toute épopée datant, non pas dans sa dernière rédaction, mais pour le fond, d'une époque anté-historique, se composait originairement de plusieurs chansons isolées, sans aucun autre rapport entre elles que celui que comportent l'unité relative du sujet qui est emprunté à un seul et même cycle de légendes et l'identité encore plus prononcée de la forme épique. Plus tard, lorsque la production épique eut cessé, vinrent les compilateurs et les poètes de second rang, qui, en remaniant ces chansons, essayèrent de transformer leur unité *relative* et *spontanée* en une unité complète et artificielle. A cet effet, ils se servirent de transpositions, d'enchevêtrements et d'intercalations qui ont fait dire à Horace :

.... Quandoque bonus dormitat Homerus.

Que cette unité, particulièrement de l'Iliade et de l'Odyssée, ne soit qu'une unité factice qui à maint endroit trahit la main du compilateur, personne, qui parle en connaissance de cause, ne saurait le nier aujourd'hui; les *unitaires* les plus décidés se contentent d'affirmer que les ressources critiques dont nous disposons sont de si peu de valeur et que l'état du texte que nous avons est tel, qu'il sera impossible à jamais de reconstituer sa forme primitive. C'est à cette assertion par trop pusillanime que M. Kœchly, dans son édition, vient d'infliger un démenti formel.

Son texte n'embrasse point toute l'Iliade. Sans parler des répétitions, des intercalations, etc., qui, ou sont rejetées tout à fait, ou placées au bas de la page, il a omis, outre plusieurs récits de combats d'un intérêt secondaire et quelques petites chansons, telles que l'*Aristie* de Teucer (VIII, 273, etc.), des rhapsodies entières qui se détachent du reste, telles que le combat singulier d'Hector et d'Ajas (VII, 16-442), la Dolonée (X, 1, etc.), et ce qu'on appelle l'Achilléide (une partie du XVIII<sup>e</sup> livre, avec les livres XIX, XX, XXI, XXII), enfin le livre XXIII, appelé *Athla*. Le reste forme seize rhapsodies intitulées et composées comme il suit (à l'exception des vers retranchés et de quelques vers transposés que nous n'indiquerons pas) :

1. *La colère d'Achille* (Μῆνις), I, 1-348, 448-492.
2. *Les prières* (Λιταί), c'est-à-dire les prières adressées par Thétis, sur la demande d'Achille, à Zeus, I, 348-499, 493-611.
3. *Le songe d'Agamemnon* (ὄνειρος), II, 1-47, 87-95, 98-110, 56-71, 116-129, et après quelques vers intercalés, 211-483.
4. *L'assemblée haranguée par Agamemnon* (Ἀγορά), II, 48, 49; I, 9, 10; II, 80-83, 95-98, 100-101.
5. *La Béotie ou le catalogue des vaisseaux* (Βοιωτία ἤτοι κατάλογος νεῶν), II, 484-760.
6. *La trêve ou le combat singulier de Paris et de Ménélas* (Ὀρχία ἤτοι Πάριδος καὶ Μενελάου μονομαχία), III, 1-120, 245-461; IV, 1-222.
7. *La vue du mur et les revues des armées* (Τειχοσκοπία, ἐπιπωλήσεις), III, 121-244; IV, 223-421.
8. *L'aristie de Diomède* (Διομήδους ἀριστεία), IV, 422-544; V, 1-827, 590-607, 699-712, 756-909; VI, 1.
9. *La rencontre d'Hector et d'Andromaque* (Ἑκτορος καὶ Ἀνδρομάχης ὁμιαί), VI, 73-529; VII, 1-16.
10. *L'ambassade envoyée par les Grecs à Achille* (Πρεσβεία), VIII, 489-565; IX, 1-713.
11. *L'aristie d'Agamemnon ou la bataille tronquée* (Ἀγαμέμνονος ἀριστεία ἤτοι κόλος μάχη), IX, 1-595; XIII, 136-155; XV, 615-622, et après quelques vers intercalés, 623-629; VIII, 345, 347, 369, 348, 349, 342, 485-488.
12. *Le combat autour du mur* (Τειχομαχία), XI, 596; XII, 3-471; XV, 381-389, 696-703, 405-414.
13. *La déception de Zeus* (Διὸς ἀπάτη), VIII, 1-77, 213-216, 350-383; V, 722-792; VIII, 397-437, 535-349; XIII, 1-38, 91-119; XIV, 147-440, 508-522; XV, 1-53, 78-366, 653-638, 574-895, 692-695, 605-609; XVI, 102-111.
14. *Le combat autour des vaisseaux* (Ἡ ἐπὶ ναυαί μάχη), XIII, 345-360, 39-133, 156-345, 361-684, 701-735; XIV, 440-507; XIII, 756-837; XV, 630-653, 704-726, 415-591, 727-746; XVI, 112-123.
15. *La mort de Patrocle* (Πατροκλεία), XVI, 1-60, 80-96, 130-166, 199-508, 532-697, 712-792, 805-867; XVII, 1-376, 389-399, 593-724, 742-762; XVIII, 1-34, 151-242, 316-332, 343-355.
16. *La rançon d'Hector* (Ἑκτορος λύτρα), XXIV, 1, jusqu'à la fin.

En suivant ces indications dans le texte, on remarquera facilement que ces seize chants forment un récit continu, premier noyau de l'Iliade, avant qu'elle ait été grossie par des additions de tout genre. Toutefois, cette continuité est purement spontanée et due uniquement à l'unité du sujet. Le charme que les poésies homériques exercent sur quiconque sait les lire en grec se trouve puissamment relevé par cette nouvelle rédaction. Nous souhaitons donc que le vœu exprimé par l'auteur quand il inscrit sur le titre : « *in usum scholarum* », se réalise bientôt. Remarquons encore que M. Kœchly a indiqué par des lettres apposées à la marge les strophes que l'on observe dans les plus anciennes parties de l'Iliade, tandis qu'elles font défaut dans les parties plus récentes.

J. H.

## THÉOLOGIE.

## LIVRES.

INTRODUCTION A L'ANCIEN TESTAMENT (*Einleitung in das alte Testament*), de FRÉDÉRIC BLEEK, publiée par J. E. Bleek et Ad. Kamphausen. — Berlin, 1860, 1 vol. in-8° de xx-834 pages.

Bleek, né le 4 juillet 1793, mort le 27 février 1859, occupa, si nous ne nous trompons, pendant près de trente ans, la chaire d'Écriture sainte à la faculté de théologie protestante de l'université de Bonn. Il est surtout connu par un commentaire volumineux et très-estimé sur l'*Épître aux Hébreux* (1828-40), des *Mélanges pour servir à la critique des Évangiles* (1846), et des dissertations spéciales insérées dans divers journaux de théologie. Ancien disciple de Schleiermacher, il se distingua par une méthode sévère, une rectitude de jugement et une impartialité qui ne semblèrent se démentir parfois que dans son opposition à l'école de Tubingue et la prédilection qu'il hérita de son maître pour le quatrième Évangile. En mourant, il a laissé un bon nombre de manuscrits, parmi lesquels une *Introduction aux livres de l'Ancien et du Nouveau Testament* entièrement terminée, et dont on vient de nous donner la première partie, qui sera probablement aussi la plus importante. C'est ce volume que nous nous empressons d'annoncer.

L'*Introduction à l'Ancien Testament* de Bleek nous semble destinée, par les mérites du fond et de la forme, à combler une véritable lacune. Parmi les ouvrages de ce genre que l'on possédait déjà, un seul nous donnait les résultats actuels de la science et se trouvait réellement à sa hauteur, celui de de Wette (mort le 16 juin 1849); les autres étaient ou trop anciens ou trop étrangers à l'esprit de la critique moderne. L'*Introduction* de de Wette (7<sup>e</sup> édition, 1852) conserve sans doute encore sa valeur et demeurera longtemps indispensable, surtout à cause de la richesse des matériaux et des renseignements de toute nature qu'elle met à notre disposition; M. Bleek lui-même, qui se rencontre du reste fréquemment avec elle, y renvoie à chaque instant le lecteur pour tout ce qui concerne ces détails. Mais l'extrême concision de ce livre, qui se borne généralement à des indications et à la citation des sources, ne le rend guère propre qu'à servir de manuel pour l'enseignement ou de guide dans une étude approfondie. Quant aux travaux d'Ewald, qui contiennent tant de choses remarquables, et dont la lecture, malgré la prolixité du style et la fréquence des digressions, ne manque point de charmes, ils s'adressent principalement à un public déjà au courant de la matière, et qu'il n'est plus nécessaire d'initier aux recherches antérieures ou aux résultats acquis. Au surplus, il y règne une critique si conjecturale et souvent si arbitraire, qu'il n'est permis de la suivre qu'en la surveillant sans cesse et en la critiquant elle-même. L'œuvre que nous annonçons, à la fois élémentaire et d'une lecture facile, vient donc fort à propos pour répandre dans un cercle plus étendu la connaissance des questions préliminaires et générales qu'implique l'histoire de la littérature hébraïque.

On connaît les matières dont se compose communément une introduction à la Bible : résumé et appréciation des travaux antérieurs; histoire de la langue

dans laquelle les livres bibliques furent composés; histoire du texte et de tout ce qui se rapporte à sa constitution et à sa conservation; histoire du canon chez les Juifs et chez les chrétiens; enfin, critique de chacun des livres particuliers, de leur origine, de leur dessein et des passages les plus importants. Telle est aussi la division de l'ouvrage de Bleek. Chacune de ces parties pourrait donner lieu à y relever des vues heureuses et intéressantes; nous citerons notamment celles qui traitent du canon et du texte. Mais c'est surtout à l'examen des différents livres qu'il a été accordé, comme de raison, le plus de soin et d'étendue; nous demandons la permission de nous y arrêter un moment.

Bleek parle successivement des livres historiques, prophétiques et poétiques. D'autres y joignent encore les livres deutéro-canoniques ou apocryphes, tels que les Macchabées, la Sagesse, etc.; mais Bleek s'en est abstenu, et nous le regrettons, à cause de la grande importance de ces productions pour la connaissance des derniers temps avant le Christ. Ajoutons cependant que cette lacune ne peut être attribuée à une étroitesse d'esprit, car l'auteur, loin de partager les préventions protestantes à l'égard des apocryphes, les juge au contraire d'une façon très-large et très-juste. Quant aux livres du canon juif, auxquels s'en tient ce volume, ils ne semblent pas tous traités avec une égale proportion, ce qui ne saurait du reste surprendre dans une œuvre posthume. Les parties comprenant les livres poétiques et prophétiques sont les moins développées, les moins complètes, celles où l'on sent davantage l'absence de la dernière main du maître. C'est au sujet de celles-là aussi que nous pourrions avoir à faire le plus de réserves à notre approbation. Ainsi, sans entrer dans des détails qui nous mèneraient beaucoup trop loin, les pages consacrées au prophétisme en général nous semblent rappeler, un peu plus que ne le voudrait une critique sévère, qu'elles étaient destinées à être lues dans une faculté de théologie. Là même cependant, si le théologien vient à percer parfois, l'historien ne tarde pas à reparaitre, et finit toujours par l'emporter. Mais ce qui constitue la partie capitale de notre *Introduction*, tant par la place qu'ils y occupent (p. 146-409) que par le soin remarquable avec lequel ils ont été traités, ce sont les livres historiques. Les chapitres consacrés à cette étude sont écrits avec une circonspection, une sagesse, une sûreté de méthode et une clarté d'exposition qui ne peuvent que donner la plus haute idée de cette critique allemande, que l'ignorance accuse si volontiers de témérité.

Comme nous aimerions à présenter au moins un spécimen des résultats que Bleek obtient ou s'approprie, nous nous arrêterons un instant, en nous bornant strictement au rôle de rapporteur, aux premiers livres de la Bible, à ceux qui portent les noms de Moïse et de Josué, et qui forment entre eux un tout indissoluble. Ainsi que la plupart des exégètes, Bleek reconnaît que le Pentateuque renferme quelques parties dont l'origine remonte jusqu'à Moïse; même il en étend le nombre plus que ne le font de Wette, Ewald, Knobel, etc., et les croirait volontiers de la propre main du législateur des Hébreux : tout le fond de la législation rentrerait notamment dans cette catégorie. De l'époque mosaïque dateraient encore quelques chants, des listes de dénombrement et le journal des campements du désert compris dans le trente-troisième chapitre des Nombres. Les temps de Josué auraient laissé aussi quelques monuments littéraires analogues, mais tous ces matériaux divers seraient demeurés pendant plusieurs siècles à l'état fragmentaire. Quant aux livres de l'Écriture où ceux-ci

auraient fini par être recueillis, ils ne sauraient avoir été composés ni par ceux auxquels on les a faussement attribués ni d'un seul jet, comme le prouvent les incohérences et les anachronismes qui y abondent. Le premier rédacteur, qui écrivait probablement sous le règne de Saül, aurait essayé de retracer, à l'aide des documents antérieurs et de la tradition orale, les origines et l'histoire du peuple d'Israël, depuis la création du monde jusqu'à son établissement définitif dans la terre promise et la mort de Josué. Son œuvre se dessinerait encore assez clairement à travers la Genèse, le Lévitique, les Nombres, les deux derniers chapitres du Deutéronome et le livre de Josué, mais surtout dans la Genèse et l'Exode (jusqu'à vi, 3), où son plan et ses caractères particuliers se montreraient de la façon la plus évidente. L'emploi exclusif et prémédité du terme *Elohim* pour désigner, jusqu'aux jours de Moïse, l'Être suprême l'ont fait connaître parmi les modernes sous le nom d'*élohiste*. Le deuxième rédacteur, reprenant, selon toute apparence, du temps de David, ce travail primitif, l'aurait retouché, augmenté et enrichi de quelques fragments précieux, mais en le défigurant sous beaucoup de rapports et en lui enlevant son unité; on l'appelle, du nom qu'il donne dès le début à Dieu, et par opposition à son devancier, le *jéhoriste*. A la suite de ce remaniement, l'œuvre commune se serait composée à peu près des quatre premiers livres de notre Pentateuque actuel, du récit de la mort de Moïse et d'une partie du livre de Josué; elle semblerait du reste n'avoir eu encore nulle autorité officielle. Plus tard, lorsque l'idolâtrie fut devenue générale parmi les fils d'Israël, un troisième et dernier rédacteur, animé du désir de ramener ses frères à l'observation de la loi, se serait remis à l'ouvrage et l'aurait entièrement terminé, retouchant légèrement les premiers livres, s'y permettant quelques courtes interpolations (peut-être même seulement, *Lévitique*, xxvi, 3-45), complétant le livre de Josué, donnant enfin le jour au Deutéronome, son œuvre particulière, et à laquelle il doit la qualification de *deutéronomiste*. Ce travail définitif aurait été fait vraisemblablement pendant la première moitié du septième siècle, sous le règne de Manassé, et tout au moins avant la dix-huitième année de celui de Josias, dans laquelle ces livres, ou l'un d'entre eux, présentés et lus au roi, provoquèrent la grande réforme religieuse (*II Rois*, xxii, 8 sq.), et commencèrent d'être tenus pour le code authentique de la loi.

Telle est l'opinion de Bleek sur l'origine du Pentateuque et du livre de Josué, que nous livrons, comme nous nous le sommes proposé, sans commentaire au lecteur, en lui laissant le soin de la comparer lui-même avec ce qui a déjà été dit sur ce sujet dans cette *Revue* (*Des travaux critiques sur la formation du Pentateuque*, par M. Michel Nicolas, livraison d'avril 1859), ou de l'étudier de plus près à sa propre source. Quant à nous, nous ne pouvons suivre plus loin l'auteur; mais avant de le quitter, nous dirons cependant encore, à propos d'un autre livre, qu'une plume non moins élégante qu'érudite vient de populariser en France, du Cantique des cantiques, qu'il ne partage point à son égard les vues professées par M. Renan et par la majorité des exégètes contemporains de l'Allemagne. Revenant à peu près à l'hypothèse plus simple et plus facilement applicable de Herder, il le considère, avec de Wette, comme un recueil de chants d'amour et d'épithalames écrits, du temps de Salomon, par un même auteur. Nous ne croyons pas, pour notre part, tout bien considéré, qu'on puisse espérer trouver mieux.



En somme donc, l'*Introduction* de Bleek nous semble tout à fait digne d'éloges. Les caractères qui la distinguent sont la modération, l'impartialité, la rigueur scientifique, et, ce que nous tenons à faire remarquer, la clarté la plus parfaite. Nous ne voyons pour le moment aucun livre qui puisse mieux donner une idée exacte et complète de l'état des études bibliques relatives à l'Ancien Testament et en propager la connaissance. Ce serait, nous n'en doutons pas, accomplir une œuvre éminemment utile que de le mettre, par une bonne et intelligente traduction, à la portée de la France, où ces questions importantes sont si peu connues encore, et qui, depuis Richard Simon (1678), n'a plus rien produit de ce genre qui lui soit comparable.

A. STAP.

# COURRIER POLITIQUE,

## LITTÉRAIRE ET SCIENTIFIQUE.

---

Heidelberg, 25 avril.

Dans un premier courrier, j'ai esquissé la situation actuelle des partis en Prusse; il me reste pour compléter mon aperçu politique sur l'Allemagne à passer rapidement en revue les petits États de la Confédération germanique. Ces études de détail nous sont imposées par la nature même du sujet. Hors cela, il est impossible de se faire une idée vraie du mouvement général des esprits au delà du Rhin.

Il y a douze ans, lorsque les représentants du peuple allemand siégeaient à Francfort, que du haut de la tribune de l'église Saint-Paul une lumière électrisante rayonnait sur toute l'Allemagne, une vie nationale commune animait les populations des Alpes à la Baltique, et chaque fraction du parlement, si peu nombreuse qu'elle fût, trouvait des adhérents, des sectaires jusqu'au fond des cantons les plus ignorés du Tyrol et de la Silésie. Des bords du Mein, les chefs donnaient le mot d'ordre, que de nombreux états-majors transmettaient immédiatement aux soldats. Sans sortir de l'enceinte de l'assemblée, on pouvait alors embrasser d'un coup d'œil les nuances variées de l'opinion publique.

Il n'en est plus de même aujourd'hui : la tâche est devenue moins facile. Avec l'unité s'est dissipée la clarté, et nous aurons quelque peine à nous orienter dans le chaos où, depuis lors, on a plongé la nation allemande.

Le triomphe de la contre-révolution, le rétablissement de la diète, c'est-à-dire la consécration officielle du particularisme, brisèrent de nouveau les liens qui unissaient les Allemands. La mort du premier parlement entraîna celle des partis qui s'étaient formés dans son sein. Ils furent portés en terre au bruit sinistre des fusillades de Rastadt et de Dresde. La bourgeoisie avait une telle soif de tranquillité à tout prix, qu'elle se détourna avec une répugnance visible des chefs parlementaires, à quelque fraction qu'ils appartenissent, et la sensible et tendre Germanie ne se donna même pas le temps de plaindre les victimes de ses propres erreurs.

Mais à peine à l'œuvre, les petits potentats furent troublés tout à coup dans leur travail de restauration par un événement de la plus haute gravité pour l'Allemagne : je veux parler de notre guerre d'Orient. Princes et peuples d'outre-Rhin en suivirent les péripéties émouvantes avec des sentiments tout opposés : les premiers dans la crainte de perdre le protecteur de l'absolutisme, et les seconds dans l'espoir d'être délivrés du joug de la Russie. Les victoires

des alliés affranchirent l'Allemagne de la lourde pression que le czar Nicolas faisait peser sur elle depuis tant d'années. Privés de cet appui moral, les princes se rapprochèrent un peu de leurs sujets et se gardèrent, à l'exception de l'électeur de Hesse et du roi de Hanovre, de pousser les choses à bout. Ils ne s'empressèrent pas de rendre la liberté à leurs peuples, mais ils ne tentèrent pas du moins de rétablir l'ancien régime dans son intégrité. La prise de Malakoff arrêta net la marche triomphante de la réaction et sauva une bonne partie des conquêtes de la révolution de 1848.

La guerre d'Italie acheva l'œuvre de la guerre d'Orient. Après le czar Nicolas on s'attaqua à l'empereur d'Autriche, le dernier soutien des tendances rétrogrades. Plus que jamais les souverains allemands se sentirent frappés dans leurs secrètes sympathies, et les gouvernements furent les premiers à donner le signal de l'agitation politique contre la France. Tout en tirant l'épée pour la défense du droit divin et pour l'odieux asservissement d'une noble nation, on sut se donner de grands airs patriotiques; — une duplicité qui fait honneur aux habiles d'outre-Rhin. Les journaux officiels et les fonctionnaires publics se mirent à la tête du mouvement gallophobe, et, dans les brasseries, les commissaires de police en uniforme devinrent les coryphées d'un chœur d'imprécations contre les napoléonides. Mais, grâce aux victoires de Magenta et de Solferino et à la sage réserve de la Prusse, l'émotion populaire tourna contre ceux qui l'avaient provoquée. De ce jour commença une vie politique nouvelle au delà du Rhin : l'esprit public réveillé en sursaut réclama sa part de pouvoir, et les chambres nommées durant les tristes jours de la réaction prirent, sous la pression du libéralisme, une attitude moins complaisante vis-à-vis des gouvernements. Tant est vive de nos jours la solidarité des peuples, que le contre-coup du plus léger ébranlement politique agite immédiatement tous les membres du corps européen.

L'influence salutaire de ces secousses successives s'est fait sentir jusque dans le Mecklembourg, qui est la partie honteuse de l'Allemagne.

Les grands-ducs de Mecklembourg-Schwerin et de Mecklembourg-Strelitz sont la plus ancienne maison régnante et les seuls princes allemands d'origine slave. Si on ne le savait par l'arbre généalogique publié lors des fiançailles de la princesse Hélène et du duc d'Orléans, on le devinerait sans peine à la manière dont sont régis leurs États. Mais la faute retombe moins sur la couronne que sur la noblesse, car la forme gouvernementale de ce pays est toute féodale, — un anachronisme politique qui mérite qu'on s'y arrête un instant.

Le grand-duché de Mecklembourg-Schwerin a deux cent vingt-huit milles carrés de superficie et environ un demi-million d'habitants, tandis que le Mecklembourg-Strelitz ne compte que trente-six milles carrés et quatre-vingt-quinze mille habitants<sup>1</sup>. Compare-t-on l'étendue du territoire et sa fertilité proverbiale à la force de la population, on est obligé de convenir que cette contrée nourrirait aisément le double d'habitants, si un état social, que je n'hésite pas à déclarer pire qu'en Russie, ne s'opposait à son développement naturel. La manière dont la propriété y est divisée est un odieux scandale, un défi aux plus saines notions qui ont cours au dix-neuvième siècle. A la couronne seule

<sup>1</sup> Il ne faut pas confondre le mille allemand et le mille anglais. Le mille de l'Allemagne du Nord a 7,532 mètres et forme à peu près la quinzième partie d'un degré de latitude.

appartient, comme domaine privé, près de la moitié du territoire, quatre-vingt-quinze milles carrés qui renferment neuf cent quatre-vingt-dix villages; cinq cent seize propriétaires se partagent entre eux cent deux milles carrés et douze cent soixante-neuf villages; trois couvents protestants de filles nobles, Dohbertin, Malchow et Ribnitz, ont sept milles carrés et soixante-et-un villages; enfin, les propriétés municipales des villes s'élèvent à vingt-quatre milles carrés. Il ne reste donc aux paysans libérés du servage depuis 1820 que leurs bras, — des bras libres, sans doute, mais qui sont à peine capables de les entretenir. En négligeant, lors de l'émancipation, d'assurer aux *glebe adscripti* une motte de terre, un petit coin où ils pussent asseoir leur jeune liberté, on a rendu leur affranchissement illusoire. Ce furent des prisonniers auxquels on ouvrit les portes de la prison et qui, faute de moyens d'existence indépendante, furent réduits à solliciter de leurs gardiens la faveur d'être remis sous les verrous. C'est une dérision.

Ces pauvres diables n'ont aucun espoir d'améliorer leur sort, aucun moyen, hors l'émigration, d'arriver à leur tour à la propriété. Autrefois les maîtres leur donnaient la nourriture, le logement et la schlague; aujourd'hui ils ne reçoivent ni l'un ni l'autre, c'est un progrès, dira-t-on; j'y consens, mais il ne faut pas oublier que, devenus journaliers des propriétaires, leur existence libre les condamne à plus de privations qu'ils n'en avaient à endurer au bon vieux temps du servage. En donnant un congé de six mois, ils sont libres de passer d'une terre sur une autre, soit; mais c'est changer de service et non de condition. Que d'autres les appellent des hommes libres, pour moi ce sont toujours des *glebe adscripti*.

Ce misérable état social a engendré une profonde dissolution des mœurs. Le mariage étant un luxe inabordable pour ces paysans, ils mettent en pratique l'amour libre, la distraction du dimanche des villageois. Des statistiques que j'ai sous les yeux établissent que plus de la moitié des enfants sont naturels et que nulle part au monde l'infanticide ne sévit autant que dans les riches plaines du Mecklembourg. « Ces drôles n'ont pas de religion ! » s'écrient les maîtres avec une pieuse colère quand on les interroge sur les causes de cette dépravation. Comme s'il ne dépendait pas d'eux de convertir ces âmes égarées à une vie plus chrétienne. Qu'ils affranchissent leurs journaliers de la dépendance servile où ils vivent, qu'ils les élèvent par la propriété à la dignité d'homme libre et on peut être assuré qu'ils pratiqueront les vertus domestiques, l'amour de la famille, l'ordre, l'économie et la sobriété, tout au moins autant que les champions du trône et de l'autel<sup>1</sup>. Je vous le dis en vérité, le Mecklembourg serait l'Arcadie du Nord, si ses gentilshommes accordaient à l'amélioration du sort physique et moral des paysans la moitié de la sollicitude qu'ils ont déployée pour l'éducation du cheval.

Ce jugement est grave, et je regrette de me trouver sur ce point en désaccord

<sup>1</sup> Les maîtres sont d'ailleurs les premiers à donner l'exemple de l'immoralité. L'Allemagne a hérité du nom de *Sultanswirthschaft* ces honteux déportements, car les propriétaires sont, trop bons gentilshommes pour ne pas mettre en pratique le vieux droit du seigneur.

Quelques chiffres ne me semblent pas déplacés à cet endroit. D'après les documents officiels le nombre des enfants naturels dans 260 villages s'élève à plus du tiers; dans 209 à plus de la moitié, et dans 79 villages, dont 54 appartiennent à des propriétaires, 20 au domaine royal et 5 aux fondations pieuses, impossible de découvrir un seul enfant légitime.

complet avec un écrivain qui s'est acquis en cette matière un juste renom. Dans son ouvrage : *De l'état moral, politique et littéraire de l'Allemagne*, M. Matter n'a pas craint d'affirmer que les mœurs des duchés sont très-religieuses et très-protestantes. « Les Juifs, s'empresse-t-il d'ajouter, n'y étaient tolérés qu'au moyen d'une contribution pour tutelle qu'on vient d'abolir, en chargeant toutefois les tolérés de pourvoir eux-mêmes aux frais de leur culte et de leurs écoles ». C'est là, il faut l'avouer, le seul fait que l'auteur ait cité à l'appui de son appréciation, et pour ma part je n'y vois que la preuve d'une intolérance grossière qui ne dépare pas ce coin du moyen âge conservé intact jusqu'au milieu du dix-neuvième siècle. Loin d'applaudir à ses sentiments religieux, je déplore de constater dans ce pays, où la réforme a triomphé de bonne heure, un temps d'arrêt de la civilisation qu'on ne découvrirait dans aucune des populations restées sous l'influence de la hiérarchie du saint-siège.

Cet état social nous donne un avant-goût des institutions politiques. Comme les mœurs elles-mêmes, elles sont féodales.

L'année 1848 a passé sur le Mecklembourg sans laisser d'autres traces que des victimes de leur dévouement aux institutions modernes. Dès 1850, sous la pression des événements et des progrès de la réaction, ce pays sortit du rang des États constitutionnels pour retomber dans une situation politique qui trouverait difficilement son égal et qui n'excite l'admiration et l'envie que des abonnés de la *Gazette de la Croix*. Ce régime est l'idéal des gentillâtres du Hanovre et de la Poméranie, et un objet d'horreur pour tout ami sincère de l'humanité.

Depuis le rétablissement de la diète, on a remis en vigueur une vieille constitution qui date de 1523. L'État se compose de trois parties distinctes déjà indiquées plus haut par le partage de la propriété, d'un domaine de la couronne, d'un ordre équestre et des villes. Dans le *domanium*, le souverain exerce un pouvoir illimité; il possède terres et immeubles en toute propriété et administre son bien comme bon lui semble. Il n'est responsable de ses actes que devant sa conscience. Les revenus qu'il en retire servent à couvrir les dépenses de la cour et en partie celles de l'État. Quant au surplus, l'ordre équestre et les villes sont appelées à y contribuer pour leur quote-part.

Des contrats stipulés dans la forme juridique ordinaire entre la couronne et les États constituent le droit public, qui est un mélange de tous les privilèges privés et sociaux que princes et particuliers se sont acquis dans le cours des siècles. Nous indiquerons en peu de mots l'origine et les attributions de ces États. Sous le nom de Vieille-Union du pays, *Alte-Landesunion*, ils se composent des membres de l'ordre équestre, *Ritterschaft*, et des députés des villes, *Land-schaft*. Cette organisation, qui, comme on sait, est commune à la Suède, en diffère néanmoins par l'absence d'un troisième ordre, celui des paysans, qui n'y est pas représenté. Tout propriétaire de terre noble ayant droit de siéger dans cette assemblée, elle est la plus nombreuse d'Europe et ses membres s'élèvent à plus de sept cents. Les villes n'y sont représentées que par quarante-quatre députés, qui sont presque toujours les bourgmestres, nommés, il est vrai, par le gouvernement, mais liés par des mandats impératifs. Wismar seul est privé du droit de représentation, parce que, à proprement dire, cette ville ne fait pas partie du duché, car elle a été cédée vers 1813 par la Suède pour une période de cent ans, comme gage d'une dette d'un million cent vingt-cinq mille marcs banco.

Les droits de ces États sont très-bornés. Le pouvoir législatif du prince est illimité dans son domaine, et en dehors il n'est partagé par la diète que dans les questions qui n'ont pas rapport à la justice, à la police et aux affaires religieuses, où elle ne peut émettre que des avis consultatifs. Mais, d'un autre côté, ce pouvoir, qui semble, au premier abord, très-étendu, est beaucoup amoindri par les privilèges féodaux attachés aux propriétés, tels que exemption de droits de douane et d'accise, juridiction patrimoniale, droits exclusifs de chasse, de mouture, de brasserie, de distillerie, d'ouvrir auberge et le plus souvent de nommer aux fonctions ecclésiastiques.

Ce serait une grave erreur de croire que ces terres sont exclusivement entre les mains de la noblesse : près de la moitié des propriétaires actuels sont des vilains. Mais loin de servir la cause du progrès et de la liberté, ce tiers état s'est montré jusqu'à cette heure aussi inflexible que l'aristocratie elle-même dans l'exercice des droits féodaux, et s'il fit, à la veille de 1848, quelques tentatives d'opposition, ce ne fut que dans le dessein jaloux d'arriver aussi à la jouissance de certains privilèges personnels des membres de l'ordre équestre.

Bien que tout propriétaire de terre noble ait le droit de siéger dans cette assemblée, il est pourtant rare que le nombre des membres présents dépasse trois cents, ce qui est encore beaucoup trop, eu égard au mode de discussion qui y est en usage. « Hier Lebben mien Vadders und Vorvadders grohlt, hier salen uk mien Kinner und Kinneskinner grohlen <sup>1</sup>, » s'écriait un jour en bas-saxon un gentilhomme mecklembourgeois, dont on essayait de modérer les interruptions. Pas de débat général : on se dispute, mais on ne discute pas. Les meilleurs poumons forment le meilleur orateur : *pectus facit oratorem*, dans le sens strict du mot. Chacun tâche de grouper quelques auditeurs autour de lui et leur expose, au milieu d'un tumulte digne des anciennes diètes polonaises, sa manière de voir sur la question à l'ordre du jour. Lorsque le bruit s'apaise, c'est la preuve que les débats sont clos, et l'on recueille les votes. On a essayé maintes fois d'introduire dans ce *Landtag* une méthode plus convenable de délibération, mais en vain ; pendant la dernière session, M. de Dewitz-Miltzow, un des chefs du parti équestre, répondait fièrement à M. Pogge, qui essayait de s'adresser à l'assemblée entière et qui réclamait un moment d'attention et de silence : « C'est l'usage de la diète que, quand l'un parle, les autres puissent parler aussi. » Je défie l'homme le mieux intentionné de faire de la bonne besogne sous un pareil régime parlementaire.

La révolution du 24 février mit un terme momentanément à ces pauvres débats.

La nouvelle de la chute de Louis-Philippe provoqua une vive émotion dans la patrie de la duchesse d'Orléans. Des rassemblements eurent lieu dans les rues de Schwerin, de Rostock et de Wittemburg ; à Wismar s'organisa spontanément une garde civique, et le grand-duc fut contraint de renvoyer ses ministres et d'appeler le peuple à nommer une constituante. Peu de jours après les événements de Berlin, le 23 mars, il lança la proclamation suivante :

*A mes Mecklembourgeois.*

« Dans notre patrie restreinte, une réforme de la représentation du pays était

<sup>1</sup> « Ici ont hurlé mes pères et les pères de nos pères, ici devront hurler mes enfants et les enfants de nos enfants. »

devenue indispensable, même sans les grands événements récents. Elle est aujourd'hui un impérieux besoin. Il est nécessaire que le Mecklembourg entre dans le nombre des États constitutionnels, et de ce que je reconnais cette nécessité, c'est ma détermination que cela se fasse sans retard, afin de dissiper au plus vite les incertitudes qui planent sur les destinées nationales. »

On convoqua sur-le-champ l'ancienne diète. La *Ritterschaft* et la *Landschaft* déposèrent — pour leur emprunter l'expression même dont elles se servirent — leurs antiques privilèges sur l'autel de la patrie, sous la condition que dorénavant les députés fussent choisis au scrutin. Et ils complétèrent aussitôt leur œuvre par le vote d'une loi électorale.

Au mois de novembre 1849, la constitution fut promulguée. Trois mois plus tard, le président du conseil, M. de Lutzow, ouvrit, au nom du grand-duc, le premier Landtag appelé à faire des lois appropriées aux nouvelles institutions. Le gouvernement venait de déposer ses projets, l'assemblée s'était constituée, avait validé les élections, nommé ses comités, lorsque, le 27 mars, arriva une note de la diète germanique qui ordonnait de suspendre immédiatement les travaux. Le grand-duc prorogea la chambre pour trois mois et le ministère se retira.

Dès que la réaction eut pris le dessus en Prusse, les hobereaux du Mecklembourg avaient repris courage et réclamé de la diète l'abolition d'un pacte constitutionnel qu'ils prétendaient attentatoire à leurs droits héréditaires. En sa qualité d'agnat et d'héritier éventuel du trône, le roi Frédéric-Guillaume IV s'était joint à eux et avait protesté, de son côté, contre une constitution qui altérerait, disait-il, le domaine ducal et les droits du souverain. La diète, qui venait de renaitre et qui ne demandait pas mieux que de faire acte de pouvoir, avait répondu avec empressement à ce double appel. Elle évoqua donc l'affaire et remit à un tribunal arbitral la décision du différend. Réunis à Freienwald-sur-l'Oder, les trois arbitres, le baron de Schele pour le grand-duc de Mecklembourg, désigné par le roi de Hanovre; le Dr Gœtze, vice-président de la cour suprême de Berlin, pour l'ordre équestre, désigné par le roi de Prusse, et le Dr de Langenn, président de la haute cour d'appel de Saxe, choisi par les deux autres, donnèrent, le 11 septembre 1850, gain de cause aux chevaliers et décidèrent que le grand-duc, qui se serait accommodé du nouveau régime, aurait à convoquer encore dans le cours de l'automne un Landtag d'après les anciens statuts. Le 14 septembre, on supprima la constitution, et les employés furent déliés officiellement de leur serment de fidélité.

Cet étrange coup d'État dans un temps qui en offre une si grande variété ne passa pas sans rencontrer de la résistance. D'après l'article 99 de la constitution, en cas que les élections n'eussent pas été faites dans les douze semaines à partir de la dissolution, le président devait convoquer l'ancienne chambre. M. Maurice Wiggers, avocat à Rostock, fit usage de son droit. Malgré les efforts du gouvernement, la presque unanimité des députés répondit à son appel, mais leur réunion en séance publique fut empêchée par la force. Ils publièrent alors deux protestations énergiques, l'une au peuple, pour le prendre à témoin qu'ils avaient rempli leur devoir jusqu'au bout, et l'autre contre le ministère, auquel ils la firent signifier par un notaire dans les formes légales. Les villes joignirent leurs protestations à celles de leurs représentants, mais ces remontrances restèrent impuissantes, parce qu'un corps d'armée prussien échelonné le long de

la frontière était prêt, au premier signal, à envahir le pays, comme les Autrichiens et les Bavares avaient occupé l'électorat de Hesse-Cassel.

Depuis lors, toutes les tentatives de réforme partielle ont échoué devant le veto de l'ordre équestre, et la situation politique et sociale de ce malheureux pays est telle, qu'elle a été flétrie, en présence de l'envoyé mecklembourgeois, par la conférence de Wurtzbourg, par les Borries, les Beust et les Dalwigk. Mais à quoi bon rappeler ces saturnales de la réaction? A quelques nuances près, elles furent partout les mêmes, et elles ne sont pas si éloignées de nous que chacun ne s'en souvienne avec dégoût et avec horreur. Entre autres exploits, je me contenterai de signaler la destitution des trois professeurs de l'université de Rostock, de M. Türek, professeur de droit public; de M. Willbrandt, professeur de philosophie, et de M. Jules Wiggers, professeur de théologie, frère de l'énergique président du Landtag de 1849 et auteur d'une brochure, *le Droit constitutionnel dans le grand-duché de Mecklembourg*, qui établit avec évidence l'illégalité flagrante de la décision arbitrale de Freienwald; puis la destitution plus récente d'un autre professeur qui fit également grand bruit en Allemagne, celle de M. Baumgartner, qui ne trouva pas grâce devant les piétistes, quoiqu'il eût fait dans le temps ses preuves d'orthodoxie contre les rationalistes; et surtout enfin le fameux procès démocratique de Rostock, monté par M. de Hinckeldey, l'habile metteur en scène de la police de Berlin, — une monstruosité judiciaire, même dans une époque comme la nôtre, si riche en scandales de cette espèce.

Il est un point pourtant que je ne dois passer sous silence; c'est le rôle éblouissant que le piétisme a joué dans ce drame rétrograde. Nulle part, pas même en Autriche, la religion n'a été appelée à remplir un rôle plus contraire au véritable esprit du christianisme. Aux vengeances politiques vinrent se joindre des persécutions religieuses. Dès 1830, les ultra-luthériens du pays se réunirent en concile à Dohberant, et avisèrent aux mesures à prendre pour le rétablissement de la piété : « *Um gemeinsame Massregeln zur Wiedereinführung der Frömmigkeit in Mecklenburg zur berathen*, » disait la circulaire de convocation du conseiller ecclésiastique Kliefoth. Ai-je besoin d'ajouter que les mesures qu'on vota, loin d'être de celles prêchées par le Christ, livraient les délinquants de piété à toute la rigueur du bras séculier? Les adeptes prirent le titre de gardiens de Sion, et un homme aussi recommandable par la ferveur de ses sentiments religieux que par la profondeur de son savoir, M. Schwarz, dans son *Histoire de la théologie contemporaine*, a flétri leurs menées et leurs doctrines sous le nom de papauté de M. Kliefoth, *das Kliefoth'sche Papsthum*. L'éminent prédicateur de la cour à Gotha n'est pas, comme on voit, de l'avis de M. Matter.

Ces saintes ardeurs et une intolérance odieuse et ridicule contre les catholiques provoquèrent une réaction religieuse. Plusieurs gentilshommes passèrent au catholicisme : M. de Glæden d'abord, puis le publiciste de l'ordre équestre, M. de Florencourt, rédacteur en chef du *Correspondant de l'Allemagne du Nord*, son successeur, M. Maassen, et enfin un des principaux meneurs du parti féodal, M. de Klettenbourg, dont les démêlés avec le gouvernement au sujet de l'expulsion de son aumônier, le jésuite Holzammer, furent portés jusque devant la diète germanique.

La situation politique actuelle peut se résumer en deux lignes : la diète se refuse aux améliorations les plus indispensables et le gouvernement a réussi à bâillonner la presse indépendante par un système d'interdits administratifs.



Pour donner une idée de l'impudence du ministère, il suffira de dire qu'il a eu hier l'audace de censurer publiquement un tribunal qui s'était refusé à poursuivre une gazette dont il désirait la condamnation. Le triumvirat ministériel a horreur du mouvement, se complait dans la stagnation, et a eu la gloire d'ouvrir la voie à M. de Dalwigk en se prononçant le premier contre le *National Verein*.

Tel est le régime politique et social restauré en 1850, à la plus grande gloire de la religion, de la propriété et de la famille.

Malgré ces entraves, ou plutôt à cause d'elles, l'esprit public s'est réveillé et tente de s'affranchir du joug qui l'opprime. Déjà au dernier Landtag, en novembre 1860, une pétition signée de quatre-vingt-deux propriétaires de terres nobles a réclamé le rétablissement du régime constitutionnel. De jour en jour, assure-t-on, le mouvement libéral gagne du terrain, et il faut espérer que l'heure est proche où la couronne devra rétablir la constitution de 1849, abolie à cause de prétendus droits héréditaires auxquels l'ordre équestre avait renoncé de plein gré deux années auparavant.

Tant au point de vue politique qu'au point de vue social, la plaie de ce malheureux pays, c'est donc sa noblesse. Il est hors de doute que quand une caste privilégiée prend une aussi large place dans l'État, l'industrie et le commerce, pour passer sous silence la liberté, ne sauraient s'étendre à l'aise et se développer naturellement. L'agriculture même souffre du partage arbitraire des terres entre un petit nombre de propriétaires; l'émigration enlève chaque année un nombre croissant de bons travailleurs; le pays ne nourrit, malgré sa richesse, qu'une population relativement minime, et on est réduit à déclarer que dans le Mecklembourg la nature a eu plus de sollicitude pour l'homme que l'homme n'en a eu pour lui-même.

Mais quel consolant contraste entre ce pays et le grand-duché d'Oldenbourg!

Dans ses *Souvenirs*, Maurice Arndt rapporte qu'au commencement de ce siècle, le baron de Stein, parcourant le pays sous la conduite de M. Schlosser, s'écria tout à coup avec l'étonnement naïf d'un gentilhomme campagnard : « Mais je ne vois pas de noblesse chez vous? — Elle est enterrée là, » répondit l'éminent historien en désignant d'un geste énergique les fossés boueux et profonds qui bordaient la route. En effet, un massacre des nobles eut lieu dès la fin du moyen âge par la main vengeresse des paysans de l'Oldenbourg.

Quoique moins heureusement doté par la nature que le Mecklembourg, ce petit État, grâce à la sagesse et au libéralisme du gouvernement, et à l'absence d'un parti féodal, est dans une situation des plus favorables au progrès politique et matériel du pays. Cette contrée est une conquête de l'homme; mais bien qu'elle soit sortie des flots comme Vénus Aphrodite, elle n'a rien de la grâce séduisante de la déesse dont elle partage l'origine. Sur les bords de la mer on enlève la tourbe, et dans le Nahethal on polit l'agate. A l'exception de la principauté idyllique d'Eutin, illustrée par le séjour de Voss, de Jacobi et de Stolberg, et qui est enclavée dans le Holstein, la terre est ou aride ou marécageuse. Cependant l'Oldenbourgeois n'émigre pas; il laboure ses champs paternels, élève des bestiaux, construit des fabriques, et se livre au cabotage le long des rives de la mer du Nord, sous le ciel brumeux qui l'a vu naître. Une constitution libérale et une administration paternelle le lient au sol où reposent ses ancêtres frisons.

Le régime constitutionnel ne date pourtant dans ce pays que de la révolution du 24 février. Son avènement avait été retardé jusqu'alors par l'absolutisme sage et éclairé des deux derniers princes, Pierre-Frédéric-Louis et Paul-Auguste, le grand-père et le père du duc régnant, qui tous deux s'appliquèrent à être pour leur petit peuple la meilleure des constitutions. Pierre-Frédéric-Louis exerçait la régence au nom de son neveu, atteint d'hypocondrie, quand Napoléon, d'un trait de plume, convertit le duché d'Oldenbourg en un département des Bouches-du-Weser. Dépossédé brutalement, il refusa la compensation qu'on lui offrait, la principauté d'Erfurt, et alla à la cour de Saint-Petersbourg grossir le groupe des mécontents. A la tête d'une légion russe-oldenbourgeoise organisée par lui, il se signala dans la campagne de 1812, et reprit possession du duché à la suite de nos désastres. Mais, plus habile que l'électeur de Hesse et que le gouvernement hanovrien, il sut à son retour conserver une partie des institutions françaises, entre autres, la division si essentielle des deux pouvoirs administratif et judiciaire. Après la mort de son neveu, en 1823, il lui succéda et assit la nouvelle dynastie sur une base plus solide que la gloire ruineuse des armes, sur une excellente situation financière. En peu d'années il éteignit entièrement la dette publique, et à la fin de son règne il était parvenu à abaisser les impôts au point qu'ils étaient devenus les moins élevés d'Allemagne. Il donnait d'ailleurs le bon exemple, et en fait d'économie payait de sa personne : sa cour ne se composait presque exclusivement que de lui-même. Heureux prince, heureux pays !

Son fils, qui lui succéda en 1829, prit en montant sur le trône le titre de grand-duc dédaigné par son père. Il s'entoura d'un grand échanson, d'un grand chambellan, d'un maréchal de la cour, d'un grand écuyer, d'un intendant de la couronne et d'un état-major de treize chambellans et de trois pages. Malgré ce luxe de charges honorifiques, le prince vécut avec autant de simplicité que son prédécesseur. Sa famille ne fut qu'une branche de la grande famille de sa capitale. Les rapports les plus cordiaux existèrent entre le souverain et ses sujets. Populaire et affable, Paul-Frédéric-Auguste accordait audience dans la salle de billard pendant qu'il faisait sa partie avec la grande duchesse et aimait que chacun prit part à ses fêtes domestiques. Ainsi lors du mariage de sa fille et du roi de Grèce, tout le monde eut accès au bal qu'il donna à cette occasion, et les bons Oldenbourgeois parlent encore de ce jour auguste où le ministre d'État, baron de Berg, but une bouteille de vieux vin du Rhin en compagnie de son tailleur et de son cordonnier, à la table grand-ducale. C'est un peu, comme on voit, l'histoire de notre roi d'Ivetot ; mais je ne vous cacherai pas que si j'étais assez grenouille pour vouloir me choisir un roi, je donnerais certainement la préférence à un prince que les lauriers d'aucune bataille n'ont jamais empêché de dormir, qui met sa gloire à amuser ses sujets, et non à un foudre de guerre qui ne rêve qu'au procédé le plus expéditif de les convertir en chair à canon rayé.

Cette bonhomie de mœurs n'était pas rare autrefois : elle a disparu aujourd'hui presque entièrement au milieu des tiraillements, des conflits constitutionnels, et pour découvrir encore quelques faibles traces de ce régime patriarcal il faudrait nous égarer dans le labyrinthe des petites principautés de la Thuringe. Les épreuves réciproques de 1848 ont rendu les princes plus réservés et les peuples moins débonnaires ; le rôle de souverain est devenu moins naïf que par le passé, moins *gemuthlich*, diraient nos voisins.

Mais qu'à côté du caractère aimable, je n'oublie pas de constater l'œuvre sérieuse de ce règne : il fut une école préparatoire à la vie constitutionnelle. En dotant ses États d'une excellente loi de l'instruction primaire, en accordant aux différentes confessions religieuses le droit de se régir elles-mêmes et aux communes une liberté municipale très-large, Paul-Frédéric-Auguste prépara ses sujets à un usage raisonnable des droits politiques. Dans les questions extérieures, il marcha d'accord avec la Prusse et fut près de la diète le promoteur zélé de l'idée d'une flotte allemande. *Dulce utili* : il développa aussi dans son petit peuple laborieux le goût des nobles distractions de l'esprit. Par une mesure d'économie outrée, le père s'était toujours refusé à accorder la moindre subvention au théâtre de sa capitale, mais le fils, grand admirateur de Lessing, combla cette lacune et fonda à Oldenbourg une scène qui compte parmi les meilleures d'Allemagne et qui a pris une place importante dans l'histoire littéraire, grâce à la direction de M. de Gall et au concours critique de M<sup>lle</sup>. Adolphe Stabr et Jules Mosen.

Malgré la droiture de son intelligence et l'honnêteté de ses sentiments, le grand-duc ne céda qu'à regret, en 1848, aux demandes pressantes de ses sujets, et ne montra aucun empressement à déposer son pouvoir absolu entre les mains d'une assemblée constituante. Les mieux intentionnés se laissent prendre à l'attrait d'une autorité non partagée. Mais après les événements de Berlin dont le contre-coup ébranla tout le nord de l'Allemagne, il dut se résigner, — ce qu'il fit d'assez mauvaise grâce, — et se séparer de son ministre le comte de Beaulieu-Marconnay, émigré français, petit homme d'État de l'école de Metternich, qui s'était aliéné l'opinion publique par sa lenteur calculée à convoquer les collèges électoraux. Paul-Frédéric-Auguste inaugura le 1<sup>er</sup> mars 1849 l'ère politique nouvelle par la promulgation d'une constitution qui reposait sur de solides assises démocratiques. Elle subit trois années plus tard le sort commun des créations spontanées de 1848 — elle fut révisée; mais même après avoir été mutilée elle n'en resta pas moins une des chartes les plus libérales d'Europe. Avec le concours d'une bureaucratie éclairée et l'appui d'une chambre indépendante, le gouvernement s'appliqua à compléter cette loi fondamentale par des lois accessoires conçues dans un sage esprit de progrès mesuré. Le Code de procédure d'Oldenbourg mérite, assure-t-on, le titre de législation modèle.

Le grand-duc régnant, Pierre, est resté fidèle aux traditions de sa famille. Après avoir fait de bonnes études à l'université de Leipzig, il a succédé à son père le 27 avril 1853. Libéral sans arrière-pensée, il a épargné à ses sujets les déboires et les ennuis des années de réaction. Malgré de pressantes incitations, il s'est tenu durant cette période en dehors du mouvement général de résistance qui s'était emparé de tous les gouvernements d'outre-Rhin. Enfin il vient de prendre l'initiative de deux grandes mesures de justice : la liberté de l'industrie, cet affranchissement des maîtrises et des jurandes qui fait aujourd'hui le tour d'Allemagne, et les réclamations près de la diète en faveur des populations opprimées du Schleswig-Holstein. Si la couronne impériale devait appartenir au plus digne, c'est à lui qu'il faudrait l'offrir.

E. SEINGUEBLET.

## CHRONIQUE DE QUINZAINE.

---

La grande émotion politique de la quinzaine a été le duel parlementaire entre M. de Cavour et le général Garibaldi. Tous les amis de l'Italie ont suivi avec inquiétude ce conflit menaçant, et en ont appris avec satisfaction l'heureux dénouement. Quand la constitution nouvelle de l'Italie sera un peu consolidée, il faut espérer que de tels conflits personnels auront un peu moins d'importance, car c'est toujours une fâcheuse condition pour un pays de voir ses destinées attachées à l'entente, à l'inimitié ou à la rivalité de deux hommes, quels qu'ils soient. Dans un état de choses régulier, les individualités, même les plus hautes, s'effacent davantage. L'Italie n'en est point encore là, et il est naturel que tout le poids de la situation porte encore sur les hommes qui ont tant contribué à la créer, et qui l'incarnent. L'Italie est pour ainsi dire personnifiée tout entière et dédoublée en ces deux hommes, dont l'un représente au plus haut point son profond génie politique, tandis que l'autre est la projection de l'instinct national. Le calcul et l'instinct ne s'accordent pas souvent, et les différends incessants de l'homme d'État et du chef militaire ne s'expliquent que trop aisément par l'écart même de leurs natures. Ce serait un grand miracle si la réconciliation actuelle était définitive, et peut-être même ne faudrait-il pas trop le désirer; car, à bien voir les choses, c'est l'antagonisme du ministre et du général qui a principalement fait marcher les affaires italiennes depuis Villafranca. Garibaldi tout seul serait peut-être allé se heurter et se briser contre Rome ou contre Venise, et d'autre part, sans Garibaldi, la rénovation se serait sans doute bornée provisoirement, et peut-être pour longtemps, à la haute Italie. Il fallait un génie aussi déterminé, aussi spontané que le sien pour mener les choses au point où elles sont; il fallait l'habileté patiente et le tact consommé de M. de Cavour pour empêcher le mouvement de se perdre par trop de précipitation.

Il serait intéressant de connaître les causes, les incidents et les conditions de l'accord rétabli, si toutefois conditions il y a; mais là-dessus les avis diffèrent beaucoup, et l'on ne sait encore rien de certain. Les uns affirment que Garibaldi a cédé parce qu'il s'est fait une loi de toujours sacrifier ses vues personnelles quand il s'agit de l'intérêt national; les autres veulent, au contraire, que M. de Cavour se soit déterminé à certaines concessions par la peur des manifestations populaires qui se préparaient partout en faveur de son adversaire. L'impression la plus générale toutefois est que Garibaldi va s'effacer de nouveau, et que M. de Cavour reste seul chargé, jusqu'à nouvel ordre, de surmonter les derniers obstacles qui s'opposent encore à l'achèvement de l'unité italienne. Ces obstacles sont grands, et cependant il faut les surmonter, si les résultats

acquis doivent être définitifs, et si M. de Cavour doit se maintenir au haut rang où il s'est élevé dans l'admiration de l'Europe. Il est tenu de réussir jusqu'au bout, et de réussir promptement. Sans Rome pour capitale, l'Italie une est impossible, et l'édifice de l'unité s'écroule encore plus rapidement qu'il n'a été construit. Alors, M. de Cavour encourrait le reproche le plus grave pour un homme d'État, celui d'avoir créé ou du moins d'avoir accepté une situation supérieure à ses forces. Alors, il eût mieux fait de ne pas accepter des mains de Garibaldi le royaume des Deux-Siciles, et de se borner à assurer les résultats acquis dans la haute Italie.

Le côté faible de cette situation, c'est qu'elle contient des éléments sur lesquels M. de Cavour n'a pas de prise. Il n'a rien, s'il n'a Rome, et il est évident qu'il ne songe pas et ne peut pas songer à aller à Rome contre la volonté du gouvernement français. Or la presse officieuse affirme plus fortement que jamais que pour le moment il ne saurait être question du départ des troupes françaises. Toutefois les motifs qu'elle met en avant paraissent discutables. Tout d'abord, il faut noter qu'on allègue comme raison principale de l'occupation française, non plus la conservation du pouvoir temporel, déjà si fortement ébréché, mais la sécurité du Saint-Père. Or, rien ne s'oppose à ce que la sécurité du Saint-Père soit garantie par des forces italiennes, si tant est qu'elle soit en danger, et qu'elle ait besoin d'être garantie, ce que nous ne saurions admettre. Ce n'est point le chef du catholicisme qui est impopulaire en Italie, c'est uniquement le pouvoir temporel, et il tombe sous le sens que tous les griefs actuels disparaîtraient précisément après la suppression du pouvoir temporel. Ce n'est d'ailleurs pas après le magnifique discours de M. de Cavour sur le pouvoir temporel et le pouvoir spirituel, qu'il est permis de conserver des doutes sur la liberté et la dignité de l'Église, dans le nouveau régime vers lequel la pousse la marche des événements plus encore que la volonté des hommes.

On allègue encore contre la retraite des troupes françaises, que ces troupes empêchent les Autrichiens et les Italiens d'en venir aux mains au sujet de la Vénétie. C'est possible, mais le *status quo* qu'on prolonge ainsi ne résout pas la question, et perpétue la menace du danger que l'on veut conjurer. Jamais l'Italie, constituée à l'état de grande puissance, n'admettra que l'une de ses plus illustres parties puisse rester aux mains de l'Autriche. D'ailleurs, on ne se rend pas suffisamment compte de l'influence décisive que la solution de la question romaine aurait sur la question vénitienne. Dès que l'unité italienne aura trouvé dans Rome son vrai fondement et son centre naturel, l'impossibilité de la domination autrichienne éclatera aux yeux de l'Europe avec une telle force, que l'Autriche sera bien obligée de se rendre et de remettre elle-même sur le tapis la solution du rachat, qui a été trop dédaigneusement écartée. On a dit à cette occasion que les peuples ne se vendent pas, qu'un souverain ne cède pas une partie de son territoire à prix d'argent, et, d'autre part, que les Vénitiens étant Italiens de droit naturel, n'ont pas besoin de payer pour le devenir. Toutes ces raisons sont plus spécieuses que fondées. Il ne s'agirait en réalité ni de vente ni d'achat; il s'agirait d'une transaction entre gouvernements, analogue à une foule de transactions civiles entre individus. Il arrive tous les jours que deux droits inconciliables se trouvent en présence, et que l'un des deux cède le terrain, moyennant indemnité. Si bas qu'on mette le droit conventionnel résultant des traités, et si haut qu'on élève le droit populaire, il est certain que

le premier n'existe pas moins que le second, et qu'il vaut quelque chose. Une transaction impliquant une renonciation volontaire de l'Autriche aurait d'ailleurs l'avantage d'être une solution définitive, tandis que la défaite et l'expulsion des Autrichiens n'excluraient pas l'idée d'une revanche.

En dernière analyse, toute la question italienne se résume en ce moment dans la question romaine, et la question romaine est subordonnée aux résolutions finales du gouvernement français, que nous ne connaissons pas. Il est une éventualité intérieure dont on parle beaucoup, et qui exercerait peut-être une notable influence sur notre politique extérieure. Nous voulons parler de la dissolution du Corps législatif, en faveur de laquelle la presse quotidienne a déjà produit d'excellentes raisons. L'assemblée actuelle a été élue sous l'empire de circonstances complètement différentes des circonstances actuelles. Elle date du mois de juin 1837; il y a même plus, ce sont presque tous les mêmes membres qui occupent leurs sièges depuis 1832. Or, la situation s'est complètement renouvelée dans ces derniers temps : à l'extérieur, par la guerre d'Italie; à l'intérieur, par le décret du 24 novembre. Beaucoup d'électeurs qui, en dépit de la pressante insistance des journaux, avaient persisté dans la politique d'abstention, prendraient certainement part aux élections; et, d'un autre côté, le gouvernement n'aurait sans doute pas tout à fait les mêmes candidats, si toutefois il croyait devoir encore présenter des candidats, ce dont la nécessité ne nous paraît pas démontrée. Il est digne de remarque, en effet, que l'opposition catholique, qui a rallié quatre-vingt-dix suffrages dans le vote de l'adresse, a été nommée sous ses auspices, et cette circonstance suffirait, ce nous semble, pour motiver un appel au pays, à l'effet de le mettre en demeure de se prononcer entre le gouvernement et les anciens candidats et adversaires actuels du gouvernement. Le verdict de la nation, signifié par ses choix, serait, nous n'en doutons pas, en faveur de l'application absolue du principe de non-intervention, c'est-à-dire en faveur de la suppression du pouvoir temporel et de l'unité italienne. Des élections générales libérales de France seraient assurément le plus efficace de ces moyens moraux, sur lesquels M. de Cavour compte pour la solution de la question romaine.

Parmi les interpellations presque quotidiennes qui se sont, dans ces derniers temps, succédé à la Chambre des députés de Turin, nous devons mentionner celle du sénateur Musio, sur un bruit déjà bien des fois mis en avant et démenti, celui de la cession de l'île de Sardaigne à la France. Comme le gouvernement français lui-même l'a déjà fait à plusieurs reprises, M. de Cavour a déclaré que ce bruit n'avait aucune espèce de fondement. Nous le croyons sans peine. Il tombe sous le sens que les raisons produites pour l'annexion de la Savoie et de Nice ne sont pas du tout applicables à la Sardaigne. On peut ajouter sans se tromper que l'acquisition de cette île serait loin de valoir les complications qu'elle créerait à la France, et que d'ailleurs un tel agrandissement matériel ne pourrait être effectué qu'au préjudice de notre ascendant moral. Mais l'interpellation du sénateur Musio n'en est pas moins, elle aussi, un signe du temps. Comme s'il ne suffisait pas des préoccupations fondées, il faut en créer d'imaginaires; et pourtant les motifs réels sont loin de faire défaut à qui veut s'inquiéter de l'avenir. De quelque côté que l'attention se tourne, elle trouve d'amples aliments. Partout, même en dehors de l'Italie, on arme ou l'on s'agite. Les nouvelles du Levant ne sont pas bonnes : la question d'Orient tend à se remettre

au premier plan, et réclame une solution radicale, en dépit des efforts de l'Angleterre, très-conservatrice, comme on sait, en Turquie. Le mouvement pacifique de Varsovie a été ensanglanté d'une manière bien imprévue et bien douloureuse. On ne tire pas sur des attroupements désarmés, même quand ils protestent contre une mesure officielle, même quand ils refusent de se dissiper ! Les dernières dépêches continuent à présenter la situation de Varsovie sous un jour fort sombre. Nous ne croyons pas qu'à Vienne on soit entièrement rassuré sur les résolutions finales de la Hongrie. A côté de ces mouvements, de ces ébranlements, de ces dislocations, il faut signaler les armements, et les inventions de nouveaux engins de guerre, qui sont tout à fait à l'ordre du jour. En Angleterre, l'inventeur du canon Armstrong parlait récemment, comme d'une chose possible et opportune, d'un nouveau canon, dont un seul boulet suffirait pour aplatir une batterie flottante. Au milieu de tout cela, les rapports et les intérêts des puissances se croisent et se brouillent de manière à rendre impossible toute conjecture raisonnable sur le groupement des forces européennes dans un cas donné. C'est ainsi, par exemple, que le mouvement polonais semble fait pour rapprocher deux puissances que tant d'autres causes tiennent éloignées l'une de l'autre, la Russie et l'Autriche. La Prusse elle-même, la Prusse libérale, passe dans cette question, et par la force des choses, par la malédiction de l'iniquité commise, du côté de ses deux anciennes complices. Jamais la politique conjecturale n'a eu un champ plus vaste ; mais jamais aussi elle n'a opéré sur des données moins certaines. Ce qu'il y a de mieux à faire, c'est d'attendre les événements avec une ferme espérance ; car au milieu des incertitudes du présent une chose est certaine, c'est que la vieille Europe se rajeunit, que la vieille politique se transforme et gravite vers la justice et la liberté.

Nous avons eu récemment, dans une solennité internationale à laquelle nous avons assisté, comme une image résumée et symbolique des idées diverses qui travaillent notre époque, des préoccupations du présent et des promesses de l'avenir. Nous voulons parler de l'inauguration du pont du Rhin. Le pont lui-même, glorieux monument de notre génie créateur et de notre puissance industrielle, est bien, avec ses appendices tournants, ses assises minées du côté badois, et les travaux de fortification qui le dominent, une sorte de Janus moderne, représentant fort bien la paix et la guerre. Qui n'aurait aimé le voir débarrassé de tous ses accessoires belliqueux ? d'autant plus que les deux ponts tournants font un effet désastreux, et masquent presque entièrement les beaux portails gothiques en fonte qui donnent si grande tournure au pont fixe. On a manœuvré l'un des ponts tournants ; le poids énorme de je ne sais combien de millions de kilogrammes a glissé silencieusement dans ses rainures, et le pont fixe s'est montré dans son inutilité. Puisse, comme l'a si bien et si heureusement dit M. Perdonnet, cette manœuvre avoir eu lieu pour la première et la dernière fois. Cette splendide vallée du Rhin, si durement visitée par la guerre à tous les âges précédents, a bien assez payé son tribut pour mériter d'être épargnée désormais.

En dépit de quelques malentendus officiels, cette fête d'inauguration a été fort belle, par la faveur d'un soleil magnifique, quoique un peu froid encore, par la splendide hospitalité de la Compagnie de l'Est, de la Direction du chemin de fer badois et de la ville de Bade, et surtout enfin par la cor-

dialité réciproque qui, chez les conviés des deux rives, a bien aisément triomphé de toutes préoccupations contraires. La fête avait elle-même, d'ailleurs, un caractère plutôt intime qu'officiel. Elle était donnée uniquement par les constructeurs du pont, et les fonctionnaires des deux puissances riveraines n'y figuraient qu'à titre d'invités. Le plus beau moment, et aussi le plus pittoresque, a été la visite au vieux château de Bade. Comme on se sentait loin des rumeurs du jour, dans la calme sérénité de ce charmant paysage, et comme on oubliait volontiers la politique, en écoutant les chœurs disposés dans les ruines, et l'ouverture d'*Oberon*, magistralement exécutée par un orchestre d'instruments à vent, où les clarinettes remplaçaient les violons sans trop de désavantage. Certes, si la question de la paix et de la guerre eût été agitée là-haut, la paix y eût été votée unanimement et pour longtemps.

A. NEFFTZER.

---

*Virginie de Leyva, ou intérieur d'un couvent de femmes en Italie*, tel est le titre d'un nouvel ouvrage de M. Philarète Chasles, qui nous paraît appelé au plus légitime succès. *Virginie de Leyva* est, à quelques égards, un livre de circonstance; il ouvre une échappée sur les mœurs anciennes d'un pays dont la brillante régénération s'accomplit en ce moment sous les yeux et aux applaudissements de l'Europe. M. Chasles a concentré dans ce court tableau toute sa verve, sa couleur et son éclatant esprit. La préface, sous forme d'épître dédicatoire à M. Thakeray, est, dans sa concision, un excellent morceau de philosophie morale et religieuse.

A. N.

---





# TABLE DES MATIÈRES

DU

## TOME QUATORZIÈME.

---

### Première livraison.

|                                                                                                                          |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Études de mythologie allemande (deuxième article), par <i>M. J. Hunziker</i> . . . . .                                   | 7   |
| W. A. Mozart, par <i>M. Johannes Weber</i> . . . . .                                                                     | 30  |
| Joseph des Neiges (premier article), traduit de Berthold Auerbach par <i>Marie d'Asa</i> . . . . .                       | 66  |
| Histoire de la philosophie dans l'école hegelienne et dans l'école éclectique, par<br><i>M. Frédéric Morin</i> . . . . . | 101 |
| Bulletin bibliographique et critique . . . . .                                                                           | 137 |
| Courrier littéraire et scientifique . . . . .                                                                            | 160 |
| Chronique de quinzaine . . . . .                                                                                         | 167 |

### Deuxième livraison.

|                                                                                                                                                          |     |
|----------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Actes des apôtres (premier article), par <i>M. A. Stap</i> . . . . .                                                                                 | 177 |
| Un tour en Allemagne, coup d'œil sur les musées de Brunswick, de Berlin, de<br>Dresde et de Cassel (deuxième article), par <i>M. W. Bürger</i> . . . . . | 200 |
| Études de mythologie allemande (troisième article), par <i>M. J. Hunziker</i> . . . . .                                                                  | 224 |
| L'Esclavage aux États-Unis, par <i>M. Auguste Laugel</i> . . . . .                                                                                       | 238 |
| Joseph des Neiges (deuxième article), traduit de Berthold Auerbach par <i>Marie d'Asa</i> . . . . .                                                      | 264 |
| Poésie : <i>la Grand'mère</i> , par <i>M. Louis Ratisbonne</i> . . . . .                                                                                 | 296 |
| Bulletin bibliographique et critique . . . . .                                                                                                           | 297 |
| Courrier politique, littéraire et scientifique . . . . .                                                                                                 | 324 |
| Chronique de quinzaine . . . . .                                                                                                                         | 346 |

### Troisième livraison.

|                                                                                                                                      |     |
|--------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Les Mythes du feu et du breuvage céleste chez les nations indo-européennes (pre-<br>mier article), par <i>M. F. Baudry</i> . . . . . | 353 |
| Un écolier amoureux, fragments d'un journal et d'une correspondance authentiques,<br>par <i>M. E. Reclus</i> . . . . .               | 388 |
| Les Actes des apôtres (deuxième article), par <i>M. A. Stap</i> . . . . .                                                            | 403 |
| Joseph des Neiges (troisième article), traduit de Berthold Auerbach par <i>Marie d'Asa</i> . . . . .                                 | 428 |
| L'Église et l'État; la société religieuse et la société laïque, par <i>M. Charles Dollfus</i> . . . . .                              | 472 |
| Bulletin bibliographique et critique . . . . .                                                                                       | 495 |
| Chronique de quinzaine . . . . .                                                                                                     | 508 |

**Quatrième livraison.**

|                                                                                                                                                       |     |
|-------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------------|-----|
| Métaphysique de la mort : <i>De la mort et de son rapport avec l'indestructibilité de l'être en soi</i> (premier article), par <i>A. M.</i> . . . . . | 513 |
| Les Mythes du feu et du breuvage céleste chez les nations indo-européennes (deuxième article), par <i>M. F. Baudry.</i> . . . .                       | 535 |
| Lettres de jeune fille, traduit de madame Ottilie Wildermuth. . . . .                                                                                 | 557 |
| Du principe des nationalités par le baron Joseph Eötvös, par <i>M. Charles Dollfus.</i> . . . .                                                       | 613 |
| Bulletin bibliographique et critique. . . . .                                                                                                         | 623 |
| Courrier politique, littéraire et scientifique. . . . .                                                                                               | 655 |
| Chronique de quinzaine. . . . .                                                                                                                       | 665 |

**ERRATA de la livraison précédente, article sur les Actes des apôtres :**

Page 407, note 3, ligne 3, *effacez le qui.*

— 425, ligne 2, *au lieu de du paulinisme, lisez de la catholicité.*



**CHARLES DOLLFUS.**

148-C-1

Amesbury 341

for the 161









